

# Collection d'articles de Paul Fuzier

---

## Table des Matières

ABONDANT TOUJOURS DANS L'ŒUVRE DU SEIGNEUR .....	- 5 -
ADORATEURS ET TÉMOINS .....	- 9 -
L'AMOUR.....	- 14 -
Ayant un même amour .....	- 17 -
Amour pour le Seigneur, amour des frères.....	- 19 -
ARDENTS DÉSIRES .....	- 24 -
« Et le cœur du peuple se découragea en chemin » .....	- 32 -
POUR RENDRE CULTES SELON LA PAROLE .....	- 35 -
Trois ruses de l'ennemi .....	- 39 -
QUELQUES RÉFLEXIONS SUR JUGES 6:1-16.....	- 43 -
LA CHAIR MISE À L'ÉPREUVE .....	- 47 -
C'EST À CELUI-CI QUE JE REGARDERAI - Ésaïe 66:2.....	- 57 -
QUELQUES REMARQUES À PROPOS DE 1 ROIS 18 .....	- 59 -
SUR LE RÈGNE ET LA FIN DES ROIS DE JUDA, d'après le second livre des Chroniques.....	- 63 -
De Salomon à Athalie, les leçons du livre des Chroniques.....	- 63 -
David et Salomon .....	- 64 -
Ézéchias et Josias .....	- 64 -
Josaphat .....	- 65 -
Roboam, Abija et Jotham .....	- 66 -
Manassé et Asa .....	- 67 -
Jehoïakin et Joakhaz.....	- 68 -
Amatsia et Amon.....	- 69 -
Ozias .....	- 70 -
Joram, Achazia, Joas, Achaz, Jehoïakim et Sédécias. ....	- 71 -
Nuages - Les nuages selon le livre de Job .....	- 76 -
« Vous avez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage... » (Jean 16:33) .....	- 80 -
ENCOURAGEMENT À LA CRAINTE DE DIEU .....	- 83 -
J'AI RASSASIÉ L'ÂME LASSÉE... ..	- 87 -
« TU COURONNES L'ANNÉE DE TA BONTÉ » .....	- 89 -
SUR LE PREMIER VERSET DU PSAUME 16 .....	- 92 -
PSAUME 74 .....	- 94 -
J'ÉLÈVE MES YEUX VERS LES MONTAGNES... ..	- 101 -
«JE RECHERCHERAI TON BIEN» .....	- 103 -
Psaume 23 — Le Psaume du Sanctuaire .....	- 107 -
PSAUME 59 .....	- 115 -
SOUSSION À LA DISCIPLINE.....	- 119 -
QUI EST CELLE-CI QUI MONTE DU DÉSERT ?.....	- 121 -
SENTINELLES.....	- 123 -
AVEUGLEMENT .....	- 127 -
Ce qui est requis de ceux qui sont « à la tête » et ce qui leur est dû.....	- 132 -
Nos cœurs .....	- 135 -
État du cœur .....	- 142 -

L'état des cœurs manifesté.....	- 147 -
« L'Éternel aime la Droiture » .....	- 152 -
Confiance en Dieu .....	- 154 -
Confiance .....	- 158 -
« Ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à Lui » .....	- 160 -
Certitudes.....	- 163 -
Car Lui-Même a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5) .....	- 166 -
CROÎTRE DANS SA CONNAISSANCE .....	- 168 -
DEUX DANGERS À ÉVITER.....	- 172 -
ÉCOUTER .....	- 174 -
Au sujet de la Famille chrétienne.....	- 176 -
AMRAM et JOKÉBED .....	- 176 -
Relations en Christ, Relations de Famille .....	- 179 -
Un grand gain — 1 Tim. 6:6.....	- 183 -
MALADIES.....	- 185 -
Des choses difficiles à expliquer.....	- 190 -
1 Thes. 4:13 à 5:11 .....	- 195 -
Avec Christ, dans son sentier .....	- 198 -
Éli, Samuel, Anne.....	- 203 -
Accroissement.....	- 207 -
Faites tout pour la gloire de Dieu.....	- 210 -
Fidélité.....	- 217 -
Paix et Sainteté .....	- 220 -
Énergie de la foi.....	- 223 -
La joie dans l'Épître aux Philippiens .....	- 226 -
Pour la joie de nos âmes - Ps. 63.....	- 230 -
Connaître, vouloir et faire .....	- 233 -
Quelques réflexions à propos des trois premiers chapitres du 1 <sup>er</sup> livre de Samuel. ....	- 237 -
Notre Responsabilité.....	- 242 -
HOMMES DE DIEU.....	- 245 -
À propos du lieu du rassemblement .....	- 259 -
Accusations injustes .....	- 263 -
Médisance et Faux Bruits .....	- 266 -
MÉDITATION ET SÉPARATION .....	- 268 -
La miséricorde.....	- 272 -
Mystères .....	- 275 -
1. Mystères ayant trait au mal et à son développement. ....	- 275 -
2. Mystère relatif au gouvernement de Dieu. ....	- 276 -
3. Mystères prononcés par ceux qui parlaient en langues dans l'assemblée. ....	- 277 -
4. Mystères qui constituent l'ensemble des secrets de Dieu.....	- 277 -
5. Mystères ayant trait à la Personne et aux gloires de Christ :.....	- 278 -
a) Mystère de Dieu. ....	- 278 -
b) Mystère de la volonté de Dieu. ....	- 279 -
c) Sagesse de Dieu en mystère. ....	- 279 -
6. Mystères concernant Christ et l'Assemblée :.....	- 280 -
a) Mystère du corps de Christ.....	- 280 -
b) Mystère de l'Épouse. ....	- 281 -
c) Mystère des sept étoiles.....	- 281 -
7. Mystères relatifs à la marche du croyant ici-bas :.....	- 281 -

a) Mystère de la foi.....	- 281 -
b) Mystère de la piété.....	- 282 -
8. Mystères du royaume (Matt. 13:11 ; Marc 4:11).....	- 282 -
9. Mystère de la Venue du Seigneur (1 Cor. 15:51 à 58).....	- 283 -
NE CRAIGNEZ PAS LEURS CRAINTES.....	- 284 -
« NE VOUS CONFORMEZ PAS À CE SIÈCLE » .....	- 287 -
NOS CORPS .....	- 290 -
NOS LECTURES .....	- 293 -
SUR LES EAUX.....	- 296 -
Ne soyez pas en souci pour votre vie.....	- 301 -
La journée de la crucifixion .....	- 304 -
SUIVRE JÉSUS dans l'évangile selon Marc.....	- 310 -
QUELQUES CAUSES DE NOTRE FAIBLESSE SPIRITUELLE.....	- 314 -
Les femmes dans l'évangile de Luc .....	- 318 -
Marie et Élisabeth .....	- 318 -
Anne, fille de Phanuel .....	- 319 -
La belle-mère de Pierre .....	- 319 -
La veuve de Naïm .....	- 320 -
La pécheresse dans la maison de Simon .....	- 320 -
Celles qui assistaient le Seigneur de leurs biens .....	- 320 -
La femme avec la perte de sang.....	- 321 -
Marthe et Marie.....	- 321 -
La femme courbée par un esprit d'infirmité .....	- 322 -
La veuve et le juge inique.....	- 322 -
La veuve avec deux pites.....	- 322 -
Les femmes au sépulcre du Seigneur .....	- 322 -
COMME JE VOUS AI AIMÉS, QUE VOUS AUSSI VOUS VOUS AIMIEZ L'UN L'AUTRE .....	- 324 -
« DONNER » .....	- 327 -
Quelques réflexions sur Jean 13:1-17 .....	- 331 -
Le Seigneur aime les Siens qui sont dans le monde .....	- 331 -
Le lavage des pieds.....	- 332 -
Obstacles au lavage des pieds mutuel .....	- 332 -
Le Seigneur restaurant Pierre .....	- 333 -
PAIX, COURAGE, VICTOIRE .....	- 334 -
VOUS SEREZ MES TÉMOINS .....	- 337 -
IL Y A CE QUI ME TIENT ASSIÉGÉ TOUS LES JOURS, LA SOLLICITUDE POUR TOUTES LES ASSEMBLÉES .....	- 340 -
Deux prières de l'apôtre Paul.....	- 343 -
Deux Lettres aux Éphésiens .....	- 346 -
PARDONNER COMME DIEU PARDONNE .....	- 348 -
QUELQUES PENSÉES SUR ÉPHÉSIENS 5:22 à 33 AU SUJET DU MARIAGE.....	- 351 -
Discerner les choses excellentes .....	- 353 -
LA SOBRIÉTÉ .....	- 356 -
MANQUEMENTS OCCASIONNELS ET MARCHE DANS LE DÉSORDRE .....	- 360 -
Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus.....	- 363 -
Quelques réflexions à propos de l'épître à Philémon .....	- 368 -
Retenons la confession de notre espérance sans chanceler.....	- 372 -
LES SEPT EXEMPLES DE HÉBREUX 11:32 .....	- 375 -
La soumission .....	- 378 -
« Votre adversaire, le Diable.. » .....	- 381 -

Quelques remarques sur 2 Pierre 3 en rapport avec les deux épîtres à Timothée.....	- 385 -
EN ACTION ET EN VÉRITÉ .....	- 396 -
Ce que vous avez entendu dès le commencement.....	- 400 -
À CELUI QUI VAINCRA.....	- 402 -
QUESTIONS ACTUELLES À PROPOS DE LAODICÉE .....	- 411 -
L’offrande du corps de Jésus Christ.....	- 414 -
ORDRE DANS NOS MAISONS, RÉPERCUSSIONS DANS LA MAISON DE DIEU .....	- 416 -
PAR L’ESPRIT .....	- 420 -
Les défaillances de Pierre .....	- 423 -
Enseignements tirés de 1 Pierre 1 et 2 .....	- 430 -
« Fortifie tes frères ».....	- 433 -
PLAIRE À DIEU .....	- 438 -
Premièrement .....	- 441 -
COURTES REMARQUES À PROPOS DU CHANT .....	- 445 -
La Repentance.....	- 447 -
SUR LA RESPONSABILITÉ DES PARENTS CHRÉTIENS.....	- 453 -
A PROPOS DE LA MANIÈRE D’AGIR DE JOSEPH ENVERS SES FRÈRES .....	- 456 -
Double utilité de cette histoire .....	- 456 -
Résumé de cette histoire .....	- 456 -
Pardon, mais besoin d’une restauration .....	- 456 -
Le Seigneur comme avocat .....	- 457 -
Manifestation de l’état intérieur.....	- 457 -
Approfondissement du travail de conscience .....	- 457 -
Dépouillement.....	- 458 -
« Dieu a trouvé l’iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:16) .....	- 458 -
Communion pleinement rétablie .....	- 459 -
Longueur de l’épreuve .....	- 459 -
Amour et vérité dans les rapports entre frères .....	- 459 -
RÉVEILS.....	- 460 -
La Routine .....	- 463 -
SACRIFICES SPIRITUELS, AGRÉABLES À DIEU .....	- 466 -
Sur le Service.....	- 469 -
La solennité de la présence du Seigneur dans le rassemblement .....	- 473 -
SOUCIS ET INQUIÉTUDE .....	- 476 -
SUR LES SOUFFRANCES DE CHRIST .....	- 480 -
SPIRITUALITÉ .....	- 483 -
À la veille de Son retour .....	- 496 -
Avant l’enlèvement - Venue du Seigneur .....	- 499 -
Sur l’enlèvement de l’église .....	- 502 -
« Consolerez-vous... », « Soyez fermes, inébranlables... ».....	- 505 -
Sur la part du croyant qui déloge .....	- 507 -
Le règne de mille ans .....	- 510 -
Ce que nous avons à réaliser dans l’attente du Seigneur .....	- 516 -
LEVONS LES YEUX.....	- 518 -

# ABONDANT TOUJOURS DANS L'ŒUVRE DU SEIGNEUR

## 1 Corinthiens 15:58

ME 1947 p. 169

« La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. » Cette parole du Seigneur à ses disciples a été souvent rappelée. Il est bien vrai, en effet, qu'il y a un vaste champ d'activité, soit pour les serviteurs que le Seigneur a spécialement qualifiés pour annoncer l'Évangile, soit pour ceux qui ont à s'occuper du troupeau, enseignant, édifiant, exhortant, consolant les saints. Et il est vrai aussi qu'il y a tellement peu d'ouvriers pour accomplir tant de services variés ! Veuille le Seigneur pousser des ouvriers dans sa moisson.

1 Corinthiens 15:58 nous exhorte à « abonder toujours dans l'œuvre du Seigneur ». Les Corinthiens étaient en danger de se relâcher, car de faux docteurs, venus parmi eux, leur affirmaient « qu'il n'y a pas de résurrection de morts ». En tirant les conséquences extrêmes de cette doctrine, l'apôtre montre combien elle est erronée, puis il développe le sujet de la résurrection et, pour conclure, exhorte les Corinthiens à tenir ferme l'enseignement qu'il leur a présenté, à demeurer inébranlables afin qu'ils puissent, sans aucune faiblesse, abonder toujours dans l'œuvre du Seigneur. Ils pouvaient être assurés qu'ils travaillaient en vue d'un avenir éternel, qu'un jour « l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste » (1 Cor. 3:13), par conséquent, leur travail n'était pas vain dans le Seigneur, comme cela eût été le cas s'il n'y avait pas de résurrection de morts.

Cette exhortation est aussi pour nous. Pour abonder toujours dans « l'œuvre du Seigneur », il est nécessaire que nous demeurions fermes et inébranlables, non seulement dans la doctrine de la résurrection, mais aussi dans tout l'enseignement des Écritures. C'est ce que l'apôtre écrit à Timothée (2 Tim. 4:1 à 5) ; après avoir introduit la pensée de l'apparition du Seigneur, par conséquent du jour où « l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste », il ajoute : « *Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, convaincs, reprends, exhorte, avec toute longanimité et doctrine, car il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement* ». Il fallait que Timothée maintînt la pure doctrine et présentât le sain enseignement pour pouvoir faire « l'œuvre d'un évangéliste » et « accomplir pleinement son service ». Ce sont des vérités très importantes qu'il convient de rappeler sans cesse, dans ces « temps fâcheux » où beaucoup cherchent « des docteurs selon leurs propres convoitises », détournant « leurs oreilles de la vérité » pour se tourner « vers les fables ».

Comment nier qu'il y a eu, au 19<sup>e</sup> siècle, un puissant mouvement de l'Esprit de Dieu pour opérer une vraie séparation — séparation souvent taxée aujourd'hui d'étroitesse d'esprit — et éclairer les saints quant aux vérités essentielles qui concernent l'Église, corps de Christ ; le rassemblement autour du Seigneur, à sa Table dressée sur le terrain de l'unité du Corps ; la libre action de l'Esprit dans l'Assemblée ; l'adoration en esprit et en vérité ; le retour du Seigneur pour enlever son Église ? Discuter l'un quelconque de ces enseignements serait méconnaître ce puissant travail de l'Esprit de Dieu. Cela pourrait plaire à ceux qui ne supportent pas « le sain enseignement », mais serait-ce « accomplir pleinement son service », serait-ce vraiment travailler à « l'œuvre du Seigneur » ?

Les caractères de ce monde sont les mêmes depuis l'origine. Sans doute se sont-ils affirmés et devient-il de plus en plus difficile de vivre le christianisme. Cela doit nous conduire, non pas à rechercher d'autres ressources, mais à nous attacher davantage encore à « ce qui est dès le commencement » ; car là, et là seulement, se trouvent les ressources nécessaires pour tous les temps. Christ demeure la seule et parfaite réponse à tous les besoins de l'âme et du cœur. La présence du Seigneur, réalisée et savourée dans le rassemblement ; l'action de l'Esprit de Dieu qui se plaît à nous occuper de Christ et à nous conduire dans toute la vérité ; la Parole qui nourrit nos âmes

de Christ et pour l'intelligence de laquelle le ministère oral ou écrit peut être utile, c'est ce que nous avons à désirer aujourd'hui comme autrefois. Nos devanciers n'ont pas eu autre chose ; ils ont trouvé là tout ce qui leur a été nécessaire, et quels hommes ils ont été « en sainte conduite et en piété » ! Présenter Christ sous ses différents caractères ; rappeler aux âmes les précieuses ressources qui sont en Lui, suffisantes pour aller jusqu'au but ; les conduire à s'en saisir pour continuer le pèlerinage au milieu du désert ; faire ressortir l'importance et la nécessité d'une stricte obéissance à la Parole, c'est cela coopérer à « l'œuvre du Seigneur ».

Des résultats positifs avec des serviteurs infidèles

Les plus belles apparences peuvent tromper. Le fait qu'il y a eu quelques résultats manifestés dans un service n'est pas la véritable pierre de touche, comme on le croit souvent. Même du mal, Dieu peut tirer le bien. Alors que Paul était en prison, Christ était prêché « par envie », « par un esprit de contention », « par esprit de parti » (Phil. 1:15-17). L'apôtre se réjouissait car, quoiqu'il en soit, l'Évangile était annoncé, mais cela ne signifie pas qu'il approuvait un service rempli dans de telles conditions. Dieu opérait, malgré l'infidélité des ouvriers, mais peut-on dire que leur travail était celui qui caractérise « l'œuvre du Seigneur » ?

Il y a dans la maison de Dieu, a-t-on remarqué, de bons ouvriers qui font du bon ouvrage, mais aussi de vrais ouvriers qui font du mauvais ouvrage — sans parler des mauvais ouvriers qui, par leur travail, en arrivent à corrompre le temple de Dieu (1 Cor. 3:12-17). Cette pensée devrait nous tenir constamment dans la crainte. « Bienheureux l'homme qui craint continuellement » (Prov. 8:14). Cette sainte crainte nous conduira à réaliser la dépendance nécessaire et la communion avec le Seigneur comme aussi avec les frères et l'Assemblée, dépendance et communion sans lesquelles nous ne pourrions remplir un service fructueux. Dans l'histoire de l'Église sur la terre, nous voyons que l'ennemi s'est parfois servi de croyants eux-mêmes pour accomplir ses desseins — agissant souvent d'une manière très subtile, par le moyen d'ouvriers ayant beaucoup de zèle et d'activité, beaucoup d'amour pour les âmes et dont le travail n'était pas sans fruits — aveuglant ceux dont il voulait ainsi se servir. C'est pourquoi il est tellement nécessaire de rechercher la communion avec le Seigneur et la communion avec les frères. La seconde est un contrôle de la première, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Un serviteur n'est-il pas réconforté à la pensée que les assemblées prient pour qu'il soit dirigé et soutenu dans son travail, préservé de chute ? N'est-il pas heureux aussi, afin d'être gardé des pièges de l'adversaire, d'avoir les conseils des frères, spécialement de ceux qui sont âgés et expérimentés — de recevoir leurs avertissements et même, si besoin est, leur répréhension ? « Que le juste me frappe, c'est une faveur ; qu'il me reprenne, c'est une huile excellente ; ma tête ne la refusera pas » (Ps. 141:5). Bienheureux celui qui est tenu dans une telle attitude ! Mais que dire de celui qui refuserait d'écouter et voudrait servir le Seigneur dans un chemin d'indépendance — indépendance à l'égard des frères et de l'assemblée ? Il objectera peut-être : Je ne suis pas compris de mes frères, mais j'ai l'approbation secrète du Seigneur et cela me suffit. C'est une objection qui ne résiste pas à l'examen. Si Dieu permet qu'un ouvrier n'ait pas la pleine communion des frères et de l'assemblée, c'est à n'en pas douter parce qu'il y a quelque chose à juger. Comment pourrait-il avoir alors la secrète approbation du Maître ? S'il n'avait rien à juger, il aurait certainement la communion des frères ; Prov, 16:7 nous le dit : « Quand les voies d'un homme plaisent à l'Éternel, il met ses ennemis mêmes en paix avec lui ». Un chemin d'indépendance n'est-ce pas, bien souvent, un chemin de volonté propre, dans lequel se manifeste l'orgueil qui est dans le cœur ? Or, « tout orgueil du cœur est en abomination à l'Éternel » et « l'orgueil va devant la ruine » (Prov. 16:5-18).

Certes, ce n'est pas l'assemblée qui choisit les serviteurs et les qualifie. Il y a un appel de Dieu, une action libre et souveraine de l'Esprit Saint ; mais il doit aussi y avoir l'approbation et l'identification des frères et de l'assemblée. Est-il possible d'abonder toujours dans « l'œuvre du Seigneur », si le chemin n'a pas commencé avec une telle approbation et s'il n'est pas continué avec la communion

de l'assemblée ? Actes 13:1-3 et 14:27 nous donnent un enseignement, qu'aucun serviteur de Dieu ne devrait perdre de vue : « L'Esprit Saint dit : Mettez-moi maintenant à part Barnabas et Saul, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils le laissèrent aller ». Quel beau commencement pour ceux qui vont travailler à « l'œuvre du Seigneur » ! Ensuite, après un temps de service, « ayant réuni l'assemblée, ils racontèrent toutes les choses que Dieu avait faites avec eux ». Quelle joie pour tous, dans une heureuse communion, et quelle gloire pour Dieu ! Rien n'avait été fait dans l'indépendance et l'insoumission, « par esprit de parti ou par vaine gloire » (Phil. 2:3), mais dans une même pensée, dans l'humilité, et tout était pour la gloire du Seigneur au milieu de l'assemblée ! Telle est la véritable pierre de touche.

La tendance de notre cœur, c'est de vouloir faire de grandes choses pour obtenir de grands résultats. Là encore, prenons garde aux apparences trompeuses. Nous pouvons parfois réaliser de vastes desseins, mais est-ce toujours du bon ouvrage ? Qu'en sera-t-il lorsque « l'ouvrage de chacun sera rendu manifeste » ? N'oublions pas que bois, foin et chaume seront consumés par le feu. Un ouvrier, animé de très bonnes intentions, peut vouloir accomplir une tâche qui est selon Dieu ; cela ne suffit pas. Les œuvres de Dieu doivent être faites selon la pensée de Dieu. David s'était levé et mis en marche, avec tout le peuple pour « faire monter l'arche de Dieu ». Rassembler le peuple autour de l'arche, c'était un désir pieux ; qui ne l'eût approuvé ? Le cortège se met en marche, l'arche est sur le chariot neuf, David et toute la maison d'Israël s'égayent devant l'Éternel aux sons de toutes sortes d'instruments, harpes, luths, tambourins, sistres et cymbales ! Il y a bien de quoi susciter l'enthousiasme de tous, et qui oserait critiquer ? De celui qui voudrait le faire, on dirait sans doute qu'il s'oppose au travail de Dieu. Mais la suite du récit constitue un enseignement que nous ne saurions trop méditer ; elle nous montre que ce n'est pas avec des moyens humains que l'on peut accomplir l'œuvre de Dieu. Il y avait sans doute dans tout cela un désir selon Dieu et un grand déploiement de joie, mais il manquait une chose essentielle : l'obéissance à la Parole. 1 Samuel 6 nous parle cependant d'une circonstance où l'arche a été ramenée sur un chariot neuf, alors que le voyage s'est poursuivi jusqu'à son terme sans dommage. C'est vrai, mais c'étaient les Philistins qui avaient agi ainsi ; ils ne connaissaient pas les commandements de l'Éternel relatifs au transport de l'arche. Gardons-nous, dans le service, de vouloir imiter ceux qui n'ont pas les mêmes responsabilités parce qu'ils n'ont pas les mêmes lumières ! Un même acte accompli par les Philistins et par David conduit à deux résultats complètement différents parce que les Philistins et David, ayant des lumières différentes, avaient des responsabilités différentes. Si David, connaissant les ordonnances de l'Éternel, a voulu agir à la manière des Philistins, il a fait l'expérience de ce à quoi aboutit la marche dans le chemin de la désobéissance, même quand le but poursuivi est selon Dieu. Mais peut-être David a-t-il pensé plutôt à Nombres 7 qu'à 1 Samuel 6 ? Moïse n'avait-il pas donné deux chariots et quatre bœufs aux fils de Guershom, quatre chariots et huit bœufs aux fils de Merari, ces six chariots et douze bœufs devant être employés « au service de la tente d'assignation » ? Oui, mais il n'en avait pas donné aux fils de Kehath, « car le service du lieu saint leur appartenait : ils portaient sur l'épaule » (Nombres 7:1-9). Ne cherchons-nous pas parfois dans un passage des Écritures la justification de notre conduite, alors qu'elle n'y est pas et que même, bien souvent, ce passage nous condamne, si nous l'examinons attentivement ?

Les bœufs ont bronché, Uzza a étendu sa main pour saisir l'arche et la colère de l'Éternel s'est embrasée contre lui. Une brèche a été faite. Et David « fut irrité » et « eut peur de l'Éternel en ce jour-là ». Tel est le résultat d'un travail accompli avec des moyens qui ne sont pas selon Dieu. Pour ramener l'arche, il faudra tout d'abord que David comprenne que les plus belles apparences ne peuvent conduire à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, si les moyens employés sont ceux de l'homme. C'est dans l'obéissance à la Parole qu'il convient d'agir : seuls les Lévites pouvaient porter l'arche. Il avait semblé peut-être que des moyens nouveaux permettraient d'obtenir plus vite le résultat désiré, mais la douloureuse expérience faite à Pérets-Uzza ramenait le cœur du roi au chemin de l'obéissance. En apparence, les bœufs et le chariot neuf, c'était beaucoup mieux pour transporter l'arche. Oui, mais « *Dieu aida les Lévites* qui portaient l'arche de l'alliance de l'Éternel »

(1 Chron. 15:26), tandis qu'il n'était pas possible qu'Il aidât les bœufs traînant le chariot neuf (2 Sam. 6 ; 1 Chron. 13:15). Sur quoi comptons-nous pour accomplir notre service : sur tout ce que nous avons préparé, qui nous paraît tellement mieux que l'apparente faiblesse des moyens de Dieu — ou sur Dieu en qui seul est la force et qui « aidera » ceux qui obéissent à sa Parole ? L'œuvre, c'est « l'œuvre du Seigneur », la sienne, et « si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain ; si l'Éternel ne garde la ville, celui qui la garde veille en vain » (Ps. 127:1). Quel enseignement pour nous, si nous voulons, soit travailler à la construction de la maison (1 Cor. 3:9-10) dans le si beau service de l'évangélisation, soit « garder la ville », veiller à ce que l'ennemi ne vienne pas détourner les cœurs du Christ !

Tout cela n'est-il pas profondément instructif ?

Que de choses, entreprises certes avec d'excellentes intentions et le désir de travailler à « l'œuvre du Seigneur », qui font cependant penser aux bœufs et au chariot de David ! Tout est si beau en apparence et la joie est grande, mais qu'en sera-t-il du résultat ? L'œuvre du Seigneur ne peut s'accomplir que dans l'obéissance à la Parole, avec les seuls moyens au sujet desquels elle nous enseigne.

Ne méprisons pas « le jour des petites choses ». Remplissons notre tâche humblement dans l'obéissance à la Parole, dans la dépendance du Seigneur, recherchant sa communion et la communion de l'Assemblée. C'est le seul chemin où Dieu nous « aidera » et dans lequel notre service pourra être riche en résultats réels. Alors, l'ouvrage de chacun « demeurera » dans le jour où le feu l'éprouvera. Quelle grâce de pouvoir servir ainsi : mais quelle perte si nous avons travaillé selon nos propres pensées, si notre ouvrage est consumé ! (1 Cor. 3:12-15).



## ADORATEURS ET TÉMOINS

ME 1964 p. 169

Dès le commencement, Dieu a désiré avoir dans ce monde des adorateurs et des témoins. Bien que, par le fait même qu'il se trouvait placé en un lieu où selon l'appréciation divine tout était « très bon » (Gen. 1:31), Adam ait eu de grands motifs de reconnaissance, nous ne trouvons cependant dans sa bouche aucune expression de gratitude, aucune parole de louange ; d'autre part, s'il témoignait de ce que Dieu a voulu faire pour le bonheur de sa créature dans le jardin d'Eden, c'était un témoin muet. C'est seulement avec Abel que nous voyons un croyant tout à la fois adorer Dieu et rendre témoignage. Le péché entré dans le monde par la désobéissance du premier homme que Dieu a dû chasser du jardin, Abel et Caïn typifient dès lors les deux classes de personnes qui sont sur la terre. Abel s'approche de Dieu avec le sang d'une victime : en figure, le sang de Christ ; et également avec la graisse : en figure, l'excellence de la personne de Christ pour Dieu ; aussi, « l'Éternel eut égard à Abel et à son offrande » (Gen. 4:4). Il l'agrée en raison de sa foi et « rend témoignage à ses dons » (Héb. 11:4). Tandis que Caïn, tout au contraire, prétend pouvoir être agréé de Dieu en apportant le fruit de son travail, le fruit du sol sur lequel la malédiction a été prononcée (cf. Gen. 3:17) ; il ne peut donc être un adorateur pour Dieu, pas plus qu'un témoin. Hébreux 11:4 le souligne, si Abel a été, lui, un adorateur et un témoin, c'est « par la foi ». Qu'a-t-il offert à Dieu ? « Des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse » (Gen. 4:4). Tel est le culte d'un vrai adorateur : présenter à Dieu la personne de son Fils, ce qu'il a été et ce qu'il est pour Lui, rappeler la perfection de son sacrifice expiatoire, sacrifice qui nous permet de nous tenir devant Lui sans conscience de péché, comme les adorateurs qu'Il désirait. Adorateur, Abel est aussi témoin et un témoin qui demeure, bien qu'il ait depuis longtemps disparu de la scène : par le sacrifice qu'il a offert, par sa foi, « étant mort, il parle encore » (Hébreux 11:4). Il témoigne du fait que si Dieu a dû chasser l'homme du jardin d'Eden parce qu'il avait désobéi, Il a cependant toujours des pensées de grâce envers lui : l'homme peut retrouver l'accès de la présence divine par la foi, en vertu du sacrifice sanglant qui seul peut ôter le péché. Abel est ainsi, ce qu'Adam n'était pas et ne pouvait être, adorateur et témoin pour Dieu.

Abel demeure à travers les âges le type des croyants, adorateurs et témoins. Il est remarquable que ces choses nous soient présentées dès le commencement de l'histoire de l'homme en dehors du jardin d'Eden. Cela met en relief le désir du cœur de Dieu d'avoir dans ce monde, souillé par le péché, des adorateurs et des témoins, capables de remplir ce service par la foi : ils adorent Dieu qui a donné son Fils pour ôter le péché et assurer le salut de « quiconque croit en lui » (cf. Jean 3:16), et ils rendent témoignage de l'accomplissement d'une telle œuvre. Ces choses nous sont présentées en figure dans le livre de la Genèse, et pleinement révélées dans le Nouveau Testament.

Dans les temps qui ont suivi, nous retrouvons chez la plupart des hommes de Dieu ces caractères d'adorateur et de témoin, plus ou moins marqués, et manifestés avec plus ou moins de fidélité. Par exemple, chez un Abraham avec sa tente et son autel, ou encore chez un Jacob à la fin de sa vie (cf. Hébr. 11:21).

Ensuite, Dieu retire son peuple du pays d'Égypte, accomplissant pour lui, en figure, expiation et rédemption : le sang de l'agneau pascal met à l'abri du jugement, c'est le sang d'expiation ; le passage de la mer Rouge, dans les eaux de laquelle furent engloutis le Pharaon et ses armées, délivre de l'Égypte et de son prince. Israël va dès lors cheminer dans le désert, en route vers le pays de Canaan ; l'Éternel désire avoir un peuple d'adorateurs (cf. Ésaïe 43:21 : « J'ai formé ce peuple pour moi-même ; ils raconteront ma louange »). Il veut habiter « au milieu d'eux » (cf. Ex. 29:43 à 46) et Il donne à Moïse tous les enseignements nécessaires pour la construction du tabernacle et l'exercice du culte lévitique. Et le peuple, allant d'étape en étape vers la terre de la promesse, porte l'arche du témoignage, l'arche de l'alliance de l'Éternel ; en fait, il porte le témoignage de Dieu au milieu des sables du désert. Nous avons dans toute cette histoire d'Israël une image de ce que nous sommes

appelés à réaliser aujourd'hui, nous qui par grâce sommes le peuple céleste de Dieu, peuple d'adorateurs, porteurs du témoignage.

Israël ayant été infidèle à sa mission a été mis de côté. Dieu est venu habiter ici-bas dans un autre « tabernacle » (voir la note à Jean 1:14 : « habita », proprement « tabernacla ») : Il a été manifesté en chair dans la personne de son Fils (cf. 1 Tim. 3:16 : Jean 1:14 ; Col. 1:19 et 2:9). Christ venu ici-bas a été le parfait adorateur, Celui qui mieux encore que David pouvait dire par l'Esprit prophétique : « Je bénirai l'Éternel en tout temps , sa louange sera continuellement dans ma bouche », Celui qui déclarait à la Samaritaine : « Mais l'heure vient, et *elle est maintenant*, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (Ps. 34:1 ; Jean 4:23). Il a été aussi le « témoin fidèle et véritable ». Dans son chemin, Christ a pleinement répondu à la pensée de Dieu, recommençant l'histoire d'Israël, retraçant celle de l'homme, adorateur et témoin, pour la satisfaction du cœur du Père.

Mais si Lui seul a su réaliser en perfection ce que Dieu attendait de l'homme, Il a voulu aussi amener à Dieu, ainsi que Dieu le désirait, des hommes qui soient des adorateurs et des témoins. Il est remarquable que dès la venue de Jésus ici-bas d'humbles bergers nous soient présentés comme des adorateurs et des témoins. Et, tout comme Abel après la chute du premier homme, maintenant, à la venue du second homme, le « sauveur, qui est te Christ, le Seigneur » (Luc 2:11), c'est sur le principe de la foi que les bergers ont pu remplir le service qui leur est échu : ils ont cru, sans raisonner, le message qui leur était adressé et leur foi a été vue en actes (cf. Luc 2:15, 16). « Et ils allèrent en hâte » jusqu'à Bethléhem, et là ils virent « le petit enfant couché dans la crèche ». Dès lors ils sont des témoins : ils ne peuvent pas garder pour eux ces bonnes nouvelles, « ils divulguèrent la parole qui leur avait été dite touchant ce petit enfant » ; ils sont aussi des adorateurs : « Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de toutes les choses qu'ils avaient entendues et vues, selon qu'il leur en avait été parlé » (Luc 2:17 à 20). « Entendues » d'abord, « vues » ensuite, c'est le propre de la foi. Ce qui fait d'eux des adorateurs et des témoins, c'est la connaissance d'une Personne, Jésus. Pour nous aussi, c'est la connaissance de ce même Jésus, Celui qui nous a révélé le Père et qui nous a amenés à Lui.

Durant son ministère ici-bas, Jésus révèle à la femme samaritaine les vérités si importantes concernant le culte. Il lui déclare que « Dieu est esprit » et que « ceux qui l'adorent » doivent l'adorer « en esprit et en vérité » ; « car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent » (Jean 4:23, 24). Cette femme, ainsi enseignée, devient un témoin puissant : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » ; elle a été placée en présence de Dieu et c'est à Dieu, manifesté en Christ, qu'elle conduit les âmes : « et ils venaient vers lui » (Jean 4:29, 30).

Lorsque le Seigneur, l'œuvre de la croix accomplie, quitte ce monde, Il y laisse ses disciples pour y être des adorateurs, des témoins. « Vous serez unes témoins », leur dit-il (Actes 1:8 — cf. Luc 24:48, 49). Et tandis qu'il les prend à Béthanie, d'où Il va être « élevé dans le ciel », eux lui rendent hommage ; puis, s'en retournant à Jérusalem « avec une grande joie », « ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu » (Luc 24:50 à 53).

Dix jours après, le Saint Esprit est descendu ici-bas comme Personne divine et dès lors a commencé l'histoire de l'Assemblée sur la terre. Durant cette période de temps, dans laquelle nous sommes encore et qui prendra fin à la venue du Seigneur pour opérer la résurrection d'entre les morts et la transmutation des vivants qui auront cru à l'Évangile, Dieu a dans ce monde, mieux encore que dans les dispensations qui ont précédé, des adorateurs et des témoins. Nous sommes appelés à réaliser ce privilège individuellement mais aussi collectivement.

L'Église, corps de Christ, réunie autour de son Chef, a un service élevé à remplir, celui de l'adoration. Et si tous ceux qui font partie de ce corps, parce que lavés dans le sang de Christ, ne se trouvent pas

réunis pour rendre culte, les « deux ou trois » qui ont conscience de cette faveur et réalisent la présence du Seigneur « au milieu d'eux » (Matt. 18:20), sont là comme expression de l'assemblée. Le culte qu'ils rendent est celui de l'Église, corps de Christ. Il ne s'agit pas du rassemblement de quelques croyants venus pour un service d'adoration, mais de l'Église comme corps — en fait, ainsi que nous venons de le dire, de ce qui en est l'expression. Vérité importante à retenir, c'est l'Église comme corps qui adore. Et aussi qui rend témoignage. Les deux choses sont intimement liées.

Réunis à la table du Seigneur, nous rendons témoignage à l'unité du corps de Christ : « Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » (1 Cor. 10:17). Telle est la base de notre rassemblement autour de cette table, la seule base de rassemblement que reconnaisse l'Écriture : nous sommes réunis comme membres du corps de Christ, autour de Lui, le Chef du corps, de l'assemblée (cf. Col. 1:18). À cette table ont place tous les membres du corps, c'est-à-dire ceux qui sont « nés de nouveau » (cf. Jean 3:3 à 7), avec la responsabilité de n'apporter ni ne tolérer à cette table quelque mal de nature à porter atteinte aux caractères de sainteté et de vérité qui doivent y être maintenus. De sorte que la base du rassemblement des saints, selon l'Écriture, est aussi large qu'il est possible ; elle ne saurait s'accommoder d'aucun principe sectaire, elle accueille tous les vrais croyants, sains dans la foi, purs dans leur marche.

L'unité du corps de Christ est indestructible, quoi qu'il en soit de toutes les divisions survenues dans la chrétienté et de la dispersion des enfants de Dieu dans ses diverses dénominations. Cette vérité est proclamée à la table du Seigneur.

Heureux et privilégiés ceux qui ont compris que leur place est autour de cette table, où, avec tous ceux qui s'y trouvent, ils rendent témoignage à l'unité du corps de Christ. Ils n'ont pas la prétention d'être « le témoignage », ils savent bien qu'ils n'en sont que les porteurs, si peu dignes de l'être... Dieu soit béni de ce que, malgré tant de faiblesse et d'infidélités, Il a voulu laisser ce témoignage entre nos mains, nous conserver une telle faveur ! La ruine n'a pas seulement atteint l'Église responsable dans son ensemble, mais aussi les porteurs du témoignage de Dieu. Ce témoignage, lui, ne peut être ruiné. Jadis, le peuple allait au travers du désert portant l'arche du témoignage, précieux service confié aux lévites : les infidélités et les défaillances du peuple, si attristantes qu'elles fussent, ne portaient aucune atteinte à l'arche elle-même. Lorsqu'elle fut prise, transportée par les Philistins d'Eben-Ezer à Asdod, puis à Gath et à Ekron, nul ne pouvait rien contre elle, elle était inattaquable (cf. 1 Samuel 5 et 6) ; elle fut un jour placée sur un chariot neuf traîné par des bœufs, ce qui était une désobéissance à la parole de l'Éternel et ce qui fut à la confusion du peuple, plus particulièrement de son roi, mais l'arche n'en demeura pas moins intacte (cf. 1 Chron. 13 et 15:2 et 13). Certes, les porteurs du témoignage peuvent manquer ; l'ennemi a souvent dirigé ses assauts contre eux et, hélas ! avec quelque succès... Mais il ne peut rien contre le témoignage lui-même : la vérité de Dieu demeure au travers des siècles, elle est inaltérable.

En considérant la grande faiblesse des porteurs du témoignage, certains se laissent gagner par le découragement. Ils voient tant de vrais croyants dans maintes dénominations chrétiennes ; pourquoi ne pas nous associer à eux ? disent-ils. Peut-être y a-t-il eu parmi eux, à l'origine, de fausses doctrines, mais aujourd'hui les successeurs de ceux qui les ont jadis enseignées ne s'en occupent plus... Et puis, ajoutent-ils encore, la table du Seigneur n'est-elle pas aussi dans de tels rassemblements ?

Certes, on ne peut pas ne pas souffrir en pensant à tant de chers enfants de Dieu, pieux et fidèles dans leur marche personnelle, et qui se trouvent dans tel ou tel milieu chrétien dont nous devons nous séparer. Mais si nous voulons être fidèles au Seigneur, il nous est impossible, sous prétexte que nous souffrons d'un tel état de choses, d'aller jusqu'à eux pour réaliser un groupement escompté plus fort parce qu'il serait plus nombreux. Ce serait perdre de vue ce que l'Écriture nous enseigne au

sujet du rassemblement, du culte de l'assemblée, du témoignage que nous sommes responsables de maintenir, témoignage à l'unité du corps de Christ dans la séparation de tout mal. Sur ces bases scripturaires, nous recevons avec joie tout vrai croyant, sain dans la foi et fidèle dans sa marche, car nous sommes exhortés à nous « recevoir les uns les autres » sous condition que ce soit « à la gloire de Dieu » (Rom. 15:7).

Il faut le redire encore, tellement nous sommes en danger de le perdre de vue : la vérité fondamentale dont Dieu, dans sa grâce, a trouvé bon de nous confier le dépôt, c'est celle de l'unité du corps de Christ. La table du Seigneur peut-elle être ailleurs que là où cette vérité est reconnue, enseignée, maintenue ? Si cette vérité capitale était reconnue par tous les croyants, ils seraient réunis tous ensemble et ceux qui, conduits par l'Esprit de Dieu, ont à cœur de la maintenir n'auraient pas à se séparer des autres.

Au fond, l'ennemi s'emploie par tous les moyens à empêcher que, dans ce monde, puisse être rendu un témoignage à l'unité du corps de Christ. Il essaie de nier sa défaite en cherchant à en faire disparaître les conséquences. En effet, si nous sommes « un seul corps » (et c'est la vérité capitale maintenue et proclamée à la table du Seigneur) c'est parce que « nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit » (1 Cor. 12:13). Christ lui-même a baptisé les siens, son Église, de l'Esprit Saint qu'Il a reçu « de la part du Père » (Actes 2:33) — ce baptême n'a nécessité, il est important de le remarquer, l'intervention d'aucun intermédiaire humain quel qu'il soit. Ce baptême « d'un seul Esprit » a eu lieu le jour de la Pentecôte ; l'effet, le résultat — « pour être un seul corps » — demeure à travers les siècles et l'Esprit est avec nous « éternellement » (Jean 14:16). Le Saint Esprit est descendu comme Personne divine après la mort, la résurrection, la glorification de Christ ; c'est après avoir été « exalté par la droite de Dieu » que Jésus a « reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis » (voir Actes 2:22 à 33). Réaliser que nous avons été « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps », maintenir cette vérité de l'unité du corps, seule base scripturaire du rassemblement des saints, c'est donc attester par là même que Christ est mort, ressuscité, glorifié, exalté par la droite de Dieu, Lui le Chef du corps, de l'assemblée. S'il en est ainsi, c'est donc que Satan a été vaincu. L'ennemi essaie de nier, de masquer sa défaite et toutes les conséquences qui en découlent. — Que cela nous fasse mieux saisir la valeur et la grandeur de telles vérités, vérités qui, avec celles qui concernent Christ et son Église, constituent le témoignage, témoignage que la grâce de Dieu a voulu nous confier et que, par conséquent, nous sommes responsables de maintenir. N'oublions pas que « à celui à qui il aura été beaucoup confié, il sera plus redemandé » (Luc 12:48). Combien donc nous serions coupables si, méconnaissant la grandeur de nos privilèges et de nos responsabilités, nous laissons glisser de nos mains le dépôt que nous avons reçu ! Nous perdrons alors la faveur qui nous a été faite et Dieu, qui jamais ne se laissera sans témoignage, choisirait d'autres témoins pour faire face à cette responsabilité.

Individuellement, nous avons aussi à manifester que nous sommes dans ce monde des adorateurs et des témoins. Nous sommes exhortés à offrir à Dieu, par Jésus, « un sacrifice de louanges » et cela, « sans cesse » (Héb. 13:15), comme aussi à annoncer « les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière », montrant ainsi que nous sommes bien « une sacrificature royale » (1 Pierre 2:9). Puissions-nous le faire avec plus de zèle et de fidélité, ne perdant jamais de vue que la puissance de notre témoignage est celle de l'Esprit Saint (cf. Actes 1:8 Luc 4:48, 49). Notre témoignage sera donc sans puissance aucune si nous agissons dans l'indépendance de l'Esprit, dans la méconnaissance de ses directions. Retenons de telles vérités, si souvent méconnues aujourd'hui : on ne peut adorer que par « l'Esprit de Dieu » (Phil. 3:3) et pour être un témoin fidèle, il faut être « revêtu de puissance d'en-haut » (Luc 24:49 ; Actes 1:8). Il faut la puissance de l'Esprit pour adorer et pour rendre témoignage, qu'il s'agisse de le réaliser individuellement ou collectivement. Du vrai culte, a-t-on dit, Dieu est l'objet, Christ la substance et le Saint Esprit la puissance.

Bientôt, introduits dans la maison du Père, nous adorerons en perfection (Apoc. 5). Mais aussi, nous serons à jamais les témoins de ce que Dieu aura opéré pour nous et en nous, les monuments de la grâce divine ! Et Dieu aura pour l'éternité les adorateurs et les témoins que son cœur désirait.

# L'AMOUR

ME 1946 p. 98

Dieu est amour, c'est sa nature même. Et Il a aimé des êtres perdus et coupables, qui ne méritaient pas d'être aimés. « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16). Le don de son Fils est la suprême manifestation de l'amour divin en faveur de pauvres pécheurs.

Par grâce nous avons cru en Jésus, nous avons ainsi la vie éternelle et nous sommes amenés à Dieu, Le connaissant maintenant comme notre Dieu et Père, le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ. Nous sommes les objets de l'amour du Père : « Le Père lui-même vous aime » (Jean 16:27). Amour insondable et éternel. Un jour, le monde connaîtra que nous sommes aimés par le Père du même amour que celui dont Il aime son Fils : « tu les as aimés comme tu m'as aimé (Jean 17:23).

De quel amour le Seigneur nous a-t-Il aimés ! « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis » (Jean 15:13). Et Lui a laissé sa vie pour ses ennemis ! Il nous a aimés jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Son amour pour nous est infini ; là encore, c'est la même mesure : l'amour du Père pour le Fils ! « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean 15:9).

Amour du Père, amour du Fils, nous en sommes les objets dès ici-bas et pour l'éternité. C'est le même amour que celui qui a été pleinement manifesté lorsque le Fils était fait péché pour nous sur la croix du Calvaire. Tout le long du voyage, nous pouvons en discerner les soins. Que de bontés multipliées, que de bienfaits répandus, quelle tendresse, quelles riches consolations ! Tout cela, c'est le déploiement de l'amour. Qu'il est doux de se sentir près du cœur du Père et près du cœur du Fils, enveloppés par cet amour si tendre dont nous sommes aimés jusqu'à la fin !

Mais n'oublions pas que cet amour a aussi d'autres manifestations. Nous avons à traverser parfois un sentier difficile : il y a la discipline, il y a même le châtiment. C'est encore une marque de l'amour ! « Celui que le Seigneur *aime*, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée ». « Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime » (Hébr. 12:6 ; Apoc. 3:19). Celui qui aime désire le bonheur de l'être aimé et c'est en vue de ce but que nous sommes éduqués, disciplinés et même châtiés quand cela est utile. Savons-nous discerner les soins de l'amour dont nous sommes les objets, quand nous passons par un tel chemin ? Pas toujours. Et nous avons souvent de la peine à réaliser ce qu'écrit le psalmiste : « Bienheureux l'homme que tu châties, ô Jah ! » (Ps. 94:12).

Bientôt, sans aucune entrave, nous jouirons dans la perfection de l'amour du Père et de l'amour du Fils. Nous connaissons à fond, comme nous avons été connus et nous exalterons sans fin l'immensité de cet amour qui nous a pris de dessus le fumier où nous gisions, pour nous faire asseoir avec les nobles et nous donner en héritage un trône de gloire (1 Sam. 2:8). Nous serons éternellement avec le Seigneur ; Il l'a désiré : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi » (Jean 17:24). Celui qui aime désire la compagnie de l'objet de son amour.

Aimés ainsi dans le passé, pour le présent et pour l'éternité, nous sommes exhortés à aimer à notre tour. Dieu désire qu'à son amour, notre amour réponde. C'était déjà ce qu'Il attendait de son peuple terrestre. Que disait, en effet, la loi de Sinäi ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée ; et ton prochain comme toi-même ». La loi est résumée par ces deux grands commandements : amour pour Dieu et amour pour le prochain (Marc 12:29-31 ; Luc 10:27) ; et l'apôtre écrit : « l'amour donc est la somme de la loi » (Rom. 13:8-10). Mais l'homme est-il capable d'aimer et d'accomplir ainsi la loi de Dieu ? Non. Alors, Dieu a envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, et Il a condamné

le péché dans la chair, « afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous » (Rom. 8:3-4). L'exigence de la loi, c'est l'amour ; c'est une juste exigence, car le Dieu d'amour a le droit de demander, en toute justice, à ceux qu'Il a tant aimés, de l'aimer à leur tour. C'est Lui qui nous a rendus capables d'aimer : par la nouvelle naissance, nous avons reçu une nouvelle nature qui est une nature divine ; c'est la nature même du Dieu d'amour. Si nous laissons agir en nous le Saint Esprit, la nouvelle nature produira des fruits et nous pourrons ainsi aimer Dieu et notre prochain. « Nous, nous l'aimons parce que Lui nous a aimés le premier » (1 Jean 4:19). Mais nous avons toujours en nous la vieille nature, qui ne peut pas aimer : si nous ne réalisons pas pratiquement qu'elle a été condamnée et crucifiée, qu'elle a pris fin à la croix, nous ne pourrons manifester aucun amour pour Dieu et pour ceux qui nous entourent.

Comment montrer que nous aimons et le Père et le Fils ? Jean 16:15, 21, 23 nous donne la réponse : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements... Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui ». C'est par l'obéissance que nous manifesterons notre amour. Les commandements sont les instructions précises que Dieu nous donne pour telle ou telle circonstance de notre vie. Lisons par exemple les différentes épîtres elles renferment de nombreux commandements auxquels nous devons obéir. Il faut d'abord les connaître : « celui qui a mes commandements » ; ensuite les mettre en pratique : « et qui les garde ». Si nous n'avons pas en toute circonstance un commandement formel, nous avons toujours « la parole » : si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole. La parole, c'est la révélation de l'ensemble des pensées de Dieu. Un fils qui vit près de son père connaît sa pensée et saura toujours ce qui lui est agréable ; si même il n'a aucun ordre de lui dans une circonstance déterminée, il saura cependant ce qu'il faut faire pour agir d'une manière qui lui plaise. Pour pouvoir toujours manifester notre amour, il nous faut donc vivre sans cesse près du Seigneur. Vivant près de Lui, nous connaissons Sa pensée pour y conformer nos voies et nous jouirons d'une pleine communion avec le Père et avec le Fils.

D'une humble femme, le Seigneur a dit : « elle a beaucoup aimé » et Il nous la présente comme un exemple à imiter : « Vois-tu cette femme ? » Elle n'a pas prononcé un seul mot dans la scène qui nous est rapportée en Luc 7, mais elle a montré son amour par des actes. C'est ce que le Seigneur désire aussi pour nous. Les actes traduisent ce qu'il y a dans le cœur. S'il y a de l'amour dans nos cœurs, il y en aura la manifestation dans un chemin d'obéissance à la parole et aux commandements du Seigneur.

L'un des commandements qu'Il nous a laissés est celui-ci : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous ». « C'est ici mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jean 13:34-35 ; 15:12). Amour pour nos frères et aussi amour pour tous les hommes — combien nous manquons à cet égard ! Et que dire si nous pensons à la mesure de cet amour : aimer son prochain « *comme soi-même* » ; nous aimer les uns les autres « *comme le Seigneur nous a aimés* »... Jugeons-nous nous-mêmes au lieu de juger les autres, leur reprochant si facilement de manquer d'amour !

Il convient d'ailleurs de remarquer que l'on se méprend souvent sur les véritables manifestations de l'amour. L'amour selon Dieu va toujours de pair avec la vérité (1 Cor. 13:6 ; 2 et 3 Jean). Aussi, une attitude, des paroles qui sont la manifestation d'un véritable amour dans le Seigneur sont considérés parfois comme n'étant pas de l'amour. Éphésiens 5 renferme une triple exhortation en rapport avec la marche : marchez dans l'amour — marchez comme des enfants de lumière — marchez soigneusement (v. 2, 8, 15). Pour marcher soigneusement dans un monde de ténèbres, il nous faut une lumière ; cette lumière, c'est la Parole, lampe à notre pied, lumière à notre sentier (Ps. 119:105).

Si la Parole agit dans notre être intérieur, elle produira la séparation nécessaire pour que nous puissions marcher « comme des enfants de lumière », suivant les traces de Celui qui a été ici-bas la lumière au milieu des ténèbres. Nous réaliserons alors que « nous ne sommes pas du monde, comme Il n'était pas du monde » et nous marcherons « soigneusement ». Mais nous ne sommes pas seuls dans le chemin ; des frères et des sœurs marchent aussi avec nous. Si nous les voyons aller dans les ténèbres, ne se servant pas de la lampe qu'ils possèdent cependant, quelle attitude devons-nous avoir ? Certains diront : il faut éviter tout ce qui pourrait fâcher nos frères, nous garder de rien dire qui leur causerait du déplaisir — il faut leur prodiguer de bonnes paroles et leur témoigner beaucoup d'amour. Leur marche, c'est leur affaire et d'ailleurs, il y en a tant qui font encore plus mal qu'eux ! — Si nous agissions ainsi, nous ne répondrions pas à l'exhortation d'Éph. 5:2, nous ne marcherions pas dans l'amour. Il faut aller trouver notre frère, dans l'amour certes et avec douceur, mais lui *parler la vérité* (Éph. 4:25). Ce que nous dirons fera peut-être souffrir — car nous souffrons toujours lorsque nos yeux sont ouverts sur un état qui n'est pas bon ; et nous regimbons parfois... Mais ensuite, il y aura des fruits produits, et de la joie dans le cœur, et même de la reconnaissance envers le frère qui nous aura ainsi aidés et envers Celui qui nous l'aura envoyé. Nous pourrions dire avec David : « Que le juste me frappe, c'est une faveur ; qu'il me reprenne, c'est une huile excellente ; ma tête ne la refusera pas... » (Ps. 141:5). Ensemble, nous pourrions nous réjouir, nous aurons marché « dans l'amour ».

« Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés. » Voilà la mesure et le Modèle ! Considérons le chemin du Seigneur sur la terre : nous verrons briller tout au long les caractères du vrai amour, de cet amour qui parle toujours la vérité et qui ne varie jamais dans ses diverses manifestations, quelque différentes qu'elles puissent être. Fixons nos regards sur Celui qui a aimé des êtres tels que nous — et qui nous aime toujours, malgré tout ce que nous sommes — et aimons-nous les uns les autres comme Il nous a aimés ! (Jean 13:34 ; 15:12).

C'est en gardant ses commandements que nous montrerons que nous aimons Dieu — le Père et le Fils (Jean 14:15, 21, 23). C'est aussi en gardant ses commandements que nous manifesterons notre amour pour nos frères : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (1 Jean 5:2). La preuve de l'amour, c'est l'obéissance à Dieu et il ne peut y avoir de vrai amour, pour Dieu et pour les frères, en dehors du chemin de l'obéissance à la Parole.



## Ayant un même amour

ME 1983 p.3

« Ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose... » (Philippiens 2)

« Le jour de la Pentecôte... il se fit tout à coup du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit toute la maison où ils étaient assis... Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint » (Actes 2:1-4). Le Saint Esprit descendu ici-bas, c'était le début de l'histoire de l'Assemblée sur la terre. Qu'est-ce qui a caractérisé ces premiers jours ? « Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières. Et toute âme avait de la crainte... Et tous les croyants étaient en un même lieu, et ils avaient toutes choses communes... Et tous les jours ils persévéraient d'un commun accord dans le temple... louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple... » (Actes 2:42-47).

Peu après, Saul de Tarse fut arrêté sur le chemin de Damas. C'est lui que Dieu avait choisi pour être un ouvrier tout particulièrement efficace dans la vie de l'Assemblée. Certes, il n'a aucune volonté propre quand, s'adressant au Seigneur et comptant sur Lui seul, il lui pose ces deux questions : « Qui es-tu, Seigneur ? » et ensuite : « Que dois-je faire, Seigneur ? » (Actes 22:8 et 10). Il compte sur Lui seul pour l'activité qu'il aura à exercer dans l'Assemblée, aussi le résultat devait être à la gloire de Dieu et pour la satisfaction de son cœur. C'était l'époque où « les assemblées, par toute la Judée, la Galilée et la Samarie, étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (9:31). Paul, quoiqu'il leur fut « inconnu de visage » (Gal. 1:22) contribuait à cette édification, et « elles glorifiaient Dieu à cause de lui ».

Lorsque Paul écrit plus tard « à tous les saints dans le Christ Jésus qui sont à Philippies », il peut leur dire : « Rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose. Que rien ne se fasse par esprit de parti, ou par vaine gloire, mais que, dans l'humilité, l'un estime l'autre supérieur à lui-même... » (Phil. 2:1-6).

Que de choses aujourd'hui laissent à désirer dans la vie des assemblées ! Nous arrivons à la fin d'une année, au début d'une année nouvelle ; arrêtons-nous un moment et, sous le regard de Dieu, considérons attentivement de telles choses ! Relisons et méditons Romains 13:11-14. Considérant ce qui ne va pas dans cette vie des assemblées, humilions-nous et regardons à Celui qui est puissant, qui seul peut toucher les cœurs et atteindre les consciences. Qu'un esprit de prière et de supplications nous anime tous, afin que Celui qui seul peut le faire, opère en chacun des siens afin de permettre qu'à la veille de Son retour, si proche sans doute, soit retrouvé l'heureux état qui a caractérisé l'Assemblée au début de son histoire !

Du sein de la souffrance  
Nous regardons en haut  
D'où Christ avec puissance  
Redescendra bientôt :  
Oui, le Sauveur fidèle  
Va ravir tous les siens ;  
Ton Église t'appelle :  
Ô Seigneur Jésus ! Viens.

Gloire à toi, notre Père !  
Gloire à toi, saint Agneau !

Pour nous plus de misère  
En regardant en haut.  
*Ranime notre vie,*  
*Notre foi, notre amour ;*  
*Que notre âme ravie*  
*Attende ton retour !*

## Amour pour le Seigneur, amour des frères

ME 1976 p.253

Le commencement de l'histoire de l'Église a été marqué par l'amour, par l'amour pour le Seigneur et l'amour des frères. Sans doute, déjà à Éphèse le Seigneur doit dire : « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. 2:4) ; cependant, si peu que cela ait duré, il y a eu tout au début de l'histoire de l'Église confiée à la responsabilité de ceux qui la constituaient, un vrai et profond amour pour le Seigneur. Il y a eu un moment qui correspondait à ce que fut pour Israël « la grâce de sa jeunesse », « l'amour de ses fiançailles » ; alors « Israël était saint à l'Éternel, les prémices de ses fruits » (Jér. 2:2, 3). Hélas ! qu'est-il advenu depuis lors ! Au sein de l'Église les caractères laodicéens sont maintenant manifestés, mais au milieu d'une telle ruine le Seigneur voudrait amener celui au cœur duquel il s'adresse — l'appel est individuel : « Si quelqu'un... » (Apoc. 3:20) — à jouir de sa communion, entrer chez lui, souper avec lui ; il voudrait produire à la fin quelques-uns des traits du commencement : amour pour le Seigneur, amour des frères. C'est ce qui caractérise effectivement le si beau témoignage philadelphe, témoignage fidèle au sein d'une Église vue dans ces chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse comme Église responsable et qui a failli à sa responsabilité. Gardons-nous de prétendre être Philadelphie, mais ayons à cœur de l'être ! — L'un des caractères essentiels du témoignage philadelphe est celui-ci : le Seigneur peut lui dire : « Tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom » (ch. 3:8). « Garder sa parole », c'est bien la preuve de l'amour pour le Seigneur, ainsi que lui-même l'a dit : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:21 et 23). Pour « ne pas renier son nom », il faut l'aimer « en action et en vérité » (1 Jean 3:18 et suivants). — D'autre part, Philadelphie signifie « amour des frères ». Que Dieu nous donne au sein d'une Église en ruines (en tant qu'Église responsable) de manifester les caractères d'un témoignage fidèle, en particulier : amour pour le Seigneur, amour des frères — ce dernier découlant du premier.

L'amour des frères est le fruit de la nature divine, reçue par la nouvelle naissance : « Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères ». L'amour des frères est donc la preuve — une des preuves tout au moins — de la possession de la vie nouvelle et, par ailleurs, il découle de l'amour de Dieu, de l'amour que nous avons pour Lui, comme aussi pour le Seigneur : « Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui » (1 Jean 3:14 ; 5:1 — voir aussi 4:20, 21).

La fin des chapitres 2 et 4 du livre des Actes montre dans son activité l'amour des frères, marquant les premiers jours de l'histoire de l'Église. Nous voyons les disciples reproduire quelques traits de Celui qui a été ici-bas l'Homme parfait, qui a montré son amour pour son Père et qui l'a montré par son obéissance : « mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » — qui a montré son amour pour les siens : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés », amour qu'il a pleinement manifesté dans le don de lui-même : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis » (Jean 14:31 ; 15:9, 13). Le Seigneur peut donc dire aux siens : « C'est ici mon commandement : Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés » (Jean 15:12). C'est ainsi que l'on peut reconnaître les disciples de Christ : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre ; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (Jean 13:34, 35).

Il faut souligner que l'amour que nous sommes exhortés à manifester est inséparable de l'amour de Dieu et de l'obéissance à ses commandements, cette obéissance étant la preuve de l'amour : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous

gardons ses commandements » (1 Jean 5:2) — cet amour est inséparable de la vérité. Quelqu'un a écrit à peu près ceci : l'amour qui fait bon marché de la vérité n'est qu'un simulacre de l'amour, il en a peut-être l'apparence mais il n'en a que l'apparence. Et encore : dans les temps auxquels nous sommes parvenus, la mise à l'épreuve de l'amour est le maintien de la vérité. Le Saint Esprit, par lequel nous recevons la nature divine et qui verse l'amour de Dieu dans nos cœurs, est l'Esprit de vérité. Des manifestations, que l'on dit être de l'amour mais qui ne s'accordent pas avec la vérité, ne peuvent provenir de l'Esprit Saint et être par conséquent des manifestations d'un véritable amour, d'un amour selon Dieu. Il est combien plus grave encore de présenter cet abandon de la vérité, doctrinale ou morale, comme une preuve d'amour !

Pourquoi pouvait-on voir chez les croyants du commencement les caractères indiqués dans les derniers versets du chapitre 2 des Actes, comme aussi dans les versets 32 à 35 du chapitre 4 ? Parce que, d'abord, ils réalisaient ce que nous lisons au verset 42 du chapitre 2. Ils « persévéraient » c'est-à-dire qu'ils montraient fermeté et constance dans leur foi, dans le respect des enseignements reçus, sans que rien puisse les décourager et les amener à renoncer à ce qui les avait nourris, fortifiés, réjouis. Imitons leur exemple : ne nous laissons pas détourner du chemin où le Seigneur nous a engagés, soyons de ceux qui persévèrent, quoi qu'il en soit des difficultés que nous pouvons rencontrer ! Ces croyants « persévéraient » dans quatre activités :

1. dans la doctrine des apôtres, c'est-à-dire dans l'ensemble des vérités enseignées par les apôtres, dans la saine doctrine, le sain enseignement. Les faux docteurs n'ont pas tardé à se manifester... Les croyants du commencement n'étaient pas du tout disposés à les écouter, ils ne voulaient connaître et recevoir que la doctrine des apôtres ! — Dans des temps où, au sein de la chrétienté, les faux enseignements sont répandus avec plus de zèle et d'ardeur que les bons, qu'il nous soit donné de « persévérer dans la doctrine des apôtres », de retenir l'exhortation de l'apôtre Jean dans sa première épître : « Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (2:24). Un christianisme pratique fidèle, un amour vrai, seront manifestés dans la mesure seulement où il y a, à la base, le sain enseignement ;
2. dans la communion des apôtres, c'est-à-dire dans la jouissance d'une même part, d'une pleine communion de pensées avec eux. C'est aussi dans sa première épître que l'apôtre Jean écrit : « Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous : or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1:3, 4) ;
3. dans la fraction du pain. Combien ils étaient heureux de pouvoir se souvenir du Seigneur en participant au mémorial de ses souffrances et de sa mort ! « Faites ceci en mémoire de moi » avait-il dit à ses disciples (Luc 22:19). Ces croyants répondaient à ce désir et « persévéraient dans la fraction du pain » malgré leur ignorance des vérités qui devaient être révélées plus tard à l'apôtre Paul concernant la table et la cène du Seigneur (1 Cor. 10:16, 17 ; 11:23 à 26) et alors qu'ils ne savaient pas que les croyants sont appelés à se réunir autour de la table du Seigneur comme les membres de son corps, goûtant là une précieuse communion avec Lui et les uns avec les autres. Pour nous qui avons été instruits de ces vérités fondamentales, quel privilège de pouvoir « annoncer la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne », savourer l'amour du Seigneur manifesté dans le don de Lui-même, réaliser les liens qui nous unissent les uns aux autres, étant « baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps » ! (1 Cor. 12:13) ;
4. dans les prières. Sentant leur faiblesse pour vivre le christianisme qu'ils avaient à vivre, ils « persévéraient » dans les prières, attendant le secours dont ils avaient besoin de Celui qui seul pouvait le leur accorder.

Manifestant une telle persévérance dans ces quatre domaines, une sainte crainte les animait et les animait tous : « *toute âme* avait de la crainte » (Actes 2:43). Ils désiraient obéir à Dieu, montrer par

leur obéissance qu'ils l'aimaient et craignaient de faire quelque chose qui aurait pu lui déplaire. De même, les assemblées du commencement « marchaient dans la crainte du Seigneur » (Actes 9:31). Dans les jours de la fin, que ce soit la fin de l'histoire du peuple d'Israël ou celle de l'Église, ce n'est plus qu'un résidu qui est caractérisé par la crainte de Dieu. Dans le livre de Malachie, nous avons la description de l'état du peuple un peu plus d'un siècle après le retour de la captivité ; ce qu'il y a de plus grave, c'est que le peuple n'a même pas conscience de son triste état : à sept reprises il pose la question « En quoi... ? » et l'Éternel dit de ces Juifs infidèles : ils « ne me craignent pas » (3:5). Alors, au milieu d'un tel ensemble, « ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom » (ib. 16). Ce résidu est un type de celui qui manifeste sa fidélité à la fin de l'histoire de l'Église, dans les « temps fâcheux » des « derniers jours » (2 Tim. 3:1). Il ne saurait être question de poursuivre « la justice, la foi, l'amour, la paix » avec tous les croyants, mais seulement « avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (ib. 2:22), avec ceux-là seuls qui sont caractérisés par la crainte de Dieu (cf. Ps. 119:63 : « Je suis le compagnon de tous ceux qui te craignent, et de ceux qui gardent tes préceptes »).

L'on comprend qu'au milieu de l'état de choses dépeint dans les versets 42 et 43 d'Actes 2, la puissance spirituelle pouvait se déployer sans rien qui l'entrave : « beaucoup de prodiges et de miracles se faisaient par les apôtres ». De tout cela, découlent quatre conséquences :

1. l'amour fraternel pratiquement réalisé, selon les expressions des versets 44 à 46. Pour que cet amour puisse être manifesté dans les relations fraternelles, il faut donc qu'il y ait d'abord la persévérance dans les quatre activités dont il est parlé au verset 42, puis la crainte de Dieu — tout cela est une preuve d'amour pour le Seigneur — et le déploiement de la puissance du Saint Esprit qui en découle ;
2. la louange peut alors, d'un même cœur, s'élever vers Dieu (v. 47 : louant Dieu) ;
3. un témoignage puissant est ainsi rendu (v. 47 : ayant la faveur de tout le peuple) ;
4. sur un tel ensemble, Dieu peut mettre sa bénédiction (v. 47 : le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés).

Relevons également dans le livre des Actes différentes circonstances nous montrant comment un serviteur tel que Paul a goûté l'amour des frères — comment Dieu l'a amené à cela.

Saul de Tarse arrêté sur le chemin de Damas, « il entendit une voix qui lui disait : Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? ». Saul répond : « Qui es-tu, Seigneur ? ». — Remarquons, par parenthèse, que dans le récit qu'il donne lorsqu'il prononce, en Actes 22, sa première apologie, Paul rapporte les deux questions posées par lui sur le chemin de Damas. La première : « Qui es-tu, Seigneur ? » ; la seconde : « Que dois-je faire, Seigneur ? » Saul devait d'abord avoir la connaissance de Celui qui l'avait ainsi arrêté : « Qui es-tu, Seigneur ? » ; ensuite, le connaissant, il était prêt à lui obéir : « Que dois-je faire, Seigneur ? » (v. 8, 10). Ces deux questions sont à la base de toute vie chrétienne : chaque croyant devrait être amené à les poser, l'une après l'autre, afin d'avoir une réelle connaissance du Seigneur et ensuite du service qu'il est appelé à remplir pour Lui. — Saul est invité par le Seigneur à entrer dans la ville et là, lui déclare-t-Il : « il te sera dit ce que tu dois faire » (Actes 9:5, 6). Ananias lui est alors envoyé : Saul devait d'abord être mis en contact avec les frères, c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles le Seigneur emploie un instrument pour lui faire connaître ce qu'il doit faire. Certes, les frères avec lesquels dès le début il a été mis en contact n'étaient pas doués comme celui que le Seigneur appelle « un vase d'élection », qui aurait à « porter son nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël » (v. 15), mais Saul devait pourtant, dans une mesure, dépendre d'eux et, dès le commencement de sa vie chrétienne, il a beaucoup reçu par leur moyen et a beaucoup joui de leur affection. Lorsque Ananias entre dans la maison où était Saul, il s'adresse ainsi à lui : « Saul, frère... » (v. 17). Saul est en quelque sorte introduit dans la famille de Dieu ; désormais il pourra, d'une part, jouir de l'amour des frères et, d'autre part, manifester son

amour pour les frères. Dès le début le Seigneur le placera dans des circonstances telles que les frères ont eu le privilège de l'aider, lui montrant ainsi leur amour : les Juifs ayant comploté de le tuer, « les disciples, le prenant de nuit, le descendirent par la muraille, en le dévalant dans une corbeille » ; puis, c'est Barnabas qui s'occupe de lui, le présentant aux apôtres : il « leur raconta comment, sur le chemin, il avait vu le Seigneur, qui lui avait parlé, et comment il avait parlé ouvertement, à Damas, au nom de Jésus » (v. 23 à 28). En butte à l'opposition des Hellénistes qui « tâchaient de le faire mourir », Saul a encore le secours des frères : « Et les frères, l'ayant su, le menèrent à Césarée, et l'envoyèrent à Tarse » (v. 29, 30).

Plus tard, Barnabas, envoyé à Antioche par l'assemblée qui était à Jérusalem, « ayant vu la grâce de Dieu, se réjouit ; et il les exhortait tous à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur... et une grande foule fut ajoutée au Seigneur » (Actes 11:22 à 24). Mais afin d'instruire ces âmes, Barnabas « s'en alla à Tarse, pour chercher Saul » et « pendant un an tout entier, ils se réunirent dans l'assemblée et enseignèrent une grande foule » (v. 25, 26). Aucun esprit de jalousie, chacun fonctionne à sa place, toutes choses se font dans l'amour. Aussi, quel puissant témoignage : « ce fut à Antioche premièrement que les disciples furent nommés chrétiens » !

C'était à Jérusalem, d'où était venu Barnabas, qu'était à ce moment-là la lumière spirituelle. Mais des prophètes étant descendus de Jérusalem à Antioche, « l'un d'entre eux, nommé Agabus, se leva et déclara par l'Esprit, qu'une grande famine aurait lieu dans toute la terre habitée, laquelle aussi eut lieu sous Claude ». Les frères d'Antioche, ayant reçu le secours spirituel venu de Jérusalem, sans se laisser arrêter par le fait qu'ils auraient eux aussi à souffrir durant cette famine et pourraient manquer du nécessaire, « déterminèrent d'envoyer quelque chose pour le service des frères qui demeuraient en Judée ». Barnabas et Saul, qui avaient « enseigné une grande foule » à Antioche, vont maintenant apporter aux frères de Jérusalem le secours matériel que leur destinent les frères d'Antioche (Actes 11:27 à 30). — Aujourd'hui encore, le Seigneur dirige parfois les circonstances de manière à nous faire éprouver que nous avons besoin les uns des autres ; nous pouvons ainsi nous servir « l'un l'autre, par amour » (Gal. 5:13), pour le bien de chacun et de tous.

Au chapitre 21, nous voyons l'amour des frères se manifester dans les conseils qu'ils donnent à Paul. Agabus descend de la Judée pour l'avertir de ce qui doit lui arriver à Jérusalem, où il a l'intention bien arrêtée de se rendre (v. 10, 11) et les frères le supplient de n'y pas monter (v. 4 et 12). Ils avaient, comme Agabus, la pensée de l'Esprit. Qu'il est bon d'avoir la pensée des frères, quand nous avons par ce moyen la pensée de l'Esprit ! Ce sont les soins de l'amour en exercice, pour le bien de celui que l'on aime.

La scène d'adieux de Paul aux anciens d'Éphèse est combien touchante, comme aussi celle d'Actes 21:5, 6. Tous étaient là, « un cœur et une âme », y compris les enfants, qui ont sans doute gardé ce souvenir toute leur vie : ils ont vu l'amour fraternel en exercice. Il est bon de donner aux enfants des impressions profondes, d'heureuses impressions : elles demeurent et, plus tard, ils comprendront toute la valeur de ce qu'ils ont ainsi reçu au début de leur vie et en recueilleront le fruit. — Dans les versets 15 à 20 de ce chapitre 21, nous avons l'accueil réservé par les frères de Jérusalem à Paul et à ceux qui l'accompagnaient. C'est l'occasion pour lui de « raconter une à une les choses que Dieu avait faites parmi les nations par son service. Et eux, l'ayant ouï, glorifièrent Dieu ».

Nous limitant à quelques faits rapportés dans le livre des Actes, il nous reste à considérer la scène du chapitre 28. — Paul avait écrit aux croyants de Rome, exprimant et son ardent désir de les voir et sa prière à ce sujet : il demandait qu'il lui soit accordé d'aller vers eux « avec joie par la volonté de Dieu » et « dans la plénitude de la bénédiction de Christ » (Rom. 1:10 à 13 ; 15:29 à 33). Nous avons ici la réponse du Seigneur à sa prière (Actes 28: 14 et suivants). — En leur écrivant, il ne pensait sans doute pas qu'il verrait ces croyants comme prisonnier, mais, malgré cela, sa prière a été exaucée : il voit les croyants de Rome « avec joie » et « dans la plénitude de la bénédiction de Christ ». Que

d'encouragements lui ont été donnés pendant cette première captivité à Rome ! Plusieurs de ses compagnons d'œuvre étaient auprès de lui : Timothée et Épaphrodite (Phil. 2:19, 25) ; Tychique, Aristarque, Marc, Jésus appelé Juste, Épaphras, Luc et Démas (Col. 4:7, 10, 12, 14) et enfin Onésime, duquel il peut dire : « mon enfant que j'ai engendré dans les liens » (Philém. 10 à 12). Par ailleurs, il a pu rendre un fidèle témoignage dans « la maison de César » (cf. Phil. 4, 22) — il a goûté l'affection des saints et des assemblées, si même il lui était alors impossible de les visiter — enfin, il lui a été accordé d'écrire plusieurs épîtres, notamment celles adressées aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens et à Philémon. Oui, il a pu remplir un service « dans la plénitude de la bénédiction de Christ ».

Les frères de Rome sont venus à sa rencontre « jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes », manifestant ainsi beaucoup de dévouement car c'était une longue distance à parcourir à pied. Mais comme ils sont heureux de donner à Paul une preuve de leur amour et combien Paul l'a appréciée ! Il rend grâce et pour cette rencontre et pour la réponse à ses prières : « Paul, les voyant, rendit grâce à Dieu et prit courage » (Actes 28:15). Le Seigneur savait que son serviteur avait besoin d'encouragement : dans une circonstance précédente, c'est Lui-même qui se tient près de lui et lui dit « Aie bon courage » (ch. 23:11), ici, c'est par le moyen des frères de Rome qu'Il encourage l'apôtre. Tant de fois, durant l'exercice de son ministère, Paul a encouragé les saints ; alors qu'il approche de Rome, où il arrive comme prisonnier, c'est lui qui est encouragé par les frères ! Depuis le moment où il avait été arrêté sur le chemin de Damas, il a eu l'occasion d'apprécier l'amour et les soins d'Ananias, de Barnabas, des disciples, des frères... Si Paul a eu besoin des frères et a joui de leurs soins, de leur amour, combien plus nous-mêmes en avons-nous besoin ! Et si Paul, en tant de circonstances, a manifesté son amour pour le Seigneur et pour les frères, combien devrions-nous avoir à cœur de le manifester aussi !

## ARDENTS DÉSIRS

ME 1964 p. 57 et 95

« Vous avez d'ardents désirs » écrit l'apôtre Jacques (4:2), faisant allusion aux convoitises de nos cœurs naturels. Et certes, avec quelle ardeur nous désirons parfois accroître nos biens matériels, obtenir des avantages ou une position élevée dans le monde, peut-être même un certain relief dans l'assemblée, que de choses encore ! Lorsque Dieu, dans sa sagesse et son amour envers nous, ne permet pas que nous obtenions ce que nous avons si ardemment convoité, qu'arrive-t-il en général ? « Vous ne pouvez obtenir ; vous contestez et vous faites la guerre » ; le conflit éclate, tôt ou tard, avec ceux dont Dieu se sert pour s'opposer à la poursuite de nos desseins. Telle est la cause première de bien des dissensions : « vous avez d'ardents désirs ». Jugeons l'état de nos cœurs afin d'être gardés de toutes les convoitises aux fruits amers ! Tout au contraire, désirons ardemment ce qui est en rapport avec les aspirations de la nouvelle nature, la Parole de Dieu nous y exhorte en maints endroits. Considérons, parmi bien d'autres, quelques-uns de ces passages de l'Écriture et que cela nous conduise à désirer ardemment ce qui sera pour notre enrichissement spirituel et pour la bénédiction des assemblées !

« Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances, désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon » (1 Pierre 2:1 à 3).

Dieu, par sa parole, appelle à l'existence, existence dont Il assure ensuite la conservation. Dans le domaine de la création : « Dieu ayant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes, à la fin de ces jours-là, nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi *il a fait les mondes*, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et *soutenant toutes choses par la parole de sa puissance...* » (Héb. 1:1 à 3). Dans le domaine de la vie : c'est Lui seul qui donne la vie et nous dispense tout ce qui est nécessaire à son entretien et à son développement, qu'il s'agisse de la vie du corps ou de celle de l'âme.

À la fin du premier chapitre de la 1<sup>o</sup> Épître de Pierre, l'apôtre rappelle que Dieu nous a communiqué une vie nouvelle : « vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, *par la vivante et permanente parole de Dieu* » (v. 23) ; au début du chapitre 2, il fait connaître le seul moyen de développer cette vie : « désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, *le pur lait intellectuel*, afin que vous croissiez par lui à salut » (v. 2). La Parole est, avec l'Esprit Saint, l'agent dont Dieu se sert pour opérer la nouvelle naissance ; elle est aussi, lue et méditée dans la dépendance de l'Esprit, l'aliment de la vie divine dans le croyant. On ne peut croître autrement que « par lui », c'est-à-dire grâce au « pur lait intellectuel », figure de la Parole. Cette croissance s'opère insensiblement, sans même que nous nous en rendions compte, tout comme s'opère la croissance d'un enfant qui se nourrit des aliments dont son corps a besoin.

Dieu nous a conservé sa Parole, nous pouvons la lire, nous en nourrir chaque jour. Le faisons-nous assez ? Avons-nous faim, spirituellement parlant ? Hélas ! combien de fois nous arrive-t-il de manquer d'appétit pour la nourriture divine ! Lorsqu'il en est ainsi, examinons-nous dans la présence de Dieu : nous ne sommes pas dans un bon état, la chair agit d'une manière ou de l'autre et produit alors inévitablement les fruits qui sont en germe en elle. Le livre des Nombres nous dit la triste condition morale du peuple, tout à la fin de son voyage à travers le désert ; la manne n'avait plus de saveur pour les Israélites qui vont jusqu'à déclarer : « notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » (Nomb. 21:5). Il convient de juger un semblable état, de rejeter tout ce qui vient du vieil homme et constitue un obstacle à notre développement spirituel parce que cela nous ôte le désir de nous nourrir de la Parole. C'est pourquoi l'apôtre commence par une exhortation à rejeter toute activité



intérieure et extérieure de la chair : « Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances... » (1 Pierre 2:1). Ce « rejet » est indispensable pour que nous puissions ensuite « désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel ». Si cet ardent désir nous fait défaut, n'est-ce pas en vérité parce qu'il y a dans notre cœur malice, fraude, hypocrisie, envie ou médisances, d'un mot : la chair en activité ?

Conséquence de ce manque d'ardent désir : au lieu de croître, notre vie spirituelle dépérit, s'étiolé. C'est une perte pour nous-mêmes, c'est aussi une perte pour l'assemblée et, plus grave encore, Dieu est frustré de ce qui lui est dû. En effet, après avoir présenté ce qui concerne la vie spirituelle de chaque croyant, l'apôtre aborde ensuite le côté collectif : la maison spirituelle, la sainte sacrificature exercée par tous ceux qui, pierres vivantes, s'approchent de Christ et, unis à Lui, peuvent offrir « des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:4, 5). Pourquoi dans cet acte collectif qu'est le culte de l'assemblée, la louange a-t-elle parfois tant de peine à s'élever, pourquoi le ton en est-il souvent si bas, pourquoi tant de bouches fermées ? N'est-ce pas parce que nous n'avons pas, tout au long de la semaine qui a précédé, « désiré ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel » ?

Que ces questions exercent nos cœurs et nos consciences afin que nous soyons amenés à comprendre quelle perte nous faisons, individuellement et collectivement ! Dieu désire recevoir la louange des siens, la louange de l'assemblée. Puissions-nous être dans l'état moral et spirituel qui nous permettra d'adorer avec cœur et intelligence, dans toute la puissance de l'Esprit Saint !

Le « pur lait intellectuel » est une image de la Parole, aliment complet, convenant à tous les croyants, du plus jeune au plus âgé et quel que soit le degré de développement spirituel de chacun d'eux. Dans des passages comme 1 Corinthiens 3:1 à 3 ou Hébreux 5:12 à 14, le lait est opposé à la nourriture solide ; il est alors considéré comme étant l'aliment des petits enfants, de ceux qui, non encore développés, n'ont pas atteint l'état d'homme fait, l'aliment des nouveaux convertis ou de ceux que l'on peut appeler des « nains spirituels ». Remarquons par parenthèse que si les Corinthiens étaient encore de « petits enfants en Christ », c'est parce qu'ils étaient « charnels » : il y avait parmi eux « de l'envie et des querelles », ils n'avaient pas obéi à l'exhortation de 1 Pierre 2:1. En 1 Pierre 2, c'est tout autre chose : le « lait » est la nourriture convenant à tous les croyants sans aucune exception, l'aliment complet.

L'apôtre emploie l'expression « pur lait ». Nourrissons-nous de la Parole dans toute sa simplicité et dans toute sa pureté, des différents écrits qui nous présentent « le sain enseignement » et exposent « justement la parole de la vérité » (Tite 2:1 ; 2 Tim. 2:15), sans que s'y trouvent mêlées les pensées qui viennent de l'homme et sont le fruit de ses idées personnelles, de son imagination, de ses conceptions intellectuelles ou de ses spéculations philosophiques. Ce n'est plus alors le « pur lait », c'est un aliment frelaté qui ne convient pas pour l'entretien et le développement de la vie divine dans le croyant, c'est une nourriture nuisible à la santé de l'âme.

Ainsi que nous l'avons rappelé, l'expression « comme des enfants nouveau-nés » ne signifie pas que le « pur lait » est pour les nouveaux convertis seulement, elle a une toute autre portée. D'abord cette pensée : quand nous ouvrons la Parole, éprouvons toujours plus le sentiment de notre petitesse, de notre grande faiblesse, considérons que nous avons entre les mains un livre dans lequel Dieu Lui-même s'adresse à nous. Combien nous sommes petits en présence de toute la grandeur de sa Personne, de ses pensées et de la révélation qu'Il lui a plu de nous en donner ! Soyons gardés d'aborder l'Écriture avec le sentiment que notre intelligence, nos capacités, les facultés dont Dieu dans sa grâce a voulu nous douer, nous permettent d'avoir quelque prétention que ce soit ! Ces choses sont cachées « aux sages et aux intelligents », elles sont « révélées aux petits enfants » (cf. Matth. 11:25). Plus nous serons petits à nos propres yeux, plus nous serons amenés à nous tenir près du Seigneur, tel l'enfant nouveau-né se tenant près de sa mère ; c'est le secret pour être instruit dans

la connaissance de ses pensées. Ajoutons encore que l'enfant nouveau-né, lorsqu'il a faim, ne se laisse distraire par quoi que ce soit, il désire ardemment le lait maternel. Que cela nous caractérise aussi, spirituellement : que rien, en nous ou autour de nous, ne soit une distraction qui nous empêcherait de nous nourrir de la Parole ; que Christ soit vraiment notre seul objet, notre seule nourriture !

Comment réaliser ces choses ? Le verset 3 du chapitre nous l'indique : « si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon ». L'avons-nous vraiment « goûté » ? Goûter que le Seigneur est bon, c'est vivre une. vie avec Lui, l'introduire dans nos circonstances, dépendre de Lui et nous confier en Lui, nous attacher à Lui de tout notre cœur ; nous apprendrons ainsi à le connaître pratiquement, à jouir de sa bonté, de son amour... Heureuse et précieuse connaissance ! Elle produit dans nos cœurs le saint désir, l'ardent désir d'apprendre davantage de Lui, de le chercher dans les Écritures, sa Personne, ses gloires, de nous occuper de ce qui le concerne : de sa vie ici-bas, de sa mort, de sa résurrection, de sa position glorieuse à la droite du Père, de ses offices variés, de ses gloires à venir... Quel infini ! Quel inépuisable sujet offert à notre méditation ! Alors, ayant « goûté que le Seigneur est bon », saisis par l'amour de Christ, nous rejetterons sans effort tout ce qui est du vieil homme et nous désirerons ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel.

Pourquoi tant de circonstances exerçantes parmi les saints dans les assemblées ? Parce que Dieu agit à notre égard comme envers son peuple autrefois : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim... » (Deut. 8:2, 3). Les épreuves du chemin ont notamment ce but : produire la faim dans nos âmes, nous faire désirer « la manne », « tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel », cette nourriture de laquelle « l'homme vivra ». Si cette faim de la nourriture spirituelle n'est pas produite par une vie de communion avec le Seigneur, « goûtant » ainsi toute sa bonté, Dieu la produira dans nos âmes par le moyen d'épreuves et d'humiliations ! Et c'est encore dans sa bonté qu'Il le fait.

Abondamment nourris, la Parole habitant en nous, nous serons forts de la force que Dieu donne (cf. 1 Jean 2:14). C'est seulement ainsi que nous pourrions recevoir avec profit les instructions utiles pour la marche. Ces instructions sont souvent pour nous lettre morte parce que, n'étant pas nourris du « pur lait intellectuel », nous demeurons affaiblis et par suite, peu capables de mettre la Parole en pratique. Étant des « auditeurs oublieux », nous ne pouvons être ensuite des faiseurs d'œuvres » (Jacques 1:25). Le Psalmiste, tout au contraire, se nourrissait de la Parole, il en jouissait dans son âme et en découvrait les beautés : « Tes témoignages sont merveilleux... L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples », aussi y a-t-il chez lui un ardent désir : « j'ai un *ardent désir de tes commandements* » (Ps. 119:129 à 131). Il éprouve le besoin d'être conduit, dirigé dans le chemin et il sait que les directions nécessaires pour la marche sont dans l'Écriture. Elles doivent s'imposer à nous avec toute leur autorité, tels des commandements » auxquels nous devons nous soumettre si nous voulons être heureux et bénis dans le sentier qui nous est tracé et, par dessus tout, si nous désirons glorifier le Seigneur. Pussions-nous avoir un « ardent désir » des instructions, des enseignements que contient la Parole inspirée et, les connaissant, y conformer nos voies !

Cet ardent désir du « pur lait intellectuel » d'abord, des « commandements » ensuite, nous fait hélas ! trop souvent défaut. Que cela nous humilie et nous exerce profondément ! La Parole est si riche, si pleine des merveilles que Dieu se plaît à nous communiquer pour notre accroissement spirituel, pour la nourriture et la joie de nos âmes, et nous n'aurions pas le désir ardent de la lire pour y trouver tout ce qui nous est bon et utile, indispensable pour le temps du voyage ? Les prophètes se sont « enquis avec soin » des choses qu'ils administraient et qui cependant n'étaient pas pour eux mais pour nous ; « des anges désirent de regarder de près » dans ce qui n'est pas non plus pour eux (cf. 1 Pierre 1:10 à 12). Ces choses sont pour nous ! Et nous ne désirerions pas les considérer « de près » ? Nous n'en aurions pas « l'ardent désir » ? Elles auraient donc si peu d'intérêt pour nos cœurs ? Ah ! que Dieu veuille nous réveiller du sommeil spirituel et nous accorder la grâce

de désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel », d'avoir aussi « un ardent désir de ses commandements » !

Dieu veut nourrir nos âmes de sa Parole, nous instruire par son moyen afin que nous marchions dans un sentier d'obéissance et de fidélité. Il veut aussi que, dans ce chemin, nous le servions, que nous servions le Seigneur dans l'assemblée. Une confession d'incapacité dissimule bien souvent une paresse inavouée. On dira volontiers : je n'ai aucun don, toute activité de ma part serait donc déplacée. Ce que plusieurs appelleraient de l'humilité ! En fait, c'est oublier l'exhortation des chapitres de la 1<sup>o</sup> Épître aux Corinthiens qui nous occupent des dons et de leur exercice dans l'assemblée. Il est remarquable que nous trouvons là, à quatre reprises, l'expression « désirez avec ardeur » (1 Cor. 12:31 ; 14:1, 12 et 39). Il s'agit non d'un désir éprouvé avec plus ou moins de conviction mais d'un désir profondément senti, d'un désir « brûlant ».

« Or désirez avec ardeur les dons de grâce plus grands... » (12:31), ceux qui sont exercés pour l'édification de l'assemblée, parce qu'ils le sont par amour et non pour la recherche de quelque gloire personnelle. « Poursuivez l'amour, et désirez avec ardeur les dons spirituels, mais surtout de prophétiser » (14:1). À celui qui croit pouvoir justifier son inactivité par le fait qu'il n'a aucun don particulier, ce passage nous autorise à poser ces questions : mais est-ce qu'en vérité vous « poursuivez l'amour » dans l'assemblée et est-ce que vous « désirez avec ardeur des dons spirituels » ? L'apôtre Jacques après avoir dit, parlant des convoitises du cœur naturel : « vous avez d'ardents désirs », ajoute : « vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas » (Jacques 4:2). Nous n'avons pas tels privilèges, telles bénédictions, parce que nous ne les demandons pas ! Bien des dons spirituels seraient sans doute dispensés s'ils étaient vraiment « désirés avec ardeur », demandés à Dieu avec instance et persévérance en vue de l'édification et de la prospérité de l'assemblée. L'assemblée elle-même en fait-elle un pressant et constant sujet de prières ? Au lieu de cela, on se contentera peut-être de gémir sur l'état du ou des rassemblements, sur le manque de dons, on se plaindra de la sécheresse, on estimera regrettable et lassante la répétition des mêmes vérités dimanche après dimanche... Tout cela est-il selon Dieu ? En aucune manière. Vous avez soif, vous venez dans le rassemblement et vous n'y trouvez aucun rafraîchissement pour votre cœur, aucune nourriture pour votre âme ? Certes, il ne devrait jamais en être ainsi, mais avez-vous écouté le conseil que nous donne le Seigneur Lui-même : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à *moi*, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37, 38). Aller à Jésus, boire, tel est le secret d'une vie spirituelle enrichie et enrichissante, pour soi-même et pour l'assemblée. Le ministère prophétique pourra être exercé avec fruit, les âmes seront placées devant Dieu, il y aura édification et bénédiction. « Ainsi vous aussi, puisque vous désirez avec ardeur des dons de l'Esprit, cherchez à en être abondamment doués pour l'édification de l'assemblée » (14:12). Et encore : « Ainsi, frères, désirez avec ardeur de prophétiser » (14:39).

Prophétiser, c'est mettre les âmes en contact avec Dieu, c'est présenter la parole à propos, celle qui répond aux besoins du moment. Un frère peut n'avoir ni le don de docteur, ni celui de pasteur, qu'il ne pense pas pour autant que, dans l'assemblée, il n'a pas autre chose à faire qu'à s'asseoir et recevoir ce que Dieu peut donner par le moyen d'autres instruments. Si vraiment il réalise Jean 7:37, 38, s'il « désire avec ardeur de prophétiser » pour l'édification de l'assemblée, Dieu lui donnera, n'en doutons pas, ne serait-ce que « cinq paroles » qui, venant de Lui, seront comme une ondée bienfaisante pour les saints réunis. Il y aurait certainement plus de vie, plus de simplicité, plus de fraîcheur dans nos réunions si les frères avaient cet « ardent désir ». Au lieu de cela, n'est-il pas vrai que nous comptons trop souvent sur tel don justement apprécié de pasteur ou de docteur, estimant que la réunion serait pour ainsi dire perdue s'il n'agissait pas ? Cette tendance, poussée à l'extrême, conduirait à l'établissement d'une sorte de clergé. Certes, des dons de pasteur, de docteur sont utiles et précieux ; le Seigneur les dispensera à son assemblée jusqu'à la fin, mais ils ne peuvent et ne prétendent en aucune manière se substituer, dans l'activité qu'ils ont à exercer, au travail de cœur qui, chez chacun, doit déjà précéder les réunions et ensuite se poursuivre pendant la réunion, le

Saint Esprit pouvant alors agir, sans rien qui l'entrave, par le moyen de l'instrument, ou des instruments dont le Seigneur voudra se servir pour édifier son assemblée. Lorsqu'il en est ainsi — et l'expérience, grâce à Dieu, en a été faite tant de fois — il y a une riche bénédiction, même si dans le rassemblement il ne se trouve aucun don particulier de pasteur ou de docteur ; tandis que la réunion pourra être sans grand profit si les frères et sœurs, sans réel exercice de cœur, se bornent à compter sur tel ou tel don marquant. Que le Seigneur nous donne plus de dépendance de Lui et plus de confiance en Lui, plus de simplicité aussi et qu'Il nous accorde de « désirer avec ardeur des dons spirituels, mais surtout de prophétiser », nous aurons alors dans l'assemblée plus de vie, plus de fraîcheur, plus de bénédiction !

« Cette parole est certaine, que si quelqu'un aspire à la surveillance, il désire une œuvre bonne » (1 Tim. 3:1).

Il est nécessaire que les âmes soient nourries de Christ, enseignées, exhortées, encouragées. Tel est l'objet du ministère, de l'exercice des dons dans l'assemblée. Mais il est tout aussi nécessaire que soient remplies les diverses charges locales dont il est question dans l'Écriture et tout particulièrement celle de « surveillant » ou « ancien » dont nous parle le début du chapitre 3 de la première épître à Timothée.

Sans doute n'y a-t-il plus aujourd'hui de désignation officielle d'anciens ; cette responsabilité incombait à l'autorité apostolique — l'apôtre lui-même ou son délégué. Si elle avait dû incomber à l'assemblée, ce n'est pas à Tite que l'apôtre aurait demandé d'établir des anciens mais à l'assemblée elle-même (Tite 1:5). Cependant, il est à désirer que dans les assemblées locales des frères aient à cœur de remplir une telle charge, selon les enseignements de la Parole, en vue du bien de l'assemblée. Puisse-t-il y en avoir partout qui, qualifiés pour cela, « aspirent à la surveillance » ! C'est « désirer une œuvre bonne ». Qu'un tel désir soit dans le cœur de frères fidèles et pieux, attachés au Seigneur et aimant l'assemblée !

Ce désir doit être accompagné de la manifestation des caractères indiqués dans des passages comme 1 Timothée 3:1 à 7 et Tite 1:6 à 9. Présenter les qualités ainsi requises, avoir une conduite personnelle « irréprochable » (Tite 1:6) ; d'autre part, connaître les Écritures, manifester un réel attachement à la Parole et à Celui qu'elle place devant nous, tout cela donne à l'ancien l'autorité morale nécessaire pour remplir sa charge. Et Tite 1:9 nous dit quelle est la double charge qui lui incombe en vue du maintien de l'ordre dans l'assemblée : « ... qu'il soit capable, tant d'exhorter par un saint enseignement, que de réfuter les contredisants ». Il a la responsabilité de s'adresser à un frère, à une sœur dont la conduite est de nature à porter atteinte au bon ordre, ou qui est en danger de faire un faux pas ; il saura lui présenter, avec douceur mais aussi avec fermeté, les exhortations à propos, basées sur le « sain enseignement », toucher son cœur et parler à sa conscience, de telle manière que soit redressé ce qui doit l'être afin que l'ordre de l'assemblée puisse être maintenu. Si des « contredisants » viennent exercer parmi les saints leur activité subversive, le ministère aura sans doute à présenter la vérité et à l'appliquer à l'état des âmes, mais c'est principalement aux frères remplissant la charge d'anciens qu'il appartient d'intervenir directement auprès d'eux afin de leur « fermer la bouche » (Tite 1:10, 11).

Comme il est désirable que tout soit en ordre dans l'assemblée de Dieu ! Le désordre ternit le témoignage et peut même contraindre Dieu à retirer à ceux à qui Il l'avait confié le privilège d'en être les porteurs. « Dieu n'est pas un Dieu de désordre » (1 Cor. 14:33) et Il nous donne toutes les ressources nécessaires pour que dans sa Maison soit maintenu l'ordre qui convient. Ne les négligeons pas ! Que plusieurs soient réveillés et amenés, « aspirant à la surveillance », à « désirer une œuvre bonne » ! Un tel désir est selon la pensée de Dieu. Il est lié à celui qu'exprime l'apôtre à la fin de l'épître aux Hébreux : « désirant de nous bien conduire en toutes choses » (13:18), puisque cette conduite personnelle donne l'autorité morale indispensable pour l'exercice de la charge.

Que de choses étaient à juger dans l'assemblée de Corinthe ! L'apôtre cherche, dans la première épître qu'il lui adresse, à réveiller la conscience de l'assemblée afin qu'elle exerce le jugement du mal existant dans son sein. Un moment il a éprouvé quelque regret à la pensée que cette lettre allait attrister les Corinthiens (2 Cor. 7:8). Mais en fait elle a produit chez eux « la tristesse qui est selon Dieu », celle qui « opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret » (v. 10). Et lorsque Tite, venu de Corinthe, est arrivé auprès de l'apôtre, il a pu lui raconter, dit Paul aux Corinthiens : « votre grand désir, vos larmes... ». Plus loin, il ajoute : « Car voici, ce fait même que vous avez été attristés selon Dieu, quel empressement il a produit en vous, mais quelles excuses, mais quelle indignation, mais quelle crainte, mais quel ardent désir, mais quel zèle, mais quelle vengeance : à tous égards, vous avez montré que vous êtes purs dans l'affaire » (v.7 et 11). Pendant un temps ils avaient toléré le mal, mais ensuite il y avait eu chez eux, dans l'assemblée, le plus « ardent désir » de s'en purifier.

Il peut aussi y avoir, dans une assemblée locale, une absence de discernement du mal ou bien une coupable indifférence, ou encore une certaine indulgence pouvant conduire au support de ce qui pourtant devrait être jugé et dont l'assemblée doit se purifier pour conserver son caractère et maintenir la gloire de Celui qui est son Chef. Un semblable état peut se prolonger un certain temps car Dieu use de patience avant d'intervenir, mais vient un moment où Il doit agir dans son juste gouvernement comme Il avait dû le faire à Corinthe : « C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment » (1 Cor. 11:30). Bien des faiblesses, des maladies, des départs peuvent résulter de l'exercice d'un jugement gouvernemental de Dieu, aujourd'hui comme alors.

Que Dieu nous donne toute la patience nécessaire dans nos rapports les uns avec les autres, le support mutuel de tout ce qui est infirmité en chacun de nous. Qu'Il nous accorde de savoir discerner ce qui doit être supporté et ce qui doit être jugé. Et qu'Il veuille produire, dans une assemblée où il y aurait du mal non jugé, cet « ardent désir » qui animait les Corinthiens lorsque Paul leur a adressé sa première épître et dont il parle dans sa seconde !

« Le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir » (Ésaïe 26:8).

Désirer ardemment le « pur lait intellectuel » (1 Pierre 2:1 à 3) nous conduira à chercher et à trouver dans la Parole la nourriture dont nos âmes ont besoin. Chaque croyant étant ainsi nourri de Christ, nous pourrions réaliser tous ensemble ce qui nous est présenté dans la suite du passage : nous nous approcherons de Lui « comme d'une pierre vivante », nous qui par grâce « comme des pierres vivantes » sommes édifiés « une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (v. 4, 5). En d'autres termes, nous serons rendus capables d'exercer selon la pensée de Dieu le si précieux privilège de l'adoration. L'assemblée corps de Christ, maintenue pure de tout mal, dans laquelle est vu l'ordre selon Dieu, au sein de laquelle dons et charges s'exercent chacun à son moment et chacun à sa place, est dans son ensemble — pratiquement, dans ce qui en est aujourd'hui l'expression : les deux ou trois réunis au nom du Seigneur, sur le terrain de l'unité du corps — la « sainte sacrificature » de 1 Pierre 2:5.

Cette fonction élevée est exercée tout spécialement lorsque nous sommes réunis autour du Seigneur le matin du premier jour de la semaine, en présence du mémorial de ses souffrances et de sa mort. Il a institué ce mémorial la nuit durant laquelle Il fut livré ; se mettant à table, et les douze apôtres avec lui, Il leur a dit : « J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre... » (Luc 22:14). Lui a « fort désiré » rassembler les siens avant d'aller à la croix, pour leur laisser pendant le temps de son absence le mémorial qui nous parle, dans son muet langage et de façon si puissante, de son corps donné, de son sang répandu. Et nous ? Demeurerions-nous indifférents ? Ne voudrions-nous pas répondre à ce désir exprimé de manière si touchante : « Faites ceci en mémoire de moi » ? Ah ! qu'aucun racheté en état de participer à ce mémorial ne reste en arrière, laissant sans réponse

ce désir du cœur du Seigneur ! Qu'en vérité nous puissions dire, mieux encore que le résidu ne le fera plus tard : « le désir de notre âme est après ton nom et après ton souvenir ».

« Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! Mon âme désire, et même elle languit après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant » (Ps. 84:1, 2).

« Car aussi, dans cette tente, nous gémissons, désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel... » (2 Cor. 5:2).

Nous sommes en route vers la maison du Père et, dans le chemin qui y conduit, nous éprouvons quelque chose de l'aridité du désert. Le cœur du fidèle ne trouve rien ici-bas qui le satisfasse ; il en est qui s'établissent dans ce monde, ayant une « maison » pour eux-mêmes et pour les leurs — « le passereau même a trouvé une maison, et l'hirondelle un nid pour elle, où elle a mis ses petits... » — mais lui a tous ses biens en haut, il n'a rien sur la terre, il n'y connaît de repos que dans la contemplation d'un Christ venu s'offrir Lui-même en sacrifice. Il considère les divers aspects de ce sacrifice parfait et c'est là ce qui seul le satisfait pleinement : « tes autels, ô Éternel des armées ! mon roi et mon Dieu ! » (Ps. 84:3). Mais encore, il regarde en avant et, par la foi, voit déjà le terme du chemin, les « demeures » dans lesquelles il va bientôt entrer. Quel contraste entre ces « demeures » et la « maison » du passereau ou le « nid » de l'hirondelle et de ses petits ! Et la foi jouissant à l'avance de cet avenir éternel et attendant le moment où la bienheureuse espérance sera enfin réalisée, l'âme du racheté « désire », « et même elle languit après les parvis de l'Éternel ». Quel ardent désir d'être enfin là-haut ! Non pour en avoir fini avec une terre étrangère, avec la vallée de Baca, mais pour y être avec Christ, avec un Christ ressuscité : « mon cœur et ma chair crient *après le Dieu vivant* ».

Y a-t-il dans nos cœurs cet ardent désir d'arriver à la maison pour y voir Jésus et être à jamais avec Lui ? Pouvons-nous dire aussi, Le contemplant déjà par la foi : « Toute sa personne est désirable » (Cant. des cantiques 5:16) ? Un tel désir de Le voir enfin de nos propres yeux nous détachera des « choses qui se voient » et qui ne sont que « pour un temps » et nous amènera à jouir de « celles qui ne se voient pas » et qui sont « éternelles » (2 Cor. 4:18).

Tandis qu'il cheminait vers la maison, éprouvant l'aridité d'un sentier difficile, traversant épreuves et combats, l'apôtre tout à la fois gémissait et était animé d'un ardent désir. Il gémissait parce qu'il aurait voulu jouir plus profondément encore des choses « qui ne se voient pas », de Christ Lui-même, et il sentait combien il était limité pour cela. Nous sommes présentement dans un corps d'infirmité — « cette tente » — et ce corps est le vase dans lequel Dieu a placé la vie nouvelle, vie de résurrection que nous possédons par la foi. Dans le jour actuel, le corps n'est pas à la mesure d'une telle vie et c'est là ce qui faisait gémir l'apôtre.

Mais aussi, cela l'amenait à désirer ardemment le moment où « le corps de notre abaissement » sera « transformé » et rendu conforme au corps de gloire de notre seigneur Jésus Christ (Phil. 3:20, 21). Alors, tout sera en parfaite harmonie, et sans aucune entrave nous pourrions jouir des choses célestes, de Christ Lui-même. « Désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel ».

Que de tels « ardents désirs » remplissent nos cœurs ! Ce sont les désirs de l'homme renouvelé aspirant à tout ce qui le rapproche de Christ, l'occupe de Lui, l'amenant ainsi à rechercher ici-bas sa gloire et ses intérêts et à attendre le moment où ce qui est présentement du domaine de la foi fera place aux réalités éternelles.



## « Et le cœur du peuple se découragea en chemin »

Nombres 21:4

ME 1942 p. 322

La scène de Nombres 21:4-9 a souvent illustré la présentation de l'Évangile. Le Seigneur lui-même a dit à Nicodème : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, ainsi il faut que le fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:14-15). Mais nous désirerions considérer ce récit à un autre point de vue, en faisant une application aux circonstances du croyant. Dans le livre des Nombres nous voyons le peuple d'Israël en marche et en lutte au milieu du désert. C'est le livre du désert et, à ce titre, il est rempli d'instructions pour nous, pèlerins en voyage au travers du désert de ce monde. 1 Corinthiens 10, qui fait aussi allusion à cette scène, nous rappelle que « toutes ces choses leur arrivèrent comme types et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints ».

À quel moment du voyage le cœur du peuple se décourage-t-il en chemin ? Tout à la fin ! — En route depuis trente-neuf ans, ils étaient à la veille d'atteindre enfin le pays de la promesse. Le but si proche aurait dû être un stimulant pour eux. Tout au contraire, ils sont découragés... Pourquoi cela ? « Il n'y a pas de pain et il n'y a pas d'eau et notre âme est dégoûtée de ce pain misérable ». Sans doute, cheminer dans un désert aride sans pain et sans eau, ce serait bien décourageant, car il serait impossible d'arriver au bout du voyage. Mais Celui qui les a mis en route n'a-t-il pas fourni toutes les ressources nécessaires ? Comment les choses se sont-elles passées quand il a fallu « sortir vers le désert » ?

Au chap. 15 de l'Exode, nous voyons le peuple se mettre en chemin, après avoir traversé la Mer Rouge. Tout aussitôt, l'Éternel leur donne la manne (chap. 16) et l'eau du Rocher (chapitre 17). Il pourvoit à tout — nourriture et rafraîchissement — dès les premiers pas dans le désert. Quelle saveur a cette nourriture excellente : « le goût d'un gâteau au miel » ! La douceur en est éprouvée et conduit le peuple à jouir du repos, le sabbat lui étant donné non comme un commandement de la loi — dont il n'est pas encore question — mais comme un privilège, sur le pied de la rédemption accomplie (Deut. 5:15). Comment parler de repos à ce peuple tout au début de son voyage ? oui, il pourra en jouir au milieu des sables brûlants du désert, s'il se nourrit chaque jour de la manne. Puis, l'eau coule du rocher qui a été frappé une fois, source de rafraîchissement toujours nouvelle.

Ces ressources ne sont-elles plus là au terme du pèlerinage ? Elles sont les mêmes ! Elles n'ont jamais manqué et le peuple vient encore une fois de l'expérimenter à Meriba où les eaux ont coulé abondamment du rocher — bien que Moïse l'ait frappé, et par deux fois, au lieu de lui parler (Nomb. 20:7-13). Mais le peuple ne s'empare pas de ces ressources, suffisantes pour aller jusqu'au bout ; il n'en jouit plus parce qu'il n'y trouve plus la nourriture de son âme. Aussi, le cœur découragé, il parle contre Dieu et contre Moïse. Il en arrive à ce point parce qu'il a abandonné les ressources divines ou n'a pas su les apprécier à leur juste valeur. Sérieux enseignement pour tous les temps !

L'Éternel envoie alors les serpents. C'est la conséquence de leur état, mais aussi c'est pour en manifester la cause. C'est un châtement de Dieu, agissant dans son gouvernement, mais en même temps, semble-t-il, un effet de sa grâce ; car il veut ramener les cœurs vers Lui et, pour cela, il est nécessaire que d'abord Il conduise le peuple à discerner la véritable cause des murmures et du découragement. Tout cela, c'est l'œuvre de l'ennemi, « le serpent ancien » (Apoc. 20:2), celui qui dès le commencement a conduit l'homme à douter de Dieu et de son amour. N'est-ce pas le but de toute discipline de nous amener à discerner et à juger la cause profonde de notre état, la racine du mal ? Par son moyen, dans le cœur et la conscience, un travail est produit qui conduit à dire : « Nous avons péché ». C'est le chemin de la restauration et de la bénédiction. Par la prière, le cœur se tourne



ensuite vers Dieu. Dieu répondra certainement, mais comment le fera-t-Il ? Va-t-Il retirer sa main, ôter les serpents ? Non, Il a par devers lui quelque chose de plus excellent encore. Il présente un objet aux regards de la foi et quiconque le regardera vivra. Sur celui qui le regardera l'ennemi aura perdu son pouvoir. Triomphe de la foi !

Alors le peuple peut se remettre en route. Nous le voyons aller, dans les versets qui suivent, d'étape en étape, de victoire en victoire. Il n'est plus question maintenant de découragement et de murmures : Israël chante un cantique ! C'est la joie et l'allégresse. « Monte, puits ! » : une source précieuse de rafraîchissement est là pour ceux qui ont considéré l'objet placé devant eux !

Quelle illustration des choses qui nous concernent ! Nous aussi, nous sommes arrivés au terme du voyage, tout à la veille d'entrer dans la Canaan céleste. N'est-il pas vrai que, si près du but, nous sommes souvent découragés ? N'est-il pas vrai qu'il y a tant de choses qui nous conduisent ainsi à murmurer, dans les temps actuels surtout ? Et cela, parce que nous perdons de vue que les ressources de notre Dieu pour le temps du pèlerinage demeurent les mêmes jusqu'à la fin : la manne — type de Celui qui a dit : « Moi je suis le pain de vie. Celui qui vient à Moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en Moi n'aura jamais soif » (Jean 6:35) — et l'eau du rocher, type du Saint Esprit. Christ n'est plus la nourriture qui rassasie nos âmes, le Saint Esprit n'est plus cette « fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle », puissance intérieure qui nous rafraîchit et nous conduit à exprimer adoration et reconnaissance. Sans doute, nul n'oserait parler de « pain misérable », mais n'arrive-t-il pas que notre vie pratique traduise ce que taisent nos lèvres ? Pas de pain, pas d'eau ! Pas de repos non plus. Nous n'en jouissons pas, non parce que nous sommes dans un monde agité et inquiet, mais parce que nous ne nous nourrissons pas de Christ chaque jour. Ce sont alors le découragement et les murmures, car les deux vont généralement de pair. Tel est le résultat du travail de l'ennemi qui a voilé à nos yeux la personne adorable de Celui en qui nous avons tout, qui a entravé en nous la libre action du Saint Esprit.

Notre Dieu nous aime trop pour nous laisser dans cet état. Il permet alors l'épreuve qui nous conduira à discerner l'activité de l'adversaire. Mais surtout Il la dispense pour nous ramener à Lui en nous présentant Christ comme tout à nouveau. Le chemin du recouvrement c'est quand, dans l'humiliation et le jugement de nous-mêmes, nous pouvons dire : « Nous avons péché ». Peut-être Dieu n'éloignera-t-Il pas ce qu'Il a dû envoyer en discipline — et puis l'ennemi, le serpent ancien, sera toujours là. Mais Il présentera un objet, une Personne aux regards de notre foi.

Pas de pain ? Contemplez Christ, nourrissez-vous de Lui. Quiconque le regardera vivra. « Celui qui mangera ce pain vivra éternellement » (Jean 6:58). C'est le pain qui donne la vie et qui en est aussi l'aliment chez tous ceux qui la possèdent.

Pas d'eau ? Voyez Celui qui a été frappé à la croix. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive. Celui qui croit en Moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié) » (Jean 7:37-39).

Découragés ? « Courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le Chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Héb. 12:1-3).

Nous pourrons alors reprendre la route pour les derniers pas du voyage. Si près d'arriver, il y aura pourtant encore des luttes et des combats, mais la victoire est assurée pour la foi. C'est une foi triomphante ! Murmures et découragement feront place à l'allégresse et à la joie. Le cantique

s'élèvera, au milieu du désert aride : « Monte, puits ! » Et nos âmes désaltérées jouiront de Celui qui sera notre bonheur pour l'éternité.

## POUR RENDRE CULTÉ SELON LA PAROLE

Deutéronome 26

ME 1956 p. 281

Nous « rendons culte par l'Esprit de Dieu » (Phil. 3:3). Cela ne veut pas dire que nous puissions agir avec une liberté qui laisserait de côté les enseignements donnés par les Écritures au sujet du culte. Une telle liberté ne serait pas celle des « vrais adorateurs » et le chrétien qui penserait pouvoir en user serait en grand danger d'être conduit par la chair et non par l'Esprit. Le culte rendu par l'Esprit doit l'être aussi selon les enseignements de la Parole ; car, en effet, comment la liberté de l'Esprit pourrait-elle aller de pair avec l'indépendance de Dieu ? Il peut nous arriver de nous tromper nous-mêmes, d'être persuadés que nous sommes dirigés par l'Esprit, alors qu'en fait nous présentons « un feu étranger » (cf. Lévit. 10:1). La pierre de touche, c'est la Parole : on peut douter qu'il soit rendu « par l'Esprit de Dieu », un culte qui méconnaît ce que la Parole nous dit au sujet de l'adoration, encore qu'il faille observer que Dieu tient compte de l'ignorance et de la faiblesse. Dieu en tient compte, mais aussi Il se plaît à instruire et à fortifier, afin que puisse Lui être présenté, dans la puissance de l'Esprit, un culte selon sa pensée exprimée dans sa Parole.

Les enseignements concernant le culte nous sont donnés aussi bien dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament. Ce qui est écrit dans les livres de Moïse, par exemple, ne concerne pas Israël seulement, mais nous est aussi communiqué « pour notre instruction » (Rom. 15:4). Si nous n'en tenons pas compte, nous en éprouverons une perte ; plus grave encore, notre culte en souffrira, par conséquent il y aura une perte pour Dieu et cela ne peut laisser nos cœurs insensibles.

Deutéronome 26 contient de nombreux enseignements à propos de l'adoration. Les deux premiers versets du chapitre nous montrent qu'avant de se rendre au lieu choisi par l'Éternel pour y faire habiter son nom, l'Israélite avait certains devoirs à remplir : une préparation était nécessaire avant qu'il fût en état d'apporter à l'Éternel « les prémices du fruit de la terre ». Penserions-nous qu'elle ne l'est pas aujourd'hui, sous prétexte que nous rendons culte d'une autre manière ? Elle l'est tout autant, nous ne l'oublions sans doute que trop. Ou peut-être serions-nous tentés de substituer à la préparation qui convient, une certaine préparation du service — recherche de cantiques à faire chanter, de portions des Écritures à présenter — qui est à proscrire entièrement, car elle n'est pas selon l'enseignement de la Parole : entre autres choses, elle méconnaît la libre action de l'Esprit dans l'assemblée. Il est parfois manifeste, même pour un œil spirituel peu exercé, que tel sujet proposé dès le début du culte pour orienter la louange, soit par l'indication d'un cantique, soit par une action de grâces, soit par une lecture de la Parole, ou encore telle autre action dans le courant du culte, peu en harmonie avec ce qui a déjà été présenté, ne sont que le fruit d'une préparation préalable du service. Ce qui est ainsi proposé est peut-être excellent en soi, mais le fait même que cela est senti comme une discordance prouve bien que l'action exercée ne l'est pas dans la dépendance de l'Esprit de Dieu. Si l'assemblée est spirituelle toute l'assemblée en souffrira ; en tous cas, les frères et sœurs spirituels en souffriront. La préparation qui est nécessaire, c'est celle de nos cœurs ; celle-là est indispensable, si nous voulons adorer selon la pensée de Dieu, dans la puissance de l'Esprit.

Reconnaissons-le avec droiture, nous sommes venus, bien des fois peut-être, dans le lieu du rassemblement pour le culte sans aucune préparation de nos cœurs, sans même beaucoup réaliser, comme nous le devrions toujours cependant, que nous nous rendons dans la présence du Seigneur, sous le regard de Celui qui a dit : « On ne paraîtra pas à vide devant ma face » (Ex. 23:15). Si nous avons un sentiment plus profond de la présence du Seigneur, le recueillement et la crainte marqueraient déjà notre entrée dans le lieu où Il veut se trouver, fidèle à sa promesse, et ensuite notre tenue et tout notre service.

De la même manière que l'Israélite ne pouvait apporter « les prémices du fruit de la terre » qu'après être « entré dans le pays », nous ne pouvons adorer que si d'abord nous sommes « entrés » dans le ciel, car pour nous « le pays » est céleste. Dieu nous a « vivifiés ensemble avec le Christ... nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:5, 6). Telle est notre position. Dans quelle mesure la réalisons-nous dans notre vie pratique ? Un chrétien peut avoir l'assurance du pardon de ses péchés, tout en ignorant sa position céleste ; comment pourrait-il apporter les fruits du pays ? Mais aussi, il peut avoir connaissance de la position dans laquelle la grâce de Dieu l'a établi sans pour autant en jouir et la réaliser effectivement ; tout ce qui est du domaine dans lequel il exerce son activité journalière l'occupe à un point tel qu'il oublie, durant six jours de la semaine, qu'il est déjà, en Christ, assis dans les lieux célestes. Il ne pourra pas plus apporter les fruits du pays que s'il était dans l'ignorance de sa position.

Nous serions parfois tentés de croire qu'après avoir été six jours dans l'oubli de notre position céleste, nous pouvons ensuite, le premier jour de la semaine, entrer dans les lieux saints et adorer dans toute la puissance de l'Esprit. Irions-nous jusqu'à supposer que, du moment que nous avons « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints » (Héb. 10:19), nous pouvons en user quel que soit notre état spirituel et moral ? Si nous n'avons vécu dans la semaine que pour nous et pour la terre, si nos cœurs ne sont pas préparés pour la louange, si nous n'avons pas rempli nos corbeilles parce que nous n'avons ni possédé ni habité le pays, serons-nous en état, oui, spirituellement et peut-être même moralement, de profiter de la liberté qui nous est donnée d'entrer dans les lieux saints pour y rendre culte « par l'Esprit de Dieu » ?

Le jugement de nous-mêmes est nécessaire pour que nous puissions nous approcher. « Que chacun s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe. » (1 Cor. 11:28). Réalisons-le avec sérieux afin que nous puissions participer à la Cène et user de la pleine liberté que nous avons d'entrer dans les lieux saints pour adorer. Mais, si nous le faisons après six jours durant lesquels nous n'avons guère joui de notre position céleste parce que nous n'avons pas réalisé, pratiquement, ce que comporte la traversée du Jourdain — en figure, la fin de l'homme dans la chair et notre association avec un Christ mort et ressuscité — nécessaire pour « entrer dans le pays », nos corbeilles seront vides ou à peu près ; nous pourrions bien participer à la fraction du pain mais nous n'apporterons pas les fruits que nous aurions pu recueillir si, un jour après l'autre, nous avions « possédé et habité le pays ».

Pour rendre à Dieu un vrai culte, cette préparation est nécessaire après être « entré dans le pays », il faut le « posséder » et y « habiter ». En d'autres termes : établi dans la position céleste, il convient de la réaliser pratiquement, jouissant effectivement du ciel tandis que nous traversons la terre. C'est seulement ainsi que nous pourrions « prendre des prémices de tous les fruits », les « mettre dans une corbeille », avant d'aller au lieu que Dieu a choisi pour y faire habiter son nom. « Chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Col. 3:1, 2), c'est ce qui doit caractériser la vie du croyant, chaque jour, s'il veut pouvoir réaliser le service et le privilège des « vrais adorateurs ». Le culte se « prépare » ainsi tout le long de la semaine ; en ce sens, il ne s'improvise pas. Si les cœurs ne sont pas préparés, si les corbeilles sont à peu près vides, l'action de l'Esprit est entravée, le culte est pauvre et c'est souvent le « feu étranger » qui est présenté. N'en prenons pas notre parti, essayant de trouver de faciles excuses dans l'état de faiblesse qui nous caractérise, individuellement et comme témoignage collectif ; qu'au contraire, cela exerce nos cœurs devant Dieu et nous conduise à réaliser pratiquement l'état spirituel et moral sans lequel nous ne pouvons adorer comme il convient !

Les fruits disposés dans la corbeille, l'Israélite se rendait au lieu choisi par l'Éternel pour y faire habiter son nom et venait « vers le sacrificateur ». Nous avons « un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (Héb. 10:21) et nous sommes exhortés à nous « approcher » parce que nous avons et la « pleine liberté pour entrer dans les lieux saints » et le « grand sacrificateur établi sur la maison

de Dieu ». C'est « par lui » que nous pouvons sans cesse offrir « à Dieu un sacrifice de louanges » (Héb. 13:15), car nous sommes des adorateurs pour Dieu : Christ « nous a lavés de nos péchés dans son sang » et a fait de nous « des sacrificateurs pour son Dieu et Père » (Apoc. 1:5, 6). C'est Dieu qui veut être adoré, « le Père » qui « cherche » de « vrais adorateurs », capables de l'adorer « en esprit en vérité » (Jean 4:23, 24). Et lorsque le Seigneur se tient au milieu de ceux qu'Il n'a pas honte d'appeler frères, c'est pour réaliser ce que le Psalmiste écrivait par l'esprit prophétique : « J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de la congrégation » (Ps. 22:22 ; cf. Hébr. 2:11, 12). Christ est donc au milieu de ses rachetés, Il loue le Père et, nous le révélant, nous invite à le louer avec Lui. Il entonne la louange dans l'Assemblée et nous avons communion avec Lui dans cette louange qui monte vers Dieu, son Père et notre Père. Ne pouvons-nous donc penser que, d'une manière générale, au début du culte, les premières notes de louange devraient être à l'adresse du Père ? « Et le sacrificateur prendra la corbeille de ta main, et la posera devant l'autel de l'Éternel, ton Dieu ». Nous rendons culte « par l'Esprit de Dieu » et les directions de l'Écriture. Pour louer Dieu, nous sommes associés par l'Esprit à Christ Lui-même, mais aussi nous Lui présentons la personne de son Bien-aimé, ses gloires, la perfection de son œuvre et pourrions-nous alors ne pas faire monter vers notre Sauveur et Seigneur nos louanges et nos adorations, spécialement lorsque nous participons au mémorial qu'Il a institué « la nuit, qu'il fut livré » ? Nous souvenant de Lui, nous nous adressons à Lui pour Lui exprimer la reconnaissance de nos cœurs et Lui présenter les hommages dont Il est justement digne.

L'Israélite prenait ensuite la parole afin de rappeler d'où il avait été tiré — ce que nous pouvons faire aussi, pour ce qui nous concerne, en reprenant les expressions d'Éphésiens 2 : « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés (dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance ; parmi lesquels, nous aussi, nous avons tous conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées ; et nous étions par nature des enfants de colère, comme aussi les autres » (v. 1 à 3) — et célébrer la délivrance dont il avait été l'objet, illustration de celle, plus merveilleuse encore, qui a été opérée en notre faveur : « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés), alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le christ Jésus » (Éphésiens 2:4 à 7). Ensuite, l'adorateur pouvait dire la part qui était maintenant la sienne, exaltant ainsi la bonté de Dieu : « Il nous a fait entrer dans ce lieu-ci, et nous a donné ce pays, pays ruisselant de lait et de miel » (Deut. 26:9). Tout est de Lui ! C'est Lui qui a entendu leur cri et vu leur humiliation quand ils étaient en Égypte, qui les en a fait sortir, qui les a fait entrer en Canaan et qui leur a donné le pays. Combien Il est digne d'être loué ! Aujourd'hui, nous bénissons Celui qui a fait pour nous de plus grandes choses encore : « Béni soit le Dieu et Père de notre seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ. » (Éph. 1:3 et suivants).

Et si l'Israélite apportait quelque chose, ce n'était pas ce qui venait de lui mais le fruit de la terre que Dieu lui avait donnée (Deut. 26:10). Ce qui venait de Dieu retournait à Dieu ! Pouvons-nous Lui présenter, qu'Il puisse agréer, autre chose que ce qu'Il nous a Lui-même donné ? Il nous a fait don de son Fils et c'est cette personne excellente de son Bien-aimé que nous Lui présentons comme un parfum de bonne odeur.

« Et tu te prosterner devant l'Éternel, ton Dieu. Et tu te réjouiras. » (Deut. 26:10, 11). L'Israélite n'avait plus rien à ajouter, il ne pouvait que se prosterner... C'est sans doute la note la plus élevée de la louange, l'extase muette d'un adorateur qui a répondu à la pensée de Dieu dans le culte qu'il a offert et dont la joie remplit le cœur. Ce n'est pas pour se réjouir que l'Israélite venait au lieu choisi

par l'Éternel pour y faire habiter son nom, mais cela lui était accordé parce qu'il était venu et avait témoigné sa reconnaissance de la manière qui lui était demandée. Il pouvait ainsi goûter pleinement la joie de la communion. De même aujourd'hui, ce n'est pas dans le but exprès de nous réjouir que nous venons dans le rassemblement, le premier jour de la semaine, mais nos cœurs éprouveront toujours une joie inexprimable si nous rendons culte par l'Esprit de Dieu, selon la pensée de Dieu. Désirons qu'il en soit ainsi, avant tout, pour que Dieu reçoive des siens le tribut de louanges dont Il est éternellement digne !

Que le chant de louange à la gloire du Père  
S'élève de nos cœurs, par son amour ravis,  
Et que l'hymne éternel, commencé sur la terre,  
Exalte, glorifie, et le Père et le Fils !

## Trois ruses de l'ennemi

Deutéronome 13

ME 1965 p. 197

Le peuple d'Israël allait passer le Jourdain et entrer dans le pays de Canaan. Il ne pourrait en jouir, Moïse le lui déclare et cela est consigné dans le livre du Deutéronome, que dans la mesure où il obéirait à la parole de l'Éternel. Les onze premiers chapitres du Deutéronome établissent le principe de l'obéissance, sans laquelle, et cela est vrai dans tous les temps, les bénédictions divines ne peuvent être connues et goûtées ; à partir du chapitre 12, nous avons les applications de ce principe dans les différentes circonstances de la vie du peuple. Dans cette deuxième partie du livre, est présenté avant toute autre chose, il importe de le souligner, l'enseignement relatif au lieu de rassemblement : il y a « un lieu » — l'expression est répétée tout au long du chapitre 12 — un seul lieu de rassemblement, en contraste avec « tous les lieux » où les nations qui devaient être dépossédées avaient servi leurs dieux. Il n'appartenait pas au peuple d'Israël de « choisir » ce lieu (pas plus qu'à un enfant de Dieu aujourd'hui) : c'est l'Éternel Lui-même qui l'avait choisi « pour y faire habiter son nom ». La responsabilité de l'Israélite, du croyant maintenant, c'est de le « chercher » (Deut. 12:4). De nos jours, le seul lieu où le Seigneur a promis sa présence et que le fidèle doit « chercher », c'est celui où « deux ou trois sont assemblés en son nom » (Matt. 18:20). Cela demande bien des exercices à plus d'un, mais nul ne doit se lasser dans cette recherche, assuré que le Seigneur lui fera éprouver la vérité de sa parole : « Cherchez, et vous trouverez... Celui qui cherche, trouve » (Luc 11:9, 10). Une nouvelle responsabilité échoit à ceux qui ont trouvé le seul lieu choisi par le Seigneur pour y faire habiter son nom : « vous y viendrez » (Deut. 12:5), injonction à laquelle correspond l'exhortation de Hébr. 10:25 : « n'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes, comme quelques-uns ont l'habitude de faire ». — Enfin, l'Israélite ne devait pas paraître « à vide » devant l'Éternel, dans le lieu du rassemblement (cf. Ex. 23:15 ; Deut. 16:16) : « vous apporterez là vos holocaustes.. » (Deut. 12:6) ; il expérimentait ainsi que ce seul lieu est celui dans lequel on trouve la présence de l'Éternel, la nourriture et la joie (Deut. 12:7).

Ces choses ont été écrites non pas seulement pour le peuple d'Israël mais aussi « pour notre instruction » et « pour nous servir d'avertissement » (Rom. 15:4 ; 1 Cor. 10:11). Que Dieu exerce ceux de ses enfants qui ne connaissent pas encore « le lieu » que le Seigneur « a choisi pour y faire habiter son nom » et leur donne l'énergie nécessaire pour le « chercher » jusqu'à ce qu'ils l'aient enfin trouvé. Qu'Il nous accorde la grâce, à nous tous qui le connaissons, d'y venir et d'y apporter ce qu'Il désire que nous Lui offrions, éprouvant qu'il y a nourriture et joie pour nos âmes dans sa présence réalisée et savourée !

Mais lorsque Dieu a disposé en faveur des siens quelque bénédiction que ce soit, l'ennemi est aussitôt à l'œuvre, nous pouvons en être certains, pour essayer de nous empêcher d'en jouir. Cette remarque nous permet de comprendre pourquoi les avertissements de Deutéronome 13 font immédiatement suite aux enseignements du chapitre 12. Par la bouche de Moïse, l'Éternel met en garde son peuple contre les ruses de l'adversaire ; trois d'entre elles sont dévoilées dans ce chapitre 13.

« S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un songeur de songes..., (v. 1). Remarquons tout d'abord qu'il ne s'agit pas de quelqu'un venant du dehors, c'est « au milieu de toi », et c'est quelqu'un qui « s'élève », dont le cœur est plein d'orgueil. Ces expressions correspondent à celles d'Actes 20:30 : « il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer les disciples après eux », comme aussi à celles de 1 Jean 2:18, 19 : « maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure : ils sont sortis du milieu de nous mais ils n'étaient pas des nôtres ; car s'ils eussent été des nôtres, ils

fussent demeurés avec nous ; mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres ». De tout temps, il s'est trouvé de tels hommes au sein du peuple de Dieu : ils font le travail de l'ennemi, leur orgueil les conduit à s'élever — souvent sous une humble apparence, mais l'apparence la plus humble cache parfois le pire orgueil, — ils annoncent des « doctrines perverses », qui n'édifient pas mais, au contraire, « troublent » et « bouleversent » (cf. Actes 15:24 : « quelques-uns qui sont sortis d'entre nous, vous ont troublés par des discours, bouleversant vos âmes... »). Ce faisant, « ils attirent les disciples après eux » : ils se font un nom, ont des partisans, des admirateurs et des flatteurs ; c'est ainsi que, peu à peu, se produit une division dans le troupeau — à moins que les actions nécessaires ne soient exercées en temps opportun et que la grâce de Dieu n'intervienne, et elle interviendra toujours si les saints, fermes et pleins d'énergie pour s'opposer au mal, agissent dans la crainte et la dépendance qui conviennent. Que les frères qui ont une charge particulière comme « surveillants, pour paître l'assemblée de Dieu », n'oublient pas qu'une responsabilité leur incombe : « Prenez donc garde à vous-mêmes, et à tout le troupeau... C'est pourquoi veillez... » (Actes 20:28, 31). Et que Dieu leur accorde d'y faire face !

« Un prophète ou un songeur de songes » pouvait ainsi s'élever au milieu d'Israël. Prophète, il se prétendait porteur de la parole de Dieu ; songeur de songes, révélateur de ses secrets. Et l'un et l'autre agissaient avec déploiement de puissance, dans des conditions de nature à séduire les cœurs des simples, amenés à se demander si une telle puissance n'était pas de Dieu. L'ennemi a toujours cherché, et cherche encore aujourd'hui, à imiter les manifestations de la puissance divine ; il s'est souvent efforcé, par le moyen de ses instruments, de résister à la vérité en la copiant (cf. 2 Tim. 3:8) et son activité s'exercera sans aucune limite quand il n'y aura plus ni « ce qui retient » ni « celui qui retient » ; c'est alors que seront opérés « miracles et signes et prodiges de mensonge » (2 Thess. 2:6-10).

Fausse doctrines, manifestations de puissance — les premières n'étant pas toujours accompagnées des secondes — attirent souvent les âmes. Quelque chose de nouveau, qui n'est pas du « déjà vu, déjà entendu », quelque chose qui frappe les sens et à propos de quoi on a vite dit : c'est la puissance de Dieu ! voilà ce que l'ennemi sait si bien présenter pour détourner le fidèle du vrai chemin, employant pour cela des instruments qu'il choisit, qu'il prépare parfois de longue date, pour les utiliser à son moment, lorsque le terrain est favorable. Leurs enseignements sont souvent exposés avec beaucoup de subtilité : il y a une apparence de fondement scripturaire, sans quoi la fausse doctrine ne serait pas examinée, reçue peut-être, par des croyants. — Toutes les fausses doctrines doivent être rejetées, mais certaines avec plus d'énergie encore car elles sapent les bases de la foi chrétienne, telle qu'elle a été « une fois enseignée aux saints » (Jude 3). En fait, toutes détournent les âmes de l'ensemble des enseignements saisis par la foi et que nous sommes responsables de garder.

Pourquoi, dira-t-on, Dieu permet-il cela ? Ne pourrait-il arrêter de tels hommes, puisqu'ils sont les instruments de l'ennemi ? Et l'adversaire glissera même à l'oreille de plus d'un : si Dieu n'intervient pas, c'est sans doute parce que l'ouvrage et l'ouvrier ont son approbation. Mais Deutéronome 13:3 nous enseigne que si Dieu permet l'exercice de telles activités, il y a là de sa part une mise à l'épreuve des fidèles. Écouterait-on ou refuserait-on d'écouter les paroles de ce prophète ou de ce songeur de songes ? En cela, « l'Éternel, votre Dieu, vous éprouve, pour savoir si vous aimez l'Éternel<sup>1</sup>, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme ». Certes, chacun se récrie : mais j'aime le Seigneur de tout mon cœur ! Il est facile de le dire, il faut le montrer, et le Seigneur Lui-même nous dit comment : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.. » (Jean 14:21, 23). La preuve de l'amour pour le Seigneur n'est pas dans une affirmation des lèvres allant de pair avec l'audition de faux docteurs, la réception ou simplement la discussion de leurs enseignements, elle est dans la stricte obéissance à la Parole, qui nous dit : « Tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète, ni ce songeur de songes... », et ensuite : « Vous marcherez après l'Éternel, votre Dieu ; et vous le craindrez, et vous garderez ses



commandements, et vous écouterez sa voix, et vous le servirez, et vous vous attacherez à lui » (Deut. 13:3, 4). Puis, comment agir vis-à-vis de ce prophète ou songeur de songes ? Israël était responsable d'obéir à ce commandement de l'Éternel : « Tu ôteras le mal du milieu de toi » (ib. 5).

De nos jours encore, et peut-être plus que jamais, l'ennemi opère avec beaucoup de subtilité pour essayer de nous détourner de la vérité, s'efforçant de répandre des enseignements qui, en fait, détruisent les fondements de la foi chrétienne. Répétons-le, c'est de la part de Dieu une mise à l'épreuve des saints. Que cherchons-nous ? Des nouveautés, de la philosophie chrétienne — autant de profanations des choses saintes — ou, au contraire, Christ Lui-même, pain de vie, seule vraie nourriture de l'âme ? L'aimons-nous, non « de parole, ni de langue, mais en action et en vérité » (1 Jean 3:18) et désirons-nous manifester cet amour en obéissant à la Parole ? D'autre part, lorsque s'élève un homme présentant de fausses doctrines, avons-nous la sainte énergie qui nous conduira à « ôter le mal du milieu de nous » ? Dans des cas semblables, bien des considérations peuvent nous faire hésiter, aucune ne doit être retenue quand il convient d'obéir au Seigneur. Il sera toujours avec ceux qui agissent dans la crainte de son Nom. Craignons-le, Lui ; ne craignons pas les hommes ! « La crainte des hommes tend un piège, mais qui se confie en l'Éternel est élevé dans une haute retraite » (Prov. 29:25).

Tite 3 nous parle de « l'homme sectaire ». C'est celui qui groupe, volontairement ou non, des âmes autour de lui, de ses idées, de ses doctrines, reniant pratiquement l'unité du corps de Christ. Il faut, nous dit la Parole, le rejeter sans ménagements : une première admonestation doit être faite, ayant pour but de le retenir sur le chemin où il s'engage et de prévenir une division dans l'assemblée ; si elle demeure inefficace, elle doit être suivie d'une seconde (Tite 3:10). Une telle action semble comporter quelque dureté à l'égard de celui envers lequel elle est exercée mais, pour reprendre les expressions de J. N. D., « cela est dû à l'Église, aux brebis et avant tout à Christ. La charité pense aux brebis, et pas aux loups pour les ménager » (ME. 1916, p. 97). Or, dans des cas semblables, on hésite souvent à agir, plutôt disposé à ménager les loups, oubliant ce qui est dû à l'Église, aux brebis et avant tout à Christ.

L'ennemi ne se sert pas seulement de faux docteurs pour détourner les âmes de Christ, il agit parfois par le moyen de ceux auxquels nous unissons les liens de la chair ou de l'amitié (Deut. 13:6-11). Il est très difficile d'imiter l'exemple des fils de Lévi, ou encore celui de Paul, combien plus celui du Seigneur Lui-même (Ex. 32:27, 28 ; Deut. 33:8, 9 ; Actes 15:37-39 ; Marc 3:31-35). Et en combien de circonstances oublions-nous les paroles adressées par le Seigneur aux douze : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi... » (Matt. 10:37). Au lieu de se laisser diriger par la Parole, on suivra plus volontiers le conseil donné par un frère selon la chair, un enfant, sa propre femme ou un intime ami. Si ce conseil doit avoir pour résultat de nous éloigner du chemin de l'obéissance, de nous amener à « servir d'autres dieux », il convient (comme dans le cas précédent, v. 1 à 5) d'abord, de refuser d'écouter celui qui nous le donne, ensuite d'être « le premier » (v. 9) dans l'action à exercer, alors que, trop souvent, on met en avant les relations de parenté ou d'amitié pour éviter de montrer quelque solidarité que ce soit dans l'action envers le coupable (oubliant que nous sommes un seul corps en Christ), on va même parfois jusqu'à le soutenir !

Il est un troisième moyen dont l'ennemi se sert aussi : il voudrait nous persuader que si un mal a été commis ailleurs que dans notre « ville » — dans l'assemblée locale — on peut fort bien s'en désintéresser. Quel travail il opère à cet égard ! Ne nous conduit-il pas en quelque sorte à ramener le corps de Christ, les vérités concernant l'unité du corps, à ce qui touche une localité, ou tout au plus une région ou un pays ? N'avons-nous jamais entendu dire : « pourquoi voulez-vous que nous ayons à connaître, en quelque manière que ce soit, des difficultés qui se produisent en tel endroit ? Nous sommes en paix dans l'assemblée locale, dans notre région ; que l'on ne vienne pas troubler cette quiétude » ? Les versets 12 à 18 de Deutéronome 13 nous mettent en garde contre la

méconnaissance et l'oubli de la responsabilité collective résultant du fait que nous sommes membres d'un seul corps, sans distinction de régions ni de pays. Ce fait même doit nous conduire, lorsque nous avons connaissance de difficultés survenues dans d'autres assemblées, à sentir notre responsabilité commune, à intercéder, à nous humilier et aussi à venir en aide si le Seigneur nous l'accorde et dans la mesure où Il nous donnera de le faire. Puisseons-nous mieux réaliser ces choses, sans oublier toutefois qu'il y a un danger certain à intervenir dans des difficultés locales lorsque nous n'y sommes pas appelés. Il peut arriver, hélas ! que, sous le couvert du principe de l'unité du corps, des frères (et même parfois des sœurs) que rien ne qualifie pour être des « aides » — dans le sens que 1 Cor. 12:28 donne à ce terme — s'agitent, s'informent pour leur compte et répandent ensuite des indications mal contrôlées, la plupart du temps inexactes, à propos de circonstances concernant d'autres assemblées. De telles activités sont néfastes au plus haut degré, tout autant que des interventions intempestives et charnelles dans les difficultés de ces assemblées. En tout cela, il y a des principes que nous ne saurions trop rappeler et maintenir, mais pour l'application desquels il faut beaucoup de sagesse, de discernement, d'amour vrai. Et, bien que le cas soit un peu différent lorsque des frères qualifiés sont envoyés par leur propre assemblée auprès d'une autre traversant des difficultés, ou lorsque cette dernière fait appel elle-même à des frères d'autres localités qu'elle estime pouvoir considérer comme étant des « aides » dans le corps, il y faut toujours la pratique des mêmes vertus.

Remarquons que dans ce chapitre il est surtout question de mal doctrinal (v. 2, 6, 13) — du mal doctrinal dont nous mésestimons généralement le caractère de gravité et les répercussions possibles. À cet égard, ajoutons ceci : par le moyen des trois ruses qu'il emploie l'ennemi cherche, en Deutéronome 13, à briser l'unité d'Israël et, de nos jours, à nous amener au reniement pratique de la vérité de l'unité du corps, peut-être toujours professée et prêchée... Or, cette vérité est la base fondamentale du rassemblement des enfants de Dieu.

Si une erreur est enseignée « dans une autre ville », tout Israël est affecté par l'erreur. C'est « au milieu de toi » que l'abomination a été commise (v. 14). Il en est de même aujourd'hui dans l'Assemblée. Si une assemblée locale n'agit pas pour réprimer le mal manifesté en son sein, les autres assemblées peuvent-elles rester indifférentes, sauf à renier pratiquement la vérité de l'unité du corps, base même du rassemblement ? Et si une telle assemblée persistait dans son refus de juger le mal, c'est elle-même qui aurait à connaître le jugement gouvernemental de Dieu (cf. Deut. 13:14-16 ; Apoc. 2:5). Tandis que la bénédiction est assurée à ceux qui obéissent aux enseignements de la Parole (cf. Deut. 13:17, 18 ; Actes 5:14).

Que Dieu nous garde de toute faiblesse — de cette faiblesse dont on va même jusqu'à se glorifier, en pensant qu'elle est une manifestation de grâce — à l'égard de fausses doctrines et de ceux qui les enseignent ou les soutiennent ! Si nous sommes mis à l'épreuve de cette manière, soyons gardés fidèles, obéissants à la Parole, occupés de l'assemblée, des brebis, de la gloire de Christ, plutôt que disposés à ménager les loups ! Ne cherchons pas à raisonner avec l'adversaire, dans la personne de ses instruments : il est plus fort que nous et arrivera toujours à nous prouver, même avec des citations de l'Écriture — le moyen n'est pas d'aujourd'hui — que lui seul (le père du mensonge !) présente la vérité. La Parole nous enjoint de ne pas écouter, ensuite d'ôter le mal du milieu de nous. Ne nous croyons pas plus sages que Dieu, faisons ce qu'Il nous dit de faire !

## QUELQUES RÉFLEXIONS SUR JUGES 6:1-16

ME 1945 p. 85

On a souvent remarqué que le livre de Josué correspond à l'épître aux Éphésiens et le livre des Juges à la deuxième épître à Timothée. Dans le livre de Josué, le peuple entre dans le pays et va en prendre possession pour y demeurer en paix. Le pays, l'héritage dont nous avons à nous emparer pour en jouir, c'est le ciel. Notre part est céleste, nos bénédictions sont dans les lieux célestes en Christ et déjà nous avons reçu les arrhes de l'héritage, le Saint Esprit habitant dans nos cœurs pour nous occuper du ciel et de la Personne excellente qui le remplit de sa gloire. Ce sont les vérités que développe l'épître aux Éphésiens dans laquelle l'apôtre, après avoir présenté notre position céleste en Christ, nous adresse des exhortations que nous devons suivre pour la réaliser sur la terre. Car il s'agit bien pour nous de jouir du ciel dès ici-bas. Nombreux sont ceux qui, en lisant ce qui nous est dit du « bon pays » dans le livre du Deutéronome ou dans le livre de Josué, y voient la part que nous savurerons quand, arrivés au terme du voyage à travers le désert, nous serons introduits par Jésus dans la Canaan céleste. Ce qui est envisagé dans cette portion des Écritures, c'est ce que nous pouvons goûter déjà présentement, si notre état spirituel est convenable ; ce n'est pas la félicité que nous connaissons dans la maison du Père, quelque chose d'actuel nous y est proposé. Nous comprenons ainsi pourquoi la jouissance des bénédictions du pays est conditionnée par l'obéissance, par la victoire sur les « sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi » (Deut. 7:1, 2) — figure du combat dont nous parle Éph. 6:10-18 — par la séparation d'avec le monde, présenté sous ses divers caractères. Dans le ciel, il ne sera plus question d'obéissance, de lutte ou de séparation. Tout cela est pour aujourd'hui, afin que nous réalisons sur la terre la position céleste dans laquelle l'œuvre de Christ nous a placés.

Le peuple d'Israël avait bien promis d'obéir : « Nous servirons l'Éternel, notre Dieu, et nous écouterons sa voix » (Jos. 24:24). Mais le livre des Juges nous montre ce qui en a été. C'est une sombre page dans l'histoire du peuple, une période à laquelle correspond la période actuelle de l'Église. Ce livre offre donc une importance particulière pour nous aujourd'hui. Que d'enseignements il comporte pour les temps fâcheux des derniers jours, car toutes les choses qui ont été écrites pour Israël l'ont été pour notre instruction et pour nous servir d'avertissement (Rom. 15:4 ; 1 Cor. 10:11).

Disons cependant avant tout que, parmi beaucoup d'autres, une pensée encourageante se dégage de la lecture du livre des Juges et, plus particulièrement, des douze ou treize premiers chapitres. Si notre histoire est mise en lumière — infidélité, incrédulité, rébellion — d'une façon remarquable brille la grâce de notre Dieu. Combien grande est Sa patience à notre égard ! Ces chapitres illustrent cette vérité que « là où le péché abondait, sa grâce a surabondé » (Rom. 5:20). Méditons-les, nous serons confondus en voyant la grâce divine, sa longanimité et son support. Nous pourrions, en lisant ces chapitres, dresser comme une sorte de tableau à quatre colonnes : dans la première, nous inscririons les versets où il nous est dit : « les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel », — dans la seconde, « la colère de l'Éternel s'embrasa contre Israël », — dans la troisième, « les fils d'Israël crièrent à l'Éternel », — enfin, dans la quatrième, « l'Éternel avait pitié à cause de leur gémissement » et leur suscitait des juges qui les délivraient de la main de leurs ennemis. Ce sont les quatre stades, toujours les mêmes, d'une histoire qui recommence, chaque fois semblable à la précédente, sans que jamais se soit lassée la patience divine. Tout à la fin, après que si souvent s'étaient répétées les désobéissances du peuple, après que l'Éternel avait déclaré : « Je ne vous sauverai plus », nous lisons encore : « Son âme fut en peine de la misère d'Israël » (10:13-16). Sept fois, il est dit que « les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » (2:11 ; 3:7 et 12 ; 4:1 ; 6:1 ; 10:6 ; 13:1). Sept fois, l'Éternel les a livrés en la main de leurs ennemis : en la main des pillards (2:14), du roi de Syrie (3:8), d'Églon, roi de Moab (3:14), de Jabin, roi de Canaan (4:2), de Madian (6:1), des Philistins et des fils d'Ammon (10:7, 8) et des Philistins (13:1). Chaque fois Il les a secourus, suscitant pour cela Othniel, Éhud, Barak et Debora, Gédéon, Jephté et Samson.

Cette histoire est aussi la nôtre. Elle montre ce que nous sommes, ce qu'est notre cœur. Nous nous détournons si facilement du chemin dans lequel nous devrions marcher, pour poursuivre un autre objet que Christ. C'est pour nous ramener à Lui que notre Dieu doit nous parler par tant de moyens qu'Il a à sa disposition, souvent par le moyen des circonstances et d'une manière parfois bien solennelle. Alors, après avoir peut-être épuisé toutes nos propres ressources, nous crions à Lui dans la détresse, nous le supplions d'intervenir en délivrance et Il se laisse fléchir — à cause de Lui-même, parce qu'Il est le Dieu de toute grâce, le Père des miséricordes ! — Avons-nous bien compris la leçon ? Saurons-nous la retenir ? Hélas ! nous apprenons lentement et nous oublions rapidement. Au lieu de persévérer dans le chemin où Il a voulu nous ramener, dans les « sentiers de justice » où le Bon Berger conduit ses brebis, n'ayant qu'un but devant nous : Christ dans la gloire, réalisant Col. 3:1-3, nous agissons de telle façon qu'il doit être dit de nous aussi : « Et ils firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ». La lecture de ces chapitres pourrait nous décourager ; nous serions tentés de dire : puisqu'il en est ainsi, à quoi bon ? Puisse-t-elle, au contraire, nous encourager en nous portant à considérer les ressources de la grâce et de la miséricorde de notre Dieu. Puisse-t-elle aussi nous conduire à juger nos voies sérieusement et profondément, déchirant « nos cœurs et nos vêtements » (Joël 2:12-14), afin que, marchant « d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:10), nous puissions dès ici-bas jouir du « bon pays » et en savourer tous les fruits.

Dans le chapitre 6 du livre des Juges, nous avons une phase de cette histoire. À nouveau, le peuple a désobéi et il est livré en la main de Madian, à cause de son infidélité. Madian est continuellement sur lui, pillant ses biens et ravageant ses récoltes. Israël avait déjà été huit ans entre les mains du roi de Syrie ; pendant dix-huit ans, il avait servi Églon, roi de Moab, et il avait été opprimé par Jabin, roi de Canaan, durant vingt années (3:8, 14 ; 4:3). Cette douloureuse école aurait dû être salutaire. Pourtant, Israël s'est encore détourné, il a oublié tout ce qu'il avait appris et il lui faut passer sept ans entre les mains de Madian. Pourquoi une si longue discipline ? Parce que le premier mouvement du peuple a été, en quelque sorte, de la « mépriser » — selon l'expression d'Héb. 12:5. Les fils d'Israël essaient de se défendre contre l'ennemi avec leurs propres ressources : « ils se firent des antres qui sont dans les montagnes, et les cavernes, et les lieux forts » (6:2). Ils voudraient se mettre à l'abri — et ce sont des abris terrestres qu'ils cherchent ! — ils prennent leurs dispositions pour traverser du mieux possible ce temps d'épreuve, au lieu de comprendre pourquoi l'Éternel l'a permis et, l'ayant compris, de revenir à Lui, avant abandonné les Baals. Ils ont méprisé la discipline du Seigneur, au lieu d'être exercés par elle (Héb. 12:11). Posons-nous la question : n'agissons-nous pas de la même façon ? Il n'y aura là ni repos, ni délivrance, ni nourriture. Dieu prolonge l'épreuve sept années, jusqu'à ce que les fils d'Israël aient expérimenté qu'il est une seule ressource, un seul chemin : crier à l'Éternel ! Ce cri de détresse, l'Éternel l'a entendu comme Il avait entendu, deux siècles auparavant, celui de son peuple, gémissant sous le joug du Pharaon (Exode 3:7:8). Quelle grâce ! Il entend toujours et Il veut intervenir pour délivrer les siens.

Tout d'abord, Il envoie un prophète (6:8). Son nom n'est pas mentionné, il n'est rien dit de ce qui le caractérise, car ce n'est pas ce qui importe. Le prophète apporte un message de la part de l'Éternel : ce n'est pas sur lui que les regards doivent être fixés, mais c'est ce que l'Éternel a à leur dire qui doit les occuper. N'est-il pas utile de le souligner ? Par sa bouche, l'Éternel rappelle aux fils d'Israël ce qu'Il a fait pour eux : Je vous ai fait monter, je vous ai fait sortir, je vous ai délivrés, je les ai chassés, je vous ai donné... (v. 8, 9) — et ce qu'Il leur a dit (v. 10). Ayant rappelé tout le déploiement de sa puissance et de sa grâce envers eux, Il termine par cette parole adressée à leur conscience : « Et vous n'avez pas écouté ma voix ». S'ils devaient crier à l'Éternel du sein de la souffrance, c'était bien parce qu'ils n'avaient pas écouté !

Mais l'Éternel ne s'arrête pas là. Il reprend la conscience afin d'accomplir en elle une œuvre nécessaire pour le but à atteindre : Il veut sauver et délivrer. Il est le Dieu des délivrances ! C'est pour préparer la délivrance qu'après avoir adressé un message à son peuple, par la bouche du prophète, Il

envoie « un ange de l'Éternel ». L'ange vient et s'assied. Avec quelle attention il va considérer ce peuple dans la détresse et dont le cri, grand et amer, est monté jusqu'au trône de Dieu ! Il observe et que voit-il ? un homme, un seul ! C'est sur lui que ses regards vont se poser, tandis qu'il « battait du froment dans le pressoir pour le mettre en sûreté de devant Madian ». Que de caractères il a déjà discernés en lui !

Ses affections étaient dirigées vers le peuple de Dieu, châtié à cause de son infidélité. Son cœur est exercé et le verset 13 nous montre que les circonstances d'Israël sont le sujet de cet exercice. De quoi le peuple avait-il besoin ? De nourriture. Sous le joug de Jabin, roi de Canaan, Israël avait perdu ses armes (5:8) ; c'est ce à quoi tend le premier effort de l'ennemi : nous dépouiller de notre armure pour nous faire broncher ensuite. Puis, il déploie toute son activité pour nous priver de nourriture. Comment combattre alors, sans armes et sans forces ? C'est spécialement quand nous sommes frappés à cause de notre désobéissance que l'ennemi agit pour nous laisser croire que nous n'avons plus accès auprès de Dieu, que nous ne pouvons plus lire sa Parole pour y puiser ce dont nos âmes ont tant besoin. Madian voulait s'emparer du froment qui était la nourriture d'Israël. Le froment, la meilleure espèce de blé, n'est-il pas une figure de Christ, dans Ses souffrances et dans Sa mort, Lui, le grain de blé tombé en terre, entré dans la mort, portant beaucoup de fruit ? (Jean 12:24). Celui sur lequel les regards de l'ange s'étaient arrêtés, Gédéon, désirait conserver cette nourriture pour lui-même et sans doute pour le peuple, car il était occupé de l'état du peuple. Il voulait la mettre en sûreté de devant Madian, l'opresseur d'Israël, le ravisseur de ses biens. « Il battait du froment dans le pressoir. » — Il peut paraître singulier de battre du froment dans un pressoir. Mais Gédéon s'est servi de ce qu'il avait et avec les moyens qui étaient les siens, avec ce dont il disposait, il a travaillé pour qu'il y ait de la nourriture ! Sans doute, il avait encore bien des choses à apprendre et il manquait de foi puisqu'il ne paraissait pas compter sur la délivrance, allant jusqu'à dire même : « L'Éternel nous a abandonnés ». Cependant, malgré cela, il peut être placé devant nous, dans ce qu'il a fait, comme un exemple à suivre.

Si Dieu considère aujourd'hui son peuple sur la terre — et certainement Il le fait — dans les jours de ruine qui rappellent sous bien des aspects ceux de Juges 6, peut-Il voir, ici et là, un Gédéon, fidèle dans ce qui est petit, disposé à servir avec ce qui est à sa portée et selon sa mesure, ayant conscience des dangers et de la puissance destructrice de l'adversaire, « battant du froment dans le pressoir », comprenant la nécessité de s'emparer de cette nourriture plus que jamais indispensable et de ne pas la laisser ravir par l'ennemi ? Plus tard, Il cherchera un homme qui se tienne « à la brèche » devant Lui, « pour le pays », et Il devra dire qu'Il n'en a point trouvé ! (Ézéch. 22:30) Auparavant, il y avait eu Moïse, son élu, qui s'était « tenu à la brèche » pour détourner sa fureur, « de sorte qu'Il ne détruisît pas le peuple » (Ps. 106:23). Dans les jours qui constituent sans doute la fin d'une économie et durant lesquels nous pouvons bien dire que nous traversons l'épreuve parce que « le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu » (1 Pierre 4:17), au lieu de nous décourager en présence d'un état de ruine qui paraît aller s'aggravant, n'aurons-nous pas le désir de nous tenir « à la brèche » pour le peuple de Dieu ? Nous en sommes incapables ; nous n'avons ni connaissances, ni aptitudes spéciales ? Gédéon en avait-il ?

Il y a eu un exercice collectif qui a conduit le peuple à crier à l'Éternel et en réponse auquel un message lui a été adressé par la bouche du prophète. Chez Gédéon, c'est un exercice individuel, plus profond sans doute, et c'est pour cela qu'il sera l'instrument choisi par Dieu pour la délivrance d'Israël. L'exercice individuel n'est-il pas aussi une réponse à l'exercice collectif ? — Le Seigneur pourra se servir de celui qui aura pris la même place que le fils de Joas et manifesté les mêmes caractères. Il l'emploiera pour opérer en faveur des siens. Aussi, « l'ange de l'Éternel lui apparut et lui dit : L'Éternel est avec toi, fort et vaillant homme ». Avec toi ! C'est ainsi que Gédéon accomplira le service qui va lui être confié, avec les forces et les directions que l'Éternel lui donnera, avec son puissant secours.

Il a le sentiment que l'état du peuple est sans espoir ; tout ce que Dieu avait fait autrefois le conduisait à penser que l'Éternel les avait abandonnés (v. 13). Il va apprendre que Dieu ne change pas. Les apparences peuvent nous faire croire le contraire si nous marchons par la vue, mais nous sommes appelés à marcher par la foi et à raisonner, de ce fait, tout autrement : si Dieu a délivré les siens si souvent dans le passé, ce n'est pas à cause d'eux-mêmes, c'est en raison de ce qu'Il est Lui. Pourquoi ne le ferait-il pas encore aujourd'hui ? Gédéon a besoin d'apprendre à marcher par la foi — pour que, de faible qu'il était, il soit rendu vigoureux (Héb. 11:32-34) — mais il a besoin aussi d'encouragements.

« L'Éternel le regarda ». Comme ce regard a dû lui faire du bien ! Dans des circonstances différentes, « le Seigneur se tournant regarda Pierre » (Luc 22:61). Ce regard, c'est un côté de la sacrificature de Christ. Christ, comme souverain sacrificateur, intercède pour nous — c'est ce qu'Il a fait, dans le cas de Pierre, lorsqu'Il a prié pour lui (Luc 22:32) — et aussi, intervient pour nous secourir. Héb. 7:25 d'une part, 2:18 et 4:14, 15 d'autre part, nous présentent ces deux côtés de la sacrificature. Regardant Pierre qui venait de le renier, le Seigneur le secourt en l'amenant à rentrer en lui-même et à verser des larmes amères, premier pas sur le chemin de la restauration. De même ici, par ce simple regard, l'Éternel veut secourir et encourager celui qu'il a choisi pour frapper Madian. Mais encore, Il ajoute : « Va avec cette force que tu as, et tu sauveras Israël de la main de Madian. Ne t'ai-je pas envoyé ? » Tu as dit que je vous avais abandonnés. Eh bien ! la délivrance est là et c'est toi qui en sera l'instrument. Tu sauveras... Victoire de la foi ! Elle est mise à notre compte. Mais le secret est celui-ci : ne t'ai-je pas envoyé ? Du moment que c'est Dieu qui envoie, on peut aller sans trembler. Il fournira tout ce qui est nécessaire à celui qu'il met à l'ouvrage.

Pourtant, la crainte remplit encore le cœur de Gédéon. C'est parce qu'il regarde à lui-même ! Son millier est le plus pauvre en Manassé et lui, le plus petit dans la maison de son père ! Il est bon d'avoir le sentiment profond de sa faiblesse ; toutefois, le seul résultat doit en être de diriger nos regards sur Celui en qui est la force. Gédéon a déjà entendu cette parole : « L'Éternel est avec toi » ; elle lui est confirmée pour bannir de lui toute crainte, aussi l'accent est mis sur « Moi » : « Moi, je serai avec toi » (v. 16). C'est sur lui qu'il devra fixer les yeux pour remporter la victoire : « tu frapperas Madian comme un seul homme ». Ensuite, Gédéon sera formé par Dieu et préparé pour l'œuvre à laquelle Il le destine. Trois cents hommes avec lui — les trois cents qui ne se sont pas courbés sur leurs genoux pour boire, faible résidu qui revêt les caractères convenables dans une période de déclin — ont dans leur main droite les trompettes pour sonner, dans leur main gauche les torches qui apparaissent parce que les cruches ont été brisées. Alors, dans un temps aussi sombre, l'Éternel pourra déployer toute sa puissance, l'ennemi sera vaincu, Israël délivré !

Pour les jours auxquels nous sommes parvenus, ce récit n'offre-t-il pas de multiples enseignements ? Mais le Seigneur veut aussi nous donner, par ce moyen, des encouragements dont Il savait que nous aurions besoin dans un temps comme celui-ci. Bénissons-le de nous les rappeler, par sa Parole, une fois encore !

## LA CHAIR MISE À L'ÉPREUVE

ME 1957 p. 85, 140

Le récit de la première partie du règne de Saül, tel qu'il nous est rapporté dans les chapitres 9 à 15 du premier Livre de Samuel, est rempli d'instructions pour nous croyants. Ce serait une erreur de penser qu'il ne nous concerne pas parce que Saül est un réprouvé, dont la fin fut particulièrement triste puisqu'il est l'un des cinq suicidés dont parle le saint Livre (1 Sam. 31:4, 5 : 2 Sam. 17:23 ; 1 Rois 16:18 : Matth. 27:5). Premièrement, « toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3:16-17). Remarquons ensuite que l'histoire de Saül nous montre la chair, non pas déterminée à s'opposer par tous les moyens à l'œuvre de Dieu, mais essayant au contraire de l'accomplir, et nous comprendrons mieux que nous ayons à recevoir instruction de ce récit, nous qui ne sommes plus « dans la chair » mais qui pourtant avons toujours la chair en nous et sommes en danger, tout en pensant faire l'œuvre de Dieu, d'en manifester l'activité dans notre vie chrétienne.

Nous voyons chez ce roi, le premier des rois d'Israël, la chair mise à l'épreuve, et la chair sous les meilleures apparences possibles (1 Sam. 9), disposant de toutes les ressources que Dieu veut lui donner (1 Sam. 10) précisément pour montrer qu'elle est incapable de répondre à sa pensée et d'accomplir son œuvre. Ce n'est pas une question de qualités naturelles ou morales, ou une question de ressources : « ce qui est né de la chair est chair » et « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu (Jean 3:6 : Rom. 8:7, 8). Que la méditation de cette partie de l'histoire de Saül nous conduise donc à veiller, à mieux comprendre que par une activité charnelle nous ne ferons jamais rien d'utile dans l'œuvre de Dieu. Et qu'amenés à réaliser que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises », nous vivions et marchions dirigés par l'Esprit (Gal. 5:24, 25) C'est ainsi seulement que nous pourrions servir le Seigneur avec fruit, quel que soit le service qu'il veut bien nous confier.

Israël avait désiré un roi. Bien que les anciens du peuple eussent présenté cette requête à Samuel en mettant en avant ces deux motifs : « Voici, tu es vieux et tes fils ne marchent pas dans tes voies » (1 Sam. 8:5), il y avait d'autres raisons à leur demande. Il était certes bien vrai que le peuple voulait un roi « comme toutes les nations », ce que disent les anciens d'Israël à Samuel, mais ce qu'ils ne disent pas et que pourtant Samuel discerne — car, quoi qu'ils en pensent, ils ne peuvent rien dissimuler à l'Éternel et à son prophète — ils avaient vu Nakash, roi des fils d'Ammon, venant contre eux (1 Sam. 12:12). Manquant de foi, au lieu de se confier en l'Éternel seul pour être délivrés, ils préfèrent avoir un roi. Un secours humain leur paraît beaucoup plus efficace que le bras de Dieu. Telle est la folie du cœur de ce peuple, la folie de la chair, et cela est aussi vrai aujourd'hui qu'aux jours de Samuel. Dieu va leur donner un roi, mais voici ce que dit le prophète Osée, de la part de l'Éternel, à ce peuple qui avait cherché le salut dans le bras de la chair : « C'est ta destruction, Israël, que tu aies été contre moi, contre ton secours. Où donc est ton roi ? pour qu'il te sauve dans toutes tes villes. Où sont tes juges, dont tu as dit : Donne-moi un roi et des princes ?... Je t'ai donné un roi dans ma colère, et je l'ai ôté dans ma fureur » (Osée 13:9 à 11). Plus de trois cents ans après, par le prophète Osée, l'Éternel rappelle à Israël la partie de son histoire qui nous est rapportée dans les chapitres 8 à 15 du premier Livre de Samuel, et cela afin de l'amener à répondre à l'appel si touchant d'Osée 14.

Le roi mis par l'Éternel à la tête d'Israël, c'était donc un jugement sur le peuple, mais cependant avec un mélange de grâce : « Or, un jour avant que Saül vînt, l'Éternel avait averti Samuel, disant : Demain, à cette heure, je t'envoierai un homme du pays de Benjamin, et tu l'oindras pour être prince sur mon peuple Israël ; et il sauvera mon peuple de la main des Philistins ; car j'ai regardé mon peuple, car son cri est parvenu jusqu'à moi » (1 Sam. 9:15, 16).

1 Samuel 10 nous montre que l'Éternel, loin d'entraver l'expérience qui allait être faite, donne à Saül toutes les ressources qui pouvaient lui être nécessaires. Après l'avoir oint, Samuel, lui faisant « entendre la parole de Dieu » (9:27), lui indique ce qu'il va rencontrer sur son chemin. En premier lieu, « deux hommes près du sépulcre de Rachel, sur la frontière de Benjamin » (10:2). Ce sépulcre parlait tout à la fois de la mort de Rachel et de la naissance de ce fils qui naquit « comme son âme s'en allait, (car elle mourut) », ce fils que Rachel appela Ben-oni, fils de ma peine, mais auquel Jacob son père donna le nom de Benjamin, fils de ma droite (Gen. 35:18). Cela eût dû être le point de départ de cette nouvelle phase de la vie de Saül, « oint pour prince » sur l'héritage de l'Éternel. Cette vie nouvelle ne pouvait être issue que de la mort ; en d'autres termes, il convient de réaliser la mort à tout ce qui est de la vieille nature pour vivre d'une vie nouvelle, selon la pensée de Dieu. Saül, qui était fils de Kis, « un homme de Benjamin » (9:1), eût été alors vraiment le Benjamin de Dieu. — Ensuite, « de là », il devait « passer plus loin » et venir « au chêne de Thabor » où le rencontreraient « trois hommes qui montent vers Dieu à Béthel » (10:3). Quelle signification cela comportait-il pour lui ? Lorsque Jacob, pour échapper à la main d'Ésaü son frère, s'enfuit, sur le conseil de Rebecca, jusque chez Laban, à Paddan-Aram, c'est à Béthel qu'il fit sa première halte. Il y passa la nuit, « et il prit des pierres du lieu, et s'en fit un chevet, et se coucha en ce lieu-là ». Dieu lui fit alors des promesses inconditionnelles : « Et voici, je suis avec toi ; et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans cette terre-ci, car je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit » (Gen. 28:10 à 22). Dans ce chemin qui serait le sien, s'il voulait se séparer de tout son passé, vivre d'une vie nouvelle, il pouvait compter sur l'immuable fidélité de Dieu à ses promesses. Mais encore, Béthel, c'était la maison de Dieu. Dieu avait dit autrefois à Jacob, à son retour de chez Laban : « Lève-toi, monte à Béthel, et habite là, et fais-y un autel au Dieu qui t'apparut comme tu t'enfuyais de devant la face d'Ésaü, ton frère. Et Jacob dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui : « Ôtez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et purifiez-vous, et changez vos vêtements ; et nous nous lèverons, et nous monterons à Béthel, et je ferai là un autel à Dieu, qui m'a répondu au jour de ma détresse, et qui a été avec moi dans le chemin où j'ai marché » (Gen. 35:1 à 3). Dieu avait accompli ce qu'Il avait promis, Jacob pouvait en rendre témoignage dans le lieu même où les promesses lui avaient été faites, et adorer. Dans les tristes circonstances où se trouvait alors le peuple de Dieu, qui avait rejeté l'Éternel en réclamant un roi (1 Sam. 8:7-8), n'était-il pas remarquable et encourageant, pour une âme fidèle, de voir trois adorateurs un témoignage complet — monter à Béthel, à la maison de Dieu ? Aucun d'eux n'avait les mains vides, selon ce qu'avait dit l'Éternel autrefois à son peuple : « on ne paraîtra pas à vide devant ma face » (Exode 23:15 — cf. Deut. 16:16, 17). — Enfin, après cela, Saül irait « au coteau de Dieu, où sont des postes des Philistins » (1 Sam. 10:5). Si, à Béthel, il avait rencontré un petit résidu fidèle en Israël, se rendant à la maison de Dieu pour adorer, maintenant il allait prendre connaissance de l'état réel du peuple. Quoi qu'il en soit, et il était nécessaire que Saül en eût l'assurance, malgré la puissance des Philistins, les ressources divines ne faisaient pas défaut : « tu rencontreras une troupe de prophètes descendant du haut lieu, ayant devant eux un luth, un tambourin, une flûte, et une harpe, et eux-mêmes prophétisant ». Le ministère prophétique était toujours en exercice, les relations de l'Éternel avec son peuple n'étaient pas rompues.

C'est alors que Saül lui-même recevrait un don de prophète : « Et l'Esprit de l'Éternel te saisira, et tu prophétiseras avec eux, et tu seras changé en un autre homme » (1 Sam. 10:6). Cela ne voulait pas dire que Saül serait « né de nouveau » ou « scellé du Saint Esprit », pour employer des expressions du Nouveau Testament ; cela correspond au contraire à l'état de « ceux qui ont été une fois éclairés, et qui ont goûté du don céleste, et qui sont devenus participants de l'Esprit Saint, et qui ont goûté la-bonne parole de Dieu... » (Héb. 6:4). Balaam a été appelé « prophète » (2 Pierre 2:15, 16), il a même prononcé l'une des plus belles prophéties de l'Écriture ; Judas a été l'un des douze, et cependant Saül, Balaam, Judas sont tous trois des réprouvés. Effroyable responsabilité, à la mesure de tous les privilèges et dons accordés !

Ainsi guidé dans son chemin et ayant tellement reçu, Saül pouvait aller avec cette promesse : « tu feras ce qui se présentera à toi ; car Dieu est avec toi » (1 Sam. 10:7). Pouvait-il dire qu'il lui manquait



encore quelque chose pour faire face à la mission qui lui était échue ? L'homme ne pourra jamais prétendre qu'il lui manquait quelque chose pour être fidèle dans ce qui lui était confié. Et la vie du Seigneur dans ce monde a été précisément la preuve que l'homme, dans la condition où Dieu l'avait placé — encore était-il dans le jardin d'Eden, alors que Christ est venu sur une terre souillée par le péché — pouvait répondre à la pensée de Dieu et le glorifier par sa fidélité.

Le verset 8 nous montre que, ayant ainsi reçu de Dieu toutes les ressources dont il avait besoin, Saül devait être caractérisé dans l'exercice de sa royauté par une vraie dépendance de Dieu (c'est là que l'homme a manqué et c'est le point de départ de la chute) comme aussi de son prophète. Il lui faudrait « descendre » — et ce terme comporte sans nul doute une signification morale — devant Samuel, à Guilgal ; il n'est pas besoin d'insister sur ce que représente Guilgal et sur le fait que Saül devait se tenir « devant le prophète de l'Éternel ». Sept jours d'attente lui étaient imposés, temps complet de recueillement précédant le moment où Saül se tiendrait devant le prophète, venu « pour offrir des holocaustes et sacrifier des sacrifices de prospérités », exercice de patience aussi sans doute. Enfin, dit Samuel, « je te ferai savoir ce que tu devras faire ». Pour régner sur le peuple de Dieu. Saül devait demeurer dans une entière dépendance de Dieu. Tout cet ensemble de directions et de recommandations données par Samuel à Saül c'était, rappelons-le, « la parole de Dieu » (1 Sam. 9:27).

Est-ce que la chair est capable de profiter des ressources divines et de manifester la dépendance de Dieu, nécessaires pour accomplir son œuvre ? En aucune façon, et la suite de l'histoire de Saül va nous en donner la preuve, pour nous instruire et nous exhorter à nous méfier de la chair, « ne prenant pas soin d'elle pour satisfaire à ses convoitises », mais au contraire, « revêtant le Seigneur Jésus Christ » (Rom. 13:14). Lui seul, comme homme ici-bas, a su utiliser toutes les ressources mises par Dieu à la disposition de l'homme et manifester la patience, l'obéissance et la dépendance qui ont pleinement glorifié Dieu.

Peut-être est-elle significative, traduisant l'état du cœur de Saül, l'expression du verset 9 du chapitre 10 : « Saül tourna le dos pour s'en aller d'avec Samuel » ? Cependant, « Dieu lui changea son cœur en un autre », comme Samuel l'avait annoncé — ce qui n'est pas, répétons-le, le changement opéré par la nouvelle naissance — « et tous ces signes eurent lieu ce jour-là ». Et tandis qu'à Guibha, « au coteau de Dieu », une troupe de prophètes venait à sa rencontre — c'était le troisième signe — « l'Esprit de Dieu le saisit, et il prophétisa au milieu d'eux » (v. 10). Tout ce que le prophète de l'Éternel lui avait annoncé s'accomplissait donc à la lettre, toutes les ressources promises lui étaient données, il ne lui restait donc qu'à obéir aux instructions contenues dans le verset 8 de ce chapitre. En d'autres termes, du côté de Dieu rien n'avait manqué, qu'en serait-il maintenant du côté de l'homme ? Hélas ! Saül ne descendit pas à Guilgal, il n'y descendra que deux ans après et le chapitre 13 nous dira ce qu'il y fit. Mais Saül prophétisant à Guibha, cela ne pouvait tromper ceux qui l'entendirent (v. 11, 12). L'exercice d'un ministère dans la chair ne peut tromper ceux chez lesquels il y a quelque discernement spirituel, si faible soit-il.

Ce paragraphe (1 Sam. 10:9-16) nous donne donc deux indications qui déjà font mal augurer de ce règne. Quoi qu'il en soit, « Samuel convoqua le peuple devant l'Éternel à Mitspa » (v. 17), un lieu qui rappelait à Israël le rassemblement de 1 Samuel 7:5. Là, ils avaient fait une confession sincère de leur péché, reconnu leur misérable état, supplié Samuel de crier à l'Éternel pour eux, alors que les Philistins montaient contre eux, et fait l'expérience ensuite du secours de Dieu. De sorte que, « entre Mitspa et le rocher », Samuel avait dressé « la pierre de secours » : Eben-Ézer (v. 6 à 12). Quel souvenir pour le peuple ! Et pourtant, ils avaient ensuite demandé un roi « comme toutes les nations ». Ne pouvaient-ils pas maintenant, à Mitspa, mesurer le déclin ? C'est là que Samuel, parlant de la part de l'Éternel, leur rappelle qu'Il les avait fait monter d'Égypte, les avait délivrés de tous leurs ennemis, ajoutant : « et vous, aujourd'hui, vous avez rejeté votre Dieu, lui qui vous a sauvés de tout vos maux et de toutes vos détresses » (v. 18, 19). Après quoi, devant tout le peuple, il établit Saül

comme roi. Le lieu, Mitspa, les paroles de Samuel, tout cela touchera-t-il le cœur et la conscience du peuple ? Il y est insensible, « et tout le peuple poussa des cris, et dit : Vive le roi ! » (10:24).

On peut remarquer certes, que Saül fait preuve d'une certaine réserve : il se cache parmi les bagages quand on l'appelle pour le présenter au peuple et se cache de telle manière qu'il faut que ce soit l'Éternel lui-même qui le trouve (v. 21 à 23), il fait ensuite le sourd quand des fils de Bélial le méprisent (v. 27) — autant de qualités naturelles qui souvent trompent les âmes, risquent même de détourner des croyants du vrai chemin, mais ne peuvent jamais faire l'œuvre de Dieu. C'est la chair sous de beaux dehors, mais la chair quand même, et elle n'en est que plus dangereuse.

Il faut noter que l'établissement du roi selon la chair manifeste aussitôt deux classes de personnes : en premier lieu, « ceux dont Dieu avait touché le cœur » (v. 26) ; ils suivent Saül à Guibha, soumis à l'autorité que Dieu a établie, quel que soit son caractère (de même aujourd'hui, les croyants sont appelés à être soumis aux autorités, Actes 5:29 nous donne la limite de cette soumission) ensuite, « des fils de Bélial » (v. 27), ceux qui, après avoir rejeté Dieu et demandé un roi, méprisent le roi que Dieu leur donne.

C'est parce que les Israélites craignaient Nakhsh, roi des fils d'Ammon, qu'ils avaient demandé un roi (1 Samuel 12:12). Maintenant que le roi est établi sur le peuple (10:17 à 27), voici Nakhsh qui monte contre Jabès de Galaad (11:1). Est-ce Saül qui va délivrer Israël ? Le chapitre 11 nous montre que c'est l'Éternel lui-même qui opérera « une délivrance en Israël » ; Saül doit le reconnaître devant tout le peuple (v. 13) ; et, en même temps, ce chapitre nous révèle la conduite de Saül dans cette circonstance. Quelle leçon pour le peuple qui avait compté sur la puissance du roi et rejeté l'Éternel ! Mais quelle instruction pour nous aussi ; puissions-nous la retenir.

La première pensée de Jabès, c'est de faire des concessions à l'ennemi pour n'avoir pas à combattre. N'est-ce pas ce qui nous caractérise si souvent ? Nos mains sont lâches, nous sommes, par notre faute, peu ou mal armés pour le combat et nous reculons devant les saints combats de Dieu, combats contre le péché, combat pour la vérité, combat contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. Nous mettons même en avant pour refuser le combat de louables désirs de paix, oubliant qu'il n'est pas de paix possible avec un adversaire qui ne désarme jamais et que la paix au prix de toutes les concessions ne peut pas être la paix selon Dieu, une paix inséparable de la sainteté, de la vérité, de l'amour. Si l'adversaire veut bien « traiter avec nous », nous accorder une trêve dans la lutte, c'est en nous posant ses conditions ! « Que je vous crève à tous l'œil droit et que j'en mette l'opprobre sur tout Israël » (v. 2). Tel est le résultat des concessions que nous faisons dans un désir de paix : elles nous ôtent à peu près tout discernement spirituel et c'est un sujet d'opprobre pour l'ensemble du peuple de Dieu. N'y a-t-il pas là le secret de bien des égarements, de bien des faiblesses, dans nos vies individuelles et dans la vie des assemblées ? Comment s'étonner alors de voir le déclin faire de rapides progrès, la ruine du témoignage s'accroître toujours davantage ? Pourrait-il en être autrement lorsque fait défaut, en tant de circonstances, le discernement du bien et du mal ?

Est-ce qu'à l'ouïe d'une semblable proposition les hommes de Jabès vont s'indigner, saisis d'une sainte colère, puis se tourner vers l'Éternel pour avoir ses directions et son secours dans la lutte ? Non. Ils se bornent à réclamer un délai de sept jours, délai qui leur permettra d'envoyer des messagers dans tous les confins d'Israël pour y chercher un sauveur ; s'ils ne trouvent personne, eh bien, ils accepteront les conditions de Nakhsh ! (v. 3). Là encore, n'y a-t-il pas une instruction pour nous ? Si même nous avons mesuré la gravité et les conséquences de ce que l'adversaire nous propose, nous sommes facilement portés à chercher du secours « dans tous les confins d'Israël », au lieu de regarder vers Celui qui est « notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver » (Ps. 46:1). Nous cherchons un secours humain, le bras de la chair, au lieu

d'attendre, dans l'exercice de la foi, les directions et la délivrance de Celui qui seul peut nous secourir et qui jamais ne déçoit l'attente de la foi.

Qu'arrive-t-il à l'occasion de cette recherche d'un secours humain ? Les messagers de Jabès viennent à Guibha ; à l'ouïe de leur message, tout le peuple verse des larmes, ce qui attire l'attention du roi. Saül se met en colère et menace ; il n'y a là aucune des armes de la foi (v. 4 à 7). En agissant comme il l'a fait, Jabès a eu à sa disposition les ressources de la chair. Et c'est toujours ce que nous trouverons lorsqu'au lieu de regarder en haut, nous irons çà et là quémander des appuis. La colère de Saül manifeste l'état de son cœur — c'est l'une des « œuvres de la chair » (Gal. 5:19 à 21 — cf. Jacques 1:20) — et les menaces qu'il adresse au peuple pour l'engager à le suivre à la bataille sont tout autre chose qu'un appel à la foi. Quoi qu'il en soit, Dieu a compassion du peuple et de son roi et l'ennemi est vaincu, mais non pas avec les armes de la chair : c'est Dieu lui-même qui opère la délivrance d'Israël et d'une manière tellement manifeste que Saül est obligé d'en faire la déclaration publique (v. 13). Samuel renouvelle alors la royauté ; c'est à Guilgal qu'il le fait (v. 14, 15). Cela aussi eût dû parler à Saül et au peuple, leur dire la leçon qu'il convenait de retirer de ces circonstances, savoir que la chair ne peut pas livrer les combats de l'Éternel mais doit, tout au contraire, être jugée et mise de côté « à Guilgal ». N'était-ce pas là, « au camp, à Guilgal », que dans son histoire passée, telle que nous la rapporte le Livre de Josué, le peuple devait sans cesse revenir pour remporter ensuite la victoire ? Si Dieu avait voulu opérer « une délivrance en Israël », que nul ne s'y trompe, c'était Lui qui avait triomphé, ce n'était pas la chair : que nul n'attribue la victoire à la chair, sa place est à Guilgal, dans la mort (cf. Josué 5:1 à 9).

Quelle condescendance que celle de l'Éternel à l'égard de son peuple et, plus particulièrement peut-être, à l'égard de Saül ! Après toutes les ressources mises à sa disposition, les exhortations à la dépendance nécessaires pour utiliser les ressources, ce sont, dans le chemin, des avertissements répétés. Et Mitspa et Guilgal, les lieux où fut établie et renouvelée la royauté, étaient des avertissements si sérieux pour lui, comme aussi pour le peuple ! N'est-ce pas de cette même manière que Dieu agit à notre égard ? Savons-nous, mieux que Saül, demeurer dans la dépendance de Dieu, écouter ses avertissements ? La chair n'en tient aucun compte. La suite de l'histoire de Saül nous le montrera.

Le chapitre 12 est comme une parenthèse, il y est surtout question de Samuel et du peuple. L'activité de Samuel comme conducteur d'Israël a pris fin ; c'est son dernier message, le rappel de tout ce qu'il avait été, de tout ce qu'il avait fait pour le peuple. Avec une autorité morale qui découlait de toute sa marche comme conducteur, il s'adresse à la conscience du peuple qui est ainsi amené à confesser son péché (v. 19) ; puis, il lui présente les ressources qui demeurent au travers de tout, elles sont indiquées aux versets 22 et 23 et correspondent, pour ce qui nous concerne, à ces trois choses : la grâce divine, la puissante et incessante intercession de notre grand souverain sacrificateur et la Parole de Dieu — trois ressources suffisantes pour aller jusqu'au bout. Seulement, et c'est toujours le même et seul moyen d'utiliser les ressources que Dieu met à notre disposition, le prophète ajoute : « Craignez l'Éternel, et servez-le en vérité, de tout votre cœur ; car voyez quelles grandes choses il a faites pour vous » (v. 24). Et la dernière parole met l'accent sur la responsabilité du peuple et de Saül : « Mais si vous vous adonnez au mal, vous périrez, vous et votre roi » (v. 25).

Mitspa, Guilgal, deux avertissements. Le discours de Samuel au peuple en est un troisième, présenté d'une manière différente, avec beaucoup plus de développements ; il contenait tout ce qui pouvait toucher la conscience et faisait appel à la responsabilité, en même temps qu'il rappelait les ressources immuables de Dieu. Aimons-nous être arrêtés sur nos responsabilités ? Heureux d'être occupés de nos privilèges, de la grâce de Dieu, de la gloire à venir, nous ne tenons guère à être mis en présence de ce que Dieu attend de nous et à entendre présenter les conséquences de la désobéissance. Dieu est fidèle malgré ce que nous sommes, Il nous instruit, nous avertit, comme Il le faisait autrefois pour Israël et son roi. Pussions-nous écouter et être gardés d'imiter l'exemple de

Saül ! la parole qui termine le chapitre 12 est à peine prononcée par Samuel que Saül, loin d'en tenir compte, va manifester la folie de la chair. C'est ce que nous trouvons au chapitre 13.

Dans le combat contre les Philistins, bien que Saül eût avec lui deux mille hommes, c'est Jonathan, qui n'en avait que mille, qui « frappa le poste des Philistins qui était à Guéba » (13:2, 3). Cependant, Saül s'en attribue le mérite : il « sonne de la trompette par tout le pays, disant : Que les Hébreux l'entendent ! » (v. 3, 4). Pour parler du peuple, il emploie le même terme que les Philistins (cf. 14:11), considérant la nation d'Israël comme une nation parmi toutes les autres et méconnaissant ainsi la condition particulière de ce peuple, sa relation avec son Dieu. De même aujourd'hui, l'homme dans la chair ne peut pas comprendre la relation du peuple céleste avec Dieu, des enfants de Dieu avec leur Père, de l'Église avec Christ. Cette ignorance est, en partie tout au moins, à l'origine de l'établissement ou de la survivance de bien des systèmes de la chrétienté.

La victoire remportée par Jonathan, c'était la victoire de la foi. Bien que n'appartenant pas à la famille de la foi, Saül en bénéficiait ; non seulement cela, mais encore il la revendique, se faisant valoir par elle. Cependant, en cherchant à s'attribuer la victoire de Jonathan, sa conscience n'est au fond pas à l'aise, c'est pourquoi il veut remporter sa propre victoire. Il cherche donc à rassembler le peuple pour monter contre les Philistins ; pour cela, après avoir, dans une circonstance précédente, usé de la menace (11:7), il se sert maintenant de la peur : « Israël est détesté par les Philistins » (13:4), et rassemble ainsi le peuple autour de lui. Jamais la chair ne rassemble autour de Christ et ceux qu'elle prétend conduire ne trouvent, dans son chemin, aucune assurance, aucune sécurité : « tout le peuple le suivait en tremblant » (v. 7). Où ce peuple ira-t-il donc chercher un refuge : Au delà du Jourdain, jusqu'au pays de Gad et de Galaad (v. 7), abandonnant ainsi la terre de Canaan. Rassembler autour d'un autre centre que Christ conduira toujours les âmes à perdre la jouissance de leur position dans les lieux célestes en Christ, ou les empêchera d'arriver à la connaître et à la réaliser.

Saül était enfin venu à Guilgal, où Samuel lui avait demandé de descendre et où lui « ferait savoir ce qu'il devait faire » (10:8). Sans doute les difficultés qu'il rencontrait lui rappelaient-elles les paroles de Samuel. Ce sont souvent les difficultés qui ramènent à la Parole ! Et, à Guilgal, il attend « sept jours, jusqu'au temps assigné par Samuel » (13:8). La chair peut, dans une certaine mesure, imiter l'attente de la foi mais, tandis que la patience produite par la foi a « son œuvre parfaite » (Jacques 1:3, 4), il est impossible à la chair d'atteindre ce but. Les sept jours passés, Samuel n'était pas encore là. Saül était mis à l'épreuve. La foi eût attendu jusqu'au bout, tandis qu'ici sont manifestées les conséquences d'une action charnelle : le peuple s'impatiente — c'est « d'auprès de Saül » qu'il a été rassemblé et c'est « d'auprès de Saül » qu'il se disperse (nous avons là une autre conséquence d'un rassemblement des âmes autour d'un centre qui n'est pas Christ) — aussi, Saül prend la place qui appartenait au prophète seul : au mépris de l'ordre établi par Dieu, « il offrit l'holocauste » (v. 9). « Et comme il achevait d'offrir l'holocauste, voici que Samuel vint » (v. 10). Secours inutile pour celui qui déjà a manifesté sa désobéissance et montré la chair dans son activité coupable. Certes, la chair a toujours des excuses à présenter et Saül n'y manque pas (v. 11). Mais ces excuses ne trompent pas Dieu et le prophète souligne la responsabilité de Saül — il a agi « follement » et n'a pas gardé le commandement de l'Éternel » — lui annonçant ensuite que son règne ne subsisterait pas (v. 13, 14). Saül cherchait à se persuader qu'il avait montré de la sagesse dans ce qu'il avait fait, peut-être même en était-il convaincu, mais aux yeux de Dieu ce n'était que folie et désobéissance. Et où cela s'était-il déroulé ? À Guilgal. Au lieu où tout parlait de la mise de côté de la chair, Saül l'avait tristement manifestée. Et les paroles que lui adresse Samuel le laissent insensible, il persévère dans sa mauvaise voie, dénombant le peuple (v. 15).

Les Philistins envahissent à nouveau le pays (v. 17, 18). Hélas ! le peuple est sans armes pour leur résister. En effet, les Philistins avaient dit : « Que les Hébreux ne puissent faire ni épée ni lance » (v. 19), et les Israélites « descendaient vers les Philistins » pour aiguïser leurs divers instruments, dont la

plupart d'ailleurs, sinon tous, étaient des instruments agricoles et non des armes de guerre. Tel un croyant se plaçant sous la dépendance du monde pour travailler le terrain que Dieu lui a confié et se laissant priver par lui des armes dont il a besoin pour résister à l'ennemi ! Aussi le jour du combat, il n'y a « ni épée ni lance dans la main de tout le peuple », il ne s'en trouve « que chez Saül et chez Jonathan, son fils » (v. 19 à 22).

Le chapitre 13 nous a montré Jonathan remportant la victoire de la foi, victoire dont Saül cherche à s'attribuer le bénéfice. Un nouveau combat doit donc être livré, c'est le sujet du chapitre 14. Jonathan a tiré profit des leçons apprises : il part au combat avec son jeune homme, « mais il n'en avertit pas son père » (14:1). La foi ne peut espérer aucun secours du monde, même du monde religieux, car en fait c'est toujours le monde, et si elle s'associe à lui, c'est lui qui revendiquera le mérite de la victoire qu'elle aura remportée. Jonathan se sépare donc du monde et compte sur Dieu seul pour vaincre (v. 6) ; il attend ses directions (v. 9, 10), combat sans aucune des armes de l'homme (v. 13) et c'est ainsi qu'il triomphe. Ayant « mis par terre une vingtaine d'hommes », « l'épouvante fut dans le camp » et « le pays trembla, et ce fut une frayeur de Dieu » (v. 14, 15). « Et l'Éternel sauva Israël ce jour-là » (v. 23).

Dans tout cela, que fait Saül ? Il ne sait rien de tout ce qui se passe et demande que l'on fasse l'appel parmi le peuple pour savoir « qui s'en est allé d'avec nous ». Apprenant ainsi que Jonathan et celui qui portait ses armes sont absents, il demande au sacrificateur de faire approcher l'arche puis, avant même qu'il ait interrogé l'Éternel, lui ordonne de « retirer sa main » (v. 16 à 19). Il décide d'assembler le peuple pour aller à la bataille, mais « l'épée de chacun était contre l'autre : ce fut une confusion terrible » (v. 20). Inutile agitation, trouble et confusion, tel est le résultat de l'action de la chair. Mais encore, Saül prend une ordonnance inconsidérée qui, au lieu d'être en aide au peuple, le privera de sa force (v. 24, 28, 31), l'induera en tentation et l'y fera succomber : fatigué, ayant jeûné du fait de l'ordonnance de Saül, le peuple se jette sur le butin, prend du menu et du gros bétail, et des veaux, « et ils les égorgèrent sur le sol ; et le peuple les mangeait avec le sang » (v. 32, 33). Est-ce tout ? Non. Dans le lieu où le peuple a si gravement péché, Saül, qui porte dans la faute du peuple la plus forte responsabilité, « bâtit un autel à l'Éternel » (v. 35). La religion de la chair n'a pas le sentiment de ce qui convient à la sainteté et à la gloire de Dieu et, après avoir multiplié les égarements et les fautes dont elle est capable, elle prétend encore pouvoir adorer Dieu sur un tel terrain !

Homme de foi, Jonathan ne se laisse pas arrêter dans son activité par les ordonnances charnelles, il profite des encouragements et du réconfort que Dieu lui donne dans le chemin ; il sait que l'action de la chair ne peut qu'amener le trouble et apporter des entraves dans le combat qu'il convient de livrer contre l'adversaire (v. 27 à 30). Et il éprouve le puissant secours de Dieu, tandis que Saül est couvert de honte et de confusion, lui, roi d'Israël, doit s'incliner devant la volonté de son peuple ! (v. 45). De tout cela, Saül n'a encore retiré aucun profit, l'humiliation qu'il vient de subir ne lui a rien appris ; la chair demeure toujours la chair, elle est incorrigible. Le verset qui termine ce chapitre 14 nous montre que Saül compte toujours sur elle et c'est ici qu'en fait se termine le règne de ce roi.

Jusqu'alors, Saül a été mis à l'épreuve de bien des manières. Avant de le rejeter définitivement, Dieu va l'éprouver une dernière fois et mettre en lumière la véritable cause de son rejet ; cette dernière mise à l'épreuve, c'est le conflit avec Amalek. Amalek est un type de l'ennemi agissant par le moyen de la chair ; il s'est attaqué au peuple une première fois, après le passage de la Mer Rouge, alors qu'Israël avait déjà reçu les ressources essentielles dont il avait besoin : la manne et l'eau du rocher ; — en figure : Christ, pain de vie, nourriture de l'âme et le Saint Esprit, donné comme fruit du sacrifice de Christ. Exode 17:8-16 nous dit comment fut remportée la victoire du peuple sur Amalek : Moïse intercédant sur la montagne, Josué combattant dans la plaine, à la tête du peuple. Tel est le secret de la victoire pour nous aussi : Christ en haut, l'Esprit ici-bas. La victoire remportée, l'Éternel dit à Moïse : « Écris ceci pour mémorial dans le livre, et fais-le entendre à Josué, que *j'effacerai*

entièrement la mémoire d'Amalek de dessous les cieux » (v. 14). C'est le côté de Dieu, le côté de la puissance. Mais il y a aussi celui de notre responsabilité, il est conforme au caractère du Livre dans lequel nous trouvons cela présenté, savoir le Deutéronome (25:17-19) ; Moïse rappelle au peuple qui va passer le Jourdain et entrer en Canaan, ce que fit Amalek lors de la sortie d'Égypte et l'invite, lorsque dans le pays de la promesse l'Éternel lui aura donné du repos de tous ses ennemis, à détruire ce redoutable adversaire : « tu effaceras la mémoire d'Amalek de dessous les cieux ». Et ici il est ajouté, ce qui ne pouvait pas être dit en Exode 17 puisqu'il s'agissait là de ce que Dieu fera : « tu ne l'oublieras pas » (Deut. 25:19).

Samuel rappelle à Saül cette responsabilité et lui ordonne : Va maintenant, et frappe Amalek, et vous détruirez entièrement tout ce qui est à lui, et tu ne l'épargneras pas, mais tu feras mourir les hommes et les femmes, les enfants et ceux qui têtent, les bœufs et les moutons, les chameaux et les ânes » (1 Sam. 15:2, 3). La chair croit pouvoir obéir à ce que Dieu demande, mais elle ne peut jamais obéir entièrement et elle s'estime satisfaite d'avoir obéi un peu. Nous avons vu au chapitre 13 qu'elle ne sait pas demeurer dans l'attente patiente du moment que Dieu a choisi. Nous voyons ici qu'elle ne sait pas combattre jusqu'au bout quand Dieu le lui commande. Et nous retirons de ce début du chapitre 15 un enseignement très important : ne pas exécuter la parole divine entièrement, c'est aux yeux de Dieu, ne pas l'exécuter du tout (v. 11). Combien cela est différent de nos propres appréciations !

Saül et le peuple épargnent le meilleur et c'est ce que fait la chair : il y a toujours ce qui a belle apparence et la chair se complaît dans les apparences, elle y attache plus de prix qu'à la réalité, méconnaissant le jugement que Dieu porte (cf. 1 Sam. 16:7) et désobéissant aux commandements qu'Il donne.

L'Éternel envoie Samuel vers Saül. Comme autrefois Moïse, lors de l'affaire du veau d'or, intercédait pour le peuple coupable, Samuel « cria à l'Éternel toute la nuit » pour le roi coupable (v. 11). Mais il obéit, comme Moïse aussi avait obéi (v. 12). Lorsqu'il arrive auprès de Saül, ce dernier n'attend pas que Samuel lui ait dit quoi que ce soit, c'est lui qui le premier prend la parole. Impatience de la chair ! Et il n'ouvre la bouche que pour se glorifier : « Béni sois-tu de l'Éternel ! j'ai exécuté la parole de l'Éternel » (v. 13). Mais Samuel, aussitôt, le met en présence de son péché : les preuves de sa désobéissance sont là : le « bêlement de brebis » et le « beuglement de bœufs » (v. 14). Saül agit alors de la même manière qu'Aaron autrefois (cf. Exode 32:22 à 24) : lui est innocent, c'est le peuple qui est coupable. « Ils les ont amenés des Amalékites, car le peuple a épargné le meilleur du menu et du gros bétail... ». Mais il y a une excuse, si souvent entendue et que la chair met en avant pour essayer de se justifier : elle prétend n'avoir en vue que le service de Dieu et pense que la fin justifie les moyens, comme si Dieu pouvait être honoré avec le fruit d'une désobéissance ! Telle est l'excuse que Saül fait valoir : « ... pour sacrifier à l'Éternel, ton Dieu ». Puis il termine : « et le reste, nous l'avons détruit *entièrement* » (v. 15). Ici c'est « nous » et non pas « le peuple ».

Samuel l'empêche d'aller plus loin : « Arrête, et je te déclarerai ce que l'Éternel m'a dit cette nuit » (v. 16). Ce sont à peu près ces mêmes paroles qu'il lui avait fait entendre, au moment où il allait procéder à son onction de roi (9:27). Maintenant, c'était pour lui faire connaître que Dieu l'avait rejeté. Aux questions posées par le prophète, Saül répond, mais c'est encore et toujours pour se justifier ; lui, il a obéi (v. 20), c'est le peuple qui a désobéi (v. 21). Combien sera différente, dans une autre circonstance, l'attitude de David, le roi selon le cœur de Dieu, celui qui prendra place sur le trône d'Israël à la suite du roi rejeté : « Et David, quand il vit l'ange qui frappait parmi le peuple, parla à l'Éternel, et dit : Voici, moi j'ai péché, et moi j'ai commis l'iniquité ; mais ces brebis qu'ont-elles fait ? Que ta main, je te prie, soit sur moi et sur la maison de mon père » (2 Samuel 24:17). Combien plus belle encore la conduite de celui qui a pu dire, au moment où Il allait à la croix : « Je vous ai dit que c'est moi ; si donc vous me cherchez, laissez aller ceux-ci » (Jean 18:8).

Saül reprend les mêmes arguments que ceux qu'il avait déjà mis en avant une première fois, il ajoute cependant un détail : ce que le peuple a épargné, c'était pour le sacrifier « à l'Éternel, ton Dieu » — le Dieu dont tu viens revendiquer les droits, semble-t-il dire à Samuel — mais encore, pour le sacrifier « à Guilgal », à Guilgal où déjà Saül avait pris la place du prophète et offert l'holocauste (13:9). La chair pense pouvoir offrir quelque chose à Dieu, dans l'ignorance où elle est que cela lui est impossible et qu'elle doit même être mise entièrement du côté ; et, davantage encore, elle veut offrir ce qui est le fruit de sa désobéissance. Or, dit Samuel : « L'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce qu'on écoute la voix de l'Éternel ? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers » (15:22). Et, vérité que la chair n'admettra et ne comprendra jamais, le sacrifice des désobéissants est mis par Dieu sur le même pied que celui offert à des idoles. Samuel ajoute, en effet : « Car la rébellion est comme le péché de divination, et l'obstination comme une idolâtrie et des théraphim ». Cela nous permet de comprendre la portée de 1 Corinthiens 10:18-22. Sans doute n'y a-t-il pas aujourd'hui, dans la chrétienté, de « table des démons » et, en tous cas, il n'est pas possible d'appeler de ce nom les différentes tables dressées par tant de dénominations, tables avec lesquelles nous ne pouvons être en communion ; mais précisément, nous ne pouvons être en communion avec elles parce que ce principe y est méconnu : « écouter est meilleur que sacrifice ». On y présente des sacrifices, tout en perdant de vue les enseignements que Dieu nous donne dans sa Parole concernant la sainteté de la table du Seigneur, le culte « en esprit et en vérité » qui doit être rendu au Père par de « vrais adorateurs » (cf. Jean 4:23:24). Peut-être, il est vrai, retient-on quelques-uns de ces enseignements mais, nous l'avons vu (v. 11), aux yeux de Dieu nous n'avons pas obéi à sa Parole si nous n'avons obéi qu'à une partie des instructions qu'elle nous donne.

L'obéissance est le caractère essentiel de la foi. Le roi selon la chair a désobéi une première fois, à Guilgal (ch. 13), de sorte que Samuel a dû lui dire : « Ton règne ne subsistera pas : l'Éternel s'est cherché un homme selon son cœur, et l'Éternel l'a établi prince sur son peuple, car tu n'as pas gardé ce que l'Éternel t'avait commandé » (13:14) ; il désobéit une seconde fois, ne tenant aucun compte de l'avertissement reçu par la bouche du prophète, de la part de l'Éternel, aussi doit-il entendre la sentence maintenant prononcée : « Parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, il t'a aussi rejeté comme roi » (15:23).

Saül, cette fois, sera-t-il touché ? Celui qui ne se fierait qu'aux apparences pourrait le croire, car il s'écrie : « J'ai péché, car j'ai transgressé le commandement de l'Éternel et tes paroles... », mais il n'y a là que des paroles, sans aucune humiliation vraie et avec encore le désir de s'excuser en faisant retomber la faute sur d'autres : lui, le roi, a craint le peuple et écouté sa voix (v. 24). Telle sera toujours l'humiliation de la chair ! Saül demande à être pardonné, mais c'est trop tard, Samuel ne peut que lui confirmer (v. 26) ce qu'il lui avait déjà dit (v. 23). Il essaie pourtant encore de fléchir le cœur du prophète : « J'ai péché » dira-t-il une seconde fois, ajoutant aussitôt : « honore-moi maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple et en la présence d'Israël » (v. 30). Il ne pense qu'à sa propre gloire et a tellement peu conscience de son péché qu'il demande à être honoré devant tout le peuple ! Sa confession est une confession des lèvres, sans aucun exercice de conscience. Et c'est Samuel qui exécutera la sentence contre le roi d'Amalek (v. 32, 33).

Que d'enseignements nous trouvons dans la Parole, en considérant l'histoire du règne de Saül, ou encore bien d'autres passages qui nous montrent ce qu'est la chair, même avec les meilleures apparences et un grand désir d'accomplir l'œuvre de Dieu ! Pussions-nous les considérer avec fruit, afin que nous soyons sans cesse gardés de mettre la chair en avant, la laissant agir. Qu'au contraire, la mettant à la place que Dieu lui donne, la mort, nous soyons rendus capables de vivre la vie de la foi, nous laissant conduire et diriger en toutes choses par l'Esprit de Dieu. Dans tout ce qui concerne la vie chrétienne, la marche, le service, combien peu nous savons ce qu'est cette vie de la foi, ce que c'est qu'attendre les directions de l'Esprit, avancer dans sa dépendance ! Nous cherchons au contraire, bien souvent, à tout régler selon nos propres pensées, nous établissons des plans, nous

prenons des dispositions comme on peut le faire dans ce monde, dans la chrétienté peut-être, imitant ce qui n'est au fond que l'activité de la chair religieuse, la plus subtile activité de la chair car elle revêt une apparence trompeuse pour beaucoup. Et cela explique inconséquences dans la marche individuelle ou collective, pauvreté du service... Dieu veuille nous accorder de mieux comprendre sa pensée et d'être rendus capables de réaliser ce qu'il attend de nous. Nous ne pourrons l'accomplir que dans la dépendance de l'Esprit, ayant son secours et ses directions, vivant de foi et par la foi.



## C'EST À CELUI-CI QUE JE REGARDERAI - Ésaïe 66:2

(Délivrances de l'Éternel et état d'esprit qui s'y rapporte)

ME 1955 p. 3

Au début de l'année écoulée, notre attention avait été arrêtée sur les chapitres 4 à 7 du premier Livre de Samuel (M.E. 1954, p. 3). La méditation de cette portion de la Parole de Dieu nous conduisait à remarquer que le secours d'en-haut n'avait pas été accordé à Israël en 1 Samuel 4, mais seulement en 1 Samuel 7. Dans le premier de ces deux chapitres, c'est : « Pourquoi l'Éternel nous a-t-il *battus* aujourd'hui... ? » ; dans le second : « L'Éternel nous a *secourus* jusqu'ici », et les versets 2 à 9 de ce chapitre 7 nous disent pourquoi il put en être ainsi : en premier lieu, « toute la maison d'Israël se lamenta après l'Éternel », exprimant une réelle souffrance et soupirant après le retour de l'arche ; ensuite, l'Éternel encourageant en cela le peuple dans le cœur duquel Il avait discerné les premiers indices d'un retour vers Lui, Samuel trace devant eux le seul chemin qu'ils avaient à suivre pour obtenir la délivrance (v. 3) ; enfin, les fils d'Israël conformèrent leurs voies à l'enseignement du prophète (v. 4), de sorte qu'ils furent dans la condition morale qui leur permettait de venir à Mitspa (v. 5), le lieu où jadis Israël était « sorti en bataille à la rencontre des Philistins » et où l'arche de Dieu avait été prise pour être ensuite transportée à Asdod (4:1 ; 5:1). À Mitspa, le peuple répand de l'eau devant l'Éternel, jeûne et fait sa confession : « Nous avons péché contre l'Éternel » (7:6). Désormais, l'Éternel peut secourir ! C'est Lui qui, par le moyen des Philistins, avait agi à l'égard de son peuple pour le discipliner. « Il a commandé, et a fait venir un vent de tempête » (Ps. 107:25) ; c'est Lui qui, maintenant, déploie sa puissance en faveur d'Israël restauré et met en déroute les Philistins. « Il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent » (Ps. 107:29). Samuel peut ainsi dresser « la pierre de secours » et dire : « L'Éternel nous a secourus jusqu'ici ». « Et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et il les conduit au port qu'ils désiraient. Qu'ils célèbrent l'Éternel pour sa bonté, et pour ses merveilles envers les fils des hommes ; et qu'ils l'exaltent dans la congrégation du peuple, et le louent dans l'assemblée des anciens ! » (Ps. 107:30 à 32).

En commençant l'année nouvelle, peut-être convient-il de revenir sur l'enseignement contenu dans ces chapitres : il nous sera particulièrement utile si nous avons connu des circonstances au cours desquelles nous n'avons pas été délivrés, bien que nous ayons soupiré après la délivrance et prié pour cela. Sans doute avons-nous rappelé ce que Dieu a fait pour nous dans le passé et répété : « L'Éternel nous a secourus jusqu'ici », comptant sur son aide encore une fois, mais il semble qu'il n'y a pas de secours, que Dieu nous dit, comme autrefois à son peuple : « Vous m'avez abandonné, et vous avez servi d'autres dieux ; c'est pourquoi je ne vous sauverai plus » (Juges 10:13). N'aurions-nous pas oublié de mettre en pratique ce que nous lisons en 1 Samuel 7:2 à 12, perdu de vue que l'Éternel ne « fut en peine de la misère d'Israël » qu'après que les Israélites eurent ôté « du milieu d'eux les dieux étrangers, et servirent l'Éternel » (Juges 10:16).

Si la main de Dieu est sur nous, « humilions-nous donc sous la puissante main de Dieu » (1 Pierre 5:6). Les exhortations à l'humiliation ne manquent pas dans les Écritures, elles sont particulièrement de saison aujourd'hui. Mais ce que Dieu nous demande, ce n'est pas tant de prendre une attitude extérieure de contrition, si bonne qu'elle soit, ou bien de multiplier des réunions d'humiliation, si nous ne sommes pas dans l'état moral convenable pour cela ; nos paroles risqueraient alors d'aller au-delà de ce que nous éprouvons et de viser peut-être le cas d'un autre, tandis que nous perdrons de vue notre propre état. Nous nous humilions volontiers pour les manquements de nos frères, oubliant que la question du prophète Oded n'est pas seulement pour l'armée d'Israël revenant à Samarie : « N'avez-vous pas avec vous, *ne concernant que vous*, des péchés contre l'Éternel, votre Dieu ? » (2 Chron. 28:10).

C'est par l'humiliation individuelle qu'il faut commencer, un travail de Dieu dans nos cœurs et nos consciences nous amenant à la repentance, au jugement de nos voies et au rejet des idoles, car l'humiliation vraie se traduit par des actes. Ce n'est qu'après que les fils d'Israël eurent ôté « les Baals et les Ashtoreths » que Samuel put convoquer le peuple : « Assemblez tout Israël à Mitspa » (1 Sam. 7:4 et 5). Que rien en nous ne s'oppose à ce travail que Dieu veut opérer en chacun de nos cœurs afin de pouvoir ensuite nous secourir et nous bénir !

« C'est à *celui-ci* que je regarderai : à l'affligé, et à celui qui a l'esprit contrit et qui tremble à ma parole » (Ésaïe 66:2). Chacun pour ce qui nous concerne, et en vérité, puissions-nous être « celui-ci » !

## QUELQUES REMARQUES À PROPOS DE 1 ROIS 18

ME 1955 p. 197

Comme Moïse lors de l'affaire du veau d'or, Élie n'avait en vue que la gloire de l'Éternel. Parce qu'il se tenait « devant l'Éternel », il pouvait aimer le peuple d'un amour vrai ; occupant cette place, il entraînait en effet dans l'intelligence des pensées divines à l'égard d'Israël, de sorte que, priant avec instance, il ne demandait pas autre chose que ce que Dieu voulait accomplir afin de pouvoir bénir son peuple à la fin. Pour être en état de recevoir cette bénédiction et, plus encore, d'en jouir, Israël devait d'abord passer trois ans et six mois durant lesquels, la pluie retenue, la famine était douloureusement sentie. Dieu châtiât son peuple, dans le cœur duquel Il voulait opérer un travail de repentance, conduisant à l'humiliation sans laquelle la bénédiction ne pouvait lui être dispensée.

Achab était monté sur le trône, septième d'une succession de rois qui avaient toujours fait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ». Jéroboam, Nadab, Baësha, Éla, Zimri, Omri avaient tous agi selon les pensées de leur propre cœur, avançant toujours plus dans un chemin d'iniquité, que leur règne eût duré vingt-quatre ans, comme celui de Baësha, ou sept jours, comme celui de Zimri. Le mal allait croissant et faisait de très rapides progrès. Comme dans tous les temps où l'ensemble a failli, la fidélité est individuelle ; nous la trouvons chez Abija aux jours de Jéroboam, chez Élie aux jours d'Achab.

La main de l'Éternel était sur son peuple, la famine qui sévissait en constituait le signe visible. Cela parlerait-il au cœur et à la conscience d'Achab ? Non, une seule pensée occupe le roi d'Israël : échapper aux conséquences de la discipline envoyée par Dieu. Le jugerions-nous en cela ? N'est-ce pas ainsi que nous faisons bien souvent, lorsque notre infidélité nous attire telle ou telle dispensation par le moyen de laquelle Dieu voudrait nous ramener à Lui ? — « La famine était forte à Samarie ». Que fait Achab ? Il va « dans le pays, à toutes les sources d'eaux, et à tous les torrents ». Est-ce afin d'y chercher quelque nourriture et quelque rafraîchissement pour le peuple ? Non ! Ce qui le préoccupe, c'est d'avoir de l'herbage pour ses chevaux et ses mulets (comp. Deut. 17:14 à 16 et 1 Rois 10:28 et 29). Il ne pense ni à Dieu ni à son peuple dans la souffrance. Tel était alors le roi d'Israël, chargé de conduire le peuple sur lequel il régnait et investi pour cela d'une autorité donnée par Dieu ! Sa défaillance dans l'exercice de la mission qui lui avait été confiée est complète. Quelle responsabilité pesait sur lui, à laquelle il n'a pas su faire face, occupé qu'il était de lui-même et de ses biens !

À la cour d'Achab vivait un homme pieux, « craignant beaucoup l'Éternel », Abdias. Lui avait à cœur les intérêts du peuple ; aussi, malgré les difficultés inhérentes à la fausse position dans laquelle il se trouvait, il savait cacher et nourrir les prophètes de l'Éternel pourchassés par l'impie Jésabel. D'une part, l'on peut déplorer le manque d'énergie d'Abdias, qui le rend incapable de sortir de la maison d'Achab et de Jésabel, de se séparer du mal au sein duquel il vivait ; d'autre part, son désir de faire quelque chose pour Dieu, son zèle en faveur des prophètes de l'Éternel traversant la détresse, malgré tous les risques que cela comportait pour lui, sont bien propres à nous exciter à jalousie. Mais ne cherchons pas — nous y sommes si naturellement portés — quelque excuse à nos manquements dans le bien que nous pouvons faire au travers de ces manquements même ! Comme on eût aimé voir un Abdias, désireux de servir l'Éternel en servant ses prophètes, quitter la maison d'un roi et d'une reine qui faisaient ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel et adoraient les Baals, se séparer sans faiblesse ni hésitation du mal avec lequel il était en contact et aller avec foi dans le chemin où Dieu l'aurait certainement conduit et où il aurait pu faire des expériences semblables à celles d'Élie ! Hélas ! il demeure chez Achab et, dans la position qui est la sienne, il doit servir ce mauvais maître : il va, lui aussi, parcourir le pays pour chercher de l'herbage pour les chevaux. Voilà comment, dans des jours où le peuple de Dieu souffre de la famine, il doit employer son temps et exercer son activité, comment un croyant qui demeure dans une fausse position est souvent appelé à faire tout autre

chose que ce qu'il désirerait et devrait accomplir pour le service de Dieu ! Il est toujours vrai que « nul ne peut servir deux maîtres ». Que d'instructions à recueillir à cet égard dans l'histoire d'Abdias !

Élie, homme dépendant, n'agit que sur l'ordre de Dieu et, quand Il a commandé, obéit aussitôt. L'Éternel, le seul maître qu'il servait, lui avait dit : « Va, montre-toi à Achab, et je donnerai de la pluie sur la face de la terre ». Sans attendre, « Élie s'en alla pour se montrer à Achab ». Peut-être, après les jours paisibles qu'il venait de passer au Kérith ou à Sarepta, avait-il quelques craintes à la pensée de se trouver devant Achab. Mais qui jamais va à la guerre à ses propres dépens ? Élie pouvait être assuré que Dieu le conduirait et le soutiendrait dans la lutte. De sorte que, quoiqu'il en soit, il va sans crainte. Expérience toujours faite par celui qui obéit fidèlement, n'ayant d'autre désir que de remplir le service que Dieu lui confie !

En chemin, c'est Abdias qu'il rencontre le premier, grâce de Dieu sans doute. Combien sont différentes, nous l'avons vu, les positions de l'un et de l'autre ! Élie s'est laissé conduire, il a obéi pour aller au Kérith, obéi encore quand il a fallu partir à Sarepta, obéi toujours pour se rendre devant Achab et il sait que, malgré tous les dangers qu'il peut rencontrer sur son chemin, « aujourd'hui il se montrera à lui ». Il le sait parce que c'est Dieu qui l'envoie. Quelle confiance donne l'obéissance ! Abdias ne doute pas de la puissance de l'Éternel susceptible de se déployer en faveur du prophète, mais cela même le remplit d'effroi car il voit bien, ou plutôt il pense que les conséquences seront tout autres pour lui ; aussi, ne peut-il exécuter l'ordre qu'Élie lui avait donné : « Va, dis à ton seigneur : Voici Élie ! ». Il craint pour sa vie parce qu'il est persuadé que lorsque Achab viendra pour se saisir de lui, le prophète aura déjà été mis à l'abri par une miséricordieuse intervention de la puissance d'en haut. Comme Abdias entre peu dans les pensées de l'Éternel ! Il connaît la puissance de Dieu, il sait qu'elle s'exerce en faveur des siens, il l'a dans doute expérimenté maintes fois, mais il ignore tout de ses desseins envers son peuple. Est-il possible d'être instruit des pensées divines quand on demeure à la cour d'Achab ? C'est Élie qui va lui faire connaître ce que Dieu se propose ; il remplira ensuite la mission dont le prophète l'a chargé.

C'est ainsi que le roi d'Israël vient à la rencontre d'Élie. La première parole qu'il lui adresse est un reproche, et même une accusation : « Est-ce bien toi, celui qui trouble Israël ? ». Témoin fidèle, désireux de maintenir la gloire de Dieu au milieu de son peuple en ramenant les cœurs à l'Éternel, Élie était pourtant accusé de « troubler Israël ! »

Après le péché d'Acan, Josué pouvait déclarer, et à juste titre, à celui qui avait péché « contre l'Éternel, le Dieu d'Israël » : « Comme tu nous as troublés ! ». La gloire de l'Éternel n'était pas le mobile qui avait fait agir Acan : bien au contraire, il ne pouvait « donner gloire à l'Éternel, le Dieu d'Israël » qu'après avoir confessé son péché. — En d'autres circonstances, Jonathan était fondé à dire : « Mon père a troublé le pays » (1 Sam. 14:29). Saül avait montré, en effet, combien peu il connaissait la pensée de Dieu, alors qu'Élie en avait acquis l'intelligence en se tenant sans cesse « devant l'Éternel ». C'est ainsi que Saül, père de Jonathan, avait été amené à agir d'une manière charnelle et l'intervention de la chair produit toujours du trouble.

Comme ce fut le cas pour Élie en présence d'Achab, en d'autres temps aussi l'on a accusé de « troubler » le peuple de Dieu ceux qui, présentant la Parole, désiraient maintenir l'autorité de son enseignement afin que Dieu puisse être glorifié dans les siens. On l'a fait souvent pour avoir une apparente tranquillité, ne présentant en rien les caractères de la paix selon Dieu. Que Paul et Silas prêchent la Parole à Philippes et, aussitôt, ils sont conduits aux préteurs et ainsi présentés : « Ces hommes-ci, qui sont Juifs, mettent tout en trouble dans notre ville ». Même accusation à Thessalonique contre ceux « qui ont bouleversé la terre habitée » (Actes 16:11 à 21 et 17:1 à 9).

Le peuple d'Israël, entraîné par les Jéroboam, Nadab, Baësha, Éla, Zimri, Omri, Achab, s'était tourné vers les idoles. Mais l'Éternel, qui l'aimait, ne pouvait le laisser dans cet état et c'est pour le ramener à Lui qu'Il avait suscité Élie. À la prière d'Élie, Il avait interrompu les relations entre le ciel et la terre, fait cesser la pluie, mis un terme à la bénédiction qui, jusque là et pour un temps, avait été répandue sur Israël malgré son infidélité. De sorte que le peuple, sur qui pesait maintenant le châtement de Dieu, traversait des jours d'épreuve et connaissait la souffrance. Mais le cœur de l'homme est le même dans tous les temps, il ne veut pas accepter de reconnaître sa culpabilité et refuse de confesser que si la main de Dieu est sur lui c'est en raison de son péché ! Ce refus est souvent, toujours devrait-on dire, l'obstacle à la restauration que Dieu voudrait opérer en vue de la bénédiction.

Dieu soit béni de ce qu'Il avait suscité un Élie, manifestant l'énergie de la foi dans ces jours si sombres de l'histoire du peuple. Si tous avaient été comme Abdias, ou comme les sept mille, nul n'aurait osé affronter Baal et ses prophètes qui auraient ainsi maintenu le peuple dans la condition misérable où il se trouvait, privé de la bénédiction divine. Certes, ni Abdias ni les sept mille n'étaient accusés de « troubler Israël » qui aurait pu continuer à mener la vie plus ou moins paisible qui était la sienne avant ces jours de famine, mais en foulant aux pieds la gloire de l'Éternel. Dans sa grâce, Dieu avait préparé Élie, l'avait fortifié pour le combat qu'il aurait à livrer et lui avait enseigné ce qui était le secret de sa puissance, de son énergie victorieuse : se tenir constamment « devant l'Éternel ».

Accusé de « troubler Israël », Élie dénonce la véritable cause du « trouble » : « Je ne trouble pas Israël, mais c'est toi et la maison de ton père, parce que vous avez abandonné les commandements de l'Éternel et que tu as marché après les Baals ». L'accusé devient maintenant accusateur, « le jugement retourne à la justice » (Ps. 94:15). Le roi d'Israël voyait bien quelles étaient les conséquences de la famine mais il perdait de vue que si le peuple était dans une telle détresse, c'est parce qu'il avait « abandonné les commandements de l'Éternel » pour « marcher après les Baals ». Et qui, sinon lui, Achab, l'avait conduit dans un tel chemin ? — Dans des jours où Dieu est contraint à faire passer son peuple infidèle par une douloureuse discipline, on ne considère que les souffrances, oubliant le péché qui en est la cause. Que, par exemple, un croyant, ou une assemblée traverse des circonstances de même nature que celles d'Israël aux jours d'Achab, l'on s'arrêtera aux circonstances elles-mêmes, peut-être ira-t-on jusqu'aux causes secondes mais généralement pas plus loin. Or, il convient d'aller jusqu'au fond des choses, jusqu'au point de départ, afin que le mal soit jugé dans sa racine même. Il ne peut y avoir de vraie restauration sans ce jugement foncier.

Le moment est venu où Israël doit être mis à l'épreuve. L'Éternel l'avait préparé en vue de cela durant ces jours de famine et Lui qui sonde les cœurs savait jusqu'à quel point le travail de restauration avait été accompli. C'est tout au long de disciplines souvent très douloureuses que Dieu opère dans le cœur et la conscience des siens ; et quand Il a fait en eux un travail qu'Il doit faire et que seul Il peut faire, Il en manifeste les résultats au travers d'une mise à l'épreuve. Les huit cent cinquante faux prophètes rassemblés sur le Carmel. Élie s'adresse à « tout le peuple » : « Combien de temps hésitez-vous entre les deux côtés ? ». Dieu ne veut pas d'une marche irrésolue, il est nécessaire que le peuple fasse le choix. Mais, « le peuple ne lui répondit mot ». Alors, Élie met en évidence, en premier lieu, la folie et l'impuissance de tout le système idolâtre dans lequel Israël, conduit par Achab, s'était si longtemps complu. Puis il invite le peuple à s'approcher et « répare l'autel de l'Éternel, qui avait été renversé » ; il prend « douze pierres, selon le nombre des tribus des fils de Jacob », ne s'arrêtant pas à ce qu'il voyait autour de lui mais s'attachant à la parole de l'Éternel, qui avait dit : « Israël sera ton nom ». Il bâtit « avec les pierres un autel au nom de l'Éternel », proclame ainsi l'unité du peuple, de ce peuple qui apparaissait divisé, et enfin, demande à Dieu de manifester qu'Il est « Dieu en Israël », qu'il est lui, Élie, son serviteur et que tout ce qu'il a fait, lui qu'Achab avait accusé de « troubler Israël », c'était « par sa parole ».

Déjà, la foi d'Élie proclame la délivrance du peuple : « tu as ramené leur cœur », peut-il dire à l'Éternel. Élie le sait, il demande à Dieu de lui répondre afin que le peuple, à son tour, le sache. Et Dieu répond à la foi vivante et si pleine d'énergie de son serviteur quand il est manifesté aux yeux de tous qu'Israël revient à l'Éternel : « et ils tombèrent sur leurs faces, et dirent : l'Éternel, c'est lui qui est Dieu ! ». Le mal jugé — les prophètes de Baal égorgés au torrent de Kison — il n'y a plus, dès lors, aucun obstacle à la bénédiction, Dieu peut envoyer la pluie, « une forte pluie ».

En vue de la bénédiction du peuple de Dieu aujourd'hui, puissions-nous recueillir et mettre en pratique l'enseignement de la Parole ! Cette parole divine ne reviendra pas à lui sans effet, c'est notre confiance parce que Lui nous en donne l'assurance ; elle fera ce qui est son plaisir et accomplira ce pour quoi il l'a envoyée. Alors, nous sortirons avec joie et nous serons conduits en paix ! (Ésaïe 55:11, 12).

## **SUR LE RÈGNE ET LA FIN DES ROIS DE JUDA, d'après le second livre des Chroniques**

ME 1976 p.29, 67, 96, 122.

### **De Salomon à Athalie, les leçons du livre des Chroniques**

Après le règne de Salomon (1015 à 975 A.C.) le royaume fut divisé : Roboam régna sur Juda et Benjamin, Jéroboam sur les dix autres tribus (1 Rois 11:29 à 40 ; 2 Chron. 10:15 à 11:4) et l'Éternel fait dire à Roboam par Shemahia, homme de Dieu : « C'est de par moi que cette chose a eu lieu » (2 Chron. 11:4). En fait, elle était la conséquence des fautes commises par Salomon à la fin de son règne, ainsi que l'Éternel le lui avait déclaré (1 Rois 11:9 à 13). Mais les défaillances de Salomon ne sont pas mentionnées dans le second livre des Chroniques, qui met surtout en relief le déploiement de la grâce divine envers les rois de Juda. Par la bouche de Nathan, le prophète, l'Éternel avait fait connaître à David ce qui adviendrait après son départ, notamment au sujet de « sa semence » : « Lui, bâtira une maison à mon nom ; et j'affermirai le trône de son royaume pour toujours. Moi, je lui serai pour père, et lui me sera pour fils » (2 Sam. 7:12 à 14). Mais ces paroles ne pouvaient avoir leur plein accomplissement à l'égard de Salomon ; elles concernaient un plus grand que lui (cf. Hébr. 1:5), le vrai « fils de David », Celui qui est tout à la fois « la racine et la postérité de David » (Apoc. 22:16). Pour sa venue en son jour, il convenait donc que fût maintenue la lignée de David et c'est pourquoi nous lisons : « Mais l'Éternel ne voulut point détruire la maison de David, à cause de l'alliance qu'il avait faite avec David et selon ce qu'il avait dit, qu'il lui donnerait une lampe, à lui et à ses fils, à toujours » (2 Chron. 21:7). Dans le second livre des Chroniques, nous voyons se déployer les efforts de l'ennemi pour essayer d'éteindre « la lampe » : tandis que se succèdent les rois de Juda, à l'égard de chacun se manifeste, avec plus ou moins de succès, le travail de Satan en vue du résultat auquel il aurait voulu parvenir mais qu'il ne pouvait atteindre, car Dieu veillait sur l'accomplissement de sa promesse. Ni les efforts de l'adversaire, ni les infidélités des rois de Juda ne pouvaient empêcher la réalisation du propos divin. En considérant ces différents règnes, certains d'entre eux tout au moins, nous disons avec l'apôtre inspiré : « Là où le péché abondait, la grâce a surabondé » (Rom. 5:20).

Si la grâce de Dieu se déploie tout au long, si l'Esprit Saint n'omet rien de ce qu'elle a produit, même chez certains des plus mauvais rois, il n'en est pas moins vrai que Dieu apprécie la fidélité, désapprouve manquements et défaillances. L'un de nos conducteurs a remarqué que même « jusque dans la mort, Dieu exprime son approbation ou son mécontentement sur la conduite des rois » (Méditations sur le second livre des Chroniques, par H. R. — page 194 — ouvrage qui pourra être consulté avec profit pour plus de développements sur les règnes des rois de Juda). C'est sur ce point que nous désirerions nous arrêter plus particulièrement. La fin de chacun des rois de Juda est généralement en rapport avec ce qu'a été le règne, une manifestation de grâce apparaissant visiblement en plusieurs cas. — Une telle pensée doit donner à réfléchir à chaque croyant : nous avons une vie à vivre, comment la vivons-nous et quelle sera notre fin ? Que la considération de ce sujet nous conduise à de sérieux et profitables exercices ! Ne nous bornons pas à l'étude historique des faits, « toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction » (Rom. 15:4).

Après les règnes de David et Salomon, le royaume étant divisé, dix-neuf rois se succédèrent sur le trône de Juda — avec en outre l'interrègne d'Athalie, épouse de Joram de Juda et mère d'Achazia, « conseillère à mal faire », « méchante femme » qui, après la mort de son fils, « se leva et extermina toute la semence royale de la maison de Juda » (2 Chron. 22:3, 10 ; 24:7). À ce moment-là, on aurait pu penser que « la lampe » allait s'éteindre, mais la providence de Dieu veillait sur Joas, fils d'Achazia, que Jehoshabath « déroba du milieu des fils du roi qu'on mettait à mort » (22:11). Disons tout de suite qu'Athalie eut une fin misérable, que pouvait bien expliquer sa conduite : « elle alla par

l'entrée de la porte des chevaux dans la maison du roi, et là ils la mirent à mort » (23:15). — Ces dix-neuf rois régnèrent sur Juda de 975 à 588 A.C. (date de la prise de Jérusalem et de la destruction du temple), c'est-à-dire pendant une période de 387 ans (dont il faut déduire les six ans de l'interrègne dont nous venons de parler). Avant de nous occuper de la fin de ces dix-neuf rois, rappelons ce qu'a été celle de David et celle de Salomon.

## David et Salomon

Au début du chapitre 2 du premier livre des Rois, nous avons les dernières paroles de David à Salomon, son fils (v. 1 à 9) puis, il est seulement dit : « Et David s'endormit avec ses pères ; et il fut enterré dans la ville de David » (v. 10) ; nous avons davantage de détails dans le premier livre des Chroniques : « Et il mourut en bonne vieillesse, rassasié de jours, de richesses, et de gloire » (29:28). Ces expressions font ressortir, au moment où David, alors âgé de soixante-dix ans (2 Sam. 5:4) était retiré, la bénédiction apportée par la grâce divine sur ce règne de quarante années. — À propos de Salomon (et la fin de son règne nous en fait comprendre la cause), il n'est pas dit autre chose que ceci : « Et Salomon s'endormit avec ses pères ; et on l'enterra dans la ville de David, son père » (2 Chron. 9:31 — l'expression de 1 Rois 11:43 est à peu près la même).

Parmi les dix-neuf règnes qui ont suivi ceux de David et Salomon — ces dix-neuf rois ayant exercé leur autorité sur Juda — il en est un qui est sans doute le plus remarquable de tous, c'est celui d'Ézéchias. Si nous nous arrêtons sur ce qui est rapporté des rois de Juda au début de leur règne, nous mettrions sur le même plan Josaphat, Ézéchias et Josias, car ce sont les seuls rois dont il est dit qu'ils ont marché dans les voies de David, leur père (cf. 2 Chron. 17:3, 4 ; 29:2 ; 34:2). Mais si le commencement a été bon, la suite du règne a été entachée de quelques ombres, peu accusées chez Ézéchias, davantage chez Josias, plus nettes encore chez Josaphat.

## Ézéchias et Josias

Le début du règne d'Ézéchias est caractérisé par le rétablissement du culte (son premier acte, le premier mois de la première année de son règne, est d'ouvrir les portes de la maison de l'Éternel, qui avaient été fermées par Achaz, son père), la confession du péché, la purification de la maison de l'Éternel, la réorganisation de la sacrificature lévitique, la célébration de la Pâque. Après cet heureux début, Ézéchias est mis à l'épreuve par trois fois : d'abord en présence de Sankhérib, roi d'Assyrie, puis dans la maladie et enfin, dans la prospérité (2 Chron. 29 à 32). Au cours de la dernière épreuve, « Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son cœur » (32:31). En fait, Dieu ne lui a pas envoyé de châtement mais l'a fait passer par ces trois épreuves, certainement nécessaires pour son bien. — Nous lisons à propos de la fin d'Ézéchias ce qui n'a été dit d'aucun autre roi : « Et Ézéchias s'endormit avec ses pères, et on l'enterra à l'endroit le plus élevé des sépulcres des fils de David ; et tout Juda et les habitants de Jérusalem lui rendirent honneur à sa mort » (2 Chron. 32:33). Il est enterré « à l'endroit le plus élevé » : l'expression a sans aucun doute une portée morale ; et honneur lui est rendu par « tout Juda et les habitants de Jérusalem ». Quelle fin remarquable ! Dieu, qui a été glorifié par la vie d'Ézéchias, honoré par sa fidélité, n'a-t-il pas dit : « Ceux qui m'honorent, je les honorerai » (1 Sam. 2:30) ? Aussi, Ézéchias a-t-il été honoré dans sa mort.

Le règne de Josias a été également un très beau règne. Comme celui d'Ézéchias, il est marqué par un heureux réveil : Juda et Jérusalem purifiés, la maison de l'Éternel réparée, le livre de la loi retrouvé, l'humiliation réalisée et la pâque célébrée « le quatorzième jour du *premier* mois » (2 Chron. 34:35). Pourquoi donc Josias va-t-il ensuite s'engager dans le conflit que Neco, roi d'Égypte, avait avec le roi d'Assyrie à Carkemish (2 Rois 23:29) — conflit dans lequel il n'avait rien à faire ? Pourquoi refuse-t-il d'écouter « les paroles de Neco, qui venaient de la bouche de Dieu » ? Cela jette une ombre sur la fin de ce règne ; Josias est « grièvement blessé » dans la bataille où il s'est imprudemment aventuré,



« et il mourut ». Certes, il est honoré dans sa mort, mais pas au même degré qu'Ézéchias : « on l'enterra dans les sépulcres de ses pères ; et tout Juda et Jérusalem menèrent deuil sur Josias. Et Jérémie fit des lamentations sur Josias ; et tous les chanteurs et toutes les chanteuses ont parlé de Josias dans leurs lamentations jusqu'à aujourd'hui ; et on l'a établi comme ordonnance pour Israël » (35:20 à 25).

## Josaphat

On aimerait pouvoir placer le roi Josaphat dans le même groupe qu'Ézéchias et Josias ; nous y serions conduits si, comme nous l'avons dit, nous ne nous arrêtons que sur le début du règne, mais les expressions, très sobres, employées à propos de la fin ne le permettent pas : « Et Josaphat s'endormit avec ses pères, et il fut enterré avec ses pères dans la ville de David » (2 Chron. 21:1 — en 1 Rois 22:51, nous avons à peu près la même expression). Pourquoi Josaphat n'a-t-il pas été honoré dans sa mort comme devaient l'être plus tard Ézéchias et Josias ? Le début de son règne fut sans doute très heureux : il « se fortifie contre Israël », « recherche le Dieu de son père, et marche dans ses commandements », « ôte de Juda les hauts lieux et les ashères », puis « envoie ses chefs... pour enseigner dans les villes de Juda ; et avec eux les lévites », de sorte que « Josaphat alla grandissant jusqu'au plus haut degré » (2 Chron. 17:1 à 12). Mais il eut une première défaillance : « il s'allia par mariage avec Achab » (18:1). Et il s'est ainsi trouvé entraîné dans toutes les circonstances si humiliantes dont il est question au chapitre 18 : il descend vers Achab — moralement il est en effet « descendu » — et Achab, qui le reçoit richement, le « persuade » de s'associer à lui dans la guerre qu'il veut entreprendre contre le roi de Syrie. Sans se préoccuper de savoir si la chose est selon Dieu, Josaphat s'engage ; il accepte le conseil des quatre cents faux prophètes et ensuite laisse mettre en prison Michée, le prophète de l'Éternel. Puis, comme Achab le lui avait demandé, il va à la bataille revêtu de ses robes alors que le roi d'Israël s'était déguisé ; c'est ainsi qu'il devient la cible contre laquelle vont se porter les coups de l'adversaire. Se voyant perdu, « Josaphat cria, et l'Éternel le secourut ; et Dieu les porta à s'éloigner de lui », tandis qu'Achab fut tué au cours du combat, ayant été atteint par une flèche tirée « à l'aventure ». — En fait, comme Jéhu, fils de Hanani, le voyant, le lui dira, il avait « aidé au méchant » et « aimé ceux qui haïssent l'Éternel » (2 Chron. 19:2). Cependant, « il s'est trouvé de bonnes choses » en lui, dans la suite : il ramena le peuple à l'Éternel et, après avoir entendu les paroles de Jéhu, loin de s'irriter contre le voyant, comme l'avait fait Asa son père, il s'est jugé et il est revenu à ce qu'il avait réalisé au commencement de son règne. De sorte que lorsque le châtiment de Dieu s'appesantit sur lui, il n'est pas pris au dépourvu : la crainte de Dieu le caractérise et il se tourne vers lui dans la prière et le jeûne. Ce châtiment se transforme ainsi pour lui en épreuve de la foi et il est amené à faire les expériences remarquables, si souvent rappelées, dont nous parle le chapitre 20. — L'histoire du règne de Josaphat, le fait qu'il a été peu honoré dans sa mort, tout cela nous montre combien est grave aux yeux de Dieu une alliance avec le monde religieux, l'acceptation de ses présents et une activité exercée de concert avec lui, même avec les meilleurs objectifs devant soi — d'une façon générale le « joug mal assorti » sous lequel le croyant ne doit jamais se mettre (voir 2 Cor. 6:14 à 18).

Il convient de souligner que les conséquences du faux pas de Josaphat furent plus graves encore pour les rois qui lui succédèrent. C'est son fils Joram qui avait épousé Athalie, fille d'Achab (18:1) ; il introduisit donc dans la famille royale cette « méchante femme », cette « conseillère à mal faire ». De tristes conséquences en résultèrent dans le règne de Joram et dans celui de son fils, Achazia (21:12 à 20 ; 22:1 à 9) — deux règnes à propos desquels il a été remarqué d'abord qu'on n'y trouvait « pas un seul fait qui ne doive attirer un jugement définitif sur Juda » et ensuite que Dieu, cependant toujours attentif aux « bonnes choses », ne pouvait reconnaître aucun bien chez ces deux rois (Méditations sur 2 Chron., p. 109). Que dire, par ailleurs, de la fureur meurtrière d'Athalie, « exterminant toute la semence royale de la maison de Juda » après la mort d'Achazia, de telle sorte qu'il pouvait sembler que Satan avait triomphé et que la « lampe » était éteinte ? Sans doute Joas fut providentiellement épargné, mais combien douloureuse fut sa fin ! (24:25). — Anticipant un peu sur

la suite de notre sujet, nous donnons ici ces quelques indications pour faire ressortir les graves conséquences de la faute de Josaphat. Et sans doute vaut-il la peine d'ajouter encore ceci : un faux pas nous apparaît parfois comme chose de peu d'importance et ses conséquences sont sous-estimées — que le faux pas de Josaphat soit pour nous un avertissement utile ! Il a eu des suites douloureuses non seulement dans sa vie à lui mais encore dans sa descendance : chez son fils Joram et son petit-fils Achazia, comme nous venons de le rappeler ; chez son arrière-petit-fils Joas et même chez le fils de ce dernier, Amatsia, et son petit-fils Ozias. Quelle triste fin que celle de tous ces rois : Joram, Achazia, Joas, Amatsia, Ozias ! Et cependant, Josaphat s'était humilié et avait été restauré. On ne voit pas cependant qu'il se soit humilié sur ce point précis : « il s'allia par mariage avec Achab ». Or, c'était le point de départ ; c'est ce qui l'avait conduit à « descendre vers Achab à Samarie », à se laisser « persuader » de monter contre Ramoth de Galaad, à s'engager inconsidérément et à engager son peuple sans même avoir consulté l'Éternel, à mettre sur le même plan les quatre cents faux prophètes et le prophète de l'Éternel, à « aider au méchant » et à « aimer ceux qui haïssent l'Éternel » ! Et c'est peut-être pour cela que les conséquences de ce faux pas ont pesé sur sa descendance.

On ne saurait donc placer Josaphat dans un groupe de trois rois, avec Ézéchias et Josias. Nous bornant à considérer ce qui est dit de leur fin, ce serait plutôt avec Roboam, Abija et Jotham que nous le rangerions ; mais en nous arrêtant sur les détails concernant ces divers règnes, il semble — eu égard à ce que nous lisons notamment dans les chapitres 17 et 20 — qu'il est convenable d'accorder à Josaphat une place à part, c'est pourquoi nous avons parlé de lui tout d'abord.

### **Roboam, Abija et Jotham**

À propos de chacun de ces trois rois, l'Écriture dit : il « s'endormit avec ses pères et fut enterré dans la ville de David » (2 Chron. 12:16 ; 14:1 ; 27:9) — en ce qui concerne Roboam et Jotham, les livres des Rois précisent : « enterré avec ses pères » (1 Rois 14:31 ; 2 Rois 15:38) ; cependant, de ces trois règnes c'est, semble-t-il, celui d'Abija qui paraît offrir, dans l'ensemble, les traits les plus satisfaisants. C'est donc de lui que nous nous occuperons en premier lieu, de Jotham et Roboam ensuite.

Dès le début de son règne, Abija engage la lutte contre Israël ; il stigmatise la conduite de Jéroboam et des dix tribus, les invitant à ne pas entrer en guerre contre l'Éternel. Puis, au fort de la bataille, alors que l'ennemi est « contre eux, devant et derrière », « ils crièrent à l'Éternel » et « Dieu frappa Jéroboam et tout Israël, devant Abija et Juda » (2 Chron. 13). Quelques indications sont données ensuite, qui paraissent marquer la fin de ce règne : « Et Jéroboam n'eut plus de force durant les jours d'Abija ; et l'Éternel le frappa, et il mourut. Et Abija s'affermi.. » (v. 20, 21).

Le règne de Jotham n'est marqué par aucun fait très particulier ; tout l'ensemble du règne et la fin de ce roi sont présentés, dans les Chroniques, dans les neuf courts versets du chapitre 27. Jotham a surtout fait intervenir, a-t-on dit, maçons et hommes de guerre plutôt que les sacrificateurs de l'Éternel. Il ne semble guère avoir été occupé du culte : « Et il fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, selon tout ce qu'avait fait Ozias, son père ; seulement il n'entra pas dans le temple de l'Éternel ; et le peuple se corrompait encore » (v. 2). Toutefois, ce témoignage a pu être rendu de lui à la fin de son règne : « Et Jotham devint fort, car il régla ses voies devant l'Éternel, son Dieu » (v. 6).

Roboam, fils de Salomon, est le premier des rois de Juda. L'Écriture nous dit son désir de « faire la guerre à Israël » afin de reconstituer le royaume dans son unité ; mais « ils écoutèrent les paroles de l'Éternel » qui avait déclaré par la bouche de Shemahia, homme de Dieu : « C'est de par moi que cette chose a eu lieu » et ils « s'en retournèrent et n'allèrent pas contre Jéroboam » (2 Chron. 11:1 à 4). Cependant, après avoir « fortifié les places fortes » — « et il les fortifia beaucoup » — après que « le royaume de Roboam fut affermi, et qu'il se fut fortifié » (11:11, 12 ; 12:1), il y eut chez ce roi un regrettable changement : « il abandonna la loi de l'Éternel, et tout Israël avec lui » et il est ajouté :

« ils avaient péché contre l'Éternel » (12:1, 2). Aussi l'Éternel dit à Roboam et à son peuple, toujours par la bouche de Shemahia : « Vous m'avez abandonné, et moi je vous ai aussi abandonnés aux mains de Shishak ». Cette parole a un heureux effet : « Et les chefs d'Israël et le roi s'humilièrent, et dirent : L'Éternel est juste » ; aussi, en présence de cette humiliation, « la parole de l'Éternel vint à Shemahia, disant : Ils se sont humiliés, je ne les détruirai pas ; je leur donnerai un peu de délivrance.. » (2 Chron. 12:5 à 16).

Après ces six rois, peut-être pouvons-nous placer Manassé et Asa — le premier des deux a très mal commencé mais bien fini, tandis qu'au contraire, après un excellent début, Asa a eu une fin regrettable.

## Manassé et Asa

Manassé a régné cinquante-cinq ans (2 Chron. 33:1), c'est le plus long de tous les règnes des rois de Juda et même d'Israël. Le début du règne fut très mauvais. Peut-on, dans une certaine mesure au moins, trouver dans son jeune âge une circonstance atténuante ? Sans doute avait-il eu l'exemple si remarquable d'Ézéchias, son père, mais monté sur le trône à douze ans, il n'avait probablement pas pu en profiter beaucoup. Quoi qu'il en soit, les neuf premiers versets du chapitre 33 sont remplis de détails attristants : « Et il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel... rebâtit les hauts lieux, qu'Ézéchias, son père, avait démolis... se prosterna devant toute l'armée des cieux » et cela, « dans les deux parvis de la maison de l'Éternel ». La maison de Dieu était profanée ; il alla jusqu'à y placer « une image taillée, l'idole qu'il avait faite ». « Il fit *outré mesure* ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, pour le provoquer à colère » et, en ce qui concerne le peuple, « Manassé fit errer Juda et les habitants de Jérusalem, en les induisant à faire le mal *plus que les nations que l'Éternel avait détruites* devant les fils d'Israël ». Quel affligeant tableau ! — L'Éternel cherche à l'arrêter dans une telle voie : « Il parla à Manassé, et à son peuple ; mais ils n'y firent pas attention ». Il est alors contraint d'agir : il envoie contre Manassé et son peuple les chefs de l'armée du roi d'Assyrie et « ils prirent Manassé dans des ceps, et le lièrent avec des chaînes d'airain et l'emmenèrent à Babylone » (v. 10, 11).

Cette discipline va porter d'heureux fruits : dans la détresse qui est la sienne, Manassé implore l'Éternel, « s'humilie beaucoup » et Dieu « se laisse fléchir par lui, écoute sa supplication, et le ramène à Jérusalem dans son royaume ; et Manassé reconnut que c'est l'Éternel qui est Dieu » (v. 12, 13). Dès lors, c'est un changement complet et la fin du règne est aussi heureuse que le début avait été attristant.

En premier lieu, Manassé comprend la nécessité de la séparation pour Dieu : « il bâtit la muraille extérieure de la ville de David » et même, entourant Ophel d'un mur, il « l'éleva très haut ». Puis, « il ôta de la maison de l'Éternel les dieux étrangers » qu'il y avait placés, jeta hors de la ville « tous les autels qu'il avait bâtis sur la montagne de la maison de l'Éternel et à Jérusalem », « mit en état l'autel de l'Éternel, et y sacrifia des sacrifices de prospérités et d'actions de grâces ». Il avait fait « errer Juda et les habitants de Jérusalem », maintenant « il commande à Juda de servir l'Éternel, le Dieu d'Israël ». En quelque sorte, il déploie ses efforts en vue de réparer, dans tous les détails, le mal qu'il avait fait au début de son règne, s'engage et engage le peuple dans le vrai chemin. Quelle humiliation et quels fruits manifestés du changement opéré en lui !

Aussi est-il dit de Manassé qu'il « s'endormit avec ses pères, et on l'enterra dans sa maison » (v. 20). Peut-être ne convenait-il pas qu'il soit enterré « dans les sépulcres des fils de David », « dans les sépulcres de ses pères », comme un Ézéchias ou un Josias, ou encore « avec ses pères dans la ville de David » comme Josaphat. Mais aussi, on peut penser que Manassé, se sentant indigne de la sépulture royale eu égard à tout ce qu'il avait fait dans la première partie de son règne, avait désiré

être « enterré dans sa maison ». S'il en est bien ainsi, on peut voir là un beau trait d'humilité, tout à l'honneur de ce roi.

Asa a eu un règne qui, à l'encontre de celui de Manassé, a fort bien commencé, mais moins bien fini (2 Chron. 14 à 16). Le début du chapitre 14 décrit son activité pendant les dix premières années de son règne, durant lesquelles le pays fut « en repos ». Ces années furent mises à profit pour ôter de la maison de l'Éternel tout ce qui se rattachait à un culte rendu à des dieux étrangers, pour amener Juda à « rechercher l'Éternel, le Dieu de leurs pères », à « pratiquer la loi et les commandements », à réaliser une vraie séparation du mal. En outre, des « villes fortes » furent bâties et entourées « de murailles et de tours, de portes et de barres » ; une armée forte de cinq cent quatre-vingt mille hommes fut constituée. De sorte que, Asa et son peuple étaient préparés à faire face à une attaque de l'ennemi, attaque qui ne manqua pas de se produire (v. 9). En apparence, c'était beaucoup plus que ce à quoi Juda pouvait résister puisque « Zérakh, l'Ethiopien, sortit contre eux avec une armée d'un million d'hommes, et de trois cents chars ». Mais Asa regarde à l'Éternel et l'Éternel déploie sa puissance pour la délivrance du peuple et de son roi (v. 10 à 15). — Le chapitre 15 retrace la deuxième partie du règne : Asa « se fortifie », « fait disparaître les choses abominables de tout le pays de Juda et de Benjamin, et des villes qu'il avait prises de la montagne d'Éphraïm ». L'unité du peuple est réalisée, quoique dans la mesure où elle peut l'être dans un jour de ruine ; des âmes sont attirées parce qu'elles voient que « l'Éternel, son Dieu, était avec lui » (v. 8, 9). Asa se montre très ferme, allant jusqu'à ôter à Maaca, sa mère, « sa position de reine, parce qu'elle avait fait un simulacre pour Ashère » ; il « abattit son simulacre, et le broya, et le brûla dans la vallée du Cédron » (v. 16).

Le chapitre 16 donne le récit des dernières années du règne. Quelle ombre jetée sur les premières ! La foi d'Asa faiblit : il s'allie avec Ben-Hadad, roi de Syrie, pour être délivré de Baësha, roi d'Israël, qui était « monté contre Juda » (v. 1 à 3). Lors de l'attaque de Zérakh, l'Ethiopien, Asa s'était appuyé sur l'Éternel et avait fait l'expérience du déploiement de sa puissance ; il s'appuie maintenant sur un bras de chair ! Or, Dieu avait décidé de livrer en sa main l'armée du roi de Syrie ; Hanani, le voyant, le lui déclare, lui rappelant aussi l'expérience qu'il avait faite lorsqu'il s'était appuyé sur l'Éternel (v. 7, 8). Et il ajoute : « En cela, tu as agi follement ; car désormais tu auras des guerres ». Au lieu de s'humilier, « Asa s'irrita contre le voyant, et le mit en prison » (v. 9, 10). — Tout à la fin de son règne, Dieu lui envoie une discipline destinée à manifester l'état de son cœur : avait-il maintenant compris ce que l'Éternel lui avait déclaré par la bouche d'Hanani et était-il, au soir de sa vie, humilié de s'être confié en l'homme au lieu de s'abandonner à Celui qui l'avait si merveilleusement délivré au commencement de son règne ? « Asa fut malade des pieds, jusqu'à ce que son mal fût extrêmement grand ». Hélas ! c'est auprès des médecins qu'il cherche du secours, c'est-à-dire auprès d'instruments que Dieu pouvait sans doute employer pour le guérir ; mais il méconnaît que la puissance pour opérer ne pouvait être, et ne sera jamais dans les instruments, elle est en Dieu seul et c'est à lui que, au-dessus de tout, Asa aurait dû regarder. « Il ne rechercha pas l'Éternel, mais les médecins » (v. 12).

Quelle fut sa fin ? « Et Asa s'endormit avec ses pères, et mourut la quarante et unième année de son règne. Et on l'enterra dans son sépulcre, qu'il s'était creusé dans la ville de David ; et on le coucha dans un lit qu'on remplit d'aromates et d'un mélange d'épices composé selon l'art du parfumeur ; et on en brûla pour lui en très grande abondance » (v. 13, 14). Sans doute est-il enterré « dans la ville de David », mais « dans son sépulcre, qu'il s'était creusé ». Il y a abondance, « très grande abondance » d'encens, certes ; mais peu de bonne odeur pour Dieu, a-t-on dit à juste raison.

## **Jehoïakin et Joakhaz**

Peut-être pouvons-nous ranger ici deux des derniers rois de Juda.

Agé de dix-huit ans seulement lorsqu'il commença de régner, son règne a été très court : trois mois et dix jours. Seul celui de Joakhaz, dont nous allons parler ensuite, a été plus court encore puisqu'il n'a duré que trois mois. Jehoïakin « fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » : c'est tout ce qui est dit de son règne. La preuve semble faite de son incapacité à accomplir quelque chose qui puisse être agréable à Dieu ; de telle sorte que « le roi Nebucadnetsar envoya, et l'amena à Babylone, avec les objets désirables de la maison de l'Éternel » (2 Chron. 36:9, 10). Mais après une longue captivité, la grâce de Dieu s'est manifestée à son égard d'une façon vraiment remarquable ; le prophète Jérémie écrit : « Et il arriva, en la trente-septième année de la transportation de Jehoïakin, roi de Juda, au douzième mois, le vingt-cinquième jour du mois, qu'Évil-Merodac, roi de Babylone, l'année où il commença de régner, éleva la tête de Jehoïakin, roi de Juda, et le fit sortir de prison. Et il lui parla avec bonté, et mit son trône au-dessus du trône des rois qui étaient avec lui à Babylone. Et il lui changea ses vêtements de prison, et Jehoïakin mangea le pain devant lui constamment, tous les jours de sa vie : et quant à son entretien régulier, un entretien continuel lui fut donné de la part du roi de Babylone, jour par jour, jusqu'au jour de sa mort, tous les jours de sa vie » (Jér. 52:31 à 34 — voir aussi 2 Rois 25:27 à 30).

Voilà donc un roi dont le règne a été tel que le jugement de Dieu pèse sur lui : il est emmené sur une terre étrangère et reste captif pendant trente-sept ans ! Puis, objet d'une merveilleuse grâce, il est délivré et a la fin qui est indiquée dans les deux passages que nous venons de rappeler. S'était-il humilié profondément au cours de sa détention ? L'Écriture ne nous le dit pas.

De ce roi, il ne nous est pas rapporté grand chose dans les Chroniques ; il est simplement dit qu'il était « âgé de vingt-trois ans lorsqu'il commença à régner ; et il régna trois mois à Jérusalem » (2 Chron. 36:1, 2). Le second livre des Rois ajoute : « Et il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, selon tout ce que ses pères avaient fait » (23:32). C'est ce que nous avons trouvé dans les Chroniques pour Jehoïakin. Dieu s'était servi pour lui aussi du roi d'Égypte qui « le déposa, à Jérusalem, et frappa le pays d'une amende de cent talents d'argent et d'un talent d'or » (2 Chron. 36:3). L'Éternel avait déclaré à son sujet : « car il mourra dans le lieu où on l'a transporté, et ne verra plus ce pays » (Jér. 22:12). Nous ne voyons pas que se soit exercée envers lui la grâce dont le roi Jehoïakin devait être l'objet.

À propos de trois rois — Achazia, Amatsia et Amon — l'Écriture emploie l'expression : « on le fit mourir », ou une expression similaire (2 Chron. 22:9 ; 25:27 ; 33:24). Au sujet de l'enterrement de ces trois rois nous lisons, pour Achazia : « Et ils l'enterrèrent ; car ils dirent : Il est fils de Josaphat, qui rechercha l'Éternel de tout son cœur » — « Et ses serviteurs le transportèrent sur un char à Jérusalem, et l'enterrèrent dans son sépulcre, avec ses pères, dans la ville de David » (2 Chron. 22:9 ; 2 Rois 9:28) — pour Amatsia : « On l'enterra auprès de ses pères dans la ville de Juda » — « Et on le transporta sur des chevaux, et il fut enterré à Jérusalem auprès de ses pères, dans la ville de David » (2 Chron. 25:28 ; 2 Rois 14:20) — pour Amon : « Et on l'enterra dans son sépulcre, dans le jardin d'Uzza » (2 Rois 21:26 — aucune indication n'est donnée dans les Chroniques). — Mais, nous l'avons rappelé, le règne d'Achazia est parmi ceux dans lesquels il n'est pas un seul fait qui puisse avoir l'approbation de Dieu. Nous nous bornerons donc ici à dire quelques mots d'Amatsia et d'Amon, réservant le règne d'Achazia pour en parler avec ceux d'un Joram, d'un Joas ou d'un Achaz, parmi lesquels il est plus indiqué de le placer. — Ajoutons simplement ceci : si l'expression « avec ses pères » est employée pour l'enterrement d'Achazia, plutôt que « auprès de ses pères » employée pour celui d'Amatsia, c'est, semble-t-il, uniquement en raison de la piété de Josaphat ; 2 Chroniques 22:9 le souligne.

### **Amatsia et Amon**

Ce roi de Juda a succédé à Joas son père, dont le règne eut une bien triste fin ; ce n'est donc pas un bon exemple qu'il a eu sous les yeux. Il est dit de lui, au début de son règne de vingt-neuf années,

qu'il « fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, non pas toutefois d'un cœur parfait » (2 Chron. 25:2). Après que « la royauté fut affermie entre ses mains, il fit mourir ses serviteurs qui avaient frappé le roi son père », mais désireux d'obéir à la loi (cf. Deut. 24:16), il ne fit pas mourir leurs fils (2 Chron. 25:3, 4). — Puis il rassemble Juda « et il trouva trois cent mille hommes d'élite, propres pour la guerre, portant la pique et le bouclier », ce qui lui parut tout de même insuffisant puisqu'il « prit à sa solde, d'Israël, cent mille hommes forts et vaillants, pour cent talents d'argent ». Un homme de Dieu vient le mettre en garde contre cette alliance coupable et fait ressortir que « c'est en Dieu qu'est le pouvoir pour aider et pour faire tomber » ; mais ce qui préoccupe surtout le roi de Juda, ce sont ses cent talents d'argent ! L'homme de Dieu lui déclare alors : « Il appartient à l'Éternel de te donner beaucoup plus que cela ». Encouragé par cette parole, « Amatsia sépara la troupe qui lui était venue d'Éphraïm, afin qu'ils s'en allassent chez eux » ; mais ces hommes, ainsi renvoyés, « s'en retournèrent chez eux dans une ardente colère » et, plus tard, ils « tombèrent sur les villes de Juda, depuis Samarie jusqu'à Beth-Horon, et y frappèrent trois mille hommes et enlevèrent un grand butin » (v. 5 à 13). — Dieu avait donné la victoire à Amatsia qui avait « frappé dix mille hommes des fils de Séhir », mais « il apporta les dieux des fils de Séhir, et se les établit pour dieux, et se prosterna devant eux et leur brûla de l'encens ». C'est pourquoi la colère de Dieu s'embrase contre lui et un prophète est envoyé pour le reprendre, mais il lui répond avec insolence : « Est-ce qu'on t'a fait conseiller du roi ? Désiste-toi. Pourquoi te frapperait-t-on ? ». Le prophète se désiste, non sans avoir déclaré : « Je sais que Dieu a résolu de te perdre, parce que tu as fait cela, et que tu n'as pas écouté mon conseil » (v. 11, 12 ; 14 à 16). — Dieu s'adresse ensuite à Amatsia par l'envoyé de Joas, roi d'Israël, mais il n'écoute pas non plus et pourtant « cela venait de la part de Dieu ». Aussi, dans le conflit qui l'oppose alors au roi d'Israël, le roi de Juda est vaincu et emmené captif à Jérusalem (v. 17 à 24).

Quelle fut la fin d'Amatsia, après un tel règne ? « Et, depuis le temps où Amatsia se fut détourné de l'Éternel, on fit une conspiration contre lui à Jérusalem, et il s'enfuit à Lakis ; et on envoya après lui à Lakis, et là on le mit à mort. Et on le transporta sur des chevaux, et on l'enterra auprès de ses pères dans la ville de Juda » (v. 27, 28).

Le règne d'Amon fut également un règne malheureux. Sa conduite rappelle celle de Manassé dans la première partie de son règne, mais « il ne s'humilia point devant l'Éternel, comme Manassé, son père, s'était humilié ; car lui, Amon, multiplia son péché ». Aucun détail ne nous est donné qui soit en sa faveur. Sa fin ? « Et ses serviteurs conspirèrent contre lui, et le mirent à mort dans sa maison » (2 Chron. 33:21 à 25). D'Amatsia il est dit qu'on l'enterra « auprès de ses pères dans la ville de Juda », mais comme nous l'avons déjà remarqué il n'est rien dit de l'enterrement d'Amon dans le second livre des Chroniques.

## Ozias

Avant de parler des tristes règnes de Joram, Achazia, Joas, Achaz, Jehoïakim et Sédécias, il faut signaler celui d'Ozias dont le début a été bon. Monté sur le trône à l'âge de seize ans, Ozias (appelé Azaria en 2 Rois 15) a régné cinquante-deux ans (2 Chron. 26:3) ; son règne est le plus long des règnes des rois de Juda après celui de Manassé. La première période — contrairement à ce qui a caractérisé le règne de Manassé — a été marquée par une grande fidélité : Ozias « fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel », « rechercha Dieu pendant les jours de Zacharie, qui avait l'intelligence des visions de Dieu » et, pendant ces jours-là « Dieu le fit prospérer » et l'aida dans les combats qu'il eut à livrer. « Il fut merveilleusement aidé jusqu'à ce qu'il devint fort » (v. 4 à 15). Mais, hélas ! « quand il fut devenu fort, son cœur s'éleva jusqu'à le perdre » et son orgueil le conduisit à « pécher contre l'Éternel » : il entra dans le temple pour faire fumer l'encens sur l'autel de l'encens, ce qui était le service des sacrificateurs et non celui du roi. Les sacrificateurs le lui ayant fait observer, au lieu de se soumettre « Ozias s'emporta » et aussitôt le jugement de Dieu s'abattit sur lui : « et comme il s'emportait contre les sacrificateurs, la lèpre éclata sur son front devant les sacrificateurs, dans la



maison de l'Éternel, auprès de l'autel de l'encens » (v. 16 à 19). Il se trouve dans la position du lépreux dont il est parlé en Lévitique 13 : il est « impur » et doit « habiter seul, son habitation sera hors du camp » (v. 45, 46) ; de telle sorte que, d'une part, les sacrificateurs « le chassèrent de là » et d'autre part, « lui aussi se hâta de sortir, car l'Éternel l'avait frappé », tel le lépreux criant : « Impur ! Impur ! ». Le jugement de Dieu pèse sur lui « jusqu'au jour de sa mort ; et il habita, lépreux, dans une maison d'isolement, car il fut exclu de la maison de l'Éternel » (2 Chron. 26:21) — figure de la condition qui doit être, aujourd'hui, celle de quelqu'un qui a été exclu de la communion des saints (cf. 1 Cor. 5:9 à 11). Telle fut la triste fin d'un roi qui avait pourtant si bien commencé son règne ! Qu'est-il dit de son enterrement ? « Et Ozias s'endormit avec ses pères, et on l'enterra auprès de ses pères dans le champ de la sépulture des rois ; car on dit : Il est lépreux » (2 Chron. 26:23). Il reste marqué jusque dans sa mort par les conséquences de son péché : « Il est lépreux » et il est enterré « auprès de ses pères » et non « avec ses pères », « dans le champ » et non « dans le sépulcre des rois ».

### **Joram, Achazia, Joas, Achaz, Jehoïakim et Sédécias.**

Nous avons maintenant les rois dont l'histoire tout entière — à l'exception de Joas dans la première partie de son règne — a déshonoré Dieu et dont la fin est particulièrement douloureuse. Dans l'ordre chronologique : Joram, Achazia, Joas, Achaz, Jehoïakim et Sédécias.

Fils premier-né de Josaphat, il avait épousé une fille d'Achab, Athalie, dont nous avons déjà parlé. L'influence de cette « méchante femme », « conseillère à mal faire », a certainement marqué les huit années de ce triste règne (2 Chron. 21). Si l'Éternel ne détruit pas alors la maison de David, c'est « à cause de l'alliance qu'il avait faite avec David et selon ce qu'il avait dit, qu'il lui donnerait une lampe, à lui et à ses fils, à toujours » (v. 7). Mais l'Éternel, par « un écrit d'Élie, le prophète », reproche à Joram de ne pas avoir marché « dans les voies de Josaphat, son père, ni dans les voies d'Asa » qui était son grand-père, d'avoir « tué ses frères... qui étaient meilleurs que lui » et il lui annonce qu'il va le frapper dans son peuple, dans ses fils, dans ses femmes et dans tous ses biens. L'Éternel lui déclare en outre qu'il sera frappé lui-même « de grandes maladies, d'une maladie d'entrailles, jusqu'à ce que ses entrailles sortent par l'effet de la maladie, jour après jour » (v. 12 à 15). Il fut donc atteint par cette maladie, « maladie incurable » et « il mourut dans de cruelles souffrances ». « Et son peuple ne fit pas brûler pour lui des aromates, comme on en avait fait brûler pour ses pères » (v. 16 à 19). Un détail est donné encore : « il s'en alla sans être regretté ; et on l'enterra dans la ville de David, mais non dans les sépulcres des rois » (v. 20). Nous n'avons pas vu jusqu'à présent une aussi triste fin, terminant un aussi triste règne : alors que dans les Chroniques nous avons l'histoire de la grâce en relation avec Juda, alors que nous y voyons la grâce divine à l'œuvre pour manifester les « bonnes choses » que l'Esprit de Dieu se plaît à souligner, il n'y a rien dans ce règne qui puisse être relevé comme étant pour le plaisir de Dieu. Par ailleurs, Joram est le seul des rois de Juda dont il est dit qu'il s'en alla « sans être regretté » ! Quel contraste avec ce que nous lisons dans le livre des Proverbes : « La mémoire du juste est en bénédiction » (10:7) !

Achazia était le plus jeune des fils de Joram, mais tous ceux qui étaient plus âgés que lui avaient été tués (2 Chron. 22:1). Monté sur le trône à vingt-deux ans, il avait été depuis l'âge de quatorze ans (puisque Joram a régné huit ans) le témoin des mauvaises actions de son père, il avait vu sa fin douloureuse... D'autre part, sa mère était la méchante Athalie, fille d'Achab, petite-fille d'Omri. Mauvais exemple, mauvais conseils ! Il semble donc que la culpabilité d'Achazia se trouve en quelque mesure atténuée et peut-être est-ce en raison de cela que l'Éternel ne le maintint sur le trône que pendant une année : la preuve était faite qu'il était incapable de se dégager des mauvaises influences qui s'exerçaient sur lui. La Parole nous dit expressément : « Et il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, comme la maison d'Achab » — influence d'Athalie, « car sa mère était sa conseillère à mal faire » ; influence aussi de tout son entourage : « car ils furent ses conseillers après la mort de son père, pour sa ruine » (v. 3, 4). Comme celui de son père Joram, le règne d'Achazia n'offre rien que

Dieu ait pu approuver ; cependant sa fin ne fut pas aussi douloureuse que celle de son père, peut-être parce que Joram ayant eu sous les yeux l'exemple de Josaphat son propre père était plus coupable qu'Achazia qui, lui, nous l'avons remarqué, avait eu le triste exemple de Joram et de mauvais conseillers tout autour de lui. —Jéhu, « que l'Éternel avait oint pour retrancher la maison d'Achab », va exercer le jugement sur ceux qui s'étaient plus ou moins liés à elle : « il chercha Achazia qui s'était caché à Samarie ; et on le prit, et on l'amena à Jéhu, *et on le fit mourir* ». Il n'est dit que peu de choses au sujet de son enterrement : « Et ils l'enterrèrent ; car ils dirent : Il est fils de Josaphat, qui rechercha l'Éternel de tout son cœur » (v. 7 à 9). Ainsi que nous l'avons déjà relevé, c'est seulement en raison de la piété de Josaphat, son grand-père, que l'on prit soin de son corps !

Joas était le fils d'Achazia. Après la mort de ce dernier, sa mère, Athalie, s'était levée et avait « exterminé toute la semence royale de la maison de Juda » (2 Chron. 22:10). Mais la providence de Dieu veillait sur l'un des fils d'Achazia, Joas, qui fut épargné et recueilli par Jehoshabhath, fille du roi Joram et d'Athalie, sœur d'Achazia et par conséquent tante de Joas. Jehoshabhath était la femme de Jehoïada, le sacrificateur ; tous deux cachèrent Joas « six ans auprès d'eux, dans la maison de Dieu », tandis qu'Athalie régnait (v. 11, 12).

Ainsi que cela a été remarqué, nous avons ici « comme un essai d'accomplissement des conseils de Dieu à l'égard de la royauté ». Dans la première partie de son règne, Joas est un type du Messie — préservé comme Jésus le sera plus tard, lors du massacre des enfants de Bethléhem — un type du Seigneur prenant le gouvernement de son royaume la septième année (cf. 2 Chron. 23:1 ; 24:1), l'année sabbatique, après avoir été caché six ans, tel le Seigneur avant sa manifestation future. D'autre part, nous voyons dans cette première partie du règne la sacrificature lévitique rétablie dans toutes ses fonctions et inséparable de la royauté (voir H. R., Méditations sur 2 Chroniques, p. 114 à 116). Sans doute y a-t-il la royauté d'une part et la sacrificature de l'autre — seul Christ dans son règne « portera la gloire, et il s'assiéra, et dominera sur son trône, et il sera sacrificateur sur son trône » (Zach. 6:13) — mais l'union de la sacrificature et de la royauté est si étroite qu'à sa mort Jehoïada, le sacrificateur, est « enterré dans la ville de David *avec les rois* » (2 Chron. 24:16).

Le sacrificateur, Jehoïada, déclare : « Voici, le fils du roi régnera, selon ce que l'Éternel a dit touchant les fils de David » (23:3) et ce chapitre nous donne le récit des circonstances à la suite desquelles Athalie est mise à mort, Joas pouvant ensuite monter sur le trône. Son règne se divise en deux parties bien distinctes : la première, sous l'influence de Jehoïada, fut marquée par l'obéissance et la fidélité ; la seconde, après la mort du sacrificateur, fut vraiment attristante au plus haut point. Joas était sans doute de caractère faible, se laissant facilement guider par ceux qui l'entouraient et, plus particulièrement, par ceux qui avaient pris soin de lui dans des circonstances tragiques, alors qu'il était tout jeune. Il « fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, *tous les jours de Jehoïada*, le sacrificateur » (24:2) et, notamment, il « eut à cœur de restaurer la maison de l'Éternel » (v. 4 — cf. Zach. 6, fin du v. 12 et début du v. 13), maison dans laquelle furent offerts « des holocaustes... continuellement, *tous les jours de Jehoïada* » (2 Chron. 24:14). — On ne peut pas ne pas être frappé par la bonté dont Dieu a usé envers Joas, après l'avoir préservé dans l'extermination de la semence royale : il a trouvé bon de prolonger la vie de Jehoïada jusqu'à l'âge de cent trente ans (v. 15), alors que la vie humaine ne dépassait guère, dans ces jours-là, soixante ou soixante-dix ans (David est mort à soixante-dix ans (2 Sam. 5:4) et les deux rois de Juda qui moururent les plus âgés furent : Ozias, à soixante-huit ans et Manassé à soixante-sept). Il semble bien que Dieu prolongeait les jours de Jehoïada afin que son heureuse influence marque de plus en plus sur Joas, de telle façon qu'il ait déjà atteint une certaine maturité à la mort du sacrificateur — duquel ce beau témoignage a pu être rendu : « Et on l'enterra dans la ville de David *avec les rois*, car il avait fait du bien en Israël, et pour Dieu et pour sa maison » (2 Chron. 24:16).

Mais après la mort de Jehoïada, le roi Joas écoute « les chefs de Juda » et c'est alors un changement complet : « Et ils abandonnèrent la maison de l'Éternel, le Dieu de leurs pères, et servirent les



ashères et les idoles ; et il y eut de la colère contre Juda et contre Jérusalem, parce qu'ils s'étaient rendus coupables en cela » (v. 17, 18). L'Éternel envoie des prophètes pour les ramener, mais ils n'écouteront pas. Le fils de Jehoiada, Zacharie, se lève alors et, dans la puissance de l'Esprit de Dieu, adresse au peuple et à son roi un solennel avertissement : « Ainsi dit Dieu : Pourquoi transgressez-vous les commandements de l'Éternel ? Vous ne réussirez point ; car vous avez abandonné l'Éternel, et il vous abandonnera aussi » (v. 20) ; mais son témoignage est rejeté « et ils conspirèrent contre lui, et le lapidèrent avec des pierres *par l'ordre du roi*, dans le parvis de la maison de l'Éternel » (v. 21, 22). Le jugement de Dieu va alors s'appesantir sur Joas par le moyen de l'armée de Syrie : « ils détruisirent d'entre le peuple tous les chefs du peuple, et envoyèrent toutes leurs dépouilles au roi, à Damas » (v. 23). « Ainsi les Syriens firent justice de Joas. Et quand ils l'eurent quitté (or ils l'avaient laissé *dans de grandes maladies*), ses serviteurs conspirèrent contre lui, à cause du sang des fils de Jehoiada, le sacrificateur ; et *ils le tuèrent sur son lit*, et il mourut ; et on l'enterra dans la ville de David, mais on ne l'enterra *pas dans les sépulcres des rois* » (v. 24, 25). — Nous lisons encore dans les Méditations sur le second livre des Chroniques : « Si un grand nombre d'entre eux (des rois de Juda), et pas toujours des meilleurs, fut enterré dans la ville de David et parmi les sépulcres des rois (même ces cas offrent, du reste, quelques nuances), d'autres furent privés de cette sépulture » (p. 194). Tel fut le cas de Joas : il n'est pas enterré « dans les sépulcres des rois » ; il n'est pas dit de lui qu'il fut « avec ses pères » ou même « auprès de ses pères ». La désapprobation de Dieu s'exprime jusque dans sa mort.

Remarquons que : Roboam a été enterré « avec ses pères », comme aussi Asa, Josaphat, Jotham — l'ont été également des rois comme Joram, Achazia et Achaz, dont le règne n'a pourtant pas été pour la satisfaction du cœur de Dieu (citons les passages concernant ces différents rois : 1 Rois 14:31 ; 15:24 ; 2 Chron. 21:1 ; 2 Rois 15:38 ; 8:24 ; 9:28 et 16:20). Tandis qu'Amatsia a été enterré « *auprès de ses pères* » (2 Rois 14:20 ; 2 Chron. 25:28) et Ozias également (2 Rois 15:7 ; 2 Chron. 26:23).

Dès le début de son règne, Achaz s'est conduit de telle manière que l'Éternel le livra d'abord en la main du roi de Syrie, puis en la main du roi d'Israël (2 Chron. 28:1 à 8). L'état du peuple était tombé si bas que la voix des prophètes ne se faisait plus entendre en Juda, tandis qu'un prophète se lève alors en Israël — chose rare depuis Élisée — et ce prophète, Oded, s'adresse à Israël en faveur de Juda (v. 9 à 15). Dans la suite du règne, nous voyons Achaz aller chercher du secours auprès des rois d'Assyrie (v. 16) ; aussi, « l'Éternel abaissa Juda, à cause d'Achaz, roi d'Israël, car il avait rejeté tout frein en Juda, et avait beaucoup péché contre l'Éternel » (v. 19). La fin fut plus mauvaise encore que n'avait été le début ; c'est un des règnes dans lesquels on chercherait en vain quelque chose qui ait pu être agréable à Dieu. Achaz « dépouilla la maison de l'Éternel... sacrifia aux dieux de Damas... mit en pièces les ustensiles de la maison de Dieu » et alla jusqu'à « fermer les portes de la maison de l'Éternel », se faisant « des autels dans tous les coins de Jérusalem » (v. 21 à 25). Aussi, « Achaz s'endormit avec ses pères, et on l'enterra dans la ville, à Jérusalem ; mais on ne le mit *pas dans les sépulcres des rois d'Israël* » (v. 27).

Il est seulement dit de ce roi, dans le second livre des Chroniques, qu'il était « âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il commença de régner ; et il régna onze ans à Jérusalem, et fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, son Dieu ». Le second livre des Rois (23:36, 37) ne donne pas d'autres détails sur ce règne. « Nebucadnetsar, roi de Babylone, monta contre lui, et le lia avec des chaînes d'airain pour le conduire à Babylone » et, à cette occasion comme d'ailleurs en plusieurs autres, le roi de Babylone emporta « une partie des ustensiles de la maison de l'Éternel, et les mit dans son temple à Babylone » (2 Chron. 36:5 à 8). Nous avons davantage de détails sur ce règne dans le livre du prophète Jérémie : « Et le roi Jehoiakim envoya des hommes en Égypte, Elnathan, fils d'Achor, et des hommes avec lui, en Égypte ; et ils firent sortir d'Égypte Urie, et l'amènèrent au roi Jehoiakim, et il le frappa avec l'épée, et jeta son cadavre dans les sépulcres des fils du peuple » ; il brûla le livre de Jérémie (26:22, 23 ; 36:27, 28) ; nous y avons également quelques indications sur la fin de ce roi impie. L'Éternel avait déclaré à son sujet : « On ne se lamentera pas sur lui : Hélas, mon frère ! Hélas,

ma sœur ! On ne se lamentera pas sur lui : Hélas, Seigneur ! et : Hélas, sa gloire ! Il sera *enseveli de l'ensevelissement d'un âne* — traîné et jeté par-delà les portes de Jérusalem » — « Il n'aura personne qui s'asseye sur le trône de David, et *son cadavre sera jeté dehors*, de jour à la chaleur, et de nuit à la gelée » (22:18, 19 ; 36:30). — Voilà un roi qui n'a été enterré ni « avec ses pères », ni « auprès de ses pères » ; c'est certainement une des plus tristes fins parmi celles des rois de Juda.

Nous voici au dernier des rois de Juda ; sa fin n'a pas été la même que celle de Jéhoïakim, mais elle est tout aussi douloureuse ! Sédécias eut un règne tout au long duquel « il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, son Dieu ; il ne s'humilia pas devant Jérémie, le prophète, qui lui parlait de la part de l'Éternel ; et il se révolta aussi contre le roi Nebucadnetsar, qui lui avait fait jurer par Dieu ; et il roidit son cou, et endurcit son cœur pour ne pas retourner à l'Éternel, le Dieu d'Israël » (2 Chron. 36:11 à 13). Les sacrificateurs rendirent impure la maison de l'Éternel, se moquèrent des messagers de Dieu, méprisèrent ses paroles, se raillèrent de ses prophètes... Cela, « jusqu'à ce que la fureur de l'Éternel monta contre son peuple et qu'il n'y eut plus de remède » (v. 14 à 16). Ce fut alors la transportation à Babylone, telle qu'elle est dépeinte dans les versets 17 à 20 de ce chapitre du second livre des Chroniques. — Combien fut attristante la fin d'un tel roi, après un tel règne ! C'est encore dans le livre de Jérémie que nous avons le plus de détails à ce sujet : « Et l'armée des Chaldéens les poursuivit, et ils atteignirent Sédécias dans les plaines de Jéricho, et ils le prirent, et le firent monter vers Nebucadnetsar, roi de Babylone, à Ribla, dans le pays de Hamath ; et il prononça son jugement. Et le roi de Babylone égorgea les fils de Sédécias, à Ribla, devant ses yeux ; et le roi de Babylone égorgea tous les nobles de Juda ; et *il creva les yeux à Sédécias*, et le lia avec des chaînes d'airain, pour le mener à Babylone », où il fut « mis sous garde en prison, jusqu'au jour de sa mort » (22:5 à 7 ; 52:9 à 11). Pourrait-on penser à une fin de vie aussi douloureuse : la dernière vision qu'a eue Sédécias et qu'il a gardée jusqu'au jour de sa mort est celle-ci : ses fils égorvés !

L'ordre dans lequel nous avons présenté les rois de Juda ne saurait être d'une rigueur mathématique ; nous ne pensons pas qu'il puisse être considéré ainsi. Nous avons seulement essayé — et nous sentons bien l'insuffisance de cet essai, tant il est malaisé de résumer en quelques phrases l'essentiel d'un règne ; mais cette insuffisance même conduira le lecteur, nous voulons l'espérer, à se reporter dans la Parole au texte lui-même et ce ne pourra être qu'avec grand profit — nous avons essayé, disons-nous, de mettre en parallèle d'une part la fin et, d'autre part, les faits saillants de ces divers règnes pour faire ressortir que, généralement, la fin correspond à ce qu'a été le règne.

En considérant ce sujet, nous sommes conduits à plusieurs remarques. Tout d'abord celle-ci : il n'est pas un seul de ces règnes qui ait été d'un bout à l'autre pour la pleine satisfaction du cœur de Dieu ; ceux dans lesquels nous trouvons la plus riche édification — celui d'un Ézéchias ou d'un Josias, par exemple — sont quand même entachés de quelques ombres. Christ seul a été l'homme parfait ici-bas et seul son règne, lorsque plus tard il sera établi, sera tout entier pour le plaisir et à la gloire de Dieu.

Mais, et c'est une deuxième observation, quelles que soient les faiblesses qui marquent les meilleurs règnes — de même que dans tous les temps les services les plus fidèlement remplis — la grâce de Dieu demeure ! Dans sa grâce, et bien que sans doute il considère les actes accomplis, il voit avant tout l'état des cœurs et les mobiles qui font agir. Il tient compte de tout — actes et mobiles des actes — et apprécie comme seul il peut le faire, avec un discernement parfait et une infinie miséricorde, ce qui a été réalisé par chacun. Cela explique sans doute que parfois la fin, la manière dont un roi a été enterré soit moins mauvaise que ce que le règne aurait pu le laisser craindre. Cela permet aussi de comprendre la fin remarquable d'un Ézéchias ou d'un Josias, l'honneur qui leur est rendu par « tout Juda et Jérusalem ». De telles fins illustrent ce que David avait écrit en son jour : « Prends garde à l'homme intègre, et regarde l'homme droit, car *la fin d'un tel homme est la paix* » (Ps. 37:37).

Une troisième remarque : nous sommes encouragés en voyant comment Dieu opère pour amener dans le chemin de la fidélité un roi dont le règne a mal commencé. Ne le fait-il pas encore aujourd'hui dans la vie de tant de ses enfants et n'est-ce pas profondément encourageant ? On est réjoui et très reconnaissant en lisant le récit de la fin du règne de Manassé, après qu'on en a considéré le commencement ! Par contre, avec quelle douleur on s'arrête sur les dernières années de règnes tels que ceux de Asa, Ozias et surtout Joas, après des débuts si riches de promesses ! N'y a-t-il pas là un sérieux avertissement pour nous tous, en particulier pour des croyants encore au commencement de leur vie et qui ont eu un heureux départ, par exemple des enfants pieusement élevés par des parents chrétiens ? Que celui qui a bien commencé sa vie soit désireux de la bien continuer et de la bien terminer ! Que nul ne dise : j'ai du temps devant moi, plus tard je penserai à ma fin ! Le chemin qui s'ouvre devant nous apparaît si long à parcourir, lorsqu'il commence à peine... Mais une vie est courte, elle est vite vécue ! Moïse, mort à cent vingt ans, a écrit : « Les jours de nos années montent à soixante-dix ans, et si, à cause de la vigueur, ils vont à quatre-vingts ans, leur orgueil encore est peine et vanité ; car *notre vie s'en va bientôt, et nous nous envolons* ». Demandons à notre Dieu qu'il nous enseigne ainsi « à compter nos jours, afin que nous en acquérions un cœur sage » (Ps. 90:10, 12) et pensons à ce moment où nous dirons nous aussi : « Notre fin est proche, nos jours sont accomplis ; notre fin est venue ! » (Lam. de Jér. 4:18). Ne perdons pas de vue également que le jour de demain ne nous appartient pas et soyons gardés de nous conduire de manière telle que cette question puisse nous être posée, comme elle le fut autrefois à un peuple infidèle : « Et que ferez-vous à la fin ? » (Jér. 5:31). Qu'a fait, à la fin, un Asa, un Amatsia, un Amon, un Ozias, et que firent surtout des rois comme Joram, Achazia, Joas, Achaz, Jehoïakim ou Sédécias ? Pourtant, Dieu avait donné à chacun d'eux les ressources nécessaires pour marcher fidèlement dans son chemin !

Ces récits des règnes et de la fin des rois de Juda nous ont été conservés dans l'Écriture inspirée, pas seulement pour nous intéresser dans l'étude que nous pouvons en faire, mais « pour notre instruction » et « pour nous servir d'avertissement » (Rom. 15:4 ; 1 Cor. 10:11). David a écrit, en parlant de son Berger : « il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom. Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi » (Ps. 23:3, 4) et Salomon s'exprime ainsi dans le livre des Proverbes : « Le juste est plein de confiance, dans sa mort même » (14:32). « Plein de confiance » parce qu'il suit le bon Berger, parce qu'il sait que sa place est prête dans la maison du Père, parce que le bon Berger est avec lui dans « la vallée de l'ombre de la mort », mais encore « plein de confiance » en pensant au moment où il devra comparaître devant le « tribunal du Christ » où « il faut que nous soyons tous manifestés... afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10).

Oui, comme l'a dit le poète chrétien, « dans le ciel il n'est qu'un souvenir », celui de la miséricorde divine ! Combien nous sommes heureux et reconnaissants de pouvoir compter sur le déploiement de cette miséricorde tout au long de notre vie et de savoir que nous en conserverons le souvenir éternellement ; mais que cela ne nous conduise pas à perdre de vue la responsabilité qui est la nôtre de vivre une vie qui soit, du commencement à la fin, pour la gloire de Dieu, pour la gloire de Christ ! Reprenons, chacun pour ce qui nous concerne personnellement, la prière exprimée dans le cantique :

Mon Dieu, toi dont la face  
Toujours brille sur moi,  
Accorde-moi la grâce  
De vivre tout pour toi.  
Jusqu'au jour qui m'appelle  
À passer dans ton sein,  
Fais-moi d'un cœur fidèle  
Marcher en ton chemin.

## Nuages - Les nuages selon le livre de Job

ME 1943 p. 57

Job était un homme « parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal », richement béni dans sa famille et dans ses biens. Chose si difficile, au milieu de la prospérité matérielle, il réalisait une vie de piété, la possession des richesses n'ayant pas détourné son cœur de Dieu. Qu'il fait bon connaître ainsi d'heureux jours sur la terre, comblé de tout, sans préoccupations d'aucune sorte, marchant dans la crainte du Seigneur. Qui n'envierait une telle part ? C'est un jour calme et serein dans la vie du patriarche, sans une ombre qui vienne le ternir. Son ciel est d'azur.

Mais voici des nuages qui apparaissent à l'horizon. Nous allons les voir s'accumuler les uns après les autres avec une extraordinaire rapidité, de telle sorte qu'en peu de temps il ne restera plus que le souvenir des jours heureux et paisibles. Tout est devenu sombre et douloureux. Cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses emportées, jeunes hommes passés au fil de l'épée par « ceux de Sheba » ; sept mille brebis et les jeunes hommes consumés par « le feu de Dieu » ; trois mille chameaux dérobés et les jeunes hommes frappés par le tranchant de l'épée des Chaldéens. Ce sont trois nuages successifs. Toutes les richesses de Job sont englouties. Un quatrième va l'atteindre dans ses affections de père : ses propres enfants ont péri, tous les dix, dans la maison écroulée de leur frère premier-né. Par le cinquième, c'est lui-même qui est frappé « d'un ulcère malin, depuis la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête ». Trois amis viennent ensuite pour le plaindre et le consoler ; ils s'asseyent avec lui à terre sept jours et sept nuits, contemplant sa douleur, sans qu'aucun prononce une seule parole : sixième nuage qui, chez Job, touche et irrite le « moi » à tel point qu'il ne peut le supporter. Il ouvre sa bouche pour maudire son jour. Un septième devait encore obscurcir son ciel : va-t-il entendre de la part d'Éliphas, Bildad et Tsophar quelques paroles de compréhension et de consolation ? Aucune. Pas un « entre eux ne sera d'ailleurs capable de parler de Dieu comme il convient (Job 42:7, 8). Tous trois n'auront pour leur ami éprouvé que de sévères reproches, des paroles de condamnation !

Sept nuages dans la vie de celui dont Dieu avait pu dire qu'il n'y avait, sur la terre, « aucun homme comme lui, parfait et droit, craignant Dieu et se retirant du mal », nombre complet d'épreuves de plus en plus douloureuses, atteignant Job de plus en plus profondément. Quel homme fut jamais éprouvé comme lui ? Aucun, sans doute. Seul, le saint Fils de Dieu a vu le plus sombre nuage se décharger sur lui à la croix du Calvaire, nuage si épais que, depuis midi jusqu'à trois heures de l'après-midi, il y eut des ténèbres sur tout le pays. Durant ces heures de ténèbres et d'abandon, Il portait nos péchés en son corps sur le bois de la croix, Il était fait péché pour nous. De sorte qu'Il peut nous dire, comme aussi à son peuple : « J'ai effacé comme un nuage épais tes transgressions, et comme une nuée tes péchés » (Ésaïe 44:22). Ce nuage qui voilait la face de Dieu et qui aurait dû nous en éloigner pour l'éternité, nous n'aurons jamais à le connaître. Est-ce bien un sujet de louanges incessantes pour nos cœurs reconnaissants ?

Bien des nuages aujourd'hui assombrissent notre ciel. Nous ne savons pas exactement combien il y en a dans la vie de chacun des rachetés du Seigneur. Mais Lui le sait... Dans ces jours d'épreuves multipliées, considérons quelque chose de ce que Job a appris tandis que son ciel était noir, tout obscurci de sombres nuages. Après que ses trois amis ont cessé de parler pour le condamner, Élihu fait entendre sa voix : « Je suis plein de paroles, l'esprit qui est au dedans de moi me presse » (Job 32:18). Il s'exprime comme oracle de Dieu et le souffle puissant de l'Esprit anime ses paroles. Que d'enseignements, donnés par Dieu par le moyen de son serviteur, dans les chapitres 32 à 37 !

Une question est posée à Job : « Comprends-tu le balancement des nuages, les œuvres merveilleuses de Celui qui est parfait en connaissance ? » (37:16). Sans doute, il s'agit d'abord du domaine des choses physiques. Christ n'avait pas encore paru sur la scène de ce monde et Job ne possédait pas les

Écritures. C'est en considérant les cieux et la terre, les merveilles de la création, qu'il pouvait connaître quelque chose des révélations divines et qu'il avait le témoignage de la majesté et de la puissance de Dieu, comme aussi de sa fidélité et de sa miséricorde. Mais les images qui nous sont présentées ont une signification plus profonde ; elles nous font entrer dans le domaine des choses spirituelles.

Job pouvait-il comprendre le « balancement des nuages » ? Pourquoi un ciel si noir après des jours si heureux ? Pourquoi sept nuages ? Job ne pouvait pas plus comprendre, que cette expression soit prise dans son sens propre ou dans un sens figuré. Nous ne le pouvons pas mieux que lui. Pourquoi telle difficulté dans le chemin, pourquoi tant d'épreuves qui semblent nous accabler ? Nous ne comprenons pas. Mais il reste une certitude pour la foi : ces nuages sont « les œuvres merveilleuses de Celui qui est parfait en connaissance ». Avec une connaissance parfaite de ce que nous sommes et de ce qu'il nous faut, Il envoie les nuages ou les chasse et, dans leur merveilleux balancement, nous pouvons voir la main de Celui qui ne se trompe jamais et qui nous dit aussi, comme à Pierre : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » (Jean 13:7). Œuvres merveilleuses !

Mais encore, ce nuage qui est survenu et a tout assombri dans un cœur, dans une maison, dans une assemblée, ce nuage est chargé d'eau (Job 37:11). La pensée de Dieu est toujours de bénir. S'Il humilie et éprouve, c'est pour faire du bien à la fin (Deut. 8:16). Le nuage qui a rempli les cœurs de tristesse, qui peut-être a fait couler les larmes, est tout chargé de la bénédiction d'en-haut. N'oublions jamais, dans les jours sombres, qu'Il charge d'eau le nuage ! Comment cette eau sera-t-elle répandue ? Suivant qu'Il le commandera lui seul (v. 12), elle viendra en trombe, « comme verge », ou bien « en bonté » (v. 13). Dans le premier cas, c'est la dévastation, c'est un châtement — son œuvre étrange et son travail inaccoutumé — tandis qu'Il désire envoyer la bénédiction ; alors, les nuages font couler la pluie qui tombe « en gouttes » (36:28), rosée de bénédiction, pluie fine et pénétrante qui fertilise et enrichit. Il y aura des fruits produits dans les cœurs, semblables à une terre amollie par l'ondée bienfaisante (Ps. 65:9-10). N'est-ce pas surtout par le moyen de la Parole que nous recevrons cette pluie de bénédiction ? « Ma doctrine distillera comme la pluie ; ma parole descendra comme la rosée, comme une pluie fine sur l'herbe tendre, et comme des ondées sur l'herbe mûre » (Deutéronome 32:2). « Comme la pluie et la neige descendent des cieux, et n'y retournent pas, mais arrosent la terre et la font produire et germer... ainsi sera ma parole qui sort de ma bouche. » (Ésaïe 55:10, 11). Combien il est nécessaire, par conséquent, de lire cette Parole et, plus encore, d'y conformer nos voies, car cette pluie descendra sur nous dans la mesure où nous « écouterons ses commandements » (Deut. 11:13-15, 27). Elle est répandue de telle façon que nous puissions la recevoir et la recueillir sans en rien perdre ; pour cela, les nuages tombent « en gouttes ». Ce n'est pas parce que Dieu limite la bénédiction, le mot « abondamment » à la fin du v. 28 nous l'indique bien. Il en sera ainsi dans les jours heureux du règne, quand Celui devant lequel les rois se prosterneront et que toutes les nations serviront « descendra comme la pluie sur un pré fauché, comme les gouttes d'une ondée sur la terre » (Ps. 72:6). Alors, la terre abreuvée, amollie par des ondées, sera « enrichie abondamment » (Ps. 65:9-13).

À partir du chap. 38, l'Éternel lui-même s'adresse à Job : « Peux-tu élever ta voix vers les nuages ? » (38:34). Il n'est pas au pouvoir de l'homme — quelque grand et puissant qu'il soit — de régler le cours des nuages et c'est une pensée réconfortante. Peut-être, il est vrai, le balancement des nuages aura-t-il lieu à la fervente prière du juste dont la demande est en accord avec ce que Dieu désire faire (Jacq. 5:17-18), mais jamais sur son ordre direct. L'ennemi non plus ne pourra rien faire sans la permission divine et n'agira que dans les limites strictes qui lui auront été assignées : il y a chaque fois, un « seulement » (Job 1:12 ; 2:6). Si même il peut agir à l'égard d'un rachat, ce n'est jamais que comme instrument dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses pensées de grâce envers l'un des siens (1:8 ; 2:3).

Une autre question est encore posée à Job, qui est en même temps un encouragement pour un cœur éprouvé : « Qui a compté les nuages dans sa sagesse ? » (38:37). Grâce infinie ! Ces nuages, Il les a tous comptés. Nous dirons peut-être qu'il ne devrait pas y en avoir autant, que le ciel est trop noir... N'était-ce pas trop pour Job que ces sept sombres nuages dans sa vie ? Tous comptés, un à un ! Et cela, « dans sa sagesse ». Pas un qui ne soit nécessaire et pas un de plus qu'il ne sera nécessaire. C'est le Même « qui compte le nombre des étoiles » (Ps. 147:4), qui compte aussi tous nos pas (Job 14:16 ; 31:4), nos allées et nos venues (Ps. 56:8) et les cheveux de notre tête (Luc 12:7) qui a compté aussi les nuages qui viennent obscurcir notre ciel — avec la même puissance infinie, la même sagesse insondable et le même amour qui ne varie jamais !

Le chap. 42 du livre de Job nous montre les résultats du « balancement des nuages ». Tous avaient été comptés dans Sa sagesse, chargés d'eau, et ils laissaient couler maintenant sur le patriarche une pluie de bénédictions, en gouttes mais abondamment. Que de richesses et de connaissances, les premières données, les autres acquises au travers d'un ciel tout chargé de nuages ! « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu ». Ne valait-il pas la peine d'avoir vu les sept nuages dans son ciel pour pouvoir dire ensuite : « mon œil t'a vu » ? Connaissance et contemplation de la personne de Christ, que les trois jeunes Hébreux avaient eue aussi au milieu de la fournaise. « Voici, nous disons bienheureux ceux qui endurent l'épreuve avec patience. Vous avez ouï parler de la patience de Job et vous avez vu la fin du Seigneur, savoir que le Seigneur est plein de compassion et miséricordieux » (Jacques 5:11). Ce qui enrichit provient de l'affliction : « l'or vient du nord » (Job 37:22). Job peut compter son « or » quand le vent a passé, chassé les nuages et produit un ciel clair ; maintenant il voit la lumière brillante, Celui qui est la vraie lumière. Il a été enrichi dans la connaissance de sa Personne. Des sept nuages, il ne reste que la bénédiction dispensée dans une large mesure, l'eau dont ils étaient chargés et qui a été répandue « en gouttes... abondamment ». — « Passant par la vallée de Baca, ils en font une fontaine ; la pluie aussi la couvre de bénédictions » (Ps. 84:6).

Que ces quelques remarques nous engagent à lire et méditer le livre de Job, pour y puiser de précieux encouragements dans ces jours tellement chargés de nuages. Il y a sans doute une parole qui s'adresse à nos consciences : considérons nos voies et scrutons-les, afin que l'eau dont le nuage est chargé ne soit pas envoyée sur nous « comme verge », ce qui serait une autre épreuve que le nuage. Quelle souffrance alors, juste châtement de notre infidélité, augmentée du regret d'avoir perdu la bénédiction que notre Dieu avait préparée pour nous. Car c'est la pluie de la bénédiction qu'Il prépare en couvrant de nuages les cieux (Ps. 147:8). Mais surtout, Il veut donner dans ce livre une parole de consolation et d'espérance à tous ceux qui sont exercés par les nuages qu'Il envoie ; au milieu de la tristesse du « présent », Il dirige les regards vers le « plus tard » où le fruit sera rendu (Hébr. 12:11).

Bientôt va se lever le « matin sans nuages ». Il ne sera plus besoin de nuages pour amener la bénédiction durant ces jours glorieux du règne où « Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu ». Une riche et abondante bénédiction sera répandue : « Par sa clarté, l'herbe tendre germera de la terre après la pluie » (2 Sam. 23:4). Alors, Celui que David avait devant les yeux en prononçant ces paroles « sera prince au milieu d'eux », lui, le vrai David. Sur son peuple restauré, Il fera tomber « la pluie » en son temps : ce seront des pluies de bénédiction» (Éz. 34:23-31). En attendant ce jour où se lèvera le Soleil de justice apportant la guérison dans ses ailes, sachons regarder non pas au nuage, mais au-dessus du nuage, à Celui qui l'a chargé d'eau. Tout est sombre et noir autour de nous, de plus en plus sombre et de plus en plus noir... Mais, assurés de l'amour de Jésus, de cet amour qui est le même dans toutes ses manifestations, celles qui font tressaillir nos cœurs d'allégresse comme aussi celles qui font pleurer nos yeux, nous pouvons bien chanter

La vie est-elle sombre  
Quelquefois à mes yeux ?

Tu dissipes toute ombre,  
Ô Sauveur glorieux !  
Au-dessus du nuage  
Je puis voir ta splendeur :  
Ton regard m'encourage,  
Me comble de bonheur.

## « Vous avez de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage... » (Jean 16:33)

Psaumes 73 à 79

ME1942 p. 47

Au moment de commencer une nouvelle étape du voyage, si le Seigneur nous laisse quelque temps encore, nous aimerions considérer pour l'encouragement de tous ceux qui, au milieu de la tribulation, attendent son retour, les premiers psaumes du troisième livre. Après avoir lu cette portion des Écritures, chacun de nous pourra dire comme David : « Je chanterai à l'Éternel, parce qu'Il m'a fait du bien » (Ps. 13:5). C'était pourtant un jour d'angoisse, durant lequel le roi méprisé et rejeté demande par quatre fois : « Jusques à quand ? » (v. 1 et 2). Mais, dans son affliction, David connaissait la ressource de la foi : « Je me suis confié en ta bonté » (v. 5). Cette ressource est toujours à notre disposition.

Le troisième livre des psaumes concerne l'ensemble du peuple, représenté devant Dieu par un résidu pieux, « ceux qui sont purs de cœur » (Ps. 73:1). C'est surtout de la détresse de ces fidèles qu'il est question dans ce livre, tandis que dans les deux premiers, il est plutôt parlé prophétiquement des souffrances de Christ, dont celles de David étaient un type.

Le premier verset du Ps. 73 semble donner le caractère de tout l'ensemble du livre. Le premier mot est déjà très remarquable. Voilà tant de sujets de tristesse pour ce pauvre résidu persécuté, tant d'incertitudes, tant de choses qui s'écroulent les unes après les autres... Sur quoi s'appuyer ? Comme une réponse ce mot a retenti : certainement ! Il reste pour la foi une certitude absolue : « Certainement Dieu est bon ». Tout laisserait croire à ceux qui sont ainsi éprouvés qu'ils sont abandonnés. Non, Dieu est bon et c'est envers les siens, « ceux qui sont purs de cœur », que sa bonté s'exerce continuellement. L'assurance de cette invariable bonté est bien de nature à reconforter tous ceux qui sont dans la détresse !

Pourtant, ce Dieu bon et fidèle permet que le méchant prospère et que, sur son peuple, le châtiment revienne chaque matin. La foi va-t-elle chanceler, les pieds vont-ils manquer, les pas glisser selon les expressions du verset 2 ? Non, l'âme est conduite jusque dans le sanctuaire de Dieu pour que la foi soit affermie. C'est de Lui que le fidèle va s'approcher et, au milieu de ses tribulations, pouvant dire : « Je suis toujours avec toi », il réalisera qu'il y a en Lui joie et plaisirs sur la terre.

Que l'âme ait déjà goûté la paix du sanctuaire, qu'elle y ait appris à se connaître et à connaître Dieu, ne met cependant pas un terme à l'épreuve. Tout au contraire, elle semble accrue et le Psaume 74 est un appel particulièrement pressant, adressé à Dieu du milieu de la fournaise. Le résidu rappelle toutes les délivrances passées, pour s'écrier à la fin : « Lève-toi, ô Dieu, plaide ta cause ». Pourquoi ce Dieu puissant qui est intervenu souvent en faveur des siens, semble-t-il les délaisser maintenant ? La cause de son peuple n'est-elle pas la sienne ? Quoi qu'il en soit, c'est avec confiance que le fidèle attend le jour de la délivrance et, assuré qu'il se lèvera enfin, il demande : « Jusques à quand ? ». Le sanctuaire est détruit, « l'ennemi a tout saccagé dans le lieu saint... ils ont mis le feu à ton sanctuaire, ils ont profané par terre la demeure de ton nom... ils ont brûlé tous les lieux assignés pour le service de Dieu dans le pays ». Le résidu est là, en butte à tous ces outrages et à tout le débordement du mal, « sans signes », n'ayant « plus de prophète ». Grande est sa détresse !

Mais, Celui qui a dit : « une femme oubliera-t-elle son nourrisson ? Même celle-là oublieront... mais moi je ne t'oublierai pas » (Ésaïe 49:14-15) pourrait-il oublier son alliance ? Déjà dans les Ps. 75 et 76 le jour de la délivrance est entrevu. Pour rassembler son peuple, Christ va paraître dans toute sa puissance et la gloire de son triomphe. Les résultats de sa victoire seront manifestés. Il jugera les



méchants et honorera les justes : « Il abaisse l'un et élève l'autre ». La maison de l'Éternel sera rebâtie dans la ville du grand Roi et la louange montera vers Lui, durant le règne, dans le sanctuaire retrouvé, tandis qu'il y aura abondance de bénédiction sur le peuple pleinement restauré.

Espérance glorieuse !... Mais ce n'est encore qu'une espérance et, bien que « l'attente des justes soit une joie » (Proverbes 10:28), c'est toujours, c'est encore pour le résidu le jour de l'affliction et des larmes. Malgré tout ce qu'il sait et a pu exprimer, le connaissant comme fruit de l'expérience, dans les Ps. 73 à 76, il passe par les exercices qui nous sont dépeints dans le psaume suivant. « Je suis inquiet », dit-il et il pose toutes ces questions : « Le Seigneur rejettera-t-il pour toujours ? et ne montrera-t-il plus sa faveur ? Sa bonté a-t-elle cessé pour toujours ? Sa parole a-t-elle pris fin de génération en génération ? Dieu a-t-il oublié d'user de grâce ? A-t-il enfermé ses miséricordes dans la colère ? » Telles sont les craintes du cœur naturel, si facilement porté à douter de la fidélité et de la bonté de Dieu, si aisément conduit au découragement lorsque l'épreuve se prolonge quelque peu. Et cela, bien que l'âme connaisse de précieuses vérités, jouisse d'une espérance, ait fait tant d'expériences de la puissance et de l'amour de Celui qui ne change pas ! c'est bien là « notre infirmité »...

Le fidèle est amené à faire taire les pensées de son propre cœur et à considérer les desseins de la grâce de Dieu à l'égard des siens — desseins qu'Il accomplira malgré les apparences contraires et au travers de toute la puissance de l'ennemi. Les voies de Dieu — que nous ne comprenons pas plus que le balancement des nuages (Job 37:16) — sont dirigées du « lieu saint ». Quelle paix cela procure à nos cœurs si souvent troublés ! Au milieu de l'agitation des nations, n'oublions pas ce verset du livre des Proverbes : « Il a beaucoup de pensées dans le cœur d'un homme ; mais le conseil de l'Éternel. C'est là ce qui s'accomplit » (19:21).

Si les voies de Dieu sont mystérieuses et insondables, si « ses traces ne sont pas connues », il est ajouté pourtant tout aussitôt : « Tu as conduit ton peuple comme un troupeau, par la main de Moïse et d'Aaron ». De quels soins ce peuple a été l'objet, conduit au travers de la Mer Rouge — « dans la mer » — puis durant son long voyage au désert !

« Tu les entretins quarante ans dans le désert, ils ne manquèrent de rien » (Néhémie 9:21). Ils ne manquèrent de rien parce que l'Éternel était leur Berger ! (Ps. 23:1). Le Ps. 78 retrace cette histoire : toutes les voies de Dieu envers son peuple, « ses actes et ses œuvres merveilleuses », sa miséricorde et son long support. Oui, « Il fit partir son peuple comme des brebis et les mena comme un troupeau dans le désert et Il les conduisit sains et saufs » (Ps. 78:52-53). Il est le même hier, aujourd'hui, éternellement.

Aussi, ceux qui lui appartiennent, « le troupeau de sa pâture », se confiant en Lui, peuvent « raconter sa louange de génération en génération » (Ps. 79:13).

Ces psaumes ne sont-ils pas, dans l'application que nous pouvons en faire à nos circonstances, pour l'encouragement des croyants dans le jour actuel ? Que de détresses pour tous — soit que l'épreuve nous atteigne directement, soit que nous souffrions en sympathie selon 1 Cor. 12:26, que d'incertitudes... Dieu pourrait-il abandonner les siens ? Bien que parfois les apparences soient contraires, en pleine assurance de foi répétons : « Certainement Dieu est bon ». Pénétrons jusque dans le sanctuaire, lieu de repos et de paix, pour nous approcher de la Personne qui le remplit : notre foi sera nourrie et fortifiée et, au travers de la souffrance, nous réaliserons qu'en Lui il y a des joies ici-bas. Ensemble, dans l'épreuve, redisons « Jusques à quand ? ». Confiance de la foi ainsi exprimée, car déjà nous aussi, nous entrevoyons et saluons le jour de la délivrance ! En attendant, si les voies de Dieu restent mystérieuses, rappelons-nous que « Sa voie est dans le lieu saint » et que Celui qui nous conduit au travers du désert est un Berger fidèle, Médiateur et Sacrificateur, vrai Moïse et vrai Aaron !

« Vous avez de la tribulation dans le monde » — comme Il le sait bien, n'est-ce pas ? — mais Il aime nous redire : « Ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde ». Ayez bon courage ! Que ces mots résonnent sans cesse à nos oreilles tout au long de cette nouvelle étape du pèlerinage — et puis,

Comptons mieux sur Sa tendresse,  
Son cœur ne saurait changer ;  
De ses brebis en détresse  
Il est toujours le Berger.

## ENCOURAGEMENT À LA CRAINTE DE DIEU

ME 1962 p.197

Il n'y a point de crainte de Dieu devant leurs yeux », tel est l'un des traits composant le portrait de l'homme inconverti — du juif aussi bien que du gentil — portrait tracé par l'apôtre inspiré dans le chapitre 3 de l'Épître aux Romains (v. 18). L'homme, dans son état naturel, aime le mal et hait le bien ; or, « la crainte de l'Éternel, c'est de haïr le mal » (Prov. 8:13). Cet état de l'homme ne peut être amélioré, ainsi que le Seigneur l'enseigne à Nicodème : « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6) ; un changement complet doit être opéré, c'est la nouvelle naissance. Cependant il peut y avoir chez celui dont, par grâce, la conscience a été réveillée un désir plus ou moins marqué de regarder vers Dieu, une certaine crainte de Lui, qui n'est pas encore la connaissance du salut mais peut y conduire : l'âme a, dans une certaine mesure au moins, le sentiment de sa condition misérable, la grâce de Dieu a opéré en elle un travail qui l'amène à reconnaître ses nombreux péchés ; elle en vient alors à considérer, non plus seulement ce qu'elle est, mais la sainteté d'un Dieu dont elle se juge indigne de s'approcher, vers lequel elle ose à peine lever les yeux. En présence de la sainteté divine, elle souffre de son propre état et en arrive à haïr le mal. En ce sens il y a chez elle, selon Proverbes 8:13 déjà cité, « la crainte de l'Éternel ». Mais haïr le mal ne suffit pas, il faut que le péché soit ôté de devant Dieu. Car qui pourrait, chargé de ses péchés, subsister en sa présence ?

Personne, ainsi que le dit le psalmiste : « Si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui subsistera ? » (Ps. 130:3). Mais Dieu est un Dieu qui pardonne ; Il pardonne au pécheur repentant qui s'approche de Lui sous la parfaite efficacité de l'œuvre expiatoire de Christ, lavé dans le sang précieux qui a coulé à la croix du côté percé du Sauveur. L'assurance du pardon produit dans l'âme le sentiment, plus profond encore qu'au début de ses expériences, que Dieu doit être craint : « Mais il y a pardon auprès de toi, afin que tu sois craint » (Ps. 130:4). Nous pouvons donc distinguer, selon l'enseignement de l'Écriture, la crainte produite dans une âme réveillée, avant même qu'elle ne parvienne à la connaissance du salut et, d'autre part, celle qui découle de la jouissance du pardon. Le sentiment de la grâce de Dieu pleinement manifestée en Jésus Christ, Sauveur parfait de tout pécheur repentant qui vient à Lui, doit produire dans l'âme une sainte et bienheureuse crainte. C'est de cette crainte-là que nous désirons nous occuper, c'est à cette crainte que nous désirons nous encourager les uns les autres.

Elle est faite tout à la fois de reconnaissance envers notre Dieu Sauveur, de respect et de déférence, de soumission et de dépendance, de confiance aussi. Elle témoigne de notre désir de ne déplaire à Dieu en rien. Cette crainte, nous la devons à notre Dieu et Père (1 Pierre 1:17) comme aussi à notre Seigneur Jésus Christ (2 Cor. 5:11 ; — voir, pour le témoignage collectif, Actes 9:31).

Reconnaître la souveraineté de Dieu, ses droits sur nous, l'autorité de sa Parole, c'est Le craindre. Toute position de subordination à une autorité établie par Lui implique une certaine crainte ; c'est ainsi qu'une femme est exhortée à craindre son mari ; un enfant, son père ; un serviteur, son maître ; un homme, le magistrat. Sans doute, plusieurs de ces relations, en particulier les premières, sont également caractérisées par l'amour, mais l'amour et la crainte ne sont pas incompatibles. Bien au contraire, les deux sont souvent complémentaires : l'homme est aimé de Dieu, il est appelé à l'aimer aussi et à le craindre ; plus il y aura d'amour dans le cœur, plus il y aura de crainte manifestée dans la marche. Plus un croyant aime Dieu, plus il craint de Lui déplaire ; cette crainte, fruit de l'amour, est le vrai principe d'une sainte conduite : elle incite le fidèle à fuir les tentations, à se retirer du mal — « Le sage craint, et se retire du mal » (Prov. 14:16) — et cela, parce qu'elle lui inspire l'horreur du péché (Prov. 8:13 ; 9:10).

Au début de l'histoire de l'Église sur la terre, les premiers croyants montraient, dans le témoignage qu'ils rendaient, les fruits de la vie de Dieu en eux. Le tableau qui nous est donné de l'assemblée de

Jérusalem, à la fin du chapitre 2 du Livre des Actes, est réjouissant et nous voudrions connaître encore aujourd'hui quelque chose de cette bienfaisante fraîcheur. Il nous est dit notamment : « Et toute âme avait de la crainte » (v. 43). La crainte de Dieu ne caractérisait pas seulement tel ou tel croyant pris isolément mais tous ceux qui faisaient partie de cette assemblée de Dieu. Quelle puissance il y aurait dans le témoignage, dans un témoignage local, si « toute âme avait de la crainte » ! Hélas ! nous sommes parvenus à la fin de cette histoire et l'on a souvent remarqué l'analogie qu'il y a entre les derniers jours d'Israël, avant la première venue de Christ ici-bas, et les derniers jours de l'Église, avant sa seconde venue pour l'accomplissement de la promesse qu'Il a faite aux siens avant de les quitter. Ce qui caractérise aujourd'hui la profession chrétienne, c'est ce qui caractérisait Israël dans les jours où prophétisait Malachie. L'Éternel annonçait alors qu'Il allait s'approcher en jugement de son peuple, ainsi dépeint : ils « ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées » (Mal. 3:5). L'état d'Israël dans ces jours-là est résumé d'un mot : il ne craint pas Dieu. De sorte que l'absence de crainte de Dieu caractérise tout aussi bien l'ensemble de la profession religieuse aux derniers jours que l'incrédulité affirmée.

Mais, Dieu soit béni ! au sein de cette profession dont le trait dominant est le manque de crainte de Dieu, il y a un résidu fidèle. Quels sont ceux qui en font partie ? « Ceux qui craignent l'Éternel » (Mal. 3:16). Les trois caractères essentiels de ce résidu — ceux qui le composent « craignent l'Éternel », « pensent à son nom » et « ont parlé l'un à l'autre » — peuvent être mis en parallèle avec ceux de Philadelphie. Alors que nous voyons tout autour de nous, dans le monde, dans la chrétienté professante et peut-être aussi parmi ceux qui devraient porter les caractères philadelpiens, se manifester toujours davantage cette absence de crainte de Dieu, puissions-nous mettre en évidence les traits du résidu fidèle, être en vérité de « ceux qui craignent le Seigneur » et « pensent à son nom » ! Retenons bien qu'il ne peut y avoir de témoignage agréable au Seigneur en dehors d'une vie dans la crainte de son Nom : « Et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom ».

Nous désirons nous arrêter — dans l'application que nous pouvons en faire à ce qui nous concerne — sur quelques portions des Écritures qui sont pour nous une parole d'exhortation et d'encouragement à la crainte de Dieu. Puissent-elles opérer dans nos cœurs et nos consciences, nous amenant à réaliser une marche plus fidèle dans la crainte qui est due à Celui qui a tous les droits sur nous !

D'abord dans le Psaume 33. Le verset 12 nous dit le bonheur du peuple — Israël autrefois, l'Église aujourd'hui — « qui a l'Éternel pour son Dieu », « le peuple qu'il a choisi pour son héritage ». Ce peuple est au milieu d'un monde ennemi, mais Dieu est au fait de tout, rien n'échappe à ses yeux : du haut des cieux, du lieu de sa demeure, « Il voit *tous* les fils des hommes », « Il considère *tous* les habitants de la terre... forme leur cœur à *tous* » et « prend connaissance de *toutes* leurs œuvres » (Ps. 33:13-15). Que voit-Il ? Des hommes qui se glorifient de leur puissance, puissance qui cependant est vaine (Ps. 33:16, 17). Mais s'Il voit « tous les fils des hommes », « voici, l'oeil de l'Éternel est sur *ceux qui le craignent*, sur ceux qui s'attendent à sa bonté » (Ps. 33:18). Il est dit ailleurs que « les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chr. 16:9 ; cf. Zach. 3:9 et 4:10). C'est donc bien de sa puissance qu'il est question ici ; elle s'exerce en faveur de « ceux qui le craignent », « qui sont d'un cœur parfait envers lui » ; Il ne les perd pas de vue un seul instant tandis qu'ils cheminent dans un monde hostile, qui se glorifie de sa force et ne craint pas Dieu, manifestant au contraire de manière toujours plus accusée son indépendance de Lui. Crainte de son Nom, confiance dans sa bonté assurent au fidèle l'intervention puissante de Dieu ; elle s'exerce « pour délivrer leur âme de la mort » — nous avons été arrachés à un terrible adversaire, celui qui a « le pouvoir de la mort » (Hébr. 2:14) et, bien qu'il soit présentement le « chef de ce monde », nous pouvons aller en paix, dans la crainte du Seigneur, comptant sur le secours de Celui qui est le grand Vainqueur de Satan — ; elle s'exerce aussi « pour les conserver en vie durant la famine », c'est-à-dire pour leur donner tout ce qui leur est nécessaire aussi bien pour la vie de l'âme que pour la vie du corps, même dans les jours les plus difficiles et sur

une scène où il n'y a rien pour l'âme du racheté. Quelle confiance remplit ainsi le cœur de « ceux qui craignent l'Éternel » ! Ils s'attendent à Lui qui est leur secours — « notre aide » — et leur protection : « notre bouclier », de sorte que leur cœur est plein de joie, fruit de cette heureuse confiance produite elle-même par la crainte de l'Éternel (Ps. 33:20, 21).

Le Psaume 103 nous dit que « l'Éternel a compassion de ceux qui le craignent » (v. 13). Il a compassion de ceux qui ont parfois à connaître de douloureux exercices en raison même de leur désir d'être fidèles. Si nous avons à cœur de vivre dans la crainte de Dieu, de tenir ferme, d'obéir à la Parole, nous serons tôt ou tard mis à l'épreuve : Dieu nous dispensera, soit dans notre propre vie, soit dans la vie de l'assemblée, des circonstances au travers desquelles nous aurons à montrer si véritablement nous faisons passer avant toute autre considération les droits du Seigneur, ses intérêts, sa gloire — si nous sommes fidèles non pas seulement en paroles mais aussi « en action et en vérité » (cf. 1 Jean 3:18). Cela entraîne parfois de très grandes souffrances qui brisent nos cœurs et minent nos corps ; il faut mettre à l'arrière-plan certaines choses auxquelles nous étions profondément attachés, interrompre telles relations, connaître l'incompréhension, le mépris peut-être... Et nous sommes si faibles pour livrer de tels combats, pour manifester pratiquement que nous craignons le Seigneur et désirons Lui être fidèles ! Mais Lui le sait, « Il sait de quoi nous sommes formés, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps. 103:14). Quelle grâce ! Le Seigneur comprend nos exercices, nos luttes, Il sait combien il nous est parfois difficile de les soutenir et Il a compassion de nous ! N'y a-t-il pas là un précieux encouragement ? Être assuré de la sympathie, des compassions du Seigneur dans tout ce que nous avons à endurer pour maintenir la sainte crainte qui doit nous caractériser ! Mais encore, « la bonté de l'Éternel » — l'amour de Dieu, dirait le Nouveau Testament — « est de tout temps et à toujours sur ceux qui le craignent » (Ps. 103:17). Quelle force nous communique la jouissance de l'amour de Dieu ! Cet amour nous entoure, nous enveloppe, il est en nous et sur nous, il pourvoira à tout jusqu'au terme du voyage. Tout cela est assuré à « ceux qui craignent l'Éternel », à « ceux qui gardent son alliance, et qui se souviennent de ses préceptes pour les faire » (Ps. 103:17, 18). La crainte du Seigneur nous conduit à garder sa parole et ses commandements, ou encore « ses préceptes » — en d'autres termes, elle nous conduit à mettre la Parole en pratique, à « faire » selon le sens de ce terme dans des passages comme Ps. 103:18 ou Jean 13:17. Il y a en cela même un véritable bonheur pour le croyant.

Sa puissance, ses compassions, son amour se déploient en faveur de « ceux qui le craignent ». Mais il y a aussi pour eux d'autres promesses. Tandis que par fidélité au Seigneur ils peuvent être amenés à traverser des circonstances éprouvantes au plus haut point, Celui pour lequel ils ont à souffrir ne les laisse pas ; ils peuvent l'invoquer avec la certitude que son oreille est toujours ouverte et qu'Il se tient tout près d'eux : « L'Éternel est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent en vérité » (Ps. 145:18). Et la promesse de l'exaucement est faite à « ceux qui le craignent » ! Vivant dans la crainte du Seigneur, ils ont la connaissance de son « secret » — « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14) et la note donnée par la traduction JND de la Bible nous donne le sens du mot secret : « communications intimes » ; — par ailleurs, ils n'ont d'autre désir que de voir sa volonté accomplie, aussi ce qu'ils demandent est en plein accord avec ce que le Seigneur veut opérer et leur « souhait » est assuré d'un complet exaucement ; c'est une prière selon 1 Jean 5:14, 15. « Il accomplit le souhait de ceux qui le craignent : il entend leur cri, et les sauve » (Ps. 145:19).

Le mal fait de rapides et effrayants progrès. « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas immédiatement, à cause de cela le cœur des fils des hommes est au dedans d'eux plein d'envie de faire le mal » (Eccl. 8:11). Ces progrès du mal sont visibles non seulement dans le monde mais aussi dans la chrétienté. Et l'état du témoignage, au sein même de cette chrétienté, n'est-il pas de nature à nous faire baisser la tête ? Tout cela pourrait nous décourager, nous troubler peut-être. À quoi bon être fidèle et vivre dans la crainte du Seigneur, vient nous murmurer l'ennemi, puisque ceux qui marchent mal ne sont pas frappés et même, bien souvent, prospèrent ? Nous serions ainsi

conduits aux réflexions d'Asaph : « Et pour moi, il s'en est fallu de peu que mes pieds ne m'aient manqué, — d'un rien que mes pas n'aient glissé ; car j'ai porté envie aux arrogants, en voyant la prospérité des méchants » (Ps. 73:2, 3). Cela, alors qu'Asaph voyait « son châtement revenir chaque matin » (Ps. 73:14). Toute sa fidélité, sa sainteté pratique semblaient vaines : « Certainement c'est en vain que j'ai purifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence » (Ps. 73:13). Il y a bien de quoi être troublé, si l'on ne voit pas les choses à la lumière du sanctuaire (cf. Ps. 73:17) ; mais, instruit par Dieu, le fidèle peut dire : « Bien que le pécheur fasse le mal cent fois et prolonge ses jours, je sais cependant que tout ira bien pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils craignent sa face ; mais il n'y aura pas de bonheur pour le méchant, et il ne prolongera pas ses jours, comme l'ombre, parce qu'il ne craint pas la face de Dieu » (Eccl. 8:12, 13). Le méchant ne craint pas Dieu et, précisément à cause de cela, il n'y aura pas de bonheur pour lui, c'est le jugement qui l'atteindra à la fin. Mais « pour ceux qui craignent Dieu », et précisément à cause de cela, « tout ira bien ». De sorte que, quels que soient les progrès du mal autour de nous, ne soyons ni découragés ni troublés, veillons sur nous-mêmes et demeurons fondés et fermes, dans la crainte de Dieu, assurés que « tout ira bien ». Le mal pourrait être pire encore, les difficultés devenir véritablement inextricables, sans aucune issue possible à nos yeux, cette promesse demeure : « Qui craint Dieu sort de tout » (Eccl. 7:18). Cela n'est-il pas de nature à fortifier notre foi et à nous encourager à la crainte de Dieu ?

Mais il y a davantage encore. « Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent, en ceux qui s'attendent à sa bonté » (Ps. 147:11). Des promesses sont faites à ceux qui craignent le Seigneur : sa puissance, ses compassions, son amour, l'exaucement à la prière, l'assurance que tout ira bien pour eux malgré le développement du mal. Mais, dans le Ps. 147, il ne s'agit plus de ce qui nous concerne directement et dont nous pourrions jouir égoïstement peut-être ; si nous sommes encouragés à la crainte du Seigneur, c'est pour Lui-même, pour sa propre joie. Son plaisir est en ceux qui le craignent ! Cela ne touche-t-il pas notre cœur ? Si nous aimons le Seigneur en vérité, ne voudrions-nous pas vivre dans sa crainte pour qu'Il puisse goûter une telle joie ? « Ceux qui le craignent » : c'est la dépendance, la soumission à sa volonté, l'obéissance à la Parole, tout ce qui témoigne d'une réelle crainte de déplaire à Dieu, à notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ. « Ceux qui s'attendent à sa bonté » : c'est la confiance de la foi, liée à la crainte, une confiance qui le réjouit et l'honore.

Que nos cœurs soient saisis et qu'il nous soit accordé de réaliser une vie dans la crainte du Seigneur, non seulement pour la bénédiction qui en découlera certainement pour nous et nos maisons — « Il bénira ceux qui craignent l'Éternel, les petits avec les grands » (Ps. 115:13 à 15) — mais par dessus tout pour la satisfaction et la joie que nous pourrions ainsi procurer à Celui qui nous a tant aimés et dont l'amour ne change pas.

« Bienheureux l'homme qui craint continuellement » (Prov. 28:14)

« Le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent.. » (Ps. 147:11).

## J'AI RASSASIÉ L'ÂME LASSÉE...

Jérémie 31:25

ME 1946 p. 3

Le Psaume 42 et le Psaume 63 ont été composés, le premier par les fils de Coré, le second par David, au travers de circonstances bien difficiles. Dans le Psaume 42, il est question de larmes, d'un abîme qui appelle un autre abîme, de vagues et de flots — l'âme est abattue et agitée... (v. 3, 5 à 7, 11). Lorsque David écrit le Psaume 63, il est dans le désert de Juda, au milieu d'une « terre aride et altérée, sans eau », tandis que des hommes cherchent sa vie (v. 1-9). C'était donc un jour d'épreuve, pour David comme pour les fils de Coré.

Ces deux Psaumes font partie l'un et l'autre du second Livre dans lequel nous avons, prophétiquement, l'expression des sentiments qu'éprouvera le Résidu de Juda pendant la grande tribulation, après qu'il aura fui hors de la Judée où il avait été ramené auparavant et où il pensait sans doute jouir désormais de la bénédiction divine. Il se réfugiera au désert où il sera l'objet des soins de l'Éternel pendant les trois ans et demi qui forment la dernière demi-semaine prophétique de Daniel (Apoc. 12:14), ayant laissé cependant dans « la ville du grand Roi » ceux des siens qui s'y trouvaient, selon la parole de l'Éternel adressée à Jérusalem par le prophète : « Et je laisserai au milieu de toi un peuple affligé et abaissé, et ils se confieront au nom de l'Éternel » (Sophonie 3:12). Quelle douleur pour le cœur de ces fidèles, ainsi obligés de s'enfuir loin de leur terre, sous l'oppression de l'ennemi, tandis que l'Antichrist s'assied dans le temple où il se fait adorer comme Dieu ! Dans les larmes, ils rappellent les jours durant lesquels ils allaient jusqu'à la maison de Dieu « avec une voix de triomphe et de louange » et où ils contemplaient la gloire de l'Éternel dans le lieu saint (Ps. 42:4 ; 63:2).

Que nous considérions ces deux Psaumes au point de vue des circonstances qui ont donné lieu à leur composition ou au point de vue prophétique, nous sommes donc dans l'un et l'autre au sein de la plus grande détresse. Pourtant, les états d'âme qui y sont dépeints sont différents. Sans doute, dans le Psaume 42, si l'âme traverse l'affliction et connaît l'opprobre, elle discerne en cela la main de Dieu appesantie sur elle et elle a l'assurance qu'Il interviendra pour la secourir et la délivrer. Comme dans le Psaume 63, elle ne soupire pas tant après le retour de circonstances heureuses : elle a soif de Dieu ! (Ps. 42:2 ; 63:1). Mais de quoi est-elle surtout occupée, si ce n'est d'elle-même et de sa souffrance ? Ne pouvons-nous pas dire qu'elle se nourrit de sa peine et de ses larmes ? « Mes larmes ont été mon pain jour et nuit » (v. 3). Bien au contraire, dans le Psaume 63, David goûte la pleine paix du sanctuaire. Il est au milieu d'un désert aride, mais ses regards s'élèvent au-dessus de la scène qui l'environne : il connaît la bonté de Dieu et il en jouit malgré que tout soit contre lui. Ce ne sont pas ses larmes qui sont sa nourriture, son âme est « rassasiée comme de moëlle et de graisse » (v. 5). Aussi, il n'est question ni d'accablement ni d'agitation, mais d'une joie qui remplit le cœur jusqu'à le faire déborder !

Que la méditation de ces deux Psaumes nous instruisse et nous encourage tout à la fois ! « Beaucoup disent : qui nous fera voir du bien ? » (Ps. 4:6). C'est le cri d'une âme abattue et découragée.

Certes, si nous regardons autour de nous, il y a bien des motifs de découragement parfois, et les sujets de verser des larmes ne manquent pas pour des cœurs exercés. Sans doute, cet exercice est nécessaire et nous pouvons bien pleurer en présence de tant de douleurs ! Oui, il nous convient de mener deuil. Mais, mener deuil et se décourager sont deux choses tout à fait différentes. Il n'est pas bon que nous ne soyons occupés que de nos difficultés et que Dieu nous garde de nous nourrir de nos larmes ! Cela nous conduirait au pourquoi des fils de Coré : « Pourquoi es-tu abattue, mon âme, et es-tu agitée au dedans de moi ? » — Dirigeons nos regards en haut et disons avec David : « Lève sur

nous la lumière de ta face » (Ps. 4:6). Le découragement fera place alors à la joie et à la paix : le verset 7 du Psaume 4 nous parle de joie et le verset 8, de paix.

Pour beaucoup d'entre nous, les jours actuels sont très difficiles, à bien des égards. Même pour ceux dont la vie paraît exempte de préoccupations ! Que de luttes intérieures parfois, que d'épreuves morales ignorées de notre entourage... Aussi, nous sommes souvent lassés et nous sentons le découragement nous envahir ; le chemin nous semble trop long, comme pour Élie autrefois. Mais, quelle grâce ! notre Dieu veut s'occuper de nous avec bonté et tendresse : « J'ai rassasié l'âme lassée, et j'ai rempli toute âme languissante » (Jérémie 31:25). Quoique peut-être nos circonstances restent toujours les mêmes, Il veut changer notre deuil en allégresse et nous réjouir en nous délivrant de notre douleur, comme Il le fera pour Israël plus tard, lors du rassemblement de toutes les tribus. « Tu as changé mon deuil en allégresse, tu as détaché mon sac, et tu m'as ceint de joie ; afin que mon âme te loue par des cantiques et ne se taise point » (Jér. 31:13 ; Ps. 30:11, 12).

Il rassasie l'âme lassée, au travers de son épreuve, en l'occupant des délices du saint lieu, de Christ lui-même. Comme il fait bon l'expérimenter !

Savourant ainsi les félicités du sanctuaire, rassasiés comme de moëlle et de graisse, nous pourrons louer le Seigneur avec des lèvres qui chantent de joie et notre âme s'attachera à Lui pour le suivre avec plus de fidélité et de zèle que nous n'en avons montré dans le passé. Nous irons alors de force en force, assurés d'un secours qui ne nous fera jamais défaut jusqu'au moment où nous paraîtrons devant Dieu, dans la pleine lumière de la maison du Père (Ps. 63:5-8 ; 84:7).

Ceux auxquels un service a été confié ont un privilège particulier. Leur âme étant rassasiée de la graisse du sanctuaire, ils pourront donner au peuple de Dieu la nourriture dont il a besoin : « je rassasierai de graisse l'âme des sacrificateurs, et mon peuple sera rassasié de mes biens, dit l'Éternel » (Jér. 31:14). Privilège, mais aussi responsabilité de ceux que le Maître a établis sur les domestiques de sa maison pour leur donner au temps convenable leur ration de blé. « Bienheureux est cet esclave-là que son Maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi » (Luc 12:42, 43). C'est dans la mesure dans laquelle les serviteurs de l'Assemblée jouiront du sanctuaire et seront « rassasiés de graisse » que le troupeau sera nourri des choses excellentes.

Au début d'une nouvelle étape dans le chemin qui nous conduit au port désiré, le souhait de nos coeurs c'est que nous puissions les uns et les autres, à la place que le Seigneur nous a assignée, quelles que soient nos circonstances et nos épreuves, jouir du bonheur de ceux qu'Il a choisis et qu'Il veut faire habiter dans ses parvis pour les rassasier du bien de Sa maison ! (Ps. 65:4).



## « TU COURONNES L'ANNÉE DE TA BONTÉ »

Psaume 65:11

ME 1941 p. 310

Si nous jetons un regard en arrière, alors qu'une année va se terminer, ce sont peines, deuils, tristesses. Nous souffrons avec ceux qui souffrent, nous pleurons avec ceux qui pleurent. Cependant, ne pouvons-nous pas répéter malgré tout : « Tu couronnes l'année de ta bonté » ? Ceux qui ont versé le plus de larmes sont, sans doute, ceux aussi qui pourront le mieux le dire. Notre Dieu — qui a racheté notre vie de la fosse — couronne, entoure « de bonté et de compassions » chacun des siens (Ps. 103:4). Que d'expériences précieuses nous avons pu faire de sa bonté, au cours de cette année, et cela dans des jours d'épreuve ! Mais, n'est-ce pas surtout dans la détresse que l'expérience peut en être faite ?

La méditation du Livre des Psaumes — puisse-t-elle nous être habituelle ! — remplira nos cœurs de louange et aussi de confiance pour le jour de demain, s'il y a pour nous un demain ici-bas. Ce Livre est le livre de la souffrance et de l'angoisse, mais en est-il un autre, dans la Parole, où il nous soit aussi souvent parlé de la riche bonté de Celui qui ne change pas ? Il est « grand en bonté » (86:5, 15 ; 145:8), d'une « grande bonté » (103:8). Heureux sommes-nous d'apprendre chaque jour à mieux Le connaître sous ce caractère !

Que nous est-il dit de sa bonté, tout au long de ce livre ?

Elle remplit la terre (33:5 ; 119:64), car si Dieu est le conservateur « spécialement des fidèles », Il l'est aussi de tous les hommes. C'est seulement en raison de sa bonté qu'ils peuvent subsister. Mais aussi, sa bonté est « dans les cieux » (36:5), où le méchant ne pourra jamais l'atteindre, malgré toute l'activité qu'il déploie et qui nous est décrite dans les quatre premiers versets du Psaume.

Pourtant, bien des circonstances pourraient nous amener à dire, comme Asaph autrefois : « Sa bonté a-t-elle cessé pour toujours ? » (77:8). Non, la bonté de Dieu en faveur des siens est immuable. Déjà, elle a été manifestée dans le passé : elle est « de tout temps » (25:6). Pour le présent, nous pouvons adresser à Dieu cette prière : « Continue ta bonté à ceux qui te connaissent » (36:10) avec la certitude qu'elle sera exaucée, car « la bonté de Dieu subsiste de jour en jour » (52:1), elle est notre ressource au milieu d'un monde où nous rencontrons partout le mal sous ses deux caractères : violence et corruption. Cette assurance, David l'a encore exprimée ailleurs : « Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie » (23:6). La bonté de Dieu ne cessera pas, elle demeure à toujours (100:5 ; 106:1 ; 107:1 ; 118:1-4 ; 136 ; 138:8).

Quels en sont les caractères ? Elle est grande « jusqu'aux cieux » (57:10 ; 103:11), « par dessus les cieux » (108:4). Elle est « précieuse » (36:7) et « meilleure que la vie » (63:3).

Envers qui s'exerce-t-elle ? Envers chacun et envers tous : « envers moi » (59:10, 17 ; 86:13), « envers nous » (117:2), c'est-à-dire envers « tous ceux qui le craignent » (103:11). Combien elle est grande cette bonté mise en réserve pour ceux qui le craignent ! (31:19). Elle « environnera » l'homme qui se confie en l'Éternel (36:10). Ne vaut-il pas la peine de marcher dans sa crainte et de s'attendre à Lui seul ?

Notre Dieu, qui exerce sa bonté envers nous « de tout temps et à toujours » (103:17), veut que nous en soyons occupés chaque jour, dans notre vie pratique. Dès le matin, pensons à cette bonté dont nous avons été des objets dans le passé, qui a encore veillé sur nous pendant la nuit et aux soins de laquelle nous nous remettons pour le jour qui est là ! Afin de ne pas rester indifférents à l'égard de

ses diverses manifestations en notre faveur, demandons : « Fais-moi entendre dès le matin ta bonté » (143:8). « Rassasie-nous, au matin, de ta bonté ; et nous chanterons de joie, et nous nous réjouirons tous nos jours » (90:14). Psaume de Moïse, conducteur du peuple jusqu'aux frontières de Canaan, durant un long voyage de quarante années, qui nous donne ainsi le secret de la joie au travers de toutes les difficultés du désert ! Oui, « dès le matin, je célébrerai avec joie ta bonté » (59:16), car cela est bon (92:1-2).

Tout le long du jour, dans notre marche, combien nous avons besoin d'être gardés ! « Que celui qui croit être debout, prenne garde qu'il ne tombe ». Tant de fois, nous avons été maintenus parce que sa bonté a été en activité. « Si j'ai dit : Mon pied glisse, ta bonté, ô Éternel ! m'a soutenu » (94:18).

Ce sont les caractères de Christ, Homme parfait, doux, débonnaire et humble de coeur — que nous avons à refléter sans cesse. Nous devons user de grâce, de patience et de support envers nos frères et envers tous les hommes. Comment le réaliser si ce n'est par la prière : « Fais-moi vivre selon ta parole... selon tes ordonnances... selon ta bonté » (119:154, 156, 159).

Dans les difficultés, notre ressource est de crier à Lui. S'il écoute notre voix, c'est « selon sa bonté » (119:149) ; s'il répond, c'est « selon la grandeur de sa bonté » (69:13) ; s'il délivre, s'il sauve, c'est « à cause de sa bonté » (6:4), « par sa bonté » (31:16) et « selon sa bonté » (109:26). Aussi, faisons comme David dans un jour difficile : « Je me suis confié en ta bonté » (13:5). « Ceux qui s'attendent à sa bonté » répondent au désir de son coeur : son plaisir est en eux (147:11) et son oeil sur eux, « pour délivrer leur âme de la mort et pour les conserver en vie durant la famine » (33:18-19). Quelle promesse pour les temps actuels !

Dieu n'abandonne jamais les siens dans l'épreuve. C'est « à cause de sa bonté » qu'il se souvient de nous (25:7). Et c'est aussi sa bonté qui sera notre consolation : « Que ta bonté, je te prie, soit ma consolation » (119:76). Serions-nous parfois affligés, inquiets et en souci, parce que nous avons peur de manquer du nécessaire ? C'est encore « dans sa bonté » qu'il prépare « ses biens pour l'affligé » (68:10). Ses biens... Quelle richesse ! À l'avance, sa bonté a tout préparé pour ceux qu'il appelle « son troupeau » (v. 10) ; elle l'enverra « au moment opportun ».

Oublierions-nous que nous sommes laissés ici-bas pour servir ? Mais nous sentons notre grande faiblesse, nous savons si mal obéir... Que d'imperfections dans notre service ! Qu'en serait-il de nous, si nous n'avions à faire à un Dieu de bonté ? Ne sommes-nous pas heureux de pouvoir demander : « Agis envers ton serviteur selon ta bonté » ? (119:124).

À la fin de chaque journée, que pouvons-nous dire, si ce n'est : « Béni soit Dieu qui n'a point retiré d'avec moi sa bonté » (66:20). Quelles qu'aient pu être les circonstances, même si nous avons rencontré « sur notre sentier, l'épreuve ou le chagrin », Il a été avec nous et, tout au long du chemin, « Il s'est souvenu de sa bonté » (98:3). Peut-être — c'est si souvent le cas ! — n'aurons-nous pas su voir, dans tous les détails de cette journée, le déroulement magnifique de la bonté de notre Dieu. Combien nous avons besoin de répéter : « Fais-nous voir ta bonté » (85:7), « la multitude de tes bontés » (106:7, 45). La bonté donnée à connaître non pas seulement par la délivrance accordée à la fin, mais encore par tous les soins, par toute la tendresse de chaque moment.

Combien admirable est cette bonté durant tout le temps de notre pèlerinage ! David l'avait demandé : « Rends admirable ta bonté » (17:7) et il a pu dire ensuite, après qu'il en a vu le déploiement merveilleux : « Béni soit l'Éternel ! car Il a rendu admirable sa bonté envers moi... » (31:21).

Oui, bénissons Dieu pour toute sa bonté à notre égard ! « Dans l'abondance de ta bonté, j'entrerai dans ta maison » (Ps. 5:7). « Je me prosternerai vers le temple de ta sainteté et je célébrerai ton nom

à cause de ta bonté » (138:2). « Je chanterai à toujours les bontés de l'Éternel » (89:1). Nous sommes invités à le faire : « Qu'ils célèbrent l'Éternel pour sa bonté » (107:8, 15, 21, 31).

Durant le règne, l'Éternel sera loué et exalté : « car Il est bon, car sa bonté demeure à toujours » (106:1 ; 107:1 ; 118:1 ; 136) ; « ils feront jaillir la mémoire de sa grande bonté » (145:7). À jamais, son nom sera glorifié « à cause de sa bonté » (115:1).

Combien plus et mieux nous pourrons le faire pendant l'éternité ! Notre part est infiniment plus précieuse et élevée que celle des hommes de Dieu qui ont composé les Psaumes dont nous avons fait une application à nos circonstances, ou que celle des fidèles qui les auront dans leur bouche plus tard. La bonté de notre Dieu Sauveur nous est apparue, pleinement révélée dans la personne et par l'œuvre de Christ (Tite 3:4), et Dieu montrera « dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus » (Éph. 2:7). Alors,

Nous le célébrerons dans l'éternel cantique  
Et louerons sa bonté qui demeure à toujours.

Mais déjà nous pouvons commencer sur la terre. Pour cela, nous avons de puissants motifs et, chaque jour, un Dieu de bonté nous en donne de nouveaux !

« Qui est sage prendra garde à ces choses et comprendra les bontés de l'Éternel » (Psaume 107:43).

## SUR LE PREMIER VERSET DU PSAUME 16

ME 1962 p.225

Le Psaume 16 est un psaume de David. Le « doux psalmiste d'Israël » l'a composé conduit par l'Esprit Saint qui, longtemps à l'avance, exprimait prophétiquement les sentiments qui devaient remplir le cœur de Christ, homme ici-bas et serviteur parfait. Que ce psaume nous présente Christ, le chemin de Christ, son service, c'est ce dont nous ne pouvons douter : l'Écriture même nous en assure (Actes 2:25 à 28 et 13:35).

1 Pierre 2:21 nous dit : « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces ». Pussions-nous considérer ce divin modèle afin que nous soyons rendus capables de l'imiter en quelque mesure, suivant ses traces dans un chemin où Dieu pouvait voir briller les perfections infinies du seul homme qui ait été ici-bas pour l'entière satisfaction de son cœur.

Il est bien remarquable que le premier verset du psaume 16 soit une prière. N'avons-nous pas là le secret de la marche de Christ comme homme et serviteur sur la terre ? Une telle marche implique un esprit de prière, la recherche de la pensée de Dieu, la connaissance de sa volonté pour y obéir, la jouissance de sa communion. L'Évangile selon Luc, dans lequel le Saint Esprit met tout particulièrement en relief le côté humain de la personne glorieuse du Fils de Dieu, ce qu'Il a été ici-bas comme Fils de l'Homme, nous le montre en prière dans sept circonstances différentes (3:21 ; 5:16 ; 6:12 ; 9:18 et 28 ; 11:1 ; 22:41 à 45) — sans parler de la prière qu'Il a fait monter vers son Père alors qu'Il était sur la croix (23:34).

Les trois évangiles selon Matthieu, Marc et Luc nous parlent tous trois du baptême du Sauveur au Jourdain, de l'appel des douze, de la scène de la transfiguration sur la sainte montagne ; dans ces trois circonstances, seul le texte de Luc nous montre le Seigneur priant. C'est donc bien le secret d'une marche fidèle que la réalisation d'une vie de prière et de communion avec Dieu.

« Garde-moi, ô Dieu ! » (Ps. 16:1). Telle est la requête de l'Homme Christ Jésus cheminant dans un monde où le mal règne et dans lequel l'ennemi exerce sa puissance et déploie ses ruses. Si Lui a éprouvé le besoin d'être gardé par son Dieu, à combien plus forte raison devons-nous l'éprouver nous-mêmes ! En considérant le sentier de l'homme parfait, nous sommes facilement portés à dire, pour essayer d'excuser nos manquements : une telle marche est impossible pour nous ! Lui était le Fils de Dieu, nous ne sommes que de pauvres créatures ! Ne perdons pas de vue cependant que s'Il était le Fils de Dieu et s'Il n'a jamais cessé de l'être, Il est venu ici-bas comme homme et c'est le sentier de l'homme devant Dieu qu'Il a tracé, en perfection sans doute et seul Il pouvait y atteindre, mais avec des ressources qui sont aussi à notre disposition afin que nous puissions « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). L'une de ces ressources c'est bien la prière. N'avons-nous pas à répéter sans cesse, non comme une vaine redite mais avec le sentiment profond de notre faiblesse et des dangers auxquels nous sommes exposés, cette prière de notre parfait Modèle : « Garde-moi, ô Dieu ! » ? Si nous avons davantage conscience de ce que nous sommes et du monde dans lequel nous avons à cheminer, nous ne ferions jamais un seul pas sans demander : « Garde-moi, ô Dieu ! ».

Le vrai serviteur de l'Éternel, dont nous parlent le psaume 16 et l'évangile selon Marc, était levé longtemps avant le jour et, s'en allant à l'écart, « il priait là » (Marc 1:35). Il vivait une vie de communion avec son Dieu et c'est ainsi que, comme homme, Il apprenait à le connaître. C'est une telle connaissance qui conduit à la confiance, confiance sans laquelle la prière serait impossible ou, en tout cas, ne serait qu'une vaine forme sans puissance. Parce qu'Il peut dire en vérité : « Je me confie en toi », l'Homme parfait demande à son Dieu de le garder : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

Demanderait-on à être gardé par quelqu'un en qui on ne peut se confier ? Dieu est digne de toute notre confiance, mais est-ce que nous savons assez nous confier en Lui ? Sans doute pas et c'est probablement pour cela que nous ne sommes pas caractérisés par l'esprit de prière qui conduisait l'Homme parfait à dire : « Garde-moi, ô Dieu ! » Notre confiance est plus facilement et plus souvent en l'homme et en des appuis visibles. Si nous manquons ainsi de confiance en Dieu, c'est certainement parce que nous le connaissons trop peu. David dit ailleurs : « Et ceux qui connaissent ton nom se confieront en toi » (Ps. 9:10). Pour se confier en quelqu'un, il faut d'abord le connaître. Dans les choses de cette vie, nul ne met sa confiance en quelqu'un qu'il ne connaît pas, tandis que l'on accordera volontiers une pleine confiance à celui que l'on connaît depuis longtemps comme une personne sûre et dont la fidélité a été maintes fois éprouvée. Cela, il nous arrive souvent de le faire, nous croyants qui avons pourtant lu tant de fois le passage de Jérémie : « Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité » (17:5, 6). Nous ne devons avoir aucune confiance dans la chair (cf. Phil. 3:3, 4), que ce soit la chair en nous ou chez un autre. Une telle confiance nous amènera toujours à d'amères expériences. Par contre : « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:7, 8). Tel a été Christ ici-bas ! — Si nous n'avons aucune confiance à faire à l'homme, nous sommes heureux cependant de pouvoir manifester une confiance fraternelle à un croyant fidèle, vivant de la vie de Dieu : nous nous confions en lui dans la mesure où nous trouvons chez lui ce qui est du nouvel homme. Nous reconnaissons en lui quelque chose qui est de Dieu et c'est là ce qui produit la confiance. Mais ce que nous pouvons être amenés à goûter ainsi dans nos relations fraternelles, nous devrions le réaliser, et dans une tout autre mesure, dans nos relations avec Dieu. En vérité, nous le connaissons trop peu parce que nous ne vivons pas assez près de Lui, dans une intime communion avec Lui. C'est dans cette communion que s'acquiert la connaissance, et la connaissance conduit à la confiance. Dieu est heureux de cette confiance que les siens mettent en Lui : « Il connaît ceux qui se confient en lui » (Nahum 1:7).

Le premier verset du psaume 16 est tout à la fois l'expression de la confiance et de la dépendance. Dans la prière, nous manifestons notre confiance en Dieu, nous témoignons aussi que nous dépendons de Lui.

Pas plus qu'on ne voudrait se confier en quelqu'un que l'on ne connaît pas, on n'aimerait dépendre de quelqu'un en qui on ne peut se confier. Il est bien vrai que nous savons trop peu ce qu'est une vie dans la dépendance de Dieu pour toutes les circonstances du chemin et cela parce que nous ne manifestons pas une entière confiance de cœur en Dieu et en Dieu seul. Si cette confiance nous fait défaut, nous l'avons vu, c'est parce que nous ne connaissons pas notre Dieu et Père de cette riche et précieuse connaissance qui ne s'acquiert que dans une vie de communion avec Lui. Pussions-nous considérer de plus près, dans les évangiles comme aussi dans les psaumes, le sentier parcouru par Celui qui est notre parfait Modèle ; et apprenons de Lui, afin que nous reprenions à notre tour, non pas seulement des lèvres, la prière que comme Homme ici-bas Il adressait à son Dieu : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

Communion, connaissance, confiance, dépendance, les quatre choses sont intimement liées les unes aux autres. Vivons dans la communion avec Dieu, recherchons-la, cultivons-la, c'est ce qui importe par dessus tout, c'est le point de départ ; nous apprendrons alors à le connaître ; le connaissant quelque peu, nous saurons nous confier en Lui et nous confiant en Lui, nous serons heureux de marcher dans sa dépendance. Alors, nous pourrions refléter quelques traits de notre parfait Modèle et dire avec Lui, en toute vérité : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

## PSAUME 74

ME 1955 p. 38, 59

Le Psaume 74 fait partie du troisième Livre, dans lequel le peuple d'Israël est représenté par un résidu, « ceux qui sont purs de cœur » (Ps. 73:1 ; cf. Matt. 5:8). Ce résidu éprouve les sentiments dépeints dans ces Psaumes parce qu'il est placé au milieu de circonstances angoissantes : tandis qu'il voit « la prospérité des méchants » (Ps. 73), le temple est détruit (Ps. 74), le fidèle traverse « le temps de la détresse pour Jacob (Ps. 77 ; cf. Jér. 30:7), Jérusalem est mise par les nations « en monceaux de pierres » (Ps. 79), la vigne que Dieu avait plantée est dévastée (Ps. 80). Pourquoi donc une telle ruine ? Dieu répond : « Mon peuple n'a pas écouté ma voix, et Israël n'a pas voulu de moi. Alors je les ai abandonnés à l'obstination de leur cœur : ils ont marché selon leurs conseils » (Ps. 81:11 et 12).

Considérons, pour notre propre instruction, l'histoire d'Israël dans ces jours difficiles de son pèlerinage, alors qu'il connaît les rigueurs du juste gouvernement d'un Dieu dont il n'a pas écouté la voix. Cela a été écrit « pour nous servir d'avertissement », puissions-nous y demeurer attentifs ! Puissions-nous aussi, si aujourd'hui l'Église a manqué à sa responsabilité et failli comme ensemble, imiter la foi de ceux qui, parmi le peuple d'Israël, ont été manifestés fidèles ; leur exemple nous dit comment nous devons nous conduire dans des circonstances analogues. Que d'enseignements à retirer, en particulier, de la méditation du Psaume 74 ! Ce Psaume brosse un sombre tableau mais, au milieu d'une telle scène, tandis que « l'ennemi a tout saccagé dans le lieu saint », combien est admirable la confiance des fidèles, criant à Dieu avec la certitude qu'Il n'oublie aucune de ses promesses et saura les accomplir toutes, chacune en son temps !

Le premier verset est une question posée par ce résidu, éprouvant l'ardeur de la colère de Dieu : pourquoi cette colère, pourquoi le peuple est-il rejeté ? Dans des jours d'affliction et d'épreuve, alors que visiblement la main de Dieu est sur les siens, ne convient-il pas de rechercher auprès de Lui les causes de la discipline ? Elle vient *de Lui* : « Pourquoi, ô Dieu, nous as-tu rejetés pour toujours, et ta colère fume-t-elle contre le troupeau de ta pâture ? ». L'âme, ne s'arrêtant pas aux causes secondes, considère l'intervention de Dieu lui-même, agissant à l'égard de son peuple. Avoir affaire avec Lui, exercés par la discipline, Lui demander pourquoi Il nous la dispense, est de toute importance si nous voulons recueillir le fruit en vue duquel elle nous est envoyée, tandis qu'il n'y aurait aucun profit pour nos âmes si nous la « méprisons » (cf. Hébr. 12:11 et 5). Voir Dieu en toutes choses et recevoir instruction de ce qui est toujours le secret de la bénédiction.

Une autre expression de ce verset doit arrêter notre attention. Comme peuple, Israël est rejeté ; cesse-t-il pour autant d'être le peuple de Dieu ? (cf. Rom. 2:1 à 10 et 25 à 29). Ceux sur lesquels doit s'exercer la discipline cessent-ils d'être les objets de son amour ? Jamais. C'est « celui que le Seigneur aime » qu'Il discipline (cf. Hébr. 12:6) et ceux contre lesquels fume sa colère n'en demeurent pas moins « le troupeau de sa pâture ». Dans tous les soins variés qu'Il exerce à l'égard de son troupeau, même s'il devait se servir de la houlette ou du bâton pour la discipline, le Berger demeure plein de compassion pour ses faibles brebis, Il s'occupe d'elles, leur dispensant tout ce qui est en rapport avec leur état. Et Celui qui « a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle » ne cesse jamais de l'aimer ; c'est dans son amour qu'Il la sanctifie et la purifie (cf. Éph. 5:25, 26). Pensée consolante et de nature à fortifier notre foi ! Ne doutons jamais de l'amour du Seigneur pour chacun de nous, pour l'Assemblée chère à son cœur !

« Souviens-toi de ton assemblée » s'écrie ensuite le psalmiste (v. 2). Dieu s'est acquis un peuple qu'Il a voulu avoir pour Lui-même, Il l'a racheté « pour être la portion de son héritage ». Par bien des points, ce verset nous rappelle Exode 15, et sans doute les paroles du cantique chanté alors par Moïse et les fils d'Israël devaient-elles être présentes à l'esprit d'Asaph tandis qu'il composait ce

Psaume 74. « Tu as conduit par ta bonté ce peuple que tu as racheté ; tu l'as guidé par ta force jusqu'à la demeure de ta sainteté. Les peuples l'ont entendu, ils ont tremblé ; ... par la grandeur de ton bras ils sont devenus muets comme une pierre, jusqu'à ce que ton peuple, ô Éternel, ait passé, jusqu'à ce qu'ait passé ce peuple que tu t'es acquis. Tu les introduiras et tu les planteras sur la montagne de ton héritage, le lieu que tu as préparé pour ton habitation, ô Éternel ! le sanctuaire, ô Seigneur ! que tes mains ont établi » (Ex. 15:13 à 17). Quelle valeur ce peuple a-t-il en dehors de celle qui résulte du fait qu'il est le peuple de Dieu ? Aussi, comme dans le cantique d'Exode 15, le psalmiste ramène tout à Dieu : C'est « ton » assemblée, que « tu » as acquise, que « tu » as rachetée pour être la portion de « ton » héritage. Et son intercession rappelle celle de Moïse en Exode 32:11.

Ce peuple, Dieu n'a pas seulement voulu l'acquérir pour Lui-même et le racheter, mais encore veut le conduire jusqu'à la « montagne de son héritage ». Il a préparé un lieu pour son habitation, et ce lieu où il a habité, c'est « la montagne de Sion » (Ps. 74:2). Les fils de Coré diront, dans un autre Psaume de ce troisième Livre : « La fondation qu'il a posée est dans les montagnes de sainteté. L'Éternel aime les portes de Sion plus que toutes les demeures de Jacob. Des choses glorieuses sont dites de toi, cité de Dieu » (Ps. 87:1 à 3). La montagne de Sion, c'est la montagne de la grâce royale, c'est aussi la montagne de la sainteté divine (cf. Ps. 2:6). Grâce et sainteté sont les caractères inséparables de ce que Dieu a établi pour être sa demeure, et cela dans tous les temps.

Nous pouvons bien reprendre la prière contenue dans ce deuxième verset du Psaume, en en faisant une application au peuple céleste de Dieu, à l'Assemblée. Cette Assemblée, Dieu se l'est « acquise par le sang de son propre fils » (Actes 20:28), c'est sa maison sur la terre, un lieu où Il habite par son Esprit (cf. Éph. 2:20 à 22), où tout doit être marqué de ce double sceau : la grâce — « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens » — et la sainteté — « Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur » (2 Tim. 2:19). Combien peu l'Assemblée a su maintenir pratiquement, dans un juste équilibre, ces deux caractères qui ne devraient jamais être dissociés ! Aussi, dans quel état de ruine se trouve-t-elle aujourd'hui ! Où trouver le secours, si ce n'est en haut ? « Souviens-toi de ton assemblée ». Redisons-le sans cesse ! Soyons semblables aux gardiens établis sur les murailles de Jérusalem, qui ne se taisent jamais, de tout le jour et de toute la nuit, qui font se ressouvenir l'Éternel, ne lui laissant pas de repos, jusqu'à ce qu'Il établisse Jérusalem et qu'Il en fasse un sujet de louange sur la terre ! (cf. Ésaïe 62:6, 7).

Quelles ruines accumulées par l'infidélité du peuple d'Israël, « ruines perpétuelles » semble-t-il, car au lieu de restaurer, on y a toujours ajouté (v. 3). Quelles dévastations opérées par l'ennemi « dans le lieu saint » ; il l'a profané et a « tout saccagé » dans le temple où tout devait dire la gloire de l'Éternel ! (cf. Ps. 29:9). L'âme soupire après le moment où Christ apparaîtra avec puissance, où sera réalisé ce que l'Éternel annonce par la bouche du prophète : « Et l'objet du désir de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit l'Éternel des armées... la dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première, dit l'Éternel des armées, et dans ce lieu, je donnerai la paix, dit l'Éternel des armées » (Aggée 2:7 à 9).

Que dire si nous considérons l'histoire de l'Assemblée de Dieu sur la terre ! Combien nous avons manqué de vigilance, laissant l'ennemi accomplir son travail de destruction, y aidant peut-être inconsciemment ! Et des ruines s'ajoutent à d'autres ruines, sans qu'il soit possible d'espérer retrouver ce qui était au commencement ! Avec quelle douleur nous pouvons jeter un regard sur un tel état de choses, avec quelle humiliation nous répétons : « Élève tes pas vers les ruines perpétuelles » ! Que le Seigneur hâte sa venue et manifeste tous les résultats du travail qu'au milieu de notre propre infidélité sa grâce aura opéré, travail qui lui permettra de se présenter « l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable » ! (Éph. 5:27).

Dans les versets qui suivent, le psalmiste décrit l'activité de l'ennemi qui a « tout saccagé dans le lieu saint » : « Tes adversaires rugissent au milieu des lieux assignés pour ton service » (v. 4). Tel un « lion

rugissant », Satan s'est attaqué aussi bien au peuple terrestre qu'au peuple céleste. Que de persécutions, que de scènes de violence se sont déroulées au milieu et jusque dans les lieux consacrés au service divin ! L'ennemi a toujours poursuivi le même but : jeter à bas tout ce qui est de Dieu, que ce soit par la violence ou par la ruse. Lorsqu'il n'a pu réussir dans son dessein en se présentant comme le « lion rugissant », il s'est « transformé en ange de lumière ».

C'est ainsi que l'activité de l'homme a remplacé une activité selon Dieu, l'énergie de la chair se substituant à l'énergie spirituelle : « ils ont mis leurs signes pour signes » (v. 4). Dans un lieu où, la présence du Seigneur réalisée, le mal jugé, le service de Dieu aurait dû être rempli à Sa gloire et pour la bénédiction des saints, le Saint Esprit a été tant de fois contristé, entravé dans son activité, éteint peut-être, que ce qui aurait dû être un signe puissant de la présence de Dieu dans l'assemblée — les dons de l'Esprit, et tout particulièrement le ministère prophétique, selon 1 Cor. 14:22 à 25 — a été souvent remplacé par « leurs signes », une action charnelle tendant à mettre l'homme en avant, à l'exalter, lui faisant prendre la place qui revient à Dieu seul.

Lorsque le temple fut construit, « un homme se faisait connaître quand il élevait la hache dans l'épaisseur de la forêt » (v. 5) : des bûcherons abattaient les arbres dont le bois serait utilisé pour la construction de la maison de Dieu. « Et maintenant, avec des cognées et des marteaux, ils brisent ses sculptures toutes ensemble » (v. 6) : c'est un travail de destruction qui est accompli. Les outils sont employés pour démolir ce que d'autres avaient contribué à édifier.

N'est-ce pas aujourd'hui le même travail de démolition dans l'Église de Dieu ? Des ouvriers ont lutté pour aider à l'édification de la Maison, ils ont « acheté la vérité », suivant l'expression de Prov. 23:23, l'ont présentée aux âmes, et les mêmes vérités, retrouvées au prix de tant de peines et de labeur, sont maintenant battues en brèche ! Si même il n'y a pas opposition déclarée, il y a parfois, cependant, abandon plus ou moins conscient des vérités reçues. Parce qu'on n'a pas « acheté la vérité », on n'en connaît pas la réelle valeur et, de ce fait, on est porté à la vendre. Vendre la vérité, c'est l'abandonner pour recevoir, en échange, ce à quoi on attache plus de prix : par exemple, on ira peut-être jusqu'à sacrifier la vérité dans un désir de paix, ou encore pour s'associer à ceux dont la Parole nous commande de demeurer séparés. On n'est jamais aussi enclin à le faire que lorsque ce qui est reçu en échange est une chose bonne en soi ; séduit par les apparences, on est disposé à tous les sacrifices et cela d'autant plus volontiers que l'ennemi essaie de nous persuader que nous ne sacrifions rien ! — Retenons Proverbes 23:23 : « Achète la vérité, et ne la vends point ».

Briser les sculptures ne suffit pas, les adversaires mettent le feu au sanctuaire de Dieu (v. 7). Tel est le cœur de l'homme, révolté et rempli de haine contre Dieu ! Et ce cœur est toujours le même. Aujourd'hui encore, les efforts de l'ennemi tendent à « profaner par terre la demeure de son nom » ; il voudrait faire disparaître entièrement, aussi complètement que l'on peut détruire un édifice en y mettant le feu, la « demeure de son nom », le témoignage de Dieu dans ce monde, maintenu par les « deux ou trois » réunis au nom du Seigneur.

Dans leur haine contre tout ce qui est de Dieu, les ennemis veulent non seulement détruire le témoignage mais aussi les témoins : « Ils ont dit en leur cœur : Détruisons-les tous ensemble » (v. 8). Les efforts de Satan pour essayer de faire disparaître entièrement le peuple d'Israël n'ont jamais été arrêtés par les succès. Et pourtant, au temps du Pharaon, aux jours d'Athalie ou d'Haman (Ex. 1 ; 2 Rois 11 ; Esther 3), il semblait qu'il allait parvenir à ses fins. Mais Dieu pouvait-Il oublier son peuple ? (cf. Ésaïe 49:14 à 16).

Après avoir mis le feu au sanctuaire, l'ennemi « brûle tous les lieux assignés pour le service de Dieu dans le pays » ; il essaie d'empêcher les fidèles de se réunir de quelque manière que ce soit, mais Dieu est « plus grand que tous » et saura déjouer les desseins de l'adversaire.



Pas plus qu'il n'a réussi à anéantir le peuple d'Israël, l'ennemi n'a pu détruire l'Assemblée de Dieu, malgré toutes les persécutions des siècles passés et tous les assauts si subtils des jours durant lesquels il se « transforme en ange de lumière » (2 Cor. 11:14). La promesse du Seigneur à l'égard de son Assemblée est certaine : « les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (Matt. 16:18). Et si même les efforts de l'adversaire contre le témoignage de Dieu se déploient pour essayer de le ruiner, en amenant les témoins à abandonner le dépôt qu'ils ont reçu et sont responsables de garder, Dieu qui jamais ne s'est « laissé sans témoignage » (Actes 14:17), maintiendra ce témoignage jusqu'à la fin. Il saura, si les témoins sont défailants, en susciter d'autres qui Le glorifieront par leur fidélité.

Dans quelle détresse se trouve alors Israël ! Ni « signes » ni « prophète », personne « qui sache jusques à quand » (v. 9). Tout avait disparu de ce qui marquait la position privilégiée du peuple : pouvoir rencontrer l'Éternel dans son temple, posséder les signes de sa faveur et de son habitation au milieu d'eux. De même, l'Église a perdu les signes de sa vocation céleste et de sa relation avec Christ et il n'y a plus dans son sein la puissance spirituelle qui était manifestée dans les premiers jours de son histoire, puissance telle qu'un incrédule, entrant dans l'assemblée, était contraint de tomber sur sa face, rendant hommage à Dieu, « publiant que Dieu est véritablement parmi vous » (1 Cor. 14:22 à 25). Et comme les conducteurs fidèles faisaient défaut alors — « il n'y a personne avec nous qui sache jusques à quand » — ils manquent aussi aujourd'hui, ce qui est sans doute un jugement de Dieu sur Sa maison. Nul ne savait « discerner les temps pour savoir ce que devait faire Israël » (cf. 1 Chr. 12:32), aucun indice n'apparaissait de jours plus favorables. S'il avait eu des conducteurs craignant l'Éternel, « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14) — ils auraient eu connaissance du temps où la tribulation d'Israël devait prendre fin et les fidèles auraient repris courage en attendant le jour de la délivrance. Mais personne ne savait « jusques à quand » !

Quoi qu'il en soit, c'est la foi qui s'exprime dans le verset 10. Elle sait que Dieu interviendra, qu'il y a un moment où l'adversaire cessera de dire des outrages, où l'ennemi ne méprisera plus le nom de Dieu et elle attend ce moment avec confiance, soupirant après la fin des jours d'épreuve. « Jusques à quand, ô Dieu ! ». Le fidèle souffre parce que l'adversaire dit des outrages et méprise le nom de Dieu, il souffre pour son Dieu ! Et Dieu supporte outrages et mépris ! C'est un mystère pour le croyant, mais il sait pourtant que ce support de Dieu n'est pas indifférence à l'égard du mal. En son temps, Dieu le jugera. Et l'âme désire ce moment où le jugement sera exécuté parce qu'alors Dieu revendiquera sa gloire ! (v. 11).

Aujourd'hui aussi, nous pouvons bien dire : « Jusques à quand ? ». Les outrages faits à Dieu, le mépris de son Nom, ne peuvent laisser indifférent celui qui a à cœur la gloire du Seigneur dans l'Assemblée. Et, sans pouvoir prononcer les paroles du verset 11, qui ne conviendraient pas dans le jour actuel — non pas jour de jugement, mais jour de grâce, durant lequel cependant nous avons à exercer le jugement du mal dans le rassemblement des saints, expression de l'Assemblée — nous soupirons nous aussi après le moment où Dieu interviendra pour revendiquer sa gloire.

Après avoir considéré les ruines, dépeint l'activité d'un adversaire déterminé à supprimer témoins et témoignage, exprimé la confiance de la foi et l'attente d'une délivrance que Dieu opérera certainement et dans laquelle Il se glorifiera, le psalmiste, à partir du verset 12 où commence la deuxième division du Psaume, se tourne vers Dieu — les versets 10 et 11 l'y conduisent. Quel repos pour le cœur que de pouvoir élever ses regards au-dessus de tout ce dont il est question dans la première partie du Psaume et de considérer ce que Dieu est, sa puissance, son amour — de réaliser que la cause de ce peuple affligé, c'est la cause de Dieu Lui-même ! Tel est le sujet que va développer Asaph dans la suite du Psaume.

La foi rappelle les délivrances passées et y trouve une source d'encouragement. Le Dieu sur lequel elle compte, c'est « le Dieu d'ancienneté », Celui dont parle Moïse, tandis qu'il « bénit les fils d'Israël,

avant sa mort » : « Le Dieu d'ancienneté est ta demeure, et au-dessous de toi sont les bras éternels... Et Israël habitera en sécurité... Tu es bienheureux, Israël ! Qui est comme toi, un peuple sauvé par l'Éternel, le bouclier de ton secours et l'épée de ta gloire ? » (Deut. 33:1 et 27 à 29). Quelles délivrances Il a voulu opérer « au milieu de la terre », tout au long de l'histoire du peuple ! (v. 12). Le Psalmiste va en énumérer quelques-unes dans les versets suivants.

Celle dont il est question au verset 13, c'est Exode 14 qui la raconte et Exode 15 qui la célèbre. Et c'est ainsi que, plus tard, l'adversaire sera détruit : comme Dieu « a brisé les têtes des monstres sur les eaux » (cf. Ésaïe 51:9, 10), « le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous nos pieds » (Rom. 16:20). Le souvenir de la délivrance opérée à la mer Rouge, de l'anéantissement du Pharaon et de son armée, sera un précieux encouragement pour le peuple lorsqu'il aura à traverser la grande tribulation.

Le verset 14 est aussi une allusion à cette même délivrance : « Tu as écrasé les têtes du léviathan », dit le psalmiste ; « Ta droite, ô Éternel ! s'est montrée magnifique en force ; ta droite, ô Éternel ! a écrasé l'ennemi », chantèrent Moïse et les fils d'Israël de l'autre côté de la mer Rouge (Ex. 15:6). La destruction du Pharaon, de ses chars et de ses cavaliers, est symbolisée, dans le Psaume, par l'écrasement des « têtes du léviathan ». Dieu les donnait « pour pâture au peuple », en vue d'encourager leur foi : n'exercerait-Il pas la même puissance pour les conduire dans le désert et les introduire dans le pays de la promesse ? Le rappel des délivrances du passé fortifie la foi pour affronter les luttes du désert et de Canaan. Mais « les têtes du léviathan » étaient également données pour pâture « aux bêtes du désert » : ce qui était pour fortifier la foi du peuple était aussi le signe du jugement qui atteindrait ses ennemis, de la même manière qu'il avait détruit le Pharaon et ses armées. Tous ceux qui voudraient s'opposer à lui dans son voyage seraient anéantis, comme l'avaient été ceux qui avaient voulu s'opposer à ce qu'il quittât l'Égypte. À ce moment-là aussi, ce qui avait été délivrance pour Israël avait été jugement pour les Égyptiens : « Et la colonne de nuée partit de devant eux et se tint derrière eux ; et elle vint entre le camp des Égyptiens et le camp d'Israël : et elle fut pour les uns une nuée et des ténèbres, et pour les autres elle éclairait la nuit » (Ex. 14:19, 20).

Pendant son voyage dans le désert, le peuple a été l'objet des soins de l'Éternel, il n'a manqué de rien. Du rocher frappé, l'eau a coulé, c'était le signe que l'Éternel était au milieu d'eux (Ex. 17:1 à 7) ; « ils buvaient d'un rocher spirituel qui les suivait : et le rocher était le Christ » (1 Cor. 10:4). C'est ce que le Psalmiste rappelle quand il écrit : « Tu as fait sortir la source et le torrent ». Et au terme de ce voyage de quarante années, après avoir été l'objet de tant de délivrances, ce peuple a été introduit dans le pays de Canaan ; pour cela, il fallait passer le Jourdain et là encore, Dieu est intervenu : « Tu as séché les grosses rivières » (v. 15). « Les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent... et celles qui descendaient à la mer de la plaine, la mer Salée, s'écoulèrent complètement ; et le peuple passa vis-à-vis de Jéricho » (Josué 3:12 à 17).

Celui qui les a délivrés et qui les délivrera, c'est le Créateur des mondes, Celui qui soutient « toutes choses par la parole de sa puissance » (cf. Hébr. 1:2-3) ; le jour succède à la nuit, la lune au soleil, l'été à l'hiver, selon ce qu'Il a établi, et la terre et la mer ont des limites assignées (v. 16, 17).

Quel enseignement pour nous aussi dans ces versets 12 à 17 ! — C'est le rappel de délivrances qui ne sont que l'illustration de délivrances plus merveilleuses encore et qui nous concernent ! Quelle œuvre que celle accomplie à la croix où, par la mort, Christ a triomphé de celui qui avait le pouvoir de la mort et nous tenait sous son empire ! Nourriture précieuse pour notre foi, gage des délivrances futures, mais aussi certitude de la destruction des ennemis, dont le léviathan est ici une figure, qui aujourd'hui s'oppose au peuple de Dieu. Les ressources divines demeurent, l'eau coule sans cesse du Rocher qui a été frappé, et, morts avec Christ — ce que le Jourdain nous présente en type — nous pouvons déjà par la foi réaliser notre position dans les lieux célestes, dont Canaan n'est qu'une image. Tandis qu'ayant une part aussi élevée, nous cheminons encore en bas, dans un monde

ennemi, nous sommes heureux de savoir que c'est notre Dieu qui gouverne tout. C'est Lui qui commande au jour et à la nuit, à la lune et au soleil. Et le Dieu qui gouverne ce monde est aussi Celui qui dirige les circonstances de notre vie, qui dispose des jours lumineux et des jours sombres. Tout est de Lui ! Quelle puissance infinie que la sienne : Celui qui a « posé toutes les bornes de la terre », protégeant la terre contre la fureur des flots, ne peut-Il garder les siens à l'abri des attaques et de la violence de l'adversaire ?

La troisième division du Psaume commence au verset 18. Le véritable caractère des assauts de l'ennemi y est révélé : c'est Dieu Lui-même qui est en cause. Il est outragé et un peuple insensé a méprisé son Nom. Parce qu'il a le souci de la gloire de Dieu, le psalmiste est sensible à ce qui y porte atteinte.

En considérant l'activité de Satan contre le peuple de Dieu, l'Assemblée du Seigneur, avons-nous assez le sentiment que c'est Dieu qui est outragé, le nom du Seigneur méprisé ? En présence de tout ce travail de l'adversaire, soyons jaloux de la gloire du Seigneur dans son Assemblée !

Si le but de l'ennemi est d'outrager Dieu et de jeter du mépris sur son Nom, c'est aux rachetés du Seigneur qu'il s'attaque pour l'atteindre. Quelle faiblesse est la leur, en face de celui qui est représenté ici, symboliquement, par la « bête sauvage » ! Deux expressions la soulignent : « l'âme de la tourterelle » et « la troupe de tes affligés » (v. 19). La plainte de la tourterelle est si faible qu'elle est à peine perceptible. Que de soupirs et de gémissements, à peine perceptibles, montent vers Dieu, du cœur de ceux qui sont en butte à la violence de « la bête sauvage » ! Mais Dieu les entend et « n'oublie pas à jamais » ceux qui lui appartiennent et qui sont si douloureusement éprouvés, que le psalmiste appelle ici : « la troupe de tes affligés ». Troupe nombreuse ! Mais Celui qui ne l'oublie pas connaît tous ceux qui la composent, chacun par son nom. Quelle consolation et quel réconfort pour ceux qui sont dans l'affliction et qui peuvent redire avec confiance : « n'oublie pas à jamais la troupe de tes affligés » !

À la fin du Psaume, les appels se font de plus en plus pressants, ce sont presque des injonctions que nous trouvons dans les versets 20 et 22. « Regarde à l'alliance ! » s'écrie Asaph. Dieu a fait une alliance avec son peuple, Il a promis sans conditions... Pourrait-Il maintenant ne pas accomplir ses promesses ? « Les lieux ténébreux de la terre sont pleins d'habitations de violence » et pourtant, n'a-t-Il pas dit : « Aussi vrai que je suis vivant, toute la terre sera remplie de la gloire de l'Éternel ! » et encore, par la bouche de ses prophètes : « La terre sera pleine de la connaissance de la gloire de l'Éternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer » ? (Nomb. 14:21 ; Habakuk 2:14 ; Ésaïe 11:9). Sans aucun doute. Mais, s'il y a de telles manifestations de violence dans un monde plongé dans les ténèbres, ce n'est pas parce que Dieu a oublié d'accomplir ses promesses et perdu de vue l'alliance faite avec son peuple. Il interviendra en son temps et l'opprimé ne s'en retournera pas confus, et l'affligé et le pauvre loueront son nom (v. 21, cf. Ésaïe 51:11).

Les deux derniers versets constituent la quatrième division et la conclusion du Psaume. Déjà, au verset 18, Asaph a mis en lumière le véritable caractère des assauts de l'adversaire : ils sont dirigés contre Dieu ! Au verset 22, la même pensée est exprimée et l'appel est aussi pressant qu'il peut l'être : « Lève-toi, ô Dieu ! plaide ta cause ». La cause du fidèle, affligé et opprimé, c'est celle de Dieu ! Dieu se souviendra des outrages « que lui fait tous les jours l'insensé », Il n'oubliera pas « la voix de ses adversaires, le tumulte de ceux qui s'élèvent contre lui » et qui « monte continuellement » (v. 22, 23), et, au temps convenable, Il exercera son jugement. Apocalypse 18 nous dit, parlant de Babylone : « Ses péchés se sont amoncelés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Ô ciel, réjouis-toi sur elle, et vous les saints et les apôtres et les prophètes ! car Dieu a jugé votre cause en tirant vengeance d'elle... Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été immolés sur la terre » (5:20, 24). La fausse épouse jugée, les noces de

l'Agneau seront célébrées dans le ciel. « Réjouissons-nous et tressaillons de joie, et donnons-lui gloire » (Apoc. 19:6-9). Le temps de la souffrance aura alors pris fin à jamais !

Que, dans l'application que nous pouvons en faire à nos circonstances, ce Psaume nous soit en instruction et encouragement ! Bien des choses seraient de nature à nous troubler peut-être ; tout ce que l'ennemi a pu faire, en raison de notre infidélité, nous laisserait croire parfois qu'il va avoir le dessus. N'oublions pas que l'Assemblée est chère au cœur du Seigneur, Il se l'est acquise au prix infini de ses souffrances et de sa mort sur la croix ! Rappelons toutes les délivrances opérées en notre faveur par Celui dont le bras n'est pas raccourci, elles sont le gage des délivrances futures ! Retenons les leçons que nous avons à apprendre au travers des circonstances du chemin et, exercés par la discipline qui nous est dispensée, regardons avec confiance à un Dieu fidèle qui n'oublie pas « la troupe de ses affligés » et répétons la prière du psalmiste : « Lève-toi, ô Dieu ! plaide ta cause » !

## J'ÉLÈVE MES YEUX VERS LES MONTAGNES...

### Ps. 121:1

ME 1984 p. 3-5

Une année de plus vient de s'écouler. Nous nous reportons vers notre passé, le mot ÉBEN-ÉZER (Dieu nous a secourus jusqu'ici) revient dans nos pensées, nos coeurs, nos consciences. Les faux pas n'ont pas manqué, et pourtant, tant de Grâce, tant de grâces ! Qu'il soit permis à quelqu'un dont la course semble près d'être terminée d'attirer l'attention sur deux sujets que le Seigneur lui a mis au coeur.

L'un est le ministère écrit, précieux et abondant, que nous ont légué nos conducteurs du 19<sup>e</sup> siècle et qui a déjà enrichi les générations contemporaines du grand Réveil — le Cri de minuit et ses prolongements. Nous prions pour qu'y puisent à leur tour de plus jeunes croyants, tant que le Seigneur ne sera pas venu. Mais que ces nouvelles générations n'oublient jamais que «la lampe aux pieds des saints» et «la lumière dans leur sentier» ne sont pas des choses qui s'apprennent passivement. Les écrits donnés naguère sont d'une très grande importance, Dieu les a donnés une fois pour toutes, ils sont irremplaçables, mais ils nous ramènent toujours à la source dont il nous faut boire, la Parole de Dieu. Laissons-lui toute sa place, comme «la Parole vivante». Notre intelligence renouvelée ferait-elle défaut ? Manquerions-nous de prier pour que nous lisions avec profit ces écrits non inspirés mais mis à notre disposition pour entretenir notre vie ? Ne serions-nous plus de ceux «qui craignent l'Éternel» et auxquels «Il enseigne le chemin à choisir» ? (Ps. 25:8, 9, 12) ? Gardons-nous en même temps de faire des écrits dont nous parlons un code d'applications formalistes, qui nous voilerait la pure et seule Lumière.

D'autre part, craignons tout ce qui a été ajouté à la simplicité du rassemblement des deux ou trois en Son Nom, et aux ressources et moyens infinis qui y sont attachés : la présence du Seigneur, l'action et l'onction du Saint Esprit, la Parole, la prière. Tant d'organisations parallèles, tant de rassemblements qui, pour aussi bons que soient leurs objectifs, n'en sont pas moins fondés sur d'autres principes que l'unité du corps de Christ, autant de dangers qui risquent de conduire les saints sur le chemin organisé, structuré et planifié, de la «secte». Ne perdons jamais de vue ce qu'est l'Assemblée, ce que c'est que se réunir au nom du Seigneur, justement pour rendre témoignage à sa réalité.

Aussi, «j'élève mes yeux vers les montagnes...». Elles sont le symbole de la puissance immuable de Dieu et de sa grâce — d'elles provient le secours.

C'est vers la «montagne de Dieu» que l'Éternel appelle Moïse (Ex. 19:3 et 24:12 à 18) et que le Seigneur appelle les siens (Marc 3:13, 14). Dure à gravir, tellement pesants sont les fardeaux qui nous retiennent dans cette ascension.

De là-haut, nous contemplons le pays (NEBO : Deut. 34:1 à 4) et le peuple dans son entier (PÉOR : Nomb. 23:28 et 24:2).

C'est ÉBAL où Christ a subi la malédiction de Dieu à notre place ; et c'est GARIZIM (Deut. 27:12, 13), d'où procèdent toutes les bénédictions, celles dont nous sommes bénis en haut, dans les lieux célestes.

MORIJA... là où Dieu n'a pas épargné son propre Fils, là aussi où la grâce a rencontré le jugement, sûr fondement de l'habitation de Dieu sur la terre (Gen. 22:2, 2 Sam. 24:16 et 2 Chr. 3:1). Et la loi de cette maison de l'Éternel, c'est justement la «cime de la montagne» (Ézéchi. 43:12), un lieu étroit et élevé — tout le contraire, moralement, des bas-fonds où tout se mélange, parce qu'il y a de la place et du large.

En SION, montagne de la grâce royale (Ps. 2:6), se découvre à nos regards un avenir de bénédictions pour Israël et les nations.

Là-haut, sur la «sainte montagne» (2 Pi. 1:17, 18) nous considérons Christ dans sa gloire, dans sa beauté, et admirons le chemin qu'ont tracé les pieds de «Celui qui apporte de bonnes nouvelles et annonce le salut» (Ésaïe 52:7).

Restons sur la montagne pour ne «voir que Jésus seul» (Marc 9:8), le plus loin possible des clameurs du monde, des discordes et des cris (Ex. 32:17 à 19) ; tout près, le plus près possible des nuées, là où nous serons ravis à la rencontre du Seigneur en l'air — dans la position morale la plus apte pour l'attendre.

Aussi, j'élève mes yeux vers les montagnes... et «j'attends, j'attends» ! (Ésaïe 18:2 et 7).

Élevons nos yeux, ensemble... et attendons, attendons ensemble... !

## «JE RECHERCHERAI TON BIEN»

### Ps. 122:9

ME 1966 p. 141

Quelle joie pour le coeur du Psalmiste — pour le résidu de Juda plus tard — à la pensée d'aller à «la maison de l'Éternel» ! Éprouvons-nous cette même joie quand nous nous rendons dans le lieu du rassemblement ? Et est-ce bien la pensée de rencontrer le Seigneur et de jouir de sa présence qui fait brûler nos coeurs ? Certes, cette joie peut être plus ou moins assombrie lorsque l'assemblée, au lieu d'être comme «une ville bien unie ensemble», est marquée par la désunion, affaiblie par des discordes ou des dissentiments, déchirée parfois par d'attristantes querelles. Le coeur peut même éprouver de la peine, de l'accablement parfois, lorsqu'il n'y a plus guère de communion au sein d'une assemblée dans la souffrance. Tant il est vrai que la paix de l'assemblée conditionne la joie que nous pouvons y goûter. Cela nous fait comprendre pourquoi, dans ce magnifique Psaume 122, David insiste pareillement sur la paix : «Demandez la paix de Jérusalem... Que la paix soit dans tes murs... Que la paix soit en toi !» (v. 6, 7, 8).

La paix de l'assemblée conditionne aussi sa prospérité, elle est liée à la prospérité individuelle et à la prospérité de l'ensemble (v. 6 et 7). La paix, la prospérité, la joie, étroitement liées, dépendent de la réalisation de certains caractères, mentionnés dans ce psaume et qui doivent être tenus pour essentiels à la vie de l'assemblée : l'assemblée a des «portes» et des «murs» (v. 2 et 7), les «trônes de jugement» (v. 5) ; c'est un «palais», la «maison de l'Éternel» et ce doit être véritablement «une ville bien unie ensemble» (v. 7, 9 et 3). Avec quelle crainte et quelle vigilance il faut veiller aux «portes» pour que le mal, sous quelque caractère que ce soit, ne puisse pénétrer dans cette enceinte, faute de quoi la paix selon Dieu ne pourrait y être connue — avec quelle énergie il convient de maintenir intacte la «muraille» de la séparation, tout en pensant avec amour à tous les enfants de Dieu dispersés dans les dénominations de la chrétienté — avec quel soin il faut prendre garde aux responsabilités qui incombent à l'assemblée comme ayant à exercer l'autorité de la part du Seigneur, dans la réalisation pratique de sa présence et dans la dépendance dont la prière est l'expression (cf. Matt. 18:18 à 20) — avec quelle piété et quelle admiration reconnaissante il est nécessaire de garder la pleine conscience de la grandeur et de la beauté de l'assemblée, «l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Tim. 3:15), un organisme saint et vivant au milieu d'un monde caractérisé par le péché et la mort, un domaine où doit briller quelque chose de la gloire divine (cf. Ps. 29:9) — avec quel respect nous devons nous tenir dans un lieu qui est «la maison de Dieu» — avec quelle application nous devons «garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix» (Éph. 4:3), de telle manière qu'il soit vu pratiquement que l'assemblée est «bâtie comme une ville bien unie ensemble» ! Tout cela doit être gardé et maintenu si nous voulons goûter une vraie joie dans une assemblée en paix et prospère. Lorsque nous ne pouvons nous réjouir sans réserve, lorsque la paix est troublée, regardons en premier lieu si nous n'avons pas, sur l'un ou l'autre de ces points, de sérieuses défaillances à confesser et à juger. Commençons par là, avec droiture de coeur, nous serons sur le seul chemin qui conduise à la paix et à la joie retrouvées.

David termine ce Psaume par l'expression placée en tête de ces lignes : «je rechercherai ton bien». N'est-il pas vrai que si nous avions constamment une plus haute conscience de ce qu'est l'assemblée nous serions conduits à rechercher avec plus de zèle et de fidélité «son bien» ? Et si chaque frère, chaque soeur recherchait véritablement le bien de l'assemblée, la paix et la prospérité seraient en elle, et la joie remplirait tous les coeurs à la seule pensée «d'aller à la maison de l'Éternel», combien plus dans le lieu même où sa présence se trouve ! Posons-nous la question : est-ce que nous recherchons toujours et en toutes choses le bien de l'assemblée, est-ce là un mobile constant de nos paroles et de nos actes ?

Il y a dans cette «recherche» un aspect négatif : ne rien dire, ne rien faire qui serait susceptible de nuire à l'assemblée. Veillons sur nos paroles, prenons garde à nos diverses activités, à tout ce qui risquerait de troubler la paix et de nuire à la prospérité de l'assemblée, de quelque manière que ce soit ! Qui pourra dire le mal fait à l'assemblée, à telle assemblée locale, par des propos inconsidérés, des réflexions qu'il eût fallu retenir, des actes qu'il n'eût jamais fallu accomplir ? Pussions-nous comprendre et mesurer le tort qui peut ainsi être fait à l'assemblée. Soyons profondément exercés à ce sujet, jugeons le passé si nous avons à le faire et, pour l'avenir, veillons sur nous-mêmes.

Mais il y a aussi un aspect positif. Pour «rechercher le bien» de l'assemblée, chacun doit d'abord prier beaucoup pour elle. Qui pourrait dire qu'il n'a pas de capacité pour le faire ? Le faisons-nous diligemment ? Pour prier en faveur de l'assemblée, avec intelligence et persévérance, il faut «l'aimer» ! Une bénédiction particulière — la prospérité spirituelle — est assurée à celui qui aime l'assemblée et demande sa paix (cf. Ps. 122:6). Si la prière est le service le plus important et celui que chaque frère et chaque soeur, sans exception, peuvent et doivent remplir, il en est pourtant d'autres encore qui sont indispensables à la prospérité et à la joie de l'assemblée. Il importe que chacun ait le discernement de sa place dans le corps et remplisse le service qui lui incombe, nécessaire au développement harmonieux de l'ensemble. Aucun des membres du corps n'est inutile, chacun a sa fonction propre. Un membre qui ne fonctionne pas s'ankylose et finit à la longue par s'atrophier, tout le corps en souffre. Quelle responsabilité par conséquent pour celui qui est caractérisé par une inactivité totale ! Pense-t-il qu'il «recherche le bien de l'assemblée», le croyant qui se contente de ne rien faire qui soit susceptible de lui nuire mais qui ensuite se borne à suivre régulièrement les réunions, y venant pour recevoir quelque chose sans jamais rien apporter lui-même ?

Comme il est important, en vue du bien de l'assemblée, que chacun se nourrisse régulièrement, quotidiennement, de la Parole, y trouvant l'aliment dont sa vie spirituelle a besoin pour se développer ! Que nul ne pense qu'il lui suffit, pour être nourri et rafraîchi, de jouir du ministère de la Parole dans l'assemblée, si utile et précieux soit-il. Une lecture personnelle du saint Livre est tout aussi nécessaire. Cette nourriture, il convient de se l'approprier et ensuite de l'assimiler, de façon qu'elle devienne partie de nous-mêmes, assurant ainsi le développement de l'homme intérieur comme la nourriture donnée au corps produit l'accroissement de l'homme extérieur. Il n'est pas possible qu'un enfant de Dieu qui lit, avec prières, la Parole «vivante et opérante» n'en retire pour son âme quelque fruit, un enrichissement spirituel. Chaque frère pourra alors, ainsi nourri, formé, préparé, être un instrument que le Saint Esprit sera à même d'employer, au moment opportun, pour proposer le chant d'un cantique, prier, rendre grâces, lire une portion de la Parole, ajouter peut-être les «cinq paroles» qui édifient l'assemblée lorsque c'est l'Esprit de Dieu qui les donne.

Cet exercice personnel fait trop souvent défaut, peut-être parce qu'au lieu d'aimer l'assemblée comme nous devrions l'aimer, le coeur est occupé de bien autre chose ! Peut-être aussi parfois parce que, ayant le sentiment de son incapacité, on mésestime la valeur des ressources que Dieu met à notre disposition : sa Parole, la prière, l'opération de l'Esprit Saint, et cela contribue à produire ou à maintenir l'état de faiblesse de l'assemblée. L'on est ainsi conduit à s'attendre à quelques-uns seulement, à se reposer sur tel ou tel don ; le véritable caractère de l'assemblée est alors perdu, en partie tout au moins ; on voit de la sorte des frères qui ont l'habitude d'agir et d'autres qui ont pris l'habitude de garder le silence. Et le cas est peut-être moins rare qu'on ne croit d'une assemblée qui, n'ayant dans son sein aucun frère spécialement doué pour présenter la Parole, n'a de réunion d'édification que lorsqu'elle est visitée par un frère qualifié auquel est laissée la charge de la réunion. N'est-ce pas méconnaître dans la pratique ce qu'est l'assemblée et ce que sont les ressources dont elle dispose ? Cela est beaucoup plus grave que nous ne pensons. Le Seigneur ne pourrait-Il, en effet, dire aux frères : «Est-ce que ma présence au milieu de vous, la Parole «vivante et opérante», l'action de l'Esprit, ne vous suffisent pas ? Vous faut-il nécessairement, pour vous rassembler en vue de l'édification, l'exercice d'un don ? Mais ne croyez-vous pas que si vous vous réunissiez même en l'absence de tout don particulier, vous ne pourriez jouir de ma présence, lire une ou plusieurs



portions de l'Écriture, éprouver la saveur de la Parole, son action puissante dans les coeurs et les consciences, goûter l'onction de l'Esprit ? Vous réaliseriez la valeur des ressources qui, quoi qu'il en soit, demeurent à votre disposition, à la disposition d'une foi vivante, et vous seriez richement bénis !» ? Nous connaissons les vérités de l'Écriture concernant l'assemblée, les réunions de l'assemblée ; sont-elles pour nous autre chose que des mots, — une vivante réalité ?

Si nous étions assez simples pour nous attendre entièrement au Seigneur et aux directions de l'Esprit, si nous étions vraiment, chacun dans notre particulier, nourris de la Parole divine, nourris de Christ, nous goûterions des bénédictions d'une valeur infinie, de précieux moments de rafraîchissement dans une réunion d'assemblée, qu'il y ait ou non l'exercice d'un don spécial.

N'oublions pas aussi que les soeurs ont leur responsabilité propre à cet égard : nourries de la vraie nourriture de l'âme, ayant joui individuellement de la communion avec le Seigneur, prié pour l'assemblée, demandé son bien et sa paix, elles prendraient part à la réunion — et nombre d'entre elles le font, nous n'en doutons pas — dans une muette intercession du coeur, criant au Seigneur pour qu'Il réponde aux besoins de chacun et de l'assemblée tout entière, dirigeant et soutenant l'instrument qu'Il trouve bon d'employer pour cela. Quelle bénédiction il y aurait alors ! Le niveau spirituel de l'assemblée serait relevé, elle serait fortifiée, aurait un discernement accru et saurait faire face, le moment venu, aux attaques d'un adversaire auquel nous donnons prise si souvent parce que nous ne savons pas réaliser comme nous le devrions ce qui doit vraiment caractériser l'assemblée, parce que nous ne savons pas, avec assez de zèle, «rechercher son bien». — Qu'est-ce qu'une assemblée prospère ? Non pas tellement celle dont le nombre s'accroît, mais celle dans laquelle chaque frère, chaque soeur, nourri de la Parole dans sa vie personnelle et dans l'assemblée, exercé devant le Seigneur au sujet des besoins de l'assemblée, prie pour elle, demandant son bien, sa paix. Il y a alors un accroissement, un enrichissement individuel et collectif : un affermissement dans la connaissance de la vérité, de la réalité dans la marche, de la profondeur dans les affections, de la puissance dans le témoignage. Qu'en vérité nos coeurs désirent et recherchent la prospérité de l'assemblée !

Nous avons des responsabilités également envers les générations qui nous suivent, et qui nous observent. Puissions-nous non pas seulement leur dire mais surtout leur montrer pratiquement ce qu'est l'assemblée de Dieu, ce que doivent être les réunions de l'assemblée ! Donnons-leur pleine conscience de ce que sont la présence du Seigneur réalisée au milieu des deux ou trois assemblés en son nom, la puissance et l'autorité de la Parole pour édifier (cf. Actes 20:32), l'action de l'Esprit dans l'assemblée ! Nous désirons faire beaucoup pour intéresser la jeunesse des assemblées, c'est en agissant ainsi, dans la crainte, dans la dépendance, dans une simplicité si souvent perdue — ne soyons pas surpris qu'elle manque alors tant de fois chez bien des jeunes frères que l'on est heureux malgré tout de voir prendre une certaine activité dans l'assemblée — c'est en étant des exemples pour eux que nous pourrions être vraiment utiles à ceux qui viennent après nous dans le chemin du témoignage et qui demain seront à la brèche, s'il y a encore des jours pour l'Église ici-bas. Il ne suffit pas de faire entendre, d'amener à recevoir certaines vérités, il faut aussi et surtout vivre les vérités professées, les faire voir en action. L'enseignement par les faits, par les actes est d'une valeur incomparablement supérieure à tout autre !

Chaque frère, chaque soeur, nous l'avons rappelé, a dans l'assemblée ses responsabilités propres, mais il est des frères auxquels le Seigneur a conféré une position particulière de responsabilité. Dans le langage symbolique de l'Apocalypse, ce ou ces frères, dans une assemblée locale, sont désignés par l'expression «l'ange de l'assemblée qui est à...» (Apoc. 2 et 3). Un frère qui, de lui-même, s'arrogerait une telle place ne pourrait être utile à l'assemblée et prendrait devant Dieu une très grave responsabilité : il aura affaire avec Lui selon la position même qu'il a voulu prendre, bien que n'étant pas qualifié pour l'occuper. C'est l'Esprit Saint qui «établit» les surveillants (cf. Actes 20:28) et chacun d'eux est responsable de prendre garde d'abord à lui-même et ensuite à tout le troupeau. Ce

service est d'autant plus important que «notre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer», il cherche à s'emparer d'une brebis du troupeau, c'est dire combien il est nécessaire de veiller et de prendre soin du «troupeau de Dieu» (cf. 1 Pierre 5:2, 3, 8). Pourvoir à la nourriture du troupeau est une responsabilité qui incombe notamment aux anciens, aux surveillants (cf. Actes 20:28 ; 1 Pierre 5:2), mais n'ont-ils pas à veiller, précisément en vue de la nourriture du troupeau, à ce que soit réalisé ce qui doit caractériser la vie et les réunions de l'assemblée ? Un ancien dans l'exercice de sa charge, un pasteur dans l'accomplissement de son ministère sont responsables de conduire les brebis du troupeau, de les amener à vivre plus près du Seigneur, à se nourrir chaque jour de la Parole, de telle manière que les privilèges du rassemblement soient goûtés, chacun fonctionnant à sa place, apportant quelque chose en vue du bien de tous, les dons s'exerçant sans jamais porter atteinte au véritable caractère de l'assemblée. S'il y a des défaillances à cet égard dans les réunions de l'assemblée, il en sera demandé compte en tout premier lieu aux frères spécialement responsables devant le Seigneur de cet état : «J'ai contre toi...» est-il écrit «à l'ange de l'assemblée... ». Puissent-ils, eux tout particulièrement, dans la pleine conscience de leurs privilèges et de leurs responsabilités, «rechercher le bien de l'assemblée» ! Et que Dieu nous accorde à chacun, frères et soeurs, d'aimer l'assemblée, de prier pour sa paix, sa prospérité, de rechercher son bien

«Demandez la paix de Jérusalem ; ceux qui t'aiment prospéreront. Que la paix soit dans tes murs, la prospérité dans tes palais ! À cause de mes frères et de mes compagnons, je dirai : Que la paix soit en toi ! À cause de la maison de l'Éternel, notre Dieu, je rechercherai ton bien» (Ps. 122:6-9).

## Psaume 23 — Le Psaume du Sanctuaire

ME 1950 p. 281

Chacun d'entre nous connaît le Psaume 23 et pourrait sans doute le réciter sans aucune hésitation, du premier au dernier verset. Mais la Parole est un Livre infini et nous avons à peine effleuré la surface des pages que nous croyons le mieux connaître. Le Psaume 23, si connu, si souvent médité, est une des portions les plus riches des Écritures. Demandons-nous cependant si nous connaissons le Psaume seulement ou la Personne qu'il nous présente. À quoi servirait-il de connaître le texte de ces six versets si nous ne connaissons, par le cœur, Celui dont ils nous parlent ? Car c'est Jésus qui est placé devant nous tout au long. Sa Personne remplit les Psaumes 22, 23 et 24 — Psaumes qui forment un tout, comme on l'a souvent remarqué. Tous trois nous occupent de Christ, chacun nous le présentant sous un caractère particulier : dans le Psaume 22, c'est le Sauveur ; dans le Psaume 23, le Berger et dans le Psaume 24, le Roi de gloire. Le Psaume 22, c'est hier ; le Psaume 23, aujourd'hui ; le Psaume 24, demain.

Il faut d'abord connaître Jésus comme son Sauveur, pouvoir dire : c'est pour moi, pauvre pécheur, qu'Il a été abandonné de Dieu et qu'Il a enduré les souffrances dont me parle le Ps. 22. Ceux qui sont ainsi au bénéfice de son œuvre expiatoire sont appelés à le connaître ensuite, tout au long de leur sentier, comme le Berger, *leur* Berger. Entrer dans la connaissance de ce qu'Il est sous ce caractère, n'est-ce pas l'un des motifs pour lesquels nous sommes laissés ici-bas ? Dans le ciel nous comprendrons en perfection, connaissant à fond comme aussi nous avons été connus, mais le temps sera passé durant lequel nous pouvons, faisant l'expérience de ce qu'est le monde et de ce que nous sommes, goûter les soins de Celui qui demeure jusqu'au bout le puissant Berger des brebis. Bienheureux ceux qui peuvent répondre à la question du premier verset du Psaume 22 et apprécier toutes les joies du Psaume 23.

Pour la marche chrétienne, le Psaume 23 renferme de précieux encouragements ; c'est l'expression d'une âme qui vit près du Seigneur, qui jouit de sa bonté, de ses soins, mais qui, par-dessus tout, discerne le Donateur au travers de ses dons et apprend ainsi ce qu'Il est pour ses brebis.

### Quatorze bénédictions

Ce Psaume est une énumération de quatorze bénédictions qui constituent deux plénitudes de bénédictions, car nous pouvons sans doute les grouper en deux séries de sept. Dans la première partie — les trois premiers versets et le début du quatrième — David nous parle de son Berger, de ce qu'Il est et de ce qu'Il fait pour lui ; dans la seconde, c'est à son Berger qu'il parle à peu près constamment : « Tu es avec moi... ta houlette et ton bâton... Tu dresses devant moi une table... Tu as oint ma tête d'huile... ».

Nous pourrions sans doute intituler le Psaume 23 : le Psaume du sanctuaire. Il a été souvent appelé le Psaume du voyage — et certes, nous y avons tous les soins du Berger à l'égard de ses brebis traversant le désert — mais il va beaucoup plus loin : la jouissance des bénédictions qui y sont présentées implique l'habitation dans le sanctuaire. Le croyant n'est-il pas exhorté à traverser ce monde en goûtant déjà par la foi les beautés et les joies du sanctuaire ? C'est dans la mesure dans laquelle nous réaliserons que nous sommes ressuscités avec Christ, cherchant « les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », que nous pourrions savourer la part précieuse qui était celle de David quand il a composé ce Psaume — et sans doute pourrions-nous le faire beaucoup mieux que lui, car nous possédons le Saint Esprit qui occupe nos âmes de Christ et se plaît à nous faire jouir des choses célestes. Tous les soins dont nous sommes les objets devraient nous conduire à discerner et à connaître mieux Celui qui nous les a dispensés. C'est Lui qui remplit le sanctuaire !

Nous pouvons rendre témoignage à la fidélité du Berger qui nous a gardés jusqu'à ce jour, accompagnés, encouragés, qui a pourvu à tout. Cela nous a-t-il conduits à mieux le connaître ?

### **L'Éternel est mon Berger**

Où est-Il, « mon Berger » ? Dans le sanctuaire ! Mon Berger... celui qui s'occupe de moi, au travers de tous les dangers auxquels je suis exposé dans ce monde. Ce n'est pas un berger sujet à faiblesses ou imperfections, Il est parfait en toutes choses. C'est Celui qui a payé ses brebis au prix infini de ses souffrances et de sa mort sur la croix — qui, maintenant, a la puissance de les garder et veut s'occuper d'elles d'une manière digne de Lui. « Elles ne périront jamais », car si l'une d'elles s'égarait, ce serait une perte pour elle, mais surtout pour Lui. L'œuvre qu'Il a accomplie pour les avoir est une œuvre parfaite ; maintenant Dieu l'a fait asseoir à sa droite et l'a couronné de gloire et d'honneur. C'est là que je le contemple ! Il me porte sur ses épaules et sur son cœur, bon Berger, divin Avocat, fidèle Souverain Sacrificateur. Il connaît mes circonstances et mes besoins ; sa puissance est infinie et son amour insondable. Il aime ses brebis du même amour que celui dont Il les aimait quand Il donnait sa vie pour elles sur la croix du Calvaire.

À son peuple Israël, conduit par de mauvais bergers, le Seigneur se présente comme « le berger des brebis » (Jean 10). Les chefs religieux du peuple s'étaient arrogé une autorité dont ils étaient jaloux (cf. Jean 9:34). Nul ne les avait accrédités pour cela, si ce n'est eux-mêmes. Comment remplissaient-ils leur service ? — « Et la parole de l'Éternel vint à moi, disant : Fils d'homme, prophétise contre les pasteurs d'Israël... Malheur aux pasteurs d'Israël, qui se paissent eux-mêmes ! Les pasteurs ne doivent-ils pas paître le troupeau ? Vous mangez la graisse, et vous vous habillez de la laine ; vous égorguez ce qui est engraisé ; vous ne paisez pas le troupeau. Vous n'avez pas fortifié les brebis faibles, et vous n'avez pas guéri celle qui était malade, et vous n'avez pas bandé celle qui était blessée, et vous n'avez pas ramené celle qui était égarée, et vous n'avez pas cherché celle qui était perdue ; mais vous les avez gouvernées avec dureté et rigueur. Et elles ont été dispersées, parce qu'il n'y avait pas de pasteur... et il n'y a eu personne qui les ait recherchées, personne qui se soit enquis d'elles » (Ézéchiel 34:1-6 ; cf. Matt. 9:36). Le Seigneur Jésus, Lui, est le berger dont parle Ézéchiel 34:11-16, accrédité par Dieu lui-même : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ; écoutez-le ». Il présente les caractères du vrai berger promis à Israël, Il « entre par la porte ». Puis, « il appelle ses propres brebis par leur nom ». Il nous connaît chacun par notre nom... quelle paix cela donne à nos cœurs ! — Troisième caractère du « berger des brebis » : il « les mène dehors », loin de la bergerie juive où les chefs religieux les tenaient, dominant sur elles, ne leur donnant aucune nourriture. Ensuite, « il va devant elles ». Il les conduit Lui-même, les précédant dans le chemin, pour écarter tout danger et afin qu'elles ne s'égarer pas. Ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est qu'Il « met sa vie pour les brebis » (Jean 10:2-4, 11 et 15). Il nous a aimés jusqu'à la mort ! Une brebis acquise à un si grand prix pourrait-elle être abandonnée ensuite ? Son amour demeure « jusqu'à la fin » (Jean 13:1). Aussi, Il peut dire de ses brebis : « elles ne périront jamais » ; le Père qui les lui a données est « plus grand que tous » et nul ne les ravira de la main du Père comme aussi personne ne les ravira de la main du Berger. C'est une unité parfaite de puissance et d'amour : entre les mains et aux soins du Père et du Fils ! (Jean 10:28-30).

Il y a sans doute des bergers qualifiés par le Seigneur pour s'occuper de ses brebis, des serviteurs qui ont à paître « le troupeau de Dieu » (1 Pierre 5:2). Mais ils ne sont que des instruments entre les mains du « souverain pasteur », du « grand pasteur des brebis » (1 Pierre 5:4 ; Hébr. 13:20). Eux peuvent avoir des manquements dans leur service, Lui n'en a jamais.

Mon Berger ! — Il est sans doute le Berger de tout le troupeau, mais aussi le mien en particulier, comme s'Il n'avait à s'occuper que de moi seul. Chaque brebis peut dire : Il me connaît et connaît mes luttes, mes exercices, mes difficultés... je le possède pour moi, Il est « mon Berger ». Et « c'est l'Éternel » qui est « mon Berger », Celui dont parle Ésaïe 40 : « Comme un berger, il paîtra son

troupeau ; par son bras il rassemblera les agneaux et les portera dans son sein ; il conduira doucement celles qui allaitent » (v. 11). Quelle tendresse ! Et les versets qui suivent (v. 12 à 31) nous disent sa puissance infinie. C'est « l'Éternel », Celui qui ne change pas dans son amour et dans sa puissance, qui est « mon Berger ».

« Mon Berger » est dans le sanctuaire. Il faut habiter le sanctuaire pour jouir de Lui et apprendre à le connaître ! « J'ai demandé une chose à l'Éternel, je la rechercherai : c'est que j'habite dans la maison de l'Éternel tous les jours de ma vie, pour voir la beauté de l'Éternel et *pour m'enquérir diligemment de lui dans son temple* » (Ps. 27:4).

### **Je ne manquerai de rien**

Nous comprenons que le psalmiste ajoute : « *Je ne manquerai de rien* ». Dans ce monde, nos besoins sont nombreux et variés, souvent particulièrement pressants, mais chacun de ceux qui ont l'Éternel pour Berger peut dire avec confiance : je ne manquerai de rien. C'est la certitude qu'il pourvoira à tous nos besoins, matériels et spirituels. Alors que la brebis ignore par quel chemin elle aura à passer, Lui le sait (cf. Luc 22:31, 32). Qu'aurons-nous à rencontrer dans les jours qui vont suivre si nous avons encore à demeurer ici-bas ? Épreuves, souffrances, maladies, deuils ? Il saura nous donner, au travers de tout, tout ce qui nous sera nécessaire, de telle sorte que, par la foi, nous pouvons dire avec assurance : « Je ne manquerai de rien ».

Alors qu'il était sur la terre, le Seigneur avait envoyé ses disciples « sans bourse, sans sac et sans sandales » et, à leur retour, leur demande : « Avez-vous manqué de quelque chose ? » — Il avait pourvu à tout dans les moindres détails ! Les disciples en rendent témoignage : « Et ils dirent : De rien » (Luc 22:35). Il est le Même ! Comme Samuel autrefois, aujourd'hui encore nous pouvons dresser un nouvel Eben-Ézer et, dire : « L'Éternel nous a secourus jusqu'ici » (1 Sam. 7:12), avec la certitude qu'il en sera de même jusqu'au terme du voyage. « Jusqu'à votre vieillesse je suis le Même, et jusqu'aux cheveux blancs, je vous porterai » (Ésaïe 46:4).

Mais il y a plus que la réponse à nos besoins matériels et spirituels. Pour pouvoir dire en vérité : « Je ne manquerai de rien », il est nécessaire que l'âme jouisse du sanctuaire. Là, elle contemple Christ, elle trouve tout en Lui et ne désire plus rien puisqu'elle le possède et jouit de Lui. Le sanctuaire, a-t-on dit, c'est le lieu où il n'y a plus de besoins, car toutes les aspirations, tous les désirs sont satisfaits par Celui que l'âme considère à l'exclusion de tout autre objet. Dans ce monde, rien ne peut remplir le cœur et le satisfaire, il manque toujours quelque chose après quoi le cœur soupire. Seul celui qui vit dans le sanctuaire, rassasié de Christ, peut dire : « Je ne manquerai de rien » (cf. Ps. 36:7 à 9 ; 65:4).

### **Il me fait reposer dans de verts pâturages**

Le bon Berger donne à ses brebis la nourriture qui leur est nécessaire, aussi bien la nourriture dont le corps a besoin que celle qui est indispensable à la vie de l'âme. Nous sommes souvent en souci pour nos besoins matériels, oubliant que Dieu a fait des promesses et qu'Il est fidèle et puissant pour les accomplir. Le Seigneur pourrait bien nous dire, comme autrefois à ses disciples : « Ne soyez pas en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez... Ne soyez donc pas en souci, disant : Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ?... car votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses » (Matt. 6:24-34). Et Il les exhortait à demander : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (Matt. 6:11). Nous pouvons présenter cette requête quotidiennement aussi bien pour la nourriture matérielle que pour la nourriture spirituelle.

Mais il y a plus encore. Il n'est, pas seulement parlé des « verts pâturages », il est dit : « Il me fait *reposer* dans de verts pâturages ». Les « verts pâturages », quand il est question de repos, c'est le

sanctuaire. Dans les pâturages, le bétail ne se repose que lorsqu'il a fini de manger, quand il est rassasié. À ce moment-là, il rumine paisiblement.

« Il me fait reposer dans de verts pâturages », c'est l'âme jouissant de la paix du sanctuaire, abondamment rassasiée de « la graisse de sa maison », nourrie de la Parole et se reposant ensuite dans la jouissance de Celui que la Parole lui a présenté. C'est Christ qui nourrit l'âme ; Christ, pain de vie descendu du ciel ; Christ, manne, agneau rôti et vieux blé du pays. Nos âmes occupées de Lui dans la lecture et la méditation du saint Livre sont conduites près de Lui, dans le sanctuaire ; là, elles peuvent repasser tout ce qu'elles ont reçu de Lui dans les pages inspirées. Elles reposent paisiblement, rassasiées de Christ, jouissant des délices du saint lieu. Être occupé du Seigneur dans le sanctuaire est plus précieux encore que de jouir de ses soins ici-bas, quelque merveilleux qu'ils soient !

### **Il me mène à des eaux paisibles**

C'est encore le sanctuaire ! Dans ce monde, il n'y a rien pour le cœur renouvelé — c'est la famine, l'agitation et parfois la tempête. Dans cette « terre aride et altérée, sans eau », il n'y a que « citernes crevassées ». Mais le bon Berger qui nourrit nos âmes veut aussi les rafraîchir.

Il fait bien davantage encore quand Il nous mène « à des eaux paisibles ». Les « eaux paisibles », c'est le lieu où il n'y a ni vents ni tempête, plus d'orage à calmer, plus de vagues à reprendre. Encore au milieu d'un monde agité et troublé, nous pouvons goûter la paix inaltérable du sanctuaire. Quand nos âmes sont gardées dans cette paix, nous ne voyons ni la mer en furie, ni les flots agités, nous sommes occupés de Celui qui remplit le sanctuaire.

Le repos des verts pâturages et les eaux paisibles n'appartiennent pas à la scène de ce monde (car, en fait, bien que ce soit sous-entendu, il n'est cependant question dans ce verset 2 du Psaume ni de nous nourrir ni de nous désaltérer), mais à celle dans laquelle nous entrons par la foi et où Christ est tout. Ce verset nous dit la plénitude de joie et de satisfaction qui remplit un cœur occupé de Lui. L'objet du cœur est *Celui* qui nous fait reposer... qui nous mène... La brebis est occupée de Lui plutôt que des « verts pâturages » ou des « eaux paisibles », du Donateur plutôt que des dons.

### **Il restaure mon âme**

Le Seigneur nous restaure quand nous sommes tombés. Il ne semble pas cependant que ce soit la pensée que nous avons ici, car comment pourrions-nous alors appliquer ce Psaume à Christ, le seul qui, comme homme ici-bas, l'ait réalisé en perfection ? — Cette expression ne paraît pas se rapporter à un manquement après lequel nous pourrions faire l'expérience faite par Pierre après sa chute. Il restaure notre âme non pas à la suite d'une chute, mais afin que nous ne tombions jamais. Comment l'âme est-elle ainsi « restaurée » ? — Nourris d'un Christ céleste, d'un Christ ressuscité et glorifié dans le sanctuaire, nous éprouvons la réalité des paroles du psalmiste : « Il restaure mon âme » et si nous puisons sans cesse à cette source, nous ne broncherons jamais ! (cf. Phil. 1:9-11 ; 2 Pierre 1:3-11).

### **Il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom**

Il trace lui-même le chemin dans lequel ses brebis ont à marcher, non pas un « chemin large » où l'homme naturel se trouverait à l'aise, mais un « sentier », un « chemin étroit », difficile peut-être... qu'importe, quand c'est le Berger qui conduit ! Des « sentiers de justice », c'est-à-dire des sentiers dans lesquels le mal n'a aucun accès. Le bon Berger pourrait-il nous conduire dans un autre chemin que celui-là ? Pour qu'au milieu du monde dans lequel nous avons à vivre, où tout est corruption et violence, nous puissions marcher dans les « sentiers de justice » où nous conduit le bon Berger, il faut que nos âmes soient maintenues dans la jouissance du sanctuaire. C'est dans la mesure dans

laquelle nous chercherons « les choses qui sont en haut » que nous serons rendus capables de rejeter celles « qui sont sur la terre » (Col. 3:1 à 3). Les yeux fixés sur Christ dans le lieu où Il est maintenant, nous pourrions le suivre fidèlement dans le sentier qu'Il a tracé ici-bas et où Il veut conduire ses brebis. « À cause de son nom », c'est à cause de Lui que nous marcherons dans ces sentiers où le mal n'entre pas, par amour pour Lui et parce que nous Lui appartenons. Son nom est écrit sur nos fronts ; jetterions-nous de l'opprobre sur le beau nom de Jésus en nous associant au mal ? Enfants de Dieu, disciples de Christ, notre marche ici-bas doit répondre à de tels caractères. Nous ne sommes pas du monde comme le Seigneur n'en était pas (Jean 17:14 et 16). Ayant à cheminer au milieu du monde, nous sommes exhortés à y vivre en ressuscités. L'épître aux Colossiens nous l'enseigne, le chapitre 3 en particulier. Quel chemin que celui où le bon Berger conduit ses brebis ! Rien pour la chair... Mais Dieu n'y découvre que lumière et sainteté ; et il se termine dans le pays glorieux où nous verrons le Seigneur comme Il est, étant rassasiés de son image !

### **Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal**

Pour le croyant, la mort a perdu sa puissance, ce n'est plus que « l'ombre de la mort ». Par sa mort, le Seigneur Jésus a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable (Héb. 2:14). Qu'aurait à craindre le racheté si, avant que le Seigneur vienne enlever son Église, il est appelé à entrer dans le repos pour être « absent du corps, présent avec le Seigneur » — et, par conséquent, à traverser cette sombre vallée avant de goûter la joie de sa présence ? La mort est un ennemi vaincu, le croyant est ressuscité avec Christ ; si la tombe se ferme sur lui, il en sortira tout glorieux.

« Je ne craindrai aucun mal » : la brebis sait que le Berger ne l'abandonnera pas pour traverser « la vallée de l'ombre de la mort », Il se tiendra auprès d'elle. C'est le grand Vainqueur de la mort qui est là pour la soutenir et la conduire...

Mais « la vallée de l'ombre de la mort », c'est aussi ce qui caractérise ce monde. Le monde nous est présenté dans le Psaume 23 comme un désert — le lieu où il n'y a rien pour le racheté, mais où il expérimente les soins de Celui qui ne le laissera manquer de rien — puis, comme « la vallée de l'ombre de la mort ». Sur cette scène de péché, la mort, salaire du péché, projette son ombre partout. Réalisons-nous vraiment ce caractère de la scène au milieu de laquelle nous avons à vivre ? Pas toujours. Le Seigneur nous le fait parfois discerner plus clairement. Dans de tels moments, nous sommes remplis de crainte, si nous ne demeurons pas dans le sanctuaire. C'est seulement quand l'âme jouit de Christ, vainqueur de la mort — de Christ, notre vie — de la paix du saint lieu, que le croyant peut, sans crainte, traverser ce monde, réalisant qu'il est « la vallée de l'ombre de la mort ».

L'apôtre avait rencontré, dans son service, la puissance de l'adversaire et de l'arme qu'il brandissait contre lui ; c'était « la vallée de l'ombre de la mort ». Mais Paul pouvait dire qu'il n'avait éprouvé aucune crainte. Il avait « en lui-même la sentence de mort » : la mort trouvait un homme déjà mort. La mort opérait en lui ; il était toujours livré à la mort pour l'amour de Jésus, aussi la vie de Jésus était-elle manifestée dans sa chair mortelle. Il jouissait de Christ dans le sanctuaire ; « contemplant à face découverte la gloire du Seigneur », il était « transformé en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit » (2 Cor. 1:8 à 10 : 4:7 à 12 ; 3:18).

Il semble que l'âme a tellement joui du Berger, au travers de ses soins, qu'elle ne peut plus se contenir. Elle nous a parlé de ce qu'Il est, de ce qu'Il fait pour elle, de ce qu'elle a trouvé en Lui ; les liens de la communion avec Lui se sont tellement resserrés, cette communion est devenue si intime que, maintenant, c'est à Lui qu'elle parle ! Précieuse et douce intimité du Berger et de sa brebis !

### **Car tu es avec moi**

Voilà le centre du Psaume, le secret des expériences faites par la brebis tout au long de son sentier ! Le Seigneur est toujours avec nous, fidèle à sa promesse : « Et voici, moi je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle » (Matt. 28:20). Lui ne peut pas manquer, mais qu'en est-il de nous ? Savons-nous toujours jouir de sa présence ? Si peu, hélas ! Il faut vivre dans le sanctuaire pour en jouir vraiment. Quand Asaph est enfin « *entré dans les sanctuaires de Dieu* », il a pu dire : « *Mais je suis toujours avec toi ; tu m'as tenu par la main droite... Qui ai-je dans les cieux ? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi* » (Ps. 73:17 et 23 à 25). Dire et réaliser en vérité : « Tu es avec moi » c'est déjà le ciel sur la terre, car le ciel ce sera jouir de sa présence à jamais !

### **Ta houlette et ton bâton, ce sont eux qui me consolent**

Houlette et bâton sont les instruments caractéristiques du Berger. Ce n'est pas *une* houlette, c'est la sienne ; *un* bâton, c'est le sien — houlette et bâton de mon Berger ». Sa houlette et son bâton, c'est l'ensemble des soins variés de la discipline. Quelle consolation de savoir qu'elle nous est dispensée, dans toutes ses manifestations quelles qu'elles soient, par un Berger fidèle. Voilà pourquoi la brebis peut dire : « Ce sont eux qui me consolent ». Nous sommes les objets de la discipline parce que nous sommes ses fils, objets de l'amour du Père et de l'amour du Seigneur (Héb. 12:6 à 8 ; Apoc. 3:19). N'y a-t-il pas dans cette pensée une vraie consolation ? Oui, « bienheureux l'homme que tu châties » (Ps. 94:12). La discipline est exercée à notre égard en vue de notre bien. Nous le comprenons lorsque, comme Asaph, nous entrons dans le sanctuaire (Ps. 73:17). Le Seigneur, homme parfait, n'a jamais quitté le sanctuaire : « Celui qui est descendu du ciel » a toujours été, bien que dans ce monde, « le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean 3:13). Si nous appliquons à Christ les paroles du Ps. 23, il convient de souligner qu'à son égard, la discipline ne pouvait jamais être une discipline corrective. Par l'esprit prophétique, Il a pu dire, comme homme sur la terre : « Garde-moi, ô Dieu ! » (Ps. 16:1) et les instruments du Berger ne servaient qu'à maintenir dans le droit chemin cette brebis modèle. Ne quittant jamais le sanctuaire, Il avait, comme homme, la pleine connaissance et la pleine jouissance des pensées de Dieu et Il trouvait là de riches consolations, tandis qu'Il traversait un monde de péché.

Les versets qui terminent ce Psaume 73 nous disent les consolations trouvées par Asaph « dans les sanctuaires de Dieu ». C'est dans le sanctuaire que nous sommes instruits des voies de Dieu, que nous comprenons ce qu'est la discipline et le but que le Seigneur se propose en nous la dispensant. Riche consolation pour « ceux qui sont exercés par elle » (Héb. 12:10, 11).

### **Tu dresses devant moi une table, en la présence de mes ennemis**

Il ne s'agit pas ici de la Table du Seigneur, mais de la table dressée chaque jour et à laquelle nous nous nourrissons de Christ, jouissant de sa communion — car la table, dans les Écritures, est le lieu où la communion est réalisée. Comment jouir de cette communion si l'âme n'est gardée dans le sanctuaire ?

La brebis nous dit que la table est dressée « en la présence de ses ennemis ». C'est un troisième caractère du monde qui nous est présenté dans ce Psaume : désert, vallée de l'ombre de la mort, lieu où se trouvent nos ennemis. Que d'ennemis, en effet, dans ce monde, qui viennent s'interposer entre le Seigneur et nous, de façon à nous empêcher de jouir de Lui. Mais, dans sa grâce, le Berger de nos âmes se plaît, au travers de l'opposition de tant d'adversaires, à nous faire goûter la joie de sa communion ; de son côté, là encore, rien ne manque. Il dresse la table *devant nous* (tout est préparé par Lui et mis à notre disposition) en la présence même de nos ennemis. Et de notre côté ? N'y a-t-il jamais rien qui nous empêche de nous asseoir à cette table ? Hélas !... Si nous pensons aux « choses qui sont sur la terre » au lieu de chercher « les choses qui sont en haut » nous ne sommes pas en état de jouir de la communion avec le Seigneur. Il faut vivre de Christ dans le sanctuaire, pour pouvoir, au



milieu d'un monde où agissent tant d'ennemis, nous asseoir à la table que le Berger a dressée devant nous.

### **Tu as oint ma tête d'huile**

« L'huile pour l'onction sainte » était, sous l'économie mosaïque, une figure du Saint Esprit. Exode 30, versets 22 à 25, nous donne sa composition, et différents passages nous montrent que « le tabernacle et tout ce qui est dedans », « l'autel de l'holocauste et tous ses ustensiles », « la cuve et son soubassement » devaient être oints avec l'huile de l'onction. Le tabernacle nous parle, dans toutes ses figures, de Christ, de ses souffrances et de ses perfections, de son obéissance parfaite et de ses gloires. De même, Aaron (type de Christ) devait être oint, comme aussi « Aaron et ses fils » (type de l'Église unie à Christ), l'onction d'Aaron et de ses fils étant précédée de l'onction du sang, tandis que celle d'Aaron seul était faite sans qu'il fût besoin de sang (Exode 30:22-33 ; 40:9-15 ; Lévit. 8:10-12, 30, entre autres passages).

De « Jésus qui était de Nazareth », il est dit que « Dieu l'a oint de l'Esprit Saint » (Actes 10:38), onction pour laquelle aucun sacrifice sanglant n'était nécessaire, car Il était Celui duquel le Père pouvait dire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Il a fallu sa mort expiatoire, sa résurrection et sa glorification pour que le Saint Esprit pût être envoyé ici-bas comme Personne divine. Baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, nous sommes individuellement, après avoir cru, scellés et oints de l'Esprit Saint qui est aussi les arrhes de notre héritage (voir entre autres : 2 Cor. 1:21-22). Nous avons « l'onction de la part du Saint » (1 Jean 2:20). C'est ainsi que nous sommes liés à un Christ céleste. Le Saint Esprit nous occupe de Jésus dans le sanctuaire, nous fait jouir de la communion avec Lui.

### **Ma coupe est comble**

En général, dans les Écritures, la « coupe » est l'image d'une part présente, tandis que l'héritage est une part à venir (exemple Ps. 16:5 : « L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe »). La brebis vient de nous dire tout ce qu'elle possède déjà sur la terre ; c'est plus qu'il n'est possible de connaître et de sonder, plus que ce dont nous pouvons jouir. La bénédiction dépasse la mesure de ce que nous pouvons savourer ; c'est l'infini, puisque c'est Jésus lui-même !

Pour que nous puissions avoir une telle « coupe », Lui a dû boire la coupe amère, sur la croix — la coupe prise de la main de son Père dans le jardin de Gethsémané. Quelle part fut la sienne (Ps. 22) pour que la nôtre pût être celle que la brebis décrit dans le Psaume 23 !

### **Oui, la bonté et la gratuité me suivront tous les jours de ma vie**

Cette part dont j'ai joui aujourd'hui, pourrais-je la goûter demain ? Jusqu'au bout du voyage ! La bonté, la gratuité de l'Éternel, les soins du Berger, rien de cela ne cessera. La jouissance de cette part sera continuelle si je demeure constamment dans le sanctuaire ! Et au bout du chemin, qu'y a-t-il ?

### **Mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour de longs jours**

Ici, la brebis ne considère plus les sables du désert, la vallée de l'ombre de la mort, le lieu où se trouvent « ses ennemis », elle tourne ses regards en avant et elle contemple la maison ! Notre cœur ne tressaille-t-il pas ? Pour Israël, c'est la maison de l'Éternel et les splendeurs du règne millénaire ; pour nous, la maison du Père et la félicité céleste, « toujours avec le Seigneur » ! Notre habitation sera dans la maison du Père pour l'éternité, mais déjà maintenant, elle est là-haut dans le sanctuaire ! Aujourd'hui nous y habitons par la foi, demain ce sera la pleine et parfaite réalité.

Puisse la méditation de ce Psaume nous encourager beaucoup et nous conduire à jouir davantage des soins du bon Berger, du Berger lui-même, dans le sanctuaire. Puisse-t-elle aussi nous rappeler que si les brebis peuvent goûter une aussi précieuse part, elles ont une double responsabilité : *écouter* la voix du bon Berger et le *suivre* (Jean 10:3, 4 et 27).

## PSAUME 59

ME 1944 p. 57

Le Psaume 59, composé par David « quand Saül envoya, et qu'on surveilla sa maison, afin de le faire mourir », dépeint les exercices par lesquels il a passé et nous donne l'expression des sentiments qu'il a éprouvés dans les circonstances dont 1 Samuel 19 retrace le récit.

David est un type du Seigneur Jésus dans son humiliation et son rejet. Il était roi, mais pourchassé, méprisé et haï. Ceux qui ne le connaissaient pas l'accablaient de leur haine : un Saül, un Abner, un Nabal (1 Sam. 17:55-58 ; 25:10, 11). D'autres, au contraire, manifestaient quelque affection pour lui : « L'âme de Jonathan se lia à l'âme de David ; et Jonathan l'aima comme son âme ». Cet amour pour le roi rejeté conduit le fils de Saül à se dépouiller de sa robe, de ses vêtements, de son épée, de son arc, de sa ceinture, pour les donner à David (1 Sam. 18:1-4). Contraste frappant avec l'attitude de Nabal qui lui refuse « son pain, son eau, sa viande » ! Jonathan savait qui était David !

David étant considéré comme un type du Seigneur Jésus dans sa réjection, Jonathan d'une part, Saül, Abner, Nabal d'autre part, illustrent les deux classes de personnes que l'on trouve encore aujourd'hui dans ce monde. Il y a ceux qui connaissent Jésus, qui l'aiment — et cela doit les conduire à mettre à son service tout ce qu'ils possèdent ; il y a aussi, hélas, ceux qui n'ont jamais eu à faire avec Lui, qui ne Le connaissent pas, dans le cœur desquels il n'y a pour Lui qu'indifférence et mépris. De tels hommes suivent le chemin de ceux qui « tinrent conseil ensemble pour se saisir de Jésus par ruse et le faire mourir » (Matt. 26:4). C'est ce que Saül a essayé de faire à l'égard de David !

Mais encore, dans cette portion des Écritures, nous pouvons voir en David un croyant dans les difficultés, au milieu d'un monde hostile, ayant à souffrir de la part des hommes qui ne connaissent pas Jésus et n'ont, pour Lui et les siens, que des pensées de haine. Cette application du Psaume 59 ne peut-elle être étendue ? Ne contient-il pas aussi des enseignements et des encouragements précieux pour ceux qui se trouvent dans la détresse, pressés de toutes parts, découragés peut-être en voyant le mal empirer, la violence se déchaîner partout ? Sans doute, et si nous le proposons à notre méditation, c'est d'abord avec la pensée que la lecture de ce Psaume pourra être en réconfort à beaucoup de chers enfants de Dieu, éprouvés de tant de manières dans ces jours mauvais.

Le Psaume 59 comprend cinq divisions : versets 1 à 5, 6 à 8, 9 et 10, 11 à 13 et 14 à 17.

Il commence par une prière, un cri de détresse deux fois répété : Délivre-moi ! C'est bien la prière que nous adressons à Dieu du sein de la souffrance et c'est la même prière que nous reprenons, réalisant qu'Il demeure — quoi qu'il en soit de nous — « un secours dans les détresses, toujours facile à trouver » (Ps. 46:1). La première fois, David demande Sa protection ; la seconde, une délivrance complète : « Protège-moi... sauve-moi... ». Il s'adresse, comme au Ps. 63, non seulement à Dieu, mais à un Dieu qu'il connaît, à son Dieu : « *ô mon Dieu !* » De la même façon, l'apôtre écrira aux Philippiens : « *Mon Dieu suppléera à tous vos besoins* » (Phil. 4:19).

De qui David demande-t-il à être délivré ? De ses ennemis. Et qui sont-ils ? Les messagers de Saül, envoyés pour le faire mourir au matin. Ce sont eux — et Saül représenté par eux — qui sont « des ouvriers d'iniquité », « des hommes de sang ». David décrit leur activité : ils ont dressé des embûches contre sa vie, ils se sont assemblés contre lui (v. 3).

Pourquoi David est-il ainsi persécuté ? Est-ce la conséquence de son infidélité ? Non. Il avait délivré le peuple, triomphant de Goliath, frappant les Philistins d'un grand coup — et il jouait de la harpe dans la maison de Saül quand Saül a cherché à le frapper de sa lance ! Il n'avait fait que du bien. Ce n'était donc pas en raison de sa transgression ou de son péché. Il était haï sans cause et Jonathan le souligne

(1 Sam. 19:4. 5). Quel beau type du Seigneur Jésus ! (Ps. 35:7 et 19 ; Jean 15:25). « Sans cause », « sans qu'il y ait d'iniquité en moi... » (v. 4.) Il a dit ailleurs cependant : « J'ai été enfanté dans l'iniquité... » (Ps. 51:5). Mais ici, il considère les circonstances du moment et, d'autre part, en tant qu'il est vu comme type de Christ, il n'y a pas d'iniquité en lui.

« Éveille-toi... réveille-toi... » (v. 4, 5.) David dans la souffrance ressemble aux disciples dans la nacelle, lorsqu'ils vont réveiller le Seigneur. Leur foi était chancelante, mais la nôtre n'est-elle pas aussi faible ? Il nous semble parfois qu'il dort et nous abandonne au milieu de la mer agitée de ce monde... C'est le même appel qu'adressaient aussi les fils de Coré : « Éveille-toi ! Pourquoi dors-tu, Seigneur ? Réveille-toi ; ne nous rejette pas pour toujours ! » (Ps. 44:23), et qui sera plus tard celui du résidu quand il traversera la grande tribulation. Bien que nous soyons des « gens de petite foi », quelle grâce de savoir que, malgré tout, Celui qui nous garde ne sommeillera pas et ne dormira pas ! (Ps. 121:3, 4). Cette assurance repose sur sa fidélité à Lui. Qu'elle nous soit précieuse dans les circonstances que nous traversons !

Le verset 5 nous reporte à un temps futur ; il sera dans la bouche du résidu de Juda quand il connaîtra, pendant la deuxième demi-semaine prophétique de Daniel, durant « le temps de la détresse pour Jacob » (Jér. 30:7), des angoisses telles qu'il éprouvera des sentiments semblables à ceux exprimés dans ce Psaume. Alors il demandera le jugement des nations qui entoureront Jérusalem.

Au verset 6, commence la deuxième division. L'activité des messagers de Saül nous y est dépeinte. Ils surveillent la maison où est réfugié David, « ils reviennent le soir » : c'est dans les ténèbres que les méchants accomplissent leurs mauvaises actions, conduits par celui qui est appelé « le prince des ténèbres ». « Ils hurlent comme un chien. » Chien était un terme de mépris chez les Juifs. Employé dans plusieurs passages de la Parole, il désigne, dans Matth. 7:6, ceux qui sont incapables de distinguer ce qui est saint de ce qui est corrompu ; dans Phil. 3:2, ceux qui viennent du dehors pour apporter de fausses doctrines, afin de corrompre le christianisme ; dans 2 Pierre 2:22, ceux qui n'éprouvent aucun dégoût pour le mal. Il présente surtout l'idée de corruption. Ici, il paraît être employé dans un sens analogue à celui d'Apoc. 22:15 : il désigne les hommes impurs et violents qui écoutent Satan et le suivent pour accomplir ses desseins. Il est ajouté : « et font le tour de la ville ». Les messagers de Saül faisaient le tour de la maison de David, comme aussi les nations sur lesquelles le résidu demandera le jugement feront le tour de Jérusalem.

Dans le verset 7, il est question des paroles. Dans la bouche des messagers de Saül, il n'y a qu'injures et leurs paroles expriment la violence qui est dans leur cœur. Ils pensent que nul ne les entend ! Mais, « Celui qui a planté l'oreille n'entendra-t-il point ? celui qui a formé l'œil ne verra-t-il point ? » (Ps. 94:9.) La deuxième partie de ce verset est la réponse à la question du Ps. 64:5 : « Qui le verra ? », question qui est aussi un défi. C'est ainsi qu'agissent les hommes, pensant qu'ils ne sont ni vus ni entendus ! Ils ne se doutent généralement pas que rien n'échappe à Celui qui va exercer son jugement sur eux : « Mais toi, Éternel, tu te riras d'eux, tu te moqueras de toutes les nations. » (v. 8.) David a écrit ailleurs : « Celui qui habite dans les cieus se rira d'eux, le Seigneur s'en moquera » (Ps. 2:4.)

C'est surtout à lui que David a regardé dans la première division du Psaume. Dans la deuxième, il a considéré ses ennemis, leur puissance et leur violence. En regardant à soi ou aux adversaires, on ne peut trouver aucun secours. Par la foi, il y a bien la connaissance d'une délivrance future, mais il n'y en a pas l'anticipation — il n'y a aucune joie !

Dans la troisième partie, David fixe ses regards sur Celui qui peut seul intervenir, et il sait qu'Il interviendra ! Attendant le moment de la délivrance, il est réconforté et encouragé en Le contemplant, Lui. « Je regarderai à Toi » (v. 9.) Ce qui le conduit à regarder à Dieu c'est la puissance

de l'ennemi : « à cause de sa force... ». Dieu permet souvent de grandes détresses, nous met en présence d'ennemis redoutables pour nous contraindre à regarder à Lui seul !

David réalisa alors que Dieu est non seulement une haute retraite, mais la sienne : « Dieu est ma haute retraite ». Il a dit : « *mon* Dieu » (v. 1) et maintenant : « *ma* haute retraite » (v. 9). Il apprend à Le connaître au travers de l'épreuve comme Celui qui use de bonté envers lui, comme Celui qui prendra soin de lui et déjà il peut saluer le jour de la délivrance : « Dieu me fera voir mon plaisir en mes ennemis » (v. 10). La foi s'empare toujours de la bénédiction avant d'y entrer.

C'est du jugement des ennemis qu'il est question au verset 11. Il semble que David veuille dire ceci : « ne les tue pas », conserve-les en vie pour que ton jugement soit exécuté sur eux, pour qu'il soit manifesté publiquement que, s'ils sont anéantis, c'est Toi qui l'as fait. Alors ce sera un témoignage et un souvenir pour le peuple. C'est dans le même sens que l'Éternel avait dit au Pharaon, par la bouche de Moïse : « ... Tu seras exterminé de dessus la terre. Mais je t'ai fait subsister pour ceci, afin de te faire voir ma puissance et pour que mon nom soit publié dans toute la terre » (Exode 9:15, 16 ; Rom. 9:17).

Dieu manifestera toute la grandeur de sa puissance quand Il exécutera son jugement et abattra ses ennemis. C'est cette même puissance infinie qui s'exerce aujourd'hui pour nous protéger : Il est « notre bouclier ». David avait demandé : « Protège-moi » (v. 1). Quelle protection assurée, derrière un tel bouclier !

Ce que nous avons vu au verset 7 est rappelé au verset 12. C'est « à cause du péché de leur bouche » et de « la parole de leurs lèvres » qu'il y a le jugement du verset 13 — jugement qui doit manifester que « Dieu domine en Jacob jusqu'aux bouts de la terre », réponse à la prière du vers. 11.

Si nous comparons les versets 6 et 14, nous verrons que les circonstances sont exactement les mêmes. David n'a pas encore été secouru, mais il peut anticiper maintenant la joie de la délivrance. Entre ces deux moments, il y a eu les exercices d'âme par lesquels il a passé, ce que Dieu a voulu lui apprendre tout au long de cette nuit... Il a cessé de regarder à lui-même et aux ennemis pour ne regarder qu'à Dieu. Aussi, le fruit de l'épreuve est manifeste. Quel changement alors !

Les ennemis peuvent revenir le soir, hurler comme un chien, faire le tour de la ville... (v. 14). Qu'importe ! David ne s'occupe pas d'eux. D'autres pensées remplissent son cœur : « Et moi je chanterai ta force, et, dès le matin, je célébrerai avec joie ta bonté... » (v. 16.) Il sait, par la foi, qu'au matin la délivrance sera là, qu'il en jouira auprès de Samuel à Naïoth en Rama, qu'alors il pourra exalter la puissance de Dieu qui l'aura secouru (« ta force ») et Son amour infini (« ta bonté »). Il avait parlé de Dieu comme de sa haute retraite et déjà il peut dire : « Tu m'as été une haute retraite et un refuge au jour où j'étais dans la détresse » (v. 16). Il s'est confié en Dieu. Ceux qui se confient en Lui ne sont jamais confus !

Pour nous, le matin de la délivrance n'est-il pas le matin éternel du grand rassemblement des rachetés dans la maison du Père ? Déjà l'étoile du matin est levée dans nos cœurs ; aussi nous pouvons à l'avance savourer les félicités de ce moment glorieux et commencer le cantique que nous chanterons à jamais pour exalter Celui que nous allons voir de nos propres yeux.

L'ennemi s'était proposé de faire mourir David « au matin » (1 Samuel 19:2-11). Mais « dès le matin » c'est l'allégresse et la joie. Serions-nous effrayés en présence de l'activité de l'adversaire et de ses agents dans ce monde, épouvantés en considérant leurs desseins ? Que de choses ils se proposent ! N'oublions jamais que « il y a beaucoup de pensées dans le cœur d'un homme ; mais le conseil de l'Éternel, c'est là ce qui s'accomplit » (Prov. 19:21). Combien cela devrait nous encourager à mieux

nous confier en Dieu ! Il accomplira tout ce qu'Il a promis, malgré ce que peuvent faire les hommes, malgré ce qu'ils désirent faire encore.

« À toi je chanterai ! » (v. 17.) C'est Lui qui est le sujet de la louange de David, celui qui a été son refuge et dont il a pu expérimenter la grande bonté. Ce qu'il exalte dans son cantique, c'est Dieu lui-même, dans les caractères qu'il a appris à connaître au jour de sa détresse.

Que Dieu, par la lecture de ce Psaume, par l'exemple qu'Il place devant nous, veuille nous encourager et nous accorder la grâce de mieux le connaître dans tout ce qu'Il est pour les siens dans la souffrance. Qu'Il nous donne de savourer déjà la délivrance qu'Il opérera « en un instant, en un clin d'œil » et de chanter de joie, même à travers nos larmes, célébrant et sa puissance et son amour !

## SOUSSION À LA DISCIPLINE

ME 1947 p. 87

Les deux ou trois réunis au nom du Seigneur ne possèdent en eux-mêmes aucune autorité. Cette autorité, que l'on appelle autorité de l'Assemblée, leur est conférée uniquement en raison du fait que le Seigneur est au milieu d'eux ; elle réside dans la seule présence de Celui qui est le centre du rassemblement. Si cette présence est effectivement réalisée, toutes les décisions de l'Assemblée seront prises dans la dépendance du Seigneur et dans sa crainte. Elles seront donc revêtues de son autorité, car ce qui aura été lié ou délié sur la terre le sera aussi dans le ciel (Matt. 18:18).

Il peut arriver, hélas ! qu'une assemblée ait tellement peu compris et réalisé cette vérité essentielle, qu'elle soit conduite à prendre une décision injustifiable selon la Parole. Si, après que des remarques lui auront été faites à ce sujet, elle se refuse à réviser son action, elle perd son caractère d'assemblée de Dieu, car elle a associé désobéissance, injustice et propre volonté au nom du Seigneur invoqué à tort sur ses actes. Un autre cas peut aussi se produire : une assemblée, sans cesser cependant d'être une assemblée de Dieu, exerce parfois une action entachée de beaucoup d'infirmité. Certes, il ne devrait jamais en être ainsi, si nous avons toujours le sentiment de ce qu'est l'Assemblée et de ce qui convient à son administration, si nous savions mieux utiliser les ressources qui sont à notre disposition et qui sont suffisantes pour tous les cas susceptibles de se présenter.

L'assemblée peut exercer la discipline dans une circonstance où elle est en fait justifiée, mais elle agira avec imperfection si, par exemple, elle perd de vue qu'il n'est pas un seul cas de discipline d'assemblée qui ne soit à la honte de tout le Corps. Une assemblée ne peut donc exercer la discipline selon la pensée de Dieu, si elle n'a pas commencé par s'identifier avec le péché de celui à l'égard duquel elle doit agir, si elle ne s'est pas humiliée jusqu'à ce qu'elle soit purifiée, si les saints n'ont pas montré, en menant deuil, qu'ils sont « purs dans l'affaire ». Discipline marquée d'infirmité également, si l'assemblée méconnaît qu'elle doit l'exercer non pour se débarrasser du coupable — auquel, si facilement, on jette la pierre — mais en vue de sa restauration. Il peut aussi y avoir eu de graves manquements dans le fait que la discipline fraternelle et la discipline paternelle n'ont pas été exercées en temps utile, comme cela eût été désirable. Si nous savions mieux exercer l'une et l'autre, dans l'amour et la vérité, moins nombreux seraient les cas qui nécessitent la discipline du « Fils sur sa maison », que l'assemblée est responsable d'exercer afin de garder la maison exempte de souillure.

Lorsqu'une assemblée a exercé la discipline dans les conditions défectueuses que nous venons de rappeler comme exemples et, d'une façon générale, dans tous les cas où elle l'a fait avec plus ou moins de faiblesse et d'imperfection, celui qui en est l'objet doit, malgré tout, l'accepter avec soumission. S'il estime la discipline imméritée — et si même elle l'était dans une certaine mesure — c'est surtout par sa soumission qu'il pourra manifester son état réel, de telle façon que la discipline puisse être relâchée et ensuite la communion rétablie. Au contraire, lorsque celui qui se croit injustement frappé s'insurge contre la décision prise à son égard, il montre par cela même que son état spirituel laisse à désirer et que Dieu avait certainement quelque chose à lui dire. Une telle attitude sera presque toujours la justification de la discipline. Bien que la manière d'agir de l'assemblée locale ait été empreinte d'infirmité, il n'en reste pas moins que la discipline était utile. Malgré tout, l'assemblée a agi en vue d'un but que Dieu voulait atteindre.

Le chapitre 12 de l'épître aux Hébreux, versets 4 à 11, nous donne des enseignements très importants au sujet de la discipline du Père à l'égard de ses enfants. Ce passage contient quatre exhortations essentielles : deux choses à ne pas faire, deux à réaliser. Les deux premières : ne pas mépriser la discipline ; ne pas perdre courage non plus (v. 5) — c'est-à-dire voir la main de Dieu dans les circonstances qui nous sont envoyées comme discipline, mais aussi y sentir le cœur du Père. Ensuite, le chemin nous est tracé : soumission et exercice (v. 9 et 11). Seule la soumission peut

conduire à la bénédiction. L'expression «et nous vivrons» (v. 9) nous le montre bien, qu'elle indique le développement de la vie spirituelle résultant d'une volonté brisée ou que sa signification soit donnée par Job 36:7-12. Dans ce dernier passage, le verset 11 présente la bénédiction assurée à celui qui est soumis : «s'ils écoutent et le servent...», le verset 12 montre que la discipline peut aller jusqu'à la mort du corps pour celui qui refuse de se soumettre : «Mais s'ils n'écoutent pas, ils s'en iront par l'épée et expireront sans connaissance».

Oubliant que nous avons affaire avec le Dieu qui seul est sage, nous estimons parfois que la discipline frappe à tort. Au lieu de raisonner, courbons-nous sous sa puissante main ! Il y a tout à gagner, il n'y a rien à perdre dans la soumission. Recevoir la discipline de la part du Seigneur et s'en remettre à Lui, après avoir jugé dans sa présence tout ce qui doit être jugé en nous, telle est la seule attitude qui convienne.

Dans le chapitre 5 du Cantique des cantiques, la fiancée passe par la discipline. Elle dormait, c'est dire qu'elle avait perdu la conscience de sa relation avec son Bien-aimé — aussi elle ne souffre pas de son absence et même refuse d'ouvrir quand il vient frapper à la porte. C'est en vain que pour toucher son coeur il emploie les expressions si douces du verset 2 : «ouvre-moi, ma soeur, mon amie, ma colombe, ma parfaite». Ici commence la discipline dont elle va être l'objet. Le Seigneur s'adresse d'abord à notre coeur, Il parle avec tendresse ; mais si nous n'écoutons pas Il est obligé de frapper. Lévitique 26, qui nous parle du jugement gouvernemental sous lequel est le peuple d'Israël, nous montre qu'Il frappe de plus en plus fort celui qui reste rebelle (v. 14, 18, 21, 23, 27). La fiancée n'était pas en mauvaise compagnie, elle n'avait commis aucune faute grave au jugement des hommes, elle n'était pas souillée, mais elle n'était occupée que d'elle-même au lieu d'être occupée de Celui qui veut être le seul objet de nos coeurs et elle reculait devant le sacrifice qu'il fallait faire pour retrouver la compagnie de celui qui, jaloux de ses affections, désirait l'avoir auprès de lui (v. 3). Si nous sommes dans un état spirituel semblable, le Seigneur opérera jusqu'à ce que nos affections pour Lui soient réveillées : quand «ses entrailles se sont émues à cause de lui», la fiancée s'est levée pour ouvrir. Mais le Bien-aimé est allé plus loin... La discipline continue et va devenir plus sévère, car le Seigneur parle à notre coeur pour atteindre la conscience (cf. Osée 2:14-15). Il veut accomplir en nous une oeuvre profonde et c'est là le but de toute discipline. La fiancée cherche son Bien-aimé et ne le trouve pas ; elle l'appelle et il ne répond pas. C'est alors que «les gardes qui font la ronde par la ville» l'ont frappée et blessée. Discipline douloureuse qui peut paraître injuste à beaucoup. Celle qui était ainsi atteinte accomplissait-elle à ce moment-là un acte répréhensible ? Elle cherchait son Bien-aimé !

La discipline exercée par le moyen des gardes n'est qu'une illustration. Elle comporte cependant une instruction que nous ne pouvons pas négliger, c'est l'illustration d'une discipline en apparence injustifiée. Ne nous arrêtons pas aux apparences. Dieu regarde au coeur et ne se trompe jamais dans ce qu'Il ordonne ou permet à l'égard des siens, quels que soient les instruments ou les moyens employés. Si la fiancée avait été auprès de son Bien-aimé, occupée de lui au lieu de ne penser qu'à elle-même, les gardes n'auraient sans doute pas eu à intervenir. Combien cela parle à notre conscience si nous avons à connaître une discipline qui nous paraît injuste et qui pourrait nous conduire à murmurer ! Le Seigneur n'a-t-Il rien à nous dire ? N'y a-t-il pas des motifs secrets, des manquements anciens peut-être, qu'il nous convient de juger dans sa présence ?

Quel est le résultat produit dans le coeur de la fiancée au terme de cette discipline ? En apparence injustement frappée, elle n'est pas occupée des blessures qui ont pu lui être faites, elle ne crie pas sa misère et ses souffrances, elle ne se plaint pas des gardes qui l'ont si durement traitée... Elle parle de son Bien-aimé, employant pour dire tout ce qu'elle a trouvé en lui les expressions si remarquables des versets 10 à 16. Elle n'était auparavant occupée que d'elle-même, maintenant elle ne pense qu'à Lui : «toute sa personne est désirable». Fruit béni de la discipline, d'une discipline dont certaines manifestations pouvaient paraître injustifiées, mais qui a été acceptée avec soumission !



## QUI EST CELLE-CI QUI MONTE DU DÉSERT ?

Cantique des Cantiques 3:6 ; 8:5

ME 1945 p. 29

Qui est celle-ci ? La fiancée, l'épouse terrestre sans doute, mais nous pouvons appliquer à l'épouse céleste ce qui nous est dit dans les deux passages cités en tête de ces lignes.

Elle monte du désert. Le chemin monte, c'est un chemin difficile au travers d'un monde hostile, « dans une terre aride et altérée, sans eau ». Mais elle monte « comme des colonnes de fumée ». Sous l'économie lévitique, le sacrificateur devait faire fumer sur l'autel, l'holocauste, l'offrande de gâteau, le sacrifice de prospérités et même la graisse du sacrifice pour le péché et pour le délit. Les colonnes de fumée qui s'élevaient de l'autel étaient une odeur agréable pour l'Éternel, indication du fait que le sacrifice de son Bien-Aimé l'a parfaitement satisfait et glorifié. L'épouse monte du désert « comme des colonnes de fumée » ; elle est le fruit de l'œuvre et du sacrifice de Christ à la croix, elle est rendue agréable dans le Bien-Aimé. En vertu de l'œuvre accomplie au Calvaire, elle monte du désert comme celle que Christ va se présenter à Lui-même revêtue de ses perfections, comme celle qu'Il présentera à Dieu son Père pour la joie de son propre cœur. Déjà, Il la voit monter du désert telle qu'Il la désire. Elle est « parfumée de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de poudres des marchands ». — La myrrhe : les souffrances de Christ ; l'encens : son intercession et ses perfections ; les poudres des marchands : sans doute, les produits précieux qui entraient dans la composition de l'encens des drogues odoriférantes, encens qui devait être brûlé continuellement sur l'autel d'or, devant le voile, et qui était toujours allumé par du feu pris sur l'autel de l'holocauste — image d'un Christ ressuscité, glorifié dans le ciel même où Il est notre Intercesseur. L'Épouse est non seulement le fruit de l'œuvre de Christ, mais aussi elle est maintenant associée à Lui dans la position qu'Il occupe dans le sanctuaire. Celui que nous voyons couronné de gloire et d'honneur, c'est Celui qui a été fait un peu moindre que les anges, c'est Celui qui a souffert, c'est l'Homme Christ Jésus ; et sa position à la droite de Dieu détermine aussi la nôtre : nous sommes maintenant assis dans les lieux célestes en Christ.

Nous réalisons plus que jamais dans les jours actuels que l'Épouse monte du désert ! Du désert aride où tant de fois nous avons douté de la puissance de Dieu — où nous avons dit si souvent, comme Israël : « Dieu pourrait-il dresser une table dans le désert ? » (Ps. 78:19). Malgré notre manque de foi, Il n'a abandonné aucun des siens, Il s'est occupé de nous comme jadis de son peuple terrestre pendant son voyage de quarante années (Néh. 9:19-21). L'Épouse monte du désert ! Le chemin est pénible, il est parsemé de difficultés. Nous l'avons réalisé encore pendant l'année écoulée où bien des épreuves douloureuses ont atteint un grand nombre de rachetés. Il y a eu des séparations, des souffrances, des deuils ; des brèches ont été creusées... Dieu nous a parlé par ces circonstances. Avons-nous écouté ? Il a trouvé bon de retirer des frères pieux, éléments utiles pour l'Assemblée qui a été ainsi éprouvée, privée de bénédictions spirituelles comme Israël l'était autrefois de bénédictions matérielles. En vérité, c'est le désert, nous l'avons expérimenté. L'Épouse monte du désert ! D'un lieu où il n'y a rien pour elle. Mais sous cet aspect, sans doute avons-nous mal réalisé que ce monde est un désert pour le croyant. Aussi, un Dieu qui nous aime a « fermé notre chemin » avec des épines : les épreuves qu'Il a trouvé bon de nous dispenser ne sont-elles pas les conséquences de nos infidélités multipliées ? Comme les épines, elles déchirent et meurtrissent notre chair. Mais c'est en grâce qu'Il a agi, Il voulait fermer notre chemin, un chemin qui nous éloignait de Lui. C'est ensuite qu'Il nous mène au désert. Mais c'est pour parler à notre cœur ! Il veut nous présenter la personne excellente du Bien-Aimé, de Celui qui attache du prix à nos affections. Le cœur est le chemin de la conscience. Lorsque, le cœur touché, la conscience remuée, dans la vallée d'Acor, nous aurons confessé nos infidélités et rejeté nos idoles, ce lieu même sera pour nous une

porte d'espérance et nous pourrons chanter de joie comme aux jours de la fraîcheur du premier amour, savourant à nouveau la communion retrouvée (Osée 2:6, 14, 15).

L'Épouse monte du désert ! Mais dans ce chemin difficile, une ressource demeure : elle s'appuie sur son Bien Aimé ! Ne perdons pas courage si tant de manquements se font jour, s'il y a tant de sujets de tristesse pour des cœurs exercés. L'Épouse ne monte pas seule, elle a un bras sur lequel elle peut s'appuyer, et ce bras c'est celui de son Bien-Aimé ! Elle monte ainsi avec Lui, se reposant sur Lui, comme une épouse s'appuie sur le bras de son époux, trouvant là, force, sécurité, amour et tendresse. Celui qui s'est livré Lui-même pour son Assemblée exerce maintenant à son égard un ministère sacerdotal. Il est le parfait et fidèle Souverain sacrificateur prêt à nous apporter le secours au moment opportun. C'est encore le désert, mais le désert c'est le lieu où l'on apprend ce qu'est la grâce, ce que sont les ressources divines, ce qu'est le cœur du Bien-Aimé !

Si le Seigneur n'est pas encore venu nous prendre, une étape nouvelle est devant nous, avec tous ses dangers, toutes les préoccupations qui peuvent remplir nos cœurs si facilement portés à douter de la fidélité de Dieu à ses promesses. Si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle ! Déjà paraît le sommet du chemin qui monte, nous allons atteindre le but. Christ va se présenter son Assemblée à Lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable. Il a aimé l'Assemblée ! Cette Épouse qui est l'objet de son amour pour le temps et l'éternité monte du désert « comme des colonnes de fumée, parfumée de myrrhe et d'encens et de toutes sortes de poudres des marchands ». L'ennemi ne peut toucher à la perfection de l'œuvre de Christ et à la position dans laquelle Il nous a placés en vertu de cette œuvre. Christ voit son Épouse revêtue de toute la beauté dont Il l'a parée, et c'est ainsi qu'Il la considère tandis qu'elle monte du désert. Mais Il sait qu'elle a besoin de son bras, et son bras est toujours là sur lequel elle peut s'appuyer. Elle monte du désert s'appuyant sur son Bien-Aimé !

Que ces pensées nous encouragent si, au début de cette nouvelle étape du chemin, menant deuil à cause de la ruine du témoignage confié à l'Assemblée, nous sommes préoccupés par la route qui reste à parcourir.

## SENTINELLES

ME 1944 p. 6

« Mon âme attend le Seigneur, plus que les sentinelles n'attendent le matin, que les sentinelles n'attendent le matin » (Ps. 130:6).

Prophétiquement, le psaume 130 décrit l'oeuvre intérieure qui s'accomplira dans le cœur du peuple tandis que s'opérera sa restauration. Si nous voulons en faire une application, nous devons donc y voir une âme possédant la vie de Dieu, ayant suivi un chemin d'iniquité et maintenant conduite à réaliser son état : elle a le sentiment de son péché, la conscience de la sainteté de Dieu et en arrive à la connaissance de sa grâce. Les expériences par lesquelles elle passe vont l'amener à s'attendre à l'Éternel, puis à attendre l'Éternel lui-même. Nous pouvons dire cependant qu'un travail intérieur analogue doit être produit dans toute âme loin de Dieu. Il faut qu'elle soit placée dans les « lieux profonds », qu'elle y sente sa misère, le poids et l'horreur de son péché, sa culpabilité — qu'elle ait le sentiment d'avoir affaire à un Dieu juste et saint. Ce Dieu se révèle alors comme Celui qui pardonne, comme le Dieu d'amour, le Dieu Sauveur. Après quoi peut soupirer l'âme qui a été délivrée de cette condition sans espoir, si ce n'est après la présence même de son Sauveur ? Elle a appris à connaître Christ comme Rédempteur, c'est avec Lui qu'elle veut être maintenant, c'est Lui qu'elle attend.

Quelle attente ! Celle de la sentinelle qui désire voir paraître le matin. Davantage encore : « Mon âme attend le Seigneur *plus que* les sentinelles n'attendent le matin » et l'Esprit de Dieu, à dessein, répète cette expression pour fixer notre attention sur elle d'une manière particulière. C'est la nuit ; tandis que tout dort, seules les sentinelles veillent. Elles sont séparées — et cela d'une façon permanente, pendant toute la nuit — de ceux qui dorment ou profitent des ténèbres pour faire le mal. Un service leur a été confié par Celui qui est allé « hors du pays, laissant sa maison », qu'elles pourront remplir seulement dans la mesure où elles auront réalisé cette séparation : Il a commandé au portier de veiller (Marc 13:34). Heureux qui reste fidèle à sa mission, ne s'en laissant détourner par quoi que ce soit, veillant comme une sentinelle vigilante : « Bienheureux l'homme qui m'écoute, veillant à mes portes tous les jours, gardant les poteaux de mes entrées » (Prov. 8:34). C'est un service à remplir non de temps à autre, mais « tous les jours », c'est-à-dire de manière constante. La nuit est longue ; plus l'attente se prolonge, plus elle devient pénible. La sentinelle a hâte de la voir à son terme ; elle attend, avec impatience peut-être, le lever du jour et toutes ses pensées sont tendues vers le moment où le matin sera là.

Plus qu'elles ne l'attendent, nous attendons le Seigneur. C'est encore la nuit de son absence, nuit qui a commencé à la croix, alors que Celui qui était la lumière a été rejeté et mis à mort par ceux qui Lui ont préféré les ténèbres, ténèbres morales qui règnent dans ce monde depuis la chute. Mais ce sont les derniers moments de veille — les plus pénibles sans doute, car depuis longtemps déjà les rachetés soupirent — en même temps les plus proches du glorieux matin qui va paraître.

Nous qui « sommes de Dieu » au milieu de ce monde qui « gît dans le méchant » (1 Jean 5:19), parmi une chrétienté qui n'a plus qu'une forme de piété, tandis que beaucoup se sont laissé gagner par le sommeil (et, dans quelle mesure n'avons-nous pas aussi à « nous réveiller du sommeil » ?), veillons et attendons Celui qui vient. Déjà l'Étoile du matin s'est levée dans nos coeurs, « la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché » (Rom. 13:11, 12), bientôt pour nous la nuit va prendre fin, Christ va paraître pour achever ce qui nous concerne, transformer nos corps d'infirmités en la conformité de son corps glorieux. Le salut, la délivrance est plus près de nous que lorsque nous avons cru !

Heureux sommes-nous de pouvoir attendre le Seigneur chacun individuellement, mais aussi collectivement, comme l'épouse attend son époux ! « Et l'Esprit et l'Épouse disent : Viens ! »

« Sentinelle, à quoi en est la nuit ? Sentinelle, à quoi en est la nuit ? La sentinelle dit : Le matin vient, et aussi la nuit. Si vous voulez vous enquérir, enquérez-vous ; revenez, venez » (Ésaïe 21:11, 12).

Laissés ici-bas comme des sentinelles chargées de veiller et d'attendre, nous avons aussi une autre responsabilité. Celle d'avertir. Ésaïe 21 nous le montre, bien que les trois oracles contenus dans ce chapitre concernent directement Babylone, Édom et l'Arabie. Au v. 6, la sentinelle, à son poste, est invitée à dire ce qu'elle voit. Elle observe, elle écoute « diligemment, avec grande attention » — et c'est bien par là qu'il nous faut commencer aussi : écouter le message d'avertissement que Dieu veut nous voir transmettre à ceux sur lesquels le jugement est suspendu, l'écouter « diligemment, avec grande attention ». Ensuite, la sentinelle ne garde pas pour elle ce qui lui a été communiqué, elle crie « comme un lion ». Elle crie avec puissance, mais on n'écoute pas ! Tandis que retentissent ses avertissements, à Babylone se déroule la scène de Daniel 5:1-4. Aussi le jugement va être exécuté sur ceux dont les oreilles sont restées fermées à ses appels. Nul n'a écouté, mais qu'importe, la sentinelle n'a pas failli à sa responsabilité. Comme à Ézéchiël, à nous aussi aujourd'hui s'adresse l'injonction divine : « Tu leur diras mes paroles, *soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien* » (Ézéch. 2:7) ; et encore : « Et toi, fils d'homme, je t'ai établi sentinelle pour la maison d'Israël, et tu entendras la parole de ma bouche, et tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : Méchant, certainement tu mourras ! et que tu ne parleras pas pour avertir le méchant à l'égard de sa voie, lui, le méchant, mourra dans son iniquité ; mais je redemanderai son sang de ta main. Et si tu avertis le méchant à l'égard de sa voie, pour qu'il s'en détourne, et qu'il ne se détourne pas de sa voie, il mourra, lui, dans son iniquité ; mais toi, tu as délivré ton âme » (Ézéch. 33:7-9).

Ésaïe 21:11, la sentinelle avertit encore. Mais ici, on se moque ! Déjà sans doute elle avait annoncé le jugement, elle avait parlé de « la nuit », mais ce jugement n'est pas encore venu, la nuit n'est pas encore là ; aussi, railleurs et ironiques, les moqueurs l'interrogent : « Sentinelle, à quoi en est la nuit ? Sentinelle, à quoi en est la nuit ? » Les moqueurs, c'est le signe des derniers jours : « Aux derniers jours des moqueurs viendront, marchant dans la moquerie, selon leurs propres convoitises, et disant : Où est la promesse de sa venue ? car, depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création » (2 Pierre 3:3, 4). La sentinelle peut bien répondre : « le matin vient, et aussi la nuit ». Pour ceux qui veillent et attendent, parole de réconfort et d'encouragement : le matin vient ! oui, rachetés du Seigneur, le matin vient !

Courage donc, ô pèlerins !  
Levons en-haut la tête ;  
Hâtons nos pas, ceignons nos reins :  
La délivrance est prête.

D'aucuns peuvent tourner en dérision notre espérance, se moquer... C'est une preuve de plus que le matin est là ! Et aussi la nuit. Solennelle parole d'avertissement pour toute âme qui n'a pas réalisé qu'elle était dans les « lieux profonds », qui n'a pas eu le sentiment de son péché et n'a pas appris à connaître Christ comme Rédempteur — pour tous ceux qui n'ont qu'une profession chrétienne sans avoir la vie de Dieu. Et aussi la nuit ! Éternelle nuit, « ténèbres de dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents » (Matthieu 22:13).

Mais parce qu'aujourd'hui est encore un jour de grâce, — le Seigneur est « patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9), — sentinelles qui attendent le matin, nous avons le privilège et la responsabilité d'avertir et de répéter aux incrédules et aux moqueurs cette parole qui est un appel de grâce : « Si vous voulez vous enquérir, enquérez-vous ; revenez, venez » (Ésaïe 21:12).

Si vous voulez... C'est à vous qu'il incombe de choisir, la chose est laissée à votre responsabilité. Dieu veuille que beaucoup désirent encore « s'enquérir » : Sa Parole est là pour les instruire et son Esprit,

pour les éclairer. Revenez, vous qui êtes éloignés et égarés sur un mauvais chemin. Venez, « vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés », Jésus vous invite aujourd'hui encore : « Venez à Moi..., et Moi, je vous donnerai du repos » (Matth. 11:28).

« Sur tes murailles, Jérusalem, j'ai établi des gardiens ; ils ne se tairont jamais, de tout le jour et de toute la nuit. Vous qui faites se ressouvenir l'Éternel, ne gardez pas le silence, et ne lui laissez pas de repos, jusqu'à ce qu'il établisse Jérusalem, et qu'il en fasse un sujet de louange sur la terre » (Ésaïe 62:6, 7).

Ce passage nous parle d'un autre service, d'une autre responsabilité des sentinelles. Il n'est pas, comme toute prophétie, « d'une interprétation particulière » (2 Pierre 1:20) ; concernant directement le peuple terrestre, il s'applique aussi au peuple céleste. Des sentinelles avaient été placées sur les murailles de Jérusalem pour veiller à ce que l'ennemi ne vienne pas creuser des brèches par lesquelles il aurait réussi à s'introduire dans la ville. L'ennemi n'est-il pas à l'œuvre aujourd'hui plus que jamais, ne déploie-t-il pas tous ses efforts pour avoir accès dans le lieu où doit être réalisée une séparation complète et constante d'avec le monde ? — Pensons à l'Assemblée, crions à Dieu pour elle comme les gardiens criaient à l'Éternel pour Jérusalem. Ayons davantage à cœur son témoignage, témoignage dans lequel l'ennemi voudrait aussi creuser des brèches. Quels résultats seraient produits, quelle bénédiction serait répandue sur l'Assemblée et sur chaque assemblée locale si nous comprenions mieux que nous sommes des sentinelles placées sur la muraille pour « ne se taire jamais, de tout le jour et de toute la nuit » !

Le service de la sentinelle est toujours considéré comme n'étant que pour un court moment ; c'est seulement pendant la nuit et la nuit va prendre fin. « Jusqu'à ce qu'il établisse Jérusalem, et qu'il en fasse un sujet de louange sur la terre ». Pour nous aussi, le service de la prière et de l'intercession ne durera pas toujours ; il se terminera quand l'Église de Christ sera enlevée, quand le matin sera là. Jusqu'à ce moment, notre responsabilité demeure : « il ne se tairont jamais, de tout le jour et de toute la nuit. Vous qui faites se ressouvenir l'Éternel, ne gardez pas le silence, et ne lui laissez pas de repos » (És. 62:6, 7).

« Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui annonce la paix, qui apporte des nouvelles de bonheur, qui annonce le salut, qui dit à Sion : Ton Dieu règne ! La voix de tes sentinelles ! — elles élèvent la voix, elles exultent ensemble avec chant de triomphe ; car elles verront face à face, quand l'Éternel restaurera Sion » (És. 52:7, 8).

Celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui annonce la délivrance et la paix, c'est Christ lui-même, apparaissant pour l'établissement de son règne — c'est Celui que le résidu attendait « plus que les sentinelles n'attendent le matin » et qui paraît alors « comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages » (2 Sam. 23:4). Le matin vient ! avait annoncé la sentinelle d'És. 21 : maintenant, le matin est venu...

Qu'en est-il, alors, des sentinelles ? — Le temps d'avertir est passé, comme aussi celui de la prière et de l'intercession ; la nuit a pris fin, plus d'attente et plus de veille — le service est achevé ! Mais la voix des sentinelles se fait encore entendre. Non plus pour « crier comme un lion » ou pour « faire se ressouvenir l'Éternel », mais pour « exulter *ensemble* avec chant de triomphe ». Elles sont toutes là, pas une ne manque pour le concert de l'allégresse éternelle. Sentinelles qui ont veillé pendant la nuit, averti et prié en attendant le Seigneur, elles entonnent un chant de triomphe. « La voix de tes sentinelles ! » — Pourquoi peuvent-elles se réjouir ainsi ? « Car elles verront face à face ». Que sera-ce pour le résidu fidèle « quand l'Éternel restaurera Sion » ! — Mon âme attend *le Seigneur...* espérance du cœur, attente de la foi enfin couronnée : elles verront face à face. Et tandis que l'Église dans la gloire céleste sera le centre du gouvernement, pendant le règne, « ses esclaves le serviront, et ils verront sa face (Apoc. 22:4).

Bientôt l'épouse céleste contempera à jamais son céleste Époux. « Nous voyons maintenant au travers d'un verre, obscurément, mais alors face à face » (1 Cor. 13:12). « Ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean 3:2).

Des cieus nous aimons à t'attendre,  
Ô cher Sauveur !  
N'as-tu pas dit : Je viens vous prendre,  
Puissant Sauveur ?  
Oh ! félicités ineffables !  
Voir de près tes traits adorables  
Et t'être enfin rendus semblables,  
Divin Sauveur !

Une nouvelle étape du voyage commence pour nous. Le caractère du monde au milieu duquel nous avons à cheminer n'a pas changé depuis le commencement, mais se précise et s'accroît chaque jour davantage. Les ténèbres s'épaississent sur la terre, le mal fait des progrès rapides... Dans la chrétienté elle-même, des caractères laodicéens sont déjà manifestés et au sein du témoignage qui devrait refléter les traits de Philadelphie, que de relâchement, que de misères, que de sujets d'humiliations et de souffrances ! Il n'y a pas lieu cependant d'être découragé. Au travers d'un tel état de choses, attristante accumulation de ruines, puissions-nous être chacun, pendant cette nouvelle étape et jusqu'à son retour, une sentinelle qui veille, qui avertit, qui intercède, qui attend ...

## AVEUGLEMENT

ME 1949 p. 253

Allant souvent de pair avec un état d'enfance spirituelle, le manque de discernement des croyants est l'une des raisons pour lesquelles tant de fausses doctrines ont pu si aisément se propager dans la chrétienté. Alors qu'ils devraient normalement se développer, croissant « dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ », beaucoup restent « de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égayer » (Éph. 4:14). Si nous sommes « charnels » au lieu de nourrir nos âmes de la Parole et de Christ dans la Parole, nous demeurerons — comme autrefois les Corinthiens (1 Cor. 3:1-2) — des nains spirituels. Et cela, malgré toutes les prétentions à la connaissance et à la puissance ! Une étude purement intellectuelle de la Bible n'aidera guère au développement du croyant (elle serait plutôt un obstacle), car les vérités du saint Livre doivent être goûtées et senties par le cœur dans lequel l'amour de Dieu a été versé, de telle façon que le tranchant de la Parole soit éprouvé par une conscience exercée. C'est seulement ainsi que la vie spirituelle est enrichie et que la marche pratique correspond à la pensée de Dieu.

L'absence de discernement conduit souvent le croyant à ne se laisser guider que par ses propres sentiments. Combien, par exemple, seraient en peine d'expliquer pour quelle raison ils se rattachent à telle dénomination plutôt qu'à telle autre ? Ils ont trouvé quelque sympathie, on leur a manifesté une affection à laquelle ils ont été sensibles et c'est ce qui, en définitive, les a décidés. Cela dénote, au fond, un certain égoïsme : n'est-ce pas dire que l'on va dans le rassemblement *pour soi*, au lieu d'y aller *pour Dieu* ? Si, au contraire, on a saisi par la foi que c'est Dieu qui veut rassembler les siens, on sera conduit à rechercher dans sa Parole les enseignements qu'Il nous donne à cet égard. Ce ne seront plus alors les sentiments naturels qui guideront, mais la Parole de Dieu.

Si, par grâce, la plupart d'entre nous ont été instruits à ce sujet, ne nous arrive-t-il pas, cependant, de manquer de discernement soit pour ce qui concerne notre marche individuelle, soit pour ce qui concerne la vie et l'administration de l'assemblée ? Là aussi, les considérations sentimentales naturelles ont parfois plus de poids que celles qui devraient seules nous diriger. Nous arrêterions-nous à de telles considérations si nos âmes étaient tellement occupées et nourries de Christ qu'il nous devienne impossible de faire passer quoi que ce soit avant la gloire du Seigneur et ses intérêts ici-bas ?

Pour que nous puissions « discerner les choses excellentes », il est nécessaire que « notre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » (Phil. 1:9 à 11) — c'est-à-dire, que la vie divine en nous se développe et porte des fruits. Si, au contraire, nous recherchons ce qui plaît à nos cœurs naturels, nous n'aurons pas le discernement qui convient dans les choses de Dieu. Peut-être, dans telle ou telle circonstance, aurons-nous le désir d'être fidèle, d'accomplir la volonté de Dieu, mais nous ne saurons pas « voir » ce qu'Il nous demande. Qui ne l'a expérimenté ?

De sorte que si nous vivons « selon la chair », nous manquerons de discernement dans les choses spirituelles et, par suite, nous nous laisserons conduire par les pensées de nos propres cœurs au lieu de nous laisser gouverner par la volonté de Dieu. L'apôtre Pierre nous dit que celui qui ne manifeste pas les caractères du nouvel homme est « aveugle » (2 Pierre 1:5 à 9). Il n'a pas le discernement de son propre état, l'aurait-il des pensées de Dieu ? Pour que nous soyons rendus capables de « discerner la volonté de Dieu » (Rom. 12:2), il faut que nous marchions habituellement dans sa crainte, séparés du mal et vivant de la vie de Christ. « Ne vous conformez pas à ce siècle », siècle qui est caractérisé par l'activité des pensées de l'homme et par les ténèbres dont Satan est le prince. C'est la séparation extérieure ; elle doit découler d'une vraie séparation intérieure pour Dieu : « soyez transformés par le renouvellement de votre entendement ». Le croyant fidèle évitera toute

conformité au monde — social, politique ou religieux — parce qu'il a une nouvelle nature qui doit produire chez lui une nouvelle manière de penser et d'agir. Son entendement est renouvelé, renouvellement effectué une fois pour toutes, car le nouvel homme est une création entièrement nouvelle et non le résultat de l'amélioration du vieil homme. Dans la mesure dans laquelle le croyant vit de la vie du nouvel homme, une séparation intérieure est produite de laquelle découle la séparation extérieure qui nous transforme, ou nous transfigure. Cette transformation est obtenue par la contemplation de « la gloire du Seigneur » (2 Cor. 3:18), car c'est Lui qui nous a donné la vie nouvelle, qui en est aussi l'objet et l'aliment. Ainsi « transformés », nos pensées ne sont plus celles du cœur naturel, elles sont en accord avec les pensées de Dieu, de telle sorte que nous avons le discernement de sa volonté. Cette volonté est « bonne, et agréable, et parfaite ». Seul le cœur renouvelé peut le dire en vérité. Au contraire, pour la vieille nature, pour le croyant qui vit « selon la chair », la volonté de Dieu est chose pénible et ne présente aucun des trois caractères que nous venons de rappeler. « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas » (Rom. 8:7). Il y a donc là une pierre de touche : si la volonté de Dieu (que nous n'aurons pas discernée nous-mêmes, mais qui nous aura été présentée), nous est un lourd fardeau, c'est que nous vivons « selon la chair ». Elle est « bonne, et agréable, et parfaite » pour celui qui a suivi les exhortations de Rom. 12:2. Combien cela nous éclaire quant à notre véritable état !

Dans son état naturel, l'homme est aveugle, il est dans les ténèbres. Ces ténèbres morales l'ont envahi parce que le péché l'a éloigné de Dieu, seule source de lumière et de vie. La lumière divine fait ressortir l'opposition, l'incompatibilité qui existe entre elle et les ténèbres. « Et la lumière luit dans les ténèbres : et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (Jean 1:5). Christ est apparu ici-bas, « la vraie lumière », mais Il y a été rejeté : « les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière : car leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 1:9 à 11 ; 3:19-20). Cependant, nous le voyons tout au long de son chemin accomplir son œuvre de grâce : Il ouvre les yeux des aveugles (Matt. 9:27 à 29 ; 11:5 ; 12:22 ; 15:30-31 ; 20:29 à 34 ; 21:14 ; Marc 8:22 à 26 ; 10:46 à 52 ; Luc 4:19 ; 7:22 ; Jean 9) — illustration de l'œuvre qu'il opère encore aujourd'hui, en vertu de sa mort expiatoire et de sa résurrection glorieuse. L'évangile est prêché dans ce monde, le même qu'annonçait l'apôtre Paul, envoyé par le Seigneur vers les nations « pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière » (Actes 26:16 à 18).

Le peuple d'Israël ayant rejeté son Messie, puis le témoignage du Saint Esprit, est l'objet d'un jugement de Dieu, agissant dans son gouvernement : ses oreilles ont été rendues pesantes, ses yeux ont été bouchés (Ésaïe 6:10) ; un voile est tout à la fois sur les Écritures, Livre fermé pour lui et sur le cœur de ce peuple infidèle, coupable d'avoir crucifié Christ. Dans un jour à venir, le voile sera levé, ses yeux seront ouverts (Ésaïe 29:18). C'est pendant le temps de la grâce, alors que ce jugement pèse sur Israël, que l'évangile est prêché parmi les nations, s'adressant à tous sans exception. Mais l'ennemi déploie des efforts incessants pour empêcher l'homme de le recevoir : « le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendît pas pour eux » (2 Cor. 4:4). Au travers de cette opposition, Dieu opère par sa Parole et son Esprit (Jean 3. 3 à 5) afin d'amener des âmes à la connaissance de la vérité, les arrachant à la puissance de Satan. Encore aujourd'hui, Il ouvre les yeux des aveugles !

Nos yeux ouverts, nous avons à repousser les assauts, à déjouer les ruses d'un adversaire qui ne se tient jamais pour battu et essaie, par tant de moyens, de nous « aveugler » à nouveau. Si nous ne veillons pas, si nous ne prenons pas garde, bien que nous ne soyons plus « dans la chair », il nous fera vivre « selon la chair », nous conduisant ainsi à agir comme les incrédules, comme ceux qui sont encore « aveugles » et nous serons alors de ceux qui dorment « entre les morts ». Ceux qui dorment n'ont aucune vision, ils sont, semblables à des aveugles — et même à des morts. Comment pourraient-ils donc « marcher soigneusement... comme étant sages » ? (Éph. 5:14-15).



Nous sommes sans doute tout à la fin de la dispensation de la grâce. Dans les Écritures, à plusieurs reprises, la fin d'une dispensation est caractérisée par un état d'aveuglement.

Alors que le temps des Juges approchait de son terme et qu'allait être suscité Samuel, le premier prophète, l'infidélité de la sacrificature était manifeste. Les fils d'Éli foulèrent aux pieds et les droits de l'Éternel et ceux des fidèles qui s'approchaient pour adorer. Au sein d'un tel état de choses, Éli manquait du discernement spirituel qui l'aurait conduit à faire face à sa responsabilité. « Ses yeux commençaient à être troubles, il ne pouvait voir ». Et encore : « Il avait les yeux fixes et il ne pouvait voir » (1 Sam. 3:2 ; 4:15). Certes il comprenait que ses fils agissaient mal et, même, souffrait de leur conduite et les reprenait (1 Sam. 2:22 à 24), mais il ne discernait pas ce qu'il aurait dû faire. Éli était un homme pieux, mais manquant de l'énergie nécessaire pour exercer l'autorité qui lui appartenait ; le discernement spirituel lui faisait défaut pour cela (1 Sam. 2:27 et suivants ; 3:12-13).

Il ne suffit pas de voir le mal, de dire sa désapprobation, il convient de s'en séparer. Bien des choses, aujourd'hui encore, sont susceptibles de retenir un chrétien pieux qui voit le mal et en souffre, mais ne s'en sépare pas. Ce seront, par exemple, des relations selon la chair, des sentiments auxquels on donnera le pas sur toute autre chose.

Quelle obéissance et quelle fidélité que celle des fils de Lévi ! Ils prirent leur épée contre leur frère, leur compagnon, leur intime ami, malgré tout ce qu'il leur en coûtait ; il était douloureux d'accomplir l'acte que leur commandait l'Éternel, s'adressant à eux par la bouche de Moïse, mais ils mirent de côté les sentiments du cœur, car la gloire de l'Éternel passait avant tout ! Pour Éli également, il était pénible d'agir à l'égard de ses fils et il a reculé devant l'accomplissement de ce devoir ; aussi, Dieu lui a fait adresser cette parole : « tu honores tes fils plus que moi » (1 Sam. 2:29-30 ; cf. Matt. 10:37). Dans son aveuglement, il avait fait passer les sentiments de son cœur avant la gloire de l'Éternel. Peut-être pensait-il que, tout en réprouvant le mal de ses fils, il pouvait cependant le tolérer, user de grâce envers eux ? — Quel aveuglement ! — N'ayant pas retenu ses fils, ne s'étant pas séparé du mal qu'ils avaient commis, Éli en demeurait solidaire (voir 1 Sam. 2:29 ; remarquez le « vous » dans lequel Éli est compris). Aussi Dieu va le mettre de côté ! Combien c'est sérieux. Malgré sa piété, il est considéré comme un sacrificateur infidèle, car Dieu déclare : « Je me susciterai un sacrificateur fidèle » (1 Sam. 2:35).

Considérons l'enseignement de 1 Sam. 11:1 et 2. L'Ammonite, ennemi du peuple de Dieu et à l'égard duquel un jugement sévère avait été prononcé (Deut. 23:3-4) monte et campe contre Jabès de Galaad. Les hommes de Jabès reculent devant le combat qu'il eût fallu livrer à l'adversaire et préfèrent lui proposer une alliance, prêts à le servir. À cette alliance, Nakhash l'Ammonite pose une condition : « Que je vous creve à tous l'œil droit. ». Manquer d'énergie pour le combat, perdre de vue la position de séparation qui est celle du peuple de Dieu, s'associer au mal sous quelque forme que ce soit, conduira toujours à ce résultat : œil droit crevé, affaiblissement de la vision spirituelle.

Citons encore l'exemple de Samson. Si les Philistins purent s'emparer de lui et lui crever les yeux, c'est parce que sa force s'en était allée : « l'Éternel s'était retiré de lui ». Pourquoi en était-il ainsi ? Parce qu'il avait perdu l'un des caractères du nazaréat ! Celui qui devait être « nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère » avait livré le secret de sa force et le rasoir était passé sur sa tête. Les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets : si nous ne sommes plus des « séparés », si nous ne manifestons pas les caractères du nazaréat, nous serons sans force spirituelle, sans discernement spirituel.

Sédécias ; dernier des rois de Juda, a eu également les yeux crevés (2 Rois 25:7). C'était un jugement de Dieu, comme aussi dans le cas de Samson. Sédécias avait fait ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel ; il avait refusé de s'humilier après avoir entendu les paroles de Jérémie, dites de la part de Dieu ; rejeté l'autorité de Nébucadnetsar, bien que ce dernier lui eût fait jurer par Dieu ; roidi son cou

et endurci son cœur pour ne pas retourner à l'Éternel (2 Chron. 36:12-13). Une telle conduite reçoit sa punition. L'aveuglement peut constituer un jugement gouvernemental envers celui qui marche dans le chemin de la désobéissance et qui, méprisant les avertissements de Dieu et sa répréhension, refuse d'écouter et de s'humilier. C'est le cas, nous l'avons vu, pour le peuple d'Israël.

Ce qui nous est dit de la fin de l'histoire de l'Église responsable contient des enseignements qui nous concernent tout spécialement, puisque nous sommes au terme de cette histoire.

L'un des traits qui caractérisent Laodicée est celui-ci : aveugle. *Ce qui est plus grave encore, c'est qu'elle n'en a même pas conscience* : « Tu ne connais pas que toi tu es... *aveugle*... » (Apoc. 3:17). Laodicée se glorifie de tout ce qu'elle croit posséder et estime n'avoir besoin de rien. Comme elle connaît peu son véritable état ! Elle n'a pas le sentiment de sa misère, de sa pauvreté, de son aveuglement. Elle ne sait pas ce qui est selon la pensée de Dieu. « Tout y était, a-t-on dit, obscur quant à la vérité et incertain quant au jugement moral ».

Mais le remède est là pour Laodicée, pour nous aujourd'hui : « Je te conseille d'acheter *de moi*... un collyre pour oindre tes yeux afin que tu voies ». Il faut aller à Lui, car quelle valeur aurait ce qui ne vient pas de Lui ? Pour « acheter » il faut payer, et le prix, c'est le renoncement à tout ce qui plaît au cœur naturel, au monde et à ses convoitises, à tout ce qui est de la chair, même la chair sous son caractère religieux, car c'est toujours la chair. À Laodicée, on avait cherché les satisfactions de son cœur, on s'était laissé guider par ses propres sentiments, on n'avait pensé qu'à soi, au fond. Il faut porter le fer rouge à tout cela, réaliser Rom. 6:11 ; Gal. 2:19-20 ; 5:24-25 ; 6:14, quelque douloureux que ce puisse être pour la chair. Puis le cœur se tourne vers Christ ! Plus d'aveuglement lorsque l'œil est fixé sur ce seul objet ! — « La lampe du corps, c'est l'œil ; si donc ton œil est simple, ton corps tout entier sera plein de lumière » (Matt. 6:22). Rien alors n'entrave plus l'activité du Saint Esprit qui peut agir sans être contristé, et qui vient occuper le cœur de Christ. Les yeux ouverts par le divin collyre, le discernement spirituel résultant de ce que nous avons « l'onction le la part du Saint » est retrouvé.

Toutes les ressources nécessaires sont à notre disposition : « Sa divine puissance nous a donné *tout* ce qui regarde la vie et la piété ». Nous sommes inexcusables et combien coupables si nous ne les utilisons pas. Participants de la nature divine, la nature morale de Dieu, nous sommes rendus capables, par l'action du Saint Esprit en nous, de produire les fruits de cette nature, de joindre l'un à l'autre ses caractères : vertu, connaissance, tempérance, patience, piété, affection fraternelle, amour. Si ces choses sont en nous et y abondent, nous manifesterons une sainte activité et nous porterons des fruits dans ce qui est vraiment la vie chrétienne : la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. Nous ne serons plus, alors, semblables à « de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine... », mais, « étant vrais dans l'amour, nous croîtrons en toutes choses jusqu'à Lui... » (Éph. 4:13 à 16). « Le connaître, Lui... » (Phil. 3:10) c'est l'objet du chrétien. Cette connaissance est le plus haut degré du développement spirituel : les « pères » connaissent Celui qui est dès le commencement (1 Jean 2). Quel contraste avec l'état d'enfance qui va généralement de pair avec le manque de discernement spirituel ! L'apôtre Pierre ajoute : « celui en qui ces choses ne se trouvent pas est *aveugle*... » (2 Pierre 1:3 à 11).

Combien nous avons à nous humilier de ce que « ces choses » se trouvent si peu en nous ! Nous manifestons peu ces divers caractères, nous manquons d'amour les uns à l'égard des autres, nous manquons surtout d'un amour vrai. Si nous avons une claire vision spirituelle, nous aurions à l'égard de chacun le comportement adéquat, les paroles appropriées — celles qui sont « dans un esprit de grâce, assaisonnées de sel » (Col. 4:6) — et ainsi, nous serions utiles à nos frères comme à « ceux du dehors », nous agirions en vue de leur bien. C'est ce qui caractérise l'amour selon Dieu.

Mais surtout, le discernement qui nous fait si gravement défaut ouvrirait nos yeux sur notre propre état et, dans le jugement de nous-mêmes, nous irions chercher le secours et les directions auprès de Celui qui veut nous aider et nous conduire.

Quel pas nous aurions déjà fait si nous avions vraiment conscience de ce qui nous concerne, de ce qui concerne nos maisons, nos frères, les assemblées ! C'est par là qu'il faut commencer. Dieu veuille nous exercer chacun à cet égard ! — Écoutons le conseil de Celui qui nous invite à acheter de Lui le collyre pour oindre nos yeux afin que nous puissions voir !

## Ce qui est requis de ceux qui sont « à la tête » et ce qui leur est dû

ME 1950 p. 253

Nous avons tous, frères et sœurs, une responsabilité devant Dieu, soit pour ce qui concerne notre marche individuelle, soit dans le témoignage collectif. Mais certains frères ont une responsabilité spéciale, relative à la marche de l'Assemblée. Romains 12:6 à 8 nous enseigne qu'il y a différentes fonctions dans le corps et que chaque croyant a un service à remplir, la capacité nécessaire lui étant donnée pour cela. Nous n'avons pas, dans ces versets, l'énumération complète des services ; sept seulement nous sont indiqués — une plénitude ! Parmi ces sept services, il en est un qui est celui du conducteur : « celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement ». Les dangers sont nombreux sur le chemin ; l'ennemi multiplie pièges, ruses et artifices... ; il faut que « celui qui est à la tête » reçoive de Dieu sagesse et discernement afin d'en avoir une claire perception. Il doit ensuite avertir, mettre en garde, conduire avec soin. Il y a parfois des questions très difficiles dans la vie de l'Assemblée ; combien est délicat le service de « celui qui est à la tête », combien grande est sa responsabilité ! Le Seigneur seul, qui a qualifié celui qui a reçu un tel service, pourra donner tout le secours nécessaire.

Hébreux 13:7 nous exhorte à nous souvenir de nos conducteurs qui nous ont annoncé la parole de Dieu et ont été recueillis dans le repos ; leur enseignement et leur exemple nous restent. Imitons leur foi ! — Le verset 17 du même chapitre réclame de nous obéissance et soumission à nos conducteurs ; il s'agit là, par conséquent, de ceux qui demeurent encore avec nous. Dieu les a établis et, dans sa grâce, nous les conserve afin de « veiller pour nos âmes ». Telle est leur responsabilité particulière et ils auront « à rendre compte ». Ce passage de la Parole nous dit que, s'il y a soumission aux conducteurs, ils pourront remplir leur service « avec joie ». Dans le cas contraire, ce serait « en gémissant » et l'apôtre ajoute : « cela ne vous serait pas profitable ».

1 Pierre 5 donne un même enseignement au sujet de la responsabilité de ceux qui ont à veiller sur le troupeau : « paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant non point par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau » (v. 2 et 3). — L'apôtre Paul adresse à Timothée une exhortation semblable : « sois le modèle des fidèles, en parole, en conduite... » (1 Tim. 4:12). « Celui qui est à la tête » n'aura aucune autorité morale pour l'accomplissement de son service s'il n'est un modèle à imiter, « en parole » et surtout « en conduite ». — Au jour des récompenses, « quand le souverain pasteur sera manifesté », ceux qui ont servi fidèlement recevront « la couronne inflétrissable de gloire » (1 Pierre 5:4). Ayant rempli leur service et fait valoir ce que Dieu leur avait confié, chacun d'eux entendra cette parole, expression d'une pleine satisfaction : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Maître » (Matt. 25:21, 23).

Les Écritures nous disent quelle est la responsabilité de ceux qui sont « à la tête ». Mais elles nous enseignent aussi au sujet de l'attitude que nous devons avoir à leur égard : il nous convient de leur obéir, de leur être soumis (Héb. 13:17), plus encore, « de connaître ceux qui travaillent parmi nous, et qui sont à la tête parmi nous dans le Seigneur, et qui nous avertissent, et de les estimer très haut en amour à cause de leur œuvre » (1 Thess. 5:12-13).

Nous connaissons bien ces portions de la Parole de Dieu, lues et souvent méditées. Il est nécessaire cependant de les rappeler à notre mémoire. Ce monde s'achemine rapidement vers un état d'anarchie qui sera atteint lorsqu'il n'y aura plus sur la terre ni « ce qui retient », ni « celui qui retient » (2 Thess. 2:6-7). À un pareil désordre, succédera d'ailleurs un état d'ordre apparent, sous le pouvoir de la Bête. C'est alors que l'on dira : « qui est semblable à la Bête, et qui peut combattre contre elle ? » (Apoc. 13:4), et encore : « Paix et sûreté ». Mais « une subite destruction viendra sur

eux... et ils n'échapperont point » (1 Thess. 5:3). Mais il est hors de doute que l'autorité et l'ordre selon Dieu sont actuellement de moins en moins respectés dans le monde christianisé.

Parmi ceux qui ont une responsabilité particulière dans l'assemblée, comme étant à la tête, beaucoup ne savent plus y faire face, tandis que ceux qui n'y sont pas appelés voudraient exercer l'autorité. C'est parfois la faiblesse des premiers qui pousse les autres à prendre une place qui ne leur appartient pas. L'ordre établi par Dieu (Romains 13:1-2) est ainsi peu à peu ébranlé, comme il l'est d'ailleurs dans les familles et parmi les peuples. La Parole nous exhorte à ne pas nous conformer à ce siècle (Romains 12:2) ; craignons donc de nous laisser gagner par l'esprit d'un monde au milieu duquel nous avons à vivre, mais dont nous ne sommes pas. Veillons à cet égard, maintenons les portes fermées, n'oubliant pas de poser « les battants, les verrous et les barres », aussi bien « vis-à-vis de nos maisons » qu'à l'égard de l'assemblée (cf. Néhémie 3). Peut-être y a-t-il déjà des brèches ? Hâtons-nous de les réparer !

Dieu prend soin des éléments qui sont « à la tête » et les exerce, sans aucun doute, au sujet d'enseignements aussi importants que ceux qui les concernent dans les passages déjà cités, Rom. 12:8 ; 1 Tim. 4:12 ; Hébr. 13:17 ; 1 Pierre 5:2-3, car s'il y avait défaillance de leur part, les brebis seraient comme un troupeau qui n'a pas de berger et peut-être même, en est-il certains qui pourraient être conduits à prendre alors une place qui n'est pas la leur. Dans « les jours où les juges jugeaient », les éléments responsables avaient failli à leur mission. En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël, aussi « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » (Juges 21:25).

L'Assemblée est l'Assemblée de Dieu. Dieu est un Dieu d'ordre et la Parole nous enseigne au sujet de l'ordre qui convient à la Maison de Dieu. Des jeunes gens qui ne seraient pas soumis aux anciens, des cœurs qui perdraient de vue que Dieu leur assigne une place de subordination et les exhorte à « apprendre dans le silence », ne leur permettant pas « d'enseigner, ni d'user d'autorité, sur l'homme » (1 Tim. 2:11 à 14), méconnaîtraient l'ordre établi par Dieu et désobéiraient à la Parole. Un cœur qui aime le Seigneur ne peut ni désirer, ni accepter une chose semblable.

Nous venons de voir par Hébreux 13:17 que ceux auxquels Dieu a confié une responsabilité spéciale comme étant « à la tête » peuvent être parfois découragés : si la soumission fait défaut chez ceux de qui elle est requise, ils accomplissent leur service « en gémissant » et cela n'est profitable à personne. Il faut toute l'énergie spirituelle et morale que Dieu seul peut donner pour lutter. Dieu se plaît à encourager ceux qui n'ont en vue que la gloire du Seigneur dans son Assemblée ; Il apprécie ce qui est fait pour Lui et veut prendre Lui-même, si c'est nécessaire, la défense de ses serviteurs. L'histoire de Moïse nous en fournit un exemple.

Dans l'accomplissement de la charge qui était la sienne comme conducteur du peuple, Moïse ne pensait ni à sa propre gloire, ni à sa propre réputation (Nomb. 11:24 à 29). Il remplissait son service avec amour et dévouement pour le peuple de Dieu, sans aucun esprit de jalousie. Cependant, « Marie et Aaron parlèrent contre Moïse » (Nomb. 12:1). Ce qu'ils dirent ne semble d'ailleurs pas correspondre au véritable motif de leur action : s'élevant contre leur frère « à l'occasion de la femme éthiopienne qu'il avait prise », ils s'écrient : « L'Éternel n'a-t-il parlé que par Moïse seulement ? n'a-t-il pas parlé aussi par nous ? » (v. 2). C'était tout à la fois un manque de droiture et l'expression de sentiments d'envie et de jalousie. Moïse avait une responsabilité particulière comme conducteur du peuple, responsabilité qui n'incombait ni à Aaron, ni à Marie. Peut-être Marie et Aaron (Marie est nommée en premier lieu car elle était sans doute l'instigatrice de toute cette affaire, et par conséquent la plus responsable) avaient-ils pensé que l'Éternel n'entendrait pas les critiques qu'ils formulaient à l'égard de Moïse ? Mais, « l'Éternel l'entendit » (v. 2). Dieu entend toutes nos paroles !

La suite du chapitre montre comment Il est intervenu. De même qu'au jour de la révolte de Coré, Moïse ne dit rien pour sa défense, il laisse tout entre les mains du Maître qu'il sert. L'Éternel

s'adresse alors à Aaron et Marie : « Pourquoi n'avez-vous pas craint de parler contre mon serviteur, contre Moïse ? » (v. 8). « Et la colère de l'Éternel s'embrasa contre eux, et il s'en alla ; et la nuée se retira de dessus la tente : et voici, Marie était lépreuse... » (v. 9-10). La colère de l'Éternel s'est embrasée contre Aaron et Marie, mais Marie seule, la plus responsable sans doute (si dans une telle affaire, un homme était coupable, combien plus une femme !), a été frappée de lèpre. Si Aaron ne l'a pas été, il a souffert cependant quand il « se tourna vers Marie, et voici, elle était lépreuse » (v. 10). Un travail de conscience s'opère alors, qui conduit à la confession du péché (v. 11-12), de telle façon que Moïse peut intercéder auprès de Dieu : « Et Moïse cria à l'Éternel, disant : Ô Dieu ! je te prie, guéris-la, je te prie ! » (v. 13). L'Éternel pardonna au bout de sept jours d'exclusion, Marie put être recueillie dans le camp. Cependant, « le peuple ne partit pas jusqu'à ce que Marie eût été recueillie » (v. 15). Ainsi, les paroles prononcées par Marie et Aaron contre Moïse, conducteur du peuple, avaient amené ce double résultat : d'une part, pour eux-mêmes, la colère de l'Éternel s'embrasant contre eux, Dieu agit dans son gouvernement et frappe Marie de lèpre — d'autre part, pour le peuple d'Israël, arrêt de sept jours dans sa marche vers la terre de Canaan : tout le peuple de Dieu avait à souffrir, à supporter les conséquences du fait que Marie et Aaron, par jalousie, avaient parlé contre Moïse !

« Car toutes les choses qui ont été écrites auparavant ont été écrites pour notre instruction... » (Rom. 15:4).

« ... elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement » (1 Cor. 10:11).

## Nos cœurs

ME 1949 p. 316

« *Le cœur* est trompeur par dessus tout, et incurable : qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde *le cœur*, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions » (Jér. 17:9-10).

L'homme ne connaît pas son cœur. Il constate le mal qui règne autour de lui dans ce monde ; il ira parfois jusqu'à discerner, dans une certaine mesure, celui qu'il accomplit lui-même, mais il ne comprend pas que tout cela provient d'une source mauvaise et corrompue : le cœur. Alors qu'il était sur la terre, le Seigneur l'a enseigné à ses disciples : « Car *du cœur* viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures... » — sept manifestations de ce qu'est le cœur de l'homme (Matt. 15:19 ; voir aussi Marc 7:21-22). L'homme acceptera d'accomplir les rites d'une religion, de se soumettre à toutes sortes de cérémonies, mais il n'aime pas qu'on lui dévoile l'état de son cœur. À plus forte raison ne peut-il accepter de reconnaître que son mauvais cœur est « incurable » ! S'il veut bien convenir, généralement, que tout n'est pas parfait en lui, il est convaincu cependant qu'il y a de bonnes choses dans son cœur et il déploie souvent de méritoires efforts pour essayer de les mettre en valeur, pour améliorer le « vieil homme ».

Dieu s'adresse à celui qui est ainsi aveuglé quant à son état, mais désire pourtant se bien conduire. Il parle à la conscience : « Jetez loin de vous toutes vos transgressions dans lesquelles vous vous êtes rebellés, et *faites-vous un cœur nouveau* et un esprit nouveau » (Ézéch. 18:31). Ce n'est pas encore l'appel de la grâce. Dieu déclare, en quelque sorte, à celui qui espère devenir meilleur, que son cœur étant mauvais et incurable, il ne pourra faire le bien qu'avec un cœur nouveau et Il le met à l'épreuve : fais-toi un cœur nouveau !

Hélas ! la chose est impossible à l'homme le plus honnête et le plus décidé à plaire à Dieu. Il faut une œuvre divine opérée dans le cœur !

Des épreuves sont parfois dispensées afin que l'homme devienne accessible au message de la grâce : « *Le cœur* est rendu meilleur par la tristesse du visage » (Eccl. 7:3). Cela ne veut pas dire que le cœur de l'homme peut être amélioré, mais que l'on peut parler plus facilement à celui qui est affligé ; dans « la maison de deuil » on est, la plupart du temps, disposé à écouter. Le cœur a été préparé par Dieu pour recevoir sa Parole : ce ne sont plus les trois premiers terrains de la parabole — chemin, roc ou épines — dans lesquels la semence ne peut produire aucun fruit, c'est « la bonne terre », préalablement labourée. « Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent *dans un cœur honnête et bon*, et portent du fruit avec patience » (Luc 8:4 à 15). Dieu prépare, puis Il ouvre le cœur pour que la Parole soit reçue, comme Il le fit autrefois pour Lydie : « Et une femme, nommée Lydie... écoutait ; et le Seigneur *lui ouvrit le cœur*, pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait » (Actes 16:14).

La Parole, ainsi reçue dans le cœur, agit pour y accomplir une œuvre divine. C'est une Parole « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants... » (Héb. 4:12). Elle amène l'homme à discerner l'état de son cœur, à comprendre l'incapacité dans laquelle il se trouve de l'améliorer, de se faire « un cœur nouveau », et, « rejetant toute saleté et tout débordement de malice », il reçoit alors « avec douceur la parole implantée qui a la puissance de sauver son âme » (Jacques 1:21).

L'œuvre de la nouvelle naissance est ainsi accomplie par la Parole et l'Esprit de Dieu : « et je répandrai sur vous des eaux pures... *Et je vous donnerai un cœur nouveau...* et je mettrai mon Esprit

au dedans de vous » (Ézéchi. 36:25 à 27 ; cf. Jean 3:5 : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu », voir aussi Ézéchi. 11:19).

Avec ce cœur nouveau, Dieu est véritablement connu : « Et je leur donnerai *un cœur pour me connaître...* » — et craint : « et je leur donnerai *un seul cœur*, et une seule voie, *pour me craindre* tous les jours... » (Jér. 24:7 ; 32:39).

C'est alors que commence la vie chrétienne. Dans les jours actuels — conséquence, peut-être, du développement des études — l'intellectualisme fait çà et là d'inquiétants progrès : par sa propre intelligence, l'homme voudrait entrer dans les choses de Dieu, il s'efforce à les comprendre et prétend les expliquer, ignorant que Dieu « a caché ces choses aux sages et aux intelligents » et que « personne ne connaît les choses de Dieu... si ce n'est l'Esprit de Dieu » (Matt. 11:25 ; 1 Cor. 2:11, lire tout ce chapitre). Par l'œuvre de la nouvelle naissance, Dieu renouvelle notre entendement (Rom. 12:2) et nous donne une intelligence orientée tout autrement que l'intelligence naturelle : la « pure intelligence » de 2 Pierre 3:1, par le moyen de laquelle le Saint Esprit nous fait entrer dans la connaissance des « choses de Dieu » afin que nous puissions vivre le christianisme. Remarquons bien que la « pure intelligence » nous est donnée à la suite d'un travail opéré par Dieu dans le cœur et la conscience ; ensuite, que son développement est lié à l'état du cœur. Si, par exemple, un croyant a le cœur rempli des choses de la terre, son intelligence spirituelle ne se développera guère ; s'il est dans un mauvais état, si son cœur « s'égaré » (cf. Ps. 95:10), il pourra être, comme le peuple d'Israël, l'objet du gouvernement de Dieu (Ésaïe 6:9-10 ; Matt. 13:13-15 ; Marc 4:11-12 ; Jean 12:39-40 ; Actes 28:26-27) et la Parole sera sans doute un livre fermé pour lui jusqu'à ce qu'il soit restauré. Le christianisme, s'il est affaire d'entendement, est donc par-dessus tout affaire de cœur (cf. Rom. 10:10). Il faut le souligner, car la chair agissant en lui peut conduire le croyant lui-même à s'occuper des choses de Dieu sans que son cœur soit vraiment exercé. C'est un état très dangereux : les vérités de la Parole sont alors connues par l'intelligence, mais n'opèrent pas dans le cœur. Une connaissance intellectuelle des Écritures ne suffit pas, c'est la connaissance du cœur qui enrichit et dont les fruits sont manifestés dans la vie pratique.

Pour tout ce qui concerne le chemin du croyant ici-bas, c'est le cœur qui doit être en exercice, ce sont les affections pour Christ qui doivent être le mobile de toutes les actions. Christ est mort pour nos péchés, Il a été ressuscité pour notre justification, Il est maintenant glorifié dans le ciel. Morts et ressuscités avec Lui, nous sommes exhortés à « chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », à « penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Col. 3:1-2). Nous le réaliserons pratiquement si Christ est l'objet de nos cœurs, notre seul trésor. « Car là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (Luc 12:34 ; voir aussi Matt. 6:21).

Toute la vie du croyant montrera si les affections du cœur sont dirigées vers Christ ou vers d'autres objets. Combien donc est essentielle l'exhortation si souvent rappelée : « *Garde ton cœur* plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie » (Prov. 4:23). Si notre cœur est gardé pour Christ, si nos affections sont concentrées sur sa Personne, les « issues » ou les « résultats » de notre vie seront à sa gloire. Une vie ruinée, des « résultats » désastreux, ne sont-ils pas la conséquence du fait que le cœur n'a pas été gardé ? Les versets qui suivent celui que nous venons de citer, dans le chapitre 4 du Livre des Proverbes, se rapportent à la marche. Certes, pour marcher fidèlement, le croyant a besoin d'être attentif à ces exhortations : « que tes yeux regardent droit en avant, et que tes paupières se dirigent droit devant toi. Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » (v. 25 à 27). Mais n'est-il pas remarquable qu'en premier lieu la Sagesse dise au fils qu'elle a engendré : « *Garde ton cœur...* » ? Avant de regarder à nos pieds, il est nécessaire de regarder à notre cœur ! Si nous perdons cela de vue, nous serons en grand danger de broncher ou de nous écarter du droit chemin.



La prospérité matérielle — que Dieu peut nous accorder afin que nous ayons le privilège d'employer pour Lui ce qu'Il nous a confié — est souvent un piège pour le croyant. Le cœur s'attache facilement aux richesses et souvent à un point tel qu'il en devient l'esclave. Quand toute la vie du chrétien est gouvernée par l'acquisition, la conservation et l'accroissement des richesses, les « issues » ne seront guère à la gloire du Seigneur. « Si les biens augmentent, *n'y mettez pas votre cœur* » (Ps. 62:10). Christ est « notre richesse, notre seul vrai bonheur », Il est le seul objet digne de captiver et de remplir nos cœurs !

Ne nous fions pas aux apparences ! Nous nous en contentons trop souvent. Elles peuvent tromper nos frères, les hommes qui nous entourent, peut-être nous illusionner nous-mêmes, mais ne tromperont jamais Celui qui regarde au cœur. Le vrai christianisme n'est pas fait d'apparences et ne s'en satisfait pas. « L'homme regarde à l'apparence extérieure, et *l'Éternel regarde au cœur* » (1 Sam. 16:7). C'est à Dieu que nous avons affaire et, avant tout, c'est devant Lui qu'il faut marcher, avec un cœur droit. Un chrétien fidèle hait ce que Dieu hait et aime ce qu'Il aime. Pour le réaliser pratiquement, il rencontre deux obstacles, l'un extérieur, l'autre intérieur : le monde et son propre cœur. Le monde n'est pas toujours hostile, il présente ce que le cœur convoite et désire ; il offre parfois un caractère attirant ; mais celui dont le cœur est attaché à Jésus le considérera — quel que soit l'aspect qu'il revête — comme le monde qui a rejeté Christ et l'a crucifié. Notre cœur naturel est toujours le même, car la chair est toujours en nous et son caractère n'a jamais changé et ne changera jamais. Aussi avons-nous besoin de demander sans cesse : « Sonde-moi, Ô Dieu, et *connais mon cœur...* » (Ps. 139:23-24). Dieu seul connaît notre cœur, nos pensées les plus secrètes, les mobiles de nos actes, et peut nous arrêter s'il y a en nous « quelque voie de chagrin » et nous conduire « dans la voie éternelle ».

Pour le faire, Il nous discipline. Alors qu'Israël allait atteindre le pays de la promesse. Moïse lui déclara : « Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, *pour connaître ce qui était dans ton cœur*, si tu garderais ses commandements ou non. » (Deut. 8:2). Dans un désert, il n'y a ni chemin ni ressources. Ce monde est tel pour le croyant. Mais il expérimente que Dieu y a pour lui un chemin et des ressources mises à sa disposition. Ce sont les soins variés de sa grâce ! — La discipline en fait partie. Elle est dispensée pour manifester l'état de notre cœur ! — Ce chemin, dans lequel Israël avait à marcher, devait montrer s'il garderait les commandements de l'Éternel ou non, et par conséquent mettre au jour ce qu'il y avait dans son cœur. Nous retrouvons ici la même pensée que celle contenue dans d'autres passages : l'obéissance pratique manifeste l'état du cœur — et il faut d'abord veiller sur son cœur afin de pouvoir ensuite marcher fidèlement. La discipline que Dieu nous envoie a un autre résultat : elle nous conduit à nous rejeter sur Christ, elle nous le fait désirer ; Dieu a humilié le peuple, lui a fait avoir faim, afin de lui faire manger la manne... (Deut. 8:3).

Pour garder ses commandements, il faut d'abord les connaître, et cette connaissance est liée à l'état du cœur. Le roi Salomon n'avait pas demandé une oreille qui écoute, mais « *un cœur qui écoute* » (1 Rois 3:9). Si la Parole entendue ne pénètre pas jusqu'à notre cœur pour y opérer et y former nos affections pour Christ, il n'y aura pas de résultats produits dans notre marche. « Mon fils, n'oublie pas mon enseignement, et *que ton cœur garde mes commandements* ... que la bonté et la vérité ne t'abandonnent pas ; lie-les à ton cou, *écris-les sur la tablette de ton cœur* » (Prov. 3:1-3). Pour que nous puissions entrer dans la connaissance de ce que Dieu veut nous révéler, il est nécessaire que « *les yeux de notre cœur soient éclairés* » (Éph. 1:18). Il serait facile de multiplier les passages qui nous montrent que, pour comprendre la Parole et pour la mettre en pratique, il faut qu'elle ait pénétré dans le cœur. « Et ces paroles que je te commande aujourd'hui seront *sur ton cœur...* » (Deut. 6:6). Ce que cherche l'oreille, c'est le cœur qui l'acquiert : « *Le cœur de l'homme intelligent acquiert la connaissance*, et l'oreille des sages cherche la connaissance » (Prov. 18:15).

Bien des faux docteurs essayent de séduire les âmes (cf. 2 Tim. 2:16 à 18 ; 4:3-4). Ils y réussissent souvent lorsqu'il n'y a qu'une connaissance intellectuelle des Écritures, car elle fait en réalité obstacle au vrai développement spirituel et maintient l'âme dans un état d'enfance ; les « petits enfants » sont « ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer... » Tandis qu'au contraire, leurs efforts sont vains chaque fois qu'il y a la connaissance du cœur : « ... mais que, *étant vrais dans l'amour, nous croissions* en toutes choses *jusqu'à lui* qui est le chef, le Christ » (Éph. 4:14-15). Israël était invité à refuser d'écouter les faux prophètes et songeurs de songes qui engageaient le peuple à aller « après d'autres dieux », et il est ajouté : « car l'Éternel, votre Dieu, vous éprouve, *pour savoir si vous aimez l'Éternel, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme* » (voir Deut. 10:1 à 5). Ne le perdons pas de vue, la présentation de fausses doctrines — soit par des orateurs après lesquels on court parce qu'ils parlent bien, soit par tant de ces « bonnes lectures » qui contiennent un peu de bon mais beaucoup de mauvais — est une épreuve pour nos cœurs. Un cœur fidèle s'en détournera résolument, refusera d'aller entendre ou de lire ce qui n'est pas « le sain enseignement », tandis qu'un christianisme purement intellectuel recherchera un peu partout ce qui peut séduire l'esprit et sera en grand danger d'aller ainsi « après d'autres dieux ».

L'objet de notre « recherche », ce n'est pas ce qui a pu être écrit ou ce qui peut être dit, ici ou là, dans le but de trouver des pensées nouvelles, des explications subtiles, une argumentation savante — l'objet de notre recherche, c'est Christ. Et c'est le cœur qui cherche Christ ! « *Tu le trouveras, si tu le cherches de tout ton cœur et de toute ton âme* » (Deut. 10:1). « *Bienheureux ceux qui gardent ses témoignages, qui le cherchent de tout leur cœur* » (Ps. 119:2). C'est là seulement qu'est le secret du bonheur pour le croyant, le secret de la joie : « *que le cœur de ceux qui cherchent l'Éternel se réjouisse !* » (Ps. 105:3). Le Saint Esprit nourrit nos âmes de Christ, développe nos affections pour Lui, fortifie en puissance notre homme intérieur, afin que « le Christ habite, par la foi, *dans nos cœurs* » (Éph. 3:16-17). Le croyant fidèle s'attache à Lui parce qu'il a appris à le connaître ; il l'a cherché de tout son cœur et le Saint Esprit, pouvant opérer sans qu'il y ait d'obstacle à l'exercice de son activité, a placé cette Personne comme objet, dans le cœur de celui qui ne désirait que cet objet. Barnabas exhortait les chrétiens d'Antioche — et « les exhortait tous » — « à demeurer *attachés au Seigneur de tout leur cœur* » (Act. 11:23). Ce n'est pas l'intelligence naturelle qui attache au Seigneur, ce sont les liens du cœur.

Nous l'avons déjà remarqué, il faut d'abord un cœur où tout est en ordre et dans lequel il y a des affections toujours fraîches pour Christ, si nous voulons pouvoir réaliser une vie pratique qui plaise au Seigneur. En parlant de son peuple terrestre — il faut souvent revenir à son histoire, car elle est riche d'enseignements pour nous — l'Éternel disait à Moïse : « Oh ! s'ils avaient *toujours ce cœur-là pour me craindre* et pour garder tous mes commandements, afin de prospérer, eux et leurs fils, à toujours ! » (Deut. 10:1). La Parole, serrée dans le cœur, et non dans la tête seulement, la marche sera caractérisée par l'obéissance à la volonté de Dieu : « *J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi* » (Ps. 119:11). Le péché, c'est la propre volonté. Pour accomplir sa volonté en nous, Dieu est souvent obligé de briser la nôtre dans nos cœurs. « Bienheureux... ceux *dans le cœur desquels sont les chemins frayés* » (Ps. 84:5). Un chemin frayé est un chemin duquel tout obstacle a été ôté. Dieu opère dans nos cœurs pour les débarrasser de tout ce qui nous empêcherait d'être soumis à sa volonté, pour y « frayer des chemins ». S'il faut alors traverser la vallée de Baca, l'âme, heureuse au travers des larmes, pourra dire dans une mesure ce que notre parfait Modèle a exprimé tandis qu'il cheminait ici-bas : « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi ». — En Lui, il n'y avait que des « chemins frayés » ! Prendre son joug, apprendre de Lui, pour trouver le repos de l'âme, dans une soumission paisible et confiante à la volonté du Père, sans qu'il y ait dans le cœur aucune propre volonté, permettra au croyant éprouvé de faire de la vallée de Baca une fontaine et d'y recueillir la pluie de bénédictions (Ps. 84:6 ; Matt. 11:26-29).

Dans ce chemin, Christ, homme parfaitement dépendant, a été le parfait Serviteur (Matt. 11). Nous sommes aussi appelés à servir et un service fidèle ne peut être rempli que dans la dépendance, sans aucune propre volonté et par un cœur qui aime. Samuel disait au peuple d'Israël : « *Servez l'Éternel de tout votre cœur... craignez l'Éternel, et servez-le en vérité, de tout votre cœur ; car voyez quelles grandes choses il a faites pour vous* » (1 Sam. 12:20-24). La règle générale du service chrétien demeure celle donnée par l'apôtre aux Colossiens : « *Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur comme pour le Seigneur... : vous servez le Seigneur Christ* » (Col. 3:23-24). Quel dévouement que celui de Néhémie pour Jérusalem, pour rebâtir les murailles, pour surmonter les obstacles que les ennemis du dehors et du dedans plaçaient devant lui, pour continuer son service jusqu'au bout ! C'était Dieu qui lui avait « *mis au cœur* » de le faire ! (Néh. 2:12). La sainte activité qu'il déploie, l'énergie qu'il manifeste en tant de circonstances découlent de ses affections pour son Dieu !

Amour pour Dieu, amour pour les enfants de Dieu ne sont pas le fruit d'une connaissance intellectuelle de la Parole, mais d'un cœur qui vibre pour Christ. La loi donnée à Israël réclamait l'amour du cœur : « *Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur...* » (Deut. 6:5) et « *la juste exigence de la loi* » (Rom. 8:4) est maintenant accomplie en nous, Dieu ayant donné son Fils pour nous délivrer et ayant opéré dans nos cœurs une œuvre en vertu de laquelle nous sommes nés de nouveau et possédons une nature divine, la nature même du Dieu d'amour. « *Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité,... aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur, vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu* » (1 Pierre 1:22-23). C'est cette nouvelle nature qui peut seule nous faire aimer Dieu et les frères. C'est le cœur qui aime, et non la tête !

Une parenthèse. Nous avons cité maints passages du livre du Deutéronome (et il en est bien d'autres encore). Il vaut la peine de remarquer pourquoi il est si souvent question du cœur, dans ce livre : le Deutéronome présente l'obéissance comme la condition nécessaire pour entrer dans la jouissance des bénédictions que Dieu veut accorder à son peuple ; cette obéissance n'est possible que si le cœur est touché, si les affections sont en exercice. Répétons-le encore : nous marcherons fidèlement dans la mesure dans laquelle notre cœur sera rempli de Christ. Israël devait le réaliser pour jouir de Canaan, nous devons le réaliser aujourd'hui pour jouir de la part céleste qui est la nôtre, pour vivre en ressuscités.

Cette marche fidèle est celle d'un homme qui se confie en Dieu et la confiance qui l'honore est celle du cœur : « *Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel, et ne t'appuie pas sur ton intelligence* » (Prov. 3:5). La confiance conduit à la dépendance, car on aime dépendre de quelqu'un en qui on peut se confier sans réserve, de tout son cœur. La dépendance s'exprime par la prière : le cœur se tourne vers Dieu et, dans toutes les circonstances, même les plus difficiles, attend de Lui la direction et le secours. « *Je t'ai imploré de tout mon cœur : use de grâce envers moi selon ta parole* ». — « *J'ai crié de tout mon cœur ; réponds-moi, Éternel ! j'observerai tes statuts* » (Ps. 119:58, 145). Quelle joie dans le cœur de celui qui dépend de Dieu et se confie en Lui ! « *Car notre cœur se réjouira en lui, puisqu'en son saint nom nous avons mis notre confiance* » (Ps. 33:21). N'est-Il pas digne de notre confiance Celui dont la puissance est infinie (Ps. 33:6 à 11) et l'amour insondable ? (Ps. 33:18 à 21). Il manifeste cette puissance et cet amour envers ceux « *qui sont d'un cœur parfait envers lui* » : « *car les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui* » (2 Chron. 16:9). « *Mon bouclier est par devers Dieu qui sauve ceux qui sont droits de cœur* » (Ps. 7:10).

Israël n'a pas su réaliser cette marche dans la dépendance, se confiant en Celui qui l'avait délivré du pays d'Égypte et voulait le conduire tout le long du chemin jusqu'au moment où Il l'introduirait en Canaan. Aussi l'Éternel dut dire de lui : « *Quarante ans, j'ai eu cette génération en dégoût, et j'ai dit : c'est un peuple dont le cœur s'égaré, et ils n'ont point connu mes voies* » (Ps. 95:10). Nous l'avons vu, la bénédiction promise avait pour condition l'obéissance, et pour que cette obéissance fût possible,

le cœur du peuple devait être gardé. C'est parce que son cœur s'est égaré qu'Israël n'a pas connu « les voies » de l'Éternel et n'a pu entrer dans son repos (v. 11). Le cœur est à la source ! Ces choses sont écrites pour nous servir d'instruction ! (Rom. 15. 4 ; 1 Cor. 10:11 : voir Hébr. 3 et 4). Si même il y avait quelque apparence, le Seigneur ne s'arrête pas aux apparences, Il voit ce qui est dans le cœur. Ne le discernait-Il pas quand Il était ici-bas, disant à son peuple : « Ésaïe a bien prophétisé de vous, disant : ce peuple m'honore des lèvres, mais *leur cœur est fort éloigné de moi...* » (Matt. 15:7-8 ; Ésaïe 29:13).

Aussi, dans l'œuvre de restauration qu'Il veut accomplir, c'est au cœur que le Seigneur s'adresse. Il le fera plus tard à l'égard d'Israël, caractérisé par un cœur « fort éloigné de lui » : « je lui parlerai au cœur » (Osée 2:14 et suivants). Quand le cœur du peuple sera touché, sa restauration s'accomplira, car le cœur est le chemin de la conscience.

Déjà, dans l'histoire passée du peuple, lorsque l'arche était perdue, à Kiriath-Jéarim, dans la maison d'Abinadab ensuite, Samuel avait parlé ainsi : « *Si de tout votre cœur vous retournez à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, et les Ashtoreths, et attachez fermement votre cœur à l'Éternel, et servez-le lui seul.* » (1 Sam. 7:3). Plus tard, lors de la dédicace du temple. Salomon, considérant la fin de l'histoire d'Israël comme peuple responsable, demandait à l'Éternel « S'ils ont péché contre toi (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), et que tu te sois irrité contre eux, et que tu les aies livrés à l'ennemi, et qu'ils les aient emmenés captifs dans le pays de l'ennemi... et s'ils reviennent à toi de tout leur cœur et de toute leur âme... alors, écoute... leur prière et leur supplication... et pardonne à ton peuple... » (1 Rois 8:46 à 53). L'humiliation vraie et sincère, c'est celle du cœur et non celle des lèvres seulement. « Ainsi, encore maintenant, dit l'Éternel, *revenez à moi de tout votre cœur, avec jeûne, et avec pleurs, et avec deuil ; et déchirez vos cœurs et non vos vêtements...* » (Joël 2:12-13).

Ce qui caractérisait, dans les premiers jours de l'histoire de l'Église, « la multitude de ceux qui avaient cru », c'est qu'ils étaient « un cœur et une âme » (Actes 4:32). Leurs affections étaient concentrées sur un même objet, c'est pourquoi — comme les Philippiens y seront plus tard exhortés — ils avaient « une même pensée... un même amour », étaient « d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose » (Phil. 2:2). « Toutes choses étaient communes entre eux ». Quel est aujourd'hui, hélas ! l'état de la chrétienté ? La maison de Dieu sur la terre est devenue « une grande maison », dans laquelle se trouvent des vases, « les uns à honneur, les autres à déshonneur ». Le fidèle est exhorté à se purifier de ceux-ci, à fuir les convoitises de la jeunesse — c'est-à-dire à se séparer de tout mal doctrinal et moral — et, sur ce terrain de séparation, à poursuivre le bien, « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur *d'un cœur pur* » (2 Tim. 2:19-22). Un cœur qui n'a d'autre motif que plaire au Seigneur est un cœur « pur ». Il ne s'agit par conséquent pas seulement d'avoir compris, saisi par l'intelligence, le caractère de la chrétienté aujourd'hui, la position que doit observer le fidèle et le terrain sur lequel il peut se joindre à d'autres, mais il importe essentiellement d'avoir des affections engagées avec le Seigneur, un « cœur pur ». Comment discerner ceux qui ont un « cœur pur », avec lesquels nous pouvons nous grouper ? D'aucuns prétendent que la chose est impossible, qu'il ne nous appartient pas de juger des cœurs... Mais Dieu nous donnerait-Il, dans sa Parole, une instruction que nous ne pourrions suivre ? Ce que nous avons déjà remarqué nous permet de comprendre comment nous pouvons reconnaître ceux qui ont un « cœur pur » : c'est par l'obéissance à Dieu, à sa Parole, qu'est manifesté l'état du cœur fidèle.

2 Timothée 2:22 réalisé, les joies du rassemblement autour du Seigneur sont alors goûtées, malgré la ruine de l'Église responsable, malgré notre si grande faiblesse. Nous pouvons nous approcher, entrer par la foi dans le ciel même, « *avec un cœur vrai* », pour adorer (Hébr. 10:19-22). C'est avec un cœur vrai que le croyant s'approche, avec un cœur rempli qu'il adore ! Déjà, la chose était réalisée, au moins dans une certaine mesure, sous l'ancienne alliance, par le peuple (Exode 35:21) — par David et

le peuple (1 Chron. 29:9 et 17) — par les lévites, lors du réveil d'Ézéchias (2 Chroniques 29:34). Ce dernier passage, en particulier, est plein d'instruction pour nous. « Il y avait trop peu de sacrificateurs... ». N'est-ce pas souvent le cas dans les réunions d'assemblée pour le culte ? « *De l'abondance du cœur la bouche parle* » (Matt. 12:34 ; Luc 6:45). Y aurait-il donc si peu « d'abondance » dans le cœur qu'il y ait tant de bouches fermées ? — Celle du Psalmiste ne l'était pas, parce que son cœur brûlait au dedans de lui : « *Mon cœur bouillonne d'une bonne parole ; je dis ce que j'ai composé au sujet du roi ; ma langue est le style d'un écrivain habile* » (Ps. 45:1). Aux jours d'Ézéchias, les sacrificateurs (ou adorateurs) étant trop peu nombreux, les lévites (type des ministères ou dons dans l'assemblée) durent leur venir en aide ; ils furent « plus *droits de cœur* que les sacrificateurs pour se sanctifier ».

Nous avons cité de nombreux passages de la Parole qui suffisent certainement pour nous faire comprendre l'importance du sujet que nous venons de considérer. Mais il en est bien d'autres encore sur lesquels nous aurions pu nous arrêter avec profit. Cherchons-les individuellement dans les Écritures. Dieu veuille que la lecture et la méditation de ces diverses portions de sa Parole nous soient en bénédiction, réveillent les affections de *nos cœurs* pour Christ, nous fassent toujours mieux saisir et réaliser que le christianisme est avant tout affaire *du cœur*.

Nous ne voudrions pas terminer autrement qu'en rappelant la parole de la Sagesse à celui qu'elle a engendré et qu'elle veut instruire — ce que le Seigneur demande à chacun de nous à qui Il a tant donné

« Mon fils, *donne-moi ton cœur* » (Prov. 23:26).

## État du cœur

ME 1972 p.141

Le péché entré dans le monde par la désobéissance du premier homme, le cœur humain est devenu une source impure et corrompue. La preuve en a été faite déjà dans les temps qui ont précédé le déluge : « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps ». Une telle constatation amena l'Éternel à « se repentir d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'en affligea dans son cœur », aussi dit-il : « J'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé... ». Ce fut donc le déluge, au travers duquel ne furent sauvés que Noé et les siens, « un petit nombre, savoir huit personnes » (Gen. 6:5 à 8 ; 1 Pierre 3:20). L'état du cœur de l'homme ne fut pas changé pour autant : le cœur naturel demeure « trompeur par-dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies », et le Seigneur, venu ici-bas comme homme, Lui le seul homme parfait, dévoile ce que le cœur humain est capable de produire : « Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures : ce sont ces choses qui souillent l'homme » (Jér. 17:9, 10 ; Matt. 15:19, 20).

Après les jours de Noé, Dieu a choisi et appelé Abram pour qu'il devienne la souche d'un peuple qui Lui appartienne en propre d'entre tous les peuples qui étaient sur la face de la terre. Mais ceux qui constituaient ce peuple, le peuple de Dieu, ont manifesté tout au long de leur histoire qu'en eux était toujours ce cœur incurable, ce qui conduit l'Éternel à s'indigner contre eux et à déclarer : « Ils s'égarèrent toujours dans leur cœur, et ils n'ont point connu mes voies » (Hébr. 3:7 à 10). S'ils n'ont point connu les voies de Dieu, c'est en raison même de l'état de leurs cœurs ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point que l'on ne saurait trop souligner : la marche manifeste l'état du cœur.

L'homme peut-il, lui-même, changer son propre cœur, l'améliorer ? Cette transformation est indispensable pour que ses voies puissent plaire à Dieu et c'est ce à quoi Israël a été invité : « Revenez, et détournez-vous de toutes vos transgressions... Jetez loin de vous toutes vos transgressions dans lesquelles vous vous êtes rebellés, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau... » (Ézéch. 18:30 à 32). Mais il est impossible à Israël, à l'homme quel qu'il soit, de changer lui-même son cœur, de l'améliorer, de se faire un cœur nouveau. L'Éternel opérera cette œuvre pour son peuple dans un jour encore à venir, quand il rassemblera Israël de tous les pays et l'amènera sur sa terre : « Et je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau ; et j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair ; et je mettrai mon Esprit au-dedans de vous, et je ferai que vous marchiez dans mes statuts, et que vous gardiez mes ordonnances et les pratiquiez » (Ézéch. 36:24 à 32). Sera réalisé alors ce que nous dit Hébreux 8 : « En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs cœurs » (v. 6 à 13).

Nous sommes présentement sauvés par le sang de l'alliance et nous avons part, avant le peuple terrestre, à tous les privilèges qu'il possédera en vertu de la nouvelle alliance que Dieu a établie pour lui (ib. 10). L'œuvre de Christ accomplie à la croix, saisie par la foi, appliquée au cœur et à la conscience par l'action de la Parole et du Saint Esprit, renouvelle notre cœur ; elle n'améliore pas notre cœur naturel, elle nous donne « un cœur nouveau », soumis non plus à la volonté de la chair et des pensées mais à la volonté de Dieu. Cette action doit se poursuivre de façon constante pour maintenir notre cœur en bon état moral ; elle peut être entravée tout au long de notre vie chrétienne par les diverses manifestations de notre cœur naturel, car la chair demeure toujours en nous et cherche constamment à se manifester dans ses « œuvres » (cf. Gal. 5:19 à 21 — comp. avec Matt. 15:19). Il doit donc y avoir pour le croyant — dans lequel se trouvent les deux natures, la nouvelle mais aussi la vieille, le cœur nouveau mais aussi le cœur naturel — un exercice permanent : chacun doit veiller sur l'état de son cœur, toute sa marche en dépend.

Le cœur est renouvelé par l'opération de la Parole et du Saint Esprit, il est maintenu pur par cette même action intérieure, par l'obéissance à la vérité : « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité, pour que vous ayez une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur, vous qui êtes régénérés... par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:22, 23). Le « cœur pur » est l'un des caractères du croyant fidèle, l'un des caractères du résidu fidèle soit dans l'histoire du peuple terrestre, soit dans celle de l'Église. Les deux premiers livres des Psaumes nous parlent prophétiquement du résidu de Juda aux derniers jours, que ce résidu soit à Jérusalem (1er livre) ou qu'il en ait été chassé (2ème livre) ; dans le troisième livre, il est question de l'ensemble des douze tribus, du peuple dans son entier. Mais ce peuple étant infidèle, qui est-ce qui le représentera devant Dieu, portant en fait le nom d'Israël ? Un résidu, le résidu fidèle au sein du peuple, désigné par cette expression : « ceux qui sont purs de cœur », expression que nous trouvons dès le premier verset du premier Psaume de ce troisième livre : « Certainement Dieu est bon envers Israël, envers ceux qui sont purs de cœur » (Ps. 73:1). Ce sont les « bienheureux » de Matt 5:8 : « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car c'est eux qui verront Dieu ». Si nous considérons l'histoire de l'Église, la Parole nous enseigne que, dans les derniers jours, la maison de Dieu sur la terre est semblable à une « grande maison », dans laquelle il y a des vases « à honneur », d'autres « à déshonneur » ; le fidèle, désireux d'obéir à la Parole, « se purifie de ceux-ci » pour être « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » ; il « se retire de l'iniquité » et, par ailleurs, poursuit « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:19 à 22). Ayons l'ardent désir de manifester cette pureté de cœur, indispensable pour faire partie du résidu fidèle dans ces jours de la fin, au milieu d'un état de choses où le mal fait d'effroyables progrès, non seulement dans le monde mais aussi au sein de l'Église, maison de Dieu sur la terre.

Le mal — l'iniquité de 2 Tim. 2:19 — n'est pas d'aujourd'hui ; il est entré dans l'Église déjà du temps des apôtres. La Parole nous enseigne que le mal vient toujours du dedans, qu'il s'agisse de la vie individuelle ou de la vie de l'assemblée. L'histoire de l'Église sur la terre a eu un heureux commencement, les premières pages du livre des Actes nous le disent ; mais, très vite, l'ennemi s'est efforcé de ternir un aussi réjouissant tableau en provoquant l'action du mal dans l'Assemblée, et cela par le moyen d'Ananias et Sapphira. Or, ce grave péché a eu pour point de départ le travail de l'adversaire dans le cœur : « Mais Pierre dit : Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit Saint... Comment t'es-tu proposé cette action dans ton cœur ?... » (Actes 5:3, 4). — Si, par ailleurs, nous considérons l'histoire de l'Église responsable dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, nous sommes amenés à la même constatation : le mal s'est développé dans une enceinte où jamais il n'aurait dû avoir de place, lorsqu'à Éphèse le cœur a fait défaut, le premier amour ayant été abandonné (Apoc. 2:4). Il y avait extérieurement de très belles apparences : des œuvres, du travail, de la patience ; les méchants n'étaient pas supportés ; ceux qui se disaient apôtres, mais ne l'étaient pas, étaient démasqués ; les œuvres des Nicolaites étaient discernées et haïes ; des afflictions pour le nom du Seigneur étaient endurées... Mais l'œil scrutateur du Seigneur va au-delà de cet aspect extérieur louable à plus d'un titre, il pénètre jusqu'au plus profond des cœurs, du cœur de l'assemblée : l'amour pour Lui faisait défaut, la seule véritable source de toute activité à sa gloire était abandonnée. Tel est le point de départ du déclin dans l'histoire de l'Église sur la terre. Et, tout à la fin de cette histoire, quand les caractères laodicéens sont manifestés — exaltation de l'homme, indifférence et tiédeur à l'égard de Christ, auquel il n'est plus donné aucune place — l'appel à la repentance, l'invitation à revenir, est un appel au cœur, vrai chemin pour atteindre la conscience : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe... » (ib. 3:20). Un appel aussi émouvant, adressé par Celui qui n'abandonne pas ceux qui pourtant le laissent « à la porte », ne touchera-t-il pas le cœur de « quelqu'un » et ne l'amènera-t-il pas à lui ouvrir la porte de son cœur ?

Il est bien vrai que nous regardons « à l'apparence extérieure », que nous nous laissons tromper par tout ce qui a un aspect séduisant et que nous pouvons tromper notre entourage par une apparence ne correspondant pas à la réalité. Mais « l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car

l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:7). Cela était vrai aux jours où David était un tout jeune homme, cela est vrai dans tous les temps, aujourd'hui comme alors, et aussi bien pour ce qui concerne chaque croyant que chaque assemblée — et même tous les hommes sans aucune exception.

Veillons avant tout et par-dessus tout sur l'état de notre cœur si nous désirons glorifier le Seigneur par une marche qui lui plaise. Retenons l'exhortation de Proverbes 4, si souvent rappelée et, hélas ! tant de fois oubliée : « Mon fils, sois attentif à mes paroles, incline ton oreille à mes discours. Qu'ils ne s'éloignent point de tes yeux ; garde-les au-dedans de ton cœur... Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues (ou : les résultats — note en bas de page, dans la traduction J.N.D.) de la vie » (v. 20 à 23). Les résultats de notre vie dépendent de l'état de notre cœur ! Nous pouvons déjà voir quelque chose des résultats de notre vie. Quels sont-ils ? Ils montrent si nous avons, ou non, gardé notre cœur. Pouvons-nous le garder avec plus de soin encore que nous ne le faisons pour tout ce qui nous est le plus cher ici-bas. Nos voies seront alors « bien réglées », nous n'inclinerons « ni à droite ni à gauche », nous éloignerons notre pied du mal (ib. 26, 27).

À nous aussi, Dieu demande ce qu'il demandait autrefois à son peuple terrestre : « Et maintenant, Israël ! qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans toutes ses voies, et pour l'aimer, et pour servir l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme, en gardant les commandements de l'Éternel, et ses statuts, que je te commande aujourd'hui, pour ton bien ? ». Quel est le secret pour goûter une telle part ? Moïse l'indique au peuple un peu plus loin : « Circoncisez donc votre cœur... » (Deut. 10:12 à 16). La circoncision était la mise de côté de la chair, de tout ce qui est du cœur naturel ; elle marquait, par son signe extérieur, la séparation du peuple de Dieu et devait être pratiquée selon les enseignements donnés par l'Éternel à Israël. Mais ce qui importe, ce n'est pas tant une circoncision, une séparation extérieure, c'est la circoncision du cœur ; et la séparation extérieure n'a de valeur aux yeux de Dieu que si elle découle d'une vraie séparation intérieure, de la circoncision du cœur — autrement, elle n'est qu'apparence extérieure sans correspondance avec la réalité, ce qui est de l'hypocrisie. Mettre de côté en nous, intérieurement, tout ce qui est de la chair, du vieil homme, réaliser que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24), pour donner toute la place à Christ dans notre cœur, c'est ce à quoi nous sommes exhortés. Pour cela, laissons agir en nous le Saint Esprit — « si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez » (Rom. 8:13) : c'est par l'action du Saint Esprit dans notre cœur que nous pourrons « faire mourir », au point de départ, dans le cœur, ce qui deviendrait ensuite « action du corps » — et « marchons par l'Esprit » afin de ne point accomplir « la convoitise de la chair » (Gal. 5:16 à 21). Par ailleurs, le Saint Esprit nous fortifiera en puissance quant à l'homme intérieur, de telle manière que « le Christ habitera, par la foi, dans nos cœurs » (Éph. 3:14 à 21). Lorsqu'il en est ainsi, Christ est vu dans notre marche.

La Parole, non seulement lue et méditée mais aussi gardée dans le cœur, tel est encore un résultat de l'activité de l'Esprit en nous. Nous pouvons ainsi imiter le Psalmiste : « Je t'ai cherché de tout mon cœur... J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi » (Ps. 119:10, 11). La Parole gardée, serrée, cachée dans le cœur, y opérant par la puissance du Saint Esprit, forme nos pensées, nourrit notre cœur, réchauffe nos affections pour le Seigneur et constitue une force en nous, grâce à laquelle nous pouvons marcher fidèlement, combattre et vaincre l'adversaire (cf. 1 Jean 2:14). Quel modèle parfait nous avons en cela : Christ, homme sur la terre ! — La Parole réjouit le cœur, comme le dit encore le Psalmiste : « Tes témoignages me sont un héritage à toujours ; car ils sont la joie de mon cœur », et le prophète Jérémie : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (Ps. 119:111 ; Jér. 15:16) — Enfin, la Parole « retenue dans un cœur honnête et bon », nous pourrons « porter du fruit avec patience » ; c'est ce que le Seigneur attend de nous, ce qu'il désire pour que le Père soit glorifié ! (Luc 8:15 ; Jean 15:1 à 8).



La Parole nous donne la connaissance des pensées de Dieu, elle contient tous les enseignements qui nous sont nécessaires pour la marche individuelle et collective. Que notre oreille soit toujours ouverte pour les recevoir, mais avant tout que le soit notre cœur ! « Le cœur de l'homme intelligent acquiert la connaissance, et l'oreille des sages cherche la connaissance » (Prov. 18, 15). Il est bien vrai que ce que cherche l'oreille, c'est le cœur qui l'acquiert. Comme il serait dangereux de ne chercher la connaissance que pour remplir notre esprit, sans qu'il y ait un profond travail dans notre cœur ! Un de nos devanciers a exprimé cette pensée : « Craignons un esprit bien meublé et un cœur vide ». La seule vraie connaissance est en effet celle qui est, tout à la fois, de l'esprit et du cœur, car seule elle nous attache à Christ. Être attaché au Seigneur de tout son cœur, telle est l'exhortation que Barnabas adressait aux croyants de l'assemblée d'Antioche, nouvellement formée (Actes 11:23). Ils étaient tout au début de la vie chrétienne et il est tellement important que, dès le commencement, les affections du cœur soient bien orientées. Les premiers pas d'un croyant, bien souvent, donnent le ton à tout ce qui suit ; de sorte que l'on est particulièrement heureux de voir de jeunes croyants, des enfants de parents chrétiens en particulier, « attachés au Seigneur de tout leur cœur ». Ce peut être une précieuse sauvegarde dans le chemin à parcourir et cela peut conduire aux saintes décisions de cœur, semblables à celle que Daniel avait prise lorsqu'il était dans le palais du roi Nebucadnetsar : « Et Daniel arrêta dans son cœur qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait » (Dan. 1:8). Pourquoi tant de nos décisions ne sont-elles que des velléités ? Parce qu'elles sont des lèvres seulement et pas du cœur ! Dans les circonstances où il était placé, il fallait vraiment que le cœur de Daniel ait été préparé, formé et que son attachement à l'Éternel soit réel et profond, pour agir comme il l'a fait. Il avait « engagé son cœur », pour reprendre l'expression de Jérémie 30:21, et pouvait prendre ainsi la sainte décision du cœur — décision semblable à celle prise par le Psalmiste : « J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les ordonnances de ta justice » (Ps. 119:106). Quel exemple à imiter pour de jeunes croyants — Daniel était encore très jeune à ce moment-là, il avait une quinzaine d'années à peine pense-t-on — et pour nous autres aussi !

Bien des circonstances éprouvantes nous atteignent individuellement, dans nos maisons ou dans les assemblées. Considérons-les en ne perdant jamais de vue que Dieu nous les envoie, ou les permet, pour nous amener à examiner soigneusement l'état de nos cœurs. L'histoire d'Israël déjà nous l'enseigne ; cette parole lui est adressée au moment où, ayant achevé la traversée du désert, il va entrer en Canaan : « Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier, et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements, ou non » (Deut. 8:2). C'est la marche dans le désert, ce sont les épreuves du désert qui manifestent l'état des cœurs ; et le fait de garder, ou non, les commandements divins dépend, comme nous l'avons déjà remarqué, de l'état des cœurs. Ne nous arrive-t-il pas de chercher à régler des différends entre nous, à la manière des hommes, avec plus ou moins de « diplomatie », et en oubliant que ce qu'il faut considérer en premier lieu, c'est l'état des cœurs ? Lorsque les cœurs sont en bon état devant Dieu, il n'y a pas de difficultés.

Mais il n'est pas toujours facile, nous le savons par expérience, de voir clair dans son propre cœur. Aussi avons-nous besoin de reprendre la prière de David : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:23, 24). Laissons-nous sonder par Dieu, par sa Parole, « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants », Parole qui « discerne les pensées et les intentions du cœur » (Héb. 4:12). Si nous ne laissons pas la Parole opérer ce travail dans notre cœur, un Dieu qui nous aime nous dispensera des exercices — qui pourront être très douloureux — afin de mettre en lumière l'état de notre cœur, de manifester extérieurement ce qu'il y a à l'intérieur. Les circonstances qui conduisent à cette manifestation n'ont, généralement, que peu d'importance en elles-mêmes ; il serait sans profit de s'y arrêter et lorsque, par exemple, survient un désaccord entre croyants, de rechercher sous prétexte de paix un arrangement qui peut-être sauvegarderait les apparences, mais ne serait pas le vrai remède à cette situation. C'est l'état des cœurs qui doit être jugé et, pour cela, il faut être devant Dieu, dans sa lumière.

Il y a parfois dans nos cœurs tellement de volonté propre que cette opposition à l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous le contraint à agir, par tel moyen qu'il trouve bon d'employer, pour frayer des chemins dans nos cœurs afin que sa volonté puisse y opérer sans que des obstacles lui barrent la route. Bienheureux ceux « dans le cœur desquels sont les chemins frayés » (Ps. 84:5). Mais pour cela, que de souffrances parfois, que de déchirements qui brisent notre propre volonté, notre cœur et nous amènent à verser les larmes de la repentance et de l'humiliation ! C'est alors la vallée des pleurs, la vallée de Baca qu'il faut traverser ; mais en y passant, le croyant qui apprend les leçons que Dieu veut lui enseigner « en fait une fontaine » : il en retire de la bénédiction et du rafraîchissement, goûtant par ailleurs tout ce que lui apporte d'enrichissement la pluie qui vient d'en-haut !

Pour notre bien à chacun, pour la paix et la prospérité des assemblées, considérons et méditons les enseignements que nous donnent les différents passages qui ont été devant nous. Puissent-ils demeurer sur nos cœurs et que nous soit accordée la grâce de les mettre en pratique ! Que notre cœur à chacun soit en bon état, qu'il soit rempli de Christ, et nous ferons l'expérience que la vie chrétienne est une vie heureuse et facile, quand elle est vécue dans l'obéissance à la Parole cachée dans le cœur, dans la soumission à la volonté de Dieu.

Soumets tout notre cœur  
À ton doux empire ;  
Que pour toi seul, Seigneur,  
Il batte, il soupire.

## L'état des cœurs manifesté

### Matthieu 26

ME 1971 p.197

Lorsque Siméon vint dans le temple, après avoir pris entre ses bras le petit enfant Jésus et rendu grâces à Dieu, il bénit Marie et Joseph et dit à Marie : « Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira (et même une épée transpercera ta propre âme), en sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (Luc 2:25 à 35). Il fait allusion à l'heure douloureuse où Jésus sera crucifié, Marie se tenant près de la croix. — La scène de Golgotha est unique dans toute l'histoire de l'humanité et c'est en rapport avec elle, avec l'œuvre accomplie par Christ à la croix, que les pensées des cœurs doivent être révélées. Les hommes peuvent raisonner leur vie entière sur mille questions de plus ou moins grande valeur, une chose importe avant tout : les pensées du cœur à l'égard de Christ, de Christ crucifié. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait pas dans la vie chrétienne individuelle et dans la marche ecclésiastique bien des points qu'il convient de régler devant Dieu, dans une obéissance entière à sa Parole, mais la chose capitale, celle qui est au point de départ et qui d'ailleurs doit, en définitive, permettre de régler tout le reste, c'est celle-ci : qu'en est-il de Christ pour notre cœur, de l'amour de Christ, de son sacrifice expiatoire, de ce qu'il a enduré pendant les trois heures de l'abandon ? Il faudra, tôt ou tard, que les pensées des cœurs soient révélées relativement à Christ et à son œuvre de la croix.

Le chapitre 26 de l'évangile selon Matthieu nous présente plusieurs personnes ou groupes de personnes dont les cœurs sont manifestés, et cela en rapport avec le fait indiqué au verset 2 : « Vous savez », dit Jésus à ses disciples, « que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié ».

Au cours d'une scène précédente (Matt. 21:1 à 11), « une immense foule étendit ses vêtements sur le chemin, et d'autres coupaient des rameaux des arbres et les répandaient sur le chemin. Et les foules qui allaient devant lui, et celles qui suivaient, criaient, disant : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les lieux très-hauts !... Et les foules disaient : Celui-ci est Jésus, le prophète, qui est de Nazareth de Galilée » (v. 8 à 11).

Tout cela est très touchant et réjouissant pour quiconque se fie aux apparences, mais « l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:7). Quel était le véritable état du cœur de ceux qui composaient ces foules ? C'est le fait que « le fils de l'homme est livré pour être crucifié » qui va le révéler : les foules s'associent à Judas pour livrer Jésus et, peu après, elles doivent entendre les paroles de reproche que le Seigneur leur adresse (Matt. 26:47 et 55, 56). Au chapitre 21 ce sont les apparences, au chapitre 26 la triste réalité !

Certes, ils se sont toujours opposés au Seigneur : nous voyons l'hostilité des pharisiens (Matt. 12:14, 24 ; 15, 1, 2, 12 ; 16, 1 ; 19, 3 ; 22, 15, 34 à 36), celle des principaux sacrificateurs et des scribes (21:15, 16), celle des principaux sacrificateurs et des anciens (21:23) et celle des scribes et des pharisiens hypocrites, sur lesquels le Seigneur prononce par sept fois le « Malheur à vous » du chapitre 23. Mais dans aucun de ces passages l'opposition et la haine des chefs du peuple ne sont parvenues au degré qu'elles atteignent au chapitre 26. Dans ce chapitre, nous les voyons d'abord — principaux sacrificateurs et anciens du peuple — s'assembler dans le palais de Caïphe, le souverain sacrificateur, et « tenir conseil ensemble pour se saisir de Jésus par ruse et le faire mourir » (v. 3, 4), puis recevoir les propositions de Judas Iscariote auquel ils comptent, leur marché ayant été conclu, trente pièces d'argent pour le leur livrer (v. 14, 15), ensuite envoyer Judas pour se saisir de Jésus, comme cela avait été convenu (v. 47), enfin, assemblés auprès de Caïphe auquel Jésus venait d'être

livré, chercher quelque faux témoignage contre lui (v. 57 à 60). L'état de leur cœur est ainsi pleinement mis en lumière : remplis de haine contre Christ, ils veulent sa crucifixion.

Rien ne nous est dit de l'attitude du souverain sacrificateur pendant le ministère du Seigneur, à part sans doute une exception : Jean 11:49 à 52. Celui qui est appelé « le prince de ton peuple » (Ex. 22:28 ; Actes 23:5) avait à maintenir la loi et les droits de Dieu ; or, nous le voyons, dans les scènes qui se rattachent à la crucifixion, se dresser contre Dieu et contre son Christ. Dans toute l'activité qu'il exerce alors, l'état de son cœur est mis en évidence : il complotte avec les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple (Matt. 26:3), reçoit Jésus qui vient de lui être livré (v. 57), l'interroge et, pour trouver un sujet d'accusation contre lui, l'adjure de dire s'il est « le Christ, le Fils de Dieu » (v. 62, 63), déchire ses vêtements — ce que, semble-t-il, il ne devait pas faire (Lév. 10:6) — et accuse Jésus d'avoir blasphémé parce qu'il a dit être le Christ, le Fils de Dieu et le fils de l'homme, qui un jour apparaîtra en gloire « venant sur les nuées du ciel » (v. 63 à 65).

Il était l'un des douze, choisi par le Seigneur. Ayant cheminé avec Lui, ses affections avaient été touchées — dans une certaine mesure au moins — mais sa conscience n'avait jamais été atteinte, elle s'était même endurcie. Pendant le ministère du Seigneur, il avait sans doute paru être un disciple semblable aux autres, mais au moment où Jésus allait être crucifié, le cœur de Judas est mis à nu. Toutes les apparences font alors place à la terrible réalité !

Judas offre aux principaux sacrificateurs de leur livrer Jésus, mais après avoir d'abord demandé quelle somme d'argent on lui donnerait pour cela (v. 14, 15) — le cœur n'est-il pas serré à une telle pensée ? — puis, au cours du souper, alors que le Seigneur lui montre qu'il est au fait de toutes choses et déclare à ses disciples que l'un d'entre eux va le livrer, Judas — qui a déjà conclu son inique marché avec les principaux sacrificateurs — il ose demander, tout comme les autres disciples : « Est-ce moi, Rabbi ? » (v. 20 à 25) ; enfin avec une grande foule, il vient pour se saisir de Jésus, saluant Celui qu'il baise ensuite avec empressement (v. 47 à 50). Il ajoute l'hypocrisie à son horrible forfait !

Jusqu'ici nous n'avons vu que des personnes hostiles, opposées à Christ et cherchant à le faire mourir. Nous considérerons maintenant une autre classe de personnes, avec leurs défaillances sans doute mais dont le cœur était plein d'amour pour le Seigneur.

Eux aussi, comme Judas, avaient cheminé à la suite du Seigneur. Pierre n'avait-il pas dit à Jésus : « Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi » (Matt. 19:27) ? Il y avait chez eux, malgré leur faiblesse et leurs manquements, un réel attachement à leur Maître ; les circonstances rapportées dans le chapitre 26 de Matthieu manifestent l'état de leur cœur.

Ayant reçu une communication du Seigneur : « Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié » (v. 1, 2), ils ne sont pas à la hauteur de ses pensées au cours de la scène qui se déroule dans la maison de Simon le lépreux : ils ne comprennent pas la portée de l'acte de Marie, accompli en un tel moment, et au lieu de se réjouir de voir leur Seigneur et Maître honoré avant d'aller à la croix, ils s'écrient : « À quoi bon cette perte ? Car ce parfum aurait pu être vendu pour une forte somme, et être donné aux pauvres » et ils « en furent indignés » (v. 8, 9). Cela témoignait de leur inintelligence. — Nous les voyons ensuite interroger le Seigneur au sujet de la pâque, demandant dans quel logis ils devaient préparer ce qui était nécessaire à sa célébration. Ici, leur obéissance est manifeste : « Et les disciples firent comme Jésus leur avait ordonné, et ils apprêtèrent la pâque » (v. 17 à 19). Après quoi, le Seigneur se met à table avec eux pour manger la pâque et, « comme ils mangeaient », institue la cène (v. 20 à 30) — L'un d'eux, Pierre, refuse d'accepter pour lui-même la parole que Jésus leur dit ensuite : « Vous serez tous scandalisés en moi, cette nuit... » et répond : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi ». Quelle folie ! Au devant de quelles amères expériences va le disciple qui croit pouvoir s'appuyer sur son amour pour son Maître ! Mais encore, il entraîne les autres dans ce chemin : « Et tous les

disciples dirent la même chose » (v. 31 à 35). — C'est ensuite la scène de Gethsémané, au cours de laquelle, appelés par le Seigneur, trois disciples — Pierre, Jacques et Jean — vont un peu plus loin que les autres, sans aller toutefois jusqu'au lieu du combat que le Seigneur pouvait seul livrer et qu'il livra seul. En présence de cette scène unique où le Seigneur souffre, par anticipation, la douleur qui l'étreindra à la croix, les trois disciples se laissent gagner par le sommeil : « Et il vient vers les disciples, et il les trouve dormant... » (v. 36 à 46). Que de défaillances de la part de ceux qui pourtant aimaient le Seigneur ! Ne les accablons pas, tels sont nos pauvres cœurs ! — Mais les disciples devaient aller plus loin encore : « Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent » (v. 56). Jésus vient d'être arrêté par Judas, accompagné de la foule, pour être conduit devant le souverain sacrificateur et les chefs du peuple ; les disciples l'abandonnent...

Si avec Judas nous avons la méchanceté et la perversité de la chair — qui n'hésite pas à vendre son Maître pour quelques pièces d'argent — avec Pierre nous avons sa faiblesse, mais liée à un amour ardent et sincère pour le Seigneur. Les différentes circonstances par lesquelles il a été amené à passer durant le ministère du Seigneur nous montrent tout à la fois et cet amour et cette faiblesse. Maintenant, le cœur du disciple va être manifesté jusqu'au fond.

Il l'est en premier lieu dans la circonstance rapportée dans les versets 31 à 35, au cours de laquelle Pierre n'hésite pas à déclarer : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi » ; puis en Gethsémané, où nous voyons plutôt la faiblesse du disciple : il n'a pu « veiller une heure » avec Jésus, lui qui se croyait capable de le suivre en prison et jusqu'à la mort ! (v. 36 à 46). Pierre n'a ni veillé ni prié, bien que le Seigneur y ait exhorté ses trois disciples, aussi n'est-il pas gardé des impulsions de la chair et, mû par son amour pour Celui qu'il croyait pouvoir délivrer de ses ennemis, il tire son épée et emporte l'oreille de l'esclave du souverain sacrificateur (v. 51). Depuis le verset 58 nous avons son attitude dans le palais du souverain sacrificateur, elle aboutit à son douloureux reniement (v. 69 à 75). Tandis qu'il voulait suivre son Maître jusque dans la mort, combien peu il a su imiter ce parfait Modèle : Jésus a prié à Gethsémané, puis il s'est laissé « amener comme un agneau à la boucherie » quand Judas, avec la foule, s'est présenté pour se saisir de lui et, devant le souverain sacrificateur, il a fait la belle confession rapportée au verset 64 ; — tout au contraire, dans ces trois circonstances, Pierre dort, tire son épée et renie le Seigneur ! C'est bien la chair qui dort quand il faudrait veiller, combat quand il faudrait demeurer tranquille et renie le Seigneur au plus fort de l'épreuve. La chute de Pierre a commencé par sa négligence dans le service de la prière ; aussi, en présence de la tentation, la puissance de la communion avec le Seigneur, précédée et entretenue par la prière, font défaut au disciple et il tombe. Chute combien humiliante et douloureuse !

Combien il est doux pour nos cœurs de considérer cette « femme » — Marie de Béthanie — la seule personne qui, dans les différentes scènes retracées dans ce chapitre, ne manifeste aucune défaillance et dont le cœur brûle pour le Seigneur ! Elle l'aime et en a déjà donné des preuves, mais son « amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » ce qui la conduit à « discerner les choses excellentes » (Phil. 1:9, 10). L'acte qu'elle accomplit témoigne de ce qui remplit son cœur ; rien dans sa vie passée n'avait pu en donner un pareil témoignage. « Le fils de l'homme est livré pour être crucifié » (v. 2), les pensées de son cœur sont alors pleinement révélées et le Seigneur pourra dire d'elle : « elle a fait une bonne œuvre envers moi... en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture » (v. 10 à 12). Dans un moment où les foules, les chefs du peuple, Judas montrent toute leur haine contre Christ, où les disciples et Pierre, qui pourtant l'aiment, se révèlent incapables de manifester leur amour par les actes qui convenaient, cette humble femme remplit un service d'une valeur inestimable et, seule, est vraiment à la hauteur des pensées du Seigneur !

Méditons sur ce que le Seigneur a éprouvé en considérant cette femme, sur le prix qu'avait pour Lui un tel témoignage en un tel moment. Il connaissait Marie, il l'avait vue souvent à Béthanie, à ses

pieds pour écouter sa parole ou pour exprimer sa douleur ; peut-être pouvons-nous dire qu'elle était la seule qu'il savait capable de lui donner une telle preuve d'amour au moment où il allait être crucifié. Et il a désiré que le souvenir de cet acte soit pieusement gardé : « en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, on parlera aussi de ce que cette femme a fait, en mémoire d'elle » (v. 13).

Enfin — et c'est bien ce qu'il y a de plus précieux à considérer et à méditer — au travers de toutes les scènes rapportées dans ce chapitre, est manifesté de manière si touchante ce qu'il y a dans le cœur du Seigneur !

Ses paroles disent ce que son cœur a éprouvé dans l'accomplissement de l'acte de Marie (v. 6 à 13). — Ensuite, groupant les siens autour de Lui pour célébrer la dernière pâque qu'il avait « fort désiré » de manger avec eux avant de souffrir, il exerce leur conscience, démasque Judas et, après que le traître est sorti (cf. Jean 13:31), il institue le mémorial de ses souffrances et de sa mort (Matt. 26:20 à 30). Comme il était doux pour son cœur de laisser aux siens un tel souvenir ! En leur donnant la cène c'est son cœur qui parle. Avec grâce, pour les encourager et fortifier leur foi, il leur annonce que si le moment est venu où le berger va être frappé et les brebis dispersées, il ressuscitera et ira devant eux en Galilée. Son cœur pense à ses rachetés, brebis qui vont connaître la dispersion (cf. v. 56), et il veut à l'avance les assurer que s'il doit être crucifié, il sortira vainqueur du tombeau et viendra à leur rencontre. Il veut aussi s'occuper spécialement de Pierre qui, confiant comme il l'était dans son amour ardent pour son Maître, devait aller jusqu'à une chute douloureuse. Quel cœur que le cœur du Seigneur ! (v. 31 à 35) — C'est ensuite la scène de Gethsémané (v. 36 à 46). Il se rend avec ses disciples dans le jardin où il va livrer un terrible combat, mais il prend spécialement avec Lui Pierre, Jacques et Jean. Il va porter en esprit, à ce moment-là en communion avec son Père, l'épreuve à nulle autre pareille qu'il connaîtra à Golgotha durant les trois heures de ténèbres, alors abandonné de son Dieu. Si intense et profonde que soit sa douleur tandis qu'il lutte à genoux et que, dans l'angoisse du combat, sa sueur comme des grumeaux de sang découle sur la terre, il s'occupe encore des trois disciples qu'il eût voulu voir veillant et priant. Au travers des angoisses de Gethsémané, son cœur pense à eux ! — Judas vient avec la foule pour se saisir de Lui et il le baise avec empressement. Cela pourrait-il tarir l'amour de son cœur ? Le Seigneur a une parole pour le traître, parole qui aurait dû, semble-t-il, atteindre son cœur et transpercer sa conscience : « Ami, pourquoi es-tu venu ? ». Cet « ami », ce « pourquoi », ce « venu » : trois mots bien propres à toucher le cœur de celui dont la conscience était trop profondément endurcie pour qu'il renonçât à faire ce à quoi il s'était engagé, et dont il avait reçu à l'avance le salaire « trente pièces d'argent » ! Le Seigneur qui aurait pu avoir, s'il l'avait désiré, plus de douze légions d'anges pour le délivrer, se laisse conduire comme « un agneau à la boucherie » et reprend Pierre qui, dans son énergie charnelle, a sorti son épée du fourreau et coupé l'oreille de l'esclave du souverain sacrificateur. — C'est aux foules qu'il s'adresse ensuite, leur déclarant que « les écritures des prophètes » devaient être accomplies. « Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent ».

Les versets 57 à 68 nous montrent le Seigneur devant Caïphe, les scribes, les principaux sacrificateurs, les anciens et tout le sanhédrin. Alors qu'ils cherchent quelque faux témoignage contre Lui, Jésus garde le silence, il est « comme une brebis muette devant ceux qui la tondent » (És. 53:7). Il déclare seulement, répondant à la question de Caïphe, qu'il est « le Christ, le Fils de Dieu » et il ajoute : « De plus, je vous dis : dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel ». Il est alors accusé de blasphème, déclaré mériter la mort et il est l'objet de la haine, des moqueries et des coups de ceux entre les mains desquels il a été livré. — Le chapitre se termine par la scène du reniement de Pierre. La parole que le Seigneur lui avait dite, et dont il se souvint alors, l'amena à sortir et à pleurer amèrement ; le souvenir de cette parole lui disait maintenant — il ne l'avait pas compris quand elle avait été prononcée — tout ce qu'il y avait pour lui dans le cœur du Seigneur.

Chacun des rachetés de Christ peut dire : Il est le « Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20). Que chacun se pose alors la question : quel effet pratique cela produit-il dans ma vie ? Nous habituons-nous au rappel de la mort de Christ sur la croix d'une manière telle que cela laisserait nos cœurs plus ou moins insensibles ou, au contraire, pouvons-nous le réaliser avec l'apôtre : « ... il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Cor. 5:15) ? C'est l'état de notre cœur qui conditionne notre vie ici-bas. Qu'en est-il de notre cœur, de nos affections pour le Seigneur ?

Un jour l'état des cœurs sera pleinement manifesté. Il le sera pour les incrédules devant le grand trône blanc (Apoc. 20:11 à 15) : les morts seront jugés « selon leurs œuvres », et les œuvres découlent de l'état du cœur (cf. Matt. 15:18 à 20) ; en ce jour-là, « Dieu jugera par Jésus Christ les secrets des hommes » (Rom. 2:16), c'est-à-dire les motifs cachés, les pensées du cœur. Il le sera, pour nous croyants, « devant le tribunal du Christ » où « chacun recevra les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Sans doute n'est-il pas question de condamnation pour le croyant, mais de manifestation et de rétribution. Ce qui sera manifesté et rétribué, c'est ce qui aura été fait ; mais là encore les œuvres témoigneront de l'état des cœurs et tous les mobiles secrets qui, au fond de notre cœur, nous auront fait agir, seront amenés à la lumière. Un croyant ayant été caractérisé par un profond attachement pour le Seigneur, ayant joui de Son amour pleinement manifesté dans les souffrances et la mort de la croix, ayant montré par son obéissance son propre amour pour Celui qui l'a tant aimé, sera heureux de voir alors mises en lumière — tout étant à la gloire de Christ — des œuvres témoignant de ce qu'aura été dans sa vie l'état de son cœur, des œuvres accomplies d'une manière telle que les mobiles des actes pourront supporter la lumière du tribunal. Le Seigneur « manifestera les conseils des cœurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (1 Cor. 4:5).

Une telle manifestation devant avoir lieu, puissions-nous comme l'apôtre réaliser ce qu'il écrit à la suite du passage de 2 Cor. 5 que nous avons cité (v. 11). Combien il est nécessaire de veiller sur l'état de nos cœurs, de « garder notre cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues (ou : les résultats) de la vie » (Prov. 4:23). Les résultats de la vie peuvent être vus déjà présentement, dans une mesure au moins ; ils le seront dans la pleine lumière du tribunal du Christ et témoigneront alors de l'état de notre cœur dans le jour actuel et montreront quels sont les mobiles qui nous auront fait agir.

Sachons trouver dans la contemplation des souffrances de Christ à la croix de puissants motifs pour « renier l'impiété et les convoitises mondaines » et pour « vivre dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:12 à 14). Que toute notre vie — pensées, paroles, actions — montre que notre cœur est occupé et nourri de Christ, rempli de Lui, profondément touché par ses souffrances et sa mort de la croix ! C'est le secret d'une vie à Sa gloire.

## « L'Éternel aime la Droiture »

Ps. 37:28

ME 1972 p. 85

« Le chemin du juste est la droiture » dit le cantique qui sera chanté dans le pays de Juda (És. 26:1, 7). D'autre part, David écrit dans l'un de ses Psaumes : « L'Éternel aime la droiture » (Ps. 37:28).

Conséquent avec ce qu'il exprimait ainsi, David a eu à cœur de réaliser une marche dans la droiture, si même il y a eu quelques défaillances dans sa vie. Après avoir préparé tous les matériaux nécessaires pour la construction du temple, il « bénit l'Éternel aux yeux de toute la congrégation » et déclare notamment : « Et je sais, ô mon Dieu, que tu sondes le cœur, et que tu prends plaisir à la droiture : moi, dans la droiture de mon cœur, j'ai offert volontairement toutes ces choses... » (1 Chron. 29:2 à 5, 10, 17). Ce qu'il avait fait, tout ce qui était vu extérieurement correspondait à ce qu'il y avait dans son cœur ; il avait conscience que Dieu « sonde le cœur » et pouvait par conséquent discerner si les actes accomplis étaient vraiment en accord avec les pensées du cœur. Son fils Salomon, s'adressant à l'Éternel, peut rendre de lui ce beau témoignage : « Tu as usé d'une grande bonté envers ton serviteur David, mon père, selon qu'il a marché devant toi en vérité et en justice, et en droiture de cœur avec toi... » (1 Rois 3:6). Enfin, lorsque la maison de Dieu fut bâtie, l'Éternel apparut à Salomon pour lui dire : « Et toi, si tu marches devant moi comme a marché David, ton père, d'un cœur parfait et en droiture, pour faire selon tout ce que je t'ai commandé, et si tu gardes mes statuts et mes ordonnances, j'affermirai le trône de ton royaume sur Israël à toujours, comme j'ai parlé à David, ton père... » (ib. 9:4, 5) — promesse et encouragement pour Salomon, mais aussi témoignage rendu à David, témoignage ayant plus de valeur encore, puisqu'il venait de l'Éternel, que celui que Salomon avait pu rendre lui-même.

Le livre des Proverbes, qui est de Salomon, nous donne plusieurs enseignements au sujet de la droiture — de cette droiture qui avait caractérisé la marche de David son père. Au début du chapitre 2 sont indiquées les conditions qui doivent être remplies pour discerner « la justice et le juste jugement et la droiture » (v. 9). Dans les quatre premiers versets du chapitre, il y a cinq « si », cinq conditions posées : recevoir les paroles et cacher par devers soi les commandements de Dieu pour rendre son oreille attentive à la sagesse — incliner son cœur à l'intelligence — appeler le discernement — adresser sa voix à l'intelligence — la chercher comme de l'argent, la rechercher comme des trésors cachés. Trois conséquences découlent de la réalisation de ces choses : « alors tu comprendras... tu trouveras... tu discerneras » (v. 5, 9). Tu comprendras la crainte de l'Éternel, tu trouveras la connaissance de Dieu, tu discerneras la justice et le juste jugement et la droiture. Pour être à même de vivre une vie dans la droiture, qui est « le chemin du juste » et que « l'Éternel aime », ayons à cœur de mettre en pratique ce qui est placé devant nous dans ces quatre premiers versets de Proverbes 2 et laissons-nous conduire par Celui qui veut nous enseigner « la voie de la sagesse » et nous diriger « dans les chemins de la droiture » (Prov. 4:11).

Une marche dans la droiture est liée à la crainte de Dieu (cf. Prov. 14:2 : « Celui qui marche dans sa droiture craint l'Éternel »), crainte qui caractérisait les croyants des premiers jours de l'Église — « toute âme avait de la crainte » (Actes 2:43) — et qui marque un résidu pieux dans des jours de ruine : « Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom » (Mal. 3:16). Ce même livre de Malachie nous donne, au chapitre 2, les caractères de Lévi — type de Christ, homme ici-bas : « Mon alliance avec lui était la vie et la paix, et je les lui donnai pour qu'il craignît ; et il me craignit et trembla devant mon nom. La loi de vérité était dans sa bouche, et l'iniquité ne se trouva pas sur ses lèvres ; il marcha avec moi dans la paix et dans la droiture, et il détourna de l'iniquité beaucoup de gens ». « L'Éternel aime la droiture » et, par



ailleurs, le Psaume 147 nous dit que « le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent » (v. 11) ; nous comprenons donc pourquoi le ciel s'est ouvert sur le vrai Lévi, l'homme parfait, le seul homme qui ait pleinement accompli la volonté de Dieu, la voix du Père déclarant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17). Pussions-nous imiter Celui qui a marché tout au long de son chemin dans la droiture et la crainte de Dieu !

Marcher avec droiture, c'est avoir le cœur rempli de la crainte de Dieu, c'est veiller avec soin à ce que toute l'activité extérieure corresponde à l'état du cœur. Manquer de droiture, c'est avoir un comportement de belle apparence peut-être, mais qui n'est pas en accord avec l'état intérieur ; ceux qui nous entourent et ne jugent que d'après les apparences peuvent ne pas se rendre compte de ce désaccord, mais rien n'échappe à Celui qui « sonde le cœur » et « prend plaisir à la droiture » (1 Chron. 29:17). Manquer de droiture, c'est attrister le cœur de Celui qui « aime la droiture » !

Ne pas parler la vérité à son frère (cf. Éph. 4:25), sous les prétextes les plus divers, c'est manquer de droiture. Certes, il convient de parler la vérité avec douceur, avec grâce, et cela demande un exercice avec le Seigneur, qui seul peut donner les paroles qui conviendront ; si nous reculons devant l'exercice et si, dans le désir de ne pas faire de peine à notre frère, nous ne lui disons rien ou, pire encore, nous lui disons ce qui n'est pas selon la vérité, nous manquons de droiture. Nous manquons également de droiture si nous nous exprimons d'une certaine manière en parlant à un frère et de manière différente quand nous nous adressons à un autre, cela peut-être avec un sincère désir de ne faire de peine à aucun d'eux et de maintenir la paix entre les frères ! S'appliquer à satisfaire des hommes, chercher à complaire à des hommes, pour quelque motif que ce soit, cela ne peut être le fait d'un « esclave de Christ » (cf. Gal. 1:10). On ne saurait trop approuver celui qui, animé de bonnes intentions, déploie tous ses efforts pour le maintien de la paix dans l'assemblée — tout cela est selon Dieu — mais si, en vue d'un tel résultat, il agit à la manière des hommes, avec plus ou moins de cette « diplomatie » dont les hommes se glorifient, en fait il manque de droiture. De même, il manque de droiture celui qui s'approprie « le gain acquis par extorsion » ou « prend un présent » (cf. És. 33:15) ; une telle conduite compromet son témoignage personnel dans le monde et, en outre, porte atteinte au témoignage collectif.

Des promesses sont faites à « celui qui marche dans la justice... qui parle avec droiture... ». Littéralement, le passage d'Ésaïe 33 s'applique au moment où le Roi va apparaître « dans sa beauté » et établir son règne glorieux, mais nous pouvons en faire une application à ce qui nous concerne présentement : « Celui qui marche dans la justice, et celui qui parle avec droiture, celui qui rejette le gain acquis par extorsion, qui secoue ses mains pour ne pas prendre de présent, qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre parler de sang et qui ferme ses yeux pour ne pas voir le mal — celui-là demeurera en haut : les forteresses des rochers seront sa haute retraite ; son pain lui sera donné, ses eaux seront assurées. Tes yeux verront le roi dans sa beauté ; ils contempleront le pays lointain » (v. 15 à 17). Ces promesses constituent pour nous, comme pour le peuple terrestre dans un jour à venir, un encouragement à « marcher dans la justice » et à « parler avec droiture ». Que la lecture et méditation de la Parole nous y engage toujours plus et nous fortifie dans ce chemin ! « Mes paroles », dit l'Éternel à son peuple terrestre, « ne font-elles pas du bien à celui qui marche avec droiture ? » (Michée 2:7).

L'Éternel demande trois choses à Israël, à nous aussi : « Et qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu ? » (Michée 6:8). Ayons à cœur de le réaliser pour notre plus grand bien, pour qu'un témoignage fidèle soit rendu et, par-dessus toutes choses, parce que « l'Éternel aime la droiture » !

## Confiance en Dieu

ME 1945 p. 6

La Bible, la Parole, est le Livre qui a été laissé entre nos mains pour le temps du voyage. Elle renferme la réponse à tous les besoins de notre âme et de notre cœur ; édification, exhortation, consolation, nous recevons tout par son moyen. 2 Timothée 3:16, 17 nous dit quel est le but de l'Écriture inspirée de Dieu : enseigner, convaincre, corriger et instruire dans la justice. Mais encore, la Parole ne nous a-t-elle pas été donnée afin que nous mettions notre confiance en Dieu ?

Pour se confier en quelqu'un, il faut d'abord le connaître. La Parole nous fait connaître Dieu, un Dieu d'amour qui nous est révélé dans la Personne et par le don de son Fils. Plus nous le connaissons et mieux nous pourrions nous confier en Lui. Toutes les circonstances de notre vie, ces circonstances qu'Il dirige Lui-même pour les faire concourir à notre bien, devraient avoir un même résultat : nous apprendre à le connaître davantage et, par suite, à nous confier entièrement en Lui. Car l'un est bien la conséquence de l'autre, ainsi que David l'a exprimé : « L'Éternel sera une haute retraite pour l'opprimé, une haute retraite dans les temps de détresse. Et *ceux qui connaissent ton nom se confieront en toi* » (Ps. 9:9, 10). Nous expérimentons ainsi, chemin faisant, ce que les Écritures nous ont dit de Lui et cette connaissance pratique — confirmation de celle que nous a donnée la Parole — devrait toujours nous conduire à la confiance en Dieu.

« Il a établi un témoignage en Jacob, et il a mis en Israël une loi qu'il a commandée à nos pères, pour qu'ils le fissent connaître à leurs fils, afin que la génération à venir, les fils qui naîtraient, les connussent, et qu'ils se levassent et les annonçassent à leurs fils, et *qu'ils missent leur confiance en Dieu* » (Ps. 78:5-7). La Parole n'est-elle pas pour nous — dans une toute autre mesure et sous un autre caractère sans doute — ce qu'était autrefois la loi pour Israël ? Ne renferme-t-elle pas aussi « les paroles des sages », ces paroles au sujet desquelles Salomon peut dire : « *afin que ta confiance soit en l'Éternel*, je te les ai fait connaître à toi aujourd'hui » ? (Prov. 22:19). Ce sont deux passages qui nous confirment dans la pensée que la Parole conduit à une entière confiance en un Dieu pleinement révélé par elle. Qu'elle s'adresse à un inconverti ou à celui qui possède la vie divine, elle est là pour nous inviter à nous confier sans réserve en Celui qu'elle nous fait connaître.

En maints endroits, elle contient à cet égard de pressantes exhortations : « *Confie-toi* de tout ton cœur à l'Éternel », dit encore Salomon dans ce même Livre des Proverbes (3:5). « *Confiez-vous* en l'Éternel à tout jamais » sera-t-il proclamé dans le cantique qui sera chanté dans le pays de Juda (És. 26:4). Et David a écrit dans un Psaume (37:3-7) : « *Confie-toi* en l'Éternel... Remets ta voie sur l'Éternel et *confie-toi* en lui... Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui... », et encore : « *Confiez-vous* en lui en tout temps » (Ps. 62:8).

À côté de ces exhortations — et, en quelque sorte, pour nous engager à mieux les suivre — nous avons des assurances qui sont données, des promesses qui sont faites à tous ceux qui savent se confier en Dieu. Dans le passage d'Ésaïe que nous venons de rappeler, nous lisons ceci : « Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, *car il se confie en toi* ». Une paix parfaite ! N'est-il pas précieux de la connaître et d'en jouir au milieu d'un monde angoissé ? Les croyants hébreux, ayant enduré un grand combat de souffrances et accepté avec joie l'enlèvement de leurs biens, s'étaient en cela confiés en Dieu ; l'apôtre leur écrit : « Ne rejetez donc pas loin *votre confiance*, qui a une grande récompense » (Héb. 10:35). Une grande récompense ! Pensons-nous à ce que nous perdons du fait de notre manque de confiance ? Nous éprouverons cette perte devant le tribunal de Christ. Des fidèles définitivement établis sur la montagne de Sion, après avoir expérimenté au travers de la tribulation que ceux qui s'attendent à Lui ne sont jamais confus, il sera dit : « Ceux qui se *confient* en l'Éternel sont comme la montagne de Sion, qui ne chancelle pas, qui demeure à toujours » (Ps. 125:1). Si David nous adresse les exhortations rappelées (individuelle au Ps. 37,

collective au Ps. 62), c'est bien parce qu'il a pu faire, lui aussi, des expériences telles qu'il a écrit : « Oh ! que ta bonté est grande, que tu as mise en réserve pour ceux qui te craignent, et dont tu uses devant les fils des hommes envers ceux qui se *confient* en toi ! Tu les caches dans le lieu secret de ta face, loin des complots de l'homme ; tu les mets à couvert dans une loge, loin des contestations des langues » — « Le méchant a beaucoup d'afflictions ; mais l'homme qui se *confie* en l'Éternel, la bonté l'environnera » — « Tous ceux qui se *confient* en toi se réjouiront, ils chanteront de joie à toujours, et tu les protégeras » (Ps. 31:19, 20 ; 32:10 et 5:11). Bonté connue : protection assurée au milieu de tous les dangers, car « il est un bouclier à tous ceux qui se *confient* en lui » (Ps. de David. 18:30) ; joie dans le cœur au travers de la souffrance, telle est la part de celui qui met sa confiance en Dieu seul. Aussi la Parole l'appelle-t-elle un bienheureux : « Bienheureux l'homme qui se *confie* en lui ». — « Bienheureux l'homme qui a mis en l'Éternel sa *confiance* » — « Bienheureux l'homme qui se *confie* en toi » (Ps. de David.. 34:8 ; Ps. de David 40:4 ; Ps. 84:12).

« Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité. Béni l'homme *qui se confie en l'Éternel*, et de qui l'Éternel est *la confiance* ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra, et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:5-8). Cet « arbre », c'est Christ lui-même, Christ homme, homme dépendant, homme obéissant, celui qui a pu dire par la bouche du psalmiste (et ce psalmiste c'est encore David !) : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me *confie* en toi » (Ps. 16:1). Il s'est véritablement confié en Dieu comme homme et reste ainsi pour nous le parfait modèle de la confiance parfaite. Se confier en Dieu, c'est refléter quelque chose de Christ.

La Parole nous adresse donc des exhortations. avec les encouragements et les promesses qui les accompagnent ; elle nous présente aussi le divin Modèle qui seul les a réalisés en perfection. Mais une pensée pourrait nous arrêter : les exhortations sont si difficiles à suivre, le Modèle placé devant nous est si grand et nous sommes tellement faibles, notre foi est si petite... Alors, comme pour répondre à l'avance à de semblables objections, Dieu nous retrace dans son Livre la vie d'hommes « ayant les mêmes passions que nous », ayant été caractérisés aussi par des infirmités et des manquements — qui, cependant, ont su honorer Dieu d'une confiance entière et sans réserve. Il nous rappelle ce qu'ils ont été, par quel chemin ils ont dû passer et semble nous dire ensuite : Voilà quelqu'un qui, au travers de tout, a su se confier en moi.

Dans les passages de la Parole que nous avons déjà cités, nous avons remarqué de nombreux psaumes qui sont des psaumes de David, dans lesquels il nous dit qu'il se confie en Dieu (Ps. 16. Et nous pourrions citer encore : Ps. 7:1 ; 11:1 ; 13:5 ; 18:2 ; 25:1 ; 26:1 ; 52:8 ; 55:23 ; 56:3, 4, 11 ; 141:8 ; 143:8), puis nous décrit la part heureuse de ceux qui se confient en Lui (Ps. 5 ; 8 ; 31 ; 32 , 34 ; 40), enfin, nous exhorte à nous confier en Celui qui seul est digne de notre confiance (Ps. 37 ; 62). David est, en effet, un homme qui a mis sa confiance en l'Éternel. S'il a pu le faire, c'est bien parce qu'il le connaissait. N'a-t-il pas écrit : « Ceux qui connaissent ton nom se *confieront* en toi » (Ps. 9:10) ? Lisons le Ps. 23, nous verrons ce qu'il nous dit de son Berger, quels progrès il avait faits dans sa connaissance et dans la jouissance de sa communion. Serait-il possible, connaissant vraiment un tel Berger, de ne pas se confier en Lui ?

Sa confiance en l'Éternel brille tout au long de sa vie, dans la plupart des circonstances qu'il a eu à traverser ; nous en avons la preuve dans les nombreux psaumes que nous venons de citer. Nous pourrions considérer et ces circonstances et ces psaumes un à un, avec le plus grand profit. David ne s'est-il pas confié en Dieu quand il a dû affronter le géant Goliath, ou encore à Kehila, au désert de Ziph, au désert de Maon et même à Tsiklag brûlée par le feu ? Mais nous désirons seulement nous

arrêter sur deux moments de sa vie, particulièrement douloureux pour lui, durant lesquels il s'est confié en Dieu d'une manière bien touchante.

2 Samuel 16 nous présente la première circonstance dont nous aimerions nous occuper. « Et le roi David vint jusqu'à Bakhurim ». Il n'y a jamais un mot de trop dans la Parole ; s'il est écrit « le roi David », c'est bien parce que l'Esprit de Dieu veut attirer notre attention sur le fait qu'il était roi, bien que s'enfuyant de devant Absalom son fils. Où était sa place ? sur le trône. Où était-il ? Pourchassé par un homme de la maison de Saül qui le maudissait et jetait des pierres contre lui, déclarant qu'il était pris dans son propre mal et l'accusant d'être un homme de sang. Et pourtant, David avait refusé de verser le sang de Saül et de s'emparer du royaume par ce moyen, bien qu'il eût pu le faire à deux reprises (1 Sam. 24 et 26).

Au lieu de se révolter, David se confie en Dieu malgré tout. Il accepte les circonstances comme permises et même commandées par Lui, selon ce qu'exprimera plus tard le prophète : « Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée ? N'est-ce pas de la bouche du Très-Haut que viennent les maux et les biens ? Pourquoi un homme vivant se plaindrait-il, un homme, à cause de la peine de ses péchés ? » (Lament. de Jérémie 3:37-39). Aussi il dit à Ahishai : « Oui, qu'il maudisse ; car l'Éternel lui a dit : Maudis David ! » Or, 2 Samuel 19:16-20 nous montre que l'Éternel ne le lui avait pas dit. Mais David savait ce qu'il méritait ; il savait que s'il était injustement accusé par Shimhi, il était par contre coupable sur certains points à l'égard desquels il n'était pas accusé. Il n'avait pas versé le sang pour s'emparer du royaume, mais ne l'avait-il pas fait pour essayer d'effacer la trace de son péché, dans l'affaire d'Urie ? Si Shimhi l'ignorait, Dieu le savait.

David accepte donc les circonstances de la main de Dieu et, se confiant dans sa bonté, il ajoute : « Peut-être l'Éternel regardera mon affliction, et l'Éternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi » (v. 12). Il peut ainsi continuer son chemin en paix, ayant l'assurance que le cœur de Dieu est un cœur d'amour et qu'Il fera tourner en bien la malédiction qui pèse aujourd'hui sur lui.

Nous pourrions aussi cheminer en paix si, dans des circonstances semblables, nous savons mettre notre confiance en Dieu. Nous répéterons avec David les paroles qu'il a pu prononcer « lorsqu'il s'enfuyait de devant Absalom son fils : « Combien sont multipliés mes ennemis... Mais toi, Éternel ! tu es un bouclier pour moi ; tu es ma gloire et celui qui élève ma tête... Je me suis couché et je m'endormirai : je me réveillerai, car l'Éternel me soutient. Je n'aurai pas de crainte des myriades du peuple qui se sont mises contre moi tout autour... De l'Éternel est le salut... » (Ps. 3).

2 Samuel 24 retrace la deuxième circonstance à laquelle nous avons fait allusion. Après avoir procédé au dénombrement de ses hommes de guerre, David traverse encore une douloureuse épreuve, conséquence de son péché. « Le cœur de David le reprit, après qu'il eût dénombré le peuple... » Après... Sans doute l'avait-il déjà repris avant. Mais avant, on ne veut pas écouter. Quand le cœur fait entendre sa voix, on lui impose silence ; la passion parle plus haut et étouffe sa voix. Ensuite, quand le péché est consommé, c'est tout différent : il n'est plus possible de faire taire le cœur.

Ici, David n'a plus besoin du prophète pour l'amener au sentiment de son état de péché. Il déclare lui-même : « J'ai grandement péché ». Il avait dit souvent : « Ô Éternel, ma force » — « L'Éternel est la force de ma vie » — « L'Éternel est ma force et mon bouclier » ou encore : « Toi, tu es ma force » (Ps. 18:1 ; 27:1 ; 28:7 ; 31:4) et même : « Ceux-ci font gloire de leurs chars, et ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel, notre Dieu » (Ps. 20:7). En dénombant ses hommes de guerre, il accomplissait un acte qui démentait de telles paroles. Agir d'une manière qui apporte le démenti à nos paroles, n'est-ce pas un grand péché ?

David se souvenait sans doute des paroles de Nathan : « L'Éternel a fait passer ton péché ». Il espérait en la grâce de Dieu et il pouvait certes le faire, car cette grâce demeure quoiqu'il en soit de nous. Heureux sommes-nous de le savoir ! Mais il y a toujours le jugement gouvernemental de Dieu que nous nous attirons par notre désobéissance. Ayant passé une nuit entière dans la prière, l'humiliation et la confession de son péché, David a entendu au matin les paroles de Gad. Trois choses entre lesquelles il fallait choisir, trois châtiments douloureux : sept années de famine, trois mois de poursuite par ses ennemis ou trois jours de peste ! Grande détresse ! Mais c'est encore pour David une occasion nouvelle de montrer comment il va se confier en Dieu. Il sait qu'il a mérité l'une de ces trois choses — il ne sait laquelle il faut choisir. Ce qu'il désire, c'est « tomber entre les mains de l'Éternel ». Car il sait bien que lorsque Dieu nous frappe en discipline, son cœur souffre avec nous et beaucoup plus que nous. Il connaissait le cœur des hommes, dur et méchant, mais aussi le cœur d'amour du Dieu dans lequel, malgré tout, il plaçait encore sa confiance !

Quel exemple nous est ainsi proposé ! Une telle confiance nous humilie, car David n'avait pas de révélation de Dieu comme un bon et tendre Père. Nous qui le connaissons sous ce caractère, combien mieux devrions-nous savoir nous confier en Lui ! Nous réaliserions ainsi que là se trouve le secret de la force et de la joie, comme nous le disent les deux passages suivants :

« Dans la tranquillité et *dans la confiance* sera votre force » (És. 30:15).

« Voici, l'œil de l'Éternel est sur ceux qui le craignent, sur ceux qui s'attendent à sa bonté, pour délivrer leur âme de la mort et pour les conserver en vie durant la famine. Notre âme s'attend à l'Éternel ; il est notre aide et notre bouclier. Car notre cœur se *réjouira en lui*, puisqu'en son saint Nom nous avons mis *notre confiance* » (Psaume 33:18-21).

Quel enseignement et quels encouragements, pour les jours actuels surtout ! Pussions-nous dire et réaliser, comme David : « ...mais moi, *je me confierai en Toi* » (Ps. 55:23).

## Confiance

ME 1977 p.3

Les caractères du monde sont de plus en plus accentués et préoccupent les hommes du monde eux-mêmes ; nombre d'entre eux, cependant portés à croire que « demain sera comme aujourd'hui, et encore bien supérieur » (És. 56:12), en arrivent à douter et à craindre. Nous croyants, savons bien que ce monde ne va pas vers des jours meilleurs ; mais nous avons, Dieu soit béni, une « bienheureuse espérance » et nous en attendons la réalisation (Tite 2:13) — elle peut être opérée « en un instant, en un clin d'œil » (1 Cor. 15:52). À l'heure où nous écrivons ces lignes, nous ne savons pas si nous verrons étant encore sur la terre se terminer l'année commencée et s'ouvrir celle qui doit suivre. Combien nos cœurs se réjouiraient si la venue du Seigneur avait lieu auparavant, si nous étions ainsi « ravis » à sa « rencontre... en l'air » pour être toujours avec lui ! (1 Thess. 4:16 à 18). Oui, bienheureuse espérance, terme de nos luttes et de nos combats, joie de voir le Seigneur de nos propres yeux, de voir Sa propre joie, de contempler Sa gloire !

Mais nous pouvons rester quelque temps encore ici-bas, si le Seigneur nous y laisse, avoir à connaître peut-être des jours bien difficiles en raison d'une part, de l'état de ce monde et d'autre part, de l'état de la chrétienté et du témoignage — plus exactement, de ceux qui en sont les porteurs. Que de choses exercent nos cœurs et nos consciences, qui ne sont pas à la gloire du Seigneur ! Que de laisser-aller, que de relâchement dans notre marche individuelle et collective ! Tout cela est attristant, humiliant et doit nous amener à nous poser la question : dans quel état le Seigneur nous trouvera-t-il à son retour, dans quel état *me* trouvera-t-il ? Que chacun de nous se pose cette question et qu'elle nous sonde jusqu'au plus profond de nous-mêmes, afin de nous amener à juger devant Dieu tout ce qui n'est pas en rapport avec son caractère et ses voies, de telle manière que, comme Énoch en son jour, nous puissions, avant l'enlèvement, recevoir « le témoignage d'avoir plu à Dieu » (Héb. 11:5).

De quoi demain sera-t-il fait, s'il y a encore des jours à passer ici-bas ? Comme nous désirerions le savoir ! Mais Dieu ne nous en dit rien. Cela fait partie des « choses cachées » qui « sont à l'Éternel » (Deut. 29:29).

Nous avons dans la Parole de précieuses certitudes — nous avons été conduits à en rappeler quelques-unes au commencement de l'année 1976 — certitudes de la foi, dont nous sommes heureux de pouvoir jouir. Mais il est un domaine dans lequel, pour nous, tout est incertitude : demain, que sera pour nous ce jour de demain ? Y aura-t-il encore, pour nous, un demain sur la terre ? Tout cela exerce notre foi. Il nous faut tout remettre entre les mains de Dieu, d'un Dieu qui est notre Père et qui veut s'occuper de nous jusqu'au bout de la course, nous entourant de ses soins fidèles !

Nous pouvons donc regarder en avant avec confiance, la confiance de la foi. Nous possédons les certitudes de la foi, qu'il nous soit donné de manifester, tout au long de l'année qui commence et jusqu'à ce que le Seigneur vienne, l'entière confiance de la foi ! Redisons avec David : « Et maintenant, qu'est-ce que j'attends, Seigneur ? Mon attente est en toi », et encore : « Mais toi, mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui » (Ps. 39:7 ; 62:5). — Nous n'avons pas à nous demander quelles sont, si nous sommes laissés dans ce monde, les circonstances que nous aurons à rencontrer, dans le monde lui-même, dans notre vie individuelle, dans nos familles, dans la vie des assemblées. C'est notre bon et tendre Père qui a la haute main sur tout, qui dirige tout en vue de la manifestation de Sa gloire et de celle de son Fils — en vue de la formation et du bien des siens ! Il prépare tout, dispose tout en vue de tels buts, qu'il atteindra certainement. Nous pouvons être assurés que ce qu'il prépare pour nous, c'est ce qui sera pour notre plus grand bien (cf. Deut. 8:16 ; Rom. 8:28).

Attendons-nous à lui avec confiance ; nous pourrions dire alors avec l'Écriture : « Et jamais on n'a entendu, jamais on n'a ouï de l'oreille, jamais l'œil n'a vu, hors toi, ô Dieu, *ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à lui* » (És. 64:4). — Nous savons ce qu'il a préparé pour notre éternel avenir, et certes cela nous confond et nous prosterne dans l'adoration ; mais aussi, si nous savions ce qu'il a préparé pour nous pour l'année qui commence, pour ce demain rempli d'incertitudes et peut-être de craintes, nos cœurs seraient réjouis ! Nous réaliserions vraiment que « l'attente des justes est une joie » (Prov. 10:28).

Dans ce monde, l'attente est en général très pénible, angoissante parfois ; pour les « justes » — ceux qui ont été justifiés par la mort et la résurrection de Christ — elle est une joie, parce qu'ils n'ont aucun doute quant à l'amour de leur Dieu et Père, quant à sa puissance, quant à ses tendres soins envers eux. Le juste sait que ceux qui s'attendent à Dieu ne seront jamais confus et, à l'avance, il jouit avec bonheur de ce que Dieu accomplira pour lui ; il connaît une joie présente en attendant la joie éternelle : « une joie éternelle sera sur leur tête ; ils obtiendront l'allégresse et la joie ; le chagrin et le gémissement s'enfuiront » (És. 51:11). Cette joie sera la part de « ceux que l'Éternel a délivrés » et si cela peut être dit de ceux qui formeront le peuple terrestre, à combien plus forte raison de ceux qui constituent le peuple céleste !

Attendons-nous au Seigneur et attendons-le ! « Et je m'attendrai à l'Éternel... et je l'attendrai » (És. 8, 17). En l'attendant, en attendant le jour où sera goûtée la « joie éternelle », que déjà tout au long de cette année et jusqu'à son glorieux retour, il nous soit donné d'éprouver que « l'attente des justes est une joie » !

Toi seul es notre attente,  
Ô notre Rédempteur !  
Et notre âme contente  
Trouve en toi son bonheur.

## « Ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à Lui »

Ésaïe 64:4

ME 1980 p.3

Sans doute ce verset, cité en 1 Corinthiens 2:9, s'applique-t-il en premier lieu à ce que « la sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée » (ib. 7), avait préparé de toute éternité pour l'homme perdu qu'Il voulait sauver « par la grâce, par la foi » (Éph. 2:8), pour ceux qu'Il voulait racheter afin de constituer l'Assemblée, épouse de Christ, les introduisant un jour dans le ciel même pour y goûter un éternel bonheur.

Mais nous pouvons le considérer aussi en rapport avec les circonstances que nous avons à rencontrer durant notre pèlerinage ici-bas. Nous sommes parfois préoccupés en pensant au chemin qui est devant nous ; bien souvent nous sommes inquiets, redoutant des jours difficiles, notre foi est en danger de défaillir et peut-être même le découragement nous gagnerait-il... Nous perdons de vue alors que nous sommes entre les mains d'un Dieu bon et fidèle — Sa fidélité est « de génération en génération » (Ps. 100:5 ; 119:90) comme aussi sa miséricorde (Luc 1:50) — entre les mains d'un Dieu qui a « préparé » ce qu'il sait bon, utile et profitable pour « celui qui s'attend à lui ». Si nous savions nous attendre à lui avec une pleine et entière confiance, nous ferions l'expérience que « l'attente des justes est une joie » (Prov. 10:28), nous nous réjouissons pleinement en pensant à ce que Dieu, dans sa sagesse et son amour, a « préparé » pour nous. Nous dirions avec le Psalmiste : « Et maintenant, qu'est-ce que j'attends, Seigneur ? *Mon attente est en toi* » (Ps. 39:7) et encore : « Mais toi, mon âme, *repose-toi paisiblement sur Dieu ; car mon attente est en lui* » (Ps. 62:5), les deux psaumes composés par David.

Nous désirerions considérer, parmi bien d'autres qui pourraient aussi arrêter notre attention, deux exemples — un dans l'Ancien Testament, l'autre dans le Nouveau — nous montrant comment Dieu prépare pour les siens ce qui dépassera même leurs espérances.

D'abord, celui de Jacob. Il « aimait Joseph plus que tous ses fils » ; tout au contraire, les frères de Joseph « le haïssaient, et ne pouvaient lui parler paisiblement ». Emportés par cette haine, « ils vendirent Joseph pour vingt pièces d'argent aux Ismaélites ; et ceux-ci emmenèrent Joseph en Égypte ». Pour expliquer son absence à leur père, ses frères « prirent la tunique de Joseph, et tuèrent un bouc, et plongèrent la tunique dans le sang... et la firent parvenir à leur père, et dirent : Nous avons trouvé ceci ; reconnais si c'est la tunique de ton fils, ou non. Et il la reconnut, et dit : C'est la tunique de mon fils ; une mauvaise bête l'a dévoré... Et Jacob déchira ses vêtements... et mena deuil sur son fils plusieurs jours... Et son père le pleura » (Gen. 37:2 à 35). — Puis vint le jour où « il y eut famine dans tous les pays ; mais dans tout le pays d'Égypte il y avait du pain » (ib. 41:54). Jacob envoie alors ses fils en Égypte, sauf Benjamin, « car il disait : De peur qu'un accident ne lui arrive ! » (ib. 42:1 à 4).

À la suite des circonstances rapportées dans les chapitres 39 à 41 du livre de la Genèse, Joseph occupait en Égypte une position élevée. Le Pharaon ne lui avait-il pas dit : « Puisque Dieu t'a fait connaître tout cela, personne n'est intelligent et sage comme toi. Toi, tu seras sur ma maison, et tout mon peuple se dirigera d'après ton commandement ; seulement quant au trône, je serai plus grand que toi... Vois, je t'ai établi sur tout le pays d'Égypte » ? (ib. 41:39 à 41). — Lorsqu'ils arrivèrent en Égypte, Joseph reconnut ses frères ; « et eux ne le reconnurent pas » (ib. 42:8). Dans son cœur il leur avait pardonné, mais il ne pouvait se faire connaître à eux et leur déclarer son pardon tant qu'il n'y avait pas chez eux l'expression d'une sincère et profonde repentance (cf. Luc 17:3). C'est en vue de l'accomplissement de ce travail en eux qu'il garde Siméon, demandant à ses frères de revenir avec Benjamin. Quel moment douloureux pour Jacob quand il est mis au courant d'une telle demande ! Il



dit alors à ses dix fils : « Vous m'avez privé d'enfants : Joseph n'est plus, et Siméon n'est plus, et vous voulez prendre Benjamin ! Toutes ces choses sont contre moi » (Gen. 42:36). Il n'est certes pas décidé à laisser aller Benjamin ! — Il ignorait alors — et même un peu plus tard, lorsque, la famine continuant à peser sur le pays, il doit dire à ses fils : « Et prenez votre frère, et levez-vous, retournez vers l'homme ; et le Dieu Tout-puissant vous fasse trouver compassion devant l'homme, afin qu'il renvoie votre autre frère, et Benjamin ! Et moi, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé » (ib. 43:13, 14) — il ignorait alors ce que Dieu avait « préparé » pour lui. S'il avait pleinement compté sur Dieu, s'il s'était « attendu à lui », il n'aurait certes pas dit : « Toutes ces choses sont contre moi » !

Ce que Dieu avait « préparé » pour lui, c'était sa rencontre avec Joseph ! En vérité, cela dépassait toutes ses espérances... « Et Joseph attela son char, et monta à la rencontre d'Israël, son père, en Goshen. Et il se montra à lui, et se jeta à son cou, et pleura longtemps sur son cou. Et Israël dit à Joseph : Que je meure à présent, après que j'ai vu ton visage, puisque tu vis encore » (ib. 46:29, 30). — Jacob, après cent trente années d'épreuves douloureuses, de disciplines parfois sévères, allait vivre les dix-sept dernières années de sa vie avec tous ses enfants, bénir Joseph et ses fils (ib. 48:13 à 22) et prononcer les paroles prophétiques rapportées au chapitre 49. Combien merveilleux était ce que Dieu avait « préparé » pour lui !

Un autre exemple, celui de Marie de Magdala. Combien elle aimait le Seigneur ! D'elle, il avait « chassé sept démons » (Marc 16:9) ; elle avait été heureuse de pouvoir le suivre dans son sentier, de l'assister de ses biens (Luc 8:1 à 3). Elle était venue au sépulcre, après qu'il avait été crucifié et mis dans le tombeau ; elle était venue avec d'autres femmes, « apportant les aromates qu'elles avaient préparés ». Certes, elle n'aurait pas dû chercher « parmi les morts celui qui était vivant », oubliant ses paroles : « Il faut que le fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, et qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour » (Luc 24:1 à 10). — En présence des anges, alors que ceux auxquels ils apparaissent sont généralement bouleversés, le cœur de Marie de Magdala ne peut être détourné de la personne de Jésus ! Elle aimait profondément le Seigneur et tandis que Pierre et Jean s'en étaient retournés chez eux, elle « se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait » (Jean 20:1 à 11). Marie pleure parce qu'elle est dans l'ignorance de ce que Dieu a fait. Aurait-elle pleuré si elle avait su ce qu'il avait « préparé pour elle » ? Certainement pas. C'est à elle que Jésus devait apparaître « premièrement » (Marc 16:9). Elle avait cherché parmi les morts Celui qui était vivant... Elle n'avait qu'à se « tourner en arrière » pour voir Jésus qui était là (Jean 20:14). Il ne fait aucun reproche à Marie, Il vient à elle parce qu'il sait ce qui se passe dans son cœur et c'est à elle qu'il confie ce précieux message, tant de fois rappelé depuis lors et qu'elle devait délivrer aux disciples avant leur rassemblement du premier jour de la semaine : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (ib. 17, 18).

On a parfois posé la question : pourquoi le Seigneur a-t-il chargé de ce message, de cette mission, Marie de Magdala plutôt que Marie de Béthanie qui, elle, a aimé le Seigneur « en connaissance et toute intelligence » (cf. Phil. 1:9), qui n'est pas venue chercher parmi les morts celui qui était vivant et qui a eu le privilège de répandre à ses pieds le « parfum de nard pur de grand prix », parfum gardé « pour le jour de sa sépulture » (Jean 12:3, 7) ? — La Parole ne nous le dit pas, mais il est certain que le Seigneur ne s'est pas trompé, ne pouvait pas se tromper. Il a apprécié l'amour de Marie de Magdala, il a vu ses larmes... ces larmes ont touché son cœur. — Mais Marie de Magdala n'aurait pas pleuré si elle avait su tout ce qui était « préparé » pour elle. Que de fois nous pleurons, alors que si nous savions ce que Dieu a « préparé » pour nous, notre attente serait une joie !

« Celui qui s'attend à lui » ! Nous pouvons bien demander, comme les disciples autrefois : « Augmente-nous la foi » (Luc 17:5).

Si le Seigneur n'est pas venu auparavant, une année nouvelle va s'ouvrir. Que va-t-elle nous apporter ? Nous ne le savons pas. Mais ce que « nous savons » c'est « que toutes choses travaillent

ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28). N'ayons donc aucune crainte ! Qu'au contraire une pleine confiance remplisse notre cœur ! Soyons pleinement assurés que ce que Dieu a « préparé » pour nous est pour notre plus grand bien. Il nous aime toujours — son amour ne change pas et ne peut pas changer — de ce même amour pleinement manifesté quand il a donné pour nous son Fils : Il « n'a pas épargné son propre Fils », Il « l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi librement, de toutes choses avec lui ? » (ib. 32). Rappelons encore ce que ce même chapitre nous enseigne : il y a une Personne divine dans le ciel, Christ, « qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous » (v. 34), et il y a une Personne divine sur la terre, le Saint Esprit, habitant dans le croyant et dans l'Assemblée, qui « nous est en aide dans notre infirmité », qui « intercède par des soupirs inexprimables », qui « intercède pour les saints, selon Dieu » (v. 26, 27). Et il y a Dieu le Père, qui « est pour nous » ; l'apôtre peut ajouter : « qui sera contre nous ? » (v. 31). —Ayant un tel secours divin, assurés que Dieu a « préparé » ce qu'il y a de meilleur pour nous, avançons dans une pleine paix, nous « attendant à lui », jusqu'à l'heureux moment, si proche sans doute, où le Seigneur réalisera Sa précieuse promesse et nous introduira dans la maison du Père où Il a préparé nos places !

Garde nous dans ta paix durant notre voyage,  
Jusqu'au jour bienheureux où, loin de tous les maux,  
Nous goûterons ensemble un bonheur sans nuage,  
Introduits par Jésus dans l'éternel repos.

## Certitudes

ME 1976 p.3

Pour le passé, le présent, l'avenir, la foi possède de précieuses certitudes et elle est appelée à en jouir.

« Nous, *nous savons* que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères » (1 Jean 3:14).

Alors que nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés » (Éph. 2:1), nous possédons maintenant la vie de Dieu, la vie éternelle, par la foi en Christ et en son œuvre : « Dieu nous a donné la vie éternelle ; et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. — Je vous ai écrit ces choses afin que *vous sachiez* que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean 5:11 à 13). Nous sommes donc « passés de la mort à la vie », c'est une certitude et nous avons un triple témoignage : 1° notre propre esprit — 2° le Saint Esprit : « *L'Esprit lui-même* rend témoignage *avec notre esprit*, que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8:16) — 3° l'amour que nous avons pour les enfants de Dieu, frères et sœurs en Christ (1 Jean 3:14).

L'amour fraternel est l'un des fruits de la nouvelle nature, celle du Dieu d'amour. Aimer les frères est un devoir, c'est aussi un privilège ; en dehors de toutes les bénédictions qui se rattachent à la manifestation de cet amour, il y a pour le cœur du racheté l'assurance de ce fait : puisqu'il aime ainsi, il est un enfant de Dieu, il est « passé de la mort à la vie ».

Comment cet amour fraternel peut-il et doit-il être manifesté ? La 1ère épître de Jean nous enseigne que l'obéissance est liée à l'amour, que l'amour et l'obéissance sont deux caractères essentiels de la vie nouvelle. C'est donc en obéissant à la Parole que nous montrerons que nous aimons les frères et il n'est pas de véritable amour en dehors du chemin de l'obéissance, ainsi d'ailleurs que l'apôtre le dit un peu plus loin : « Par ceci *nous savons* que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (5:2).

La 1ère épître de Jean nous donne, tout au long, des certitudes : l'expression « nous savons » (ou « nous saurons », 3:19) s'y trouve quatorze fois (2:3, 5, 18 ; 3:2, 14, 19, 24 ; 4:13 ; 5:2, 15 — 2 fois — 18, 19, 20).

« *Nous savons* que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos » (Rom. 8:28).

Notre passé est à jamais réglé. Certitude d'une valeur infinie ! Mais nous avons à connaître les difficultés du désert, les « souffrances du temps présent » (ib. 18). Que d'épreuves, dont certaines particulièrement douloureuses, que d'exercices pour les rachetés du Seigneur ! Au travers de tout cela, la prière est pour nous une ressource de valeur inestimable.

Sans doute y a-t-il à cet égard quelque chose que « nous ne savons pas », qui tient à notre infirmité, à notre peu de discernement spirituel : « *nous ne savons pas* ce qu'il faut demander comme il convient » (ib. 26), ce qui ne veut pas dire que nous ne savons pas exprimer des demandes, mais que nous ne savons pas discerner ce qui est en accord avec ce que Dieu désire pour nous. Il nous donne alors un double encouragement : d'une part, l'Esprit qui habite en nous « nous est en aide dans notre infirmité... intercède par des soupirs inexprimables... intercède pour les saints, selon Dieu » (ib. 26, 27) et d'autre part, il y a pour la foi une heureuse certitude : « *nous savons* que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu » (ib. 28). — « *Toutes choses* »,

l'expression ne comporte aucune exception : il n'est pas une circonstance de notre vie dont Dieu ne se serve pour nous faire « du bien à la fin » (Deut. 8:16). Avec de telles promesses, nos cœurs ne devraient-ils pas être gardés dans une pleine paix au travers de toutes les difficultés du chemin et de toutes les souffrances qu'elles peuvent entraîner ? Nous ne comprenons pas toujours pourquoi Dieu les permet et quel but il se fixe en cela mais, quoi qu'il en soit, nous pouvons toujours nous reposer sur lui avec l'entière confiance de la foi, nous répétant sans cesse ce verset 28 de Romains 8, que nous connaissons si bien mais que, dans la vie pratique, nous perdons de vue si souvent !

Des sujets d'exercice et de tristesse, qui de nous n'a les siens ? Mais nous devrions nous décharger entièrement de tout ce qui est pour nous un motif d'inquiétude, ainsi que la Parole nous y exhorte :

« *Ne vous inquiétez de rien* », nous donnant en même temps le moyen de réaliser cette exhortation : « *mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces* ». Et la promesse divine s'accomplira certainement : « la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). — Nous devrions également nous débarrasser de tous nos soucis, si nombreux soient-ils : « Rejetant sur lui *tout votre souci*, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7). Que d'expressions, dans ces divers passages, qui ne comportent aucune exception !

Si nous réalisions pratiquement les exhortations rappelées de Phil. 4 et 1 Pierre 5, inquiétudes et soucis ne seraient ni dans nos cœurs ni sur nos lèvres ! Lorsque nous avons tout remis entre les mains de notre bon et tendre Père, nous confiant pleinement en lui, pourrions-nous avoir souci ou inquiétude ? Bien au contraire, « la paix de Dieu... garde nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus » !

C'est l'apôtre Paul qui nous invite à n'avoir aucune inquiétude, tandis que l'apôtre Pierre nous exhorte à n'avoir pas de souci. La Parole retrace le chemin de l'un et de l'autre : que de circonstances au travers desquelles ils auraient pu avoir inquiétude et souci ! Mais dans les moments les plus difficiles — lorsque Pierre était dans la prison où l'avait fait enfermer Hérode, livré « à quatre bandes de quatre soldats chacune, pour le garder, voulant, après la Pâque, le produire devant le peuple » (Actes 12:1 à 6) ; lorsque Paul était dans la prison de Philippes, lorsque les Juifs « cherchaient à le tuer », ou encore, lorsqu'il était sur le navire en route pour l'Italie (ib. 16 ; 21:31 ; 27) — dans les moments les plus difficiles, disons-nous, l'un et l'autre de ces deux apôtres regardaient vers Celui qui seul pouvait les secourir et qui l'a fait si merveilleusement. De sorte que les expériences qu'ils ont vécues leur permettent de nous adresser les exhortations que nous venons de rappeler. Qu'il nous soit accordé d'imiter leur exemple, n'oubliant pas que Dieu a « soin de nous » et veut nous garder dans sa paix !

« Car *nous savons* que si notre maison terrestre, qui n'est qu'une tente, est détruite, nous avons un édifice de la part de Dieu, une maison qui n'est pas faite de main, éternelle, dans les cieux » (2 Cor. 5:1).

Si nous avons des certitudes pour le passé et pour le présent, nous en avons aussi pour l'avenir. — Nous sommes présentement dans « une tente », dit l'apôtre, dans un corps qu'il appelle « le corps de notre abaissement », qui va être, à la venue du Seigneur, « transformé » en un corps glorieux, conforme à celui de Christ, Homme glorifié (Phil. 3:20, 21) ; c'est pourquoi l'apôtre écrit : « *nous avons un édifice de la part de Dieu...* ». Dans notre corps d'infirmité, nous souffrons de bien des manières, et combien grandes sont ces souffrances pour tant de croyants ! Prenons courage, le Seigneur nous dit : « Oui, je viens bientôt » ; alors, « en un instant, en un clin d'œil nous serons changés » (1 Cor. 15:52).

C'est dans un monde dont Satan est le chef que nous cheminons et que nous allons commencer une nouvelle étape, si la patience du Seigneur dure encore. Les hommes de ce monde savent sans doute beaucoup de choses en bien des domaines, mais l'homme loin de Dieu ne sait ni d'où il vient, ni où il va. En fait, il ne sait rien du passé, rien de l'avenir, si peu du présent... Apprécions toujours mieux et avec toujours plus de reconnaissance la part qui est la nôtre, pour le passé, le présent et l'éternel avenir ! Avec l'Écriture inspirée, nous pouvons répéter : « nous savons ». Que les trois « nous savons », sur lesquels est arrêtée notre attention au début de cette année nouvelle, soient devant nous un jour après l'autre, afin que nous soyons conduits à manifester, par l'amour et l'obéissance, les caractères de la vie que nous possédons en Jésus — afin que nos cœurs, quelles que puissent être les circonstances que nous aurons à traverser, débarrassés d'inquiétude et de souci, jouissent d'une pleine paix, en attendant la réalisation de la bienheureuse espérance !

## Car Lui-Même a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5)

ME 1981 p.3

Objet de la haine d'Ésaü son frère, béni par Isaac son père, Jacob s'en va à Charan ; et dans le lieu où il décide de passer la nuit, l'Éternel lui apparaît et lui déclare notamment : « Et voici, je suis avec toi ; et je te garderai partout où tu iras et je te ramènerai dans cette terre-ci, car je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit » (Gen. 28:15). C'est à Béthel (maison de Dieu) que Jacob entendit de telles paroles, que de telles promesses lui furent faites.

Le peuple de Dieu, arrivé au terme de son voyage à travers le désert entend les paroles de Moïse, qui s'adressent « à tout Israël » : « Je suis aujourd'hui âgé de cent vingt ans, je ne puis plus sortir et entrer ; et l'Éternel m'a dit : Tu ne passeras pas ce Jourdain. L'Éternel, ton Dieu, lui-même va passer devant toi ; c'est lui qui détruira ces nations devant toi, et tu les dépossèderas. Et l'Éternel les livrera devant vous, et vous leur ferez selon tout le commandement que je vous ai commandé. *Fortifiez-vous et soyez fermes*, ne les craignez pas, et ne soyez point épouvantés devant eux ; car c'est l'Éternel, ton Dieu, qui marche avec toi ; *il ne te laissera pas et il ne t'abandonnera pas* » (Deut. 31:1 à 6). Ensuite, Moïse s'adresse, non plus « à tout Israël » mais à Josué seulement, avec les mêmes paroles et lui faisant les mêmes promesses : « *Il ne te laissera pas et il ne t'abandonnera pas : ne crains point, et ne t'effraye point* » (Deut. 31:7, 8).

Après la mort de Moïse, c'est l'Éternel Lui-même qui parle à Josué pour lui dire : « Comme j'ai été avec Moïse ainsi je serai avec toi : *je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point. Fortifie-toi et sois ferme*, car toi tu feras hériter à ce peuple le pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner. Seulement fortifie-toi et sois très ferme... » (Josué 1:5 à 7).

Plus tard. David s'adresse à son fils Salomon, alors qu'il va monter sur le trône pour bâtir la maison de l'Éternel : « *Fortifie-toi, et sois ferme*, et agis ; ne crains point, et ne t'effraye point ; car l'Éternel Dieu, mon Dieu sera avec toi : *il ne te laissera point et ne t'abandonnera point*, jusqu'à ce que soit achevé tout l'ouvrage du service de la maison de l'Éternel » (1 Chron 28:20).

Dans le Nouveau Testament, nous retrouvons cette promesse : « ... *Car lui-même a dit : Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point* » (Héb. 13:5).

Combien une telle promesse, faite et confirmée si souvent, est de nature à réjouir nos cœurs et à nous encourager dans le chemin qui conduit à la Maison ! Une année vient de se terminer, tout au long de laquelle nous avons pu connaître les uns et les autres des circonstances bien difficiles... Et que sera le chemin que nous aurons à parcourir demain, s'il y a pour nous un demain ici-bas ? Au travers de tout, une telle promesse — « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » — est douce à nos cœurs et de nature à fortifier notre faible foi. Que sans cesse ces mots se fassent entendre à nos oreilles, et surtout à nos cœurs !

Jamais Dieu ne délaisse  
Qui se confie en Lui ;  
Si le monde m'opprime,  
Lui-même est mon appui.  
Ce Dieu bon et fidèle  
Garde en sa paix les siens  
Pour la vie éternelle,  
Et les comble de biens.



## CROÎTRE DANS SA CONNAISSANCE

ME 1944 p. 283

Par grâce, il nous a été accordé de « discerner le Fils » et de croire en Lui. Nous avons ainsi la vie éternelle, c'est la volonté du Père ! (Jean 6:40). C'est ensuite le désir du cœur du Père de nous amener à fixer les yeux sur Jésus et à faire des progrès dans la connaissance de sa Personne.

L'apôtre Paul exprime, dans l'épître aux Philippiens, ce à quoi aspire le chrétien : « Le connaître, Lui » (3:10). Il nous montre ce que doit être sa seule préoccupation : chercher à connaître Christ, fixer sur Lui ses regards, faire de Lui le seul objet de son cœur. Dans le chap. 8 de l'épître aux Romains, il définit la position du nouvel homme, il la rappelle dans le chap. 3 de l'épître aux Philippiens « trouvé en Lui » (v. 9), il nous expose en outre ce que doit être la marche pratique qui convient à un tel homme. Cette épître n'est cependant pas une théorie, la description d'une marche proposée, mais qu'il est plus ou moins difficile de réaliser : l'apôtre l'a réalisée lui-même. Et il faut bien remarquer que dans cette épître (comme aussi dans les deux épîtres aux Thessaloniens et dans l'épître à Philémon) il ne prend pas le titre d'apôtre. Nous aurions pu penser, un effet, que seul un apôtre pouvait manifester de tels caractères dans la vie pratique. Mais non, c'est un croyant, un « esclave de Jésus Christ » qui est devant nous comme exemple de la vie d'un chrétien, nous présentant la marche d'un homme céleste à travers ce monde. Il nous dit quelle est sa position : en Christ — son objet : connaître Christ — son espérance : être rendu semblable à Christ. Notre position est parfaite en vertu de l'amour de la croix, notre espérance aura sa pleine réalisation : nous Lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est. Mais quel est notre seul objet : est-ce bien de connaître Christ ?

Lorsque l'apôtre Pierre termine sa deuxième épître, il nous adresse cette exhortation : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (3:18). Ce sont ses dernières paroles, les dernières qui nous aient été conservées ! Nous avons tous le souvenir des dernières paroles qui nous ont été dites par des êtres chers, alors qu'ils arrivaient au bout de la course. Quel prix elles ont pour nous ! Elles sont ineffaçables de notre souvenir. Ne devrait-il pas en être de même pour celles qui nous ont été adressées par l'apôtre Pierre, alors que sa carrière était tout près de son terme ?

S'il peut ainsi nous exhorter à croître dans la grâce et dans la connaissance de Christ, s'il veut fixer dans notre pensée cette chose importante par-dessus tout, n'est-ce pas parce qu'il en avait réalisé lui-même toute la nécessité et toute la valeur ? Combien il est instructif de suivre les diverses étapes de la vie de l'apôtre, telles qu'elles nous sont retracées dans les Évangiles ! Nous y verrons quels progrès Pierre a été amené à faire dans la connaissance de la personne du Seigneur Jésus.

Tout d'abord — et c'est bien par là qu'il faut commencer — il a appris à le connaître comme Sauveur. Tandis qu'il était occupé à laver ses filets, sur les rives du lac de Génésareth, le Seigneur monte dans sa nacelle et le prie, en premier lieu, de s'éloigner un peu de terre, puis, après qu'il eût enseigné les foules, de « mener en pleine eau ». Là, Il va se révéler à Simon en même temps qu'Il l'amènera à se connaître lui-même. Cette double connaissance est exprimée dans les paroles prononcées aux genoux de Jésus : « Seigneur, retire-toi de moi ; car je suis un homme pécheur ». Le Seigneur ne se retirera pas. Bien au contraire, Il a une parole qui remplira de paix le cœur de Simon et apaisera sa conscience angoissée : « Ne crains pas... » Quelle connaissance que celle de la personne du Sauveur par une âme qui a été amenée au sentiment de son état de péché ! Elle nous conduit à tout quitter pour Le suivre. Le cœur a trouvé un objet ! (Luc 5:1-11).



Dans le chemin dans lequel Il nous engage ainsi à Sa suite, toutes nos circonstances seront dirigées par Lui pour nous faire progresser dans Sa connaissance. Ce fut le cas pour Pierre.

Avec les autres disciples (Matt. 14), sur l'ordre du Seigneur, Pierre est monté dans une nacelle pour passer à l'autre rive. Mais le vent est contraire et la tempête fait rage. Lorsqu'à la quatrième veille de la nuit, Jésus vient vers eux, marchant sur la mer, ils sont troublés et disent : « C'est un fantôme ». Mais Jésus est là pour calmer les craintes et les angoisses des siens : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur ». Qu'il est doux de le connaître sous ce caractère ! Sympathie précieuse de son cœur toujours prêt à nous encourager par sa présence et à nous reconforter avec des paroles qui nous font du bien ! Pierre connaîtra plus encore que Sa sympathie : la puissance de Son bras ! Son désir est d'aller vers Jésus. Il est le but qu'il souhaite atteindre, car c'est vers Lui que son cœur est attiré. Et s'il y a des difficultés, il sait que sa parole est suffisante pour les vaincre : il a déjà expérimenté l'autorité de cette parole dans la scène de Luc 5:1-11. Aussi, il peut dire avec confiance : « Seigneur, si c'est Toi, commande-moi d'aller à Toi sur les eaux ». Quand le Seigneur a dit : viens ! Pierre quitte la nacelle — seul endroit d'apparente sécurité sur cette mer tourmentée — sans aucune crainte. Les yeux fixés sur Jésus, il a ainsi la puissance de marcher sur les eaux pour aller jusqu'à Lui. De même que lui, le croyant peut dominer les circonstances s'il sait détourner ses regards d'elles et les diriger vers Jésus seul. Pierre commence à enfoncer lorsqu'il regarde aux vents et à la mer. Quel avertissement pour nous ! Dans les difficultés, la seule chose à ne pas perdre de vue est précisément la seule que nous oublions : la puissance de notre Dieu. Mais au travers de notre faiblesse et de notre manque de foi, nous apprenons à connaître le Seigneur dans sa puissance et dans son amour — nous apprenons à le connaître comme Celui dont Darius pouvait dire : « Il sauve et Il délivre ! » (Daniel 6:27).

À l'appel de Pierre, Jésus « étendant la main le prit... » (Matt. 14:22-33). Il n'a eu qu'à étendre la main ! C'est donc que Pierre était tout près d'arriver : un instant de foi de plus et il n'aurait pas enfoncé. Regarderons-nous aux circonstances alors que nous sommes si près d'atteindre le but ? — quoiqu'il en soit, si notre faiblesse est grande, si notre foi est petite, si nous sommes souvent en danger de commencer à enfoncer, le Seigneur reste le même ! Il se fait connaître à nous comme le Sauveur toujours fidèle, prêt à nous secourir et à nous tirer hors des eaux.

Une nouvelle circonstance (Matt. 16:13) permettra à Pierre de connaître le Seigneur Jésus sous un autre caractère : ce qu'Il est en lui-même, le Christ, le Fils du Dieu vivant. C'est le Père qui le lui a révélé et le Seigneur ajoute qu'Il est le fondement sur lequel l'assemblée sera bâtie. Bâtie sur ce roc, les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle ! Le fondement de l'assemblée est dans le ciel, au-delà des portes du hadès, c'est ce qui lui donne son caractère céleste. Le croyant est une pierre de cet édifice.

Sur la montagne de la transfiguration, Pierre fera de nouveaux progrès dans « la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ » : il le contempera comme Celui qui est tout à la fois le centre de la gloire du ciel et le Fils bien-aimé du Père, objet de ses délices éternelles. Il verra alors où aboutit le chemin qui commence à la croix (Matt. 16:21-28). Il apprendra aussi, sur cette montagne, que des hommes sont associés au Fils de l'Homme dans sa gloire. Puis, dans la nuée, il se trouvera dans le lieu même de la communion — communion avec le Père au sujet de son Fils ! (Matt. 17:1-8).

Après que Pierre a répondu inconsidérément aux receveurs des didrachmes, le Seigneur l'a amené à dire que les rois de la terre reçoivent des impôts des étrangers et non de leurs fils, Jésus ajoute : « Les fils en sont donc exempts. Mais afin que nous ne les scandalisions pas, va-t'en à la mer, jette un hameçon, et prends le premier poisson qui montera ; et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le leur pour moi et pour toi ». Il associe Pierre à Lui-même dans sa position de fils ! (Matt. 17:24-27).

Plus tard, Pierre apprendra encore à connaître Christ comme souverain Sacrificateur, sous les deux grands aspects de Sa sacrificature : celle qu'Il exerce pour nous devant Dieu (Héb. 7:25) et celle en vertu de laquelle Il vient nous apporter le secours au moment opportun (Héb. 4:14-16). Le premier côté nous est présenté en Luc 22:31, 32. Pierre ne sait pas encore par quel chemin il aura à passer, mais le Seigneur le sait. À l'avance, Il a prié pour son disciple ! Nous ne savons pas non plus, bien souvent, quelles sont les circonstances qui seront devant nous, mais qu'Il est précieux d'entendre le Seigneur nous dire à chacun : « J'ai prié pour toi ! » Heureux ceux qui le connaissent comme Celui qui intercède en leur faveur ! Il y a, dans sa sacrificature, ce précieux côté : au moment du besoin, Il vient au devant de nous pour nous secourir. Alors que Pierre aurait pu penser qu'il n'y avait plus pour lui aucune ressource, « le Seigneur se tournant regarda Pierre » (Luc 22:60-62). Quel regard ! N'était-ce pas là le secours dont il avait besoin ? Ce regard ne disait-il pas au disciple en chute : Tu vois, malgré tout, je t'aime encore, je t'aime toujours ! Aussi, la conscience exercée et labourée sans doute, mais assuré de l'amour de Jésus, Pierre pourra continuer tandis qu'est commencée en lui l'œuvre de la restauration.

Jean 13 nous montre également Pierre apprenant à connaître le Seigneur comme souverain sacrificateur, dans l'aspect secourable de sa sacrificature. Sur la montagne de la transfiguration, il avait été introduit dans le lieu même de la communion ; ici, il apprend ce qui est nécessaire pour en jouir, pour y être maintenu ou ramené : la sacrificature de Christ.

Et puis enfin, Jean 21 place devant nous deux scènes remarquables au cours desquelles Pierre va encore gravir quelques degrés dans la connaissance de la personne de Christ. Jésus est là Celui qui lui enseigne comment il pourra servir, de quelle nourriture il aura besoin pour le service — celle qu'Il a préparée pour lui ; Celui qui ensuite le restaure entièrement, lui confiant la nourriture des agneaux, la surveillance des brebis et la nourriture de tout le troupeau. Dans sa mort, il glorifiera Dieu (21:18, 19) : la gloire divine pourra être manifestée dans un vase brisé, n'ayant d'autre force que celle de Dieu et étant entré dans une connaissance toujours plus étendue de la personne de Christ.

Nous avons seulement retracé, à grands traits, quelques scènes de la vie de l'apôtre (dans sa première partie seulement) au cours desquelles il lui a été accordé de faire des progrès dans la connaissance du Seigneur — bien que sans doute il ne soit pas toujours entré dans la pleine compréhension des révélations qui lui étaient faites ; il ne put les saisir que plus tard, après le don du saint Esprit. Nous comprendrons mieux alors la portée de sa dernière exhortation : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ».

Nous traversons les uns et les autres des circonstances diverses. Les circonstances générales sont les mêmes pour tous — ce sont aujourd'hui des jours d'épreuve — puis il y a celles qui sont particulières à chacun. Nous sommes-nous demandé pourquoi Dieu les permet, et les dirige ainsi ? Certainement parce qu'Il veut les faire concourir à notre bien, en nous apprenant telle ou telle leçon dont nous avons besoin. Sans nul doute aussi parce qu'au travers de tout, Il veut nous faire faire des progrès dans la connaissance de Celui dont Il nous a fait don !

Il y a une double connaissance de Christ. Tout d'abord, celle que nous donnent les Écritures. C'est celle dans laquelle Marie était heureuse d'entrer : assise aux pieds de Jésus, elle écoutait sa parole. En l'écoutant, elle apprenait à mieux le connaître. Lisons beaucoup, lisons davantage les Écritures avec le désir d'y chercher Christ, de nous nourrir de Lui dans la Parole, de discerner ses gloires, ses beautés, ses perfections. Contemplons-le dans la Parole comme le Sauveur parfait de misérables pécheurs perdus, comme Celui qui veut secourir les siens en détresse, comme le Fils du Dieu vivant, le roc sur lequel est bâtie l'assemblée, comme le centre de la gloire du ciel, le Fils bien-aimé du Père, comme Celui qui a voulu nous associer à Lui dès ici-bas dans la position de Fils de Dieu, comme notre précieux et fidèle souverain sacrificateur, comme Celui qui se plaît à nous confier un service dans ce monde et nous donne toutes les ressources nécessaires pour l'accomplir, comme Celui qui nous

relève dans nos chutes ! Connaissance précieuse, en vérité, dans laquelle nous avons tellement besoin de faire des progrès ! Et c'est là le vrai remède à tant de difficultés, de misères et de souffrances sur lesquelles nous gémissons...

Mais une telle connaissance, si précieuse qu'elle soit, ne suffit pas. Il en est une autre qui en est, en quelque sorte, l'aboutissement, et le complément. C'est la connaissance pratique ! Dans nos circonstances même, apprendre ce qu'est Jésus, apprendre à le connaître toujours mieux ! C'est souvent dans l'épreuve, quand notre foi est en exercice, que nous faisons à cet égard le plus de progrès. Marie a dû passer par un semblable chemin pour entrer dans une connaissance personnelle plus profonde et plus riche de Celui aux pieds duquel elle avait été assise. Rien de ce qu'aurait pu lui dire Jésus ne lui aurait appris à goûter la sympathie de son cœur, ne lui aurait fait sentir et savourer tout ce qu'il y a en Lui pour les siens, comme elle a pu le faire quand Il était près d'elle, pleurant avec elle ! Riche connaissance du cœur dans laquelle — au travers des larmes souvent — il est si doux de faire des progrès...

Dieu veuille que les jours actuels, si difficiles à tant d'égards, amènent les rachetés du Seigneur à croître dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ !

Quel en sera le résultat ? Pour Marie, ce fut le parfum de nard pur de grand prix répandu aux pieds du Sauveur ! Ayant appris à le connaître, elle peut exalter et magnifier sa Personne, célébrer son Nom, ce Nom qui est un parfum répandu. Son cœur est rempli à déborder, aussi la louange s'élève et la maison est remplie de l'odeur du parfum ! Oui, les progrès réalisés dans la connaissance de Jésus feront de nous des adorateurs. Pourquoi notre culte est-il souvent si pauvre, si entaché d'infirmité ? Pourquoi n'est-il que trop limité aux quelques instants passés le premier jour de la semaine autour de la table du Seigneur, alors que l'exhortation d'Héb. 13:15 demeure ? C'est bien parce que nous connaissons tellement peu la personne adorable de notre bien-aimé Sauveur ! Si nous le connaissions mieux, murmures et découragement feraient place à une louange incessante, débordant de nos cœurs reconnaissants !

« Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. À lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ! Amen ».

## DEUX DANGERS À ÉVITER

ME 1941 p. 292

Parmi bien des dangers auxquels nous sommes exposés, il en est deux sur lesquels il peut paraître utile d'arrêter aujourd'hui notre attention. Dans les jours difficiles que nous sommes appelés à vivre, nous entendons souvent des murmures. Beaucoup sont formulés à l'adresse des autorités et il arrive qu'ils sont parfois dans la bouche d'enfants de Dieu. La Parole nous dit cependant : « Ne murmurez pas non plus comme quelques-uns d'eux ont murmuré et ont péri par le destructeur. Or toutes ces choses leur arrivèrent comme types et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints » (1 Cor. 10:10, 11). Murmurer contre les autorités c'est aussi murmurer contre Dieu, car nous lisons : « Que toute âme se soumette aux autorités qui sont au-dessus d'elle ; car il n'existe pas d'autorité si ce n'est de par Dieu ; et celles qui existent sont ordonnées de Dieu ; de sorte que celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordonnance de Dieu ; et ceux qui résistent feront venir un jugement sur eux-mêmes » (Rom. 13:1-2). La force et la clarté de ces passages rendent superflu tout commentaire que l'on pourrait y ajouter.

Peut-être certains sont-ils, à cet égard, dans des circonstances particulières. Mais là encore, ce qui est arrivé à Israël a été écrit pour nous servir d'instruction et d'avertissement. Le prophète Jérémie s'adresse à Sédécias, roi de Juda, pour lui dire : « Prêtez vos cous au joug du roi de Babylone et servez-le, lui et son peuple, et vous vivrez » (Jér. 27:1-12). Un jugement est décrété sur la nation rebelle (v. 8), tandis qu'une bénédiction est assurée à celui qui obéira (v. 11). Quelle promesse pour le fidèle qui demeure dans la soumission ! Le roi de Babylone était une puissance étrangère devant laquelle il fallait plier, une verge dans la main de l'Éternel. Si Dieu agit de même encore aujourd'hui, le principe qui doit déterminer notre attitude n'est-il pas le même également ?

Au lieu de murmurer, ne convient-il pas, au contraire, de remercier notre Dieu de ce qu'Il nous accorde — dans nos pays, privilégiés malgré tout — des autorités qui nous permettent de nous réunir librement pour le culte, la prière, l'édification ou l'évangélisation et ne nous commandent rien de ce qui serait en contradiction avec la volonté de Dieu exprimée dans sa Parole ? Soyons reconnaissants pour cela et prions — comme l'apôtre nous y exhorte « avant toutes choses » — « pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille en toute piété et honnêteté, car cela est bon et agréable devant notre Dieu Sauveur » (1 Timothée 2:2).

Mais il y a aussi un deuxième écueil tout aussi sérieux. « Faire des tentes », comme l'apôtre Paul (Actes 18:3), être médecin comme Luc (Col. 4:14), c'est exercer un métier ou une profession. Nous sommes appelés à vivre en travaillant de nos propres mains. L'apôtre l'avait fait (Actes 20:34 ; 1 Thess. 2:9 , 2 Thess. 3:8) et cela, afin d'être pour nous un modèle à imiter (2 Thess. 3:9). Mais c'est chose bien différente que de vouloir quitter notre position de chrétiens pour nous ingérer « dans les affaires d'autrui » (1 Pierre 4:15), prenant parti pour l'un ou contre l'autre. Plus tard sans doute, 1 Cor. 6:2 et Apoc. 20:4 auront leur accomplissement. Ce temps n'est pas encore venu et ne viendra qu'avec l'établissement du règne de Celui qui a dit à Pilate : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jean 18:36). Notre place est aujourd'hui avec un roi rejeté.

N'y a-t-il pas eu des difficultés pour des enfants de Dieu, conséquence du fait qu'ils ont quitté leur place ? Souffrir dans le chemin de la fidélité glorifie le Seigneur. Les apôtres se réjouissaient « d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le Nom » (Act. 5:41), et l'apôtre Pierre nous dit : « en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous » (1 Pierre 4:13). Mais souffrir en raison de notre infidélité, comme « s'ingérant dans les affaires d'autrui » ou du fait de notre position d'insubordination à l'égard des autorités, ne peut que jeter du déshonneur sur le nom de Christ.

Veuille le Seigneur avoir compassion de chacun des siens et user de miséricorde envers nous. Il sait ce que nous sommes, notre faiblesse lui est connue... c'est de son secours que nous avons besoin pour être gardés et conduits dans le sentier étroit de l'obéissance à la Parole.

## ÉCOUTER

ME 1948 p. 92

« L'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce qu'on écoute la voix de l'Éternel ? Voici, écouter est meilleur que sacrifice, prêter l'oreille, meilleur que la graisse des béliers » (1 Samuel 15:22).

Ce passage souligne combien Dieu désire nous voir écouter, et sa Parole renferme, à cet égard, de multiples exhortations.

Considérons trois phases de l'histoire du peuple d'Israël. Après qu'il a traversé la Mer Rouge et cheminé trois jours dans le désert, il arrive à Mara où il murmure. C'est alors que l'Éternel lui enseigne un bois, lui donne un statut et une ordonnance : « Si tu *écoutes* attentivement la voix de l'Éternel ton Dieu.. » (Ex. 15:26). Il expérimentera la puissance de l'Éternel en guérison ; une bénédiction lui est ainsi promise, mais la jouissance en est conditionnelle : « si tu écoutes... » — Plus tard, quand la loi lui est donnée, ses différents commandements sont précédés de cette parole : « *Écoute*, Israël... » (Deut. 4:1 ; 5:1 ; 6:3, 4 ; 9:1). — Enfin, lorsqu'ayant terminé son voyage, dans le désert, il va atteindre Canaan, l'Éternel dit à Moïse : « Prends Josué, fils de Nun, un homme en qui est l'Esprit... et tu mettras sur lui de ta gloire, *afin que toute l'assemblée des fils d'Israël l'écoute* » (Nomb. 27:18-20). Il convenait d'écouter Josué, type de Christ introduisant le peuple dans le pays de la promesse.

De précieuses bénédictions étaient attachées à l'obéissance, mais aussi l'Éternel faisait connaître à son peuple le jugement gouvernemental qu'il exercerait contre lui — et Israël est actuellement sous ce jugement — s'il n'écoutait pas. (Lév. 26:14, 18, 21, 27). Si malgré un premier châtiment, Israël persiste à ne pas écouter, Dieu le frappera « sept fois plus » (v. 18, 21, 28).

Quel cas les Israélites ont-ils fait de tous ces avertissements ? Hélas ! aux jours de Gédéon, après avoir rappelé tout ce qu'il a accompli pour eux, tout le déploiement de sa grâce en leur faveur, l'Éternel doit leur dire par la bouche du prophète : « *Et vous n'avez pas écouté ma voix* (Juges 6:8-10). Cette histoire se continuera jusqu'au moment où Israël, s'étant moqué des messagers de Dieu et ayant méprisé ses paroles, « il n'y eut plus de remède » (2 Chron. 36:16). Ce furent les jours de la captivité de Babylone. « Mais ils refusèrent d'être attentifs... et rendirent leur cœur dur comme un diamant *pour ne pas écouter* la loi et les paroles que l'Éternel des armées envoyait par son Esprit, par les premiers prophètes » (Zach. 7:11-14). C'est bien parce qu'Israël a refusé d'écouter que le jugement est sur lui : « Mon Dieu les a rejetés, *car ils ne l'ont pas écouté*, et ils seront errants parmi les nations » (Osée 9:17).

« *Mon peuple n'a pas écouté ma voix* et Israël n'a pas voulu de moi... » (Ps. 81:11). Et pourtant, s'il avait voulu écouter, quelle bénédiction eût été sa part ! C'est avec douleur que Dieu doit dire : « *Oh ! si mon peuple m'avait écouté !* Si Israël avait marché dans mes voies !... Et il les aurait nourris de la moelle du froment, et je t'aurais rassasié du miel du rocher » (Ps. 81:13-16).

Toutes ces choses ont été écrites pour nous servir d'avertissement (Rom. 15:4 ; 1 Cor. 10:11). Y prenons-nous garde ? Ne le perdons-nous pas de vue et n'agissons-nous pas comme Israël autrefois ?

Cependant, Dieu nous parle de bien des manières !

Par le moyen de sa Parole, tout d'abord. Certes, nous l'entendons dans le rassemblement et peut-être la lisons-nous dans le particulier. Elle produit bien quelque effet, mais n'est-ce pas seulement un effet passager ? Laissons-nous agir en nous le Saint Esprit qui a la puissance d'appliquer la Parole à

nos âmes pour qu'elle atteigne nos cœurs et nos consciences ? Si nous le laissons opérer ainsi, son action serait rendue manifeste dans notre vie pratique. Or, oubliant l'exhortation de Jacques 1:22-25 et celles du Seigneur lui-même (Luc 8:21 ; 11:28), nous continuons à agir, la plupart du temps, comme si nous n'avions rien entendu. En réalité, nous n'avons pas écouté !

S'il y a le ministère oral, il y a aussi le ministère écrit par le moyen duquel Dieu s'adresse à nous. Mais, nous lisons, nous passons, nous oublions... Là encore, nous n'écoutons pas !

Combien nous devrions être attentifs cependant à tout ce que Dieu veut nous dire par sa Parole et son Esprit ! Si des lettres différentes sont adressées aux sept assemblées d'Asie, en rapport avec l'état particulier et les besoins de chacune d'elles, il y a une même parole qui est dite à toutes les sept : « *que celui qui a des oreilles écoute* ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Elle est pour tous ceux qui constituent l'Église responsable sur la terre, dans tous les temps.

Dieu nous parle enfin par le moyen des circonstances. Et certes, celles par lesquelles nous passons constituent des avertissements bien sérieux ! Mais, savons-nous discerner la leçon de la discipline ? N'est-il pas humiliant de constater qu'une aussi longue épreuve a produit si peu de résultats ? Nos cœurs n'ont pas été ramenés à la vraie source. En vérité, nous n'avons pas écouté !

Si Lévitique 26 concerne spécialement le peuple d'Israël, il n'en est pas moins vrai que c'est un principe des voies de Dieu qui est posé là et qui demeure. Lorsque l'épreuve produit du fruit, Dieu arrête sa main ; sinon, elle s'appesantira plus longuement et plus lourdement encore. C'est ce qui explique les douleurs et les humiliations qui abondent aujourd'hui !

Il nous convient de prendre la place que le fidèle serviteur de Dieu, Daniel, avait prise « dans le jeûne et le sac et la cendre », confessant que « *nous n'avons pas écouté* » (Daniel 9:6-10, 11, 14). Puisse cette humiliation de nos cœurs être réelle et profonde, se traduire en actes et nous conduire à être de ces bienheureux qui écoutent !

« *Bienheureux l'homme qui m'écoute !* » (Proverbes 8:32-34).

« *Bienheureux, sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent* » (Luc 11:28).

## Au sujet de la Famille chrétienne

### AMRAM et JOKÉBED

ME 1941 p. 151

Ce qui nous est dit d'Amram et Jokébed, dans la première partie du chap. 2 du livre de l'Exode, est bien de nature à nous encourager au milieu des circonstances difficiles que nous devons traverser. Beaucoup de chers enfants de Dieu passent, durant ces jours, par des épreuves qui semblent accrues chaque matin. Puissent-ils considérer — et imiter — l'exemple des parents de Moïse ! Leur foi a été en exercice, Dieu l'avait permis. Mais ce n'est jamais en vain et ceux qui se confient en Lui ne sont pas confus.

Qui étaient Amram et Jokébed ? « Un homme de la maison de Lévi » et « une fille de Lévi ». Leurs noms ne nous sont pas donnés, — il faut aller un peu plus loin pour les connaître (6:20) — nous avons ici, seulement, ce qui les caractérise : ils sont tous deux de la maison de Lévi.

Histoire intéressante et instructive que celle de cette maison ! Elle commence bien mal : dans la ville de Sichem, une fille de Jacob, Dina, a été déshonorée. Avec toute l'énergie de la chair, ses deux frères, Siméon et Lévi, montent dans la ville et la pillent, exercent leur violence contre ses habitants, passant au fil de l'épée Hamor et Sichem son fils. Aussi, dans cette circonstance (Genèse 34:25-31) Jacob, leur père, dût leur dire : « Vous m'avez troublé ». Triste jugement prononcé par un père sur la conduite de ses enfants ! Et, au soir de sa vie, il aura pour eux ces paroles : « Siméon et Lévi sont frères. Leurs glaives ont été des instruments de violence. Mon âme, n'entre pas dans leur conseil secret ; ma gloire, ne t'unis pas à leur assemblée ! — Car dans leur colère, ils ont tué des hommes, et pour leur plaisir ils ont coupé les jarrets du taureau. Maudite soit leur colère, car elle a été violente ; et leur furie, car elle a été cruelle ! » (Genèse 49:5-7). Lévi vécut cent trente sept ans et eut trois fils : Guershon, Kehath et Merari. Amram était l'un des fils de Kehath et Jokébed était sa tante (Exode 6:16-20).

Mais, si l'histoire de la maison de Lévi avait mal débuté — par la violence (un des deux caractères du mal dès le commencement (Genèse 6:11) — les choses devaient changer ensuite. Dieu ne pouvait entrer dans le conseil de violence de Lévi. Mais Il voulait faire entrer Lévi dans son conseil à Lui : œuvre de sa grâce ! Aussi, toute son histoire exalte-t-elle la grâce divine.

Nos pensées se reportent à une autre scène. Au pied du Sinaï, Aaron a fait un veau de fonte devant lequel les Israélites déclarent : « C'est ici ton Dieu, ô Israël, qui t'a fait monter du pays d'Égypte ». Lorsque Moïse descend de la montagne, sa colère s'embrase contre le peuple et, se tenant à la porte du camp, il s'écrie : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! » Que se passe-t-il alors ? Sans aucune hésitation, « tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui ». À ce moment-là, où la gloire de Dieu était foulée aux pieds, ils se décidèrent pour Christ ! Que fallait-il faire ? Chacun devait tuer son frère, son compagnon, son intime ami. « Et les fils de Lévi firent selon la parole de Moïse » (Exode 32:28). Ce n'est plus l'énergie de la chair, la violence qui est dans le cœur de l'homme et qui conduit à engager une action pour venger son honneur ou celui des siens. Tout au contraire, c'est l'obéissance à la parole ; sans raisonnement, ce qui est ordonné est accompli aussitôt — caractère d'un service fidèle, qui met les droits de Dieu au-dessus de tout le reste.

Désormais, quelle sera la part des fils de Lévi ? Ils seront préposés « sur le tabernacle du témoignage, et sur tous ses ustensiles, et sur tout ce qui lui appartient » (Nombres 1:47-54). L'Éternel les choisit — choix de sa grâce — « à la place de tout premier-né » ; ils sont donnés à Aaron pour son service et le service de toute l'assemblée. D'eux, l'Éternel dira : « Ils sont à moi » (Nombres 3 et 4). Séparés « du milieu des fils d'Israël », ils sont purifiés et consacrés à Dieu (Nombres 8:5-26 ; Deutéronome



10:8-9). Leur nourriture, c'étaient « les sacrifices de l'Éternel, faits par feu » ; ils n'avaient pas d'héritage en Israël, mais « l'Éternel est leur héritage, comme il le leur a dit » (Deutéronome 18:1-2). Rappelons enfin les paroles de Moïse : « Et de Lévi il dit : Tes thummim et tes urim sont à l'homme de ta bonté, que tu as éprouvé à Massa et avec lequel tu as contesté aux eaux de Meriba ; qui dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a pas reconnu ses frères, et n'a pas connu ses fils. Car ils ont gardé tes paroles et observé ton alliance ; ils enseigneront tes ordonnances à Jacob et ta loi à Israël ; ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel. Éternel ! bénis sa force ; et que l'œuvre de ses mains te soit agréable ! » (Deutéronome 33:8-11). Quel contraste avec les paroles prononcées par Jacob à l'égard de Siméon et de Lévi ! La part des fils de Lévi, c'était Christ, et Christ seul — l'Éternel de l'Ancien Testament.

Sans doute, quand « un homme de la maison de Lévi alla et prit une fille de Lévi », la portion des Lévites n'était pas encore celle qui nous est présentée dans les passages que nous venons de rappeler. Mais les quelques versets que nous désirons considérer, au début du chapitre 2 du livre de l'Exode, nous montrent que déjà, dans le cœur d'Amram et Jokébed, il y avait cette décision pour Christ, ces traits bénis qui caractérisent la maison de Lévi. Se décider à suivre Christ, vivant pour Lui et avec Lui, cela demande souvent — toujours, pourrait-on presque dire — un long exercice de cœur, et il semble bien qu'il avait eu lieu chez les parents de Moïse. Si quelqu'un veut suivre Christ, dans le chemin de la foi, du service et du témoignage, sans avoir pesé tout ce que cela comporte, il s'expose à être manifesté dans son état réel, avec honte, lorsque survient l'épreuve : le jeune homme dont nous parle l'évangile selon Marc (14:50-52) en est un exemple. Il avait eu pourtant une décision qui pouvait réjouir : il était seul à suivre le Seigneur, alors que tous s'étaient écartés. Mais il n'y avait pas eu l'exercice nécessaire pour suivre un Maître rejeté, dans un chemin où il faudra rencontrer la puissance de l'adversaire. Ce jeune homme était « enveloppé d'une toile de fin lin sur le corps nu » — simple profession (comparer Marc 14:52 et Apoc. 3:18), quoique le cœur ait paru engagé — il n'était pas dans l'état qui convenait, il n'était pas préparé à suivre Christ, ceint pour la marche, pour le service, pour le combat. Chez Amram et Jokébed, au contraire, tout semble avoir été pesé après un travail profond. Lorsque l'épreuve surviendra, elle manifesterà leur état : leur foi est en activité et c'est la foi qui les fera agir. « Par la foi, Moïse, étant né, fut caché trois mois par ses parents, parce qu'ils virent que l'enfant était beau (divinement beau (Actes 7:20), ou « beau à Dieu ») et ils ne craignirent pas l'ordonnance du roi » (Hébreux 11:23).

Le premier verset de notre chapitre doit arrêter spécialement l'attention des jeunes croyants, encore à l'entrée de la vie et qui peuvent avoir la pensée, tôt ou tard, d'une union dans les liens du mariage. La Parole nous met en garde contre « le joug mal assorti avec les incrédules » (2 Corinthiens 6:14) et la désobéissance à ce qui nous est enseigné, a été la cause de bien des ruines ! Ici, nous avons un mariage entre deux personnes de la même maison, deux personnes qui ont la même histoire, la même part, les mêmes désirs, les mêmes affections pour Christ. Quelle belle union ! quelle union selon Dieu ! Aussi, quelle bénédiction il y aura dans ce foyer : rappelons-nous ce qu'ont été les trois enfants d'Amram et Jokébed !

De quelle manière va commencer la vie commune de cet « homme de la maison de Lévi » et de cette « fille de Lévi » ? D'autres événements ont précédé, sans aucun doute — notamment, la naissance d'Aaron qui avait environ trois ans de plus que Moïse (comparer Nombres 33:39 et Deutéronome 34:7) — mais ici, la première circonstance qui nous est présentée, dans cette vie à deux, c'est une grande joie : « La femme conçut et enfanta un fils » — « la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde » (Jean 16:21). La joie est de courte durée, ici-bas. Tout aussitôt survient l'épreuve. Un fils est né, moralement « beau à Dieu » : sa mère pourra-t-elle l'élever pour Lui, pour qu'il devienne aussi « un homme de la maison de Lévi » ? pourra-t-elle l'entourer de tendresse et d'affection ? Il y a le commandement du Pharaon : « Tout fils qui naîtra, jetez-le dans le fleuve » (Ex. 1:22). Douleuruse épreuve ! Que faire ? Ah ! il s'agit ici d'une circonstance où « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Actes 5:29). Dieu avait confié cet enfant à Amram et Jokébed, Il le voulait

pour Lui. Il préparait le Libérateur de son peuple dont Il avait vu l'affliction et entendu le cri. Ses parents pourraient-ils jeter cet enfant dans le fleuve pour obéir à l'ordre du Pharaon ? Non, « ils ne craignirent pas l'ordonnance du roi ». L'épreuve manifeste leur foi et, pour la foi, le chemin est clair ; s'il y a obstacles ou difficultés, tout est remis entre les mains du Dieu tout-puissant. Moïse sera ainsi caché pendant trois mois.

Mais, la confiance en Dieu, l'obéissance de la foi n'ont pas pour résultat de mettre un terme à l'épreuve. Les circonstances vont devenir plus exerçantes encore pour les parents de Moïse. Au bout de trois mois, sa mère « ne pouvait plus le cacher ». Aussi, fit-elle pour lui un coffret de joncs, enduit de bitume et de poix, qu'elle posa parmi les roseaux, sur le bord du fleuve (nous ne disons rien de la signification du « coffret » et du « fleuve », c'est un autre côté que nous considérons en ce moment). Bien que sa sœur se tînt à distance pour regarder l'enfant, Jokébed n'a-t-elle pas dû éprouver craintes et angoisses ? Certainement, elle avait la foi qui lui permettait de rester chez elle, loin de son enfant qu'elle avait confié à Dieu ; mais, quoi qu'il en soit, Dieu sait « de quoi nous sommes formés » : nous craignons bien souvent, malgré que nous ayons tout remis entre ses mains !

L'épreuve était allée en augmentant d'intensité, pour Amram et Jokébed. Elle s'accroît encore ! Quelqu'un descend au fleuve pour se laver ; c'est la fille de celui qui a ordonné : « Tout fils qui naîtra, jetez-le dans le fleuve ». Dieu aurait pu permettre qu'elle n'aperçoive pas le coffret et que, même le voyant, elle ne le prenne pas. Mais « elle vit le coffret au milieu des roseaux et elle envoya sa servante qui le prit ; et elle l'ouvrit et vit l'enfant ». Il semble qu'il n'y a plus alors aucune ressource. Mais à ce moment-là, la foi a été éprouvée, le but que Dieu a poursuivi est atteint. Il a accompli déjà ce qu'Il fera plus tard : « Il purifiera les fils de Lévi, et les affinera comme l'or et comme l'argent » (Malachie 3:3). Alors, Il intervient en délivrance. Jokébed va recouvrer son fils, celui qu'on aurait pu croire perdu. « La fille du Pharaon lui dit : Emporte cet enfant. Et la femme prit l'enfant ».

Pour cette mère, pour ces parents, l'épreuve si douloureuse a pris fin. L'enfant est avec eux ; désormais, plus de craintes à son sujet, plus rien à redouter. Pour eux, le commandement du Pharaon est lettre morte ; il n'y a plus à y penser que pour jouir, avec reconnaissance, de la délivrance accordée, prix de la foi. C'est auprès d'eux que « l'enfant grandit », élevé de telle façon que « étant devenu grand, *il refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon* » (Hébreux 11:24). Quelle réponse à Exode 2:10 : « Et l'enfant grandit et *elle l'amena à la fille du Pharaon, et il fut son fils* ». Nous ne savons pas quel âge avait Moïse quand il fut ainsi amené à la fille du Pharaon. Sans doute, était-il très jeune encore ; mais déjà, sur lui, ses parents — sa mère, tout particulièrement — avaient laissé une empreinte ineffaçable. Dans ce tout jeune cœur, la semence avait été déposée ; plus tard, elle allait porter son fruit ! Étant devenu grand, Moïse refusa...

Mais, comment comprendre, chez Amram et Jokébed, ces deux attitudes différentes ? Lorsque l'enfant est né, « ils ne craignirent pas l'ordonnance du roi » ; ils y désobéirent manifestement. Plus tard, au contraire, sa mère conduit Moïse à la fille du Pharaon pour qu'il soit son fils. Dans le premier cas, nous l'avons souligné, il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Dieu avait donné cet enfant ; ses parents étaient responsables de l'âme qui leur était confiée. Il leur était impossible de se conformer au commandement du Pharaon et de jeter leur fils dans le fleuve. Cela, la foi ne pouvait pas le faire !

Dans le second cas, de quoi s'agissait-il ? Dieu avait accordé la délivrance dans des circonstances dirigées par lui : Jokébed avait reçu l'enfant des mains de la fille du Pharaon et c'est pour elle qu'elle devait l'allaiter. Elle ne pouvait se soustraire à cette obligation, permise par Dieu. Mais sa ressource était d'élever cet enfant pour Dieu, d'en faire « un homme de la maison de Lévi » dont les pensées et les affections seraient tournées vers Christ — c'était aussi sa responsabilité. Y ayant fait face, elle peut amener l'enfant à la fille du Pharaon, après qu'il eût grandi. Cela, la foi pouvait le faire !

La première fois, il fallait « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » ; la seconde, être « soumis aux autorités » (dans la mesure où la fille du Pharaon représentait « l'autorité »).

Jokébed savait qu'elle pouvait compter sur Dieu pour cet enfant, placé à la cour du roi, et c'est certainement avec prières qu'elle regarde à Lui. Ici encore, sa foi ne sera pas déçue ; ce n'est pas en vain que la semence aura été déposée dans ce cœur, dès le tout jeune âge. Quelle joie a dû être celle de Jokébed et d'Amram, lorsque « Moïse, étant devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte, car il regardait à la rémunération » (Hébreux 11:24-26). Pourrions-nous désirer joie plus grande pour ce qui concerne nos enfants ?

Enseignement, encouragement précieux pour des parents chrétiens. Pour qu'il y ait beaucoup de Moïse — refusant... choisissant... estimant... — puisse-t-il y avoir beaucoup d'Amram, beaucoup de Jokébed !

## **Relations en Christ, Relations de Famille**

ME 1971 p.225

Les relations de famille, établies par Dieu dès le commencement, subsistent dans le christianisme, avec cependant un caractère particulier ; loin de les abolir, le christianisme les respecte, mais y introduit le Seigneur, de sorte que ces relations sont maintenant « dans le Seigneur » (Col. 3:18, 20). Transitoires, temporaires, elles prennent fin lorsque le croyant quitte la scène terrestre, que ce soit lors de son délogement s'il doit passer par la mort, ou à la venue du Seigneur : « dans la résurrection, on ne se marie, ni on n'est donné en mariage, mais on est comme des anges de Dieu dans le ciel » (Matt. 22:30). Seules les relations en Christ, qui sont déjà pour le temps présent, demeurent pour l'éternité ; c'est dire quel prix elles doivent avoir pour nous et cela nous permet de comprendre pourquoi, contrairement à ce à quoi nous sommes si facilement portés, nos relations en Christ doivent toujours avoir la prééminence sur nos relations familiales. Ce qui donne leur véritable saveur à ces dernières, c'est le fait qu'elles sont vécues « dans le Seigneur » ; nous devons donc les maintenir et en jouir dans la soumission au Seigneur et dans la communion avec Lui. Ce qu'il convient de faire passer en premier lieu, en toutes circonstances, c'est l'obéissance à la Parole et non pas le désir que nous pourrions avoir de goûter la douceur des liens familiaux en dépit de tout. La soumission à l'autorité du Seigneur doit en tout temps guider nos pensées et nos actions, les joies de la famille n'en seront alors que plus pures et mieux appréciées.

Les circonstances peuvent être parfois une entrave à la jouissance de ces relations. D'une part, des membres d'une famille ayant accepté l'évangile pour eux-mêmes et se trouvant ainsi placés sur un tout autre terrain que ceux de leurs proches demeurés loin de Dieu, ne peuvent par conséquent avoir une réelle communion avec ces derniers ; d'autre part, dans une famille de croyants, certains peuvent se trouver en désaccord grave avec d'autres membres de la famille au sujet de la marche, du témoignage, et il arrive ainsi que des positions nettes doivent être prises, qui résultent de ce désaccord. Le Seigneur le savait bien, qui a pu dire aux siens alors qu'il était dans ce monde : « Car désormais ils seront cinq dans une maison, divisés ; trois seront divisés contre deux, et deux contre trois ; le père contre le fils, et le fils contre le père ; la mère contre la fille, et la fille contre la mère ; la belle-mère contre sa belle-fille, et la belle-fille contre sa belle-mère » (Luc 12:52, 53). Un tel état de choses est profondément douloureux, mais ceux qui en souffrent par fidélité au Seigneur et obéissance à la Parole ne doivent pas en être troublés, encore bien moins sacrifier l'obéissance à Dieu à une unité extérieure, superficielle, au sein de la famille.

L'Écriture nous donne déjà dans l'Ancien Testament, par conséquent dans une période qui a précédé l'ère chrétienne, de nombreux exemples de fidèles qui, en certaines circonstances, ont su imposer silence aux sentiments de leur cœur envers un membre de leur famille et ont obéi à Dieu sans raisonnements et sans murmures. L'un des premiers se trouve dans le chapitre 22 de la Genèse et il est si connu que nous n'avons pas besoin d'y insister beaucoup. Dieu demandait à Abraham ce qui, au jugement des hommes, semble non seulement inacceptable mais monstrueux : offrir son propre fils en holocauste ! Pourquoi un tel sacrifice qui déchirait son cœur de père ? Pourquoi sacrifier celui sur qui reposait l'accomplissement des promesses que Dieu lui-même avait faites ? D'autre part, ce sacrifice était-il vraiment nécessaire, indispensable ? Et quel en serait donc le résultat ? Toutes ces questions pouvaient se poser, mais l'homme de foi n'en pose aucune ; il ne raisonne pas, ne murmure pas, il obéit simplement, parce que Dieu a parlé. Et il obéit sans atermoyer. L'affection profonde qu'il porte à son fils, « son unique, celui qu'il aime », passe au second plan ; pour Abraham, ce qui importe avant toute autre considération c'est l'obéissance à la parole que Dieu lui a dite. Dieu nous demande aujourd'hui beaucoup moins que ce qu'il demandait à Abraham, même dans les cas où l'obéissance nous coûte le plus ; et pourtant, combien de fois nous arrive-t-il de déclarer dans de semblables circonstances : « Je ne puis pas obéir à la Parole, c'est trop me demander... » ? Ou encore, n'essayons-nous pas de justifier notre conduite en faisant dire à la Parole autre chose que ce qu'elle nous enseigne ?

Dieu est intervenu pour délivrer Moïse, le jeune enfant que sa mère avait placé dans un coffret de joncs sur le bord du fleuve (Ex. 2:1 à 10). Mais l'enfant, allaité par sa mère et ayant grandi, doit être amené à la fille du Pharaon, « et il fut son fils ». Là encore, la foi se soumet à ce que Dieu a disposé. L'amour d'une mère, si tendre et profond qu'il ait pu être, n'a pas été un obstacle à l'obéissance. Jokébed a obéi sans raisonner, tout comme Abraham l'avait fait en son jour.

Dans ce même livre de l'Exode, le chapitre 32 retrace la scène qui s'est déroulée au pied du Sinaï. Descendu de la montagne, Moïse, se tenant à la porte du camp, s'écrie : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! » et, aux fils de Lévi qui ont répondu à cet appel, déclare : « Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami » (v. 27). Cet ordre de Dieu allait mettre à l'épreuve la fidélité des fils de Lévi : sauraient-ils faire passer, en tout temps, l'obéissance à Dieu avant leurs relations de famille ou d'amitié ? Ceux dont la foi fut ainsi éprouvée n'ont ni raisonné ni hésité ; ils auraient pu dire : mais pourquoi donc mettre à mort frère, compagnon, ami intime ? Est-ce bien nécessaire, faut-il vraiment accomplir un tel acte pour s'attacher à l'Éternel, le suivre et le servir ? Mais il n'y a sur leurs lèvres, ni sans doute dans leurs cœurs, aucune de ces questions : ils « firent selon la parole de Moïse » (v. 28). Leur obéissance passait avant toute autre considération de famille ou d'amitié. Aussi, « avant sa mort », « Moïse, homme de Dieu », pourra rendre à propos de Lévi ce beau témoignage : « Qui dit de son père et de sa mère : Je ne l'ai point vu ; et qui n'a pas reconnu ses frères, et n'a pas connu ses fils. Car ils ont gardé tes paroles et observé ton alliance ». Les fils de Lévi étaient ainsi moralement qualifiés pour remplir le service dont il est question dans le verset suivant : « Ils enseigneront tes ordonnances à Jacob et ta loi à Israël ; ils mettront l'encens sous tes narines et l'holocauste sur ton autel ». Et Moïse termine par ces paroles : « Éternel ! bénis sa force ; et que l'œuvre de ses mains te soit agréable ! Brise les reins de ceux qui s'élèvent contre lui, et de ceux qui le haïssent, en sorte qu'ils ne puissent plus se relever » (Deut. 33:1, 8 à 11). Encore aujourd'hui, comme il le fit autrefois pour les fils de Lévi, Dieu peut nous faire passer par des circonstances douloureuses où notre foi, notre obéissance, sont mises à l'épreuve. D'autre part, dans quelque temps que ce soit, l'autorité morale pour remplir un service fidèle est à ce prix : montrer par des actes que l'obéissance à Dieu prime tout le reste.

Lorsqu'en Israël un membre de la famille — frère, fils, fille, femme — ou un ami cherchait à détourner les cœurs de l'Éternel (et l'activité de l'ennemi, quels que soient les moyens qu'il emploie, a toujours pour but, en définitive, de détacher nos cœurs du Seigneur), il devait être mis à mort —

dans le langage du Nouveau Testament : placé en dehors de la communion de l'assemblée. Une prescription est ajoutée : « ta main sera la première contre lui pour le mettre à mort, et la main de tout le peuple ensuite » (Deut. 13:6 à 11). Non seulement les relations de famille ou d'amitié ne devaient pas conduire l'Israélite à s'abstenir de toute action dans un cas de ce genre — à plus forte raison à prendre parti pour le coupable — mais encore elles devaient l'amener à donner l'exemple. Combien la portée de ce principe est peu comprise, moins encore réalisée, lorsqu'aujourd'hui l'assemblée doit, avec douleur, exclure celui qui présente le caractère du « méchant » ! Et cependant les membres de la famille de celui que l'assemblée, après avoir « mené deuil », a retranché, sont ceux qui, lui étant le plus étroitement liés, doivent désirer plus que quiconque la restauration et la réintégration du coupable. Or, l'un des buts de l'action exercée par l'assemblée est précisément la restauration qui permettra la réintégration de celui qui a péché.

L'Éternel avait donné à Gédéon un ordre qui était bien difficile à exécuter : « Prends le jeune taureau qui est à ton père et le second taureau de sept ans ; et tu renverseras l'autel de Baal qui est à ton père, et tu couperas l'ashère qui est auprès ; et tu bâtiras un autel à l'Éternel, ton Dieu, sur le sommet de ce lieu fort, avec l'arrangement convenable. Et tu prendras le second taureau, et tu l'offriras en holocauste sur le bois de l'ashère que tu auras coupée » (Juges 6:25, 26). Que d'arguments le fils de Joas aurait pu mettre en avant pour ne pas s'y conformer ! Il risquait sa vie (v. 30). Sans doute en avait-il le sentiment et était-il rempli de craintes en agissant, puisqu'il fait « de nuit » ce qui lui a été demandé ; mais, en dépit de tout, il a exécuté l'ordre qu'il avait reçu. L'autorité de son père dans sa maison, le respect qu'il lui devait, rien n'a arrêté Gédéon dans le chemin de l'obéissance. L'Éternel avait commandé, son affaire à lui c'était d'obéir sans se préoccuper des conséquences. Et le verset 31 nous dit l'un des heureux résultats de cette obéissance : son père se tourne des idoles vers Dieu (cf. 1 Thess. 1:9, 10). Quel encouragement, là encore, à obéir sans raisonner, alors que nous nous croyons parfois autorisés à nous laisser arrêter par ce qui n'a pas arrêté Gédéon !

Maaca « avait fait un simulacre pour Ashère », mais le fait qu'elle est sa propre mère n'est pas une entrave pour le roi Asa qui désire être fidèle et obéir à l'Éternel : il lui « ôta sa position de reine » et « abattit son simulacre, et le broya, et le brûla dans la vallée du Cédron » (2 Chron. 15:16). Aucune considération sentimentale ne l'empêche d'agir, quelque douleur qu'il ait pu éprouver dans cette double action en pensant à sa mère !

Aux jours d'Esdras, après la confession du péché du peuple, nombreux furent ceux qui se rassemblèrent et pleurèrent (Esdras 10:1). C'est alors que Shecania, fils de Jekhiel, se lève et encourage Esdras dans l'action qu'il devait entreprendre comme suite à l'humiliation réalisée ; il prononce les paroles rapportées dans les versets 2 à 4 de ce chapitre. Cette fidélité est d'autant plus remarquable que, parmi ceux qui avaient pris des femmes étrangères, se trouvait Jekhiel (v. 26), peut-être son propre père. Si tel est bien le cas, Shecania ne se laisse pas plus arrêter qu'Asa ne s'était laissé arrêter lui-même dans une circonstance semblable.

Nous avons donc dans l'Ancien Testament au moins sept exemples auxquels il nous convient de prêter attention, afin d'imiter ceux qui, dans ces diverses circonstances, ont fait passer l'obéissance à Dieu avant la douceur des liens familiaux les plus étroits. Imitons leur foi !

En lisant les évangiles, retenons les paroles du Seigneur lui-même : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi... » (Matt. 10:37, voir tout le passage, depuis le verset 34) « Et étendant sa main vers ses disciples, il dit : Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère » (Matt. 12:49, 50). Citons encore : Luc 9:59 à 62 et 14:25 à 27.

Pour nous mettre en garde contre les conséquences que peut avoir la sentimentalité, la Parole nous donne également l'histoire d'un serviteur qui a fort bien commencé mais dont la course a été entravée *en raison de la place qu'occupait dans son cœur l'affection qu'il portait à l'un des membres de sa famille*. La première fois où l'Écriture nous parle de Joseph — « qui, par les apôtres, fut surnommé Barnabas (ce qui, étant interprété, est, fils de consolation) » — c'est pour souligner son dévouement et son amour pour les saints (Actes 4:36, 37). Plus tard, il aura le privilège de présenter Saul aux apôtres, à Jérusalem (ib. 9:27). Envoyé à Antioche par l'assemblée à Jérusalem, il y remplit — avec Saul qu'il était allé, dans la suite, chercher à Tarse — un précieux service dont les fruits ont été manifestes (ib. 11:22 à 26). Porteur, avec Saul, du don qu'Antioche envoyait à Jérusalem (ib. 30), il est, plus tard, envoyé avec Paul, par les frères d'Antioche, à Jérusalem, lorsque survint la difficulté dont il est question au début d'Actes 15. Puis, revenus à Antioche, Paul et Barnabas enseignèrent et annoncèrent, avec plusieurs autres, la parole du Seigneur (ib. 35). Alors qu'avec Saul il avait été spécialement mis à part par l'Esprit Saint pour l'œuvre à laquelle tous deux avaient été appelés (Actes 13:1 à 3), qu'est-ce qui est venu jeter une ombre sur ce si beau tableau, nuire au service de celui que l'Esprit de Dieu nous présente comme « homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi » (ib. 11:24), détruire la précieuse communion qu'il avait avec l'apôtre Paul ? C'est la fin d'Actes 15 qui nous donne la réponse : tandis que Paul estimait qu'il ne convenait pas de prendre avec eux Jean, aussi appelé Marc, pour « visiter les frères par toutes les villes où ils avaient annoncé la parole du Seigneur », Barnabas tenait au contraire à ce qu'il les accompagne, sans doute parce qu'il était son parent. Malgré l'avis de Paul, qui avait la pensée du Seigneur, Barnabas fait passer *ses relations familiales* avant l'intérêt et le bien de l'œuvre. Cela produisit « de l'irritation » entre Paul et Barnabas, de sorte « qu'ils se séparèrent l'un de l'autre » (Actes 15:36 à 40). La Parole ne nous dit plus rien de l'activité de Barnabas ; (Paul fait une simple mention de son nom en 1 Cor. 9:6) ; il est attristant que les derniers détails que nous ayons à son sujet soient ceux d'Actes 15:37 à 39, si même ce que Paul écrit ensuite aux Corinthiens permet de penser qu'ils avaient retrouvé, l'un avec l'autre, une heureuse communion. Après un si beau et encourageant début dans le service ! Remarquons qu'il s'en va avec Marc sans que les frères le « recommandent » à la grâce du Seigneur, comme ils eurent la liberté de le faire pour Paul et Silas (ib. 39, 40).

L'ennemi sait bien ce qu'est pour nos cœurs la douceur des relations de famille et il s'en sert pour placer devant nous des pièges dans lesquels nous tomberons chaque fois que nous perdrons de vue les droits du Seigneur et la responsabilité qui est la nôtre d'obéir, en tout premier lieu, aux enseignements de la Parole. Que les nombreux exemples que nous trouvons dans l'Écriture soient pour nous un encouragement à obéir chaque fois que Dieu nous met à l'épreuve ! Sa bénédiction reposera toujours sur ceux qui ne se laissent pas détourner du chemin de l'obéissance par des relations de famille ou d'amitié. Manifestons en tout temps une réelle fidélité au Seigneur ; nous pourrions alors jouir des relations de famille, si précieuses à nos cœurs, en maintenant le caractère qu'elles doivent toujours avoir : « dans le Seigneur », et si nous sommes mis à l'épreuve pour que soit vu ce qui prime dans notre cœur, nous aurons la force — donnée de Dieu — de faire passer avant tout l'obéissance à sa Parole. Quelle gloire pour Dieu dans une telle marche !

## Un grand gain — 1 Tim. 6:6

ME 1966 p. 309-313

La piété et le contentement ! L'un nous manque souvent tout autant que l'autre et cela parce que nous nous laissons gagner par l'esprit de ce siècle, fortement marqué d'impiété et d'insatisfaction. Tant de fois notre seule volonté propre est en jeu pour accomplir tel acte, choisir telle voie, parce que nous ne cultivons pas assez ces heureux rapports de crainte et de confiance de l'âme avec Dieu, combien nécessaires pour que nous puissions jouir vraiment de son amour et de sa grâce, cette grâce qui nous enseigne à « renier l'impiété et les convoitises mondaines » et à « vivre dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement » (Tite 2:12). Quand, jetant un regard en arrière, nous considérons ce qu'a été le christianisme de tant de croyants fidèles, avec leurs faiblesses sans doute mais attachés de cœur au Seigneur, avançant à genoux, nourris de la Parole, « lampe à leur pied » et « lumière à leur sentier » (cf. Ps. 119:105), nous devons confesser avec humiliation le déclin de la piété. Elle a fléchi dans nos maisons tout autant que dans nos vies individuelles et cela explique, en grande partie, l'affaiblissement du niveau spirituel dans les assemblées et tant de circonstances profondément douloureuses sur lesquelles nous gémissons !

Ne soyons donc pas surpris que l'on trouve si peu de croyants vraiment heureux, satisfaits de leur sort, « contents de ce qu'ils ont présentement » et pouvant dire comme le parfait Serviteur parlant par l'Esprit prophétique : « Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables » (Héb. 13:5 ; Ps. 16:6). Cela n'a rien de surprenant car les deux sont étroitement liés : seule une vie de piété nous procurera le contentement d'esprit qui devrait toujours nous caractériser. Chose frappante, mais nullement étonnante, les croyants les plus heureux que l'on est amené à rencontrer sont généralement ceux dont les circonstances extérieures sont éprouvantes à un très haut degré ; ce sont ceux qui au travers d'un chemin difficile ont quelque peu appris, comme Paul autrefois, à être « contents en eux-mêmes dans les circonstances où ils se trouvent » (cf. Phil. 4:11). Ce qui nous montre bien que le secret du contentement n'est pas dans les circonstances mais dans l'état de nos cœurs et de nos âmes. Murmures et insatisfaction témoignent d'un état intérieur auquel il convient d'apporter les remèdes propres à faire trouver ou retrouver la crainte de Dieu, la confiance en Lui, la communion intime avec le Seigneur.

L'Écriture retrace l'histoire d'Israël en Égypte, dans le désert et en Canaan, histoire qui illustre trois conditions différentes du croyant ici-bas. Certains se débattent encore en Égypte, nous voulons dire dans le monde ; ils ne peuvent pas y être vraiment heureux même s'ils y prospèrent matériellement. D'autres ne connaissent pas autre chose que le désert, un lieu où le peuple a souvent murmuré — l'Écriture ne nous rapporte que deux circonstances où nous le voyons chanter un cantique, tout au début et à la fin de son voyage (cf. Ex. 15 et Nomb. 21) — et partout, l'Éternel a-t-il jamais manqué ? Ni la manne, ni l'eau du rocher n'ont fait défaut, leur vêtement ne s'est pas usé pendant ces quarante années (cf. Deut. 8:3, 4 ; Néhémie 9:20, 21). Et en dépit de tant de bontés renouvelées jour après jour, ce peuple n'a été caractérisé ni par le « contentement » ni par la « piété » : il a murmuré, il a été un peuple « de col roide » et Amos 5:25, 26 nous dit jusqu'où il a été dans son impiété. Néhémie 9, le Psaume 106 retracent sa douloureuse histoire. Mais cette histoire ne parle-t-elle pas à nos consciences, à nos cœurs aussi ?

L'insatisfaction peut avoir certaines conséquences sur lesquelles il est utile d'arrêter notre attention. Un croyant mécontent de sa condition présente est souvent tenté de forcer les circonstances afin de les disposer à son gré au lieu de les accepter telles que Dieu a trouvé bon de les envoyer. Le cœur naturel n'est jamais satisfait, c'est pourquoi il court toujours à la recherche de ce qui lui semble meilleur, à la poursuite de ce qu'il convoite, ayant sans cesse de nouveaux désirs lorsqu'il a pu satisfaire en partie au moins les premiers. Plus que jamais l'insatisfaction caractérise les hommes de ce monde, elle est d'ailleurs entretenue par maints organismes dont c'est au fond la raison d'être : ils

s'efforcent d'obtenir quelques avantages nouveaux pour leurs adhérents et cesseraient d'exister si un jour ces derniers estimaient n'avoir plus rien à demander ; il est donc nécessaire d'entretenir leur insatisfaction. Disons, par parenthèse, que c'est là une des raisons pour lesquelles le croyant fidèle se tient à l'écart de telles organisations, pour autant que cela dépend de lui. — Il peut arriver aussi, et c'est sans doute plus grave encore, que quelqu'un cherche à forcer non pas ses propres circonstances mais celles d'autres croyants, parents ou amis, les incitant à changer de situation, de résidence, de conditions de vie, afin de les avoir plus près de soi ou pour toute autre raison, au lieu de les exhorter et de les encourager à réaliser « la piété avec le contentement » là où le Seigneur a trouvé bon de les placer et avec ce qu'il a voulu leur donner. Combien il est sérieux d'engager un croyant à quitter en fait le chemin du Seigneur, surtout quand il est manifeste qu'il s'y trouve effectivement, pour l'amener sous les raisons les plus diverses à suivre une autre voie ! Les conséquences peuvent en être très graves pour un foyer chrétien et la condition spirituelle de ceux qui devant Dieu ont seuls la responsabilité de leur propre vie de famille peut s'en trouver compromise. N'y a-t-il pas là au fond nu certain manque de soumission à la volonté divine l'absence de ce « contentement » qui nous fait accepter avec joie et reconnaissance les circonstances du chemin, telles que Dieu a voulu les disposer pour nous et pour ceux que nous aimons, et qui nous rend heureux dans ces circonstances mêmes ?

Être « content en soi-même dans les circonstances où l'on se trouve », quelle précieuse part ! C'était celle de Paul, et pourtant qui a connu comme lui des circonstances difficiles et éprouvantes ? Elles l'étaient au plus haut point quand il écrivait son épître aux Philippiens, mais il ne demande pas qu'elles soient changées, il les accepte dans une heureuse soumission à la volonté divine, réalisant que « la piété avec le contentement est un grand gain ». Pussions-nous le réaliser aussi, quelle que soit l'aridité du désert — n'oubliant jamais que le « contentement » est « en soi-même » et non dans les circonstances, que le mécontentement a sa source non dans les circonstances mais dans l'état de notre cœur — jouissant déjà par la foi de notre part en Christ dans les lieux célestes. Israël entré en Canaan en avait fini avec l'Égypte et le désert, il pouvait alors habiter le « pays ruisselant de lait et de miel » ; c'est l'image de la condition d'un croyant qui, bien qu'encore dans le désert, peut jouir de la Canaan céleste et goûter déjà quelque chose de ce qui sera notre part éternelle. Pour connaître une telle condition spirituelle, retenons l'exhortation de l'apôtre à Timothée son « véritable enfant dans la foi » : « Exerce-toi toi-même à la piété... ». Il y faut en effet une application, un exercice constant — le « mystère », ou le secret en est la connaissance de Dieu révélé en Christ (cf. 1 Tim. 3:16) — et il en vaut bien la peine car « la piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir » (1 Tim. 4:7, 8). Avec une telle Personne, avec une telle promesse, nos cœurs ne seraient-ils pas satisfaits ? Que nous faudrait-il de plus ?



## MALADIES

P. Fuzier - ME 1966 p.29-40

La maladie est l'une des conséquences de l'entrée du péché dans le monde. Adam n'aurait jamais connu dans le jardin d'Éden ni la maladie, ni la souffrance, ni la mort s'il avait obéi au commandement de l'Éternel qui lui défendait de manger « de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Gen. 2:17). C'est à l'instigation de Satan que le premier homme a été conduit à la désobéissance ; il faut d'ailleurs, c'est un principe constant, chercher l'activité de l'ennemi à l'origine de toute désobéissance et la réelle confession d'un péché devrait toujours nous amener à juger ces deux points : comment et pourquoi avons-nous prêté l'oreille à la voix de notre redoutable adversaire ?

Les Juifs voyaient dans la maladie non pas seulement une conséquence générale du péché mais aussi la conséquence directe d'un péché commis par celui qui en était frappé ou par celui qui se trouvait lié à la faute. C'est ainsi, par exemple, que les disciples interrogent le Seigneur au sujet de l'aveugle-né : « Rabbi, qui a péché : celui-ci, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? » (Jean 9:2). La réponse du Seigneur montre bien que la maladie n'est pas toujours une conséquence directe d'un péché commis, si même elle peut l'être parfois, comme l'Écriture nous en donne ailleurs des exemples sur lesquels nous serons amenés à revenir.

Plusieurs scènes des Évangiles nous autorisent à dire que la maladie est bien un des signes de la présence du péché dans le monde ; le Seigneur lie les deux choses et, guérissant la maladie, apporte le pardon des péchés. Il dira par exemple aux scribes : « Pourquoi pensez-vous du mal dans vos cœurs ? Car lequel est le plus facile, de dire : Tes péchés sont pardonnés, ou de dire : Lève-toi et marche ? Or, afin que vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés... ; alors il dit au paralytique : Lève-toi, prends ton lit, et va dans ta maison. Et il se leva et s'en alla dans sa maison ». De même lorsqu'il s'adresse au paralytique du réservoir de Béthesda : « Voici, tu es guéri ; ne pêche plus, de peur que pis ne t'arrive » (Matt. 9:4 à 7 ; Jean 5:14). On pourrait multiplier les exemples. — Remarquons encore que le rétablissement miraculeux de la santé par la puissance du Seigneur est généralement présenté comme découlant de la foi. Aux deux aveugles qui viennent à Lui, Il pose cette question : « Croyez-vous que je puisse faire ceci ? », question à laquelle ils répondent : « Oui, Seigneur » ; « Alors il toucha leurs yeux, disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Et leurs yeux furent ouverts ». Au lépreux guéri qui, seul des dix, revient sur ses pas pour glorifier Dieu et rendre grâce à Jésus en se jetant à ses pieds, le Seigneur adresse cette parole : « Lève-toi, et t'en va ; ta foi t'a guéri ». Nous pourrions rappeler également l'histoire de la femme cananéenne et, là encore, multiplier les exemples. Ceux que nous avons cités (Matt. 9:28, 29 — comp. Marc 10:51, 52 ; Luc 17:15 à 19 ; Matt. 15:28) suffisent pour établir que les maladies sont bien, d'une manière générale, une conséquence de la nature pécheresse de l'homme ; mais « la puissance du Seigneur était là pour les guérir » (Luc 5:17).

Cette puissance était exercée par le Seigneur Lui-même ou encore par le moyen des disciples, envoyés par Lui. Après qu'il les eut envoyés deux à deux, leur donnant autorité sur les esprits immondes, il nous est dit qu'ils « prêchèrent qu'on se repentît, et chassèrent beaucoup de démons, et oignirent d'huile beaucoup d'infirmes et les guérirent » (Marc 6:7, 12, 13). Les douze ne pouvaient déployer une telle puissance que par la foi, dans l'exercice du jeûne et de la prière, ainsi que le Seigneur devait le leur montrer dans une circonstance où leur incapacité avait été manifeste (cf. Marc 9:14 à 29).

Après l'ascension du Seigneur, les apôtres, envoyés pour « prêcher l'évangile à toute la création », reçurent des « dons signes », en particulier le pouvoir de guérir les malades et les infirmes, « le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant la parole par les signes qui l'accompagnaient » (cf. Marc

16:15 à 20). Mais il faut souligner ici deux points importants : tout d'abord, ces « signes » n'ont été donnés que pour un temps, ils n'étaient plus nécessaires pour « confirmer la parole » des envoyés du Seigneur lorsque l'ensemble des écrits inspirés, la Parole complète, devint le moyen de discerner le caractère de l'envoyé (de sorte qu'il faut prendre garde aujourd'hui à la véritable origine de l'activité des guérisseurs ou prétendus tels) ; ensuite, ce pouvoir de guérison ne fut exercé que durant la période où le Saint Esprit pouvait agir puissamment, sans être contristé comme il l'est de nos jours, et seulement pour servir de « signe, non à ceux qui croient, mais aux incrédules » (1 Cor. 14:22). Il nous est dit par exemple : « Et Dieu faisait des miracles extraordinaires par les mains de Paul ; de sorte que même on portait de dessus son corps des mouchoirs et des tabliers sur les infirmes ; et les maladies les quittaient et les esprits malins sortaient » (Actes 19:11, 12). Par la puissance de Dieu, Paul guérissait les malades de corps et d'esprit. Actes 28:8, 9 nous le montre encore guérissant le père de Publius et les autres malades qui se trouvaient dans l'île de Malte. Mais cette puissance n'a été exercée par lui ni pour guérir Épaphrodite, ou Trophime laissé « malade à Milet », ni Timothée sujet à de « fréquentes indispositions » (Phil. 2:27 ; 2 Tim. 4:20 ; 1 Tim. 5:23). C'est donc bien que la maladie ne peut être considérée de la même manière suivant qu'elle atteint un croyant ou un inconverti, bien qu'elle demeure toujours et pour tous une conséquence de l'entrée du péché dans le monde.

Pour le croyant en effet, la maladie est bien une des preuves les plus saisissantes de la chute ; elle fait partie de « la servitude de la corruption » dont parle l'apôtre (Rom. 8:21) et constitue l'un des aspects — l'une des causes ou aussi l'un des effets, suivant le cas — du dépérissement de « l'homme extérieur » (cf. 2 Cor. 4:16). Bien des maladies de ceux qui atteignent un âge avancé ne sont pas autre chose que la conséquence de ce dépérissement de l'homme extérieur.

Mais le croyant est appelé à voir dans la maladie l'un des moyens dont Dieu se sert, dans son amour, pour l'exercice de sa discipline envers lui, dans le sens le plus large du terme, c'est-à-dire l'ensemble de ses dispensations à son égard en vue de sa formation. N'oublions pas que la discipline du Père s'exerce uniquement envers ses enfants ; le « tous » de Hébr. 12:8 désigne seulement les « fils » et non tous les hommes, le contexte le montre à l'évidence. Les incrédules ont affaire, comme tous les hommes indistinctement, avec le gouvernement de Dieu, selon le principe posé en Galates 6:7 ; mais ils ne connaissent jamais la discipline du Père à l'égard de ses enfants puisqu'ils n'en sont pas, bien que Dieu puisse se servir d'une maladie pour amener un incrédule à la repentance et à la foi en Christ.

La maladie peut être, dans certains cas, un châtement envoyé par Dieu, une discipline « corrective » pour un croyant qui va toujours plus loin sur un chemin d'égarement, ayant refusé d'écouter tous les avertissements qui lui ont été adressés. Si nous désobéissons aux enseignements de la Parole, raisonnant dans nos cœurs pour essayer de nous justifier ou d'apaiser notre conscience, méprisant tout avertissement, soyons assurés que tôt ou tard Dieu interviendra pour nous ramener car Il nous aime beaucoup plus qu'un père n'aime un enfant indocile et rebelle. — Lorsqu'Asa « fut malade des pieds », c'était n'en doutons pas un châtement infligé par Dieu à ce roi qui, au lieu de s'appuyer sur Lui seul, avait cherché du secours auprès du roi de Syrie et qui, après avoir ainsi « agi follement », « s'irrita contre le voyant, et le mit en prison », puis « opprima quelques-uns du peuple » ; c'était aussi un moyen de manifester son état. Asa reste sourd et rebelle : pas plus qu'il ne l'avait fait lors de ses luttes avec Baësha, roi d'Israël, « dans sa maladie aussi, il ne rechercha pas l'Éternel, mais les médecins » (2 Chron. 16:7 à 14). Image d'un croyant qui a manqué, qui est averti de telle ou telle manière, qui au lieu d'écouter « s'irrite » et « s'indigne » contre les instruments dont Dieu se sert pour lui parler, et qui, atteint par une maladie envoyée comme châtement, cherche la guérison auprès des seuls médecins, au lieu de recevoir l'instruction que Dieu veut lui donner par ce moyen, ce qui serait pour lui le vrai chemin de la restauration, de la guérison, de la bénédiction ! Prenons garde de ne pas imiter l'exemple d'Asa si nous avons à connaître des circonstances semblables ! — Par quels exercices profitables, au contraire, est passé un Ezéchias lorsqu'il fut « malade à la mort » !

Aussi nous est-il dit que « ayant été malade, il fut rétabli de sa maladie » (Ésaïe 38). Que de fois on aimerait faire comprendre à tel ou tel malade que la guérison n'est pas tellement dans le secours du médecin (si utile qu'il puisse être comme donné par Dieu et reçu de Lui), mais dans la confession et l'humiliation !

Une maladie envoyée à un croyant peut être aussi, entre les mains de Dieu, un moyen pour le garder, le préserver d'une chute à laquelle il pourrait être exposé. C'est ainsi qu'il fut donné à l'apôtre Paul « une écharde pour la chair » afin, dit-il, « que je ne m'enorgueillisse pas » ; et cela l'amène à se glorifier dans ses infirmités, à y prendre plaisir (cf. 2 Cor. 12:7 à 10). Il s'agit là d'une discipline que nous pourrions appeler « préventive » et qui n'est en aucune manière un châtiment de Dieu, bien que, dans le cas de l'apôtre, Dieu se serve d'un « ange de Satan pour le souffleter » (ib. 7).

La maladie peut être également, pour un croyant fidèle, l'épreuve de la foi. Dieu la lui envoie, le fait passer par un tel chemin, pour montrer ce que peut produire la vie divine, dans la puissance de l'Esprit Saint, au travers de circonstances douloureuses où l'on voit les conséquences de la désobéissance et de la chute du premier homme. S'approcher de tels malades, c'est être le spectateur de véritables triomphes. Dieu opère ce qu'écrivit David dans le Psaume 41 : « Tu transformeras tout son lit, quand il sera malade » (v. 3). Une telle épreuve sera « trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1 Pierre 1:7). Quel encouragement précieux pour celui qui est appelé à la traverser !

Dans bien des cas sans doute, et sans que nous perdions de vue les distinctions qui précèdent, Dieu poursuit un double but en dispensant à l'un des siens telle ou telle maladie : Il veut produire en lui, pour qu'il en opère le dépouillement, la recherche de ce dont Il aimerait le voir délivré, quelque mal, quelque habitude, quelque relation qui le fait désobéir à la Parole ; Il veut ensuite développer chez lui les activités du nouvel homme. De telle sorte que si l'homme extérieur est amené à dépérir, l'homme intérieur l'est à se renouveler de jour en jour (cf. 2 Cor. 4:16). Quelle bénédiction le croyant trouvera dans la maladie chaque fois qu'il en sera ainsi, et quel témoignage il rendra tout autour de lui ! Et même une discipline envoyée comme châtiment pourra devenir l'épreuve de la foi, l'histoire de Josaphat en est un exemple bien connu (cf. 2 Chron. 18 à 20). Remarquons d'ailleurs à ce propos que le même cas de maladie présente souvent, tout à la fois, plusieurs sinon l'ensemble des caractères que nous venons de distinguer dans les paragraphes précédents. Remarquons aussi que par le moyen des maladies — et, plus généralement, des épreuves qu'Il trouve bon de nous dispenser — le Seigneur parle à l'entourage familial et à l'assemblée tout autant et parfois plus qu'au malade lui-même.

Certes, dans tous les temps les enfants de Dieu ont eu à connaître bien des souffrances, à traverser bien des maladies, mais ne semble-t-il pas que dans les jours actuels de semblables exercices se trouvent multipliés ? Cela ne devrait-il pas au moins nous conduire à de sérieuses réflexions ? Nous voulons bien penser que nombre de maladies endurées par tant de chers enfants de Dieu sont l'épreuve de leur foi — nous en avons eu, et en avons encore, de très précieux témoignages, Dieu en soit béni ! — ; d'autres sont de ces disciplines « préventives » ou « formatives », qui nous sont dispensées pour nous préserver de chute ou en vue de notre formation, de notre développement spirituel, pour nous préparer peut-être à l'accomplissement de tel service que le Seigneur veut nous confier. Mais n'en est-il pas, parfois, qui sont à l'aboutissement d'un chemin de désobéissance et ne peut-on en être frappé ? À une assemblée en désordre, l'apôtre écrivait : « C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment. Mais si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde » (1 Cor. 11:30 à 32). N'arrive-t-il pas, hélas ! que nos vies individuelles, nos maisons, une assemblée locale peut-être, soient plus ou moins caractérisées par un certain désordre ? Nous ne voulons pas tant parler de dérèglements qui révoltent les consciences — bien qu'ils puissent être parfois — mais de l'oubli,

dans la marche pratique, de ce qu'est l'ordre selon Dieu. Dieu nous donne des enseignements dans sa Parole ; y obéir nous fera marcher dans le respect de l'ordre établi par Lui, tandis que lorsque nous y désobéissons l'ordre selon Dieu n'est plus maintenu et, que nous en ayons conscience ou non, nous vivons dans un désordre plus ou moins accusé. Sans doute pas grave à nos yeux dans la plupart des cas : nous agissons selon nos pensées ou sentiments personnels, désireux de faire pour le mieux et nous croyons fermement avoir ainsi l'approbation de Dieu, perdant de vue qu'elle ne peut nous être accordée que si nos voies sont réglées par la Parole et par la Parole seule. Nous péchons souvent « par erreur », c'est-à-dire en « ne faisant pas tous ces commandements » (cf. Nomb. 15:22 et suivants) : cela résulte, en bien des cas, de notre peu de connaissance de l'Écriture, de l'ignorance où nous sommes de tel de ses enseignements. Dieu permet que, tôt ou tard, l'enseignement ignoré ou oublié nous soit rappelé ; il serait grave alors de continuer à agir comme par le passé, au lieu de confesser un péché que Dieu est prêt à pardonner : cela nous conduirait au péché « par fierté ». De l'âme qui a commis un tel péché, il est dit qu'elle a « outragé l'Éternel », « méprisé la parole de l'Éternel » et « enfreint son commandement » (cf. Nomb. 15:30, 31). Ce n'est plus « ne pas faire tous ces commandements... tout ce que l'Éternel vous a commandé », mais « enfreindre » positivement un commandement de Dieu que l'on ne peut prétendre ignorer.

Dieu nous garde de prendre ces choses à la légère et de persévérer dans un chemin de désobéissance à sa Parole ! Bien des arguments sont parfois mis en avant pour essayer d'excuser une telle conduite : Dieu est plein de grâce, dira-t-on par exemple, Il sait quelle est notre extrême faiblesse, notre incapacité à faire tout ce qu'Il nous demande... — comme si Dieu ne nous avait pas donné toutes les ressources nécessaires pour une marche fidèle, nous commandait ce que nous ne pouvons accomplir et pouvait se satisfaire de désobéissances délibérées et non jugées ; ou encore : Mais il en est tant qui n'y regardent pas de si près et qui sont si heureux, dont les affaires prospèrent... — comme si les culpabilités des uns ou des autres pouvaient être une justification de nos propres défaillances et comme si nous n'avions pas chacun affaire avec Dieu et si nous ne devons pas tous comparaître un jour devant le tribunal de Christ ! ; ou bien même : Après tout, nous avons toujours agi ainsi, pourquoi changer ? — comme si la patience et le support de Dieu envers nous pouvaient justifier la persévérance dans le mal ! L'on pourrait citer bien d'autres argumentations du même genre ; qu'il nous suffise de poser la question : qui peut seul nous suggérer de telles pensées, sinon l'ennemi de nos âmes ? C'est lui qui, par le moyen de tant de ruses subtiles, nous conduit insensiblement et souvent même sans que nous en ayons conscience sur un chemin d'égaré. Il nous habitue à des désobéissances, généralement peu graves à nos yeux (mais aux yeux de Dieu, toute désobéissance est grave dans son principe même), puis à d'autres qui revêtent un caractère plus sérieux et c'est ainsi qu'il s'efforce de nous entraîner toujours plus loin dans cette voie ! Si nous restons sourds à tous les appels de la grâce divine, si nous refusons d'écouter, l'ennemi finira par nous endurcir dans la désobéissance : un croyant qu'il a engagé dans un tel chemin perd toute force spirituelle pour résister aux tentations et devient une proie facile pour l'adversaire qui a de plus en plus d'emprise sur lui et peut même aller dans certains cas jusqu'à prendre possession de son esprit, ce que Dieu permet dans l'exercice de son gouvernement.

On parle beaucoup de nos jours de maladies mentales et de maladies nerveuses, sans doute plus qu'en d'autres temps. En dehors de celles qui peuvent provenir d'une certaine hérédité, ou, encore, de l'affaiblissement de facultés usées par l'âge, sont-elles toutes uniquement la conséquence de l'agitation des villes, des conditions de l'existence moderne qui provoque une incontestable fatigue nerveuse ? On peut se le demander. Au début de son histoire, il nous est dit de Saül que « l'Esprit de Dieu le saisit » ; mais ensuite, après que Samuel lui eut déclaré : « Parce que tu as rejeté la parole de l'Éternel, il t'a aussi rejeté comme roi », nous lisons : « Et l'Esprit de l'Éternel se retira d'avec Saül, et un mauvais esprit envoyé par l'Éternel le troublait », esprit qui ne se retirait de lui que grâce à l'intervention de David « fils d'Isaï, le Bethléhémite, qui sait jouer, un homme fort et vaillant, et un homme de guerre, et qui a l'intelligence des choses, et un bel homme, et l'Éternel est avec lui » (cf. 1 Sam. 10:6, 10 ; 15:23 à 26 ; 16:14 à 23). Dieu a la puissance de garder nos esprits aussi bien que nos

corps. Job, traversant une douloureuse épreuve, a pu Lui dire : « Tu m'as donné la vie, et tu as usé de bonté envers moi, et tes soins ont gardé mon esprit » ; Dieu avait permis à Satan de « toucher à ses os et à sa chair » mais Il a « gardé son esprit » (Job 2:4 à 7 ; 10:12). Pourquoi donc permet-Il que l'ennemi agisse sur l'esprit d'un racheté, parfois jusqu'à en prendre possession ? Certes, Il est Souverain et qui peut percer le secret de ses voies ? Que cependant de telles circonstances nous conduisent à de profonds exercices avec Lui qui, dans la communion réalisée, peut s'Il le juge à propos nous faire connaître alors quelque chose de son « secret » (cf. Ps. 25:14). Et quoi qu'il en soit, nous pouvons au moins poser la question : ne peut-il y avoir parfois, dans de semblables circonstances, comme ce fut le cas pour Saül le roi impie (s'il fut le roi selon la chair, son histoire ne nous montre-t-elle pas, précisément, ce à quoi peut conduire l'activité de la chair en nous ?), une discipline de Dieu à l'égard de l'un des siens qui a méconnu tel enseignement de sa Parole et qui a persisté dans ses voies alors qu'Il lui adressait, par tant de moyens à sa disposition, des avertissements qu'il a refusé d'écouter, imitant le triste exemple du roi Asa ? Des désobéissances répétées, non jugées, font de nous une proie facile pour l'adversaire et sont susceptibles d'amener sur nous un châtiment de Dieu, pour l'exercice duquel Il peut se servir de Satan comme instrument. Comme ce fut le cas pour Asa, tous les médecins du monde sont impuissants dans de telles maladies, c'est vers Dieu que l'âme doit se tourner, dans l'humiliation et la confession sincère de son péché, criant à Lui pour une pleine délivrance et une entière restauration.

Dieu nous préserve de passer rapidement et avec plus ou moins d'indifférence sur tant de douleurs qui atteignent la famille de la foi ! Pussions-nous « regarder », « y appliquer notre cœur », « voir » et chacun en « recevoir instruction » (cf. Prov. 24:32). Dieu nous parle et de bien des manières, « recherchons nos voies, et scrutons-les, et retournons jusqu'à l'Éternel » (cf. Lam. de Jér. 3:22 à 42). Il est prêt à recevoir une confession droite et franche et à pardonner entièrement celui qui la fait (cf. 1 Jean 1:9), que cela encourage à l'abandon d'un chemin d'égarement une âme qui y persévérerait, peut-être parce qu'elle n'a connu jusqu'ici aucune discipline douloureuse. Gardons-nous d'oublier que ce n'est jamais nous qui aurons le dernier mot, Dieu en soit béni !

Par dessus tout, pussions-nous être profondément pénétrés de l'amour dont le Seigneur nous aime, de ce qu'Il a fait et de ce qu'il fait pour nous, de ce qu'il est pour nous tout le long du chemin et que cet amour touche nos cœurs de telle manière que, à l'imitation de notre parfait Modèle, nous soyons amenés à dire en toute vérité : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » (Ps. 40:8).

## Des choses difficiles à expliquer

ME 1951 p. 197-207

L'épître aux Hébreux nous ouvre le ciel pour nous y faire contempler la Personne excellente de Celui qui, venu ici-bas pour accomplir l'œuvre de notre rédemption, « a enduré la croix, ayant méprisé la honte » et est maintenant « assis à la droite du trône de Dieu » (Héb. 12:2). Jusque-là, « le chemin des lieux saints » n'avait « pas encore été manifesté », mais Christ s'étant « offert lui-même à Dieu sans tache », « est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle ». Il « n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9:8, 12, 14 et 24).

Les sacrifices offerts selon la loi ne pouvaient jamais « rendre parfaits ceux qui s'approchent ». Christ, « par une seule offrande », nous a rendus « parfaits à perpétuité », de telle sorte que nous pouvons être exhortés maintenant à nous approcher « avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure » (Héb. 10:1, 14 et 22). Cette exhortation nous est adressée parce que *nous avons* « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints » et « un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (ibid. v. 19 et 21).

Qui est ce « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » ? C'est Celui dont parle l'apôtre dans le chapitre 5. — Les écrits de l'Ancien Testament nous présentent deux hommes établis dans l'office de la sacrificature : Aaron et Phinéas (Lév. 8 et 9 ; Nomb. 25). Aaron fut *appelé* à exercer la sacrificature (Héb. 5:4), tandis que Phinéas acquit le droit de l'exercer parce qu'il fit « propitiation pour les fils d'Israël » (Nomb. 25:10-13). Ce sont les deux côtés qui sont mis en évidence dans la sacrificature de Christ : « De même le Christ aussi ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit : Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré ; comme il dit aussi dans un autre passage : Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec » (Héb. 5:5, 6) — et, par ailleurs : Il est « la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 2:2).

Mais quel chemin Il a dû suivre depuis qu'Il a quitté la gloire jusqu'au moment où Il a été « salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec » ! Celui qui est le « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu », c'est Celui « qui, durant les jours de sa chair, ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; et ayant été consommé, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec... » (Héb. 5:7-10).

Quel merveilleux sujet l'apôtre avait là devant lui ! Et comme il eût aimé pouvoir le développer, occupant ainsi les croyants hébreux d'un Christ glorifié après avoir souffert, d'un Christ céleste ! « Au sujet duquel », dit-il, « nous avons beaucoup de choses à dire » (ibid. v. 11).

Comme l'apôtre avait « beaucoup de choses à dire » au sujet de Celui qui a été « salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec », Dieu a également beaucoup de choses à nous communiquer relativement à la Personne adorable de son Fils bien-aimé. N'avons-nous pas l'ardent désir de les entendre ? Cette Personne ne fait-elle pas brûler nos cœurs ? N'est-ce pas de Lui que nous voulons être occupés en chemin ? Ne souhaitons-nous pas croître « dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » ? — Qui ne répondrait : oui ? Mais est-ce des lèvres seulement, ou du fond de nos cœurs ?

Hélas ! n'est-il pas trop vrai que, pour nous comme pour les croyants hébreux, ces choses sont « difficiles à expliquer » ? Et, sans doute aussi, pour une même raison : parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » !

Nous disons volontiers : il nous faut un ministère qui nourrisse nos âmes de Christ ; qui nous présente les gloires variées de sa Personne ; qui le place devant nos yeux comme le Fils de Dieu et le Fils de l'homme ; qui occupe nos cœurs de ce qu'Il est comme Sauveur, Seigneur, Berger, Souverain sacrificateur, Avocat ; qui exalte le Chef du Corps, l'Époux de l'Église. Et certes, c'est de Lui que le Saint Esprit veut nous occuper et Dieu a beaucoup de choses à dire à chacun de nous à l'égard de cette Personne glorieuse qui sera le seul Objet de nos cœurs pendant l'éternité. Mais, pour nous aussi, ces choses sont « difficiles à expliquer » parce qu'au fond, nous sommes occupés d'autres objets que Christ, et l'on n'est disposé à écouter vraiment et apte à saisir que lorsque le sujet présenté captive le cœur. Dans le cas contraire, on écoute d'une oreille distraite, incapable de faire le moindre effort pour en suivre les développements. Un sujet est facile à expliquer à un auditoire qu'il captive et qui désire entrer dans ce qui lui est présenté ; par contre, il est difficile à expliquer à ceux qui ont d'autres préoccupations et dont l'esprit est ailleurs...

Nos devanciers étaient beaucoup plus à l'aise que nous ne le sommes dans toutes les vérités concernant la Personne de Christ, c'est-à-dire dans l'ensemble des vérités chrétiennes. Ne nous est-il pas arrivé parfois de laisser de côté des écrits dont ils ont fait leur nourriture parce que nous étions arrêtés devant la profondeur de certaines pages ? — Les mêmes vérités que la plupart de ceux qui nous ont précédés saisissaient très vite par l'intelligence renouvelée — parce que, sans doute, ils les comprenaient plus vite encore par le cœur — sont souvent, pour nous, « difficiles à expliquer ». Nos pères prenaient de la « nourriture solide », celle des « hommes faits », qui ont compris leur position en Christ et sont occupés d'un Christ céleste ; c'est d'un niveau généralement trop élevé pour nous : il nous faut du « lait », la nourriture des petits enfants (Héb. 5:12-14 ; cf. 1 Cor. 3:1, 2).

Nous conservons le souvenir de bien des frères que le Seigneur a repris à Lui et qui ont été des serviteurs utiles pour l'Assemblée. Leur ministère a été en riche bénédiction pour beaucoup. Sans doute, leurs écrits nous restent, mais eux ne sont plus là pour nous enseigner, nous exhorter et nous encourager — pour nous aider de leurs conseils ou intervenir avec tout le poids de leur autorité morale. Que de fois avons-nous exprimé le regret de ne plus avoir aujourd'hui les dons remarquables du 19<sup>ème</sup> siècle et du début du 20<sup>ème</sup> ! Serait-il difficile à notre Dieu d'en susciter encore ? Certainement pas. Mais gardons-nous d'oublier que Dieu nous retire des bénédictions spirituelles comme autrefois Il privait Israël de bénédictions matérielles. Posons-nous donc la question : si nous n'avons plus — en dehors de leur ministère écrit — les dons qu'ont su apprécier nos devanciers, ne serait-ce pas parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » ?

Posons-nous également cette deuxième question : saurions-nous apprécier aujourd'hui le ministère de ceux que le Seigneur avait trouvé bon de susciter dans les jours du Réveil et dans les temps qui ont immédiatement suivi, alors que nous savons si peu profiter de leur ministère écrit ? — Ce ministère écrit est à notre disposition, Dieu en soit béni ! Mais il est attristant de voir combien est réduit le nombre de ceux qui désirent en bénéficier. Oui, nous sommes devenus paresseux à écouter ! Aussi les vérités qui devraient être l'aliment quotidien de nos âmes, celles qui concernent la Personne même de Christ, sont des vérités dans lesquelles nous entrons bien peu et dont nous ne jouissons que dans une faible mesure. Le Saint Esprit est occupé à autre chose qu'à développer devant nous les gloires de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ; trop souvent contristé, il s'emploie à redresser chez nous ce qui l'empêche d'exercer le service qui est le sien par excellence, celui dont le Seigneur parlait à ses disciples lorsqu'Il leur disait : « Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:14).

Humilions-nous de notre paresse spirituelle — alors que nous sommes souvent très actifs, peut-être beaucoup trop, dans d'autres domaines ! Méditons sur la perte que nous faisons ainsi ! Dieu a beaucoup de choses à nous dire au sujet de Celui que nous connaissons si peu et que nous devrions brûler de mieux connaître. Elles sont « difficiles à expliquer » parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » !

On devient « paresseux à écouter » quand on se laisse gagner par le sommeil spirituel, quand la personne de Christ cesse d'avoir tout son prix pour le cœur. Les croyants hébreux n'avaient plus devant eux un Christ glorifié dans le ciel, c'est pourquoi l'apôtre leur écrit cette épître dans laquelle il leur présente Christ à la droite de Dieu, salué par Lui « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec ». Mais, plaçant devant eux un Christ céleste, il lui était cependant difficile de leur expliquer les choses qu'il voulait leur dire, parce que leurs regards étaient tournés en bas au lieu d'être dirigés en haut !

Nous désirons rappeler ce qu'écrivait « aux jeunes frères », il y a vingt-huit ans, un de nos conducteurs appréciés, aujourd'hui dans le repos : « Or la négligence de cette Parole est le grand danger que courent les jeunes frères de la génération présente. Je voudrais avant tout que les jeunes chrétiens ne se contentassent pas d'une lecture hâtive de leur Bible, comme pour se libérer d'un devoir, ce qui est autant que de ne pas la lire du tout. Mais, bien plus, je voudrais les voir *étudier* leur Bible avec  *prière* et avec le désir ardent d'être *enseignés par le Saint Esprit* pour la comprendre ». — Au sujet des écrits qui sont à notre disposition, il ajoute : « Beaucoup de ces écrits ont une valeur incomparable pour vous édifier, et dites-vous bien que le Seigneur ne vous les a pas donnés pour que vous les ignoriez ou vous passiez de les lire. Ceux qui s'en passent demeurent généralement très ignorants des pensées de Dieu. Pour les uns il y a paresse coupable qui craint l'effort requis pour s'approprier ces écrits ; ils méprisent ainsi ces dons de Dieu, comme s'Il les avait envoyés pour rien. D'autres, plus orgueilleux, pensent pouvoir acquérir pour eux-mêmes et sans y être aidés, les connaissances que ces écrits leur apportent. J'ai souvent remarqué que cet orgueil reçoit sa punition judiciaire dans l'ignorance où ces chrétiens se trouvent de vérités élémentaires familières à de très jeunes enfants dans la foi.

Vos devanciers, chers jeunes frères, se sont nourris de ces écrits et ont été affermis par eux dans la connaissance des vérités que la Parole nous présente, car la Parole est la sauvegarde par excellence de ceux qui traversent les temps fâcheux actuels. Lisez, étudiez, méditez, pour vous en convaincre, toute la seconde épître à Timothée.

Chers jeunes frères, vous êtes-vous assez approprié les vérités capitales sans lesquelles le témoignage qui vous est confié n'existerait pas ? Avez-vous senti l'immense importance de ces vérités du commencement, que vous êtes responsables de maintenir vis-à-vis de toutes les sectes de la chrétienté professante qui vous entoure ? Le Seigneur vous a accordé le privilège de faire partie de son témoignage jusqu'à sa venue, car c'est maintenant le dernier témoignage et il n'y en aura pas d'autre ; mais c'est un fait solennel que, si vous n'y appartenez que d'une manière extérieure, vous en perdrez le bénéfice et la récompense. C'est, en effet, une immense *bénédiction* d'être lié à un témoignage suscité pour ces derniers temps, mais c'est, en même temps, une immense responsabilité. Si nous la traitons légèrement, elle peut entraîner, à la fin de notre carrière, la perte de toute récompense — une couronne perdue qui ne sera jamais retrouvée ! »

La fin du chapitre 5 de l'épître aux Hébreux (v. 12 à 14) nous montre quelles sont les conséquences — certaines d'entre elles tout au moins — de cette paresse spirituelle : notre développement est entravé et alors que, « vu le temps », nous devrions être capables d'enseigner les autres, nous en sommes réduits à prendre encore la nourriture des petits enfants. La nourriture solide est d'un niveau trop élevé pour nous ; elle ne convient qu'aux « hommes faits », c'est-à-dire à ceux qui ont compris et réalisé leur position en Christ dans les lieux célestes, qui entrés par la foi dans le ciel même y habitent et jouissent de Christ, le « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » ! À ceux-là, les choses concernant la Personne de Christ et les vérités qui découlent de la connaissance de Christ (en fait, ce sont toutes les vérités chrétiennes) ne sont pas difficiles à expliquer parce que Christ est l'Objet de leur cœur ! Ils ont faim et soif de Lui ; loin d'être « paresseux à écouter », ils ne se lasseraient pas d'entendre !



Les « hommes faits... ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ». N'avons-nous pas à nous humilier de ce que nous avons si peu de discernement spirituel ? — Il est très difficile aujourd'hui de vivre le christianisme dans un monde qui mûrit pour le jugement et au milieu d'une chrétienté caractérisée par la tiédeur et l'indifférence, où l'on voit une forme de piété sans aucune puissance. De quel discernement nous avons besoin pour être fidèles, pour agir toujours selon la pensée de Dieu ! Hélas ! nous en avons si peu. Nous sommes si souvent incapables de dépouiller les apparences pour voir la réalité et nous appelons « bien » ce que pourtant nous rejeterions résolument si nous avions « les sens exercés à discerner le bien et le mal ». Ce manque de discernement est la conséquence de notre paresse spirituelle, ne nous le dissimulons pas !

Nos cœurs sont trop souvent occupés d'autres objets que Christ ; par suite, nous écoutons d'une oreille distraite les choses qui le concernent. Nous avons surtout considéré le ministère écrit, mais n'en est-il pas de même pour le ministère oral ? Ce que nous lisons dans le livre du prophète Ézéchiël ne pourrait-il pas s'appliquer aussi à nous ? « ... et ils parlent l'un avec l'autre, chacun avec son frère, disant : Venez donc, et écoutez quelle est la parole qui est sortie de la part de l'Éternel. *Et ils viennent vers toi comme vient un peuple, et ils s'asseyent devant toi comme étant mon peuple ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent pas ; ... Et voici, tu es pour eux comme un chant agréable, une belle voix, et quelqu'un qui joue bien ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent nullement* » (33:30-32). Celui qui est « paresseux à écouter » est un « auditeur oublieux », non pas un « faiseur d'œuvre » (cf. Jacques 1:25).

Dieu aurait beaucoup de choses à nous dire au sujet de son Fils — sa Parole en est remplie — mais ces choses sont « difficiles à expliquer à ceux qui sont « paresseux à écouter ». De sorte que nous n'entrons que bien faiblement dans la connaissance des choses glorieuses qui concernent Christ et nous ne réalisons que dans une petite mesure notre position en Lui et avec Lui. Nous en restons — au lieu de croître et nous développer — à la nourriture des petits enfants, aux vérités élémentaires du christianisme et, par suite, nous n'avons pas le discernement spirituel qui nous est nécessaire pour marcher fidèlement dans ce monde, soit individuellement, soit collectivement. Le ministère s'exerce « *en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ : afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ...* » (Éph. 4:12 à 15).

Christ est « descendu dans les parties inférieures de la terre », mais « Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux » et « étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes » (Éph. 4:8-11). Ces dons nous sont présentés, dans d'autres passages, comme les dons de Dieu ou les dons de l'Esprit. Qu'ils soient considérés comme venant de Dieu (Rom. 12), donnés par Christ (Éph. 4) ou départis par l'Esprit (1 Cor. 12), ils manifestent toujours l'activité de l'Esprit, s'ils sont exercés dans la dépendance qui convient. C'est donc le Saint Esprit qui opère afin de produire les résultats dont parle l'apôtre dans le passage cité d'Éphésiens 4:12-15. Il veut nourrir nos âmes pour que nous puissions croître et devenir des « hommes faits » au lieu de rester de « petits enfants ».

Avant de les quitter, le Seigneur a annoncé à ses disciples la venue du Saint Esprit sur la terre comme Personne divine, cet « autre consolateur » qui devait venir pour demeurer avec eux et en eux (Jean 14:16 et 17 ; voir aussi : 14:25, 26 ; 15:26) ; Il leur a dit quelle serait son action vis-à-vis de ce monde et en faveur des saints (16:7-15). Et Il ajoute : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les supporter maintenant » (16:12). Le Saint Esprit n'était pas sur la terre, avec eux et en eux, pour les leur faire comprendre (cf. v. 13) ; le fait que le Seigneur ne pouvait leur présenter tout ce qu'Il avait à leur dire n'était donc pas la conséquence de leur état spirituel. Tandis que,

lorsque l'apôtre écrivait aux croyants hébreux, le Saint Esprit était là pour les conduire « dans toute la vérité », pour prendre de ce qui est à Christ et le leur annoncer ; si donc l'apôtre qui avait beaucoup de choses à dire au sujet de Christ était arrêté par la difficulté qu'il éprouvait à les leur expliquer, c'était bien en raison de leur état spirituel : l'action du Saint Esprit en eux était entravée parce qu'ils étaient « devenus paresseux à écouter ».

Nous avons essayé de mettre en lumière l'une des principales causes de notre faiblesse, de notre peu de discernement spirituel et des manquements qui en sont la conséquence. Nous croyons parfois nous excuser en prétextant notre ignorance, mais nous oublions que c'est une ignorance coupable, par suite inexcusable ! — Que Dieu veuille lui-même opérer dans nos cœurs afin que Christ soit leur seul Objet ! Nos oreilles seront alors toujours ouvertes et nous ne serons jamais « paresseux à écouter » ; nous aurons ainsi le discernement spirituel nécessaire pour agir en toutes circonstances selon la pensée de Dieu, pour faire le bien et éviter le mal. Pussions-nous dire, nous aussi : « Donne donc à ton serviteur un cœur qui écoute... pour discerner entre le bien et le mal » (1 Rois 3:9).

## 1 Thes. 4:13 à 5:11

ME 1964 p. 29-36

Tout est contraste dans les quelques versets qui terminent le ch. 4 de la première épître aux Thessaloniens et ceux qui commencent le ch. 5. Contraste entre les croyants, les « frères » (4:13 ; 5:1, 4 — le terme est employé au début de chacun des trois paragraphes), et les inconvertis, « les autres » (4:13 ; 5:6) ; contraste entre l'espérance des premiers, leur part éternelle : « toujours avec le Seigneur » (4:17) et la « subite destruction » qui viendra sur les seconds (5:3) ; contraste enfin entre ce que doit être la marche des fidèles, « tous des fils de la lumière et des fils du jour », et ce qu'est la vie des hommes de ce monde, tous « de la nuit » et « des ténèbres » (5:5 à 8).

Par la grâce de Dieu, comme autrefois les Thessaloniens, nous avons cru à l'Évangile, nous avons reçu et accepté « non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu » (2:13), de sorte que nous sommes maintenant enfants de Dieu, frères et sœurs en Christ. La Parole de Dieu, qui nous a apporté la vie, est aussi la Parole qui nous enseigne. Dieu ne veut pas nous laisser dans l'ignorance, ni « à l'égard de ceux qui dorment », ni pour ce qui concerne notre avenir éternel et notre marche présente. Nous pouvons connaître l'affliction et le deuil mais, Dieu soit béni ! nous ne sommes pas affligés comme « les autres » et cela, parce que eux « n'ont pas d'espérance » tandis que nous avons une « bienheureuse espérance », « une bonne espérance par grâce » (Tite 2:13 ; 2 Thess. 2:16). Au delà des « premières choses », caractérisées par les deuils, les cris et les peines, nous entrevoyons par la foi le moment où « toutes choses » seront faites « nouvelles » (cf. Apoc. 21:4, 5). Le bonheur du croyant, c'est d'être parfaitement assuré qu'il sera « toujours avec le Seigneur » ; il attend le moment où une telle espérance sera réalisée. Les Thessaloniens attendaient le Seigneur (cf. 1:9, 10) mais, convertis depuis peu de temps, ils ignoraient sans doute de quelle manière se déroulerait la résurrection des saints et se demandaient probablement si ceux des leurs qui étaient délogés ne seraient pas privés de la bénédiction apportée par le Seigneur au moment de sa venue. C'est pourquoi l'apôtre leur écrit les versets 13 à 18 du chapitre 4 de sa première épître, si souvent rappelés et qui devaient être pour eux, comme ils l'ont été aussi pour les générations de croyants qui ont suivi, une si précieuse consolation. « Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (4:18). Nous rappeler de telles paroles, surtout quand nous pleurons le départ de l'un de nos bien-aimés, est tellement consolant pour nous ! Avant de quitter les siens, le Seigneur leur a laissé la promesse de son retour et en des termes d'une telle simplicité et d'une telle clarté que le plus jeune croyant peut les comprendre et ainsi s'emparer de la promesse et en jouir : « Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Mais le Seigneur n'a pas donné Lui-même, à ce moment-là, de détails sur le déroulement des événements qui auront lieu à son retour ; Il a voulu le faire connaître par le moyen de l'apôtre Paul, qui peut ainsi écrire : « Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur... » (1 Thess. 4:15 à 17 — voir aussi 1 Corinthiens 15:51 et suivants). Telle est l'espérance qui est devant nous, elle ne comporte aucune incertitude. Elle sera bientôt réalisée et alors, « nous serons toujours avec le Seigneur », ce sera notre part éternelle. Puisse-nous jouir davantage d'une aussi précieuse espérance et, véritablement, la vivre !

Les Thessaloniens étaient encore dans l'ignorance à l'égard de ceux qui étaient délogés ; par contre, ils savaient fort bien ce qui en était « des temps et des saisons », ils savaient « parfaitement » que « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (1 Thess. 5:1, 2). Le « jour du Seigneur » — que l'on confond parfois avec le « jour de Dieu », jour de bénédiction (cf. 2 Pierre 3:12, 13) — est un jour de jugement (cf. 2 Pierre 3:10). Il commence lorsque le Seigneur sort du ciel avec ses armées (les saints glorifiés) pour « juger et combattre en justice » (Apoc. 19:11 et suivants). Le Seigneur, Fils de l'homme auquel le jugement a été donné (cf. Jean 5:22, 27), exécutera le jugement guerrier des vivants (Apoc. 19:19 à 21) comme aussi le jugement qui revêt un aspect judiciaire et dont Il parle Lui-

même dans la parabole de Matthieu 25:31 à 46. Le jour du Seigneur se continue pendant le règne millénaire, qui est sans doute un règne de justice, de paix, de bénédiction, mais aussi une période durant laquelle « chaque matin » seront détruits « tous les méchants du pays » (Ps. 101:8). C'est d'une manière gouvernementale que le jugement s'exercera donc pendant ces mille ans. Enfin, le « jour du Seigneur » se clôt après le règne, par le jugement des morts devant le « grand trône blanc » (Apoc. 20:11). C'est alors qu'a lieu la deuxième résurrection, résurrection des morts, de tous ceux qui sont morts dans leurs péchés, ayant refusé ou négligé le grand salut qui est offert encore aujourd'hui à quiconque croit (cf. Apoc. 20:12 à 15). « Ensuite la fin » : Christ « remettra le royaume à Dieu le Père », après avoir « mis tous les ennemis sous ses pieds », le dernier d'entre eux, la mort, étant à jamais « aboli » ; et « le Fils aussi lui-même sera assujéti à celui qui lui a assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (cf. 1 Cor. 15:24 à 28). Ce sera dès lors le « jour de Dieu » (1 Cor. 15:28 ; 2 Pierre 3:12, 13 ; Apoc. 21:1 à 8) : il y aura « un nouveau ciel et une nouvelle terre » et désormais se trouvera établi l'état définitif, éternel.

« Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (1 Thess. 5:2 — cf. 2 Pierre 3:10). Il ne « viendra » qu'après l'accomplissement de la première résurrection ; les événements annoncés dans les versets 15 à 17 du chapitre 4 de cette première épître aux Thessaloniens seront passés ; nous croyants, nous serons « avec le Seigneur » et pour « toujours ». C'est après notre enlèvement que se dérouleront dans ce monde les jugements providentiels décrits dans le livre de l'Apocalypse (chapitres 6 à 11 en particulier), jugements qui précéderont le « jour du Seigneur ». Les deux « bêtes » — pouvoir politique et pouvoir religieux, chef de l'Empire romain rétabli et Antichrist, constituant avec le « dragon » (Satan) la trinité du mal — seront manifestées (Apoc. 13:1 à 10 et 11 à 18). Après une période d'anarchie révolutionnaire, car il n'y aura plus alors ici-bas ni « ce qui retient » ni « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7), l'autorité de la « bête » aux « dix cornes et sept têtes » s'affirmera et « la terre tout entière » sera « dans l'admiration de la bête ». Les hommes, séduits et entièrement aveuglés, « rendront hommage au dragon » parce qu'il aura « donné le pouvoir à la bête », et ils « rendront hommage à la bête » également, en jetant ce défi : « Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? » (Apoc. 13) ; c'est sans doute à ce moment-là qu'ils diront : « Paix et sûreté » (1 Thess. 5:3), convaincus que la puissance de la bête apportera enfin paix et sécurité à ce monde. Hélas ! « une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point » (1 Thess. 5:3).

Ce monde va donc au devant d'un terrible jugement. Le jugement est d'ailleurs déjà prononcé : « Maintenant est le jugement de ce monde » (Jean 12:31) ; le rejet de Christ venu ici-bas, sa crucifixion constituent la culpabilité du monde, le motif de son jugement. Le monde est jugé, le jugement sera exécuté dans un jour à venir. Et c'est dans un tel monde que nous avons à cheminer, nous qui avons une espérance céleste, une part éternelle avec Christ ! Cela ne nous dit-il pas assez combien nous avons à en être séparés ? C'est cette séparation que l'apôtre établit dans les versets 4 et suivants du chapitre 5, soulignant le contraste entre « les autres », ceux qui sont « des ténèbres », « de la nuit » et nous qui, par grâce, sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour ».

Le « jour du Seigneur » ne surprendra que ceux qui sont « dans les ténèbres », il ne peut pas nous « surprendre », nous qui aurons déjà quitté la scène présente à la venue du Seigneur. « Nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres », tout au contraire nous sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour » (5:5). C'est la position dans laquelle la grâce de Dieu nous a placés, nous ses enfants ; tous, sans aucune distinction d'âge, de développement spirituel ou de fidélité dans la marche. Mais si nous sommes tous établis dans une telle position, nous avons à vivre d'une manière qui y corresponde. Le fait que « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », apportant avec lui la « subite destruction » à laquelle les hommes impies n'échapperont point, ce fait, s'il ne nous concerne pas, doit cependant parler à nos consciences et contribuer à nous séparer du monde, moralement et pratiquement. De là les exhortations des versets 6 à 8 : « les autres » dorment et s'enivrent la nuit, ne dormons pas comme eux, « mais veillons et soyons sobres ». Veillons pendant la

nuit, comme les sentinelles qui attendent le matin ; soyons sobres, nous tenant éloignés de toutes les convoitises enivrantes de ce monde. Et revêtons l'armure, une armure qui, dans ce passage, ne se compose que de deux pièces : une cuirasse et un casque, une cuirasse pour protéger nos cœurs, préserver nos affections pour le Seigneur, un casque pour garder notre tête, siège de nos pensées.

Qu'est-ce qui nous met en danger de nous conformer à ce monde, de « dormir » ou même de nous « enivrer » ? L'orientation de nos cœurs. Si nos cœurs trouvent un objet ici-bas, nous poursuivrons les choses d'en-bas ; l'ennemi, habile et rusé, sait bien attirer ces cœurs vers la terre en leur proposant ce qui peut leur plaire dans ce monde. Comme il est nécessaire qu'ils revêtent la « cuirasse », une cuirasse qui est celle « de la foi et de l'amour » ! L'objet de notre foi, c'est Christ ; une foi vivante est nourrie de Christ, occupée de Lui, de sorte que son amour remplit alors notre cœur. « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Le Saint Esprit se plaît à nous occuper de Christ (cf. Jean 16:14) et, d'autre part, il verse dans nos cœurs l'amour de Dieu. Que rien en nous n'entrave son activité diligente et bienfaisante, c'est la cuirasse qui protégera nos cœurs. Nos affections seront alors nourries de Christ et gardées pour Lui ; tous les autres objets deviendront pour nous sans valeur et sans attrait et nous pourrons marcher « ne tournant vers le monde d'autres regards que ceux du voyageur ». — Avec la « cuirasse », il faut aussi le « casque » pour que notre tête, nos pensées soient à l'abri des attaques d'un ennemi qui vient souvent nous troubler, faisant naître en nous des idées que nous cultivons parfois et qui nous amènent à raisonner, à douter peut-être... Avançons en paix, sans aucune crainte ; les choses vont de mal en pis dans ce monde, que cela ne nous surprenne pas, c'est la confirmation de ce que nous dit l'Écriture inspirée. Le jugement va bientôt être exécuté, le jour de la colère est là... Heureux sommes-nous de savoir que « Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre seigneur Jésus Christ » (1 Thess. 5:9). Il s'agit là du salut au terme de la course, aussi assuré que celui de notre âme, lequel est déjà notre partage. Cette « espérance du salut » est pour nous un « casque » qui protège notre tête : tous les raisonnements de l'ennemi, toutes ses subtilités viennent se briser là. Nous ne sommes pas du monde, nous avons une espérance qui ne confond point.

Christ est « mort pour nous » afin que, « soit que nous veillions » c'est-à-dire, que nous soyons présents dans le corps à sa venue, « soit que nous dormions », c'est-à-dire, que nous soyons déjà délogés à la venue du Seigneur, « nous vivions ensemble avec lui », en d'autres termes : nous soyons avec Lui pour toujours, dans les gloires de la résurrection.

« C'est pourquoi », ajoute l'apôtre, « exhortez-vous l'un l'autre et édifiez-vous l'un l'autre (1 Thess. 5:11). Nous pouvons bien nous exhorter, nous édifier l'un l'autre en nous rappelant ces enseignements de la Parole, si importants pour notre marche ici-bas. Nous pouvons aussi nous consoler l'un l'autre en nous rappelant les « paroles » de 1 Thessaloniens 4:13 à 17. Exhortation, édification, consolation, c'est l'objet du ministère prophétique dans l'assemblée (1 Cor. 14:3), c'est aussi l'objet du service que nous pouvons remplir les uns à l'égard des autres. Les Thessaloniens, qui connaissaient « les temps et les saisons », qui « savaient parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », s'exhortaient déjà, s'édifiaient l'un l'autre ; aussi l'apôtre ajoute : « comme aussi vous le faites » (5:11). Ils le faisaient, qu'ils continuent à le faire sans défaillance ! Par contre, à la fin du chapitre 4, l'apôtre, qui écrit : « Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles », n'ajoute pas : « comme aussi vous le faites ». Ils n'avaient pas pu le faire jusqu'alors puisque précisément ils étaient « dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment ». La Parole est précise et juste dans toutes ses expressions, cela n'est pas pour nous surprendre.

Puissions-nous nous exhorter, nous édifier, nous consoler l'un l'autre, afin que le Seigneur à sa venue nous trouve séparés du monde, dans le chemin de l'obéissance à la Parole, veillant et étant sobres ! « Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira » (Luc 12:37).

## Avec Christ, dans son sentier

1 Pierre 1 à 4 + 3:8-18

ME 1964 p. 253-263

Les croyants juifs auxquels l'apôtre Pierre adresse sa première épître avaient grand besoin d'encouragements. Ils possédaient bien une espérance céleste, mais ils traversaient un monde ennemi dans lequel la souffrance était leur partage : il en était qui médisaient d'eux comme de gens qui font le mal, leur bonne conduite en Christ était calomniée, ils étaient injuriés, insultés pour le nom de Christ (1 Pierre 2:12 ; 3:16 ; 4:4 et 14). Pour fortifier leur foi, ranimer leur énergie, l'apôtre leur présente Christ dans le chemin qui a été le sien ici-bas : Celui qui a « souffert pour nous dans la chair », leur dit-il, « a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (4:1 ; 2:21-23). Puisque tel avait été le sentier de Christ, il n'était pas surprenant qu'à leur tour ils eussent à connaître la souffrance, ils ne devaient pas trouver « étrange le feu ardent... venu sur eux pour leur épreuve » ; en cela même, ils avaient « part aux souffrances de Christ » et pouvaient s'en réjouir (4:12, 13). Combien cela était de nature à les encourager au travers de toutes leurs tribulations !

Les prophètes, dont le ministère revêtait une si grande importance aux yeux de ces croyants juifs, avaient déjà longtemps à l'avance rendu « témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ » (1:11). Christ a « souffert une fois pour les péchés », Lui, « le juste » a souffert « pour les injustes » ; seul Il pouvait endurer de telles souffrances et si l'apôtre en fait mention, ce n'est pas pour nous engager à y avoir part, c'est afin de montrer qu'elles étaient nécessaires pour « nous amener à Dieu », de telle manière que nous soyons ainsi à même de suivre Christ dans le sentier où Il est notre Modèle et où Il nous appelle à marcher sur ses traces (3:18 ; 2:21). En parcourant ce sentier, Christ a souffert pour la justice, c'est à de telles souffrances que nous sommes exhortés à avoir part ; Il a souffert en faisant le bien, nous pouvons aussi avoir à souffrir de cette manière.

L'apôtre nous dit que Christ, « lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (2:22, 23). C'est ce à quoi nous sommes appelés : « Enfin, *soyez tous d'un même sentiment*, sympathiques, fraternels, compatissants, humbles, *ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage*, mais au contraire bénissant » (3:8, 9). Cette unité de sentiment est présentée ici en vue de suivre les traces de Christ ; elle nous conduit aussi : à une pleine communion les uns avec les autres dans nos circonstances diverses (Rom. 12:16) — à d'heureux rapports mutuels, fruit de cette communion (2 Cor. 13:11) — à l'humilité (Phil. 2:2) — enfin, à la louange dans l'assemblée (Rom. 15:5, 6).

« Soyez tous d'un même sentiment... ne rendant pas mal pour mal ». Le cœur naturel est si mauvais que l'on rend parfois le mal pour le bien. Christ, dans son sentier, l'a éprouvé, Lui qui a dû dire par l'Esprit prophétique : « Ils m'ont rendu le mal pour le bien : mon âme est dans l'abandon », et encore : « Et ceux qui me rendent le mal pour le bien sont mes adversaires, parce que je poursuis ce qui est bon » (Ps. 35:12 ; 38:20). En butte à la méchanceté des hommes, nous pouvons aussi avoir à en faire l'expérience ; nous avons alors communion avec Christ dans les souffrances qui furent ainsi sa part. Mais que Dieu nous garde, nous, de jamais rendre le mal pour le bien ! N'oublions pas que, en dehors de toute autre considération, le jugement est prononcé sur celui qui en serait coupable : « Le mal ne quittera point la maison de celui qui rend le mal pour le bien » (Prov. 17:13).

Il ne suffit pas de ne pas rendre le mal pour le bien, il ne suffit pas non plus de ne pas faire de mal à ceux qui ne nous en font pas, il faut aller plus loin : ne pas faire de mal à celui qui pourtant nous en a fait et même, davantage encore, lui faire du bien. Cela, c'est véritablement le sentier de Christ et c'est ce à quoi nous sommes invités dans des passages comme Matthieu 5:44 à 48 et Romains 12:16

à 21, par exemple. C'est ce que nous dit l'apôtre Pierre lorsque, après avoir présenté cette exhortation : « ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage », il ajoute : « mais au contraire bénissant » (3:9).

Faire du bien à celui qui nous a outragés nous amènera à « hériter de la bénédiction » (3:9) ; nous pourrions avoir à souffrir l'injustice, mais en imitant notre divin Modèle, nous jouirons de la bénédiction d'en haut répandue sur nous. « Aimer la vie et voir d'heureux jours » (3:10), c'était pour les croyants juifs auxquels écrivait l'apôtre Pierre, jouir de la bénédiction de l'Éternel ; en Israël le fidèle était assuré de la prospérité matérielle, Dieu le bénissait de cette manière, de sorte qu'il pouvait connaître d'heureux jours ici-bas et, ainsi, « aimer la vie ». Le moyen de goûter la bénédiction, qu'il s'agisse d'une bénédiction matérielle pour Israël ou spirituelle pour nous, c'est de « se détourner du mal » et de « faire le bien » (3:10, 11). Pour réaliser pratiquement ces choses, il faut à l'homme un cœur renouvelé, il faut ensuite que ce cœur « renouvelé » soit constamment maintenu en bon état (cf. Matt. 15:19 ; Luc 6:45). Si la source est pure, les eaux seront claires et limpides ; elles ne le seront jamais si la source est impure.

« Se détourner du mal », puis « faire du bien », c'est ce à quoi nous sommes exhortés. Nous nous détournerons du mal si nous l'avons en horreur au lieu de chercher à l'excuser ou, même, à le justifier. La Parole nous le montre tel qu'il est et nous demande de le haïr : « Vous qui aimez l'Éternel, haïssez le mal ! » ; « Haïssez le mal, et aimez le bien » ; « Ayez en horreur le mal, tenez ferme au bien » (Ps. 97:10 ; Amos 5:14, 15 ; Rom. 12:9). Le principe du mal a été introduit dans le monde par la désobéissance du premier homme — c'est le péché avec tous ses fruits, les péchés — et ce qui lui donne son caractère d'extrême gravité c'est qu'il porte atteinte à la gloire de Dieu. Le mal est en nous, dans notre cœur naturel ; il est aussi tout autour de nous et le mal qui nous entoure trouve facilement, en trop de circonstances, le chemin de notre cœur. Certainement, Dieu a la puissance de nous garder, mais cette puissance s'exerce en réponse à notre foi, à une foi qui nous attache à Christ, et notre foi est généralement si faible qu'il y a bien des faux-pas sur notre route (cf. Jude 24 ; 1 Pierre 1:5). Pour être amenés à nous « détourner du mal », estimons le péché tel qu'il est au jugement de Dieu : pour l'ôter, il a fallu la mort de Christ ! C'est à la croix qu'a été vidée toute la question du bien et du mal : à l'heure suprême où Dieu a dû abandonner l'Homme Christ Jésus, Il a montré ce qu'est le mal, le péché à ses yeux !

Mais il ne suffit pas de se « détourner du mal », de s'abstenir « de toute forme de mal » (1 Thess. 5:22), il faut aussi « faire le bien ». C'est Dieu Lui-même qui est le principe, la source, l'auteur de tout vrai bien. Christ, notre Modèle parfait, a marché dans le sentier du bien : sa vie toute entière a été à la gloire de Dieu, vie de dépendance, d'obéissance, de confiance, et c'est là le bien.

La Parole emploie deux expressions à peu près semblables et qui pourtant donnent deux pensées différentes : « faire du bien » et « faire le bien ». Accomplir tel acte de charité — secours matériel apporté à celui qui est dans le besoin, visite à une personne dans l'épreuve, soins dispensés à un malade, etc. — c'est « faire du bien », c'est accomplir les « bonnes œuvres » dont il est question dans des passages comme Matthieu 5:16 ; Jean 10:32 ; 1 Timothée 5:25 et 6:18 ; Tite 2:7, 14 et 3:8, 14 ; Hébreux 10:24 ; 1 Pierre 2:12. — Manifester tous les sentiments qui découlent d'un cœur renouvelé et maintenu en bon état, aimer nos frères d'un vrai amour, témoigner de la sympathie à ceux qui souffrent, montrer du support envers tous, faire preuve de tact et de douceur, agir dans le respect des convenances, honorer ceux auxquels l'honneur est dû — cela, c'est « faire le bien », c'est accomplir les « bonnes œuvres » dont il est parlé dans des passages comme Éphésiens 2:10 ; Colossiens 1:10 ; 1 Timothée 2:10, 2 Timothée 2:21 et 3:17 ; Tite 1:16 et 3:1 ; Hébreux 13:21. De telle sorte que l'on peut parfois « faire du bien » sans pour autant « faire le bien » : quelqu'un, par exemple, remettra un don à une personne dans la nécessité, fera une visite à un malade, en cela il fait « du bien » ; cependant et quoi qu'il en pense, il n'aura pas « fait le bien » si la remise de ce don est susceptible d'encourager celui qui le reçoit à une vie de paresse ou à une existence marquée par

le désordre, ou si, au cours de la visite il apporte tout autre chose que ce qui aurait dû être présenté pour l'édification ou l'exhortation du malade. Aider, encourager un frère qui n'a pas dans son service la communion de son assemblée locale, c'est peut-être « faire du bien », mais ce n'est pas « faire le bien ». Ajoutons, dans cet ordre d'idées, que l'exercice de la bienfaisance, tout particulièrement, demande beaucoup de sagesse, de spiritualité, de dépendance de Dieu, si l'on ne veut pas se borner à « faire du bien » et si l'on a vraiment à cœur de « faire le bien ». Puisseons-nous toujours veiller à « faire le bien » chaque fois que nous cherchons à « faire du bien » !

Rechercher la paix, la poursuivre, c'est une heureuse activité, incluse dans l'expression « faire le bien ». La paix selon Dieu, toujours liée à l'amour, à la sainteté, à la vérité, la véritable paix est difficile à atteindre. Elle nécessite un effort constant et persévérant, c'est pourquoi nous sommes invités à la « poursuivre », comme quelque chose qui tend à nous échapper : « *Poursuivez* la paix avec tous, et la sainteté... », « qu'il *recherche* la paix et qu'il la *poursuive*... » (Héb. 12:14 ; 1 Pierre 3:11). Le lien entre les deux pensées (« faire le bien » et « rechercher la paix ») nous permet de comprendre qu'en poursuivant la paix nous ne devons jamais sortir de l'étroit sentier du bien, le sentier de Christ.

Dans le verset 12, nous avons un double contraste : d'abord, entre deux classes de personnes et ensuite, dans leurs rapports avec Dieu. Entre deux classes de personnes : d'une part, les « justes » et, d'autre part, « ceux qui font le mal ». Tandis que le juste aime le bien et hait le mal, le méchant aime le mal et hait le bien (Éccl. 8:11 ; Michée 3:2 et 7:3). Dans leurs rapports avec Dieu : ici, le contraste est dépeint à l'aide d'une image tirée de cette faculté que l'homme possède de pouvoir exprimer quelque chose de ses sentiments par les traits du visage et, principalement, par le regard. « Les yeux du Seigneur sont sur les justes » : ce regard est tout empreint de l'amour du Seigneur, il se pose sur ceux qui sont à Lui, qui L'aiment et le Lui manifestent en marchant dans un sentier d'obéissance, gardant ses commandements. Ce regard qui embrasse le monde entier, car « les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chron. 16:9), c'est aussi le regard qui considère avec tendresse et bonté ceux qui marchent fidèlement dans le sentier de Christ. Tandis qu'au contraire, « la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal ». Ceux qui font le mal peuvent n'en avoir aucune conscience, ils peuvent prospérer dans ce monde et s'en réjouir, il n'en demeure pas moins que « la face du Seigneur est contre eux ». À moins qu'ils ne se repentent, le gouvernement de Dieu s'exercera envers eux et ce gouvernement peut aller jusqu'à la mort du corps, comme l'indique le Psaume cité dans ce passage de la première épître de Pierre : « La face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal, pour retrancher de la terre leur mémoire » (Ps. 34:16). Et plus tard, « ceux qui ne connaissent pas Dieu » et « ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ », « subiront le châtement d'une destruction éternelle » (2 Thess. 1:8, 9). Nous pouvons en dégager un enseignement très important pour nous croyants : si nous « pratiquons le péché », si nous « faisons le mal », la face du Seigneur est contre nous ! Nous nous préoccupons souvent du seul jugement de notre entourage et nous ne nous demandons pas, en tout premier lieu, si la face du Seigneur n'est pas contre nous ! — Non seulement les yeux du Seigneur sont sur les justes mais encore « ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ». Cette promesse est bien de nature à encourager et à fortifier la foi. Ne vaut-il pas la peine de marcher dans le sentier de Christ et d'avoir ainsi l'assurance que ses yeux sont sur nous et ses oreilles tournées vers nos supplications ? Tandis que sa face est contre ceux qui font le mal. Remarquons qu'il n'est pas ajouté ici que ses oreilles ne sont pas tournées vers leurs supplications ; il n'est nul besoin de l'ajouter car, en effet, les méchants ne prient pas : « ils n'invoquent point Dieu » (Ps. 53:4).

« Et qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon ? » (v. 13). En faisant le bien, en marchant dans un sentier de justice pratique, nous suivons les traces de Christ, nous sommes « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants », « marchant dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés » (Éph. 5:1, 2), nous sommes « imitateurs de celui qui est bon »,



car « nul n'est bon, sinon un seul, Dieu » (Marc 10:18). Une telle marche nous met à l'abri de bien des maux. Si nous « faisons le bien » nous éprouverons tout particulièrement le puissant secours de Dieu pour nous protéger, nous garder, nous délivrer.

Mais quoi qu'il en soit de la promesse contenue dans le verset 13, le croyant peut être amené, en certaines circonstances, à « souffrir pour la justice » (v. 14). De telles souffrances ne détruisent pas son bonheur, ne l'altèrent en rien ; au contraire, ils sont dits « bienheureux », ceux qui « souffrent pour la justice » (Matt. 5:10). Ces souffrances développent la vie intérieure, conduisent l'âme à rechercher le secours d'en-haut et la communion avec Christ. L'ennemi essaie de nous effrayer par la souffrance ; il voudrait nous amener à craindre les craintes du monde et tout ce qu'il cherche à susciter par le moyen de tant d'instruments pour entraver notre marche dans le sentier du bien. Mais l'Écriture est là qui nous dit : « Ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs » (v. 14, 15). Avoir le sentiment de la présence de Dieu et de son approbation nous donne paix et tranquillité et nous permet de « sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs ». — Pour les Juifs, « sanctifier le sabbat », c'était le reconnaître saint, l'observer avec crainte. Le sens est ici le même : « sanctifier le Seigneur », c'est reconnaître sa seigneurie et soumettre tout notre cœur à son empire. Le sens est identique également dans des passages comme Lévitique 10:3 ; « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi » et Matthieu 6:9 : « Que ton nom soit sanctifié ». Si nous craignons le Seigneur, nous ne craignons pas les hommes ; mais inversement si nous ne vivons pas dans la crainte du Seigneur, nous serons remplis de craintes en présence de tout ce que les hommes placeront devant nous pour nous arrêter et nous effrayer.

Sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs d'abord, dans nos paroles ensuite. À quiconque nous demande raison de l'espérance qui est en nous, nous devons toujours répondre « avec douceur et crainte ». Il convient d'être toujours « prêts » à cela, ce qui suppose un bon état d'âme et la jouissance de l'espérance. Il ne s'agit pas tant, en effet, de l'espérance des croyants d'une façon générale, mais plus particulièrement de l'espérance « qui est *en vous* ».

Le verset 16 nous parle d'une « bonne conscience » et d'une « bonne conduite ». Le croyant est appelé à se bien conduire en toutes choses ; cette bonne conduite peut être calomniée, elle peut être taxée d'orgueil ou d'hypocrisie, cependant si l'état intérieur du croyant ne laisse en rien à désirer, si, vivant dans le jugement de soi-même, il a une « bonne conscience », ceux qui médissent de lui, ou même le calomnient, seront un jour confondus.

Il vaut mieux, dit enfin l'apôtre, « souffrir en faisant le bien qu'en faisant le mal ». Quelle tristesse que de souffrir « en faisant le mal » ! la pensée d'avoir méconnu et méprisé la volonté de Dieu remplit alors le cœur d'amertume ; non seulement l'âme éprouve la souffrance qui résulte des circonstances extérieures permises ou envoyées par Dieu, mais encore elle connaît la douleur provoquée par la conviction d'avoir mal fait : la conscience parle, elle reprend. Il y a donc souffrance au dehors, souffrance au dedans, avec le sentiment que Dieu Lui-même nous châtie. Tandis qu'au contraire celui qui « fait le bien », qui a une « bonne conscience » souffrira peut-être au dehors mais connaîtra intérieurement une précieuse consolation. Souffrir en « faisant le mal » c'est une discipline de Dieu, un châtiment ; souffrir en « faisant le bien », c'est connaître la communion avec Christ dans ses souffrances comme homme ici-bas, dans le sentier de la justice. Cela nous fait comprendre un peu la profonde détresse de certains croyants, accablés, découragés parfois tandis qu'ils traversent de grandes souffrances. Ils ne connaissent la délivrance que le jour où, comprenant qu'ils souffrent ainsi pour avoir fait le mal, ils s'en humilient profondément ; ils jouissent alors de la douceur du pardon qui suit la confession et retrouvent la joie d'une heureuse communion avec le Seigneur, même si les souffrances extérieures demeurent encore leur part, car le gouvernement de Dieu peut continuer à s'exercer.

Que le Dieu de toute grâce, qui se plaît à nous enseigner pour notre profit, veuille opérer en nous par l'action puissante de sa Parole et de son Esprit, afin que nous soyons gardés de jamais souffrir « en faisant le mal », amenés au contraire à suivre Christ, Modèle parfait, dans le sentier qu'Il nous a tracé, heureux d'avoir communion avec Lui si le privilège nous est accordé de « souffrir en faisant le bien » !

## Éli, Samuel, Anne

1 Samuel 2 à 4

ME 1964 p. 309-316

Éli était un homme âgé, riche d'une longue expérience, sacrificateur et juge en Israël, ayant autorité et responsabilité à la fois comme chef de sa propre maison et comme chef de la sacrificature. De quelle manière a-t-il exercé cette autorité et fait face à cette responsabilité dans chacun de ces deux domaines ?

Dans sa maison en premier lieu. — Éli avait deux fils, Hophni et Phinéas, dont la conduite est dépeinte en 1 Samuel 2:12 à 17 où il est dit notamment qu'ils étaient « des fils de Bélial » qui « ne connaissaient pas l'Éternel » ; le verset 22 de ce même chapitre signale aussi un grave péché commis par eux. De telle sorte que, tant du point de vue moral que pour ce qui touchait à l'exercice de la sacrificature, leur façon d'agir jetait du déshonneur sur le nom de l'Éternel. Éli « apprit tout ce que ses fils faisaient à l'égard de tout Israël » et ne manqua pas de leur adresser de sévères remontrances, attirant leur attention non seulement sur leur culpabilité propre mais aussi sur le fait qu'ils « entraînaient à la transgression le peuple de l'Éternel » (1 Sam. 2:23 à 25). Cependant son action envers eux s'arrête là ; il les reprend, mais il sera dit de lui — et ce sera le motif du jugement que l'Éternel exercera sur lui et sa maison : « Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus » (1 Sam. 3:12, 13). Pourquoi cet homme, fidèle en bien des choses, a-t-il ainsi gravement manqué dans l'administration de sa maison ? L'Éternel le lui déclarera par le moyen de l'homme de Dieu qu'Il lui envoie : « Tu honores tes fils plus que moi » (1 Sam. 2:29). Cela le rendait solidaire de leur péché bien que, loin de les approuver, il les eût sérieusement repris. Le jugement, annoncé à Éli par le jeune Samuel, sera exécuté comme l'Éternel l'avait dit (1 Sam. 3:11 à 18 ; 4:10 à 22).

Ce récit, tant de fois rappelé, n'est-il pas de nature à réveiller des parents chrétiens peu attentifs à la responsabilité qui leur incombe devant Dieu au sujet de leurs enfants ? Tout spécialement le père, puisqu'il a de la part de Dieu une autorité et une responsabilité en tant que chef de famille. Dieu veuille garder de toute défaillance ceux qu'Il a placés dans une telle position ! Le père qui se contente de répréhensions, si sévères soient-elles, mais qui « ne retient pas » ses enfants engagés dans une mauvaise voie demeure, quoi qu'il en pense, solidaire du mal commis par eux. « Honorer ses fils plus que Dieu », c'est se laisser diriger par les sentiments que l'on éprouve pour eux, si légitimes qu'ils soient, au lieu de faire passer avant toute autre chose l'obéissance à Dieu et à sa Parole. Il se laisse égarer par cette fâcheuse sentimentalité, il n'aime pas vraiment ses fils, le père qui les « honore plus que Dieu ». Tout ce qui conduit à une faiblesse coupable et à la méconnaissance des droits de Dieu n'est qu'une contrefaçon de l'amour ; ce n'est en définitive qu'un sentiment charnel. Les conséquences de tels errements sont généralement très douloureuses, Éli en a fait la triste expérience : affaiblissement du discernement spirituel, manque d'énergie morale et enfin, le gouvernement de Dieu pouvant aller parfois jusqu'à la mort du corps. Combien tout cela est solennel !

Considérons Éli comme chef de la sacrificature. Nous retrouverons les mêmes manquements, ce qui n'est pas pour nous surprendre car, comment celui qui n'est pas fidèle dans sa maison le serait-il dans la maison de Dieu ? Les deux domaines sont étroitement liés l'un à l'autre, beaucoup plus qu'il ne le semble généralement.

Ceux qui se comportaient selon ce qui nous est dit en 1 Samuel 2:12 à 17 étaient les propres fils d'Éli ! Les sentiments que son cœur de père éprouvait pour eux l'empêchent d'agir comme il l'aurait dû ; il se borne à une réprimande et tolère la persistance d'un état de choses aussi scandaleux. — Aujourd'hui, la sacrificature est exercée par l'ensemble des croyants, frères et sœurs, réunis au nom

et autour du Seigneur, comme expression de l'assemblée. L'assemblée a des responsabilités pour tout ce qui touche à la sainteté qui convient à la maison de Dieu et à l'exercice de la « sainte sacrificature » ; une autorité lui est conférée qui a sa source en Celui qui est son Chef et dont la présence doit être effectivement réalisée pour que cette autorité puisse être exercée comme il convient, c'est-à-dire dans la dépendance du Seigneur et dans la crainte de son Nom. Qu'une assemblée s'en tienne à des observations verbales — et à plus forte raison si elle ne les fait même pas — sans exercer ensuite les disciplines appropriées, dans le cas où le coupable, tel les fils d'Éli, n'écouterait pas, elle reste solidaire du péché commis (cf. 1 Samuel 2:29). Il peut arriver qu'une assemblée agisse à la manière d'Éli et que s'applique à elle la parole dite au sacrificateur d'autrefois : « Tu honores tes fils plus que moi » ; des considérations purement sentimentales peuvent la conduire à refuser d'exercer toute discipline ou à manquer d'énergie pour le faire, alors que pourtant elle en discerne plus ou moins la nécessité : les sentiments éprouvés à l'égard de celui qui a manqué, généralement très légitimes, passent dans le cœur de plusieurs avant l'honneur dû à Dieu, le maintien de ses droits et de sa gloire. Non seulement une assemblée ainsi défaillante reste solidaire du péché commis, mais encore elle est marquée par un fléchissement de son niveau spirituel de sorte qu'elle est en grand danger d'aller de faiblesse en faiblesse. Enfin, Dieu exercera peut-être à son égard tel ou tel jugement gouvernemental, pouvant aller jusqu'à « ôter la lampe ». Ne l'a-t-Il pas fait, à son moment, pour Corinthe, Éphèse, Pergame, d'autres encore ?

Samuel qui, dès son plus jeune âge, avait si bien commencé, qui dans la suite a rempli un si utile ministère prophétique, ne s'est-il pas trouvé placé, plus tard, dans des circonstances où il a laissé parler les sentiments de son cœur ? Tout jeune enfant, il servait l'Éternel devant Éli et l'on peut se poser la question : les défaillances d'Éli, fruit de la sentimentalité d'un père à l'égard de ses fils, n'ont-elles pas exercé sur lui une certaine influence dont les conséquences ont été manifestées plus tard ? C'est probable et cela ajoute à la responsabilité d'Éli, comme aussi de tous ceux qui obéissent à leurs sentiments plutôt qu'à la Parole : qu'ils veuillent bien penser à l'exemple qu'ils donnent à leur entourage, surtout à ceux qui, encore jeunes, sont aux premiers pas de la vie chrétienne !

Samuel avait eu à transmettre à Éli le message de l'Éternel annonçant le jugement qu'Il allait exécuter (cf. 1 Sam. 3:11 à 18), il avait donc vu la fin d'une sacrificature. Puis, ayant lui-même établi ses propres fils juges sur Israël, il avait vu ces derniers se conduire de telle manière que le peuple les avait rejetés et avait demandé un roi (cf. 1 Sam. 8:1 à 6). Ce roi, donné par Dieu dans sa colère et ôté dans sa fureur (cf. Osée 13:11), c'est Samuel qui fut appelé à l'oindre, c'est également Samuel qui lui fit savoir qu'il était « rejeté » (cf. 1 Sam. 10:1 ; 15:23, 26). On peut bien comprendre les sentiments qui remplissaient le cœur de Samuel à ce moment-là, mais ne convenait-il pas de leur imposer le silence puisque l'Éternel avait parlé ? Samuel aurait-il dû être « fort attristé » après avoir entendu l'Éternel lui dire : « Je me repens d'avoir établi Saül pour roi ; car il s'est détourné de moi et n'a point exécuté mes paroles », aurait-il dû « mener deuil sur Saül, parce que l'Éternel s'était repenti d'avoir établi Saül roi sur Israël » ? (cf. 1 Sam. 15:10, 11, 35). Et cela, après que le caractère de Saül avait été pleinement manifesté (cf. 15:13 à 16, 20, 21, 30). Samuel laisse fâcheusement parler ses sentiments à l'égard d'un roi rejeté, rejeté parce que coupable d'avoir lui-même « rejeté la parole de l'Éternel » (v. 26) et il oblige l'Éternel à lui poser cette question : « Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que moi je l'ai rejeté... ? » (1 Sam. 16:1). Retenons l'enseignement si important qui nous est donné là : la sentimentalité conduit inévitablement à une position qui est en désaccord avec la pensée et les voies de Dieu. En outre, elle nous fait reculer en présence de ce que Dieu nous demande. Lorsqu'en effet l'Éternel commande à Samuel : « Remplis ta corne d'huile, et va : je t'enverrai vers Isaï, le Bethléhémitte ; car j'ai vu parmi ses fils un roi pour moi », Samuel répond : « Comment irai-je ? » (1 Sam. 16:1, 2). Davantage encore : lorsqu'enfin Samuel obéit, il manifeste un manque de discernement que l'on n'avait pas vu chez lui précédemment, manque de discernement qui découle de sa sentimentalité. Voyant Eliab, dont il est dit qu'il « suivait Saül » (1 Sam. 17:13, 14), Samuel s'écrie : « Certainement l'oint de l'Éternel est devant lui ». Quelle erreur de jugement ! Il faut que l'Éternel reprenne le prophète, lui disant : « Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa

taille, car je l'ai rejeté ; car l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:6, 7). Les pensées de Samuel étaient à l'opposé des pensées de Dieu !

Éli, Samuel, deux hommes chez lesquels on aurait pensé trouver l'obéissance à la volonté de l'Éternel, tous les sentiments du cœur étant mis à leur véritable place. Hélas ! chez l'un comme chez l'autre, mais chez le premier plus gravement, nous voyons les sentiments prendre le pas sur la simple obéissance à la volonté de Dieu.

C'est plutôt chez Anne, « un vase plus faible » selon l'expression de 1 Pierre 3:7, que nous aurions supposé rencontrer une conduite plus ou moins dirigée par les sentiments maternels. Tout au contraire ! En butte à l'hostilité de Peninna, à l'incompréhension d'Éli, elle n'a de ressource qu'en Dieu. C'est à Lui qu'elle a demandé « un enfant mâle », non pour l'égoïste satisfaction de son cœur de mère mais pour le service et la gloire de l'Éternel : « Je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie ; et le rasoir ne passera pas sur sa tête » (1 Sam. 1:11). Chez elle — quel exemple à imiter ! — les sentiments qu'une mère peut légitimement éprouver pour son enfant, et surtout pour un enfant ardemment désiré, ne passent pas avant ce qui est dû à Dieu. Ah ! ce n'est pas à Anne qu'il aurait pu être dit : « Tu honores ton fils plus que moi » !

Elle n'a pas pour son fils un amour égoïste, qui au fond ne pense qu'à soi et ne cherche que sa propre satisfaction ; elle manifeste amour et obéissance envers Dieu et c'est ce qui la guide dans les expressions de son amour envers son enfant. C'est à Dieu, à ses intérêts et à son service qu'elle pense en premier lieu ; aussi quoi qu'il en coûte à son cœur de mère, elle se sépare de son fils et le conduit auprès d'Éli, sacrificateur en ces jours-là (cf. 1 Sam. 1:26 à 28). Elle n'en aime pas moins ce fils que Dieu lui a donné, mais elle l'aime véritablement, mettant chaque chose à sa place, Dieu d'abord, son enfant après. N'aimant pas son fils plus que l'Éternel, elle est digne d'être appelée « disciple » (cf. Matt. 10:37) et elle nous enseigne comment il convient d'agir pour éviter les pièges de la sentimentalité, pour faire passer en premier lieu ce qui concerne Dieu et sa gloire, les affections que nous éprouvons très légitimement pour les membres de nos familles prenant la place qu'elles doivent avoir et non le pas sur tout le reste. Le développement spirituel de Samuel, le préparant pour l'exercice d'un ministère prophétique est la riche récompense accordée par Dieu à cette mère pieuse et fidèle.

N'est-il pas surprenant qu'Éli, auprès duquel fut amené et servit le fils de cette mère remarquable entre toutes — que Samuel, lui qui avait une telle mère, n'aient pas su imiter l'exemple d'Anne et aient fait preuve l'un et l'autre d'une regrettable sentimentalité, le premier à l'égard de ses fils, le second vis-à-vis de ses fils comme aussi du roi Saül (cf. 1 Sam. 8:1 à 6 ; 15:35 ; 16:1) ? Cela nous montre combien peu nous savons imiter les meilleurs exemples placés devant nous. N'est-il pas surprenant aussi que Samuel ait subi, semble-t-il, sur le plan des sentiments naturels, l'influence d'Éli au lieu d'agir à la manière d'Anne sa mère ? Cela nous montre que l'on imite plus facilement un mauvais qu'un bon exemple.

Il est pourtant un détail qui nous montre qu'au dernier jour de sa vie Éli avait sans doute jugé la sentimentalité qui l'avait conduit à l'infidélité. Lorsqu'un messager vient lui faire le récit de la bataille, c'est seulement « lorsqu'il mentionne l'arche de Dieu » qu'Éli tomba à la renverse de dessus son siège, ce n'est pas au moment où lui fut annoncée la mort d'Hophni et Phinéas. L'Esprit de Dieu souligne ce détail (1 Sam. 4:17, 18) et nous sommes heureux de voir là une preuve de la restauration d'Éli. Les conséquences du péché n'en demeurent pas moins sous le gouvernement de Dieu.

Que Dieu ait compassion de notre grande faiblesse et nous accorde de savoir mieux discerner tout ce à quoi aboutit une sentimentalité qui, en trop de circonstances, est à peu près notre seul guide ! Qu'Il nous préserve de donner aux sentiments les plus légitimes que nous pouvons éprouver la

prééminence sur la simple obéissance à sa Parole et aux directions de son Esprit ! Pussions-nous rechercher d'une manière plus habituelle, dans la prière et l'intercession, le secours dont nous avons tellement besoin pour être gardés fidèles !

## Accroissement

ME 1974 p. 169

Le cœur humain est tel que chacun désire accroître ce qu'il possède, que ce soit ses richesses, ses connaissances, son importance, et il est fréquent que des hommes n'aient pas d'autre but en vue que celui-là, se créant eux-mêmes beaucoup de soucis pour essayer de satisfaire semblable désir. Le croyant devrait être en garde contre cette tendance du cœur naturel et se souvenir des paroles du Seigneur, telles qu'elles nous sont rapportées en Matt. 6:19 à 34, en particulier de celles-ci : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ?... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice... ». Un homme, le roi Salomon, a fait l'expérience de la vanité des biens terrestres et ce qu'il a écrit à ce sujet a été conservé pour notre instruction dans la Parole inspirée : « Quel profit a l'homme de tout son labeur dont il se tourmente sous le soleil ? ... J'ai été roi sur Israël à Jérusalem, et j'ai appliqué mon cœur à rechercher et à explorer par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux : c'est une occupation ingrate que Dieu a donnée aux fils des hommes afin qu'ils s'y fatiguent. J'ai vu tous les travaux qui se font sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. ... Voici, je suis devenu grand et j'ai acquis de la sagesse plus que tous ceux qui ont été avant moi sur Jérusalem... J'ai connu que cela aussi, c'est la poursuite du vent. ... J'ai dit en mon cœur : Allons ! je t'éprouverai par la joie : jouis donc du bien-être. Et voici, cela aussi est vanité. ... J'ai fait de grandes choses... Et je suis devenu grand et je me suis accru plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem... Et quoi que mes yeux aient désiré, je ne les en ai point privés ; je n'ai refusé à mon cœur aucune joie... et voici, tout était vanité et poursuite du vent, et il n'y en avait aucun profit sous le soleil » (Éccl. 1:3, 12 à 14, 16, 17 ; 2:1, 4 à 11). Nous rappelons seulement quelques-unes des pensées que Salomon a été conduit à exprimer, mais il faut lire dans leur entier les premiers chapitres du livre de l'Écclésiaste. Doit-on être surpris que les expériences qu'il a pu faire à un si haut degré ne soient d'aucun profit pour les hommes, souvent même pour des croyants qui perdent leur vie en la consacrant à la recherche des biens de ce monde, méconnaissant que tout cela est « vanité et poursuite du vent » ? Sans doute pas, tant il est vrai que les expériences faites par d'autres nous sont rarement profitables.

Il arrive même que, dans cette recherche, certains se laissent entraîner d'une manière telle qu'ils finissent par ne pas y regarder de trop près quant au choix des moyens à employer pour parvenir à leurs fins. La Parole nous donne l'exemple de Jacob, agissant avec ruse pour accroître ses troupeaux ; nous en avons le récit dans le ch. 30 de la Genèse, à la fin duquel nous lisons : « Et l'homme s'accrut extrêmement, et eut un bétail nombreux, et des servantes et des serviteurs, et des chameaux et des ânes » (v. 43). Oui, Jacob « s'accrut extrêmement », mais grâce à l'emploi de moyens combien répréhensibles ! Hélas ! son exemple n'est-il pas imité ? Au sujet de ceux qui agissent de semblable manière, Dieu peut dire ce qu'il disait autrefois de son peuple Israël : « Selon qu'ils se sont accrus, ainsi ils ont péché contre moi » (Osée 4:7 — voir aussi 5:6).

C'est une tout autre croissance que nous avons à désirer et à rechercher, celle à laquelle nous exhorte l'apôtre Pierre : « croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 Pierre 3:18). Tel doit être le but de la vie chrétienne : croître dans la connaissance de Christ ; tout doit nous conduire à cela. Lisons beaucoup la Parole pour l'y rechercher Lui, pour apprendre à le connaître toujours mieux ; désirons « ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel », nous « croîtrons par lui à salut » (1 Pierre 2:2). Si la Parole n'apporte pas Christ à nos âmes, c'est parce que nous l'avons sans doute mal lue, c'est-à-dire sans le secours de la prière, sans le secours du Saint Esprit qui se plaît à nous occuper de Christ et à le glorifier. — Il est une autre connaissance que nous pouvons faire de Lui et dans laquelle il nous convient de croître : celle que nous sommes appelés à acquérir dans les circonstances du chemin, qu'elles soient heureuses ou difficiles. Les vivre avec Lui, expérimenter ce qu'il est pour nous dans la joie ou les larmes, entendre sa voix d'amour, tout cela est enrichissant pour l'âme du racheté.

Expérimenter dans notre vie la réalité de ce que nous avons appris dans l'Écriture est d'une inestimable valeur pour nous ; un seul exemple : la Parole nous présente Christ comme notre « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur », celui qui nous porte avec puissance sur ses épaules et avec amour sur son cœur, et les passages qui nous occupent de lui sous ce caractère sont pour nous un encouragement et un rafraîchissement, mais quelle valeur ils acquièrent pour nos âmes lorsque, au travers d'un chemin difficile, nous goûtons les tendres soins de ce « grand souverain sacrificateur... Jésus, le Fils de Dieu » (Héb. 2:17, 18 ; 4:14 à 16) ! Dieu permet des circonstances éprouvantes dans nos vies pour nous amener à croître dans la connaissance de Celui dont il nous a fait don. Ne vaut-il pas la peine de les traverser en vue d'un tel résultat ?

Dans les jours les plus douloureux, nous pourrions dire alors comme David autrefois : « Qui nous fera voir du bien ? Lève sur nous la lumière de ta face, ô Éternel ! Tu as mis de la joie dans mon cœur, plus qu'au temps où leur froment et leur moût ont été abondants » (Ps. 4:6, 7). Aucune des richesses de ce monde ne peut donner au cœur du racheté la joie qu'il trouve dans la contemplation et la connaissance de Christ ! Le froment et le moût — dont il est question si souvent dans les écrits de l'Ancien Testament comme symbolisant une abondance de biens, de bénédictions matérielles (Gen. 27:28, 37 ; Nomb. 18:12 ; Deut. 7:13 ; 11:14 ; 12:17, etc.) — nous parlent aussi de nourriture spirituelle. C'est en lui donnant cette signification que nous citerons Zach. 9:17: « Le froment fera croître les jeunes gens, et le moût, les jeunes filles ». Que jeunes gens et jeunes filles aient l'ardent désir de se nourrir du « froment » et du « moût », de la « moelle du froment » (Ps. 81:16), c'est le secret de la croissance spirituelle !

La Parole sera pour nous une riche nourriture, nous en retirerons un réel profit selon la mesure dans laquelle nous vivons ses enseignements, réalisant une marche dans la crainte de Dieu, dans la droiture de cœur ; par contre, elle sera pour nous sans grande saveur et sans grand fruit si nous nous contentons de la lire par devoir, étant des « auditeurs oublieux », méconnaissant l'enseignement de Jacques 1:21 à 25. « Celui qui a les mains pures croîtra en force » (Job 17:9) : la pureté de cœur, fruit de l'opération de la Parole et de l'Esprit en nous, se manifestant extérieurement par la pureté de nos actions, nous « croîtrons en force ». L'âme vraiment nourrie, la force divine se manifestera au sein de la faiblesse qui est la nôtre. Au milieu des ténèbres de ce monde, le croyant peut ainsi réaliser une marche dans les « sentiers de justice » où le bon Berger conduit ses brebis ; son « sentier » est véritablement alors « comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi » (Ps. 23:3 ; Prov. 4:18). C'est une marche « digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre » qui permet de « croître par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9 à 11).

La lecture, la méditation de la Parole sont indispensables à notre vie individuelle, en vue de notre accroissement ; mais nous avons aussi de précieuses ressources dans la vie et les réunions de l'assemblée. Si nous n'en profitons pas ou si nous n'en profitons que trop peu, notre croissance en souffrira certainement. Christ a donné à l'Assemblée les dons nécessaires « en vue du perfectionnement des saints... afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine... mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ » (Éph. 4:11 à 15). L'exercice des dons au sein de l'assemblée est en vue de la croissance de chacun de ceux qui en font partie ; la Parole est présentée par les serviteurs que le Seigneur se plaît à employer ; l'un « plante », un autre « arrose », Dieu seul peut « donner l'accroissement » (1 Cor. 3:5 à 8). Mais l'exercice du ministère ne produit pas seulement l'accroissement individuel, il doit avoir aussi comme résultat l'accroissement collectif, l'accroissement du corps de Christ, « duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:16). Dans son épître aux Colossiens, l'apôtre nous exhorte à « tenir ferme le chef », « duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu » (2:19). L'accroissement



ne peut être produit que par ce que Christ donne, par ce qui vient de lui, la seule source à laquelle nous ayons à puiser.

Cet accroissement peut être un accroissement en nombre. Ne perdons pas de vue cependant que, dans des jours de ruine, un témoignage fidèle est peu nombreux et sans apparence (cf. Juges 7:1 à 8) et soyons gardés par conséquent de rechercher activement le nombre et l'apparence, de les rechercher au prix d'un abandon plus ou moins marqué des vérités que nous sommes appelés à maintenir. Dans les premiers jours de l'histoire de l'Église, les assemblées « croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 9:31) ; il y avait, à ce moment-là, tout à la fois un accroissement en nombre et un accroissement que nous appellerons « en profondeur », c'est-à-dire dans la connaissance de Christ, de la Parole. Ce double accroissement est nettement indiqué en Actes 16 : « Les assemblées donc étaient affermies dans la foi et croissaient en nombre chaque jour » (v. 5). Remarquons que l'affermissement dans la foi, la croissance en profondeur, précède l'accroissement en nombre et il doit toujours en être ainsi : c'est parce que l'état de l'assemblée à Jérusalem était celui qui est dépeint dans les versets 42 à 47 d'Actes 2 que « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ». Point n'était besoin de « rechercher » l'accroissement en nombre, que ce soit à Jérusalem ou en d'autres assemblées. Dans ces temps-là, la Parole, présentée dans toute la puissance du Saint Esprit, avait de l'écho dans les cœurs, atteignait les consciences, de sorte qu'elle portait beaucoup de fruit : « Et la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait beaucoup dans Jérusalem, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi » — « Mais la parole de Dieu croissait et se multipliait » — « C'est avec une telle puissance que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force », la Parole étant identifiée, dans ces divers passages, avec le fruit qu'elle produisait (Actes 6:7 ; 12:24 ; 19:20).

Dieu veuille nous accorder la grâce de ne pas gaspiller notre temps, de ne pas perdre notre vie — comme on l'a souvent dit, nous n'avons qu'une vie à vivre — en ne pensant qu'à accroître des biens dont un jour il ne restera plus rien ! Qu'Il nous donne d'employer notre temps, notre vie, à une activité dont le résultat sera l'accroissement spirituel de nos âmes, comme aussi « l'accroissement du Corps » et dont les fruits pourront être manifestés à la gloire de Christ !

Fixons les yeux sur le parfait Modèle et imitons-le : homme sur la terre, encore jeune enfant, il « croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui », il « avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:40, 52). Il est, tout à la fois, la source à laquelle nous devons puiser et le Modèle à imiter.

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse  
Suivre cet astre glorieux,  
Si je pouvais de ta tendresse  
Voir tous les reflets radieux,

Mon âme alors, pleine de zèle,  
Saurait t'aimer plus ardemment,  
Et, connaissant mieux son modèle,  
Prendrait tout son accroissement.

## Faites tout pour la gloire de Dieu

1 Corinthiens 10:31

ME 1952 p. 29-35, 57-65

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

Tel est le principe qui devait guider les Corinthiens en présence des difficultés soulevées par les questions dont parle l'apôtre dans les versets précédents (23 à 30), comme aussi, d'une façon générale, dans toute leur conduite, puisqu'il ajoute : « ou quoi que vous fassiez ».

C'est le même principe qui devrait toujours diriger nos actions, tandis que ce sont souvent des mobiles bien différents qui nous font agir. Sans parler de sentiments comme la haine ou la vengeance, qui nous conduisent inévitablement à des actes que la Parole condamne, n'est-il pas vrai qu'en bien des circonstances, nos motifs sont tels que nous ne pouvons faire ce qui conviendrait à la gloire de Dieu ? Agissons-nous « pour la gloire de Dieu », si nous nous laissons gouverner par des considérations égoïstes — notre intérêt personnel ou notre propre gloire, par exemple —, par des relations de famille, ou encore par la sympathie ou l'antipathie que nous pouvons éprouver à l'égard des uns ou des autres ? Combien peu nous savons mettre tout cela de côté pour n'avoir en vue que la gloire de Dieu ! Combien de fois reculons-nous devant les sacrifices que cela demanderait, le prix nous en paraissant trop élevé !

Avant d'agir, nous posons-nous souvent cette question : si je fais ceci ou cela, est-ce pour la gloire de Dieu ? Si nous nous la posons en toutes circonstances et si, ensuite, nous nous abstenons de tout ce que nous ne pouvons pas accomplir « pour la gloire de Dieu », que de difficultés seraient évitées dans nos vies individuelles et dans la vie de l'assemblée, et comme notre chemin serait simple !

Nous sommes parfois conduits par des sentiments qui nous apparaissent selon Dieu et nous croyons que cela suffit pour agir en vue de sa gloire. Mais il n'en est pas ainsi : nos sentiments ne sont pas un guide sûr, nous ne pouvons faire « tout pour la gloire de Dieu » que si nous nous conformons à sa volonté en toutes choses. Ce n'est donc qu'en recherchant cette volonté pour l'accomplir ensuite que nous serons rendus capables de « faire tout pour la gloire de Dieu ». Demandons à être « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9 et 10).

Un homme sur la terre, l'homme Christ Jésus, a eu sans cesse devant Lui la gloire de son Dieu et, seul, Il a vécu une vie entièrement et parfaitement à sa gloire. Contemplons-le ! Il est notre vrai Modèle. Et que cette contemplation touche nos cœurs, atteigne nos consciences et nous conduise à mieux réaliser l'exhortation de 1 Cor. 10:31.

« Au sacrifice et à l'offrande de gâteau tu n'as pas pris plaisir : tu m'as creusé des oreilles ; tu n'as pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles » (Ps. 40:6 à 8).

De toute éternité, les pensées du Fils étaient en plein accord avec celles du Père et les paroles rapportées au Ps. 40 sont l'expression de cette communion. Pour l'accomplissement des « conseils qui datent de loin », au temps convenable, le Fils se présente : « Voici, je viens ». Il va recommencer l'histoire de l'homme ; si le premier homme, par sa désobéissance, a déshonoré Dieu, Lui, le second

homme, le glorifiera par son obéissance parfaite. — C'est pour obéir qu'Il vient. Sera-ce, pour Lui, chose difficile et pénible ? Non, car l'obéissance est facile pour celui qui aime, et faire la volonté de son Dieu est ce en quoi Il trouve toutes ses délices : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles ». Celui qui aime a accompli la loi, et la plénitude de la loi, c'est l'amour (cf. Rom. 13:8 à 10). Il aime le Père ! Obéissant jusqu'à la mort, s'Il l'a endurée c'est assurément à cause du péché dont Il a voulu se charger pendant les trois heures de ténèbres sur la croix, mais c'est avant tout par amour pour son Père.

Cet amour est le mobile qui l'a conduit quand Il a quitté la gloire, et ensuite tout au long de ce chemin où Il a été « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). Témoignage en a été rendu au monde : « afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 14:31). Si l'obéissance est la vraie manifestation de l'amour, elle est aussi le seul moyen de jouir de l'amour de celui auquel il convient d'obéir (cf. Jean 14:21 et 23). Celui qui, par amour pour son Père, a fait toute la volonté de celui-ci, a dit aux siens : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:10).

Dans ce sentier, le Fils a glorifié le Père. La pensée qu'Il a eue constamment devant Lui, en tout premier lieu, a toujours été la gloire de Celui qui l'avait envoyé et pour lequel Il était venu ici-bas. Suivons-le dans le chemin où Il a tout accompli pour la gloire de son Dieu et où nous sommes exhortés à le considérer comme le vrai et parfait Modèle !

Venu dans ce monde pour faire la volonté de Dieu, pour le glorifier dans l'œuvre de la rédemption de sa créature déchue, quel accueil a-t-Il reçu de la part de ceux qu'Il voulait sauver et pour lesquels Il allait donner sa vie ? Un accueil tel qu'Il a dû dire, par l'Esprit prophétique : « Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ? » Il a appelé, personne n'a répondu... « J'ai travaillé en vain », dira-t-Il encore, « j'ai consumé ma force pour le néant et en vain » (Ésaïe 50:2 ; 49:4).

Celui qui est ainsi rejeté, c'est le Fils de Dieu, et Il affirme sa divinité : « Voici, par ma réprimande je dessèche la mer, je fais des rivières un désert... Je revêts les cieux-de noirceur, et je leur donne un sac pour couverture ». Cette portion des Écritures nous présente le Fils de Dieu venu ici-bas dans la position d'homme obéissant et trouvant ses délices à faire ce qui est le bon plaisir du Père. Pour faire la volonté de son Dieu, comme homme Il a dû apprendre à la connaître : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière ».

Obéir était, pour Lui, une chose nouvelle, car c'était une position nouvelle qu'Il avait prise ici-bas, celle de l'homme. C'est pourquoi il est dit qu'Il s'est « anéanti... abaissé » et qu'Il est « *devenu* obéissant jusqu'à la mort », et ailleurs : « quoiqu'il fût Fils », Il a « *appris* l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Ésaïe 50:2 à 5 ; Phil. 2:6 à 8 ; Hébr. 5:7-8).

L'Évangile selon Marc qui, d'une façon particulière, le présente comme le parfait Serviteur, nous le montre dans cette position. Citons un exemple, à la fin du premier chapitre : « Et s'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit, et s'en alla dans un lieu désert ; et il priait là ». Lorsque Simon et ceux qui étaient avec lui vinrent l'y rejoindre et Lui dirent : « Tous te cherchent » — tous ceux de la ville de Capernaüm, où Il avait guéri des malades et chassé des démons — Lui, au lieu de revenir là où il paraissait y avoir tant de besoins et où l'on réclamait Sa présence, répondit : « Allons ailleurs... » Pourquoi ailleurs ? Ne veut-Il plus délivrer et guérir ? Ah ! son cœur est toujours le même, mais Il ne se laisse pas guider par les sentiments de son cœur, Il veut, *avant tout*, faire la volonté de son Père. Celui qu'Il avait prié « longtemps avant le jour » Lui avait fait connaître sa volonté, Lui avait « ouvert l'oreille » pour qu'Il « écoute comme ceux qu'on enseigne ». Serviteur parfait, Il n'a aucune volonté propre et, ne connaissant que celle de Celui qui l'avait envoyé, Il va où ce Maître l'envoie :

prêcher dans les bourgades voisines, car, dit-Il, « c'est pour cela que je suis venu » (Marc 1:35 à 38). — Il trouve « ses délices » à faire « le bon plaisir » du Père.

De même dans une autre circonstance, lorsqu'on viendra Lui dire : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », Il attendra « encore deux jours au lieu où il était » avant de se diriger vers Béthanie (Jean 11:3 à 7). Quelque désir qu'Il eût d'aller exprimer à cette famille éprouvée la sympathie parfaite de son cœur, d'aller soulager la souffrance, Il n'avait d'autre volonté que celle de son Père et Il ne pouvait rien faire tant qu'Il n'avait pas un ordre de sa part.

Que nous considérions le Seigneur ici-bas dans son caractère de parfait Serviteur, mis spécialement en lumière tout au long de l'Évangile selon Marc, ou comme Fils de Dieu, tel qu'Il nous est présenté dans l'Évangile selon Jean, nous voyons toujours chez Lui ce désir de glorifier son Père en faisant sa volonté, quoi qu'il pût Lui en coûter.

Dans l'Évangile selon Jean, Il est le Fils de Dieu, mais le Fils de Dieu venu ici-bas dans l'abaissement le plus profond, assis au bord du puits de Sichar, lassé du chemin et demandant un peu d'eau à une pauvre Samaritaine. Dès le début de cet Évangile, il nous est dit que « la Parole » qui était « auprès de Dieu », qui « était Dieu », « devint chair, et habita au milieu de nous ». — « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:1, 14, 10 et 2). De sorte que, nous l'avons vu, Il a dû dire par l'Esprit prophétique : « Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ? Pourquoi ai-je appelé, et il n'y a eu personne qui répondît ? » — Son rejet est annoncé à la première page de cet Évangile ; dans celles qui suivent, nous le voyons cheminant ici-bas et effectivement rejeté. A la fin du chapitre 12 (v. 44), Il fait entendre un dernier appel et son service est terminé pour ce monde, ce monde qui « ne l'a pas connu ».

Alors que ce service allait commencer, Il vient au Jourdain, où Jean baptisait, et prend place parmi les pécheurs repentants. Mais témoignage est rendu qu'Il est le Fils de Dieu. C'était le Fils de Dieu qui allait être rejeté par les hommes ! — Au chapitre 8, ce sont ses paroles qui sont rejetées (voir, entre autres : v. 25, 31, 37 à 40, 43 à 54 et 59) — Au chapitre 9, ses œuvres (v. 3, 4, 33) — Au chapitre 10, c'est Lui-même (v. 20, 24, 25 et 31 à 38). Les Juifs cherchent encore à le prendre, mais Il échappe de leurs mains et s'en va « encore au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement » (Jean 10:39 et 40).

Dieu désire qu'un témoignage soit rendu à la gloire future de Celui que le monde méprise et rejette. C'est donc, en quelque sorte, une autre histoire qui va recommencer, avec le même point de départ, « au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement » (comp. Jean 1:28 à 34 et 10:40). Il faut qu'avant d'être crucifié, le Fils de Dieu qui a été rejeté, Celui qui est venu chez soi et que les siens n'ont pas reçu, que le monde n'a pas connu, soit glorifié comme Fils de Dieu, Messie et Roi d'Israël, Fils de l'homme et Chef des nations.

La pensée de Dieu est de glorifier son Fils et déjà, au milieu d'un monde qui ne veut pas de Lui et va l'élever sur une croix, Il rend témoignage à ses gloires à venir.

Le Fils, Lui, n'a qu'un désir : glorifier son Père à cette heure suprême où la croix est devant Lui, comme Il l'a glorifié tout au long de son chemin. Rien ne l'arrêtera dans ce sentier de l'obéissance parfaite. N'a-t-Il pas dit, par l'Esprit prophétique : « J'ai donné mon dos à ceux qui frappaient, et mes joues à ceux qui arrachaient le poil ; je n'ai pas caché ma face à l'opprobre et aux crachats » ? (Ésaïe 50:6).

La première scène sur laquelle il convient de nous arrêter est celle de la résurrection de Lazare. Tandis que Lui parvient ce message : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », Jésus, homme

parfait, dont l'oreille est ouverte chaque matin pour écouter comme ceux que l'on enseigne, et qui est sans cesse en communion avec le Père, peut dire aussitôt : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu... ». Sa première pensée est la gloire de son Dieu et Il sait que cette circonstance sera, pour Lui, le moyen de le glorifier, comme aussi le moyen employé par le Père pour que « le Fils de Dieu soit glorifié par elle ». Dieu veut glorifier son Fils, Il veut manifester que Celui qui est méconnu du monde et rejeté par les hommes est son Fils bien-aimé.

Pourquoi cette maladie de Lazare sera-t-elle « pour la gloire de Dieu » ? Parce que le Seigneur, homme parfait, attendra l'ordre du Maître avant d'aller à Béthanie. Il attendra deux jours, bien que la sympathie de son cœur, son amour profond pour ceux qui sont dans la détresse l'eussent conduit à aller aussitôt apporter secours et consolations. Certes, Il n'a pas cessé d'aimer cette famille éprouvée et l'Esprit de Dieu, par la plume de l'évangéliste, prend soin de le souligner : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ». Mais agir suivant les sentiments d'un cœur plein de tendresse, si excellents soient-ils — et la sympathie à l'égard de ceux qui souffrent est un sentiment selon Dieu — ne conduit pas toujours à la manifestation de la gloire divine. Pour que Dieu soit glorifié, il importe avant tout d'obéir, de ne rien faire qui ne soit selon sa volonté.

Peut-être y a-t-il des rachetés du Seigneur qui passent par de grandes épreuves, qui sont douloureusement exercés et qui crient à Lui sans que, jusqu'à présent, Il ait répondu ? — des rachetés qui ont dit, eux aussi : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », sans qu'à cet appel Il soit venu aussitôt. Et pour ceux qui souffrent et pleurent, les « deux jours » paraissent bien longs ! D'autant plus longs que l'ennemi sait leur dire : « Si Dieu ne vous répond pas, c'est parce qu'Il ne vous aime plus ; vous l'avez lassé par vos infidélités multipliées et Il vous a abandonnés... ». — Que ceux qui traversent de semblables circonstances soient encouragés par le récit que nous considérons ! Jésus est immuable en son amour, si même Il doit parfois « demeurer encore deux jours au lieu où il était » ; et Il n'oublie aucun de ses rachetés : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » — encore Marthe, à laquelle Il avait dû adresser un reproche (Luc 10:41, 42), est-elle nommée la première ! S'Il attend « deux jours » avant d'intervenir, c'est parce qu'Il veut que l'exercice par lequel nous passons soit « à la gloire de Dieu ». N'attendrons-nous pas le moment que Dieu a choisi pour amener l'issue qu'Il se propose, de telle façon que notre épreuve soit un moyen de le glorifier ? Que désirons-nous en premier lieu : le terme de nos souffrances ou la gloire de Dieu ?

Dieu est glorifié par une soumission entière à sa volonté. Faire la volonté de Dieu est chose difficile pour nous, tout d'abord parce que, bien souvent, nous ne savons pas la discerner. Qui de nous n'en a fait l'expérience ? Et si nous ne savons pas la discerner, c'est parce que nous n'imitons pas l'exemple du parfait Modèle dont l'oreille était ouverte, chaque matin, pour écouter comme ceux que l'on enseigne, qui « longtemps avant le jour s'en allait « dans un lieu désert, et priait là ». Il connaissait, comme homme, la volonté de Dieu parce qu'Il la recherchait par la prière, tandis que nous ne vivons pas assez en communion avec Dieu, à l'écart, réalisant dans la prière une entière dépendance de Lui et Lui demandant de nous faire connaître ce qu'Il désire que nous fassions pour que Sa gloire soit manifestée. Nous agissons alors, le plus souvent, dirigés par les sentiments de nos cœurs, « croyant bien faire », disons-nous pour essayer de nous excuser, et nous perdons ainsi bien des occasions de glorifier notre Dieu et Père.

Jésus vient ensuite à Béthanie. Il pleure ! Cœur humain du Sauveur, toujours prêt à sympathiser avec ceux qui souffrent. N'a-t-Il pas « la langue des savants » pour savoir « soutenir par une parole celui qui est las » ? (Ésaïe 50:4). Au sépulcre, où Lazare est couché depuis quatre jours, Il déclare à Marthe : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » La foi peut seule discerner cette gloire. « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous », c'est-à-dire : au milieu de tous les hommes ; « et nous vîmes sa gloire... », en d'autres termes : ceux qui le reçurent, qui s'attachèrent à Lui virent la gloire que les incrédules, aveuglés, ne pouvaient discerner (cf. Jean 1:14). De même : un

croyant qui « dort » est semblable à un homme incrédule, moralement mort et il faut être réveillé pour « voir sa gloire » (cf. Éph. 5:14 et Luc 9:32).

« Ma main est-elle devenue trop courte pour que je puisse racheter, et n'y a-t-il pas de force en moi pour délivrer ? » (Ésaïe 50:2). C'est le Fils de Dieu qui parle, prophétiquement, dans les versets 2 et 3 d'Ésaïe 50 et c'est le Fils de Dieu qui appelle Lazare hors du tombeau, donnant ainsi la réponse à la question posée. Il est « déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts », par la résurrection de Lazare, avant de l'être par sa propre résurrection (Rom. 1:4). Quelle gloire pour Lui ! mais aussi, quelle gloire pour son Père ! Cette délivrance, qu'Il peut opérer de Lui-même parce qu'Il est le Fils de Dieu, Il veut aussi la recevoir, comme homme, de son Dieu, en réponse à sa prière ! Alors qu'Il va être glorifié comme Fils de Dieu, Il ne quitte pas la position de dépendance qu'Il a prise en tant qu'homme, et c'est là sa gloire ! « Et Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé ». Ici-bas Envoyé du Père, le Père veut que sa gloire de Fils de Dieu soit manifestée aux yeux du monde qui le rejette et va le crucifier ; aveugles et incrédules, les hommes ne pourront la voir, mais, quoi qu'il en soit, témoignage leur en aura été rendu. Et Lui, même à ce moment où Il est glorifié comme Fils de Dieu, ne veut rien faire qui ne soit pour la gloire de son Père !

Alors que la croix est devant Lui, Il s'écrie dans la détresse de son âme : « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure... » (Jean 12:27). Peut-Il désirer être « fait péché » et privé de communion avec le Père ? Son âme est troublée tandis qu'Il mesure la profondeur du jugement de Dieu contre le péché et Il s'écrie : « Père, délivre-moi de cette heure... » — anticipation du combat qu'Il soutiendra dans le jardin de Gethsémané : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! » (Luc 22:42). Cependant, Il ajoute aussitôt : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure ». N'a-t-Il pas dit, quittant la gloire du ciel pour être « fait à la ressemblance des hommes » : « Voici, je viens pour faire ta volonté » ? (Phil. 2:7 ; Hébr. 10:9). Rejeté par les hommes, Il a posé la question, par la bouche du prophète : « Pourquoi suis-je venu ?... ». Il donne maintenant la réponse : « C'est pour cela que je suis venu à cette heure ». En Marc 10:45 ; Il indique lui-même le double but de sa venue ici-bas : « Car aussi le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais *pour servir* et *pour donner sa vie* en rançon pour plusieurs ». Servir et donner sa vie ! Dans le passage déjà cité de Marc 1:35 à 38, Il dit à ses disciples qu'Il est venu pour servir et, en Jean 12:27, Il déclare à son Père : « c'est pour cela que je suis venu » — « pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ». (Nous trouvons aussi ces deux aspects de sa venue ici-bas, dans les Ps. 16 et 22 : servir et mourir). — Comme Il dit ici : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure », Il dira aussi en Gethsémané : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42). Quelque souffrance que cela puisse comporter pour Lui — et c'était l'abandon de Dieu ! — Il obéira jusqu'au bout, « étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8).

Quelle est la pensée qui l'occupe à ce moment solennel ? Après avoir dit : « Père, délivre-moi de cette heure », Il a déclaré : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure » et, tout aussitôt, sa prière est celle-ci : « Père, glorifie ton nom ». Ce n'est plus : « Père, délivre-moi », mais : « Père glorifie ton nom ». Le trouble de son âme, l'heure de la croix, ses souffrances indicibles, l'abandon de son Dieu, tout cela n'est plus devant Lui. Ce qu'Il désire, avant tout et par-dessus tout, c'est que le nom de son Père soit glorifié. Et le Père glorifiera son nom en n'épargnant pas le Fils de son amour, en l'abandonnant depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième heure, en le donnant pour le salut des coupables !

« Il vint donc une voix du ciel... » — Quel dialogue ! Le Fils, ici-bas, à cette heure suprême, s'adresse à son Père : « Père, glorifie ton nom » et, du haut du ciel, le Père répond : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau ». Si le Ps. 40 nous dit la communion de pensées du Père et du Fils avant la

venue du Fils ici-bas, Jean 12:27, 28 fait ressortir la grandeur et la beauté de cette communion avant l'heure de la croix. Le Père avait glorifié son nom lors de la résurrection de Lazare, Il allait le faire maintenant par la résurrection de Christ, « ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père » (Rom. 6:4).

« Jésus dit : Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera » (Jean 13:31, 32). Ici, ce n'est plus de l'anticipation, mais de l'heure même de la croix qu'il s'agit. Le péché ôté en vertu de l'œuvre expiatoire de Christ, quelle gloire pour Lui et quelle gloire pour Dieu ! Oui, « Dieu est glorifié en Lui », Dieu dans toute la perfection et la plénitude de son Être, Dieu Lumière et Amour ! Tous ses droits sont maintenus, pleinement satisfaits, tandis que « l'abolition du péché » est faite par le sacrifice de Christ (Héb. 9:26). De sorte qu'en justice, Il peut maintenant sauver celui qui croit, l'introduire dans sa présence pour exalter et louer à jamais son Fils bien-aimé, dans la connaissance qu'il a désormais de l'amour dont il a été aimé et par le Père et par le Fils. Tout est accompli pour la gloire de Dieu et pour la gloire de Christ ! Et, au sein des ténèbres et de l'ignominie de la croix, la gloire de Dieu, revendiquée par le Fils bien-aimé du Père, a brillé avec splendeur ! Dieu a été glorifié dans un homme, et au travers de quelles circonstances ! Cet homme, le second homme, l'homme de ses conseils, c'était son Fils unique et bien-aimé ! Aussi, sans attendre que le royaume soit établi en gloire, Dieu « glorifié en Lui », le glorifie « en Lui-même » ; Il l'introduit « incontinent » dans sa propre gloire. La récompense qu'Il doit et qu'Il donne au second homme en qui Il a été pleinement glorifié, c'est de le placer au centre même de la gloire divine.

Les chapitres 13 et 14 de l'Évangile de Jean sont remplis des enseignements et des encouragements que le Seigneur voulait laisser aux siens pour le temps de son absence, ce temps durant lequel Il est déjà glorifié dans le ciel tandis que nous sommes laissés dans le monde. Il leur donne, d'abord, la promesse de son retour : « Si je m'en vais, et que je vous prépare une place », leur dit-Il, « je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ». Puis, Il leur parle du Père : c'est auprès du Père qu'Il va et c'est dans la maison du Père qu'Il leur préparera une place, place qu'ils occuperont à son retour, lorsqu'Il reviendra pour les introduire « là où Il est » ; en attendant, ils pourront jouir d'une heureuse relation avec le Père, pleinement révélé dans le Fils, seul chemin pour aller à Lui. En troisième lieu, Il leur laisse une précieuse ressource pour le temps du voyage : la prière. Il promet de répondre aux demandes adressées « en son nom » (Jean 14:13). Mais sur quel plan élevé est placé l'exaucement de la prière ! Nous ne voyons généralement dans la réponse à nos requêtes que la délivrance de nos misères, le secours dans nos difficultés, le terme de nos exercices, la fin des souffrances. N'est-il pas vrai que nous pensons surtout à nous, dans tous les domaines ? Comme nos pauvres cœurs sont égoïstes ! Le Seigneur a autre chose devant Lui : « afin que le Père soit glorifié dans le Fils ». S'Il répond à nos prières, c'est, avant tout, afin que le Père soit glorifié ! Quelle gloire pour Dieu que de misérables pécheurs soient, non seulement sauvés et amenés jusqu'à Lui comme de bien-aimés enfants, mais encore conduits à exprimer des demandes en plein accord avec les pensées du Fils, de telle façon que le Fils puisse y répondre ! Là comme en toutes choses, le désir qui est le sien en tout premier lieu, c'est la gloire de son Père !

Il est question du service dans le chapitre 15. Le Seigneur nous donne des encouragements pour le temps de son absence, des ressources sans lesquelles nous ne pourrions atteindre le but (chapitre 14) et Il désire qu'utilisant ces ressources, dans le chemin qui conduit à la maison du Père, nous portions du fruit (chap. 15). Le secret pour porter « beaucoup de fruit » est donné au vers. 5 : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ». Et là encore, si le Seigneur veut que nous portions beaucoup de fruit, c'est afin que le Père soit glorifié : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ». Tel est le caractère d'un vrai service pour Dieu, comme l'exprime aussi l'apôtre Pierre : « afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ » (1 Pierre 4:11). — Quel est le véritable but de notre service : rechercher notre propre gloire, nous faire une réputation d'homme de bien, agir parce que nous avons besoin de dépenser notre activité, ou

bien porter ce fruit qui ne peut être produit que si nous demeurons en Christ et Lui en nous, afin que le Père soit glorifié ? Pussions-nous imiter le parfait Modèle, le vrai Serviteur, Celui qui a dit en premier lieu : « J'aime mon maître... » (Exode 21:5).

Jean 17. — Celui qui « était auprès de Dieu », qui « était Dieu », la Parole qui « devint chair », Celui qui « vint chez soi » et que les siens n'ont pas reçu, va maintenant quitter ce monde. Il peut dire : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire », son service est terminé, et même l'œuvre de la croix est considérée comme accomplie. Il lève les yeux au ciel et s'adresse à son Père dans cette sublime prière : « Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie... ». S'il demande à être glorifié, c'est dans le but de glorifier son Père ! Dans la position qu'il occupe maintenant — car cette requête : « Glorifie ton Fils » a été exaucée — ayant « autorité sur toute chair », se servant de cette autorité pour donner la vie éternelle, Il glorifie le Père ! Il l'a glorifié dans sa vie, dans sa mort, Il le glorifie dans sa résurrection et dans la position qui est la sienne présentement, couronné de gloire et d'honneur, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux !

Modèle parfait ! Sachons mieux le contempler et que cette contemplation nous prosterne dans l'adoration, mais aussi nous fasse rentrer en nous-mêmes et nous conduise à juger tous les mobiles qui, si souvent, nous font agir ! Pussions-nous ainsi être rendus capables de réaliser, au moins en quelque mesure, l'exhortation de 1 Cor. 10:31.: « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».



## Fidélité

ME 1968 p. 3-10

Les temps actuels appartiennent sans aucun doute aux « temps fâcheux » des « derniers jours » dont parle l'apôtre Paul dans sa deuxième Épître à Timothée (3:1) ; les divers caractères en sont effectivement manifestés et il semble de plus en plus difficile de vivre la vie de piété dont le secret nous est donné en 1 Tim. 3:16, d'être « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre », un « homme de Dieu accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 2:21 ; 3:17). Cela nous est de plus en plus difficile, d'une part parce que nous manquons souvent dans la réalisation pratique de la séparation d'avec les « vases à déshonneur » et d'autre part, parce que nous ne nous laissons pas toujours « enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice » par l'Écriture inspirée de Dieu. Les ressources divines demeurent, toujours à la disposition de la foi, c'est nous qui sommes défaillants dans leur utilisation.

Les jours qui suivront l'enlèvement de l'Église présenteront un caractère bien différent : le temps de la grâce aura pris fin, il n'y aura plus ici-bas ni « ce qui retient », ni « celui qui retient », et de terribles jugements fondront sur ce monde ; mais il sera tout aussi difficile, et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, de marcher fidèlement. Une telle marche demandera une grande énergie morale : il faudra ne se laisser détourner par rien et être prêt à endurer la souffrance, parfois même à donner sa vie. Il est encourageant de s'arrêter sur ce que la Parole nous dit de ces fidèles, pour lesquels rien ne passera avant l'obéissance à la volonté divine ; considérer ce sujet est tout à la fois encourageant et humiliant. Dieu nous accorde d'y trouver aussi un stimulant !

Apocalypse 6 nous parle de martyrs : « les âmes » vues « sous l'autel » lors de l'ouverture du cinquième sceau. Ces croyants iront jusqu'au sacrifice suprême puisqu'il en est parlé comme ayant été « égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu » (v. 9). La Parole a-t-elle pour nous le prix et la puissance qu'elle aura pour eux dans ces jours-là ? Entièrement soumis à sa divine autorité, désireux d'y conformer leurs voies, ils préféreraient mourir plutôt que d'y désobéir ! Combien cela nous juge, nous qui si facilement cherchons une excuse, une échappatoire, pour détourner le tranchant de l'épée et faire ensuite, non pas ce que Dieu nous demande, mais ce qui plaît à notre cœur ! L'obéissance à la Parole conduira ces fidèles à rendre témoignage, à maintenir le témoignage qui leur sera confié. Sommes-nous animés de la même énergie pour le maintien du témoignage ? N'avons-nous pas à baisser la tête en pensant à tant de circonstances où nous avons agi de telle manière que notre témoignage s'en est trouvé compromis et que nous avons été d'indignes porteurs du témoignage confié par la grâce divine ? — Ces martyrs auront été de fidèles témoins au sein de l'iniquité générale, et, à leur tour, « une longue robe blanche » leur étant donnée (v. 11), ils recevront, comme Énoch autrefois (cf. Hébr. 11:5), « le témoignage d'avoir plu à Dieu » ; ils feront l'expérience que Dieu accomplit toujours ce qu'Il a promis : « ceux qui m'honorent, je les honorerai » (1 Sam. 2:30). Précieux encouragement pour le fidèle dans tous les temps !

Il est question aussi d'un résidu pieux, figuré par « deux témoins », dans le chapitre 11 de l'Apocalypse. Le témoignage de ce résidu sera semblable à celui d'Élie et de Moïse (v. 5, 6), il sera rendu avec puissance — la puissance donnée par Dieu à « ses deux témoins » (v. 3) — et jusqu'à son terme. Puis, « quand ils auront achevé leur témoignage », mais seulement alors, « la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, et les vaincra, et les mettra à mort » (v. 7). Des témoins fidèles peuvent donc être assurés de tout le secours de la puissance divine pour « achever leur témoignage », sans que l'ennemi soit en mesure de s'y opposer tant que leur service n'est pas entièrement rempli. Il y a là pour une âme pieuse une source d'encouragement et de réconfort. — Les deux témoins mis à mort, « ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à leur sujet, et font des réjouissances, et ils s'enverront des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitent sur la terre » (v. 10) : des témoins fidèles sont toujours gênants pour ceux qui ne veulent pas

recevoir leur témoignage et qui, ensuite, se réjouissent lorsque les témoins sont retirés. Mais cette joie est éphémère, car Dieu a toujours le dernier mot, et c'est « une grande crainte » qui s'empare d'eux lorsqu'ils voient les deux témoins reprendre vie, puis « monter au ciel dans la nuée » (v. 11, 12).

C'est d'un résidu qu'il est question à la fin du chapitre 12, « le résidu de la semence de la femme » (v. 17). Il est formé de « ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus ». Soyons aussi de ceux qui aiment le Seigneur, lui manifestent cet amour en gardant ses commandements et peuvent ainsi jouir de son approbation (cf. Jean 14:21 et 23).

Les deux « bêtes » — pouvoir civil et pouvoir religieux — montent l'une de la mer et l'autre de la terre (13:1, 11). Tandis que la seconde « séduit ceux qui habitent sur la terre », la première « fait la guerre aux saints » (v. 14, 7) ; il est même ajouté qu'elle les vaincra mais en fait ce seront eux, les saints, qui seront les véritables vainqueurs. La preuve en sera donnée plus tard : « Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu » (15:2). En apparence, ils seront les victimes d'un pouvoir politique impie, mais fidèles jusqu'à la mort ils remporteront la victoire ! Les saints qui auront à traverser cette période pourront avoir la tentation — ce n'est pas spécial à ces jours de persécutions — de s'emparer du pouvoir afin d'être délivrés ; c'est pourquoi ils seront mis en garde à ce sujet : la « bête » a pris le pouvoir, elle en subira les conséquences ; elle mène en captivité, elle ira en captivité ; elle tue avec l'épée, elle périra de la même manière. À cette mise en garde s'ajoute une exhortation : « c'est ici la patience et la foi des saints » (13:10). Patience, confiance en Dieu seul ! C'est pour les croyants de tous les temps.

Nous terminerons par le résidu de Juda, tel qu'il nous est dépeint au début du chapitre 14. Ce résidu est typifié par les « cent quarante-quatre milliers » qui se tiennent avec l'Agneau sur la montagne de Sion ; il présente des caractères qu'il est bon de souligner. Ayons à cœur de les imiter !

En premier lieu, ces témoins auront « son nom (celui de l'Agneau) et le nom de son Père écrits sur leurs fronts » (v. 1). Sous l'autorité despotique de la Bête, nul ne pourra « acheter ou vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom » ; cette « marque » sera « sur leur main droite ou sur leur front » (Apoc. 13:16, 17). Les fidèles du résidu, eux, refuseront la marque de la Bête sur leurs fronts, ils porteront le nom de l'Agneau et le nom de son Père. Quel témoignage public, quelle confession de Celui auquel ils appartiennent, sans crainte de ce qui pourrait leur en coûter, sans se préoccuper des conséquences !

En second lieu, il nous est dit qu'ils « chantent un cantique nouveau devant le trône », cantique qu'ils apprennent, que seuls ils peuvent apprendre, de saints célestes, sans doute ceux composant le résidu typifié par les « deux témoins » mis à mort, puis ressuscités et enlevés au ciel. Loin d'être remplis de craintes et d'angoisse en pensant aux conséquences possibles de leur témoignage, ils dirigeront leurs regards en-haut et la louange débordera de leurs cœurs !

Troisième caractère : ils ont été « achetés de la terre » (v. 3) et, comme nous-mêmes « achetés à prix », ils obéiront à l'exhortation : « Glorifiez donc Dieu dans votre corps » (cf. 1 Cor. 6:19, 20).

« Ceux-ci sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges » (Apoc. 14:4). Tel sera, dans sa portée spirituelle, le quatrième caractère que l'on pourra voir en eux : leurs affections gardées pour Christ et pour Lui seul, ils pourront être présentés « au Christ comme une vierge chaste » (cf. 2 Cor. 11:2).

Un cinquième trait : « ceux-ci sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'il aille ». Leurs affections étant nourries de lui et gardées pour lui, ils seront heureux de le suivre où qu'il les conduise et quelles que

soient les difficultés du chemin. Ne cherchant pas ce qui plaît à leur cœur naturel, ne reculant devant rien dans le chemin tracé, ils suivront l'Agneau « où qu'il aille » !

« Achetés d'entre les hommes », ils seront « des prémices à Dieu et à l'Agneau ». Dans un jour à venir, le Seigneur « verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (Ésaïe 53:11), mais déjà maintenant il voudrait avoir les prémices de ce fruit. Sommes-nous, par notre marche et notre témoignage, « des prémices à Dieu et à l'Agneau » ?

Septième caractère: « Il n'a pas été trouvé de mensonge dans leur bouche ». Satan est « menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44), mais il n'aura aucune prise sur ces fidèles : ils seront, dans leur mesure, les imitateurs de Celui qui a pu dire : « le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30).

Une expression résume cet ensemble remarquable : « ils sont irréprochables » (Apoc. 14:5). Tel est le témoignage que Dieu rend à ces témoins juifs de l'avenir.

Irréprochables, nous le sommes, nous chrétiens, quant à notre position en Christ devant Dieu : « Il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1:4). Mais nous sommes appelés à marcher à la hauteur de cette position : notre marche doit présenter le même caractère, elle doit être irréprochable. En vertu de l'œuvre de Christ, nous pouvons et devons être déjà ici-bas « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui » (Col. 1:21 à 23), nous sommes rendus capables de marcher sans broncher aussi bien que de « participer au lot des saints dans la lumière » (et cette « participation » serait-elle seulement future ?). Nous devons donc être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse », nous « étudier à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (Phil. 2:14, 15 ; 2 Pierre 3:14). Quelle vigilance constante cela implique, quel souci des plus petits détails, quel jugement de soi-même, quelle sainte crainte ! Car ce n'est pas seulement aux yeux des hommes que nous devons réaliser ces choses, mais « devant Lui » (Col. 1:22 ; 2 Pierre 3:14). Sans doute nous sommes aux soins et à la charge de Celui « qui aussi nous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ », nous avons affaire à un Dieu « qui a le pouvoir de nous garder sans que nous bronchions, et de nous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie », et encore, le Seigneur « se présentera l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable » (1 Cor. 1:7, 8 ; Jude 24 ; Éph. 5:27), mais déjà présentement nous sommes exhortés à être « sans reproche », « irréprochables » dans toute notre conduite.

Nous voici au début d'une nouvelle année. Si nous jetons un regard en arrière, ne devons-nous pas confesser que nous n'avons guère manifesté, ou dans une si faible mesure, les caractères qu'il nous a été donné de considérer dans ces divers passages du livre de l'Apocalypse ? Il y aura après l'enlèvement de l'Église, dans des jours particulièrement sombres et difficiles, des âmes pieuses desquelles le Saint Esprit se plaît à nous occuper, nous disant ce qui sera trouvé en elles, ce que sera leur marche, leur combat, leur témoignage, qui sera pour la joie et la satisfaction du cœur du Seigneur. Ne voudrions-nous pas montrer la même fidélité ? N'y aurait-il pas aujourd'hui des croyants désireux de vivre « dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (Tite 2:12, 13)), qui, « avant l'enlèvement » puissent recevoir « le témoignage d'avoir plu à Dieu » ? Dieu, « qui opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (Phil. 2:13), veuille produire en nous ce saint désir et nous donner l'énergie nécessaire pour le réaliser ! Que ce soit, pour chacun de nous, notre prière à Lui en commençant cette nouvelle étape du chemin.

## Paix et Sainteté

ME 1954 p. 235-240

La mort et la résurrection de Christ constituent le seul fondement sur lequel Dieu peut justifier le pécheur, et la première conséquence de la justification sur le principe de la foi est « la paix avec Dieu » (Rom. 4:25 et 5:1). Pour que nous ayons la paix avec Dieu, il a donc fallu qu'une œuvre soit accomplie en dehors de nous — la paix a été faite par le sang de la croix (cf. Col. 1:20) — mais il faut aussi qu'une œuvre soit faite en nous, et s'il en est ainsi, c'est parce que « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7). Pour que nous ayons la paix avec Dieu, ce qui serait impossible si nous étions encore « dans la chair », ce n'est pas du côté de Dieu qu'un changement doit être opéré, car il est bien évident qu'Il ne peut rien abandonner de ce qu'Il est, Amour et Lumière, Dieu juste et saint ; c'est de notre côté que le renouvellement doit avoir lieu : il est nécessaire que nous soyons établis dans une position de sainteté telle que rien en nous, quant à cette position s'entend, ne soit en désaccord avec Dieu. Il n'y a plus alors aucun conflit de nature, ou de position : « nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ », Lui qui « nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté... » (Rom. 5:1 et 1 Cor. 1:30).

Placé dans une position de sainteté, parce que justifié devant Dieu, le croyant a « la paix avec Dieu » et il n'est pas possible de jouir de cette paix en dehors de cette position.

Il en est de même pour ce qui est de la paix du cœur. Mais il s'agit alors de la sainteté pratique et non pas seulement de la position de sainteté dont nous venons de parler. Un croyant n'aura dans son cœur une réelle paix que s'il jouit d'une heureuse communion avec Dieu et cette communion ne peut être goûtée que dans un chemin de sainteté. « Je vous donne ma paix », a dit le Seigneur aux siens, avant de les quitter (Jean 14:27); c'est la paix dont Il a sans cesse joui, comme homme, dans un chemin de sainteté pratique, d'obéissance à la volonté du Père, de dépendance constante. De telle sorte que, par la bouche du Psalmiste, Il pouvait s'exprimer ainsi : « L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe ; tu maintiens mon lot. Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables ; oui, un bel héritage m'est échu... Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie... » Et Celui qui goûte une telle paix, parlant de Lui-même et s'adressant à son Dieu, prend ce nom : « ton saint » (Ps. 16:5 à 10). C'est dans ce chemin du parfait Serviteur qu'Il nous invite à le suivre : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi... », avec la promesse que nous y trouverons la paix du cœur : « et vous trouverez le repos de vos âmes » (Matt. 11:29). Si la sainteté est perdue, la communion n'est plus réalisée et, par suite, la paix du cœur est troublée. David « lorsque Nathan le prophète vint à lui, après qu'il fut entré vers Bath-Shéba », désireux de retrouver la paix du cœur, présente cette requête : « Rends-moi la joie de ton salut » mais c'est après avoir dit : « Ne me renvoie pas de devant ta face, et ne m'ôte pas l'esprit de ta sainteté » (Ps. 51).

Du point de vue individuel par conséquent, qu'il s'agisse de la paix de la conscience ou de la paix du cœur, la paix ne peut être connue en dehors de la sainteté. C'est encore vrai si nous considérons le côté collectif.

Paix et sainteté doivent caractériser la maison de Dieu, l'Assemblée, habitation de Dieu par l'Esprit. « La sainteté sied à ta maison... » dit le Psalmiste (93:5), et lorsque l'apôtre développe les enseignements fondamentaux concernant l'Assemblée de Dieu, Maison et Corps, la doctrine des dons et ce qui touche à leur exercice, il présente la position de sainteté de ceux qui constituent la maison : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes », et il insiste sur l'ordre qui doit régner dans l'Assemblée, « car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix... » (1 Cor. 3:16, 17 et 14:33).

La paix, c'est l'ordre selon Dieu. Et cela, qu'il s'agisse, au point de vue individuel, de l'état de la conscience ou de l'état du cœur — une conscience n'est en paix que lorsque tout est en règle avec Dieu, de même pour le cœur — ou, au point de vue collectif, des rapports entre croyants et de l'activité des saints dans l'assemblée. Cet ordre selon Dieu est inséparable de la sainteté : la sainteté pratique conduit à la paix et il ne peut y avoir de paix véritable en dehors de la sainteté. La soumission « les uns aux autres dans la crainte de Christ », à laquelle nous exhorte Éphésiens 5:21, implique l'ordre selon la pensée de Dieu, chacun occupant la place qui lui est donnée ; et cette soumission, qui, reconnaissant l'ordre établi par Dieu, conduit à la paix selon Dieu, découle de la marche qui nous est proposée dans les versets qui précèdent, la marche des « enfants de lumière », celle qui « convient à des saints ».

« Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté... » (Héb. 12:14). Poursuivre, c'est déployer un effort constant vers un but à atteindre. Ici le but est double : « la paix... et la sainteté », mais en fait il est un, tellement les deux sont inséparables. La paix parmi les hommes, dans un groupement de quelque nature qu'il soit, est toujours précaire car elle ne résulte que d'arrangements et de compromis. Et il en est parfois ainsi, hélas ! parmi les enfants de Dieu, ce qui nous permet de comprendre pourquoi cette paix est alors si fragile. La paix parmi les saints, dans l'assemblée de Dieu, doit présenter un tout autre caractère ; elle ne peut être vraiment établie que si chacun en jouit déjà pour lui-même, dans son propre cœur. C'est un état découlant de l'absence de tout conflit avec Dieu et qui implique, par conséquent, une réelle communion avec Lui ; s'il est la part de chacun, individuellement, il sera ensuite la part de tous, collectivement. Et s'il n'est pas réalisé collectivement, c'est, sans aucun doute, parce qu'il y a, à cet égard, des manquements chez certains, peut-être même chez tous.

La communion avec le Dieu saint ne peut être goûtée en dehors d'une marche pratique dans la sainteté. La paix est troublée quand la chair est en activité, c'est-à-dire quand la sainteté est perdue — il importe peu, au fond, d'en déterminer les causes secondes, elles sont sans grande valeur et ne présentent aucun intérêt — et elle ne peut être recouvrée que lorsque la sainteté est à nouveau réalisée. Nous entendons bien une véritable paix, une paix selon Dieu, et non pas celle que l'on recherche parfois, disposé à bien des abandons pour l'obtenir.

Il est un domaine où nous ne ferons jamais trop de concessions en vue de la paix ; par contre, il en est un autre dans lequel nous ne devons en faire aucune, si légère soit-elle. Lorsqu'il ne s'agit que de nous-mêmes, de notre personne ou de nos intérêts, lorsque rien n'est en jeu de la sainteté et de la gloire de Dieu, soyons prêts à céder sur tous les points, quoi qu'il puisse nous en coûter, et c'est généralement très difficile et très douloureux. Mais, au contraire, si les droits de Dieu sont en cause, faire quelque concession que ce soit, sous prétexte de grâce et en vue de la paix, nous conduirait à un tout autre résultat que celui recherché et espéré. Ainsi que l'Éternel le dit à son prophète, ce serait « égarer mon peuple, disant : Paix ! et il n'y a point de paix », bâtir un mur et l'enduire de mauvais mortier, de telle sorte qu'inévitablement le mur s'écroulera (cf. Ézéchi. 13:8 à 16).

Espérer avoir la paix en dehors du chemin de la sainteté pratique, en marchant selon les pensées de son propre cœur, quelle folie ! Les trois « de peur que » d'Héb. 12:15, 16 ont quelque rapport avec ceux de Deutéronome 29:18, passage dans lequel le jugement est annoncé sur celui qui dit : « J'aurai la paix, lors même que je marcherai dans l'obstination de mon cœur ». Au contraire, il sera toujours vrai que « l'œuvre de la justice sera la paix » et « le fruit paisible de la justice » est produit par la discipline chez « ceux qui sont exercés par elle », discipline qui est « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (És. 32:17 et Hébr. 12:10, 11).

Être exercé par la discipline, demeurer attentif aux commandements divins, c'est ce qu'aurait dû réaliser Israël, que l'Éternel enseignait « pour son profit » ; alors, lui est-il dit, « ta paix aurait été comme un fleuve » (És. 48:17, 18). Et parce qu'Israël n'avait pas écouté, le jugement allait être exécuté ! Malgré cela, des prophètes venaient lui assurer : « Vous ne verrez pas l'épée, et la famine

ne viendra pas sur vous ; car je vous donnerai une vraie paix en ce lieu-ci ». Mais l'Éternel déclare : « Les prophètes prophétisent le mensonge en mon nom... », et encore : « J'ai ôté à ce peuple, dit l'Éternel, ma paix... » (Jér. 14:13, 14 et 16:5).

Il est bien vrai que le discernement spirituel disparaît lorsque le mal est supporté dans un désir de paix et cela explique bien des égarements. Si la paix est troublée, chercher à la rétablir sans que soit d'abord recouvrée la sainteté, c'est se tromper soi-même et tromper les âmes et, en définitive, l'on n'aura ni la paix selon Dieu, ni la sainteté. Au temps du prophète Jérémie, c'est bien ce qui avait été fait parmi le peuple et que l'Éternel dénonce : « Et ils ont pansé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix ! paix ! et il n'y a point de paix ». Ceux qui avaient agi ainsi se croyaient sages et estimaient avoir la Parole pour guide ; aussi, de sévères reproches leur sont-ils adressés : « Comment dites-vous : Nous sommes sages, et la loi de l'Éternel est avec nous ? ...Les sages sont couverts de honte, ils ont peur et sont pris ; voici, ils ont méprisé la parole de l'Éternel, et quelle sagesse ont-ils ? ...Et ils ont pansé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix, paix ! et il n'y avait point de paix » (Jér. 6:14 et 8:8 à 11).

D'abord la sainteté pratique, procédant d'une vraie séparation de cœur pour le Seigneur : « ayez du sel en vous-même » — ensuite, la paix sera établie : « et soyez en paix entre vous » (Marc 9:51).

« Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui - qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera » (1 Thess. 5:23, 24).

## Énergie de la foi

ME 1961 p.57-63

« En ce même jour » où les Israélites célébrèrent la pâque, ils quittèrent le pays d'Égypte (Ex. 12:41, 51). Certains détails montrent combien leur départ fut précipité : « Et ils cuisirent en gâteaux sans levain la pâte qu'ils avaient emportée d'Égypte ; car elle n'avait pas levé, parce qu'ils avaient été chassés d'Égypte et n'avaient pu tarder ; ils ne s'étaient pas fait non plus de provisions » (v. 39 - cf. v. 11). Mais, au travers de tout, l'Éternel prenait soin de son peuple : « il n'y eut aucun infirme dans ses tribus » (Ps. 105:37) et, au lieu de le conduire « par le chemin du pays des Philistins, qui est pourtant proche », Il lui « fit faire un détour... par le chemin du désert de la mer Rouge » (Ex. 13:17, 18). Dieu, connaissant le cœur d'Israël, savait bien que s'il voyait la guerre il serait en danger de retourner en Égypte. C'est le pourquoi du chemin du désert.

Celui qui nous a mis en route vers la Canaan céleste sait ce qu'il y a dans nos cœurs et Il nous fait aussi passer parfois par un chemin qui nous paraît plus long que ceux que nous aurions choisis. C'est en vue de notre bien qu'Il agit ainsi et afin de nous détacher de ce monde, nous faisant expérimenter qu'il est effectivement un désert pour le croyant. Mais dans ce chemin, de quels soins Il nous entoure ! Les mêmes que ceux qu'Il témoignait à Israël lors de sa sortie d'Égypte : « Et l'Éternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit : la colonne de nuée ne se retira point, le jour, ni la colonne de feu, la nuit, de devant le peuple » (Ex. 13:21, 22). Bénissons Dieu pour les soins constants dont nous sommes les objets, de nuit comme de jour !

Mais Dieu permet aussi, dans notre histoire comme dans celle du peuple terrestre, qu'à des jours calmes et paisibles succèdent des jours d'exercice, des jours d'épreuve. À Israël quittant l'Égypte, Il fit faire une halte près de la mer, tandis qu'Il allait endurcir le cœur du Pharaon afin de l'amener à poursuivre le peuple qu'il avait tout d'abord laissé aller (Ex. 14:1 à 4). Dieu aurait pu maintenir le Pharaon dans les dispositions d'esprit qui l'avaient incité à ne pas s'opposer au départ du peuple, et même à le chasser (cf. Ex. 12:39) ; Il aurait pu aussi ouvrir les eaux de la mer Rouge devant Israël avant que les armées de l'Égypte ne soient en vue. Tout lui est possible ! « Le cœur d'un roi dans la main de l'Éternel est des ruisseaux d'eau ; il l'incline à tout ce qui lui plaît ». « Tout ce qu'il lui a plu de faire, l'Éternel l'a fait... » (Prov. 21:1 ; Ps. 135 :6). Mais Il nous dispense parfois telle ou telle épreuve pour nous « faire du bien à la fin » (Deut. 8:16) et aussi parce qu'Il désire être glorifié, comme Il le dit à Moïse au moment où Israël atteignait la mer Rouge : « et je serai glorifié dans le Pharaon et en toute son armée ; et les Égyptiens sauront que je suis l'Éternel » (Ex. 14:4 et 17:18). Dieu se glorifie dans le déploiement de sa puissance.

Voilà donc le peuple — n'en est-il pas ainsi pour nous, parfois ? — dans une situation sans issue à vue humaine : des hauteurs d'un côté, la mer de l'autre et devant eux, tandis que derrière arrivent le Pharaon et ses armées. Que faire ? Israël est en « grande peur », il murmure et regrette l'Égypte dont il a déjà oublié le dur esclavage. Tel est bien le cœur humain, le nôtre comme celui des fils d'Israël. Mais Moïse, auquel l'Éternel a fait connaître ses pensées, peut les rassurer et leur adresser une parole de nature à fortifier leur foi défaillante : « Ne craignez point ; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui ; car les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus, à jamais. L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles » (Ex. 14:13, 14). S'emparer de ces paroles, les croire fermement, placer toute sa confiance en Celui qui veut combattre pour les siens, c'est le privilège de la foi. A l'avance, elle peut jouir de la délivrance que Dieu va opérer. Toute crainte est bannie du cœur et fait place à une pleine et parfaite paix.

Mais la foi n'est-elle que passivité ? N'y a-t-il pas autre chose que « Tenez-vous là, et voyez... L'Éternel combattra pour vous... vous demeurerez tranquilles » ? Nous sommes souvent portés à le penser, conduits peut-être à une sorte de fatalisme (qui n'en est cependant pas un), oubliant que la foi n'est pas seulement la patience qui s'attend à Dieu et se confie en Lui, mais aussi l'énergie active qui surmonte les difficultés. La question est là : faut-il attendre patiemment que Dieu écarte les difficultés, quand Il a montré le chemin et le but à atteindre, ou bien convient-il de manifester l'énergie active qui témoigne de la réalité de la foi, de la confiance que l'on a en Dieu, de la certitude que l'on possède du chemin et du but ?

L'Éternel donne un ordre à Moïse : « Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent » (Ex. 14:15). En apparence, deux injonctions contradictoires sont adressées au peuple, dans les versets 13 et 14 d'une part et dans le verset 15 d'autre part. En réalité, nous avons là les deux aspects de la marche par la foi : d'abord, entière confiance en Dieu qui a seul la puissance pour délivrer ; ensuite, énergie active qui nous fait avancer, même quand il y a devant nous les eaux de la mer, parce que Dieu a dit : « qu'ils marchent ».

Attendre pour marcher que le chemin eût été ouvert dans les eaux n'eût comporté, de la part du peuple, aucun acte de foi. Tandis qu'il y a une foi réelle, active, dans le cœur de celui qui marche parce que Dieu l'a dit, alors que les eaux sont là qui vont rendre la marche impossible à vue humaine. Pour Israël, marcher c'était aller droit à la mort ; pour la foi, c'était la délivrance, parce que Dieu avait dit : « qu'ils marchent ». Et, combien c'est remarquable, pendant que l'Éternel faisait appel à la foi du peuple, Il donnait à Moïse les instructions nécessaires pour ouvrir le chemin (Ex. 14:16 à 18). Le peuple ignorait ce que l'Éternel disait à Moïse, comme aussi nous ignorons ce que Dieu prépare, dispose pour nous tandis qu'Il fait appel à notre foi. Quel encouragement à nous confier en Dieu et à marcher par la foi ! Agissons, nous verrons ensuite, car le principe est toujours vrai : « si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jean 11:40).

On l'a remarqué souvent, ce qui caractérise la foi c'est qu'elle compte sur Dieu non pas simplement malgré les difficultés, mais malgré les impossibilités. Elle ne se met pas en souci des moyens, elle s'appuie sur les promesses de Dieu, et elle sait que « ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:21). Lorsque les choses sont faisables pour l'homme, il n'est plus question de foi. Plus forte est la foi, plus on compte sur Dieu seul ; plus elle est faible, plus on s'appuie sur les moyens extérieurs.

Abraham est cité parmi les hommes de foi dont nous parle Hébr. 11 : « il s'en alla, ne sachant où il allait » (v. 8). Chez lui nous voyons briller l'énergie active de la foi. Dieu l'avait appelé, il obéit. Son obéissance est la preuve de la réalité de sa foi. Il est d'ailleurs instructif de considérer la vie de foi de ces « témoins » de Hébreux 11 : Abel a offert un sacrifice, Énoch a marché avec Dieu, Noé a bâti une arche, etc. Ils ont agi.

Ne pouvons-nous faire, de ce que nous venons de dire, une application à nos circonstances ? Nous sommes parfois en perplexité, ne sachant où est le chemin. Certes, tant qu'il en est ainsi il ne convient pas d'agir, ce serait un manque de foi. Lot « choisit », Abram attend que l'Éternel lui fasse contempler « le pays » qu'Il veut lui donner, sa foi brille dans cette scène de Genèse 13. Comme Il le fit alors pour Abram, Dieu se plaît à nous montrer le chemin, le lieu où Il nous veut, nous accordant de voir le but, nous donnant peut-être telle ou telle indication pour fortifier notre foi. Mais Il permet souvent qu'il y ait, pour atteindre ce but, quelques difficultés à vaincre ; Il le permet précisément pour mettre notre foi à l'épreuve. Convierait-il d'attendre alors que les difficultés soient aplanies pour ne se mettre en route qu'ensuite ? Quelle foi y aurait-il dans une telle marche ? Ne faut-il pas, au contraire, manifester une énergie active qui est la preuve de notre confiance en Dieu ? Nous pouvons avoir l'assurance qu'Il saura écarter les difficultés, ou nous donnera la force de les



surmonter, au fur et à mesure que nous les aborderons, de la même manière qu'Il ouvrit autrefois les eaux de la mer Rouge devant les fils d'Israël.

Il est relativement facile de dire : j'attends patiemment que Dieu écarte les difficultés, je ne veux rien forcer. Il est surtout facile de le dire quand le chemin où nous devrions nous engager n'est pas celui que nous aurions souhaité. Mais il est plus difficile de manifester une foi active, décidée à « marcher » parce que Dieu l'a dit et parce qu'il y a l'entière confiance du cœur en son intervention puissante. La foi donne la puissance nécessaire pour marcher parce qu'elle met en mouvement le bras de Dieu ; attendre, pour se mettre en route, qu'il n'y ait plus aucun obstacle sur le chemin ne nécessite aucun exercice de foi. Et l'on pense parfois que c'est en faisant ainsi que l'on marche le plus fidèlement.

Pierre se met en route aussitôt, « sur les eaux », quand le Seigneur lui a dit : Viens. Et il marche tant qu'il regarde à Jésus, comptant sur Lui seul, sur sa seule puissance pour avancer ; il enfonce dès qu'il « doute », manquant de foi (Matt. 14:28 à 31). — Ceux qui amènent le paralytique à Jésus n'ont sans doute entendu aucun appel direct du Sauveur, mais ils ont eu le discernement de ce qui convenait, du chemin à suivre et du but à atteindre ; dès lors, aucune difficulté ne peut les arrêter. Impossible de s'approcher de Jésus ? Qu'importe ! Ils n'attendent pas que la route soit dégagée, ils découvrent le toit, le percent et descendent le petit lit sur lequel le paralytique était couché. Par leur énergie active, ils ont montré leur foi : « Et Jésus, voyant leur foi... » (Marc 2:1 à 5). Dans le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux, nous avons dans les versets 23 à 31 sept exemples de la confiance et de l'énergie de la foi, dans les versets 32 à 38 sept exemples des combats de la foi. Il serait intéressant et profitable de les considérer tous pour y voir cette énergie active de la foi qui conduit à s'engager dans le chemin parce que Dieu a dit : « qu'ils marchent », alors que les obstacles sont toujours là et apparaissent aussi insurmontables que les eaux devant Israël. Remarquons d'ailleurs que l'un des sept exemples de l'énergie de la foi, cités en Hébreux 11, est précisément celui du peuple traversant la mer Rouge (v. 29).

Que Dieu nous donne assez de dépendance de Lui et assez de communion avec Lui pour que nous sachions discerner en toutes circonstances le vrai chemin ! Et que, l'ayant discerné, nous ayons cette énergie de la foi qui nous permettra de nous y engager sans crainte, comptant sur Celui qui saura, au moment opportun, écarter les difficultés de la route ou nous les faire surmonter !

## La joie dans l'Épître aux Philippiens

ME 1961 p. 124-132

La joie remplit l'Épître aux Philippiens, sans aucun doute parce qu'elle remplissait le cœur de l'apôtre en tout temps et, particulièrement, tandis qu'il écrivait cette lettre. Si son cœur était plein de joie, c'est parce qu'il était occupé de Christ et rempli de Lui. Il est très remarquable que ce soit précisément dans cette Épître aux Philippiens, épître de l'expérience et de la marche chrétiennes, que nous trouvons tout au long l'expression de la joie, tant il est vrai que la joie devrait toujours caractériser la marche du croyant ici-bas et cela, quelles que soient les circonstances, même si elles sont éprouvantes au plus haut point. Elles l'étaient alors pour l'apôtre : en prison depuis quatre années, arrêté dans son activité extérieure, il connaissait des souffrances qui en eussent découragé beaucoup. N'aurait-il pas pu dire : « Seigneur ! tu le sais, je me suis dépensé entièrement à ton service, j'ai prêché le pur évangile, enseigné et exhorté les saints, édifié les assemblées formées à la suite de ma prédication et pourtant, je suis mis dans l'impossibilité de continuer ce travail, alors que des ouvriers qui prêchent « par envie et par un esprit de contention » ou encore « par esprit de parti, non pas purement » ont toute liberté pour aller et venir ! Pourquoi ne les arrêtes-tu pas ? Pourquoi ne me délivres-tu pas ? ». Rien de tout cela dans le cœur de l'apôtre ! Il accepte sans raisonner et sans murmurer les circonstances que Dieu permet ; il les accepte dans une entière soumission à sa volonté, non seulement avec résignation mais encore avec joie car il sait, pratiquement, que Dieu fait toutes choses bien. Il a appris à être content en lui-même dans les circonstances où il se trouve (Phil. 4:11 à 13) et Christ est la source de la joie qui remplit son cœur. Quel exemple nous est ainsi proposé ! Sachons mieux l'imiter, nous qui sommes si souvent portés à murmurer, estimant que les choses ne sont pas dirigées comme elles devraient l'être et, dans le service, jugeant parfois que Dieu devrait plutôt arrêter tel ou tel et nous accorder plus de facilités pour faire ce qui nous apparaît nécessaire, indispensable même. Si nous savions davantage être les imitateurs de celui qui était lui-même imitateur de Christ, nous connaîtrions vraiment la joie d'un cœur heureux dans la dépendance du Seigneur et dans la soumission paisible à sa sainte volonté. Puisse la méditation des divers passages que nous désirons considérer dans cette Épître aux Philippiens contribuer à nous faire goûter une telle joie !

Tout au début de l'épître, Paul rend grâces à Dieu de ce qu'Il lui accorde de penser sans cesse aux croyants de Philippi ; il ne les oublie dans aucune de ses supplications et il fait cela, non comme accomplissant un austère et pénible devoir mais « avec joie » (1:3 à 5). Si nous étions animés d'un tel amour pour l'assemblée et pour chacun des saints, nous serions conduits à prier sans cesse les uns pour les autres et nous le ferions « avec joie », heureux de pouvoir remplir un aussi précieux et utile service.

Tandis que l'apôtre était prisonnier à Rome, la plupart des frères avaient pris courage et confiance, ils avaient désormais « beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la parole sans crainte ». Cependant, quelques-uns agissaient « par envie et par un esprit de contention... par esprit de parti, non pas purement ». Malgré cela, l'apôtre se réjouissait parce que « de toute manière, soit comme prétexte, soit en vérité, Christ était annoncé ». Christ est annoncé, tel est le motif de sa joie : « et en cela je me réjouis et aussi je me réjouirai » (1:12 à 18). — Aujourd'hui comme alors, l'évangile est parfois prêché d'une manière qui ne peut avoir l'approbation de ceux qui désirent maintenir l'autorité et les enseignements de l'Écriture ; il y a là un double écueil à éviter : dans bien des cas, considérant que « Christ est annoncé », l'on donnerait volontiers la main d'association à ceux qui agissent plutôt suivant leurs propres pensées que selon les enseignements de la Parole de Dieu — mais, à l'opposé, l'on pourrait être tenté de les désapprouver et de les blâmer sans réserve, peut-être même d'entraver leur service. Que là encore l'exemple de l'apôtre soit devant nous : nous ne pouvons certes avoir communion dans le service avec ceux qui annoncent l'évangile d'une manière peu

conforme à l'Écriture, mais nous pouvons toujours nous réjouir de ce que « de toute manière... Christ est annoncé ».

Paul était prisonnier et on allait faire son procès. Quelle en serait l'issue ? Elle ne dépend pas du tribunal devant lequel il devrait comparaître. Dieu est au-dessus de tout et Il est plus grand que tous. Au fond, la seule question qui se posait était celle-ci : Paul avait-il « achevé sa course » ou avait-il encore un service à remplir ? Pour ce qui le concernait, lui, il désirait fermement « déloger et être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur » mais, ayant la connaissance de la pensée de Dieu, il savait qu'il était « plus nécessaire », à cause de ceux parmi lesquels il avait encore un ministère à exercer, qu'il « demeure dans la chair ». De telle sorte qu'il peut écrire : « je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi » (1:21 à 26). C'est à la joie des Philippiens qu'il pense et non pas à lui-même (cf. v. 23). Leur foi s'était emparée des enseignements qu'il leur avait déjà communiqués et ils étaient affermis dans la connaissance de la vérité ; cependant, ils avaient encore à progresser, à « avancer » dans cette connaissance. Il y aurait là pour eux de la joie. Que Dieu nous accorde un tel « avancement », avec la joie qui l'accompagne !

Le chapitre 4 de l'Épître fait allusion au désaccord survenu entre deux sœurs de l'assemblée de Philippiques, Évodie et Syntyche. Mais déjà au chapitre 2 l'apôtre adresse une exhortation qui a certainement dû toucher le cœur et la conscience de ces deux sœurs lorsque la lettre a été lue dans l'assemblée : « Si donc il y a quelque consolation en Christ, si quelque soulagement d'amour, si quelque communion de l'Esprit, si quelque tendresse et quelques compassions, rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose » (2:1, 2). Une joie « accomplie », c'est une joie complète. Celle du Précurseur le fut lorsqu'il a eu entendu « la voix de l'époux », lui qui était « l'ami de l'époux » (Jean 3:29) ; de même, la joie du croyant est « accomplie » — littéralement : remplie, complétée — lorsqu'il garde les commandements du Seigneur, demeurant dans son amour, comme Lui a gardé les commandements de son Père et est demeuré dans son amour (Jean 15:10, 11). Cette joie est « accomplie » dans la jouissance de la communion avec le Seigneur, qui permet de demander au Père « en son nom » et ainsi, d'avoir l'assurance de l'exaucement (Jean 16:23, 24), dans cette communion dont parle aussi l'apôtre Jean dans sa première Épître : « ...Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:1 à 4). — La joie de Paul ne pouvait être « accomplie », complète, s'il y avait des dissentiments entre frères ou sœurs. Manifester des pensées et des sentiments opposés, ne pas être animés d'un même amour, tout cela est un obstacle à la joie, en nous et autour de nous ; nous pouvons avoir par ailleurs bien des sujets de joie, quoi qu'il en soit notre joie ne sera pas « complète ». Tel est le secret pour que notre joie soit « accomplie » : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le christ Jésus... » (Phil. 2:5 à 8). Christ est notre parfait Modèle dans le chemin de renoncement et d'obéissance qui a été le sien.

Paul a été un vrai et fidèle imitateur de Christ. Il donne la première place aux Philippiens et, lui, se met en arrière. Après les avoir exhortés « à travailler à leur propre salut avec crainte et tremblement », à être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse... », il considère leur foi, leur œuvre, leur service de foi comme un sacrifice offert à Dieu. Quelle part a-t-il lui-même à ce sacrifice, à ce service, lui qui a été l'instrument employé par Dieu pour annoncer l'évangile à Philippiques, lui qui a enseigné, exhorté, encouragé avec un si grand zèle ses chers Philippiens, lui qui a été pour eux un exemple en toutes choses (3:17 ; 4:9) ? Ah ! il ne revendique rien. Dans le sacrifice ainsi offert à Dieu, il donne aux Philippiens la place prééminente ; en ce qui le concerne, si même sa mort, couronnement de sa vie de service pour Christ, peut être l'aspersion sur le sacrifice — ce n'était là qu'un complément du sacrifice — cela suffit à sa joie : « j'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous ». La vie des Philippiens était étroitement liée à celle de Paul comme offrande à Dieu ; sa mort serait, sur cette offrande, comme la libation de vin — symbolisant la joie et la communion — répandue sur les sacrifices lévitiques. Elle serait comme le couronnement du sacrifice et du service de foi des Philippiens. Et l'apôtre désire

que, de leur côté, les Philippiens soient joyeux de cela et s'en réjouissent avec lui : « Pareillement, vous aussi, soyez-en joyeux et réjouissez-vous-en avec moi » (Phil. 2:12 à 18). — Quelle heureuse communion réalisée entre un serviteur et ceux qu'il est appelé à servir ! Elle est le fruit d'un service accompli dans l'esprit dans lequel a servi notre parfait Modèle, le vrai Serviteur. Qu'il nous soit accordé de savoir toujours servir de semblable manière ; nous le ferons avec joie, nous réjouissant avec ceux que nous servons et eux se réjouissant avec nous !

Épaphrodite, que Paul appelle « mon frère, mon compagnon d'œuvre et mon compagnon d'armes », avait été envoyé par les Philippiens pour remettre de leur part un don à l'apôtre, « un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable, agréable à Dieu » (cf. Phil. 4:10 et 17, 18). Au cours de son séjour à Rome, auprès de Paul, il avait été très gravement malade, « fort près de la mort » et les Philippiens l'avaient appris. Ils avaient certainement été en perplexité à son sujet et avaient hâte de le revoir. De son côté, l'apôtre aurait souhaité le garder encore quelque temps, car sa présence était pour lui, dans sa prison, un précieux réconfort. Mais il n'y a chez Paul aucun égoïsme : avant de penser à lui, il pense aux autres. Il renvoie donc Épaphrodite à Philippiques. Le fait-il à regret ? Non, mais « avec d'autant plus d'empressement », dit-il, qu'il désire que les Philippiens, en le revoyant, aient « de la joie », tandis que lui-même aura « moins de tristesse ». En pensant à la joie des Philippiens, heureux de retrouver Épaphrodite, lui, seul dans sa prison, aura « moins de tristesse ». Et il les exhorte à recevoir celui qui, « pour l'œuvre », a été « proche de la mort, ayant exposé sa vie », « avec toute sorte de joie » (Phil. 2:25 à 30). — Une réelle communion fraternelle, un cœur dépouillé de tout égoïsme, un entier dévouement à l'œuvre et aux intérêts du Seigneur, tout cela produit de la joie dans les cœurs, la joie de la communion. Pussions-nous la connaître davantage !

Dans chacun des deux premiers chapitres de cette Épître, nous avons trois passages qui nous occupent de la joie (1:4, 18, 25 ; 2:1,2, 17, 18, 28, 29). Il ne s'agit sans doute pas d'une joie qui est dans les circonstances traversées mais qui est, cependant, liée à elles. Dans les chapitres 3 et 4, le secret nous est donné de la vraie joie chrétienne : elle ne peut être effectivement goûtée dans les circonstances du chemin que si elle est véritablement « dans le Seigneur » (3:1 ; 4:4). Le chapitre 3 commence ainsi : « Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur ». Il semble que l'apôtre poursuit ce qu'il a écrit à la fin du chapitre 2 : ayez de la joie en accueillant Épaphrodite, recevez-le avec toute sorte de joie, mais que votre joie ne soit pas dans cette circonstance même, qu'elle soit vraiment « dans le Seigneur » ! Et c'est l'exhortation sur laquelle il revient dans le chapitre 4. Certes, les circonstances peuvent être très difficiles, il peut y avoir des sujets de préoccupation et d'inquiétude. Serait-ce un obstacle à la joie du racheté ? Non, car la ressource est toujours là : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). « En toutes choses », l'expression ne comporte aucune exception. Aucune circonstance ne devrait jamais troubler la paix du croyant et constituer un obstacle à sa joie, car il peut tout exposer à Dieu par la prière ; il est alors gardé dans la paix de Dieu.

L'apôtre termine par ce qui avait été pour lui un grand sujet de joie : il avait cru un moment que les Philippiens avaient cessé de penser à lui et maintenant, il peut rendre grâces en leur écrivant : « vous avez fait revivre votre pensée pour moi ». De cela, il s'était « grandement réjoui dans le Seigneur » (4:10). Il leur donne, en quelque sorte, l'exemple de la joie goûtée en une certaine circonstance mais qui est effectivement « dans le Seigneur ».

Sans doute, dans cette Épître, l'apôtre parle de « son affliction », à laquelle les Philippiens avaient bien fait de prendre part, de « sa tristesse », à laquelle aurait ajouté la mort d'Épaphrodite, il parle aussi de ses larmes, de celles qu'il versait en considérant la marche de ceux dont il dit qu'ils sont « ennemis de la croix du Christ » (4:14 ; 2:27 ; 3:18), mais au travers de tout cela, il pouvait se réjouir. — Nous avons aussi, et sans doute en grand nombre dans ces derniers jours, des sujets d'affliction,

de tristesse, nous pouvons pleurer avec humiliation et douleur en considérant la marche de ceux que l'Écriture appelle « ennemis de la croix du Christ », prenant garde aussi à la nôtre, que cela nous exerce devant Dieu mais ne constitue en rien un obstacle à la joie qui devrait toujours remplir nos cœurs — même si elle est parfois mêlée de larmes — une joie profonde et pure, ayant sa source « dans le Seigneur » !

## Pour la joie de nos âmes - Ps. 63

ME 1958 p. 3

Le Psaume 63 est le psaume du désert ; le fidèle — David autrefois, celui qui fera partie du résidu pieux plus tard — a dû s'enfuir de Jérusalem, quitter le temple, pour séjourner « dans une terre aride et altérée, sans eau ». Allons-nous donc y trouver l'expression de la détresse et du découragement ? Non. Ce n'est pas le psaume de l'affliction, c'est tout au contraire le psaume de la joie. Quel contraste il offre avec le Psaume 42. Sans doute, dans celui-ci aussi bien que dans celui-là, l'âme a « soif de Dieu » mais tandis que dans le Psaume 42, le fidèle se nourrit de ses larmes et pense avec tristesse aux bénédictions perdues, dans le Psaume 63 il se nourrit de Christ et trouve tout en Lui. Dans le premier, l'agitation, l'accablement ; dans le second, la prospérité spirituelle, les chants d'allégresse.

Dieu nous garde de nous nourrir de nos larmes. Certes, il y a bien des sujets de tristesse et d'accablement si nous regardons à tant de choses humiliantes dans nos vies individuelles, dans le témoignage, dans la chrétienté ; sans doute convient-il que nous soyons exercés devant Dieu à cet égard, mais en nous rappelant que ce n'est pas de cela qu'il faut nous nourrir. Nous serions alors dans un état d'âme assez voisin de celui qui est décrit dans le Psaume 42 ; d'autre part, ce n'est pas ainsi que nous pourrions porter remède aux difficultés d'où viennent nos larmes. Si même nous pouvions agir de telle manière que soit mis un terme à tant de manifestations extérieures qui sont incompatibles avec le témoignage chrétien, nous n'aurions pas guéri le mal ; c'est un travail intérieur qui doit d'abord être opéré en chacun afin que ce qui ensuite sera vu extérieurement soit selon la pensée du Seigneur. Dieu seul peut accomplir ce travail intérieur, mais Il se plaît, au moins dans certains cas, à se servir d'instruments. Soyons donc nous-mêmes occupés et nourris de Christ, afin que nous puissions apporter ce qui enrichira la vie spirituelle de ceux que la grâce de Dieu nous appellera à servir ! Et les fruits extérieurs en seront manifestés à sa gloire. Pour conduire les âmes à goûter les bénédictions et les joies du Psaume 63, commençons par en jouir nous-mêmes !

Pourquoi ce psaume est-il le psaume de la joie ? Parce que, en premier lieu, l'âme réalise pratiquement que si, dans ce monde, elle ne trouve rien qui puisse la satisfaire, par contre elle a tout en Dieu. Privée de tout ce qu'elle pourrait désirer ici-bas, même des bénédictions si précieuses goûtées autrefois « dans le lieu saint » et en communion avec les fidèles, seule, sans ressources au milieu d'une scène où il n'y a véritablement aucune de ces bénédictions — non seulement la terre est « aride et altérée », mais encore elle est « sans eau » — l'âme jouit pleinement d'une heureuse communion avec Dieu et fait l'expérience qu'Il est, Lui seul, la source de son bonheur. Aussi peut-elle s'écrier : « Ô Dieu ! tu es mon Dieu... ». Combien elle apprécie la faveur qu'elle possède de Le connaître ainsi et de dépendre de Lui !

L'apôtre Paul a passé par un tel chemin. Ayant été à l'école de son divin Maître, il pouvait écrire aux Philippiens : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné, aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Il a su ce qu'est la « terre aride et altérée, sans eau » et aussi ce qu'est la joie dans le Seigneur malgré l'aridité du désert, la joie dans la prison de Philippiques et dans celle de Rome (Actes 16:23 à 25 ; Phil. 3:1 et 4:4). Cette joie découlait d'une vraie communion avec Dieu, le Dieu qu'il avait appris à connaître, dont il avait expérimenté les ressources et duquel il était heureux de dépendre. De sorte que, comme David, il pouvait dire aussi : « Mon Dieu... », assurant les Philippiens que ce Dieu, qui avait pourvu à tout et réjoui son âme au travers de tout, « suppléerait à tous leurs besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (Phil. 4:19).

Du moment que l'âme réalise qu'elle a tout en Dieu — et ce ne peut être que la nouvelle nature dans le croyant qui a tout en Lui — c'est Lui qu'elle désire. Dès le matin, elle recherche sa présence et sa communion : « je te cherche au point du jour ». Et le fait que l'âme se trouve au milieu d'une scène où il n'y a rien qui puisse répondre aux aspirations du nouvel homme, ne peut qu'augmenter sa « soif » de Dieu. Ici-bas, pas une goutte d'eau pour la désaltérer, aussi c'est Dieu qu'elle désire : « Mon âme a soif de toi ». Elle se tourne vers la source inépuisable, répondant déjà à l'invitation qu'aux jours de sa chair le Seigneur adressera à quiconque a soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37).

David ne soupire pas après l'eau qui, dans le désert de Juda, satisferait aux besoins de son corps, il ne prie pas pour que les bénédictions perdues, matérielles ou même spirituelles, lui soient à nouveau dispensées ; il a soif, mais c'est « de Toi » ! De Toi, « la source des eaux vives », Celui que précisément le peuple a délaissé « pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau ». Israël avait « abandonné l'Éternel, son Dieu, dans le temps où il le faisait marcher dans le chemin... », et il allait « en Égypte pour boire les eaux du Shikhor » ou vers « l'Assyrie pour boire les eaux du fleuve » (Jér. 2:13, 17 et 18). Triste condition que la sienne, offrant un saisissant contraste avec celle de David !

Plus le désert est aride, plus cette aridité est éprouvée, et plus l'âme a soif de Dieu. Nous amener à avoir soif de Lui, c'est l'un des buts que Dieu poursuit au travers des épreuves qu'Il nous dispense. Il agit envers nous comme envers son peuple autrefois : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne... » — « L'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; qui t'a fait marcher dans le désert grand et terrible, désert de serpents brûlants et de scorpions, une terre aride où il n'y a point d'eau ; qui a fait sortir pour toi de l'eau du roc dur ; qui t'a fait manger dans le désert la manne que tes pères n'ont pas connue, afin de t'humilier et afin de t'éprouver, pour te faire du bien à la fin » (Deut. 8:3 et 14 à 16). Dieu permet que l'aridité du désert soit parfois particulièrement ressentie afin que soient produits des besoins dans l'âme, la faim, la soif, et à ces besoins Il répond parfaitement, comme Il l'a fait jadis pour Israël, lui donnant la manne et l'eau du rocher.

Les circonstances par lesquelles Il nous fait passer ne sont-elles pas, dans sa main, un moyen dont il veut se servir pour produire de tels besoins dans nos âmes ? Puissent-elles nous conduire à répéter avec David : « Mon âme a soif de Toi » !

Dieu répond toujours à l'attente et à la confiance de la foi. David en a fait l'expérience, de sorte qu'après avoir dit : « Mon âme a soif de toi », il a pu s'écrier ensuite : « Mon âme est rassasiée... ». Heureuse l'âme qui trouve en Dieu sa nourriture ; tous ses besoins sont satisfaits, elle est rassasiée. Il y a une abondance qui dépasse les besoins ! C'est alors la louange qui s'élève au milieu du désert et les lèvres chantent de joie !

Mon âme a soif de toi... Mon âme est rassasiée... Tout cela est en vue d'un résultat pratique : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre ». Avoir soif de Lui conduit au rassasiement de l'âme et ensuite à l'attachement de cœur à sa Personne. C'est ainsi que l'on est rendu capable de Le suivre.

Nous sommes appelés à Le suivre, tandis que nous cheminons au travers d'un monde ennemi. Mais nous avons si souvent expérimenté la puissance de notre Dieu — et encore tout au long de l'année écoulée — que, comme David, nous pouvons aussi en rendre témoignage : « Tu as été mon secours... ». Que seront les dangers auxquels nous allons être exposés demain, s'il y a un demain sur la terre ? Nous ne le savons pas mais, quoi qu'il en soit, nous avons un sûr refuge, « l'ombre de ses ailes » — et cette expression nous dit, tout à la fois, la puissance et l'amour de Celui qui veut étendre sur les siens sa main protectrice. Quand nous savons que nous sommes les objets de son amour, pourrions-nous douter du déploiement de sa puissance en notre faveur ? Comptant sur sa puissance

et attiré par son amour, le fidèle peut le suivre au travers de tous les dangers auxquels il a à faire face. Avance-t-il en tremblant, craintif malgré tout ? Sa « droite » est là, puissant soutien du faible pèlerin. C'est ainsi que, dans ce chemin, il peut être un imitateur du parfait Modèle, de Celui qui pouvait dire, et c'est encore par la bouche de David s'exprimant par l'Esprit prophétique : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie... » (Ps. 16:8, 9). Comment se proposer toujours l'Éternel devant soi ? Il faut d'abord avoir fait les expériences pratiques qui permettent de reprendre les expressions du Psaume 63 : Mon âme a soif de toi... Mon âme est rassasiée... Mon âme s'attache à toi... L'on peut ajouter alors : Mon âme s'égaie ! Quel heureux cheminement, de l'âme abattue et agitée du Psaume 42 à l'âme qui s'égaie du Psaume 16 !

Si, au cours de l'année qui commence, nous devons être conduits à éprouver plus particulièrement l'aridité du désert — et, dans sa grâce fidèle, Dieu peut permettre qu'il en soit ainsi pour la bénédiction et la joie de nos âmes — puissions-nous être gardés d'agitation et d'accablement ! Qu'au contraire soit opéré en nous un travail susceptible de nous amener à dire en vérité : « Mon âme a soif de toi », ensuite : « Mon âme est rassasiée », enfin : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre ». Nous expérimenterons la puissance de « sa droite » pour nous soutenir tout le long du chemin, quelque difficile qu'il puisse être, et nous goûterons, au travers d'une « terre aride et altérée, sans eau », la joie d'une heureuse communion avec Celui qui pouvait dire, mieux encore que David : « Mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie ».

Oui, Bien-aimé, c'est toi, c'est ta tendresse,  
Qui me conduis pas à pas sous tes yeux ;  
Pourrais-je donc gémir dans la tristesse  
En m'approchant du beau séjour des cieux ?

Ah ! que mon âme, en parcourant sa voie,  
S'égaie, ô Dieu, dans ta communion ;  
Oui, que mon cœur, plein de force et de joie,  
De ton Esprit goûte en paix l'onction.



## Connaître, vouloir et faire

Colossiens 1:9-10

ME 1958 p. 172

L'apôtre demandait à Dieu que les Colossiens fussent « remplis de la connaissance de sa volonté » (Col. 1:9). Sans cette connaissance, il ne peut y avoir de vie chrétienne qui réponde pleinement à la pensée de Dieu ; toute la marche, toute l'activité du croyant dans le service n'auront de valeur que si elles découlent de la connaissance de la volonté de Dieu. L'apôtre va plus loin encore dans sa prière : il désire que dans le cœur des Colossiens il n'y ait pas autre chose que cette connaissance ; propres pensées, propre volonté ne doivent y avoir aucune place. Cela implique donc un bon état moral de l'âme et c'est, en effet, indispensable si nous voulons marcher dans un chemin d'obéissance à la volonté de notre Dieu et Père.

Marcher ainsi est certainement notre désir à chacun, plus ou moins affirmé peut-être, réel cependant. Pourtant, n'est-il pas vrai que nous sommes parfois dans la perplexité ? Nous voudrions bien agir selon la volonté de Dieu, mais nous savons mal la discerner et nous aimerions qu'elle nous soit clairement indiquée. Des croyants, pieux sinon spirituels, souhaiteraient pouvoir facilement trouver dans la Parole une ligne de conduite, nettement tracée, pour chacune des circonstances qu'ils ont à traverser. Il y a, observe-t-on, des enseignements précis et très détaillés concernant certains points — par exemple, dans la 1ère Épître à Timothée, au sujet des anciens et des veuves (ch. 3 et 5) — pourquoi, à propos de tant d'autres, les Écritures s'en tiennent-elles à des généralités ? À cela on peut répondre que si la Parole de Dieu contenait des règles d'action s'appliquant aux diverses situations dans lesquelles les croyants sont susceptibles de se trouver, des maximes simples et claires ne nécessitant aucun exercice, il suffirait alors de la consulter comme on le fait d'un ouvrage qui, dans le domaine des choses d'ici-bas, indique en regard de chaque éventualité possible ce qu'il y a lieu de faire. Or, Dieu désire que notre âme soit toujours dans un bon état moral ; vivre dans la communion du Seigneur — et cela implique la mise de côté de notre volonté propre, le jugement de soi-même — nous conduira à être « remplis de la connaissance de la volonté de Dieu ». Même dans les circonstances où nous n'avons pas un commandement précis de sa part, nous saurons ce qui Lui est agréable car nous aurons appris à Le connaître quelque peu et à discerner les pensées et les désirs de son cœur. Pour satisfaire aux désirs d'une personne, il faut qu'elle soit l'objet de nos affections ; si David n'avait eu la première place dans leurs cœurs, les « trois des trente chefs » dont il est parlé dans le second Livre de Samuel (23:13 à 17) ne seraient pas venus auprès de lui dans la caverne d'Adullam et s'ils ne s'étaient pas trouvés auprès de lui, ils n'auraient pas connu le désir du roi rejeté : « Qui me fera boire de l'eau du puits de Bethlehem, qui est près de la porte ? » Ce désir connu, ils ont été chercher cette eau, sans raisonner en aucune manière ; ils auraient pu dire, en effet : il est très dangereux d'aller jusqu'à Bethléhem, actuellement aux mains des Philistins ; ne pourrait-on éteindre la soif du roi en lui donnant l'eau d'un autre puits ? Rien de cela. « Sans murmures et sans raisonnements » (Phil. 2:14), dès que David a exprimé le désir de boire cette eau, « les trois hommes forts forcèrent le passage à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléhem, qui est près de la porte, et la prirent et l'apportèrent à David ». Cet exemple illustre l'enseignement donné par le Seigneur Lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole » (Jean 14:23).

Nous comprenons ainsi la différence qu'il y a, quant à la marche et au service, entre un croyant spirituel, vivant dans la communion avec le Seigneur, habitant le sanctuaire, et un autre qui ne jouit guère de ces privilèges. Pour le premier, le chemin est clair tandis que le second est généralement dans le doute et l'incertitude : il voudrait bien faire la volonté de Dieu, mais il ne la connaît pas. Peut-être pense-t-il qu'il lui suffit de prier pour être éclairé ? C'est un conseil que l'on donne parfois à des chrétiens se trouvant, dans cette situation : vous désirez obéir à la volonté de Dieu et vous ne la

connaissez pas ? Priez et Dieu vous répondra certainement. Le conseil n'est bon qu'en apparence, car il ne tient pas compte de l'état spirituel, moral peut-être, de celui auquel il est donné. S'il suffisait alors de prier pour être éclairé, elle serait perdue la leçon que Dieu veut nous voir tirer de notre ignorance de sa volonté ! Ce qu'il est important de saisir, dans des cas semblables, c'est que nous avons à apprendre à vivre plus près du Seigneur et à L'avoir Lui seul devant nous. Si nous sommes ainsi amenés, au travers de ces exercices, à avoir « l'œil simple », « notre corps tout entier sera plein de lumière » (Matt. 6:22). Lorsque nous sommes dans l'ignorance de ce que Dieu veut nous voir faire, lorsque nous n'avons pas la lumière nécessaire, il ne suffit pas de dire : Seigneur ! éclaire-moi, il faut d'abord reconnaître la véritable cause du mal : c'est parce que « mon œil n'est pas simple ». Peut-être d'ailleurs, la pensée de Dieu est-elle que nous ne fassions rien du tout ! Nous désirons souvent agir, alors qu'effectivement nous n'avons rien à faire et ce désir peut nous conduire à d'amères expériences. Il est très difficile d'attendre patiemment les directions du Seigneur, le moment choisi par Lui ; l'on préfère parfois faire n'importe quoi plutôt que cela. Dieu veuille nous donner sagesse et discernement, dépendance constante de Lui !

Il faut aussi nous souvenir que vont toujours de pair l'action de la Parole et celle de l'Esprit de Dieu. C'est par l'opération de l'Esprit dans nos âmes que nous pouvons jouir de notre relation avec notre Dieu et Père, de la communion avec le Seigneur dans le sanctuaire ; c'est par l'Esprit de Dieu que nous aurons ainsi la pensée de Dieu, révélée dans sa Parole, et que nous serons conduits comme des « fils de Dieu », la marche manifestant la relation (Rom. 8:14) — fils plutôt qu'enfants de Dieu, l'expression « fils » donnant l'idée de la vigueur et de l'énergie manifestées, tandis que ce qui est féminin se rapporte à ce qui est « plus faible » (cf. 1 Pierre 3:7) et qu'« enfant » indique essentiellement la relation. Nous comprenons donc pourquoi l'apôtre ajoute dans sa prière à Dieu pour les Colossiens : « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle ». Que Dieu nous accorde la grâce d'être des hommes spirituels, afin que nous soyons toujours « remplis de la connaissance de sa volonté » !

Mais n'oublions pas que de cette connaissance découle une responsabilité. Si l'apôtre demande que les Colossiens soient « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle », c'est afin qu'ils puissent « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre ». Avoir la connaissance de la volonté de Dieu, se trouver dans des circonstances où nous sommes appelés à l'accomplir, et cependant ne pas le faire, est plus grave que nous ne le pensons. L'apôtre Jacques nous dit : « Pour celui donc qui sait faire le bien et qui ne le fait pas, pour lui c'est pécher » (4:17). Nous pourrions croire que pécher c'est désobéir à la volonté de Dieu, dans le seul sens d'agir d'une manière qui n'est pas conforme à ce qu'elle nous demande ; mais savoir et ne pas faire, c'est également ne pas obéir, par conséquent pécher. Selon l'enseignement de l'apôtre Jacques, le fait de ne pas agir lorsque pourtant nous avons la lumière nécessaire pour cela, c'est pécher.

Connaître la volonté de Dieu est la première chose, et c'est essentiel ; il faut ensuite vouloir l'accomplir et enfin, la faire. Dieu seul peut produire en nous « et le vouloir et le faire » (Phil. 2:13). Dieu « qui a commencé en nous une bonne œuvre » et qui « l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6), « opère en nous » pour y produire le désir d'accomplir sa volonté, « le vouloir » et c'est encore Lui qui nous rend capables de « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre », « le faire ». Tout est de Lui, « et le vouloir et le faire » !

L'homme dans son état naturel pense être capable de « faire », et même de faire de grandes choses. À l'exemple du docteur de la loi, il pose volontiers la question : « Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ? » ; et certes, s'il était capable d'accomplir la loi, il obtiendrait la vie : « Fais cela, et tu vivras » (Luc 10:25, 28) ; mais il en est absolument incapable. De même, les foules disaient à Jésus : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » et « Jésus répondit, et leur dit : C'est ici

l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jean 6:28, 29). — Une âme vivifiée, qui se place sur un terrain légal pour accomplir la volonté de Dieu, est tout aussi incapable de « faire », bien qu'il y ait chez elle « le vouloir » ; le chapitre 7 de l'Épître aux Romains retrace les expériences par lesquelles elle passe : « Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique... Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien ; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais » (v. 15, 18, 19). Dans un cas comme dans l'autre, nous avons la démonstration du fait que la vieille nature est incapable d'accomplir la volonté divine : « La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:7, 8). C'est Dieu seul qui peut « opérer en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir », mettant en activité, par la puissance de son Esprit, la nouvelle nature dans le croyant.

Quel Modèle parfait nous avons en Christ ! Lui seul a marché d'une telle manière qu'Il pouvait dire en vérité ce que le psalmiste exprimait jadis par l'Esprit prophétique : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles », et encore : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 40:8 ; 16:8). Ayant ainsi, comme homme, la connaissance de la volonté de Celui qu'Il est venu révéler et servir, Il l'accomplit entièrement, et quelles délices Il trouve dans ce sentier de dépendance et d'obéissance ! Obéir, « faire », n'est pas pour Lui chose pénible. Citons quelques-unes des paroles qu'Il a prononcées aux jours de son humanité, paroles rapportées dans l'Évangile qui retrace le chemin parcouru dans ce monde par le Fils de Dieu : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » — « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » — « Moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » — « Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 4:34 ; 6:38 ; 8:29 ; 14:31). « Marcher d'une manière digne du Seigneur », c'est marcher dans le sentier qu'Il a Lui-même tracé, reflétant ses caractères. Contemplons-L'y afin de pouvoir l'imiter quelque peu !

Pour notre encouragement, la Parole nous présente, à côté du parfait Modèle, « modèle inimitable » et que pourtant nous sommes exhortés à imiter, des exemples de croyants qui, ayant la connaissance de sa volonté, ont fait ce que Dieu leur demandait, ou encore, ce qui était selon sa pensée, dans des circonstances où ils n'avaient pourtant aucun commandement précis. De la femme qui, entrée dans la maison de Simon le lépreux, répandit sur la tête de Jésus le « parfum de grand prix » qu'elle avait apporté, Celui qu'elle avait ainsi honoré a dit : « Elle a fait une bonne œuvre envers moi », et encore : « Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait » (Matt. 26:10, 13 ; Marc 14:6, 8, 9). Nul ne lui avait rien commandé, il n'y avait même pas eu un désir exprimé, comme celui de David, auquel répondirent les trois hommes dont il est question en 2 Samuel 23:13 à 17. — L'apôtre Paul écrivait aux Philippiens : « Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4:9). Il les avait enseignés et ils avaient entendu, reçu, appris, mais encore ils avaient « vu en lui », mises en pratique, les vérités prêchées ; de sorte qu'avec toute l'autorité morale qui découlait de sa propre marche — plutôt qu'avec son autorité apostolique (rappelons que cette Épître est écrite par Paul « esclave de Jésus Christ », il n'y revendique pas son titre d'apôtre) — il pouvait leur dire : « Faites ces choses ». Il avait été à l'école de Dieu ; il avait « appris » et il « savait », sans que pourtant il cessât jamais d'être « enseigné », aussi pouvait-il « faire », agir : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Comme le Seigneur Lui-même, l'apôtre n'avait, en tout ce qu'il faisait, qu'un seul désir : la gloire de Dieu ; imitateur de Christ, il peut donc nous exhorter à être ses imitateurs (1 Cor. 4:16 ; 11:1 — Phil. 3:17), à « faire tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor. 10:31). « Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père » (Col. 3:17).

Après avoir « donné un exemple » à ses disciples, afin que, leur dit-Il, « comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez », le Seigneur ajoute : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si

vous les faites » (Jean 13:15, 17). Pour « faire », il faut d'abord savoir, c'est essentiel, mais le bonheur ce n'est pas de savoir, c'est de « faire ».

## Quelques réflexions à propos des trois premiers chapitres du 1<sup>er</sup> livre de Samuel.

ME 1958 p. 197

Les trois premiers chapitres du 1er Livre de Samuel nous donnent l'histoire de deux maisons, celle d'Éli et celle d'Anne. Sans doute est-il fait mention d'Elkana, mari d'Anne, mais c'est d'elle à peu près uniquement qu'il est question lorsque l'Esprit de Dieu nous parle de Samuel ; aussi disons-nous maison d'Anne plutôt que d'Elkana.

Le contraste est manifeste : d'un côté, Éli, homme âgé et expérimenté, tout à la fois sacrificateur et juge en Israël, ayant donc autorité et responsabilité non seulement comme chef de sa propre maison mais aussi comme chef de la sacrificature ; d'autre part, Anne, « un vase plus faible » selon l'expression de 1 Pierre 3:7, mais ayant le sentiment de sa responsabilité de mère au sujet du fils qu'elle avait demandé à Dieu et prête à faire face à celles de son mari, défaillant peut-être, en tout cas laissé dans l'ombre (sauf 2:11 et 20) après qu'il a prononcé les paroles rapportées au verset 23 du premier chapitre. Chez Éli, la force, les capacités spirituelles, ressources données par Dieu et pour lesquelles il était responsable ; chez Anne, la faiblesse inhérente à sa condition, sans que, semble-t-il, elle reçoive de son mari tout le secours qu'il eût dû lui apporter. Et cependant, où trouvons-nous la fidélité et la spiritualité ? Chez Anne, pas chez Éli. Tant il est vrai que la fidélité peut être manifestée là où il n'y a que peu de force — n'est-ce pas l'essentiel des caractères philadelpiens ? (cf. Apoc. 3:8) — alors qu'elle fait parfois défaut là où précisément on serait en droit de la voir, eu égard aux ressources particulières données par Dieu.

Ces deux histoires, celles de la fidélité et de l'infidélité, sont entremêlées, aussi bien dans ces chapitres que dans la vie des croyants de tous les temps. Ne voyons-nous pas, parmi tant d'infidélités, d'autant plus humiliantes que Dieu a donné toutes les ressources nécessaires pour marcher d'une manière digne de Lui, quelques traits qui sont autant d'encouragements pour la foi parce qu'ils mettent en lumière la fidélité de croyants qui, malgré leur faiblesse, sentie et confessée, demeurent fermes dans un chemin d'obéissance ? C'est ainsi que, dans le chapitre 2 surtout, après tel paragraphe dépeignant la mauvaise conduite d'Hophni et Phinéas et faisant ressortir la responsabilité d'Éli à cet égard (par exemple : 2:12 à 17, 22 à 25, 27 à 36), nous avons tout aussitôt quelques versets — un seul parfois — qui mettent en relief le développement spirituel de Samuel (2:18 à 21, 26 ; 3:1). Combien ces courts versets tranchent sur l'ensemble ! De la même manière, la fidélité de ceux qui désirent obéir à la Parole et y conforment leurs voies, quoi qu'il puisse leur en coûter, est comme un rayon de lumière au sein de la nuit.

Considérons en premier lieu ce qui concerne Éli et sa maison. La conduite Hophni et Phinéas est loin de correspondre à la position occupée par leur père et même à leur propre position, car ils étaient sacrificateurs de l'Éternel. Au mépris des droits de Dieu, comme aussi des privilèges des adorateurs, ils manifestaient l'égoïsme de leur cœur, s'emparant des sacrifices apportés à Silo et en disposant pour eux-mêmes : « Et le péché de ces jeunes hommes fut très-grand devant l'Éternel ; car les hommes méprisaient l'offrande de l'Éternel » (1 Sam. 2:17). S'ajoutait à cela un autre péché, signalé un peu plus loin (v. 22). Par conséquent, aussi bien du point de vue moral que dans l'exercice de la sacrificature, la conduite des fils d'Éli jetait du déshonneur sur le nom de l'Éternel. Certes, Éli en avait conscience et il ne manqua pas de reprendre ses fils au sujet de leurs méchantes actions », attirant leur attention sur leur responsabilité devant Dieu vis-à-vis du peuple : « Vous entraînez à la transgression le peuple de l'Éternel » et soulignant le caractère d'extrême gravité de leur péché : « Si un homme pèche contre l'Éternel, qui priera pour lui ? » (2:22 à 25). Mais là s'arrête l'intervention d'Éli, de ce père à l'égard de ses fils. En fait, il les a repris mais n'a pas agi comme il était responsable de le faire ; ce sera le motif du jugement qui devra être exécuté contre sa maison : « Je vais juger sa

maison pour toujours, à cause de l'iniquité qu'il connaît, parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus » (3:13). Pourquoi ce manque d'énergie pour agir ? Sans doute était-il déjà « fort âgé » quand « il apprit tout ce que ses fils faisaient à l'égard de tout Israël » (2:22) et cela peut expliquer, dans une certaine mesure, la faiblesse d'un père ; mais la véritable cause de sa défaillance dans l'exercice de l'autorité qui lui était confiée est dévoilée par l'homme de Dieu venu lui dire les paroles de l'Éternel : « Tu honores tes fils plus que moi » (2:29) et cela le rendait solidaire de leur péché, bien qu'il les en eût repris.

Le jugement annoncé sera exécuté : dans la bataille dont il est question au chapitre 4, « l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas moururent ». Lorsqu'il apprit cette nouvelle «Éli tomba à la renverse de dessus son siège, à côté de la porte, et se brisa la nuque et mourut » (4. 11, 17, 18).

Combien tout cela est sérieux et même solennel ! N'est-ce pas de nature à exercer profondément des parents chrétiens, responsables devant Dieu au sujet de leurs enfants ? Plus particulièrement sans doute le père, puisqu'il a, de la part de Dieu, une autorité à exercer comme chef de famille. Cette autorité est-elle toujours maintenue, en amour mais avec fermeté, dans les foyers chrétiens ? Il reste solidaire du mal commis par ses enfants, le père qui se contente de répréhensions du genre de celles adressées par Éli à ses fils ; en fait, s'il n'agit pas, s'il n'exerce pas l'autorité que Dieu lui a confiée, il manque à sa responsabilité, « honorant ses fils plus que Dieu » et ne les « retenant » pas sur un chemin de désobéissance. La cause première de cette défaillance est celle-ci : l'honneur dû à Dieu, qui doit être témoigné dans l'exercice de l'autorité que Lui-même a donnée, a cédé le pas dans le cœur du père aux sentiments qu'il éprouve pour ses enfants. L'amour paternel est sans doute un sentiment selon Dieu, mais qui n'est pas incompatible avec l'honneur dû à Dieu ; bien au contraire, cet amour ne pourra s'exercer en vérité que dans la mesure où Dieu sera honoré. Il n'aime pas vraiment ses fils, quoi qu'il en pense, le père qui « les honore plus que Dieu ». L'amour qui conduit à la faiblesse et à l'oubli des droits de Dieu n'a que les apparences de l'amour, ce n'est au fond qu'un sentiment charnel. Se laisser guider par un tel sentiment, c'est s'engager dans un chemin d'infidélité envers Dieu et c'est aller peut-être au devant de la ruine spirituelle pour soi-même et pour ses enfants ; davantage encore, à moins que n'intervienne la grâce de Dieu, c'est son gouvernement que l'on rencontrera dans cette voie, comme Éli et ses fils l'y ont eux-mêmes rencontré.

C'est un principe général : lorsque Dieu nous place dans une position et dans une sphère où Il nous donne la responsabilité d'agir, avec l'autorité nécessaire pour cela — la position d'un chef de famille dans son foyer en est l'exemple le plus typique, mais ce n'est qu'un exemple — si nous manquons à notre responsabilité, n'exerçant pas l'autorité que Dieu nous a confiée, notre discernement spirituel ira s'affaiblissant, jusqu'à faire complètement défaut peut-être. D'autre part, la faiblesse spirituelle s'accompagnera d'un manque de courage moral nous empêchant d'accomplir ce qui devrait être fait, dans tous les cas où nous aurions encore pu le discerner, si imparfaitement que ce soit. — La cause de bien des affaiblissements spirituels, individuels ou collectifs, n'est-elle pas là ?

Éli était chef de sa maison mais aussi chef de la sacrificature. Malgré sa piété, il est devenu un sacrificateur infidèle (cf. 2:35), cela pour les mêmes motifs que ceux déjà mis en lumière à propos de sa maison. Aujourd'hui, c'est l'assemblée réunie, frères et sœurs, qui est appelée à exercer la sacrificature devant Dieu, selon 1 Pierre 2:5. L'assemblée a des responsabilités quant au maintien de l'ordre et de la sainteté qui doivent caractériser la maison de Dieu ; une autorité lui a été confiée (Matt. 18:18), essentiellement liée à la présence du Seigneur au milieu des « deux ou trois assemblés en son nom » (18:20) et qui ne peut être exercée en dehors de la dépendance de Celui qui est chef de la sacrificature, Chef de l'Assemblée ; cette dépendance a son expression dans la prière (18:19). Qu'une assemblée se borne à des représentations verbales — à plus forte raison si elle ne les fait pas — sans exercer ensuite les actions qui peuvent s'avérer nécessaires si, tel les fils d'Éli, le coupable n'écoute pas, elle reste solidaire du péché commis (cf. 1 Sam. 2:29 : « Pourquoi foulez-vous aux pieds

mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure ? Et tu honores tes fils plus que moi, pour vous engraisser des prémices de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple ». « Tu honores tes fils plus que moi » est une parole qui peut avoir là aussi son application. N'est-ce pas parfois pour des raisons sentimentales qu'une assemblée se refuse à agir, ou bien manque d'énergie pour le faire ? L'on craint de mécontenter tel ou tel, en raison de liens de parenté ou de certaines relations fraternelles, et l'on passe ainsi sur ce qui pourtant devrait être jugé. Qu'une assemblée se trouve défaillante à propos d'un mal manifesté dans son sein, d'une part elle en demeure solidaire, d'autre part. elle sera marquée de ce fait par un affaiblissement de son niveau spirituel ; enfin, Dieu pourra exercer à son égard un jugement gouvernemental qui ira peut-être jusqu'à « ôter la lampe de son lieu ». Ne l'a-t-Il pas fait, à son moment, pour Corinthe, Éphèse ou Pergame ? Pour d'autres encore ?

« Colonne et soutien de la vérité » (1 Tim. 3.15), l'Assemblée est dans ce monde pour y faire connaître Dieu, pour y présenter Christ, sa Personne, son oeuvre. Les « deux ou trois réunis au nom du Seigneur » sont, dans une localité, l'expression de l'Assemblée comme témoignage, ils sont responsables de maintenir le témoignage qui leur a été confié, de « porter l'arche ». Pour « porter l'arche », aux jours de l'économie mosaïque, il fallait des fils de Lévi. Si ce service leur avait été confié c'est, en premier lieu, parce qu'après l'affaire du veau d'or, alors que le désordre et la confusion régnaient dans le camp d'Israël, ils avaient répondu à l'appel de Moïse : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! » Moïse, qui était lui-même un homme de la maison de Lévi, dut éprouver une joie profonde lorsqu'il vit que « tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui ». Mais quels étaient les véritables motifs qui les faisaient agir ? Étaient-ils venus parce que, fils de Lévi, ils répondaient à l'appel d'un des leurs ? Se déclarer « pour l'Éternel se rassembler avec ceux qui le font aussi, ne suffit pas, ce pourrait n'être qu'une simple profession extérieure ; il faut que l'état des cœurs soit manifesté. Moïse met donc à l'épreuve les fils de Lévi : « Et il leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami ». Comment obéir à semblable injonction ? Le cœur naturel s'y refuse. En fait, il s'agit de montrer, par des actes et non pas seulement en paroles, qu'aucune considération sentimentale ne peut arrêter, dans le chemin de l'obéissance à la Parole et de la fidélité au Seigneur, en vue de sauvegarder son témoignage, celui qui se déclare « pour l'Éternel ». Il n'est pas un vrai « fils de Lévi » celui qui donne le pas aux liens qui l'unissent à un frère, à un compagnon, à un intime ami. Hélas ! combien de fois de semblables considérations ont-elles pour nous plus de poids que les droits du Seigneur, les exigences de sa sainteté et ce qui convient à sa gloire ! Les fils de Lévi, sans hésitations et sans raisonnements, « firent selon la parole de Moïse », ils montrèrent, et à quel prix, qu'ils « honoraient l'Éternel » plus que frères, compagnons ou amis intimes. Aujourd'hui comme alors, le maintien d'un témoignage fidèle est à ce prix : honorer le Seigneur par-dessus tout et avant tout ; c'est toujours le chemin de la bénédiction : « Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, chacun dans son fils et dans son frère, afin de faire venir aujourd'hui sur vous une bénédiction » (Ex. 32:21-29). — Pour exhorter le peuple à l'obéissance Deutéronome 10 met en contraste la désobéissance d'Aaron, entraînant l'exercice du jugement gouvernemental de Dieu, et l'obéissance des fils de Lévi, avec tous les privilèges qui en résultèrent pour eux : « En ce temps-là, l'Éternel sépara la tribu de Lévi pour porter l'arche de l'alliance de l'Éternel, pour se tenir devant l'Éternel, pour faire son service, et pour bénir en son nom, jusqu'à ce jour. C'est pourquoi Lévi n'a point de part ni d'héritage avec ses frères ; l'Éternel est son héritage, comme l'Éternel, ton Dieu, le lui a dit » (Dent. 10:8, 9). Parce qu'ils répondirent à l'appel et exécutèrent l'ordre de Moïse, les fils de Lévi furent « séparés » pour porter l'arche du témoignage tout au long des étapes du désert. Eux seuls avaient ce privilège et cette responsabilité (Nomb. 1:47-54 ; 3 et 4 ; 7:4-9 ; 1 Chron. 15:2, 14, 15, 26), en même temps que le service élevé dont parle Deutéronome 33:8 à 11 : présentation de la Parole, intercession et adoration. Que Dieu nous accorde d'être de vrais fils de Lévi !

Faire passer avant les droits de Dieu les sentiments éprouvés pour certains de nos parents selon la chair ou de nos frères en la foi, c'est méconnaître ce que le Seigneur disait à ses disciples et qui reste toujours vrai : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi... » (Matt. 10:37). C'est ainsi que parfois, des relations de famille ou des relations fraternelles empêchent de voir clairement jusqu'à la question posée, à plus forte raison la solution qui conviendrait ; quand il en est ainsi, on couvre le mal, même si comme Éli on le désapprouve des lèvres, au lieu d'exercer les disciplines nécessaires afin qu'il soit jugé. Combien peu nous savons joindre « à l'affection fraternelle, l'amour » (2 Pierre 1:7) ! Nous manquons souvent à cet égard et ces manquements sont, en bien des cas, à l'origine d'un affaiblissement spirituel dans nos maisons ou dans les assemblées. Et de cet affaiblissement spirituel découlent tant de maux sur lesquels nous gémissons !

Dieu soit béni, nous ne trouvons pas, en quelque temps que ce soit, une présentation du témoignage qui ne serait caractérisée que par l'infidélité. Au sein même d'un ensemble qui a complètement failli à sa responsabilité, Dieu suscite un résidu, des témoins qui Le glorifieront par leur fidélité. Il y a toujours, sur le fond sombre du tableau, quelques traits de lumière et plus le fond est sombre, plus lumineux ils paraissent ; il y a toujours de la fidélité manifestée au travers même de beaucoup d'infidélité, il y a toujours des Anne à côté des Éli, des Hophni et des Phinéas.

En butte à l'hostilité de Peninna, à l'incompréhension d'Éli, Anne n'est en rien découragée, si même elle « pleure abondamment ». Dieu est sa seule ressource ; c'est à Lui qu'elle s'adresse, mais si elle Lui demande « un enfant mâle », ce n'est pas pour l'égoïste satisfaction de son cœur de mère jusque là privée d'enfant, c'est en vue du service et pour la gloire de l'Éternel : « Je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie » (1 Sam. 1:11). Chez elle, les sentiments, quelque légitimes qu'ils soient, qu'une mère peut éprouver pour un enfant, et surtout pour un enfant ardemment désiré, ne passent pas avant ce qui est dû à Dieu ; cela, parce que c'était l'amour *vrai* d'une mère pour son fils. Quel contraste entre la conduite d'Anne et celle d'Éli ! Certes, l'Éternel n'aurait pas dit à Anne : « Tu honores ton fils plus que moi ».

Anne accomplit ce qu'elle a promis et le fait avec joie, chantant un cantique : « Mon cœur s'égaie en l'Éternel... » (1 Sam. 2:1). Ce fils, reçu de Dieu, elle l'offre à Dieu, non pas avec regrets, sous l'effet d'une contrainte plus ou moins acceptée, mais heureuse de pouvoir faire quelque chose pour Lui. Le développement spirituel de Samuel, le qualifiant pour l'exercice d'un ministère prophétique, est la riche récompense accordée à cette mère pieuse et fidèle : Samuel se prosterne devant l'Éternel, puis il sert l'Éternel en la présence d'Éli ; ensuite, il sert devant l'Éternel, ceint d'un éphod de lin ; si Anne est bénie — Élkana l'est aussi avec elle — trois autres fils et deux filles lui étant donnés, la bénédiction la plus précieuse qui lui est accordée est sans doute celle-ci : « Le jeune garçon Samuel grandissait auprès de l'Éternel » et il « allait grandissant, agréable à l'Éternel et aux hommes », tel un autre jeune enfant qui, plus tard, devait avancer « en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:52) ; Samuel « servait l'Éternel devant Éli », il « grandissait, et l'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles » ; enfin, il atteint un degré de développement spirituel qui permet à l'Éternel de l'établir comme son prophète ! (1 Sam. 1:28 ; 2:11, 18, 21, 26 ; 3:1 et 19 à 21). Ayant « bien servi », il a acquis « un bon degré » (cf. 1 Tim. 3:13).

Bien qu'il fût auprès d'Éli, le sacrificateur, sa mère s'occupait de lui : elle « lui faisait une petite robe et la lui apportait d'année en année » (1 Sam. 2:19). Peut-être ce détail a-t-il une portée spirituelle : nous pourrions aux besoins de nos enfants, au fur et à mesure de leur développement physique, savons-nous nous occuper d'eux, surveillant leur développement spirituel, leur étant en aide pour cela ? Éli n'avait pas « retenu » ses fils dans leur chemin de désobéissance et d'iniquité, tandis qu'Anne aidait Samuel, pourvoyant à ce que nécessitait son développement.



La faiblesse qui nous caractérise n'est pas, comme nous le voudrions, une excuse à nos défaillances. C'est Anne qui nous est présentée en relation avec Samuel, plutôt qu'Elkana, pour nous montrer, entre autres choses, que notre faiblesse n'est pas un obstacle à l'accomplissement de ce que Dieu nous demande. S'il y a dans notre vie chrétienne, de la piété, le désir d'être fidèle et, de maintenir les droits de Dieu, les faisant passer avant toute autre considération, et en particulier avant, les sentiments les plus légitimes que nos Cœurs peuvent éprouver, nous connaissons un réel enrichissement spirituel pour nous-mêmes et, si tel est le cas, pour ceux que Dieu nous a confiés et au sujet desquels Il nous a donné responsabilité et autorité.

Que l'histoire d'Éli et de ses fils soit pour nous un avertissement, sérieux ! Que celle d'Anne nous encourage et nous fasse éprouver le réel désir d'imiter les caractères manifestés par cette femme pieuse et fidèle !

## Notre Responsabilité

ME 1950 p. 228

Il y a, dans la plupart des sujets que nous présentent les Écritures, deux aspects différents qu'il est nécessaire de distinguer nettement, si nous voulons éviter de nous laisser égarer par les ruses de l'adversaire. Le premier, c'est le côté de Dieu, le second, celui de notre propre responsabilité.

Nous nous arrêtons volontiers sur le côté de Dieu. Traversant un monde hostile, nous aimons nous rappeler que nous sommes entre les mains de Celui qui est puissant et qui nous aime jusqu'à la fin ; peut-être avons-nous le sentiment que notre marche laisse parfois à désirer, mais nous nous répétons aussitôt que notre Dieu est un Dieu de grâce, qui nous a supportés jusqu'ici et nous supportera jusqu'au terme du voyage. Tout cela tranquillise très vite notre conscience et nous allons ainsi avec quelque insouciance, nous préoccupant souvent bien peu de ce qui a trait à notre responsabilité. Nous voudrions jouir des privilèges chrétiens en laissant dans l'ombre ce qui concerne notre responsabilité quant à la marche, oubliant que nous ne pourrions vraiment jouir de nos privilèges que dans la mesure où nous ferons face à notre responsabilité. Nous aimons parler, ou entendre parler, de ce que Dieu a fait pour nous, de nos bénédictions, du retour du Seigneur et de la félicité céleste, cela réjouit nos cœurs. Mais nous nous lassons vite d'entendre les exhortations et les enseignements de la Parole relatifs à notre responsabilité. Lorsqu'elle nous est présentée, l'ennemi vient nous souffler à l'oreille : Dieu est bon, plein de grâce et miséricordieux, il faut compter sur Lui ! N'accomplirait-Il pas ses promesses ? — Comme notre adversaire est rusé, comme il sait bien se déguiser en ange de lumière et ses ministres en ministres de justice (2 Cor. 11:14 et 15). C'est lui qui exalterait les caractères de Dieu et nous engagerait à nous confier en Lui ! — N'agissait-il pas de la même manière, lors de la tentation du Seigneur Jésus au désert ? Pour essayer de faire broncher l'homme parfait, il Lui présente le côté de Dieu : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre » (Matt. 4:6). C'était dire : obéis-moi, tu peux compter sur Dieu qui te gardera certainement, car Il l'a promis. L'ennemi ne vient-il pas souvent nous tenter, essayant de nous engager sur un chemin de désobéissance à la volonté de Dieu, nous disant : tu es un enfant de Dieu ; Dieu te garde, par conséquent ; tu n'as à te préoccuper de rien, ce serait douter de sa puissance ? Ne nous arrive-t-il pas, hélas ! d'écouter la voix de l'adversaire, de nous laisser séduire, allant même peut-être jusqu'à croire que nous vivons par la foi parce que nous pensons que la puissance de Dieu nous gardera dans un chemin d'indépendance ? — Satan a présenté au Seigneur le côté de Dieu, la puissance de Celui qui a fait des promesses à Christ, second homme (Ps. 91), mais l'homme parfait ne peut pas perdre de vue le côté de la responsabilité et Il répond : « Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » (Matt. 4:7). Quel enseignement et quel exemple pour nous !

Ces deux aspects différents, côté de Dieu et côté de notre responsabilité, nous sont très fréquemment présentés dans la Parole. Évitions de n'en considérer qu'un des deux ou de les mêler l'un à l'autre, si nous voulons marcher fidèlement. Ce serait les confondre que de dire à un croyant en mauvais état, engagé dans un chemin où il manque gravement à sa responsabilité : Dieu a promis : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5) ; par conséquent, allez sans crainte ; si vous rencontrez des obstacles, si le chemin est fermé avec une clôture ou avec des épines (cf. Osée 2:6), qu'importe, Dieu est puissant ! — Ce croyant serait ainsi conduit à persévérer dans un chemin qu'il devrait, au contraire, abandonner au plus tôt !

Soit pour ce qui concerne le salut, soit pour ce qui concerne la marche, la Parole nous présente les deux côtés nettement distincts (Éph. 2:8 ; 1 Pierre 1:5).

Pour le salut, l'apôtre écrit : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi » (Éph. 2:8). Sauvés par la grâce, c'est le côté de Dieu. Mais chacun est responsable de croire ce que Dieu dit dans sa Parole, ce qu'Il a fait par l'œuvre de Christ ; tout cela est présenté à la foi. De sorte que tout homme est responsable devant Dieu et celui qui refuse de croire ne peut être sauvé. On voudrait souvent laisser de côté la responsabilité de l'homme et l'on affirme que Dieu étant un Dieu de grâce, tous les hommes seront sauvés... L'ennemi développe les raisonnements les plus subtils ; il dira par exemple : Dieu « veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tim. 2:4) et Il est souverain : « Tout ce qu'Il lui a plu de faire, l'Éternel l'a fait... » (Ps. 135:6) ; par conséquent, nul ne sera perdu ! — c'est ainsi que Satan endort les consciences ; avec ruse, il se sert de la Parole, présentant le côté de Dieu et laissant entièrement dans l'ombre celui de la responsabilité.

De même pour ce qui concerne la marche. « Vous qui êtes gardés par la puissance de Dieu, par la foi » (1 Pierre 1:5). Pour le salut, le côté de Dieu c'est la grâce ; pour la marche, c'est la puissance. Dans un cas comme dans l'autre, le côté de notre responsabilité c'est la foi. — Dieu est puissant pour nous garder sans que nous bronchions, au milieu d'un monde où les dangers sont si nombreux. S'arrêter à sa seule puissance, quelque grande qu'elle soit, et penser que nous pouvons marcher sans trop nous préoccuper de notre responsabilité, serait une grave erreur et nous conduirait à de tristes expériences.

Bien des expressions, employées par les apôtres dans les épîtres, s'éclairent si nous considérons les circonstances par lesquelles ils sont passés. Pour comprendre le sens de 1 Pierre 1:5, il faut lire Matt. 14:22 à 33. Pierre a demandé au Seigneur : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux » et le Seigneur lui a dit : « Viens ». Cette parole a suffi ; avec foi, Pierre a quitté la nacelle et est allé « à Jésus », marchant « sur les eaux ». Nul ne peut marcher sur les eaux : il n'est pas un seul croyant qui ait en lui-même la force nécessaire pour marcher fidèlement dans ce monde, il faut une puissance qui n'est pas en nous, que le Seigneur seul peut donner et qu'Il donne en réponse à la foi. Pierre, dans cette première partie de la scène, est « gardé par la puissance de Dieu, par la foi », de sorte qu'il avance sans enfoncer. Tant qu'il fixe ses regards sur Jésus, seul objet de la foi, il peut marcher sur les eaux, dominant en quelque sorte les circonstances, glorifiant le Seigneur par sa foi. C'est ainsi que le croyant peut faire face à sa responsabilité !

Mais l'ennemi est à l'œuvre pour empêcher que de tels résultats soient produits ! — Il dirige les regards de Pierre vers un autre objet que Christ ; il lui fait voir « que le vent était fort... » Aussitôt, Pierre a peur et il commence à enfoncer ! Est-ce que la puissance du Seigneur avait changé ? Elle ne peut pas changer, elle est toujours la même ! Pourquoi donc Pierre marche-t-il sur les eaux dans la première partie de cette scène, tandis qu'il commence à enfoncer ensuite ? Parce que dans le premier cas, il avait foi en la parole du Seigneur, il croyait que le Seigneur était plus puissant que tous les éléments déchaînés, il avançait les yeux fixés sur Lui. Tandis que dans le second, sa foi chancelait et Christ n'est plus l'objet vers lequel sont attirés ses regards.

Ce n'est pas toujours en nous présentant l'agitation du monde, en remplissant nos cœurs de crainte et d'angoisse que l'ennemi détourne nos regards de Christ. Il se sert parfois des séductions du monde — il sait toujours opérer de façon à nous attirer le mieux possible, employant les moyens adaptés à l'état de chacun de nous, afin de nous conduire à enfoncer. Le premier stade du travail de l'adversaire est celui-ci : détacher nos cœurs de Christ en fixant nos yeux sur un autre objet ; quand il y a réussi, nous sommes une proie à sa merci : la puissance de Dieu ne s'exerce plus pour nous garder comme elle ne s'exerçait plus pour maintenir Pierre sur les eaux. Sans doute, il y a le cri de détresse du disciple et le secours du Seigneur qui étend la main pour le relever, alors qu'il commençait à enfoncer — image du service sacerdotal qui est le sien — mais il reste la douleur d'avoir enfoncé dans les eaux ! — Le Seigneur sait nous relever dans nos chutes ; cela n'excuse cependant aucune de nos chutes et ne doit jamais conduire un racheté à dire : si je tombe, qu'importe ! le Seigneur me relèvera.

Nous avons vu qu'il n'est pas un seul croyant qui ait, en lui-même, la force nécessaire pour faire face à sa responsabilité. Par conséquent, le sentiment de notre responsabilité ne doit pas nous amener à penser que nous pouvons faire quelque chose par nous-mêmes ; nous serions alors occupés de nous-mêmes et cet état serait susceptible de produire dans une âme le désespoir et les angoisses de Romains 7. Le sentiment de notre responsabilité ne doit pas davantage nous conduire à rechercher l'accomplissement d'œuvres méritoires. Bien au contraire, il doit nous amener à réaliser notre complète impuissance et à nous rejeter sur la grâce et la puissance de Dieu. C'est alors que nous pourrons « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu... » (Col. 1:10).

La ressource est là seulement, pour nous comme pour Pierre autrefois : fixer les yeux sur Jésus, nous attacher à Lui ! À cet égard, comme en toutes choses, Celui qui a été l'homme parfait sur la terre reste pour nous le vrai Modèle. Par l'Esprit prophétique, Il a pu dire : « Garde-moi, ô Dieu ! », faisant ainsi appel à la puissance divine pour le garder ici-bas comme homme. Lui ne peut pas méconnaître le côté de la responsabilité ; aussi, Il ajoute : « car je me confie en toi ». Sa confiance est entière ; sa foi s'attache à un objet sans cesse placé devant Lui : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ». Il fait alors l'expérience de la puissance infinie de Celui qui le soutiendra et le gardera jusqu'au bout : « parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé » (Ps. 16:1 et 8). Dans ce chemin, Il a été à la tête — « le chef », et Il a été jusqu'au bout — « le consommateur de la foi » (Héb. 12:2). Fixons les yeux sur Lui dans le lieu où Il est maintenant, en considérant ce qu'Il a été ici-bas.

Notre responsabilité est si grande que nous ne pourrions y faire face sans les immenses ressources divines. Que notre foi soit donc sans cesse en activité, cette foi qui nous attache à Christ, nous fait vivre de Lui, dirige nos regards vers Lui. Si elle manquait, nous ne pourrions pas compter sur la puissance divine pour nous préserver de chutes et nous aurions à connaître la puissance de l'adversaire. Dieu veuille nous épargner d'avoir à faire des expériences et d'apprendre des leçons dans des conditions qui nous laisseraient le souvenir de chutes humiliantes et la douleur d'avoir déshonoré le nom du Seigneur !

## HOMMES DE DIEU

ME 1955 p. 281, 316 et ME 1956 p. 29, 65

Un homme de Dieu, c'est celui qui, dans ce monde, manifeste les caractères du Dieu qu'il connaît et auquel il a le sentiment d'appartenir tout entier. Vivant près de Lui, nourri « de toute parole de Dieu », il a la connaissance de sa pensée et peut ainsi parler et agir de sa part.

L'inestimable privilège de pouvoir être ici-bas un homme de Dieu est-il réservé seulement à des chrétiens âgés ? L'ennemi le laisserait croire à de plus jeunes dans la foi. Mais c'est précisément à celui auquel il écrivait : « Que personne ne méprise ta jeunesse », que l'apôtre dit aussi : « Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses, et poursuis la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit ; combats le bon combat de la foi ; saisis la vie éternelle, pour laquelle tu as été appelé et tu as fait la belle confession devant beaucoup de témoins », lui montrant ainsi ce que l'homme de Dieu doit fuir, d'une part, et poursuivre, de l'autre. Il convient de fuir tout ce qui est opposé au caractère de Dieu et de poursuivre ce qui Le glorifie, de manière à présenter Dieu au monde et parmi les saints (1 Tim. 4:12 et 6:11, 12).

« Fuis ces choses », celles dont il est question dans les versets 10 et 11 de ce chapitre 6 de la première épître à Timothée. C'est l'ennemi qui place dans le cœur du croyant le désir de « devenir riche », de posséder ce que Dieu ne lui a pas donné, et « c'est une racine de toutes sortes de maux » ; cela peut même conduire à l'abandon du christianisme puisque l'apôtre ajoute : « ce que quelques-uns ayant ambitionné ils se sont égarés de la foi, et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs ». L'homme de Dieu est invité à « fuir ces choses », réalisant que « la piété avec le contentement est un grand gain » (1 Tim. 6:6). Guéhazi, le serviteur d'Élisée, n'a pas su « fuir ces choses » ; bien au contraire, son désir de posséder des richesses était tel qu'il est allé jusqu'à mentir pour se faire donner par Naaman une partie des biens que ce dernier remportait en Syrie. Aussi, Élisée a-t-il dû lui annoncer ce terrible jugement : « La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta semence pour toujours » (2 Rois 5:27). Guéhazi en a fait la triste expérience, « c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent » ; il s'est « transpercé lui-même de beaucoup de douleurs ». Quel contraste avec son maître ! Vrai homme de Dieu, Élisée a refusé les biens que lui apportait Naaman. Le fait qu'il se tenait « devant l'Éternel » lui donnait la puissance nécessaire pour « fuir » et pour « poursuivre ». Car, s'il est des choses qu'il convient de « fuir », il en est d'autres que l'homme de Dieu doit « poursuivre », 1 Timothée 6:11 nous l'a montré. Six d'entre elles sont énumérées dans ce passage :

1. Il s'agit de la justice pratique et non de la position de justice où nous a placés l'œuvre de Christ, saisie par la foi. La seconde nous est acquise, nous n'avons pas à la « poursuivre » ; le croyant en est revêtu devant Dieu. La justice qu'il est exhorté à « poursuivre », c'est celle dont la pratique le revêtira comme d'une « cuirasse » en présence de l'adversaire (cf. Éph. 6:14). Le bon Berger conduit ses brebis « dans des sentiers de justice » (Ps. 23:3), des sentiers où le mal n'entre pas, de sorte que le croyant peut marcher, au milieu du monde où le mal règne, dans un chemin de vraie séparation du mal. Il est appelé à y suivre fidèlement Celui qui a « aimé la justice » et « haï la méchanceté », « c'est pourquoi » son Dieu l'a « oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons » (Ps. 45:7). Si nous désirons l'imiter quelque peu, il nous faut « poursuivre la justice », la pratique de la justice dans nos rapports et avec les saints et avec le monde.
2. Ce n'est pas une « source de gain », écrit l'apôtre à Timothée, c'est « un grand gain » si elle va de pair avec le contentement. Il n'y a alors dans le cœur aucun désir de « devenir riche », désir qui conduit à la ruine morale, si pas toujours matérielle. La piété est un sentiment qui est tout à la fois de crainte et de confiance : un homme pieux introduit Dieu dans tous les détails de sa vie, craint de Lui déplaire et se confie en Lui pour tout. Dans un « sentier de justice », c'est ce que le fidèle

est invité à « poursuivre » et il ne peut le faire que dans un tel sentier, c'est pourquoi il est parlé de piété après qu'il a été question de justice.

3. Ce n'est pas de la foi pour le salut de l'âme qu'il s'agit ici ; l'apôtre veut parler de la puissance spirituelle qui est nécessaire pour jouir des choses invisibles et éternelles et ces choses sont toutes en Christ, Objet de la foi. Quel contraste entre celui qui veut « devenir riche », qui court après « les choses qui se voient » et qui « sont pour un temps » et celui qui, occupé des « choses qui ne se voient pas » et qui « sont éternelles », « poursuit la foi » !
4. « Poursuivez l'amour », écrivait l'apôtre aux Corinthiens (1 Cor. 14:1), quand il les enseignait au sujet de l'exercice des dons dans l'assemblée. Qu'il s'agisse de l'édification de l'assemblée, de nos rapports personnels avec les frères ou avec le monde, poursuivons l'amour, un amour vrai, inséparable de la sainteté et de la vérité. Par-dessus tout, poursuivons l'amour que nous avons à manifester et envers Dieu et envers Christ, poursuivons-le dans l'obéissance à la Parole, obéissance qui en est la véritable preuve (Jean 14:21 et 23 ; 1 Jean 5:2).
5. C'est la vertu chrétienne qui, a-t-on dit si justement, est la plus difficile à réaliser. On peut marcher avec fidélité un jour, quelques jours, mais qui poursuivra sans se lasser, patiemment, jusqu'au bout ?... Si l'énergie est nécessaire pour rejeter « tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément », la patience l'est tout autant pour « courir la course qui est devant nous » (Héb. 12:1). Patience et souffrance vont généralement de pair et certes, poursuivre la justice, la piété, la foi, l'amour implique la souffrance, qu'il s'agisse de connaître quelque chose de l'opprobre de Christ, de sentir notre faiblesse pour « poursuivre », d'éprouver l'hostilité d'un monde ennemi, qu'il s'agisse des exercices que Dieu nous dispense dans ce chemin en vue de notre formation, ou encore des infirmités de ceux qui nous entourent, infirmités que nous avons à supporter.
6. On pourrait « poursuivre » les différentes vertus dont l'apôtre vient de parler et conserver malgré tout, en présence de ce qui met notre patience à l'épreuve, une certaine amertume qui se manifesterait tôt ou tard dans notre conduite. L'homme de Dieu doit en être gardé, il doit veiller sur son esprit et « poursuivre » cette douceur intérieure qui sera vue dans toute sa marche. Si « la paix du Christ... préside dans nos cœurs », il sera facile de la « poursuivre.., avec tous » (Col. 3:15 ; Hébr. 12:14).

C'est ainsi que le fidèle peut représenter Dieu dans ce monde, parler et agir de sa part, apporter ses ressources, dire ses avertissements ou ses répréhensions, bref être un homme de Dieu. Il rencontrera alors inévitablement la puissance de l'adversaire, c'est pourquoi l'apôtre adresse à Timothée une troisième exhortation : « combats le bon combat de la foi ». Combattre ce combat est tout aussi nécessaire pour « fuir » et « poursuivre » ce qui nous est présenté au verset 11 du chapitre 6 de la première épître à Timothée, que pour maintenir la pure doctrine, « la foi qui a été une fois enseignée aux saints » (Jude 3). Au terme du combat, le prix proposé c'est la vie éternelle en gloire : Timothée était exhorté à la « saisir », à en jouir déjà par avance, et ce devait être pour lui un encouragement précieux dans la lutte.

Dans la 2<sup>me</sup> épître, l'apôtre parle de l'homme de Dieu d'une manière peut-être plus générale que dans la première ; dans celle-ci, il dit à Timothée : « Mais *toi*, ô homme de Dieu », tandis que dans la 2<sup>me</sup> il écrit : « ... afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre ». Certes, les exhortations de 1 Timothée 6:11, 12 sont également pour nous, afin que nous puissions être nous aussi des hommes de Dieu ; à plus forte raison l'enseignement de Timothée 3:16, 17 nous concerne-t-il chacun.

« Toute bonne œuvre », voilà ce qui est proposé au fidèle. Ce n'est pas d'une « œuvre » spéciale qu'il s'agit ici, comme celle de la femme qui, entrée dans la maison de Simon le lépreux avec « un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix », le répandit sur la tête de Celui qu'on allait crucifier et qui

était son Roi (cf. Matt. 26:10). Cette expression renferme tout ce qui est produit par un cœur renouvelé, par exemple la sympathie envers ceux qui souffrent, ou encore le support de nos frères. Cela ne doit pas rester à l'état de sentiment dans le cœur mais se traduire en actes. L'action découle de la pensée ; la pensée qui a déterminé l'action peut avoir été fugitive — au point même de paraître absente lorsque l'acte est purement instinctif, mais ce n'est pas d'actes de ce genre que nous parlons ici — ou, au contraire, longuement mûrie : quoi qu'il en soit, elle a précédé l'acte. Il faut donc que nos pensées soient gouvernées, formées et, pour que ce soit en vue de « toute bonne œuvre », il est nécessaire qu'elles le soient par la Parole inspirée. C'est la Parole de Dieu qui doit être, pour l'homme de Dieu, la source de tout, pensées d'abord, paroles et actions ensuite. Elle est utile :

1. « Pour enseigner », c'est-à-dire pour établir la saine doctrine, de laquelle est inséparable la pratique de la vie chrétienne, comme nous le montre l'apôtre en particulier dans l'épître à Tite. S'il n'est enseigné de Dieu, un croyant ne peut être un homme de Dieu. Et c'est par l'Écriture inspirée de Lui, toute entière inspirée du commencement à la fin, que Dieu se plaît à enseigner les siens.
2. « Pour convaincre ». L'homme de Dieu a besoin d'avoir la conviction profonde de l'autorité divine de ce qui forme et gouverne ses pensées. L'Écriture est là pour le convaincre du caractère divin des propres enseignements qu'elle apporte, pour parler aussi à sa conscience, lui montrant ce qui pourrait être à juger chez lui, afin que ses rapports avec Dieu soient maintenus dans la vraie lumière de sa présence.
3. « Pour corriger ». La discipline de Dieu est nécessaire pour notre formation, pour nous ramener si nous nous égarons du droit chemin, pour nous reprendre et nous redresser chaque fois que la chose est indispensable. Telle est encore l'utilité de l'Écriture inspirée pour la formation et la direction de l'homme de Dieu.
4. « Pour instruire dans la justice ». Nous ne pouvons savoir ce qu'est la justice pratique que dans la mesure où nous sommes instruits par la Parole. Par son moyen, nous recevons « instruction dans la sagesse, la justice, le juste jugement et la droiture » (Prov. 1:3). C'est ainsi que l'homme de Dieu est rendu capable de « poursuivre la justice » et qu'il peut être « accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (1 Tim. 6:11 ; 2 Tim. 3:16, 17).
5. Ces enseignements sont pour de jeunes croyants aussi bien que pour de plus âgés, et ils nous sont donnés tout particulièrement en vue des derniers jours, durant lesquels l'état moral des hommes est celui décrit dans les cinq premiers versets de 2 Timothée 3, et l'état de la chrétienté, celui dont il est parlé au chapitre 2 de cette même épître (verset 20). Ne nous laissons décourager ni par ceci ni par cela ! Au sein d'un tel état de choses, il y a une responsabilité individuelle : « Si donc *quelqu'un* se purifie de ceux-ci (des « vases à déshonneur »), il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé *pour toute bonne œuvre* » (v. 21). Cette préparation « pour toute bonne œuvre » est opérée, nous l'avons vu, par l'action de la Parole inspirée, « utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice ». L'homme de Dieu peut alors « fuir » et « poursuivre » et cela, aussi bien dans sa vie pratique individuelle que pour faire face à sa responsabilité individuelle du point de vue ecclésiastique : « *fuis* les convoitises de la jeunesse, et *poursuis* la justice, la foi, l'amour, la paix » (v. 22). Mais là il est ajouté : « Avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur ». Fuir le mal, poursuivre le bien, ne conduit pas à l'isolement. Il convient de se séparer sans doute — et la force de ce passage est bien dans la séparation d'avec les vases à déshonneur — mais cette responsabilité individuelle n'entraîne pas, au sein de la « grande maison », une position individuelle : il faut se séparer, « se purifier », « fuir » et « poursuivre », mais « avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur », c'est-à-dire d'un cœur dans lequel les motifs ne sont pas mélangés, d'un cœur séparé du mal et attaché au bien. Un cœur pur, c'est un cœur soumis à l'autorité de la Parole inspirée : nous sommes « purifiés par l'obéissance à la vérité » (cf. 1 Pierre 1:22).

Que la Parole inspirée de Dieu forme nos cœurs et les purifie de tout ce qui est charnel en nous ; qu'elle gouverne nos pensées et règle nos pas, afin que nous puissions manifester, dans notre vie individuelle et dans l'assemblée, les traits d'un homme de Dieu ! Combien il serait à désirer, dans ces derniers jours de l'histoire de l'Église sur la terre, que beaucoup de croyants aient à cœur d'être des « hommes de Dieu » et le soient vraiment, formés et préparés à cela par l'action sanctifiante et purifiante de la Parole, pouvant ainsi parler de la part de Dieu, faire connaître sa volonté et présenter ses ressources pour répondre aux besoins du moment ! Dieu veuille que la méditation du sujet que nous désirons étudier en amène un grand nombre à remplir, parmi les saints, le service auquel fut jadis exhorté, en tant qu'homme de Dieu, un Timothée !

C'est dans l'Ancien Testament qu'il nous faudra chercher la plupart des enseignements concernant les caractères, le service, les responsabilités et les privilèges de l'homme de Dieu. Car, en effet, nombreux sont ceux qui, dans cette partie des Écritures, ont été appelés de ce nom, tandis que Timothée est sans doute le seul auquel ce titre ait été donné dans le Nouveau.

C'est « un homme de Dieu » qui « vint vers Éli » dans des jours marqués par une grande activité, par un service qui, en apparence, témoignait d'un zèle ardent, tandis que le caractère moral était loin d'être celui qui aurait dû y correspondre. Éli jugeait le mal mais n'avait pas l'énergie nécessaire pour s'en séparer ; il perdait de vue qu'il en demeurait donc solidaire. Aussi un homme de Dieu lui est-il envoyé pour l'avertir ; il lui parle de la part de l'Éternel — c'est là un des caractères essentiels de l'homme de Dieu : « Ainsi dit l'Éternel », peut-il déclarer — et lui adresse cette question qui est aussi un reproche : « Pourquoi foulez-vous aux pieds mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure ? ». Éli était coupable tout autant que ses fils, bien qu'il eût nettement désapprouvé leur conduite, parce qu'il les laissait faire : « Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus » (1 Sam. 3:13). Faiblesse coupable que celle qui donne le pas à telle ou telle considération au lieu de maintenir le caractère de sainteté du sacrifice et de l'offrande que Dieu a commandé de faire dans sa demeure ! « Tu honores tes fils plus que moi », lui dit encore l'Éternel, par la bouche de l'homme de Dieu. Aussi le jugement est annoncé : les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas, « mourront tous deux en un seul jour » et Éli lui-même sera mis de côté, l'Éternel se « suscitera un sacrificateur fidèle ». — Tel est le service d'un homme de Dieu : il parle de la part de Dieu, dénonce le mal, avertit et, s'il n'est pas écouté, annonce le jugement (1 Sam. 2:27 à 36).

Le début du premier Livre de Samuel retrace l'histoire d'un autre homme de Dieu, Samuel, qui déjà, alors qu'il était encore un « jeune garçon », « servait l'Éternel en la présence d'Éli, le sacrificateur » (1 Sam. 2:11 — cf. 2:18 et 26 ; 3:1 et 19). De cet homme de Dieu il nous est dit que c'était « un homme considéré » (1 Sam. 9:6 et suivants). Pourquoi l'était-il ? Parce qu'il vivait dans la crainte de Dieu et dans sa communion (par exemple, nous en avons une preuve lorsque Saül vint vers lui : Dieu l'avait déjà averti, verset 15) ; là, il avait la connaissance de Sa pensée en rapport avec les besoins de ceux qu'il servait (cf. 1 Sam. 3:21), ce qui est aussi un caractère et un privilège de l'homme de Dieu. De sorte qu'il pouvait être dit de lui à Saül : « tout ce qu'il dit arrive infailliblement » (9:6). On peut donc interroger un homme de Dieu avec la confiance qu'il est à même de nous éclairer sur « le chemin par lequel nous devons aller ».

Chez Samuel aussi nous voyons ce caractère essentiel de l'homme de Dieu : manifester ce que Dieu est, Amour — « vous mangerez avec moi aujourd'hui » — et Lumière — « je te déclarerai tout ce qui est dans ton cœur » (1 Sam. 9:19).

Celui que Samuel fut appelé à oindre avec la corne d'huile, le roi selon le cœur de Dieu, David fut lui aussi un « homme de Dieu ». Ce titre lui est donné à lui, « le doux psalmiste d'Israël », en relation avec la louange et cela, dans chacun des trois passages qui présentent David comme homme de Dieu : 2 Chron. 8:14, Néh. 12:24 et 36. Un homme de Dieu loue l'Éternel et prépare les cœurs des fidèles en vue de la louange que Dieu attend de ceux qui Lui appartiennent.



Le nom de l'homme de Dieu qui était venu vers Éli ne nous est pas donné, celui qui vint de Juda à Béthel, aux jours de Jéroboam (1 Rois 13), pas davantage. Pouvons-nous en dégager un enseignement en rapport avec le sujet que nous considérons ? Sans doute celui-ci : si Dieu se plaît à consigner dans son Livre, en maints passages, le nom de ceux qui L'ont servi fidèlement, ayant été ici-bas, en vérité, des hommes de Dieu, il veut aussi nous montrer qu'il n'y a là qu'un effet de sa pure grâce et, en d'autres endroits, Il ne donne pas le nom de l'homme de Dieu afin de marquer combien peu la valeur de l'homme entre en ligne de compte. Nos cœurs sont tellement portés à chercher quelque gloire dans ce que nous pouvons dire ou faire et l'ennemi est si rusé ! Ce qui caractérise l'homme de Dieu c'est qu'il est comme inconnu de ceux qu'il sert, il n'est connu que comme « un homme de Dieu » et dans son activité, on ne voit pas autre chose que Dieu à l'œuvre. C'est cela vraiment « l'œuvre du Seigneur ».

Après avoir fidèlement rempli son service, repoussé ensuite, avec la même fidélité envers Dieu, les offres de Jéroboam, l'homme de Dieu de 1 Rois 13 perd entièrement son caractère et rencontre, d'une manière très solennelle, le gouvernement de Dieu. Pourquoi une semblable défaillance dans la vie d'un homme de Dieu ? Parce que l'autorité de la Parole a été perdue de vue ! Combien c'est chose grave pour un croyant, pour un « homme de Dieu » bien davantage car sa responsabilité est plus grande ! Mais pourtant, n'était-ce pas un « vieux prophète » qui était venu s'adresser à l'homme de Dieu de 1 Rois 13, n'avait-il pas revendiqué une autorité de prophète — « Moi aussi je suis prophète comme toi », — affirmé avoir entendu un ange lui parler « par la parole de l'Éternel » et lui commander de faire revenir l'homme de Dieu dans sa maison pour y manger le pain avec lui ? Certainement, mais « il lui mentait ». L'ennemi, parfois, « se transforme en ange de lumière », agit par le moyen d'un « vieux prophète » apparemment digne de considération et de respect et vient présenter de la sorte ce qui est en opposition avec les enseignements de la Parole de Dieu. Si nous nous laissons séduire par les apparences, nous prêterons une oreille attentive à sa voix au lieu de nous souvenir de la parole de l'apôtre : « Quand nous-mêmes, ou quand un ange venu du ciel vous évangéliserait outre ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème » (Gal. 1:8). L'homme de Dieu de 1 Rois 13 a cru la parole du « vieux prophète » et y a obéi, bien qu'elle fût en contradiction avec ce que Dieu lui avait dit. Quelles ruses emploie l'adversaire pour détourner l'homme de Dieu du chemin de l'obéissance à la seule Parole de Dieu, et combien il est nécessaire, par conséquent, de nous rappeler sans cesse 2 Timothée 3:16 et 17 !

Élisée, type du Seigneur Jésus dans son ministère de grâce, a été, en maintes circonstances, appelé « homme de Dieu » : plus de vingt fois dans les chapitres 4 à 8, et 13 du second Livre des Rois. Il est sans doute celui auquel ce titre est le plus souvent donné dans les Écritures et cela n'est pas pour nous surprendre puisqu'il est un type du Seigneur servant en grâce.

La femme de Sunem, qui le retenait pour manger le pain dans sa maison, pouvait dire de lui à son mari : « Voici, je connais que c'est un saint homme de Dieu qui passe chez nous continuellement ». Toute sa conduite, sa tenue morale, sa gravité disaient ce qu'il était ; par ses actes, on voyait, sans qu'il eût à le dire, qu'il était « un saint homme de Dieu ». C'est l'homme de Dieu qui est la ressource dans les difficultés, qu'il s'agisse de la mort du fils de la Sunamite ou de la nourriture des fils des prophètes, empoisonnée par les coloquintes sauvages. De la part de Dieu, l'homme de Dieu apporte la vie là où règne la mort et donne ce qui est nécessaire pour l'entretien de la vie. Nous avons tout cela en Christ, le vrai homme de Dieu, pain de vie descendu du ciel pour nous apporter la vie éternelle et aliment de cette vie pour tous ceux qui la possèdent. Tel est l'enseignement que nous présente 2 Rois 4. L'homme de Dieu est là, à la disposition de la foi, aussi bien de la foi qui accepte, pour le salut de l'âme, ce que Dieu dit et ce que Christ a fait, que de la foi qui compte sur Dieu pour le temps du pèlerinage.

Qui peut indiquer au lépreux le moyen de guérison si ce n'est l'homme de Dieu ? Qui peut instruire le lépreux guéri, lorsqu'il désire manifester sa reconnaissance, en d'autres termes rendre culte ? C'est

encore l'homme de Dieu (2 Rois 5). Lui ne peut accepter aucun présent, c'est à Dieu seul qu'appartient l'hommage d'un cœur renouvelé. Ce ne serait pas manifester les caractères d'un homme de Dieu que de s'attacher ceux auxquels le moyen de salut a été indiqué, après qu'ils l'ont accepté. S'employer à former des groupes de fidèles qui suivent un homme parce qu'il a été l'instrument employé par Dieu pour leur conversion, ou plus simplement entretenir un esprit d'attachement à un homme, quelque précieux que soit le service rempli par lui, ce n'est en rien l'activité d'un homme de Dieu. Ceux qui agissent ainsi ne sont certes pas tous des hommes « qui annoncent des doctrines perverses », mais c'est en tout cas l'un des caractères de ces mauvais ouvriers : « Attirer les disciples après eux » (Actes 20:30). Au contraire, l'homme de Dieu attache les âmes à Christ, au Dieu à qui seul appartiennent et la reconnaissance et la gloire (cf. Jean 1:35 à 37).

L'homme de Dieu intervient dans les plus petites circonstances, celles qui nous paraissent insignifiantes, trop peu importantes pour que Dieu s'y intéresse. Les fils des prophètes ont formé le projet de bâtir « un lieu pour y habiter » (2 Rois 6), mais ils ne veulent pas s'engager dans ce chemin sans avoir l'approbation de l'homme de Dieu. Ils n'iront qu'après l'avoir consulté et avoir entendu cette parole : « Allez ». Davantage encore : ils ne veulent pas aller seuls, ils désirent que l'homme de Dieu aille avec eux. C'est la prière qu'ils lui adressent, « et il dit : J'irai ». Quel enseignement pour nous, dans les différentes circonstances que nous avons à traverser et lorsque nous formons quelque projet, tout particulièrement pour de jeunes croyants quand il s'agit pour eux de fonder un foyer, de « bâtir leur maison » ! Savons-nous attendre d'avoir entendu le « allez » et le « j'irai » sans lesquels les fils des prophètes ne voulaient pas se mettre en route ? Avons-nous seulement, parfois, la sagesse d'interroger l'homme de Dieu, notre vrai Élisée ? — Tandis que le travail des fils des prophètes se poursuivait, au bord du Jourdain, le fer de la hache de l'un d'eux tomba à l'eau. C'est l'homme de Dieu qui apporte, là encore, le secours et l'entière délivrance. La délivrance est obtenue parce que l'homme de Dieu est là, il est là parce que sa présence a été désirée et sollicitée. Qu'auraient fait les fils des prophètes si l'homme de Dieu n'avait été avec eux ? Pour Dieu, rien n'est grand et rien n'est petit. Puisse-nous nous en souvenir tous les jours de notre vie et Le faire intervenir dans nos circonstances, dans notre travail. Lui demander de nous donner son approbation de nos projets, avant de rien entreprendre et, s'il peut nous la donner, d'aller avec nous ! Nous ferons alors l'expérience de son secours pas après pas. — Heureux service que celui d'un homme de Dieu qui peut, dans tous les détails de la vie des croyants, parler et agir de la part de Dieu, faire connaître ses directions et apporter son aide ! Dieu veuille susciter de tels serviteurs parmi les siens !

La guérison de Naaman, chef de son armée, n'avait produit dans le cœur du roi de Syrie aucun sentiment de reconnaissance à l'égard du peuple d'Israël et du prophète de l'Éternel qui en avait été l'instrument puisque nous le voyons, peu après, se mettre en guerre contre Israël. Déplaçant sans cesse son camp, il essaie d'attirer dans un piège le roi Joram, mais Dieu va lui montrer, une fois encore, « qu'il y a un prophète en Israël » : l'homme de Dieu met en garde Joram qui est ainsi préservé à plusieurs reprises, à tel point que le roi de Syrie pense avoir été trahi par l'un de ses serviteurs. Lorsqu'il apprend que c'est Élisée qui déclare au roi d'Israël les paroles dites par lui, roi de Syrie, dans sa chambre à coucher, il manifeste ce qui est dans son cœur et, révolté contre Dieu, veut se saisir du prophète. S'adressant à l'Éternel, David pouvait dire : « Tu connais quand je m'assieds et quand je me lève, tu discernes de loin ma pensée ; tu connais mon sentier et mon coucher, et tu es au fait de toutes mes voies » (Ps. 139:2, 3 — et encore 7 à 12). L'homme de Dieu vit tellement près de Dieu que cette même connaissance peut, dans une certaine mesure, lui être donnée lorsque c'est nécessaire (2 Rois 6:12). Ce sentiment de la pleine connaissance que Dieu a de toutes choses produit, chez le fidèle, le désir exprimé par David dans le Psaume 139, spécialement dans les deux derniers versets ; au contraire, chez l'incrédule il développe haine et révolte contre Dieu et contre ses témoins dans ce monde.

Mais que peut l'homme contre Dieu ou contre l'homme de Dieu ? Le roi de Syrie vient assiéger Dothan, où se trouve le prophète ; il a déployé de « grandes forces ». Même le serviteur d'Élisée est

épouvanté : « Hélas, mon seigneur, comment ferons-nous ? ». Mais lorsque l'opposition de l'adversaire est à son plus haut degré, l'homme de Dieu peut dire : « Ne crains pas ; car ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que ceux qui sont avec eux ». Qui les voit, « ceux qui sont avec nous » ? Seul, l'œil de la foi. — La dépendance brille chez l'homme de Dieu : « Et Élisée pria ». Quel beau type de Celui qui, vrai et parfait homme de Dieu, pria son Père avant de multiplier les pains ou de ressusciter Lazare ! Élisée demande à Dieu d'ouvrir les yeux de son jeune homme, de lui faire voir « ceux qui sont avec nous », les armées célestes qui étaient tout autour d'eux pour assurer leur sauvegarde. Mais, dans cette circonstance, les anges n'auront même pas à intervenir, c'est par la puissance de la prière que l'homme de Dieu remportera la victoire. Il a prié l'Éternel pour que les yeux de son jeune homme soient ouverts, il prie maintenant afin que ceux des Syriens soient fermés : « Frappe cette nation de cécité ». Et la chose fut faite « selon la parole d'Élisée », comme autrefois l'Éternel avait fermé, puis ouvert les cieux à la parole d'Élie. Les armées du roi de Syrie sont ainsi à la merci de l'homme de Dieu qui les conduit à Samarie ; là, il prie encore, cette fois pour que l'Éternel ouvre leurs yeux. La pensée du roi d'Israël est totalement éloignée de celle de l'homme de Dieu : il voudrait frapper les Syriens, se venger d'eux, alors que le prophète, plein de grâce, leur fait préparer « un grand festin ». Tel est l'homme de Dieu, agissant selon que le Seigneur Lui-même l'a enseigné : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent, en sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux... Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matt. 5:44 à 48). « Fils de votre Père qui est dans les cieux », « parfaits comme votre Père céleste est parfait », tels sont les traits de vrais hommes de Dieu.

Comment le roi de Syrie répondra-t-il à la bonté dont il a été l'objet de la part de l'homme de Dieu ? De la même manière que l'homme répond à la grâce divine ; Élisée avait fait préparer à Samarie « un grand festin » pour les Syriens qui avaient pourtant cherché à se saisir de lui à Dothan ; le roi de Syrie rassemble toute son armée pour assiéger Samarie ! Quel contraste entre la façon d'agir de Dieu, de l'homme de Dieu, et celle de l'homme ! — Dans la ville assiégée, la famine atteint un tel degré qu'une mère en arrive à manger son fils, après avoir passé un horrible marché avec une autre mère ! Épouvanté, le roi Joram déchire ses vêtements... Et certes, il y avait bien de quoi agir ainsi. Mais que va-t-il faire ensuite pour secourir son peuple en détresse ? A-t-il retenu quelque chose des délivrances opérées par le moyen de l'homme de Dieu lors de la précédente attaque du roi de Syrie et va-t-il crier à lui ? Tout au contraire, il dit : « Ainsi Dieu me fasse, et ainsi il y ajoute, si la tête d'Élisée, fils de Shaphath, demeure sur moi aujourd'hui » (2 Rois 6:31). Dans la détresse, l'homme accuse Dieu et le rend responsable de tous ses malheurs, méprisant la bonté dont il a été l'objet de la part de Dieu tous les jours de sa vie et, plus particulièrement, en tant de circonstances difficiles. Comme Joram rejetait le seul homme qui pouvait exaucer la prière entendue tandis qu'il passait sur la muraille : « Sauve-moi, ô roi, mon seigneur ! » (verset 26), l'homme aujourd'hui encore rejette Christ, le seul nom « sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:12). Joram voulait mettre à mort Élisée, l'homme a crucifié Christ. Mais le cœur de Dieu est toujours le même, Il répond par son amour à toute la haine de l'homme, ne se lassant pas d'apporter sa grâce. En face de toute la méchanceté de Joram, Élisée déclare : « Écoutez la parole de l'Éternel. Ainsi dit l'Éternel : Demain à cette heure-ci, la mesure de fleur de farine sera à un sicle, et les deux mesures d'orge à un sicle, à la porte de Samarie » (2 Rois 7:1). C'était la délivrance assurée pour le peuple souffrant de la famine, le secours dans la détresse. Mais le cœur de l'homme est incrédule : « Le capitaine, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à l'homme de Dieu, et dit : Voici, quand l'Éternel ferait des fenêtres aux cieux, cela arriverait-il ? ». C'était moquerie et incrédulité ! À quoi l'homme de Dieu répond : Voici, tu le verras de tes yeux, mais tu n'en mangeras pas ». « Et il lui en arriva ainsi : le peuple le foula aux pieds dans la porte, et il mourut ». — Tel est le ministère d'un homme de Dieu : il présente la grâce, mais annonce à celui qui la méprise un jugement inexorable qui s'accomplira à la lettre.

Au chapitre 8 de ce même second Livre des Rois, Élisée avertit la femme de Sunem, au fils de laquelle il avait rendu la vie, au moment où allait commencer une période de sept années de famine. Cette femme, après avoir passé ces sept années dans le pays des Philistins, revient sur la terre d'Israël. Elle a été l'objet des soins de Dieu alors que les jugements tombaient sur le pays ; l'homme de Dieu lui avait fait connaître ce qui lui avait été révélé et l'avait engagée à fuir là où elle pourrait séjourner ; elle avait obéi et fait « selon la parole de l'homme de Dieu », de sorte qu'elle revenait du pays des Philistins ayant fait l'expérience de la bonté de l'Éternel. Mais, où est sa maison ? où sont ses champs ? Elle crie au roi pour cela. Le roi s'entretenait avec Guéhazi qu'il invitait à raconter « toutes les grandes choses » faites par Élisée, et la femme survint tandis que Guéhazi retraçait l'histoire de la résurrection de son propre fils (2 Rois 4:8-37). Cette femme a ainsi un témoin, pouvant dire au roi qui elle est ; elle raconte alors elle-même le récit que n'avait pas terminé Guéhazi. Puis, le roi ordonne : « Rends-lui tout ce qui lui appartient, et tout le revenu des champs, depuis le jour où elle a quitté le pays, jusqu'à maintenant » (2 Rois 8:1-6). — Tel est le résultat de l'obéissance à la parole dite par l'homme de Dieu. La femme avait agi selon cette parole, elle a été gardée et secourue pendant les sept années de famine, dans une terre d'exil et, quand elle revient de ce pays éloigné, Dieu a tout disposé pour qu'elle puisse s'adresser directement au roi (Ps. 119:91 ; Prov. 21:1 ; Eccl. 8:12 ; Rom. 8:28), toucher son cœur et recouvrer tout son bien, y compris le revenu de ses terres depuis le jour de son départ. Tout est gain pour elle ! Dieu a pourvu à tout et tout est bien !

Dans la scène qui suit (2 Rois 8:7-15), c'est Ben-Hadad, roi de Syrie qui, malade et ayant eu connaissance de l'arrivée de l'homme de Dieu, envoie Hazaël à sa rencontre pour lui remettre un présent et lui demander s'il doit relever de cette maladie. Il agit un peu comme il l'avait déjà fait lorsqu'il avait envoyé Naaman, son général, chargé de présents, vers le roi d'Israël. Ce n'était pas le roi qui l'avait guéri mais Élisée le prophète ; est-ce qu'aujourd'hui Élisée ne pourrait le guérir à son tour ? Pourtant, il ne connaissait guère celui qui avait refusé les présents de Naaman. Il est vrai que ce dernier n'avait pas tout rapporté dans le pays de Syrie, et nous voyons sans doute là une des conséquences de l'acte de Guéhazi. Point n'était besoin de faire parvenir à l'homme de Dieu la charge de quarante chameaux » ! L'homme de Dieu est insensible aux présents qui peuvent lui être offerts, que ce soit par un Naaman guéri de sa lèpre ou par un Ben-Hadad qui vient l'interroger ; il dira ce que Dieu lui a révélé sans y rien changer. « L'Éternel m'a montré qu'il mourra certainement ». Et puis « l'homme de Dieu pleura ». Est-ce en raison de la mort du roi de Syrie ? Non, mais parce qu'il sait tout le mal qu'Hazaël fera aux fils d'Israël. Hazaël qui va lui-même mettre à mort Ben-Hadad (c'est ainsi qu'il « mourra certainement » car, de sa maladie, il eût tout aussi « certainement » relevé), prendre sa place sur le trône de Syrie et exercer une si grande méchanceté envers le peuple : il mettra le feu aux villes fortes d'Israël, tuera avec l'épée les jeunes hommes, écrasera les petits enfants et fendra le ventre aux femmes enceintes. L'homme de Dieu, plein d'amour pour le peuple, souffre profondément en considérant toutes les épreuves qui vont l'atteindre. Et il pleure... Quelles saintes affections pour Israël, quelle douleur en présence du jugement qui va tomber sur un peuple qui, malgré tout, demeure le peuple de Dieu !

Au soir de sa vie, Élisée reçoit la visite de Joas, roi d'Israël. Ce roi a fait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » mais, venant auprès d'Élisée malade, sa conscience est réveillée et il pleure sur le visage du prophète ! C'est alors qu'Élisée l'invite à ouvrir la fenêtre vers l'orient — l'orient où le soleil se lève et qui parle de la gloire à venir — et à tirer une flèche, « une flèche de salut de par l'Éternel, une flèche de salut contre les Syriens ». Mais Joas manque de l'énergie que donne la foi, de la persévérance qui l'aurait conduit à une victoire complète ; après avoir, sur l'ordre d'Élisée, pris les flèches et frappé en terre, il s'arrête à la troisième fois, de sorte que « l'homme de Dieu se mit en colère contre lui », lui disant : « Il fallait frapper cinq ou six fois, alors tu eusses battu les Syriens jusqu'à les détruire ; mais maintenant tu ne battras les Syriens que trois fois » (2 Rois 13:14 à 19). Ce que l'homme de Dieu avait annoncé se produisit, à la lettre (v. 22 à 25).

Tels sont, à propos d'Élisée, deux des caractères de l'homme de Dieu : « l'homme de Dieu pleura » et « l'homme de Dieu se mit en colère » (2 Rois 8:11 et 13:19). Il pleure en pensant à tout ce dont va souffrir le peuple de Dieu, au mal qui lui sera fait ; il se met en colère, animé par une sainte indignation, quand il voit le conducteur du peuple, les mains lâches, n'ayant pas l'énergie nécessaire pour combattre et vaincre l'adversaire, alors que la victoire est assurée à la foi. Il n'y a aucune énergie chez Joas, son cœur ne brûle pas pour le peuple opprimé et quand il a pourtant en mains les « flèches de salut », il ne manifeste pas la vigueur nécessaire pour s'en servir. Nos mains, à nous aussi, sont devenues lâches pour livrer le combat en faveur du peuple de Dieu dans la souffrance ! Et, en considérant ces choses, un vrai homme de Dieu ne peut qu'être saisi d'une sainte colère !

En prenant la plume pour écrire ces quelques réflexions à propos des hommes de Dieu dont nous parle le Saint Livre, nous ne pensions pas nous étendre aussi longuement sur ceux dont il vient d'être question. Mais, nous voulons le croire, ce ne sera pas sans fruit que nous aurons arrêté notre attention sur différentes phases de leur histoire et sur les caractères qu'il leur a été accordé de pouvoir manifester dans ces circonstances. Comme nous y sommes exhortés, « prenons pour exemple de souffrance et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur » (Jacques 5:10).

Notre intention, en écrivant ces lignes, était surtout de considérer l'histoire de deux hommes de Dieu dont, à dessein, nous n'avons encore rien dit, Moïse et Élie. Ce titre est donné six fois à chacun d'eux dans les écrits de l'Ancien Testament. D'autre part, leur histoire offre un intérêt particulier parce que ce sont ces deux hommes de Dieu qui apparaissent en gloire sur la montagne de la transfiguration, s'entretenant de la mort du Seigneur. Moïse a donné la loi au peuple, elle a été violée ; Élie a exercé un ministère prophétique en vue de ramener le cœur du peuple à l'Éternel, ce ministère a été rejeté, comme aussi le ministère prophétique dans son ensemble. Dès lors, il ne reste plus que la mort de Christ comme pouvant assurer l'accomplissement des conseils de Dieu.

Moïse et Élie représentent, sur la montagne de la transfiguration, les saints qui seront avec Christ en gloire, Moïse ceux qui passeront par la mort, Élie ceux qui demeureront jusqu'à sa venue et seront ravis dans les demeures célestes sans avoir eu à passer par la mort. Tandis qu'ils ont cheminé ici-bas, exerçant l'un et l'autre le ministère qui leur avait été confié, Moïse et Élie ont été appelés des « hommes de Dieu » ; puisqu'ils typifient les saints associés à Christ dans sa gloire, puissent tous les saints réaliser, chacun dans sa marche et dans le service qui lui est échu, les caractères d'un homme de Dieu !

Un autre trait commun à ces deux hommes de Dieu : tous deux, animés d'un amour profond et vrai pour le peuple, ont su prier et intercéder en sa faveur dans la pleine intelligence de la pensée de Dieu. Moïse l'a fait dans une circonstance où cependant le peuple avait abandonné l'Éternel, se tournant vers une idole, un dieu qui pouvait être vu. Et l'Éternel avait déclaré qu'il allait consumer le peuple et faire de Moïse une grande nation ! Moïse ne pense ni à lui ni à ce que l'Éternel veut lui donner, c'est pour le peuple qu'il « implore l'Éternel ». Ce qu'il fait valoir, dans sa première intercession, c'est la gloire de l'Éternel ; elle est en cause, l'Éternel ne peut pas détruire son peuple ! L'amour qui remplissait le cœur de Moïse pour ceux qui, malgré leur désobéissance, occupaient une si grande place dans le cœur de Dieu est manifesté dans son ardente intercession, celle d'un vrai Médiateur. Il rappelle à l'Éternel sa parole et son serment (Ex. 32:11-13 ; cf. Hébr. 6:18). En un sens, le sort du peuple dépendait du Médiateur et Dieu Lui-même avait suscité celui qui pouvait ainsi se tenir « à la brèche » (cf. Ps. 106:23).

Précieux encouragement à l'intercession en faveur du peuple de Dieu ! Si jamais il y eut une occasion dans laquelle il semblait impossible que Dieu intervînt, c'était bien lors de l'affaire du veau d'or, mais la foi de l'homme de Dieu s'élève au-dessus de toutes les impossibilités. Moïse se tint « à la brèche », lui seul, et l'Éternel ne détruisit pas le peuple ! Il le fit, prêt à se sacrifier pour Israël, allant jusqu'à

dire : efface-moi de ton livre, afin que le peuple soit épargné, parce qu'il aimait ce peuple d'un amour vrai et plus fort que la mort.

À propos d'Élie, il nous est dit : « La fervente supplication du juste peut beaucoup » (Jacques 5:16). C'est pour la gloire de Dieu qu'Élie prie, c'est le vrai objet de sa prière ; si même le peuple doit connaître trois ans et six mois de famine. Élie est prêt à demander, et demande qu'il en soit ainsi (Jacques 5:17), afin que Dieu puisse être glorifié au milieu de ce peuple jusqu'alors infidèle. Élie était au sein d'un douloureux état de choses, le mal faisait de rapides progrès, la ruine était tout autour de lui ; il la sentait, il pleurait sans doute, mais aussi, il priait avec instance, non pas d'une manière plus ou moins froide, usant de « vaines redites », mais avec instance et persévérance. Quel exemple pour nous ! Y a-t-il jamais eu comme aujourd'hui nécessité de prier « avec instance » pour l'Assemblée de Dieu ?

Dieu ne refuse jamais d'agir, à son moment, quand la foi s'adresse à Lui avec confiance et intelligence, n'ayant d'autre but et d'autre désir que la gloire divine. Élie n'éprouvait certes aucun plaisir à voir la ruine de son pays devenu un aride désert, le peuple consumé par la famine, mais il désirait ardemment le vrai bien du peuple et, avant tout, la gloire de l'Éternel. Trois choses caractérisent sa prière :

1. Élie avait l'intelligence des pensées et de la volonté de Dieu au sujet de sa requête et il avait ce discernement parce qu'il se tenait sans cesse « devant Dieu » (1 Rois 17:1 ; cf. Jean 15:7 et 1 Jean 5:14, 15 ; en contraste : Jacques 4:3).
2. Il avait une pleine et entière confiance en Dieu (cf. Matt. 21:21, 22).
3. Enfin, sa prière était adressée à Dieu avec persévérance (Jacques 5:17 ; cf. Luc 11:5 et suivants ; Rom. 12:12).

Comme nous l'avons déjà remarqué, Moïse et Élie ont été appelés « hommes de Dieu » à six reprises différentes. Pour Moïse : Deutéronome 33:1 ; Josué 14:6 ; 1 Chroniques 23:14 ; 2 Chroniques 30:16 ; Esdras 3:2 et Psaume 90. Pour Élie : 1 Rois 17:24 ; 2 Rois 1:9, 10, 11, 12 et 13.

Chez Moïse, bien des traits sont à noter en rapport avec ce caractère d'homme de Dieu :

1. Deutéronome 33:1 et 1 Chroniques 23:14. — L'homme de Dieu répand la bénédiction d'en haut sur le peuple de Dieu. Il dit du bien des fils d'Israël et pourtant, que de reproches il eût pu leur adresser ! C'est après être resté quarante ans avec eux dans le désert qu'il parle d'eux en bien... Ne pouvons-nous pas en retirer quelque instruction ?

En second lieu, une précieuse part est assignée à ses fils — la tribu de Lévi — dans le service du sanctuaire, un service qui revêt trois aspects : ministère de la Parole, intercession et adoration (Deut. 33:8-10 ; cf. 1 Chron. 23:14).

2. Josué 14:6. — Avec le discernement spirituel que donnent la crainte de Dieu et une vie dans sa communion, Moïse apprécie la persévérance et l'énergie de la foi d'un Caleb, auquel il assure la possession de l'héritage : Hébron appartiendra à celui qui a « pleinement suivi l'Éternel ».
3. 2 Chroniques 30:16 et Esdras 3:2. — De Lévi il est dit : « La loi de vérité était dans sa bouche » (Malachie 2:6). Comme nous venons de le rappeler, « quant à Moïse, homme de Dieu, ses fils furent attribués à la tribu de Lévi » (1 Chron. 23:14), tribu à laquelle était assigné le triple service dont nous parle Deutéronome 33:8-10. Si la loi de vérité était dans la bouche de Lévi, c'est parce que déjà la parole de l'Éternel était dans la bouche de Moïse. Et cela à un degré tel que, dans les deux passages considérés ici, la loi de l'Éternel est appelée « la loi de Moïse, homme de Dieu ».

Qu'il s'agisse de célébrer la fête de la pâque (2 Chron. 30) ou celle des tabernacles (Esdras 3), le peuple pouvait se conformer aux enseignements donnés par Moïse, homme de Dieu, car ce qu'il avait dit était la parole de l'Éternel dans toute sa pureté. La parole de Moïse faisait donc autorité pour les âmes pieuses, même dans des temps de ruine, que ce soit lors du réveil aux jours d'Ézéchias ou au retour de la captivité de Babylone.

Il y a là un enseignement très important à souligner pour les temps auxquels nous sommes parvenus. Puisse-t-il y avoir, encore aujourd'hui, de vrais hommes de Dieu, présentant la Parole dans toute sa pureté, dans la bouche desquels se trouve « la loi de vérité » afin que les âmes soient instruites et dirigées selon la pensée de Dieu ! C'est l'exhortation adressée, dans des jours de ruine, par l'apôtre Paul à Timothée, « homme de Dieu » : « Prêchez la Parole » (2 Tim. 4:1).

4. Psaume 90. — « Prière de Moïse, homme de Dieu » est-il écrit à l'en-tête de ce Psaume. Ce n'est pas le législateur qui prie, c'est l'homme de Dieu. Le seul Psaume de Moïse, qui nous ait été conservé — combien c'est remarquable — est une prière de l'homme de Dieu ! En présence du néant de l'homme, de l'iniquité d'un peuple qui a violé la loi et sur lequel pèse la colère de Dieu, il s'adresse non pas au Dieu de Sinaï, mais à Celui auquel il peut dire : « Repens-toi » (v. 13) et auprès duquel le fidèle trouvera toujours un sûr refuge : « Tu as été notre demeure de génération en génération » (v. 1).

Chez Élie, nous avons :

1. La manifestation en grâce de la puissance de Dieu, dans la résurrection du fils de la veuve de Sarepta (1 Rois 17). Dieu seul peut donner la vie, de sorte que, lorsqu'Élie dit à la femme : « Vois, ton fils vit », elle s'écrie aussitôt : « Maintenant, à cela je connais que tu es un homme de Dieu, et que la parole de l'Éternel dans ta bouche est la vérité » (1 Rois 17:23, 24 ; cf. 2 Chron. 30:16 ; Esdras 3:2 et Malachie 2:6). On connaît de quelqu'un qu'il est un « homme de Dieu » par ce qu'il est, ce qu'il dit et ce qu'il fait. Dans cette circonstance, Élie a manifesté la grâce et la vérité, c'est le caractère d'un vrai homme de Dieu. Grâce et vérité qui ont été apportées ici-bas par Celui qui y a été, par excellence, le vrai et parfait Homme de Dieu (cf. Jean 1:17).
2. Une parole de puissance mais en jugement et non plus en grâce (2 Rois 1).

Il y a encore un trait commun à Moïse et Élie, ces deux grands hommes de Dieu de l'ancienne économie : L'un et l'autre ont eu à souffrir, craignant pour leur vie. Comme le Pharaon « chercha à tuer Moïse » (Ex. 2:15), Jézabel forma le projet de mettre à mort Élie (1 Rois 19:2).

L'Ancien Testament nous donne le récit des faits, le Nouveau y ajoute quelques commentaires, les éclairant d'un jour particulier ; c'est pourquoi il convient de méditer Actes 7 et Hébreux 11, après avoir lu Exode 2. Dieu avait préparé Moïse en lui faisant passer d'abord quarante années en Égypte ; c'était nécessaire à la formation de l'homme de Dieu. La grandeur de l'Égypte, ses richesses et ses honneurs, Moïse a rejeté tout cela parce que son cœur était avec le peuple de Dieu : « Moïse, étant devenu grand, sortit vers ses frères » (Ex. 2:11). Hébreux 11 nous dit : « Par la foi, Moïse, étant devenu grand, refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ; car il regardait à la rémunération » (v. 24-26). Actes 7 : « Et Moïse fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens ; et il était puissant dans ses paroles et dans ses actions. Mais quand il fut parvenu à l'âge de quarante ans, il lui vint au cœur de visiter ses frères, les fils d'Israël » (v. 22 et 23). En figure, c'est l'abaissement volontaire du Seigneur. Que vit Moïse, sortant « vers ses frères » ? « Il vit, leurs fardeaux » (Ex. 2:11). Il aurait pu dire alors : je suis grandement privilégié d'avoir échappé à semblable condition, Dieu est bon de m'avoir mis à l'abri ! — et ensuite, regagner le palais du Pharaon. C'eût été pur égoïsme ! Il aurait pu dire aussi : je

vais intervenir auprès du Pharaon pour faire alléger les fardeaux du peuple. Mais alors, en admettant que sa requête eût été accueillie, d'où serait venue la délivrance ? Du Pharaon et de Moïse et non pas de Dieu par le moyen de Moïse. D'autre part, le résultat eût été celui-ci : le peuple serait resté en Égypte, dans une condition meilleure peut-être mais pourtant toujours en Égypte, sous le joug du Pharaon, alors que l'Éternel avait une tout autre pensée à son égard. De même pour la délivrance d'une âme, ou de ceux qui traversent la détresse : les moyens humains n'atteignent jamais le but que Dieu se propose.

Que voit Moïse en second lieu ? « Il vit un homme égyptien qui frappait un Hébreu d'entre ses frères ». L'Esprit de Dieu souligne ce qu'était cet Hébreu : l'un de ses frères ! Dès lors, aucune hésitation : il s'associe à ses frères. Il « choisit », nous dit Hébreux 11. Heureux choix de la foi ! En un instant, il a mis en balance, d'une part, les richesses de l'Égypte et, d'autre part, l'opprobre du Christ — les délices du péché et l'affliction avec le peuple de Dieu. Et, avec fermeté, il « choisit » l'affliction avec « ses frères » — ils sont « le peuple de Dieu » — et l'opprobre, mais c'est « l'opprobre du Christ ».

Tel est le point de départ du service de Moïse parmi « ses frères ». Et pourtant, le moment n'était pas encore venu où Dieu pouvait l'appeler à un tel privilège. Au lieu d'attendre cet appel, Moïse était parti selon l'impulsion de son cœur, de telle sorte qu'il va faire l'expérience de ce que peuvent être les conséquences d'une activité, excellente en soi peut-être, ayant à sa source les plus louables intentions, mais qui n'a pas l'autorité d'une pleine obéissance à un ordre de Dieu. « Il regarda çà et là », témoignant ainsi d'une certaine crainte, que n'a pas celui qui a conscience d'être envoyé par Dieu et qui, dans une entière confiance, peut aller droit son chemin, assuré d'un secours qui ne lui fera pas défaut. C'est parce qu'il « vit qu'il n'y avait personne » que Moïse « frappa l'Égyptien », le cachant ensuite dans le sable ; ce n'était pas parce que Dieu lui avait commandé de le faire. Actes 7 nous, dit : « Il croyait que ses frères comprendraient que Dieu leur donnerait la délivrance par sa main » (v. 25) ; il avait bien le sentiment d'être le libérateur du peuple, mais il s'était mis en route, emporté par les généreuses impulsions de son cœur, sans attendre que Dieu lui dise d'aller. Actes 7 ajoute — c'est la fin du vers. 25 — : « mais ils ne le comprirent point ». Comment Moïse eut-il le sentiment que ses frères n'avaient pas compris ? « Et il sortit le second jour ; et voici, deux hommes hébreux se querellaient. Et il dit au coupable : Pourquoi frappes-tu ton compagnon ? » (Ex. 2:13, 14 ; cf. Actes 7:26-28). Combien il est douloureux de voir deux frères se quereller ! Une commune détresse unit généralement les hommes qui en sont les victimes : ils associent leurs efforts pour en atténuer les effets, car on fraternise dans un malheur afin de le rendre plus supportable à chacun. Et voilà que parmi le peuple de Dieu dans la souffrance, deux frères se querellent, se donnant ainsi en spectacle aux Égyptiens et repoussant celui qui voudrait les ramener à la paix : « Vous êtes frères ; pourquoi vous faites-vous tort l'un à l'autre ? ». Et quel est celui des deux qui le repousse ? Le « coupable » (Ex. 2:13), « celui qui faisait tort à son prochain » (Actes 7:27). C'est encore celui-là qui dit à Moïse : « Qui t'a établi chef et juge sur nous ? Veux-tu me tuer, toi, comme tu tuas hier l'Égyptien ? »

Moïse est donc, d'une part, coupable d'un meurtre qui le rend passible du jugement du Pharaon et d'autre part, repoussé par ses frères. Que fait-il ? Il « eut peur » et il « s'enfuit » (Ex. 2:14, 15). S'il avait agi envoyé par Dieu et dirigé par Lui, il n'aurait pas eu peur : plus tard, il ne craindra pas la colère du roi : « *Par la foi*, il quitta l'Égypte, ne craignant pas la colère du roi, car il tint ferme, comme voyant celui qui est invisible » (Hébreux 11:27). Moïse avait agi selon sa propre volonté ; pour être un homme de Dieu, il faut que la propre volonté soit brisée. Ce sera, pour Moïse, l'objet de l'école de Madian. Quarante années en Égypte, à la cour du Pharaon, l'avaient amené à faire l'heureux choix de Hébreux 11:25 ; quarante années à Madian briseront chez lui toute volonté propre et feront de lui l'homme de Dieu que l'Éternel pourra alors envoyer vers son peuple (Ex. 3) pour y remplir, durant quarante années, un si grand ministère.



Quel contraste entre Exode 2:14, 15 et 4:19-20, entre la fuite coupable, la peur, résultat de la confiance de Moïse en lui-même, et son retour en Égypte, après les quarante années passées à Madian ! Il revient faible, petit à ses propres yeux, mais revêtu de la puissance de Dieu, ayant « la verge de Dieu dans sa main ». C'est le résultat du travail accompli pendant ces quarante années, années de formation de l'homme de Dieu. Il est très remarquable que ce soit précisément, des trois périodes de quarante ans qui constituent la vie de Moïse, celle dont les Écritures nous parlent le moins : la discipline de Madian, l'école de Dieu, c'est quelque chose qu'il faut apprendre chacun pour soi-même. Il convient que chacun fasse ses propres expériences dans ce travail de formation de l'homme de Dieu.

Ce n'est pas au début de son ministère qu'Élie fut persécuté et eut peur pour sa vie, fuyant devant Jézabel comme Moïse avait fui devant le Pharaon, c'est tout à la fin. Pour Moïse, c'était avant même de commencer son service ; pour Élie, cela en marquait la fin. Après avoir été à la rencontre d'Achab, après avoir tenu tête à huit cent cinquante faux prophètes sur le Carmel, en ayant triomphé et les ayant mis à mort, Élie « se leva, et s'en alla pour sa vie » parce que la femme Jézabel avait parlé de le faire mourir ! Il était alors, moralement, « devant Jézabel » et non plus « devant l'Éternel », et la chose est si juste qu'il devra marcher quarante jours et quarante nuits pour se retrouver devant son Dieu, à Horeb, dans la caverne.

S'en allant « pour sa vie », Élie va jusqu'au désert et là, complètement découragé, il dit : « C'est assez ! maintenant, Éternel, prends mon âme »... Il s'en allait pour sauver sa vie et, assis sous le genêt, il demande la mort ! Quelle inconséquence ! Et pourquoi demande-t-il la mort ? « Car je ne suis pas meilleur que mes pères » (1 Rois 19:4). Comme Moïse, bien que les circonstances ne soient pas exactement les mêmes, Élie s'enfuit au désert, ayant peur. Ni l'un ni l'autre n'y allait conduit par l'Éternel, chez l'un et chez l'autre la propre volonté était seule en activité et l'un et l'autre avaient de salutaires leçons à y apprendre.

Élie avait dispensé de la nourriture à d'autres dans des jours de famine, il avait été manifesté comme un homme de Dieu, apportant et la grâce et la vérité ; au désert, il est dépouillé de tout, sauf de lui-même, et sans ressources ! Dieu a compassion de lui, Il lui donne la nourriture dont il a besoin pour marcher et sans laquelle il n'aurait pu arriver à Horeb, la montagne de Dieu. Là, il entre dans la caverne, sans doute au lieu où l'Éternel avait autrefois, dans des circonstances toutes différentes, caché Moïse. Moïse, alors, intercédait pour le peuple ; ici, Élie parle contre le peuple ! Lui qui avait manifesté, en faveur de ce peuple, un amour « en connaissance et toute intelligence », selon l'expression de Philippiens 1:9. Dieu fait passer devant lui les diverses manifestations de sa puissance et de ses jugements ; Élie les connaissait bien : vent d'orage qui avait précédé la pluie (18:45), feu du ciel (18:38), et ces mêmes phénomènes s'étaient jadis produits sur cette montagne, alors que l'Éternel donnait la loi à Moïse (Ex. 19). Mais quelle leçon pour Élie ! L'Éternel n'était ni dans le vent, ni dans le tremblement de terre, ni dans le feu. Toute la vie du plus grand des prophètes, de cet homme de Dieu si remarquable, qui occupe avec Moïse une place éminente, aurait pu s'écouler sans qu'il eût réellement connu Dieu, le Dieu de grâce ! La voix « douce, subtile », chose nouvelle pour lui, dépassait tout ce qu'il avait expérimenté jusqu'alors et, le visage enveloppé dans son manteau de prophète, il se tient à l'entrée de la caverne (Moïse aussi « cacha son visage, car il craignait de regarder vers Dieu » [Exode 3:6] et c'était aussi « à la montagne de Dieu, à Horeb ». Sinaï représente la loi, Horeb la montagne où Dieu se manifeste en grâce ; et c'est bien sous ce caractère qu'Il se manifeste et à Moïse et à Élie, dans ces deux scènes).

L'Éternel pose alors à Élie la même question que celle qu'il lui avait déjà posée : « Que fais-tu ici, Élie ? » (1 Rois 19:13 ; cf. v. 9). Et Élie fait encore la même réponse. Ce qu'il vient de voir et d'entendre ne lui a, au fond, rien appris ni de lui-même ni de Dieu et il a toujours la même pensée à l'égard du peuple ! Devant le Dieu de grâce, il se fait toujours l'accusateur du peuple et plaide pour le jugement.

Eh bien, c'est Élie lui-même qui est chargé d'oindre Hazaël, Jéhu et Élisée, pour être respectivement roi sur la Syrie, roi sur Israël et prophète à sa place. Mais au lieu d'aller oindre Hazaël et Jéhu, Élie va d'abord trouver Élisée et jette sur lui son manteau de prophète ; s'effaçant entièrement, il lui laisse le soin de remplir la première partie de la mission qui lui avait été confiée. Il a maintenant compris ce qu'est la grâce de Dieu et il se sent un objet de grâce à tel point qu'il ne peut oindre lui-même Hazaël et Jéhu, les rois qui doivent être les instruments de Dieu pour le châtiment de son peuple infidèle.

En apparence, la carrière de l'homme de Dieu est brisée, mais en réalité c'est une autre phase de l'histoire d'Élie qui s'ouvre. La première, quelque brillante qu'elle ait été à bien des égards, a abouti au genêt du désert et à la caverne d'Horeb ; la seconde aura son couronnement dans le tourbillon au sein duquel Élie sera enlevé aux cieux. La première a été marquée par la puissance du prophète, la deuxième par l'humiliation d'Élie. Élie a jeté son manteau sur Élisée, non pour l'attirer après lui (1 Rois 19:20), mais pour qu'il soit prophète à sa place ; il manifeste alors ce qu'il n'avait pas montré en sortant de la caverne : humilité, jugement de soi-même, appréciation de la grâce. Dieu est pleinement glorifié par la conduite d'Élie, de sorte qu'il peut l'enlever aux cieux de la manière si remarquable qui nous est décrite en 2 Rois 2.

Par-dessus tous ceux dont nous avons parlé, il en est un que l'Écriture nous présente avec ce même titre d'homme de Dieu, dans le chapitre 13 du Livre des Juges. La femme de Manoah disait à son mari : « Un homme de Dieu est venu vers moi » (Juges 13:6). Il a la parfaite connaissance de toutes choses, annonce à la femme la naissance d'un fils et lui enseigne ce qu'elle doit faire dès avant cette naissance ; et il répète les mêmes paroles à Manoah quand il vient vers lui. Puis, n'acceptant rien de celui qui voulait le retenir et lui apprêter un chevreau, il déclare : « Si tu fais un holocauste, tu l'offriras à l'Éternel ». Tout ce qu'il fait est pour son Dieu, pour sa gloire et il désire qu'à Lui seul soient la reconnaissance et l'hommage. Qui est cet homme de Dieu qui n'avait pas dit son nom, ce nom que Manoah voulait pourtant connaître et dont il demande la révélation ? « Et l'Ange de l'Éternel lui dit : Pourquoi demandes-tu mon nom ? Il est merveilleux ». Merveilleux, en effet, tel Il a été dans ce monde, Celui qui a parfaitement révélé Dieu !

« Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). En vérité, Manoah pouvait dire : « nous avons vu Dieu ».

Puissions-nous fixer les yeux sur Lui, être rendus capables de manifester quelques-uns de ses caractères, afin que nous soyons dans ce monde, en une mesure au moins, des hommes de Dieu accomplis et parfaitement accomplis pour toute bonne œuvre » !

## À propos du lieu du rassemblement

ME 1971 p.147-155

Nous désirons présenter quelques remarques, tirées de l'Écriture, à propos du lieu du rassemblement, sujet déjà abordé dans deux précédents articles (ME 1960 p. 67 et 1964 p. 113).

Durant son passage ici-bas, le Seigneur s'est adressé aux disciples ou aux foules qui le suivaient, alors qu'il se trouvait en des lieux très divers, parfois sur la montagne, ou près de la mer, ou encore dans une nacelle (Matt. 5:1 ; 13:1 ; Luc 5:3) ; il a enseigné dans les synagogues ou dans les maisons, dans celle de Marthe et dans celle de Simon le pharisien, dans d'autres encore (Matt. 9:35 ; 12:9 ; 8:14 ; Luc 10:38 ; 7:36). Il ne semble pas qu'il l'ait jamais fait dans un lieu spécial de rassemblement avant le jour où il a « fort désiré » manger avec ses disciples une dernière pâque (Luc 22:7 à 15). D'après le texte de Matthieu, nous sommes fondés à penser que ce n'est pas chez un étranger mais dans une maison amie que le Seigneur a voulu se trouver pour cela : « Allez à la ville *auprès d'un tel*, et dites-lui : *Le maître* dit : Mon temps est proche ; je ferai la pâque *chez toi* avec mes disciples » (Matt. 26:18). Cet homme, bien connu du Seigneur quoique son nom ne soit pas donné, a eu l'inestimable privilège de recevoir dans sa maison — « chez toi » — le Seigneur et ses disciples ; c'est dans sa maison qu'a été célébrée la dernière pâque et institué le mémorial que le Seigneur a voulu nous laisser pour le temps de son absence. Quelle faveur lui a été ainsi accordée !

Après sa résurrection, le Seigneur, accomplissant la parole prophétique du Psaume 22 (v. 22), est venu au milieu des siens rassemblés. La Parole ne nous dit pas dans quelle maison eurent lieu les deux rassemblements, à huit jours d'intervalle (Jean 20:19, 26). Peut-être dans la même salle que celle où le Seigneur avait réuni ses disciples en vue de la dernière pâque ; rien ne permet cependant de l'affirmer ; mais c'était en tout cas dans une maison amie où les disciples n'avaient pas à redouter une quelconque manifestation de haine de la part des Juifs. Pour en être préservés ils tinrent d'ailleurs les portes fermées, le fait est signalé à l'occasion de chacun des deux rassemblements. C'est à l'écart du monde, séparés du monde religieux -- les Juifs étaient alors le peuple religieux, très attaché aux formes de la loi, respectueux de ses règles et de ses traditions, esclave de la lettre — que, dans tous les temps, les fidèles sont appelés à se rassembler. Ce rassemblement, dans la tranquillité et la séparation tout à la fois, est marqué de différents caractères. D'abord, la présence du Seigneur effective et réalisée : « Jésus vint, et se tint au milieu d'eux » ; ensuite, la paix qui découle d'une telle présence : « Et il leur dit : Paix vous soit ! » ; puis, le témoignage des souffrances endurées pour nous à la croix : « Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté » ; enfin, la joie qui remplit les cœurs : « Les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur ». Par dessus tout, savourons la réalité de la présence du Seigneur dans le rassemblement de nous-mêmes et ne perdons jamais de vue que si nous avons le privilège de nous réunir comme expression de l'assemblée, il a fallu pour cela les souffrances et la mort de Christ. Que cette pensée nous pénètre profondément chaque fois que nous venons dans le lieu du rassemblement et durant toute la réunion ! Par la foi, contemplons « ses mains et son côté ». D'autre part, lorsque réunis autour du Seigneur nous ne goûtons ni paix ni joie, c'est parce qu'il y a dans l'assemblée, ou peut-être, et plus probablement, en nous-mêmes, quelque chose qui doit être jugé et réglé devant le Seigneur. Si l'assemblée est en ordre, s'il n'y a rien en nous qui puisse constituer un obstacle à la bénédiction, nous éprouverons qu'il y a toujours paix et joie dans le rassemblement des deux ou trois autour du Seigneur.

Actes 1 nous présente les disciples à nouveau assemblés : « Et étant assemblé avec eux, il leur commanda... Eux donc étant assemblés, l'interrogèrent... » (v. 4, 6). Notons ici deux autres caractères du rassemblement : toute autorité y appartient au Seigneur et à Lui seul ; d'autre part, il se plaît à y instruire et enseigner les siens. La Parole, là encore, ne nous dit pas dans quel lieu le Seigneur s'assembla avec ses disciples ; les versets 9 et 10, le verset 12 nous permettent cependant de penser

que ce rassemblement eut lieu dehors, à la montagne des Oliviers. C'est de là que les disciples « s'en retournèrent à Jérusalem » et « montèrent dans la chambre haute » (v. 12:13). Cette « chambre haute » était-elle la « grande chambre garnie » — « chambre à l'étage supérieur », nous dit la note en bas de page, dans nos Bibles — dont nous parlent Marc 14:15 et Luc 22:12 ? La chose est possible, pas du tout certaine cependant. Quoi qu'il en soit, ce passage précise que dans la chambre haute « demeuraient » les onze apôtres — c'était donc toujours une maison amie — et il nous donne aussi une autre indication relative au rassemblement : dans ce lieu, « tous... persévéraient d'un commun accord dans la prière.. » (v. 14). Le lieu du rassemblement est une maison de prières, de prières montant vers Dieu « d'un commun accord ».

« Et en ces jours-là, Pierre se levant au milieu des disciples » (Actes 1:15). C'est probablement dans la « chambre haute » que Pierre prononça le premier des sept discours qui nous sont rapportés dans le livre des Actes (1:15 à 22 ; 2:14 à 36 ; 3:12 à 26 ; 4:8 à 12 ; 5:29 à 32 ; 10:34 à 43 ; 15:7 à 11

C'est peut-être aussi dans la chambre haute que, le jour de la Pentecôte, les disciples se trouvèrent réunis « tous ensemble dans un même lieu » (Actes 2:1 à 4). Le Saint Esprit descendit alors sur la terre comme Personne divine, « et il remplit toute la maison où ils étaient assis ». Le lieu du rassemblement, c'est un lieu dans lequel il n'y a place que pour l'activité de l'Esprit Saint. Le Saint Esprit opère le jugement du mal — il apparaît sous forme de « langues divisées, comme de feu » — afin que, dans l'Assemblée et en chaque croyant, il n'y ait rien qui soit incompatible avec la présence de Dieu, du Dieu saint dont l'Assemblée est l'habitation par l'Esprit. Et comme le Saint Esprit « remplit toute la maison », il « remplit » aussi tous ceux qui s'y trouvent : « et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint ». C'est alors seulement qu'ils « commencèrent à parler » : pour pouvoir ouvrir la bouche dans le lieu du rassemblement, il faut être conduit et dirigé par le Saint Esprit.

Dans ces premiers jours de l'histoire de l'Assemblée sur la terre, « tous les croyants étaient en un même lieu » et il est ajouté qu'ils « rompaient le pain dans leurs maisons » (Actes 2:44, 46). Peu après, lorsque Pierre et Jean furent relâchés, il nous est dit qu'ils « vinrent vers *les leurs* » et là, ensemble, « ils élevèrent d'un commun accord leur voix à Dieu » ; tandis qu'ils priaient, « le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé » (Actes 4:23, 24 et 31). Enfin, après que Pierre eut été délivré par l'ange du Seigneur, « il se rendit à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés et priaient » (Actes 12:12).

Ainsi donc, tout au début du christianisme, nous voyons les croyants réunis soit dans un lieu qui n'est pas spécifié, soit — et c'est généralement le cas — dans la maison de l'un d'entre eux. Dans la suite, lorsque des assemblées furent formées en diverses localités, il nous est dit à plusieurs reprises que l'assemblée se réunissait chez un frère.

Aquilas et Priscilla sa femme ont eu l'inestimable privilège de loger l'assemblée dans leur maison, d'abord l'assemblée d'Éphèse et ensuite celle de Rome (pour Éphèse, voir Actes 18:18, 19 et 1 Cor. 16:19 — l'apôtre Paul était à Éphèse lorsqu'il a écrit la 1<sup>o</sup> épître aux Corinthiens : 1 Cor. 16:8 — pour Rome, voir Rom. 16:3 à 5). — Gaius fut l'hôte de l'apôtre Paul et « de toute l'assemblée » (Rom. 16:23), c'est-à-dire de l'assemblée de Corinthe, l'épître aux Romains ayant été écrite par l'apôtre Paul alors qu'il était à Corinthe (comparer Rom. 16:23 et 1 Cor. 1:14). — L'assemblée de Colosses se réunissait dans la maison de Philémon (cf. Philémon 2 — Onésime, au sujet duquel l'apôtre écrit son épître à Philémon, était de Colosses : Col. 4:9). — Nymphas avait lui aussi le privilège de recevoir l'assemblée dans sa maison ; c'était, pour autant que nous pouvons le comprendre d'après Colossiens 4:15, l'assemblée de Laodicée.

Ainsi, semble-t-il, cinq assemblées — Éphèse, Rome, Corinthe, Colosses et Laodicée — se réunissaient dans la maison d'un frère et il ne nous est dit nulle part qu'il en fût autrement pour les autres assemblées.

Comme nous sommes loin de tous les « lieux de culte » dont se glorifie la chrétienté ! Soyons gardés des tendances susceptibles de nous conduire à une plus ou moins grande conformité au monde religieux qui a ses églises, ses temples, ses chapelles, avec leur pompe et leurs ornements ! Nous nous tromperions si nous disions, ou même si nous pensions sans oser le dire : pour qu'il y ait un témoignage collectif dans une localité, il faut en premier lieu une salle de réunions. N'a-t-on pas, en certains cas, assimilé l'assemblée au local de réunion : dans telle circonstance où, par fidélité au Seigneur il convenait de se séparer d'un ensemble ne portant plus le caractère de l'Assemblée, n'en est-il pas qui ont refusé d'envisager l'abandon du local parce qu'ils pensaient que, ce faisant, ils abandonnaient en même temps le terrain de l'Assemblée de Dieu ?

Certes, nous n'ignorons pas qu'aujourd'hui, surtout dans les grandes villes, les conditions d'existence sont telles qu'il serait difficile sinon impossible de loger l'assemblée dans la maison d'un frère, sauf peut-être — et encore pas toujours — si elle était peu nombreuse. Cela nous met donc dans l'obligation, la plupart du temps, de rechercher un local de réunions pour l'assemblée, chose qui devient d'ailleurs de plus en plus compliquée car il est manifeste que l'assemblée, qui n'a jamais été aimée dans ce monde (cf. Actes 28:22), est de nos jours généralement indésirable. Nous pouvons en conclure que nos conditions de vie sont devenues tellement artificielles, tellement éloignées de la simplicité qui marquait l'existence des croyants du commencement, que nous sommes placés en fait, sauf quelques heureux cas particuliers, dans l'impossibilité de nous réunir, comme le faisaient les assemblées dont nous avons parlé, dans la maison d'un frère. Nous éprouverions de la bénédiction si au moins nous sentions cet état de choses, ne considérant pas comme normal ce qui ne l'est probablement pas et comme anormal ou exceptionnel ce qui correspond aux conditions dans lesquelles se trouvaient les croyants des premiers jours de l'Église. Et peut-être, en certains cas, Dieu, voyant l'exercice, entendant la prière, pourrait-il permettre que les siens aient la possibilité de se réunir en assemblée dans le cadre intime de la maison de l'un d'entre eux. Rien ne lui est impossible !

Sans doute, répétons-le, les circonstances locales sont telles que parfois le recours à une salle de réunions soit nécessaire et que ce soit le chemin que montre le Seigneur en réponse aux prières des frères et de l'assemblée. Mais quel privilège pour une assemblée locale que de pouvoir, lorsque le Seigneur le permet, se réunir dans la maison d'un frère et quelle faveur inestimable pour un croyant que de loger l'assemblée dans sa maison ! Il faut certainement du dévouement pour le Seigneur et pour l'assemblée, mais quelle riche bénédiction Dieu répandra sur la maison qui reçoit l'assemblée ! N'en avons-nous pas une illustration dans l'Ancien Testament ? L'arche du témoignage, signe de la présence de l'Éternel au milieu de son peuple, fut trois mois dans la maison d'Obed-Edom, « et l'Éternel bénit la maison d'Obed-Edom et tout ce qui lui appartenait » (1 Chron. 13:14). La suite de ce premier livre des Chroniques nous dit quelque chose de cette bénédiction. Obed-Edom eut lui-même le privilège d'être portier pour le tabernacle et, pour l'arche, chanteur (1 Chron. 15:18 et 24, 21 et 16:5) et ensuite, de « faire le service devant l'arche continuellement, selon l'œuvre de chaque jour » (1 Chron. 16:37, 38) ; mais encore, la bénédiction s'étendit à ses huit fils — ils sont parmi les portiers (1 Chron. 26:4, 5) — et aux fils de ses fils, dont il est dit qu'ils furent des « hommes forts et vaillants... vaillants et forts pour le service, soixante-deux, d'Obed-Edom » (1 Chron. 26:6, 8). Quelle joie pour un croyant fidèle de voir ainsi la bénédiction de Dieu reposer sur ses enfants et sur ses petits-enfants ! Obed-Edom a connu une telle joie pour avoir abrité dans sa maison l'arche dans laquelle était conservé le témoignage !

Sans aucun doute, aujourd'hui encore, un croyant connaîtrait de riches bénédictions, pour lui-même et pour les siens, si, en ayant aussi la possibilité, il avait à cœur de loger l'assemblée dans sa maison. Et, revenant dans une certaine mesure à la simplicité première, l'assemblée retrouverait des conditions permettant des relations fraternelles plus intimes, plus étroites, plus heureuses, en même temps que la faveur de Dieu dispensée plus richement, cette faveur qui repose toujours sur ceux qui, se laissant diriger par l'Écriture, trouvent leur bonheur à obéir.



## Accusations injustes

ME 1945 p. 153

Il nous arrive parfois d'être l'objet d'accusations injustes. Nous savons, pour l'avoir expérimenté chacun, combien elles nous révoltent et quelle énergie nous déployons pour nous justifier — peut-être même, pour essayer de nous venger de ceux qui nous ont accusés à tort. Agir ainsi n'est pas selon Dieu ; c'est la manifestation de la chair qui est toujours en nous et toujours prête à se montrer.

Là comme en toutes choses, la Parole nous exhorte à considérer et à imiter le parfait Modèle : « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces, « lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude » ; qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (1 Pierre 2:21-23). Combien de fois pourtant a-t-il été injustement accusé, durant les jours de sa chair ! « Lui qui n'a pas commis de péché », nous le voyons accusé par les Juifs d'être un malfaiteur (Jean 18:29, 30). Mais Il n'ouvre pas la bouche pour se défendre, Il « se remettait à Celui qui juge justement » — et, loin d'exercer aucune vengeance contre ses accusateurs, Il dira — alors qu'Il a été mis au rang des iniques, placé sur une croix entre deux brigands : « Père, pardonne-leur. .. » (Luc 23:33, 34). Divin Modèle ! Puisse-nous l'imiter quelque peu, réalisant l'exhortation du « doux psalmiste d'Israël » : « Remets ta voix sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui... Laisse la colère et abandonne le courroux » (Ps. 37:5-8). Si quelqu'un nous a accusés à tort, Dieu ne le sait-Il pas et ne saura-t-Il pas intervenir au moment convenable, avec une sagesse parfaite ? Laissons donc la colère, abandonnons le courroux et attendons-nous à Lui seul.

Dieu permet les accusations injustes pour nous apprendre à manifester quelques caractères de Christ souffrant pour la justice. Cependant, quand nous sommes accusés à tort, c'est bien souvent en raison de notre infidélité que nous avons à passer par la souffrance. Quelques portions des Écritures nous donneront à cet égard un utile enseignement.

D'abord 2 Sam. 16:5-14. « Le roi David vint jusqu'à Bakhurim ». S'il est écrit « le roi David » c'est bien parce que l'Esprit de Dieu veut attirer notre attention sur le fait qu'il était roi, bien que s'enfuyant de devant Absalom son fils. Tandis que sa place était sur le trône, il était pourchassé par un homme de la maison de Saül qui le maudissait et jetait des pierres contre lui. On pourrait dire : était-ce juste ? Mais encore, Shimhi l'accusait d'être un homme de sang : « L'Éternel a fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, à la place duquel tu as régné... » (v. 8). Quelle épreuve pour David ! Avait-il désiré monter sur le trône à la place de Saül ? Avait-il versé le sang pour s'emparer du royaume ? Était-il coupable de la mort de Saül et de ses fils ? Non, « David avait fait ce qui est droit aux yeux de l'Éternel, et ne s'était détourné de rien de ce qu'il lui avait commandé, tous les jours de sa vie... » (1 Rois 15:5).

Lorsque nous sommes injustement accusés, la pensée du cœur naturel est la vengeance. C'est celle qui était dans le cœur d'Abishaï (2 Samuel 16:9). Mais toute autre est celle de David : il accepte les circonstances par lesquelles il passe comme permises par Dieu, bien davantage, commandées par lui. Il sait déjà ce qu'exprimera plus tard le prophète Jérémie : « Qui est-ce qui dit une chose, et elle arrive, quand le Seigneur ne l'a point commandée ? N'est-ce pas de la bouche du Très-haut que viennent les maux et les biens ? Pourquoi un homme vivant se plaindrait-il, un homme, à cause de la peine de ses péchés ? » (Lam. de Jér. 3:37-39). Aussi, il ne permet pas à Abishaï d'exercer la vengeance ; il lui dit au contraire : « Oui, qu'il maudisse ; car l'Éternel lui a dit : Maudis David ! » (2 Sam. 16:10). Or, l'Éternel ne le lui avait pas dit ; 2 Sam. 19:16-20 nous permet de le penser. Mais David savait quelque peu ce qu'il était, ce qu'il avait fait et ce qu'il méritait. Il savait aussi que s'il

avait à traverser cette épreuve, c'est qu'elle était envoyée par Dieu et, par conséquent, nécessaire pour son bien. Mais encore, si sur un point il était injustement accusé, n'y avait-il pas certaines choses desquelles il n'était pas accusé et dont il était cependant coupable ? N'était-ce pas Dieu qui l'avait permis, et même commandé, pour que sa conscience soit exercée, de telle façon qu'il soit amené à un profond jugement de lui-même ? Non, il n'avait pas été un homme de sang pour prendre possession du royaume, mais ne l'avait-il pas été lorsqu'il avait cherché à effacer la trace de son péché, après qu'il s'était emparé de la femme d'Urie ? Le verset 5 de 1 Rois 15, déjà cité, se termine ainsi : « ... excepté dans l'affaire d'Urie, le Héthien ». Sans doute Shimhi l'ignorait-il, mais Dieu ne le savait-il pas ?

David accepte donc les circonstances par lesquelles il passe comme venant de Dieu et, confiant en Sa bonté malgré tout, il ajoute : « Peut-être l'Éternel regardera mon affliction, et l'Éternel me rendra le bien pour la malédiction qui tombe aujourd'hui sur moi » (2 Sam. 16:12). Il a l'assurance que le cœur de Dieu est un cœur d'amour et qu'Il voudra faire tourner en bien la malédiction qui pèse aujourd'hui sur lui, et qu'il reconnaît mériter bien qu'injustement accusé. S'étant ainsi jugé dans sa conscience, il continue son chemin paisiblement, bien que l'épreuve se prolonge encore, car Shimhi le maudissait toujours et lançait des pierres contre lui (v. 13). Nous pourrions aussi aller en paix, si dans des circonstances semblables nous savons agir comme le fit David.

Lisons maintenant Genèse 42 et 44. Les frères de Joseph sont injustement accusés d'être des espions (42:9). Certes, ce n'était pas « pour voir les lieux ouverts du pays » qu'ils étaient venus, mais « pour acheter du blé... car la famine était dans le pays de Canaan » (v. 5). Ils sont donc accusés à tort et cette accusation les amène à souffrir « sous garde pendant trois jours » (v. 17). Mais quel exercice de conscience elle produira en eux ! Le troisième jour ils diront : « Certainement nous sommes coupables .. » (v. 21). Coupables d'être des espions ? Non, « ... à l'égard de notre frère ; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté ; *c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous* » (v. 21). Voilà la véritable cause de leur détresse ! Ce n'est pas l'accusation injuste dont ils ont été les objets. Mais cette accusation a été le moyen employé par Dieu pour réveiller leur conscience endurcie, pour les conduire à discerner le mal caché qui était encore.

Plus tard, ils seront encore injustement accusés : ce n'est aucun d'entre eux qui a mis la coupe dans le sac de Benjamin. Mais leur conscience est atteinte, et cette fois de façon décisive. Ah ! il n'est pas question d'essayer de se justifier, bien qu'ils soient accusés à tort : « Comment parlerons-nous et comment nous justifierons-nous ? » Ils sont en présence de celui qui sait tout, aux yeux duquel toutes choses sont nues et découvertes : « Quelle action avez-vous faite ? Ne savez-vous pas qu'un homme tel que moi sait deviner ? » Ils n'ont plus qu'à confesser leur péché, déclarant « *Dieu* a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:15, 16). C'est Dieu lui-même qui avait trouvé leur iniquité ; ils en avaient le sentiment et avaient été amenés là par le moyen d'une accusation à l'égard de laquelle ils n'étaient pas coupables. C'est alors seulement, leur péché ayant été entièrement confessé, que Joseph pourra se faire connaître à eux : il pleure devant eux et s'écrie : « Je suis Joseph » (45:1-3). Il avait pleuré dans sa chambre après avoir revu Benjamin (43:30), mais ses affections ne se manifestèrent devant ses frères qu'après qu'ils eurent dit : « Comment parlerons-nous et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs ». Il fallait pour cela une accusation injuste ! S'ils avaient été directement accusés d'avoir vendu leur frère, le travail de conscience qui devait être opéré en eux n'aurait pu être accompli, ou révélé. Il fallait que fût manifesté s'ils étaient, comme autrefois, insensibles à la douleur d'un père et aux pleurs d'un frère ou si, au contraire, une oeuvre avait été produite dans leur conscience et leur cœur. C'est une accusation injuste qui la mettra en évidence.

Que Dieu nous garde, lorsque nous sommes injustement accusés, des pensées et des actions auxquelles nous conduirait le cœur naturel ! Qu'Il nous accorde de savoir considérer ces accusations



comme une discipline de sa part : ne pas y voir Sa main serait la mépriser (Héb. 12:5). Qu'au contraire, « exercés par elle » (Héb. 12:12), nous soyons conduits à un profond jugement de nous-mêmes devant Lui, confessant tout ce dont nous sommes réellement coupables bien que n'en ayant pas été accusés. Qu'il nous donne enfin, si nous sommes appelés à souffrir pour la justice, de manifester quelques-uns des caractères de Celui qui nous a laissé un modèle afin que nous suivions ses traces !

## Médisance et Faux Bruits

ME 1972 p.32

Il est un mal dont nous ne soupçonnons généralement pas la gravité et qui pourtant est à l'origine de situations difficiles, pour ne pas dire plus, en bien des assemblées : semant la division dans les esprits et dans les cœurs, il est générateur de troubles et de discordes. Nous voulons parler de la médisance et de la propagation de faux bruits.

Dieu veuille que le rappel de quelques passages de l'Écriture soit pour nous une utile mise en garde à ce sujet et nous incite, comme nous y sommes exhortés, à « rejeter... toutes médisances » et à ne pas « faillir en paroles » (1 Pierre 2:1 ; Jacques 3:2).

Déjà sous le régime de la loi, des exhortations précises étaient adressées au peuple de Dieu relativement à ces deux points : « Tu ne feras pas courir de faux bruits » et « Tu n'iras point çà et là médisant parmi ton peuple » (Ex. 23:1 ; Lévit. 19:16). Bien que nous soyons aujourd'hui sous la grâce, ces injonctions n'en conservent pas moins toute leur valeur et doivent s'imposer à nous avec toute leur divine autorité. — Faire courir de faux bruits, c'est rapporter des faits de la véracité desquels nous ne sommes pas certains, ou dont nous savons plus ou moins qu'ils ne sont pas nettement établis, ou encore — et c'est encore beaucoup plus sérieux car cela devient de la calomnie — dont nous doutons qu'ils soient exacts. Aller çà et là médisant, c'est tenir sur quelqu'un des propos malveillants, révéler ses défaillances ou même des fautes plus nettement caractérisées, sans avoir l'assurance de l'exactitude des faits et avec l'intention plus ou moins consciente de lui nuire. En médisant, a-t-on justement remarqué, l'on fait tort à trois personnes : à celui dont on médite, à celui auquel on s'adresse et enfin, à soi-même. Cela ne devrait-il pas nous amener à réfléchir sur les conséquences de la médisance, afin que nous soyons gardés de tomber dans cette faute ?

Si nous ne sommes pas pleinement assurés de l'exactitude d'un fait, nous n'avons moralement pas le droit de le rapporter. Et alors même que nous serions certains de son exactitude, nous n'avons pas non plus le droit d'en faire état si cela est susceptible de nuire à son auteur : dans des cas semblables, après en avoir fait un sujet de prières, il convient d'aller trouver l'intéressé et d'exercer à son égard un service pastoral, avec grâce et amour, recherchant par dessus tout son bien. Si nous ne nous sentons pas à même de remplir un tel service, nous pouvons au moins, en ayant déjà parlé au Seigneur, en faire part dans l'esprit qui convient à un frère spirituel, capable d'aller en sacrificateur soigner la plaie. En faire part à un tel frère et à personne d'autre !

Il peut arriver parfois que, la médisance faisant son œuvre, des frères aient été conduits à s'enquérir soigneusement, sans que leurs investigations aient permis d'apporter des preuves des faits avancés. Ces faits ne pouvant être établis, attestés par un double témoignage au moins, il deviendrait alors particulièrement grave de continuer à les colporter. La calomnie, qui consiste à rapporter des faits non prouvés, et qui doivent donc être considérés comme inexacts, est un péché extrêmement grave.

Citons, en terminant, trois passages de l'Écriture :

- Celui qui médite avait-il sa place dans la tente de l'Éternel, en sa montagne sainte ? Le Psaume 15 répond à cette question : « Éternel ! qui séjournera dans ta tente ? qui demeurera en ta montagne sainte ? Celui qui marche dans l'intégrité, et qui fait ce qui est juste, et qui parle la vérité de son cœur ; qui ne médite pas de sa langue ; qui ne fait pas de mal à son compagnon, et qui ne fait pas venir l'opprobre sur son prochain » (v. 1 à 3).
- L'apôtre, craignant qu'il n'y ait à Corinthe, entre autres choses, « des médisances, des insinuations », déclare que « s'il vient encore une fois, il n'épargnera pas » (2 Cor. 12:20 à 13:2).

- Combien aussi sont sérieuses les paroles d'Asaph dans le Psaume 50 : « Tu livres ta bouche au mal, et ta langue trame la tromperie ; tu t'assieds, tu parles contre ton frère, tu diffames le fils de ta mère : Tu as fait ces choses-là, et j'ai gardé le silence ; tu as estimé que j'étais véritablement comme toi : mais je t'en reprendrai, et je te les mettrai devant les yeux » (v. 19 à 21).

Que Dieu opère en nous, par sa Parole et son Esprit, afin de nous rendre pleinement conscients d'un danger dont la gravité nous échappe trop souvent ! Et qu'il nous donne de retenir, pour les mettre en pratique, les deux exhortations rappelées au début de ces lignes :

« Tu ne feras pas courir de faux bruits »

« Tu n'iras point çà et là médissant parmi ton peuple », comme aussi celles de 1 Pierre 2:1 à 3 : « Rejetant donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie, et toutes médisances, désirez ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui à salut, si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon ».

## MÉDITATION ET SÉPARATION

ME 1946 p. 29

Après s'être emparé de Jérusalem, Nébucadnetsar transporta à Babylone une partie des ustensiles de la maison de Dieu et demanda à Ashpenaz, chef de ses eunuques, « d'amener d'entre les fils d'Israël, et de la semence royale et d'entre les nobles, des jeunes gens en qui il n'y eût aucun défaut, et beaux de visage, et instruits en toute sagesse, et possédant des connaissances, et entendus en science, et qui fussent capables de se tenir dans le palais du roi » (Daniel 1:3, 4). C'était l'accomplissement de ce qu'Ésaïe le prophète avait annoncé au roi Ézéchias, environ un siècle auparavant (Ésaïe 39:7).

Quel allait être le sort de ces jeunes hommes, parmi lesquels se trouvaient Daniel, Hanania, Mishaël et Azaria ? En premier lieu, les lettres et la langue des Chaldéens devaient leur être enseignées. Et c'est bien ainsi qu'agit le monde à notre égard aujourd'hui encore : afin de mieux nous associer à lui, il veut nous apprendre son propre langage, nous amener à nous exprimer comme lui. Ensuite, Nébucadnetsar leur assigne, pour chaque jour, une portion fixe des mets délicats de sa table et du vin qu'il buvait. Que de choses nous sont présentées pour la nourriture de notre esprit ! L'ennemi est rusé... Ce n'est généralement pas un aliment franchement mauvais, que nous repousserions sans hésitation. C'est la plupart du temps ce qui a aussi belle apparence que « les mets délicats du roi ». Quel mal y a-t-il à se nourrir de tout cela ? Quel mal y avait-il donc à manger les mets délicats du roi de Babylone ? Mais encore, il leur donnait « le vin qu'il buvait ». Pensons à toutes les joies, à toutes les distractions que nous offre ici-bas l'ennemi de nos âmes ! Le racheté pourrait-il vraiment y trouver son bonheur ? Enfin, de nouveaux noms leur sont donnés, sans doute pour marquer l'autorité à laquelle ils étaient maintenant soumis. Tout cela tendait à effacer dans le cœur de ces jeunes gens le souvenir du seul vrai Dieu et à faire disparaître toute différence entre ceux qui faisaient partie de Son peuple et le monde au milieu duquel ils avaient à vivre : même langage, même nourriture, mêmes joies, mêmes noms. N'est-ce pas en vérité ce que l'ennemi cherche à faire aujourd'hui comme alors ? Ses desseins n'ont pas changé.

Au milieu de telles difficultés, que va faire Daniel ? Il y a là un enseignement très important pour nous, puisque l'activité de notre puissant adversaire reste la même, bien que les circonstances ne soient pas identiques. « Et Daniel arrêta *dans son cœur*. » Il prend une ferme décision qui découle de son amour pour son Dieu. C'est *intérieurement* qu'il réalise tout d'abord la séparation du monde qui l'environne. Comptant sur Dieu, il peut déclarer, comme le Psalmiste : « Ma part, ô Éternel, je l'ai dit, c'est de garder tes paroles. » « J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les ordonnances de ta justice » (Ps. 119:57 et 106).

Manger des mets délicats du roi, c'était prendre de la nourriture consacrée à de faux dieux. Par ailleurs, Daniel connaissait la loi de l'Éternel ; il avait l'habitude de lire la Parole et aussi de prier (comp. Dan. 6:10 et 1 Rois 8:48). Il savait donc que la loi établissait une distinction entre les animaux purs et les animaux impurs (Lév. 11). Sans doute, il aurait pu raisonner, nombreux sont ceux qui « raisonnent » toujours... Mais les raisonnements n'ont jamais conduit qu'à la désobéissance, ne l'oublions pas ; il aurait pu dire : sur une terre étrangère, nous ne sommes plus dans des conditions telles qu'il soit possible d'accomplir la loi ; d'autre part, il faut nous soumettre à l'autorité établie... Non. Daniel et ses trois compagnons désirent être fidèles, quoiqu'il puisse leur en coûter. La connaissance de la Parole les conduit à l'obéissance et à la séparation du mal.

Tandis que Dieu agissait en gouvernement à l'égard de son peuple captif à Babylone, Sa grâce brille cependant envers ce petit résidu fidèle. Combien c'est remarquable et encourageant pour ceux qui désirent prendre la même position aujourd'hui, alors que le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu ! Dieu leur fait trouver faveur auprès du prince des eunuques.

Pourtant, cela n'a pas pour conséquence de mettre un terme à l'exercice de leur foi : les paroles que leur adresse ce serviteur du roi sont, au contraire, de nature à les faire réfléchir sur les conséquences possibles de leur décision. L'ennemi essaie toujours de nous effrayer et de nous faire reculer sur le chemin de la fidélité. Mais la foi ne s'arrête pas aux difficultés ni même aux impossibilités, elle compte sur Dieu et elle sait qu'Il est le Tout-Puissant. Aussi Daniel, homme de foi, demeure ferme et inébranlable. Il demande, pour eux quatre, « des légumes à manger et de l'eau à boire ». C'est la nourriture dont le monde ne veut pas et qu'il méprise. Proposez à quelqu'un de le nourrir avec des légumes et de l'eau... Il sera aussi peu disposé à accepter ce que vous lui présentez, si vous l'engagez à ne lire que la Parole et les écrits qui occupent l'âme de la Parole et de Christ. Des légumes et de l'eau, c'était aussi une nourriture de prisonnier, une nourriture qui parlait d'humiliation — la seule qui pouvait convenir aux jeunes hébreux dans la position où ils se trouvaient à Babylone, s'ils voulaient prendre leur vraie place devant Dieu.

Si Dieu était intervenu en grâce, maintenant Il allait agir en puissance. « Au bout de dix jours, leurs visages avaient meilleure apparence et étaient plus gras que ceux de tous les jeunes gens qui mangeaient les mets délicats du roi » (v. 15). C'était vraiment un miracle. Mais Dieu opère en faveur de ceux qui veulent Lui être fidèles — et qui pourrait limiter Son pouvoir ?

Ainsi, une séparation complète d'avec le mal qui régnait autour d'eux avait été réalisée par ces quatre jeunes gens. *Pour qu'elle soit manifestée extérieurement, il faut que la séparation soit d'abord intérieure, autrement, ce n'est qu'hypocrisie et pharisaïsme* (Matt. 23:25-28), et c'est par là que Daniel avait commencé : il avait arrêté dans son cœur. Lot, lorsqu'il était avec Abraham, était séparé extérieurement, mais pas intérieurement, la suite de son histoire l'a bien montré. Pour que la séparation soit réalisée intérieurement, il faut que la Parole soit lue et méditée sous le regard de Dieu, que nous la laissions agir dans nos cœurs et nos consciences... C'est à cette séparation intérieure que nous sommes exhortés : « *sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs* » (1 Pierre 3:15).

La dernière partie de ce premier chapitre de Daniel met en relief les conséquences de la fidélité et de la séparation : la sagesse et l'intelligence spirituelle sont la récompense donnée par Dieu. *Plus nos contacts avec le monde seront étroits, plus notre intelligence spirituelle sera obscurcie* : on ne voit pas, on ne comprend pas ce que d'autres voient et comprennent dans les Écritures. Pourquoi ? Parce que la séparation a manqué et elle a manqué parce qu'il n'y a pas eu lecture et méditation de la Parole. Lorsque les hommes de Jabès veulent s'associer à lui, Nakhash l'Ammonite pose cette condition : « Que je vous crève à tous l'oeil droit... » (1 Sam. 11:2). L'alliance avec l'Ammonite (descendance du juste Lot, Gen. 19:38), avec ceux que l'apôtre appelle « des vases à déshonneur » — l'association avec le monde affaiblit toujours notre discernement spirituel. L'oeil droit nous manque ! Pour que Dieu nous révèle sa pensée, pour être à même de discerner le chemin dans lequel nous avons à marcher (Ps. 25:14 et 12), la mise à part du monde doit d'abord être réalisée (comp. Ps. 25:14 et 12 avec Prov. 8:13 et 9:10). Ce chemin, c'est celui dans lequel sont manifestés les caractères dont nous parle 2 Pierre 1:3-8, et l'apôtre ajoute : « celui en qui ces choses ne se trouvent pas est aveugle, et ne voit pas loin... » Son oeil n'est pas simple, il ne vit pas de la vie de la foi (la vie de la foi sépare toujours du monde), car c'est la foi qui voit loin, pénétrant dans le domaine des choses invisibles.

Le point de départ de la bénédiction, c'est l'obéissance à la Parole. Pour obéir à la Parole, il est nécessaire de la connaître et pour la connaître, il faut la lire et la méditer. Nous serons ainsi conduits à réaliser la position de séparation qui est la nôtre et à jouir des privilèges qui en découlent.

Le premier Psaume nous donne un même enseignement.

Christ seul a manifesté en perfection les caractères de l'homme intègre dont ce Psaume nous parle. Puisseons-nous être les imitateurs d'un tel Modèle ! Pour cela, une entière séparation du monde et du mal qui est dans le monde doit être constamment observée. « Bienheureux l'homme qui ne marche pas dans le conseil des méchants, et ne se tient pas dans le chemin des pécheurs, et ne s'assied pas au siège des moqueurs. »

Pour réaliser ce premier verset, il faut d'abord réaliser le second, car *être occupé du bien a toujours été le vrai moyen d'éviter le mal*. Lorsque le cœur est occupé de la Parole, il n'a aucun désir de se tourner vers les choses du monde. Remarquons qu'il ne s'agit pas de lire les Écritures pour satisfaire à une obligation. Le fidèle y trouve son plaisir, c'est sa joie de s'en nourrir, de les *méditer* continuellement. « Combien j'aime ta loi ! tout le jour je la médite » (Ps. 119:97). « Bienheureux l'homme... qui a son plaisir en la loi de l'Éternel et *médite* dans sa loi jour et nuit ! » (Ps. 1:2). Méditer jour et nuit... Quelle vigilance constante cela implique !

Le verset 3 nous entretient des résultats pratiques. La méditation de la Parole conduit à la séparation et la conséquence en est la prospérité spirituelle.

« Et il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux. » Ses racines puisent à la source de la fraîcheur et de la vigueur, il y aura croissance et développement, par conséquent du fruit pour Dieu. S'il y a du fruit, la communion avec le Seigneur a donc été réalisée (Jean 15:1-5) et elle ne peut l'être que dans la séparation d'avec le monde, dans la méditation de la Parole (Ps. 40:8), dans la manifestation des caractères de Christ, Homme parfait sur la terre. Ce fruit est rendu « en sa saison » : il y a une « saison » pour chaque fruit — il y a de bonnes oeuvres que Dieu prépare à l'avance, afin que nous marchions en elles (Éph. 2:10). Il les prépare et les place sur notre route jour après jour ; celles qu'Il avait disposées pour la journée d'hier ne sont sans doute pas celles qui sont préparées pour aujourd'hui. Savons-nous les discerner chaque jour pour les accomplir, rendant ainsi, chacun « son fruit en sa saison » ? Mais encore, la feuille de cet arbre ne se flétrit pas, il n'y a aucun signe de déclin. Bien au contraire, « tout ce qu'il fait prospère ».

« Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur ; car je suis appelé de ton nom, ô Éternel, Dieu des armées ! Je ne me suis pas assis dans l'assemblée des moqueurs, ni ne me suis égayé : à cause de ta main, je me suis assis solitaire, parce que tu m'as rempli d'indignation » (Jérémie 15:16, 17).

Il ne s'agit pas là de quelqu'un qui lit un chapitre comme pour accomplir un austère devoir. Quel besoin de nourriture pour l'âme, quelle joie dans la méditation du saint Livre ! Et c'est ce qui va déterminer la marche du fidèle : « Je ne me suis pas assis dans l'assemblée des moqueurs ». Le premier Psaume nous dit qu'il est un bienheureux ! Éloigné du peuple rebelle, il est séparé du mal. Dans cette position, il réalise une intime communion avec le Seigneur : il s'assied solitaire, prenant la place du peuple sous l'indignation de Dieu. N'est-ce pas celle que Christ a prise ? Ne dit-Il pas, par l'Esprit prophétique, dans le Psaume de la substitution : « Je suis comme un passereau solitaire sur un toit » ? (Ps. 102:7).

Il y aurait bien d'autres portions des Écritures à considérer, dans lesquelles nous retrouverions encore le même enseignement. Citons seulement Néhémie 13:1-3. La Parole est lue à tout le peuple, des commandements de l'Éternel sont rappelés. Ils dataient de mille ans, dira-t-on. Mais qu'importe, la Parole ne change pas. Ce que Dieu nous dit dans son Livre demeure, aujourd'hui comme alors, avec la même autorité. Dès qu'ils eurent entendu la loi, « ils séparèrent d'Israël tout le peuple mélangé ».

Pourquoi donc y a-t-il parmi nous si peu de séparation du monde et de ses principes ? Il y a peut-être une certaine séparation extérieure, mais découle-t-elle toujours d'une vraie séparation intérieure

pour le Seigneur ? Prenons garde de ne pas mériter les paroles sévères que Jésus adressait aux pharisiens... Certes, bien souvent, la séparation extérieure fait défaut et c'est un sujet de tristesse. C'est parfois l'occasion d'une répréhension aussi maladroite que bien intentionnée. Pourquoi chercher à l'imposer, si elle ne répond pas à ce qui est dans le coeur ? C'est la Parole qu'il convient de présenter pour que, lue et méditée, elle agisse intérieurement, atteignant et exerçant la conscience. Elle ramènera les coeurs à Christ, les nourrira de sa Personne et la séparation extérieure en sera le fruit.

Pourquoi ne sommes-nous pas toujours de ces bienheureux dont parle le Psalmiste ? Il ne peut y avoir de vrai bonheur pour le coeur partagé, pour le croyant dont l'œil n'est pas simple et qui marche un pied dans le chemin de Dieu, un pied dans le monde. C'est la véritable cause — généralement non discernée — de bien des souffrances parmi les rachetés !

Pourquoi y a-t-il si peu de développement spirituel ? Au lieu de la fraîcheur et de la vigueur que l'on aimerait voir partout, c'est la sécheresse. Pourquoi si peu de fruit en chaque saison, des feuilles qui se flétrissent, c'est-à-dire qu'il n'y a plus guère de manifestations extérieures de la vie de Dieu qui est en nous ? Pourquoi si peu d'intelligence et de discernement dans les choses de Dieu ?

Même réponse à toutes ces questions : nous ne savons pas assez *méditer* la Parole et nous perdons de vue toutes les conséquences qui découlent de notre négligence à cet égard.

« Écoute, fille ! et vois, et incline ton oreille ; et oublie ton peuple et la maison de ton père » (Psaume 45:10). Écouter, voir, incliner son oreille, c'est rechercher la volonté de Dieu exprimée dans sa Parole, c'est lire et méditer, puis obéir — oublier son peuple et la maison de son père, voilà la séparation qui en sera la conséquence. Mais le Psalmiste ajoute encore : « Et le roi désirera ta beauté, car il est ton seigneur : adore-le » (v. 11). Le Seigneur désire la beauté de son Épouse. Éphésiens 5 et Apoc. 19 nous montrent l'Église revêtue d'une double beauté. Celle dont il est question dans le premier de ces deux passages est le résultat de ce que Christ a fait pour elle. Il l'a rendue moralement propre pour être unie à Lui ; elle resplendit de Sa beauté et reflète Sa gloire. Dans le chap. 19 de l'Apocalypse, il est question d'autre chose : Christ nous ornera de tout le fruit de ce qu'Il aura opéré en nous et par nous — fruit de Sa grâce. Cela, Il l'opère maintenant !

Puissions-nous manifester quelque peu cette beauté que Christ désire ! Il la désire, car Il est le Seigneur, notre Seigneur, Celui dont nous avons à reconnaître les droits et l'autorité, auquel nous devons être soumis.

Alors, notre coeur pourra s'épancher devant Lui, la louange s'élèvera... Adore-le !

Dieu veuille nous accorder de retenir les enseignements que placent devant nous ces diverses portions des Écritures. C'est de la lecture et de la méditation de la Parole que découleront obéissance, séparation du monde, vigueur spirituelle, sagesse et discernement, fruits pour Dieu, prospérité et adoration !

## La miséricorde

ME 1943 p. 291

La miséricorde de Dieu est un côté de son amour, comme aussi sa grâce. La grâce se déploie envers des coupables : c'est l'amour manifesté en faveur de ceux qui, ne méritant que le jugement et la condamnation, ne sont pas dignes d'être aimés. La miséricorde s'exerce envers des êtres misérables qui inspirent pitié et compassion. Dieu a vu l'état dans lequel nous gisons — état qui nous est dépeint dans les trois premiers versets du chapitre 2 de l'épître aux Éphésiens — et alors que nous étions moralement morts, incapables par conséquent de sortir de cette condition misérable, Il a eu compassion de nous parce qu'Il est « riche en miséricorde » (v. 4). Au moment choisi de Lui, « la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus » (Tite 3:4). C'est alors qu'Il nous sauva « non pas sur le principe des œuvres » (Éph. 2:9), « non sur le principe d'œuvres accomplies en justice que nous, nous eussions faites » (Tite 3:5), mais « selon sa propre miséricorde ». Le motif qui l'a conduit à accomplir l'œuvre de notre salut est dans son cœur : c'est sa miséricorde infinie, ce sentiment de profonde compassion envers des êtres misérables, sans force et perdus — c'est le « grand amour dont Il nous a aimés » tout indignes que nous en étions, car « nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre » (Tite 3:3). Sept caractères, plénitude du mal ! C'est envers de tels que sa bonté et son amour sont apparus, manifestés dans le don de son Fils. Oui, Il est « riche en miséricorde » !

Pour nous procurer le salut qui est « selon sa propre miséricorde », Dieu a accompli une œuvre en dehors de nous, mais Il doit faire aussi une œuvre en nous : « le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint » (Tite 3:5). Par le lavage de la régénération, nous sommes retirés de notre état d'enfants d'Adam, faisant partie d'une race pécheresse et perdue, et introduits dans une position dans laquelle Dieu peut bénir. En ayant ainsi fini avec notre vie dans la chair, une vie nouvelle nous est communiquée par le renouvellement de l'Esprit Saint.

L'apôtre Pierre nous enseigne aussi que « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ » nous a régénérés « selon sa grande miséricorde » (1 Pierre 1:3). Tout au long de cette première épître, il considère le chrétien comme ne possédant rien autre que la nouvelle naissance, capable cependant de cheminer sans rien avoir sur la terre et sans avoir encore obtenu aucune des choses promises, le cœur disposé à la louange, bénissant le Dieu qui « selon sa grande miséricorde » lui a donné cette vie qu'il possède pour l'éternité et que nul ne peut lui ravir, se réjouissant « d'une joie ineffable et glorieuse ». Bien que, dans les versets 6 et 7, l'apôtre parle d'épreuves et d'affliction — et il en est souvent question dans l'épître — ce ne peut être toutefois un obstacle à cette joie.

Au début de la seconde épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul aussi nous parle d'affliction : il rappelle celle qu'il avait connue en Asie, alors qu'excessivement chargé, il avait « désespéré même de vivre ». Et il commence sa lettre par les mêmes paroles que celles de l'apôtre Pierre : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ ». Pourquoi peut-il bénir Dieu ? Parce que, dans son affliction, il a appris à le connaître comme « le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ». Cette miséricorde qui s'est exercée envers nous, alors que nous étions des pécheurs, pour nous sauver, nous régénérer, est encore en activité durant notre pèlerinage. Notre tendre Père voit la souffrance et la misère et la détresse de ses chers enfants. Il les entoure de ses divines compassions ! Père des miséricordes...

Quand il était « un blasphémateur, un persécuteur et un outrageux », l'apôtre avait été un objet de la miséricorde divine : « mais miséricorde m'a été faite... », et cela, pour qu'il soit « un exemple de ceux qui viendront à croire en Jésus Christ pour la vie éternelle » (1 Tim. 1:13-16). Puis, durant sa carrière et son ministère — c'est encore comme « ayant obtenu miséricorde » que le ministère lui a



été confié (2 Cor. 4:1) — au travers des circonstances si difficiles qu'il a dû traverser, il a appris à connaître Dieu comme « Père des miséricordes ». La miséricorde divine... Comme il l'a appréciée, combien il en a joui, comme il l'a sentie nécessaire pour chacun des rachetés. Un détail semble le montrer. Dans toutes ses épîtres, il commence par la même salutation : « Grâce et paix à vous », sauf dans les deux dernières (1 et 2 Tim.) où il écrit : « Grâce, miséricorde, paix ». Sans doute, ce sont deux épîtres individuelles, tandis que la plupart des autres sont adressées à des assemblées — et l'assemblée dans la position élevée où elle a été placée en vertu de l'œuvre de Christ ne peut être considérée comme objet de miséricorde. Il semble pourtant que l'apôtre, arrivé tout à la fin de sa carrière, réalise tout le prix de la miséricorde divine. Aussi, il en appelle la faveur sur son « enfant bien-aimé ».

Dans l'épître aux Hébreux, il nous dit ce qui nous est nécessaire pour le voyage : la Parole et la sacrificature de Christ (4:12-15). Quelle sympathie parfaite que celle du « grand souverain sacrificateur... Jésus le Fils de Dieu », Homme en même temps, car Il est Celui qui a été « rendu semblable à ses frères » (2:17). Il a été ici-bas un Homme dans la faiblesse qui caractérise la nature humaine, un Homme dépendant qui a dit : « Garde-moi, ô Dieu... », un Homme qui a senti en perfection toutes les peines du chemin. Et cela, « afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur ». Miséricordieux ! Il voit la souffrance de celui qui pleure, Il la comprend et, ému de compassion comme aux jours de sa chair, Il sympathise et console. Dans le cœur meurtri, Il apporte plus de joie que si la souffrance avait été épargnée. Ensuite, pour répondre à nos besoins si nombreux, il y a le « trône de la grâce » (4:16). Nous n'avons pas à l'assiéger, nous pouvons toujours nous en approcher « avec confiance », car notre Dieu est « un secours dans les détresses, toujours facile à trouver » (Ps. 46:1). « Au moment opportun », nous aurons la délivrance. Dieu l'a promis ! Mais ce moment, choisi par Lui avec amour et sagesse, quand sera-t-il ? C'est peut-être pendant longtemps que notre patience et notre foi seront mises à l'épreuve... N'y a-t-il rien dès l'instant même où, nous étant approchés, nous avons déposé notre fardeau ? Il y a déjà, pour le cœur, la jouissance de cette pensée : Celui qui veut s'occuper de nous est un Dieu de miséricorde. « ... afin que nous recevions miséricorde ». Quelle paix cela apporte dans le cœur que de pouvoir compter sur la grâce et la miséricorde d'un Dieu puissant et fidèle !

Mais nous arrivons au terme du voyage. Dieu a compassion de nous, Il ne veut pas nous laisser ici-bas, Il désire avoir auprès de Lui ces êtres misérables dont Il s'est chargé, que « riche en miséricorde » Il a sauvés, qu'Il a conduits et gardés tout le long du chemin. Le Seigneur vient ! Il va nous introduire dans la maison du Père et c'est sa miséricorde qui le fera : « ... attendant la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ pour la vie éternelle » (Jude 21). C'est encore cette miséricorde infinie qui décernera les récompenses qu'Il voudra donner au grand jour des rétributions (2 Tim. 1:16-18). « Dans ce jour-là », Onésiphore et tant d'autres avec lui exalteront ensemble la miséricorde divine. Cette miséricorde n'est pas seulement pour Onésiphore, elle est aussi pour « la maison d'Onésiphore », pour la maison de celui qui a été fidèle, qui a manifesté de l'amour, qui n'a pas craint l'opprobre de Christ, qui a apporté consolation et encouragement à un cœur affligé.

Quel sujet offert à notre méditation que celui de la miséricorde infinie de notre Dieu — du Seigneur Jésus, Celui qui a voulu être ici-bas notre prochain. Lequel était « le prochain » de l'homme tombé entre les mains des voleurs ? « C'est celui qui a usé de miséricorde envers lui » (Luc 10:37). Cette miséricorde a été manifestée quand il vint vers celui qui gisait à demi-mort, quand, « ému de compassion », il banda ses plaies, y versant de l'huile et du vin, quand il le mit sur sa propre monture pour le conduire jusque dans l'hôtellerie, quand il remit les deux deniers à l'hôtelier pour qu'il eût « soin de lui » jusqu'à la fin. Et il y a aussi son retour ! Miséricorde infinie !

Mais, « Jésus lui dit : Va et toi fais de même ». Cette parole n'est-elle pas pour chacun de nous aussi ? « Soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux » (Luc 6:36).

Quelle mesure : « Fais de même » — « comme votre Père ! » — C'est en méditant sur toute l'étendue de la miséricorde divine envers nous, en considérant combien nous en avons besoin tous les jours, que nous pourrions user de miséricorde envers nos frères, réalisant l'exhortation de l'apôtre : « Revêtez-vous donc comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde » (Col. 3:12). L'esclave auquel son seigneur, miséricordieux — « touché de compassion » (Matth. 18:27) — avait remis une forte dette, ne faisait preuve, lui, d'aucune miséricorde quand « étant sorti, il trouva un de ceux qui étaient esclaves avec lui, qui lui devait cent deniers ; et l'ayant saisi, il l'étranglait disant : Paye si tu dois quelque chose » (v. 28). Nous sommes, bien souvent, animés de sentiments semblables alors que nous devrions au contraire imiter un Mephibosheth : se souvenant de toute la miséricorde dont David avait usé à son égard, il en use à son tour envers son serviteur Tsiba qui pourtant l'avait calomnié (2 Sam. 9 ; 19:24-30).

Le Seigneur nous demande aussi de rendre témoignage à la miséricorde dont nous avons été les objets. Au démoniaque guéri, Il pouvait dire : « Va dans ta maison, vers les tiens, et raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait et comment Il a usé de miséricorde envers toi » (Marc 5:19).

Puissions-nous méditer davantage sur toute l'étendue et la profondeur et la richesse de la miséricorde divine, afin de pouvoir mieux répondre au désir du Seigneur exprimé dans ces deux paroles :

« Raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait et comment Il a usé de miséricorde envers toi ».

« Soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux ».

# Mystères

ME 1967 p.175, 201

Plusieurs passages des Écritures nous occupent de « mystères ». Ce terme évoque surtout pour nous le « mystère caché dès les siècles en Dieu » d'Éphésiens 3:9, c'est-à-dire l'Assemblée, mais il est aussi employé à propos d'autres sujets que celui-là. D'une façon générale, l'Esprit de Dieu entend par « mystère » ce qui demeure incompréhensible à notre entendement et ne peut être connu que dans la mesure et au moment où Dieu se plaît à nous le révéler ; que l'accomplissement en soit actuel ou encore à venir. Présentement, les « mystères » ne sont pas tous accomplis (cf. Apoc. 10:7), mais ils nous ont tous été révélés, à l'exception cependant d'un seul : le mystère de l'union de la divinité et de l'humanité, le mystère de la Personne du Fils (cf. Matt. 11:27). Il est à noter toutefois que le mot « mystère » n'est pas employé dans ce dernier passage, bien qu'il y ait là pour nous un insondable mystère. Que Dieu nous garde de chercher à sonder ce qu'Il n'a pas trouvé bon de nous révéler, d'essayer de « regarder dans l'arche » ! (cf. 1 Sam. 6:19).

Nous considérerons brièvement, dans les pages qui vont suivre, les différents « mystères » dont il est question dans la Parole. À peu d'exceptions près, les passages qui nous en occupent se trouvent dans les écrits de l'apôtre Paul, ce qui n'est pas pour nous surprendre, puisqu'il a été un fidèle « administrateur des mystères de Dieu » (cf. 1 Cor. 4:1, 2). Pour faciliter l'exposé, il paraît souhaitable de grouper ces différents « mystères » en diverses catégories :

1. les mystères ayant trait au mal et à son développement,
2. le mystère relatif au gouvernement de Dieu,
3. les mystères prononcés par ceux qui parlaient en langues dans l'assemblée,
4. les mystères qui constituent l'ensemble des secrets de Dieu,
5. les mystères ayant trait à la Personne et aux gloires de Christ,
6. les mystères concernant Christ et l'Assemblée,
7. les mystères relatifs à la marche du croyant ici-bas,
8. les mystères du royaume,
9. le mystère de la venue du Seigneur.

Il nous semble préférable de commencer par les mystères compris dans les quatre premiers groupes, sans beaucoup nous y arrêter d'ailleurs, afin de n'avoir plus à nous occuper ensuite que de ceux dans la considération desquels nous trouverons, plus spécialement que dans les premiers, nourriture et rafraîchissement pour nos âmes.

## **1. Mystères ayant trait au mal et à son développement.**

Dans cette classe peuvent être rangés « le mystère d'iniquité » et « le mystère de la femme et de la bête qui la porte » (2 Thess. 2:7; Apoc. 17:7). Le mystère d'iniquité opérait déjà du temps de l'apôtre, à plus forte raison aujourd'hui, et il opérera jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à l'enlèvement des saints ayant part à la première résurrection, la résurrection d'entre les morts. Viendra ensuite l'apostasie de la chrétienté : la « grande maison » ne comprendra plus que les professants sans vie, à quelque dénomination chrétienne qu'ils se soient précédemment rattachés, et l'union du monde chrétien, après avoir été si longtemps vainement recherchée, sera alors réalisée : ce sera Babylone, la Babylone orgueilleuse, riche et puissante dont nous parlent les chapitres 17 et 18 de l'Apocalypse. La corruption idolâtre de la religion chrétienne, qui atteindra son apogée à ce moment-là, est figurée par « la grande prostituée » du chapitre 17, sur le front de laquelle est écrit un nom : « Mystère, Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre » (v. 1 à 7). Quel mystère en effet, que celle qui a la prétention d'être l'Église de Christ et la seule Église soit véritablement l'origine de toute la corruption qui s'est développée dans la chrétienté pour arriver à maturité

lorsque l'apostasie — reniement complet et public du christianisme — et la manifestation de « l'homme de péché » feront suite au « mystère d'iniquité » (cf. 2 Thess. 2:1 à 12).

Le développement de l'iniquité au sein de l'Église professante, pourtant responsable d'obéir à la volonté divine, constitue bien un mystère. Quels sont ceux qui ont conscience d'une telle iniquité et de son développement, en dehors des croyants qui, instruits par la Parole et l'Esprit de Dieu, ont la révélation de ce mystère comme aussi du « mystère de la femme et de la bête qui la porte » ? La « Bête » est une figure de l'Empire romain qui reparaitra sous une dernière forme quand « la bête... montera de l'abîme », c'est-à-dire quand cet Empire recevra puissance et autorité de Satan lui-même. Que celle qui était responsable de présenter Christ à ce monde, d'y être en témoignage pour Dieu, se laisse « porter » par une puissance qui reçoit son autorité du diable, quel mystère ! Ce mystère, Dieu a voulu nous le révéler : « Je te dirai, moi, le mystère.. » (Apoc. 17:7). Et n'est-ce pas en vue d'un but pratique : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne participiez pas à ses péchés, et que vous ne receviez pas de ses plaies... » (18:4) ? Se retirer de Babylone avant qu'elle ne soit jugée « en un seul jour... en une seule heure » (ib. 8 à 10), c'est ce à quoi nous sommes invités déjà maintenant ; bien que nous n'ayons pas à sortir de la « grande maison », nous n'en sommes pas moins exhortés à nous « retirer de l'iniquité » — c'est une responsabilité individuelle — afin de « poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:19 à 22). C'est ainsi que se trouve rassemblé le peuple de Dieu — « mon peuple » — dans la séparation de tout mal, ne « participant pas aux péchés » de cet ensemble qui va être manifesté, après l'enlèvement de la vraie Église, comme « Babylone la grande » et qui déjà en revêt de si nombreux caractères.

## 2. Mystère relatif au gouvernement de Dieu.

C'est le gouvernement de Dieu à l'égard de son peuple terrestre qui nous est spécialement présenté — parmi tant d'actes de son gouvernement — comme un mystère : « Car je ne veux pas, frères, que vous ignoriez ce mystère-ci, afin que vous ne soyez pas sages à vos propres yeux : c'est qu'un endurcissement partiel est arrivé à Israël jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée ; et ainsi tout Israël sera sauvé... » (Rom. 11:25, 26).

Ce passage de l'Écriture nous révèle un mystère qui correspond à l'accomplissement du propos de Dieu à l'égard de son peuple Israël, propos déjà annoncé par le prophète Ésaïe (6:9, 10), puis confirmé par le Seigneur lui-même alors qu'Il était ici-bas, rejeté par son peuple (cf. Marc 4:12 ; 3:20 à 35). « Un endurcissement partiel est arrivé à Israël », de sorte qu'Israël est mis de côté en tant que témoignage de Dieu ; il devait en être ainsi afin que l'évangile puisse être prêché aux nations, désormais responsables de maintenir le témoignage de Dieu dans ce monde : elles sont vues dans la figure de « l'olivier sauvage » maintenant « devenu coparticipant de la racine et de la graisse de l'olivier » (Rom. 11:17). C'est ainsi que la « réjection » d'Israël est « la réconciliation du monde » (ib. 15). Mais quand « la plénitude des nations sera entrée », c'est-à-dire quand sera complet le nombre de ceux qui doivent faire partie de l'Église, Dieu reprendra ses relations avec Israël, non plus incrédule mais croyant (ib. 25 et 23), le résidu croyant devant constituer un tout, le vrai Israël peuple terrestre de Dieu ; c'est dans ce sens qu'il est écrit : « tout Israël sera sauvé » (ib. 26 — cf. Rom. 9:27).

Dieu ne voulait pas nous laisser ignorer « ce mystère-ci », mystère qui demeure impénétrable pour l'incrédule : l'histoire d'Israël, sa condition présente — confirmation pour nous croyants, s'il en était besoin, de la vérité de l'Écriture — demeure un mystère pour les hommes de ce monde. — Mais si Dieu a endurci le cœur du peuple ce n'est pas avant de l'avoir averti, ce n'est pas sans avoir usé de beaucoup de patience envers lui et c'est parce que d'abord Israël s'est endurci qu'ensuite, dans son gouvernement, Dieu l'a endurci. Il en fut de même jadis pour le Pharaon ; nous trouvons à plusieurs reprises cette expression : « Le cœur du Pharaon s'endurcit », ou : « Le Pharaon s'endurcit » (Ex.

7:13, 22 ; 8:15, 19, 32 ; 9:7, 35), tandis que nous lisons ensuite : « Et l'Éternel endure le cœur du Pharaon » (9:12 ; 10:20, 27 ; 11:10 ; 14:8), ou encore : « J'ai endure son cœur et le cœur de ses serviteurs » (10:1), « J'endurcirai le cœur du Pharaon » (14:4), ce que d'ailleurs l'Éternel avait à l'avance déclaré à Moïse car Il connaît la fin d'une chose avant son commencement (cf. 4:21 ; 7:3).

De tout cela nous pouvons dégager un enseignement moral utile à chacun : il est toujours très sérieux de refuser d'écouter les avertissements que Dieu nous adresse et d'endurcir notre cœur ! Nous risquons d'avoir à connaître, comme le Pharaon ou comme le peuple d'Israël, l'exercice du jugement gouvernemental de Dieu et si Lui-même endure le cœur qu'en sera-t-il de nous ? Pour l'incrédule, ce peut être le sort terrible du Pharaon : « Le Pharaon, roi d'Égypte, n'est qu'un bruit ; il a laissé passer le temps ! » (Jér. 46:17). Avoir laissé passer le temps de la patience de Dieu, être à jamais perdu ! Pour le croyant, la question de son salut éternel n'est certes pas mise en cause, mais quelles souffrances dans le temps actuel et quelle perte au jour de la manifestation et de la rétribution devant le tribunal de Christ ! (cf. 2 Cor. 5:9, 10).

### **3. Mystères prononcés par ceux qui parlaient en langues dans l'assemblée.**

L'apôtre fait observer aux Corinthiens que « les langues sont pour signe, non à ceux qui croient, mais aux incrédules » (1 Cor. 14:22). Dans ces premiers temps de l'histoire de l'Église où le don des langues s'exerçait pour la prédication de l'évangile — les envoyés du Seigneur pouvaient être ainsi reconnus comme parlant de sa part et le don s'exerçait en vue de l'utilité : les auditeurs entendaient l'évangile chacun dans sa propre langue — plusieurs, probablement pour se faire valoir, parlaient en langues dans l'assemblée bien que leur auditoire ne fût pas à même de les comprendre. Ils ne parlaient donc pas aux hommes mais à Dieu ; personne ne les comprenait, en esprit ils prononçaient des « mystères » : ce qu'ils disaient était peut-être excellent en soi mais n'était d'aucun profit pour l'assemblée, à moins que quelqu'un n'interprêtât (ib. 5). Or, et l'apôtre insiste sur ce point, toute action dans l'assemblée doit être en vue de l'édification. Pour qu'il en soit ainsi, il faut en premier lieu (la condition est nécessaire mais pas suffisante) que chacun sache ce qui est dit (ib. 15 à 17).

Là encore nous avons un enseignement utile à retenir : un frère qui agit dans l'assemblée doit, selon l'enseignement même de l'Écriture, s'exprimer de façon à être compris de tous. Il doit donc, d'abord, parler distinctement et d'une voix assez forte pour être entendu, ensuite présenter, dans la dépendance de l'Esprit Saint, avec simplicité et clarté, ce qui pourra être aisément saisi par l'auditoire, de façon qu'il y ait une réelle édification. Il n'y a dans l'assemblée aucune place pour des discours confus et touffus, pour des exposés subtils et compliqués tendant à piquer la curiosité beaucoup plus qu'à nourrir l'âme, pour ce qui est le fruit de l'imagination de quelqu'un qui se recherche lui-même au lieu de chercher à édifier l'assemblée !

### **4. Mystères qui constituent l'ensemble des secrets de Dieu.**

Dans le chapitre 13 de sa première épître aux Corinthiens, l'apôtre nous dit quel doit être le mobile de l'exercice des dons : c'est l'amour ; si ce n'est pas ce mobile qui les fait agir, leur exercice sera sans grand fruit. L'apôtre prend quelques exemples pour mettre en relief ce qu'il désire enseigner dans ce chapitre : « si j'ai la prophétie », écrit-il au verset 2, c'est-à-dire la révélation des événements à venir, « et que je connaisse tous les mystères », c'est-à-dire tous les secrets de Dieu, « et toute connaissance », connaissance des Écritures, « et que j'aie toute la foi de manière à transporter des montagnes », une pleine et entière confiance en la toute-puissance de Dieu (cf. Matt. 21:21, 22), « mais que je n'aie pas l'amour, je ne suis rien ».

Dieu nous a révélé tous les mystères dont il est question dans l'Écriture sauf, nous l'avons remarqué, celui de la Personne du Fils tout à la fois Dieu et homme. Cette révélation pourrait nous conduire à nous enorgueillir, comme aussi d'ailleurs le fait (si nous en étions capables) de distribuer « tous nos

biens » ou de ne pas reculer dans un chemin devant nous conduire à « livrer notre corps » ; mais si tout cela est connu ou accompli sans que nous « ayons l'amour », nous ne sommes rien, cela ne nous profite de rien (cf. 1 Cor. 13:3).

Soyons donc reconnaissants pour tout ce que Dieu a trouvé bon de nous révéler par sa Parole et son Esprit, mais que « la connaissance de tous les mystères » ne soit pas pour nous la connaissance qui « enfle », qu'elle demeure sans cesse liée à l'amour et au service de l'amour qui « édifie ». Qu'elle nous soit utile pour manifester un amour vrai, dans l'obéissance à la Parole, l'amour qui « se réjouit avec la vérité » (1 Cor. 13:6).

Nous en arrivons maintenant aux mystères concernant Christ Lui-même, sa Personne, ses gloires, son Assemblée.

## **5. Mystères ayant trait à la Personne et aux gloires de Christ :**

- a) mystère de Dieu (Col. 2:2 ; Apoc.10:7),
- b) mystère de la volonté de Dieu (Éph. 1:9),
- c) sagesse de Dieu en mystère (1 Cor. 2:7).

### **a) Mystère de Dieu.**

Ce mystère comprend l'ensemble des conseils de Dieu pour la gloire de son Fils, conseils non encore pleinement accomplis (cf. Apoc. 10:7) et qui ne le seront que lorsque Christ sera établi comme Centre de toutes choses. Quand Dieu aura « réuni en un toutes choses dans le Christ... » (Éph. 1:10), « le mystère de Dieu aussi sera terminé » (Apoc. 10:7) et le mal à jamais ôté. En attendant, et c'est bien un mystère pour lequel il nous faut l'enseignement et la révélation des Écritures, le méchant prospère avec une apparence d'impunité ; de sorte que beaucoup raisonnent comme le faisait autrefois Asaph avant d'entrer dans les sanctuaires de Dieu (cf. Ps. 73). Le « mystère de Dieu » n'est pas encore terminé !

L'apôtre désirait que les Colossiens — et nous avec eux — connaissent leur union avec Christ, Chef du corps, de l'Assemblée, et également connaissent Christ comme Celui qui est le Centre des conseils de Dieu. C'est le « mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance ». Ces « trésors » sont « cachés » à l'homme, car pour en jouir il faut connaître Dieu pleinement révélé en Christ, et l'homme ne veut pas de Christ ! Ce que l'homme appelle « sagesse » ou « connaissance » est tout autre chose que ces « trésors » cachés dans le « mystère de Dieu ».

Les Colossiens, comme aussi les Laodicéens, se glorifiaient de leur sagesse, mais cette sagesse avait pour effet de les détacher de Christ, ce n'était donc pas la sagesse selon Dieu. Semblable danger nous guette, conséquence sans doute, pour une part au moins, du large développement des études : il est un certain « intellectualisme religieux » qui conduit généralement, pour ne pas dire toujours, à faire perdre de vue l'essentiel, Christ Lui-même, et à nous occuper des spéculations de l'esprit humain, d'autant plus porté à se glorifier qu'il s'exerce sur les choses de Dieu. On risque ainsi d'être amené à considérer avec une condescendance plus ou moins marquée le défaut d'instruction, et même la simplicité de croyants humbles et modestes, mais souvent beaucoup plus spirituels ; on cherche à sortir des « sentiers battus » ; on s'emploie à réaliser, par principe, un « non-conformisme » qui n'est, dans la plupart des cas, que désobéissance à la Parole ; on se livre finalement aux dangereuses séductions de la philosophie chrétienne — à l'égard de laquelle l'apôtre nous met en garde (Col. 2:4, 8) — et à des jeux de l'esprit qui ont pour résultat certain de nous éloigner de Christ et de « la simplicité quant au Christ » (cf. 2 Cor. 11:3) et qui sont une profanation des choses saintes ! Combien nous avons besoin d'être conscients de semblables dangers et convaincus de la nécessité de veiller ! Le secret pour être gardé de ce piège de l'ennemi c'est d'entrer

d'une manière toujours plus profonde dans « la connaissance du mystère de Dieu, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance ». C'est dans cette connaissance que sont « cachés » tous ces « trésors », nulle part ailleurs ! Puissions-nous tenir ferme le Chef et croître dans la connaissance du « mystère de Dieu » !

C'est ainsi que nous pourrons nous affermir dans la foi et, avec simplicité et pureté, « annoncer le mystère du Christ » (Col. 4:3).

#### **b) Mystère de la volonté de Dieu.**

Dieu a voulu non seulement nous placer dans une position et une relation nouvelles mais encore nous faire connaître « le mystère de sa volonté », « savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux, et les choses qui sont sur la terre... » (Éph. 1:9, 10). Lorsque les diverses dispensations auront pris fin, Christ aura l'administration universelle de toutes choses dans les cieux et sur la terre ; c'est là le propos de Dieu de toute éternité, « le mystère de sa volonté selon son bon plaisir », mystère que dans sa grâce Il a voulu nous révéler.

Dieu n'a pas voulu que Satan et l'homme aient le dernier mot dans cette création « assujettie à la vanité » et dans la « servitude de la corruption » (cf. Rom. 8:20, 21) : c'est Christ qui mettra un terme à l'histoire de cette terre par son règne glorieux, l'action de Satan après le règne étant seulement pour montrer que le cœur de l'homme est resté le même bien qu'il ait connu mille ans de justice et de paix, et la puissance de l'ennemi étant aussitôt et définitivement brisée. Dieu placera toutes choses entre les mains de son Fils, l'Homme Christ Jésus, pour en assurer le gouvernement à sa gloire, et nous Lui serons associés dans son règne !

Selon le « bon plaisir de sa volonté », Dieu a voulu faire de nous ses enfants. Davantage encore, Il a voulu nous « faire connaître le mystère de sa volonté » : Il donnera à Christ la suprématie sur toutes choses. Enfin, selon « le conseil de sa volonté » Il a voulu nous associer à Christ dans cette position glorieuse (cf. Éph. 1:5, 9 et 11).

#### **c) Sagesse de Dieu en mystère.**

« Aucun des chefs de ce siècle » n'a connu « la sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire », « car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire » (1 Cor. 2:7, 8). En effet, s'ils avaient pu discerner toute la gloire et la sagesse de Dieu en Christ, ils ne l'eussent pas crucifié !

L'Ancien Testament ne nous dévoile pas les conseils de Dieu relativement à la gloire céleste, conseils qui sont « la sagesse de Dieu en mystère » ; ils nous sont révélés dans le Nouveau Testament. La comparaison d'Ésaïe 64:4 et de 1 Corinthiens 2:9 (qui cite ce verset d'Ésaïe 64:4) nous le montre clairement. Ésaïe 64 : « Et jamais on n'a entendu, jamais on n'a oui de l'oreille, jamais l'œil n'a vu hors toi, ô Dieu, ce que Dieu a préparé pour celui qui s'attend à lui » ; 1 Corinthiens 2 : « mais selon qu'il est écrit : « Ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment » — mais Dieu nous l'a révélée par son Esprit... »

Il y a pour le chrétien davantage que « Jésus Christ crucifié » (1 Cor. 2:2), il y a — et cela parce qu'Il a été crucifié, puis ressuscité d'entre les morts — un « mystère », une « sagesse de Dieu en mystère » maintenant révélés à ceux qui en ont fini avec leur état ancien, les « parfaits », ou hommes faits, du verset 6. La sagesse de Dieu a trouvé en Christ le moyen de réaliser son propos d'éternité : en finir avec l'homme et introduire dans sa présence sainte un homme nouveau ayant part à sa gloire. C'est ce que, dès les temps éternels, Il a « préparé pour ceux qui l'aiment ».

## 6. Mystères concernant Christ et l'Assemblée :

- a) mystère du corps de Christ (Éph. 3:3, 4, 9 ; 6:19 ; Col. 1:26, 27 ; Rom. 16:25),
- b) mystère de l'Épouse (Éph. 5:32),
- c) mystère des sept étoiles (Apoc. 1:20).

Ces différents mystères constituent « le mystère » par excellence. Les passages qui nous en occupent nous sont si familiers que nous nous bornerons à un rappel sommaire des vérités qu'ils nous présentent.

### a) Mystère du corps de Christ

Il a été donné à l'apôtre Paul « de mettre en lumière devant tous quelle est l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu » (Éph. 3:9). Ce mystère lui a été donné à connaître « par révélation » (ib. 3) et non par l'intermédiaire d'instruments humains (cf. Gal. 1:1, 11, 12). Il venait déjà d'en parler « en peu de mots » dans les deux premiers chapitres de son Épître aux Éphésiens, plus particulièrement dans les versets 11 à 22 du chapitre 2 et surtout dans les trois derniers, ce qui permettait aux croyants d'Éphèse de « comprendre quelle était son intelligence dans le mystère du Christ » (Éph. 3:3, 4). Toute distinction se trouvait abolie entre Juifs et Gentils, le « mur mitoyen de clôture » était détruit et les deux étaient réconciliés « en un seul corps à Dieu par la croix » (cf. Éph. 2:13 à 18). De telle sorte que maintenant les nations deviennent cohéritières — d'un même corps avec les Juifs — coparticipantes de sa promesse (c'est-à-dire le Saint Esprit — cf. 2:18) dans le Christ Jésus (3:6).

Dans le chapitre 3 de cette Épître aux Éphésiens — comme aussi d'ailleurs en Colossiens 4:3, passage cité plus haut à propos du « mystère de Dieu » — l'apôtre parle du « mystère du Christ » (v. 4) : c'est la révélation de la gloire de Christ, Chef du corps, de l'assemblée. L'Assemblée lui est inséparablement unie : l'ensemble, Christ et l'Assemblée, est appelé « le Christ » (1 Cor. 12:12). — Dans le chapitre 6, l'apôtre emploie l'expression « mystère de l'évangile » (v. 19) : ce « mystère » a trait à la Personne que l'Évangile nous fait connaître comme Sauveur et Seigneur et l'Évangile que Paul annonçait c'était le propos de Dieu relatif à Christ et à l'Assemblée, « caché dès les siècles en Dieu » et maintenant révélé.

Dans l'Épître aux Colossiens, où l'apôtre parle aussi du « mystère qui avait été caché dès les siècles et les générations » (1:26), il nous est dit que ce mystère « a été maintenant manifesté à ses saints » ; dans les Éphésiens, « maintenant révélé à ses saints apôtres et prophètes par l'Esprit » ; dans les Romains, « donné à connaître à toutes les nations » (Col. 1:26 ; Éph. 3:5 ; Rom. 16:26).

Ce mystère, écrit Paul aux Colossiens, a été « maintenant manifesté à ses saints, auxquels Dieu a voulu donner à connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les nations, c'est-à-dire Christ en vous l'espérance de la gloire » (1:26, 27). Juifs et nations ne forment plus maintenant qu'un seul corps, mais les Juifs attendaient un Messie qui devait être manifesté en gloire sur la terre pour y établir le royaume (cf. Luc 24:21 ; Actes 1:6). Les prophètes avaient annoncé à Israël le Messie et la gloire avec Lui ; or, pouvaient dire ceux auxquels l'évangile était annoncé, bien que le Messie soit venu nous n'avons pas la gloire. C'était là pour eux un mystère. C'est pourquoi l'apôtre leur écrit ceci : Christ demeure en nous — d'une manière invisible sans doute, précieuse réalité pour la foi cependant ; nous avons donc ainsi, non pas encore la gloire mais « l'espérance de la gloire ». Telle est la portée de « la gloire de ce mystère » : « Christ en vous l'espérance de la gloire ».

Rappelons ici que le « mystère » a deux caractères différents dans les Éphésiens et dans les Colossiens : dans les Éphésiens, c'est nous en Christ, Juifs et Gentils unis en un seul corps, par le Saint Esprit, avec Christ Tête glorifiée dans le ciel ; dans les Colossiens, les croyants sont vus sur la terre,



ressuscités avec Christ, ayant à marcher comme tels ici-bas. Aussi quand l'apôtre parle du « mystère » dans l'Épître aux Colossiens il le présente en relation avec la marche des croyants, c'est « Christ en vous ». Dans les Éphésiens, nous sommes « en Christ » devant Dieu ; dans les Colossiens, Christ est « en nous » devant le monde. Les deux choses sont étroitement liées (cf. Conférences de Genève, 1912, p. 64).

Dans l'Épître aux Romains, l'apôtre désire surtout montrer comment les relations de l'homme avec Dieu, interrompues après l'entrée du péché dans le monde, ont pu être rétablies sur le pied de la justice ; ce n'est qu'incidemment qu'il présente le croyant comme étant « en Christ », « un seul corps en Christ » (8:1 ; 12:5). Mais il ne peut clore cet Évangile sans introduire le sujet des conseils de Dieu ; c'est ainsi qu'il parle du « mystère à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels » (16:25). La révélation des conseils de Dieu est contenue dans l'évangile ; l'apôtre emploie l'expression « mon évangile », évangile qui a pour point de départ Christ dans la gloire et présente la précieuse vérité de l'union des croyants, en un seul corps, avec un Christ glorifié dans le ciel.

#### **b) Mystère de l'Épouse.**

Quel mystère que celui de l'union de Christ et de l'Épouse ! L'apôtre applique à cette union Genèse 2:24 : « C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, et sera joint à sa femme ; et les deux seront une seule chair » (Éph. 5:31). Et afin de faire comprendre que ce « mystère » concerne l'union de Christ et de son Épouse, et non celle du mari et de la femme, il ajoute : « Ce mystère est grand ; mais moi je parle relativement à Christ et à l'assemblée » (ib. 32).

#### **c) Mystère des sept étoiles.**

« Le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma droite, et les sept lampes d'or : les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept lampes sont sept assemblées » (Apoc. 1:20).

Celui qui est le Chef du corps, de l'assemblée tient « dans sa droite », c'est-à-dire sous son autorité, « l'ange » de chaque assemblée. « L'ange » désigne ici une ou plusieurs personnes, représentant devant le Seigneur l'état de l'assemblée et se trouvant étroitement liées à la responsabilité de cet état. En d'autres termes : la partie spirituellement responsable de l'état de l'assemblée. Il y a là un « mystère », dans lequel seule la foi peut pénétrer : c'est Christ qui tient sous son autorité les représentants moraux des assemblées, c'est Lui qui a la direction et le pouvoir d'administration de l'assemblée.

### **7. Mystères relatifs à la marche du croyant ici-bas :**

- a) mystère de la foi (1 Tim. 3:9)
- b) mystère de la piété (1 Tim. 3:16).

#### **a) Mystère de la foi.**

La foi est ici l'ensemble des enseignements que Dieu nous donne pour que, les mettant en pratique, nous puissions marcher d'une manière qui lui plaise. C'est par conséquent un « mystère » pour l'esprit de l'homme, incapable de comprendre une marche soumise à de telles directions. Ce « mystère de la foi » doit être gardé « dans une conscience pure », c'est-à-dire non seulement saisi par l'intelligence spirituelle mais encore reçu de telle manière que l'enseignement divin pénètre le cœur et exerce profondément la conscience afin qu'il produise tous ses effets sanctifiants dans la marche. La connaissance ne doit pas être seulement une affaire d'intelligence, elle est liée à une conscience exercée devant Dieu et doit agir en elle de façon à la maintenir dans un état de pureté.

## **b) Mystère de la piété.**

Une lecture superficielle de la Parole nous conduirait à penser qu'il n'y a guère de lien entre les versets 15 et 16 de 1 Tim. 3, alors que tout au contraire la relation entre les deux est très étroite. L'apôtre écrit à Timothée « afin qu'il sache comment il faut se conduire dans la maison de Dieu qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité ». Pour qu'une telle conduite soit réalisée, la vie de chaque croyant doit être une vie de piété et c'est pourquoi l'apôtre nous dit aussitôt quel est le « mystère », ou le secret de la piété. L'ordre est inverse de celui que l'on considère généralement comme normal : certes, le croyant trouve de précieuses ressources dans l'assemblée mais ce n'est pas là le point de départ. Le point de départ, c'est la vie individuelle, nourrie de Christ, la vie de piété. Que chacun la réalise avec fidélité, il y aura vie et prospérité dans l'assemblée, l'ordre y sera maintenu et vu. Et une assemblée en ordre et en paix — Dieu veuille que ce soit le lot de chaque assemblée locale ! — permettra des réunions heureuses et bénies, au cours desquelles la présence du Seigneur sera goûtée et l'Esprit Saint agira sans rien qui le contriste ; chacun en éprouvera l'onction et la puissance, il y aura une réelle édification pour tous. Mais, répétons-le, le point de départ c'est une vie de piété vécue par chaque croyant individuellement. Cela réduit à néant les propos mis en avant pour essayer d'excuser telle ou telle défaillance : l'état de l'assemblée est si mauvais qu'il n'y a rien de surprenant à nos manquements individuels ! Nos manquements individuels sont la conséquence du déclin de la piété et ils sont à l'origine de l'état de faiblesse des assemblées, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Le but de l'apôtre en écrivant sa première Épître à Timothée étant celui qui est défini au verset 15 du chapitre 3, nous comprenons pourquoi il écrit aussitôt le contenu du verset 16 et pourquoi aussi il est question de la piété tout au long de l'Épître (1:9 ; 2:2 ; 3:16 ; 4:7, 8 ; 5:4 ; 6:5, 6, 11). Pour pouvoir se développer et se manifester, la vie de Dieu a besoin d'un aliment : Christ ; elle a une source cachée, secrète à laquelle elle puise. On en voit seulement les effets mais il y a un secret, un « mystère » dont le croyant a la clef. En dehors de la foi en ce mystère, il n'est pas de vraie et enrichissante piété.

La piété est une chose incompréhensible, profondément mystérieuse pour les hommes de ce monde ; et cela parce qu'elle a une source secrète, cachée à tous les yeux : on peut en voir les différentes manifestations, certaines d'entre elles tout au moins, mais il est impossible de discerner ce qui est à leur origine. Le croyant seul a la connaissance d'un tel « mystère », d'un tel secret, qui n'a de valeur et de puissance que parce qu'il réside dans la connaissance d'une Personne « inconnaissable » et cependant donnée à connaître : Christ, pleine et parfaite révélation de Dieu à l'homme, « Dieu manifesté en chair ». Le grand et insondable mystère de la Personne du Fils, vrai Dieu et vrai homme, Dieu et homme tout à la fois, mystère que nous ne sonderons jamais, est étroitement lié au « mystère de la piété ». Le « mystère de la piété » n'est pas un ensemble de doctrines, c'est la connaissance d'une Personne à laquelle sont liées les affections du cœur renouvelé. La piété ne peut être produite en dehors de cette connaissance de « Dieu manifesté en chair... » (1 Tim. 3:16). Tel est le « secret », le seul secret d'une vie de piété, qui conduira à la réalisation pratique de ce qu'est effectivement l'assemblée : « la colonne et le soutien de la vérité » (ib. 15).

## **8. Mystères du royaume (Matt. 13:11 ; Marc 4:11).**

« À vous il est donné de connaître les mystères du royaume des cieux », ou « le mystère du royaume de Dieu ». En raison de l'incrédulité de son peuple, le Seigneur parlait aux foules en paraboles, accomplissant ainsi la prophétie d'Ésaïe 6:9, 10, « et en particulier il interprétait tout à ses disciples » (cf. Matt. 13:10 à 17, 34, 35 ; Marc 4:10 à 12, 33, 34). Si le Messie, roi d'Israël, avait été reçu par son peuple, le royaume aurait été établi et il n'y aurait pas eu de « mystères du royaume des cieux ». Mais Christ a été rejeté et crucifié ; ressuscité, Il a pris place dans le ciel comme Homme glorifié et dès lors le royaume a revêtu une forme mystérieuse, présentée par le Seigneur dans les paraboles de

Matthieu 13, Marc 4 et Luc 8. Les hommes peuvent-ils comprendre que les croyants s'attachent à un Seigneur invisible et lui témoignent soumission et obéissance ? C'est pour eux un mystère !

Le royaume de Dieu n'est pas un autre royaume que le royaume des cieux : c'est le même royaume, mais envisagé au point de vue moral. Nous sommes exhortés à en manifester les caractères : « Car le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix, et joie dans l'Esprit Saint. Car celui qui en cela sert le Christ est agréable à Dieu et approuvé des hommes » (Rom. 14:17, 18).

### **9. Mystère de la Venue du Seigneur (1 Cor. 15:51 à 58).**

Le « mystère » ici c'est que les saints ne passeront pas tous par la mort, il est maintenant révélé. C'était là une chose entièrement nouvelle car sous l'économie précédente (exception faite d'Énoch et d'Élie) tous les justes ont dû passer par la mort. Les morts en Christ ressusciteront lorsque le Seigneur reviendra — l'apôtre développe ce sujet dans la partie précédente du chapitre et dans le chapitre 4 de sa première Épître aux Thessaloniciens — mais des saints seront alors vivants sur la terre. Ils seront « changés » et il faut qu'ils le soient, car « la chair et le sang » (c'est-à-dire l'état de l'homme après la chute, la nature pécheresse de l'homme) « ne peuvent pas hériter du royaume de Dieu » (1 Cor. 15:49, 50). Mystère pour l'incrédule ! Dieu soit béni de nous l'avoir révélé !

Rendons grâce à Celui qui a voulu nous donner à connaître ces différents « mystères » ! Puisse nous, conduits par son Esprit, pénétrer davantage dans cette précieuse connaissance, n'oubliant pas que la connaissance doit exercer la conscience et que la responsabilité y est toujours attachée ! « Car à quiconque il aura été beaucoup donné, il sera beaucoup redemandé ; et à celui à qui il aura été beaucoup confié, il sera plus redemandé » (Luc 12:48).

## NE CRAIGNEZ PAS LEURS CRAINTES

1 Pierre 3:14

ME 1957 p. 3

Nous voici parvenus à une nouvelle étape, une année vient de se terminer. Essayons de la revivre, repassant dans nos esprits et dans nos cœurs les diverses circonstances qui l'ont marquée. Sans doute y a-t-il eu des difficultés d'ordre matériel ou spirituel, pour la plupart d'entre nous ; certains ont été spécialement éprouvés par la maladie ou le deuil, d'autres ont vu partir au loin, qui un fils, qui un époux. Luttés, combats, peines, séparations, tel est le lot commun des hommes cheminant sur une terre où partout se voient les conséquences du péché, et les croyants n'en sont pas épargnés. Mais peut-être l'année qui a pris fin a-t-elle comporté, plus que d'autres, sujets d'exercice et épreuves douloureuses.

Que pourtant nos larmes ne soient pas notre pain ! Ce n'est pas de nos tristesses qu'il convient de nous nourrir. Pensons à tous les soins éprouvés de la part du Seigneur ! N'a-t-Il pas été fidèle à ses promesses ? Sa grâce n'a-t-elle pas accompagné, précédé chacun des siens ? Que d'expériences précieuses faites dans des moments difficiles ! Pouvons-nous les évoquer sans une profonde reconnaissance ? Comptons les bienfaits de Dieu, quotidiennement éprouvés durant cette année écoulée et nous serons confondus en considérant tout ce qu'Il a fait, tout ce qu'Il a été pour nous. Et qu'ainsi la louange s'élève de nos cœurs vers Lui !

Mais aussi, demandons-nous ce que nous, nous avons été pour Lui. Sans doute nous ne pourrons le faire qu'avec une réelle humiliation ! Le chemin parcouru n'est-il pas marqué de bien des faux pas ? Que d'inconséquences à confesser, de manquements graves peut-être ! Et même, avons-nous su jouir de tous les privilèges accordés, saisir les occasions de Le servir ? Avons-nous appris quelque chose de Lui, soit dans l'épreuve soit dans la prospérité ? Avons-nous progressé spirituellement, de telle manière que nous puissions mieux discerner et le caractère du monde, dans lequel nous avons à cheminer selon Jean 17:14-16, et le caractère si sérieux des temps auxquels nous sommes parvenus ? Que de questions encore chacun peut avoir à se poser ! Dieu soit béni de ce que, malgré tout : « Il ne nous a pas fait selon nos péchés, et ne nous a pas rendu selon nos iniquités » (Ps. 103:10), de ce que, jour après jour, Il a voulu nous secourir, manifestant sa puissance dans notre infirmité !

Et maintenant, il faut regarder en avant. Que sera pour chacun de nous l'année qui commence ? Nul autre que Dieu ne le sait. Mais qu'attendons-nous ici-bas ? Des jours faciles, une existence sans épreuves d'aucune sorte, un ciel toujours serein ? Certes, nos cœurs le désirent, mais nous irions au-devant de pénibles déceptions si nous comptons sur cela. « Vous avez de la tribulation dans le monde », a dit le Seigneur à ses disciples avant de les quitter ; d'autre part, le caractère des temps actuels est particulièrement sérieux.

Puisse-t-il y avoir, parmi le peuple de Dieu, beaucoup de croyants semblables aux « fils d'Issacar, qui savaient discerner les temps *pour savoir ce que devait faire Israël* » ! Ce discernement des temps n'était donc pas pour la satisfaction d'une certaine curiosité, mais en vue d'un but pratique (1 Chron. 12:32).

Nous sommes près d'arriver. Le Seigneur va réaliser sa promesse : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi : afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Il vient pour nous ravir à sa rencontre en l'air, puis Il exercera ses jugements sur ce monde avant d'y établir son règne. Il semble sans doute que déjà se dessinent, à grands traits, certains des événements prophétiques. Mais gardons-nous de considérer les événements qui se déroulent actuellement, d'étudier leur évolution en cherchant à y voir la confirmation de la parole prophétique, sans observer en cela la

plus grande prudence. N'oublions pas que nous sommes dans une période des voies de Dieu qui a été appelée la « parenthèse de l'Église », période durant laquelle les temps prophétiques ne sont pas comptés. Le cours des événements de la prophétie reprendra après l'enlèvement des saints à la venue du Seigneur. D'autre part, et c'est là un danger souvent sous-estimé, l'ennemi s'emploie à nous arrêter sur les événements, à nous en occuper outre mesure, afin de nous empêcher de regarder en haut. En considérant le déroulement des circonstances qui suivront l'enlèvement de l'Église et aboutiront à 2 Pierre 3:10, il nous convient non pas de chercher à savoir ce que les hommes ignorent et voudraient tellement connaître, mais de retenir et de mettre en pratique les exhortations de l'apôtre : « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite. C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (2 Pierre 3:11-14). Tel est le but pratique en vue duquel nous sont donnés la prophétie et le discernement des temps.

Que les événements actuels épouvantent les hommes de ce monde, cela ne saurait nous étonner ! Bien qu'ils essaient de se rassurer en affirmant avec plus ou moins de conviction, qu'ils vont vers une ère de progrès et de paix, ils pressentent pourtant des jours sombres. Et encore, les plus noirs de leurs pressentiments sont loin de leur donner une idée de ce que sera « l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre », « heure » dont nous serons « gardés » parce que le Seigneur, fidèle à sa promesse, nous aura auparavant ravis dans les demeures d'en haut (Apoc. 3:10, 11). Ayant une telle espérance, pourrions-nous nous associer au monde dans les craintes qu'il éprouve ? « Ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs » (1 Pierre 3:14). Dieu veuille que cette parole soit sans cesse présente à nos esprits tout au long de l'année qui commence, si le Seigneur nous laisse ici-bas jusqu'à son terme !

Les circonstances qui remplissent ce monde d'inquiétude et d'angoisse doivent laisser le croyant en paix ; elles lui disent tout au contraire que la délivrance est proche. Lorsque le peuple, quittant le pays d'Égypte, allait traverser la mer Rouge, la colonne de nuée était ténèbres pour les Égyptiens tandis que, pour les Israélites, « elle éclairait la nuit » (Exode 14:19:20). De même encore, dans un temps qui suivra l'enlèvement des saints à la venue du Seigneur et précédera son apparition en gloire, la terreur des hommes sera, pour le résidu pieux, le signe que la délivrance est proche : « Et il y aura des signes dans le soleil et la lune et les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée, car les puissances des cieux seront ébranlées » ; mais « quand ces choses commenceront à arriver », est-il dit au résidu fidèle de la fin, « *regardez en haut*, et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche ». « Et alors on verra le fils de l'homme venant sur une nuée avec puissance et une grande gloire » (Luc 21:25-28). Il apparaîtra pour établir son glorieux règne de justice et de paix.

Dieu nous garde de tout découragement, de toute crainte, de tout effroi ! Qu'Il veuille soutenir et fortifier notre foi dans l'épreuve, nous accordant la grâce d'en sortir spirituellement enrichis ! Et puissions-nous, ne craignant pas « leurs craintes », « sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs » !



## « NE VOUS CONFORMEZ PAS À CE SIÈCLE »

Rom. 12:2

Le gouvernement de Dieu

ME 1944 p. 144

Le Seigneur lui-même, dans la prière qu'Il adressait au Père en notre faveur, a défini notre position ici-bas : « Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde, mais que tu les gardes du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » (Jean 17:14-16). Dans cette prière, Il nous place dans la même position que Lui devant le Père, mais aussi devant le monde. Combien peu cette position a été comprise, moins encore réalisée ! Dans le monde, mais pas du monde. Les circonstances qui auraient dû nous détacher de ce système dont Satan est le prince ont, au contraire, accentué notre conformité à lui. Le mal fait des progrès rapides et rend plus actuelle que jamais l'exhortation de Rom. 12:2 : « Ne vous conformez pas à ce siècle ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, bonne et agréable et parfaite. »

Que l'on nous permette de rappeler, en rapport avec cette exhortation de l'apôtre, divers articles de quelques-uns de nos conducteurs : *Messenger Évangélique*, année 1918, page 33 ; année 1919, pages 255 et 361 ; année 1925, pages 207 et 380. Puisse-nous nous souvenir de ceux qui, fidèlement, nous ont « annoncé la Parole de Dieu », qui ont marché dans le chemin de la séparation du monde et de ses principes, afin que « considérant l'issue de leur conduite » nous imitions leur foi ! (Héb. 13:7). Relisons ces articles ; les enseignements qu'ils nous donnent sont encore davantage pour aujourd'hui qu'ils n'étaient pour hier. Citons encore celui-ci, tout récent : « Il saisit un chien par les oreilles » (*Messenger Évangélique*, année 1943, page 211). Des circonstances particulièrement douloureuses viennent de nous fournir de saisissantes illustrations de ce verset 17 de Proverbes 26.

Hélas ! généralement, nous lisons et nous passons... Nous nous arrêtons souvent bien peu sur les avertissements que Dieu nous donne par le moyen de sa Parole ou des écrits qu'Il met à notre disposition. En vérité, notre négligence est grandement coupable ! Comment nous étonner alors, lorsque nous moissonnons ce que nous avons semé ? — Il y a même parfois, plus que de l'indifférence. L'ennemi nous pousse à raisonner avec la Parole, c'est toujours « Quoi, Dieu a dit ?... » Mais Dieu nous montre dans les Écritures ce qu'il peut en coûter de raisonner et de désobéir. Il place aussi, sur notre route, des exemples qui sont autant d'avertissements — et il en est certains dont la solennité devrait nous rendre sérieux et attentifs. Considérons-les, non dans l'esprit qui conduirait à jeter la pierre à celui-ci ou à celui-là, mais avec le sentiment profond que Dieu nous parle, nous rappelant que « notre bourgeoisie est dans les cieux » et nous exhortant à penser « aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Phil. 3:20 ; Col. 3:2).

Sans doute, la grâce de Dieu demeure, elle s'est exercée à l'égard d'Adam, de Moïse ou de David et elle s'exerce sans cesse à notre égard, mais il y a aussi son gouvernement inflexible ; Adam, Moïse et David ont dû l'expérimenter et il en est de même pour nous. Le gouvernement de Dieu comprend à la fois des lois auxquelles nul homme ne peut échapper et la discipline à laquelle sont soumis tous les croyants. Le principe de ces lois générales nous est donné dans l'épître aux Galates : « Ne soyez pas séduits ; on ne se moque pas de Dieu ; car ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera. Car celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption ; mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle. » (6:7, 8). Héb. 12 nous parle de la discipline qui est la part spéciale des enfants de Dieu (v. 8) ; elle est vue sous deux aspects : elle est éducative et correctrice, c'est-à-dire qu'elle embrasse, d'une part, tout ce que Dieu nous dispense pour nous

former, nous instruire, nous éduquer et, d'autre part, les divers châtements dont Il doit nous frapper quand nous avons besoin d'être repris. Il nous discipline « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (v. 10). Ce n'est pas en cherchant à obéir à une loi que nous pourrions réaliser une marche dans la sainteté pratique, c'est seulement en laissant la vie divine agir en nous. Lorsque la vieille nature s'y oppose, la discipline devient nécessaire pour briser la chair, nous conduisant par ce moyen à « être saints comme Il est saint » (1 Pierre 1:14-17). Si nous sommes soumis, « nous vivrons » (Héb. 12:9) : d'une part, la discipline développe la vie spirituelle, d'autre part, elle peut aller jusqu'à la mort du corps — la soumission nous fera éviter cette triste fin et ainsi nous fera vivre. C'est dans ce double sens qu'il est dit : « et nous vivrons ».

Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera ! Dieu nous le rappelle d'une façon qui doit nous conduire à trembler, chacun pour soi, en pensant à ce que nous sommes et à ce que nous semons... Nous pouvons, dans notre folie, raisonner avec la Parole, l'interpréter d'une façon qui nous convienne et nous permette de faire ce qui nous plaît (car, en définitive, tout se ramène à cela), soyons bien assurés que ce n'est jamais nous qui aurons le dernier mot ! — Dieu usera de patience avant d'intervenir (Luc 18:7). Il pourra pardonner en grâce et selon la grandeur de ses bontés, mais nous aurons à subir les conséquences de nos fautes sous son juste gouvernement. On s'est parfois servi de cette image pour illustrer cette vérité : un fils jette en terre de la mauvaise semence alors que son père l'avait envoyé semer du blé. S'il confesse sa désobéissance, il trouvera certainement de la grâce dans le cœur de son père et sera pardonné. Mais qu'en sera-t-il au jour de la moisson ? Bien que jouissant d'un pardon sans réserve, le fils n'en éprouvera pas moins l'amertume d'avoir désobéi ; il récoltera ce qu'il a semé.

Il est difficile de discerner les motifs pour lesquels Dieu a dû agir en gouvernement à l'égard de l'un des siens. Cela demande une grande spiritualité et une communion intime avec le Seigneur : « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14). « Les hommes adonnés au mal ne comprennent pas le juste jugement, mais ceux qui cherchent l'Éternel comprennent tout » (Proverbes 28:5). « Le cœur du sage connaît le temps et le jugement » (Ecclésiaste 8:5). — Mais la chose importante est de savoir discerner ce que Dieu veut nous dire à *chacun* lorsqu'il agit en gouvernement et en discipline à l'égard de l'un de ses enfants — car il y a certainement une leçon à retirer pour chacun. Nous n'avons peut-être pas fait exactement ce qu'avait fait celui qui a été frappé, mais considérons bien nos voies : n'avons-nous pas fait pis à d'autres égards ? La tendance naturelle de nos cœurs est de chercher ce que les autres ont à apprendre — et nous nous trompons si facilement en cela... au lieu de regarder à nous-mêmes pour voir ce qu'il y a à juger dans notre propre cœur.

Nous passons aussi, bien souvent, avec quelque légèreté sur les circonstances dans lesquelles le gouvernement de Dieu s'exerce envers nous : ne pas y voir Sa main serait « mépriser la discipline ». Le danger opposé serait de ne pas y reconnaître le cœur du Père ; alors, nous perdons courage. Ce qu'il convient de faire c'est d'être exercés par la discipline pour apprendre tout ce que le Seigneur veut nous enseigner par son moyen (Héb. 12:5 et 11).

L'exercice du gouvernement de Dieu ne touche en rien à la question du salut. Dans des cas comme ceux de Nadab et Abihu, Coré et son assemblée, Acan et les siens, Ananias et Sapphira, ou encore de ceux qui furent retirés pour avoir méconnu le caractère de sainteté de la table du Seigneur, la question du salut de l'âme n'est jamais mise en cause. Nous sommes seulement invités à y voir des actes solennels du gouvernement de Dieu au milieu de son peuple ou de l'Assemblée.

Mais il y a une objection parfois entendue : du moment que la question du salut n'est pas soulevée, celui qui est retiré — si solennellement que ce soit — jouit du repos, attendant la gloire. Pour lui aussi, mourir est un gain. Il ne peut donc y avoir acte du gouvernement de Dieu ou châtement exercé puisque l'effet de cet acte ou de ce châtement serait d'introduire celui qui en est l'objet dans une



condition meilleure, dans la félicité de la maison du Père. Cette argumentation mélange dangereusement des choses tout à fait différentes. Elle est d'ailleurs — et cela doit suffire — en opposition complète avec ce que nous enseigne la Parole : si elle devait être retenue, il n'y aurait donc jamais aucun acte du gouvernement de Dieu qui irait jusqu'à la mort d'un croyant et il n'y aurait eu aucun acte du gouvernement divin dans les divers cas que nous venons de rappeler ! Enfin, ne perdons pas de vue la pensée si sérieuse du tribunal de Christ (2 Cor. 5:10) et n'oublions pas qu'il est dit de celui qui est sauvé comme à travers le feu qu'il en éprouvera une perte (1 Cor. 3:15). C'est une perte pour l'éternité !

Nous voudrions surtout souligner que *dans les divers cas présentés par la Parole, l'acte du gouvernement de Dieu nous est donné comme constituant un avertissement solennel pour le peuple ou pour l'assemblée* (Lév. 10:3 ; Nomb. 16:24-40 ; Josué 7:24-26 ; Actes 5:5 et 11 ; 1 Cor. 11:30-34). C'est donc bien comme étant un avertissement de Dieu pour nous qu'il nous faut considérer de tels actes du gouvernement divin. Les avertissements actuels nous sont nécessaires — ils sont d'autant plus nécessaires et d'autant plus solennels que nous sommes allés très loin sur le chemin de la conformité au monde, sous les prétextes les plus variés. Nous nous occupons de bien des choses qui ne nous concernent pas et nous nous en excusons en disant que nous n'y mettons pas notre cœur.... Quel profit peut-il donc y avoir à occuper notre esprit de ce que nous reconnaissons mauvais pour notre cœur ? — Mais aussi, le cœur suit vite l'esprit. Nous finissons par nous intéresser à ce qui ne devrait avoir aucun intérêt pour nous et à prendre hardiment parti soit pour l'un, soit pour l'autre dans des querelles dont nous ne redrons jamais assez qu'elles ne sont pas les nôtres. Nous agissons alors exactement comme le monde et on serait bien en peine de dire de nous ce que l'on disait de Pierre et de Jean (Actes 4:13). Aussi, d'humiliantes et douloureuses conséquences sont sous nos yeux et affligent nos cœurs : des cas identiques sont peut-être fréquents dans le monde, mais on peut se demander si on en avait déjà vu de semblables dans l'Assemblée de Dieu. « À toi, Seigneur, la justice, et à nous la confusion de face, comme elle est aujourd'hui » (Dan. 9:7). « Ne te souviens pas contre nous des iniquités anciennes ; que tes compassions viennent en hâte au-devant de nous, car nous sommes devenus fort misérables. Aide-nous, ô Dieu de notre salut. ! à cause de la gloire de ton nom ; et délivre-nous, et pardonne nos péchés, à cause de ton nom » (Ps. 79:8, 9).

# NOS CORPS

## 1 Corinthiens 6:13, 20

ME 1950 p. 57

*Le corps est « pour le Seigneur »,* dit l'apôtre Paul aux chrétiens de Corinthe (1 Cor. 6:13). Cette parole s'adresse à la conscience de chacun des rachetés ; elle fait appel à notre responsabilité. Nous devons veiller sur nos corps pour plusieurs raisons : d'abord, parce que « nos corps sont des membres de Christ » ; ensuite, parce que « notre corps est le temple du Saint Esprit » et enfin, parce que nous avons été « achetés à prix ». Nous sommes donc responsables de glorifier Dieu dans notre corps (1 Cor. 6:15, 19, 20). Dans une autre épître, l'apôtre nous exhorte « par les compassions de Dieu, à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu » (Rom. 12:1). Avant sa conversion, un croyant livrait « ses membres au péché comme instruments d'iniquité », mais après qu'il a été affranchi de la puissance du péché, il est rendu capable de se livrer lui-même à Dieu « comme d'entre les morts étant fait vivant, et ses membres à Dieu, comme instruments de justice » (Rom. 6:13).

Notre corps appartient au Seigneur, car Il s'est livré à la mort de la croix pour le salut de nos corps aussi bien que pour celui de nos âmes. Possédant déjà le salut de notre âme, nous attendons « l'adoption, la délivrance de notre corps » — c'est en ce sens que « nous avons été sauvés en espérance » (Rom. 8:23-24). Quel respect le croyant devrait-il donc avoir pour son corps, puisque ce corps a été acheté à prix, puisqu'il est le temple du Saint Esprit, membre de Christ et qu'il appartient au Seigneur ! Mais encore, puisque le corps est « pour le Seigneur », quel désir nous devrions avoir de mettre notre corps au service de Celui à qui il appartient, de livrer nos membres à Dieu comme instruments de justice — c'est-à-dire d'employer pour le Seigneur les capacités physiques et intellectuelles qui nous ont été données !

Seigneur, toi qui pour nous t'offris en sacrifice,  
Remplis-nous de ferveur pour mettre à ton service  
Nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs !

Mais il y a, dans le verset 13 du sixième chapitre de la première épître aux Corinthiens, une deuxième parole dite par l'apôtre à ces croyants. Si la première est pour la conscience, la seconde est bien de nature à toucher notre cœur : « *Le Seigneur est pour le corps* ». Combien il est réconfortant de savoir que le Seigneur veut s'occuper de notre corps comme Il s'occupe de notre âme ! Il a sauvé notre âme et, pendant que nous cheminons ici-bas, Il la nourrit, la fortifie et l'enrichit ; Il désire qu'elle fasse des progrès dans la connaissance de Lui-même, qu'elle « prospère » — selon l'expression de 3 Jean 2, ce verset nous parlant tout à la fois de la prospérité de l'âme et de celle du corps. Quelle grâce ! Il prend soin également de nos corps ! Sans doute, nous avons à connaître la souffrance, nous sommes dans des corps d'infirmités et les conséquences du péché se font sentir dans le corps du racheté comme dans celui de l'incrédule. Il y a aussi, pour le croyant, la discipline que le Père dispense à ses enfants et qui nous atteint parfois dans nos corps, de bien des manières (Job 33:19 ; 1 Cor. 11:30). Avec sympathie nous pensons à tous ceux qui souffrent si douloureusement dans leur corps ; nous aimerions les encourager en leur disant : malgré tout, « le Seigneur est pour le corps » — n'en doutez jamais !

Lorsque, en prison, l'apôtre Paul écrivait la seconde épître à Timothée, il ressentait toutes les rigueurs de cette captivité. Qu'en était-il pour lui si déjà, quelques années auparavant, il avait écrit à Philémon : « étant tel que je suis, Paul, *un vieillard* » ? Usé avant l'âge, il portait dans son corps les traces de tant de fatigues accumulées dans le chemin du service, les marques des souffrances et des persécutions endurées de la part des ennemis de l'Évangile (2 Tim. 3:10-11 ; cf. 2 Cor. 1:8 à 11 ; 4:8 à

10 ; 11:23 à 27). N'avait-il pas dit aux Galates : « Je porte en mon corps les marques du Seigneur Jésus » ? (Gal. 6:17). Ses souffrances physiques, dans cette froide prison, devaient être très grandes ; certains détails nous montrent combien il appréhendait les rigueurs de l'hiver : « quand tu viendras, apporte le manteau que j'ai laissé en Troade, chez Carpus... Empresse-toi de venir avant l'hiver » (2 Tim. 4:13 et 21). Mais le Seigneur n'abandonne jamais ses serviteurs ! L'apôtre a expérimenté la réalité de la promesse de Jésus : « Si quelqu'un me sert, le Père l'honorera » (Jean 12:26). Le Seigneur s'occupe de l'âme, Il s'occupe aussi du corps. Pour donner à l'apôtre les consolations dont il avait besoin dans son âme, Il lui envoie Onésiphore. Alors qu'en Asie tous s'étaient détournés de lui — et combien Paul en souffrait ! — seul Onésiphore, serviteur préparé par le Maître pour soutenir le cher apôtre, n'avait pas eu honte de sa chaîne et l'avait « souvent consolé ». Mais le Seigneur avait aussi formé un autre serviteur pour s'occuper tout spécialement de l'apôtre, dans son corps : « Luc seul est avec moi ». Démas l'avait abandonné, Crescens était parti en Galatie, Tite en Dalmatie, Luc « le médecin bien-aimé » était seul auprès de lui. Sans doute, Luc était bien qualifié pour encourager l'apôtre dans son âme, comme Onésiphore l'avait fait, mais combien son service devait être apprécié de Paul pour tout ce qui concernait son corps ! Dieu lui avait laissé un frère et c'était « le médecin bien-aimé » ! La grâce divine pourvoyait à ses besoins, aux besoins de son âme comme aussi à ceux de son corps (2 Tim. 1:15-18 ; 4:10).

Le Seigneur prendra soin de nous jusqu'au moment où « le corps de notre abaissement » sera transformé à la ressemblance de son corps glorieux (Phil. 3:21). « Dieu a ressuscité le Seigneur, et il nous ressuscitera par sa puissance » (1 Cor. 6:14). Jusqu'à ce moment-là, Il s'occupera de notre corps, que nous soyons en vie sur la terre ou « délogés ». Moïse et Élie, sur la montagne de la transfiguration, représentent en type, Moïse les croyants qui auront passé par la mort et Élie ceux qui seront enlevés sans passer par la mort lorsque le Seigneur viendra (Luc 9:28 à 36 ; 2 Pierre 1:16). Considérons l'enterrement de Moïse : l'Éternel lui fait voir tout le pays de la promesse, puis Il a une parole à lui adresser, enfin « Il l'enterra » (Deut. 34:1 à 6 ; cf. Jude 9). Lorsque l'âme d'un racheté est recueillie dans le repos de la présence de Dieu, le Seigneur prend soin de son corps. L'âme est bienheureuse dans le séjour de la paix ; le croyant « délogé » est « avec Christ », ce qui est « de beaucoup meilleur » (Phil. 1:23), tandis que son corps, déposé dans la tombe, est aux soins du Seigneur. Pensée consolante !

Le jour de la première résurrection est proche ! C'est alors que Dieu « nous ressuscitera par sa puissance ». « Nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil... » (1 Cor. 15:51-52). Comme cette expression est remarquable, exprimant tout à la fois la puissance de notre Dieu et son amour insondable : en un clin d'œil ! « Les morts en Christ ressusciteront premièrement ». Où sont tous les morts en Christ qui ressusciteront dans ce jour-là — tous les morts en Christ, depuis Abel jusqu'au dernier des croyants qui passera par la mort avant l'enlèvement de l'Église ? — où sont-ils, dans la terre ou au fond des mers ? où sont-ils les corps des martyrs brûlés sur les bûchers ? — Comment les retrouver tous ?... Quelle puissance que celle de notre Dieu ! Il n'en manquera aucun ! Il saura où se trouve chacun d'eux, Il aura pris soin de leur corps, poussière retournée à la poussière, comme Il a pris soin du corps de Moïse. Et c'est « en un clin d'œil » qu'Il les ressuscitera tous ! — Mais encore, pendant ce « clin d'œil », Il nous ravira de la scène de ce monde, « nous, les vivants qui demeurons ». Là encore, Il n'en oubliera aucun. Tous seront « ravis ensemble », avec les morts en Christ ressuscités, « à la rencontre du Seigneur en l'air » (1 Thess. 4:13-18). Quel encouragement pour ceux qui souffrent dans leur corps ! Plus qu'un « clin d'œil » peut-être et les souffrances auront pris fin à jamais pour faire place à la félicité céleste !

Le corps d'un racheté, déposé en terre, est une « semence » (1 Cor. 15:42-44). « Semé » réveille l'espérance au moment où le regard est fixé sur le sépulcre : nous déposons dans la tombe le corps d'un croyant, mais nos cœurs sont consolés parce que nous savons que le tombeau rendra plus tard la « semence » en résurrection. Quelle moisson pour Celui qui verra du fruit du travail de son âme, au jour glorieux de la première résurrection !

Alors notre corps sera transformé à la ressemblance de celui de Christ. Ce corps dont Il se sera occupé et pendant notre vie sur la terre et dans la mort (pour tous ceux qui auront à passer par la mort), Il le « changera », le « transformera » (1 Cor. 15:51-52 ; Phil. 3:21). Ce « corruptible » (le terme désigne « les morts en Christ ») revêtira « l'incorruptibilité » et ce « mortel » (le terme désigne « nous, les vivants qui demeurons »), « l'immortalité » (1 Cor. 15:53). « La délivrance de notre corps », après laquelle nous soupirons (Rom. 8:23) sera accomplie. Et dans des corps glorifiés, semblables à celui de Christ — « nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean 3:2) — nous exalterons à jamais Celui qui a voulu faire pour nous des choses magnifiques, qui a sauvé notre âme et notre corps, qui aura gardé notre âme et pris soin de notre corps jusqu'à ce jour-là ! (Ps. 121 ; 1 Thess. 5:23-24).

## NOS LECTURES

2 Timothée ; 2 Rois 4:38-44 ; 2 Pierre 3:16-18

ME 1941 p. 90

Les trois portions des Écritures rappelées à l'entête de ces lignes nous ont suggéré quelques réflexions qui paraissent répondre à un besoin actuel. C'est ce qui nous engage à les présenter et notre but serait atteint si Dieu, dans Sa grâce, voulait s'en servir d'une part, pour nous détacher de certaines lectures qui offrent un danger caché mais réel cependant (côté négatif), d'autre part, pour nous amener à lire davantage la Parole et les écrits qui nous conduisent sans cesse à la Parole pour nous y faire contempler Christ (côté positif). Il y a aujourd'hui certaines difficultés à vaincre pour se procurer ces écrits, dans nos contrées tout au moins, alors que nous les avons eus librement à notre disposition pendant si longtemps. Dieu ne l'aurait-Il pas permis pour nous en faire apprécier davantage la valeur ? Il nous prive parfois de bénédictions dont nous n'avons pas su goûter tout le prix pour nous amener à les désirer, à les rechercher et à en jouir avec reconnaissance.

Nous sommes parvenus dans les temps fâcheux des derniers jours ; si nous en doutions, la lecture de la 2<sup>me</sup> épître à Timothée nous éclairerait à ce sujet. Ce sont les temps dont il est parlé au chapitre 3, où les hommes présentent les divers caractères qui y sont énumérés : il suffit d'ouvrir les yeux autour de nous pour n'avoir plus aucun doute. Le dernier trait qui est cité nous rappelle qu'il y a bien « la forme de la piété », mais la puissance en est reniée, en ce sens qu'il n'y a pas la séparation d'avec le mal — doctrinal et moral — caractéristique de la vraie piété. C'est une profession chrétienne, sans la vie. Ce que dit l'apôtre à Timothée, son enfant bien-aimé, s'adresse aussi à nous : « Détourne-toi de telles gens... demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu, sachant de qui tu les as apprises et que, dès l'enfance, tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus » (v. 5, 14 et 15). C'est là notre ressource dans ces « temps fâcheux », ce passage étant complété par les versets 16 et 17 qui nous exposent la divine inspiration des Écritures, leur utilité et leur but. Notre privilège c'est bien d'avoir, dans la Parole, tous les enseignements qui nous sont nécessaires pour des jours semblables, de connaître « dès l'enfance... les saintes lettres » (nous avons, en ce qui nous concerne, la Parole complète — ce que Timothée ne possédait pas) et toutes les choses qui nous ont été apprises, dans lesquelles nous sommes exhortés à demeurer. Privilège inestimable. En réalisons-nous le prix, au moins en quelque mesure ?

Mais, il ne suffit pas de posséder un Livre et d'avoir des instructions pour la période difficile que nous avons à vivre, il faut encore que nous en prenions connaissance. Combien nous avons besoin, par conséquent, de lire d'abord la Parole, ensuite les écrits qui nous ont été laissés par des ouvriers qualifiés « exposant justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:15) — écrits qui nous aideront dans la méditation du Saint Livre et fortifieront nos âmes en les occupant de Christ. C'est la nourriture que nous avons la responsabilité de donner, chaque jour, à notre esprit. Nous attachons-nous à la lecture (nous voulons parler ici de nos lectures individuelles, laissant de côté, en ce moment, le sens précis qui est celui de cette expression en 1 Timothée 4:13 : lecture de la Parole dans l'assemblée) et que lisons-nous ? Question sérieuse. Dans une large mesure, elle conditionne notre vie chrétienne, car il y a dans le domaine spirituel — comme dans le domaine physique — une étroite relation entre la vie et la nourriture. Bien souvent, notre vie spirituelle laisse à désirer parce que nous lui avons donné un aliment qui ne convenait pas.

Nos lectures ! Sujet d'ordre essentiellement pratique et qui est d'une si grande importance. Dans Sa bonté infinie, notre Dieu a voulu nous conserver tout ce qui nous est nécessaire : sa Parole et beaucoup de riches écrits, trésor précieux qu'au cours d'une vie entière — nous insistons là-dessus — nous n'arriverons pas à épuiser. Et pourtant, quelles lectures va-t-on chercher parfois ? Laisant de

côté ce qui nous a été donné — peut-être parce que « le sain enseignement » n'est pas toujours supporté (2 Tim. 4:3), on se nourrit de quantités d'ouvrages où il y a bien certaines bonnes choses, mais aussi tant d'autres qui le sont beaucoup moins. De telles lectures ne sont-elles pas parmi les plus dangereuses ? Le bon fait passer le mauvais ! Bien sûr, on s'autorise de divers passages pour les justifier et il est à peine besoin de dire que l'on en fausse le sens. 1 Thess. 5:20-21, par exemple, est souvent cité : «Éprouvez toutes choses ; retenez ce qui est bon », on en déduit — bien à tort — que l'on peut tout entendre et tout lire, il suffit, dit-on, de laisser de côté ce qui est mauvais. Demandons-nous, tout d'abord, si nous sommes bien « des hommes faits qui... ont les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14), si nous saurons toujours reconnaître ce qui ne convient pas, afin d'éviter que cela constitue la nourriture de notre esprit. Ensuite, n'oublions pas qu'il est ajouté aussitôt, verset que l'on omet, en général, dans la citation du passage : « Abstenez-vous de toute forme de mal » (v. 22). Le poison pénètre insensiblement, sans même que l'on s'en rende compte et accomplit son œuvre néfaste. L'ennemi arrive ainsi à détourner les cœurs, à semer le doute (c'est son œuvre depuis le commencement : Gen. 3:1), à ébranler la foi. En écrivant ces lignes, nous avons de douloureux exemples présents à la mémoire — de chers enfants de chrétiens qui tordent les Écritures à leur propre destruction (2 Pierre 3:16), en arrivant à douter même de la possession du salut ! Qu'y a-t-il eu à l'origine ? Des « coloquintes sauvages » (2 Rois 4:39). Pas autre chose que de mauvaises lectures, c'est-à-dire de celles où il y avait beaucoup de bon, mais un peu de mauvais. Là aussi, « un peu de levain fait lever la pâte tout entière » (1 Cor. 5:6), et l'adversaire a atteint son but : détourner « leurs oreilles de la vérité », les tourner « vers les fables » (2 Tim. 4:4). Quel solennel « prends garde » ! Puisse « la farine » être apportée là ! (2 Rois 4:41).

Il est si difficile cependant de laisser tant de publications dans lesquelles on a pu trouver quelque bien et d'excellentes pensées. Par contre, il est si facile de raisonner ! « Pensez-vous donc qu'ailleurs, Dieu n'a pas donné aussi quelque chose ? Croyez-vous que c'est seulement dans les écrits à notre disposition qu'il y a de la nourriture ? » Ce sont les objections souvent entendues.

Dans le chapitre 4 du second livre des Rois, la Parole nous rapporte un récit sur lequel, surtout, nous aimerions arrêter l'attention, car il pourra être médité avec profit dans ces « temps fâcheux ». Il est beaucoup question de foi dans la première partie du chapitre et de nourriture dans la seconde. C'est de cette deuxième partie que nous voudrions parler.

En un jour de famine, les fils des prophètes étaient rassemblés autour d'Élisée, à Guilgal. Là, il y avait pour eux de la nourriture en abondance : c'était « la grande marmite » que le prophète de l'Éternel avait fait mettre à leur intention. Mais l'un d'eux trouvait peut-être que rester assis et laisser préparer le potage à un autre c'était de la paresse ; peut-être aussi était-il fatigué de cette nourriture, toujours la même. Et puis encore, c'était Guilgal — le lieu de la circoncision, de la mortification de la chair (« Vous êtes morts... Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre » Col. 3:3-5). Cet homme ne devait pas se plaire beaucoup à Guilgal, assis devant l'homme de Dieu. Il sortit. Dehors, « aux champs », quelle activité il va déployer ! Sans doute, en figure, l'activité de la chair religieuse. Lisons le v. 39 : combien de verbes y a-t-il, qui indiquent autant d'actions successives ! Lorsqu'il rentre, il apporte une nourriture nouvelle, des « coloquintes sauvages » desquelles il est dit : « on ne les connaissait pas ». Activité, nouveauté ! Pour quels résultats ? Bien différents, suivant que nous les considérons apparents ou réels. Apparents : « des coloquintes sauvages plein sa robe ». Quelle abondance et quelle joie, sans doute, quand « on versa à manger aux hommes ». Réels : « la mort est dans la marmite ». Il faudra que l'homme de Dieu intervienne, que « la farine » — image de Christ dans la perfection de son humanité — soit apportée pour que l'on puisse à nouveau manger.

Récit riche d'enseignements. Ici-bas, c'est la famine, il n'y a rien pour nourrir nos âmes et réjouir nos cœurs. L'aire est vide, la cuve aussi (2 Rois 6:25-31), ni nourriture, ni joie dans ce monde. Mais pour ceux qui ont le privilège de connaître le vrai Homme de Dieu et de pouvoir se tenir « assis devant lui », il y a de la nourriture en abondance. Comme Marie autrefois, nous pouvons rester à ses pieds,

écoutant sa Parole. Il nous a conservé le Livre par lequel Il veut nous parler et tout ce qui nous a été laissé par « des hommes fidèles... capables d'instruire aussi les autres » (2 Tim. 2:2). Ayant un tel trésor à notre disposition, notre place n'est-elle pas aux pieds de l'Homme de Dieu pour savourer ce qu'Il nous a donné, qui nous permet de mieux le connaître parce que nous sommes mis ainsi en contact avec Lui, parce que c'est sa Personne qui nous est proposée pour occuper nos coeurs et nourrir nos âmes ? Irions-nous courir çà et là, à la recherche d'une autre nourriture, de « coloquintes sauvages » qui apporteront « la mort... dans la marmite » ?

L'homme de Baal-Shalisha nous est ensuite présenté et il nous faut le considérer en contraste avec celui dont parle le verset 39. Là, activité, activité fébrile pourrions-nous dire, mais ici c'est tout autre chose. « Et il vint de Baal-Shalisha un homme qui apporta à l'homme de Dieu du pain des premiers fruits, vingt pains d'orge et du grain en épi dans son sac » (v. 42). Qu'a-t-il fait pour avoir tout cela ? Comment l'a-t-il préparé ou obtenu ? Pas un mot à ce sujet. De son activité il ne nous est rien dit. Combien c'est différent du verset 39 ! Et qu'apporte-t-il ? En figure, il apporte Christ. Christ dans ses souffrances et dans sa mort, le grain de blé tombé en terre qui meurt et porte beaucoup de fruit. Christ, le pain de vie descendu du ciel. Christ, ressuscité et glorifié, précurseur des rachetés dans la gloire, « les prémices, Christ ». Il a été occupé de Christ dans le secret, à Baal-Shalisha, il a joui de Sa communion, il a été nourri de Lui : précieuse activité, activité de la foi, mais activité dont il n'est pas fait étalage, dont on ne parle pas. Ce qu'il a pu ainsi recevoir de Christ et connaître de Lui, il ne le donne pas directement au peuple. Contraste encore avec l'homme du verset 39 : celui-là était rentré des champs et aussitôt avait coupé en morceaux dans la marmite les coloquintes sauvages, sans rien montrer et sans rien dire à Élisée. Mais l'homme de Baal-Shalisha apporte tout au prophète de l'Éternel et c'est lui qui dira : « Donne-le au peuple et qu'ils mangent » (v. 43). Nous pourrions encore remarquer que cet homme a le sentiment profond d'avoir apporté bien peu de chose — il ne devait pas en être ainsi de celui qui avait cueilli les coloquintes sauvages — mais avec la bénédiction de l'homme de Dieu, il y aura de la nourriture pour tous : tous seront rassasiés et il y en aura de reste. De reste ! Il y aura toujours dans la Personne excellente de Celui qui nous est proposé comme nourriture quelque chose que nous ne pourrions saisir et sonder. Nous connaissons en partie, il nous faut attendre le jour de la gloire pour connaître à fond, comme nous avons été connus (1 Cor. 13:12) et sonder le mystère aujourd'hui insondable.

Prenons garde aux « coloquintes sauvages ». Au contraire, souvenons-nous de l'homme de Baal-Shalisha. Ces deux choses — côté négatif et côté positif — nous les avons dans le passage cité au début (2 Tim. 3:5, 14 et 15), nous les avons encore dans l'exhortation de l'apôtre : « Vous donc, bien-aimés, sachant ces choses à l'avance, prenez garde de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers, vous ne veniez à déchoir de votre propre fermeté ; mais croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. À lui la gloire et maintenant et jusqu'au jour d'éternité ! Amen » (2 Pierre 3:17-18).

## SUR LES EAUX

ME 1956 p. 3

Les Évangiles nous rapportent différents récits des deux traversées qu'eurent à faire les disciples sur la mer agitée, au milieu de l'orage. Matthieu 8:23-27 ; Marc 4:35-41 et Luc 8:22-25 nous parlent de la première, Matthieu 14:22-33, Marc 6:45-52 et Jean 6:16-21, de la seconde. La comparaison de ces récits mérite sans doute d'être faite.

Plusieurs détails relatifs à la première traversée ne se trouvent que dans Marc. Par exemple, Matthieu et Luc nous disent que les disciples étaient « avec Lui », ou « le suivirent », quand Jésus monta dans la nacelle, tandis que Marc nous montre les disciples — auxquels le Seigneur avait dit : « Passons à l'autre rive », parole d'ailleurs omise dans Matthieu — le prenant dans une nacelle « comme il était », d'autres nacelles aussi étant « avec lui ». De même, Marc est seul à parler de Jésus « à la poupe », « dormant sur un oreiller ». Matthieu se borne à dire que Jésus « dormait » ; Luc : « comme ils voguaient, il s'endormit ». Ce dernier détail est indiqué dans Luc, avant même qu'il soit question du vent impétueux qui « fondit sur le lac », tandis qu'en Matthieu et Marc, c'est après qu'il a été parlé de la « grande tourmente » ou du « grand tourbillon de vent », de la nacelle « couverte par les vagues », « de sorte qu'elle s'emplissait », que nous voyons Jésus dormant. Dans Matthieu, le Seigneur, réveillé par les disciples, commence par leur reprocher leurs craintes et leur peu de foi, après quoi Il se lève pour reprendre les vents et la mer ; dans Marc et Luc au contraire, c'est en tout premier lieu qu'il ramène le calme : Il met un terme à l'épreuve, aux difficultés qui conduisent les disciples à s'écrier : « nous périssons » et ne leur dit qu'ensuite : « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs ? Comment n'avez-vous pas de foi ? » — ou encore : « Où est votre foi ? ». Mais dans les trois récits c'est une même question — avec, il est vrai, une légère variante dans Luc — posée par les disciples étonnés : « Quel est celui-ci, que les vents même et la mer lui obéissent ? »

Les récits de la deuxième traversée sont à peu près semblables, sauf sur un ou deux points, dans Matthieu et dans Marc. Seuls, ces deux Évangiles soulignent que le Seigneur « contraignit les disciples de monter dans la nacelle et de le précéder à l'autre rive », Jean se bornant à dire que les disciples « descendirent à la mer » et, après être « montés sur une nacelle », « allèrent de l'autre côté de la mer, à Capernaüm ». Également, Matthieu et Marc sont seuls à parler du Seigneur monté sur une montagne « pour prier », Jean écrivant simplement qu'il « se retira encore sur la montagne, lui tout seul ». Encore un détail qui n'est que dans les deux premiers Évangiles : la nacelle « au milieu de la mer ». Et si dans Jean il est parlé du « grand vent qui soufflait », dans Matthieu et Marc il est qu'il était « contraire ».

Marc ajoute un détail qui n'est dans aucun des deux autres Évangiles : le Seigneur « voyait » ses disciples « se tourmenter à ramer ». Matthieu situe « à la quatrième veille de la nuit », Marc « vers la quatrième veille » le moment où Jésus vint vers les disciples, tandis que Jean, après avoir dit qu'il faisait « déjà nuit », précise que les disciples virent Jésus après avoir « ramé environ vingt cinq ou trente stades ».

Mais dans les trois Évangiles, nous trouvons la même expression : c'est « marchant sur la mer » que Jésus va vers la nacelle. Cela eût dû rassurer les disciples ; tout au contraire « ils crièrent de peur, disant : C'est un fantôme », selon le récit de Matthieu et de Marc. Jean se bornant à remarquer qu'ils furent « saisis de peur ». Même parole encore dans les trois Évangiles pour mettre un terme à la frayeur des disciples : « C'est moi, n'ayez point de peur ». Mais seuls Matthieu et Marc rapportent le : « Ayez bon courage », qui précède.



Enfin, si Matthieu et Marc nous disent que le Seigneur, une fois monté dans la nacelle avec les disciples, « le vent tomba ». Jean écrit : « aussitôt la nacelle prit terre au lieu où ils allaient ». C'est la fin du voyage qui amène la fin de la tempête.

Nous avons donc certaines expressions identiques dans les trois récits — peut-être vaut-il la peine de s'y arrêter spécialement et nous ne saurions trop encourager nos lecteurs à le faire, persuadés qu'ils y trouveront de l'édification —, et, pour celles qui diffèrent de l'un à l'autre, de façon générale à peu près les mêmes détails dans Matthieu et Marc, tandis que le récit de Jean contient des indications assez particulières. Ce n'est sans doute pas sans raisons que nous avons ces points communs ou ces différences. Nous nous bornons à proposer ce sujet de méditations car notre désir en écrivant ces lignes n'était pas de nous arrêter sur le détail, mais plutôt d'essayer de dégager de la comparaison de ces récits un enseignement en rapport avec les difficultés que nous pouvons avoir à rencontrer durant notre pèlerinage. Qu'il y ait là un précieux encouragement pour nous au travers des exercices que nous aurons à connaître pendant l'année qui commence, si le Seigneur nous laisse ici-bas encore un peu de temps !

Aux remarques déjà faites à propos des récits de Matthieu 14, Marc 6 et Jean 6, il faut ajouter que Matthieu est le seul à nous rapporter la réponse de Pierre à la parole du Seigneur : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur », seul à nous rapporter la réponse de Pierre et la scène qui fait suite.

Si, comme nous l'avons déjà vu, dans les récits de Marc 4 et de Luc 8, nous voyons le Seigneur se lever aussitôt, imposer silence aux vents et à la mer, mettant ainsi un terme aux difficultés rencontrées par les disciples et permises par Lui, par contre dans celui de Matthieu 14, avant d'arrêter la tempête Il donne à Pierre la puissance nécessaire pour « marcher sur les eaux ».

De même dans nos épreuves et nos exercices variés : le bras du Seigneur ne s'est pas raccourci, sa voix peut d'un mot arrêter la tempête, la changeant en calme ; mais aussi, Il peut trouver bon de nous laisser un temps au milieu d'une mer agitée. C'est encore pour nous faire expérimenter sa puissance : avant de l'exercer pour ramener des circonstances paisibles, Il la déploie pour nous soutenir au sein de l'orage. Lui « marche sur les eaux » : Il est au-dessus des circonstances quelles qu'elles soient ; Il les domine. Et Il veut aussi, par sa puissance, nous faire à notre tour « marcher sur les eaux », nous donner le secours nécessaire pour aller par la foi, regardant à Lui seul, ne nous laissant pas arrêter par ce qui pourrait être pour nous un sujet de crainte et d'effroi si nous détournions nos yeux de Christ pour les fixer sur les difficultés du chemin.

Comme nous l'avons vu aussi, le Seigneur peut encore mettre un terme à nos difficultés en se servant d'un autre moyen. C'est ce que nous enseigne le récit de Jean 6. Là, il ne nous est pas dit que le Seigneur arrêta aussitôt la tempête ou que, au sein même de la tempête, Il donna la puissance nécessaire pour « marcher sur les eaux » ; nous lisons : « aussitôt, la nacelle prit terre au lieu où ils allaient ». Pour le résidu juif de la fin, ce sera le terme de la grande tribulation : pour nous, c'est l'arrivée au port désiré, l'entrée dans la maison du Père où le Seigneur, réalisant la promesse de Jean 14:1-3, nous introduira bientôt. Prenons donc courage, le Seigneur vient ! En un instant, en un clin d'œil, nous serons ravis de la scène présente et pour toujours avec Celui que nos cœurs attendent, dans le lieu où il n'y aura plus « ni deuil, ni cri, ni peine » !

D'autre part, dans le récit symbolique de Matthieu 14, Pierre peut être considéré comme une figure de l'Église, quittant la « nacelle juive », dans l'obéissance au Seigneur et allant « à Lui », comptant sur la puissance de Sa parole. C'est effectivement ce qui a caractérisé l'Assemblée dans les premiers jours de son histoire. L'Évangile prêché « en commençant par Jérusalem » (Luc 24:47 — cf. Actes 1:4 et 8:2, 14), ceux qui le reçurent furent baptisés et constituèrent, à la place d'Israël, le témoignage de Dieu, son Assemblée. Mais il leur fallait abandonner toute l'organisation du culte juif, le temple, ses

cérémonies et ses fêtes, ses sacrifices et ses sacrificateurs, toutes les ordonnances établies par l'Éternel et ce que la tradition des hommes y avait ajouté, frêle esquif sans doute mais auquel beaucoup demeuraient fermement attachés et qui leur paraissait constituer le seul refuge solide et sûr. Et il fallait laisser tout cela, non pour prendre pied sur quelque embarcation de meilleure apparence mais pour « marcher sur les eaux ». Impossibilité absolue aux yeux des hommes, mais rien n'est impossible à Dieu. Rien n'est donc impossible pour celui qui croit, car la foi fait appel à la seule puissance divine.

À la parole du Seigneur : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur », Pierre a répondu aussitôt : « Seigneur, si c'est toi, dis-moi d'aller à toi sur les eaux ». C'est comme s'il eût dit : Seigneur ! nous sommes en détresse, nous périssons... La nacelle s'emplit déjà ! Il n'y a que Toi qui puisse nous secourir. Tu as dit : « C'est moi » ! C'est Toi qu'il me faut. Je veux aller à toi » ! Pour aller à toi, il est nécessaire de quitter la nacelle et de « marcher sur les eaux » : je ne puis pas m'engager si ce n'est toi qui me l'ordonnes, mais si tu me le commandes je quitterai la nacelle sans aucune crainte.

Pour « marcher sur les eaux », il faut l'autorité qui est dans la parole de Jésus, Celui qui « commande » et auquel obéissent et le vent et la mer. L'Évangile selon Matthieu le présente comme le Roi, un roi dont l'autorité sera méconnue, qui sera rejeté et crucifié par son peuple, mais qui, malgré tout, dira aux siens lorsqu'il les retrouvera après sa mort et sa résurrection « sur la montagne » où il leur avait « ordonné de se rendre » : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre ». Cette autorité, méprisée par Israël, Il va maintenant l'exercer dans la maison de Dieu, établi Fils sur cette maison qui va remplacer Israël comme témoignage et dans laquelle Dieu est connu comme Père, Fils et Saint Esprit. Ceux qui, par le baptême, entrent dans cette maison, sont responsables de garder, leur dit-Il, « toutes les choses que je vous ai commandées » (Matthieu 28:16-20).

Pierre reconnaît l'autorité du Seigneur, il y est soumis et il sait quelle est la puissance de sa parole. Cette puissance, il l'a déjà éprouvée au cours d'une scène antérieure, sur ce même lac de Génésareth. Le Seigneur avait alors commandé à Simon : « Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche ». Simon et ceux qui avaient travaillé avec lui « toute la nuit » n'avaient « rien pris » ; cependant, dit Simon, « sur ta parole je lâcherai le filet ». La foi, tel est le premier résultat produit par la Parole, reçue dans le cœur (cf. Rom. 10:17) ; le Seigneur a parlé, cela suffit à la foi. Et la même parole « qui a la puissance de sauver nos âmes » (Jacques 1:21) a aussi la puissance de nous faire marcher, de nous soutenir au milieu d'un monde où rien n'est stable et assuré, où les difficultés nous assaillent et nous effrayent souvent.

Le Seigneur ne dit à Pierre qu'un seul mot : « Viens ! » mais cela suffit au disciple, il n'y a chez lui ni hésitation ni appréhension. Jésus a commandé, il obéit aussitôt, sans raisonner, sans se préoccuper des conséquences possibles de son acte, sans rechercher l'approbation, ou même seulement la pensée de ceux qui étaient avec lui dans la nacelle : « Et Pierre, étant descendu de la nacelle, marcha sur les eaux, pour aller à Jésus ».

Telle est, telle devrait être la marche de l'Assemblée — comme aussi, d'ailleurs, celle du croyant — dans ce monde : une « marche sur les eaux », pour « aller à Jésus ». Pour marcher sur les eaux, on ne peut compter sur des moyens humains, si puissants soient-ils ; aucun d'eux ne serait efficace. Il faut une foi réelle et constamment exercée, car il est impossible d'y faire un seul pas sans un exercice de foi. Et penserait-on pouvoir, à l'avance, préparer un chemin sur les eaux ? On ne peut avancer qu'en regardant à Jésus et en comptant sur la puissance de sa parole. Il y a des difficultés sans doute mais la foi ne regarde pas aux difficultés, elle regarde au Seigneur. Tant que Pierre fixe les yeux sur Lui, il ne voit pas les difficultés et rien ne l'empêche de « marcher sur les eaux » ; dès qu'il cesse de

considérer Celui qui lui a dit : « Viens », il voit ce qu'il n'avait pas vu jusque-là, « que le vent était fort » et « il eut peur ». C'est alors qu'il commença à enfoncer !

L'ennemi s'efforce de bien des manières de détourner nos regards de Christ — qu'il s'agisse de l'histoire de l'Assemblée ou de l'histoire d'une âme — et de les arrêter sur les difficultés. Il veut nous faire voir que le vent est fort, nous effrayer ainsi, afin de rendre impossible une « marche sur les eaux ». Et c'est alors que nous commençons à enfoncer ! Sans doute, comme Il l'a fait pour Pierre, le Seigneur est toujours prêt à nous secourir, à « étendre la main » pour que nous n'enfoncions pas, mais devrions-nous avoir besoin de son secours pour cela ou pour une « marche sur les eaux » ?

L'Assemblée n'a aucune organisation établie ; ceux qui la composent se réunissent autour du Seigneur, n'ayant d'autres directions que celles de la Parole, d'autre ministère que celui de l'Esprit « distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît » (1 Cor. 12:11). Dieu manifeste là sa présence (cf. 1 Cor. 14:25). Pour tout ce qui concerne l'administration de cet organisme vivant, sagesse et secours sont donnés pas à pas, dans la mesure où les cœurs s'attendent au Seigneur, dans la mesure où la foi en exercice réalise vraiment une « marche sur les eaux ». Il ne saurait être question de tracer un chemin à l'avance ou de s'appuyer sur des secours humains. Sans doute ce sont bien des hommes qui ont à agir, que ce soit pour l'exercice des dons spirituels dans le rassemblement ou pour les soins et diligences que nécessite la vie de l'assemblée ; les instruments sont choisis par Dieu et employés par Lui, nous ne saurions les rejeter, prétextant que tout ce qui vient de l'homme est vain. C'est tout ce qui est de l'homme dans la chair qui est à mettre de côté, tandis que nous avons à reconnaître ce que Dieu se plaît à donner à son Assemblée, par le moyen de ceux dont Il veut se servir et qui apportent, non pas ce qui vient d'eux-mêmes mais ce qui vient de Dieu.

Faute d'avoir saisi ce qu'est l'Assemblée, bien des chrétiens pieux et fidèles — et, à plus forte raison, les incrédules — ne peuvent comprendre ce qui doit la caractériser dans ses différentes réunions et dans toutes les circonstances de sa vie. Ils ne peuvent pas plus le comprendre qu'il n'est possible de comprendre l'acte d'un Pierre quittant la nacelle, seul refuge apparent sur une mer agitée, pour « marcher sur les eaux ».

Marcher sur les eaux ! Quelle crainte remplit celui qui avance ainsi ! Quelle sainte crainte devrait nous caractériser dans tout ce qui est du domaine de la vie de la foi, pour tout ce qui concerne l'Assemblée — ou ce qui en est l'expression dans ce monde — et quel sentiment de dépendance du Seigneur, chef de l'Assemblée devrait nous animer, nous conduisant à fixer sans cesse nos regards sur Lui !

Hélas ! que de fois, au contraire, nous regardons aux difficultés, allant même bien souvent jusqu'à nous en nourrir ! Il n'y a là pour l'âme que dessèchement sans aucune édification ni pour nous ni pour ceux qui nous entourent. Et le fait que l'Assemblée, qu'une assemblée locale, qu'un croyant « commence à enfoncer » au lieu de réaliser la « marche sur les eaux », ne montre-t-il pas que les regards ont été arrêtés sur les difficultés et non sur le Seigneur, que la puissance de Sa parole a été méconnue ?

Nous sommes dans des jours où la mer est agitée, où le vent est fort, peut-être plus qu'en d'autres temps. Ne regardons ni à la mer ni au vent, mais à Celui qui a dit : « Viens » et qui veut, nous donnant la puissance nécessaire pour cela, nous voir « marcher sur les eaux ». Quelle puissance et quel secours dans la parole de Jésus ! Un seul verset des Écritures soutient, encourage, donne la force pour avancer au milieu des plus grandes difficultés, marchant sur les eaux. Ne l'avons-nous pas éprouvé bien des fois ?

Une année est devant nous. Peut-être, avant qu'elle soit à son terme, le Seigneur aura-t-il réalisé sa promesse et nous aura-t-il pris à Lui, dans le repos de sa présence. Alors, la nacelle prendra terre au

lieu où nous allons ! Jusqu'à ce moment, désiré de tous nos cœurs, qu'il nous accorde la grâce de regarder à Lui, et à Lui seul, afin que nous puissions avancer par la foi, marchant sur les eaux ! La connaissance de sa Personne — « si c'est toi », — de l'autorité de sa Parole — « commande-moi » —, du but à atteindre — « aller à Toi » — donne la force nécessaire pour avancer, même quand il semble que tout manque, que rien n'est sûr autour de nous, quand il faut « marcher sur les eaux ». Qu'importe le vent contraire, pourquoi redouter la puissance des vagues quand le Seigneur a dit : « Viens » ? Soutenus et encouragés par sa Parole, ne regardons qu'à Lui et allons vers Lui, marchant sur les eaux !

## Ne soyez pas en souci pour votre vie

Matthieu 6:25

ME 1941 p. 10

Partout, tous les jours et sur toutes les lèvres, ce sont les questions sans cesse répétées : « Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi serons-nous vêtus ? » (Matt. 6:31). Préoccupation de chaque instant, préoccupation dominante pour un monde inquiet, en souci du lendemain, mais trop souvent aussi, n'est-ce pas, pour ceux auxquels le Seigneur doit dire : « Ne soyez donc pas en souci... à chaque jour suffit sa peine ».

Ceci nous engage à écrire ces quelques réflexions sur le sixième chapitre de l'évangile selon Matthieu.

Cette portion des Écritures constitue la partie centrale de ce que l'on a appelé le sermon sur la montagne — paroles que le Seigneur adresse à ses disciples pour leur montrer quels sont les caractères de ceux qui ont part au royaume, quelle est leur position dans le monde et comment ils ont à y vivre — enseignements et exhortations qui sont de tous les temps.

Dans ce chap. 6, deux grands sujets sont développés. Tout d'abord, celui-ci : nous manifesterons notre piété, envers les hommes et envers Dieu, dans l'exercice de la bienfaisance, dans une vie de prière et dans le jeûne (renoncement à tout ce qui serait pour la satisfaction de notre cœur naturel). Dans quel esprit sommes-nous appelés à le réaliser ? Dans le secret — non pour obtenir l'approbation de ceux qui nous entourent, mais celle de notre Père céleste. Un père éprouve beaucoup de joie dans l'obéissance de ses enfants. Dans le secret, pour lui seul, nous serons heureux de procurer cette joie au cœur du Père. Cette vie de piété, réalisée dans un tel esprit, répond à ce qu'Il a désiré : seul Il voit dans le secret, seul Il appréciera ce qui aura été fait pour lui et cela seul subsistera au jour de la rémunération.

Mais — et c'est la deuxième partie du chapitre — cette vie de piété, si nous avons à la vivre dans le secret avec lui, nous avons aussi à la vivre dans un monde où les sujets d'inquiétude se multiplient. Les jours actuels deviennent de plus en plus difficiles, la vie matérielle se complique toujours davantage. Nous avons des besoins, comme les hommes dont nous entendons exprimer les craintes de façon presque ininterrompue : aurons-nous ce qui nous est nécessaire ? Ne serons-nous pas privés de ceci ou de cela ? Qu'en sera-t-il demain, si aujourd'hui nous avons encore à peu près ce qu'il faut ? Ce sont les questions rappelées au début de ces lignes.

Redisons-le : ces questions sont aussi dans nos bouches, tant de fois ! L'ennemi cherche toujours, nous le savons bien, à nous présenter quelque chose qui occupera nos pensées — quelque chose qui est, la plupart du temps, très légitime : ce faisant, il nous détourne des « choses qui sont en haut » que nous sommes exhortés à chercher, auxquelles nous avons à penser, laissant de côté celles qui sont sur la terre (Colossiens 3:1-3). N'est-il pas vrai qu'il nous occupe beaucoup, ces derniers temps, par les questions de Matt. 6:31 ? Et cela lui est facile, car nous sommes des « gens de petite foi » (v. 30). Quelle perte il nous fait faire ainsi. « Les nations recherchent toutes ces choses », nous dit le Seigneur. Nous comprenons bien que l'homme du monde soit en souci pour tout ce qui est indispensable à sa vie matérielle : sans doute, il est l'objet de la bonté de Dieu qui « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et envoie sa pluie sur les justes et les injustes (Matt. 5:45), qui donne « du ciel des pluies et des saisons fertiles » (Actes 14:17), mais il n'a pas un Père dans les cieux, s'occupant de lui comme d'un enfant bien-aimé. Les nations recherchent toutes ces choses — par grâce, nous n'avons nul besoin de le faire ! Nous sommes à la charge, aux soins fidèles d'un bon et tendre Père, Celui qui nous a acquis à un si grand prix, « qui n'a pas épargné son propre Fils, mais

qui l'a livré pour nous tous » et qui nous fera « don aussi, librement, de toutes choses avec lui » (Romains 8:32). Au lieu d'imiter le reste des hommes, combien nous devrions être reconnaissants, au contraire, pour l'immense privilège que nous avons : notre Père sait... Les temps sont difficiles, très difficiles même pour beaucoup. Notre Père céleste pourrait-Il l'ignorer ? Mieux que nous, Il sait ce qui nous est nécessaire pour aujourd'hui et pour demain, s'il y a un demain sur la terre. Connaissant nos besoins, Il y répondra comme Il veut toujours le faire : richement, car Il est le vrai Booz, « un ami... homme puissant et riche » (Ruth 2:1).

Pourquoi, alors, nous mettre en souci ? Une année, remplie de tant de bouleversements, est achevée. Confessons-le : nous avons été en souci pour tout. Et Il a pourvu à tout ! De sorte, qu'une foi, encore, nous pouvons dresser notre Eben-Ézer, comme le prophète autrefois, et dire : « Il nous a secourus jusqu'ici » (1 Samuel 7:12). Ne le ferait-Il pas jusqu'au bout ? Avec amour et tendresse, Il nous répète : « Ne soyez donc pas en souci... ». Vous avez un Père dans les cieux, comptez sur Lui ! N'est-Il pas digne de votre confiance ? Il sait que vous avez besoin « de toutes ces choses ». Ce n'est pas à vous de les « rechercher », Il s'en occupera pour vous. La « recherche » qu'Il vous propose, c'est le ciel et la Personne qui le remplit — « les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu ». C'est là qu'est votre trésor, que votre cœur y soit aussi ! Alors, débarrassés de tout souci, vous pourrez réaliser dans le secret cette vie de piété pour laquelle serait une entrave la « recherche » inquiète des choses matérielles, quelque indispensables qu'elles soient. Par votre confiance, vous honorez le Père « rejetant sur Lui tout votre souci » ; par une vie de piété dans le secret vous réjouirez son cœur !

Comme le Seigneur lui-même, son apôtre aussi nous exhorte à « rejeter sur Lui tout notre souci, car Il a soin de nous » (1 Pierre 5:7). Cette exhortation, il peut bien nous l'adresser car il avait fait, pour lui-même, de telles expériences ! Il aurait bien pu être « en souci » dans la prison où l'avait fait jeter le roi Hérode. Son sort était décidé : après la Pâque, il allait être mis à mort. En attendant, lié de chaînes, il était entre deux soldats, tandis que, devant les portes solidement fermées, veillait une garde vigilante. Aucun espoir humain d'échapper au supplice ! Que fait Pierre ? Il dort profondément, si profondément qu'une lumière éclatante ne peut troubler son sommeil : l'ange qui vient le délivrer doit frapper son côté pour l'éveiller. Pourquoi pouvait-il dormir aussi paisiblement, au fond de sa prison, à la veille d'être mis à mort ? Il avait prié, prié dans le secret sans doute. Pouvons-nous supposer un seul instant qu'il ne l'avait pas fait, celui qui nous dit : « rejetant sur Lui tout votre souci, car Il a soin de vous » ? Il savait qu'Il aurait soin de lui, il pouvait dormir dans une pleine paix.

Oui, notre Père qui voit est aussi Celui qui sait et Il nous donnera « aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (v. 11). Sans doute, cela ne veut pas dire que nous aurons certainement tout ce que nous avons eu jusqu'ici. C'est « le pain qu'il nous faut ». Peut-être a-t-Il quelque chose à nous apprendre, au travers de ces circonstances exerçantes pour beaucoup. Dans une mesure, ce que l'apôtre avait appris — et par quelle école il avait dû passer pour cela ! « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie.. » (Phil. 4:11-13). Ayant appris de telles choses, il peut ajouter : « Mon Dieu suppléera à tous vos besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (v. 19), et écrire à Timothée, son enfant dans la foi : « La piété avec le contentement est un grand gain » (1 Tim. 6:6). Au lieu de nous laisser gagner par l'inquiétude qui ronge le cœur des hommes, que les jours actuels nous conduisent, au contraire, à apprécier mieux la part qui est la nôtre, le privilège que nous avons, comme enfants de Dieu, d'avoir un Père qui est dans les cieux. Jouissons des soins de son amour fidèle, soyons reconnaissants pour tant de bienfaits dont Il nous comble chaque jour — ainsi que la Parole nous y exhorte (Ps. 103:2 ; Col. 3:15) — retenons les enseignements de Matt. 6. Il y a trois mots qui reviennent souvent dans ce chapitre : *secret*, dans la première partie — *souci*, dans la deuxième —

*Père*, tout au long. Que ces trois mots soient sans cesse devant nos esprits et nos cœurs pour nous rappeler tout ce que notre Dieu veut nous enseigner dans cette page de la Parole.

## La journée de la crucifixion

ME 1943 p. 232, 259

Le récit des souffrances et de la mort de Christ — sujet du quinzième chapitre de l'évangile selon Marc — est familier à chacun d'entre nous. Mais précisément pour cela, n'est-il pas à craindre que nous le lisions souvent sans que nos cœurs soient touchés autant qu'ils devraient l'être, sans que nos consciences soient atteintes ? « Jusqu'à ce que l'aube se lève et que les ombres fuient » nous avons besoin d'aller « à la montagne de la myrrhe » (Cant. des cant. 4:6). Méditer sur les souffrances de Christ, combien cela nous élève au-dessus de toutes les choses de la terre ! C'est une montagne à gravir qui nous conduit jusque dans le ciel où « nous voyons Jésus qui a été fait un peu moindre que les anges à cause de la passion de *la mort...* », Jésus, chef de notre salut, consommé « par des souffrances » ! (Héb. 2:9, 10). Nous le contemplons ainsi par la foi, mais bientôt autour du trône, et à jamais, nous verrons l'Agneau qui a été immolé ! Ses souffrances, sa mort expiatoire seront le thème de notre louange éternelle.

L'agneau de la pâque devait être égorgé « entre les deux soirs » (Exode 12:6). « Notre pâque, Christ, a été sacrifiée » (1 Cor. 5:7), et c'est « entre les deux soirs » que le sacrifice a été accompli. Le Seigneur a mangé la pâque avec ses disciples au commencement du jour qui précédait le sabbat, c'est-à-dire notre jeudi soir après six heures, puisque les Juifs comptaient le jour à partir de six heures du soir. Marc 14:17 qui nous parle de ce souper nous dit en effet : « Et le soir étant venu... » et lorsque Judas sortit pour livrer son Maître « il était nuit » (Jean 13:30). Pendant la nuit, le sanhédrin tint conseil et la crucifixion eut lieu le vendredi. Le soir de ce jour-là — avant six heures (Marc 15:42), Joseph d'Arimathée eut le privilège de prendre soin du corps de Jésus et de le déposer dans un sépulcre neuf qui avait été taillé dans le roc. Le vrai agneau pascal avait été égorgé « entre les deux soirs », ainsi que les écritures de l'Ancien Testament l'avaient annoncé prophétiquement.

Marc 15 nous donne le récit de la journée de la crucifixion, récit qui comprend trois grandes divisions : dans les trente-deux premiers versets, Christ est présenté comme la parfaite offrande de gâteau — sujet général de l'évangile selon Marc — souffrant de la part des hommes, endurant la « contradiction de la part des pécheurs contre lui-même » (Héb. 12:3) ; dans les versets 33 et 34, Il est le sacrifice pour le péché, souffrant de la part de Dieu tandis qu'Il était « fait péché pour nous (2 Cor. 5:21) ; dans les versets qui suivent, le parfait Serviteur a achevé son service : Il jette « un grand cri », expire, et ce sont alors les circonstances qui se déroulent jusqu'à sa mise au tombeau. Sans perdre de vue ces trois grandes divisions, remarquons que le chapitre comprend sept paragraphes qui sont autant de tableaux différents, chacun étant nettement caractérisé, tous ensemble constituant la scène solennelle qui a rempli la journée dont le souvenir demeurera à jamais.

L'évangile selon Marc nous raconte brièvement les circonstances de la condamnation du Seigneur et ne nous donne que peu de détails sur sa comparution devant Pilate. Nous y voyons seulement le témoignage qu'Il avait à rendre, le service qu'Il devait accomplir.

La nuit durant laquelle le sanhédrin s'était réuni est achevée, « aussitôt, au matin », après que sans doute un nouveau conseil a eu lieu (Matt. 27:1, 2), Jésus est conduit à Pilate. Selon l'expression d'Ésaïe 53:7, Il est « comme une brebis muette devant ceux qui la tondent ». Serviteur parfait, ne sait-Il pas qu'il y a « un temps de parler et un temps de se taire » ? (Eccl. 3:7). Sa voix s'est fait entendre, des paroles de grâce sont sorties de sa bouche, tandis qu'Il allait « de lieu en lieu faisant du bien... ». Maintenant, c'est le « temps de se taire ». La seule parole qu'Il ait prononcée qui nous soit rapportée ici est sa réponse à la question de Pilate : « Toi, tu es le roi des Juifs ? » : « Tu le dis » (v. 2). Jean 18:36, 37 nous donne davantage de détails sur ce que fût « la belle confession devant Ponce Pilate » (1 Tim. 6:13). Ici, elle se résume en ces trois mots. Désormais, Il ne répondra plus rien, « pas même un seul mot » (Matt. 27:14). Remarquons, en passant, que dans ce chapitre, nous voyons le



Seigneur ouvrir la bouche seulement trois fois : ici, au verset 2, puis au verset 34, pour prononcer ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » — enfin, au verset 37, pour jeter le « grand cri » par lequel Il montrait toute la puissance de la vie qu'Il laissait selon ce qu'Il avait dit (Jean 10:17, 18).

Responsabilité bien solennelle que celle du gouverneur romain ! Combien il eût préféré n'avoir pas à y faire face ! Les récits que nous donnent les autres évangiles — Luc et Jean en particulier — nous montrent comment il a essayé de rejeter sur d'autres épaules la responsabilité qui pesait sur les siennes. Longtemps il a hésité. Et si, tout d'abord, « il avait décidé de le relâcher » (Actes 3:13), ensuite « voulant contenter la foule », il leur livra Jésus « pour être crucifié » (Marc 15:15). Cet état d'âme n'est-il pas celui de beaucoup, encore aujourd'hui ? Jésus leur est présenté, et ils hésitent « entre les deux côtés » (cf. 1 Rois 18:21), ou bien, ils voudraient laisser à d'autres — parents ou amis — la responsabilité de la décision à prendre. Si un des lecteurs de ces lignes en était encore là, puisse l'exemple de Pilate lui montrer le danger des hésitations, lui faire comprendre qu'accepter Christ c'est une question personnelle, l'amener à considérer ce qu'il en est ensuite de celui qui a voulu « contenter la foule », se plaçant ainsi du côté du monde contre Christ !

Tandis que le Seigneur est devant Pilate, les principaux sacrificateurs — eux qui devaient intercéder auprès de Dieu en faveur du peuple — excitent le peuple contre le saint Fils de Dieu. Et les foules, ces foules qui avaient suivi Jésus, vu ses miracles et en avaient si souvent bénéficié, s'écrient « encore », s'écrient « encore plus fort » : Crucifie-le ! Tel est le cœur humain en présence de l'amour de Dieu !

Notre précieux Sauveur, livré par Pilate, est alors entre les mains des soldats qui vont le tourner en dérision et le traiter avec brutalité. Ils ont entendu les questions posées par Pilate à la foule : « Voulez-vous que je vous relâche le *roi des Juifs* ? ... que voulez-vous donc que je fasse de celui que vous appelez *roi des Juifs* ? » (v. 9-12). Aussi, pour se moquer de Lui, ils entourent sa tête d'une couronne d'épines et, après l'avoir revêtu de pourpre — insigne de la puissance royale — ils le saluent disant : Salut, roi des Juifs ! Ils continuent, « se mettent à genoux », se moquant de Celui qui a pris « la forme d'esclave » et « s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix ». « C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom », ce nom de Jésus qui a été méprisé, mais devant lequel tout genou se ploiera. Ce ne sera plus alors en signe de moquerie — qu'en sera-t-il des moqueurs dans ce jour-là ? — mais « toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:6-11).

Les soldats romains n'ont pas craint ensuite de frapper la tête de Celui qui par amour pour nous et pour glorifier son Dieu et Père endurait de telles souffrances. Ils ont osé cracher contre Lui ! Combien elle brille ici, l'excellence de Celui qui était la parfaite offrande de gâteau : nous y voyons la fine fleur de farine, sans la moindre trace de levain. « C'est un sacrifice par feu, une odeur agréable à l'Éternel » (Lév. 2:9).

L'apôtre Pierre nous dit : « Christ a souffert pour vous, vous laissant *un modèle afin que vous suiviez ses traces*, lui qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude, qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait ne menaçait pas, mais se remettait à Celui qui juge justement.. » (1 Pierre 2:21-23). Il nous a laissé un modèle ! Dans quelle mesure l'imitons-nous ?

Mais aussi, dans quelle mesure avons-nous part à de telles souffrances ? Les prophètes avaient rendu témoignage des « souffrances qui devaient être la part de Christ.. » (1 Pierre 1:11), et ils ont connu l'opprobre et le mépris dans le chemin de la fidélité, ainsi qu'Étienne le déclare en s'adressant au peuple : « Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Et ils ont tué ceux qui ont prédit la venue du Juste, lequel maintenant vous, vous avez livré et mis à mort » (Actes 7:52).

Plus encore, est-ce une joie pour nous d'avoir part aux souffrances de Christ, comme nous sommes exhortés à le réaliser : « ... en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport. Si vous êtes insultés pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux, car l'Esprit de gloire et de Dieu repose sur vous : de leur part, il est blasphémé, mais quant à vous, glorifié » (1 Pierre 4:13, 14) ?

Contemplons le divin et parfait Modèle afin que nous soyons rendus capables de refléter quelque chose de ses caractères, le suivant dans le chemin qu'il nous a tracé !

« Après qu'ils se furent moqués de lui », les soldats « l'emmenèrent dehors pour le crucifier ». Dans cet évangile, où Il est le vrai et fidèle Serviteur, Il se laisse conduire et emmener à Golgotha.

« Et ils le mènent au lieu appelé Golgotha ». C'est là qu'ils le crucifièrent ! Crucifié... ce mot caractérise le troisième paragraphe du chapitre, il y est répété trois fois (v. 24, 25, 27). Le Seigneur avait dit lui-même à Nicodème : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut que le fils de l'homme soit élevé.. » (Jean 3:14). Il fallait qu'Il fût « élevé » sur le bois de la croix, Il devait mourir, mais de quelle mort ! Lui-même avait déclaré à la foule : « Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même. Or il disait cela pour indiquer de quelle mort il allait mourir » (Jean 12:32, 33), et il fallait « que fût accomplie la parole que Jésus avait dite, indiquant de quelle mort il devait mourir » (Jean 18:32).

Être « élevé », être crucifié, c'était être exposé au mépris et à la honte, manifesté devant tous comme indigne de vivre. Or Christ, Homme parfait, était le seul qui eût droit à la vie comme homme ! La place qu'Il a prise par amour pour nous c'est celle de l'homme dans la chair. « Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair » (Rom. 8:3). Christ a revêtu la nature humaine — et non la nature pécheresse — pour pouvoir prendre sur Lui la malédiction qui était sur nous : « Maudit est quiconque est pendu au bois ». C'est ainsi que « la bénédiction d'Abraham » — bénédiction de tous les croyants, sur le principe de la foi — a pu parvenir « aux nations dans le Christ Jésus » (Galates 3:6-9, 13, 14).

Crucifié, c'est la place donnée à l'homme dans la chair. N'était-ce pas celle que l'apôtre avait prise : « Je suis crucifié avec Christ » — que nous devons prendre aussi, de manière à pouvoir ajouter comme lui : « Et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20) ? Pour le réaliser, puissions-nous contempler Celui qui a été crucifié !

Si avant d'être crucifié, le Seigneur a été l'objet des moqueries et des brutalités des soldats romains, maintenant élevé sur le bois de la croix, Il est injurié et insulté par tous. Il y a d'abord « ceux qui passaient par là », puis « les principaux sacrificateurs » — toujours particulièrement actifs dans leur opposition à Christ dans cet évangile et tout au long de cette journée (v. 3, 10, 11, 31) — ensuite « les scribes », et enfin « ceux aussi qui étaient crucifiés avec lui ». Rien ne Lui a été épargné ! Il a pu dire par l'esprit prophétique : « Tous ceux qui me voient se moquent de moi : ils ouvrent la bouche, ils hochent la tête : Il se confie à l'Éternel, qu'il le fasse échapper, qu'Il le délivre, car Il prend son plaisir en Lui » (Ps. 22:7, 8).

« Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même », ces paroles de moquerie des principaux sacrificateurs et des scribes n'exprimaient-elles pas — à leur insu certainement, car ils leur donnaient un tout autre sens — la perfection de son œuvre ? Oui, « Il ne peut se sauver lui-même », Il est la sainte Victime et c'est dans l'obéissance parfaite qu'Il a dit : « Toutefois, non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi » (14:36). Il n'était pas possible que « cette coupe » passe loin de Lui sans qu'Il la boive et le moment était arrivé où Il devait la boire : Il ne pouvait se sauver Lui-même ! Mais, quelle grâce, « Il a sauvé les autres ». C'est pour cela qu'Il était venu et qu'Il ne pouvait « descendre

maintenant de la croix ». C'est pour cela qu'il a subi outrages, moqueries, injures et insultes. Il a « enduré la croix... méprisé la honte... », et cela « à cause de la joie qui était devant lui » : Il sauvait les autres ! (Héb. 12:2). Quelle joie sera la sienne quand Il contempera les fruits de son œuvre à la croix : « Il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait » (Ésaïe 53:11). Mais pour cela, Il devait livrer « son âme en sacrifice pour le péché » (v. 10). C'est le sujet du paragraphe suivant.

Jusqu'à la fin du verset 32, nous voyons Christ souffrant de la part des hommes. Mais Il devait aussi souffrir de la part de Dieu, non plus comme l'offrande de gâteau soumise à l'action du feu, mais comme sacrifice pour le péché, brûlé hors du camp (Lév. 4:12). Quelle description pourrait-il être donné de cette scène ? Que pourrait-il être dit de ces souffrances ? Tout était entre Lui et Dieu.

À la fin des trois heures de ténèbres, Il a poussé ce cri de détresse : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il y avait déjà six heures qu'Il était sur la croix, en proie à toutes les douleurs physiques du crucifiement. Pendant les trois premières, Il avait souffert de la part des hommes pour la justice ; durant les trois dernières de la part de Dieu pour l'expiation.

Combien l'ennemi a été actif pour empêcher l'accomplissement de l'œuvre de notre salut : « Descends de la croix... Que le Christ, le roi d'Israël descende maintenant de la croix... » (v. 29-32) et encore il y a eu (v. 36), par moquerie, un suprême assaut de l'adversaire vaincu pour qu'Il « descende » du bois maudit !

Pourrons-nous jamais assez le bénir de ce qu'Il a traversé ces heures de souffrances infinies ? Notre adoration voudrait rester muette, car il n'y a pas d'expressions qui puissent dire la reconnaissance de nos cœurs !

Ce n'est pas en raison de ses souffrances ou à la suite de quelque accident survenu dans l'organisme, ce n'est pas comme tout autre crucifié après une longue et douloureuse agonie, que Christ est mort. « Pilate s'étonna, ayant peine à croire qu'il fût déjà mort », lisons-nous au verset 44. Christ est entré dans la mort d'une toute autre façon : Il laissait sa vie, l'œuvre étant accomplie, le service achevé (Jean 10:17, 18) et le « grand cri » qu'Il a jeté — peut-être la dernière parole prononcée sur la croix, « criant à haute voix » (Luc 23:46) — indiquait la pleine puissance de la vie qu'Il laissait. C'était un acte d'obéissance. C'était le caractère du parfait Serviteur qui brillait là encore, jusqu'à la fin. Christ entrait dans la mort dont Satan avait l'empire, car il fallait que l'ennemi fût vaincu dans son propre domaine. Il fallait que « par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable » (Hébreux 2:14). Par sa mort, Il a rendu l'adversaire impuissant et par sa résurrection Il a donné le témoignage de la victoire remportée.

C'est parce que Christ n'est pas mort comme tout autre crucifié qu'un gentil — le centurion romain — s'est écrié : « Certainement cet homme était Fils de Dieu » (v. 39). Il l'a dit, en effet, « voyant qu'Il avait expiré en criant ainsi ». Si nous avons déjà vu briller dans ses souffrances la perfection de son humanité, ici c'est sa divinité qui est mise en lumière. C'était le Fils de Dieu qui était l'Homme de douleurs !

L'œuvre parfaitement accomplie, le voile du temple se déchire en deux depuis le haut jusqu'en bas.

Lavés, justes, parfaits, nous entrons au saint lieu  
Dans la pleine clarté de la face de Dieu.

« Il a été avec le riche dans sa mort », avait dit le prophète (Ésaïe 53:9). Joseph d'Arimathée « qui ne s'était pas joint à leur conseil et à leur action » (Luc 23:51) demande à Pilate le corps de Jésus. Le corps formé par Dieu même, dans lequel Jésus est venu ici-bas participant au sang et à la chair, le corps qui a été frappé, meurtri, crucifié, « le corps de Jésus » ! Pieusement, Joseph d'Arimathée l'enveloppe d'un linceul et le place « dans un sépulcre qui était taillé dans le roc ». « Sépulcre neuf »,

nous dit Matthieu (27:60), « où personne n'avait jamais été déposé », souligne Luc (23:53) : accomplissement de la parole prophétique : « Tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption » (Ps. 16:10). Mais aussi, ce sépulcre était taillé « dans le roc » et Jean ajoute qu'il était « dans un jardin » (19:41). Le « roc » ne nous parle-t-il pas du fondement inébranlable qui est posé en Christ, dans sa mort et sa résurrection — le « jardin », de tous les fruits et résultats de son œuvre accomplie ?

Le corps de Jésus placé dans le sépulcre, la journée était achevée. Ce chapitre nous en présente tout le déroulement :

— « *au matin* » (v. 1), le Seigneur, lié, a été conduit à Pilate. Sans pouvoir l'affirmer, nous pensons que ce devait être vers six heures du matin (pour autant qu'il est possible de le déterminer d'après Marc 13:35).

— « *à la troisième heure* » (v. 25), neuf heures du matin, ils le crucifièrent.

Les scènes rapportées dans les deux premiers paragraphes se sont déroulées ; elles semblent avoir duré trois heures.

— « *quand la sixième heure fut venue* » (v. 33), midi, commencèrent les trois heures de ténèbres.

Les circonstances qui remplissent les paragraphes trois et quatre se sont prolongées pendant trois heures, de neuf heures à midi. Les souffrances endurées de la part de Dieu ont été la part de notre précieux Sauveur, divin Substitut, pendant les trois heures qui ont suivi.

— « *à la neuvième heure...* » (v. 34), trois heures de l'après-midi, l'œuvre de l'expiation était achevée.

— « *Et le soir étant déjà venu...* » (v. 42), le corps de Jésus allait être placé dans le sépulcre. C'était, sans doute, peu avant six heures du soir, car à six heures commençait le sabbat et il est dit : « c'était la Préparation, ce qui est le jour qui précède un sabbat » (v. 42).

Durant cette journée de la crucifixion, dont nous avons dans ce chapitre le récit chronologique, les temps sont marqués de trois heures en trois heures. On pourra d'ailleurs remarquer quelle place tient le chiffre trois dans tout ce chapitre. L'autel d'airain (Exode 27:1) — en type, la croix de Christ — n'avait-il pas trois coudées de hauteur ? Celui qui était crucifié en faiblesse « crucifié en infirmité » — (2 Cor. 13:4) — était le Fils de Dieu lui-même, devait ressusciter le troisième jour.

Puissions-nous suivre et contempler notre adorable Sauveur tout au long de cette journée douloureuse, afin que cela produise dans nos cœurs les sentiments de reconnaissance et d'adoration dont Il est digne à jamais, mais aussi, afin qu'il y ait dans notre vie des résultats pratiques !

L'apôtre écrit aux chrétiens de Corinthe : « Car aussi, notre pâque, Christ, a été sacrifiée ; c'est pourquoi célébrons la fête non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité » (1 Cor. 5:7, 8). En présence de la croix de Christ, y aurait-il dans notre cœur une place quelconque pour le « vieux levain », la « malice » ou la « méchanceté », fruits de la chair ? — Le premier jour de la semaine, nous « célébrons la fête » et tout cela doit être jugé et exclu, mais c'est pendant sept jours — chaque jour de la semaine et chaque jour de notre vie — que nous sommes appelés à manger des pains sans levain. Après avoir mangé la pâque — l'agneau égorgé « entre les deux soirs » —, après avoir mangé les pains sans levain, Israël a dû sortir d'Égypte. De même, nous sommes appelés à sortir du monde, ayant réalisé tout ce que ces choses signifient pour nous.

Humilions-nous de ce que les souffrances et la mort de Christ touchent si peu nos cœurs et nous séparent si mal d'un monde qui l'a crucifié !

## SUIVRE JÉSUS dans l'évangile selon Marc.

ME 1945 p. 197

« Si quelqu'un me sert, qu'il me suive », a dit le Seigneur lui-même (Jean 12:26). Pour le servir, il faut donc le suivre. Le suivre s'identifie en quelque sorte avec Le servir, l'un ne va pas sans l'autre. Nous comprenons par conséquent que l'évangile du service nous enseigne tout particulièrement à suivre Jésus.

Dans le premier chapitre, nous avons l'appel de Simon et d'André : « Venez après moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » (Marc 1:17). Aussitôt, ayant abandonné tout ce qui les avait occupés jusqu'alors, « ils le suivirent ». Cet appel : « Venez après moi » est adressé par le Seigneur à ceux qui ont déjà répondu à celui qu'Il fait entendre en premier lieu : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matt. 11:28). Venus à Lui comme à Celui qui a accompli l'œuvre nécessaire pour ôter le fardeau de nos péchés et apporter la paix à notre conscience angoissée, nous sommes responsables de répondre à ce deuxième appel : « Venez après Moi ». Parfait serviteur, vrai Obed (\*), constitué serviteur « à toujours » (Exode 21:6), Il a tracé Lui-même le chemin du service et, pour y marcher, il faut aller à sa suite, être « avec Lui » (Marc 3:14 ; 15:41). « Où je suis, moi, là aussi sera mon serviteur » (Jean 12:26). Cette parole nous dit que celui qui a été avec Christ dans le chemin de l'humiliation et de la réjection sera aussi avec Lui dans la gloire.

*(\*) Obed = Qui sert ; Ruth 4:21-22*

Ce monde est comme un vaste océan au milieu duquel le Seigneur nous appelle à être des « pêcheurs d'hommes ». Importante responsabilité du témoignage à rendre par la puissance du Saint Esprit partout où la sagesse de Dieu nous a placés, afin que des âmes soient amenées des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu. Que de « filets » occupent encore nos cœurs, nous empêchant de suivre l'exemple de Simon et d'André !

Dans le chap. 2 de ce même évangile, c'est un autre des douze qui entend l'appel divin : « Suis-moi ». Deux mots ont suffi à briser les liens qui retenaient Lévi (Matthieu) à son bureau de recette. Quelle puissance dans cet appel auquel seule la foi peut répondre ! Simon et André n'avaient pas hésité un instant, le fils d'Alphée n'hésite pas non plus : « se levant, il le suivit » (2:14). C'était un homme riche ; pourtant, il a tout laissé pour aller avec Jésus.

Dans ces deux passages des deux premiers chapitres de l'évangile selon Marc, nous avons donc des âmes que le Seigneur appelle à le suivre dans le chemin du service et qui, tout aussitôt, s'engagent après Lui. Mais pour aller « après Lui », il ne faut pas partir avec le seul enthousiasme des belles résolutions. Une chose est nécessaire, c'est Marc 8:34 qui nous le dit : « Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix, et me suive ».

Le Seigneur venait de faire comprendre à ses disciples qu'Il devait être mis à mort. Il avait pris son titre de Fils de l'homme qui implique son rejet, ses souffrances et sa mort. Pierre qui pourtant venait de confesser que Jésus était le Christ se refuse à admettre qu'Il ait à parcourir un tel chemin. Il désirait, comme aussi les autres disciples, un Messie introduisant les siens dans la jouissance immédiate des bénédictions du règne. Il n'avait pas saisi que tant que la question du péché n'était pas réglée, l'établissement du règne était impossible. Et il ose reprendre le Seigneur ! La chair, même vue dans le croyant sous son aspect le plus favorable (c'était le cas de Pierre), recule devant l'opprobre, va jusqu'à offenser Christ et à se faire l'instrument de Satan. Elle est incapable de suivre Jésus dans le chemin de la réjection et de la souffrance. C'est ce que le Seigneur va enseigner aux foules et à ses disciples.

Pour venir « après Moi » dit-Il — et c'était là l'appel d'André, Simon et Lévi — il faut d'abord se renoncer soi-même. Renoncer non pas seulement à « nos filets » ou à notre « bureau de recette », non pas tant à tout ce qui peut nous intéresser et nous occuper sur la terre, mais renoncer à ce « moi » qui est le centre de nos pensées, de nos désirs, de notre activité. Sous de beaux dehors, sous des apparences qui ne peuvent tromper que notre entourage, ne se cache-t-il pas — même parfois dans notre service — cette recherche du « moi » qui nous rend incapables de suivre fidèlement Celui qui s'est anéanti comme Dieu et abaissé comme homme, Celui qui faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père, Celui qui, Serviteur parfait sur la terre, a pu dire : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 16:8). Pour se renoncer soi-même, il faut réaliser la fin du vieil homme, l'application pratique de la mort à la chair — il faut préférer à soi un autre objet Christ. C'est seulement dans la puissance du Saint Esprit agissant dans le nouvel homme que l'on peut se renoncer soi-même.

Pour aller après Lui, il faut ensuite « prendre sa croix », c'est-à-dire prendre le chemin de la mort. Un condamné qui se dirigeait vers le lieu du supplice, portant sa croix, était un objet de mépris et on pouvait dire de lui : voilà quelqu'un qui en a fini avec le monde. Prendre sa croix, c'est cela. C'est connaître quelque chose de l'opprobre de Christ, c'est réaliser d'une manière pratique que nous sommes morts au monde. Alors, nous pourrions suivre un Maître rejeté dans le sentier où a brillé la perfection de son service, le service de l'amour.

Le chap. 10 de l'évangile de Marc nous présente ensuite, avec trois personnes ou groupes de personnes, des illustrations de ce que le Seigneur avait déjà enseigné.

C'est d'abord le jeune homme riche. Avec empressement, il accourt à Jésus et, dans l'attitude la plus respectueuse, lui pose cette question : « Que ferai-je afin que j'hérite de la vie éternelle ? » Il veut faire quelque chose. Mais, venu à Christ pour essayer d'acheter la vie éternelle, il en trouvera le prix au-dessus de ce qu'il peut payer. Du moment qu'il parle de « faire », le Seigneur lui rappelle les commandements de la loi. N'est-il pas écrit : « Fais cela et tu vivras ? » (Luc 10:28) — parole adressée par le Seigneur à un docteur de la loi qui avait posé une question à peu près identique à celle du jeune homme riche. Ce dernier répond : « Maître, j'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse ». Alors que l'apôtre, plus tard, comprendra que toute justice humaine est « comme des ordures » et n'aura d'autre désir que d'être « trouvé en Lui », d'avoir une justice divine (Phil. 3:7-9), le jeune homme riche cherche à se présenter devant Dieu avec sa propre justice. Certes, il nous est dit que : « Jésus, l'ayant regardé, l'aima », mais il y avait dans son cœur quelque chose que le Seigneur avait discerné et qu'Il allait mettre en évidence : « Une chose te manque ; va, vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel, et viens, suis-moi, ayant chargé la croix ». Se renoncer lui-même et charger la croix ! Il en est incapable. Il ne peut même pas renoncer à ses richesses : elles ont plus de valeur à ses yeux que la personne de Christ. Il avait de grands biens qu'il ne veut pas abandonner, aussi il s'en va tout triste ! Il n'a pas voulu suivre Celui qui dit : « Avec moi sont les richesses et les honneurs » (Prov. 8:18), Celui qui est seul la source des joies infinies. Il ne le connaissait pas !

Quel contraste avec l'eunuque éthiopien ! Philippe avait exercé à son égard un vrai ministère : celui qui attache le cœur à Christ et non au serviteur. Aussi l'eunuque n'est pas attristé par le départ du serviteur : il possède Christ et « continue son chemin tout joyeux » (Actes 8:39). Contraste également avec l'apôtre Paul qui, lui aussi, avait de grands biens, mais les estimait « comme des ordures » afin de gagner Christ (Phil. 3:7, 8). Contraste encore avec un autre homme riche dont nous parlent les Écritures : Barzillai le Galaadite (2 Sam. 19:31-40). Sa foi fut éprouvée par l'offre de nouvelles richesses. Mais il n'en veut pas. Il lui suffit d'avoir la bénédiction de David et de jouir de son amour (v. 39). Il appréciait cela bien au-dessus de toutes les richesses dont il aurait pu être comblé. Comme il connaissait et aimait David !

Au v. 28 du chap. 10, Pierre rappelle qu'ils avaient tout quitté pour suivre le Seigneur. C'est la foi répondant à l'appel : « venez après moi » (Marc 1:16-20) qui les y avait conduits. Le Seigneur annonce alors à son disciple quelle est la part présente et éternelle de ceux qui le suivent : maintenant, c'est tout à la fois la douceur des relations familiales, la jouissance de biens spirituels et « des persécutions » (cf. Jean 15:20) — pour l'avenir, c'est la vie éternelle. En résumé, c'est une part avec Christ pour le temps présent et pour l'éternité. Tandis que le Seigneur s'entretenait ainsi avec Pierre, ils étaient en chemin, montant à Jérusalem. Les chemins qui montent sont, en général, dans les Écritures, des chemins difficiles. C'était bien le cas ; le chemin se terminait à Jérusalem, la ville où le Seigneur allait être crucifié et vers laquelle Il avait résolument dressé sa face, car Il était venu pour cela. Sur ce chemin, les disciples suivaient le Seigneur, mais ils étaient « stupéfiés et craignaient en le suivant » (v. 32). Pourquoi une telle crainte dans le chemin où pourtant « Jésus allait devant eux » ? (v. 32). Parce qu'il y avait la croix (v. 33-34). Parce qu'ils n'avaient pas réalisé le renoncement. Sur ce chemin, de quoi étaient-ils occupés ? D'eux-mêmes. Jacques et Jean désiraient avoir une place élevée dans la gloire et s'il est vrai que les dix conçurent de l'indignation en les entendant formuler leur demande, c'est sans doute parce qu'ils avaient déjà oublié que, peu auparavant, « ils avaient disputé entre eux en chemin qui serait le plus grand » (Marc 9:34). Le Seigneur leur parle alors de « l'abaissement qui va devant la gloire » (Prov. 15:33) — du chemin qu'Il suivait lui-même (Marc 10:45 ; Phil. 2:6-8) et dans lequel Il leur demandait de s'engager — de la coupe des souffrances qu'ils auraient à boire, du baptême de la mort dont ils auraient à être baptisés — souffrances et mort que beaucoup ont rencontrés dans le chemin où nous conduit un Maître rejeté. Pour y marcher, il ne faut pas penser au « moi », il faut avoir Christ devant soi comme seul objet. Plus tard, dans la puissance du Saint Esprit venu sur la terre comme personne divine, les apôtres seront pleins de zèle pour suivre le chemin de la souffrance et de la réjection, et Jacques sera précisément le premier des douze à subir la mort pour son Maître (Actes 12:2).

Sur le chemin qui mène à la gloire, il y a la croix. C'est ce que l'apôtre Paul désirait même, « pour le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances » (Phil. 3:10). Paul allait comparaître devant ses juges, il avait la mort devant lui, mais ayant communion aux souffrances de Christ, il avait l'assurance de mieux le connaître ainsi et de le posséder bien davantage. Il réalisait que la croix est un privilège, car elle nous enlève tout ce qui nous empêche de connaître Christ. Entièrement débarrassé du « moi », il ne s'occupait que de Christ : « afin que je gagne Christ » (Phil. 3:8). La puissance du Saint Esprit — qui n'a aucune communion avec le « moi » — ne nous occupe que de Christ (Jean 16:14).

Si le jeune homme riche, qui ne connaissait pas Jésus, était incapable de se renoncer lui-même et de charger la croix (il nous présente la chair sous son caractère aimable), si les douze étaient remplis de crainte parce qu'il y avait la croix sur le chemin où ils suivaient le Seigneur et dans lequel ils étaient surtout occupés d'eux-mêmes (là, nous avons la chair de l'homme converti qui recule devant la croix, la chair qui montre son égoïsme sur le sentier où il faut manifester le renoncement), Bartimée nous présente, tout à la fin de ce chapitre, quelqu'un qui va résolument à la suite d'un Maître rejeté. Le Seigneur n'a pas besoin de lui rappeler les commandements de la loi, de lui parler de la coupe ou du baptême, parce que Bartimée n'avait pas la prétention de « faire » quelque chose et ne demandait pas une place dans le royaume. Il ne désirait rien autre que suivre Christ, Christ lui suffisait. Aussi, dès qu'il a recouvré la vue — image d'un pécheur qui est passé des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu (Actes 26:18), — il n'est occupé d'aucun objet terrestre. Il y a un objet qui a captivé son cœur, une personne à laquelle il veut demeurer attaché, « et il le suivit dans le chemin ». Quel chemin ? — celui qui montait à Jérusalem ! — Chemin de souffrances qui aboutissait au ciel, mais en passant par la croix, chemin sur lequel cependant, avant la croix, le Seigneur devait entrer comme roi à Jérusalem, échantillon de la gloire à venir (Marc 11:1-11).

Lorsque notre précieux Sauveur, arrivé au terme de ce chemin de réjection et d'humiliation, fut élevé sur le bois maudit de la croix, quelques femmes se trouvaient là, qui regardaient de loin. C'étaient de



pieuses femmes qui, lorsqu'Il était en Galilée parmi les méprisés et les pauvres du troupeau, « l'avaient suivi et l'avaient servi » — « qui étaient montées avec Lui à Jérusalem » (Marc 15:40, 41). Sans doute étaient-elles comprises dans le « ils » de Marc 10:32. Malgré leur faiblesse, elles avaient été « avec Lui » dans le chemin qui montait, soutenues par la puissance de Celui qui encourage et fortifie tous ceux qui vont à sa suite. Comme David autrefois, elles avaient expérimenté ce qu'est le chemin dans ce monde, « terre aride et altérée, sans eau ». Mais, « rassasiées comme de moëlle et de graisse », elles pouvaient Lui dire aussi : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre ; ta droite me soutient » (Psaume 63).

Dieu veuille que ces quelques portions de sa Parole rendent plus précieuse à nos cœurs la puissance de Jésus. Puisse-t-Il suffire à nos âmes, afin que nous sachions mieux le connaître, l'aimer, le suivre et le servir !

Suivons-Le tous, animés d'un saint zèle ;  
N'arrêtons pas nos cœurs en ces bas lieux.  
Ce Dieu Sauveur, lui-même, nous appelle,  
Et nos vrais biens sont cachés dans les cieux.

## QUELQUES CAUSES DE NOTRE FAIBLESSE SPIRITUELLE

ME 1955 p. 253

Bien que nous ayons le sentiment de notre bas état et de l'extrême faiblesse d'un témoignage qui nous a été confié par pure grâce et dont nous sommes d'indignes porteurs, nous nous élevons cependant assez volontiers contre les formes extérieures d'un christianisme où l'on ne voit guère de manifestations de vie, oubliant de prendre garde à nous-mêmes en tout premier lieu. Veillons à ce que notre propre christianisme n'ait pas tendance à devenir, plus ou moins, un déroulement de formes, l'accomplissement de certains rites auxquels nous nous livrerions par habitude, sans qu'il y ait un réel exercice de cœur. Le danger est peut-être plus grand que nous ne le pensons !

Si la vie divine que nous possédons ne se manifeste pas dans toute sa puissante réalité, c'est parce qu'elle n'est pas assez nourrie de Christ. Savons-nous recueillir, un jour après l'autre, la manne dont nous avons besoin ? Et si même nous lisons chaque jour une portion des Écritures, le faisons-nous pour satisfaire à une obligation plus ou moins agréable, ou bien parce que notre âme a réellement faim, faim de la Parole, faim de Christ, pain de vie ? Si nous n'agissons en cela que par devoir, c'est sans doute là la cause de cet état de langueur, d'indifférence, qui nous conduirait peut-être à dire, nous aussi, comme Israël autrefois : « Notre âme est dégoûtée de ce pain misérable » (Nomb. 21:5). Nous avons laissé l'ennemi remporter la victoire. Dans la scène de Nombres 21, l'Éternel envoie parmi le peuple les serpents brûlants ; c'était la conséquence de l'état dans lequel il se trouvait et, en même temps, cela en manifestait la cause. Les murmures, le découragement, le dédain et le mépris de la manne, tout cela était l'œuvre de l'ennemi, « le serpent ancien ».

La Parole, lue ou entendue, a-t-elle une action réelle en nous ? A-t-elle de l'autorité sur nos cœurs, afin que nos consciences soient atteintes ? Ce n'est pas seulement la Parole lue ou entendue qui nous est nécessaire, c'est la Parole reçue et appliquée, avec toute sa puissante et divine autorité, jugeant en nous ce qui n'est pas selon Dieu, gouvernant nos pensées, formant nos affections, occupant nos cœurs de Christ. C'est de « l'armure complète de Dieu » que nous avons besoin pour « tenir ferme contre les artifices du diable » et la première pièce de cette armure, la ceinture de la vérité, nous fait trop souvent défaut, confessons-le avec droiture et dans l'humiliation. Et si nous n'avons même pas revêtu la première, point n'est besoin de penser à prendre les autres pièces de l'armure !

Aussi sommes-nous tant de fois vaincus dans les combats que livre l'ennemi contre l'homme céleste. L'homme céleste c'est l'homme qui, mort et ressuscité avec Christ, vit d'une vie de résurrection. Christ, le véritable homme céleste, est notre parfait Modèle. Chez Lui, il n'y avait rien de la chair, alors qu'elle est toujours en nous ; il nous faut donc réaliser pratiquement que nous avons « dépouillé le vieil homme ». Mais si notre introduction dans la condition céleste nous sépare du domaine de la chair et du sang, elle nous met en présence de « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » dont nous avons à subir les assauts. L'homme parfait, l'homme Christ Jésus, a remporté la victoire : considérons-Le dans les trois combats qu'Il livre contre l'adversaire, tels qu'ils nous sont présentés dans l'Évangile selon Luc.

« Il eut faim » (Luc 4:1-4). Besoin légitime, sans aucun doute, mais il ne lui suffisait pas d'avoir faim pour prendre de la nourriture si, en cela, il n'avait l'assurance d'obéir à Dieu. La parole de son Dieu c'était, en tout premier lieu, ce qui le faisait vivre, c'est la nourriture dont l'homme céleste ne peut se passer. Et c'était dans cette parole même, expression de la volonté de son Dieu, qu'Il trouvait le motif de ses actes. Lui seul a réalisé en perfection 1 Corinthiens 10:31 : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

L'ennemi le tente : « Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain ». N'est-ce pas aussi ce qu'il nous propose ? Il nous offre des « pierres », c'est-à-dire les choses du monde sous leurs différents aspects, d'un monde qui est caractérisé par la mort, et si nous cédon à ses tentations, de ces « pierres » nous faisons notre « pain ». Nous n'avons plus alors grand appétit pour la seule nourriture qui peut nous faire croître et prospérer spirituellement. Qu'il nous soit accordé de vivre « de toute parole de Dieu » ! Seule, elle contient tout ce qui est nécessaire pour la vie de l'homme renouvelé. Christ en est pour nous la vivante expression, Il est la vraie nourriture de l'âme (cf. Jean 6:54 à 58).

Le Seigneur répond, Il répondra chaque fois par la Parole et en citant le livre du Deutéronome, livre dans lequel nous voyons Moïse s'adresser à Israël, de la part de Dieu, pour lui faire connaître les conditions auxquelles il pourrait jouir du pays dans lequel il allait entrer. Malgré son état manifesté tout au long de son voyage dans le désert, il avait encore une ressource pour cela : l'obéissance. Elle demeure pour nous aussi, si nous voulons livrer le vrai combat chrétien dans les lieux célestes afin de jouir de notre part en haut. Par l'obéissance, nous pouvons triompher de l'adversaire, de ses ruses et de ses artifices, de la même manière, en fait, que Christ, homme ici-bas, a triomphé de lui. Que par l'obéissance, nous soyons ainsi gardés de chercher à faire de « ces pierres » du « pain » !

(Luc 4:5-8). C'est « sur une haute montagne » que le diable mène ensuite l'homme parfait. « En un instant », il lui montre, de ce sommet, « tous les royaumes de la terre habitée », offrant de lui donner « toute cette autorité et la gloire de ces royaumes ». Mais à quel prix ? « Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi ». Jésus, à nouveau, remporte la victoire : « Il est écrit : Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul ». Il eût pu faire observer à l'adversaire qu'il n'était, lui, qu'un usurpateur, que la gloire de ces royaumes ne lui avait pas été donnée et qu'il ne pouvait, par conséquent, en disposer, tandis que la domination lui appartiendra à Lui, le Christ glorieux, une domination universelle, selon les paroles prophétiques du Psaume 8. Mais Il ne raisonne pas avec l'adversaire, Il lui oppose la Parole de son Dieu, auquel Il rend hommage, le servant Lui seul. Puissions-nous imiter un tel exemple dans le combat que nous avons à livrer contre le même redoutable adversaire !

Comme il nous présente sa nourriture, des « pierres », pour que nous en fassions la nourriture de nos âmes, du « pain », l'ennemi nous offre aussi, comme un objet à désirer, une position et un certain relief dans ce monde, dont il est le prince. Et parce que nous ne sommes pas revêtus de « l'armure complète de Dieu », nous cédon à la tentation, poursuivant ardemment la recherche de ce que Dieu ne nous a pas donné, au lieu de « chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice » (Matt. 6:33). Tel est le point de départ de la mondanité, aux multiples formes et avec tous ses degrés, mondanité qui entraîne la tiédeur de nos affections pour le Seigneur, le déclin de notre vie spirituelle, pouvant aller de pair d'ailleurs avec une certaine prétention religieuse, bref un état laodicéen. Une idole, des idoles peut-être remplissent nos cœurs, tandis qu'il est écrit : « Tu rendras hommage au Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul ». Il est le Maître que nous devrions servir « Lui seul » et pourtant, en combien de circonstances, ne servons-nous pas celui dont nous avons été affranchis, oubliant que « nul ne peut servir deux maîtres » (Matt. 6:24) ? De sorte qu'en fait, ne pouvant en servir qu'un, nous servons celui des deux que nous n'avons plus à servir !

(Luc 4:9-12). Le diable place maintenant le Seigneur « sur le faite du temple ». Le désert, la montagne, le temple, tels sont les lieux où se déroulent successivement les trois tentations. Ayant échoué à deux reprises, l'ennemi revient à la charge une troisième fois, employant alors un moyen qui, pense-t-il, lui permettra enfin de vaincre : il se servira d'une parole de Dieu ! Par la Parole, il a été vaincu ; par une parole de Dieu ne vaincra-t-il pas ? Celui qui par deux fois a répondu : « Il est écrit », Celui qui désire obéir en toutes choses et n'a d'autre volonté que celle de son Dieu, qui a la loi de Dieu au-dedans de ses entrailles (cf. Ps. 40:8), pourrait-il refuser de conformer ses voies à une parole divine ? Va-t-il donc hésiter à se jeter du faite du temple en bas ? Le faisant, Il aurait obéi à

l'adversaire et l'adversaire aurait alors triomphé ! Telle est la troisième tentation, dont l'homme parfait sortira vainqueur comme Il est sorti vainqueur des deux premières.

L'ennemi a bien cité *une* parole de Dieu, mais ce n'est pas *la* Parole de Dieu, car il en retranche une partie. Il omet, en effet, les derniers mots du verset 11 du Psaume 91 : « En toutes tes voies ». Or les voies du Seigneur étaient toutes des voies d'obéissance et c'était dans ce chemin que, comme homme, Il pouvait avoir l'assurance d'être gardé. Hors de ce sentier, nous n'avons pas à compter sur la protection divine ! Le Seigneur, marchant dans l'obéissance à la volonté de son Dieu, pouvait dire : « Garde-moi, ô Dieu, car je me confie en toi » (Ps. 16:1), aussi était-il inutile de « tenter Dieu ». Tenter Dieu, c'est Le mettre à l'épreuve, faire quelque chose pour voir si ce qu'Il a dit est vrai. Celui qui croit Dieu n'a besoin d'aucune preuve de la vérité de ce qu'Il a dit.

Encore aujourd'hui, l'adversaire emploie de semblables moyens : il ne met pas en avant ce qui est mauvais mais ce qui est bon, une parole de Dieu ! Il conduit à citer une phrase, un membre de phrase des Écritures pour essayer de justifier une marche infidèle, la présentant peut-être même comme témoignant d'une réelle confiance en Dieu, l'expression d'une foi profonde, alors que pourtant elle est condamnée par la Parole, si nous voulons bien considérer, dans la dépendance de l'Esprit, les enseignements qu'elle nous présente, n'oubliant pas que « les jugements de l'Éternel sont la vérité, justes tous ensemble » (Ps. 19:9). Tant d'hérésies n'ont eu pour point de départ qu'une vérité sortie de sa place dans l'ensemble de la Révélation ! Tant d'égarements ont été présentés comme la stricte obéissance à un verset de la Bible examiné isolément, au mépris de ce qui est contenu dans d'autres passages et dans la méconnaissance du véritable enseignement des Écritures. Et dans la conviction que l'on a d'obéir à une parole de Dieu, au fond l'on désobéit à la Parole et on se laisse, inconsciemment peut-être, conduire par l'adversaire !

Ainsi sont mises en lumière trois des causes principales qui sont à l'origine du déclin et qui expliquent notre si grande faiblesse et tant de chutes.

Notre âme a besoin d'un aliment, Christ pain de vie de « toute parole de Dieu » dont l'homme céleste est appelé à vivre. Au lieu de nous en nourrir, nous succombons souvent aux tentations de notre redoutable adversaire, faisant de « cette pierre » — de ce qui est mort, de tout ce qui est le fruit de l'activité d'un être moralement mort aux yeux de Dieu — « du pain ». S'il y a si peu de manifestations de la vie, si peu de vie en nous, c'est, en premier lieu, parce que nous nous nourrissons spirituellement de ce que nous devrions rejeter, tandis que nous laissons de côté ce qui nous est proposé par Dieu comme le seul vrai aliment de notre âme.

« Nul ne peut servir deux maîtres ». Au lieu de le servir « Lui seul », notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, nous servons si souvent le Mammon qui nous présente, en figure, les richesses, tout ce que le monde peut offrir dans son apparente prospérité. Et tout cela, pour avoir « cette autorité et la gloire de ces royaumes », une place, un nom, un titre, une position dans le monde dont Satan est le prince ! Le danger n'est pas tant de nous trouver dans telle ou telle position, si le Seigneur nous y a réellement placés — Il peut alors garder fidèles ceux qui y sont, et faire qu'ils sachent beaucoup mieux que d'autres ce que c'est que de réaliser la séparation d'avec le monde, bien qu'étant dans le monde. Le danger est dans la recherche de ces choses ; il est particulièrement grand quand nous ne les possédons pas et que l'ennemi les place devant nous, essayant ainsi de nous tenter.

Au lieu de nous servir de la Parole dans la dépendance de l'Esprit, qui seul peut nous donner la pensée de Dieu, nous nous arrêtons parfois à une parole de Dieu, dont nous faisons une fausse application parce que nous la considérons à part du reste de la Révélation. Chose plus grave encore, nous nous servons parfois d'une telle parole pour essayer de justifier une conduite — égarement doctrinal ou moral — dont il est manifeste qu'elle n'est pas selon les enseignements de la Parole de

Dieu. Prétendant obéir à Dieu, nous sommes, sans nous en douter la plupart du temps, le jouet de l'adversaire dont les ruses nous prennent si souvent en défaut.

Que le sentiment de notre extrême faiblesse et des dangers que nous courons, nous conduise à nous « fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force », à nous « revêtir de l'armure complète de Dieu », afin d'être rendus capables de « tenir ferme contre les artifices du diable » dans la lutte incessante que nous avons à mener contre « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » ! Pour cela regardons à Celui qui est, tout à la fois, dans cette lutte, notre Modèle parfait et notre secours, « car en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » (Héb. 2:18).

## Les femmes dans l'évangile de Luc

ME1943 p. 124 , 156

Ce que cherche l'oreille c'est le cœur qui l'acquiert. « Le cœur de l'homme intelligent acquiert la connaissance et l'oreille des sages cherche la connaissance » (Prov. 18:15). Vérité importante à retenir dans notre vie chrétienne. Sans doute, il est nécessaire que notre oreille soit toujours ouverte pour écouter, mais une riche connaissance des pensées de Dieu et de la personne de Christ sera acquise dans la mesure seulement où notre cœur sera en activité. Si le Seigneur est l'unique objet de nos affections, nous discernons toujours ce qu'il convient de faire pour Lui être agréables et tout sera facile dans le chemin : témoignage, service, adoration. Tel est l'enseignement que nous pourrions retirer du sujet dont la méditation nous est proposée par le titre de cet article.

Les femmes nous présentent en général, dans les Écritures, le côté de la faiblesse, mais aussi celui des affections. Que de cas nous aurions à considérer à cet égard dans le Nouveau Testament surtout et plus particulièrement dans les Évangiles.

Il est bien remarquable qu'aucun autre évangile ne nous parle des femmes comme celui dans lequel est mis en relief le côté humain de la personne du Sauveur. Cela n'a rien de surprenant, car c'est bien en accord avec le caractère de cet Évangile. Le Seigneur Jésus y est vu comme un homme sur la terre, le « pauvre » (2:7-24 ; 8:3 ; 9:58) et, durant les jours de son abaissement, Il a rencontré des cœurs attachés à sa personne, d'humbles femmes qui, malgré leur faiblesse, l'ont aimé, l'ont suivi, l'ont servi. Quel exemple pour nous ! Il n'est plus sur la terre mais, dans un monde ennemi, Il reste le rejeté, méprisé et délaissé des hommes... Puisse-t-Il jouir de l'affection des siens ! Puisse nos cœurs s'attacher à Lui pour le suivre !

### Marie et Élisabeth

Les deux premières femmes dont il nous est parlé sont Marie et Élisabeth. Elles ont été choisies par Dieu pour l'accomplissement de ses conseils ; c'est le choix de sa grâce. Dans l'humble habitation de Zacharie, toutes deux sont occupées, de Celui qui va venir. Seules ces deux femmes réalisent la pensée de Dieu à ce moment-là ; l'objet du cœur de Dieu est aussi l'objet de leur cœur. Zacharie, muet à cause de son incrédulité, s'est privé d'une telle bénédiction ; sa bouche est fermée quand il convenait de louer le Seigneur. Seules, Elisabeth et Marie, retirées « au pays des montagnes », inconnues du monde dont elles veulent se tenir à l'écart, parlent « l'une à l'autre » de Celui qui fait brûler leur cœur. Un livre de souvenir a été écrit pour ceux qui pensent à son Nom !

Par le cœur, quelle connaissance elles ont acquise ! Cela les conduit à louer et exalter le Seigneur et le cantique de chacune d'elles exprime ce qu'elles ont ainsi appris de Lui. Elisabeth parle de Celui qui vient comme d'une personne connue ; elle sait qu'Il est le Béni, le Seigneur, le grand sujet de joie des siens et l'accomplissement de tout ce qui a été annoncé. Comme elle, ne pouvons-nous pas dire aussi : « Bienheureux ceux qui ont cru... » ? Car de la même façon que cela eu lieu lors de la première venue de Christ ici-bas, il y aura un accomplissement de toutes les choses qui ont été dites de la part du Seigneur. Le cœur acquiert ainsi la connaissance, connaissance qui fortifie la foi et devient une source d'encouragement et de consolations pour ceux qui l'attendent. Marie a aussi un cantique à chanter dans lequel elle célèbre, non pas comme Élisabeth ce que Christ est, mais ce qu'Il fera. Elle parle comme si déjà tout était accompli et c'est la foi seule qui peut voir les choses ainsi. Se réjouissant de ce qu'Il « a fait », elle loue son Nom et exalte sa miséricorde.

Telle est l'heureuse part de ceux qui peuvent se grouper « au pays des montagnes » — ne seraient-ils que deux, et même deux femmes, la plus faible expression du témoignage numériquement le plus

réduit — loin de l'agitation du monde, pour être occupés de Celui qui vient, exalter sa personne et proclamer ce qu'Il a fait comme aussi ce qu'Il fera. Quelle part ! Elle est pour le cœur !

### **Anne, fille de Phanuel**

Dans le chap. 2, c'est Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser. Fort avancée en âge, elle n'a autour d'elle, si elle dirige ses regards en bas, que des sujets de tristesse : elle est veuve (Luc nous entretient de quatre femmes veuves : 2:37 ; 7:12 ; 18:3 et 21:2 — outre la veuve de Sarepta dont il rappelle l'histoire : 4:25) et elle est à la fin de l'histoire d'Israël avant la venue du Messie, longue succession d'incrédulités et d'infidélités. Mais elle ne s'arrête à rien de cela. Que fait-elle ? Sept choses :

1. Elle ne quitte pas le temple. C'est la présence du Seigneur qu'elle cherche — seule source de joie — et c'est dans cette présence qu'elle vit continuellement.
2. Elle sert Dieu « nuit et jour », incessant et précieux service dont le fruit sera en vie éternelle.
3. Dans le jeûne — séparée du monde et de tout ce qui le caractérise dans son esprit.
4. Dans la prière. Elle n'est pas indifférente à tant de sujets de tristesse. Comme pour Daniel, c'est sans doute l'un des motifs de son jeûne et l'un des thèmes de ses prières.
5. Elle loue le Seigneur. Quelle gloire pour Lui ! Car « celui qui sacrifie la louange le glorifie ».
6. Elle parle de Lui. Pour parler de quelqu'un, il faut nécessairement le connaître. Anne le connaît parce qu'Il remplit son cœur ! C'est par le cœur qu'elle a appris quelque chose de Lui et de l'abondance du cœur la bouche parle.
7. Elle attend la délivrance. D'autres aussi attendent... Elle va les encourager en leur parlant de la Personne aimée, après laquelle les cœurs soupirent.

Anne est de la tribu d'Aser. Elle a été pour la nourriture et la joie du cœur du Seigneur, « le pain excellent » et « les délices royales » (Genèse 49:20). Comment a-t-elle acquis cette connaissance de Lui et de ce qu'il convenait de faire à la veille du jour où Il allait paraître, si ce n'est par le cœur ?

### **La belle-mère de Pierre**

Nous avons, au chap. 4, la belle-mère de Pierre. Elle était « prise d'une grosse fièvre », nous dit Luc, le médecin bien-aimé. Image de l'état de l'homme pécheur, agité, sans repos, n'ayant pas la paix avec Dieu. Mais « on le pria pour elle ». Prions aussi pour les âmes qui périssent dans ce monde agité ! — Alors, le Seigneur qui se plaît à répondre à de telles prières, « se pencha sur elle ». Quelle tendresse dans cette expression ! Comme elle nous dit bien l'amour qui l'a conduit à s'abaisser jusqu'à nous. Il s'est penché sur nous dans notre profonde misère et nous a délivrés : « la fièvre la quitta ». Désormais, plus d'agitation ; c'est le repos, la paix avec Dieu.

Mais nous avons été délivrés pour quoi ? Quelle est alors notre responsabilité ?

1. À l'instant... Ne perdons pas de temps !
2. s'étant levée... Il y a une activité à déployer.
3. elle les servit... C'est le service auquel nous sommes appelés.

Il n'est pas écrit : elle le servit. Notre service embrasse le Seigneur et tous les saints. « En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (Matt. 25:40).

N'est-ce pas par le cœur que nous pourrions comprendre — comme la belle-mère de Pierre l'avait compris — ce qu'il convient de faire ? C'est bien dans la faiblesse que nous pouvons servir (quelle

force y avait-il chez la belle-mère de Pierre tout juste guérie de cette grosse fièvre ?) et nous réalisons quelque peu tout ce que notre service comporte d'imperfections. Mais pour servir, une chose est nécessaire : il faut aimer ceux que l'on sert. C'est dans l'affection de nos cœurs que nous pourrions discerner et accomplir ce que le Seigneur attend de nous !

### **La veuve de Naïm**

La veuve de Naïm (chap. 7) est dans une grande détresse, plus grande encore, semble-t-il, que celle d'Anne : elle est, comme elle, privée de tout ce qu'est un mari en tant que soutien et affection, mais encore son fils unique lui a été retiré. Profonde douleur pour un cœur de mère ! (Nous remarquerons d'ailleurs en considérant l'histoire des quatre veuves de cet Évangile que, chaque fois, nous allons plus loin dans la faiblesse et la souffrance). Sans doute « une foule considérable » est avec elle, mais quelle sympathie peut-elle lui procurer ? Bien peu de chose en vérité ! — quel changement quand elle rencontre Jésus, Celui qui, « la voyant, fut ému de compassion envers elle » ! Riche et efficace sympathie que la sienne ! Sympathie qui est accompagnée de puissance « Jeune homme, je te dis : lève-toi » et d'amour « et Il le donna à sa mère ».

Grande était la faiblesse de cette veuve et son cœur était brisé. Mais il vaut la peine d'aller jusque-là, car c'est là que le cœur acquiert la connaissance ! Ce n'est pas à l'intelligence de cette femme, à « son oreille », que quelqu'un a parlé de la sympathie de Jésus, de sa puissance, de son amour. Elle a connu cela par le cœur, au travers de l'épreuve !

### **La pécheresse dans la maison de Simon**

Un peu plus loin, dans le même chapitre, nous voyons le Seigneur entrer dans la maison de Simon, propre juste qui n'a aucun égard pour sa personne. Tandis qu'Il s'y trouve, une femme — elle n'a qu'un seul titre : « une pécheresse » — s'enhardit et pénètre dans cette demeure, car elle a besoin de salut, de paix, de pardon. Elle se tient derrière, à ses pieds ; elle pleure et arrose les pieds du Sauveur de ses larmes, puis les essuie avec les cheveux de sa tête, les couvre de baisers et les oint d'un parfum. Qu'est-ce que ce dut être pour le cœur du Seigneur ! En présence d'une scène d'un caractère aussi élevé, le pharisien parle « en lui-même », mais le Seigneur lui répond, car Il est Celui qui lit dans les cœurs. Il attire les regards de Simon sur cette pauvre pécheresse : « Vois-tu cette femme ? ». Cette parole n'est-elle pas aussi pour chacun de nous ? Considérons celle dont le Seigneur lui-même a pu dire : « elle a beaucoup aimé ». Et imitons-la quelque peu, il nous a tant été pardonné ! Quelle affection dans son cœur pour la personne de Jésus. Comme elle avait appris à le connaître par le cœur et à discerner ce qu'il convenait de faire en un tel moment ! Nous disons parfois que nous l'aimons et sans doute c'est vrai, malgré toute la faiblesse qui est la nôtre, car l'amour de Dieu a été versé dans nos cœurs. Mais trop souvent nous nous contentons de le dire. Cette femme n'a pas prononcé un seul mot tout au long de cette scène : elle n'a pas dit qu'elle aimait le Seigneur, elle l'a montré par des actes ! Témoignage muet. Combien il est plus puissant encore que celui s'exprimant par des paroles. Elle a beaucoup aimé !

### **Celles qui assistaient le Seigneur de leurs biens**

Les trois premiers versets du chap. 8 ne se trouvent que dans l'évangile selon Luc. Dans cet évangile, Christ nous est présenté comme Homme, l'homme pauvre du Ps. 41. Ceux qui lui appartiennent sont appelés à le suivre dans ce chemin et à entrer dans la condition qui fut la sienne ; au milieu de ce monde, ils sont aussi « les pauvres ». (Il faut noter les divers passages de cet Évangile où il nous est parlé des riches et des pauvres, généralement mis en opposition : 1:52-54 ; 6:20-24 ; 12:15-34 ; 14:12-14 ; 16:1-13 et 19-31 ; 18:22-25 ; 19:1-10 ; 21:1-3). Le Seigneur Jésus, né dans une crèche, ses parents ayant offert pour Lui le sacrifice des pauvres, n'aura pas, durant son ministère, « un lieu où reposer sa tête » et, quand Il veut réunir ses disciples pour la pâque qu'Il a « fort désiré » de manger



avec eux, Il n'a pas un logis pour ce repas au cours duquel la cène sera instituée ! Ici aussi, nous le voyons n'ayant rien. Quelques pieuses femmes ont eu le privilège de l'assister de leurs biens, sans doute celles qui l'avaient suivi depuis la Galilée, en le servant (Matt. 27:55-56). Mettre nos biens à la disposition du Seigneur, c'est encore notre privilège aujourd'hui. Ce qu'Il nous a confié, Il désire que nous l'administrions pour Lui, en pensant à l'avenir comme le faisait l'économe infidèle. C'est ainsi que nous pourrons nous faire des trésors dans le ciel.

Il y a deux classes de personnes dans ce passage : les disciples et les femmes. Les disciples « étaient avec Lui », c'est vrai et c'est très précieux ; mais seules les femmes, dans leur affection profonde pour le Maître, ont pu discerner le service qu'il fallait accomplir dans ce jour-là. Quelle connaissance acquiert le cœur !

### **La femme avec la perte de sang**

C'est le côté du témoignage qui nous est présenté au chap. 8. « Une femme qui avait une perte de sang depuis douze ans » s'approche de Jésus. Son cas illustre l'histoire de l'homme pécheur et la multiplicité de ses efforts pour guérir. Triple résultat de ces efforts : elle a dépensé tout son bien, souffert d'un grand nombre de médecins et son état va en empirant ! Elle sent le besoin de venir à Jésus pour être en contact avec Celui en qui il y a une puissance de vie. À l'instant, elle est guérie. Mais il y a un témoignage à rendre. Elle doit dire :

1. devant tout le peuple... c'est un témoignage public.
2. pour quelle raison elle l'avait touché... confession de son état précédent.
3. comment elle avait été guérie instantanément... témoignage rendu à la puissance et à l'amour du Sauveur. Comment le rendre ? À ses pieds, dans la dépendance et l'humilité.

Elle est la faiblesse même (peut-il y avoir beaucoup de force en cette femme, dans le moment qui suit sa guérison, après les douze années qu'elle vient de passer ?) mais son affection pour Celui qui l'a délivrée la conduira à rendre non pas un témoignage qui lui est expressément demandé (car le Seigneur prononce seulement les paroles du verset 46), mais celui qu'elle a compris devoir être rendu. Sa foi, l'affection de son cœur, l'ont rendue intelligente et lui ont donné la connaissance du témoignage qui convenait.

### **Marthe et Marie**

Il suffit sans doute de citer le nom de Marthe et de Marie, sans qu'il soit besoin d'en rien dire. Une seule remarque : il est parlé d'elles dans trois scènes différentes que chaque lecteur connaît bien ; mais c'est seulement dans celle de Luc 10 qu'il ne nous est parlé que d'elles, Lazare étant laissé entièrement de côté. Peut-être est-ce, entr'autres raisons, parce que Luc a surtout en vue ce côté de la faiblesse et des affections, illustré par les femmes ? Chez l'une et l'autre il y avait une profonde affection pour Celui qui était entré à leur foyer. Servir c'est être avec Lui (Marc 3:13), c'est ce que Marthe n'avait pas encore saisi. La connaissance lui en a été donnée, acquise par le cœur, de telle sorte que plus tard elle pourra servir avec sagesse et discernement. Marie, aux pieds de Jésus, dans sa communion et la contemplation de sa Personne, l'oreille ouverte et le cœur tout vibrant d'amour pour lui, acquiert la connaissance nécessaire pour accomplir, le moment venu, avec l'intelligence de la foi, un service sans prix. Le nard pur dont elle a rempli son vase, n'est-ce pas la Personne même de Celui dont le nom est un parfum répandu ? Quelle riche connaissance de ce qu'il convenait de faire, de la Personne même du Seigneur ! La maison fut remplie de l'odeur du parfum...

## La femme courbée par un esprit d'infirmité

Le chap. 13 nous parle d'une femme « ayant un esprit d'infirmité ». C'est bien une des formes sous lesquelles s'exerce la puissance de l'ennemi : l'homme est courbé sous son joug et ne peut se redresser. Christ seul peut lui apporter la délivrance. Guérie, que va faire cette femme ? Elle aussi, après ces dix-huit années, ne peut avoir beaucoup de force ; sa faiblesse est grande. D'autre part, rien ne lui est demandé. Mais par le cœur elle a saisi que ceux qui ont été délivrés l'ont été pour adorer. Elle glorifie Dieu ! Comment adorer si ce n'est avec des cœurs remplis de la connaissance de Celui qui a fait de grandes choses pour nous ?

## La veuve et le juge inique

Il faut toujours prier et ne pas se lasser. C'est ce que savait bien la femme veuve du ch. 18. Sa situation inspire peut-être davantage de compassion que celle de la veuve de Naïn : celle-ci était privée de son mari et de son fils bien-aimé, mais elle avait quelque sympathie autour d'elle, pas d'hostilité en tout cas ; tandis que celle qui nous occupe est en présence d'un juge inique qui, de son propre aveu, ne craint pas Dieu et ne respecte pas les hommes. Tout est contre elle et elle n'a plus aucun secours. Elle n'a vraiment pas d'autre ressource que la prière ! Le cœur comprend qu'il y a un chemin pour atteindre le cœur de Dieu ; il connaît Dieu comme le secours dans la détresse, toujours facile à trouver, et il crie à Lui « jour et nuit » jusqu'à ce qu'Il intervienne, car Il ne peut décevoir l'attente de la foi.

## La veuve avec deux pites

Des quatre veuves dont nous entretient l'évangile selon Luc, c'est bien celle du chap. 21 qui est dans la situation la plus critique — du point de vue humain. Privée de toute affection sur la terre, n'ayant plus aucun soutien ici-bas, sans espérance, elle est venue jeter au trésor « tout ce qu'elle avait pour vivre ». La voilà sans aucune ressource, dépouillée de tout. Mais il en est un qui « regardait ». Il lit jusqu'au plus profond de nos cœurs et son œil voit tout. Cette veuve, dans l'affection de son cœur, n'avait rien gardé pour elle et tout donné pour Lui : Il apprécie non d'après ce que nous donnons, mais d'après ce que nous gardons. Ensuite, pour le jour de demain, sa confiance était en Dieu seul. Quelle connaissance elle avait de ce que Dieu est, dans sa puissance et dans son amour, vrai Boaz, « un ami... homme puissant et riche ». Il ne suffit pas d'avoir entendu dire qu'Il pourvoit à tout, il faut *le connaître* pour pouvoir jeter deux pites au trésor quand on n'a plus que deux pites ! Répétons-le, c'est le cœur qui acquiert cette connaissance.

## Les femmes au sépulcre du Seigneur

Ce sont quelques femmes qui, de très grand matin, sont venues au sépulcre. Elles avaient suivi Jésus sur la terre et il y avait dans leurs cœurs une ardente affection pour sa Personne. Aussi, quelle détresse quand elles voient le sépulcre vide ! Mais c'est bien l'amour pour le Seigneur qui est le vrai chemin de l'intelligence spirituelle. Nombre de croyants restent étrangers à ce qu'enseigne la Parole — bien que parfois leur oreille soit ouverte pour chercher la connaissance — parce que la personne du Seigneur n'est pas l'objet de leur cœur. Ces femmes avaient certes bien des choses à apprendre, mais leur cœur était en activité. Il y a toujours, alors, une réponse d'en haut ! Deux anges sont envoyés pour leur dire que Celui qu'elles cherchaient, parmi les morts était vivant. Ils rappellent à leur souvenir les paroles qu'Il avait prononcées quand Il était encore en Galilée, de sorte qu'elles entrent maintenant dans la pleine connaissance de ce qui leur avait été annoncé.

C'est un riche sujet de méditations — à peine effleuré — qui est là devant nous dans cet Évangile. Pussions-nous le considérer non avec notre intelligence, mais en nous rappelant que c'est le cœur qui acquiert la connaissance. Ces quelques femmes sont autant d'exemples pour nous. Ce qu'il

convenait de faire n'a été dicté à aucune d'entre elles, c'est par le cœur que chacune l'a discerné. Sans doute leur faiblesse illustre la nôtre ; Dieu veuille que l'affection de leur cœur nous caractérise aussi ! Alors, nous serons « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9-10).

## COMME JE VOUS AI AIMÉS, QUE VOUS AUSSI VOUS VOUS AIMIEZ L'UN L'AUTRE

Jean 13:34

ME 1955 p. 113

Nous rappelons souvent la parole citée en tête de ces lignes, exhortation adressée par le Seigneur aux onze et toujours de saison. Judas était sorti, il allait livrer son Maître pour trente pièces d'argent... « Lors donc qu'il fut sorti, Jésus dit : Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui ». Ayant achevé son service d'amour sur la terre, par amour Il allait s'offrir en sacrifice, tel l'esclave hébreu déclarant positivement : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » (Jean 13:26 à 32 ; Exode 21:2 à 6). Quelle gloire pour Lui dans l'accomplissement de l'œuvre par le moyen de laquelle le péché allait être ôté, l'amour de Dieu manifesté dans sa plénitude ! Quelle gloire pour Dieu : désormais, en vertu de cette œuvre, l'homme pourrait entrer dans sa présence et jouir de son amour ! Et Dieu, glorifié, se devait à Lui-même de glorifier le Fils de l'homme qui, par ses souffrances et par sa mort, s'était acquis tous les droits à cette gloire nouvelle. Le Saint Esprit, Esprit de vérité, descendrait ensuite ici-bas, envoyé par le Père et par le Fils, pour demeurer avec les croyants et être en eux comme puissance de la vie nouvelle, vie de résurrection que le Seigneur leur a communiquée : « parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean 14:15 à 19). L'Esprit agissant en eux, la vie divine sera vue dans ses fruits, quelques caractères de Christ seront reproduits en obéissance au commandement nouveau : comme Christ a aimé les siens et manifesté cet amour dans son service à leur égard, à leur tour les siens doivent s'aimer l'un l'autre. Christ est l'exemple et le Modèle à imiter.

De son côté à Lui, l'amour est sans limites, c'est l'infini que nous ne pouvons sonder, qui nous confond et nous prosterne dans l'adoration. Pour ce qui nous concerne, il ne peut s'agir que d'une mesure plus ou moins grande, en rapport avec le développement de notre vie spirituelle ; mais qu'au moins, nous ne nous méprenions pas sur le véritable caractère de l'amour que nous sommes exhortés à manifester les uns à l'égard des autres !

Qu'entendons-nous par « aimer comme le Seigneur nous a aimés » ? N'avons-nous pas tendance parfois à rabaisser un niveau aussi élevé jusqu'à celui de relations agréables entre frères et sœurs, relations à peu près identiques, sous certains rapports, à celles que pourraient avoir entre elles des personnes de ce monde ? Veiller à éviter toute querelle, ne pas se dire de paroles blessantes, chercher à se faire mutuellement plaisir, même au prix de quelques flatteries, s'associer à ceux qui s'écartent plus ou moins du chemin de l'obéissance à la Parole pour n'avoir pas l'air de les juger par une position de séparation, est-ce, au fond, ce que nous appellerions de l'amour fraternel ? Et si, pour en donner la mesure, nous nous servons de l'expression employée par le Seigneur : « comme je vous ai aimés », serait-ce pour nous inciter à passer à peu près sur tout, répétant volontiers le passage dont nous faussons le sens : « L'amour supporte tout » (1 Cor. 13:7) ? L'amour supporte tout ce que le Seigneur supporte, pas autre chose.

Si même nous faisons la différence entre les relations agréables de personnes de ce monde — relations qui ne sont, en fait, que la mise en activité d'une chair aimable — et l'affection fraternelle, n'oublions pas que l'amour est encore autre chose. L'apôtre Pierre nous l'enseigne lorsqu'il écrit, dans sa 2ème Épître : « Joignez... à l'affection fraternelle, l'amour » (1:5, 7). Puisque cette exhortation est nécessaire, c'est qu'il peut y avoir, bien que l'affection fraternelle doive découler de l'amour, une certaine forme d'affection fraternelle, contrefaçon de la vraie, sans amour.

À l'affection fraternelle peuvent se mêler parfois des sentiments humains. Il en est ainsi, par exemple, lorsqu'au lieu de s'exercer à l'égard de tous les frères, elle ne se manifeste qu'envers ceux chez lesquels nous trouvons quelque chose d'attrayant, des goûts ou des habitudes semblables aux nôtres. Ce qui nous fait alors agir, ce n'est pas tant le fait que ce sont des frères qui se trouvent être les objets de notre affection, c'est plutôt ce qui nous est agréable à nous, par conséquent les sentiments de notre propre cœur. De sorte qu'il peut fort bien arriver, et c'est probablement plus fréquent qu'on ne pense, que de grandes manifestations d'affection fraternelle soient l'expression de nos cœurs naturels plutôt que le fruit de la nature divine agissant en nous. Si à l'affection fraternelle n'est pas joint l'amour, cette affection devient plus ou moins charnelle, bien que parfois nous n'en ayons pas conscience. Les apparences sont peut-être très belles ; on dira sans doute : voilà des frères, des sœurs qui donnent de puissants témoignages d'amour ! Tandis que la réalité est tout autre.

L'amour vrai, un amour comme celui dont Jésus a aimé et aime les siens, ne peut provenir que de la nouvelle nature. Il a sa source non pas en ceux qui en sont les objets, mais en celui qui aime (en fait, en Dieu Lui-même) parce qu'il possède la nature du Dieu d'amour. Par conséquent, il se manifeste quelles que soient les circonstances ou les personnes : si même elles n'étaient susceptibles de produire qu'irritation, elles deviendraient en cela l'occasion de mettre en exercice l'amour qui est dans le cœur renouvelé. L'amour ne se laisse donc guider ni par les antipathies (elles n'arrivent pas à le tarir), ni par les sympathies (ce ne sont pas elles qui le mettent en activité). Et si parfois il se témoigne par de la froideur ou une certaine réserve, c'est parce qu'il ne peut s'associer à ce qui n'est pas en accord avec la pensée de Dieu.

Ce que nous croirions être de l'amour et qui ne serait pas selon la vérité, ne serait pas de l'amour selon Dieu ; car la preuve de l'amour selon Dieu, 1 Jean 5:2 nous l'enseigne, c'est l'obéissance à la Parole, Parole qui est la Vérité et qui sanctifie, ainsi que l'a dit le Seigneur dans la prière adressée son Père en faveur des siens : « Sanctifie-les par la vérité ; ta Parole est la vérité » (Jean 17:17). « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). La sainteté et la vérité doivent donc nécessairement marquer l'amour selon Dieu, qu'il s'exerce dans notre marche individuelle ou dans l'assemblée. L'amour désire, recherche l'édification de l'assemblée, assemblée qui est « la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15), et il la produit par l'exercice des dons de l'Esprit. C'est pourquoi nous est adressée l'exhortation de 1 Cor. 14:1 : « Poursuivez l'amour, et désirez avec ardeur les dons *spirituels* ». Seule l'action de l'Esprit de Dieu — Esprit saint, Esprit de vérité, Esprit d'amour (Jean 14:26 ; 14:17 ; 15:26 ; 16:13 ; 2 Tim. 1:7), — nous conduira à maintenir, inséparablement unis, sainteté, vérité, amour. Et cette action de l'Esprit produira nécessairement de tels fruits, elle ne peut en produire d'autres.

Tel est le caractère essentiel d'un témoignage philadelpmien. « Le saint, le véritable » dit à Philadelphie (qui signifie : amour des frères) : « Tu as gardé ma parole » — c'est la preuve d'un amour selon Dieu : « Si quelqu'un m'aime », dit le Seigneur, « il gardera ma parole » (Jean 14:23) et l'apôtre Jean écrit dans sa première Épître : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (5:2) — et ensuite : « tu n'as pas renié mon nom », le Nom du Saint et du Véritable (Apoc. 3:7, 8). L'affection fraternelle, si l'amour n'y est pas joint, peut nous conduire, inconsciemment même, à sacrifier quelque chose de la sainteté et de la vérité. Nous ne verrons généralement que plus tard les conséquences de tels abandons ; pour le présent, cette affection fraternelle sera volontiers considérée comme de l'amour. Mais il est impossible qu'un amour qui ne maintient pas la vérité et la sainteté procède de l'Esprit Saint, qu'il soit par conséquent un amour selon Dieu. De sorte qu'alors tout est perdu : la vérité, la sainteté et l'amour selon Dieu. Il ne reste qu'une contrefaçon de l'amour.

« Comme je vous ai aimés ». C'est de la nature de cet amour, plus encore que de sa mesure, que le Seigneur veut parler aux siens. Et il est bien remarquable que ces paroles se trouvent précisément

dans le chapitre 13 de l'Évangile selon Jean, tout entier rempli de l'amour du Seigneur dans ses divers exercices : pour laver les pieds de ses disciples — pour enseigner ceux auxquels Il donne ainsi « une part avec lui » — pour faire goûter à celui qui connaît cet amour et en jouit (« le disciple que Jésus aimait ») le paisible repos sur son sein, tandis que « penché sur sa poitrine » il peut recevoir les communications du Seigneur et être instruit de sa pensée — pour s'occuper même d'un Judas, auquel Il a lavé les pieds comme aux autres disciples, auquel Il a donné « le morceau après l'avoir trempé », témoignage de distinction et d'affection tout à la fois — pour prendre soin d'un Pierre, prêt à « laisser sa vie » pour son Maître, expression d'un dévouement sincère, auquel le cœur du Seigneur ne peut être insensible, mais aussi engagement inconsidéré d'un disciple qui a tellement de confiance dans son amour pour le Seigneur... Enfin, et par dessus tout, l'amour du Seigneur est manifesté dans le don de Lui-même pour glorifier son Dieu et sauver des coupables. Mais là, Il n'est plus pour nous le Modèle à imiter ; seul, Il pouvait accomplir cette œuvre !

Méditons beaucoup ce chapitre quand nous rappelons l'exhortation qui y est contenue dans les versets 34 et 35. Considérons tout particulièrement le Seigneur lavant les pieds de ses disciples, ôtant toute souillure avec l'eau du bassin, figure de la Parole qui lave, purifie, sanctifie (cf. Éph. 5:26 ; Jean 17:17), et ainsi nous donnant un exemple (Jean 13:12 à 17). Comment le fidèle peut-il goûter l'amour du Seigneur, jouir de sa communion, avoir une « part avec Lui » ? En se laissant laver les pieds par Celui qui est toujours prêt à remplir son service d'Avocat, afin que nous soyons maintenus dans un état pratique de sainteté. Et comment des frères peuvent-ils jouir de la communion avec le Seigneur et de la communion les uns avec les autres ? En se laissant laver les pieds par le divin Avocat, en se lavant les pieds les uns aux autres.

Si nous ne savons guère remplir ce service d'amour, c'est parce que nous manquons souvent d'un amour vrai les uns envers les autres, parce que nous savons trop peu ce qu'est la communion intime avec le Seigneur, parce qu'enfin nous ne sommes pas en état d'aller le remplir si, d'abord, nos pieds n'ont été lavés. Et si nous pensons parfois pouvoir agir comme Celui qui nous a « donné un exemple », combien nous l'imitons mal ! Quand, dans la conscience d'une certaine supériorité, voilée peut-être sous une fausse humilité, nous ne savons que reprendre sans beaucoup de douceur, adresser des reproches que nous essayons bien d'atténuer mais qui pourtant blessent celui qui les reçoit, ce n'est pas là le lavage des pieds. Combien peu nous savons nous mettre aux pieds de celui qu'en fait nous allons *servir* — et cela nous le perdons de vue si souvent ! — montrer notre amour en action, afin qu'il soit vraiment senti et touche le cœur, le cœur qui est le chemin de la conscience... L'eau peut alors exercer son action efficace : la Parole, qui présente Christ à l'âme, a de l'écho, elle opère, le mal est jugé, la souillure ôtée, la communion retrouvée... La sainteté est maintenue par l'amour en exercice dans la vérité.

« Comme je vous ai aimés »...

## « DONNER »

dans le chapitre 17 de l'évangile selon Jean

ME 1949 p. 225

Le mot *croire* est fréquemment répété tout au long de l'évangile selon Jean, on l'a remarqué bien des fois. Croire, c'est ce que l'homme est responsable de faire. Lorsque les foules demandent au Seigneur : « Que ferons-nous pour *faire* les œuvres de Dieu ? », Il répond : « C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous *croyez* en celui qu'il a envoyé » (Jean 6:28-29). *Donner* est un autre mot que nous rencontrons souvent aussi, en lisant cet évangile. Tandis que *croire* est l'expression de ce que l'homme doit faire, *donner* c'est ce que Dieu fait. Nous avons ces deux mots, ces deux pensées, dans le verset bien connu : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a *donné* son Fils unique, afin que quiconque *croit* en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16).

*Donner* et *croire* sont donc deux mots caractéristiques de l'évangile selon Jean. Cet évangile nous présente le Seigneur Jésus comme Fils de Dieu, Envoyé du Père. Ayant quitté la gloire du ciel, Il est venu ici-bas non pour exiger quelque chose de sa créature déchue, mais pour « nous apporter du sein de la lumière les *dons* de l'Éternel ». Il est venu pour *donner* ! — Dans ce monde, Il a été le divin étranger, incompris et rejeté : la lumière a lui dans les ténèbres, les ténèbres ne l'ont pas comprise ; le Créateur est apparu dans le monde fait par Lui, le monde ne l'a pas connu ; le Messie d'Israël est venu au milieu de son peuple, Il vint « chez soi », les siens ne l'ont pas reçu. « Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a *donné* le droit d'être enfants de Dieu, savoir à ceux qui *croient* en son nom... ». — Nous retrouvons là encore : *donner* et *croire* (Jean 1:5, 10, 11, 12). — Dans le chapitre 3 (verset déjà cité) Il est lui-même le *don* de Dieu : Dieu a *donné* son Fils unique. Grâce à Lui pour son don inexprimable ! — C'est le Saint Esprit, puissance de la vie nouvelle, qui est le don de Dieu dans le chapitre 4 : « Si tu connaissais le *don* de Dieu... » (v. 10) ; et Jésus dit à la femme samaritaine : « Celui qui boira de l'eau que je lui *donnerai*, moi, n'aura plus soif à jamais ; mais l'eau que je lui *donnerai* sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (v. 14). Le don de Dieu, le don du Fils, c'est le Saint Esprit, envoyé par le Père (Jean 14:16) et par le Fils (Jean 15:26 ; 16:7). — Le Seigneur Jésus est le véritable pain qui vient du ciel, *donné* par le Père, « pain de Dieu... qui *donne* la vie au monde » (6:32-33), et Il parle Lui-même du pain qu'Il *donnera* : sa chair qu'Il *donnera* pour la vie du monde (6:51). — Le chapitre 10 nous présente, de façon si touchante, ce que le bon Berger fait pour ses brebis. Il « leur *donne* la vie éternelle, et elles ne périront jamais » ; c'est le Père qui les lui a *données* et nul ne les ravira de sa main (10:28-29). — Dans le chapitre 14, le Seigneur s'adresse aux siens avant de les quitter, Il leur *donne* sa paix, précieuse paix qui a été sa part dans le monde, tandis qu'Il marchait dans le chemin de la soumission à la volonté de son Père (14:27).

C'est dans le chapitre 17 que « *donner* » est le plus souvent répété. Dans cette prière, le Seigneur Jésus parle des siens à son Père, des disciples dans les versets 6 à 19, de tous ceux qui croiront en Lui par leur parole, à partir du verset 20. Il les lui recommande pour qu'ils soient gardés au milieu d'un monde ennemi. Comment les nomme-t-Il ? Il ne se sert que d'une seule expression pour cela : « ceux que tu m'as *donnés* » (cf. Jean 10:29). Aussi bien dans la partie de la prière où Il parle de ses disciples que dans celle où il n'y a aucune distinction entre eux et ceux qui croiront par leur parole, c'est toujours « ceux que tu m'as *donnés* ». Ils sont précieux à son cœur parce qu'Il les a reçus comme un don du Père ; Ils les a reçus tels qu'ils étaient : souillés, perdus, mais, « ils étaient à toi et tu me les as *donnés* » (v. 6) et, afin de les rendre propres pour la présence du Père, Il a accompli l'œuvre de la rédemption. Ils étaient au Père par l'élection, mais « morts dans leurs fautes et dans leurs péchés ». Le Père les a *donnés* au Fils pour qu'Il les introduise dans la gloire, car son désir était « d'amener plusieurs fils à la gloire » (Héb. 2:10), les plaçant dans une position telle que son amour soit pleinement satisfait, la position du Fils lui-même.

Nous avons ensuite, dans ce chapitre, *ce que le Père a donné au Fils* :

- 1) « *autorité sur toute chair* » (v. 2). Comme Fils de l'Homme, autorité lui est donnée pour exercer le jugement (Jean 5:22-27). Mais, c'est aujourd'hui le jour de la grâce et « toute autorité lui ayant été *donnée* dans le ciel et sur la terre » (cf. Matt. 28:18-20), Il s'en sert pour donner la vie éternelle à ceux qui étaient au Père par l'élection et qu'Il lui a donnés pour en opérer le salut. Le Père lui a donné cette puissance avec le droit de l'exercer afin qu'aient la vie éternelle tous ceux qui étaient élus en Christ avant la fondation du monde. Déployant cette autorité qui Lui a été donnée par le Père, Il vaincra la puissance des hommes qui s'opposent à la présentation de l'évangile et tous les élus seront manifestés ; ils auront la vie éternelle, étant amenés à la connaissance du seul vrai Dieu et de son Fils Jésus Christ.
- 2) « *tout ce que tu m'as donné* » (v. 7). Sans doute s'agit-il là des révélations données au Fils par le Père (comparez versets 7 et 8).
- 3) « *les paroles que tu m'as données* » (v. 8).

Homme dépendant, le Fils recevait du Père des communications grâce auxquelles Il pouvait agir constamment dans une pleine communion avec Celui dont Il était venu pour faire la volonté. Son oreille était ouverte pour recevoir les « paroles » que le Père lui donnait, pour écouter « comme ceux qu'on enseigne » (cf. Ésaïe 50:4-5). C'est ainsi qu'Il pouvait dire : « Je ne fais rien de moi-même, mais... selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses. Et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8:28-29).

- 4) « *ton nom que tu m'as donné* » (v. 11). Le verset 11 contient la première demande formulée par le Seigneur en faveur de ses disciples : « Garde-les en ton nom ».

Christ a été ici-bas la parfaite révélation du Père, de sorte qu'Il a pu dire à ses disciples : « Si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père.. », et à Philippe : « Celui qui m'a vu a vu le Père.. » (Jean 14:7-9). Il a manifesté le Père saint, Celui qui est amour et lumière. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, Lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). Venu ici-bas pour faire connaître Dieu, Il l'a révélé comme Celui qui est amour (Père) et lumière (saint). L'amour de Dieu a brillé dans tout ce que Christ a été, dans toutes ses paroles et dans tous ses actes ; la sainteté de Dieu a été vue dans un homme sur la terre. Rien en Lui ne pouvait voiler la manifestation du Père saint. Ce « nom » Lui avait été donné ; en quelque sorte, Il avait reçu du Père ce service : révéler le nom du Père saint, manifester et maintenir tout à la fois son amour et sa sainteté.

Combien les siens auront besoin d'être gardés par le Père saint pour refléter les caractères que Lui seul a fait briller en perfection ! — Notre sauvegarde est dans l'amour inépuisable du Père et dans la sainteté parfaite de Celui qui veut nous conduire pas à pas dans le chemin où son Fils bien-aimé, comme homme, l'a parfaitement glorifié. C'est ainsi que, demeurant sous sa garde, nous pourrons traverser ce monde, à l'abri de ses dangers et préservés de ses souillures, protégés et conduits par le Père saint à qui le Seigneur nous a remis.

- 5) « *la gloire que tu n'as donnée* » (v. 22). Il s'est acquis cette gloire de Fils de l'Homme par ses souffrances et sa mort sur la croix du Calvaire. Mais quelle perfection en Lui ! Il la reçoit du Père, c'est « la gloire que tu m'as donnée ».
- 6) « *ma gloire que tu m'as donnée* » (v. 24). Ici, c'est sa gloire éternelle de Fils de Dieu : « ma gloire », mais dans laquelle Il entre maintenant comme à nouveau, après avoir glorifié son Père ici-bas (v. 5). Aussi, là encore, Il dit : « que tu m'as donnée ». Il reçoit tout du Père, ne s'appropriant rien de Lui-même. Il est le Fils éternel du Père mais, en même temps, Il demeure dans la position de serviteur qu'Il a voulu prendre ici-bas où Il est venu comme Envoyé du Père.
- 7) « *l'œuvre que tu m'as donnée à faire* » (v. 4).



Quelle œuvre ! Méditons dans nos cœurs sur ce qu'elle a été pour le Seigneur Jésus, sur tout ce qu'elle comportait pour Lui d'abaissement, d'humiliation, de souffrances indicibles — œuvre par laquelle Il a glorifié son Dieu et Père ! — Il l'a reçue comme un « don » de Dieu, un « don » que nul autre ne pouvait recevoir ! Il la considère ici comme « achevée » : après avoir été dans sa vie la parfaite offrande de gâteau, Il sera dans sa mort tout à la fois le parfait sacrifice pour le péché et le parfait holocauste, mais déjà Il peut dire : « Moi, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ».

Il nous reste à considérer ce que le Seigneur nous a donné :

- 1) *La vie éternelle* (v. 2), non pas seulement une vie qui dure toujours, mais la vie divine, reçue par la nouvelle naissance. En Christ était la vie (Jean 1:4), Il est « la vie éternelle » (1 Jean 5:20). Cette vie est communiquée au croyant. : « qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean 3:36). De sorte que notre vie c'est Christ lui-même : Col. 3:3 ; 1 Jean 1:2 ; 5:11-12. La vie éternelle nous fait connaître Dieu, nous permet de jouir de notre relation avec Lui révélé comme Père — et cela par le Saint Esprit, puissance de la nouvelle vie. C'est seulement à ce nom de Père, révélé par Christ, qu'est rattaché le don de la vie éternelle (1 Jean 2:22-25).
- 2) « *Les paroles que tu m'as données* » (v. 8). Le Fils a transmis aux disciples les « communications » que le Père lui faisait et ils les ont reçues par la foi. Ils se trouvent ainsi placés devant le Père dans la position du Seigneur lui-même et jouissent de sa communion, d'une même part avec Lui. Ses paroles demeurent en eux et ils demeurent dans son amour comme Lui demeurait dans l'amour du Père (Jean 15:7-10).
- 3) « *Ta parole* » (v. 14). À la suite de Celui qui seul a été le témoin fidèle, les siens ont un témoignage à rendre dans ce monde. Pour faire face à cette responsabilité, ils ont reçu la parole : « Je leur ai donné ta parole » (note dans la Bible version J. N. D. : la parole de Dieu en témoignage). Ce témoignage provoque la haine du monde : « et le monde les a haïs ». La haine ne se manifeste pas à l'égard de la profession chrétienne sans la vie, mais pour la vie de Christ dans ceux qui Lui appartiennent. Le don de la parole, l'obéissance à la parole, conduisent le croyant à refléter Christ ici-bas et, de ce fait, attirent sur lui la même haine que celle dont Christ a été l'objet. Les disciples sont haïs comme le Maître l'a été. Ils sont donc placés dans la même position que Lui devant le monde (v. 14) comme aussi devant le Père (v. 8). En relation avec le Père, ils ne sont pas du monde comme le Seigneur n'en était pas et le monde les hait (cf Jean 15:18 à 25).

Jésus nous a donné la parole du Père — parole de grâce, mais aussi de vérité. Le Père et le monde sont toujours en opposition dans les Écritures. La parole du Père nous détache du monde. Si elle est notre règle de conduite, il nous sera impossible de cheminer avec le monde et de nous associer à lui. La Parole — ceinture de la vérité (Éph. 6:14) — formera nos pensées selon Dieu et deviendra le mobile de nos actions. Lorsque les choses du monde nous seront présentées, il y aura donc conflit, il faudra résister et combattre. Mais c'est précisément la Parole qui sera notre arme pour remporter la victoire. Lors de la tentation au désert, le Seigneur Jésus a triomphé de l'adversaire au moyen de la parole : « Il est écrit... ». Les « jeunes gens » sont forts, la Parole de Dieu demeure en eux, ils ont vaincu le méchant ; cependant le monde et les choses qui sont dans le monde sont toujours là pour les attirer... Quelle est leur ressource ? La Parole. Elle nourrit l'âme de l'amour du Père et c'est l'amour du Père qui pourra chasser dit cœur tout ce qui est du monde (1 Jean 2:14-17).

L'amour et la haine sont deux sentiments opposés : le croyant fidèle connaît ici-bas la *haine* du monde, mais il jouit de l'*amour* du Père (Jean 17:14, 26).

- 4) *La gloire* (v. 22). La vie éternelle (v. 2) est le point de départ ; le chemin du croyant commence quand il naît de nouveau. La gloire (v. 22) est le but vers lequel nous allons. Entre le point de départ et le point d'arrivée, il y a la marche. C'est pour la marche que nous avons « les paroles » (v. 8) et « ta parole » (v. 14).

Le Père a donné la gloire au Fils de l'Homme et Lui l'a donnée à ses rachetés afin qu'ils lui soient éternellement unis dans la gloire : « consommés en un ». Cette gloire nous est déjà donnée ! Bientôt, nous allons y être introduits et notre association avec le Seigneur dans sa gloire sera la preuve que le Père nous aime comme Il aime le Fils. Que déjà cet amour remplisse nos cœurs ! (Jean 17:26).

Plus qu'un moment et le Seigneur contempera tous les glorieux résultats de Son œuvre que le Père lui avait donnée à faire et qu'Il a achevée. Alors, Il se présentera avec tous ceux pour lesquels Il a tant souffert sur la croix du Calvaire : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a *donnés* » (Héb. 2:13).

Ô saints transports ! joie ineffable !  
Nous jouirons de sa beauté  
Et de l'amour inexprimable,  
Qui remplira l'éternité.

## Quelques réflexions sur Jean 13:1-17

ME 1948 p. 57

### Le Seigneur aime les Siens qui sont dans le monde

À partir du chapitre 13 de l'évangile selon Jean, et jusqu'à la fin du chapitre 16, le Seigneur, rejeté par son peuple, ne s'adresse plus qu'à ses disciples. Il va les quitter, son heure est venue « pour passer de ce monde au Père ». Il a devant Lui son départ, non pas comme étant la mort dans laquelle il va entrer, mais comme son introduction dans la position qui sera la sienne auprès du Père. Tandis qu'Il va « passer de ce monde au Père », Il laisse « les siens... dans le monde ».

Deux domaines distincts : « ... au Père » et « dans le monde ». Comme autrefois les disciples, nous sommes « dans le monde » où le Seigneur nous laisse un peu de temps. Mais Il veut nous donner une part avec Lui, déjà maintenant, dans le lieu où Il est entré, auprès du Père.

Ce sont « les siens » qui sont dans le monde. Alors que nous traversons ce désert aride, ce monde où il devient de plus en plus difficile de vivre pieusement et dans lequel épreuves et combats sont multipliés, combien il est réconfortant et consolant de nous redire que nous sommes « les siens » ! Ceux qui sont chers à son cœur, d'abord parce qu'Il les a reçus comme un don du Père (Jean 17:6), ensuite, parce qu'Il a mis sa vie pour eux (Jean 10:11). Quel prix Il a dû les payer ! Combien Il a dû souffrir pour les rendre tels qu'ils puissent être introduits dans la maison du Père ! Il les lui présentera bientôt comme fruits de sa victoire, lorsqu'il dira : « Me voici, moi et les enfants que Dieu m'a donnés » (Héb. 2:13). Il nous considère et nous suit, chacun dans nos circonstances au milieu de ce monde où Il nous a laissés, et nous sommes « les siens » ! Que cette pensée nous encourage tous !

« Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde ». Son amour reste le même et s'exerce sans cesse en faveur des siens ! Il s'occupe de nous parce qu'Il nous aime « jusqu'à la fin ». Jusqu'à la fin, cela embrasse tout le temps pendant lequel « les siens » sont séparés de Lui, Lui étant passé « de ce monde au Père », eux étant encore « dans le monde ». Notre réunion avec le Seigneur, lorsque nous le verrons paraître sur la nue et partirons à sa rencontre en l'air pour être toujours avec Lui constituera pour nous « la fin ». Jusqu'à ce moment-là, le service d'amour qui nous est présenté dans la première partie de Jean 13 s'exercera en faveur des siens. Le Seigneur remplira ensuite le service de Luc 12:37, car Il est « serviteur à toujours » et son amour, s'exprimant dans son service, n'a pas de fin.

Satan avait déjà mis dans le cœur de Judas de livrer son maître et Jésus le savait (v. 2 et 11). Il savait aussi que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'Il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu (v. 3). Quel saisissant contraste ! C'est alors qu'Il va prendre la place d'un serviteur et se mettre aux pieds de ses disciples. Venu de Dieu ! Ce qu'Il a quitté et le monde dans lequel Il est venu. Sujet de méditations pour nos âmes ! Maintenant, Il s'en allait à Dieu. Il allait être glorifié auprès du Père de la gloire qu'Il avait auprès de Lui avant que le monde fût (Jean 17:5). Venu seul ici-bas pour accomplir l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire, Il s'en allait maintenant comme le précurseur des rachetés dans la gloire, comme le Chef d'une lignée nouvelle, tous ceux qui ont été constitués justes par son obéissance parfaite et qui sont « les siens ». Il « s'en allait à Dieu » et Il laissait « les siens... dans le monde » ; mais son amour était en activité et sera sans cesse en activité pour les amener à jouir de tout ce qui est en dehors du monde, dans le lieu où Il est maintenant, alors qu'Il est passé « de ce monde au Père ».

Certes, nous sentons notre misère et tant de choses nous paraissent un obstacle insurmontable à la jouissance de cette part avec Lui. Mais le Seigneur aime les siens qui sont dans le monde, et nos infirmités, nos chutes même, ne peuvent arrêter le déploiement de son amour merveilleux. Il savait

que Pierre le renierait, que Judas avait décidé de le livrer, que tous l'abandonneraient. Cela a-t-il empêché la manifestation de tout l'amour de son cœur ? Son amour pour « les siens » lui fait prendre la position d'un serviteur et Il s'abaisse ainsi, « sachant que le Père lui avait mis toutes choses entre les mains, et qu'Il était venu de Dieu et s'en allait à Dieu ».

## **Le lavage des pieds**

Il met de côté ses vêtements, la gloire qu'Il avait comme « maître et seigneur », gloire qui avait brillé dans son chemin sur la terre, au travers de son humiliation, et Il prend les vêtements de l'esclave pour laver les pieds de ses disciples.

Ce service se lie à son office d'avocat ; il diffère de son intercession comme souverain sacrificateur. Dans ce dernier cas, Il nous aide dans nos infirmités, Il intercède pour que nous soyons préservés de chutes, tandis qu'en Jean 13, Il remplit le service par le moyen duquel Il nous restaure et nous ramène à la jouissance de la communion avec Lui quand, après avoir péché, nous l'avons perdue ou lorsqu'un nuage nous a privés de la douceur d'une si précieuse part. Ce n'est pas seulement, en effet, lorsque nous avons gravement péché que le Seigneur exerce à notre égard son service d'avocat. Nous sommes constamment affectés par les choses d'ici-bas ; elles ont tendance à occuper nos cœurs et à nous ôter la jouissance des choses célestes qui sont notre part. Non seulement l'activité de la chair en nous, qui nous conduit à pécher, mais encore « le monde et les choses qui sont dans le monde » sont autant d'entraves à la communion avec le Seigneur. Les chrétiens les plus spirituels sont généralement ceux qui ont le sentiment le plus profond de la nécessité du lavage des pieds et qui apprécient le mieux tout ce qu'est le Seigneur dans l'office qu'Il remplit ainsi. C'est donc parce que la souillure dont nous avons besoin d'être purifiés n'est pas toujours un péché réel ; elle peut n'être qu'un nuage qui nous voile la beauté du Christ et interrompt notre communion avec Lui.

Comme dans la scène de Jean 13, le Seigneur intervient alors pour laver nos pieds. Il opère en nous par le moyen de la Parole dont l'eau est la figure dans ce passage. Le Saint Esprit applique ensuite la Parole à notre conscience pour la purifier. La Parole nous présente Christ. Christ présenté à nos âmes, c'est cela le lavage des pieds. Sa Personne, son humanité parfaite, son amour insondable sont placés devant nous, de telle façon que notre cœur est remué et notre conscience atteinte. Nous sommes ainsi amenés au jugement de nous-mêmes. Le Saint Esprit agissant en nous coopère à ce travail qui est le résultat du service rempli par le Seigneur lui-même comme avocat auprès du Père. La poussière du chemin est alors ôtée de nos pieds et nous pouvons ainsi avoir « part avec Lui » qui est dans le ciel. Notre place y est préparée, nous allons bientôt l'occuper, mais notre part avec Lui c'est une part présente.

Encore dans le monde où le Seigneur nous a laissés, Il nous accorde le privilège de goûter une part avec Lui qui a pris place auprès du Père. Pierre avait peu compris ce qu'est ce service d'amour de notre divin Avocat, et cela l'a conduit à une double erreur. Tout d'abord, il ne veut pas que le Seigneur s'abaisse jusqu'à lui laver les pieds et il doit apprendre que jouir de la part avec Lui est impossible sans cela. Ensuite, il désire être lavé complètement, tant il aimerait posséder cette part dont le Seigneur vient de lui parler. C'est alors que lui est donné l'enseignement si important du verset 10. Le lavage des pieds correspond à celui de la cuve d'airain pour les sacrificateurs (Ex. 30:17-19), complètement différent du lavage initial d'Exode 29 (v. 4).

## **Obstacles au lavage des pieds mutuel**

L'amour pour « les siens » avait été — et est toujours — le mobile du service du Seigneur, tel que nous le présente le début du chap. 13 de Jean. C'est aussi l'amour pour nos frères qui nous conduira à être ses imitateurs, comme nous y sommes exhortés (v. 14-15). « Vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres ». Combien peu nous savons le faire ! Pourquoi cela ?

En tout premier lieu, parce que nous manquons d'amour pour nos frères, d'un amour vrai qui s'oublie soi-même pour ne penser qu'au bien des autres. Nous sommes souvent indifférents aux manquements de nos frères et sœurs ; cette indifférence est un manque d'amour selon Dieu — et, cependant, nous la considérons généralement comme la manifestation d'un esprit de grâce ! À combien plus forte raison nous sera-t-il impossible de réaliser l'exhortation de Jean 13:14-15, s'il y a dans nos cœurs de mauvaises pensées à l'égard de nos frères !

Une seconde raison pour laquelle nous répondons si peu à ce que le Seigneur nous demande : nous ne sommes pas toujours dans un état convenable pour le faire. Si nous n'avons pas laissé le Seigneur laver nos pieds, nos cœurs demeurent plus ou moins sous l'influence des choses d'ici-bas ; il nous est alors impossible d'aller laver les pieds de notre frère. Si, étant dans un tel état nous-mêmes, nous voulions essayer de le faire, nous ne pourrions qu'ajouter un peu de poussière à celle qui est déjà sur les pieds qui auraient besoin d'être lavés.

Il faut aimer comme le Seigneur aime et jouir pour soi-même de la part avec Lui, afin d'être dans un état moral qui nous permette d'imiter l'exemple qu'Il nous a laissé. Nous pourrions alors nous mettre aux pieds de notre frère, lui parler de Christ et de son amour. Ses pieds seront ainsi lavés. Ce n'est pas en lui rappelant ses fautes, encore bien moins en le jugeant pour sa conduite, que nous pourrions laver ses pieds. C'est là une manière d'agir trop communément employée, hélas ! et qui ne peut conduire à de bons résultats. Le lavage des pieds est tout autre chose ! C'est se mettre plus bas que son frère, toucher son cœur en lui présentant Christ, afin que sa conscience soit atteinte. Une leçon de morale aboutira à un résultat différent de celui que l'on voudrait obtenir : elle irritera ou, en tout cas, elle découragera. Le cœur sera toujours le vrai chemin pour aller à la conscience et le cœur du racheté pourrait-il demeurer insensible quand Christ lui est présenté, dans l'excellence de sa Personne, la perfection de son œuvre, la grandeur de son amour ?

### **Le Seigneur restaurant Pierre**

Le Seigneur n'adresse aucun reproche à Pierre (Jean 21:15-19). Il ne lui dit rien de toutes les circonstances qu'Il aurait cependant pu lui rappeler pour labourer sa conscience. Pas un mot de sa chute, de son reniement... Mais avec quel amour Il parle à son cœur ! Et la conscience du disciple est atteinte, son manquement si grave est profondément jugé, Pierre est restauré. À nouveau, il jouira de la communion avec le Seigneur, de la part avec Lui. Ce que le Seigneur avait fait dans la scène de Jean 13, Pierre ne le savait pas, mais il devait le savoir dans la suite. Lors de sa restauration, Pierre a compris la grandeur de l'amour du Seigneur manifesté dans son service d'avocat.

« Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi » (v. 8).

« Vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez » (v. 14-15).

« Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites » (v. 17).

## PAIX, COURAGE, VICTOIRE

Jean 13 à 16

ME 1957 p. 29

« Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous avez de la tribulation dans le monde ; mais ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde » (Jean 16:33). Telle est la conclusion de l'ensemble des chapitres 13 à 16 de l'Évangile selon Jean, dernières paroles du Seigneur à ses disciples avant d'aller à la croix. Ayant « dit ces choses », Il « leva ses yeux au ciel et dit : Père, l'heure est venue... » (17:1).

Pourquoi a-t-Il « dit ces choses » aux siens ? « Afin qu'en moi vous ayez la paix ». Lui va « passer de ce monde au Père » (Jean 13:1) tandis qu'eux vont cheminer dans le monde, un monde ennemi dont Il connaît bien les caractères et les difficultés puisqu'Il y a marché Lui-même. La paix qui a été la sienne, c'est celle qu'Il veut leur donner : « Je vous laisse la paix : je vous donne *ma* paix ; je ne vous donne pas, moi, comme le monde donne. Que votre cœur ne soit pas troublé, ni craintif » (Jean 14:27). Il ne veut pas que le cœur de ses bien-aimés rachetés soit troublé, troublé en pensant à l'avenir ou en considérant le présent : pour l'avenir éternel, ils ont une place préparée dans la maison du Père, le Seigneur reviendra, Il l'a promis et Il les y introduira, afin qu'ils soient à jamais avec Lui ; pour le présent, quelles que soient les difficultés du chemin, ils peuvent jouir de « sa paix », Il la leur donne (Jean 14:1-3, 27). Et tous les enseignements qu'Il leur présente, contenus dans les chapitres 13 à 16, sont là pour le temps du voyage, afin « qu'en Lui ils aient la paix », la paix du cœur, si précieuse à goûter dans les circonstances les plus angoissantes. Nous ne pouvons en jouir qu'en Lui seul.

Sans doute serait-elle davantage notre part si nous relisions plus souvent ces chapitres de l'Évangile selon Jean. Faisons-le, méditons beaucoup ces quatre chapitres, entrons un peu dans les merveilles qu'ils renferment. C'est le dernier message adressé aux siens par Celui qui allait mettre sa vie pour eux. Quel prix il devrait donc avoir pour nos cœurs ! Puisse notre foi s'en emparer et en jouir pratiquement.

chapitres, essayant au moins d'en donner la substance. Mais il nous a semblé qu'il était mieux de ne pas le faire : c'eût été une perte pour celui qui se serait contenté de lire une sorte de résumé, faible et incomplet, au lieu d'aller à la source, à la Parole elle-même. Nous nous abstenons donc à dessein de ce rappel, comptant que Dieu nous conduira à lire, chacun pour ce qui nous concerne, cette portion de sa Parole. En le faisant, nous éprouverons l'action puissante de cette Parole « vivante et opérante » pour remplir nos cœurs de calme et de paix. Que peut le monde contre ceux qui sont au bénéfice de toutes les assurances, de toutes les promesses, de toutes les consolations renfermées dans ces chapitres 13 à 16 de l'Évangile selon Jean ?

Le Seigneur ne cache pas aux siens qu'ils ont, qu'ils auront « de la tribulation dans le monde ». Il ne leur dit pas : vous aurez la paix parce que je vais aplanir votre chemin. Mais au contraire : votre chemin sera très difficile, vous connaîtrez tribulations et détresses, vous les connaîtrez d'autant plus que vous marcherez fidèlement (cf. Jean 15:19 à 27 et 2 Tim. 3:12) ; cependant, au travers de tout, vous aurez la paix, parce que « je vous donne ma paix », parce que « je vous ai dit ces choses » pour l'affermissement de votre foi, pour votre consolation, pour « qu'en moi vous ayez la paix ». Emparez-vous de ce que je vous donne, croyez ce que je vous dis et ne vous laissez accabler ni par les épreuves ni par la tribulation ; « ayez bon courage, moi j'ai vaincu le monde ».

Il a vaincu le monde, un monde dans lequel Il a « enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même ». Considérons-Le, « afin que nous ne soyons pas las, étant découragés

dans nos âmes » (Hébr. 12:3). Venu ici-bas comme envoyé du Père, Il a éprouvé que tout dans ce monde est opposé au caractère qu'Il y a manifesté. « Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, et la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde » (1 Jean 2:16). Or, Lui pouvait affirmer aux siens : « Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres », et encore : « Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:10 et 30). Du commencement à la fin de son passage sur la terre, Il a manifesté l'amour en présence de la haine, la justice en face de l'iniquité, Il a présenté la vérité sur une scène de mensonge, Il a fait le bien tandis que le mal est partout. Homme parfait, Il a été ainsi jusqu'au bout de son chemin, surmontant le mal par le bien (cf. Rom. 12:21) et, alors que selon les apparences « le chef du monde » a remporté la victoire en Le faisant clouer sur une croix, c'est Lui qui triomphe par sa mort même (cf. Hébr. 2:14). Dans sa vie et par sa mort, Il a « vaincu le monde » et son prince.

Sa vie d'homme de foi a été une victoire complète sur « tout ce qui est dans le monde » et qui « est du monde ». Et c'est le chemin dans lequel nous sommes exhortés à le suivre : « Courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (Hébr. 12:1, 2). Ce n'est que dans ce chemin que nous pourrions être des vainqueurs.

« C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi » (1 Jean 5:4). Né de nouveau, le croyant possède la nature divine et cette nouvelle nature « ne peut pas pécher » : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu », et encore : « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas. Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant » (1 Jean 3:9 ; 5:18, 19). Le monde et toutes ses convoitises ne présentent aucun attrait pour le nouvel homme ; de sorte qu'à cet égard la victoire sur le monde est remportée sans qu'il y ait à combattre ; le croyant y a part du seul fait qu'il est né de Dieu : « Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde » (1 Jean 5:4). Mais la manifestation de la vie divine, reçue par la foi, est souvent entravée par l'action de la chair toujours en nous. Il faut alors lutter pour vaincre ; la puissance de l'Esprit nous est nécessaire pour « faire mourir les actions du corps » (Rom. 8:13), pour mettre en activité la nouvelle nature, manifester la vie et la marche par l'Esprit, en d'autres termes encore, pour vivre la vie de la foi, marcher par la foi. Cette vie, cette marche est une victoire sur le monde et il n'y a pas d'autre moyen de vaincre.

Le monde n'a pas « connu » son Créateur (Jean 1:10), il a rejeté Celui qui venait ici-bas pour révéler Dieu à l'homme et a mis le comble à son péché en crucifiant le Seigneur de gloire. Tel est au fond son véritable caractère. Mais Celui que le monde a méconnu, rejeté et crucifié, c'est Jésus notre Sauveur. « Fixant les yeux sur Lui », pourrions-nous donc nous associer à ce monde déjà jugé parce que coupable de sa crucifixion et dont nous ne sommes pas comme le Seigneur n'en était pas (Jean 12:31 ; 15:18-24 ; 17:14, 16) — y chercher quelque chose pour nos cœurs, penser y trouver la paix ? La croix de Christ nous en sépare, selon ce qu'écrit l'apôtre : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14).

Le Seigneur veut qu'en Lui nous ayons la paix, et nous exhorte à avoir « bon courage » dans les tribulations, nous rappelant qu'Il a « vaincu le monde ». Mais encore, après s'être ainsi adressé aux siens, c'est pour eux qu'Il va prier son Père. Il s'occupe toujours de nous de la même manière : Il nous parle pour nous enseigner, nous exhorter, nous encourager et, d'autre part, Il prie pour nous. Et cette activité au double aspect s'exerce en notre faveur de façon incessante. Quel bonheur d'en avoir l'assurance et d'en faire l'expérience !

« Jésus dit ces choses », tout ce qu'Il a présenté à ses disciples dans les quatre chapitres précédents, « et leva ses yeux au ciel, et dit : Père, l'heure est venue.. » (Jean 17:1). Ceux qui sont les objets de sa

prière sont chers à son cœur : c'est le Père qui les lui a donnés ! Il fait « des demandes pour eux », pas pour le monde, Il prie le Père saint de les « garder en son nom », de les « garder du mal », de les « sanctifier par la vérité ». Puis Il exprime sa volonté, mais c'est aussi une prière : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi... » (17:6, 9, 11, 15, 17, 24). — « Ayant dit ces choses », celles qu'Il a dites aux siens et celles qu'Il a dites à son Père, Il va « au-delà du torrent du Cédron » et, dans le jardin de Gethsémané, Il prend la coupe de la main de son Père : « la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18:1-11). « Et il sortit, portant sa croix, et s'en alla au lieu appelé lieu du crâne, qui est appelé en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent... » (Jean 19:17, 18). Il « met sa vie pour ses brebis », donne à son Père un motif nouveau de l'aimer (Jean 10:11, 17, 18). « Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31).

Que la méditation d'un tel sujet nous conduise à réaliser ce pourquoi le Seigneur nous a « dit ces choses ». Qu'en Lui nous ayons la paix et que notre foi fortifiée, nos cœurs s'attachent à Lui pour « courir avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi, lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du trône de Dieu. Car considérez celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes » (Hébr. 12:1-3).



## VOUS SEREZ MES TÉMOINS

Actes 1:8

ME 1941 p. 67

Nous sommes laissés sur la terre, encore un peu de temps, pour y rendre témoignage. «Vous serez mes témoins», a dit le Seigneur à ses disciples, au commencement de ce jour de grâce dans lequel nous sommes encore et durant lequel Il invite des âmes à accepter le grand salut qu'Il a accompli une fois pour toutes, à la croix du Calvaire, en faveur de quiconque croit. Ce jour de la grâce est à son terme, nous le sentons bien. Combien il est important par conséquent puisque le temps presse, de rendre ce témoignage que le Seigneur attend de nous, au milieu d'un monde où tant d'âmes sont encore loin de Dieu, n'ayant devant elles que la mort et le jugement éternel.

C'est un côté bien frappant des événements qui se sont déroulés ces derniers mois : beaucoup de croyants ont dû partir aux armées ou s'enfuir loin de chez eux, aller de ville en ville, dans des endroits où, sans cela, ils n'auraient sans doute jamais été. Au travers de circonstances particulièrement difficiles, au milieu de tant de dangers et de périls, leur calme, la paix qui remplissait leurs cœurs, leur confiance en Dieu ont été — en bien des cas — ce puissant témoignage que nous pouvons appeler le témoignage muet parce qu'il est seulement dans les actes. Quelques paroles ont été dites aussi — souvent, parce que le témoignage muet, déjà rendu, en fournissait l'occasion — le salut par grâce a pu être présenté dans toute sa simplicité. Nous ne pensons pas que tout cela ait été en vain. Les fruits en seront manifestés au jour où ce qui est caché sera mis en évidence.

Par le fait qu'Il a voulu en conduire beaucoup, contre leur gré, ici et là, parce qu'ils avaient sans doute un témoignage à y rendre pour lui, il semble donc que Dieu voudrait réveiller en nous cette pensée que nous sommes des témoins — que nous devons être ses témoins. Quelque chose, souvent, nous arrête, nous empêche de parler : nous sommes au milieu d'un monde qui a rejeté Christ et le rejette encore. Les hommes — hostiles ou indifférents — ne veulent pas entendre parler de Lui. Comment leur dire, leur expliquer ce que Dieu s'est proposé, dans son cœur, à l'égard de sa créature perdue, ce qu'Il a accompli dans le don de son Fils, tout ce qu'Il a préparé en faveur de ceux qui l'aiment, pour le présent et l'éternité ? — Comment le leur faire comprendre ? — Tâche au delà de nos forces. On va se moquer de nous et ce sera le seul résultat... Alors, nous nous taisons. Nous ne faisons pas bien, car ce jour est aussi un jour de bonnes nouvelles, comme au temps du prophète Élisée (2 Rois 7:9). Si nous avons été parfois arrêtés par cette pensée, la Parole nous présente un exemple dans lequel nous pourrions trouver un précieux encouragement.

Suivi par ses disciples, le Seigneur Jésus était venu, une première fois, dans le pays des Gadaréniens. C'est là qu'Il guérit «un homme possédé d'un esprit immonde» (Marc 5:2). Quel accueil y a-t-il rencontré ? Tout ce qu'il y a, dans le cœur humain, d'hostilité contre Lui fut manifesté : «ils se mirent à le prier de s'en aller de leur territoire» (v. 17). Image du monde où Christ est venu pour accomplir l'œuvre de notre délivrance, où Il a été rejeté, méprisé, crucifié. Mais, quel changement lorsque le Seigneur revint dans ce pays dont Il avait été chassé une première fois ! «Ils le reconnurent aussitôt», nous est-il dit. Plus de haine, alors ; avec quel empressement les uns et les autres amènent jusqu'à Lui tous ceux qui avaient besoin de guérison ! «Ils coururent par tout le pays d'alentour et se mirent à apporter de tous côtés, dans de petits lits, ceux qui se portaient mal, là où ils entendaient dire qu'Il était» (Marc 6:55). Ils avaient donc connu le Seigneur Jésus comme Celui qui sauve et délivre et ils voulaient que d'autres aussi possèdent la même part. Comment l'avaient-ils connu sous ce caractère ? Sans aucun doute, par le témoignage qu'avait rendu le démoniaque délivré — selon que Jésus le lui avait demandé : «Va dans ta maison, vers les tiens, et raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait et comment Il a usé de miséricorde envers toi. Et il s'en alla et se mit à publier en Décapolis tout ce que Jésus lui avait fait» (v. 19-20).

Considérons ce seul témoin laissé parmi une population qui ne voulait pas de Jésus et l'avait prié de se retirer de son territoire. Il aurait bien pu penser que jamais il ne désarmerait cette hostilité et qu'il valait donc mieux rester chez lui, dans le silence, jouissant égoïstement de la délivrance dont il avait été l'objet. Mais c'est la puissance de Dieu qui agit : elle se glorifie dans le choix de faibles instruments. L'instrument n'est rien, c'est Dieu qui accomplit l'œuvre dans les cœurs. Comptons mieux sur Lui, comptons sur Lui seul. Ayons beaucoup le sentiment de notre extrême faiblesse, mais seulement pour ne regarder qu'à Lui. Que ce sentiment ne nous conduise pas à garder la bouche fermée : souvenons-nous du témoignage rendu par le démoniaque et des résultats manifestés ensuite, afin que cela nous encourage à notre témoignage dans la dépendance, la simplicité et la fidélité.

Puisque la puissance est de Lui seul, il est bien indispensable en effet que notre témoignage soit rendu dans la dépendance. «Une parole dite en son temps, combien elle est bonne» (Proverbes 15:23). «Des pommes d'or incrustées d'argent, c'est la parole dite à propos» (Prov. 25:11). Pour dire «en son temps» et «à propos» ce que nous avons à présenter, nous avons besoin de nous laisser conduire, nous rappelant qu'il y a «un temps de se taire et un temps de parler» (Ecclés. 3:7). Dieu seul nous donnera la sagesse de parler au moment convenable et nous conduira par son Esprit : il ne peut y avoir de témoignage selon Lui en dehors de la puissance de l'Esprit (Actes 1:4, 5, 8). Est-ce à dire que c'est seulement lorsqu'une parole sera placée dans notre bouche que nous avons à rendre témoignage ? Non, c'est d'une façon constante que nous sommes témoins, ayant en nous constamment le Saint Esprit, puissance du témoignage. Si ce témoignage n'est pas toujours appelé à s'exprimer par des paroles, il doit être toujours, par contre, ce témoignage muet dont nous avons parlé — témoignage plus puissant encore, quoiqu'il paraisse, que celui s'exprimant par des paroles. Le «temps de se taire» c'est encore le temps du témoignage.

Les Écritures nous présentent bien des témoignages : les plus puissants ne sont-ils pas des témoignages muets ? Lisons, par exemple, le Psaume 19 : «Il n'y a point de langage, il n'y a point de paroles, toutefois, leur voix est entendue» (v. 3). C'est le témoignage de la création ; il nous fait connaître la puissance de Dieu, «ce qui ne se peut voir de Lui» (Rom. 1:19-21). On pourrait nous parler des heures durant de la puissance divine, en remplir des volumes, en aurions-nous un témoignage aussi éloquent que celui de la création ? Dieu nous a donné aussi le témoignage de son amour : le Seigneur Jésus est venu sur la terre. Contemplons-le devant Pilate ! «Il a été opprimé et affligé et il n'a pas ouvert sa bouche. Il a été ... comme une brebis muette devant ceux qui la tondent ; et il n'a pas ouvert sa bouche» (Ésaïe 53:7). «Il ne répondit rien... il ne lui répondit pas même un seul mot» (Matthieu 27:12-14). Accusé, Il ne cherche pas à se défendre, parce qu'Il est là par amour. Il a fait «la belle confession devant Ponce Pilate» (1 Tim. 6:13), Il se laisse attacher à la croix. Mais avant d'aller au lieu du crâne, Il a voulu nous donner, pour le temps de son absence, un témoignage — des symboles qui, «dans leur muet langage», parlent à nos cœurs de ses souffrances et de sa mort expiatoire. Témoignage muet, placé devant nos yeux et nos cœurs, le premier jour de la semaine, quand nous entourons sa table !

Dans toute la scène du chapitre 7 de l'Évangile selon Luc (v. 36-50), la femme pécheresse qui est aux pieds de Jésus n'a pas dit un seul mot. Elle n'a pas dit qu'elle aimait le Seigneur, elle l'a montré par des actes — témoignage muet, mais combien puissant : le Seigneur dira d'elle : «elle a beaucoup aimé». Lisons les chapitres 6 et 7 du livre de la Genèse : Noé construit l'arche, seul moyen de salut au jour du jugement. N'est-il pas significatif que, tout au long de ces chapitres, nous n'ayons pas un seul mot prononcé par celui que l'apôtre appelle un «prédicateur de justice» (2 Pierre 2:5) ? Ses actes nous sont présentés comme le plus puissant témoignage, à l'égard des hommes. «Et Noé le fit ; selon tout ce que Dieu lui avait commandé, ainsi il fit» (6:22). «Et Noé fit selon tout ce que l'Éternel lui avait commandé. Et Noé entra dans l'arche» (7:5-7).

Que d'exemples encore, qui peuvent être un encouragement pour nous, si nous sentons notre faiblesse, notre timidité pour parler du Seigneur à ceux qui nous entourent — mais aussi, qui atteignent notre conscience : notre vie pratique est-elle ce témoignage muet, si puissant, qui fera de chacun de nous, par grâce, une lumière brillante au milieu d'un monde de ténèbres ? — ce témoignage muet, sans lequel nos paroles seront sans grand fruit ?

Témoignage muet, témoignage s'exprimant par le langage, il semble que nous avons les deux choses dans le chapitre 22 du livre des Actes. C'est à l'apôtre Paul qu'Ananias s'adresse : «Le Dieu de nos pères t'a choisi d'avance... car tu lui seras témoin, auprès de tous les hommes, des choses que tu as vues et entendues» (v. 14 et 15). Qu'avait vu l'apôtre ? Il avait été choisi d'avance «pour voir le Juste». C'est dans la mesure où nous le verrons, où nos regards seront fixés sur Lui, le Témoin fidèle, que nous pourrons — le contemplant à face découverte — être transformés de gloire morale en gloire morale, refléter quelque chose de Lui, témoignant ainsi que nous ne sommes pas du monde, comme Il n'était pas du monde. Qu'avait-il entendu ? «Une voix de sa bouche». Nous avons aussi entendu «une voix de Sa bouche», une voix d'amour... Ce sont des paroles de grâce qui sortent de Sa bouche, la grâce est répandue sur Ses lèvres. C'est également dans la mesure où nous aurons entendu de Sa bouche ce message que nous pourrons le transmettre à d'autres. C'est ce que nous aurons reçu de Lui que nous pourrons annoncer. Alors, dans ce double témoignage, il y aura des fruits à Sa gloire.

En quittant les anciens d'Éphèse, l'apôtre exprime ce souhait : «Pourvu que j'achève ma course et le service que j'ai reçu du Seigneur Jésus, pour rendre témoignage à l'Évangile de la grâce de Dieu» (Actes 20:24). Au soir de sa vie, il pourra dire : «J'ai achevé la course...» Il a réalisé le souhait qu'il avait formulé, il a rendu le témoignage pour lequel il avait été appelé. Soyons aussi ses imitateurs comme il l'était de Christ.

«Un témoin fidèle délivre les âmes» (Proverbes 14:25).

## IL Y A CE QUI ME TIENT ASSIÉGÉ TOUS LES JOURS, LA SOLLICITUDE POUR TOUTES LES ASSEMBLÉES

2 Cor. 11:28

ME 1947 p. 3

Une année vient de se terminer, qui a été marquée pour nous tous par un grand deuil. Dieu veuille soutenir, diriger et enseigner Lui-même ceux qui ont la charge de la publication de ce journal et qui, n'ayant plus les conseils expérimentés de celui que le Seigneur a retiré, se recommandent d'autant plus aux prières des frères et des assemblées.

Au début de cette nouvelle étape du chemin, les besoins actuels sont de telle nature qu'il nous paraît opportun d'écrire les quelques réflexions qui nous ont été suggérées par le verset cité en tête de ces lignes.

Nos conducteurs sont recueillis dans le repos, ayant achevé la course. Ils ont été des hommes de Dieu ; ils avaient une grande autorité morale, appréciée en tout temps et en particulier dans les difficultés. Leur départ nous laisse affaiblis, tandis que l'ennemi redouble d'efforts, multipliant ses assauts contre le témoignage — et de combien de façons ! Dans le sentiment de l'état de faiblesse qui nous caractérise et devant les dangers menaçants, regardons à Celui qui est le Même et qui jusqu'au bout veut s'occuper de son Assemblée. Il la nourrit et la chérit. Il la purifie et la sanctifie.

Que l'esprit qui animait l'apôtre nous anime aussi ! Aucune des difficultés qu'il avait à rencontrer dans le chemin du service ne pouvait détourner ses pensées de ce qui concernait les assemblées. Imitateur de Celui qui a été ici-bas le Témoin fidèle et véritable, il désirait que chaque croyant le soit aussi de lui (1 Cor. 11:1), mais encore, que partout puisse être rendu un témoignage collectif tel que le Seigneur soit glorifié dans l'Assemblée. Pour cela, les saints doivent être enracinés et fondés dans l'amour » ; l'amour est le terrain dans lequel les racines doivent pénétrer pour que la plante puisse croître et se développer. Alors, « tous les saints », nourris et occupés de l'amour du Christ, en seront remplis « jusqu'à toute la plénitude de Dieu ». Quelle gloire pour le Seigneur dans son Assemblée ! (Éph. 3:14-21).

Tout au commencement du ministère de l'apôtre, « les assemblées... étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur : et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 9:31). Quel beau tableau de l'état des assemblées ! Considérons-le avec attention, demandant au Seigneur que ces traits soient aussi ceux de toutes les assemblées locales ! Mais peu après déjà, que de besoins se faisaient jour ! L'apôtre connaissait l'état particulier et les besoins de chacune des assemblées. Ceux de Colosses n'étaient pas les mêmes que ceux de Corinthe, Philippes ou Thessalonique. Épaphras, son compagnon de service, lui avait dit les difficultés auxquelles les Colossiens avaient à faire face : certains, par des discours spécieux, essayaient de les séduire ; l'enseignement des hommes, la philosophie constituaient un danger en présence duquel il fallait veiller. L'apôtre écrit à cette assemblée pour présenter, en contraste avec ce qu'il appelle de « vaines déceptions », les gloires de la personne de Christ en création et en rédemption ; il exhorte les Colossiens à « tenir ferme le chef ». Mais surtout, il leur montre quel était son travail et celui d'Épaphras en leur faveur : lui ne cessait de prier pour eux tous, Épaphras combattait pour eux par des prières. À Corinthe, il y avait beaucoup de désordres : la popularité d'un ou plusieurs faux docteurs avait produit des divisions ; l'autorité apostolique de Paul semblait avoir été mise en question ; les Corinthiens se glorifiaient de l'intelligence humaine ; ils avaient des différends entre eux qu'ils portaient jusque devant les tribunaux ; la Cène du Seigneur n'était pas célébrée comme elle doit l'être. Que de choses laissaient à désirer ! L'apôtre exhorte et enseigne. Mais aussi, avec

sollicitude, il priait « tous les jours » pour cette assemblée comme pour les autres. À Philippes, deux soeurs avaient quelques difficultés entre elles ; il les supplie d'avoir « une même pensée dans le Seigneur », il demande aux Philippiens d'avoir une même pensée, un même amour, d'être conduits par un même sentiment, ne pensant qu'à une seule et même chose. Il les occupe de Christ, vie, modèle, force, joie et but du racheté. Mais aussi il leur dit tout ce qu'il demandait à Dieu pour eux. S'agit-il de Thessalonique, il faisait toujours mention des Thessaloniciens dans ses prières et, dans sa deuxième épître, il donne l'objet de sa requête à Dieu en leur faveur. (Col. 1:9-11 ; 4:12 ; 2 Cor. 11:28 ; Phil. 1:9-11 ; 1 Thess. 1:2 ; 2 Thess. 1:11-12).

La sollicitude de l'apôtre pour toutes les assemblées ! — « Outre ces choses exceptionnelles », écrit-il — et la note, dans nos Bibles, nous donne le sens de cette expression : choses de dehors — « il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées ». Il a parlé des souffrances endurées dans son chemin de service. Il a énuméré toutes ces « choses de dehors », toutes ces souffrances du corps, de « l'homme extérieur », puis ensuite il parle de la souffrance du coeur, de « l'homme intérieur », qu'il éprouvait en considérant l'état des assemblées. Mais il savait utiliser la grande ressource qui était à sa disposition — comme elle est à notre disposition : il priait avec instance « tous les jours » et « pour toutes les assemblées ». Il avertissait, il exhortait, oui, mais surtout il priait ! Combien peu nous imitons son exemple et combien cela nous humilie ! Il y a cependant, dans tant d'assemblées locales des besoins aussi pressants, si ce n'est davantage, qu'autrefois à Colosses, Corinthe. Philippe ou Thessalonique.

Nous pourrions être découragés en considérant l'étendue et la multiplicité des besoins. Dieu veuille susciter des pasteurs fidèles pour s'occuper du troupeau — pour fortifier les brebis faibles, guérir celles qui sont malades, bander les blessées, ramener les égarées et chercher celles qui sont perdues. Que ceux qu'Il a qualifiés pour un si précieux service sentent leur grande responsabilité et soient dirigés par le Souverain Pasteur des brebis pour le remplir avec fidélité, étant eux-mêmes « les modèles du troupeau » (1 Pierre 5:2-4). Sujet de prières ! Mais nous serions coupables si, constatant que nous ne sommes pas parmi les pasteurs qui ont la charge du troupeau, nous nous désintéressions des besoins des assemblées. Il reste à chacun le service de la prière « pour toutes les assemblées ».

Pensons à tant de petite assemblées locales, maintenues jusqu'à aujourd'hui par la grâce du Seigneur, telles un faible lumignon qui fume. Peut-être n'y a-t-il là aucun don ? Mais le Seigneur est fidèle à sa promesse : au milieu des deux ou trois assemblés à son nom, Il ne peut pas manquer. Que sa présence soit goûtée et savourée dans le rassemblement ; elle est la suprême bénédiction, l'âme qui en jouira sera toujours heureuse et toujours rafraîchie. Mais encore, Dieu fournit toutes les ressources nécessaires : sa Parole et son Esprit demeurent au milieu de nous. L'Éternel pouvait le dire à son peuple dans des jours d'extrême faiblesse ; la même promesse est aussi pour son peuple céleste dans des jours de ruine. Nous entendons souvent exprimer des craintes au sujet de la jeunesse qui se trouve dans de telles localités et certes, c'est encore un sujet de prières. Mais n'oublions pas que les choses importantes qu'il faut inculquer à nos enfants, en rapport avec le rassemblement, sont celles-ci : chercher la présence du Seigneur et en jouir — trouver dans la Parole la nourriture dont l'âme a besoin — sentir l'action puissante de l'Esprit de Dieu. Tout cela, nous pouvons l'avoir dans l'assemblée numériquement la plus faible, même s'il n'y a aucun frère qui ait reçu un don du Seigneur. Bénissons Dieu pour tant de dons richement appréciés, demandons-Lui de les multiplier ; mais ce serait un grave danger que de rechercher les dons pour eux-mêmes et de laisser croire à nos enfants que l'on va dans le lieu de rassemblement pour entendre un discours agréable à l'oreille. Les dons n'ont de valeur que dans la mesure où ils sont un moyen pour nous occuper de Christ, nous nourrir de la Parole, nous placer sous l'action du Saint Esprit.

Prions le Seigneur pour qu'Il n'ôte pas la lampe de tel ou tel lieu où il semble qu'à vue humaine le témoignage est près de disparaître. Peut-être n'y a-t-il plus qu'un seul frère, d'âge avancé. Le

Seigneur a tous les moyens à sa disposition pour préparer ce qui sera nécessaire afin que le rassemblement puisse être maintenu. Demandons-Lui de le faire ! Bien souvent, cette parole peut s'appliquer à nous : « Vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas » (Jacques 4:2). Que cette pensée nous incite à prier davantage pour ces témoignages qui semblent près de mourir, afin que soit affermi ce qui reste.

Mais il y a aussi des assemblées plus nombreuses qui ont tout autant besoin que nous intercédions pour elles. Elles sont souvent dans de grandes villes ; il est difficile de visiter tous ceux qui auraient spécialement besoin de l'être, auxquels il faudrait apporter réconfort, et encouragement. exhortation ou consolation. Les brebis vont ainsi parfois à la dérive, comme un troupeau qui n'a pas de berger. Cette absence de soins pastoraux préventifs entraîne des chutes douloureuses... Ne manque-t-il pas aussi chez beaucoup, dans de tels rassemblements, l'exercice nécessaire ? Ne se réunit-on pas, souvent, comme on le ferait pour assister à un service religieux sans y prendre part, au moins en silence, par la prière ? Tout cela est une cause de faiblesse, non seulement pour l'assemblée locale, mais aussi pour le Corps tout entier.

N'avons-nous pas à demander encore, avec persévérance, « que l'amour fraternel demeure » ? un amour vrai, sans hypocrisie, fruit de la nouvelle nature. Que l'on nous permette de rappeler à cet égard l'exemple de l'un de nos vénérés conducteurs, aujourd'hui dans le repos. Pendant bien des années, dans l'assemblée locale où il se trouvait, il n'a jamais manqué d'adresser à Dieu cette prière, au début de chaque réunion mensuelle d'administration : Que toutes choses parmi nous se fassent dans l'amour ! Sa longue expérience chrétienne l'avait amené à réaliser combien il était nécessaire de présenter cette requête à Dieu, avec persévérance, pour la vie et la prospérité de l'assemblée. « Demandez la paix de Jérusalem ; ceux qui t'aiment prospéreront » (Ps. 122:6). Nos âmes prospéreront si nous avons à cœur les intérêts et le bien de l'assemblée, si nous désirons sa paix. Désirons-la pour la bénédiction de tous les rachetés — de tous ceux avec lesquels nous cheminons (car s'il n'y a pas la paix dans l'assemblée, il n'y aura ni joie ni bénédiction) et aussi de tous ceux qui nous entourent (car ils seront attirés si l'assemblée est en paix et jouit de tous ses privilèges, tandis qu'ils s'éloigneront s'ils voient des discordes). Mais désirons surtout la paix et la prospérité de l'assemblée pour que le nom du Seigneur soit glorifié au milieu d'elle.

Il y a tant de besoins à présenter à Dieu aujourd'hui : nous n'avons pas la pensée de les énumérer tous dans ces quelques lignes — et d'ailleurs, qui pourrait les énumérer ? Notre faiblesse est extrême, mais les ressources de notre Dieu demeurent et sa grâce surabonde. Faisons appel à toutes les ressources de cette grâce divine ! Le peuple eût été détruit, si Moïse ne s'était tenu à la brèche devant l'Éternel (Ps. 106:23). Plus tard, l'Éternel doit dire de son peuple : « J'ai cherché parmi eux *un* homme qui fermât l'enceinte et qui se tint à la brèche devant moi *pour le pays*, afin que je ne le détruise pas ; mais je n'en ai point trouvé » (Ézéchi. 22:30). Si au moins un seul des rachetés de Christ imitait l'exemple de Moïse, comme aussi celui de l'apôtre ! Et que serait-ce si tous, animés d'un même esprit, soit dans le particulier, soit dans les réunions de prières, nous savions crier à Dieu « tous les jours » et « pour toutes les assemblées » !

Le souhait que nous formulons, au début de cette année nouvelle, c'est qu'exercés profondément quant aux besoins des assemblées, nous comprenions mieux la nécessité de cette sollicitude de tous les jours pour toutes les assemblées.

## Deux prières de l'apôtre Paul

Éph. 3:14-21 ; Col. 1:9-20

ME 1948 p. 3

Dans le premier numéro du Messenger Évangélique de l'année 1947, nous rappelions les paroles de l'apôtre : « il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées » (2 Cor. 11:28). Nous le faisons dans le sentiment de besoins multiples, demandant à Dieu qu'Il nous accorde d'être animés du même esprit. Continuons à intercéder avec persévérance pour toutes les assemblées. Plus que jamais nous avons besoin de le faire !

Dieu a voulu nous conserver dans sa Parole quelques-unes des prières formulées par l'apôtre en faveur des assemblées auxquelles il pensait avec tant d'amour. Il nous semble particulièrement opportun, au début de cette nouvelle année, d'arrêter notre attention sur deux d'entre elles.

L'apôtre Paul, divinement inspiré, a adressé une épître aux chrétiens d'Éphèse, et plus tard l'apôtre Jean communiqua à cette assemblée ce que lui disait pour elle la « grande voix » qu'il entendit à Patmos, dans la journée dominicale. Qu'est-ce qui caractérisait alors cette assemblée ? L'abandon du premier amour. « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour ». Longtemps auparavant, Dieu savait, quel travail l'ennemi allait opérer dans les cœurs. Il avait donc conduit l'apôtre Paul à adresser à ces croyants l'exhortation qui convenait et l'avait amené à exprimer cette requête : « ... afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance, par son Esprit, quant à l'homme intérieur ; de sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos cœurs et que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour ; afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance ; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu » (Éph. 3:16 à 19). En lisant Apoc. 2:4, nous comprenons quel discernement avait l'apôtre de l'état des Éphésiens, et nous voyons comment Dieu dirigeait son fidèle serviteur pour qu'il présentât l'exhortation nécessaire et demandât, dans sa prière, exactement ce qui convenait afin que ces croyants fussent gardés des pièges que l'adversaire allait placer devant eux. Du côté de Dieu, jamais rien ne peut manquer !

Nous gémissons sur tant de misère et de manquements, sur tant de choses qui témoignent de l'abandon du premier amour. Cet abandon est la conséquence du fait que nous ne savons pas assez boire à la source, que nous sommes trop peu « enracinés et fondés dans l'amour ». Il y eut, dans l'histoire d'Israël, un moment qui correspondait à la fraîcheur du premier amour. Huit siècles après, l'Éternel déclare à son peuple, par la bouche du prophète : « Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles... », et dit de lui : « Mon peuple a fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi, la source des eaux vives, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau » (Jér. 2:2, 13). C'est la même histoire, qu'il s'agisse du peuple terrestre ou de l'Église responsable.

C'est aussi l'illustration de tant de déclin individuels !

Si nous voulons retrouver plus de vie, plus de fraîcheur, plus de fidélité dans notre témoignage, n'oublions pas que le secret est renfermé dans la prière que l'apôtre adressait à Dieu pour les Éphésiens. Notre « homme intérieur » a besoin d'être fortifié et, pour cela, il faut le nourrir de Christ — de Christ agneau rôti, manne et vieux blé du pays. Aucune autre nourriture ne peut nous fortifier « quant à l'homme intérieur » ! Pourquoi sommes-nous si faibles ? Sans aucun doute, parce que nous sommes mal nourris. C'est une vérité incontestée dans le domaine physique, c'est une vérité aussi dans le domaine spirituel. Avons-nous dès l'enfance spirituelle « désiré ardemment le pur lait

intellectuel » ? (1 Pierre 2:2). Si, au lieu de nous occuper de Christ et de la Parole, de nous attacher au « sain enseignement », nous allons courir, çà et là, pour chercher des « coloquintes sauvages » (2 Rois 4:38-41), nous nous affaiblirons individuellement et nous deviendrons une cause de faiblesse pour l'assemblée. Le Saint Esprit, dont l'activité a toujours pour but de nous rafraîchir et de nous « fortifier en puissance », veut nous amener à la « source des eaux vives » et nous nourrir de Christ seul (Jean 7:37-39 ; 16:13-15). Ne contristons pas le Saint Esprit, « afin que Christ habite par la foi dans nos cœurs » et soit l'unique objet de nos affections. Nourris de Lui et de son amour, « enracinés et fondés dans l'amour », nous retrouverons le premier amour abandonné, car c'est de son amour même que notre amour vivra !

En écrivant à l'assemblée de Colosses, l'apôtre pensait aussi à celle de Laodicée et il combattait par la prière pour les Laodicéens comme pour les Colossiens. « Car je veux que vous sachiez quel combat j'ai pour vous et pour ceux qui sont à Laodicée, et tous ceux qui n'ont point vu mon visage en la chair, afin que leurs cœurs soient consolés, étant unis ensemble dans l'amour.. » (Col. 2:1 et 2). En terminant sa lettre, il demande « qu'elle soit lue aussi dans l'assemblée des Laodicéens » (4:16). Sans doute les besoins étaient-ils les mêmes à Colosses et à Laodicée. De même qu'à Éphèse, une seconde épître a été adressée à Laodicée (Apoc. 3:14-22). Nous avons vu ce qui caractérisait Éphèse lorsque la deuxième épître lui a été envoyée, nous savons aussi ce qui en était de Laodicée. Beaucoup de prétentions : « je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien », tandis que l'état réel était tout différent : « tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, et nu... ». À Laodicée, Christ n'a pas la première place (Col. 1:18), Il n'a même pas la dernière, Il est à la porte ! « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe... ».

Comme pour Éphèse. Dieu savait aussi, à l'avance, ce qu'il en serait de Laodicée et, par le ministère de l'apôtre, Il adressait à cette assemblée l'exhortation exactement appropriée à ses besoins. C'est la personne de Christ que présente l'apôtre dans son épître aux Colossiens qui devait aussi être lue aux Laodicéens. Il fait briller ses gloires : image du Dieu invisible, premier-né de toute la création, premier-né d'entre les morts, chef du Corps, de l'Assemblée. Et l'exhortation essentielle est celle-ci : tenez ferme le chef ! Serait-Il à la porte, si Laodicée avait tenu ferme le chef ?

Comme autrefois à Colosses, bien des fausses doctrines sont enseignées dans la chrétienté aujourd'hui. Notre manque de discernement spirituel nous met en danger de les recevoir. Certes, c'est une chose excellente et désirable que d'avoir « le cœur large » envers tous les enfants de Dieu. Mais si l'amour ne s'allie pas à la vérité c'est un faux amour, qui nous conduit vite à des associations regrettables, à l'acceptation (volontaire ou tacite) de doctrines opposées à l'enseignement des Écritures. On ne veut pas passer pour un « esprit étroit », on se glorifie même d'une certaine largeur de vue et l'on entr'ouvre la porte — que l'ennemi aura vite fait d'ouvrir complètement — qui conduira à la ruine d'un témoignage fidèle. En présence de tels dangers, écoutons ce que dit l'apôtre aux Colossiens et aux Laodicéens : « Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en Lui, enracinés et édifiés en Lui, et affermis dans la foi, selon que vous avez été enseignés, abondant en elle avec des actions de grâces. Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie, par la philosophie et par de vaines déceptions, selon l'enseignement des hommes, selon les éléments du monde, et non selon Christ » (2:6 à 8). Tenons ferme le Chef ! C'est seulement ainsi que nous pourrions être « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu : étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie, rendant grâces au Père.. » (Col. 1:9-12).

Être rempli de la connaissance de sa volonté, c'est être débarrassé de toute volonté propre et ne connaître rien d'autre que la volonté de Dieu. Écouter, garder et pratiquer, « ce sera là votre sagesse et votre intelligence » (Deut. 4:1 et 6 ; cf. Col. 1:9). Ce n'est pas une connaissance théorique de la



volonté de Dieu, elle a en vue un but pratique : « pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards ». Marcher par l'Esprit, marcher dans l'amour, marcher comme des enfants de lumière, marcher soigneusement, marcher dans la vérité (Gal. 5:16 à 26 ; Éph. 5:2, 8, 15 ; 2 Jean 4), c'est cela « marcher d'une manière digne du Seigneur », reflétant les caractères du divin Modèle. Dans une telle marche, nous pouvons « Lui plaire à tous égards » et jouir de Sa communion, ce qui est indispensable pour « porter du fruit en toute bonne œuvre » (cf. Jean 15:1 à 6). Dieu est alors connu d'une manière réelle et pratique, dans ses caractères, dans tout ce qu'Il est Lui-même (c'est davantage que « la connaissance de sa volonté ») et l'âme peut croître et se développer, puisant dans cette connaissance de Dieu ce qui lui donnera son plein accroissement. La force morale qu'elle a trouvée lui procurera, au milieu des épreuves du désert, « patience et constance, avec joie ». Le racheté est ainsi conduit jusqu'au plus haut degré, il devient un adorateur : « rendant grâces au Père... ». Dieu est connu comme Père (il faut le connaître comme tel pour pouvoir adorer, cf. Jean 4:23) — c'est plus intime que « la connaissance de Dieu ». Il faut d'abord obéir pour « connaître Dieu » ; ensuite, l'on peut jouir de son amour, le Saint Esprit non contristé nous faisant goûter la douceur de notre relation avec Lui comme Père : connaissance de sa volonté — connaissance de Dieu — rendant grâces au Père... Le croyant peut rendre grâces en pensant à tout ce que Dieu a fait pour lui, à tout ce qu'Il lui a donné en lui donnant le « Fils de son amour » !

Notre Dieu est toujours le Même, invariable dans son amour et dans les tendres soins de son amour. Ne sait-Il pas à quels dangers nous serons exposés tout au long de cette année nouvelle, si nous avons à la passer ici-bas ? Beaucoup mieux que nous-mêmes, Il connaît nos besoins et Il veut y répondre parfaitement, nous avertissant, nous exhortant et nous fournissant à l'avance toutes les ressources nécessaires, comme Il le faisait autrefois pour Éphèse et Laodicée. Prenons donc courage, au milieu de tout ce qui est susceptible de nous décourager et puisons abondamment aux ressources divines qui demeurent jusqu'à la fin. « Enracinés et fondés dans l'amour », attachons-nous à Christ, « tenons ferme le chef », nourrissons-nous et nourrissons les âmes de sa Personne et de son amour, afin que nous soyons tous « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu : étant fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie, rendant grâces au Père... ».

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse  
Suivre cet astre glorieux ;  
Si je pouvais de ta tendresse  
Voir tous les reflets radieux ;

Mon âme alors, pleine de zèle,  
Saurait t'aimer plus ardemment,  
Et, connaissant mieux son Modèle,  
Prendrait tout son accroissement.

## Deux Lettres aux Éphésiens

ME 1942 p. 76

Deux lettres ont été adressées aux chrétiens d'Éphèse, la première par l'apôtre Paul, la seconde par l'apôtre Jean, transmettant « ce que l'Esprit dit aux assemblées ».

Dans la première, des vérités particulièrement élevées sont développées. Les Éphésiens étaient dans un état qui permettait à l'apôtre de placer tout de suite devant eux l'étendue et la grandeur des conseils de Dieu sans qu'il ait eu besoin auparavant de les amener à se juger. Dès le début de sa lettre, l'apôtre peut ainsi leur dire ce que Dieu a voulu faire pour eux — ce qu'il a fait aussi pour nous. Il nous a élus en Christ avant la fondation du monde ; prédestinés pour nous adopter pour Lui et rendus agréables dans le Bien-Aimé ; nous avons la rédemption par le sang de Christ, mais encore, Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, nous a faits héritiers avec Christ et, déjà, nous a donné les arrhes de l'héritage, le Saint Esprit. Sept bénédictions, plénitude de bénédictions qui sont la part des rachetés. S'il y a des bénédictions individuelles, il y a aussi des bénédictions collectives : le mystère de l'Assemblée est révélé, Corps de Christ pour l'édification duquel sont dispensés tous les dons nécessaires. Connaissant ainsi la position dans laquelle ils ont été placés, individuellement et collectivement, les Éphésiens sont alors exhortés — et nous avec eux — à réaliser cette position dans leur vie pratique, reflétant les caractères de Christ : amour et lumière.

Cette lettre n'est-elle pas le vivant exposé de la position du chrétien dans les lieux célestes, en Christ, et de la marche qui en découle, tandis qu'il est encore ici-bas ? Le chrétien est un homme du ciel cheminant pour un temps sur la terre et tout ce qu'il possède, ses vrais biens, sont des biens célestes. Cela, il ne suffit pas de le savoir et de le dire, nous sommes appelés, comme les Éphésiens, à le réaliser. Comment le pourrions-nous ? Tout d'abord, il est nécessaire que nous ayons une connaissance des vérités de la doctrine qui soit bien autre chose qu'une connaissance par l'intelligence : c'est au cœur des Éphésiens que l'apôtre s'adresse. Le christianisme est beaucoup moins affaire d'intelligence qu'exercice de cœur. Ce n'est pas la connaissance toute théorique, sèche et froide, des bénédictions que Christ nous a acquises, de notre position céleste, de notre union avec Lui, de la position céleste de l'Assemblée, c'est une riche connaissance du cœur, les affections réveillées discernant, au delà de ces merveilles de la grâce, Celui qui en est « l'auteur, la source et la cause ». Le christianisme, ce n'est pas « une religion », c'est une Personne. Sa réalisation pratique est aussi une affaire de cœur et c'est ce que Dieu veut nous dire, par le moyen de l'apôtre, comme Il le disait alors aux chrétiens d'Éphèse. Tel semble être l'objet de cette première lettre.

Trente ou trente-cinq ans ont passé... Une deuxième épître est adressée à cette même assemblée. Sans doute, beaucoup de ceux à qui était envoyée la seconde avaient été parmi ceux qui avaient reçu la première. Ils étaient alors dans un état sur lequel l'apôtre n'avait rien eu à dire ; quel effet avait produit en eux cette lettre adressée à leur cœur ? N'est-il pas intéressant et instructif de chercher dans la Parole, la réponse à cette question ? Plusieurs caractères sont énumérés, dans cette deuxième lettre, dont nous pourrions bien désirer qu'ils soient aussi ceux de nos assemblées locales. « Je connais tes œuvres et ton travail, et ta patience » (Apoc. 2:2) : trois choses qui nous rappellent ce que l'apôtre Paul avait écrit aux Thessaloniens : « œuvre de foi, travail d'amour, patience d'espérance » et les Thessaloniens étaient « devenus des modèles pour tous ceux qui croient », des modèles, parce qu'imitateurs du Seigneur (1 Thess. 1:3, 6, 7). Sur quatre autres traits notre attention est attirée : le méchant est ôté (selon les enseignements de l'apôtre : 1 Cor. 5:13) ; il y a du discernement spirituel, des souffrances endurées pour le nom du Seigneur et de la persévérance en ces choses : « Tu ne peux supporter les méchants ; et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs ; et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé » (Apoc. 2:2, 3). Voilà donc un ensemble de sept caractères énumérés qui pourraient nous apparaître comme constituant, dans cette assemblée, un état de

choses remarquable et complet. Répétons-le, Dieu veuille que, dans chaque assemblée locale, ces traits soient manifestés pour la joie et la satisfaction de Celui qui est le Chef du Corps, de l'Assemblée (Éph. 1:22, 23).

Cependant il y a un mais : « Mais, j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour ». C'était au cœur des chrétiens d'Éphèse que l'apôtre Paul s'était adressé et c'était précisément le cœur qui avait défailli ! Combien nous comprenons l'importance des exhortations de l'apôtre dans sa première lettre, combien il avait discerné la chose importante par dessus tout et le danger auquel les Éphésiens étaient exposés ! Ce qui est doux et précieux pour le Seigneur, ce qu'Il désire, c'est un cœur qui ne bat que pour Lui, ce sont des affections dont Il sera le seul objet.

Cette parole solennelle est alors dite à Éphèse : « Souviens-toi... » Souviens-toi de ce jour où, dans ton cœur, Il avait toute la place. S'adressent à son peuple, par la bouche du prophète, l'Éternel avait fait entendre ces paroles : « Je me souviens de toi, de la grâce de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles... » (Jér. 2:2). Allusion, sans doute, à ce moment où le peuple venait de traverser la Mer Rouge, où il chantait le cantique d'Exode 15, magnifiant Celui qui l'avait délivré. Alors, « Israël était saint à l'Éternel », l'Éternel était tout pour lui. Puis, tout aussitôt, c'est Mara et déjà commence une longue histoire de murmures et d'infidélités. Après huit siècles, l'Éternel pouvait dire encore : « Je me souviens... » Il voudrait aussi qu'Éphèse se souvienne de cette joie, de cette fraîcheur du premier amour. Il voudrait que ce souvenir fasse brûler le cœur, conduise à la repentance et amène l'accomplissement des premières œuvres, fruit du premier amour.

Ce qui a caractérisé l'église d'Éphèse c'est aussi ce qui a caractérisé l'histoire du témoignage sur la terre. Pour ramener les cœurs à Lui, pour réveiller les affections pour sa Personne, le Seigneur permis l'épreuve que Smyrne doit traverser, épreuve qu'Il connaît dans toute son étendue, qui ira croissant, mais qui est mesurée par Celui dont toutes les voies sont sagesse.

Quel enseignement pour nous ! Christ veut avoir notre cœur : il est son salaire. Sa Personne même, sa Parole dont la richesse infinie nous courbe dans l'adoration sont présentées à nos cœurs, comme la lettre de l'apôtre était adressée au cœur des Éphésiens. Comme eux aussi, si nous avons peut-être manifesté certains caractères que le Seigneur veut apprécier comme fruits de sa grâce, nous avons abandonné ce premier amour qui a pour Lui un si grand prix. Nos cœurs, froids ou tièdes, ne sont pas ce « jardin clos », cette « source fermée », cette « fontaine scellée » où il n'y a de fruits et de parfums que pour Lui seul. Alors, le vent du nord — vent froid et glacial de l'épreuve — a soufflé « pour que les aromates s'exhalent ». Dieu veuille que ce but soit atteint en chacun des siens, afin que le Bien-Aimé puisse venir dans son jardin manger ses fruits exquis. Avec quelle joie Il peut dire : « Je suis venu... » ! Il veut nous associer à cette joie : « Mangez, amis, buvez, buvez abondamment, bien-aimés » (Cant. des cant. 4:12 à 5:1). Puisse-t-elle être notre part à chacun dans ces jours de tristesse !

## PARDONNER COMME DIEU PARDONNE

ME 1956 p. 85

Nous sommes exhortés à pardonner « comme Dieu aussi, en Christ, nous a pardonné », « comme aussi le Christ nous a pardonné » (Éph. 4:32 ; Col. 3:13). Ces expressions ne nous donnent pas seulement la mesure du pardon — un pardon entier, sans réserve et sans qu'il reste dans notre cœur le moindre souvenir du tort qui nous a été fait, à l'exemple de Celui qui assure : « Et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (Hébr. 10:17) — elles nous montrent aussi quelle est la nature du pardon que nous avons à exercer.

N'est-il pas vrai que nous savons trop peu, en général, ce qu'est le pardon à accorder à celui qui a pu nous faire quelque tort ? Nous manquons à cet égard tout autant pour ce qui est de la nature du pardon que pour ce qui est de sa mesure. En ce qui concerne la mesure, si même nous arrivons à dire : je pardonne, n'ajoutons-nous pas souvent, sinon en paroles tout au moins en pensée : mais je n'oublierai jamais ? Ce n'est pas là pardonner comme nous sommes invités à le faire selon Éph. 4:32 et Col. 3:13. Mais, à l'opposé, il y a un autre écueil : nous pourrions croire qu'il faut toujours aller, et aussitôt, vers celui qui nous a occasionné quelque dommage, qui a péché contre nous et, quel que soit l'état dans lequel il se trouve, lui déclarer un pardon sans réserve. Ce ne serait pas là non plus pardonner comme nous avons à le faire, ce serait méconnaître la nature et le véritable caractère du pardon, encourager le coupable à passer à la légère sur le mal au lieu de lui être en aide.

Un péché commis, nous ne l'oublions que trop, est avant tout un péché contre Dieu, le verset 4 du Psaume 51, entre autres passages, nous l'enseigne clairement. Par conséquent, assurer de notre pardon quelqu'un qui n'a pas jugé la gravité du péché qu'il a commis en fait contre Dieu Lui-même, ce ne serait pas chercher son bien et, par suite, ce ne serait pas l'aimer d'un amour vrai. Nous comprenons donc pourquoi le verset 14 de Col. 3 nous est donné à la suite de l'exhortation du verset 13 : « vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même. Et par-dessus toutes ces choses, revêtez-vous de l'amour, qui est le lien de la perfection ». L'amour cherche toujours, selon la pensée de Dieu et non selon nos propres pensées, le bien de la personne aimée ; il saura, chaque fois, suggérer les moyens à employer pour toucher le cœur, atteindre la conscience de celui qui a commis le tort, de telle manière qu'il le reconnaisse avec droiture, le confesse et s'en humilie. Le pardon peut alors être déclaré.

Comment Dieu, en Christ, nous a-t-Il pardonné ? Après que nous avons eu confessé nos péchés et exprimé une sincère repentance. Il est prêt à pardonner à tout pécheur, en vertu de l'œuvre de la croix, sa justice étant pleinement satisfaite par le sacrifice expiatoire de Christ, mais Il ne peut exercer ce pardon qu'à l'égard d'un pécheur repentant. Serait-il question de pardon pour celui qui ne réalise pas d'abord qu'il en a besoin ?

Ce principe est vrai, qu'il s'agisse du pardon accordé au pécheur repentant qui vient à Dieu, se tournant vers Christ pour le salut de son âme, ou du pardon gouvernemental, pardon demandé à Dieu, en particulier par un croyant tombé en faute et qui subit les conséquences de sa désobéissance sous le juste gouvernement de Dieu. À quel moment, par exemple, David peut-il dire à l'Éternel : « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché » ? Après qu'il Lui a « fait connaître son péché » et qu'il a « confessé ses transgressions ». Avant qu'il en arrive là, tandis qu'il se taisait encore, il éprouvait ce dont il parle dans les versets 3 et 4 du Psaume 32, ne connaissant pas le bonheur d'être pardonné. Le seul fait qui amène David de l'état dépeint dans les versets 3 et 4 du Psaume à celui mentionné à la fin du verset 5 : « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché », c'est la confession : « Je t'ai fait connaître mon péché, et je n'ai pas couvert mon iniquité ; j'ai dit : je confesserai mes transgressions à l'Éternel ».

Il en est encore ainsi lorsqu'il s'agit non plus d'un croyant, considéré isolément, mais du peuple de Dieu. Lisons par exemple la prière de Salomon lors de la dédicace du temple et, en particulier, les versets 46 à 53 de 1 Rois 8. Citons aussi une partie de la réponse de l'Éternel à cette prière, telle que nous la trouvons dans le second Livre des Chroniques : « Si je ferme les cieux et qu'il n'y ait pas de pluie, et si je commande à la sauterelle de dévorer la terre, et si j'envoie la peste parmi mon peuple, et que mon peuple, qui est appelé de mon nom, s'humilie, et prie, et cherche ma face, et revienne de ses mauvaises voies, moi aussi j'écouterai des cieux, et je pardonnerai leur péché. » (7:13, 14). Qu'il s'agisse d'un manquement individuel ou du péché du peuple, le chemin est toujours le même : humiliation, confession devant Dieu, abandon de la mauvaise voie. C'est alors seulement que Dieu peut pardonner, et Il se plaît à le faire.

Tel est l'enseignement que nous trouvons aussi dans le Nouveau Testament : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9).

Combien Moïse eût désiré que l'Éternel pardonnât le péché du peuple après l'affaire du veau d'or ! Quelle intercession que la sienne lorsqu'il retourne vers l'Éternel : « Et maintenant, si tu pardonnes leur péché... ; sinon, efface-moi, je te prie, de ton livre que tu as écrit » (Ex. 32:32). Mais l'Éternel ne pouvait pas exaucer la prière de son serviteur « ... le jour où je visiterai, je visiterai sur eux leur péché » (Ex. 32:34). Pourquoi donc ne pardonne-t-il pas ? Parce que le peuple n'a pas confessé son péché et ne s'en est pas repenti. Afin de les amener à le reconnaître publiquement, Moïse avait pourtant brûlé au feu le veau que les fils d'Israël avaient fait, l'avait moulu jusqu'à ce qu'il fut en poudre et répandu ensuite sur la surface de l'eau, eau qu'il leur fit boire. Mais le peuple n'exprime aucun sentiment de repentance et Aaron lui-même — le plus coupable sans aucun doute puisqu'avec Hur il avait la charge du peuple, en l'absence de Moïse monté sur la montagne — méconnaît complètement la responsabilité qui était la sienne, rejetant toute la faute sur le peuple : « tu connais le peuple, qu'il est plongé dans le mal » et donnant à Moïse, dans le dessein de se disculper, un récit des faits très inexact. Elle est saisissante la comparaison que l'on peut établir entre, d'une part, les faits eux-mêmes : « Et Aaron leur dit : Brisez les pendants d'or qui sont aux oreilles de vos femmes, de vos fils et de vos filles, et apportez-les moi. Et tout le peuple arracha les pendants d'or qui étaient à leurs oreilles, et ils les apportèrent à Aaron ; et *il les prit* de leurs mains, et *il forma l'or avec un ciseau*, et *il en fit un veau* de fonte. » (Ex. 32:2 à 4) et, d'autre part, le récit qui est ensuite dans la bouche d'Aaron : « Et je leur ai dit : Qui a de l'or ? *Ils l'ont arraché et me l'ont donné* ; et je l'ai jeté au feu, et *il en est sorti ce veau* » (v. 24). D'après son récit, Aaron n'aurait rien fait d'autre que « jeter au feu » l'or qui lui avait été apporté par le peuple ; quant au veau de fonte, à l'en croire, il n'y serait pour rien : « ... il en est sorti ce veau ». — Ne nous arrive-t-il pas d'essayer, à la manière d'Aaron, de trouver quelques excuses à nos fautes, au lieu de les confesser avec droiture ? — Il n'y a donc aucun sentiment de culpabilité, aucune confession du péché, aucune repentance, ni parmi le peuple, ni chez Aaron auquel le peuple avait été confié par Moïse ; aussi l'Éternel ne pouvait pas pardonner.

Les différentes portions de la Parole que nous venons de considérer nous disent quel est le caractère du pardon que nous devons exercer, si nous voulons être « imitateurs de Dieu » (Éph. 4:32 ; 5:1). Cet enseignement est confirmé par le Seigneur Lui-même : « Si ton frère pèche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui ; et si sept fois le jour il pèche contre toi, et que sept fois il retourne à toi, disant : Je me repens, tu lui pardonneras » (Luc 17:3, 4).

Sans doute doit-il y avoir dans nos cœurs, dès que le tort nous a été fait, une pensée de grâce et de pardon à l'égard du coupable ; mais, dans la déclaration que nous pouvons lui en faire, le pardon est subordonné à la confession du péché et à la repentance.

La confession est souvent difficile à faire, la repentance pénible à réaliser. Un incrédule n'aime guère prendre une telle place devant Dieu ; entendre des choses agréables, chanter de beaux cantiques, il y

consent parfois assez volontiers, mais il lui est dur de passer des versets 3 et 4 au verset 5 du Psaume 32. Et un croyant qui a péché éprouve la plupart du temps, car le cœur humain est toujours le même, d'aussi grandes difficultés à confesser avec droiture ce en quoi il a manqué et à s'en repentir sincèrement. Pour qu'un tel résultat soit produit, il faut une œuvre que Dieu seul peut opérer dans la conscience.

Puisque Dieu seul peut opérer, est-ce à dire que si humiliation, confession et repentance ne sont pas produites chez le coupable, celui auquel le tort a été fait doit demeurer indéfiniment dans une position d'attente, sans exercer quelque action que ce soit ? Ce serait un manque d'amour, peut-être tout autant que le fait d'aller déclarer un plein pardon à celui qui a commis la faute sans qu'il y ait eu de sa part confession du péché et expression d'un réel repentir. Certainement Dieu seul peut opérer, mais Il se plaît à se servir d'instruments en vue de ce travail, dans nombre de cas tout au moins ; ne perdons pas de vue, sous prétexte de notre impuissance, la responsabilité qui est la nôtre dans un service à accomplir. Ce service doit être rempli, non pas avec le sentiment que c'est nous qui allons opérer dans un cœur, mais avec la confiance que Dieu voudra agir Lui-même, à son moment, répondant ainsi à l'attente de la foi. L'amour dont Col. 3:14 nous exhorte à être « revêtus » conduira celui dont le cœur est disposé au pardon, mais qui pourtant ne peut encore le déclarer, vers celui dans la conscience duquel une œuvre doit être faite. Et cet amour, s'exerçant dans la vérité, saura trouver le chemin du cœur ; il agira avec persévérance, sans se laisser rebuter par tout ce qui serait de nature à le décourager, et n'aura de repos dans ce service que lorsque celui qui a commis le tort, brisé par la seule puissante grâce de Dieu, aura été amené à la repentance et confessera son péché avec droiture et humiliation. Les résultats seront manifestés quand le travail de Dieu aura été achevé. Alors, le pardon pourra être déclaré sans restriction ni réserve ; dans sa mesure et dans sa nature, ce sera vraiment un pardon selon Dieu.

Si nous savions mieux réaliser ces choses, nous verrions un heureux développement des relations fraternelles ; les nuages seraient vite et complètement dissipés. Hélas ! que de manquements nous avons à confesser à ce sujet ! Il est si fréquent que nous laissons des différends, des fautes graves, sans qu'il y ait, de part et d'autre, les exercices et les activités auxquels la Parole nous convie — ou encore, que nous accordions notre pardon sans attendre, et même sans essayer de produire, confession ou repentance, ce qui est sans doute beaucoup plus facile parce que cela ne nécessite aucun vrai travail de cœur, aucune manifestation de réelle sollicitude, mais ce qui entrave la restauration du coupable. Dans un cas aussi bien que dans l'autre, il y a une perte et pour ceux qui sont intéressés à l'affaire et pour l'assemblée.

## QUELQUES PENSÉES SUR ÉPHÉSIENS 5:22 à 33 AU SUJET DU MARIAGE

ME 1979 p. 57

L'assemblée est présentée, dans l'épître aux Éphésiens, d'abord comme étant le corps de Christ : «l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (1:23) — ensuite, comme «la maison de Dieu» (2:19), dans un jour à venir «temple saint dans le Seigneur» et dès maintenant «habitation de Dieu par l'Esprit» (ib. 21, 22). Au chapitre 3, c'est le «mystère caché dès les siècles en Dieu» (v. 9), non pas caché maintenant, mais caché dans les âges passés (note). Au chapitre 4, nous avons l'exercice des dons dans l'assemblée, grâce auxquels le corps prend son accroissement par «l'opération de chaque partie dans sa mesure» (v. 16). Enfin, au chapitre 5, l'assemblée est vue comme étant l'épouse de Christ (v. 22 à 33), ce qui conduit l'apôtre à donner des enseignements très importants concernant le mariage, qui est une figure de l'union de Christ et de l'assemblée.

«Le chemin de l'homme vers la jeune fille» (Prov. 30:19), est quelque chose que nous ne pouvons «connaître» (ib. 18). Dieu fait naître dans le coeur de l'homme des sentiments d'amour à l'égard de celle qu'il veut lui donner comme épouse et dans le coeur de laquelle il produit les mêmes sentiments d'amour. Dans cette condition nouvelle où la grâce de Dieu veut les placer, c'est donc un amour réciproque qui est dans les coeurs et qui peut être manifesté — qui doit l'être -tout au long du chemin qui s'ouvre devant les époux. Cependant, comme cela a été remarqué, le passage d'Éphésiens 5 que nous considérons contient une exhortation à ce sujet adressée seulement au mari (v. 25 à 30 et v. 33) ; il semble donc qu'elle est moins nécessaire pour la femme, à laquelle, par contre, «soumission» et «crainte» sont demandées (v. 22 à 24 et v. 33).

Dans cette condition nouvelle, mari et femme ont de précieux privilèges, mais aussi de grandes responsabilités. Pouvoir goûter — dans une mesure plus ou moins grande, suivant l'état des coeurs et le degré de spiritualité — quelque chose de ce qu'est l'union de Christ et de l'assemblée, l'amour de Christ pour son assemblée, quel immense privilège, dans la jouissance duquel les époux chrétiens sont appelés à entrer toujours davantage ! Mais aussi, chacun d'eux doit penser à ce que Dieu lui demande, afin de le réaliser. Le mari est exhorté à aimer sa femme, et combien grande est la mesure de cet amour : «comme aussi le Christ a aimé l'assemblée». Christ a aimé l'assemblée d'un amour infini ! Cela ne parle-t-il pas au coeur du mari ? Christ a manifesté cet amour dans le don de lui-même et son amour pour son assemblée n'a pas changé et ne peut pas changer : il en prend soin tout le long du chemin. Il veille d'abord à ce qu'elle soit toujours dans l'heureux état qui lui permettra de goûter son amour et d'en jouir : il «la sanctifie, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole» et il poursuit ce travail en elle jusqu'au moment où il se la présentera à lui-même «glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable» (v. 26, 27). Quel exemple, quel «modèle inimitable» pour le mari chrétien ! Combien cela doit toucher son coeur et le conduire à entourer sa femme de tous les tendres soins d'un amour vigilant ! Il lui appartient de la nourrir et de la chérir, «comme aussi le Christ l'assemblée» (v. 29) (\*). La manifestation d'un tel amour est souvent difficile, en raison même de ce que nous sommes, de la présence en nous de la vieille nature ; elle nécessite toujours la recherche de la communion avec le Seigneur, de la jouissance de son amour à Lui, la recherche du secours et des directions dont le mari a besoin à chaque pas du chemin.

(\* ) *Et l'apôtre Pierre exhorte les maris à «porter honneur» à leurs femmes «comme étant aussi ensemble héritiers de la grâce de la vie» (Rédaction du Messager Évangélique).*

C'est la soumission et la crainte qui sont demandées à l'épouse, et cela est aussi bien difficile à réaliser, plus que jamais sans doute en un temps où, dans ce monde, la femme est poussée à

revendiquer la place et les prérogatives que Dieu a assignées à l'homme, au sein d'un couple qui est «un». La mesure de la soumission de la femme chrétienne à son mari est indiquée au verset 22 : «Femmes, soyez soumises à vos propres maris comme au Seigneur». «Mais comme l'assemblée est soumise au Christ, ainsi que les femmes le soient aussi à leurs maris en toutes choses», ajoute l'apôtre au verset 24. Et le verset intermédiaire (v. 23) nous donne la raison de cette soumission : «parce que le mari est le chef (la tête) de la femme, comme aussi le Christ est le chef (id.) de l'assemblée». La position du mari à l'égard de sa femme est donc une figure de celle de Christ à l'égard de l'assemblée.

Il ne conviendrait certainement pas que la première place soit donnée à l'assemblée : n'appartient-elle pas à Christ ? «Il est le chef du corps, de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin *qu'en toutes choses il tienne, lui, la première place*» (Col. 1:18). — En particulier, dans l'annonce et la célébration d'un mariage, qui est, répétons-le, une figure de l'union de Christ et de l'assemblée, quelqu'un qui a compris cela peut-il se conformer aux usages généralement admis dans le monde en donnant la première place à l'épouse ? Faut-il agir comme le monde ou s'en tenir, là comme en toutes circonstances, aux enseignements de la Parole ? Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce point, la chose est suffisamment claire.

Que Dieu veuille accorder aux frères et sœurs qu'il unit dans les liens du mariage de saisir à la fois la grandeur des privilèges qu'il veut leur dispenser et, ce qu'il leur demande — cela, pour qu'ils puissent en tout premier lieu honorer le Seigneur, jouir dans une abondante mesure des privilèges et, d'autre part, répondre pleinement à ce que Dieu attend d'eux dans la vie de leur foyer, pour les bénir richement !



## Discerner les choses excellentes

### Philippiens 1:9 à 11

ME 1949 p. 113

Nous rappelions, dans le premier numéro du *Messenger Évangélique* de l'année 1947, les paroles de l'apôtre : « il y a ce qui me tient assiégé tous les jours, la sollicitude pour toutes les assemblées » (2 Cor. 11:28) et, dans celui de janvier 1948, deux des prières qu'il formulait en faveur des assemblées auxquelles il pensait avec tant d'amour (Éph. 3:14-21 ; Col. 1:9-21)). Nous désirons ajouter à ce que nous avons considéré sur ce sujet, quelques réflexions relatives à une autre prière de l'apôtre, celle qu'il adressait à Dieu pour les Philippiens.

« Discerner les choses excellentes » est le point central de cette requête. Dans la première partie (v. 9) l'apôtre demande à Dieu ce qui nous est nécessaire pour pouvoir *les discerner*, dans la seconde (fin du v. 10 et v. 11) il présente *les fruits* qui en résulteront.

Dans notre vie chrétienne, toute action est-elle précédée d'un exercice secret avec le Seigneur ? Et s'il y a quelque exercice, ne nous contentons-nous pas, fréquemment, d'avoir le sentiment que ce que nous nous proposons de faire n'est pas mauvais en soi ? — C'est ce qui explique le « il n'y a vraiment pas de mal à cela » si souvent répété pour essayer de justifier notre conduite. Ce n'est pas suffisant. Parmi tout ce qui n'est pas mauvais et qui peut s'offrir à notre activité, il y a encore un choix à faire : il est des choses bonnes, il en est d'excellentes. Pussions-nous les discerner, ne nous satisfaisant pas de ce qui est bon, mais recherchant le meilleur ! — Une bénédiction particulière est promise à ceux qui choisissent les choses auxquelles Dieu prend plaisir : « je leur donnerai dans ma maison et au dedans de mes murs une place et un nom meilleurs que des fils et des filles ; je leur donnerai un nom éternel, qui ne sera pas retranché » (Ésaïe 56:4-5).

C'est l'amour qui est la clef du discernement des choses excellentes. Les Philippiens aimaient le Seigneur, ils aimaient l'apôtre et lui en avaient donné des preuves touchantes (4:10 à 20). Mais dans ce domaine, il n'y a jamais trop : l'apôtre demandait à Dieu que leur amour « abonde encore de plus en plus ». Le croyant a reçu une nouvelle nature, la nature même du Dieu d'amour. La vie divine en lui se développera et portera des fruits selon la mesure dans laquelle elle sera nourrie de Christ. Aussi, l'apôtre présente Christ tout au long de cette épître : vie et modèle du croyant, but vers lequel il court, force et joie dans le chemin. Nourri de Christ, l'ayant comme seul objet, vivant de Lui afin de vivre pour Lui, le croyant sera rendu capable d'aimer comme le Seigneur aime, son amour abondera encore de plus en plus.

Dieu veuille que Christ soit vraiment le seul objet de notre cœur ! — Nous rechercherons alors continuellement sa présence, car celui qui aime désire la compagnie de la personne aimée. Vivant près de Lui, nous connaissons les désirs de son cœur. Si les trois hommes dont il nous est parlé dans le chap. 23 du second livre de Samuel (v. 13 à 17) n'étaient pas venus près de David, ils n'auraient pas su quel était le désir du roi rejeté et, par conséquent, n'auraient pas eu le privilège qui fut le leur. Mais seraient-ils venus dans la caverne d'Adullam si David n'avait été l'objet de leur cœur ? — David n'a pas donné un ordre, il a seulement exprimé un souhait. Cela suffit pour un cœur qui aime. Les trois hommes ne raisonnent pas, rien ne les arrête, ils forcent le passage... Ils risquaient leur vie, mais qu'importe ! ils en avaient fait le sacrifice. Pensons à la joie de David quand ils rapportèrent l'eau du puits de Bethléhem, et à leur propre joie quand ils virent celle de David ! Ils avaient su « discerner les choses excellentes » parce que leur amour « abondait encore de plus en plus ». — Souvenons-nous de cet exemple dans tant de circonstances de notre vie où il s'agit aussi de « forcer le passage », de procurer un peu d'eau, quelque rafraîchissement, à notre David, « au temps de la moisson », dans un jour où tout ce qui est fait pour Lui a un si grand prix à ses yeux !

Mais nous pourrions avoir un réel amour pour quelqu'un et agir cependant d'une manière qui ne convienne pas. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « en connaissance et toute intelligence ».

En connaissance. — Pour saisir la pensée exprimée ici, il nous faut prendre un exemple. Marie de Magdala aimait ardemment le Seigneur : alors que les disciples étaient rentrés chez eux, elle se tenait près du sépulcre, dehors, et pleurait. « On a enlevé *mon* Seigneur, et je ne sais où on l'a mis ». — Il était le seul objet de son cœur ! Et pourtant, elle allait chercher parmi les morts Celui qui était ressuscité ! — Marie de Béthanie, assise aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, avait acquis une connaissance qui faisait défaut à Marie de Magdala ; aussi n'est-elle pas venue au sépulcre. Était-ce manque d'amour pour le Seigneur ? — Bien au contraire. S'arrêtant aux apparences, on aurait pu affirmer : nul n'a aimé le Seigneur comme Marie de Magdala. Certes, son amour était précieux pour le cœur de Celui qui est venu se manifester à elle et l'a chargée d'un si merveilleux message, mais seul l'amour de Marie de Béthanie avait « abondé encore de plus en plus en connaissance ».

Et aussi « en toute intelligence ». Le Seigneur donne l'intelligence de ses pensées à celui qui vit dans sa communion. Marie de Béthanie avait non seulement la connaissance qui lui permettait de ne pas chercher parmi les morts Celui qui était vivant, mais encore l'intelligence spirituelle qui l'a conduite, au moment convenable, à oindre le corps du Seigneur pour sa sépulture. D'autres femmes sont venues de très grand matin au sépulcre, le premier jour de la semaine, apportant des aromates pour embaumer le corps du Seigneur Jésus. Là encore, celui qui ne considérerait que les apparences pourrait aller jusqu'à dire : ces pieuses femmes ont manifesté de l'amour pour le Seigneur, alors que dans cette circonstance, Marie de Béthanie a manqué d'amour : elle n'était pas là... Comme il nous arrive souvent de nous tromper dans les appréciations que nous formulons ! S'il est vrai que ces quelques femmes aimaient profondément Celui dont elles venaient s'occuper, il leur manquait pourtant l'intelligence que Marie de Béthanie avait acquise dans la communion avec le Seigneur, à ses pieds, et qui l'avait conduite à agir selon la pensée de Dieu. Non, elle n'avait pas manqué d'amour ; au contraire, son amour avait « abondé encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence ».

L'amour est la somme, ou la plénitude, de la loi : amour pour Dieu, amour pour le prochain. L'homme étant incapable d'accomplir la loi, « Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair, afin que la juste exigence de la loi fût accomplie en nous » (Rom. 8:3-4) — en nous qui possédons la vie divine provenant du Saint Esprit.

Nous venons de considérer ce qui concerne l'amour pour Dieu ; nous pouvons l'étendre à l'amour pour le prochain. Rappelons un exemple qui a été parfois cité : un croyant gravement malade, dont l'état est sans espoir, reçoit deux visites. La première est celle d'un chrétien qui, désirent manifester beaucoup d'amour, ému de compassion, prie avec ferveur pour la guérison de ce mourant ; la seconde, celle d'un autre chrétien qui, vivant habituellement près du Seigneur, ayant recherché sa pensée, a discerné qu'il se trouvait en présence d'un cas où, selon 1 Jean 5:16, il ne pouvait pas « demander ». Contrairement à tout ce que les apparences pourraient laisser croire, c'est le second visiteur qui aime vraiment, qui aime selon Dieu, car il obéit à la Parole. Son amour abonde « en connaissance et toute intelligence ».

La connaissance de la pensée de Dieu révélée dans sa Parole, l'intelligence spirituelle que donne la communion réalisée avec Celui qui est l'objet du cœur, peuvent seules nous conduire à aimer comme Dieu aime et à manifester cet amour comme Il le désire. L'amour se témoigne par l'obéissance (Jean 14:21, 23 ; 1 Jean 5:2). — On ne peut aimer les enfants de Dieu d'un amour vrai sans aimer Dieu lui-même, et pour aimer Dieu, il faut garder ses commandements. « Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles » (Jean 14:24). Que notre amour abonde encore de plus en plus, mais demandons-nous toujours s'il y a seulement une apparence ou si, au contraire, notre amour est un amour vrai, « en connaissance et toute intelligence ». Nous sommes en danger, chacun, d'aimer *pour soi*, au lieu

d'aimer *pour Dieu* et selon Dieu, dans l'obéissance à la Parole et, recherchant le bien de ceux que nous aimons. Le vrai amour n'est pas aveugle, il va avec le discernement.

Si notre amour abondait encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, nous saurions discerner les choses excellentes et trois conséquences en résulteraient :

1. « Afin que vous soyez purs ». Notre marche serait le reflet de celle de Christ ici-bas. Homme parfait sur la terre, seul Il a vraiment et toujours discerné les choses excellentes, Lui qui a pu dire qu'Il faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père (Jean 8:29). Une telle marche nous séparerait donc de tout ce qui est opposé à la pensée et à la volonté de Dieu, et qui est le péché avec la souillure qui le caractérise. C'est ainsi que nous serons gardés purs au milieu d'un monde dans lequel tout est opposé à Dieu.
2. « Et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ ». Un croyant dont la vie spirituelle est nourrie de Christ, qui vit de Lui afin de vivre pour Lui, dont l'amour abonde ainsi de plus en plus en connaissance et toute intelligence et qui est rendu capable de discerner les choses excellentes, est préservé de chutes. C'est le secret pour être gardé dans le chemin. Pour ne pas broncher, il faut veiller sur ses pieds mais sur son cœur d'abord. Le jour de Christ manifestera la fidélité de tous ceux qui, ayant discerné les choses excellentes, auront été gardés purs de toute souillure et n'auront pas bronché dans le chemin et ce sera à la gloire du Seigneur lui-même (cf. 2 Thess. 1:10).
3. « Étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu ». Le croyant possède une justice « qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi » (Phil. 3:9). Des fruits doivent la manifester. En discernant les choses excellentes, nous serons gardés du mal et préservés de chutes — caractères négatifs — mais encore, nous pourrions porter des fruits qui seront par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu.

Reprenons pour nous-mêmes la prière que l'apôtre adressait à Dieu pour les Philippiens : « que notre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que nous discernions les choses excellentes, afin que nous soyons purs et que nous ne bronchions pas jusqu'au jour de Christ, étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu ». Puissions-nous ensuite rechercher ce que nous aurons ainsi demandé !

## LA SOBRIÉTÉ

(Différents passages de la parole sur la sobriété)

ME 1956 p. 169

La Parole nous exhorte à la sobriété et cette exhortation, présentée au moins une dizaine de fois dans cinq épîtres différentes, s'adresse à tous les croyants, si même il y a des enseignements particuliers concernant les surveillants (ou anciens), les femmes des serviteurs, les vieillards, enfin Timothée et sans doute, avec lui, tous ceux qui ont à exercer le ministère de la Parole.

La 1<sup>re</sup> épître aux Thessaloniciens marque la différence qui existe entre les croyants et « les autres ». « Les autres » n'ont pas d'espérance et, parce qu'ils sont « de la nuit » et « des ténèbres », dorment et s'enivrent (4:13 ; 5:5-7), tandis que les croyants ont une espérance, « une bonne espérance par grâce », et sont « tous des fils de la lumière et des fils du jour » (4:13-18 ; 2 Thess. 2:16 ; 1 Thess. 5:5). Il n'est pas question, dans ce dernier passage, de savoir si tous réalisent vraiment qu'ils sont « des fils de la lumière et des fils du jour » ; tous le sont, qu'ils en aient ou non conscience. Mais à cette position, dans laquelle la grâce les a placés, doit correspondre une vie pratique qui en manifeste les caractères. « Les autres » dorment et s'enivrent la nuit ; « nous qui sommes du jour », tout au contraire, « veillons et soyons sobres ». Et cette exhortation à la sobriété est répétée encore au verset 8 du même chapitre.

L'assoupissement, qui conduit au sommeil, vient la plupart du temps, tout à la fois, d'un défaut d'énergie et d'un manque d'intérêt pour la personne ou le sujet dont il faudrait être occupé. Les deux sont généralement liés car le défaut d'énergie est souvent la conséquence d'un manque d'intérêt. Au contraire, on veillera longtemps, sans effort ni peine, chaque fois qu'un objet attire et captive le cœur. Pourquoi les dix vierges de la parabole s'assoupirent-elles toutes, les prudentes comme les folles ? Parce que « l'époux tardait » (Matt. 25:5). Si nos cœurs sont vraiment occupés de Christ et nourris de Lui, heureux avec Lui, nous ne trouverons pas qu'Il « tarde » — et, en fait, Il « ne tarde pas » (2 Pierre 3:9) — quelque désir que nous ayons de le voir paraître promptement ; en veilles et en prières, nous réaliserons l'attente patiente de sa venue.

Stimulants et excitants donnés à la chair conduisent à l'enivrement. C'est un côté actif de ce dont l'assoupissement n'est qu'un aspect négatif, l'un comme l'autre produisant chez le croyant un certain degré de conformité au monde. Il faut toute l'activité de l'énergie spirituelle aussi bien pour veiller, le cœur occupé de Celui qui vient réaliser notre espérance, que pour rejeter tout ce que présentent le monde et son prince, désireux de mettre en exercice les passions de notre chair.

Il est certain que nous devons prendre ces exhortations à la sobriété autant dans leur sens littéral que dans un sens figuré et spirituel. Un excès dans le manger et le boire aura pour conséquence une perte au point de vue spirituel : l'âme n'est pas en état de jouir des choses célestes, elle est en bas et non en haut ; les facultés intellectuelles ne peuvent s'exercer comme il conviendrait pour saisir ce dont l'Esprit voudrait nous occuper. Ce qui est grave, c'est que l'on risque d'aller de plus en plus loin dans une voie d'intempérance ; l'ennemi sait bien d'ailleurs nous y entraîner et nous donner de multiples raisons pour cela. Des vies chrétiennes peuvent être perdues par un manque de sobriété.

C'est également dans le domaine des choses spirituelles que nous pouvons manquer de sobriété. Tout ce qui met la chair en action, même la chair religieuse — et c'est là l'aspect le plus dangereux d'une activité charnelle, précisément en raison des apparences tellement susceptibles de tromper —, tout ce qui la stimule, procure une sorte d'enivrement qui, par certains côtés, peut fort bien rappeler les fruits de l'activité de l'Esprit mais qui en est au fond tout l'opposé. Un manque de sobriété conduit généralement à un dangereux mélange, mélange de ce qui est de la chair et de ce qui est de

l'Esprit. Au contraire, un croyant spirituellement sobre a le sentiment de la présence de Dieu, il est ainsi amené à vivre dans le jugement de lui-même, à réaliser pour ce qui le concerne que le vieil homme a été crucifié avec Christ.

La sobriété dans ce domaine va d'ailleurs de pair avec celle qui a trait aux choses matérielles ; spirituellement sobre, un croyant réalisera qu'il lui convient de ne prendre des choses à sa disposition dans ce monde que ce qui lui est nécessaire, mettant ainsi en pratique 1 Cor. 7:29-31, étant de « ceux qui usent du monde, comme n'en usant pas à leur gré ; car la figure de ce monde passe ». « La fin de toutes choses s'est approchée ; soyez donc sobres » (1 Pierre 4:7). Que de sujets, études, lectures, activités de tous ordres, l'ennemi propose à nos esprits et à nos cœurs ! Si nous manquons de la sobriété nécessaire, nous nous en nourrirons au lieu de vivre des choses d'en haut et ce sera une entrave à notre développement spirituel et à l'activité qui doit en découler. Combien nous avons besoin d'être vigilants ! C'est pourquoi la sobriété est souvent liée à la vigilance (1 Thess. 5:6 ; 1 Pierre 1:13 ; 4:7 ; 5:8), ainsi d'ailleurs qu'à la gravité comme nous le verrons en 1 Timothée 3 et Tite 2.

Être sobres et veiller, afin de ne pas dormir « comme les autres » ; être sobres, parce que nous sommes « du jour » ; être sobres et veiller pour prier, parce que « la fin de toutes choses s'est approchée » ; être sobres et veiller, parce que « notre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer » ; être sobres et « ceindre les reins de notre entendement » afin d' « espérer parfaitement dans la grâce qui nous sera apportée à la révélation de Jésus Christ », telles sont les exhortations qui nous sont adressées dans les différents passages que nous venons de considérer.

Celles que nous trouvons en 1 Timothée 3 sont spécialement pour les surveillants et les femmes des serviteurs. Le surveillant (ailleurs appelé aussi : ancien — comp. les v. 17 et 28 de Actes 20) et le serviteur (ou : diacre) remplissent l'un et l'autre des charges locales. La Parole nous enseigne que les dons subsisteront jusqu'à la fin (Éph. 4:11-14), mais ne nous dit rien de tel au sujet des charges ; nous y chercherions en vain des directions relatives à la consécration d'anciens ou à la désignation de diacres pour les temps actuels. De telles charges sont pourtant remplies par des frères auxquels le Seigneur met à cœur de s'occuper de l'assemblée dans la localité où ils se trouvent (rappelons que les dons sont pour l'ensemble du Corps tandis que les charges sont purement locales). Bien que n'ayant reçu aucune consécration officielle, ces frères sont cependant reconnus dans l'exercice de leur charge, qu'ils doivent remplir en manifestant les caractères indiqués en 1 Timothée 3.

Un encouragement est tout d'abord donné à celui qui « aspire à la surveillance » : « il désire une œuvre bonne ». Le mobile qui doit le faire agir n'est pas le secret désir d'avoir une certaine importance dans l'assemblée locale, de se mettre en relief, d'exercer une autorité, mais de servir les saints en travaillant pour Dieu et pour le Seigneur. Puis, sont énumérées les différentes qualités requises de lui. Les considérer toutes nous éloignerait de notre sujet, nous nous arrêterons seulement sur celle qui entre dans le cadre de cet article : le surveillant doit être sobre. Là aussi, il s'agit tout autant de la sobriété dans le manger et le boire que de la sobriété dans les choses spirituelles. Sobre en paroles : « Dans la multitude des paroles, la transgression ne manque pas, mais celui qui retient ses lèvres est sage » — « Celui qui a de la connaissance retient ses paroles, et un homme qui a de l'intelligence est d'un esprit froid » (Prov. 10:19 ; 17:27), animé de l'esprit « de sobre bon sens » (2 Tim. 1:7), tel doit être un véritable ancien, manifestant en outre les caractères dont nous parle 1 Timothée 3. L'activité de la chair religieuse — désir de se mettre en avant ; oubli ou méconnaissance des enseignements de la Parole pour tout ce qui concerne la charge à remplir, conduisant à une action selon ses pensées personnelles, si bonnes soient-elles — est tout le contraire de la sobriété requise du surveillant ; cette activité chez un frère lui ôterait toute qualification pour l'exercice de la charge à laquelle il prétendrait.

Les serviteurs ont également à montrer certaines qualités (1 Tim. 3:8-13), comme aussi leurs femmes, auxquelles il est demandé en particulier d'être sobres. Côté matériel là encore, mais spirituel surtout. Il est fréquent que les femmes des serviteurs, dans une assemblée locale, soient au courant de bien des choses, connues de leur mari en raison de son service ; si elles manquent de la sobriété nécessaire, elles risquent de révéler ce qu'il eût mieux valu taire, de trahir des secrets ; se borneraient-elles à livrer des impressions personnelles, elles ne manifesteraient pas la sobriété requise d'elles. Que de difficultés, graves parfois, peuvent survenir dans une assemblée locale, en raison du manque de sobriété de la femme d'un serviteur !

Ces enseignements nous disent assez quelle est la responsabilité particulière de ceux qui ont une charge dans l'assemblée locale : si tous les croyants doivent être sobres, à combien plus forte raison ceux qui sont amenés à s'occuper de la maison de Dieu ! L'épître à Tite insiste sur l'ordre qui doit régner dans cette maison ; il faut pour cela qu'un « saine enseignement » y soit donné car, en dehors d'une saine doctrine, prêchée et mise en pratique, il ne peut y avoir que désordre et confusion. Les « choses qui conviennent au saine enseignement » et que Tite devait « annoncer » sont présentées par l'apôtre au début du chapitre 2 ; elles concernent les vieillards et les femmes âgées, les jeunes femmes et les jeunes hommes, les esclaves tout autant que ceux qui étaient libres. Il y a donc des exhortations pour chacun, quelle que soit sa condition, qu'il soit jeune ou plus âgé. C'est aux vieillards que l'apôtre pense et que Tite devait s'adresser en premier lieu ; ayant déjà fourni une longue carrière, ils doivent être mûris par les expériences faites et ne pas perdre de vue qu'il leur convient d'être des exemples pour tous ceux qui viennent après eux et ont les yeux fixés sur eux. Le premier caractère qu'ils ont à manifester, c'est précisément la sobriété et c'est sans doute le sens spirituel qu'il faut retenir ici. Sobriété dans les pensées ne pas se laisser entraîner par les passions charnelles, excitant de la vieille nature, mais au contraire se laisser gouverner par l'esprit de saine bon sens ; — sobriété dans les paroles : éviter tout ce qu'il n'est pas utile de dire, tout ce qui pourrait heurter ou blesser, garder toujours la juste mesure dans ses propos ; — sobriété dans les actions : elle sera réalisée si déjà elle a été manifestée en pensées et en paroles. Quel bel exemple pour de plus jeunes que des vieillards « sobres, graves, sages, sains dans la foi, dans l'amour, dans la patience » ! Il n'est si puissante vertu que celle de l'exemple.

Enfin, c'est à Timothée lui-même que l'apôtre écrit : « Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service » (2 Tim. 4:5). L'exhortation à la sobriété, nous l'avons vu, est pour tous les croyants en général, plus spécialement pour ceux qui ont à remplir des charges locales dans l'assemblée et pour les vieillards qui doivent être des exemples pour tout le troupeau. Elle est aussi pour les frères qui ont le service de la Parole, dons conférés à l'ensemble du Corps. « Sois sobre en toutes choses » : l'exhortation est aussi étendue qu'il est possible, mais le contexte nous dit qu'elle s'applique plus spécialement à la prédication de la Parole (v. 2), à la présentation du « saine enseignement », de la vérité (v. 3, 4).

Combien, en effet, la simplicité et la sobriété sont nécessaires dans la présentation de la Parole ! Si nous le perdons de vue, nous sommes en danger de donner aux âmes autre chose que le véritable enseignement des Écritures. Laisser aller notre imagination, à quelque degré que ce soit ; rechercher ce qui a surtout pour but de satisfaire la curiosité des auditeurs ou des lecteurs ; s'employer à plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu ; se servir de ruses pour essayer de « glisser » plus ou moins adroitement l'Évangile ; faire appel surtout aux sentiments ; multiplier certains récits qui ne seraient qu'une médiocre illustration des vérités du saint Livre et risqueraient de détourner l'attention de la Parole elle-même ; essayer d'intéresser les âmes par une originalité, une recherche de mots et de figures qui n'est au fond qu'une recherche de soi, tout cela c'est manquer de sobriété dans la présentation des Écritures. Prêcher la Parole devrait toujours être fait à l'imitation de celui qui pouvait écrire : « Car nous ne sommes pas comme plusieurs, qui frelatent la parole de Dieu ; mais comme avec sincérité, comme de la part de Dieu, devant Dieu, nous parlons en Christ » (2 Cor. 2:17). Réaliser, dans la dépendance de l'Esprit, que la Parole doit être présentée « comme de la part de

Dieu » et « devant Dieu » nous conduira à bannir tout ce qui est, au fond, purement charnel, toute excitation que nous croyons être persuasion, toute vaine éloquence humaine que nous voudrions être puissance, et nous maintiendra dans la sobriété avec laquelle toujours la Parole doit être exposée. C'est d'ailleurs la sobriété qui revêt ce qui est dit des caractères de grandeur et de gravité qui conviennent à la présentation des Écritures, c'est la sobriété qui est de mise surtout quand nous parlons de la Personne glorieuse de notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ. Si l'apôtre pouvait adresser de telles exhortations à Timothée, aux Corinthiens et à nous avec eux, c'est parce qu'il avait lui-même agi connue il l'écrit encore aux Thessaloniens : « Car notre exhortation n'a eu pour principe ni séduction, ni impureté, et nous n'y avons pas usé de ruse ; mais comme nous avons été approuvés de Dieu pour que l'évangile nous fût confié, nous parlons ainsi, non comme plaisant aux hommes, mais à Dieu qui éprouve nos cœurs. Car aussi nous n'avons jamais usé de parole de flatterie, comme vous le savez, ni de prétexte de cupidité, Dieu en est témoin ; et nous n'avons pas cherché la gloire qui vient des hommes, ni de votre part, ni de la part des autres »..., aussi pouvait-il ajouter : « Et c'est pourquoi aussi nous, nous rendons sans cesse grâces à Dieu de ce que, ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez » (1 Thess. 2:3 à 6 et 13). Pussions-nous imiter un tel modèle !

## MANQUEMENTS OCCASIONNELS ET MARCHÉ DANS LE DÉSORDRE

ME 1957 p. 177

« Frères, quand même un homme s'est laissé surprendre par quelque faute, vous qui êtes spirituels, redressez un tel homme dans un esprit de douceur, prenant garde à toi-même, de peur que toi aussi tu ne sois tenté » (Gal. 6:1).

Un amour vrai s'exerce dans l'obéissance à la Parole ; il est attentif à tout ce qui concerne ceux à l'égard desquels il doit agir, heureux d'y voir le bien pour s'en réjouir, clairvoyant si « quelque faute » vient à se produire, non pour aller colporter le mal ici et là, mais pour « redresser un tel homme dans un esprit de douceur » avant qu'il ne soit trop tard pour l'exercice d'une action efficace. Que Dieu nous donne, « prenant garde à nous-mêmes », d'être assez spirituels pour remplir un tel service ! Seule, en effet, la spiritualité nous permettra de discerner quelle est la « faute » dont le caractère nécessite une action de « redressement » selon Galates 6:1, et nous montrera comment nous devons alors intervenir. C'est un service de sacrificateur qu'il convient de remplir, service impliquant l'habitation dans le sanctuaire, une vie de communion avec Dieu, afin que nous puissions juger des choses non selon nos propres pensées mais selon la pensée de Dieu. Nourris des biens du sanctuaire, de Christ lui-même, nous serons rendus capables d'agir de manière spirituelle pour le discernement de ce qui n'est pas selon Dieu et pour le « redressement » de celui qui « s'est laissé surprendre par quelque faute ».

« Mais nous vous enjoignons, frères, au nom de notre seigneur Jésus Christ, de vous retirer de tout frère qui marche dans le désordre, et non pas selon l'enseignement qu'il a reçu de nous » (2 Thess. 3:6).

Soulignons, tout d'abord, le caractère de l'injonction de l'apôtre : il l'adresse aux Thessaloniciens « au nom de notre seigneur Jésus Christ ». Pourrait-elle avoir une plus grande autorité ? Pour eux, comme aussi pour nous.

Il ne s'agit pas ici de quelqu'un qui « s'est laissé surprendre » mais d'un « frère qui marche dans le désordre ». C'est souvent un manquement occasionnel qui conduit à une marche dans le désordre ; ce qui à l'origine n'a été qu'un faux-pas est devenu un état et cela, peut-être, parce que l'action des frères spirituels, responsables d'intervenir, n'a pas été exercée. Une autre discipline est alors nécessaire : « nous vous enjoignons, frères, au nom de notre seigneur Jésus Christ, de vous retirer de tout frère qui marche dans le désordre ». La communion peut être maintenue à la table du Seigneur (il ne s'agit pas d'une marche dans le péché), mais pas au delà ; elle ne peut être goûtée dans la marche et il importe que ce manque de liberté soit senti afin que le « frère qui marche dans le désordre » arrive à avoir conscience de l'état dans lequel il se trouve.

Tel est le chemin tracé par la Parole. Ne nous croyons pas plus sages que Dieu ! C'est l'ennemi qui, dans des cas semblables, suggère à nos cœurs naturels mille raisonnements qui, au travers de leur diversité, ont un point commun : la conduite qu'ils nous incitent à adopter est en complète opposition avec ce que la Parole nous enjoint de faire « au nom de notre seigneur Jésus Christ ». Que d'excuses l'adversaire sait nous présenter pour nous empêcher de nous « retirer de tout frère qui marche dans le désordre » ! Et cela, la plupart du temps, sous le couvert de l'amour, alors qu'en fait, croyant le manifester, nous ne témoignons que de sentiments naturels très différents d'un amour selon Dieu. Nous ne saurions entreprendre une énumération des multiples excuses mises en avant pour tenter de justifier une conduite qui est une désobéissance formelle à 2 Thess. 3:6 ; elles se résument à peu près à ceci : mais il s'agit d'un frère, nous ne pouvons le laisser dans la difficulté où il se trouve, il faut lui venir en aide et lui témoigner beaucoup d'affection et de sympathie dans sa peine ! Ce faisant, nous n'aimons pas comme Dieu aime. Alors que si nous obéissions simplement à la



Parole, notre attitude pourrait être entre les mains de Dieu un moyen d'accomplir un travail utile dans la conscience du « frère qui marche dans le désordre ». Rechercher le bien spirituel de celui que l'on aime, c'est toujours le véritable critère de l'amour selon Dieu.

N'oublions pas quelles peuvent être les conséquences de nos manquements lorsqu'il s'agit d'exercer une action à laquelle la Parole nous invite, soit à l'égard de celui qu'elle appelle « un méchant », soit à l'égard d'un « frère qui marche dans le désordre ». « Le méchant, ses iniquités le saisiront, et il sera tenu par les cordes de son péché ; il mourra faute de discipline » (Prov. 5:22). Dans le Livre des Proverbes, les bénédictions sont terrestres et la privation de ces bénédictions peut aller jusqu'à la mort du corps ; mais dans l'économie actuelle aussi, Dieu peut retirer celui qui n'est plus propre pour le témoignage (conf. 1 Cor. 11:30). Quelle responsabilité et quelle perte pour celui qui est ainsi retiré ! Mais n'y a-t-il pas aussi la responsabilité de ceux qui peut-être, au point de départ, n'ont pas su exercer la discipline de Galates 6:1 et, ensuite, celle de 2 Thessaloniens 3:6 ?

L'apôtre donne un exemple de marche dans le désordre, le cas particulier motivant son exhortation : « Car nous apprenons qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui marchent dans le désordre, ne travaillant pas du tout, mais se mêlant de tout » (2 Thess. 3:11). Au lieu de « manger leur propre pain en travaillant paisiblement » (v. 12), ils vivaient aux dépens d'autrui et s'occupaient de choses qui ne les concernaient pas. Mais ce qui caractérise, d'une façon générale, une « marche dans le désordre », c'est ce que l'apôtre présente au verset 6, savoir une marche qui n'est pas selon l'enseignement des Écritures. Elle ne manifeste pas les caractères de Dieu, d'un Dieu qui « n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix » (1 Cor. 14:33) — et cette expression de 1 Cor. 14 nous conduit à nous demander si le verset 16 de 2 Thess. 3 n'est pas en quelque sorte la conclusion du paragraphe précédent, le souhait que formule l'apôtre après avoir écrit les versets 6 à 15. Par conséquent, une telle marche constitue un mauvais témoignage vis-à-vis du monde ; si nous avons le moindre doute à cet égard, il suffirait de comparer 2 Thess. 3:6 à 16 et 1 Thess. 4:11, 12 : « ... vous appliquer à vivre paisiblement, à faire vos propres affaires et à travailler de vos propres mains, ainsi que nous vous l'avons ordonné, afin que vous marchiez honorablement envers ceux de dehors et que vous n'ayez besoin de personne ». Tel est sans doute « l'enseignement qu'il a reçu de nous », auquel l'apôtre fait plus spécialement allusion au verset 6 du chapitre 3 de la 2ème épître.

Nous avons donc l'enseignement de 1 Thess. 4:11, 12, rappelé au chapitre 3 de la 2° Épître, et ensuite la discipline exercée selon l'injonction de l'apôtre au verset 6 de ce dernier chapitre. (Il faut sans doute le souligner : de même que pour la « faute » qui nécessite l'action de Galates 6:1, il faut une vraie spiritualité pour discerner le caractère de la « marche » qui doit conduire à appliquer 2 Thess. 3:6. Si tout cela reste inefficace à l'égard de celui « qui marche dans le désordre », s'il « n'obéit pas à notre parole qui vous est adressée dans cette lettre », il convient alors d'exercer une discipline qui est une discipline d'assemblée : « notez-le, et n'ayez pas de commerce avec lui ». La rupture de communion quant à la marche revêt alors un caractère plus sérieux en ce sens qu'elle résulte non pas d'actions individuelles mais d'une décision de l'assemblée. C'est la même expression qui est employée en 1 Cor. 5:9 et 11 et en 2 Thess. 3:14, bien qu'il s'agisse de deux cas différents. En 1 Cor. 5, il s'agit du « méchant » qui a dû être exclu de la communion à la table du Seigneur ; en 2 Thess. 3, d'un « frère » (v. 15), participant encore à la table du Seigneur mais avec lequel il n'est pas possible d'avoir communion quant à sa marche.

Cette discipline de 2 Thess. 3:14 est exercée en vue d'un but : « afin qu'il en ait de la honte ». Dieu veut par ce moyen atteindre la conscience de celui « qui marche dans le désordre ». En apparence, c'est de la dureté de cœur ; en réalité, c'est un amour selon Dieu manifesté dans l'obéissance à la Parole. N'oublions pas que « les répréhensions de la discipline sont le chemin de la vie » et que « celui qui écoute la répréhension acquiert du sens » (Prov. 6:23 et 15:32). Celui qui, sous prétexte d'amour, agirait autrement, par son action même entraverait le travail que Dieu veut opérer dans la conscience de celui qui « marche dans le désordre » ; il deviendrait alors désobéissant comme lui à la

« parole qui vous est adressée dans cette lettre » et la discipline de 2 Thess. 3:14 devrait aussi, semble-t-il, s'appliquer à son propre cas.

Il ne faut voir dans une telle action aucune marque d'hostilité, aucune dureté de cœur ; celui à l'égard duquel elle est exercée est un « frère », mais un frère dans un état qui nécessite qu'on « l'avertisse », en vue de son bien spirituel.

Dans nombre de cas, au lieu d'interroger la Parole et d'y conformer nos voies, nous nous laissons guider par les sentiments de nos propres cœurs. Cette sentimentalité, qui n'est au fond que l'activité de la chair sous de beaux aspects, nous ôte toute spiritualité, quand encore elle ne résulte pas de notre manque de spiritualité, de ce que nous sommes des « hommes charnels » au lieu d'être des « hommes spirituels » (cf. 1 Cor. 3:1). Vivre dans le sanctuaire, nous nourrir d'un Christ céleste, lire la Parole avec prière et dans la dépendance de l'Esprit, nous débarrassera de nos propres pensées et sentiments, de nous-mêmes, nous fera entrer dans la connaissance de la pensée de Dieu et nous rendra capables d'agir dans la crainte et avec fidélité. Il y aura du bien produit en nous, chez nos frères, en rapport avec l'état et les besoins de chacun, du bien dans l'assemblée, de la gloire pour le Seigneur !

## Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus

2 Timothée 2:1 et Tite 2:11-14

ME 1950 p. 3

La lecture de la seconde épître à Timothée est plus nécessaire que jamais puisque nous sommes arrivés dans les jours dont cette épître nous parle (3:1). Dans ses quatre chapitres, l'apôtre Paul donne des enseignements et des encouragements en vue de temps de ruine, à Timothée d'abord, aux serviteurs de Dieu ensuite, mais aussi à tous les croyants.

Au début de cette année nouvelle, nous nous sentons pressés d'arrêter l'attention des lecteurs du Messager Évangélique sur l'exhortation rappelée en tête de ces lignes. Alors que nous sommes si faibles et que nous voyons s'accroître l'affaiblissement général du témoignage en tant que confié à notre responsabilité, n'est-il pas utile de nous rappeler quelle est la source de la force afin que nous allions tous y puiser largement ? Bien des questions qui se posent aujourd'hui ne seraient même pas formulées si notre niveau spirituel n'avait pas tellement baissé, si nous étions plus forts et vigoureux.

Il semble que deux côtés différents nous soient présentés dans cette exhortation et sans doute le second est-il celui sur lequel il convient de mettre l'accent, car il est plus particulièrement en rapport avec le sujet principal traité dans l'épître.

Combien nous sommes heureux de pouvoir compter sur un Dieu fidèle et plein de grâce — sur Celui qui est venu ici-bas nous révéler le Père, qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix et qui maintenant, ressuscité et glorifié, nous porte sur ses épaules et sur son cœur, nous entourant de tous les soins de sa grâce ! Il s'occupera de nous jusqu'au bout, soutenant notre faiblesse, Il ne manquera jamais, Il ne peut pas manquer ! Dans des jours de ruine, il est réconfortant de savoir que la grâce de Dieu « qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » et qui est « venue » par Lui, selon l'expression de Jean 1:17, demeure. En contraste avec la ruine, ce qui est en Dieu, ce qui vient de Lui est immuable — c'est ce que nous présente le premier chapitre de l'épître. Tout ce qui est de Dieu, a-t-on dit, tout ce que Dieu a fait subsiste, brillant et sûr pour la foi dans les jours sombres, en attendant que tout soit manifesté en gloire.

Ayant fait dans le passé de si précieuses expériences des soins de la grâce, nous pouvons regarder en avant, « fixant les yeux sur Jésus », et tous, nous adresser à Dieu, unis dans une même pensée de reconnaissance et de confiance, chantant avec bonheur :

Ta sagesse, ta grâce et ton pouvoir s'unissent  
Pour nous conduire au séjour bienheureux.  
Ô Dieu ! jamais pour nous tes soins ne s'affaiblissent :  
La nuit, le jour, tu nous suis de tes yeux.

Tendres compassions, force au jour de l'épreuve,  
Grâce et pardon, long support, douce paix,  
De ton cœur plein d'amour jaillissent comme un fleuve  
Qui ne s'épuise et ne tarit jamais.

Il y a un autre côté, que l'on serait tenté de perdre de vue quand on parle de la grâce. Si le premier se rapporte, entre autres, aux versets 9 et 10 du premier chapitre, le second est en relation avec les enseignements que va donner l'apôtre dans le chapitre 2 et aussi dans la suite de l'épître. Rappelons Tite 2:11 à 14 : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle

sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres ». — Il abuserait de la grâce celui qui penserait que la grâce de Dieu est comme une espèce de blanc-seing qui lui permet, au fond, de toujours faire sa propre volonté — celui qui se contenterait d'agir de façon que le monde ne blâme pas sa conduite et qui, ayant plus ou moins conscience qu'une telle marche ne correspond pas à la pensée divine, se bornerait à compter sur la grâce pour que tout aille bien à la fin. Il méconnaîtrait le véritable caractère de la grâce de Dieu. N'oublions pas que cette grâce qui est apparue à tous les hommes (2 Tim. 1:9-10 ; Tite 2:11) et qui aujourd'hui enseigne les croyants, c'est la grâce *de Dieu*, d'un Dieu qui est amour et qui est lumière.

Elle nous enseigne à renier l'impiété et les convoitises mondaines, c'est-à-dire à ne plus vivre dans ce monde comme y vivent les inconvertis. Celui qui n'est pas né de nouveau ne peut ni se confier en Dieu ni marcher dans sa crainte : il vit dans l'impiété ; il ne connaît ni le Père, ni l'amour du Père puisqu'il n'est pas enfant de Dieu, aussi il aime le monde et les choses qui sont dans le monde, convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie — les convoitises mondaines (1 Jean 2:15 à 17). La grâce de Dieu enseigne le croyant à rejeter tout cela, à ne plus rien connaître de ce qui caractérise une vie d'impiété et de ce qu'est le monde avec ses convoitises ; elle le sépare du monde sous tous ses aspects, politique, social, religieux. C'est en raison de sa position d'enfant de Dieu que le racheté, uni à Christ, est séparé du monde et mis à part pour Dieu : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; *c'est pourquoi* le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu ». — « Moi, je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, *comme moi* je ne suis pas du monde » (1 Jean 3:1 ; Jean 17:14 et 16). Il y a incompatibilité absolue entre ce qui est du Père et ce qui est du monde.

Bien que n'étant pas du monde, le croyant est cependant appelé à y vivre et c'est encore la grâce de Dieu qui l'enseigne à cet égard : elle l'enseigne à vivre « dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ... ». Elle nous enseigne à discerner la volonté de Dieu et à sacrifier la nôtre à la sienne.

L'apôtre Paul voyait déjà les premiers signes du déclin, l'édifice à la construction duquel il avait travaillé menaçait ruine, la maison de Dieu était devenue « une grande maison » — et quels progrès le mal n'a-t-il pas faits depuis lors ! Au sein d'un tel état de choses, quel était pour Timothée, pour nous aujourd'hui, le chemin à suivre ? Un chemin de séparation : retire-toi... purifie-toi... détourne-toi... C'est le chemin que la grâce de Dieu nous enseigne, le seul dans lequel nous pourrions trouver la force.

Mais Satan n'est pas inactif : il sait tout à la fois, comme aux jours de Josué (Josué 9), ouvrir nos yeux sur les dangers et offrir ses ressources. Lui aussi voudrait que nous soyons forts ! Pour nous fortifier, il nous suggère mille moyens, excellents en apparence, et il sait pourquoi il nous les propose ! Nous connaissons bien ses arguments : comment, vous voulez rester des « séparés », alors que vous pourriez être des éléments si utiles dans la vie du pays, ou de la cité tout au moins ? — Les temps sont troublés, les chrétiens sont persécutés dans tant de contrées, n'allez-vous pas au moins, par votre bulletin de vote, prendre parti pour les hommes d'ordre contre ceux qui, arrivés au pouvoir, s'empresseraient peut-être de fermer vos salles de réunion ? — La chrétienté est divisée, c'est attristant ! ne faut-il pas que les vrais croyants marchent ensemble, se mettant d'accord au moins sur quelques points, chacun abandonnant un peu de ses « prétentions », de façon que l'on puisse arriver à un compromis permettant certaines activités communes qui assureront de brillants résultats ? L'unité est impossible ? faites au moins une union chrétienne aussi large que possible... — Comme l'ennemi sait bien se déguiser : il se ferait le protecteur du rassemblement des saints et chercherait la prospérité de l'œuvre de Dieu ! Mais nous n'en finirions pas d'énumérer les suggestions de

l'adversaire... qu'il nous suffise de dire qu'elles sont toutes excellentes en apparence, mais aussi toutes en opposition avec les enseignements de la Parole de Dieu et qu'elles visent toutes à l'affaiblissement, à la ruine du témoignage individuel et, surtout, du témoignage collectif. Hélas ! nous nous laissons séduire par les ruses du serpent, nous ne savons pas tenir ferme contre « les artifices du diable », parce que nous sommes trop faibles ! Nous ne nous *fortifions pas dans le Seigneur et dans la puissance de sa force*, nous ne revêtons pas *l'armure complète de Dieu* (2 Cor. 11:2-3 ; Éph. 6:10-11 et suivants) et nous glissons de plus en plus sur une pente qui nous éloigne du chemin enseigné par la grâce de Dieu. Plus nous nous écartons de ce chemin, plus nous nous affaiblissons spirituellement, et d'autre part, plus nous nous affaiblissons, plus nous nous écartons. Ne nous le dissimulons pas, c'est là qu'est la véritable cause de la plupart des maux dont nous souffrons — ne pourrions-nous pas dire : de tous ?

Ne convient-il pas de faire une halte à cette nouvelle étape de notre voyage et de considérer chacun, devant Dieu, où nous en sommes vraiment ? — Ce Dieu, dont la grâce est infinie, nous aidera dans cet exercice de cœur et de conscience qui ne sera certainement pas sans fruits.

Le remède n'est pas dans l'établissement d'une sévère réglementation à laquelle chaque croyant serait tenu d'obéir comme à une loi, l'apôtre ne le fait pas dans la deuxième épître à Timothée. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas obéir, et obéir constamment ! L'apôtre insiste sur l'extrême importance de la Parole, sur l'autorité de la Parole, sur l'obéissance à la Parole (il en parle dans tous les chapitres : 1:13 ; 2:15 ; 3:10, 14, 15, 16, 17 ; 4:2) et exhorte Timothée — et nous avec lui — à se fortifier dans la grâce qui est dans le Christ Jésus. Cette exhortation ne signifie pas : fais pour le mieux et ne te mets pas en souci pour ce qui ne va pas, il y a la grâce... que cela te donne force et courage pour avancer ! — Il n'y aurait aucune force dans un tel chemin, qui serait, en définitive, un chemin de propre volonté. La grâce de Dieu nous invite à une vie d'obéissance et de sainteté pratique. L'obéissance qui nous est demandée, entière et sans réserve, n'est pas l'obéissance légale, si pénible, mais l'obéissance du cœur, heureuse et facile : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. ... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles » (Jean 14:21, 23, 24).

Dans le chapitre 6 de l'épître aux Romains, l'apôtre montre que la doctrine de la justification par la grâce, sur le principe de la foi en un Christ livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification, ne conduit pas au péché, mais à la sainteté. Établissant le contraste entre la loi et la grâce, il fait ressortir que l'homme veut se servir de l'une et de l'autre à des fins complètement différentes de celles pour lesquelles Dieu les a données. Avec la loi, l'homme voudrait obtenir une justice qui lui permette de se présenter devant Dieu, alors que la loi lui a été donnée pour qu'il ait la connaissance du péché — d'autre part, il tourne en licence la grâce de Dieu, cette grâce qui lui a été donnée pour le sauver et le délivrer de la puissance du péché. C'est dans ce chapitre que nous avons les trois enseignements si importants : « sachant ceci, que *notre vieil homme a été crucifié avec lui*, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché... *Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus*. ... Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais *livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants*, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice » (v. 6-11 et 12-13). L'apôtre ajoute : « Car le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, *mais sous la grâce*. Quoi donc ! *pécherions-nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce ? — Qu'ainsi n'advienne !* » (v. 14-15).

Le livre des Juges, appelé à juste titre la deuxième épître à Timothée de l'Ancien Testament, car c'est aussi le livre de la ruine, nous montre, comme cette épître, qu'il n'y a plus que faiblesse si l'enseignement de la grâce n'est pas suivi, si la séparation n'est pas maintenue. Samson a été fort

tant qu'il a été « séparé », tant qu'il a manifesté les caractères du nazaréen ; il a été sans force aucune dès qu'il a perdu un seul d'entre eux (Juges 13 à 16).

Ce qui nous sépare du monde, quel que soit l'aspect qu'il revête, c'est Christ. Un Christ mort, « notre seigneur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du *présent siècle mauvais...* » (Gal. 1:4 ; cf. Tite 2:12 et Jean 17:14-16), un Christ ressuscité et assis dans les lieux célestes, qui est dans le ciel, glorifié de la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût, afin de nous placer dans une position de sainteté que nous sommes exhortés à réaliser pratiquement : « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux... » (Jean 17:5 et 19). En vérité, « la force et la joie sont dans le lieu où il habite » (1 Chron. 16:27). Pour vivre en ressuscités, cherchant « les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu... » (Col. 3:1 à 3), nous avons besoin de mieux compter sur tout le secours de la grâce divine et de nous laisser enseigner par cette même grâce qui veut nous détacher des choses « qui sont sur la terre » — impiété et convoitises mondaines — en nous occupant de celles « qui sont en haut », d'un Christ céleste, seul objet qu'elle place devant le cœur du racheté. Une vie de piété, c'est une vie qui a Christ pour objet. Contemplant sa gloire à face découverte, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire, et ainsi, rendus capables de vivre dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement... (2 Cor. 3:18 ; Tite 2:12). Quelle force nous aurons alors pour avancer vers le but glorieux qui est devant nous !

Si nous sommes forts, nous pourrions non seulement glorifier le Seigneur par notre marche dans le sentier étroit qu'Il nous a tracé, mais encore le servir fidèlement. N'oublions pas qu'Il « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, *zélé pour les bonnes œuvres* » (Tite 2:14). Ayons à cœur d'être « zélés pour les bonnes œuvres », d'être des serviteurs « utiles au Maître » !

Pour le service comme pour la marche, la séparation est indispensable : 2 Tim. 2:21 nous l'enseigne : « Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, *utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre* » — comme Tite 2:14. Notre peu d'activité nous est parfois reproché, on voudrait voir parmi nous beaucoup plus d'œuvres... — et, peut-être, y a-t-il là un danger que nous ne soupçonnons pas : la conformité au monde religieux qui se glorifie de tant d'activité. Une activité débordante, ayant en vue les meilleurs objets, *peut* fort bien ne pas être selon Dieu et ne pas avoir son approbation ; il ne sera pas couronné, celui qui n'aura pas combattu « selon les lois », c'est-à-dire selon la Parole et dans l'obéissance à ses enseignements qui doivent faire loi pour chacun des croyants (2 Tim. 2:5). Certes, nous pouvons bien demander à Dieu qu'Il nous donne plus de zèle pour le servir avec fidélité. Puisse-t-Il nous mieux réaliser qu'Il « s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » ! Mais la chose importante, avant d'agir, est de savoir si les œuvres que nous nous proposons d'accomplir sont « bonnes », si elles sont *de Dieu et pour Lui*. Dieu prépare, tout à la fois, les « bonnes œuvres » dans lesquelles Il désire nous voir marcher et ses serviteurs « pour toute bonne œuvre » (Éph. 2:10 ; 2 Tim. 2:21). Quand cette double préparation a été faite par Dieu, soyons alors très actifs ! « Quant à l'activité, pas paresseux ; fervents en esprit ; servant *le Seigneur...* » — « Prends garde au service que tu as reçu *dans le Seigneur*, afin que tu l'accomplisses » (Rom. 12:11 ; Col. 4:17) sont deux exhortations auxquelles il est bon que nous soyons attentifs. — Ce ne sont généralement pas des œuvres qui ont beaucoup d'apparence que nous sommes appelés à accomplir, mais des œuvres cachées aux yeux des hommes, dans lesquelles le serviteur aura l'approbation secrète de son Maître. Nous avons besoin de rechercher ce travail caché, fait avec le Seigneur et pour Lui, de discerner l'activité qu'Il veut nous voir déployer ; si dans ce service et dans cette activité tout est de Lui, tout a été préparé par Lui, œuvres et serviteur, tout ira bien.

Prenons courage ! Une étape de plus vient d'être franchie, le but est près d'être atteint ! Jusqu'à ce moment-là, nous ferons l'expérience de la fidélité de Dieu, sa grâce surabondera ! Mais aussi qu'Il

nous donne un saint et ardent désir de le glorifier, de le servir, discernant le caractère des temps que nous vivons, nous laissant enseigner par sa grâce, n'oubliant pas l'exhortation de l'apôtre : « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus ».

Rassasiés des biens de ton amour,  
Désaltérés au fleuve de ta grâce,  
Fais-nous marcher en paix devant la face.  
En te servant humblement chaque jour.

Elle est en toi, la source du bonheur ;  
En toi qui seul es amour et lumière.  
Que ton Esprit, sans cesse, ô notre Père !  
Règle nos pas et garde notre cœur.

## Quelques réflexions à propos de l'épître à Philémon

ME 1960 p. 67

C'est une très courte Épître que celle adressée par l'apôtre Paul à Philémon, mais il ne faudrait pas juger de son importance d'après sa brièveté. La Parole est riche, inépuisable, et c'est la plupart du temps en peu de mots qu'elle nous donne des enseignements de très grand intérêt ; cette remarque générale peut s'appliquer en particulier à l'Épître à Philémon. — Sans revenir sur ce qui a déjà été présenté à propos de cette portion des Écritures, nous désirons seulement souligner un ou deux points qu'il peut être utile de considérer en rapport avec des circonstances et besoins actuels.

L'apôtre adresse sa lettre « à Philémon le bien-aimé et notre compagnon d'œuvre, et à la sœur Apphie, et à Archippe notre compagnon d'armes, et à l'assemblée qui se réunit dans ta maison » (v. 2). Certes, les nécessités locales sont telles que, dans un grand nombre de cas, il est opportun d'avoir une salle spéciale pour les réunions de l'assemblée, notamment lorsque le rassemblement est numériquement important et ne peut, de ce fait, trouver place dans la maison de l'un des frères de la localité. Il ne saurait être question d'établir de règle à ce propos, chaque assemblée ayant à faire avec le Seigneur pour déterminer les conditions matérielles dans lesquelles elle doit se réunir. Nous nous bornons à exprimer de simples réflexions personnelles, suggérées tout à la fois par ce que la Parole nous dit dans un passage comme Philémon 2 et par quelques faits d'expérience.

Mais posons la question : dans la chrétienté, chaque dénomination veut avoir son église, son temple, sa chapelle ou son local de réunion. Il semble que c'est là chose absolument indispensable ; n'y aurait-il pas à cet égard dans notre esprit, inconsciemment peut-être, une certaine tendance à nous conformer au monde religieux ? N'irait-on pas jusqu'à dire : pour qu'il y ait un témoignage dans la localité, il faut en premier lieu une salle de réunions ? N'est-ce pas là ce qui conduit parfois à rechercher une salle — dans des conditions qui, en certaines occasions, dépassent les ressources données par Dieu, ce qui devrait rendre très circonspect pour ne pas dire davantage — alors qu'un frère pourrait avoir l'inestimable privilège, comme Philémon autrefois, de recevoir l'assemblée dans sa maison ? — La Parole nous dit : « l'assemblée qui se réunit dans ta maison ». Il y a certainement de nombreux cas particuliers, répétons-le, mais n'en serions-nous pas arrivés insensiblement à ce point que ce qui devrait être considéré comme exceptionnel est devenu la règle, et inversement ? Cela n'a-t-il pas conduit parfois à quelques faux pas ?

Ces remarques sont présentées sans aucun esprit de jugement ou de critique mais, fruit de réflexions, elles n'ont d'autre but que d'inciter le lecteur à réfléchir aussi à de telles questions, qui ne sont pas seulement d'ordre matériel mais qui ont leurs répercussions dans le domaine spirituel et dans une plus large mesure qu'on ne serait porté à le croire à première vue.

N'y a-t-il pas également une certaine tendance à rechercher le nombre et l'apparence, et à s'en glorifier peut-être ? Le nombre rend bien entendu nécessaire un grand local de réunion... Les deux problèmes sont liés. — L'expression de Philémon, « l'assemblée qui se réunit dans ta maison », ne devrait-elle pas nous faire toucher du doigt la différence qu'il y a entre ce qu'elle nous présente et ce que nous voyons en règle générale ? Quelques phrases, tirées d'une lettre de J. N. D (écrite le 19 février 1850 et publiée dans le ME année 1914, page 235), méritent de retenir notre attention et d'être pour nous un sujet de méditations « ... Je crois que ces derniers (les enfants de Dieu) ne devraient pas prétendre établir des choses dépassant la force qui nous reste dans l'état où l'Église se trouve. En général, cette faiblesse fait qu'une très grande réunion est un inconvénient ; mais le manque d'un local assez vaste, si l'on suit en simplicité la direction de Dieu, garantirait les saints de cette difficulté. Du reste, je ne mets point de limites à la puissance de la grâce de Dieu. Mais je n'ai pas d'autres principes que ceux-ci : 1. le devoir et le privilège de se réunir au nom de Jésus, pour trouver la présence du Seigneur, en profitant de tout ce que Dieu donne ; 2. ne pas dépasser la force



qui nous reste, dans la prétention de faire des églises. Je crois qu'en certains cas, on a oublié la vraie position des enfants de Dieu. Je crois que le Saint Esprit donne le privilège de *s'assembler*, quand nous sommes souvent trop faibles pour *rassembler* ; mais s'il y a de la grâce et de la bénédiction dans la première position, Dieu opérera la seconde jusqu'à un certain point. Les prétentions de *rassembler* vont quelquefois au-delà de la puissance réelle. *S'assembler* est toujours un devoir et un privilège des chrétiens. Je crois qu'on devrait en même temps désirer le rassemblement de tous et y tendre autant qu'on le peut. Tout ce que je désire, c'est qu'on ne dépasse pas sa force véritable, mais je ferais tout ce qui est en mon pouvoir dans ce but. Le devoir de tous les chrétiens est d'être réunis ensemble en dehors du monde, et c'est le meilleur moyen de prouver la bénédiction qui se trouve dans cette position. Mais si l'on dépasse sa force réelle, on peut éloigner les âmes quand elles voient le manque de bénédiction.. » (p. 237, 238). Que dirait aujourd'hui l'auteur de cette lettre de « la force qui nous reste » ?

C'est une vérité d'expérience que dans un rassemblement nombreux, étant donné qu'il n'est possible qu'à quelques frères d'agir, il finit par y avoir pratiquement ceux qui ont l'habitude de le faire et ceux qui ont l'habitude de s'abstenir de toute action. Des dons qui s'exerceraient utilement peuvent de la sorte être paralysés et tout le corps en souffre. Bien sûr, il ne devrait pas en être ainsi ! S'il y avait plus de force spirituelle, il y aurait aussi davantage de dépendance de l'Esprit qui pourrait se servir de tous les instruments à sa disposition, chacun à son moment. Mais précisément, nous n'avons pas la force spirituelle nécessaire, il faut le reconnaître humblement. En désirant un rassemblement nombreux, ne risquons-nous pas, bien souvent, de n'avoir qu'une prétention à la force sans beaucoup de réalité ? Demandons-nous s'il ne faut pas voir là, pour reprendre l'expression de J. N. D., une des causes de « l'éloignement des âmes quand elles voient le manque de bénédiction », peut-être aussi une des causes du découragement que manifestent certains, parmi la jeunesse chrétienne en particulier.

On assure qu'il faut une salle de réunions, spéciale et publique, pour que les âmes puissent être attirées et, en tout cas, afin que chacun ait la liberté d'entrer. L'extrait que nous avons cité plus haut répond, en partie au moins, à l'objection. Ajoutons ceci : où trouvons-nous dans l'Écriture ce qui pourrait appuyer cette pensée ? Demandons encore : avec des rassemblements nombreux, dans de vastes locaux, quelle puissance a-t-on gagnée ? Et pensons-nous que Dieu ne peut bénir richement comme témoignage « l'assemblée qui se réunit dans ta maison » ? Le secret de la bénédiction, c'est la fin du chapitre 2 du livre des Actes qui nous le donne ; nous y voyons d'abord l'état des saints, tel qu'il est décrit dans les versets 42 à 47, ensuite la bénédiction dispensée : « Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ». Quel tableau remarquable de l'état d'une assemblée : des frères et des sœurs qui « persévèrent, dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières », qui sont caractérisés par la « crainte » et réalisent une vraie communion les uns avec les autres « louant Dieu, et ayant la faveur de tout le peuple » ! C'est sur un tel état spirituel et moral que Dieu peut mettre le sceau de la bénédiction, assurant Lui-même prospérité et accroissement du témoignage. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces versets 42 à 47 d'Actes 2 à l'occasion d'un autre enseignement tiré de l'Épître à Philémon. En terminant sur ce point, disons encore que si, dans un rassemblement devenu très nombreux, la question se pose de savoir s'il n'y aurait pas lieu de dresser la table dans un deuxième local de réunion, l'affaire est à examiner avec beaucoup de soin, dans la dépendance du Seigneur et une grande crainte. Bien des considérations peuvent intervenir dans la vie de l'assemblée, dont il faut tenir le plus grand compte et qui sont susceptibles de peser d'un certain poids dans la décision à prendre. Ce sont des exercices qui demeurent essentiellement du domaine de l'assemblée locale et dans lesquels des frères d'autres assemblées ne peuvent entrer que très difficilement.

L'apôtre renvoie à Philémon l'esclave qui s'était enfui de chez lui mais que Paul pouvait maintenant appeler « mon enfant que j'ai engendré dans les liens Onésime » (v. 10). Certes, il aurait voulu le garder auprès de lui à Rome : « Moi, j'aurais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me servît pour

toi dans les liens de l'évangile », cependant il n'en fait rien et renvoie Onésime à Philémon. Que d'instruction en cela !

Il y a d'abord l'enseignement présenté au verset 14 : « mais je n'ai rien voulu faire sans ton avis, afin que le bien que tu fais ne fût pas l'effet de la contrainte, mais qu'il fût volontaire ». L'apôtre, par sa manière d'agir, désire amener Philémon à reproduire quelques caractères de Celui qui a été ici-bas l'esclave volontaire, ayant servi librement et non sous l'effet de la contrainte. Dans le don de Lui-même, couronnement de son service, Il a pu dire, vrai serviteur hébreu : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre » (Exode 21:5). Parlant de son sacrifice, de sa vie offerte, Il déclare : « Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même » (Jean 10:18). Ce n'est jamais « sous l'effet de la contrainte » que Christ a « fait le bien » et Il est un Modèle pour les siens. Pussions-nous l'imiter et, par notre manière d'agir à leur égard, conduire nos frères à refléter de Lui quelques caractères !

Mais il y a un autre enseignement. Ne semble-t-il pas que l'on est de moins en moins préoccupé par le choix des moyens quand il s'agit de servir ? « Vous semblez me reprocher l'emploi de tel ou tel procédé qui ne vous paraît pas selon Dieu, remarquera-t-on. Peut-être, mais dois-je y regarder de si près, du moment que je n'ai qu'un but devant moi, la présentation de l'évangile aux âmes ? Le salut d'une âme est si important et si précieux, pour Dieu que je ne puis vraiment me montrer difficile quant aux moyens à employer.. ». Raisonement si souvent entendu, hélas ! — Mais l'apôtre a-t-il écrit à Philémon : « Je devrais te renvoyer Onésime, je le sais ; malgré cela, je le garde auprès de moi, car j'ai besoin de lui. Non pas égoïstement mais pour l'évangile ! Je suis prisonnier, il est libre ; il va donc me rendre de précieux services et cela facilitera beaucoup la diffusion de l'évangile dans cette grande ville de Rome où règnent de profondes ténèbres morales et dans laquelle Satan déploie tant d'activité pour la perte des âmes... » ?

Il y avait des convenances à respecter, l'apôtre s'y soumet. Il fallait que tout fût réglé de ce qui devait l'être entre Philémon et Onésime ; il le fallait notamment pour que ce dernier pût être qualifié pour servir. Car en effet il n'est pas propre au service du Seigneur celui qui a des difficultés à régler avec tel ou tel frère. L'apôtre renvoie donc à son maître l'esclave qui s'était enfui de chez lui. Toute sa lettre met en relief l'activité de l'amour — nous n'y insistons pas, cela a déjà été fait souvent et cet enseignement de l'Épître est bien connu de chacun de nous — mais l'amour selon Dieu est inséparable de la vérité et c'est ce que l'apôtre souligne si fortement dans cette courte Épître.

Ce qui est important pour le maintien et la prospérité d'un témoignage, c'est que les âmes soient unies dans la jouissance de la communion fraternelle, inséparable de la manifestation d'un amour vrai. L'apôtre, dans toute sa manière d'agir, a cela en vue, beaucoup plus que le désir de garder auprès de lui un Onésime susceptible de le servir dans les liens de l'évangile. Il faut qu'entre Philémon et Onésime tout soit réglé dans l'amour et la vérité. Ainsi, il ne demeurera rien qui serait susceptible de troubler la communion entre Paul, Philémon, Onésime et même « l'assemblée qui se réunit dans ta maison », car la communion de l'assemblée souffre inévitablement de difficultés non réglées entre frères. Les relations dont il est question dans cette Épître sont des relations entre frères (v. 7, 16, 20) et entre frères il doit y avoir communion et amour.

Oui, Paul aurait voulu garder Onésime auprès de lui mais cela eût été susceptible de troubler la communion entre des frères et dans l'assemblée, aussi préfère-t-il renoncer à tout le profit qu'il aurait pu tirer, pour l'évangile, de la présence d'Onésime à Rome. Cet enseignement est très important et il convient d'y insister dans des jours où l'on agit parfois de telle manière que la communion des saints est troublée, mettant en avant pour essayer de se justifier ce que l'on croit être une excuse : le désir de servir, de prêcher l'évangile. C'est perdre de vue que la condition essentielle pour la prospérité du témoignage confié à l'assemblée, comme aussi d'ailleurs du témoignage individuel, c'est le maintien de la communion fraternelle — non pas apparente mais

réelle — la jouissance de l'amour fraternel dans la vérité, en bref la manifestation des caractères philadelpiens. Alors, le Seigneur pourra bénir et « ajouter des âmes à l'assemblée ». Nous retrouvons ici l'enseignement déjà rappelé d'Actes 2:42-47.

Pour le service dans les liens de l'évangile, l'apôtre s'en remet entièrement à la puissance et à l'amour de Dieu. Il ne considère pas Dieu comme dépendant des moyens pour la propagation de sa Parole, il sait que Dieu est bien au-dessus des moyens, quels qu'ils soient ; Il peut opérer sans aucun de ceux que nous jugeons souvent préférables ou indispensables, sans instrument même s'Il le trouve bon. Et Il l'a fait tant de fois à sa seule et plus grande gloire !

Retenons l'enseignement qui ressort de ces versets 13 et 14 de l'Épître à Philémon et soyons gardés de toute activité qui serait susceptible de troubler la communion de l'assemblée. Si notre activité, les moyens que nous employons pour l'exercer nuisent la communion, soyons attentifs ! Il y a là, de la part de Dieu, avant que le trouble ne survienne, un sérieux avertissement, un motif puissant de nature à nous inciter à prendre garde. Souvenons-nous de l'exemple de l'apôtre qui a préféré renoncer à garder Onésime auprès de lui pour un service dans les liens de l'évangile, plutôt que de risquer d'apporter quelque entrave à la jouissance de l'amour et de la communion qui doivent être goûtés par des frères et sans lesquels témoignage individuel et témoignage collectif seront sans puissance aucune !

## Retenons la confession de notre espérance sans chanceler

Hébreux 10:23

ME 1947 p. 29

L'épître aux Hébreux, épître du désert, épître des cieux ouverts, a été appelée aussi l'épître des choses meilleures. Elle nous parle, en effet, d'une meilleure espérance, d'une meilleure alliance, de meilleures promesses, de meilleurs sacrifices, de biens meilleurs et permanents, d'une meilleure patrie et d'une meilleure résurrection. C'est de l'espérance que nous désirons nous occuper.

Le commandement qui avait précédé était désormais aboli (Héb. 7:18, 19). Il était à la fois faible et inutile, car Dieu restait caché derrière le voile et rien, dans le système légal, ne rendait l'homme capable de s'approcher de Lui. De sorte que la loi n'ayant rien amené à la perfection, l'ancien ordre de choses a été mis de côté et remplacé par un ensemble de choses meilleures. Ce n'est plus un commandement qui tenait l'homme pécheur loin de Dieu, c'est une espérance qui nous permet d'entrer devant Lui sans aucune crainte. Tout le système de la loi a fait place à celui de la grâce : dans le premier, l'accès de la présence de Dieu était fermé, tandis que nous avons maintenant pleine liberté pour nous approcher. En vertu du sacrifice de Christ, nous avons une place dans le ciel même, c'est notre espérance. Déjà nous pouvons en jouir par la foi, tandis qu'étant encore dans le désert, nous pénétrons dans le sanctuaire.

L'apôtre désirait que les croyants hébreux montrent jusqu'au bout, pour la pleine assurance de l'espérance, la même diligence que celle dont ils avaient fait preuve dans le service des saints, et cela afin qu'ils ne deviennent pas paresseux (6:11-12). Dans le chapitre précédent, il les a blâmés parce qu'ils étaient devenus paresseux à écouter (v. 11). Ils ne l'avaient donc pas toujours été. Il y avait eu un moment où, attirés par l'excellence de la personne de Christ, ils avaient laissé de côté toutes les formes juives. Mais le sommeil spirituel les avait gagnés, ils n'avaient plus devant eux un Christ ressuscité, glorifié dans le ciel, de sorte qu'il était difficile à l'apôtre de leur expliquer tout ce qu'il aurait voulu leur présenter. Ne sommes-nous pas devenus, nous aussi, paresseux à écouter ? Qu'en est-il du zèle de nos devanciers pour entendre parler de Christ ? On est si vite lassé aujourd'hui... C'est pourquoi bien des vérités dans lesquelles se mouvaient avec aisance ceux qui nous ont précédés sont difficiles à expliquer. Nous devrions être des docteurs, vu le temps, et cependant nous avons encore besoin de lait, la nourriture solide étant souvent au delà de ce que nous pouvons assimiler. Aussi, de même que lorsque l'apôtre écrivait aux Hébreux, le ministère doit ramener les saints à la nourriture des hommes faits, c'est-à-dire à la contemplation de Christ dans la gloire.

Dans le chap. 6, il est question de la paresse au sujet de l'espérance chrétienne ; elle détourne nos pensées vers les choses terrestres et nous ôte la joie de savourer celles qui sont en haut. Si cette espérance n'est plus aussi vivante dans nos cœurs c'est parce que nous avons perdu de vue Celui qui est notre précurseur dans la gloire.

Après avoir montré aux croyants hébreux le danger qui les menaçait, l'apôtre les encourage (6:9-10), et exprime le désir de les voir persévérer jusqu'au bout du chemin qui aboutit au repos et dans la gloire. Il souhaite que leur cœur possède une pleine assurance de l'espérance. La « pleine assurance de l'espérance » dépasse beaucoup l'assurance du salut. Dieu avait promis à son peuple de l'introduire dans la terre de Canaan ; il eut l'assurance de son salut quand, de l'autre côté de la Mer Rouge, il put chanter le cantique de la délivrance. Mais n'est-ce pas seulement lorsqu'ils eurent entre leurs mains la grappe d'Eschol que les Israélites possédèrent une « pleine assurance d'espérance » ? Ils pouvaient alors jouir des arrhes du pays — encore savons-nous comment l'ennemi a agi pour le faire tomber en chemin. Jouir des fruits d'une terre donne plus d'assurance que le simple fait d'avoir en mains un titre de propriété — bien que ce titre suffise à une pleine possession. Ayant compassion

de notre faiblesse, Dieu a voulu ajouter à la promesse de l'héritage la jouissance des arrhes et Il nous a donné le Saint Esprit qui est « les arrhes de notre héritage » (Éph. 1:13).

Le serment est ajouté à la promesse en raison de la faiblesse de notre foi. Cela était nécessaire pour nous comme pour ces Hébreux chancelants. Le système terrestre ayant pris fin, il s'agissait de saisir l'espérance proposée : Christ dans la gloire où Il veut nous introduire aussi. C'est pour la foi, une foi vivante et exercée. Mais quelle garantie pour affermir l'espérance et fortifier notre foi : Christ lui-même entré en dedans du voile comme précurseur de ses rachetés ! C'est le Saint Esprit qui nous fait jouir de Christ glorifié, prenant les choses qui sont de Lui pour nous les communiquer. Comment ne pas avoir une pleine assurance d'espérance jusqu'au bout, si nous laissons le Saint Esprit exercer sa précieuse activité.

« Nous qui nous sommes enfuis pour saisir l'espérance proposée » (Héb. 6:18). Il y a dans ce passage une allusion aux villes de refuge dans lesquelles l'homicide se trouvait en parfaite sécurité ; il n'avait pas à craindre le vengeur du sang et demeurait là dans l'espérance de la mort du grand sacrificateur. Il pouvait alors retourner dans la terre de sa possession (Nomb. 35:25-28). Pour ce qui nous concerne, il s'agit de demeurer dans le sanctuaire ; nous laissons les choses terrestres pour saisir par la foi l'espérance de la gloire et nous attendons la sortie de notre souverain sacrificateur, Celui qui apparaîtra sans péché à salut à ceux qui l'attendent (Héb. 9:28).

Cette espérance est une « ancre de l'âme », c'est-à-dire qu'elle lie notre âme aux choses célestes — elle fixe nos pensées et nos affections dans le sanctuaire. Dieu se plaît ainsi à nous donner confiance en montrant aux regards de notre foi Jésus entré comme précurseur au dedans du voile. Le fait qu'Il est là comme tel est le gage qu'Il reviendra pour nous prendre avec Lui et nous faire partager la gloire qu'Il s'est acquise. C'est cette espérance que nous sommes exhortés à retenir sans chanceler (Héb. 10:19-25).

Entrant dans la présence de Dieu, nous voyons Jésus — Celui qui a accompli l'œuvre en vertu de laquelle le voile est déchiré, Celui qui nous a précédés dans le sanctuaire.

L'apôtre adresse alors quatre exhortations basées sur les vérités contenues dans les versets 19 à 21. La première est celle-ci : approchons-nous ! Puisque toutes les barrières ont été ôtées, puisque nous avons déjà dans le sanctuaire un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, nous pouvons nous approcher sans crainte. Le verset 22 nous décrit l'état moral de celui qui s'approche : avec un cœur vrai, c'est-à-dire droit devant Dieu, exempt de fraude — en pleine assurance de foi, d'une foi qui s'empare des déclarations divines — les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure ; il n'est pas question ici de l'onction d'huile, mais de l'aspersion du sang et du lavage d'eau (allusion à Exode 29). L'eau pure qui nous lave est la Parole appliquée à nos âmes par la puissance du Saint Esprit ; elle les régénère et les purifie et cela une fois pour toutes (Tite 3:5 ; 1 Pierre 1:23 ; Jacques 1:18 ; Jean 3:5).

La deuxième exhortation est au verset 23 : « Retenons la confession de notre espérance sans chanceler ». Dans le verset 22, il s'agit de réaliser une entière communion avec Dieu dans le sanctuaire ; dans le verset 23, de nous séparer du monde au milieu duquel nous cheminons. La « confession de notre espérance » c'est un témoignage public. Bien qu'elle ne comporte aucun élément d'incertitude — comme ce que les hommes appellent espérance — l'espérance chrétienne implique quelque chose qui n'est pas encore manifesté. Elle a déjà des effets présents (Héb. 7:19), mais c'est seulement dans l'avenir qu'elle aura sa pleine réalisation — et c'est pour cela qu'elle est appelée espérance. Elle se rapporte à une chose que nous possédons seulement par la foi et que nous attendons. C'est Christ avec toutes les bénédictions qu'Il apportera à sa venue. Dans ce monde, nous professons attendre Christ. C'est là la vraie position chrétienne, l'espérance qu'il s'agit de retenir sans chanceler, car le cœur se décourage vite si l'attente se prolonge quelque peu. « Mon

maître tarde à venir... », dit l'esclave qui n'a pas su retenir la confession de l'espérance sans chanceler. Alors, on s'installe dans le monde et on perd de vue le but céleste.

Il ne suffit pas de maintenir une vérité, la chose importante c'est de vivre dans la puissance de cette vérité. Retenir la doctrine du retour du Seigneur et vivre comme si la terre était notre patrie, le cœur rempli de ses préoccupations, de ses angoisses et de ses joies, c'est renier pratiquement notre espérance !

La troisième exhortation (v. 24) est en rapport avec nos relations fraternelles. Il convient de retenir pour soi la confession de l'espérance, mais il faut aussi penser aux autres, nous encourager à marcher tous ensemble dans cet amour qui est le fruit de la vie divine en nous et dans les bonnes œuvres qui témoignent de la réalité de notre profession chrétienne.

Or, cette profession doit être publique et elle se manifeste dans le rassemblement. D'où la quatrième exhortation : « n'abandonnant pas le rassemblement de nous-mêmes » (v. 25). Le verset 23 renferme une exhortation individuelle : le verset 25 une exhortation individuelle en vue d'une bénédiction collective. Les deux paraissent liées à la confession de l'espérance dont il est question au verset 23.

Et « quiconque a cette espérance en lui se purifie comme lui est pur » (1 Jean 3:3). Si cette espérance remplit nos cœurs, nous réaliserons une marche dans le chemin de la sainteté pratique, reflétant les caractères du parfait Modèle. Nous jouirons ainsi de sa communion et de sa présence à nos côtés, nous réaliserons sa présence dans le rassemblement de nous-mêmes. Alors, le rassemblement aura un tel prix pour nos cœurs que nous ne serons amenés ni à le négliger ni à l'abandonner.

Notre espérance c'est d'être avec Jésus dans la gloire. Toujours avec le Seigneur, c'est cela le ciel ! Mais nous pouvons déjà avoir sur la terre un avant-goût de ce bonheur ineffable, nous pouvons déjà jouir de sa présence, chacun individuellement et dans l'Assemblée. Être privé de cette espérance, ne pas la retenir d'une manière pratique, c'est perdre une partie essentielle du christianisme, c'est perdre un des plus puissants motifs à la sainteté que nous donnent les Écritures, et alors il ne peut y avoir ni communion individuelle, ni communion collective.

Exhortons-nous l'un l'autre et cela d'autant plus que nous voyons le jour approcher ! (v. 25). C'est du jour de son apparition qu'il est question dans ce verset — celui qui est généralement présenté quand l'appel est adressé à la conscience. C'est le jour de la rétribution, de la manifestation devant le tribunal de Christ. Quelle perte pour nous, si nous n'avons pas su retenir la confession de notre espérance sans chanceler !

Remplis nos cœurs de la douce espérance  
D'être bientôt pour jamais avec toi ;  
Et, jusqu'au jour de ta sainte présence,  
Ah ! donne-nous de te voir par la foi !

## LES SEPT EXEMPLES DE HÉBREUX 11:32

Des vainqueurs

ME 1946 p. 158

L'épître aux Hébreux nous ouvre le ciel pour nous y faire contempler Celui qui le remplit de sa gloire. L'excellence de sa Personne — Fils Éternel, Créateur et Fils de l'Homme — nous est présentée dès le premier chapitre. Ensuite, l'apôtre met de côté toutes les choses visibles auxquelles les croyants hébreux étaient si profondément attachés — le tabernacle, l'autel, les sacrifices, les sacrificateurs — et il leur parle des choses invisibles. Ils avaient eu une part terrestre, il leur propose une part céleste. Alors qu'ils étaient habitués à marcher par la vue, il les exhorte à marcher par la foi. Aussi l'Épître aux Hébreux a-t-elle été appelée tout à la fois l'épître des cieux ouverts et l'épître du désert. Nous rendant vers le ciel où Jésus est entré comme notre précurseur, nous traversons ce monde tels des étrangers, des « passants » — le mot « hébreu » veut dire : un passant. Nous saisir des choses invisibles, réaliser que notre part est céleste, marcher par la foi alors que nous cheminons parmi les choses visibles, jouir du ciel tandis que nous sommes dans le désert implique un combat continu. C'est le combat de la foi.

Pour nous encourager dans ce combat, l'apôtre place devant nous, à la fin du chapitre 10, Celui qui est l'objet de notre foi et il nous donne une promesse, tellement précieuse au cœur de ceux qui vivent de foi : bientôt nous allons Le voir — le voyage dans le désert aura pris fin, ce sera la félicité du ciel, nous recevrons « les choses promises », « de sa main, le prix de notre foi ». Les difficultés sont grandes et notre foi est si faible ! Mais, prenons courage, Celui qui vient viendra, et Il ne tardera pas. C'est de Son apparition qu'il s'agit dans le verset 37 du chapitre 10, puisqu'il est question de recevoir les choses promises (v. 36). À ce moment-là, nous serons « tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Ésaïe 53 nous dit qu'Il partage le butin avec les forts. Quels sont ces forts ? Les pauvres pèlerins qui cheminent dans ce monde, « gens de petite foi »... Quelle grâce ! Notre Dieu veut exercer notre foi, afin qu'il puisse être dit de nous aussi : « De faibles qu'ils étaient, ils furent rendus vigoureux ». C'est le résultat des combats de la foi ! (Héb. 11:34).

Le chapitre 11 nous entretient de la foi, tout au long. Vivre la vie de la foi demande une entière séparation d'avec le monde et nous trouvons cette séparation réalisée dans la plupart des exemples de ce chapitre. Énoch marche avec Dieu, ce ne pouvait être dans le chemin large. Noé condamne le monde, c'est dire combien il en était séparé. Abraham demeure dans des tentes, caractère de pèlerin, étranger ici-bas. Joseph donne un ordre touchant ses os, son cœur n'était donc pas en Égypte. Moïse refuse... choisit... estime... Quelle séparation d'avec l'Égypte et son prince !

Les sept premiers versets de ce chapitre 11 constituent une introduction. Le monde a été créé et c'est seulement par la foi que nous le comprenons. Mais le péché y est entré ; comment l'homme pourra-t-il donc s'approcher de Dieu ? Il faut un sacrifice ; Abel l'a saisi par la foi. Ainsi placés devant Dieu dans la perfection de l'œuvre de Christ, nous pouvons marcher avec Lui. Connaître Dieu dans ses œuvres n'est pas assez, Énoch veut Le connaître Lui-même. Comment y parvenir ? En marchant avec Lui. Quelle connaissance et quelle instruction il recevra alors ! Énoch signifie : bien instruit. En vérité, il a reçu une riche instruction tout au long des trois siècles dont nous parle Genèse 5:22. De la même façon qu'il a été enlevé, l'Église le sera aussi et le résidu juif — dont Noé est un type — traversera les jugements. Noé a rompu complètement avec un monde sur lequel allait fondre un jugement inexorable. Il a condamné le monde, est-il écrit. Comment ? Par l'obéissance de sa foi. Mais Noé a pensé aussi à la conservation de sa maison et cela parle à la conscience de tous les parents chrétiens.

À partir du verset 8, nous avons des exemples de la vie de la foi. À la fin du chapitre 10, il est question de combat, de confiance et de patience (v. 32, 35, 36) ; il semble que nous avons, dans le chapitre 11, sept exemples de la patience de la foi (v. 8-22), sept exemples de la confiance de la foi (v. 23-31) et sept exemples des combats de la foi (v. 32).

Les sept exemples des v. 8 à 22 sont bien connus. La foi nous conduit à prendre la place d'étrangers dans ce monde et à entrer dans la joie d'une espérance céleste (v. 8-16), elle nous fait attendre avec patience la réalisation de cette espérance, l'accomplissement des promesses (v. 17-22).

En dépit de toutes les difficultés, la foi fait son chemin car elle compte sur Dieu (v. 23-31). Ce chemin va depuis l'Égypte jusqu'en Canaan, depuis Exode 2 jusqu'à Josué 6, depuis la naissance du libérateur jusqu'à l'entrée dans le pays de la promesse. Il embrasse tout le pèlerinage du racheté.

Dans le verset 32, nous avons sept exemples des combats de la foi. Ces exemples nous présentent, dans leur ensemble, ce qui doit caractériser les combattants de tous les temps.

- Le premier caractère qui doit être manifesté pour remporter la victoire dans les combats de la foi, c'est l'obéissance. L'obéissance a fait de **Gédéon**, le plus petit dans la maison de son père et dont le milieu était le plus pauvre en Manassé, un « fort et vaillant homme ». Gédéon a obéi. Il a obéi de nuit (Juges 6:27), il a obéi en tremblant, mais il a obéi quand même. Il fallait renverser l'autel de Baal qui était à son père, couper l'ashère, bâtir un autel à l'Éternel et offrir le second taureau en holocauste sur le bois de l'ashère qui avait été coupée. Cela il le fit ; il le fit de nuit, parce que « à le faire de jour, il craignait la maison de son père et les hommes de la ville », mais il le fit quand même. « Va avec cette force que tu as, et tu sauveras Israël de la main de Madian », lui avait dit l'Éternel. Sa force était dans l'obéissance à la volonté divine. L'ennemi est impuissant contre celui qui n'a pas d'autre volonté que de faire celle de Dieu. Tel est le secret de la victoire dans le combat de la foi.
- **Barak** n'a rien fait, c'est l'Éternel qui a tout accompli. « Et Débora dit à Barak : Lève-toi, car c'est ici le jour où l'Éternel livrera Sisera en ta main. L'Éternel n'est-il pas sorti devant toi ? » (Juges 4:14). Ensuite : « L'Éternel mit en déroute Sisera... devant Barak » (v. 15). Aussi Barak a-t-il pu chanter « un hymne à l'Éternel » (chap. 5:3), car il a été le spectateur du déploiement de Sa puissance. Dans les combats de la foi, nous nous attribuons facilement quelques mérites, alors que nous sommes de simples spectateurs de Son œuvre. Tout est de Lui. Nous défier de nous-même, compter sur Dieu seul, c'est ce qu'il nous faut apprendre si nous voulons remporter la victoire.
- **Samson** est caractérisé par le nazaréat, entière séparation du monde et de ses principes. Quelle force pour le combat ! Dans les temps auxquels nous sommes parvenus, cette séparation est si peu réalisée que l'on ne peut être surpris de tant de défaites... Remarquons cependant, pour notre encouragement, que l'histoire de Samson, l'homme le plus fort dont nous parlent les Écritures, nous est précisément retracée dans le livre des Juges, le livre de la ruine. Et c'est aussi dans la deuxième épître à Timothée que l'apôtre parle d'un « esprit de puissance » (1:7). Cette épître nous donne des enseignements pour des jours de déclin et nous exhorte à la séparation d'avec les vases à déshonneur (2:19-22). Pas de puissance s'il n'y a d'abord séparation.

Samson déchire un jeune lion rugissant venu à sa rencontre, comme on déchire un chevreau, quoiqu'il n'eût rien en sa main (Juges 14:6). Il frappe les Philistins d'un grand coup, à leur casser bras et jambes (15:8). Ayant rompu les cordes avec lesquelles il avait été lié, il se saisit d'une mâchoire d'âne et en frappe mille hommes (15:14, 15). À Gaza, au milieu de la nuit, il s'empare des battants de la porte de la ville et des deux poteaux, les arrache avec la barre, les met sur ses épaules et les porte au sommet de la montagne qui est en face de Hébron (16:3). Il rompt les sept cordelettes fraîches comme il rompt une ficelle d'étope lorsqu'elle sent le feu (16:9). Il rompt les



cordes neuves comme un fil (16:12). Et quand Delila a tressé sept tresses de sa tête avec le fil à tisser, qu'elle les a fixées avec la cheville, il arrache et la cheville du tissu et le fil (16:14).

Sept manifestations de sa force. Quel en était le secret ? Il va le révéler à Delila : « Nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère » (16:17). Le secret révélé, la force est perdue. Plus tard, les cheveux de sa tête commencèrent à croître (16:22) et il retrouva sa force (16:30). Mais il n'a jamais retrouvé ses deux yeux. Si nous quittons notre position de séparation d'avec le monde, nous ne pourrions remporter la victoire dans les combats de la foi — et si même il y a restauration, il n'y en aura pas moins une perte irréparable — les deux yeux de Samson.

- **Jephté** a été le rejeté des siens. Haï et chassé de la maison de son père (Juges 11:7), il a été, lui aussi, « un fort et vaillant homme » (Juges 11:1). Le Seigneur a été haï, « haï sans cause » (Jean 15:25 ; Ps. 35:7-19 ; 69:4 ; 119:86), rejeté par les siens, et c'est cette position que nous avons à prendre (Jean 15:20 ; Matt. 10:24, 25). C'est le chemin de la foi, le seul dans lequel nous pourrions remporter la victoire. Jephté infligea aux fils d'Ammon « une très grande défaite, depuis Aroër jusqu'à ce que tu viennes à Minnith, leur prenant vingt villes » (Juges 11:33).
- **David** est cité avant Samuel. Il s'agit de la période de sa vie durant laquelle il était poursuivi par Saül « comme on poursuivrait une perdrix dans les montagnes ». Nous avons ici, par conséquent, le côté des souffrances. Quel chemin de souffrances fut celui de David ! C'est celui qui nous est proposé pour le combat : « Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ » (2 Tim. 2:3). On ne peut entrer dans la lutte, livrer le combat de la foi et remporter la victoire, sans prendre sa part des souffrances.

Nous venons de considérer les cinq premiers exemples d'Hébr. 11:32. Certes, dans ce chapitre, nous n'avons que de l'or lavé : le Saint Esprit ne mentionne aucune des fautes des hommes de foi dont il est question. Elles sont passées sous silence, la croix a été comme un barrage et il ne reste que ce que la grâce de Dieu a produit en eux. Cependant, nous savons bien quelles ont été les faiblesses de ces cinq combattants. Et le chiffre cinq n'est-il pas, dans les Écritures, le symbole de la faiblesse humaine ? Cela ne souligne-t-il pas la faiblesse qui est la nôtre pour manifester les caractères de Gédéon, Barac, Samson, Jephté et David ? — Quelle est alors la ressource ? — Elle est dans les deux derniers exemples. Si nous pouvons nous exprimer ainsi, les cinq deviennent sept — ce qui était faible est rendu fort. De faibles qu'ils étaient, ils furent rendus vigoureux.

- **Samuel** et **les prophètes**. Nous ne les voyons guère sous les traits de combattants. Peut-être Samuel eut-il l'épée en mains pour mettre en pièces Agag (1 Sam. 15:33), la Parole ne le précise pas. Mais Samuel combattait à genoux. « Moïse et Aaron parmi ses sacrificateurs, Samuel parmi ceux qui invoquent son nom, crièrent à l'Éternel et il leur a répondu » (Ps. 99:6). C'est le grand secret de la victoire dans les combats de la foi. Et les prophètes ? Ils avaient une épée en mains pour le combat : l'épée de l'Esprit — les deux dernières pièces de l'armure d'Éphésiens 6 (v. 17, 18). Il n'y a pas de provisions de forces pour le combat de la foi, une dépendance constante est nécessaire et elle est réalisée par la prière. Nous pourrions alors nous servir de la Parole, conduits par le Saint Esprit ; elle sera l'épée grâce à laquelle nous triompherons de l'ennemi.

La Parole et la prière ! Précieuses ressources à notre disposition pour livrer les combats de la foi. Si nous savions mieux les utiliser, nous connaîtrions les victoires et les triomphes dont il est question dans les versets 33 à 38. Au milieu de grandes détresses, quelques-uns ont livré le combat et remporté la victoire. Quels exemples pour nous — bien qu'aujourd'hui, l'adversaire soit plutôt le serpent rusé ou l'ange de lumière (2 Cor. 11:3, 14) que le lion rugissant (1 Pierre 5:8). Dieu veuille nous accorder d'être aussi des vainqueurs !

## La soumission

ME 1947 p. 112

Un de nos anciens frères, dont le ministère a été en bénédiction et que Dieu a repris à Lui il y a peu de temps, insistait dans une des dernières lettres qu'il nous écrivait sur l'importance des enseignements contenus dans la première épître de Pierre et soulignait leur grande utilité pour les jours auxquels nous sommes parvenus. Souvenons-nous de nos conducteurs qui nous ont annoncé la parole de Dieu ! (Héb. 13:7).

Nous avons dans la première épître de Pierre des instructions d'un ordre très pratique, en rapport avec *notre conduite* (1:15, 17 ; 2:12 ; 3:1, 2, 16) ; avec *la crainte de Dieu* (1:17 ; 2:17, 18 ; 3:2, 15) ; avec la responsabilité qui est la nôtre de *faire le bien* (2:14, 15, 20 ; 3:6, 11, 17 ; 4:19) ; avec *la foi* (1:5, 7, 9, 21 ; 5:9) ; avec *l'héritage* (1:4 ; 3:7, 9) ; avec *la sobriété* (1:13 ; 4:7 ; 5:8). Nous y avons aussi des exhortations très importantes concernant *l'obéissance* (1:2, 14, 22 ; 3:6) et *la soumission* (2:13, 18 ; 3:1, 5 ; 5:5). Ces différents passages ne nécessitent aucune explication. Il suffit, de recevoir simplement, sans raisonner et dans la crainte, ce que Dieu nous dit dans sa Parole. Nous serons ainsi conduits à l'obéissance.

Mais l'Esprit de Dieu pourrait-il dire aujourd'hui ce qu'il disait des chrétiens du commencement : « toute âme avait de la crainte » ? (Actes 2:43). Probablement pas. Il ne fait aucun doute que nous sommes parvenus dans les temps fâcheux des derniers jours. 2 Timothée 3:1 à 5 nous donne les caractères des hommes de ces jours-là. Si nous considérons ce passage avec quelque attention, nous comprendrons aisément pourquoi l'un des traits essentiels de ce siècle est l'esprit d'indépendance et d'insoumission. Nous le voyons dans les familles et même, hélas ! dans nos familles chrétiennes : les enfants n'acceptent plus guère l'autorité de leurs parents, surtout lorsqu'ils ont atteint un certain âge. De bonne heure, ils cherchent à secouer un joug qui leur paraît insupportable. Cet esprit d'indépendance se manifeste jusque dans les circonstances les plus sérieuses de la vie, par exemple quand il s'agit d'une union dans les liens du mariage. Mais c'est encore plus grave dans les différents milieux où l'homme évolue : l'insoumission conduit à toutes les formes de l'agitation sociale et souvent à la révolte déclarée. Nous n'avons pas besoin d'insister davantage ; chacun de nos lecteurs en a souvent fait la remarque : l'homme ne veut plus se soumettre à l'autorité établie. Dans ce domaine, ses progrès sont rapides et c'est bien une des formes de la révolte contre Dieu, révolte qui atteindra son apogée après l'enlèvement de l'Église, quand il n'y aura plus ni « ce qui retient », ni « Celui qui retient ».

Il est tristement vrai que l'esprit de ce siècle a tendance à pénétrer partout, jusque dans les familles des enfants de Dieu et dans les assemblées. Sans vouloir généraliser, certes, et brosser un tableau trop noir, il y a là un danger très sérieux sur lequel il est bon d'arrêter notre attention.

La soumission aux autorités (1 Pierre 2:13-17) nous est demandée quelle que soit l'autorité établie et, sans que nous ayons à nous faire juge de la manière dont elle est exercée. Romains 13 nous exhorte à être soumis « à cause de la colère » et « à cause de la conscience », mais dans la première épître de Pierre le motif est beaucoup plus élevé : « pour l'amour du Seigneur ». Notre cœur serait-il insensible à cette parole ? Oserions-nous raisonner et nous rebeller ?

Il est bien rare aujourd'hui de voir des serviteurs « soumis en toute crainte » à leurs maîtres (1 Pierre 2:18 et suivants). Cette soumission est demandée même envers des maîtres « fâcheux ». N'avons-nous pas à veiller, nous gardant d'imiter le monde, même quand on essaie de justifier l'insoumission par la conduite critiquable de ceux qui ont des serviteurs sous leurs ordres ? « Soumis en toute crainte », tel est le commandement divin, quand bien même cela nous amènerait à souffrir

injustement. C'est une chose « digne de louange devant Dieu » ! Souvenons-nous que l'appréciation de Dieu n'est pas celle des hommes et elle est la seule qui doit compter pour nous.

1 Pierre 3:1-6. — Nous entendons beaucoup parler des droits de la femme, de l'indépendance qu'elle doit avoir, du fait qu'elle est l'égale de l'homme, etc... autant de choses qui sont en opposition avec ce que Dieu nous enseigne dans sa Parole. Il est si beau le rôle qui est dévolu à la femme chrétienne ; elle a un service si précieux à remplir, si elle veut demeurer à la place de subordination que Dieu, dans sa sagesse, lui a assignée. Mais combien n'en voit-on pas aujourd'hui, dans la chrétienté, qui ont pris la place de l'homme, qui raisonnent et discutent, interprètent les Écritures, se prétendant — disent-elles — qualifiées pour le faire puisqu'elles ont le Saint Esprit, qui vont même jusqu'à exercer un ministère public ! L'esprit du siècle a pénétré là aussi et il est bien nécessaire de rappeler ce qu'écrit l'apôtre inspiré « que la femme apprenne dans le silence, en toute soumission ; mais je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur l'homme » (1 Tim. 2:11-12). Chaque fois que la femme chrétienne a désobéi à ce commandement positif, chaque fois qu'elle a voulu enseigner, ou s'occuper de questions d'administration d'assemblée, elle s'est fait du mal et en a fait autour d'elle. C'est du désordre et notre Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix.

Que dire à propos de la soumission des jeunes gens aux anciens ? (1 Pierre 5:5). Nous rappelons au commencement de cet article le passage bien connu d'Hébreux 13. Souvenons-nous de nos conducteurs ! Quand nous pensons à eux, à leur ministère, nous sommes gardés dans la plus profonde humilité. Quelle connaissance de la Parole ils avaient, quel discernement moral et spirituel Dieu leur avait donné, quel service ils ont accompli ! Aussi, on reste confondu quand on voit avec quelle légèreté des « jeunes gens » se permettent parfois de critiquer leur enseignement, de raisonner et discuter, manifestant ainsi un esprit d'indépendance et d'insoumission. Cela ne nous fait-il pas penser à l'un des caractères des hommes dans les temps fâcheux des derniers jours : « enflés d'orgueil » ? Se pourrait-il qu'il se manifeste jusque dans l'Assemblée de Dieu ?

Si Hébr. 13:7 parle des conducteurs que Dieu a repris à Lui, Hébr. 13:17 nous demande obéissance et soumission à ceux qui sont encore parmi nous. C'est le même enseignement que celui de 1 Pierre 5:5. Dieu veuille que ces caractères soient en évidence dans toutes les assemblées locales. Qu'Il nous accorde d'avoir toujours le respect et la déférence qui sont dus aux anciens, étant soumis à leurs observations, écoutant leurs avis, suivant leurs conseils. Qu'Il nous garde là encore de tout esprit raisonneur, le pire de tous les maux.

Il convient d'ouvrir les yeux sur les dangers qui nous menacent, afin d'en être préservés. Que Dieu ait compassion de notre faiblesse et que, par dessus tout, Il fixe nos regards sur Celui qui nous a laissé un Modèle, afin que nous suivions ses traces (1 Pierre 2:21). Il s'est présenté pour accomplir la volonté de Dieu et Il est entré dans le chemin de l'obéissance et de la parfaite soumission. Enfant, Il était soumis à ses parents. N'était-Il pas cependant le Fils de Dieu ? oui, mais aussi l'homme parfait. Vrai serviteur dans ce monde, Il n'a eu qu'un désir : faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé. « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir ». Comment parler de la soumission absolue qui fut la sienne dans le jardin de Gethsémané, quand Il s'est écrié : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » ? Il a été jusqu'au bout dans ce chemin où il plut à l'Éternel de le meurtrir, où Il a été soumis à la souffrance. Contemplons Celui qui s'est anéanti comme Dieu, qui s'est abaissé comme homme, qui a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix !

« Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le Christ Jésus... » (Phil. 2:5).

C'est par amour qu'Il a suivi ce chemin d'obéissance. C'est aussi l'amour pour le Seigneur qui nous conduira à garder ses commandements. « Si vous m'aimez, gardez mes commandements... Celui qui

a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... » (Jean 14:15-21). Obéissance et soumission manifestent ce qui est dans le cœur ; ce sont les véritables preuves de l'amour.

## « Votre adversaire, le Diable... »

1 Pierre 5:8

ME 1950 p. 29

Les épîtres ont été écrites par les apôtres, divinement inspirés, conduits par l'Esprit Saint. C'est ce qui donne toute leur autorité à leur enseignement, de la puissance à leurs exhortations. Nous recevons ainsi enseignement et exhortations comme venant de Dieu lui-même. Les Thessaloniens l'avaient bien compris puisque l'apôtre Paul leur écrit : « ayant reçu de nous la parole de la prédication qui est de Dieu, vous avez accepté, non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la parole de Dieu, laquelle aussi opère en vous qui croyez » (1 Thess. 2:13).

Dans nombre de cas, les apôtres ont éprouvé pour eux-mêmes la valeur des exhortations qu'ils sont conduits à présenter, ils en ont mesuré toute l'importance. Si, par exemple, l'apôtre Pierre peut écrire : « Soyez sobres, veillez ; votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer » (1 Pierre 5:8), c'est parce qu'il a expérimenté la puissance de Satan et compris la nécessité de veiller afin d'éviter ses pièges. Celui qui, sous la direction du Saint Esprit, nous adresse cette pressante exhortation, c'est le disciple que Satan avait demandé à avoir pour le « cribler comme le blé ». Quel souvenir il conserve du chemin douloureux par lequel il est passé, des larmes amères qu'il a dû verser après avoir renié son Maître ! — Aussi, cette exhortation acquiert-elle, sous sa plume, une force particulière. « Une fois revenu », il peut « fortifier ses frères », les mettre en garde ; il connaît le danger, il en mesure la gravité et l'expérience qu'il a faite lui permet de dire, avec d'autant plus de force : veillez, l'adversaire est toujours là, il rôde autour de vous, il cherche à vous dévorer. Veillez ! Résistez-lui !

Dans le récit que nous rapportent les versets 31 et 32 du chapitre 22 de Luc, le Seigneur appelle Pierre par le nom qu'il avait reçu à sa naissance : « Simon, Simon... » — Simon, c'est l'homme inconverti, la vieille nature ; Pierre, c'est, chez le croyant, le nouvel homme (cf. Jean 1:41 à 43). Pierre était un homme converti, mais la vieille nature est toujours dans le croyant et c'est à la vieille nature que Satan s'adresse pour faire broncher un racheté de Christ. Satan ne peut tenter le nouvel homme : « quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu » — « Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pêche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas » (1 Jean 3:9 ; 5:18). Ces deux passages nous enseignent que la nouvelle nature, nature divine, ne peut accomplir un acte opposé à la volonté de Dieu, elle ne peut pas pécher. Ce n'est donc pas à la nouvelle nature que Satan s'adresse pour faire tomber un croyant, c'est la chair qu'il s'efforce de mettre en activité.

Au verset 34, le Seigneur emploie le nom de Pierre, sans doute comme pour dire à son disciple : toi, passé de la mort à la vie, né de nouveau, tu vas me renier ! C'est un enfant de Dieu, possédant la vie divine, qui peut aller jusqu'à renier le Seigneur ! — Mais, ce n'est pas l'action de la vie divine en lui qui l'amène à cela, c'est l'énergie du vieil homme. Aussi, c'est au vieil homme que le Seigneur s'adresse au verset 32. Le nom de Simon constitue là comme un avertissement et, l'avertissement est répété pour en accentuer le sérieux : « Simon, Simon... ». C'était dire : toi en qui est toujours la vieille nature, prends garde ! — celui qui cherche ta perte va essayer de la faire agir pour arriver à ses fins.

Satan avait autrefois demandé à « cribler » Job (Job 1:9 à 11 ; 2:5). Ici, il demande à cribler les disciples, tous les disciples et non pas Pierre seulement. Tous avaient suivi le Seigneur et s'étaient attachés à Lui, espérant qu'Il allait « délivrer Israël » (Luc 24:21). Mais le moment n'était pas encore venu où le règne pourrait être établi ; bien au contraire, le Seigneur allait être élevé sur une croix. Pour les disciples, ce serait donc une douloureuse épreuve, l'anéantissement de leurs espérances, le

« crible ». Comment traverseraient-ils les circonstances qui étaient devant eux ? Satan allait s'en servir — il l'avait « demandé » — pour essayer d'ébranler leur foi, de la renverser... quelle victoire il eût remportée, s'il avait pu réussir dans son dessein !

Mais, bien que Satan ait demandé à « avoir » tous les disciples pour les « cribler comme le blé », le Seigneur s'adresse à Pierre seul. Il savait qu'il était celui qui, de tous, courrait le plus de dangers. Pierre aimait le Seigneur d'un tel amour qu'il pensait pouvoir affronter l'épreuve, sûr du triomphe ! Au fond, ce n'était que confiance en soi, confiance en la chair, bien que ce fût la chair sous son plus bel aspect. Pierre avait besoin d'apprendre ce qu'est la chair ; il fallait qu'il apprît à se connaître.

Le « mais » qui commence le verset 32 indique le contraste avec ce qui précède.

v. 31. « Satan » : menteur et meurtrier dès le commencement, ennemi rusé, lion rugissant qui rôde autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer. — v. 32. « Mais moi... » : Celui qui aime ses rachetés, le bon Berger qui a mis sa vie pour ses brebis, les porte sur ses épaules et sur son cœur, le Souverain Sacrificateur qui est à même de secourir ceux qui sont tentés. D'un côté, toute la haine de Satan ; de l'autre tout l'amour du Seigneur !

v. 31. « ... a demandé ». — v. 32. « ... j'ai prié ». Satan a demandé, il ne peut agir sans la permission divine. Et, en demandant, nous savons quel but il poursuit... Le Seigneur a prié pour son disciple. Sans doute, une prière est une demande, mais « prier » est tellement plus fort que « demander » !

— Le Seigneur prie avec instance pour les siens — *pour tous* les siens (« c'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède *pour nous* » — Rom. 8:34) et pour *chacun* des siens (« J'ai prié *pour toi* » — Luc 22:32), pour tous ensemble et pour chacun en particulier. Dans nos difficultés, dans nos épreuves, il est réconfortant d'entendre la voix de Celui qui nous dit, comme à Pierre autrefois : « J'ai prié *pour toi* ». Pour toi qui es cher à mon cœur, que je connais par nom... Peut-être ne sais-tu pas encore par quel chemin tu auras à passer, « mais moi » je le sais et « j'ai prié pour toi » ! — Pierre ignorait tout des circonstances qui allaient être les siennes, mais le Seigneur en avait la pleine connaissance et Il avait prié pour son disciple.

v. 31. « pour vous cribler comme le blé ». — v. 32, « afin que ta foi ne défaille pas ». Quel contraste, là encore, entre l'objet de la « demande » et celui de la « prière » ! Satan demande à Dieu la permission d'agir à l'égard des rachetés du Seigneur afin de les amener à perdre toute confiance en Celui qui les a sauvés, à douter de son amour ; c'était déjà son travail dès le commencement (Genèse 3:1, 4, 5) ; il veut les éloigner de Christ et ainsi les faire tomber. Le Seigneur prie pour celui qui est tout spécialement en danger devant les assauts de l'adversaire, « afin que sa foi ne défaille pas » ; Il intercède pour que sa confiance en Lui et en son amour soit maintenue au travers de tout.

La parole qui termine le verset 32 était bien de nature à fortifier la foi du disciple pour lequel le Seigneur avait prié ! « Quand une fois tu seras revenu », c'était la certitude d'une pleine restauration après la chute, — « fortifie tes frères », c'était l'assurance qu'un service serait ensuite confié à Pierre restauré, malgré cette chute. Lorsque, par sa chute, il aurait appris à se connaître, quand il aurait perdu toute confiance en lui, il serait conduit à ne compter que sur le Seigneur et, ainsi, rendu capable de « fortifier ses frères ». Le Seigneur l'emploierait à son service ; les expériences faites sous le « crible » seraient, plus tard, utiles à ses frères. Il pourrait leur montrer ce qu'est la chair et leur dire ce sur quoi il convient de s'appuyer pour suivre Christ et le servir. Il demeurerait — il demeure encore aujourd'hui pour nous — un vivant exemple de l'opération de la grâce divine qui relève, encourage et restaure entièrement. Après avoir renié le Seigneur, il eût dû être renié par Lui, car le Seigneur est fidèle à son caractère immuable aussi bien qu'à ses promesses (2 Tim. 2:12). Mais la grâce est souveraine et Pierre y a fait appel par les larmes de la repentance. Le méchant a accompli « une œuvre trompeuse » (Prov. 11:18) : de sa chute, Pierre, par la prière du Seigneur et l'opération

de sa grâce, sortira fortifié. Il aura appris, d'une part, ce qu'est la chair, d'autre part, ce qu'est la grâce divine.

Notre adversaire, le diable, est toujours le même ; il n'a pas désarmé et sans doute est-il d'autant plus actif, multipliant ses artifices, qu'il sait qu'il a peu de temps. Par des moyens nombreux et variés, adaptés à l'état et aux tendances de chacun des croyants, il agit en vue d'un but qui ne change pas. Nous avons besoin de « veiller », et celui qui nous adresse cette exhortation, conduit par l'Esprit de Dieu, sait combien elle est nécessaire après l'expérience qu'il a faite ! Écoutons le Seigneur nous dire comme à son disciple : « Simon, Simon... ». En nous-mêmes, nous n'avons pas plus de force que lui pour résister à l'adversaire ! Que ferions-nous si nous ne pouvions regarder à Celui qui prie et intercède en faveur de chacun des siens et qui nous dit aussi : « Mais moi, j'ai prié *pour toi...* » ? Veillons, comptant sur notre seule ressource : la puissance de son incessante intercession.

C'est en comptant sur Celui qui nous porte sur son cœur, priant sans cesse pour nous, que nous pourrions réaliser l'exhortation qu'adresse ensuite l'apôtre Pierre : « Résistez-lui, étant fermes dans la foi » (1 Pierre 5:9). Pour résister à l'adversaire — c'est ici le côté de notre responsabilité — nous avons besoin de revêtir « l'armure complète de Dieu » (Éph. 6. 13 à 18). Dans le passage considéré de sa première épître, l'apôtre Pierre ne mentionne qu'une pièce de cette armure, « le bouclier de la foi ». Il y a, semble-t-il, deux raisons à cela. En premier lieu, c'est la plus importante de toutes les armes défensives : « *par dessus tout*, prenant le bouclier de la foi par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant... » (Éph. 6:16). La foi ne se confie pas en l'homme, elle ne compte pas sur la chair, mais sur Dieu seul — elle s'attache à Lui. Ensuite, cette arme est particulièrement en rapport avec l'histoire de Pierre, avec les expériences qu'il avait faites lors de sa chute. Il avait eu affaire à la puissance de l'adversaire ; qu'il s'agisse du « lion rugissant » ou de celui qui lance ses « dards enflammés », il faut la foi pour lui résister. Pierre avait appris cette leçon ; il avait appris à se défier de lui-même et à connaître la grâce de Dieu. Et le Seigneur avait prié pour que « sa foi » ne défaille point.

Pierre a fait une chute douloureuse. Si le récit nous en est rapporté et si nous pouvons en dégager d'utiles enseignements, ce n'est pas pour que nous fassions nécessairement les mêmes expériences dans des circonstances identiques ! C'est pour nous avertir, pour nous mettre en garde, c'est afin que nous ne tombions jamais ! Certes, la puissance de Dieu est en activité pour nous tenir debout ; l'apôtre Pierre nous l'assure lui-même : « vous, qui êtes gardés *par la puissance de Dieu...* » (1 Pierre 1:5). La puissance divine est infinie et nous sommes heureux de savoir que Dieu veut la déployer pour nous garder au milieu de ce monde, face à tous les assauts de l'adversaire. Mais n'oublions pas ce qui concerne notre responsabilité ! L'apôtre ajoute : « ... *par la foi* ». La puissance de Dieu est à la disposition de la foi. S'il est vrai qu'il faut toute la puissance de Dieu pour nous garder, il est vrai aussi qu'il faut « la foi ». La foi compte sur Dieu et se repose sur Lui, elle s'attache à Christ, Lui qui est l'objet de la foi. Nous comprenons ainsi combien il est nécessaire, si nous voulons être gardés, que nous demeurions près du Seigneur, que nous vivions près de Dieu, car il faut vivre près de Lui pour le connaître et il faut le connaître pour pouvoir se confier en Lui. Ne disons pas, quelle que soit notre conduite : nous pouvons aller sans crainte, la puissance de Dieu nous gardera. Ce serait l'ennemi qui nous le suggérerait afin d'avoir une proie plus facile ! Nous ne pouvons le dire que dans la mesure où nous vivons dans la dépendance du Seigneur, bien près de son cœur. Alors, oui, nous pouvons aller sans crainte, comptant que la puissance divine nous gardera. Mais, chaque fois que nous nous éloignons de Dieu, nous sommes en danger, en grand danger, car nous avons affaire à un adversaire très rusé, qui sait employer les artifices, lancer les « dards enflammés » les plus propres à nous faire tomber !

Le « disciple que Jésus aimait » savait très bien qu'il n'était pas celui qui livrerait le Seigneur. Il était « dans le sein de Jésus... penché sur la poitrine de Jésus », là, il était certain qu'il était bien gardé et que l'adversaire n'aurait aucune prise sur lui ! (Jean 13:21 à 27). Notre vrai David nous dit — comme

autrefois David, à Abiathar — : « Demeure avec moi, ne crains point ; ... *près de moi tu seras bien gardé* » (1 Sam. 22:23).

La foi en exercice nous fera vivre de Christ et près de Christ, nous conduira à réaliser que nous sommes forains et étrangers sur la terre, nous gardera sobres en toutes choses, veillant et priant. C'est alors que nous pourrons résister à Satan, avec la puissance divine qui est à la disposition de la foi.

Nous le réalisons souvent bien mal et c'est ce qui explique tant de chutes douloureuses qui eussent été évitées si le côté de la responsabilité n'avait pas été perdu de vue ! — Nous avons affaire à un ennemi qui est beaucoup plus fort que nous (combien cela devrait nous remplir de crainte et nous amener à nous réfugier sans cesse près du Seigneur !) et c'est le « mauvais jour » (Éph. 6:13), celui pendant lequel, bien que vaincu à la croix, il exerce sa puissance, essayant de nous faire tomber dans ses pièges afin que, par nos chutes, le nom du Seigneur soit déshonoré ! — Dieu veut nous rappeler, encore une fois, par sa Parole, que pour être gardés, il nous faut demeurer tout près de Lui, attachés au Seigneur de tout notre cœur, marchant dans le chemin où « Dieu lui-même ne découvre que lumière et sainteté », suivant les traces de Celui qui est l'« objet béni de la foi » !

« Gardés par la puissance de Dieu *par la foi* ».



## Quelques remarques sur 2 Pierre 3 en rapport avec les deux épîtres à Timothée

ME 1950 p. 141

La deuxième épître à Timothée a été, en bien des endroits, ces derniers temps, un sujet d'études et de méditations. Ne pouvons-nous pas y voir le travail de l'Esprit de Dieu pour réveiller les saints, attirer leur attention sur le caractère extrêmement sérieux des jours auxquels nous sommes parvenus et rappeler l'importance du maintien d'une stricte séparation, sans laquelle il n'est plus de témoignage selon Dieu ? — Le chapitre 3 de la seconde épître de Pierre contient des enseignements et des exhortations en rapport avec le même sujet. Nous avons, dans ce chapitre, les dernières paroles inspirées de l'apôtre Pierre — dans la deuxième épître à Timothée, les dernières paroles inspirées de l'apôtre Paul. Sans perdre de vue le caractère particulier du ministère de chacun de ces deux apôtres, il est instructif de rapprocher leurs derniers messages. Cela nous amènera à considérer également quelques enseignements de la première épître à Timothée, comme aussi de la première épître de Pierre.

Sans doute la plupart d'entre nous conservent-ils le souvenir des dernières paroles qui leur ont été dites par ceux de leurs bien-aimés que le Seigneur allait recueillir dans son repos. Nous comprenons l'inestimable valeur de l'ultime message d'un père ou d'une mère, au terme du voyage, donnant, à ceux qui ont encore, à vue humaine, quelques pas à faire, l'encouragement, l'avertissement, le conseil, fruit mûri d'une longue expérience. Message gravé dans le cœur et qui, après bien des années, demeure aussi vivant qu'au premier jour !

Mais que dire lorsqu'il s'agit du dernier message adressé par des serviteurs de Dieu comme l'apôtre Paul ou l'apôtre Pierre ! Les voilà au terme de la course, à la fin d'une vie où ils ont fait de si riches expériences, où ils ont servi avec fidélité le Maître qui les a conduits, enseignés, fortifiés, encouragés ; ils ont devant eux les souffrances et la mort d'un martyr et c'est alors qu'ils écrivent, l'un la deuxième épître à Timothée, l'autre la deuxième épître de Pierre. Mais il y a surtout ceci : c'est sous l'inspiration divine qu'ils tracent l'un et l'autre ce dernier message. Pussions-nous retenir, gravés dans nos esprits et dans nos cœurs, les enseignements si importants qui y sont contenus ! — Cela nous est d'autant plus nécessaire qu'ils sont donnés en vue des « derniers jours » (2 Tim. 3:1 ; 2 Pierre 3:3). L'apôtre Paul et l'apôtre Pierre considèrent les signes du déclin et de la ruine qui apparaissent déjà ; ils voient l'iniquité faire de rapides progrès et, avec l'intelligence spirituelle donnée par Dieu, dévoilent l'état auquel aboutiront ces premières manifestations du mal. L'un et l'autre décrivent la ruine ; mais, s'ils le font, c'est pour nous avertir, pour nous présenter les exhortations nécessaires et non pour nous décourager. Bien au contraire, leurs regards se tournent vers Christ et ils placent devant nous sa personne et les ressources que nous avons en Lui.

Les écrits de l'Ancien Testament nous rapportent aussi les dernières paroles de deux serviteurs de Dieu : Moïse et David — sans parler d'autres encore. Dans le chapitre 32 du Deutéronome, si Moïse célèbre la fidélité de l'Éternel et ce qu'Il a fait pour son peuple, il décrit aussi l'infidélité d'Israël, sa révolte contre Dieu. Prophétiquement, il considère l'histoire à venir du peuple — et combien elle est humiliante ! Mais, quoi qu'il en soit, il termine par ce cri de triomphe : « Tu es bienheureux, Israël ! qui est comme toi, un peuple sauvé par l'Éternel, le bouclier de ton secours et l'épée de ta gloire ? » (Deut. 33:29). 2 Samuel 23 nous donne « les dernières paroles de David ». « Le fils d'Isaï... l'homme haut placé, l'oint du Dieu de Jacob... le doux psalmiste d'Israël » considère « sa maison » et doit confesser avec humilité : « Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu... ». Mais, « l'Esprit de l'Éternel parlant en lui », il peut faire entendre ce que lui a dit le Dieu d'Israël et diriger les regards vers Celui qui « sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages... » (v. 1 à 5). Nous avons donc, là aussi, le déclin, la ruine de tout ce qui entourait ces deux serviteurs. Leur

découragement serait bien compréhensible, alors qu'ils avaient tellement lutté et souffert pour le peuple d'Israël — comme, plus tard, l'apôtre Paul et l'apôtre Pierre pour le peuple céleste. Mais Moïse et David tournent leurs regards en avant et saluent le jour glorieux où Christ apparaîtra pour apporter la bénédiction à son peuple restauré. David contemple, par la foi, Celui qui règnera en justice ; Moïse célèbre le bonheur de ce peuple, sauvé par l'Éternel et qui, aujourd'hui dans un bien pauvre état, goûtera alors les bénédictions du règne glorieux que Christ établira.

« Je vous écris déjà, bien-aimés, cette seconde lettre ; et, dans l'une et dans l'autre, je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire » (v. 1). L'homme est incapable d'entrer dans la connaissance des pensées de Dieu par son intelligence naturelle ; il essaye de comprendre et d'expliquer les Écritures et les rationalistes s'y emploient aujourd'hui plus que jamais, n'hésitant d'ailleurs pas à rejeter ce que dit la Parole de Dieu chaque fois que leur intelligence ne peut l'expliquer. Mais Dieu a « caché ces choses aux sages et aux intelligents » et « les a révélées aux petits enfants » (Matt. 11:25). Nul ne peut comprendre les choses de Dieu si ce n'est par l'Esprit de Dieu qui seul les connaît (1 Cor. 2:10 à 16).

Après avoir accompli en nous l'œuvre de la nouvelle naissance, Dieu nous donne une intelligence renouvelée qui, conduite par l'Esprit Saint, pénètre dans le domaine dont l'accès est interdit à l'intelligence naturelle : c'est la « pure intelligence » dont parle l'apôtre Pierre. Cette « pure intelligence » a besoin d'être réveillée, la Parole nous le dit et nous en avons bien le sentiment. Nous sommes trop souvent portés à nous contenter d'un christianisme d'un niveau très inférieur : vivre honnêtement devant les hommes afin qu'ils ne blâment pas trop notre conduite, sans nous soucier beaucoup des enseignements de la Parole de Dieu au sujet de la marche qui doit être réalisée par ceux qui sont morts et ressuscités avec Christ. C'est ainsi que nous nous endormons, nous dormons « entre les morts », ayant au fond une vie qui ne diffère guère de celle de personnes inconverties, mais honnêtes et de bonne réputation. Dieu ne veut pas que nous soyons satisfaits d'une semblable conduite et Il nous exhorte à ne pas demeurer dans un tel état. « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts... » (Éph. 5:14). L'apôtre Pierre nous donne, au commencement du chapitre 3 de sa seconde épître, l'un des moyens à employer pour produire un réveil : le rappel des enseignements de la Parole de Dieu. C'est ce qu'il a déjà écrit au premier chapitre : « C'est pourquoi je m'appliquerai à vous faire souvenir toujours de ces choses, quoique vous les connaissiez, et que vous soyez affermis dans la vérité présente. Mais j'estime qu'il est juste, tant que je suis dans cette tente, de vous réveiller en rappelant ces choses à votre mémoire, sachant que le moment de déposer ma tente s'approche rapidement, comme aussi notre Seigneur Jésus Christ me l'a montré ; mais je m'étudierai à ce qu'après mon départ vous puissiez aussi en tout temps vous rappeler ces choses » (v. 12 à 15). Nous traversons des jours mauvais dans lesquels il devient de plus en plus difficile de vivre pour Dieu et de maintenir un témoignage fidèle au sein de la chrétienté professante. Combien donc il est nécessaire que nous soyons réveillés et, pour cela, que les vérités du Saint Livre soient sans cesse rappelées à notre mémoire. Ce sont des vérités que nous connaissons, pour la plupart, et dans lesquelles peut-être même certains d'entre nous sont affermis, mais sur lesquelles il nous faut cependant constamment revenir. Que de fois a-t-on dit : mais vous répétez toujours les mêmes choses ! C'est nécessaire parce que la Parole nous présente toujours les mêmes vérités — la Vérité est immuable — et parce que nous avons besoin de nous en tenir à ce qui nous a été enseigné dès le commencement. C'est nécessaire parce que « ces choses » doivent être « rappelées à notre mémoire ». Réveillés, nous pourrions alors marcher dans le chemin de l'obéissance et vivre d'une manière qui glorifie le Seigneur. « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas... » (1 Cor. 15:34).

L'apôtre Pierre rappelait d'abord les vérités présentées dans l'Ancien Testament, vérités enseignées « par les saints prophètes », puis le « commandement du Seigneur et Sauveur » transmis aux saints par les apôtres (v. 2). Le Nouveau Testament n'était pas écrit dans son entier à ce moment-là, mais les paroles que le Seigneur avait dites à ses apôtres — elles avaient l'autorité d'un

« commandement » — si elles n'avaient pas été toujours encore transmises par la voie écrite, l'avaient été par la voie orale. Il y a un même enseignement dans les différents écrits de la Parole inspirée, qu'il s'agisse de l'Ancien ou du Nouveau Testament ; c'est celui qu'il convient de rappeler sans cesse afin de « réveiller » notre « pure intelligence ».

Les deux premiers versets étant comme une entrée en matière, nous avons ensuite, dans ce chapitre, deux parties principales. La première concerne les incroyables, la seconde est pour les croyants. Encore faut-il remarquer que les exhortations de la seconde découlent de l'enseignement présenté dans la première, ce qui permet de dire que la première partie du chapitre n'est pas pour les incroyables seuls.

Dans le verset 3, l'apôtre parle des « derniers jours » (cf. 2 Tim. 3:1). Ce qui caractérise les « derniers jours » dans la seconde épître à Timothée, c'est le fait qu'il y a dans la chrétienté une apparence extérieure, une forme de piété, mais sans aucune puissance. Nombreux sont ceux qui ne voudraient pas être sans une religion ; une religion constitue une espèce de fonction sociale, aussi désire-t-on se rattacher le plus souvent à une religion officiellement reconnue. Mais qu'y a-t-il en fait ? Une simple forme religieuse ou bien de la réalité dans le cœur ? Ce qui caractérise la chrétienté professante dans son ensemble, aux derniers jours, l'apôtre le montre dans la deuxième épître à Timothée, c'est « la forme de la piété ». Il y a une apparence dont on se satisfait, mais aucune puissance. Aussi la corruption morale fait-elle d'effroyables progrès et les hommes — l'apôtre ne peut les appeler chrétiens — présentent les différents caractères énumérés dans les versets 2 à 5 du chapitre 3. Le fidèle ne peut s'associer à un tel état de choses, il éprouve, à l'égard « de telles gens », un sentiment de répulsion ; c'est pourquoi l'apôtre écrit à Timothée : « détourne-toi de telles gens ». Lorsqu'il y a une vraie piété chez le croyant, elle se manifeste : elle est vue dans le témoignage individuel d'abord, dans le témoignage collectif ensuite ; il y a de « la puissance ». Posons-nous la question : où en sommes-nous à cet égard ? — Dans la deuxième épître de Pierre, les « derniers jours » sont caractérisés par la moquerie. Cette moquerie n'est pas tant le fait de tourner en dérision les choses de Dieu, c'est le rejet de la Parole. Combien il est triste de voir, aujourd'hui, la Parole si souvent mise de côté ! On n'en veut pas comme règle de conduite. On ne le dit généralement pas, mais la marche le prouve. Pourquoi cela ? Parce que le cœur suit ses « propres convoitises ». On abandonne la Parole parce qu'on ne veut pas abandonner les convoitises de son propre cœur ; aussi marche-t-on « dans la moquerie » et « selon ses propres convoitises ».

Dans l'incrédulité de son cœur, l'homme est persuadé que « demain sera comme aujourd'hui, et encore bien supérieur » (Ésaïe 56:12). « Depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création » (2 Pierre 3:4), pourquoi donc cesserait-il d'en être ainsi ? pensent les moqueurs. L'ennemi attire les regards de l'homme sur l'apparente stabilité des choses pour lui faire croire que, depuis le commencement, « toutes choses demeurent au même état » et que, par suite, elles le demeureront toujours. « Il est menteur et le père du mensonge » (Jean 8:44) ; c'est par un mensonge qu'il a conduit le premier homme à désobéir et que le péché a été ainsi introduit dans le monde (Genèse 3), comme aussi c'est un mensonge qui fut la première manifestation du mal dans l'assemblée (Actes 5).

Prétendre que « toutes choses demeurent au même état dès le commencement de la création », c'est « ignorer volontairement » qu'il y a eu le déluge. L'apôtre rappelle cette destruction du « monde d'alors », ajoutant que « les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu » (v. 7). L'histoire du déluge contient des enseignements dont on peut faire l'application aux temps qui précéderont la venue du fils de l'homme (cf. Matt. 24:37 à 42 ; Luc 17:26 à 37) et certainement aussi aux jours actuels, temps fâcheux des derniers jours.

Genèse 6 nous donne quelques détails sur les temps antédiluviens. La Parole emploie des expressions comme celles-ci pour caractériser les hommes d'alors : « géants... vaillants hommes...

hommes de renom » (Gen. 6:4). Ces expressions ne pourraient-elles s'appliquer aux hommes de nos jours, si fiers de leur puissance et de leurs connaissances, ayant une si haute opinion d'eux-mêmes ? Mais Dieu nous fait connaître ce qu'Il pense d'eux : « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps. Et l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'en affligea dans son cœur. Et l'Éternel dit : j'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé... » (Gen. 6:5-7). Parmi ces hommes, tous coupables aux yeux de Dieu (cf. Rom. 3:10 à 18 et 23 ; Ps. 14:1 à 3 ; 53:1 à 3), vivait Noé. Noé n'a pas traité à la légère les paroles de l'Éternel ; son attitude était tout l'opposé de celle des moqueurs des derniers jours : il crut Dieu, il ne mit pas sa parole de côté. « Par la foi, Noé, étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche... » (Héb. 11:7). La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse. Noé, regardant tout autour de lui, ne voyait que corruption et violence — les deux caractères du mal dès le commencement ; regardant en lui, il pouvait considérer ses propres manquements ; regardant en avant, il y avait la mort, le jugement de Dieu dont l'exécution était certaine. Que faire ? Noé éleva ses regards en haut, image de ce qu'est appelé à faire, aujourd'hui encore, tout homme qui a le sentiment de son péché et de sa culpabilité devant Dieu. La réponse qu'il trouva dans le cœur de Dieu, c'est la grâce : « Noé trouva grâce aux yeux de l'Éternel » (Genèse 6:8). Il « trouva grâce » parce qu'il crut Dieu.

Sa conduite est caractérisée par l'obéissance de la foi : comme l'Éternel le lui avait commandé, il bâtit l'arche (Genèse 6:13-22 ; Héb. 11:7). Malgré les moqueries dont il fut sans doute assailli, malgré les questions qui devaient présenter le même caractère que celles des moqueurs des derniers jours (2 Pierre 3:4), il obéit. Les chapitres 6 et 7 du livre de la Genèse ne nous rapportent pas une seule parole qu'il ait prononcée et pourtant 2 Pierre 2:5 l'appelle « prédicateur de justice ». Sa prédication était une prédication muette, mais combien éloquente ! Par ses actes, il montrait qu'il croyait Dieu, il bâtissait l'arche et « par cette arche il condamna le monde » (Héb. 11:7). Instrument dont l'Esprit se servait tandis que « la patience de Dieu attendait », il s'adressait à tous, mais son appel ne fut pas entendu : il prêchait à des « désobéissants » (1 Pierre 3:19-20 ; cf. 2:7-8). Ces « désobéissants » (croire, c'est obéir — refuser de croire, c'est désobéir ; cf. Jean 3:36) n'ont pas cru Dieu ; tels les moqueurs des derniers jours, ils ont pensé que tout continuerait à aller comme depuis seize siècles... ; ils ont méprisé les avertissements de Dieu, le témoignage rendu par Noé, le témoin lui-même. (Il ne faudrait pas déduire de 1 Pierre 3:19-20 qu'il y a une prédication de l'Évangile s'adressant à ceux qui sont morts. Les Écritures sont parfois « tordues » par de faux docteurs, « à leur propre destruction » et à la nôtre si nous les écoutons. L'ennemi, qui se sert de la Parole comme il s'en servait pour tenter le Seigneur au désert, essaye ainsi de faire croire aux hommes qu'après leur mort ils pourront encore entendre la prédication de l'Évangile et qu'il sera encore temps de le recevoir). — Que faisaient-ils ? « Mais comme ont été les jours de Noé, ainsi sera aussi la venue du fils de l'homme. Car comme dans les jours avant le déluge on mangeait et on buvait, on se mariait et on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et ils ne connurent rien, jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous, ainsi sera aussi la venue du fils de l'homme » (Matt. 24:37 à 39 ; cf. Luc 17:26-27). Ces choses — vivre et continuer à perpétuer la race — n'étaient pas mauvaises en elles-mêmes, mais elles occupaient leur cœur à tel point qu'ils n'avaient plus le temps d'écouter les avertissements de Noé. Combien cela est vrai aussi de nos jours : Satan occupe les cœurs des choses les plus légitimes et les empêche ainsi d'écouter les appels de la grâce de Dieu.

Chez Noé, au contraire, nous voyons — comme chez les Thessaloniens plus tard — œuvre de foi, travail d'amour, patience d'espérance. Oeuvre de foi : il bâtissait l'arche, conduit par la foi qui avait cru la parole de l'Éternel. Travail d'amour : il prêchait la justice (2 Pierre 2:5), mû par l'amour qu'il avait pour tous ceux qui l'entouraient. Patience d'espérance : il attendait avec patience l'accomplissement des promesses que Dieu lui avait faites (Genèse 6:13 à 22).

« L’an six cent de la vie de Noé, au second mois, le dix-septième jour du mois, en ce jour-là, toutes les fontaines du grand abîme se rompirent et les écluses des cieus s’ouvrirent.. » (Genèse 7:11). Quelle soudaineté dans le jugement ! « Jusqu’à ce que le déluge vint et les emporta tous » (Matt. 24:39). Auparavant, l’Éternel avait placé Noé et les siens dans l’arche, type de Christ qui a traversé les eaux du jugement pour nous en délivrer. « Et l’Éternel ferma l’arche sur lui » (Genèse 7:16). Là, il est dans une pleine et parfaite sécurité, tandis que le jugement décrété est inexorablement exécuté sur ceux qui avaient méprisé les avertissements de Dieu et étaient restés insensibles au témoignage de Noé ! Pour eux, c’en était fini ! Beaucoup auraient sans doute voulu entrer, mais c’était trop tard !

Tout cela doit parler sérieusement à chacun de ceux qui ne connaissent pas encore Christ comme leur arche de salut — et si c’était le cas d’un de nos lecteurs, nous voudrions le supplier d’y être attentif ! « Les cieus et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies » (2 Pierre 3:7). Le temps de la patience de Dieu dure jusqu’à maintenant et s’il se prolonge encore aujourd’hui, c’est parce que Dieu « est patient envers vous, ne voulant pas qu’aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (v. 9). Mais ce temps de la grâce aura une fin et il ne restera pour les incrédules, que le jugement effroyable qui les atteindra tous comme ce fut le cas pour les contemporains de Noé. Quand l’Église aura été enlevée de ce monde, beaucoup viendront et crieront comme les vierges folles de la parabole : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! » ; la porte sera fermée à jamais et le Seigneur répondra : « Je ne vous connais pas » (Matt. 25:11-12). Il n’y aura plus aucun espoir pour ceux qui n’auront pas voulu accepter l’Évangile !

Aux moqueurs, le Seigneur ne parle pas de sa venue pour l’enlèvement de l’Église, mais du « jour du Seigneur » (v. 10). Ce « jour » est une période de temps qui débute par l’apparition du Seigneur pour exécuter le jugement guerrier dont parle Apocalypse 19 et le jugement judiciaire des vivants de Matthieu 25:31 à 36 — jugement qui se poursuit durant le règne millénaire comme jugement gouvernemental exercé sur les méchants (cf. Ps. 101:8) et se termine par le jugement des morts devant le grand trône blanc (Apoc. 20:11 à 15) et la destruction des cieus et de la terre (2 Pierre 3:10).

À partir du verset 11, l’apôtre ne s’adresse plus aux moqueurs, mais aux croyants. L’exhortation qu’il leur présente est la conséquence *pour eux* de ce qu’il vient de dire aux incrédules : « Toutes ces choses devant donc se dissoudre... ». Elle repose, d’autre part, sur l’espérance de la gloire à venir : « Nous attendons de nouveaux cieus et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » (v. 13).

Une expression mérite d’arrêter tout particulièrement notre attention : « Quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété » (v. 11). Une seconde nous occupera aussi : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (v. 18). Toutes deux nous paraissent être les expressions marquantes de la deuxième partie du chapitre. La première éveille en nous le sentiment de notre responsabilité ; la seconde constitue la ressource qui est à notre disposition pour réaliser sainte conduite et vie de piété. La Parole de Dieu ne nous adresse jamais d’exhortations sans nous donner en même temps les ressources nécessaires pour les réaliser ; nous en serions incapables sans cela.

Ce monde qui occupe tellement nos cœurs va disparaître ; de toutes les choses qui nous captivent et auxquelles nous nous attachons si facilement, il ne restera rien : « la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (v. 10). Dans les versets 29 à 31 du chapitre 7 de la première épître aux Corinthiens, l’apôtre Paul nous dit quelle devrait être notre attitude à l’égard de ce monde ; il nous exhorte à ne pas occuper nos cœurs de ce que Dieu nous dispense ici-bas — qu’il s’agisse d’affections naturelles ou d’affections de famille (v. 29), d’épreuves douloureuses, de joies ou de biens matériels (v. 30), « car la figure de ce monde passe » (v. 31) — mais, au contraire, à vivre des choses célestes, avec un cœur rempli de Christ. Si nous mettons nos cœurs à ce qui est d’ici-bas, c’est

parce que nous n'agissons pas selon la pensée de Dieu quant à ce monde et à ce qui lui est réservé. Dieu nous révèle sa pensée et nous nous comportons souvent comme s'Il ne l'avait pas fait.

« Sainte conduite et piété ». Les exhortations à ce sujet remplissent les deux épîtres à Timothée et les deux épîtres de Pierre.

La « *sainte conduite* » c'est une marche dans la séparation de tout mal, c'est l'enseignement des Écritures, mis en pratique.

1 Timothée 2 nous présente, d'une manière générale, la conduite des hommes et des femmes dans la maison de Dieu. — Les exhortations du chapitre 3 se rapportent à la conduite des anciens et des serviteurs. S'ils veulent remplir les charges locales auxquelles ils peuvent aspirer — ce qui est désirer « une œuvre bonne » (v. 1) — ils doivent d'abord savoir conduire leur propre maison (v. 4, 5, 12). Toute cette première partie du chapitre nous dit ce qui doit caractériser leur conduite et, indirectement, celle de leur femme et de leur maison. — Timothée devait veiller sur l'ordre et la doctrine dans la maison de Dieu ; or, la doctrine comprend des enseignements relatifs à la marche pratique de tous ceux qui composent cette maison. L'apôtre dit à Timothée comment doivent se conduire les uns et les autres, puis il ajoute des directions qui ont trait à sa conduite personnelle et qui lui sont spécialement destinées, car il avait des responsabilités particulières : « afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu.. » (3:15). Il l'exhorte à être le modèle des fidèles non seulement en parole, mais aussi en conduite (4:12). Il est toujours vrai que le serviteur n'aura d'autorité morale que dans la mesure où il est le modèle des fidèles en parole et surtout en conduite. Nous manquons aujourd'hui de frères ayant une autorité morale et c'est la marque de notre grande faiblesse. — La puissance de la vie de Dieu opérait dans toute la marche de l'apôtre : il mettait en pratique ce qu'il enseignait et avait été ainsi un modèle que Timothée avait imité : « Tu as pleinement compris (ou : suivi) ma doctrine, ma conduite.. » (2 Tim. 3:10). Timothée avait obéi à l'exhortation de la première épître (4:12), il avait suivi avec exactitude l'enseignement et la conduite de Paul ; imitateur de l'apôtre en toutes choses, il était « le modèle des fidèles, en parole, en conduite... ». La conduite manifestait ainsi ce qu'était la doctrine. — Dans la première épître, l'apôtre dit à Timothée comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, alors que la fidélité était encore chez le grand nombre (ces enseignements doivent être mis en pratique aujourd'hui par ceux qui désirent manifester les caractères de l'Assemblée de Dieu) ; dans la seconde, il lui montre ce que doit être la conduite du fidèle alors que la maison est devenue « la grande maison » : cette conduite est essentiellement caractérisée par la séparation de tout mal, doctrinal et moral — « sainte conduite ».

C'est aussi l'enseignement de l'apôtre Pierre dans ses deux épîtres, pour ce qui concerne la conduite du croyant dans ce monde.

1 Pierre 1:15 : « Comme Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite... » — v. 17 : « Conduisez-vous avec crainte pendant le temps de votre séjour ici-bas ». — Un des caractères de Christ est présenté ici par l'apôtre : Il est saint. Il est impossible de lui être associé si l'on ne porte pas ce caractère. Trois motifs sont placés devant nous :

1. Le caractère de Celui qui nous a appelés (v. 15-16).
2. Le gouvernement de Dieu dans sa famille (v. 17). Le Père juge selon l'œuvre de chacun et sans acception de personnes, pensée sérieuse qui doit produire dans nos cœurs une sainte crainte de désobéir à Dieu, de Lui déplaire en quoi que ce soit.
3. Le prix auquel nous avons été rachetés (v. 18 à 21). Les deux premiers motifs sont pour la conscience, celui-ci est pour le cœur ! En pensant au sacrifice de l'Agneau de Dieu, à ses souffrances, à sa mort expiatoire, pourrions-nous nous conduire d'une façon qui Le déshonore et attriste son cœur ? Ne sommes-nous pas profondément touchés en pensant à ce que Dieu a fait

pour nous en sacrifiant son Bien-aimé, son Fils unique, le Fils de son amour, « agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous, qui, par lui, croyez en Dieu... » ?

L'exhortation de 1 Pierre 2:12 est relative à la conduite des chrétiens, auxquels l'apôtre écrivait, au milieu des nations parmi lesquelles ils vivaient et où ils étaient considérés comme des étrangers. Elle s'applique à nos rapports avec les hommes de ce monde : « conduite honnête ». C'est un témoignage public inattaquable. Pour réaliser cette « conduite honnête », il faut s'abstenir des « convoitises charnelles » qui nuisent à la prospérité de l'âme : c'est donc une « sainte conduite ». Elle ne sera peut-être pas toujours comprise, il pourra se faire que l'on médise de nous, mais un jour Dieu sera glorifié par les fruits de cette « conduite honnête » : les « bonnes œuvres » que, malgré tout, les hommes observent (v. 12).

Au début du chapitre 3, nous avons la conduite de la femme chrétienne vis-à-vis du mari incrédule. Comment pourra-t-elle le gagner ? — « Sans la parole, par la conduite ». S'il y a un cas où la femme pourrait se croire autorisée à quitter la position de soumission à l'égard de son mari, c'est bien celui-là. Et cependant, même dans ce cas, la Parole lui dit : sois soumise ! La femme chrétienne n'obtiendra pas la bénédiction dans un chemin qui commencerait par la désobéissance à la parole divine — c'est d'ailleurs un principe général. Si elle quitte la place subordonnée que Dieu lui a assignée, l'ordre selon Dieu n'est plus maintenu — et le désordre ainsi introduit dans son foyer aura généralement ses répercussions jusque dans l'Assemblée. L'expression « soyez soumises », au début de ce chapitre, indique un état habituel — a-t-on remarqué — et non pas une soumission occasionnelle dans une circonstance particulière. C'est par la conduite, par « la pureté de sa conduite dans la crainte » que la femme chrétienne manifestera « ce qui est d'un grand prix devant Dieu » : un état intérieur caractérisé par la douceur et la paix.

Le verset 16 de ce même chapitre nous parle de la « bonne conduite en Christ ». Au travers de l'hostilité que nous pouvons rencontrer dans ce monde, nous sommes appelés à réaliser une telle conduite, même si cela doit nous amener à « souffrir en faisant le bien », étant en butte à l'opposition de « ceux qui médisent de nous comme de gens qui font le mal ».

Toute la deuxième épître de Pierre est remplie des enseignements concernant la conduite qui doit être celle du fidèle au milieu de la corruption d'un monde révolté contre Dieu et qui sera détruit par le jugement, corruption à laquelle il a échappé parce qu'il participe à la nature morale de Dieu (1:4).

« *Et en piété* ». La piété caractérise une vie pratique dans laquelle sont manifestées confiance en Dieu et crainte de Dieu. On a dit qu'elle était un composé de ces deux sentiments. Cette crainte nous fait haïr le mal et aimer le bien, haïr ce que Dieu hait et aimer ce qu'Il aime. L'âme est ainsi en communion avec Dieu. La piété découle de la connaissance de Christ, car le secret de la piété, c'est n'être occupé que de Lui.

La conduite dans la maison de Dieu (première épître à Timothée) doit être caractérisée par la piété.

La prière adressée à Dieu en faveur de ceux qui sont haut placés dans ce monde a un but pour ce qui nous concerne : « afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté » (2:2). Nous oublions souvent la fin du verset.

Le chapitre 3, verset 16, nous occupe du « mystère de la piété ». Ce qui formera en nous les caractères de la piété, c'est la contemplation de Christ, source de la piété comme Il est l'objet de la foi.

Timothée est exhorté à s'exercer à la piété, c'est-à-dire à chercher la présence de Dieu, à vivre dans sa crainte tous les jours, à entretenir des rapports de communion avec Dieu. L'exercice de la piété est

un exercice journalier ; l'apôtre le met en comparaison avec l'exercice corporel. L'exercice corporel, c'est celui des athlètes, l'exercice sportif ; pour réussir dans ce domaine, que faut-il ? Un entraînement quotidien. Il ne faut pas se laisser aller ; si, pendant quelques jours, l'exercice est interrompu, aucun progrès n'est possible. L'apôtre présente l'exercice de la piété, en analogie dans un sens, mais aussi en contraste dans un autre. La piété doit être un exercice quotidien, tout comme l'exercice corporel. Mais, en contraste, tandis que « l'exercice corporel est utile à peu de chose », la piété est « utile à toutes choses », aussi bien à ce qui concerne la vie du corps qu'à ce qui a trait à la vie spirituelle. Elle a « la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir » (4:7-8) — « promesse de la vie présente » : le défaut d'exercice corporel n'aura aucune des répercussions qu'il pourrait avoir sur notre existence terrestre, si c'est l'exercice de la piété qui nous y a contraints ; « et de la vie qui est à venir » : l'exercice corporel n'a aucune influence sur la vie à venir, tandis qu'une vie de piété portera des fruits pour l'éternité.

1 Timothée 6:3 à 5 nous montre que tout enseignement, toute doctrine qui n'a pas pour but de développer la piété chez le croyant vient de la chair. Les « discours vains et profanes » viennent de cette source, aussi « ceux qui s'y livrent » vont « plus avant dans l'impiété » (2 Tim. 2:16). Lorsque des mobiles charnels agissent dans le cœur, on peut en arriver à estimer « que la piété est une source de gain » ; tous les résultats produits ne sont autres que les fruits de la vieille nature : envie, querelles, paroles injurieuses, mauvais soupçons, vaines disputes autant de choses qui sont en contraste avec la piété.

La piété n'est pas « une source de gain », mais « un grand gain » pour l'âme (v. 5-6). À quoi bon nous mettre en souci pour acquérir et accumuler des richesses ? La piété nous conduit à être satisfaits de ce que Dieu trouve bon de nous dispenser dans sa sagesse, elle nous fait jouir avec reconnaissance des biens qui sont à notre disposition et nous préserve du désir de rechercher ce que Dieu ne nous a pas donné. L'apôtre, qui écrivait à Timothée : « la piété avec le contentement est un grand gain » pouvait dire en vérité : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné, aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations » (Phil. 4:11-12). Rappelons aussi l'exhortation d'Héb. 13:5 : « Que votre conduite soit sans avarice, étant contents de ce que vous avez présentement ». Si avec la piété nous n'avons pas le contentement, nous sommes en danger de rechercher des richesses ; l'apôtre montre, dans les versets qui suivent, où peuvent être conduits « ceux qui veulent devenir riches » (v. 9-10).

Enfin, la piété nous est présentée comme l'un des caractères que Timothée, homme de Dieu, était appelé à poursuivre (v. 11). Bienheureux celui qui, ici-bas, se conduit comme un homme de Dieu, étant dans le monde de la part de Dieu et y vivant pour Lui seul !

Dans la seconde épître, l'apôtre dépeint l'état de la chrétienté dans les temps fâcheux des derniers jours : il y a la forme de la piété, mais sans la puissance ; et ce qui caractérise précisément ces hommes qui ont « la forme de la piété », c'est qu'ils sont « sans piété » (3:5 et 2). En contraste avec ces hommes, l'apôtre nous dit un peu plus loin que « ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus seront persécutés » (3:12). La vraie piété ne va pas sans persécutions. Aujourd'hui, ce ne sont plus les souffrances qu'ont eu à connaître tant de nos devanciers, le martyre, la mort sur les bûchers, ce sont dans nos pays tout au moins — des persécutions morales, railleries ou moqueries, souvent très difficiles à supporter. La haine du monde se manifeste de bien des façons à l'égard de ceux qui gardent la parole ! « Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs » (Jean 17:14).

Dans sa deuxième épître, l'apôtre Pierre rappelle que « sa divine puissance nous a donné tout ce qui regarde la vie et la piété » (1:3) — toutes les ressources nécessaires pour vivre pieusement ici-bas. Il nous présente ensuite la piété comme l'un des anneaux de la chaîne des caractères que le croyant doit manifester : « joignez à votre foi... la piété... » (1:5-6 ; comp. avec 1 Tim. 6:11-12). — Dans le



chapitre 2, il montre que le jugement a été exécuté sur Sodome et Gomorrhe, afin que ces deux villes fussent « un exemple à ceux qui vivraient dans l'impunité » (v. 6) — et nous pouvons rapprocher leur destruction par le feu, des jugements annoncés dans les versets 10 et 12 du chapitre 3. — « Le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux, et réserver les injustes pour le jour du jugement... » (2:9-10). Les « hommes pieux » (un Noé, par exemple) sont présentés ici en contraste avec les « injustes » qui n'ont à attendre que le jugement inexorable du Dieu saint et juste.

« Attendant et hâtant la venue du jour de Dieu » (v. 12). Les cieux et la terre de maintenant ayant fait place aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre « dans lesquels la justice habite » (v. 13), le « jour de Dieu » sera établi pour la bénédiction éternelle. Dans ce jour-là, tout sera en rapport avec le caractère de Dieu. Nous pouvons « hâter ce jour » en réalisant une vie pratique où déjà tout est en accord avec ce caractère. Tout ce qui est au milieu de quoi nous nous mouvons va disparaître, toutes choses vont « se dissoudre » ; ne devrions-nous pas, par conséquent, les abandonner pour vivre une vie caractérisée par la « sainte conduite » et la « piété » ? — « Attendre ce jour », le « hâter » sont des expressions qui éveillent en nous le sentiment de notre responsabilité : nous sommes responsables de manifester déjà dans ce monde, où règnent la violence et la corruption, les caractères qui seront vus dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre.

Ayant une telle espérance, dans l'attente de la réalisation de cette promesse, nous sommes invités à nous étudier « à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (v. 14). « Étudiez-vous » : l'étude est un travail persévérant ; cela implique le jugement constant des tendances de notre cœur naturel, tendances qui — si nous les laissons se développer — nous empêchent de manifester les caractères qui seront vus dans le jour de Dieu.

« Prenez garde, de peur qu'étant entraînés par l'erreur des pervers... » (3:17). Il y a l'erreur des pervers, de faux docteurs, de mauvaises lectures dont il faut se garder avec soin, de peur de « déchoir ».

Dans la seconde épître à Timothée également, l'apôtre attire l'attention sur ce danger (2:16-18) : les « discours vains et profanes » conduisent ceux qui s'y livrent « plus avant dans l'impunité » (c'est le point de vue moral) et écartent de la vérité, renversant la foi de quelques-uns (c'est le point de vue de la doctrine). Dans le chapitre 3, nous avons une autre ruse de l'adversaire : c'est en copiant la vérité que lui résistent des « hommes corrompus dans leur entendement, réprouvés quant à la foi » (v. 8-9) — là aussi, nous avons le double côté moral et doctrinal. Enfin, dans le chapitre 4, le « sain enseignement » n'est plus supporté, « ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises, et ils détourneront leurs oreilles de la vérité, et se tourneront vers les fables » (v. 3, 4) — nous retrouvons encore la corruption morale et l'abandon de la vérité, avec ce caractère aggravant que ce ne sont plus les faux docteurs qui essaient de détourner les âmes de la vérité, mais les âmes qui recherchent de faux docteurs parce qu'elles ne supportent plus l'enseignement qui est selon la vérité : même mise en garde contre « l'erreur des pervers » dans ces deux derniers écrits de l'apôtre Paul et de l'apôtre Pierre.

Le verset 18, qui clôt ce chapitre et en même temps les écrits inspirés de l'apôtre Pierre — son tout dernier message — nous indique la ressource à laquelle nous sommes invités à avoir recours : « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ».

« Croissez dans la grâce... ». Dans la seconde épître à Timothée, l'apôtre écrit : « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus » (2:1). Qu'il est bon de pouvoir compter sur la grâce de Dieu, cette grâce « qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles » et « qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » (2 Tim. 1:9-10) — grâce qui nous fortifie dans le chemin, nous restaure, nous supporte et nous conduit vers le but. Heureux sommes-nous de savoir

que nous serons jusqu'au bout les objets de la grâce de Dieu et que « la grâce du Seigneur Jésus Christ » sera « avec tous les saints » (Apoc. 22:21). Que ferions-nous, si nous n'avions les secours variés de la grâce ? — Mais gardons-nous d'oublier que cette grâce, c'est la grâce *de Dieu*, d'un Dieu qui est amour et qui est aussi lumière. Il est un côté que nous perdons souvent de vue quand nous parlons de la grâce : « la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, *reniant l'impiété* et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et *pieusement*, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:11 à 14). Tel est l'enseignement de la grâce ! Et sans doute ce second côté est-il tout spécialement en rapport avec l'enseignement de la deuxième épître à Timothée et de la deuxième épître de Pierre. « Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus ». « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ».

Quelle est la source de la force pour le croyant ? Dieu seul. Au sein de la « grande maison » comment pourra-t-il marcher fidèlement et où trouvera-t-il la force pour cela ? Dans la séparation de tout mal doctrinal et moral, réalisée avec Dieu et pour Lui. Il n'y a pas de force si la séparation est perdue. « Sainte conduite et piété » ; la grâce de Dieu enseigne ce chemin au fidèle et veut lui donner là, toute la force dont il aura besoin pour avancer en glorifiant le Seigneur. Elle lui enseigne à renier l'impiété et les convoitises mondaines, à vivre sobrement, et justement, et pieusement, à attendre tout à la fois la venue du Seigneur, bienheureuse espérance, et son apparition. Dans « ce jour-là », l'apôtre recevra la couronne de justice, comme aussi « tous ceux qui aiment son apparition » (2 Tim. 4:8). Oui, « croissez dans la grâce... » pour « renier l'impiété » et « vivre... pieusement » — « sainte conduite et piété ».

« Et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ». La croissance est l'un des traits caractéristiques du royaume de Dieu, pour le royaume dans son ensemble et aussi pour chacun individuellement (voir par exemple : Marc 4, spécialement versets 8, 20, 27, 28). La pensée de Dieu est de nous voir nous développer : le ministère est exercé « pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et *de la connaissance du Fils de Dieu*, à l'état d'homme fait, à *la mesure de la stature de la plénitude du Christ* : afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ; mais que, étant vrais dans l'amour, *nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ* ; duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, *l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour* » (Éph. 4:12 à 16). Accroissement individuel en vue de l'accroissement collectif (cf. Col. 2:19).

La connaissance du Seigneur Jésus nous est proposée comme terme de cet accroissement. Tous ne sont pas au même degré spirituel dans la famille de Dieu : il y a de petits enfants, des jeunes gens et des pères (1 Jean 2). Ce qui caractérise les « pères » c'est qu'ils « connaissent Celui qui est dès le commencement ». Quels progrès ils ont faits, croissant dans la connaissance de sa Personne ! L'apôtre désirait « le connaître, Lui... » (Phil. 3:10) et pourtant, qui le connaissait comme lui ? Mais il réalisait que c'est là l'objet de la vie chrétienne.

Cette connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ est bien le remède à tous les maux de quelque caractère qu'ils soient, car elle nous rend capables de marcher comme Il a marché ici-bas. Dans les jours que nous vivons, pour lesquels sont si utiles les enseignements de la deuxième épître à Timothée et de la deuxième épître de Pierre, quelle ressource nous avons en Christ ! — Le connaître, croître dans Sa connaissance, nous délivre de nous-mêmes, nous sépare de toute la corruption morale qui règne autour de nous, nous développe spirituellement et nous permet ainsi de tenir

ferme, attachés à la vérité. C'est le secret pour vivre « en sainte conduite et en piété » — le seul secret.

« Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ. À lui la gloire, et maintenant et jusqu'au jour d'éternité !

Amen ».

## EN ACTION ET EN VÉRITÉ

Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité (1 Jean 3:18).

ME 1962 p. 3

Parvenus aux derniers jours de l'histoire de l'Église sur la terre, nous sommes responsables de mettre en évidence les caractères philadelpiens. Ceux qui, par grâce, font face à cette responsabilité manifestent — selon le nom même de cette Église de Philadelphie — une véritable affection fraternelle, celle qui est liée à l'amour (cf. 2 Pierre 1:7). L'amour des frères caractérise Philadelphie parce que, dans cette assemblée, il y a aussi et d'abord l'amour pour le Seigneur. Cet amour pour le Seigneur, vu dans toute la vie pratique, y est traduit de la manière dont Lui-même désire que nous le fassions : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.. » (Jean 14:21, 23). Car, en effet, Il peut dire à Philadelphie : « Tu as gardé ma parole » (Apoc. 3:7, 8). C'est donc bien une marche dans l'amour qui caractérise cette assemblée, amour pour le Seigneur et amour pour les frères, mais c'est aussi une marche dans la lumière, car le Seigneur lui dit encore : « Tu n'as pas renié mon nom », le Nom du Saint, du Véritable. Philadelphie a manifesté l'amour sans jamais abandonner quoi que ce soit de la vérité de Dieu : faire briller ici-bas, dans un équilibre dont seul l'Homme Christ Jésus nous a donné le parfait modèle, amour et lumière, grâce et vérité, tel est le privilège qui a été accordé à cette assemblée, et c'est bien ce que nous devrions avoir à cœur de réaliser.

Le témoignage philadelpien, témoignage de la fin, est rendu au sein de la ruine et d'une ruine qui va s'accroissant. Il n'a aucunement la prétention de réédifier ce qui était au commencement, de mettre un terme à la dispersion des enfants de Dieu en de multiples dénominations chrétiennes et de rétablir ici-bas l'unité visible du corps de Christ. Le témoignage de Philadelphie est un témoignage rendu à l'état de ruine de l'Église : s'il doit être maintenu dans la séparation de tout mal moral et doctrinal, et cela au sein même de la chrétienté, c'est bien la preuve que dans son ensemble l'Église a failli à sa responsabilité. — Mais si Philadelphie ne prétend pas rétablir l'Église dans l'état où elle était au début de son histoire sur la terre, elle n'en désire pas moins mettre en évidence quelques traits du commencement. Et si le premier amour ne peut être retrouvé collectivement tel qu'il a été manifesté alors, il peut cependant être maintenu individuellement par ceux qui ont à cœur de demeurer fidèles et de faire partie d'un corps de témoins qui a l'entière approbation du Seigneur.

Ce qui a marqué si fortement de son empreinte le témoignage du commencement c'est, entre autres choses, l'exercice d'un amour vrai, amour pour le Seigneur et amour des frères. Deux passages de l'Écriture (Act. 2:42-47 et 4:32-37) suffisent à nous montrer que l'amour fraternel a bien été l'un des traits dominants du début de l'histoire de l'Église, tandis que l'amour pour le Seigneur était vu dans le fait même que la Parole était gardée : « Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres... » (Act. 2:42 ; cf. Jean 14:21, 23). Les premiers disciples reproduisaient ainsi quelques caractères de Celui qui a été ici-bas l'Homme parfait, qui a montré son amour pour son Père dans une entière obéissance à sa volonté — et le monde en a eu le témoignage : « mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » — et son amour tendre et fidèle pour les siens : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jean 14:31 et 15:9). — Mais ce temps a été très court : déjà à Éphèse, la première des sept assemblées mentionnées dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, le Seigneur doit dire : « J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (Apoc. 2:4). C'est le premier pas sur le chemin du déclin et de la ruine. Des temps d'épreuve, préfigurés par les tribulations connues à Smyrne, ont sans doute ralenti les progrès du mal mais, peu après, avec Pergame, nous voyons l'Église, perdant de vue qu'elle doit en être séparée, s'associer au monde. Enfin apparaissent les prétentions de la fausse Église, dont Jézabel est une image (cf. Apoc. 2:10, 13, 20). Dès lors, c'est au sein même de l'Église, et non plus

seulement dans le monde, que les fidèles doivent maintenir une position de séparation — vérité si mal comprise, hélas ! Ces fidèles forment un résidu pieux, les « autres qui sont à Thyatire », « quelques noms à Sardes » (Apoc. 2:24 ; 3:4), témoins individuels parmi un ensemble qui a failli, Philadelphie seule constituant un corps de témoins, témoignage collectif que le Seigneur reconnaît, approuve et encourage.

Quatre états différents de l'Église subsistent jusqu'à la fin, le dernier des quatre étant figuré par Laodicée. Ce n'est pas par l'épître à Philadelphie mais par celle adressée à Laodicée que se terminent les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse. Constatation bien humiliante car cette épître à Laodicée nous présente les traits manifestés tout à la fin de l'histoire de l'Église et, plus grave encore, après qu'un témoignage philadelphe a été suscité et maintenu ! Tiédeur (v. 15, 16), prétention à ce qui ne correspond en rien à l'état réel du cœur (v. 17, 18), manque d'amour pour le Seigneur qui, laissé dehors, « se tient à la porte » (v. 20), tels sont les caractères laodicéens.

Le premier amour a été abandonné et nous souffrons plus ou moins en constatant qu'il est, individuellement, si peu retrouvé. D'autre part, nous pouvons bien nous demander si, tant de fois, nous ne manifestons pas davantage les caractères de Laodicée que ceux de Philadelphie, alors que cependant nous n'hésitons pas à nous approprier les promesses faites à cette assemblée, en particulier celle d'Apoc. 3:10. En considérant tant de circonstances affligeantes, ne devons-nous pas confesser que nous sommes chaque fois en présence des conséquences d'un manque d'amour vrai pour le Seigneur et envers nos frères ? Dans la plupart des cas, dans tous peut-être, le mal eût été guéri s'il y avait eu en exercice un amour, non pas « de parole ou de langue » mais « en action et en vérité ». Les soins diligents et appropriés de l'amour n'eussent-ils pas arrêté tel ou tel sur un chemin d'égarement, prévenu des difficultés qui ont ensuite amené du trouble, mis un terme à des relations continuées, au mépris des enseignements de 1 Cor. 5:11, avec ceux qu'il a fallu placer hors de la communion de l'assemblée, rétabli le niveau spirituel dans un foyer en péril — en un mot, empêché l'ennemi d'accomplir son œuvre de destruction ? Cet amour vrai a-t-il été chaque fois en exercice ? Hélas ! la plupart du temps, nous n'avons pas fait ce qui aurait dû l'être ; trop souvent, nous avons même, inconsciemment peut-être, encouragé, par des attitudes ou des paroles que nous pensions être celles de l'amour, celui qui s'engageait dans un mauvais chemin. Prenons chacun notre part de l'humiliation qui nous convient !

Peut-être avons-nous davantage de connaissance que n'en possédaient bien des croyants qui nous ont précédés, mais la connaissance qui n'est pas mise en pratique n'est plus qu'une aggravation de responsabilité. — Il y avait à Laodicée une connaissance approfondie de la vérité, d'abondantes lumières (cf. Col. 2:1 et 4:13 à 16), mais il s'agissait de connaissances qui n'avaient pas pénétré les consciences et qui avaient laissé les cœurs insensibles. En serions-nous arrivés là ? Ce qui importe avant tout, c'est l'orientation de nos pensées et de nos cœurs. Vers quel Objet sont-ils tournés ? Possédant la vie de Dieu, nous contentons-nous ensuite d'une certaine forme extérieure, d'une apparence de vie chrétienne et de piété, de relations fraternelles dont le véritable mobile n'est pas l'amour selon Dieu mais la recherche de satisfactions personnelles réciproques, d'une activité débordante peut-être mais qui a surtout pour but de nous procurer quelque relief plutôt que de faire briller la gloire de Christ ? S'il en est ainsi, nous faillissons à notre responsabilité, nous gaspillons notre temps, nous perdons notre vie. Ne soyons pas surpris alors de tant de manifestations de faiblesse et de tous les ravages que réussit à faire l'ennemi !

C'est une toute autre orientation qu'il convient de donner à nos lecteurs : qu'ils se tournent sincèrement vers Christ, avec l'ardent désir de rechercher sa gloire et ses intérêts, de n'avoir d'autre volonté que la sienne et, à sa suite, dans le sentier qu'il a Lui-même tracé, nous éprouverons son puissant secours et nous serons rendus capables de marcher « de force en force ». Nous goûterons alors quelque chose de ce qu'a connu le psalmiste qui, bien que « dans une terre aride et altérée, sans eau », pouvait dire cependant : « Ô Dieu ! tu es mon Dieu ; je te cherche au point du jour ; mon

âme a soif de toi, ma chair languit après toi... Mon âme s'attache à toi pour te suivre, ta droite me soutient » (Ps. 63:1, 8).

Nous serons ainsi gardés, dans l'exercice de notre activité, de tout ce qui, malgré les apparences d'un travail d'amour, n'est accompli en définitive que pour glorifier l'homme. Dieu ne juge pas d'après les seules apparences extérieures. Nous risquerions de nous tromper en affirmant qu'un croyant est vraiment rempli d'amour parce qu'il donne en abondance, multipliant ses libéralités à l'égard de tous, et nous pourrions lui faire le plus grand tort en louant ses mérites. Même si ce croyant allait jusqu'à distribuer tous ses biens, il pourrait n'y avoir là, en dépit des apparences, aucun amour vrai ; c'est le chapitre même que nous appelons volontiers le chapitre de l'amour, qui nous l'enseigne : « Et quand je distribuerais en aliments tous mes biens, et que je livrerais mon corps afin que je fusse brûlé, *mais que je n'aie pas l'amour*, cela ne me profite de rien » (1 Cor. 13:3). Distribuer « tous ses biens », aller même jusqu'à livrer ce qui a plus de valeur encore que ses biens, son propre corps (cf. Job 2:4, 5), tout cela peut être fait sans que ce soit une manifestation d'amour vrai, le fruit de l'amour pour Dieu et pour le prochain. La chair sait bien y trouver son compte : on y acquiert une réputation flatteuse, de la gloire pour soi-même, mais il n'y a rien pour Dieu.

Il est encore un autre danger, souvent signalé mais sans doute méconnu plus souvent encore : croire que pour manifester de l'amour nous pouvons faire bon marché de la sainteté et de la vérité, penser que le but recherché, qui nous semble bon, constitue une excuse valable à des abandons dont l'importance est sous-estimée. Il n'y a alors qu'un simulacre de l'amour, rien de l'amour selon Dieu. « Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour... » (Éph. 5:1). Dieu est Lumière et Amour, Il est le Dieu de sainteté, de vérité ; pour être ses « imitateurs », il faut que notre marche porte les caractères de sainteté et de vérité, qu'elle soit tout aussi bien dans la lumière que dans l'amour. L'un ne peut aller sans l'autre, si nous voulons être fidèles. Nous l'avons remarqué, ce sont les traits du témoignage philadelphe.

Dans les derniers jours de l'histoire de l'Église tout particulièrement, la 2e épître à Timothée nous l'enseigne, le maintien de la vérité et de la sainteté est la pierre de touche de l'amour. Et l'obéissance à la Parole constitue et constituera toujours la véritable preuve de l'amour, qu'il s'agisse de l'amour pour le Seigneur (Jean 14:21, 23) ou de l'amour pour les frères (1 Jean 5:2, 3). L'amour est le fruit de la nature divine, qui ne peut pas ne pas aimer (1 Jean 5:1) — il est la preuve « que nous sommes passés de la mort à la vie » (1 Jean 3:14) — il doit être manifesté à l'égard de tous mais ne peut jamais l'être en dehors de l'obéissance à la Parole (1 Jean 5:2, 3). Un amour qui pactiserait plus ou moins avec une doctrine falsifiant la vérité quant à la Personne et à l'œuvre de Christ, ou qui simplement la tolérerait, ou encore qui perdrait de vue la sainteté qui convient aux enfants d'un Père saint, un tel amour ne procéderait pas de Dieu, de l'Esprit de Dieu qui est l'Esprit de vérité, l'Esprit Saint, comme il est l'Esprit d'amour. Or, « l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Un amour qui ne serait pas versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint ne saurait être en aucune manière « l'amour de Dieu ».

Le premier amour abandonné, telle est l'origine du déclin, déclin qu'a accentué le manque d'amour vrai pour le Seigneur et pour les frères. Humilions-nous de ce que si souvent ce manque d'amour nous caractérise ! Nous protesterions certainement si quelqu'un nous disait que nous n'aimons pas le Seigneur, mais chaque fois que nous ne gardons pas sa parole pouvons-nous dire en vérité que nous l'aimons ? Nous protesterions aussi si, par exemple, l'on prétendait que nous n'aimons pas des frères auxquels nous nous gardons de parler la vérité, dans la crainte que nous avons d'altérer les relations agréables que nous maintenons avec eux ; mais n'avons-nous pas oublié qu'aimer quelqu'un c'est avant tout désirer, rechercher son bien et n'agir qu'en vue de ce seul but ? Un amour vrai nous dictera tout ce qui doit être dit ou fait, avec douceur et sagesse, pour le bien spirituel de nos frères.

Méfions-nous des ruses de l'adversaire car, après avoir détruit, il se présente avec ses ressources... Ce qui a eu, dans l'histoire de l'Église, des conséquences plus graves encore que le manque d'amour, c'est l'exercice d'un faux amour, la contrefaçon de l'amour : il y a pire encore qu'un mal manifesté, ou même qu'un mal caché, c'est un mal que l'on cherche à recouvrir de l'apparence du bien. C'est un des plus sérieux dangers auxquels nous avons à faire face aujourd'hui qu'un soi-disant amour qui prétend être de l'amour et qui est en fait tout autre chose — un soi-disant amour qui, sous de très beaux dehors, conduit en réalité dans un chemin qui n'est pas celui de l'obéissance à la Parole. C'est véritablement un chef d'œuvre de l'ennemi que d'entraîner ainsi des croyants dans un tel chemin en leur laissant croire qu'ils marchent dans l'amour !

Cette contrefaçon de l'amour, dont les conséquences sont d'une extrême gravité, n'est au fond pas autre chose que l'activité de la chair, la chair sous de beaux aspects sans doute mais la chair tout de même — et d'autant plus dangereuse qu'elle se manifeste précisément sous une séduisante apparence. Que Dieu nous donne d'aller jusqu'au fond des choses — au lieu de nous arrêter aux causes secondes et de ne les apprécier qu'au travers des relations de famille ou de liens d'amitié — afin que nous puissions juger le mal dans ses racines profondes ! La restauration, la communion, la paix, la bénédiction, que nos âmes désirent si ardemment, sont à ce prix. Mais, si nous laissons le monde pénétrer et agir dans nos cœurs, dans nos maisons, dans l'assemblée, si nous nous laissons guider par les pensées de la chair — même quand tout cela présente de très belles apparences, mais ce sont des apparences trompeuses — ne soyons pas surpris de récolter les fruits de telles semences !

Puissions-nous comprendre le sérieux des temps, discerner et écouter la voix de Dieu qui nous parle de manière si solennelle ! Au début d'une nouvelle étape du chemin, alors que nous regardons en avant tout en considérant pour notre instruction le sentier déjà parcouru, pensons à ces choses et qu'elles soient pour nous non pas un sujet de réflexions superficielles mais le thème de sérieuses méditations. Dieu veuille opérer dans nos cœurs et nos consciences, afin que nous puissions tirer profit des expériences faites et manifester un amour vrai pour le Seigneur et pour nos frères. Qu'un tel amour soit le mobile de nos actions en tout temps ! Le Seigneur sera alors glorifié en nous et dans l'assemblée.

## Ce que vous avez entendu dès le commencement

ME 1949 p. 197

Dès le commencement de l'histoire de l'Église sur la terre, l'ennemi a déployé ses efforts pour essayer de ruiner l'œuvre de Dieu. Déjà l'apôtre Paul avertissait les anciens d'Éphèse : il savait qu'après son départ, entreraient parmi eux des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau — et que, par ailleurs, d'entre eux se lèveraient des hommes qui annonceraient des doctrines perverses pour attirer les âmes après eux. En présence de ce danger il y avait pour ces croyants, à la fois une ressource et une responsabilité. Une ressource : Dieu et sa Parole. Une responsabilité : veiller, en se souvenant des avertissements de l'apôtre (Actes 20:29-32). Assauts du dehors, ruses et artifices au dedans, c'est toujours la même double activité de l'ennemi dans tous les temps. La seconde n'est-elle pas la plus dangereuse ? C'est contre elle que l'apôtre Jean met en garde ceux auxquels il adresse sa première épître : « Maintenant aussi, il y a plusieurs antichrists... ils sont sortis du milieu de nous » (1 Jean 2:18-19) : Ces faux docteurs apportaient un enseignement nouveau, susceptible de séduire les âmes et qui, en fait, avait pour résultat de les détourner de « Celui qui est dès le commencement ». — Aussi, dans cette épître, l'apôtre insiste sur la nécessité, pour le croyant fidèle, de s'attacher à ce qu'il a entendu dès le commencement. C'est, en définitive, la même ressource et la même responsabilité que celles présentées par l'apôtre Paul.

La ressource que l'apôtre Jean indique dans sa première épître offre un double caractère, un caractère négatif et un caractère positif. Il commence sa lettre par cette parole : « Ce qui était dès le commencement... », et il la termine par celle-ci : « Enfants, gardez-vous des idoles ». — Se garder des idoles, c'est ne laisser pénétrer dans nos cœurs rien de ce qui y prendrait la place de Christ. Ces idoles sont parfois des choses qui ne sont pas manifestement mauvaises : il faut cependant nous en séparer si elles nous voilent la personne de notre Sauveur. Une même chose peut être d'ailleurs une idole pour quelqu'un, tandis qu'elle ne le sera pas pour un autre. Il n'est donc pas possible d'énumérer les idoles dont il faut se garder : chacun doit avoir affaire avec le Seigneur à ce sujet et s'examiner soigneusement devant Lui. Demeurer attaché à ce qui est dès le commencement, c'est s'en tenir aux vérités enseignées par le Seigneur lui-même quand Il était sur la terre et par les apôtres inspirés. C'est ce que nous avons reçu par la Parole et par le ministère, oral et écrit, d'ouvriers fidèles, suscités par le Maître pour « exposer justement la parole de la vérité » (2 Tim. 2:15).

Ce qui caractérise la chair, vue sous son aspect religieux, c'est un besoin d'activité comme aussi le désir d'entendre ou de dire des choses nouvelles. N'oublions pas qu'en vue d'accomplir ses desseins, l'ennemi se sert parfois de l'activité de la chair chez un croyant ; l'histoire de Pierre nous en offre un exemple bien connu (Matt. 16:23). Cela nous montre combien nous avons à veiller ! — Le service de la Parole est toujours, mais dans l'Assemblée d'une façon particulière, une chose extrêmement sérieuse. 1 Pierre 4:11 donne à cet égard un enseignement qu'il convient de méditer souvent. Parler « comme oracle de Dieu » c'est non seulement parler conformément aux Écritures, mais encore donner ce que Dieu veut donner à l'instant même. Quelle responsabilité pour celui qui ouvre la bouche dans l'Assemblée ! Y sommes-nous assez attentifs ? La Parole est une épée (Héb. 4:12), mais c'est l'épée de l'Esprit (Éph. 6:17). Nous ne devons donc nous en servir que dans la dépendance et sous l'action du saint Esprit. Il est nécessaire de le réaliser pratiquement pour être gardé de présenter ce qui viendrait de la chair — pour être gardé surtout de donner des nouveautés qui ne sont généralement rien autre que le fruit de notre imagination. Cela plaît au cœur naturel : n'y aurait-il pas quelque idole » cachée dont il faudrait se séparer ? Les choses nouvelles piquent la curiosité peut-être, mais n'édifient pas. Or, le but de toute action dans le rassemblement des saints, n'est-il pas l'édification de l'assemblée ? (1 Cor. 14).



Après avoir insisté sur le fait que tout dans l'assemblée doit être fait pour l'édification, un de nos conducteurs beaucoup apprécié écrit ceci : « Je pourrais dire ici que cela devrait en principe nous garder de l'envie de nous singulariser parmi les saints : telle, parmi les jeunes, la vanité de parler sur des passages difficiles. Sans doute, en insistant sur des portions de la Parole de Dieu qui revêtent ce caractère, on créera en passant une sorte d'intérêt factice, et de même en donnant d'un texte simple une application à laquelle personne n'avait songé auparavant. Ceci m'a toujours paru très mesquin ; je suis persuadé, en outre, que cela montre une absence à la fois de jugement de soi-même et du sérieux désir d'édifier les saints. Ce qu'il faut rechercher c'est ce qui fera connaître Dieu.... Quant à la nouveauté dans la prédication, ayant la prétention d'être originale, elle peut être ingénieuse et inattendue comme un feu d'artifice ; mais qu'est-ce, si nous ne pouvons nous y fier, ou savoir si elle est vraie ou fausse ? Combien les voies de Dieu en Christ sont différentes ! J'ai parlé de cela dans le but de donner une forme pratique au principe même qui était en question chez les Corinthiens. Ils étaient occupés de ce qui pouvait frapper et surprendre, et non de ce qui devait aider à la croissance de l'âme dans la connaissance de Dieu » (L'action du Saint Esprit dans l'Assemblée, par W. K., Messager Évangélique 1930 p. 324).

« Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive », a dit le Seigneur. Le résultat sera celui-ci « des fleuves d'eau vive couleront de son ventre » (Jean 7:37-38). C'est bien dans la mesure dans laquelle l'âme aura été occupée de Lui et rafraîchie par Lui, que Christ pourra être présenté. Il est « Celui qui est dès le commencement », la seule nourriture dont nous ayons besoin. Et le plus haut degré de développeraient spirituel, c'est de le connaître, Lui (1 Jean 2:13-14).

Nous comprenons donc l'importance de la nourriture que nous donnons à notre esprit. Bien des lectures intéressent, car elles présentent des nouveautés, mais ce n'est pas « le pur lait intellectuel » qui nous fera croître « par lui à salut » (1 Pierre 2:2), c'est l'aliment de la chair religieuse. Souvenons-nous de 2 Rois 4:38-44 : quand on s'éloigne de Guilgal, quand la chair n'est pas jugée et mise de côté, on cesse de s'attendre au Seigneur pour être nourri par Lui, et, avec témérité, on va chercher des coloquintes sauvages. On ne les connaissait pas ! Nourriture nouvelle. Mais le résultat est certain : la mort est dans la marmite ! Il faut apporter, en figure, le Fils de Dieu dans son humanité parfaite pour que l'âme soit à nouveau nourrie. Contraste frappant : celui qui apporte la vraie nourriture au peuple de Dieu, c'est celui de l'activité duquel on ne parle pas, qui est, demeuré à Baal-Shalisha, sans doute dans le secret et la communion avec Dieu, et qui apporte, en figure, « Celui qui est dès le commencement », Christ dans ses souffrances et dans sa mort, Christ ressuscité et glorifié, Christ le pain de vie. Alors, le peuple est rassasié.

« Pour vous, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous : si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père » (1 Jean 2:24).

## À CELUI QUI VAINCRA...

ME 1965 p. 257, 281, 309

Nous nous tromperions grandement si nous pensions qu'au cours de l'histoire de l'Assemblée sur la terre il y a eu certaines époques durant lesquelles les croyants ont connu des circonstances telles qu'ils n'avaient aucun combat à livrer. Il n'y a jamais eu de jours semblables, ajoutons qu'il n'y en aura jamais. Si nous avons quelque doute à cet égard, il nous suffirait de lire Apoc. 2 et 3. Ces deux chapitres retracent l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur ; les sept assemblées dont il y est question, et qui existaient alors, préfigurent les phases successives de cette histoire, les quatre dernières co-existant jusqu'à la venue du Seigneur. Dans chacune des sept épîtres adressées à ces sept assemblées se trouve une promesse faite « à celui qui vaincra » ; c'est donc bien que, au sein de chacune d'entre elles, il y a un combat à livrer et une victoire à remporter. Certes, les combats ne sont pas les mêmes dans tous les temps ; chaque époque a ses dangers, ses difficultés, par conséquent ses luttes et ses triomphes. Il faut remarquer également que dans chaque épître la promesse faite au vainqueur est liée à une exhortation : « que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées », que cette exhortation précède la promesse (c'est le cas pour Éphèse, Smyrne et Pergame) ou la suive (c'est le cas pour les quatre dernières parmi lesquelles le résidu est seul à même d'écouter la voix de l'Esprit). L'Esprit Saint s'adresse au cœur et à la conscience des assemblées ; ce ministère s'est exercé dans tous les temps, plus ou moins contristé sans doute mais cependant toujours actif pour réveiller, enseigner, exhorter, consoler l'Église. Bienheureux celui « qui a des oreilles » ; puisse-t-il « écouter », c'est-à-dire recevoir et mettre en pratique « ce que l'Esprit dit aux assemblées » !

Nos devanciers ont eu leurs combats, nous avons les nôtres aujourd'hui. Que ces luttes, toujours difficiles et souvent très exerceuses, ne nous découragent pas en nous laissant croire peut-être que nous avons fait fausse route ! La chose importante, de nos jours comme dans ceux qui ont précédé — on qui suivront, si le Seigneur laisse son Église quelque temps encore ici-bas — c'est bien d'écouter « ce que l'Esprit dit aux assemblées ». La mise en pratique de ses directions, de ses exhortations fera de nous des vainqueurs. Écouter toute autre voix que celle de l'Esprit, qu'elle vienne de nos cœurs naturels, d'un entourage aux propos séducteurs ou encore d'une certaine littérature plus ou moins teintée de christianisme, ne nous sera d'aucun secours dans la lutte et, plus encore, nous mettra même dans l'impossibilité de vaincre. N'est-ce pas là la véritable cause de bien des défaites ?

Le danger est de plus en plus sérieux dans des temps de faiblesse spirituelle de se laisser entraîner par le courant : mondanité, largeur de vues qui conduit à excuser et tolérer le mal, esprit raisonneur toujours porté à contester avec l'Écriture et à rejeter le ministère de l'Esprit. Ce danger nous menace, de « faire comme les autres ». Le déclin est général, dira-t-on pour essayer de justifier un laisser-aller coupable ; mais c'est précisément parce qu'il en est ainsi que le fidèle, au lieu de se conformer à tout ce qui est revêtu du sceau de la ruine, doit lutter et vaincre. Ce qui caractérise un résidu fidèle placé au sein d'un ensemble qui a failli, c'est ceci : profondément humilié de l'état de choses auquel il a conscience d'avoir participé, il réalise sa grande faiblesse et cherche le secours auprès du Seigneur pour être gardé, soutenu, encouragé, afin de ne pas se laisser entraîner par tout ce qui, sous de très beaux dehors peut-être, porte la marque de la désobéissance à la Parole de Dieu et à la voix de son Esprit.

Le combat demande une énergie persévérante et nous en manquons si souvent ! Nous sommes parfois rapidement découragés dans la lutte et vite disposés, dans le désir d'une paix mal comprise, à tout accepter plutôt qu'à poursuivre un combat difficile et cependant nécessaire : nous oublions que notre défaillance en entraînera vraisemblablement d'autres, tandis que le déploiement d'une sainte énergie pour résister et vaincre aura la plupart du temps la puissante vertu de l'exemple auprès des

faibles et des indécis. Chacun a sa propre responsabilité — la promesse est « à *celui* qui vaincra » — y faire face conduit à la jouissance d'une bénédiction individuelle et a également pour résultat de ranimer la foi et le zèle de ceux qui sont appelés, eux aussi, à lutter et à vaincre.

Pour nous encourager aux combats que nous avons à livrer, alors que de toutes parts se multiplient abandons et défaillances, nous désirons considérer les différentes promesses faites, dans chacune des épîtres aux sept assemblées, « à celui qui vaincra ». Ces promesses sont liées au jour de la gloire, leur accomplissement total est encore à venir, mais il y a déjà pour le présent la jouissance par la foi de ce qui sera connu plus tard en perfection et c'est là un précieux encouragement pour celui qui lutte et qui souffre. L'encouragement attaché à la promesse est actuel, nous n'en aurons plus besoin quand le combat aura cessé à jamais : nous jouirons alors, dans la mesure où par la grâce de Dieu nous aurons lutté sans défaillance et remporté la victoire, de la récompense assurée « à celui qui vaincra ».

« À celui qui vaincra, je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu » (Apoc. 2:7).

Comme ensemble, Éphèse est caractérisée par l'abandon du premier amour. Dès le début de l'histoire de l'Église sur la terre sont apparus les premiers symptômes du déclin : les affections pour Christ se sont refroidies ; et dans la suite de cette histoire le déclin est allé s'accroissant, aucun des réveils produits par la grâce de Dieu n'ayant été durable.

Placés au sein d'un ensemble présentant de tels traits, des traits de plus en plus accentués, nous avons un combat à livrer si nous voulons être fidèles. Vaincre, à Éphèse, c'est demeurer individuellement dans la fraîcheur de l'amour pour Christ alors que le premier amour est collectivement abandonné. Aujourd'hui encore, nous sommes appelés à ce combat, à cette victoire.

Au milieu de l'assemblée d'Éphèse qui a gravement failli, il en est qui ont « des oreilles pour écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Lorsque le déclin menace, puis se fait jour et s'accroît, l'Esprit de Dieu avertit. Chacun est personnellement responsable d'écouter, d'obéir afin de pouvoir vaincre. Une précieuse récompense est promise au vainqueur, récompense toujours en rapport avec le caractère du combat livré. À Éphèse, le fidèle ayant combattu et triomphé au sein d'une assemblée coupable d'avoir abandonné son premier amour, mangera « de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu ». Il jouira alors de « l'amour inexprimable qui remplira l'éternité » ; le combat aura pris fin pour toujours dans ce lieu d'ineffables délices où le cœur ne sera occupé que de Christ et où il ne saurait y avoir de déclin de l'amour.

Dans le « paradis de Dieu » il n'y aura plus de combat à livrer, mais le fidèle appréciera pleinement ce qui aura soutenu et réjoui son cœur dans la lutte : Christ Lui-même, « l'arbre de vie », et ce sera sa suprême récompense, car ce qu'il y a de plus doux pour un cœur qui aime c'est bien la jouissance de la présence et de l'amour de la personne aimée.

Comment le fidèle a-t-il pu remporter la victoire au milieu d'un ensemble marqué par l'abandon du premier amour ? En se nourrissant de Christ et de l'amour de Christ, en écoutant « ce que l'Esprit dit aux assemblées », en étant « fortifié en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur », de telle sorte que, ainsi que l'écrit l'apôtre Paul précisément « aux saints et fidèles dans le Christ Jésus, qui sont à Éphèse », « le Christ habite, par la foi, dans vos cœurs, et que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour ; afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, — et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance ; afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu » (Éph. 1:1 ; 3:16 à 19).

Satan est toujours le même ennemi qui agit encore aujourd'hui, à la fin de l'histoire de l'Église comme à son début. Il déploie ses efforts pour endormir les croyants et pour leur faire abandonner ce premier amour qui a tant de prix pour le cœur du Seigneur. Pour cela, il leur offre une autre « nourriture » que Christ et l'amour de Christ, il leur présentera des choses bonnes en elles-mêmes, par exemple celles que le Seigneur loue à Éphèse : il les occupera de leur service, de leur fidélité pour écarter les méchants et éprouver les faux docteurs, de leur patience dans les afflictions supportées pour le nom de Christ (cf. Apoc. 2:2, 3), autant de choses qui peuvent fort bien aller de pair avec l'abandon du premier amour. Piété, fidélité, dévouement, discernement spirituel, séparation du mal n'ont de valeur aux yeux de Dieu, ou plutôt n'ont de réalité que dans la mesure où ces vertus découlent d'un amour vrai pour Christ Lui-même. Ces choses sont écrites pour notre instruction et notre avertissement, pensons-y !

Écoutons « ce que l'Esprit dit aux assemblées » ! « Écouter » a ici le même sens qu'en Prov. 12:15 : « Celui qui écoute le conseil est sage. » Est sage celui qui ne se contente pas d'entendre le conseil qui lui est donné mais qui, au lieu d'agir ensuite comme bon lui semble, suit ce conseil. Écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées, c'est être attentif au ministère de l'Esprit Saint, quelque caractère qu'il revête, et ensuite conformer ses voies aux enseignements ainsi reçus, tenir compte de ses avertissements. Le Saint Esprit se plaît à nous occuper de Christ, à nous nourrir de Lui (cf. Jean 16:13 à 15) ; tel Éliézer autrefois, tandis qu'il conduisait Rebecca vers Isaac, l'Esprit aujourd'hui occupe le cœur de l'Épouse de son Époux céleste, ravivant les affections pour Lui. Attentifs à sa voix, jouissant de Christ, nourris de son amour, nous serons rendus capables de lutter et de vaincre.

« Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort » (Apoc. 2:11).

Ici, l'ennemi se présente sous un autre caractère, c'est le « lion rugissant » de 1 Pierre 5:8. Il suscite tribulations et souffrances, épreuves de telle nature qu'elles peuvent conduire le fidèle jusqu'au sacrifice de sa vie. Afin que sa foi ne défaille pas, un encouragement lui est adressé : « Ne crains en aucune manière les choses que tu vas souffrir », comme aussi une exhortation à ne pas faiblir dans la lutte : « Sois fidèle jusqu'à la mort » (Apoc. 2:10). Et la promesse est certaine : « Celui qui vaincra n'aura point à souffrir de la seconde mort ». Le pouvoir de l'ennemi a des limites qu'il ne lui est pas permis de dépasser, il peut s'exercer jusqu'à la mort du corps mais pas au delà (cf. Luc 12:4 : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui après cela ne peuvent rien faire de plus »).

Le vainqueur, à Smyrne, est un bienheureux : « Bienheureux et saint celui qui a part à la première résurrection : sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir... ». « C'est ici la seconde mort, l'étang de feu » (Apoc. 20:6, 14). L'étang de feu est la part éternelle de celui dont le nom n'est pas dans le livre de vie (cf. Apoc. 20:15). Celui qui a été fidèle dans la tribulation, « fidèle jusqu'à la mort », a part à la première résurrection parce que son nom est écrit dans le livre de vie et, plus encore, la « couronne de vie » lui est assurée (cf. Apoc. 2:10). Dans le ciel on ne verra que Christ : Christ Lui-même et Christ dans les siens : la « couronne » est une récompense particulière : le privilège de refléter quelques caractères de Christ d'une manière plus éclatante. Ces caractères auront été vus, dans une mesure, au travers des combats livrés ; ils seront mis en évidence, au jour de la gloire, comme une récompense accordée au vainqueur. La « couronne », qu'elle soit « de justice », « de vie » ou « de gloire », est toujours en relation avec le caractère même de Christ qui la donne (cf. 2 Tim. 4:8 ; Jacques 1:12 et Apoc. 2:10 ; 1 Pierre 5:4). Ici, c'est Celui « qui a été mort et qui a repris vie » (Apoc. 2:8) qui promet la « couronne de vie » à celui qui aura été fidèle, « fidèle jusqu'à la mort ».

À celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit » (Apoc. 2:17).

Dans nos pays et de nos jours, nous n'avons sans doute pas à connaître les souffrances et les tribulations qui ont été la part des croyants de Smyrne ; par contre les dangers au sujet desquels ceux

de Pergame étaient mis en garde nous menacent particulièrement et nous avons besoin d'être attentifs à ce qui est écrit à « l'ange de cette assemblée ».

Où habite-t-il ? « Là où est le trône de Satan », c'est-à-dire dans le monde puisque Satan en est le chef (cf. Jean 12:31 ; 14:30 ; 16:11). Habiter, ce n'est pas aller occasionnellement, c'est demeurer, s'établir. Nous établir dans le monde bien qu'il puisse être vrai que le nom de Christ est tenu ferme et que la foi n'est pas reniée, n'est-ce pas un sérieux danger auquel nous avons à veiller ? Aucun d'entre nous ne voudrait renier ni le nom de Christ ni la foi chrétienne mais, tout en maintenant les vérités essentielles concernant la personne et l'œuvre de Christ, n'aurions-nous pas tendance à glisser vers une fâcheuse conformité au monde et à ses principes, et ne pourrait-il pas nous être dit à nous aussi, en bien des cas : « Je sais où vous habitez, là où est le trône de Satan » ?

La conséquence d'un tel état de choses, c'est une absence de discernement spirituel qui peut conduire à tolérer l'intrusion du mal dans l'assemblée. À Pergame, le mal se présente sous forme de fausses doctrines, propagées par leurs initiateurs et leurs adeptes : « des gens qui tiennent la doctrine de Balaam », ou encore « qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement ». Au lieu de combattre l'erreur avec la seule arme qui permette de le faire : « l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu » (Éph. 6:17), Pergame — et tout spécialement « l'ange », c'est-à-dire les éléments de l'assemblée ayant une responsabilité particulière — avait laissé faire. Mis en face des conséquences de cette défaillance, ils étaient exhortés à l'humiliation et à la repentance ; si cette repentance n'était pas produite chez eux, de façon qu'ils puissent ensuite juger le mal et s'en séparer, le Seigneur Lui-même interviendrait : « Je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche » (Apoc. 2:16). Lorsque nous manquons à notre responsabilité en n'opérant pas le jugement du mal au sein de l'assemblée, le Seigneur agit directement : « Je viens à toi promptement ». Comme il est sérieux de tolérer ce qui devrait être jugé et de contraindre en quelque sorte le Seigneur Lui-même à exercer les actions nécessaires !

Veillons pour que le mal, quel que soit le caractère qu'il puisse revêtir, ne pénètre pas dans l'assemblée. Soyons assez séparés du monde et attachés au Seigneur pour avoir le discernement spirituel nécessaire afin que soient maintenus dans l'assemblée, maison de Dieu, les caractères qui doivent y être vus. L'Esprit de Dieu, Esprit d'amour, est aussi l'Esprit de vérité, l'Esprit Saint ; écoutons ce qu'il dit aux assemblées. Il ne peut nous enseigner une autre marche que celle qui nous fait demeurer dans les « sentiers de justice », ceux où le mal n'entre pas, et il nous instruit afin de nous amener au jugement de tout ce qui est incompatible avec la présence de Dieu. Tolérer dans l'assemblée un mal qui devrait être jugé témoigne du fait que les oreilles sont fermées à la voix de l'Esprit de Dieu.

Peut-être y a-t-il une assemblée où le mal a pénétré, où le discernement spirituel fait défaut, où la voix de l'Esprit n'est pas entendue... Et sans doute y a-t-il là des cœurs qui souffrent douloureusement d'un tel état de choses. N'y en aurait-il qu'un seul, qu'il veuille bien considérer que l'Écriture envisage précisément cette extrémité et qu'il retienne l'exhortation : « que *celui* qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées ». Il n'est dit ni : « que *ceux* qui ont des oreilles... », ni « à *ceux* qui vaincront... ». Même si un croyant devait être seul à écouter, qu'il prenne la position qui convient, celle de l'humiliation, de la repentance ; qu'il combatte par la prière, si même aucune forme de combat ne lui apparaît momentanément possible comme découlant de celle-là et à mener concurremment avec elle. Et que, dans la promesse faite au vainqueur, il trouve un encouragement à persévérer : « À *celui* qui vaincra, je lui donnerai... » (Apoc. 2:17). Le combat est livré dans le secret peut-être au sein d'un ensemble qui laisse faire, livré par « *celui* qui a des oreilles » et « écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées », l'encouragement qui lui est donné a quelque chose de caché, d'intime, mais l'approbation de Christ ne suffirait-elle pas à un cœur qui l'aime ?

Trois choses sont promises au vainqueur de Pergame : la manne cachée, le caillou blanc, le nouveau nom.

La manne était la nourriture d'Israël pendant la traversée du désert. Étaient ainsi nourris tout le long du voyage ceux qui, obéissant à la parole de l'Éternel, recueillaient « chaque jour la portion d'un jour » (Ex. 16:4, 5). La manne est donc la part de celui qui obéit : elle est la figure d'un Christ pain de vie, d'un Christ dans son humanité parfaite, vraie nourriture de l'âme (cf. Jean 6:31 à 35, 48 à 51). Ici, il s'agit de « la manne cachée », allusion à Hébreux 9:4, où il est parlé de « la cruche d'or qui renfermait la manne » — témoignage des soins du Seigneur envers les siens pendant leur pèlerinage ici-bas, éternel mémorial d'un Christ venu sur la terre, d'un Christ homme abaissé et humilié (manne) maintenant homme glorifié dans le ciel (cruche d'or). — cf. Exode 16:32 à 36.

Il est impossible de lutter, et surtout de lutter victorieusement, si d'abord l'on n'a été nourri. Nos défaillances dans les combats à livrer, notre manque d'énergie, sont généralement la conséquence du fait que nous sommes mal ou insuffisamment nourris ; nous nous trouvons alors sans force pour combattre et, au lieu de le confesser et de nous en humilier devant Dieu, nous préférons dire parfois : il faut patienter, supporter... — choses bien nécessaires à leur place, sans aucun doute, mais qui ne peuvent être mises en avant pour nous dispenser du combat qu'il faut livrer quand le moment est venu.

Au sein d'un état de choses caractérisé par le laisser-aller et qui résulte souvent d'un manque de discernement spirituel, conséquence lui-même de liens étroits avec le monde, que le fidèle se nourrisse de Christ ! Il sera fort de sa force et pourra ainsi lutter et vaincre. Ici-bas nourri de la manne, il recevra plus tard la récompense décernée au vainqueur : la contemplation et la jouissance parfaite d'un Christ à jamais glorifié après les jours de son abaissement. Qui pourra jouir de sa Personne comme celui qui, dans le désert, se sera nourri de Christ et aura trouvé en Lui seul les forces nécessaires pour les combats à livrer jusqu'à la victoire remportée ? Certes, tous ses rachetés verront Christ, mais seuls ceux qui auront triomphé recevront « la manne cachée ». La manne cachée ne sera pas une nourriture — en serait-il besoin dans le ciel ? — mais le privilège de contempler Celui pour lequel le combat aura été livré et la victoire remportée.

Le « caillou blanc » est un signe d'approbation, d'une approbation secrète qui est la part personnelle de celui qui le reçoit. Et sur ce « caillou blanc » est écrit « un nouveau nom ». Là encore, il s'agit de quelque chose d'intime et de caché : c'est « un nouveau nom... que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit ». En attendant le jour de la gloire où celui qui aura vaincu jouira d'une part personnelle avec Christ, de son approbation, ne connaît-il pas déjà ici-bas, au travers des luttes, un avant-goût de ce que sera pour lui plus tard le « caillou blanc » et « le nouveau nom » ? Quel encouragement pour le fidèle qui a peut-être à lutter seul, dans un milieu où tout est propre à le décourager et à lui laisser croire qu'il combat en vain ! Le fait d'être isolé parmi ceux qui ont d'autres pensées et reculent devant les combats à livrer, d'être incompris et même critiqué, est souvent un moyen dont se sert l'ennemi pour nous inciter à cesser le combat. Mais le Seigneur est fidèle, Il n'abandonne jamais quiconque lutte en vue de sa gloire et Il se plaît à l'encourager. Que la jouissance anticipée de la « manne cachée », du « caillou blanc », du « nouveau nom » nous soutienne dans nos combats jusqu'au triomphe remporté, eu attendant le moment où la jouissance de ces choses sera complète !

« Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, — je lui donnerai autorité sur les nations ; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père ; et je lui donnerai l'étoile du matin » (Apoc. 2:26 à 28).

C'est un genre de mal tout à fait nouveau qui se fait jour à Thyatire. Il est reproché à « l'ange », c'est-à-dire à la partie spécialement responsable devant Dieu de l'état de l'assemblée, de « laisser faire la femme Jésabel ». La Jésabel d'Achab, qui avait ses faux prophètes — alors que la Jésabel de Thyatire

« se dit prophétesse » — entraînaient et son mari, le roi Achab, et le peuple d'Israël dans l'idolâtrie. Il y avait cependant un résidu fidèle : « sept mille hommes, tous les genoux qui n'ont pas fléchi devant Baal, et toutes les bouches qui ne l'ont pas baisé » (1 Rois 19:18 — cf. Rom. 11:2 à 5), résidu qui est une figure de celui de Thyatire : « les autres qui sont à Thyatire » (Apoc. 2:24). Ces quelques fidèles « n'ont pas cette doctrine », ils « n'ont pas connu les profondeurs de Satan » ; ils ont refusé de se soumettre aux prétentions de Jésabel, refusé d'accepter ses paroles comme étant celles de Dieu, refusé de recevoir ses enseignements, refusé de se laisser égarer par elle. Pouvons-nous comprendre le dur combat que cela impliquait pour eux ?

Sans doute étaient-ils peu nombreux, bafoués et méprisés par Jésabel et les siens, qui se glorifiaient d'être le nombre et affirmaient être l'Église, mais qu'importe, ils ont résisté, combattu, triomphé ! Le Seigneur les connaissait, les approuvait, les encourageait. Peut-être n'avaient-ils pas de grandes lumières, mais « ce qu'ils avaient » leur suffisait pour discerner les erreurs idolâtres de la femme Jésabel, pour les rejeter et se séparer de tous les propagateurs de ces faux enseignements. « Ce qu'ils avaient », ils étaient exhortés à le « tenir ferme » et la promesse du retour du Seigneur leur est donnée comme encouragement : il y aura un terme au combat, la venue de Celui qui introduira les siens dans l'éternel repos de sa présence puis, en son jour, donnera au combattant victorieux la récompense promise.

C'est une double promesse qui est faite au vainqueur de Thyatire. D'abord, « autorité sur les nations ». Jésabel avait recherché l'autorité et la domination, elle s'en était emparée, tandis que « les autres qui sont à Thyatire » s'étaient tenus à l'écart ; aussi le Seigneur leur promet non pas une autorité usurpée, mais la véritable autorité : Il les associera à Lui-même dans son règne. Cette autorité, que Christ exercera durant le règne, c'est celle que le Père lui a donnée « parce qu'il est fils de l'homme » (cf. Jean 5:22, 27 ; Apoc. 2:27). « Je raconterai le décret », annonce-t-il prophétiquement, « l'Éternel m'a dit : Tu es mon Fils ; aujourd'hui, je t'ai engendré. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et, pour ta possession, les bouts de la terre ; tu les briseras avec un sceptre de fer ; comme un vase de potier tu les mettras en pièces » (Ps. 2:7 à 9). Quelle part pour les fidèles de Thyatire : après avoir souffert pour et avec Christ, ils règneront avec Lui !

Mais il y a un second « je lui donnerai » plus précieux encore que le premier : après l'autorité sur les nations, c'est « l'étoile du matin ». L'étoile du matin est l'image d'un Christ céleste ; nous attendons son lever glorieux, la venue du Seigneur qui nous introduira dans les félicités de la maison du Père. Tous les rachetés le verront, mais seul le vainqueur le « recevra », car Il se donnera Lui-même au vainqueur : « je lui donnerai l'étoile du matin ».

Le royaume, l'étoile du matin, les deux pensées sont liées aussi en Apoc. 22:16 où le Seigneur se présente comme « la racine et la postérité de David » — c'est en rapport avec le royaume — et comme « l'étoile brillante du matin ». De même en 2 Pierre 1:19. Christ venant dans son royaume, cela fait appel à notre *conscience* : l'entrée dans « le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » sera « richement donnée » (2 Pierre 1:11) à celui dont la marche aura présenté les caractères énumérés dans les versets 5 à 7 de ce chapitre. L'étoile du matin, c'est pour notre *cœur*. Ne négligeons ni l'un ni l'autre, aimons à la fois son apparition et sa venue, dans les deux cas il s'agit de Christ ! Quelle joie ce sera pour Lui quand Il donnera « à celui qui vaincra » et autorité sur les nations » et « l'étoile du matin » ! Il éprouvera plus de joie à donner cette double récompense que le vainqueur de Thyatire à la recevoir !

« Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges » (Apoc. 3:5).

Les « œuvres » de Sardes peuvent faire illusion à plus d'un, surtout dans des temps où l'on cherche à faire de grandes choses. Quelle réputation l'on peut ainsi s'acquérir : « tu as le nom de vivre » ! On

appelle volontiers cela un vivant christianisme. Mais les apparences sont trompeuses car l'Esprit de Dieu ajoute aussitôt : « et tu es mort » et ensuite : « je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites devant mon Dieu » (Apoc. 3:1, 2). Les œuvres dont est cependant tellement satisfait celui qui les accomplit...

Il y a pourtant « quelques noms à Sardes », quelques âmes fidèles qui, vivant de la vie divine, ont maintenu la réalité d'une profession chrétienne pure de tout mal : ces « quelques noms... n'ont pas souillé leurs vêtements », ils ne se sont pas satisfaits d'une simple profession, comme ceux parmi lesquels ils se trouvent ; il y a eu chez eux réalité et sainteté pratique.

Aussi, une double récompense leur est assurée. Pour le présent déjà, ils sont « dignes » d'être associés à Christ dans un sentier où leur marche fidèle le glorifie ; ils sont séparés du mal, ils « n'ont pas souillé leurs vêtements », leur profession chrétienne, pure et sans tache, leur donne le privilège de marcher « en vêtements blancs », plus encore : de marcher « avec Christ ». Ils en sont dignes ! D'eux aussi il peut être dit : « Dieu n'a point honte d'eux, savoir d'être appelé leur Dieu » (Héb. 11:16). Mais quels combats ils ont dû livrer pour réaliser une telle marche dans un tel milieu ! Que de difficultés à surmonter, que de pièges à éviter, que de moqueries à supporter !

Pour l'avenir, la récompense du vainqueur est triple : il sera « vêtu de vêtements blancs », son nom ne sera pas effacé du livre de vie et enfin, le Seigneur ajoute : « Je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges ». En d'autres termes, le vainqueur de Sardes sera introduit dans le lieu où il n'y a aucune souillure possible ; son nom demeure écrit dans le livre de la profession chrétienne, livre dans lequel figurent les noms de tous ceux qui ont professé le christianisme mais duquel seront effacés tous ceux qui l'auront professé sans avoir la vie de Dieu ; enfin, le Seigneur reconnaîtra devant son Père et devant ses anges comme lui appartenant en propre celui qui, à Sardes, aura lutté et triomphé.

« Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors ; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'après de mon Dieu, et mort nouveau nom » (Apoc. 3:12).

Philadelphie a gardé la parole du Saint et du Véritable, n'a pas renié son nom. Elle sera gardée « de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière » ; elle est exhortée à « tenir ferme » afin que sa « couronne » ne lui soit point ravie. « Tenir ferme » en attendant Celui qui dit : « Je viens bientôt », cela implique un difficile combat à livrer. Aussi une promesse est-elle faite « à celui qui vaincra » pour l'encourager à lutter et à triompher.

« Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu ». Malgré sa réelle faiblesse, mais une faiblesse sentie et confessée, Philadelphie a manifesté le caractère de l'assemblée, « colonne et soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15). Ce faible témoignage, qui aura eu ici-bas un tel privilège, recevra une riche récompense dans un jour à venir : il sera « une colonne » — tout à la fois, emblème de stabilité et ornement — « dans le temple de mon Dieu ». Cette dernière expression marque l'association avec Christ dans le sanctuaire céleste. Celui qui, après sa résurrection glorieuse, a fait transmettre ce message aux siens : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu », associant ainsi à Lui ceux qu'Il n'a pas honte d'appeler ses frères (Jean 20:17 — cf. Héb. 2:11), veut aussi s'associer dans la gloire ceux qui auront manifesté leur fidélité en « tenant ferme » jusqu'à sa venue. Rien ne les a ébranlés dans la lutte, rien ne pourra plus les ébranler à jamais, ils orneront le sanctuaire, ils « ne sortiront plus jamais dehors ».

« J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu ». Le vainqueur qui ici-bas n'aura pas renié le nom du Saint et du Véritable, aura « le nom de son Dieu », du Dieu de Jésus Christ, publiquement placé sur lui. « Mon Dieu », c'est le nom du Dieu auquel Christ appartient comme homme, le nom du Dieu qui Lui appartient. Et, comme homme, Il veut partager ce nom (si cette expression est permise) avec ceux



qui ont été manifestés fidèles, ceux pour lesquels ce nom a eu de la valeur et qui ont eu à cœur de l'honorer. Ils ont marché sur les traces de l'Homme parfait — quelle valeur avait pour Lui le nom de son Dieu, combien Il l'a honoré et glorifié ! — ils ont montré au travers des luttes soutenues que ce nom leur était précieux, qu'ils appartenaient à Dieu, corps, âme et esprit ; aussi, Christ en rend témoignage au jour des récompenses en écrivant sur eux ce nom de son Dieu !

« ... et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu ». Le vainqueur de Philadelphie a marché ici-bas avec Christ, réalisant la part de la foi qui « recherche une patrie », imitant l'exemple de l'homme de foi qui « attendait la cité qui a les fondements » (cf. Hébr. 11:13 à 16:10) — il a été dans la lutte mais jouissant déjà par la foi de « la nouvelle Jérusalem ». C'est pour Christ, pour l'Assemblée chère à son cœur, que le fidèle a souffert et combattu, pour l'Assemblée que Christ a aimée et pour laquelle Il s'est livré Lui-même, que bientôt Il se présentera glorieuse et qui, au jour d'éternité, « descendra du ciel d'auprès de Dieu, préparée comme une épouse ornée pour son mari » (cf. Éph. 5:25 à 27, Apoc. 21:2). Quelle promesse et quel encouragement pour celui qui, au travers de tout, sert dans la souffrance le Seigneur et l'assemblée du Seigneur : « j'écrirai sur lui... le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu ».

« ... et mon nouveau nom. » C'est le nom pris par Christ comme résultat de son œuvre accomplie. Ayant souffert pour elle, Il a pour son Église « un nouveau nom » ; c'est celui qui sera écrit sur le vainqueur de Philadelphie.

Ce que Christ écrit sur ce vainqueur est donc en relation d'abord avec Dieu, ensuite avec l'Assemblée de Dieu, enfin avec Lui-même.

« Celui qui vaincra..., je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme moi aussi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône » (Apoc. 3:21).

Triste état que celui de Laodicée ! Il n'y a ni témoignage pour Christ ni communion avec Lui, ni connaissance de soi ni connaissance de Lui. Laodicée est caractérisée par le manque d'amour, le pire de tous les maux, avec en même temps d'orgueilleuses prétentions. Un tel état résulte du fait que le témoignage philadelphe a été méprisé : si l'on méconnaît la vérité révélée, si l'on n'en apprécie pas toute la valeur, on tombe inévitablement dans une condition laodicéenne. Ne convient-il pas de souligner cette remarque dans les temps auxquels nous sommes parvenus ?

L'attristante prétention laodicéenne, laissant Christ à la porte, forme un saisissant contraste avec la faiblesse consciente de Philadelphie, avec la fidélité de ce témoignage qui garde la parole et ne renie pas le nom du Saint et du Véritable.

À Laodicée, Christ est vu en effet « se tenant à la porte ». Mais « si quelqu'un entend sa voix et qu'il ouvre la porte », Il est prêt à « entrer chez lui » et à le faire jouir de la communion avec Lui : « je souperai avec lui, et lui avec moi » (Apoc. 3:20). Il y a donc une promesse dont la réalisation est actuelle ; elle est la part de celui qui, luttant contre la tiédeur laodicéenne, souffrant de voir Christ laissé à la porte, entend sa voix et lui ouvre son cœur. Victoire remportée qui conduit à la joie de la communion avec Christ, communion goûtée dans la souffrance. Il y a aussi une récompense promise pour un jour à venir : communion, association avec Christ dans la gloire. Après avoir souffert avec un Christ méprisé et rejeté, régner avec un Christ glorieux, s'asseoir avec Lui sur son trône !

Le vainqueur, c'est celui qui au travers des circonstances du chemin, quelque difficiles qu'elles puissent être, maintient la vérité de Dieu — la vérité morale aussi bien que la vérité doctrinale — prêt à affronter et surmonter la souffrance pour tenir ferme jusqu'au bout. Nul croyant ne naît à l'état de vainqueur, il le devient et une préparation est nécessaire pour cela, tout comme pour les

athlètes (cf. 1 Cor. 9:25) : vie de régime, sobriété en toutes choses, discipline. Parce qu'ils étaient préparés à tenir ferme, Daniel et les trois jeunes Hébreux furent à même de combattre et de vaincre (Dan. 1:8 à 16). Attendre le jour du combat et entrer dans la lutte sans préparation aucune, c'est aller au-devant d'une défaite certaine. Si trop souvent nous allons de défaite en défaite alors que nous devrions marcher de victoire en victoire, c'est bien parce que nous sommes mal, ou pas du tout préparés, moralement et spirituellement, à livrer les combats auxquels nous sommes appelés.

Dieu veuille nous réveiller, nous exercer dans nos consciences ! Que sa Parole « demeure en nous », nous serons « forts » de sa force, prêts à lutter et à vaincre (cf. 1 Jean 2:14). Et que toujours, notre oreille soit ouverte pour « écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées » ; nous saurons alors quels sont les combats qu'il faut mener. La Parole, l'Esprit de Dieu nous occupent, nous nourrissent de Christ et c'est là le secret de toute victoire.

Que la pensée de la récompense promise au vainqueur, qu'elle soit actuelle ou future, reste pour nous un précieux encouragement ! Cette récompense, remarquons-le en terminant, est toujours liée à Christ : c'est quelque chose reçu de Lui, impliquant association et communion avec Lui, c'est parfois davantage encore, Christ Lui-même !

## QUESTIONS ACTUELLES À PROPOS DE LAODICÉE

Apocalypse 3:14-22

ME 1945 p. 309

Les chapitres 2 et 3 du livre de l'Apocalypse nous donnent l'histoire de l'Église responsable sur la terre. Cette histoire a commencé à Éphèse par l'abandon du premier amour, elle se termine à Laodicée par la tiédeur et l'indifférence — forme religieuse sans la puissance de la piété. Le moment est proche où Christ — Celui qui se présente comme « le Témoin fidèle et véritable » (Apoc. 3:14) — ne voudra plus de cette Église responsable comme témoin sur la terre : Il va la vomir de Sa bouche. La lecture du chap. 17 nous montre que lorsque Christ aura rejeté l'Église infidèle, il se trouvera précisément une « Bête » disposée à en prendre possession : l'Église dont Christ ne veut plus, c'est ce qui convient à la bête écarlate du chap. 17. Laodicée est devenue Babylone sur laquelle fondra le jugement dont nous parle le chap. 18. C'est seulement ensuite, après que la fausse Église aura été jugée, que les noces de l'Agneau auront lieu dans le ciel (chap. 19).

« Bienheureux ceux qui sont conviés au banquet des noces de l'agneau ! » (Apoc. 19:9). Bien plus heureux ceux qui font partie de la vraie Église et ont ainsi l'assurance, non seulement d'être à l'abri du jugement, mais encore d'être unis à Christ dans la relation la plus intime. Il serait bien sérieux pour nous que le Seigneur appelle à manifester les caractères philadelpiens, de nous associer à l'état de choses de Laodicée, à un ensemble qu'Il réprouve et va vomir de Sa bouche. Présenter les caractères de Laodicée alors que nous devrions refléter dans ce monde ceux de Philadelphie, quelle triste chose ! Quelle ruine pour le témoignage que le Seigneur a voulu susciter dans les temps de la fin pour maintenir les vérités essentielles qui ont été remises en lumière au début du 19<sup>e</sup> siècle : position céleste du chrétien — son affranchissement — l'habitation du Saint Esprit dans chaque croyant et dans l'Assemblée — l'Église, Corps de Christ — la venue du Seigneur — et les vérités prophétiques qui sont de nature à opérer, chez le croyant fidèle, une vraie séparation d'un monde sur lequel vont fondre les jugements. Hélas ! il faut le confesser : cette ruine nous a atteints, elle est notre oeuvre ! Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas su — et nous ne savons pas marcher à la hauteur des privilèges qui nous ont été accordés. Notre vie pratique n'a pas répondu — et ne répond pas à ce qui nous a été enseigné. Et, en définitive, l'esprit de Laodicée c'est cela.

Laodicée, ce n'est pas tant la profession chrétienne sans la vie divine, telle qu'on peut la trouver aujourd'hui dans la maison de Dieu sur la terre et spécialement dans les deux systèmes qui sont représentés par Thyatire et Sardes, au milieu desquelles d'ailleurs il y a un résidu pieux et fidèle qui, bien qu'ayant peu de lumières, connaît le Seigneur et auquel des promesses sont faites. Laodicée, c'est l'indifférence à l'égard de Christ, la tiédeur, alors qu'il y a eu cependant révélation d'abondantes lumières (cf. Col. 2:1 ; 4:13-16). Certes il y a une religion à Laodicée, mais elle consiste à faire ce qui a de l'apparence : c'est l'activité de la chair dans les choses de Dieu. À Laodicée, on a peut-être une connaissance avancée de la vérité, mais on marche comme le monde ; on parle de vérités que les consciences n'ont ni connues, ni senties. Au fond, tout y est pour la terre, il n'y a rien pour Christ. Il n'y a rien de la nouvelle création, car dans cette nouvelle création, Christ occupe toute la place, tandis qu'à Laodicée, Il n'a même pas la dernière : Il est à la porte !

Frères et soeurs, on ne trompe pas Dieu — si même nos apparences peuvent faire illusion à ceux qui nous entourent. Soyons vrais devant le Seigneur et posons-nous la question : ayant reçu les lumières qui ont été données à Philadelphie, ne sommes-nous pas caractérisés par l'esprit de Laodicée ? Il ne faut pas dire : Christ va vomir de sa bouche l'Église de Laodicée ; or, nous sommes sauvés par grâce, donc le jugement ne saurait nous atteindre, par conséquent nous ne sommes pas Laodicée. Certainement, Christ aura avec Lui, associés dans sa gloire, ceux dont nous parlent les v. 20 et 21. Mais ce sont des Laodicéens ! Ils ont été retirés d'un ensemble que Christ a dû rejeter. Ce sont ceux

qui, au travers de la discipline dont il est question au v. 19, se seront tournés vers Christ et auront retrouvé le chemin de la communion individuelle avec Lui. Ne passons pas à la légère, méditons sur ce sujet. — il est d'une très grande importance pratique.

À Laodicée, le Seigneur se présente sous trois caractères :

- 1) L'Amen, c'est-à-dire Celui qui assure l'accomplissement des promesses de Dieu (cf. 2 Cor. 1:20). Lorsqu'il semble que tout est perdu, Christ demeure pour assurer l'accomplissement de toutes les promesses divines. Si ce que Dieu a donné glisse pour ainsi dire des mains de ceux à qui Il l'avait confié, Christ est là comme la seule ressource.
- 2) Le Témoin fidèle et véritable. À Laodicée, le témoignage a complètement failli. Mais Christ est celui qui n'a jamais manqué et qui reste « le Témoin fidèle et véritable ». Il l'a été sur la terre et le demeure toujours. Il est « fidèle et véritable » pour glorifier Dieu.
- 3) Le commencement de la création de Dieu. Tandis que la première création a été gâtée à la suite de la désobéissance du premier homme, Christ — Homme obéissant — est le commencement d'une nouvelle création qui ne peut être gâtée. L'Église aurait dû être sur la terre le témoin de cette nouvelle création ; elle est au contraire retournée aux choses de la vieille création, dont elle se glorifie.

Tels sont les caractères sous lesquels le Seigneur se présente à cette Assemblée dans laquelle il n'y a ni témoignage pour Lui, ni communion avec Lui — à cette Assemblée où il n'y a ni connaissance de soi, ni connaissance de Christ — à cette Assemblée qui est distinguée tout à la fois par la prétention, la satisfaction de soi-même et le manque d'amour, le pire de tous les maux.

Le Seigneur va ensuite lui révéler son véritable état : « Tu es le malheureux » — il ne peut y avoir aucun bonheur, aucune joie dans cette position, « le misérable » — misère profonde de ceux qui n'ont pas Christ, « le pauvre » — n'ayant pas Christ, on ne possède rien, « aveugle » — sans aucun discernement spirituel, « nu » — n'étant pas vêtu de Christ. En résumé, Laodicée croit être riche spirituellement et se glorifie même de s'être enrichie, tandis qu'elle a chassé dehors Celui qui dit : « Avec moi sont les richesses et les honneurs, les biens éclatants et la justice. Mon fruit est meilleur que l'or fin, même que l'or pur ; et mon revenu meilleur que l'argent choisi. Je marche dans le chemin de la justice, au milieu des sentiers de juste jugement, pour faire hériter les biens réels à ceux qui m'aiment et pour remplir leurs trésors » (Prov. 8:18-21).

Car c'est de tout cela que Laodicée a besoin.

Aussi le Seigneur lui donne un « conseil ». De même dans le Ps. 32, lorsqu'Il s'adresse à un transgresseur qui vient de connaître la douceur du pardon. Il veut l'instruire, lui enseigner le chemin où il doit marcher, mais sans aucune contrainte : « je te conseillerai ». Toutefois, Il a l'œil fixé sur lui et s'il ne suit pas le vrai chemin, Il emploiera « la bride et le mors ». Le Seigneur fait ainsi appel à notre responsabilité. Quel conseil donne-t-Il à Laodicée ? Achetez de Moi... Tout ce qui ne vient pas de Lui n'a aucune valeur. Pour acheter, il faut payer et le prix c'est le renoncement à tout ce qui plaît à la chair. « Je te conseille d'acheter de moi de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que tu sois vêtu et que la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies ». À Laodicée qui se fait gloire de sa propre justice, il faut la justice de Dieu en Christ — à Laodicée qui va selon le train de ce monde, il faut la justice pratique, une marche dans la sainteté, « dans le chemin de la justice, au milieu des sentiers de juste jugement » — à Laodicée qui est dans l'aveuglement des pensées de la chair, il faut l'onction du Saint Esprit qui donnera le discernement spirituel, une vraie intelligence dans les choses de Dieu.

Si ce « conseil » n'est pas suivi, il y aura « la bride et le mors », la discipline dont nous parle le verset 19. C'est une marque de Son amour. Il veut amener les cœurs à la repentance pour leur faire

retrouver Christ. Les épreuves si douloureuses qui nous atteignent aujourd'hui ne nous font-elles pas penser à ce verset 19 d'Apoc. 3 ? Ramèneront-elles enfin nos cœurs à la vraie source ? Nous conduiront-elles à réaliser une marche pratique qui réponde à ce que nous connaissons et qui soit le fruit d'un amour sincère pour le Seigneur ?

Au verset 20 nous avons le véritable, le seul remède à cette situation laodicéenne. « Je me tiens à la porte et je frappe... » Ce ne sont pas des doctrines, des enseignements particuliers qui sont présentés à cette assemblée, c'est lui-même ! Il frappe à la porte. Y a-t-il un cœur qui ouvrira ? Ne semble-t-il pas dire à chacun de nous : je voudrais que tu me connaisses personnellement — j'entrerais et je souperais avec toi et toi avec moi. Je veux te faire jouir d'une communion individuelle, intime et précieuse, avec Moi.

Dans le Cantique des cantiques, Il frappe aussi à la porte. La fiancée n'a commis aucun acte particulièrement répréhensible, aucun péché grave, mais, dans ce monde, elle est à l'aise sans Lui. Elle s'est installée pour passer la nuit en l'absence de son Bien-aimé (5:3) et elle recule devant les sacrifices qu'il faudrait faire pour Lui ouvrir la porte. Comme tout cela parle à nos consciences ! N'avons-nous pas laissé Christ à la porte de nos cœurs, de nos maisons ?... Avec amour, Il frappe ! Il y aurait quelques sacrifices à faire pour Le laisser entrer et nous reculons devant le prix qu'il faudrait payer et nous laissons Christ dehors... C'est seulement quand Il a « avancé sa main par le guichet » que les affections de la fiancée sont réveillées. Alors, elle ouvre, mais le Bien-aimé est parti... Son amour se manifeste autant à ce moment-là que lorsqu'il heurtait à la porte : Il veut produire dans le cœur de son « amie » une œuvre profonde de repentance et une pleine restauration. « Aie donc du zèle et repens-toi ». Frappée, blessée (Cant. 5:7), la fiancée le cherche et, occupée de Lui seul, pourra décrire sa beauté avec les expressions remarquables des versets 10 à 16. « Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). C'est ainsi qu'elle est transformée à la ressemblance de son Bien-aimé et qu'elle peut être appelée « la plus belle parmi les femmes ».

« Je me tiens à la porte et je frappe : si quelqu'un entend ma voix... » Si, au milieu de cette Église caractérisée par la tiédeur et l'indifférence, ce « quelqu'un » c'était toi, cher lecteur ?

Ensuite, il y a une promesse certaine pour « celui qui vaincra » : il aura une part avec Christ dans son règne. Part précieuse déjà pour le temps présent et pour l'éternité. Elle est réservée à un laodicéen qui a ouvert la porte à Celui qui se tient dehors et qui frappe !

« Que celui qui a des oreilles écoute... » Nous entendons, mais hélas ! généralement nous n'écoutons pas ! La Parole nous est présentée, elle produit peut-être un effet momentané, mais qu'en reste-t-il dans la suite comme résultats pratiques ? Nous continuons en fait comme par le passé. Voilà quelqu'un qui a très bien parlé, la Parole a été présentée avec puissance et onction, nous en avons beaucoup joui — voilà un excellent article, nous avons lu de bonnes choses... Mais pour quel résultat ? En réalité, nous avons entendu, nous avons lu, mais nous n'avons pas écouté ! C'est cette expression qui est souvent répétée dans l'humiliation de Daniel, dans le chap. 9 de son livre : « nous n'avons pas écouté » (v. 6, 10, 11, 14).

Ah ! certes, « la nuit, est fort avancée et le jour s'est approché » et « c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil » (Rom. 13:11-14). Le Seigneur nous parle de bien des manières, dans les jours actuels, pour nous réveiller. Cette épître à Laodicée ne parle-t-elle pas à nos consciences ? « Que celui qui a des oreilles écoute... »

## L'offrande du corps de Jésus Christ

ME 1962 p. 29

« Tu m'as formé un corps » a dit, « en entrant dans le monde », Celui qui y venait pour s'offrir Lui-même en sacrifice pour le péché et qui, par cette « seule offrande », nous a « rendus parfaits à perpétuité » — ce que la loi, malgré ses sacrifices sans cesse renouvelés, n'avait et n'aurait jamais pu faire (Hébr. 10:5, 14, 1). « Tu m'as formé un corps », telle est l'expression dont se sert l'Esprit de Dieu dans la citation qui est faite ici du Psaume 40, tandis que le Psaume nous donne une expression différente : « Tu m'as creusé des oreilles » (v. 6). L'Esprit prophétique, dont le Psalmiste était l'instrument, a plus particulièrement en vue le fait que Christ venait dans ce monde pour y être le parfait Serviteur de l'Éternel ; pour cela, son incarnation était nécessaire et c'est ce que nous présente Hébreux 10:5 : « Tu m'as formé un corps ».

Un peu plus loin, dans ce même chapitre 10 de l'épître aux Hébreux, l'apôtre nous parle de « l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (v. 10). Christ a livré tout à la fois son corps et son âme, Il s'est offert dans son Être tout entier. Il a livré son corps : en instituant la Cène, Il dit à ses disciples lorsque, ayant rendu grâces, Il leur présente le pain qu'Il a rompu : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous.. » (Luc 22:19) ; — et Il a livré son âme, ainsi que l'écrit le prophète : « S'il livre son âme en sacrifice pour le péché, il verra une semence... » (Ésaïe 53:10). Pourquoi Hébreux 10:10 nous parle-t-il, non de l'offrande de Jésus Christ mais, plus spécialement, de « l'offrande du corps de Jésus Christ » ?

Sans doute parce que, en contraste avec les sacrifices des taureaux et des boucs dont il est question dans ce chapitre et dans les chapitres précédents, l'apôtre fait ressortir l'excellence et la perfection du sacrifice de la sainte Victime : son corps a été offert, son sang répandu.

Mais il y a davantage. Au verset 5, nous voyons Christ « entrant dans le monde » et s'adressant à son Dieu : « Tu m'as formé un corps ». Au verset 10, c'est le terme de son chemin ici-bas : « l'offrande du corps de Jésus Christ ». Ce corps qu'Il a dû revêtir pour accomplir l'œuvre de notre rédemption, pour mourir après avoir vécu — car si sa mort était nécessaire, sa vie l'était aussi : Il devait être manifesté comme Celui qui pouvait s'offrir comme Victime sainte, l'agneau « sans défaut et sans tache » (1 Pierre 1:18-21) — ce corps, semblable au nôtre hormis le péché, était saint et pur. L'ange avait déclaré à Marie, alors qu'il lui annonçait la venue de Jésus ici-bas : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi aussi la *sainte chose* qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:35). Né de femme, Jésus n'a pas été engendré de l'homme mais de l'Esprit Saint, donc de Dieu. C'est sans doute pour maintenir cette gloire de sa Personne que nous n'avons pas, dans ce passage de Luc 1, l'expression « le saint être ». Jésus a *participé* au « sang et à la chair » ; il le fallait pour qu'Il pût, tout à la fois, accomplir l'œuvre de notre rédemption et être ensuite le souverain sacrificateur qui nous convenait — tel est l'enseignement de Hébreux 2:14, 15 : « Puis donc que les enfants ont eu part au sang et à la chair, lui aussi semblablement y a participé, afin que, par la mort, il rendît impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable : et qu'il délivrât tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient, pendant toute leur vie, assujettis à la servitude », et de Hébreux 4:15 : « Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un *qui a été tenté en toutes choses comme nous*, à part le péché ». Cependant, l'essence de sa nature humaine est différente de la nôtre, différente aussi de celle d'Adam dans son état d'innocence : Jésus a été « fait à la *ressemblance* des hommes » et « trouvé *en figure* comme un homme » ; Dieu l'a envoyé « *en ressemblance* de chair de péché » et il nous est dit encore : « C'est pourquoi il dut, en toutes choses, être *rendu semblable* à ses frères, afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple » (Phil. 2:7, 8 ; Rom. 8:3 ; Hébr. 2:17). Jésus était le Saint de Dieu et n'a jamais cessé de l'être tout au long de son sentier ici-bas. En quelque sorte,

entrant dans le monde, Il a reçu de Dieu un corps saint et pur (Hébr. 10:5) ; au terme de son chemin, Il offre à Dieu ce corps sans tache, Il l'offre saint et pur, aussi parfaitement saint et pur qu'Il l'avait reçu de Dieu (Hébr. 10:10). « Par l'Esprit éternel », Il « s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (Hébr. 9:14). Quel témoignage est ainsi rendu à la perfection de la Victime qui s'offre !

Il a cheminé dans un monde ennemi, souillé par le péché, Il y est entré pur et sans tache, Il peut au terme du chemin se présenter à Dieu pur et sans tache, faire l'offrande du corps qu'Il a reçu... Quel contraste avec les victimes jadis offertes sous la loi ! — Cette « offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » nous dit l'excellence infinie, la perfection, la gloire de Celui qui, Dieu sur toutes choses béni éternellement, a été ici-bas un homme, le seul Homme parfait, le seul qui pouvait s'offrir en sacrifice pour le péché. Et rien ne fait ressortir aussi glorieusement la perfection de l'Homme Christ Jésus que le fait qu'Il ait pu être cette Victime sainte, cette « seule offrande », qui nous a « rendus parfaits à perpétuité ».

Le Saint et le Juste a dû être « fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21) durant les trois heures sombres et Il n'a pu l'être que parce qu'il était le Saint et le Juste. Victime sainte, Il a subi alors le jugement que nous avons mérité et qui eût été notre part pour l'éternité sans qu'il nous soit jamais possible de l'épuiser. Lui, saint Agneau de Dieu, a épuisé ce jugement, « Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice » (Hébr. 9:26). L'expiation accomplie, son sang répandu, son corps a été placé dans le sépulcre, « un sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait jamais été mis » (Jean 19:41). Dieu prend soin de Celui qui a achevé l'œuvre qu'Il lui avait donnée à faire, Il maintient la gloire de sa Personne, et alors se trouve accompli ce que le Psalmiste avait écrit bien longtemps à l'avance : « Tu ne permettras pas que ton saint voie la corruption » (Ps. 16:10). — Puis, ressuscité dans ce corps formé par Dieu, offert à Dieu — Il se manifeste à ses disciples : d'une part, Il peut leur dire : « Voyez mes mains et mes pieds ; — que c'est moi-même : touchez-moi, et voyez ; car un esprit n'a pas de la chair et des os, comme vous voyez que j'ai » et d'autre part, Il entre dans la pièce où les disciples étaient, bien que les portes en fussent fermées (Luc 24:39 ; Jean 20:19). Quarante jours après sa résurrection, c'est son ascension glorieuse et notre foi Le contemple maintenant là-haut, dans le ciel même (cf. Hébr. 2:9), éternellement Dieu et éternellement Homme. Bientôt, de nos propres yeux, nous Le verrons dans ce corps glorifié (cf. Apoc. 5:6) et, comprenant mieux que nous ne pouvons le faire maintenant le profond mystère de son anéantissement, de son abaissement, de son sacrifice, sans fin, nous L'exalterons !

## ORDRE DANS NOS MAISONS, RÉPERCUSSIONS DANS LA MAISON DE DIEU

ME 1960 p. 261

Les hommes se glorifient des progrès de leur science, incontestables d'ailleurs, mais qui les conduisent à des ambitions démesurées. Dieu, à son moment, mettra un terme à leur fol orgueil. Mais tandis que l'esprit humain est ainsi occupé par mille découvertes ou à de nouvelles recherches, des progrès tout aussi incontestables sont réalisés dans un autre domaine. Nous voulons parler du désordre qui va croissant et qui s'étend partout, résultat d'un affaiblissement de plus en plus marqué du niveau moral chez les individus, dans les familles, parmi les peuples. Les hommes qui réfléchissent et observent les rapides progrès de ce désordre généralisé sont effrayés et posent la question, qui pour eux demeure sans réponse : Mais, où va-t-on ? Le croyant, instruit par la Parole et par l'Esprit de Dieu, sait que nous avons déjà sous les yeux les signes avant-coureurs des temps qui feront suite à l'enlèvement des saints à la venue du Seigneur. Il n'y aura plus alors ici-bas ni « ce qui retient », ni « Celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7), il n'y aura rien pour maintenir même une simple apparence d'ordre. Ce sera l'anarchie complète, une anarchie révolutionnaire typifiée par « la mer » en Apocalypse 13:1 ; cela, jusqu'au moment où « de la mer » montera « une bête », symbole d'un pouvoir officiel, politique, qui établira un certain ordre, un ordre qui ne sera pas régi par des principes divins mais maintenu par une puissance satanique.

Au sein du désordre actuel, il est deux domaines qui doivent trancher avec tout le reste et dans lesquels l'ordre doit être vu, l'ordre selon Dieu : il s'agit de la maison du croyant et de l'assemblée, maison de Dieu. Demandons-nous dans quelle mesure nous faisons face à nos responsabilités à ce sujet. L'esprit du siècle, générateur de désordre et de confusion, ne pénètre-t-il pas à l'intérieur de ces deux domaines où cependant il n'a aucune place ? Que l'exhortation de Romains 12:2 s'impose à nous avec toute sa divine autorité : « Et ne vous conformez pas à ce siècle... », comme aussi celle de 1 Cor. 14:40 : « Mais que toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre ». Et que l'une et l'autre nous conduisent à un saint exercice au sujet de nos maisons et de la maison de Dieu !

Les remarques qui suivent ne sont guère qu'un rappel de vérités connues, peut-être oubliées parfois. Les ayant comme retrouvées, puissions-nous manifester assez de piété et d'énergie spirituelle pour les mettre en pratique.

L'administration de la maison d'un croyant est une tâche difficile ; pour la mener à bien, celui qui en est responsable, le chef de famille, doit manifester une réelle dépendance de Dieu en même temps qu'une pleine confiance en Lui.

Cette maison est un domaine où l'ordre doit être maintenu, un petit sanctuaire où Dieu habite. Le bon ordre dans un foyer chrétien est un honneur rendu à Dieu. Il importe que le mari, chef de famille, ait conscience de ce fait comme aussi de la responsabilité qui est la sienne propre à cet égard. Si, par faiblesse ou pour d'autres raisons, il le perd de vue, les conséquences de sa défaillance seront tôt ou tard manifestées ; elles peuvent être très graves et il n'y a sans doute pas d'autres causes à la ruine spirituelle et morale de bien des foyers. Que le mari chrétien ait tout le secours que sa compagne peut lui apporter dans cette tâche si délicate, que surtout tous deux recherchent l'aide et les directions de Celui qui seul peut donner sagesse et discernement dans toutes les circonstances de la vie du foyer, tout cela est bien à désirer mais n'enlève rien au fait que la responsabilité de la conduite du foyer est sur les épaules du mari. Il n'est pas selon l'ordre établi de Dieu que sa femme se substitue à lui et soit ainsi amenée à remplir un rôle qui n'est pas le sien (Il est vrai qu'elle peut être appelée parfois à faire face à la tâche qui incombe normalement à son mari, lorsque par exemple celui-ci est retiré ; dans ce cas, qui est une exception à la règle, Dieu lui donnera de manière



spéciale la force, la sagesse et toutes les ressources dont elle aura besoin jour après jour). L'Écriture nous enseigne que la femme est, pour son mari, « une aide » (Gen. 2:18), précieuse et combien utile à sa place, mais n'ayant d'autre responsabilité que celle d'aide. Ce sont des vérités qu'il n'est sans doute pas inutile de rappeler dans des jours où, de plus en plus, la femme tend à quitter la place que Dieu lui a donnée pour prendre celle de l'homme. La défaillance de son mari l'y conduit d'ailleurs parfois, de telle sorte que ce dernier, non seulement manque alors à sa responsabilité mais encore, par cela même, conduit sa femme à manquer à la sienne. Lorsqu'il en est ainsi, l'ordre selon Dieu n'est plus maintenu dans le foyer. Les enfants en souffriront inévitablement.

Les parents ont, de la part de Dieu, l'autorité à laquelle les enfants doivent être soumis (Éph. 6:1-4 ; Col. 3:20, 21). Cette autorité doit être exercée principalement par le père, sans aucune brutalité mais avec fermeté, avec une fermeté n'excluant ni la douceur ni même la tendresse. En obéissant à leurs parents, les enfants obéissent à Dieu ; si les parents permettent à leurs enfants de ne pas obéir, ils manquent tout à la fois à leur responsabilité envers eux et à leur responsabilité devant Dieu. Apprendre à nos enfants à obéir, cela touche à la gloire de Dieu (Éph. 6:1 ; Col. 3:20). Ne le perdons-nous pas de vue très souvent ? Laisser des enfants s'engager toujours plus loin dans la voie de la désobéissance les amènera à rencontrer tôt ou tard le juste gouvernement de Dieu, un gouvernement qui peut aller dans un cas extrême jusqu'à l'accomplissement de Proverbes 30:17 : « L'œil qui se moque d'un père et qui méprise l'obéissance envers la mère, les corbeaux du torrent le crèveront et les petits de l'aigle le dévoreront ». Quelle douleur pour le cœur des parents lorsque Dieu est contraint d'agir de semblable manière !

Veiller au bon ordre de nos maisons, au maintien des caractères qui conviennent à ceux qui font profession d'être au Seigneur, aura de bienfaisantes répercussions sur la vie de l'assemblée. Car ces deux domaines, Maison de Dieu et maison du croyant, sont étroitement liés, beaucoup plus étroitement qu'on ne le pense généralement. S'il y a vie et piété dans nos maisons, si dans la vie de tous les jours chacun est habitué à sentir la présence de Dieu et à vivre devant Lui, si les âmes sont quotidiennement nourries de la Parole, du Christ des Écritures, le ton moral du rassemblement en sera heureusement relevé et il y aura de la bénédiction dans la vie et les réunions de l'assemblée. — À l'inverse, le désordre dans les foyers chrétiens est susceptible d'entraîner faiblesse et désordre dans l'assemblée. Même si l'état de choses ne laissait à désirer que dans un seul foyer, il y en aurait des conséquences dans l'assemblée — conséquences plus ou moins marquées suivant l'action susceptible d'être exercée par des frères fidèles, désireux de voir la prospérité spirituelle dans les familles et dans le rassemblement. Il faut beaucoup de sagesse, de discernement spirituel, d'amour vrai pour intervenir dans des cas de ce genre mais, s'il y a un réel exercice chez quelques-uns et le désir du bien, le Seigneur saura Lui-même montrer, chaque fois, ce qui doit être fait et comment il convient de le faire, en même temps qu'Il donnera toutes les ressources nécessaires pour cela. Une action irréfléchie et témoignant d'un manque de dépendance du Seigneur, ou encore purement charnelle, ne produirait que de fâcheux effets ; elle aggraverait le mal plutôt qu'elle ne le guérirait.

Y a-t-il aujourd'hui dans les assemblées beaucoup de frères qui aient vraiment à cœur la prospérité spirituelle de nos maisons, comprenant qu'elle conditionne dans une large mesure celle de l'assemblée — qui sachent agir en pasteur, en sacrificateur, discernant ce qui ne va pas et apportant le remède approprié, mieux encore sachant prévenir et donner en temps opportun ce qui est nécessaire afin que rien ne survienne qui troublerait l'ordre et la paix du foyer chrétien ? Il y a là un service, à accomplir généralement en secret, avec beaucoup de crainte et de dépendance du Seigneur, un service difficile, caché, mais dont les fruits seront visibles dans l'assemblée. Dieu veuille exercer à cet égard bien des frères pieux, fidèles et qui seraient qualifiés par le Seigneur pour accomplir de sa part une tâche aussi utile ! Et qu'Il donne également à celui dont le foyer serait en péril de savoir accepter avec reconnaissance l'intervention de celui qui vient apporter aide et secours spirituels, conseils d'ordre pratique peut-être. Car il pourrait arriver que de semblables démarches soient vues d'un mauvais œil et même parfois ne soient pas acceptées du tout, tellement est grand

l'esprit d'indépendance qui caractérise notre cœur naturel. Cela peut survenir d'autant plus facilement que l'état du foyer visité laisse davantage à désirer : on finit par s'accoutumer à ce qui ne va pas, la conscience s'endurcit et, surtout, l'ennemi est à l'œuvre pour que rien ne soit fait qui serait susceptible de remédier au mal. Il faut l'opération de la grâce de Dieu dans les cœurs et les consciences pour que soit jugé tout ce qui doit l'être afin que puissent être retrouvés et le sentiment de son approbation et la joie de la communion avec Lui.

Combien plus sérieux est l'état d'une assemblée lorsque ce n'est pas seulement un foyer qui se trouve plus ou moins en désordre mais la plupart d'entre eux, sinon tous ! Qu'il y ait alors au moins un frère, ou même une sœur, qui soit exercé à ce sujet et crie au Seigneur avec persévérance ! Il a tant de moyens dans sa main pour produire un réveil et Il écoute la prière, à laquelle Il répondra au moment opportun.

La Parole nous l'enseigne, un frère dont le foyer est en désordre se prive de la faveur que Dieu se plaît à nous accorder de remplir un service dans l'assemblée. Manifesté peu fidèle dans le domaine le plus petit, pourrait-il être fidèle dans celui qui est le plus grand ? (cf. Luc 16:10). Il ne peut exercer ni une charge d'ancien, ni même celle de serviteur. 1 Timothée 3 nous dit ce qui est requis de l'ancien : « Il faut donc que le surveillant soit irrépréhensible,... conduisant bien sa propre maison, tenant ses enfants soumis en toute gravité. (Mais si quelqu'un ne sait pas conduire sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'assemblée de Dieu ?) » — comme aussi du serviteur : « Que les serviteurs soient maris d'une seule femme, conduisant bien leurs enfants et leurs propres maisons ; car ceux qui ont bien servi acquièrent un bon degré pour eux et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus » (v. 2, 4 et 5, 12 et 13). De même Tite 1 nous enseigne que l'ancien doit être « irréprochable, mari d'une seule femme, ayant des enfants fidèles, qui ne soient pas accusés de dissipation, ou insubordonnés » (v. 6). Ces enseignements, pourtant assez clairs, sont cependant souvent méconnus et ce ne peut être ni pour le bien de celui qui remplit une charge pour laquelle, selon l'Écriture, la marche de son foyer le disqualifie, ni pour le bien de l'assemblée dans laquelle des frères acceptent, ou même simplement tolèrent qu'il en soit ainsi. Que l'on ne pense pas trouver la prospérité et la bénédiction du témoignage dans un chemin qui n'est pas celui de l'obéissance à la Parole !

L'Écriture nous donne l'exemple d'un homme qui n'était plus qualifié pour remplir un service dans la maison de Dieu, celui d'Éli le sacrificateur. L'Éternel annonce qu'Il va le mettre de côté : « Et je me susciterai », dit-Il, « un sacrificateur fidèle ». Pour quelle raison Éli ne pouvait-il plus être considéré comme tel ? « Parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus » (1 Sam. 2:35 ; 3:13).

Au sujet de l'exercice des dons dans l'assemblée, on met parfois en avant le fait que nous n'avons pas d'enseignement aussi nets et précis que ceux de 1 Timothée 3 et Tite 1 concernant les anciens et les serviteurs et l'on s'en prévaut pour assurer qu'un frère dont le foyer est en désordre reste cependant qualifié pour présenter la Parole dans l'assemblée, enseigner et exhorter les saints. Peut-on vraiment penser qu'un tel frère ait l'autorité morale nécessaire pour cela ? Un ministère peut être rempli de telle manière que la Parole soit « exposée justement », selon l'expression de 2 Timothée 2:15, il sera pourtant sans grand fruit si celui qui l'exerce, bien qu'il ait peut-être une très vaste connaissance des Écritures, n'a par contre que peu, ou n'a même pas du tout d'autorité morale.

Remplir un service public pour le Seigneur, abandonner pour cela bien des choses, partir au loin peut-être, le cœur y est plus facilement disposé qu'il ne l'est à faire face au premier service placé devant un frère chef de famille : bien conduire sa maison, tenir ses enfants soumis en toute gravité. Le témoignage, le service commence dans sa propre maison, nous ne sommes que trop portés à l'oublier. Le démoniaque guéri voulait suivre le Seigneur, mais Il ne le lui permit pas et lui dit : « Va dans ta maison, vers les tiens, et raconte-leur tout ce que le Seigneur t'a fait, et comment il a usé de miséricorde envers toi » (Marc 5:19). Luc 8:38, 39 nous montre que cet homme, auquel le Seigneur avait dit : « Retourne dans ta maison », « s'en alla, publiant par toute la ville tout ce que Jésus lui

avait fait ». Voilà un évangéliste plein de zèle, dira-t-on. Mais l'on peut se poser la question : certes cet homme a cru bien faire, cependant a-t-il vraiment obéi à la parole du Seigneur ?

Veille le Seigneur nous exercer quant à la vie de nos maisons. Que d'une manière particulière Il fasse sentir à chaque frère, chef de famille, la responsabilité qui lui incombe à ce titre et lui accorde, pour y faire face, tout le secours de sa grâce ! Celui qui aura ainsi « bien servi » acquerra « un bon degré » et le privilège pourra lui être donné ensuite de remplir une charge dans l'assemblée locale, d'accomplir un service pour le Seigneur, soit dans l'assemblée soit dans le monde, avec toute l'autorité morale nécessaire pour cela.

## PAR L'ESPRIT

ME 1952 p. 253

Le croyant a reçu une nouvelle nature, communiquée par la puissance du Saint Esprit : il est né de nouveau, « né d'eau et de l'Esprit » (Jean 3:5-8). La Parole (dans ce passage, l'eau en est le type) apporte la mort à la vieille nature ; elle nous fait connaître notre véritable état devant un Dieu juste et saint qui ne peut donner qu'une seule place à l'homme dans la chair : la mort. Le Saint Esprit communique ensuite la nouvelle vie. Toute la première partie du chapitre 3 de l'évangile selon Jean développe les vérités relatives à la nouvelle naissance, vérités qu'il est toujours nécessaire de rappeler, tant d'âmes reposant dans une fausse sécurité parce qu'elles méconnaissent le « Il vous faut être nés de nouveau » de Jean 3:7. Plusieurs croient que l'eau dont il est parlé dans ce passage est celle du baptême, ce qui les conduit à confondre baptême et nouvelle naissance. Or, il est clair qu'il s'agit ici de tout autre chose que du baptême chrétien. La nouvelle naissance est le résultat d'un travail de Dieu, opéré dans la conscience par le moyen de la Parole (cf. Jean 15:3 ; Rom. 10:17 ; Jacques 1:18 ; 1 Pierre 1:23) et du Saint Esprit.

Une nouvelle nature nous étant communiquée par le Saint Esprit, nous avons aussi le Saint Esprit en nous comme vie et puissance de communion (Jean 4:13-14), puis comme Personne divine venue ici-bas, envoyée par le Père et par le Fils (Jean 7:37-39 ; 14:15-26 ; 15:26 ; 16:7-15), habitant dans le croyant et dans l'Assemblée (1 Cor. 6:19 ; 3:16). C'est le jour de la Pentecôte que le Saint Esprit est descendu sur la terre comme Personne. Dans les temps qui ont précédé, nombreux furent ceux qui possédaient la vie de Dieu : vivification par l'Esprit et sceau du Saint Esprit sont donc deux choses différentes. Par Jean 7:39 nous apprenons que ceux qui allaient recevoir le Saint Esprit croyaient déjà : « Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ». Ce sont des incrédules que l'Esprit vient vivifier, alors que seuls les croyants sont scellés de l'Esprit : « ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit » (Éphésiens 1:13).

Nés de nouveau, nous sommes enfants de Dieu, « et, parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant : Abba. Père » (Jean 1:12, 13 ; Gal. 4:6). Le Saint Esprit nous fait jouir de la relation que nous avons maintenant avec Dieu, celle d'enfants avec leur Père (cf. Rom. 8:14-16) ; et, en tant qu'« Esprit de son Fils », il produit en nous les sentiments éprouvés par le Fils et nous conduit à la jouissance de sa propre position devant son Dieu et Père, maintenant notre Dieu et notre Père (comp. Marc 14:36 avec Gal. 4:6 et Rom. 8:14-16).

Enfants de Dieu, nous sommes responsables de montrer la vie divine que nous avons reçue par le Saint Esprit (cf. Éph. 1:1 et 2 ; 1 Jean 3:9 et 2:29), de montrer Christ, car cette vie c'est Christ (cf. Gal. 2:20 et Phil. 1:21). Nous ne pouvons le réaliser que par l'action du Saint Esprit en nous. En effet, la marche chrétienne n'est pas l'obéissance à une loi qui essaie de contraindre une chair rebelle, qui défend le mal à une nature aimant le mal et qui ordonne l'amour de Dieu et du prochain à une nature dont le mobile est l'égoïsme. Ce que la loi ne pouvait pas produire parce qu'elle s'adressait à la vieille nature, le Saint Esprit le manifeste — et seul il peut le faire — car il met en activité le nouvel homme. La nouvelle nature trouve sa joie à obéir, à faire la volonté de Dieu ; dans la puissance du Saint Esprit, elle peut satisfaire aux obligations de la loi et même faire bien davantage (cf. Matt. 5:43-48 et 1 Jean 3:16).

La marche chrétienne est donc la manifestation de la nouvelle vie, que nous avons reçue par l'Esprit — la manifestation de Christ, qui est notre vie. Cette manifestation est entravée par la présence en nous de la chair, qui « convoite contre l'Esprit » ; mais nous avons une ressource : « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair » (Gal. 5:16-17). Mais celui qui a la vie de Dieu n'a point de force s'il est placé sous la loi ; dans cet antagonisme entre les deux natures, il est impossible, en dehors de la puissance de l'Esprit, de rejeter le mal et d'accomplir le bien : « Car le

bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais. Or si ce que je ne veux pas, moi, je le pratique, ce n'est plus moi qui l'accomplis, mais c'est le péché qui habite en moi » (Rom. 7:19, 20). Galates 5:15-26 nous montre comment nous pouvons, bien qu'ayant toujours la chair en nous, marcher de telle manière que Christ soit glorifié : la convoitise de la chair n'est pas extirpée de nos cœurs, mais elle est subjuguée ; le Saint Esprit, par lequel « nous avons été scellés » (Éph. 4:30) et qui nous a amenés à la jouissance de notre position d'enfants de Dieu, nous conduit ensuite à réaliser une marche correspondant à cette position et si nous « marchons par l'Esprit », il est impossible que nous accomplissions la convoitise de la chair, car l'un des deux exclut l'autre.

Dans le chapitre 7 de l'épître aux Romains, nous avons un croyant qui lutte pour essayer de vaincre la volonté de la chair par la volonté renouvelée, mais sans la puissance du Saint Esprit, alors que, dans le chapitre 5 de l'épître aux Galates, la chair ne peut accomplir le mal auquel elle se complaît parce que la marche par l'Esprit suit la possession de la vie par l'Esprit (v. 25).

Nous sommes loin de réaliser toujours que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24). Il est alors inévitable que « les œuvres de la chair » soient manifestées. Triste tableau que celui dépeint dans les versets 19 à 21 de ce même chapitre ! « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez », dit l'apôtre aux Romains (8:13), comme il écrit aux Galates à propos des œuvres de la chair : « ceux qui commettent de telles choses n'hériteront pas du royaume de Dieu » (5:21). La mort est la fin de la vie d'un homme dans la chair, et s'il est vrai que Dieu saura arrêter un de ses enfants vivant selon la chair, il est tout aussi vrai que, jusqu'à ce moment-là, ce croyant est sur le chemin qui conduit à la mort éternelle « ceux qui sont dans la chair ». En contraste avec le « vous mourrez » de Rom. 8:13, il y a le « vous vivrez » qui termine ce verset. Comment la chose est-elle réalisée ? « Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps ». La pensée précède l'action et c'est sur la source qu'il faut agir : il faut faire « mourir les actions du corps », c'est-à-dire juger en nous, par l'Esprit, toute mauvaise pensée qui pourrait conduire — et si elle est non jugée, elle conduirait inévitablement — à une action que serait l'une des « œuvres de la chair ». Ce n'est pas, à proprement parler, le Saint Esprit qui « fait mourir les actions du corps » ; l'apôtre dit : « si par l'Esprit *vous faites* mourir... », car il y a là une question de responsabilité pour chaque croyant, responsabilité à laquelle il ne peut faire face que par la puissance du Saint Esprit.

Lorsque la chose est réalisée, « le fruit de l'Esprit » est manifeste (Gal. 5:22). Ce « fruit » comporte, tout d'abord, un côté intérieur : amour, joie, paix.

« L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Le Saint Esprit nous fait jouir de cet amour en occupant nos cœurs de Christ, en qui et par qui l'amour de Dieu a été pleinement révélé (cf. Jean 16:13-15 ; Éph. 3:16-19). De sorte que nous pouvons ensuite, tout naturellement, réaliser les exhortations de 1 Jean 4:7 à 21. La joie du croyant n'a qu'un Objet : le Seigneur (Phil. 3:1 ; 4:4). C'est en plaçant sans cesse devant lui un tel Objet que le Saint Esprit produit la joie dans le cœur du racheté. « Le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, et paix et joie dans l'Esprit Saint. Car celui qui en cela sert le Christ est agréable à Dieu et approuvé des hommes » (Rom. 14:17 et 18). Le Saint Esprit apporte la paix à nos âmes. Même lorsqu'il agit comme Esprit de répréhension, car il veut alors nous amener à juger tout ce qui est de la chair en nous ; ce jugement opéré, il n'y a plus dans nos cœurs aucun conflit avec Dieu. C'est la paix, le cœur se sent à l'aise avec Dieu. Par le Saint Esprit, nous pouvons « exposer nos requêtes à Dieu par des prières et des supplications » et la promesse est certaine : « la paix de Dieu... gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » ; mais encore, nous pouvons juger tout ce qui nous empêcherait d'être occupés des choses vraies, vénérables, justes, pures, aimables et de bonne renommée. « Faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4:4 à 9).

Il y a ensuite, dans ce « fruit de l'Esprit », ce qui doit caractériser nos rapports avec ceux qui nous entourent, le côté extérieur, résultat de l'œuvre intérieure de l'Esprit. Quand l'Esprit a produit en

nous ce triple fruit, « l'amour, la joie, la paix », les traits qui nous sont indiqués dans la suite du verset peuvent être manifestés : longanimité, bienveillance, bonté, fidélité et douceur. Il n'est pas nécessaire d'expliquer le sens de ces expressions ; ce qui importe, c'est de montrer de tels caractères, non pas comme fruit de la chair aimable (cela peut être, dans une certaine mesure), mais comme fruit de l'Esprit. Si nous les manifestons si peu et si mal, c'est bien parce que, dans cet incessant conflit entre l'Esprit et la chair, nous laissons trop souvent la chair triompher. Pourquoi ? Parce que, possédant la vie de l'Esprit, nous ne « marchons pas aussi par l'Esprit ».

Enfin, un dernier trait, celui-ci en rapport avec nous-mêmes : la tempérance. Ce n'est pas seulement la sobriété dans la nourriture dont le corps a besoin, c'est aussi la domination de soi, un frein mis à toutes les passions et convoitises du cœur naturel.

« Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi par l'Esprit ».

Tout cela est bien de nature à réveiller le sentiment de notre responsabilité et pourrait même nous décourager si, en contraste avec une telle marche, nous considérons la nôtre ! Mais le Saint Esprit intervient encore ; c'est pour nous aider lorsque, dans le sentiment de notre grande faiblesse, nous crions à Dieu afin d'avoir du secours : « priant par le Saint Esprit » (Jude 20 : cf. Éph. 6:18). « De même aussi l'Esprit nous est en aide dans notre infirmité ; car nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient ; mais l'Esprit lui-même intercède par des soupirs inexprimables : et celui qui sonde les cœurs sait quelle est la pensée de l'Esprit, car il intercède pour les saints, selon Dieu » (Rom. 8:26-27).

Enfin, le Saint Esprit produit dans nos cœurs les louanges que nous pouvons, dès ici-bas, présenter à Dieu : « Nous... rendons culte par l'Esprit de Dieu » (Phil. 3:3). C'est afin que nous fussions des adorateurs que nous avons été délivrés de nos péchés (nouvelle naissance) — que nous sommes délivrés du péché (par la puissance du Saint Esprit, qui nous débarrasse de nous-mêmes en fixant nos regards sur Christ ; cf. Rom. 7:24 et 25) et que nous avons le secours nécessaire dans l'infirmité qui nous caractérise. Tout le travail de l'Esprit de Dieu en nous est en vue de ce résultat : faire de nous des adorateurs. Pour cela, il nous occupe sans cesse de Christ, il prend de ce qui est à Lui pour nous l'annoncer (Jean 16:14). Tel, autrefois, Eliézer parlant à Rebecca de celui vers lequel il la conduisait !

Que le Saint Esprit, qui a opéré en nous l'œuvre de la nouvelle naissance, agisse constamment dans nos cœurs, sans que nous l'entravions dans cette activité, pour nous occuper de Christ afin de nous délivrer de nous-mêmes ! Qu'il nous soit en aide dans notre infirmité afin que, vivant par l'Esprit, nous puissions aussi marcher par l'Esprit et porter ainsi le fruit de l'Esprit ! « Fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur », le Christ habitera « par la foi, dans nos cœurs » et nous serons « enracinés et fondés dans l'amour ». La communion collective sera réalisée : nous serons « capables de comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance » (Éph. 3:14 et suivants). C'est ainsi que « les assemblées... étaient en paix, étant édifiées, et marchant dans la crainte du Seigneur ; et elles croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 9:31). Nous pourrions alors, dans toute la puissance de l'Esprit, rendre culte à Dieu, Lui présentant Celui que le Saint Esprit veut glorifier et pour la gloire duquel Dieu nous a amenés jusqu'à Lui !

« Soyez remplis de l'Esprit, vous entretenant par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur ; rendant toujours grâces pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, à Dieu le Père ; étant soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ » (Éph. 5:19-21).

## Les défaillances de Pierre

ME 1956 p. 113, 141

Les différentes circonstances qui marquent la vie de Pierre, telles qu'elles nous sont rapportées dans les Évangiles, ont été considérées bien des fois, sans doute toujours avec profit. Il n'est pas dans notre intention de les reprendre dans tous leurs détails — cela a été fait dans nombre d'écrits qui sont à notre disposition — mais de passer brièvement en revue ce qu'il a plu à Dieu de rapporter des manquements de celui que pourtant le Seigneur a voulu employer à son service et auquel Il a confié, malgré son reniement, mais après l'avoir restauré, le soin de ses agneaux et de ses brebis. Il est à peine besoin de l'ajouter, si nous désirons nous arrêter sur cet aspect de la vie de Pierre, ce n'est pas du tout pour nous complaire dans la recherche de ce qui a pu le marquer du sceau de l'humaine faiblesse, mais pour y retrouver, à travers les siennes, nos propres défaillances, de telle manière que nous puissions en retirer, chacun pour ce qui nous concerne, une instruction profitable. C'est dans l'esprit de Proverbes 24:32 que nous voulons considérer ce sujet : « Et je regardai, j'y appliquai mon cœur ; je vis, et je reçus instruction ».

Que surtout le récit de la vie de Pierre ne nous décourage pas, ou encore, ne nous conduise pas à dire : si la vie d'un disciple qui pourtant aimait tellement son Maître a comporté autant de faiblesses, pourquoi s'étonner qu'il en soit ainsi de la nôtre ? c'est en vain que nous essayerions de réaliser, en paroles ou en actes, ce que Dieu attend de nous... De telles pensées ne seraient pas selon Dieu. Le découragement ou une facile résignation à tant de faux-pas que nous laissons sur le chemin ne sont pas les fruits de l'activité du nouvel homme en nous et n'auront jamais par conséquent l'approbation divine. Que tout au contraire, la méditation des enseignements qui se dégagent des scènes sur lesquelles nous nous arrêterons soit, pour chacun de nous, un précieux encouragement : voyons-y toutes les applications pratiques que nous pouvons en faire à nos propres circonstances, tous les avertissements qui sont là pour tenir notre conscience en éveil, nous rendre attentifs et vigilants ; voyons-y également la grâce fidèle de Celui qui s'est occupé de son cher disciple pas à pas. Les défaillances de Pierre n'ont jamais ni lassé la patience ni fatigué l'amour du Seigneur ! Chaque fois, Il a su redresser, enseigner, soutenir celui qui avait manqué. Avec la même patience et le même amour Il veut encore aujourd'hui s'occuper de chacun des siens.

Répétons-le, il serait grave de prendre notre parti des défaillances qui marquent nos vies chrétiennes, comptant sur le déploiement de la grâce divine et sous prétexte qu'elle surabonde là où le péché a abondé. La grâce saurait encore nous arrêter sur un tel chemin, mais nous y rencontrerions les conséquences de nos fautes sous le juste gouvernement de Dieu. Exercés au sujet de nos faiblesses et de nos manquements, désireux d'être gardés fidèles dans la crainte et la dépendance du Seigneur, apprenons et retenons les leçons que la Parole nous enseigne en retraçant, pour nos cœurs et nos consciences, l'histoire de Pierre, et comptons sur la patience, le support, la grâce de Celui qui nous entourera de ses soins jusqu'au bout, quoi qu'il puisse en être de nous !

L'appel de Simon avait eu lieu au cours d'une scène antérieure, sur ce même lac de Génézareth. La parole de Jésus lui avait alors révélé, tout à la fois, la grandeur de Celui en présence duquel il se trouvait et son propre état, de sorte qu'il avait dû s'écrier : « Seigneur, retire-toi de moi ; car je suis un homme pécheur ». C'est sa condition de péché qu'il juge devant Dieu, mais pour un tout autre résultat que celui auquel il avait pensé. Le Seigneur ne se retire pas ; bien au contraire, Il dit à Simon : « Ne crains pas ; dorénavant, tu prendras des hommes » (Luc 5:1-11). Maintenant appelé à suivre le Seigneur et à le servir, après avoir éprouvé la puissance de la Parole qui sauve entièrement, Pierre devra expérimenter que le chemin dans lequel il faut marcher est un chemin difficile : on ne peut y avancer que par la foi, car il faut aller « sur les eaux ». Mais le but c'est Jésus : « aller à toi » ; et la puissance pour marcher est en sa parole seule. Pierre l'avait fort bien compris et discerné par la foi, ce qui l'avait amené à dire : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux ».

Combien c'est différent du : « retire-toi de moi » de Luc 5 ! En outre, Pierre avait fait l'expérience qu'il ne s'était pas trompé : après que le Seigneur lui eut dit : Viens, il avait quitté la nacelle et, effectivement, il avait marché sur les eaux, allant à Jésus. C'était donc la confirmation de sa foi ; cela eût dû, par conséquent, l'enraciner et la fortifier. Hélas ! tout au contraire, sa foi défaille : il cesse de regarder à Jésus, il voit « que le vent était fort » et il a peur ; aussi commence-t-il à enfoncer. Fâcheuse inconséquence dont nous nous sommes rendus coupables, nous aussi, souvent peut-être !

Au cri de détresse du disciple : « Seigneur, sauve-moi ! », Jésus répond « aussitôt ». Il étend la main et le délivre. Grâce fidèle, puissance infinie de Celui qui jamais n'abandonne les siens ! Quel bonheur d'avoir affaire avec un « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur... à même de secourir ceux qui sont tentés » (Hébr. 2:17, 18). Non seulement Il délivre son disciple, mais encore Il lui adresse ensuite la parole propre à toucher sa conscience et à lui faire sentir en quoi il avait manqué, pourquoi il commençait à enfoncer : « Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? ». Tout est parfait en Jésus ! Lorsque le manque de foi de l'un de ses rachetés provoque une défaillance dans le chemin, il y a d'une part, la main puissante qui délivre et, d'autre part, la parole qui exerce la conscience afin que, de cette circonstance, une leçon utile soit retirée. Le Seigneur se plaît ainsi à s'occuper de nous pour nous secourir dans la détresse et pour que nous puissions tirer profit de nos manquements même.

Ceux-là mêmes qui ne rejetaient pas ouvertement le Seigneur et avaient pour Lui une certaine estime, ne le considéraient cependant que comme l'un des prophètes ; et, bien que plusieurs eussent été disposés à le mettre au rang des plus grands d'entre eux : Jean le baptiseur, Élie ou Jérémie, ils n'allaient pourtant pas plus loin. Seul Pierre avait « discerné le Fils », de manière à pouvoir répondre à la question du Seigneur : « Qui disent les hommes que je suis, moi le fils de l'homme ? » : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Parce qu'il avait compris quelque chose de l'excellence de la Personne de Celui qui, homme parmi les hommes, jamais ne cessa d'être Dieu, parce qu'il avait fait la belle déclaration que nous venons de rappeler, Pierre était un « bienheureux », le Seigneur Lui-même le lui assure, ajoutant : « car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Et, Pierre ayant exprimé la juste appréciation de la Personne du Seigneur, que le Père lui avait révélée, Jésus lui dit à son tour ce qu'il est, lui : « Je te dis que tu es Pierre », ou : une pierre, « pierre vivante » devant faire partie de la « maison spirituelle » l'Assemblée que le Seigneur allait bâtir, qu'Il bâtit présentement et qui est fondée « sur ce roc » : « le Christ, le Fils du Dieu vivant » (Matt. 16 :13 à 18 : 1 Pierre 2 :3 à 5). Double faveur accordée au disciple : il reçoit une révélation du Père touchant la gloire de la Personne de Christ et une déclaration du Seigneur relative à l'Assemblée, bâtie sur le Fils du Dieu vivant et dont il est, comme chaque croyant de l'époque actuelle, une « pierre ».

Dans une autre circonstance, le Seigneur disait aux foules : « Car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle ». Il a la vie éternelle, il est une « pierre vivante », celui qui a « discerné le Fils et cru en lui », pas seulement Pierre mais « quiconque ». Comme pour Pierre aussi, il faut un travail de Dieu : « Nul ne peut venir à moi », ajoute le Seigneur, « à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire » (Jean 6:40, 44). Toute âme en qui il y a eu un travail de Dieu, qui a été ainsi amenée à « discerner le Fils » et peut dire : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », possède la vie éternelle ; elle est une « pierre vivante » de l'Assemblée que le Seigneur bâtit. « Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu... Et c'est ici le témoignage : que Dieu nous a donné la vie éternelle : et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie. Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu » (1 Jean 5:1, 11-13). — Mais pour donner aux siens la vie éternelle, pour pouvoir, de « pierres vivantes », bâtir son Assemblée, le Seigneur devait d'abord entrer dans la mort. C'est pourquoi, « dès lors Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des



principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour » (Matt. 16:21).

Pierre, objet de la double faveur qui venait de lui être accordée, entre pourtant si peu dans les pensées du Seigneur et, d'autre part, est tellement plein d'amour pour Lui qu'il se refuse à accepter la nécessité dont Jésus venait de parler à ses disciples. Au fond, il y a chez lui, mal discerné peut-être, un manque de soumission à la parole de Jésus ; il affirme : « Cela ne t'arrivera point ! », alors que le Seigneur avait pourtant dit : il le faut. Et cependant, Luc 5:5 et Matthieu 14:28 nous montrent quelle autorité cette parole avait eu pour Pierre, dans les deux circonstances où il en avait expérimenté la puissance, pour le salut et pour la marche, en vue de son péché et en vue de sa faiblesse. Ne nous arrive-t-il pas, comme à lui, de manifester une certaine insoumission à la parole du Seigneur — avec peut-être, nous aussi, d'excellents motifs à mettre en avant — alors que nous avons cependant déjà éprouvé si souvent la valeur et l'autorité de cette parole ? Cela nous montre combien est nécessaire une vigilance constante et une pleine acceptation de la parole de Jésus, avec entière soumission de cœur.

Tel est le point de départ de la défaillance de Pierre en cette circonstance. Cela le conduit à faire ce qui nous est dit au verset 22 : « Et Pierre, le prenant à part, se mit à le reprendre, disant : Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! ». On prend quelqu'un à part quand on a quelque chose de très important à lui dire, que seul il doit entendre ou encore, quand on a de sérieux reproches à lui faire, que l'on ne veut pas formuler devant tous. Et cela comporte, généralement, une certaine position de supériorité vis-à-vis de celui que l'on prend ainsi à l'écart. C'est à un manquement d'une telle gravité que Pierre est conduit par la disposition de son cœur qui n'a pu accepter le « il fallait » prononcé par le Seigneur.

Il ne s'agissait pas là de vérités qui devaient être révélées à Pierre mais de ce que le Seigneur avait dit à ses disciples et qu'ils devaient croire. Le Seigneur n'avait pas posé une question à laquelle il fallût, pour y répondre, une révélation du Père. Il avait dit « qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem... qu'il souffrît... qu'il fût mis à mort »... et, malgré cela, Pierre avait déclaré : « cela ne t'arrivera point ». Sans doute, c'était son amour profond pour son Maître qui le conduisait à s'exprimer ainsi, mais ce n'était pas un amour selon Dieu. Pierre laissait parler les sentiments de son cœur ; c'était la chair qui agissait chez lui, la chair vue sous l'un de ses meilleurs aspects mais la chair tout de même. Aussi le Seigneur doit-il lui dire : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes ». Après avoir déclaré ce que jamais la chair et le sang n'auraient pu lui faire connaître, mais que le Père lui avait révélé, Pierre, mis en présence des souffrances et de la mort que devait endurer son Maître, laisse parler la chair et le sang, et c'est ainsi qu'il devient un instrument de l'adversaire ! Nous voyons jusqu'où peut conduire une défaillance, même avec les meilleures intentions du cœur et un amour profond pour le Seigneur. Combien cela devrait nous rendre attentifs, nous garder de considérer à la légère ce qui demande une sainte crainte et une vraie dépendance du Seigneur ! Des croyants, ayant éprouvé la valeur et l'autorité de la Parole pour le salut et pour la marche, peuvent en arriver cependant à perdre de vue, sur tel ou tel point, la soumission qu'il convient de manifester à son égard en tout temps, se laissent entraîner par les sentiments de leur cœur et risquent souvent ainsi d'accomplir inconsciemment le travail de l'ennemi, tout en pensant montrer beaucoup d'amour pour le Seigneur. Il peut nous advenir, hélas ! de ressembler à Pierre à cet égard. Combien nous avons besoin d'être gardés de tout ce qui est purement sentimental, de tout ce qui n'a que belle apparence et suscite ainsi parfois de grands enthousiasmes, d'être au contraire fermement attachés à la vérité et soumis à la Parole ! La connaissance de la volonté du Seigneur et la soumission à cette volonté nous garderont de toute défaillance.

Jésus avait pris avec Lui Pierre, Jacques et Jean et, les menant à l'écart sur une haute montagne, Il « fut transfiguré devant eux ». Il voulait fortifier leur foi en leur montrant que le chemin de

l'opprobre et de la souffrance aboutit à la gloire. Mais, là encore, l'histoire de Pierre sera marquée d'une défaillance.

Moïse et Élie apparurent aux trois disciples, parlant avec le Seigneur. Certes, nous comprenons bien que Pierre ait désiré prolonger une telle scène : « il est bon que nous soyons ici ». Mais que veut-il « faire » pour cela ? « Si tu le veux, faisons ici trois tentes : une pour toi, et une pour Moïse, et une pour Élie ». Le Seigneur de gloire, centre de la gloire céleste, mis au même rang que Moïse et Élie ! Combien c'était méconnaître l'excellente grandeur de sa Personne, ce qui le caractérisait Lui seul, Dieu « manifesté en chair », qui devait aussi être « élevé dans la gloire » (1 Tim. 3 :16) ! Et c'était Pierre qui témoignait d'une pareille méconnaissance, Lui qui, nous l'avons vu, alors que précisément certains disaient du Seigneur qu'Il était Jean le baptiseur, Élie, Jérémie ou l'un des prophètes, avait déclaré : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant » ! Le Père lui avait révélé la gloire de son Fils, venu ici-bas comme « le fils de l'homme », et combien Il était au-dessus des plus grands hommes de Dieu de l'ancienne économie, que ce soit Jean, Élie, Jérémie ou l'un des prophètes ; et Pierre, ayant oublié cette scène pourtant unique, la double faveur dont il avait été l'objet, mettait le Seigneur sur le même plan qu'un Moïse ou un Élie, manifestant ainsi une défaillance apparemment inexplicable.

Ici, ce n'est pas le Seigneur qui reprend Pierre, comme dans la scène précédente (Matt. 16 :23). Le Père Lui-même, qui avait donné au disciple la révélation si remarquable de Matthieu 16 :16, revendique la gloire du « Christ, le Fils du Dieu vivant » et Le présente comme son Fils bien-aimé, Celui en qui Il a trouvé son plaisir. Celui pour lequel Pierre voulait « faire une tente », exactement comme pour Moïse et Élie, c'était le Fils bien-aimé du Père, son Unique... Nul autre ne pouvait être mis sur le même plan que Lui. Après avoir entendu « une voix de la nuée », les disciples « tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une très grande peur » ; c'est à la parole de Jésus qu'ils se levèrent, et alors, ils « ne virent personne que Jésus seul ». Jésus seul ! Ni le service de Moïse ni celui d'Élie ne peuvent être mis en parallèle...

Sur la montagne, Pierre a manifesté une défaillance et il aurait dû être le dernier à faire preuve d'une semblable faiblesse, en raison de la révélation qui lui avait été faite. Mais quelle grâce ! au travers de nos manquements, Dieu opère et met en lumière les gloires et l'excellence de son Fils unique et bien-aimé. Pussions-nous ainsi ne voir que « Jésus seul »

Pierre aura-t-il désormais compris ce que le Père avait voulu lui faire connaître des gloires » de Christ ? Ses défaillances auront-elles porté quelque fruit ? Pour que soit donnée la réponse à ces questions, Dieu va le mettre à l'épreuve. C'est en effet vers lui et non vers un autre que se dirigent les receveurs de l'impôt : « Votre maître ne paye-t-il pas les didrachmes ? ». Sans la moindre hésitation, Pierre répond : Oui. C'était méconnaître que Jésus était Seigneur du temple et qu'à ce titre, Il ne pouvait être soumis aux lois relatives à son entretien. Sur la montagne de la transfiguration, Pierre avait perdu de vue la gloire suprême du Seigneur et le Père avait fait entendre sa voix pour la revendiquer hautement ; mais Pierre avait oublié et ce qu'il avait dit lui-même, le Père le lui ayant révélé (Matt. 16:16) et ce que le Père avait fait entendre sur la montagne (Matt. 17:5), de sorte qu'il plaçait son Maître parmi ceux qui étaient assujettis à l'impôt du temple. Défaillance nouvelle dans l'histoire du disciple !

Que nos coeurs sont oublieux ! Comme nous sommes lents à nous emparer de ce que notre Dieu et Père veut nous apprendre touchant son Fils, facilement portés à rabaisser les gloires et l'excellence de la Personne de Christ ! Mais avec quelle douceur et quelle patience nous sommes enseignés par le Père, enseignés par le Fils, comme Pierre l'a été...

Entré dans la maison, le Seigneur s'adresse à son disciple : venu ici-bas dans l'humiliation, Il se soumet aux ordonnances de la loi, mais sans cesser pour autant d'avoir conscience de sa gloire, car Il est Dieu manifesté en chair. Il est le Créateur, disposant de toutes ses créatures, en même temps

qu'Il est l'homme abaissé, n'ayant rien, même pas la pièce de monnaie réclamée par les receveurs des didrachmes. Cette pièce de monnaie, Pierre la trouvera dans « le premier poisson » pris à l'hameçon qu'il est invité à jeter dans la mer et il la donnera, lui dit le Seigneur, « pour moi et pour toi » : dans la conscience de la dignité de fils de Dieu, Pierre est associé au grand Dieu Créateur et Souverain, au Seigneur du temple. Le Seigneur s'est servi des paroles de son disciple, alors qu'elles exprimaient sa faiblesse et traduisaient une nouvelle défaillance, pour lui révéler une association aussi précieuse avec Lui.

Le Seigneur voulait donner aux siens « une part avec lui », ce qui impliquait la purification de toute souillure car la souillure contractée dans la marche constitue un obstacle à la communion avec le Seigneur. Peu après, le Seigneur allait instituer la Cène ; pour y participer, il convenait — et il convient, aujourd'hui encore — d'avoir les pieds lavés. Un souvenir aussi précieux des souffrances et de la mort de Christ ne pouvait être associé à la présence d'un Judas — la Cène fut instituée après qu'il fut sorti — ou à la souillure chez les disciples.

Pierre eût dû se réjouir de voir le Seigneur préparer les siens pour goûter la communion avec Lui, alors qu'Il allait instituer la Cène. Tout au contraire, là encore, il manifeste sa faiblesse en refusant d'accepter le service que le Seigneur voulait remplir : « Seigneur, me laves-tu, toi, les pieds ? ». Sans doute, comme dans la scène de Matthieu 16:21-23, ce qui le conduit à parler inconsidérément, c'est un sentiment d'amour pour son Maître : en Matthieu 16, il ne veut, pour le Seigneur, ni des souffrances ni de la mort ; ici, il ne veut pas Lui voir prendre la place d'un serviteur, aux pieds des disciples. Tout cela partait, dirait le langage courant, d'un très bon naturel mais, en fait, montrait bien la faiblesse spirituelle de Pierre et marquait, chez lui, une défaillance nouvelle. C'est ce qui l'empêchait de discerner que la place d'humiliation prise par le Seigneur faisait partie de sa gloire.

« Jésus répondit et lui dit : Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite ». Si Pierre n'avait pas compris la portée du service que le Seigneur accomplissait, s'il n'avait pas vu briller, dans son abaissement même, quelques rayons de Sa gloire, il eût dû pourtant se confier en Jésus et accepter simplement ce qu'Il lui disait, attendant de « savoir dans la suite ». Mais une défaillance en entraîne souvent une autre ! Au lieu de s'en remettre entièrement à la parole de Jésus, Pierre s'écrie : « Tu ne me laveras jamais les pieds ». Il refuse le service d'Avocat de Celui qui venait à lui avec le linge et le bassin. Et cette défaillance était plus grave encore que la précédente puisque, la première fois, il avait seulement manifesté sa surprise de voir le Seigneur Lui-même s'abaisser pour lui laver les pieds, tandis qu'ensuite il s'oppose avec énergie : « Tu ne me laveras jamais les pieds ».

Et quand le Seigneur lui a expliqué qu'à moins d'avoir les pieds lavés, il ne pouvait goûter « une part avec lui », Pierre manifeste son ignorance ; au lieu de laisser le « maître et seigneur » accomplir le service nécessaire à l'égard des siens, il demande : « non pas mes pieds seulement, mais aussi mes mains et ma tête ». Ce n'était pas ce que le Seigneur voulait faire : il n'était nul besoin de laver les mains et la tête, il suffisait de laver les pieds mais il était indispensable qu'ils le fussent.

Pierre manifeste donc sa grande faiblesse, allant en quelque sorte de défaillance en défaillance, puisque nous le voyons, à trois reprises successives, s'étonner de voir le Seigneur s'approcher pour lui laver les pieds, ou bien se refuser à ce qu'il remplisse ce service à son égard, enfin demander autre chose que ce que le Seigneur voulait faire.

Comme nous ressemblons souvent à Pierre, soit lorsque le Seigneur désire remplir à notre égard son service d'Avocat, soit lorsqu'Il veut s'occuper de nous dans l'exercice de tous ses soins variés ! Au lieu de le laisser faire, heureux de nous sentir les objets de sa tendre sollicitude, appréciant toutes les marques de sa fidèle bonté qui veut nous conduire à jouir d'une « part avec lui », nous raisonnons parfois, imitant Pierre résistant par trois fois au Seigneur au cours de cette scène. Pussions-nous

apprendre à laisser agir le Seigneur ! Confions-nous entièrement et sans réserve aux soins de son amour : ce qu'Il fait, nous ne le savons pas toujours « maintenant », mais nous le saurons « dans la suite ». La foi du racheté doit être constamment en exercice, qu'il s'agisse du salut de l'âme, de la marche « sur les eaux » ou de ce que le Seigneur veut opérer à son égard, qui est toujours en vue de son bien ! Si nous raisonnons, au lieu de croire ce que le Seigneur nous dit et d'accepter ce qu'Il veut faire, nous irons de défaillance en défaillance, à l'exemple de Pierre en Jean 13:1-11.

L'histoire de Pierre est émaillée, nous l'avons vu, de maintes défaillances. Elles deviennent plus nombreuses encore, semble-t-il, alors que se termine la première phase de cette histoire ; elles auront leur aboutissement dans le reniement si douloureux du disciple qui cependant aimait tellement son Maître ! Le chapitre 26 de l'Évangile selon Matthieu nous en présente plusieurs avec, à la fin, la scène du reniement.

Après avoir institué la Cène, Jésus dit à ses disciples : « Vous serez tous scandalisés en moi, cette nuit ». Pas plus qu'il n'avait accepté le « il fallait » de Matthieu 16:21, Pierre n'accepte ce que le seigneur dit ici aux siens et il répond avec assurance : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi ». Cela témoignait sans doute d'une certaine confiance en lui-même mais surtout d'une confiance, illimitée pourrait-on dire, dans son amour pour le Seigneur. Comme l'ennemi est rusé et subtil ! Comme il sait occuper un croyant de son amour pour Christ, le conduisant ainsi à avoir une haute opinion de lui-même, à se croire supérieur aux autres, pour être ensuite accablé par le découragement quand il s'aperçoit, comme Élie autrefois, qu'il n'est pas « meilleur que ses pères », et pour finir peut-être par une chute douloureuse, comme ce fut le cas de Pierre !

L'ennemi a su opérer de telle manière que même la parole du Seigneur : « En vérité, je te dis, que cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois », parole qui eût dû faire trembler le disciple et le remplir de crainte, ne l'empêche pas de dire encore : « Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point » .

Une fois de plus, nous voyons Pierre refuser d'accepter la parole de Jésus et de s'y soumettre humblement : le Seigneur a dit : « tu me renieras trois fois ». Pierre ose répondre : « je ne te renierai point ».

Si nous ne jugeons pas dès le début semblable tendance de nos coeurs, nous risquons fort de tomber à fois répétées dans les mêmes manquements ; une certaine accoutumance se produit, un endurcissement peut-être, qui nous empêche de discerner la gravité de nos fautes et peut nous conduire aussi loin que ce que Pierre a été. C'est toujours l'adversaire qui agit dans nos coeurs afin de produire l'insoumission à la Parole et de telles défaillances dans nos vies chrétiennes peuvent avoir les plus douloureuses conséquences.

En Gethsémané, Pierre dort, alors que pourtant le Seigneur avait dit aux trois disciples qu'Il avait pris avec Lui, Pierre et le deux fils de Zébédée : « Demeurez ici et veillez avec moi » . Les disciples dormaient tous les trois sans doute, mais c'est à Pierre que le Seigneur s'adresse : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? » Pierre était en effet le plus responsable des trois. Si « tous les disciples dirent la même chose » (Matthieu 26:35), c'était parce que Pierre, le premier, avait assuré qu'il ne renierait pas le Seigneur, quand bien même il devrait aller à la mort avec Lui. Cela nous montre quelle influence ont nos égarements sur ceux qui nous entourent : nos défaillances entraînent souvent celles de nos frères. — Le Seigneur va à l'écart par trois fois, s'adressant à son Père, le suppliant de faire passer « cette coupe » loin de Lui, s'il était possible, mais demeurant entièrement soumis à sa volonté. Chaque fois Il revient vers les disciples, et Il les trouve dormant ! Lui traversait l'agonie du combat de Gethsémané, mais en communion avec son Père ; Pierre dormait au lieu de veiller et de prier, alors que le Seigneur avait dit aux trois disciples : « Veillez et priez, afin

que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible ». Nous comprenons que les expériences faites par Pierre le conduisent à adresser, plus tard, cette exhortation : « Veillez pour prier » (1 Pierre 4:7).

Nous avons déjà vu chez Pierre et en plusieurs circonstances, un manque de soumission à la parole de Jésus, dont il avait cependant expérimenté la puissance et l'autorité dans les scènes de Luc 5:1-11 et Matthieu 14:22-33. Ici, nous voyons son manque de vigilance et sa négligence dans le service de la prière ; de là découle un manque de communion avec le Seigneur et, par suite, l'absence de toute force lorsqu'il s'agit de livrer le combat. Un croyant qui en arrive là sera d'autant plus en danger, d'autant plus vulnérable en présence des attaques de l'ennemi, qu'il y a malgré tout dans son cœur des sentiments d'affection pour Christ et un réel désir de Le suivre en comptant sur la puissance attribuée à de tels sentiments : les autres disciples ont fui, tandis que Pierre a voulu suivre le Seigneur, bien que ce fût « de loin », et il a déshonoré son Maître.

Mais avant même la scène du reniement, Pierre a encore manifesté une nouvelle défaillance, conséquence de son manque de soumission à la parole de Jésus, de son défaut de vigilance, de sa négligence dans le service de la prière. Quand Judas et ceux qui l'accompagnaient viennent pour se saisir de Lui, Jésus, qui avait prié en Gethsémani, gardé dans une paix parfaite, se laisse mener comme un agneau à la boucherie ; Pierre, au contraire, après avoir dormi à l'heure où il eût fallu prier, tire l'épée et frappe l'esclave du souverain sacrificateur, lui emportant l'oreille. Quel contraste entre les deux attitudes, dans les deux moments ! C'est la chair qui est en activité chez Pierre, tandis que brillent les gloires de l'homme parfait.

Nous ne dirons rien de la scène si douloureuse et si connue qui termine le chapitre et la première phase de l'histoire du disciple qui, pleinement restauré ensuite, dans sa conscience et dans son cœur, pourra recevoir du souverain pasteur des brebis le service précieux dont nous parle Jean 21:15-19, paître les agneaux et les brebis pour lesquels le Seigneur venait de mettre Sa vie ! Maintenant « revenu », il pourra « fortifier ses frères » (cf. Luc 22:31, 32).

## Conclusion

Histoire riche en instructions que celle de Pierre ! Les expériences faites dans les différentes circonstances dont nous nous sommes occupés n'ont en définitive pas été sans fruits. Il nous suffit de lire les épîtres de Pierre, la première en particulier, pour n'avoir aucun doute à cet égard : à maintes reprises, l'apôtre parle de l'obéissance et de la désobéissance, de la soumission, de la conduite et de la crainte, de la sobriété, de la vigilance et de la prière. Nous laissons le soin à nos lecteurs de poursuivre, dans ces épîtres, l'autre aspect du sujet que nous avons considéré dans les Évangiles ; en le faisant, nous serons frappés de voir tout ce que l'apôtre a retenu des leçons enseignées au disciple. Les exhortations que Pierre est ainsi amené à nous adresser prennent d'autant plus de valeur qu'elles découlent, sous l'inspiration divine, des expériences qu'il a personnellement faites.

Que les faiblesses, les manquements sur lesquels nous avons arrêté notre attention soient pour nous comme autant d'avertissements afin que nous demeurions sans cesse soumis à la Parole, vigilants dans la prière, comptant sur Celui qui a le pouvoir de nous garder sans que nous bronchions, et de nous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie ! Qu'à Lui, au seul Dieu, notre Sauveur, par notre seigneur Jésus Christ, soient gloire, majesté, force, et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles ! Amen. (Jude 24, 25).

## Enseignements tirés de 1 Pierre 1 et 2

(Caractères de la vie chrétienne)

ME 1978 p.316

Nous avons été « élus selon la préconnaissance de Dieu le Père », « régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts », « régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:2, 3, 23). Tout est de Dieu, tout a été opéré par lui, par son Fils bien-aimé : l'élection en Christ « avant la fondation du monde » (Éph. 1:4), le fondement de notre régénération : la mort et la résurrection de Christ — ajoutons que c'est l'action de la Parole et du Saint Esprit qui nous communique une vie nouvelle, une nouvelle nature. Certes, nous avons reçu tout cela par la foi, nous avons cru au nom du Fils unique de Dieu, mais l'apôtre Paul peut écrire : « Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, *et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu* » (Éph.2:8). Ayant ainsi tout reçu de Dieu, la reconnaissance s'élève de nos cœurs vers lui pour tout ce qu'il a pensé à notre égard de toute éternité, pour tout ce qu'il a voulu opérer, pour tout ce qu'il nous a donné en son Fils et par lui.

Étant enfants de Dieu par grâce, comme tout enfant qui naît dans ce monde est appelé à grandir, nous avons à croître, à nous développer spirituellement. Nous en sommes responsables, pensons-y !

D'une part, Dieu appelle à l'existence et, d'autre part il en assure la conservation, cela aussi bien pour ce qui est de la création — « Dieu... nous a parlé dans le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes, qui, étant le resplendissement de sa gloire et l'empreinte de sa substance et soutenant toutes choses par la parole de sa puissance... » (Héb. 1:2, 3) — aussi bien, disons-nous pour ce qui est de la création, que pour le corps et l'âme de tout homme. Et il en est de même dans le domaine de la nouvelle création : à ceux qu'il a élus en Christ avant la fondation du monde, Dieu donne la vie éternelle et ensuite tout ce qui est nécessaire à son entretien, à sa nourriture. Par la Parole et le Saint Esprit nous est communiquée la vie nouvelle et c'est encore l'action conjuguée de la Parole et du Saint Esprit qui en assure le développement.

Pas plus qu'un enfant nouveau-né ne saurait demeurer dans l'état où il est à sa naissance, un croyant ne doit rester dans l'état où il se trouve lors de sa « nouvelle naissance » : l'un et l'autre sont appelés à croître. L'enfant nouveau-né a besoin du lait de sa mère, le croyant, du « pur lait intellectuel », qui est la Parole de Dieu. La Parole assurera la croissance d'un racheté dans la mesure où il aura d'abord « rejeté » tout ce qui est le fruit de la chair, et réalisé que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24). Tout ce qui vient de la chair — « les œuvres de la chair » (ib. 19 à 21) — non seulement ne saurait constituer un aliment pour la nouvelle nature mais ne peut que nuire à son développement. En premier lieu, donc, est à rejeter ce qui vient de la chair (1 Pierre 2:1).

Mais ensuite le propre de la nouvelle nature est de « désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel » (ib. 2). Imitons l'exemple du prophète qui pouvait dire : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (Jér. 15:16) ! Y a-t-il en chacun de nous un « ardent désir » de nous nourrir de la Parole ? S'il fait défaut, notre vie spirituelle déperira, au lieu de s'enrichir ; ce sera une perte pour nous mais aussi pour l'assemblée, car l'état spirituel de chacun des membres du corps a des répercussions sur la vie de l'assemblée, ne le perdons jamais de vue, et en outre, Dieu sera frustré de ce qui lui est dû car le service de la « sainte sacrificature » en souffrira. Pourquoi y a-t-il, dans le culte que nous rendons à Dieu, bien des faiblesses et des imperfections ? Sans doute parce que nous n'avons pas « désiré ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel » — et cela, peut-être parce que nous n'avons pas commencé par réaliser 1 Pierre 2:1.

Pourquoi désirons-nous les aliments dont notre corps a besoin ? D'abord parce qu'ils sont nécessaires, indispensables à son développement, ensuite parce que Dieu les a dotés d'un goût agréable qui fait de la nécessité de se nourrir un plaisir pour le palais. Est-ce que nous nous nourrissons de la Parole parce que nous avons conscience qu'elle est un aliment indispensable pour assurer notre développement spirituel ? Et est-ce que nous apprécions vraiment la saveur de cette nourriture, pouvant dire nous aussi : « Que tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche ! » (Ps. 119:103) ?

La croissance spirituelle s'opère sans que nous nous en rendions compte, tout comme celle d'un enfant. On ne constate pas d'un jour à l'autre la croissance d'un enfant, mais elle apparaît nettement au bout d'un certain temps ; de même pour un croyant. Peut-on toujours dire, lorsqu'on revoit un enfant de Dieu après une séparation de quelque durée : ses progrès sont « évidents à tous » (1 Tim. 4:15) ? Il en sera ainsi s'il s'occupe de la Parole, y être « tout entier ».

Un enfant nouveau-né désire ardemment le lait de sa mère et, quand il a faim, rien ne saurait le distraire. Avec la même ardeur, désirons « le pur lait intellectuel », c'est-à-dire la Parole, qui est pour nous l'aliment complet, celui qui convient à tous les croyants, du plus jeune au plus âgé. L'expression employée ici n'a pas le même sens que celle dont se sert l'apôtre en 1 Cor. 3:2, ou encore que celle d'Hébr. 5:12 à 14 ; dans ces deux derniers passages, le « lait » est mis en contraste avec la « nourriture solide » qui est pour « les hommes faits », alors que lui est la nourriture des « petits enfants », des « hommes charnels ». — Le « pur lait intellectuel », c'est une nourriture qui ne comporte aucun mélange, c'est la Parole dans toute sa pureté, le « sain enseignement » (2 Tim. 2:15 ; Tite 2:1). Si à cette nourriture se mêlent des pensées humaines, des conceptions intellectuelles ou des spéculations philosophiques, ce n'est plus le « pur » lait, c'est un aliment plus ou moins frelaté.

Il ne suffit pas de lire la Parole, il est nécessaire de la méditer ; il faut pouvoir dire comme le Psalmiste : « Combien j'aime ta loi ! Tout le jour je la médite » (Ps. 119:97). Appréciant la valeur inestimable de la Parole, il ne ressemblait pas au « paresseux » qui « ne rôtit pas sa chasse » (Prov. 12:27). Le « paresseux » éprouve un certain plaisir à courir la campagne à la poursuite du gibier, mais c'est une activité sans aucun profit puisqu'il « ne rôtit pas sa chasse ». De même, un croyant peut éprouver une heureuse satisfaction à lire les Écritures mais, s'il ne les médite pas, ne se les assimile pas, il est probable qu'il n'en retirera guère de profit pour la nourriture de son âme et pour sa croissance spirituelle.

« Comme des enfants nouveau-nés » : combien il est petit auprès de sa mère, l'enfant nouveau-né ! De même, que nous sommes petits en présence des grandes choses que Dieu se plaît à nous révéler, en présence de Celui dont nous parlent les Écritures du commencement à la fin ! Tenons-nous près du Seigneur comme l'enfant nouveau-né se tient près de sa mère ; plus nous serons petits à nos propres yeux, plus nous rechercherons la proximité du Seigneur. En outre, près de sa mère, l'enfant nouveau-né n'aura jamais un aliment frelaté, mais seulement « le pur lait ».

Quel est le secret pour réaliser ces choses ? « Si toutefois vous avez goûté que le Seigneur est bon » (1 Pierre 2:3). Plus nous jouirons de lui, plus nous apprendrons à le connaître dans nos circonstances, plus nous désirerons le connaître dans la Parole, l'y contempler, voir ses gloires et ses beautés. Si nous n'avons pas « goûté que le Seigneur est bon » et si, de ce fait, la « faim » n'est pas produite dans nos âmes, alors notre Dieu, bon et fidèle, nous fera passer par des circonstances humiliantes et éprouvantes, comme il l'a fait autrefois pour son peuple : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne... » (Deut. 8:3).

Dans ces trois premiers versets du chapitre 2 de la première épître de Pierre, nous avons le côté individuel. Chacun pour ce qui nous concerne, nous avons à réaliser ces exhortations afin que nous

puissions, collectivement, manifester que nous sommes une « sainte sacrificature » et une « sacrificature royale ». Rejeter tout ce qui est du vieil homme, désirer ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, croître et prospérer spirituellement afin d'être en toute réalité — « pierres vivantes » ajoutées à l'édifice, pierres solidement établies sur le « roc » qui en est le seul fondement (cf. Matth. 16:16 à 18) — la maison spirituelle, la sainte sacrificature pouvant offrir à Dieu des sacrifices spirituels qui lui sont agréables par Jésus Christ. Nous comprenons donc ce que nous avons dit plus haut : si, entre autres choses, nous n'avons pas ce désir ardent de nous nourrir du « pur lait intellectuel », ce sera non seulement une perte pour nous et pour l'assemblée, mais encore Dieu sera frustré de ce qui lui est dû, les sacrifices spirituels ne pourront être offerts comme il faudrait qu'ils le soient.

Méditons ce que l'apôtre inspiré écrit dans ces versets ! Ayons à cœur de faire face à nos responsabilités quant à notre croissance, à notre développement spirituel, afin que nous puissions exercer la « sainte sacrificature » de telle manière que monte vers notre Dieu et Père la louange qu'il désire recevoir de l'assemblée, « laquelle il a acquise par le sang de son propre fils » (Act. 20:28).

Il nous appartient aussi d'exercer la « sacrificature royale ». « Offrir » est en rapport avec la sainte sacrificature, « annoncer » avec la sacrificature royale. Ce sont deux activités distinctes qu'ont à remplir ceux qui, par pure grâce de Dieu, ont été faits rois et sacrificateurs. Le verset 5 nous dit ce qu'est la première : « pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » ; le verset 9, ce qu'est la deuxième : « Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière... ». Présenter Christ comme Sauveur implique donc, en premier lieu, la réalisation pratique de ce qui nous est enseigné au début de ce chapitre 2, c'est-à-dire une condition morale, une marche qui ne démentent pas nos paroles ; et cela, qu'il s'agisse du témoignage individuel ou du témoignage collectif. Un croyant qui ne marche pas « d'une manière digne de l'appel » dont il a été appelé (Éph. 4:1), une assemblée au sein de laquelle ne se trouve pas manifesté l'ordre qui doit y régner, qui ne porte guère les caractères de « l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15), sont prêts à perdre, l'un aussi bien que l'autre, le privilège d'exercer la sacrificature royale, d'annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés « des ténèbres à sa merveilleuse lumière ». Pour pouvoir parler de cette merveilleuse lumière, encore faut-il que nous en manifestions les caractères, que nous marchions « comme des enfants de lumière (car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, et justice, et vérité), éprouvant ce qui est agréable au Seigneur » (Éph. 5:8 à 10 — voir l'ensemble des versets 3 à 16). C'est seulement en marchant ainsi qu'il nous sera donné de « saisir l'occasion » d'exercer la sacrificature royale.

Élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, régénérés pour une espérance vivante par la résurrection de Jésus Christ d'entre les morts, régénérés par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu, qu'il nous soit accordé tout d'abord de réaliser notre mort avec Christ, la fin de l'homme dans la chair, et ainsi de « rejeter » tout ce que la chair peut produire en nous. Ensuite, désirons ardemment, comme des enfants nouveau-nés, « le pur lait intellectuel » pour notre accroissement, afin que, réunis en assemblée, nous remplissions à la gloire de Dieu le service qui nous incombe comme étant une « sainte sacrificature » — afin qu'il nous soit donné aussi de réaliser pratiquement que nous sommes une « sacrificature royale ».

Nous avons des privilèges d'une inestimable valeur, jouissons-en avec une grande reconnaissance, sans perdre de vue qu'à tous les privilèges se lient des responsabilités ; mieux nous saurons y faire face et plus nous jouirons des privilèges !



## « Fortifie tes frères »

(Luc 22:32)

ME 1977 p.85

Dans sa première épître, l'apôtre Pierre fait allusion au moins à cinq circonstances par lesquelles il est passé tandis qu'il suivait le Seigneur, circonstances au cours desquelles il a appris des leçons qu'il lui a été donné de retenir. En ayant retiré un enseignement pour lui-même, il a voulu que ceux auxquels il a été conduit à écrire puissent, à leur tour, apprendre quelque chose qui leur soit utile et profitable. Il a vraiment réalisé ce que le Seigneur lui avait dit, à un moment particulièrement difficile : « Mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, *fortifie tes frères* » (Luc 22:32).

La première de ces circonstances nous est rapportée au chapitre 14 de Matthieu (v. 24 à 33). Pierre était avec les disciples dans la nacelle, « déjà au milieu de la mer, battue par les vagues, car le vent était contraire ». Le Seigneur vient vers eux, « marchant sur la mer », ce que voyant, les disciples sont troublés, crient de peur, et disent : C'est un fantôme. Jésus les rassure aussitôt : « Ayez bon courage ; c'est moi, n'ayez point de peur ». Pierre a alors une heureuse pensée : il désire aller à Jésus et il voudrait que lui-même le lui commande, assuré qu'il aurait ainsi le secours nécessaire pour avancer « sur les eaux ». Jésus répond à son désir et lui dit ce seul mot : « Viens ». Pierre expérimente alors la puissance de la parole de Jésus : « étant descendu de la nacelle », il « marcha sur les eaux pour aller à Jésus ». Seule la puissance divine pouvait lui permettre d'avancer ainsi, cette puissance se déployant en réponse à la foi du disciple qui a cru la parole de Jésus et fort de cette parole, s'est engagé sur les eaux. Pierre est « gardé par la puissance de Dieu par la foi » pour reprendre l'expression qu'il emploiera lui-même lorsqu'il écrira sa première épître (1:5).

Mais lorsqu'au lieu de compter sur la puissance qui est dans la parole de Jésus, il considère la violence du vent, sa foi faiblit : il a peur, commence à enfoncer et s'écrie : « Seigneur, sauve-moi ! ». « Et aussitôt, Jésus, étendant la main, le prit et lui dit : Homme de petite foi, pourquoi as-tu douté ? ».

C'est sans doute, comme nous venons de le suggérer, en se remémorant cet épisode de sa vie de disciple que Pierre a écrit : « Vous qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi ». Il avait bien compris, que la puissance divine seule pouvait le garder, le faire marcher sur les eaux, mais aussi que cette puissance s'exerce en réponse à la foi. Si la foi chancelle la puissance de Dieu ne se déploie plus pour faire marcher ; elle s'exerce seulement pour empêcher le disciple d'enfoncer. La puissance de Dieu est toujours la même, elle est infinie ; ce qui faiblit, c'est la foi du disciple. Ne soyons pas des « hommes de petite foi » qui doutent de la puissance de Dieu ; qu'au contraire nous sachions toujours et au travers de tout L'honorer d'une confiance entière et sans réserve !

La deuxième circonstance est relatée au chapitre 16 du même Évangile (v. 13 à 20). En réponse à la question de Jésus : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le fils de l'homme ? », les uns répondent : Jean le baptiseur, les autres : Élie, ou Jérémie, ou encore : l'un des prophètes. C'est alors que Jésus pose la question à ses disciples : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? ». Sans aucune hésitation, le premier, Pierre répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Une telle connaissance ne peut être donnée que par la foi ; elle est révélée, dit Jésus, par « mon Père qui est dans les cieux ». Il déclare en effet à Pierre : « Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi aussi, je te dis que tu es Pierre ; et sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle » (v. 17, 18). Pierre est donc « une pierre » de l'édifice que le Seigneur bâtit, l'assemblée fondée sur le « roc », qui est « le Christ, le Fils du Dieu vivant ». C'est ainsi qu'il pourra écrire : « Si toutefois

vous avez goûté que le Seigneur est bon ; duquel vous approchant comme d'une pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu, vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables, à Dieu par Jésus Christ ». Parce qu'on trouve dans l'écriture « Voici, je pose en Sion une maîtresse pierre de coin, élue, précieuse ; et celui qui croit en elle ne sera point confus » (1 Pierre 2:3 à 6).

Par la foi au Fils de Dieu, chaque croyant devient une « pierre vivante » et l'ensemble de ces pierres vivantes constitue l'Assemblée que le Seigneur bâtit. « Je bâtirai mon assemblée », dit le Seigneur ; c'est le temple qui s'élève, non encore achevé, l'édifice qui repose sur le « roc », « Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin » (Éph. 2:20, 21), la « pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse auprès de Dieu », les croyants « comme des pierres vivantes » étant « édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:4, 5).

Là encore, Pierre écrit sa première épître, divinement inspiré sans doute mais aussi ayant été instruit par le Seigneur lui-même dans une circonstance dont il a gardé le souvenir, ayant compris et retenu ce que le Seigneur lui a dit alors et, à son tour, l'enseignant à ceux auxquels il s'adresse.

La troisième circonstance est rapportée toujours dans le même évangile (26:36 à 46) ; elle est aussi mentionnée dans Marc (14:32 à 42) et dans Luc (22:39 à 46). Dans les deux premiers évangiles, le Seigneur s'adresse spécialement à Pierre (Matt. 26:40 ; Marc 14:37) lorsqu'il trouve les disciples « dormant », mais l'exhortation est pour les trois, aussi bien Jean et Jacques que Pierre : « Veillez et priez ». Pierre n'oublie pas ce que le Seigneur leur a dit dans le jardin de Gethsémané, ce qu'il lui a dit à lui tout particulièrement : « Et il vient, et les trouve dormant ; et il dit à Pierre : Simon, tu dors ? Tu n'as pu veiller une heure ? Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation ; l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (Marc 14:37, 38). Aussi, à son tour, adresse-t-il à ceux auxquels il écrit sa première épître cette exhortation si importante pour eux comme elle l'est pour nous : « Mais la fin de toutes choses s'est approchée ; soyez donc sobres et veillez pour prier » (4:7).

Combien nous avons à prendre garde de ne pas nous laisser gagner par le sommeil spirituel ! Nous avons à « veiller » et à « veiller pour prier ». Pierre n'a pas oublié la leçon apprise dans le jardin de Gethsémané, comme aussi sur la montagne de la transfiguration, où « Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil » ; ce n'est que « quand ils furent réveillés » qu'ils « virent sa gloire » (Luc 9:32). Quiconque « dort » ne peut voir Sa gloire ! — Pierre, Jean et Jacques n'ont su veiller ni dans le lieu de la souffrance, ni dans celui où était manifestée la gloire du Fils de l'homme. Fort des leçons apprises dans ces deux circonstances, Pierre nous exhorte à « veiller pour prier ». Puissions-nous retenir et surtout mettre en pratique cette exhortation !

C'est dans l'évangile selon Luc que nous avons le récit de la quatrième circonstance. « Et le Seigneur dit : Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé ; mais moi, j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas ; et toi, quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères » (22:31, 32). Ces paroles du Seigneur n'auraient-elles pas dû inciter Pierre à prendre garde ? Satan, le terrible ennemi, désirait « cribler » les disciples, et Pierre — Simon, le vieil homme en lui — était tout particulièrement en danger. Le Seigneur lui dit en effet : « mais moi, j'ai prié pour toi ». Il avait certainement prié pour tous les disciples, mais spécialement pour Pierre. Malgré cela, Pierre n'hésite pas à déclarer : « Seigneur, avec toi, je suis prêt à aller et en prison et à la mort » (ib. 33) ; il va même jusqu'à dire : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi » (Matt. 26:33). Il pense que son amour pour son Maître peut le rendre capable de faire ce que les autres disciples ne feront pas et, d'autre part, de ne pas faire ce que les autres feront ! Combien l'ennemi est rusé ! — Le Seigneur dit alors clairement à Pierre : « le coq ne chantera point aujourd'hui, que premièrement tu n'aies nié trois fois de me connaître » (Luc 22:34).

L'adversaire, « comme un lion rugissant », rôdait autour des disciples ; il voulait les faire passer par le crible, « cherchant qui il pourrait dévorer ». C'est ce que Pierre écrira plus tard : « Soyez sobres, veillez : votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer » (1 Pierre 5:8) ; il avait fait l'expérience des ruses de ce « lion », qui sait si bien se dissimuler sous de trompeuses apparences pour essayer d'arriver à ses fins ! Il rôdait autour des disciples, cherchant qui il pourrait dévorer, et ce « qui » c'était Pierre ! Et Pierre, bien qu'averti par le Seigneur, est quand même tombé dans le piège de l'adversaire.

Étant passé par ce chemin où il a souffert et versé des larmes amères, à son tour, Pierre met en garde ceux auxquels il s'adresse. Cette mise en garde n'est-elle pas aussi pour nous ? Nous avons besoin de « veiller », de « résister » au diable, « étant fermes dans la foi » (ib. 9) ; Dieu, par la plume de celui qui une fois est tombé dans les filets de l'adversaire, nous y exhorte !

Après son reniement Pierre a été restauré dans sa conscience et dans son cœur. Le Seigneur s'est adressé à lui (Jean 21:15 à 18), lui posant trois questions qui remuaient les affections de son cœur pour son Maître. C'est ainsi que Jésus lui confie le soin de paître ses agneaux et ses brebis, d'être le berger de ses brebis — précieux privilège, grande responsabilité en même temps. Pierre a appris à se connaître, à discerner les pièges de l'adversaire, il sait d'autre part combien les agneaux et les brebis du troupeau sont chers au bon Berger. Il pourra ainsi exhorter ceux qui auront à s'occuper du « troupeau de Dieu » : « paisez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant, non point par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau ; et quand le souverain pasteur sera manifesté, vous recevrez la couronne inflétrissable de gloire » (1 Pierre 5:2 à 4).

Dans le livre des Actes, nous avons quatre circonstances sur lesquelles nous désirerions nous arrêter (3:4, 5 à 12 ; 5:17 à 42 et 12:1 à 17). Elles ont été traversées par Pierre dans l'exercice de son ministère et là encore, l'apôtre désire que ce qu'il lui a été donné d'apprendre soit profitable à tous ; il en parlera donc à plusieurs reprises dans sa première épître.

En Actes 3 nous le voyons, avec Jean, monter « au temple, à l'heure de la prière » ; « on portait un homme qui était boiteux dès le ventre de sa mère ». Ce n'était pas pour obtenir sa guérison, mais seulement « pour demander l'aumône à ceux qui entraient dans le temple » (v. 1, 2). Nombreux sont ceux qui pensent ne pouvoir être délivrés de leur condition misérable et se contenteraient d'obtenir une certaine amélioration de leur état — et souvent on ne leur propose pas autre chose — ils se contenteraient de recevoir « une aumône » ! Pierre ne remet pas « une aumône », il n'a « ni argent ni or » — et ce ne sont pas « des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or », qui peuvent racheter des pécheurs de leur « vaine conduite », c'est seulement « le sang précieux de Christ », écrira-t-il plus tard (1 Pierre 1:18 à 21) — mais il apporte à ce pauvre boiteux une entière délivrance « au nom de Jésus Christ le Nazaréen » (Actes 3:6).

Dans la circonstance dont nous venons de parler, Pierre exerce en fait la « sacrificature royale » dont il est question dans sa première épître : « Mais vous, vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière » (2:9). — Cette circonstance a donc comme son écho dans ce que Pierre a été conduit à écrire 1 Pierre 1:18 à 21 et 2:9.

Le boiteux guéri peut désormais « entrer avec eux au temple » — c'est-à-dire avec les deux apôtres — au lieu de rester « à la porte du temple » où on le mettait tous les jours, et louer Dieu (Actes 3:8). Il est donc à même d'exercer, en quelque sorte, la « sainte sacrificature » dont parle Pierre (1 Pierre 2:5).

Le lendemain, est-il dit au chapitre 4 des Actes, Pierre et Jean comparaissent devant le sanhédrin pour répondre à la question suivante : « Par quelle puissance ou par quel nom avez-vous fait ceci ? ». Pierre déclare alors : « Sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que ç'a été par le nom de Jésus Christ le Nazaréen, que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité d'entre les morts ; c'est, dis-je, par ce nom que cet homme est ici devant vous plein de santé. Celui-ci est la pierre méprisée par vous qui bâtissez, qui est devenue la pierre angulaire ; et il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (v. 7 à 12). C'est ce qui conduit Pierre à écrire : « Parce qu'on trouve dans l'écriture : « Voici, je pose en Sion une maîtresse pierre de coin, élue, précieuse ; et celui qui croit en elle ne sera point confus ». C'est donc pour vous qui croyez, qu'elle a ce prix ; mais pour les désobéissants, « la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, celle-là est devenue la maîtresse pierre de coin », « et une pierre d'achoppement et un rocher de chute », lesquels heurtent contre la parole, étant désobéissants, à quoi aussi ils ont été destinés » (1 Pierre 2:6 à 8).

Un peu plus tard, Pierre et Jean sont jetés « dans la prison publique », mais ils sont délivrés par un ange qui, de nuit, en ouvre les portes. Ainsi libérés, les deux apôtres entrent dans le temple et annoncent « au peuple toutes les paroles de cette vie ». Lorsque « le souverain sacrificateur... et ceux qui étaient avec lui... assemblèrent le sanhédrin... ils envoyèrent à la prison pour les faire amener ». Les huissiers constatent que la prison est « fermée avec toute sûreté, et les gardes se tenant aux portes », mais il n'y a personne dedans. Cette délivrance miraculeuse aurait dû parler à ceux qui avaient l'intention de faire comparaître, pour les juger et les condamner, Pierre et Jean. Ils demeurèrent en « perplexité » tandis que « quelqu'un arriva et leur rapporta : Voilà, les hommes que vous avez mis en prison sont au temple et enseignent le peuple ». Ils sont alors amenés « sans violence ; car ils craignaient d'être lapidés par le peuple », et c'est l'occasion pour Pierre de rendre témoignage. — Dieu se sert de Gamaliel pour faire libérer les deux apôtres, alors que le souverain sacrificateur et les chefs du peuple, « ayant entendu ces choses, frémissaient de rage, et tenaient conseil pour les faire mourir ». Après l'intervention de Gamaliel, « ils leur enjoignirent, après les avoir battus de ne pas parler au nom de Jésus, et les relâchèrent ». Que font alors les deux apôtres ? « Eux donc se retiraient de devant le sanhédrin en se réjouissant d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour le nom ; et ils ne cessaient tous les jours d'enseigner et d'annoncer Jésus comme le Christ, dans le temple et de maison en maison » (Actes 5:17 à 42).

Pierre pouvait bien penser à cet épisode de son ministère lorsque, pour encourager les saints éprouvés, il écrit : « Bien-aimés, ne trouvez pas étrange le feu ardent qui est au milieu de vous, qui est venu sur vous pour votre épreuve, comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire ; mais, en tant que vous avez part aux souffrances de Christ, réjouissez-vous, afin qu'aussi, à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport » (1 Pierre 4:12, 13).

Le chapitre 12 du livre des Actes nous est bien connu, aussi n'entrerons-nous pas dans beaucoup de détails, renvoyant nos lecteurs à un article récemment paru (M. É. 1971, p. 253). Dans ce chapitre, Pierre se trouve dans une situation qui, à vue humaine, semble sans aucun espoir. Le roi Hérode, qui déjà avait fait mourir par l'épée Jacques, le frère de Jean, avait pris les précautions les plus sérieuses pour que Pierre — qu'il avait fait emprisonner et qu'il voulait mettre à mort après la Pâque — ne puisse être délivré. Mais plus grandes sont les précautions prises par les hommes, plus merveilleux est le déploiement de la puissance de Dieu ! — Pendant ce temps, « l'assemblée faisait d'instantes prières à Dieu pour lui » et Dieu y a répondu. Lorsque l'ange du Seigneur apparaît pour le faire sortir de la prison, « Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes » et les détails qui nous sont donnés montrent qu'il dormait profondément. Nous aurions compris que, « en souci » au sujet du lendemain, il ne puisse trouver le sommeil... Mais il avait fait lui-même ce à quoi il exhortera les lecteurs de sa première épître : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (5:7). Puisse-nous réaliser en tout temps cette exhortation, que nous connaissons si bien mais que nous avons tant de peine à mettre en pratique !

Les passages des Évangiles et des Actes que nous avons rappelés, rapprochés des citations de la première épître de Pierre, nous montrent combien l'apôtre a été attentif aux circonstances par lesquelles le Seigneur a trouvé bon de le faire passer. Il a retenu ce qu'il a pu ainsi apprendre et le Saint Esprit l'a conduit à faire profiter des leçons apprises ceux qu'il a eu à servir. En vérité, il n'a pas oublié ce que le Seigneur lui avait dit : il a « fortifié ses frères » !

Quel exemple est ainsi placé devant nous ! Ne nous arrive-t-il pas, hélas ! de passer à la légère sur bien des circonstances que Dieu nous amène à traverser, et de ne pas comprendre ou retenir ce qu'Il voudrait nous enseigner par ce moyen ? Qu'il nous soit donné, dans le chemin que nous sommes appelés à suivre, au milieu des circonstances et des exercices que nous avons à connaître, de tirer grand profit de ce que le Seigneur veut nous enseigner et d'en amener d'autres à en recevoir aussi du bien ! Nous ne comprenons pas toujours pourquoi Dieu permet dans nos vies telle ou telle difficulté, telle ou telle épreuve, tel exercice douloureux... Soyons assurés qu'Il veut, par ce moyen, nous instruire, nous former, nous enrichir et Il désire que, par ce que nous avons ainsi appris et reçu de Lui, nous puissions à notre tour être utiles à d'autres, fortifier nos frères !

## PLAIRE À DIEU

Genèse 5:21-24

ME 1962 p. 85

Deux périodes distinctes dans la vie d'Énoch la première s'étend sur soixante-cinq ans, la seconde sur trois cents. Deux expressions caractérisent chacune d'elles ; pour la première, il nous est dit qu'Énoch « vécut » tandis que pour la seconde, nous lisons : « Énoch marcha avec Dieu ». Vivre, marcher avec Dieu évoquent deux conditions différentes. De combien d'hommes, de combien de croyants aussi, hélas ! ne peut-on dire, au moment où ils quittent ce monde, autre chose que ceci : il vécut tant d'années ! Et dans le chapitre 5 du livre de la Genèse, nous retrouvons cette expression tout au long : de chacun de ceux dont il est parlé, exception faite d'Énoch, il nous est simplement dit qu'il « vécut ».

Pendant soixante-cinq ans, Énoch a « vécu ». Mais un changement important, véritablement capital, se produit alors, après qu'il a eu engendré un fils. Est-ce la naissance de Methushélah qui est à l'origine d'un travail de cœur chez Énoch, travail dont les fruits sont manifestés ensuite dans sa marche ? Nous ne savons et nous ne voudrions l'affirmer, mais Genèse 5:21, 22 permet peut-être de le supposer. En tout cas, parmi tous ceux dont il est question dans ce chapitre, Énoch est le seul pour lequel la naissance d'un fils marque le point de départ d'une vie toute différente de celle qui a précédé ; les autres aussi eurent des enfants, fils ou filles, mais c'est toujours la même expression qui est employée après comme avant : « il vécut ». Puis : « il mourut ». Tandis que pour Énoch, après la naissance de son fils, il est dit qu'il « marcha avec Dieu » et, d'autre part, il n'est pas dit de lui qu'il « mourut » mais : « il ne fut plus, car Dieu le prit » (Gen. 5:24). Dans cette lignée que nous présente Genèse 5, Énoch constitue donc une exception unique. Exemple à imiter d'un homme qui, depuis un certain moment de sa vie, a marché avec Dieu jusqu'à la fin, une fin qui n'est pas la mort mais l'enlèvement.

Pouvons-nous dégager ici un enseignement pratique ? Tout croyant (et cela s'applique aussi, il va de soi, à toute croyante), même encore très jeune, a une responsabilité devant Dieu quant à sa marche personnelle. Sa responsabilité est accrue le jour où il fonde un foyer ; il en est le chef et est particulièrement responsable de la vie de ce foyer, de sa marche, de sa tenue morale. Responsabilité plus grande encore lorsque Dieu enrichit le foyer par la naissance d'un enfant : le père, chef de famille — comme aussi la mère, mais plus encore qu'elle — ne doit jamais perdre de vue que sa marche exercera, qu'il le veuille ou non, qu'il en ait conscience ou non, une influence certaine sur celle de son, ou de ses enfants. Il peut être pour eux une occasion de chute, il peut être aussi, et Dieu veuille qu'il le soit toujours, un exemple vivant d'une marche avec Dieu. Que les parents chrétiens, le père surtout, soient profondément exercés devant Dieu au sujet de l'exemple qu'ils donnent à leurs enfants et que cette pensée les conduise à « marcher avec Dieu » !

Hébreux 11 nous donne le secret d'une telle marche, c'est la marche de la foi. La foi a un objet céleste, Énoch n'avait qu'un seul Objet devant lui : Dieu. Pendant cette longue période de trois cents ans, il a sans doute traversé bien des circonstances diverses mais au travers de toutes, quelles qu'elles soient, il a « marché avec Dieu ». Pensons à cette étape de trois cents ans que l'Écriture résume dans une seule expression et à propos de laquelle il ne nous est pas dit autre chose que ceci : Énoch « marcha avec Dieu » ! Sa vie, depuis l'âge de soixante-cinq ans, a donc été une vie de communion continuelle avec Dieu, car deux ne peuvent marcher ensemble s'ils ne sont d'accord (cf. Amos 3:3). Une telle marche implique donc la communion, mais ensuite elle resserre les liens de communion de l'âme avec Dieu : l'âme, enrichie, goûte tous les privilèges qui découlent de la présence de Dieu dans le chemin.

« Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort... » (Hébr. 11:5). Cet enlèvement, au terme de son chemin ici-bas, est mis au compte de sa foi ; c'est en quelque sorte le couronnement de sa marche, de sa vie de foi. Pour une telle vie, la mort n'est pas. Et si même le croyant, homme de foi, doit passer par la mort — mort du corps — il considère déjà les réalités éternelles, il « ne voit pas la mort », car sa foi discerne le lieu dont il a joui en cheminant ici-bas et où il va maintenant entrer de fait ; elle discerne par-dessus tout Celui avec qui une marche dans ce monde a été réalisée et auprès de qui seront savourées désormais, et pour l'éternité, les félicités de la maison du Père. La foi est changée en vue.

Mais, « avant son enlèvement », Énoch a reçu un précieux témoignage, « le témoignage d'avoir plu à Dieu ». Quelle satisfaction pour son cœur alors qu'il atteint le terme de sa carrière terrestre : recevoir témoignage qu'il a été dans ce monde pour le plaisir de Dieu ! En vérité, voilà une vie qui n'a pas été une vie perdue. Quels sont les grands faits qui l'ont marquée ? L'Écriture ne nous en cite aucun si même il y en a eu, elle nous présente cette vie comme peut l'être celle de tout croyant, même le plus effacé, même le moins qualifié pour un service important. Un seul trait caractérise la vie d'Énoch, mais c'est celui qui fait d'une vie une vie féconde, une vie à la gloire de Dieu et pour le plaisir de son cœur. Que ce soit notre premier désir : plaire à Dieu ! Et souvenons-nous que nous ne pouvons Lui plaire en dehors d'une marche avec Lui, en dehors d'une marche par la foi. Car, « sans la foi, il est impossible de lui plaire » (Héb. 11:6).

Un homme inconverti ne pourra jamais plaire à Dieu, même si, au jugement des hommes, sa vie peut être considérée comme irréprochable. Cette affirmation est sans doute susceptible de produire chez lui, ou parmi son entourage, scepticisme ou indignation suivant le cas, mais ce n'est pas nous qui affirmons, c'est l'Écriture qui déclare : « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:8). Certes, le croyant n'est plus « dans la chair », mais cependant la chair habite toujours en lui ; si au lieu de vivre par la foi, il vit selon les pensées de la chair, il lui est tout aussi impossible qu'à un inconverti de « plaire à Dieu ». Ne nous le dissimulons pas, chaque fois que nous agissons suivant nos propres pensées, chaque fois que sous les prétextes les plus variés nous méconnaissions les enseignements de la Parole, nous ne plaisons pas à Dieu. Est-ce que cela nous est plus ou moins indifférent ? Est-ce que l'ennemi nous suggère de « bonnes raisons » pour nous laisser croire qu'il ne vaut pas la peine d'y regarder de si près et qu'en définitive tout est bien ainsi ?

Nos cœurs et nos consciences ne seraient-ils pas touchés, de telle manière que soit produit en nous le désir de « ne chercher qu'à plaire à Dieu en tout ce que nous faisons » ? Il n'y a qu'une vie, qu'une marche qui puisse « plaire à Dieu », la vie de la foi, la marche par la foi.

L'exemple d'Énoch est devant nous, comme aussi celui des Thessaloniens ; l'un pour la marche individuelle, le second pour la marche collective. En écrivant « à l'assemblée des Thessaloniens, en Dieu le Père et dans le seigneur Jésus Christ », l'apôtre met en relief de beaux traits caractérisant la vie de foi, la marche, le service de ces croyants. Il rend témoignage de leur « travail d'amour », de leur « patience d'espérance », après avoir parlé en tout premier lieu de leur « œuvre de foi ». C'est ainsi qu'ils étaient devenus imitateurs de l'apôtre et du Seigneur Lui-même, « des modèles pour tous ceux qui croient ». Et l'apôtre ajoute : « en tous lieux, votre foi envers Dieu s'est répandue, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en rien dire ». Les Thessaloniens servaient le Dieu vivant et vrai et attendaient Jésus du ciel (1 Thess. 1:1, 3, 6-10). Quelle remarquable vie de foi ! Devaient-ils, eux, être satisfaits de ce qu'ils avaient ainsi réalisé et s'en contenter ? Non, mais au contraire, comme l'apôtre les y exhorte ensuite, « y abonder de plus en plus » : « Au reste donc, frères, nous vous prions et nous vous exhortons par le seigneur Jésus, pour que, comme vous avez reçu de nous de quelle manière il faut que vous marchiez et plaisiez à Dieu, comme aussi vous marchez, vous y abondiez de plus en plus » (1 Thess. 4:1). Énoch a plu à Dieu, les Thessaloniens plaisaient à Dieu ; la foi, agissante chez lui et chez eux, produisait dans une marche avec Dieu des fruits qui étaient pour la satisfaction de son cœur.

« Marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards », c'est aussi ce que désirait l'apôtre pour les Colossiens, ce que Dieu désire pour nous qui lui appartenons. Afin qu'ils soient capables de le réaliser, l'apôtre priait pour eux, il « ne cessait pas de prier », demandant tout d'abord ceci : « que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle ». Pour marcher dans l'obéissance à la volonté de Dieu, il faut la connaître et comment la connaître si ce n'est dans la communion avec Lui ? Énoch — qui signifie bien instruit — a été instruit dans la connaissance de la volonté divine, il l'a été parce qu'il marchait avec Dieu, dans une communion constante avec Lui. Il avait ainsi tout le long du chemin la connaissance de ses pensées. Il est impossible à quiconque vit plus ou moins éloigné de Dieu d'avoir une telle connaissance et, par suite, de marcher fidèlement et de Lui plaire. Certes, la sainteté pratique est nécessaire, indispensable même pour jouir de la communion avec le Seigneur, mais elle pourrait fort bien être réalisée sans qu'une vraie communion soit goûtée : il n'y aurait là alors qu'une sorte de pharisaïsme conduisant à se glorifier de la sainteté pratique sans que soit connu ce qui doit normalement en découler, la joie de la communion. Jean a eu la connaissance de la pensée du Seigneur non pas seulement parce qu'il avait les pieds lavés — les autres disciples, eux aussi, avaient eu les pieds lavés — mais parce que cela l'avait conduit « dans le sein de Jésus » (Jean 13:21 à 26). À cette place bénie, nous pouvons interroger le Seigneur et Lui-même nous instruira et nous éclairera. Nous serons alors rendus capables de « marcher d'une manière digne du Seigneur », c'est-à-dire correspondant à sa pensée, à sa propre marche ici-bas. Et nous pourrons ainsi « Lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre » (Col. 1:9, 10).

Considérons le sentier de Jésus ici-bas. Parlant du Père qui l'a envoyé et enseigné, Il peut dire : « Je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8:28, 29). Et, longtemps à l'avance, l'Esprit prophétique n'avait-il pas déclaré ce que Christ a réalisé alors : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » — et encore : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 40:8 ; 16:8) ? Aussi sa marche a pleinement glorifié son Dieu et Père.

Énoch, par la foi, a marché avec Dieu. Cette marche, Christ l'a réalisée en perfection, Il a été et demeure « le chef... de la foi » et Il en est aussi « le consommateur » (Hébr. 12:2). Avant son enlèvement, Énoch a « reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu », mais que dire du « témoignage » que Christ a reçu ? Les cieux s'ouvrent, la voix du Père se fait entendre... Oui, « Il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé *mon plaisir* » (2 Pierre 1:17).

Que le plus cher désir de notre cœur soit de plaire à Dieu en toutes choses ! Considérons Celui qui est notre Modèle parfait, comme aussi ceux qui demeurent pour nous des exemples : un Énoch, les Thessaloniciens. Pussions-nous refléter de tels caractères et, « avant l'enlèvement », si proche sans doute, recevoir ainsi le témoignage « d'avoir plu à Dieu ». Témoignage précieux pour qui le reçoit mais plus encore, sans aucun doute, pour Celui qui le donne !



## Premièrement

ME 1942 p. 205

La Parole nous enseigne que nous avons à faire certaines choses « *premièrement* ». Notre cœur naturel nous porte à accomplir en premier lieu tout ce qui est conforme à nos intérêts et à nos désirs, en quelque manière que ce soit. C'est ainsi qu'un de ses disciples avait dit au Seigneur : « Seigneur, permets-moi de m'en aller *premièrement* et d'ensevelir mon père » (Matth. 8:21). Sans doute, il pouvait aller ensevelir son père — comme un autre aussi, prendre congé de ceux qui étaient dans sa maison (Luc 9:61) — c'était chose bien naturelle. La Parole même nous montre quels sont nos devoirs envers nos parents et ce serait grave que d'en faire peu de cas. Toutefois, il n'était pas convenable d'y aller « *premièrement* ». Il fallait d'abord suivre Christ : « Mais Jésus lui dit : Suis-moi » (v. 22). Le Seigneur seul a sur nos cœurs des droits absolus et c'est Lui qui doit passer « *premièrement* » (si cette expression nous est permise), même avant ceux à l'égard desquels nous avons des devoirs à remplir : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi n'est pas digne de moi » (Matth. 10:37). Tel est le principe qui devrait nous guider constamment dans notre vie pratique « afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place » (Colossiens 1:18).

Il est intéressant et instructif de chercher dans la Parole quelques-unes des choses que nous sommes exhortés à faire « *premièrement* ». En un jour de famine, le prophète de l'Éternel est envoyé vers la veuve de Sarepta (1 Rois 17:7-16). Les circonstances actuelles nous permettent, sans aucun doute, de mieux comprendre celles de cette femme et de sympathiser à sa détresse. Pour vivre, elle n'a plus grand'chose : une poignée de farine et un peu d'huile. Rien autre ! Qui d'entre nous, si pauvre de ressources soit-il, pourrait dire qu'il est réduit à semblable extrémité ? Mais encore, cette veuve avait un fils... Des parents peuvent entrer quelque peu dans les angoisses qui devaient étreindre son cœur de mère ! Pour elle, il n'y a plus aucun espoir lorsque ses maigres provisions seront épuisées : « nous le mangerons et nous mourrons ». Serait-il venu à l'idée de quelqu'un qu'elle était appelée, avec le peu dont elle disposait, à pourvoir aux besoins d'un étranger ? Eh bien, cette veuve devait penser au prophète de l'Éternel, et cela avant toute autre chose : « fais-moi *premièrement* de cela un petit gâteau et apporte-le-moi ; et après tu en feras pour toi et ton fils ». *Premièrement* ! que répondrait le cœur humain ? « Je le ferais volontiers, mais j'ai trop peu, même pas ce qui m'est nécessaire... ». C'est bien selon la nature et c'est, en fait, la première réponse de la femme (v. 12). Mais avant de penser à elle et à son fils, il convenait de penser à l'Éternel, à ses droits, à son service. Quelle instruction pour nous qui sommes tellement portés à songer à nous d'abord, donnant peut-être ensuite une part de notre superflu. Soyons bien assurés que si le Seigneur nous demande quelque chose, c'est parce qu'Il veut mettre nos cœurs à l'épreuve, car il ne lui serait pas bien difficile de se passer de nous. Est-ce que nous apprécions le privilège — car c'en est un — de pouvoir faire quelque chose pour Lui, si peu que ce soit ? Et puis, s'il en était besoin, rappelons-nous que jamais Il ne restera notre débiteur : la promesse en est au verset 14. Il rend au centuple ce qui est fait pour Lui. Connaissant cette parole : « *Premièrement...* », ayant les promesses divines, quelle va être notre conduite ? La veuve de Sarepta « fit selon la parole d'Élie ». Dans quelle mesure imiterons-nous l'obéissance de sa foi ? Si nous avons à cœur de donner « *premièrement* » au Seigneur ce qu'Il nous demande et qui Lui est dû, nous ferons aussi l'expérience que fit cette veuve il y a trente siècles, car notre Dieu est « le même » ! « Le pot de farine ne s'épuisa pas et la cruche d'huile ne manqua pas, selon la parole de l'Éternel qu'il avait dite par Élie ». Le Seigneur, ses droits, son service, ses serviteurs (n'est-il pas écrit : « En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » Matth. 25:40 ?) doivent passer avant nous-mêmes et nos propres besoins. Pussions-nous, dans des jours où nos ressources seront peut-être bien réduites, n'être pas tentés d'oublier ce « *premièrement* » de 1 Rois 17:13 !

Il est un autre exemple, bien connu aussi, à la fin du 6<sup>me</sup> chapitre de l'évangile selon Matthieu, utile à considérer dans un temps où nous craignons de manquer de tout, alors que nous devrions pouvoir dire avec David : « L'Éternel est mon Berger, je ne manquerai de rien » (Ps. 23:1). Les « nations », dans l'inquiétude et l'angoisse, « recherchent » toutes les choses nécessaires à la vie. La Parole nous enseigne ce que, pour notre part, nous avons à faire : « Cherchez *premièrement* le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus » (v. 33). Voilà ce que nous avons à faire « *premièrement* ». Mais qu'est-ce que « le royaume de Dieu » que nous devons « chercher » ? Cette expression, employée parfois pour indiquer seulement une dispensation (Matth. 12:28 ; 21:43, par exemple) a ici, surtout, un sens moral. Il s'agit des caractères que doivent manifester ceux qui ont part à un royaume où les droits de Dieu sont reconnus et où chacun est soumis à Christ. Comment entre-t-on dans ce royaume ? Les paroles du Seigneur Jésus à Nicodème nous donnent la réponse : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu... si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu » (Jean 3:5). C'est donc par la nouvelle naissance que nous entrons dans le royaume et que nous serons ensuite rendus capables — le Saint Esprit agissant en nous — d'en manifester les caractères. Quels sont-ils ? « Le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice et paix et joie dans l'Esprit Saint. Car celui qui en cela sert le Christ est agréable à Dieu et approuvé des hommes » (Romains 14:17, 18). Christ sur la terre — le seul juste — a pu dire : « Le royaume de Dieu est au milieu de vous » (Luc 17:21) — actuellement, tandis que le Roi est rejeté, le royaume est caractérisé par la présence de l'Esprit — bientôt il sera établi en gloire et en puissance sur la terre et « voici, un roi règnera en justice » (Ésaïe 32:1). Mais durant ces trois périodes, quelque différentes qu'elles puissent être, les caractères du royaume sont immuables : « la justice, la paix et la joie dans l'Esprit saint ». L'action puissante de l'Esprit Saint produit des fruits — lorsqu'il n'est pas contristé — en tous ceux qui ont part au royaume : la justice pratique avec tout ce qui en découle, la paix et la joie. « Chercher le royaume de Dieu et sa justice » c'est donc, en vivant de la vie de l'Esprit, montrer dans toute notre marche pratique que nous sommes nés de nouveau, que nous sommes ainsi entrés dans ce royaume — c'est en manifester les caractères moraux, ayant devant nous Christ comme Modèle. Telle est la part qui nous est proposée et c'est ce que nous devons chercher « *premièrement* ». En cela, nous servirons Christ, nous serons agréables à Dieu et approuvés des hommes qui, considérant les résultats produits et le témoignage rendu, devront reconnaître qu'il y a chez les croyants une vie qu'ils ne possèdent pas. Nous pourrions être à la fois — en vivant pieusement — persécutés (2 Tim. 3:12) et approuvés. Remarquons qu'ici encore il y a une promesse précieuse pour celui qui se souviendra de ce « *premièrement* » : « toutes ces choses vous seront données par dessus ». Le Psalmiste en avait déjà fait l'expérience : « ceux qui cherchent l'Éternel ne manquent d'aucun bien » (Ps. 34:10).

En continuant notre lecture, dans ce même Évangile, nous trouverons un peu plus loin, un troisième « *premièrement* ». « Pourquoi regardes-tu le fétu qui est dans l'œil de ton frère et tu ne t'aperçois pas de la poutre qui est dans ton œil ? ou comment dis-tu à ton frère : Permits, j'ôterai le fétu de ton œil ; et voici, la poutre est dans ton œil ? Hypocrite, ôte *premièrement* de ton œil la poutre et alors tu verras clair pour ôter le fétu de l'œil de ton frère » (7:3-5). La tendance de notre pauvre cœur c'est toujours de « regarder le fétu qui est dans l'œil de notre frère » et même, ce qui est de l'hypocrisie, de lui dire charitablement : « Permits, j'ôterai le fétu de ton œil ». Nous sommes disposés à le faire en tout premier lieu et, bien souvent, uniquement. Mais le Seigneur nous montre qu'occupés à juger les autres, nous perdons de vue le mal qui est en nous, que nous devrions juger d'abord : « ôte *premièrement* de ton œil la poutre... ». Une poutre dans l'œil nous aveugle : ne sera-ce donc pas à tort que nous aurons « vu » un fétu dans l'œil de notre frère ? Au lieu de suivre l'impulsion de notre cœur charnel qui nous porte à juger les autres, considérons bien ce que nous avons à faire « *premièrement* » : nous juger nous-mêmes et vivre dans le jugement de nous-mêmes. Nous aurons alors la vision spirituelle nécessaire pour nous occuper, s'il est besoin, du mal qui peut se trouver chez notre frère et cela, dans l'esprit de grâce et d'amour au sujet duquel la Parole nous enseigne en plaçant devant nous le divin et parfait Modèle. Hélas ! combien peu nous savons le réaliser — perdant de vue Jean 13:17 — et quelles difficultés humiliantes surviennent si fréquemment entre

frères — ou sœurs — parce que nous avons oublié ce « premièrement ». À nous la confusion de face !

L'exhortation de l'apôtre dans sa première épître à Timothée (5:4) s'adresse spécialement aux enfants ou aux descendants d'une veuve, mais le principe posé là demeure, de telle sorte que l'exhortation est aussi pour chacun de nous : « qu'ils apprennent *premierement* à montrer leur piété envers leur propre maison ». Qu'est-ce que la piété ? C'est faire intervenir Dieu dans toutes nos circonstances, petites ou grandes — c'est vivre dans une communion intime et habituelle avec le Seigneur. Dans cette courte épître — adressée par l'apôtre Paul à Timothée afin qu'il sache « comment il faut se conduire dans la maison de Dieu qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (3:15) — on a remarqué qu'il est question de la piété du commencement à la fin. Ce mot ne se trouve pas moins de dix fois dans l'épître, mais surtout cette grande vérité est exprimée : le secret de la piété est dans la contemplation de Christ, « Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire » (3:16). Christ seul est la source de la vraie piété pour le croyant et une vie de piété ne sera autre chose que le reflet de ce que nous aurons vu et considéré dans cette Personne. Oui, « sans contredit, le mystère de la piété est grand » ! Le passage rappelé (5:4) nous montre que la piété qui est à la base de la vie dans l'Assemblée, maison de Dieu, doit commencer dans nos propres maisons. Enseignement qu'avaient déjà compris et mis en pratique — sous une autre économie — Jedaïa, Benjamin, Hashub et Azaria, les sacrificateurs Tsadok et Meshullam (Néhémie 3:10-23, 28-30), mais que nous perdons de vue si souvent. Dans notre propre maison — qu'il est important de le rappeler ! — doivent commencer le témoignage (Marc 5:19), le service (Juges 6:25-32) et la piété (1 Tim. 5:4). C'est peut-être là qu'il est le plus difficile de « montrer notre piété », car elle doit s'y manifester dans les petites choses et de façon constante. Encore un « premièrement » auquel nous avons à penser chaque jour.

Ces quatre passages nous présentent un ensemble de vérités que connaissaient et — surtout — que mettaient en pratique, pensons-nous, les saints de la Macédoine, persécutés et dépouillés de tout, mais desquels l'apôtre peut dire : « ils se sont donnés *premierement*, eux-mêmes au Seigneur » (2 Cor. 8:5). Pour les réaliser, en effet, il est nécessaire de commencer par cela, nous rappelant ce qu'écrit encore l'apôtre aux chrétiens de Corinthe : « Et vous n'êtes pas à vous-mêmes, car vous avez été achetés à prix » (1 Cor. 6:19), « afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Cor. 5:15). Chacun de nous peut-il dire qu'il s'est « donné *premierement* lui-même au Seigneur » ? C'est Lui qui attend la réponse. L'exhortation de l'apôtre a-t-elle remué nos cœurs : « Je vous exhorte donc, frères, par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent » (Rom. 12:1) ? Commençons par cela — c'est-à-dire, étant par les compassions de Dieu affranchis complètement du vieil homme et réalisant que nous avons été délivrés pour être les esclaves de Christ — il nous sera facile alors de mettre en pratique les enseignements recueillis dans les divers passages qui nous ont occupés.

Nous éprouverons ainsi une grande joie, celle que l'on trouve dans l'obéissance. Mais il y a encore, dans ce chemin, quelque chose de plus précieux : la personne de Christ se révélant à l'âme, la jouissance d'une communion particulière avec Lui : « celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai et *je me manifesterai à lui*. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:21-23). Nous n'avons pas besoin de rappeler l'histoire si connue de Marie de Magdala, « de laquelle étaient sortis sept démons » (Luc 8:2). Les « sept démons », c'est toute la puissance de Satan, ce sont les agents qu'il emploie pour exercer son emprise sur le cœur humain — et il est sans cesse en activité pour nous empêcher d'accomplir ce que le Seigneur nous demande de faire « *premierement* ». Il arrive si souvent à atteindre son but, parce que dans nos cœurs nous donnons la place à tant de choses qui, en fait, sont

ses instruments. Pour Marie de Magdala, il n'en était pas ainsi. Elle avait été délivrée de la puissance de Satan : c'était une brebis du bon Berger, — une de ces brebis qui « écoutent sa voix et le suivent » (Jean 10:27) — elle était parmi ces femmes « qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant » (Matt. 27:55-56). Mais surtout, et c'est une autre « délivrance », une personne remplissait son cœur dans lequel il n'y avait de place que pour Lui : les « sept démons » en étaient sortis. Elle n'avait plus qu'un seul objet : Christ. Aussi, tandis que les disciples s'en retournent « chez eux », elle se tient près du sépulcre, dehors, et elle pleure (Jean 20:10-11). Ne s'était-elle pas donnée « premièrement » elle-même au Seigneur, selon l'expression de 2 Cor. 8:5 ? Alors, comme une réponse à cela, après sa résurrection, le premier jour de la semaine, « Il apparut *premièrement* à Marie de Magdala de laquelle il avait chassé sept démons » (Marc 16:9). Quelle faveur, quelle joie pour ce cœur entièrement rempli de Christ !

Nous avons remarqué qu'il y a une promesse pour ceux qui n'oublient pas ce qu'il y a lieu de faire « premièrement ». Mais n'est-ce pas la promesse la plus précieuse : Christ se présentant de façon particulière et spéciale, en tout premier lieu, à celui qui l'aime, selon Jean 14:21 ? « On a enlevé *mon* Seigneur » pouvait dire Marie aux deux anges. « Il apparut *premièrement* à Marie de Magdala » est la réponse de Celui qui lit dans nos cœurs et attache un si grand prix à nos affections. Dans la mesure où nous aurons Christ pour *seul* objet, nous serons rendus capables de réaliser tout ce qu'Il nous appelle à faire « *premièrement* » et nous jouirons de Lui dans une communion particulière dont la douceur est infinie.

## COURTES REMARQUES À PROPOS DU CHANT

ME 1962 p. 164

Toute action dans l'assemblée, 1 Corinthiens 14 nous l'enseigne, doit être exercée en vue de l'édification, qu'il s'agisse de prophétiser (v. 3, 4), prier, chanter ou rendre grâces (v. 14 à 17). Il nous arrive parfois de le perdre de vue, pour le chant plus encore sans doute que pour toute autre action. Le but de ces lignes est de nous remettre en mémoire l'enseignement si important de 1 Corinthiens 14 sur ce sujet.

L'apôtre écrit : « Je chanterai avec l'Esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence » (1 Cor. 14:15) et c'est le verset qui est si opportunément cité tout au début de notre recueil de cantiques. Chanter « avec l'intelligence », le contexte l'indique, c'est chanter de manière à être compris de tous. Cela est en effet nécessaire, faute de quoi il n'y aurait dans cette action aucune édification de l'assemblée.

Mais nous pouvons, semble-t-il, élargir le sens de cette expression. Chanter « avec l'intelligence », c'est aussi chanter en ne s'arrêtant pas uniquement à la musique, à l'aspect musical que comporte le chant, mais en ayant la pleine intelligence des paroles exprimées. Certes, le côté musical ne saurait être méconnu ; l'on peut même dire sans doute que le fait de mal chanter ne témoigne pas des égards que nous devons à Celui auquel nous nous adressons dans nos cantiques. Attention, application sont nécessaires et chacun doit veiller à cela. Par contre, il serait fâcheux que l'on donne à la musique une importance excessive, au risque de ne prêter qu'une attention insuffisante aux paroles exprimées. Chaque chose doit être à sa place et il est important que, tout en chantant d'une manière qui soit un honneur rendu à Dieu, nous soyons pénétrés du sens et de la portée des expressions que nous prenons dans nos bouches. À cet égard, disons que certains cantiques, ou versets de cantiques, ayant trait par exemple aux souffrances de Christ, aux trois heures sombres, demandent à être chantés avec un recueillement tout particulier et d'une manière qui montre que ceux qui chantent entrent quelque peu dans la profondeur des paroles qu'ils expriment. Ne nous arrive-t-il pas de l'oublier parfois ?

Chanter « avec l'intelligence », c'est encore ceci chanter sans perdre de vue que ce n'est pas tel frère, ou telle soeur, qui est appelé à chanter un cantique, mais l'assemblée tout entière. Cet aspect collectif du chant de l'assemblée est, semble-t-il, méconnu dans certains cas. À cet égard aussi, il appartient à chacun de discerner la place qui est la sienne, la part qui lui incombe dans le chant de l'assemblée réunie. Aucune bouche ne devrait être fermée : chacun est responsable, dans ce domaine comme dans tous ceux qui constituent la vie de l'assemblée, d'apporter ce qui est pour l'édification de l'ensemble et cela, selon la mesure et la capacité qui lui sont données par Dieu. À l'inverse, ce ne serait pas chanter avec intelligence que de chanter d'une voix tellement puissante qu'elle dominerait les autres, allant peut-être jusqu'à les couvrir. Cela se produit parfois, la plupart du temps parce que, plusieurs ne chantant pas, tel ou tel estime qu'il lui appartient de donner toute sa voix pour suppléer aux défaillances et afin de « soutenir le chant ». On en arriverait ainsi à se demander, dans des cas semblables, s'il n'y a pas une sorte de service particulier dans l'assemblée dont certains pensent être chargés. Quelque bonne que soit l'intention, c'est cependant méconnaître que l'assemblée est réunie et que le chant doit être celui de l'assemblée.

Il y aurait sans doute bien à dire encore à propos du chant. Mais nous désirons nous borner à ces quelques remarques, demandant à Dieu qu'Il ouvre Lui-même nos bouches pour dire ses louanges et qu'Il nous accorde la grâce de chanter « avec l'Esprit » mais aussi « avec l'intelligence ». Il se complaît « aux cantiques des saints ». Puissent-ils s'élever de nos bouches et de nos cœurs dans une heureuse et sainte harmonie, exprimant véritablement la louange de l'assemblée !



## La Repentance

ME 1961 p. 169-183

Nous qui, par grâce, sommes « justifiés sur le principe de la foi » (Rom. 5:1), nous avons peine à comprendre qu'un homme inconverti ne puisse recevoir généralement qu'avec beaucoup de difficultés l'évangile qui lui est présenté et, à plus forte raison, qu'il lui soit parfois impossible de l'accepter. C'est si simple, disons-nous, comment peut-il donc se faire que des personnes de bon sens, n'ayant aucun parti pris, se déclarent incapables de saisir avec foi les vérités élémentaires concernant le salut ? Et pourtant, ne nous arrive-t-il pas trop souvent de manquer de foi pour la marche chrétienne, tout autant qu'elles pour le salut ? Dieu nous a fait des promesses, elles sont consignées dans sa Parole ; en un certain sens, nous les croyons, nous savons bien qu'elles sont certaines et qu'Il les accomplira — en un autre sens, nous ne les croyons pas : nous ne savons pas nous en emparer avec une foi vivante et marcher avec l'entière confiance qu'elles seront accomplies. C'est ainsi que nous pourrions dire, nous aussi : « Je crois, viens en aide à mon incrédulité » (Marc 9:23, 24). Pour une chose aussi importante, aux conséquences éternelles, que le salut de l'âme, nous mettons sans réserve notre confiance en Jésus seul ; tandis que pour ce qui concerne la vie chrétienne, nous préférons nous reposer sur tel ou tel appui humain plutôt que sur Dieu seul. La marche par la foi nous est aussi difficile — aussi impossible parfois — que, pour un inconverti, le salut par la foi.

Nous pouvons faire la même remarque au sujet de la repentance. L'évangile qui est annoncé est celui que prêchait déjà l'apôtre Paul : « la *repentance* envers Dieu et la *foi* en notre seigneur Jésus Christ » (Actes 20:21). La nécessité de la repentance pour obtenir le salut par la foi n'est d'ailleurs pas dans l'évangile seulement, elle se retrouve aussi bien dans le message de Jean le baptiseur que dans celui de Jésus, tout au début de son ministère ici-bas ; c'est un seul et même appel : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché » (Matt. 3:2 ; 4:17). Jésus rejeté, crucifié, le royaume sera établi mais en mystère et, après sa résurrection, le Seigneur dira à ses disciples : « il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour, et que la repentance et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom à toutes les nations, en commençant par Jérusalem » (Luc 24:46, 47). C'est ainsi que Pierre, à Jérusalem même, pouvait dire aux Juifs dans son premier discours : « Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés » (Actes 2:38-39). Nous comprenons donc que se repentir, c'est le premier pas à faire dans le chemin de la foi et, par la grâce de Dieu, nous avons été amenés à cela — « repentance envers Dieu » — et nous avons ensuite saisi le salut par « la foi en notre seigneur Jésus Christ » (Actes 20:21). Par contre, dans la marche chrétienne, lorsque nous avons manqué, combien il nous est difficile de le reconnaître et de nous repentir ! Dans la généralité des cas, nous essayons plutôt de nous justifier, nous cherchons de bonnes excuses et nous mettons facilement les responsabilités et les torts sur d'autres épaules, nous efforçant ainsi de nous disculper. N'agissons-nous pas ainsi à la manière de l'incrédule qui ne veut pas admettre sa culpabilité devant Dieu et refuse de se repentir ? Nous présentons l'évangile à cette âme encore dans son état de péché, nous la pressons de se repentir pour connaître tout ce que procure « la foi en notre seigneur Jésus Christ », nous insistons sur le fait que, si elle ne veut pas se repentir elle se ferme elle-même la porte de la bénédiction et ce refus de la repentance, que l'on trouve, hélas ! chez beaucoup, nous étonne. Pourtant, à notre tour, plutôt que de confesser un péché, confession qui nous rendrait la joie du salut (cf. Ps. 51:12), nous demeurons dans un état où nous ne pouvons goûter ni joie ni bénédiction, essayant de cacher notre faute aux yeux de Dieu et même à nos propres yeux. Nous perdons alors de vue ce qui est dans le cœur de Dieu. Notre Dieu est un Dieu miséricordieux et plein de grâce, Il se plaît à bénir, Il y trouve sa joie, mais Il ne peut le faire que lorsque le péché a été confessé, qu'il s'agisse d'un inconverti ou d'un croyant qui a bronché en chemin. Ce qu'Il attend pour ouvrir son cœur et ses bras, c'est cette parole qui, lorsqu'elle est dite avec sincérité, traduit une vraie repentance : « J'ai péché ». Que d'âmes demeurent dans la souffrance, la main de Dieu étendue sur elles, parce que les lèvres ne

peuvent arriver à prononcer cette parole ou parce qu'elles la prononcent sans qu'il y ait eu un réel travail de cœur et de conscience !

Plusieurs portions des Écritures nous disent la nécessité de la repentance et le caractère qu'elle doit présenter.

L'exemple des deux aveugles de Matthieu 20 (v. 29 à 34) illustre l'enseignement déjà rappelé d'Actes 20 à propos de « la repentance envers Dieu et la foi en notre seigneur Jésus Christ ». Repentance envers Dieu : c'est la reconnaissance de leur état, un état misérable qui ne peut inspirer que de la pitié et qui les conduit donc à s'écrier : « Aie pitié de nous, Seigneur, Fils de David », et encore, après que la foule les eut repris, « ils criaient plus fort, disant : Aie pitié de nous Seigneur, Fils de David ». Mais ils ne se contentent pas d'une confession générale — ce que nous acceptons de faire, parfois — ils disent ce qui caractérise plus particulièrement leur état — et cela, nous avons beaucoup plus de peine à le reconnaître et à l'exprimer. Ils sont aveugles, aussi disent-ils : « Seigneur, que nos yeux soient ouverts ». Et c'est en même temps l'expression de leur confiance en Jésus qui seul peut ouvrir leurs yeux : c'est « la foi en notre seigneur Jésus Christ ». — Ce récit illustre aussi bien la repentance exprimée et la foi manifestée par un inconverti qui se tourne vers le Seigneur que la repentance d'un croyant qui a péché et la confiance dont il témoigne en Celui qui seul peut le pardonner et le guérir.

Aujourd'hui encore, l'évangile est prêché dans ce monde et des pécheurs sont invités à se repentir. C'est le temps de la patience de Dieu, ainsi que l'écrit l'apôtre Pierre : « Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9). Tel est le désir de son cœur : que *tous* viennent à la repentance ! Parce que *tous* ont à se repentir. Hélas ! comme aux jours où le Seigneur était sur la terre, il y a encore tant de « justes qui n'ont pas besoin de repentance » (Luc 15:7), c'est-à-dire des hommes qui se croient justes, qui le sont à leurs propres yeux et estiment par conséquent n'avoir aucune raison de se repentir. Quel aveuglement et quelle méconnaissance de ce que Dieu enseigne dans sa Parole ! S'il veut que « *tous* viennent à la repentance » c'est bien parce qu'il n'est pas un seul homme qui n'ait à se repentir. — Cette expression de Luc 15:7 peut aussi s'appliquer à un croyant qui a péché et qui, au lieu de se repentir, essaye de se justifier ; il est, à ses yeux, un juste qui n'a pas besoin de repentance. Il peut s'en réjouir mais nul ne partage cette joie. Quel contraste entre un tel état et celui du « pécheur qui se repent » (Luc 15:7, 10). Pour ce dernier, il y a de la joie dans le ciel. Dieu se réjouit en entendant l'expression d'une vraie repentance parce qu'Il peut alors pardonner et bénir et tel est le propos de son cœur.

Comment un inconverti ou un croyant qui a péché peuvent-ils être conduits à cette repentance qui ouvre la porte à la bénédiction divine, mais qui est tellement en opposition avec les tendances de nos cœurs naturels ? Il faut que la grâce de Dieu opère et produise un profond travail de repentance. De telle sorte que si nous sommes conduits à nous repentir, il ne faut pas nous en glorifier et nous croire en cela meilleurs que d'autres ; c'est « la bonté de Dieu » qui « pousse à la repentance » (Rom. 2:4).

C'est la bonté de Dieu qui a conduit David à se repentir. Il avait commis un grave péché (2 Sam. 11:4-5), péché qu'il espérait pouvoir cacher à son entourage. Pour cela, il en commet un second (v. 15 à 17). Ne jetons pas la pierre à David ! Ne nous est-il pas arrivé aussi d'être conduits à un deuxième manquement pour essayer de dissimuler le premier ? Comme David autrefois, nous oublions que l'on ne peut rien cacher à Dieu et qu'Il découvre ce que nous essayons de couvrir. Voilà donc David coupable d'un double péché, adultère et meurtre, et n'ayant nullement conscience de ce qu'il a fait. À tel point qu'il ne comprend pas les paroles du prophète que Dieu lui envoie et prononce lui-même, sans le savoir, sa propre condamnation ! C'est un premier stade : il nous arrive aussi parfois d'avoir commis telle ou telle faute et de ne pas en avoir conscience. Mais « la bonté de Dieu » s'occupe de nous comme alors du roi d'Israël. Les moyens employés sont divers ; pour David, nous est-il dit, « l'Éternel envoya Nathan » (2 Sam. 12:1). C'est le deuxième stade : Dieu opère pour réveiller une conscience endurcie, qui n'a pas le sentiment du péché commis. Le résultat de ce travail, c'est la



repentance — troisième stade. David déclare alors : « J'ai péché contre l'Éternel » (2 Sam. 12:13). Le Psaume 32, le Psaume 51 traduisent les sentiments éprouvés par David, dans son cœur et sa conscience, avant qu'il ne se repente : « Quand je me suis tu, mes os ont dépéri... » (Ps. 32:3-4) — lorsqu'il confesse son péché : « Car je connais mes transgressions, et mon péché est continuellement devant moi. Contre toi, contre toi seul, j'ai péché... » (Ps. 51:3-4 et suivants) — et enfin, après qu'il s'est repenti : « Tu as pardonné l'iniquité de mon péché... Tu m'entoures des chants de triomphe de la délivrance... » (Ps. 32:5, 7). Comme elle fut profonde, la repentance de David ! Le prophète lui avait fait connaître la grâce de Dieu qui pardonne au pécheur repentant : « L'Éternel a fait passer ton péché ; tu ne mourras pas », mais aussi ce qu'est le juste gouvernement de Dieu : « Toutefois, comme par cette chose tu as donné occasion aux ennemis de l'Éternel de blasphémer, le fils qui t'est né mourra certainement » (2 Sam. 12:13, 14). David passe alors sept jours dans le jeûne et la supplication, couché sur la terre ; cependant, il se soumet entièrement à ce que Dieu opère dans son gouvernement et, lorsque l'enfant est mort, il se lève de terre, et, lavé, oint, ayant changé de vêtements, il entre dans la maison de l'Éternel et se prosterne devant Lui (2 Sam. 12:16-20). Tel est le résultat du travail accompli en celui que la bonté de Dieu pousse à la repentance.

Ce que Dieu désire, c'est une vraie repentance et non pas seulement quelques mots prononcés des lèvres sans qu'il y ait un véritable travail de cœur et de conscience. Des pharisiens et des sadducéens venaient au Jourdain pour être baptisés par Jean du baptême de la repentance ; ils répondaient, extérieurement, à l'appel qui avait retenti dans le désert de Judée : « Repentez-vous, car le royaume des cieux s'est approché ». Pouvait-on s'en réjouir ? Y avait-t-il « de la joie au ciel » ? En aucune manière. Car Dieu discerne la réalité qu'une trompeuse apparence recouvre. Et Jean est amené à dire à ces hommes : « Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère qui vient ? Produisez donc du fruit qui convienne à la repentance... » (Matt. 3:2 et 7, 8 — cf. Luc 3:3 à 8). La repentance ne doit pas être des lèvres seulement, elle doit être vue, dans ses fruits. Pharisiens et sadducéens ne voulaient pas rester à l'écart ; considérant les foules qui allaient se faire baptiser au Jourdain, ils estimaient que, pour conserver sur elles l'autorité dont ils étaient jaloux, ils devaient s'associer à ce qu'ils prenaient pour une sorte de mouvement religieux. Sans doute pensaient-ils qu'en agissant ainsi ils maintiendraient sous leur joug ces foules qui risquaient de leur échapper. Ils manifestent donc une certaine repentance mais elle n'est qu'extérieure ; sans aucun fruit, elle est sans valeur aux yeux de Dieu car Dieu veut de la réalité et non des formes extérieures recouvrant un état que l'on cherche à cacher.

L'Ancien Testament nous donne aussi quelques exemples d'une repentance superficielle.

Le peuple d'Israël avait manifesté son incrédulité, refusant de monter et de prendre possession du pays de Canaan ; au lieu de se confier en Dieu, les Israélites eurent peur du peuple qui habitait alors le pays. Aussi, durent-ils partir pour le désert, par le chemin de la mer Rouge. Que firent-ils ? Ils semblèrent se repentir : « Nous avons péché contre l'Éternel ». Mais ce n'était qu'une confession des lèvres, il n'y avait pas le « fruit qui convient à la repentance ». Tout au contraire, après cette confession ils déclarèrent aussitôt : « nous monterons, et nous combattons, selon tout ce que l'Éternel, notre Dieu, nous a commandé ». Il était trop tard pour le faire ; ce n'était plus, à ce moment-là, ce que l'Éternel avait commandé. Aussi, sur l'ordre de l'Éternel, Moïse les arrête. Mais ils n'écoutèrent pas, se rebellèrent contre le commandement de l'Éternel et furent battus : l'Amoréen, qui habitait cette montagne, les tailla en pièces en Séhir, jusqu'à Horma. Cela les conduira-t-il maintenant à une sincère repentance ? Moïse, leur rappelant ces circonstances, leur dira plus tard : « Et à votre retour vous pleurâtes devant l'Éternel ». Mais il n'y avait pas plus de réalité dans leurs larmes qu'il n'y en avait eu précédemment dans leurs paroles ; aussi Moïse ajoute : « et l'Éternel n'écouta point votre voix et ne vous prêta point l'oreille » (Deut. 1:32 à 45).

L'histoire de Saül nous offre un autre exemple d'une repentance superficielle. Après avoir entendu les paroles de Samuel (1 Sam. 15:16 à 23), Saül déclare : « J'ai péché, car j'ai transgressé le

commandement de l'Éternel et tes paroles », mais il n'y a là aucune vraie humiliation ; au fond, s'il a agi ainsi c'est, d'après lui, la faute du peuple et non la sienne, car il ajoute : « j'ai craint le peuple et j'ai écouté leur voix ». Et après que Samuel a insisté sur le fait que lui, Saül, a « rejeté la parole de l'Éternel », le roi d'Israël déclare bien, une seconde fois : « J'ai péché », mais sans qu'il y ait davantage de réalité que la première fois, car il dit aussitôt à Samuel : « Honore-moi maintenant, je te prie, en la présence des anciens de mon peuple et en la présence d'Israël » (1 Sam. 15:24 à 30). On peut assurer : « J'ai péché », on peut le répéter, ce ne sont que mots qui n'ont aucune valeur pour Dieu s'ils ne traduisent pas ce qu'il y a dans le cœur, s'il n'y a pas le fruit qui convient à la repentance.

Dans les exemples que nous venons de rappeler, il n'y a en fait aucun travail intérieur de repentance, il y a simplement une attitude extérieure, des paroles qui peuvent en certains cas tromper les hommes mais jamais Celui dont il nous est dit qu'Il connaît tous les hommes et ce qui est dans l'homme (cf. Jean 2:24, 25).

L'Écriture nous parle aussi d'un refus délibéré de se repentir — Dieu donne du temps aux hommes pour se repentir, c'est le temps de sa patience (cf. 2 Pierre 3:9), Il donne du temps aussi à un croyant qui a manqué, qui peut-être jusque-là a refusé de se repentir, laissant son cœur s'endurcir. Et même la Jésabel de Thyatire, tellement coupable pourtant, a eu du temps pour se repentir, si elle l'avait voulu : « Et je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît ; et elle ne veut pas se repentir de sa fornication » (Apoc. 2:20, 21). Elle « méprise les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente », elle « ne connaît pas que la bonté de Dieu pousse à la repentance » (Rom. 2:4), « elle *ne veut pas* se repentir ». Aussi, elle n'échappera pas au jugement : « Voici, je la jette sur un lit, et ceux qui commettent adultère avec elle, dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne se repentent de ses œuvres ; et je ferai mourir de mort ses enfants. ». Ce jugement aura des conséquences selon Dieu « dans toutes les assemblées » : « et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs » (Apoc. 2:22, 23). — De même, les jugements apocalyptiques laisseront les hommes qui ne seront pas détruits par eux dans un état semblable à celui de Jésabel : ils ne se repentiront pas (cf. Apoc. 9:20, 21 ; 16:8-11).

En dehors de la repentance superficielle et du refus de se repentir, il y a encore le retour sur la faute qui se manifeste alors qu'il est déjà trop tard pour se repentir. Tel fut le cas de Judas : « Alors Judas, qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, ayant du remords, reporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux anciens, disant : J'ai péché en livrant le sang innocent. Mais ils dirent : Que nous importe ! tu y aviseras. Et ayant jeté l'argent dans le temple, il se retira ; et s'en étant allé, il se pendit » (Matt. 27:3 à 5). Trop tard aussi pour Ésaü « qui pour un seul mets vendit son droit de premier-né ; car vous savez que, aussi, plus tard, désirant hériter de la bénédiction, il fut rejeté, (car il ne trouva pas lieu à la repentance), quoiqu'il l'eût recherchée avec larmes » (Hébr. 12:16, 17). — De Judas, d'Ésaü, d'autres encore sans doute, il peut être dit ce qui est dit du Pharaon : « il a laissé passer le temps » (Jér. 46:17). Combien il est sérieux de « laisser passer le temps » durant lequel on peut encore se repentir !

La repentance n'est pas seulement individuelle, elle doit présenter parfois un caractère collectif. Il est très frappant de remarquer que, dans les chapitres 2 et 3 du livre de l'Apocalypse, qui retracent l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur, un appel à la repentance est adressé dans chacune des sept épîtres, sauf dans deux d'entre elles : celles écrites à Smyrne et à Philadelphie. La première des deux est caractérisée par la fermeté dans l'épreuve, la seconde par la fidélité dans la faiblesse. Dans les épîtres adressées aux cinq autres, il y a chaque fois cette exhortation : « Repens-toi », ou une exhortation analogue (2:5, 16, 21, 22 ; 3:3 et 19). Éphèse, Pergame, la Jésabel de Thyatire, Sardes et Laodicée sont invitées à se repentir. — La deuxième Épître aux Corinthiens nous donne un autre exemple de repentance collective ; l'apôtre écrit « à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe, avec tous les saints qui sont dans l'Achaïe tout entière » : « Maintenant je me réjouis, non de ce que vous avez été attristés, mais de ce que vous avez été

attristés à repentance... Car la tristesse qui est selon Dieu opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret... » (2 Cor. 1:1 ; 7:9, 10). — Que de motifs nous avons aujourd'hui de nous humilier et de nous repentir, si nous considérons l'état de la chrétienté comme aussi celui du témoignage ! Pussions-nous vraiment être « attristés à repentance » et Dieu veuille que cette repentance ne soit pas superficielle ! Écoutons l'exhortation adressée autrefois par l'Éternel au peuple d'Israël : « Revenez à moi de tout votre cœur, avec jeûne, et avec pleurs, et avec deuil ; et déchirez vos cœurs et non vos vêtements... », c'est-à-dire : gardez-vous de ce qui n'aurait qu'une apparence extérieure, comme le fait de déchirer ses vêtements ; que votre humiliation soit profonde et sincère ! (Joël 2:12 à 14).

Il faut souvent un long et patient travail de Dieu en nous pour nous conduire à une semblable repentance. Lisons le livre de Job, nous verrons avec quelle sagesse et quelle patience Dieu a opéré, soit par le moyen d'instruments soit directement Lui-même, dans le cœur et la conscience du patriarche. Mais quels résultats produits ! Quel exemple d'une vraie et profonde repentance ! En vérité Job a pu dire à l'Éternel : « Je sais que tu peux tout, et qu'aucun dessein n'est trop difficile pour toi. Qui est celui-ci qui, sans connaissance, voile le conseil ? J'ai donc parlé, et sans comprendre, de choses trop merveilleuses pour moi, que je ne connaissais pas. Écoute, je te prie, et je parlerai ; je t'interrogerai, et toi, instruis-moi. Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu ». Et il termine par ces paroles qui disent jusqu'où a été le travail de Dieu en lui : « C'est pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre » (Job 42:1 à 6). Pouvoir exprimer cela en vérité, c'est témoigner d'une réelle et sincère repentance et c'est le vrai chemin de la bénédiction : « Et l'Éternel bénit la fin de Job plus que son commencement » (Job 42:12). Dieu pardonne à celui qui se repent — c'est d'ailleurs sur le même principe que nous sommes exhortés à nous pardonner les uns aux autres : « Si ton frère pèche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui... » (Luc 17:3, 4) — et ensuite, Il peut bénir.

Si Dieu pardonne à tout pécheur qui se repent, c'est en vertu de l'œuvre expiatoire de Christ. Le sang de Christ a coulé à la croix, de son côté percé, et ce sang, dont la valeur aux yeux de Dieu est infinie, nous purifie de tout péché. Dieu peut donc assurer un plein pardon au pécheur repentant qui se place sous la parfaite efficace du sang d'expiation. Sa Parole nous le dit aussi clairement qu'il est possible : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés, et nous purifier de toute iniquité » — « Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché » (1 Jean 1:9 et 7).

Mais Dieu n'assure le pardon que s'il y a d'abord une vraie repentance — « Si nous confessons nos péchés... » — car, agir autrement serait passer à la légère sur le péché, ce qui est impossible puisque « Dieu est lumière » et qu'Il a « les yeux trop purs pour voir le mal » (1 Jean 1:5 ; Habakuk 1:13). L'ennemi déploie ses efforts et multiplie ses ruses pour répandre dans la chrétienté tant de fausses doctrines qui, en définitive, sous des apparences très différentes, ont au moins un point commun : elles tendent à affaiblir dans l'âme le sentiment du péché, en en atténuant plus ou moins le caractère et les conséquences. Même dans la marche pratique du croyant le plus attaché au sain enseignement, il peut y avoir aussi une certaine inclination à penser que l'on peut bien, après tout, ne pas y regarder de si près : nous sommes faibles, dira-t-on, incapables souvent de résister à la tentation, notre manquement est si peu de chose et d'autres autour de nous font bien pis encore ; autant de mauvaises raisons que l'adversaire vient nous suggérer pour nous faire passer à la légère sur le péché commis. Disons-le : au fond, c'est véritablement là ce qui est à la base d'à peu près tous les maux dont nous souffrons et sur lesquels nous géissons. Si nous avons toujours la juste appréciation de ce qu'est le péché aux yeux de Dieu — son expiation n'a-t-elle pas nécessité l'horreur des trois heures sombres, au cours desquelles Dieu a dû abandonner Celui qui portait alors l'éternité de notre châtement ? — nous serions amenés à porter sur un péché commis le même jugement moral que Dieu porte sur lui et, par suite, à réaliser cette vraie confession, cette « repentance envers Dieu » qui nous conduirait à goûter pleinement la joie de la communion, avec toute la bénédiction

qui en découle. Est-ce trop de dire que nos vies individuelles, comme aussi la vie de l'assemblée, en seraient transformées ?

Pour cela, pour nous « pousser à la repentance », il faut toute « la bonté de Dieu », qui se manifeste en particulier dans l'exercice du ministère du Seigneur comme « avocat auprès du Père » (1 Jean 2:1). Avec des cœurs soumis, notre volonté propre étant brisée, laissons le Seigneur remplir à notre égard, lorsque nous avons péché, ce service d'amour ! Qu'ainsi nous soyons délivrés de cette tendance que nous avons à toujours chercher à nous justifier et qui est celle du cœur naturel, aussi bien chez l'incrédule que dans le croyant — et cela dès le commencement (cf. Gen. 3:12). Que Dieu nous donne des cœurs droits devant Lui, qui sachent reconnaître ce en quoi nous avons manqué et s'en humilier ! Qu'Il nous garde de toute propre justice qui estime n'avoir pas besoin de repentance, comme aussi de cette repentance superficielle qui nous fait déchirer, ostensiblement peut-être, nos vêtements sans que nos cœurs soient touchés ! Et n'oublions jamais qu'Il se plaît à bénir et que, chaque fois que cela est nécessaire, Il attend pour nous pardonner, nous délivrer, nous bénir, que nous ayons exprimé les paroles qui traduisent notre sincère et profonde repentance !

## SUR LA RESPONSABILITÉ DES PARENTS CHRÉTIENS

ME 1940 p. 89

Il est douloureux de voir, en tant d'endroits, la jeunesse chrétienne s'éloigner des rassemblements, chercher dans le monde des joies et des satisfactions que Satan fait miroiter devant elle, mais ne donne pas. Ici et là, des vides se creusent, des places restent inoccupées : ceux que le Seigneur retire ne sont pas tous remplacés parce que, dans la génération qui monte, ceux qui abandonnent le chemin du témoignage sont trop nombreux. Et, parmi ceux qui restent, combien les vérités de la Parole concernant l'Assemblée, la marche chrétienne, sont peu ou mal connues. On suit les réunions un peu par routine, ne connaissant qu'à peu près les principes du rassemblement. Ce qui paraît nous manquer beaucoup, c'est une connaissance personnelle et approfondie des Écritures ; la lecture des précieux ouvrages que nous ont laissés ceux qui, « avec leurs bâtons », ont creusé des puits (Nomb. 21:18) — dons merveilleux que le Seigneur avait suscités pour son Assemblée, ministère béni de ceux qui, étant morts, parlent encore (Héb. 11:4).

N'avons-nous pas à lutter, chers parents chrétiens, pour remonter le courant ? Ce qui est à la racine du mal, n'est-ce pas, dans une large mesure, l'insuffisance de l'éducation chrétienne, dans nos familles ? Nous laissons, trop souvent, le soin de cette éducation aux frères ou aux sœurs qui s'occupent des écoles du dimanche — service précieux, accompli avec cœur et dévouement, pour lequel nous avons besoin de prier davantage, mais qui ne saurait, en aucune façon, remplacer l'éducation chrétienne que nous avons la responsabilité de donner à nos enfants. Dès leur tout jeune âge, habituons-les à la lecture journalière de la Parole. Les chrétiens de Bérée examinaient « chaque jour les Écritures » (Actes 17:11). Nous pouvons penser qu'ils le faisaient en famille et qu'ainsi les enfants, comme les parents, recevaient instruction, enseignement et exhortations. Le Seigneur, lui-même, avait appris à ses disciples à demander : « Donne-nous chaque jour le pain qu'il nous faut » (Luc 11:3). Nourriture matérielle, sans doute, mais aussi nourriture spirituelle, l'une aussi nécessaire que l'autre, car « l'homme ne vit pas de pain seulement, mais... de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel » (Deut. 8:3). Et cela nous est dit, précisément, en rapport avec la manne, que tout Israélite devait recueillir, durant la traversée du désert, chaque matin, non seulement pour lui-même, mais aussi pour tous ceux qui étaient « dans sa tente » (Ex. 16:16 et 21).

Insisterons-nous sur le rôle si important, si décisif, de la mère chrétienne ? Dès son enfance, Timothée avait été instruit dans les saintes lettres ; quel enseignement il avait reçu de sa grand'mère Loïs et de sa mère Eunice ! (2 Tim. 3:14, 15 ; 1:5). Dans quelle pieuse atmosphère avait grandi Marc ! Il ne nous est rien dit de son père ; la Parole ne nous parle que de sa mère, et un seul détail nous est donné sur ce foyer chrétien, mais comme il paraît bien le caractériser : « Plusieurs y étaient assemblés et priaient » (Actes 12:12). Aussi, quelle fin que celle de Marc : après quelques faux pas sans doute, il fut « utile pour le service » (2 Tim. 4:11), « en consolation » à l'apôtre Paul (Col. 4:10, 11), et l'Esprit de Dieu l'a employé pour retracer la vie du parfait Serviteur. N'est-ce pas que les pieux enseignements de sa mère avaient porté leur fruit ? Et ce qu'avait écrit le roi Salomon n'était-il pas vérifié : « Élève le jeune garçon selon la règle de sa voie ; même lorsqu'il vieillira, il ne s'en détournera point » (Proverbes 22:6). Lisons attentivement le récit des règnes des rois de Juda et d'Israël : lorsqu'un nouveau roi monte sur le trône, il est dit qu'il fit ce qui est bon — ou mauvais — aux yeux de l'Éternel, et il est presque toujours ajouté : « Le nom de sa mère était... » (1 Rois 14:21 ; 15:2, 10 ; 2 Rois 12:1 ; 14:2 ; 15:2, 33 ; 18:2 ; 21:1, 19 ; 22:1, etc.). L'Esprit Saint ne veut-il pas, par ce fait, attirer notre attention sur l'influence de la mère ? Combien d'autres exemples n'avons-nous pas, dans la Parole, qui constituent de précieux encouragements pour une mère chrétienne ! La vie d'un enfant sera marquée de l'empreinte ineffaçable de l'éducation que sa mère lui aura donnée.

Mais, s'il y a parmi la jeunesse tant de désaffection pour les choses « qui sont vraiment la vie », n'est-ce pas, surtout, parce que notre marche pratique est souvent en contradiction avec ce que nous

disons et devrions être ? Avant la naissance de Samson, son père, Manoah, avait posé cette question : « Quelle sera la règle du jeune garçon, et que devra-t-il faire ? » L'Ange de l'Éternel répond (à côté de la question, semblerait-il à première vue) : « La femme se gardera de tout ce que je lui ai dit. Elle ne mangera rien de ce qui sort de la vigne, et elle ne boira ni vin ni boisson forte, et ne mangera rien d'impur. Elle prendra garde à tout ce que je lui ai commandé » (Juges 13:12-14). Sans doute l'Ange, étant apparu, en premier lieu, à la femme de Manoah, lui avait déclaré : « Tu enfanteras un fils ; et le rasoir ne passera pas sur sa tête, car le jeune garçon sera nazaréen de Dieu dès le ventre de sa mère » (v. 5). Les trois caractères du nazaréen, l'enfant devait les manifester dès son tout jeune âge : ne pas boire de vin (aucune des joies de la terre) ; ne pas raser sa tête (soumission et consécration à Dieu, obéissance à sa Parole) ; ne pas toucher un corps mort (aucun contact avec ce qui est impur) (Nomb. 6). Mais cela, l'Ange de l'Éternel ne le répète pas quand il répond à la question de Manoah : il ne s'agit pas de savoir ce que le jeune garçon devra faire ; il s'agit de ce que sa mère fera. (Et nous pouvons souligner, là encore, le rôle si important de la mère chrétienne). C'est le côté de la responsabilité des parents : il faut que nous soyons séparés, nous-mêmes, de tout ce qui est le monde, pour que nos enfants soient gardés pour Christ. Tout ce qui nous caractérise exerce sur nos enfants une influence dont nous mésestimons souvent la portée. Quel fut le résultat, en ce qui concerne Samson ? « Et l'enfant grandit, et l'Éternel le bénit » (Juges 13:24). Pourrions-nous désirer, pour nos enfants, quelque chose de plus élevé ?

Solennelle responsabilité que celle des parents chrétiens. En nous confiant un enfant, Dieu nous confie une âme — qu'il est grand, le prix d'une âme ! — et cette âme, Dieu la veut pour le ciel. Si cet enfant nous est retiré avant qu'il ait atteint l'âge de responsabilité, nous savons bien qu'il est recueilli dans le repos de la présence de Dieu. La comparaison des passages bien connus, Matthieu 18:11 et Luc 19:10, ne nous laisse aucun doute à ce sujet. Mais le jour où cet enfant devient responsable, il n'ira au ciel que si, ayant à faire personnellement avec le Seigneur, il croit « au nom du Fils unique de Dieu », étant justifié par la foi, une foi individuelle. C'est donc là notre responsabilité : élever cet enfant de telle manière qu'il soit sauvé, ayant cru à l'évangile. Et, si nous manquons à cette responsabilité, une âme que Dieu nous avait confiée et qui était destinée au ciel, sera à jamais perdue « dans le feu éternel qui est préparé, pour le diable et ses anges ». Nous avons besoin, n'est-il pas vrai, de peser cette responsabilité — dont nous pourrions écrire qu'elle serait effrayante, si nous ne pouvions compter sur le secours d'en-haut, sur les promesses de la Parole et sur toutes les ressources de la grâce de notre Dieu.

Que devait faire la femme de Manoah ? Ne manger rien de ce qui sort de la vigne, ne boire ni vin, ni boisson forte, ne manger rien d'impur. Combien, hélas ! trop souvent, nous recherchons, pour nous-mêmes, les joies terrestres qui nous conduisent à un contact avec des choses impures. Nos enfants nous observent ; nos manquements, nos inconséquences ne leur échappent pas. Quel exemple nous leur donnons ainsi s'ils ont, sous les yeux, un chemin de désobéissance ! Comment pourrions-nous, alors, les élever « sous la discipline et les avertissements du Seigneur » ? (Éph. 6:4). Nous n'aurons, peut-être, même plus la liberté de leur lire la Parole qui juge notre conduite. Pensons à la responsabilité qui est la nôtre tandis que nous marchons dans un tel chemin : perte pour nous sans doute ; mais réfléchissons aux conséquences — éternelles peut-être — que cela est susceptible d'avoir pour ceux que nous aimons tant ! Arrêtons-nous un instant, scrutons nos voies. Prenons garde : pensons à nos enfants...

Mais, s'il y a un danger dans la mondanité qui, de plus en plus, envahit nos foyers, oserions-nous en signaler un autre ? Nous avons insisté sur la nécessité d'une lecture journalière des Écritures et nous ne saurions trop le faire : n'avons-nous pas, cependant, à veiller quant à l'esprit dans lequel nous le faisons ? Laisser à nos enfants l'impression de quelque chose qui est fait par habitude, ou encore d'un devoir austère à remplir, d'une tâche pénible à laquelle il leur tarde de pouvoir échapper, ne serait-ce pas aller à l'encontre du but recherché ? Ce qu'il nous faut, semble-t-il, c'est apprendre à nos enfants à aimer le Seigneur ; faire naître d'abord, développer ensuite, dans leurs cœurs, cette

joie de Lui appartenir et de vivre avec Lui. Rendons attrayante pour eux cette lecture de la Parole en famille ; intéressons-les à ce qu'ils lisent ; laissons-leur poser des questions, pour lesquelles le Seigneur nous donnera la réponse qui convient. Mettons-nous à leur portée dans l'explication que nous leur donnerons du texte lu ; revenons avec persévérance sur ce qui a déjà été vu les jours précédents... Nous serons réjouis par les résultats obtenus, manifestation de la grâce de Dieu. Nous serons encouragés en voyant de jeunes âmes s'ouvrir aux merveilles de la Parole, désireuses de les comprendre mieux. Nous serons confondus en voyant combien profondément la semence aura pénétré et avec quelle joie elle aura été reçue. Et, plus tard, « au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défailions pas » (Gal. 6:9).

Mais surtout, et là encore, pour apprendre à nos enfants à aimer le Seigneur, soyons pour eux des exemples vivants. Parlons-leur beaucoup de Jésus, sans doute, mais montrons-leur, par notre vie de chaque jour, quel prix cette Personne a pour nos cœurs. Montrons-leur que le bonheur — que Satan leur promet en les attirant vers le monde — nous l'avons trouvé en Jésus. N'oublions pas que le témoignage muet est plus puissant encore que celui s'exprimant par des paroles et que ce dernier est sans grand fruit, si le premier ne l'accompagne : le témoignage est dans les actes bien plus encore que dans les paroles.

Méditons beaucoup sur notre responsabilité à l'égard de nos enfants. Si nous y pensions davantage, cela ne nous conduirait-il pas à une vie pratique répondant mieux à ce que le Seigneur attend de nous ? Quels résultats alors, pour nous-mêmes, dans nos maisons, dans les assemblées !

N'oublions pas, enfin, que si nous pouvons être remplis de crainte devant la responsabilité qui pèse sur nos épaules, nous avons une ressource toujours à notre disposition : la prière. Prions pour nous, afin que Dieu nous donne la sagesse dont nous avons tant besoin à tout moment — prions pour nos enfants, afin que Dieu accomplisse, dans leurs cœurs, une œuvre pour laquelle il faut regarder à Lui — prions pour tous les enfants, afin qu'il nous soit accordé la grâce, si le Seigneur tarde, de voir cette chère jeunesse grossir les rangs du témoignage — prions pour tous les parents chrétiens, afin qu'il nous soit donné d'être de bons administrateurs de ce que Dieu a voulu nous confier. Il nous en sera demandé compte : pensons-y !

# A PROPOS DE LA MANIÈRE D'AGIR DE JOSEPH ENVERS SES FRÈRES

ME 1960 p. 202

## Double utilité de cette histoire

Joseph est l'un des plus beaux types de Christ que nous ayons dans l'Ancien Testament. Dans sa manière d'agir envers ses frères, nous pouvons donc voir une illustration de la façon dont le Seigneur s'occupe de nous. Nous y trouvons aussi quelques enseignements utiles concernant nos rapports entre frères. C'est en en faisant ces deux applications que nous voudrions considérer la partie du récit de la vie de Joseph qui nous est rapportée dans les chapitres 42 à 45 du livre de la Genèse.

## Résumé de cette histoire

Dès le début de son histoire, Joseph est l'objet de la haine de ses frères ; ils le haïssent, d'abord parce que Jacob, leur père, l'aimait plus que tous ses autres fils et ensuite, « encore davantage, à cause de ses songes et de ses paroles » (Gen. 37:4, 8). Aussi, lorsque Joseph vient vers eux, tandis qu'ils paissaient le troupeau à Sichem, ils complotent contre lui pour le faire mourir. C'est à la suite de l'intervention de Ruben qu'ils ne mettent pas la main sur lui et le jettent dans la citerne, et sur le conseil de Juda qu'ils le vendent à des marchands ismaélites ; quoi qu'il en soit, ils pensent bien en avoir fini avec Joseph. Le péché qu'ils viennent ainsi de commettre les conduit ensuite à un mensonge : ils laissent croire à leur père qu'une mauvaise bête a dévoré Joseph, puis à une hypocrisie : ils se lèvent pour consoler celui dont ils ont brisé le cœur et qui pleure son fils !

Une période de vingt ans s'écoule durant laquelle Joseph, amené en Égypte, est établi par le Pharaon sur tout le pays. Ses frères ont probablement oublié la scène qui s'était déroulée dans les champs de Dothan, oublié Joseph... Nous oublions peut-être assez facilement, comme eux, un péché commis il y a longtemps. Mais Dieu n'oublie pas ! Et ce n'est pas le fait que vingt ans ont passé qui peut en aucune manière effacer un péché. Dieu nous aime et ne peut donc nous laisser dans l'état où se trouvaient alors les frères de Joseph ; au moment choisi de Lui, Il agira pour nous amener à juger notre péché. Peut-être faudra-t-il, pour cela, qu'Il nous fasse passer par une douloureuse discipline, comme ce fut le cas pour les frères de Joseph, mais c'est dans son amour qu'Il le fait et en vue de notre bien. — Genèse 41:54 nous dit : « Et il y eut famine dans tous les pays ; mais dans tout le pays d'Égypte il y avait du pain ». Aussi Jacob envoie-t-il ses fils en Égypte pour y acheter du blé ; mais il garde auprès de lui Benjamin, le fils qu'il avait eu, comme Joseph, de Rachel : dans son cœur, le deuil de Joseph est aussi grand qu'au premier jour et il ne veut pas se séparer de celui sur lequel il avait reporté toute la profonde affection qu'il avait pour son fils disparu.

## Pardon, mais besoin d'une restauration

C'est donc devant Joseph que ses frères se présentent. Eux ne le reconnaissent pas, mais lui « vit ses frères, et les reconnut » (Gen. 42:7, 8). Quelle va être son attitude à leur égard ? Dans des circonstances semblables, nous pourrions chercher à nous venger ; il est à peine besoin de dire que cela ne conviendrait pas, les enseignements de Romains 12:17 à 21 sont assez clairs à ce sujet. Mais, à l'opposé, nous pourrions tout aussitôt ouvrir nos cœurs et nos bras et déclarer aux coupables : « Il ne faut pas de difficultés entre frères. Aussi, tout est oublié de ce que vous avez fait, tout est pardonné ! » Si un frère agissait ainsi, ne dirions-nous pas, nous qui ne jugeons la plupart du temps que d'après les apparences, et qui manquons si souvent du discernement nécessaire : « Voilà un chrétien remarquable ! Quel esprit de grâce il sait manifester ! Comme on voit briller chez lui les caractères de Christ ! » Et nous nous tromperions grandement dans notre appréciation. En fait, il y aurait dans ce comportement une méconnaissance complète de la pensée du Seigneur et pas autre chose que l'activité de la chair — la chair qui désire être louée, flattée — tout autant que dans



l'exercice de la vengeance, bien que dans les deux cas la chair se manifeste sous des caractères différents. — Joseph a agi tout autrement. Certes, dans son cœur, il avait pardonné à ses frères ; mais parce qu'il les aimait d'un amour vrai et désirait leur bien, leur pleine restauration, il ne pouvait leur déclarer son pardon qu'après qu'ils seraient complètement restaurés. Agir de cette manière est généralement mal compris et taxé de dureté, de rigorisme, de manque de cœur. Pourtant, quel cœur sensible que celui de Joseph ! À plusieurs reprises, il nous est dit qu'il se détourna de ses frères ou entra dans sa chambre pour y pleurer. Comme il aurait voulu pouvoir déployer sans réserve les affections de son cœur aimant à l'égard de ses frères ! Mais il ne le pouvait pas tant qu'ils n'avaient pas jugé à fond et sincèrement leur grave péché.

### **Le Seigneur comme avocat**

Répétons-le, la façon d'agir de Joseph à l'égard de ses frères illustre la manière dont le Seigneur s'occupe de nous. Si nous avons péché, la communion avec Lui est interrompue et Il doit, par l'exercice de son service d'Avocat, par telle ou telle discipline appropriée, nous amener au sentiment et à la confession de notre péché avant de pouvoir nous ouvrir son cœur. Jusque là, Il souffre de nous voir dans cet état, plus encore que Joseph ne souffrait de voir ses frères dans la condition où ils se trouvaient et de ne pouvoir leur déclarer son pardon.

### **Manifestation de l'état intérieur**

Dans nos rapports entre frères, n'oublions pas que nous devons avant tout rechercher le bien et la prospérité spirituelle de ceux avec lesquels nous sommes unis par les liens de Christ. Ne perdons pas de vue Luc 17:3 : « Si ton frère pêche, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui ». Joseph n'aurait pas aimé ses frères d'un amour vrai s'il s'était fait connaître à eux aussitôt, leur disant à ce moment-là les paroles qu'il a pu leur dire ensuite (Gen. 45:3 à 13). Son amour se manifeste d'abord par la fermeté et même la dureté ; s'il parle à ses frères « durement » (Gen. 42:7), c'est parce qu'ils devaient être mis à l'épreuve afin que l'état de leurs cœurs fût manifesté. Avaient-ils jugé leur péché ? Étaient-ils restaurés complètement ? C'est pour avoir une réponse à ces questions et parce qu'il ne se fiait pas aux apparences que Joseph parle durement à ses frères, puis, les accuse injustement : « Vous êtes des espions ». Une accusation injuste manifeste généralement la condition de celui qui en est l'objet. Est-il dans un bon état ? Il s'en remettra paisiblement à Dieu, selon l'exhortation du Psaume 37 : « Remets ta voie sur l'Éternel, et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière, et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui... Laisse la colère et abandonne le courroux ; ne t'irrite pas, au moins pour faire le mal... » (v. 5 à 8). Au contraire, s'il est dans un mauvais état ses paroles en témoigneront. Les frères de Joseph auraient pu se borner à repousser l'accusation dans les termes où elle avait été formulée, ce qu'ils ajoutent montre bien dans quel état ils se trouvaient : « Nous sommes d'honnêtes gens ». Joseph a devant lui ceux qui ont commis le péché de Dothan, qui ont menti à leur père et il les entend dire avec assurance : « Nous sommes d'honnêtes gens ».

### **Approfondissement du travail de conscience**

Ainsi éclairé, Joseph ne se contente pas de parler durement à ses frères, il va agir. Là encore, on pourrait estimer cette action trop sévère : il veut les contraindre à lui amener Benjamin et, pour cela, il garde l'un d'eux, Siméon, auprès de lui ; mais cette manière d'agir n'a d'autre mobile que l'amour. — La décision de Joseph conduit ses frères à se dire l'un à l'autre : « Certainement nous sommes coupables à l'égard de notre frère ; car nous avons vu la détresse de son âme quand il nous demandait grâce, et nous ne l'avons pas écouté ; c'est pourquoi cette détresse est venue sur nous » (Gen. 42:21). On penserait sans doute qu'il est sans miséricorde aucune, celui qui dans des circonstances semblables se refuserait à accepter une telle confession ; on lui reprocherait son intransigeance et son manque d'amour. Mais, bien qu'ayant entendu les paroles de ses frères,

Joseph ne change rien à ce qu'il a arrêté. Certes, il se détourne d'eux et pleure : combien il souffre d'avoir entendu une confession des lèvres qui ne correspond pas à l'état intérieur ! S'il n'avait consulté que son cœur, il se serait contenté de cette confession, mais il ne le peut pas et la suite du récit nous montre quel discernement il manifeste en cela, discernement que donne la crainte de l'Éternel (cf. Ps. 25:14) qui a caractérisé Joseph tout au long de sa vie.

De retour auprès de leur père, les neuf frères de Joseph lui font un récit de leur voyage (Gen. 42:29 à 34). S'ils avaient sincèrement reconnu leur culpabilité, ils auraient eu le cœur brisé et avec douleur, dans les larmes, ils se seraient jetés aux pieds de Jacob leur père, implorant son pardon ! Rien de cela. Au contraire, ils disent encore : « Nous sommes d'honnêtes gens ». Joseph ne s'était donc pas trompé, leur confession avait été des lèvres seulement et non le fruit d'un profond travail de repentance et d'humiliation.

## Dépouillement

Laisser aller Benjamin ? Jacob s'y refuse. « Toutes ces choses sont contre moi », dit-il (Gen. 42:36). Nous lui ressemblons si souvent ! Alors que Dieu dirige toutes nos circonstances en vue de notre bien, même celles qui nous apparaissent si douloureusement exerçantes, même celles qui conduisent à des dépouillements que Lui nous sait nécessaires, nous disons aussi, bien souvent : « Toutes ces choses sont contre nous », oubliant Romains 8:28 et 31. Pour amener Jacob à laisser aller Benjamin, il faut que Dieu appesantisse sa main, rendant l'épreuve plus dure encore : « Et la famine pesait sur le pays » (Gen. 43:1). Mais combien est merveilleux le travail de Dieu dans ce cœur de père, qui le conduit enfin à dire : « Et moi, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé » (Gen. 43:14). Comme Abraham autrefois avait fait le sacrifice de son Isaac, Jacob fait alors celui de Benjamin.

Ses frères revenus en Égypte, avec Benjamin cette fois, Joseph va à nouveau les mettre à l'épreuve : lorsqu'il les renvoie, les onze, il fait mettre sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin. Pourquoi agit-il ainsi, dira-t-on ? Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées, les moyens qu'Il emploie pour nous éprouver, nous discipliner, nous paraissent souvent empreints de rigueur, différents de ce qui nous semblerait mieux convenir, mais n'oublions jamais que tout ce qu'Il fait est bien et que toutes ses voies sont sagesse.

## « Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:16)

Que faire lorsque la coupe est retrouvée dans le sac de Benjamin ? C'est vers Joseph que vont ses frères. Ils entendent ses reproches, mais maintenant ils ne cherchent pas à se défendre, ils ne tentent aucun essai de justification : « Que dirons-nous à mon Seigneur ? Comment parlerons-nous, et comment nous justifierons-nous ? Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:16). Amenés dans la présence de Dieu, c'est Dieu Lui-même qui a « trouvé » leur iniquité. Tel est le résultat produit par l'exercice d'un amour associé à la vérité, d'un amour selon Dieu ! — Pourtant, Joseph n'en maintient pas moins sa détermination de garder Benjamin comme serviteur. Celui qui ne juge que d'un jugement d'homme, d'après les apparences, ne comprend pas et porte une appréciation sans bienveillance et complètement fautive sur une telle attitude ; peut-être ira-t-il même jusqu'à mettre en opposition cette façon d'agir avec celle du père dans la parabole du fils prodigue (oubliant que lorsque le fils revient à la maison paternelle, avant même que son père ne l'aperçoive, il a déjà le sentiment profond de son péché et de son indignité — cf. Luc 15:18, 19), ou avec tel ou tel enseignement de l'Écriture, mal compris ou inexactement appliqué. Que Dieu nous garde de pareils jugements ! Joseph désirait conduire jusqu'à son terme la restauration de ses frères ; il convenait qu'il les ramène, par la pensée et par le cœur, aux champs de Dothan, vingt ans en arrière. À ce moment-là, ni la détresse de leur frère, ni la douleur qu'éprouverait leur père de la perte de Joseph n'avaient touché leurs cœurs ; ils étaient restés insensibles, la conscience endurcie. Y avait-il maintenant un changement chez eux ? C'est ce que Joseph désire manifester. Sa détermination de

garder Benjamin va être, pour Juda, l'occasion de prononcer, en quelque sorte au nom de ses frères, les paroles qui nous sont rapportées au chapitre 44, versets 18 à 34, paroles qui témoignent du profond changement opéré en eux. Ce qui l'étreint, ce qui étreint ses frères, c'est précisément la douleur de leur père, « un père âgé », la détresse de leur frère Benjamin, « un enfant... encore jeune ... et son père l'aime ». Ah ! ils ne peuvent sacrifier Benjamin comme ils avaient sacrifié Joseph ! Tout au long de ce discours de Juda, nombreuses sont les expressions qui disent le travail profond opéré dans le cœur et la conscience des coupables.

### **Communion pleinement rétablie**

Maintenant Joseph peut ouvrir ses bras et son cœur. Il fait sortir tout le monde d'auprès de lui, demeurant seul avec ses frères et, devant eux, il laisse éclater sa voix en pleurs. Puis il leur dit : « Je suis Joseph » et les rassure aussitôt : « Approchez-vous de moi ». Il embrasse ses frères, pleure sur eux, « et après cela, ses frères parlèrent avec lui ». La communion est alors pleinement rétablie, et cela parce que le travail nécessaire a été opéré dans le cœur et la conscience des frères de Joseph, travail douloureux sans doute mais qui a conduit à une restauration complète. Une simple confession des lèvres (cf. Gen. 42:21) ne peut suffire pour le rétablissement de la communion interrompue.

### **Longueur de l'épreuve**

Le Seigneur nous fait passer parfois par des chemins longs et difficiles, que nous ne comprenons pas toujours, pour nous amener à juger devant Lui ce qui doit l'être, un péché commis il y a longtemps peut-être, que nous avons oublié mais que Lui n'oublie pas... Malgré des apparences parfois contraires, c'est son amour qu'il déploie ainsi en notre faveur, un amour toujours en exercice en vue de notre bien. N'en doutons jamais, même si par suite de l'endurcissement de notre cœur sa main doit peser plus fortement sur nous. « Les meurtrissures et les plaies nettoient le mal, et les coups, les profondeurs de l'âme » (Prov. 20:30).

### **Amour et vérité dans les rapports entre frères**

Retenons aussi les enseignements des chapitres 42 à 45 du livre de la Genèse pour ce qui a trait à nos rapports entre frères. Nous sommes souvent tentés d'appeler amour ce qui en est l'opposé et de parler de dureté de cœur quand il y a en fait exercice d'un amour selon la pensée de Dieu, c'est-à-dire d'un amour étroitement lié à la vérité, qui ne pense qu'au bien de nos frères et n'agit qu'en vue de ce but. Que Dieu nous accorde la grâce de savoir toujours agir ainsi ! Cela demande un exercice avec le Seigneur, une vie de communion avec Lui, une marche dans sa crainte, sans laquelle nous ne pourrions avoir le discernement de sa pensée car « le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14).

## RÉVEILS

Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14 ; 2 Pierre 3:1

ME 1950 p. 85

Il est bien vrai que nous avons tendance à nous endormir ; aussi les exhortations à nous réveiller ne manquent pas : « Et encore ceci : connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru... » — « Réveillez-vous pour vivre justement, et ne péchez pas... » — Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (Rom. 13:11 ; 1 Cor. 15:34 ; Éph. 5:14). Le désir de réveiller les saints assoupis est donc très louable, si les moyens employés ne le sont pas toujours. Que de moyens, en effet, excellents en apparence, mais qui n'ont aucune justification scripturaire ! En fait, malgré leur extrême diversité, ils dérivent tous d'un même principe : on laisse de côté les ressources que Dieu met à notre disposition dans sa Parole et on leur substitue ce qui est selon les pensées de l'homme. Cela paraît bien mieux, il semble que les résultats seront tellement supérieurs... Les ressources de la Parole sont considérées comme surannées, il faut quelque chose de plus moderne pour les temps actuels, qui soit plus en rapport, dira-t-on, avec les besoins d'aujourd'hui... Comme si la Parole de Dieu ne suffisait pas pour tous les besoins de tous les temps ! Ce serait folie que de se croire plus sage que Dieu !

Le but de ces quelques lignes est seulement de rappeler les deux ressources que Dieu met à notre disposition pour produire des réveils.

La première est indiquée dans le livre des Juges, livre qui présente le peuple d'Israël traversant une des plus sombres périodes de son histoire : « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » — livre de la ruine, seconde épître à Timothée de l'Ancien Testament. Il est remarquable que ce soit précisément dans cette portion des Écritures que nous soit donnée la première ressource dont nous voulons parler : la prière. Le peuple d'Israël faisait « ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » ; pour l'arrêter dans ce chemin de désobéissance, l'Éternel envoyait des ennemis qui opprimaient le peuple. C'est alors que, du sein de la souffrance, Israël criait à l'Éternel ; l'expression est plusieurs fois répétée dans ce livre : « alors, ils crièrent à l'Éternel » — la prière ardente, instante, véritable cri de détresse (puissions-nous en entendre beaucoup dans nos réunions de prières !) était à l'origine du réveil qui se produisait ensuite : l'Éternel suscitait un juge par le moyen duquel le peuple, délivré, connaissait un temps de bénédiction. Puis, il se détournait à nouveau et son histoire recommence, toujours la même ; chaque fois, c'est le même cri de détresse, la même prière à laquelle Dieu répond ! (3:9, 15 ; 4:3 ; 6:6 ; 10:10, 15).

Citons ici les paroles d'un autre : « Supposons que nous nous trouvions placés dans un lieu où la mort et les ténèbres spirituelles règnent, où il n'y a pas un souffle de vie, pas une feuille qui remue : le ciel semble d'airain, la terre de fer, un formalisme desséchant domine partout ; la routine, une profession sans puissance, la superstition sont à l'ordre du jour ; jamais on n'entend parler d'une chose telle qu'une conversion. Que faire ? Nous laisser paralyser ou gagner par cette atmosphère malsaine et mortelle ? Assurément non ! que faut-il donc faire ? — Réunissons-nous, même si nous n'étions que deux à sentir le triste état des choses, et d'un commun accord répandons nos cœurs devant Dieu, et attendons-nous à Lui, jusqu'à ce qu'Il envoie une abondante pluie de bénédictions sur le lieu aride. Ne nous croisons pas les bras, en disant : le temps n'est pas encore venu (Aggée 1:2) ; ne nous laissons pas aller à ce funeste raisonnement d'une certaine théologie justement appelée fatalisme, qui dit : Dieu est souverain ; Il agit selon sa volonté ; nous devons attendre le moment choisi par Lui ; les efforts humains sont inutiles ; nous ne pouvons pas opérer un réveil ; il faut prendre garde de ne pas causer ce qui ne serait que de l'excitation. Ces raisonnements sont d'autant plus dangereux qu'ils ont quelque chose de plausible. En effet, tout cela est très vrai, en

tous points ; mais c'est seulement un côté de la vérité. C'est la vérité, et rien que la vérité ; mais ce n'est pas *toute la vérité*. Là est le mal. Rien n'est plus à craindre que de ne considérer qu'un côté de la vérité ; on se garde plus facilement d'une erreur positive et palpable. Que d'âmes ferventes ont bronché et ont été complètement détournées du droit chemin, pour n'avoir vu qu'un côté d'une vérité ou avoir mal appliqué une vérité. Plus d'un serviteur utile et dévoué a été froissé et poussé hors du champ de travail, par l'insistance peu judicieuse qu'on a mise dans la présentation de certaines doctrines qui étaient vraies en partie, mais qui n'étaient pas la pleine vérité de Dieu. Rien cependant ne peut atteindre ou affaiblir la force de la déclaration du Seigneur en Matthieu 18:19. Elle subsiste dans toute sa divine plénitude, sa gratuité et sa valeur, devant l'œil de la foi ; ses termes sont clairs et non sujets à méprise : Si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux » (Messager Évangélique, année 1875. « Sur les réunions de prières », pages 63 et 64).

Nous trouvons la deuxième ressource dans la seconde épître de Pierre. Elle nous est donnée aussi en relation avec des temps de ruine : les « derniers jours », caractérisés par l'abandon de la Parole. Ne sommes-nous pas dans ces jours-là ? D'une façon générale, parmi le peuple de Dieu, chacun ne fait-il pas ce qui est bon à ses yeux, la Parole étant laissée de côté ? Peut-être n'est-ce pas toujours un rejet délibéré des Saintes Écritures ; c'est, bien souvent, la Parole lue et écoutée, mais aux enseignements de laquelle on ne se conforme guère, continuant à agir « selon ses propres convoitises » (2 Pierre 3:3). Que Dieu nous garde de dire : ce passage concerne les incrédules, les moqueurs des derniers jours, il n'y a donc rien pour nous. Bien au contraire, il y a là un avertissement très sérieux pour les croyants. On abandonne la Parole parce qu'on ne veut pas abandonner les convoitises du cœur naturel. On est alors endormi, on dort parmi les morts, suivant l'expression d'Éphésiens 5:14 : en apparence, plus rien ne différencie le croyant des incrédules

Comment réveiller ceux qui dorment ainsi ? « Je réveille votre pure intelligence en rappelant ces choses à votre mémoire, afin que vous vous souveniez des paroles qui ont été dites à l'avance... » (2 Pierre 3:1). La ressource, c'est la Parole rappelée sans cesse, bien que ses enseignements soient connus et que, peut-être même, l'on soit affermi dans la vérité (cf. 2 Pierre 1:12 à 15). L'apôtre désirait réveiller la « pure intelligence » de ces croyants, c'est-à-dire l'intelligence qui vient de Dieu. N'est-ce pas nécessaire aujourd'hui ? Nous sommes peut-être très réveillés pour cultiver notre intelligence naturelle — et, dans bien des cas, combien cela est néfaste pour notre vie chrétienne ! — nous le sommes généralement beaucoup moins pour ce qui est de l'intelligence spirituelle. Le Saint Esprit, opérant dans nos cœurs renouvelés, se plaît à développer en nous cette intelligence afin que nous puissions entrer davantage dans la connaissance des choses de Dieu. Mais nous le contristons souvent et l'entravons dans son activité, de sorte qu'au lieu de croître, de nous développer, nous restons de petits enfants, des « nains spirituels ». Il n'y a pas d'autre moyen, selon Dieu, de réveiller notre « pure intelligence » que la lecture de la Parole, avec le secours de l'Esprit, jointe à la prière par laquelle nous demanderons à Dieu d'avoir compassion de nous dans le bas état où nous sommes et de nous accorder la grâce de mieux entrer dans la connaissance de ses pensées, de n'être pas des auditeurs oublieux, mais des faiseurs d'œuvres, mettant la parole en pratique (Jacques 1:21 à 25).

Pourrions-nous être étonnés que les deux ressources divines pour produire les réveils soient la prière et la Parole, les deux piliers du vrai christianisme ? Prière individuelle et lecture individuelle de la Parole, prière de l'assemblée et lecture de la Parole dans l'assemblée, c'est là qu'est le secret si nous voulons nous « réveiller du sommeil ». Que Dieu nous accorde à chacun de vivre cette vie cachée avec le Seigneur, priant dans le particulier, nourrissant nos âmes de la Parole ! Qu'Il nous donne aussi d'aimer l'assemblée et de réaliser que nous avons dans l'assemblée, ce qui est pleinement et entièrement suffisant pour tous, petits enfants, jeunes gens et pères. La présence du Seigneur vraiment sentie, le ministère de la Parole, l'action puissante de l'Esprit de Dieu pour nous conduire dans toute la vérité ou pour former les demandes que nous sommes appelés à présenter, cela ne

nous suffirait-il pas ? Dieu nous garde de tomber dans l'état du peuple autrefois, désirant autre chose que ce que l'Éternel lui avait donné dans sa grâce ! (Nombres 11:4-6). Les réunions de prières, généralement négligées alors que les besoins sont si nombreux et si pressants, les réunions d'édification qui le sont aussi parfois — combien tout cela est humiliant ! — n'est-ce pas le signe de notre bas niveau, du sommeil spirituel qui nous gagne de plus en plus — cela ne manifeste-t-il pas que nous négligeons les seules ressources données par Dieu pour produire les réveils, en en recherchant peut-être d'autres jugées meilleures ? Que ceux qui, par la grâce de Dieu, ont été préservés de négliger les réunions d'assemblée, soit pour la prière, soit pour l'édification, ne s'en enorgueillissent pas, mais au contraire, imitant en cela l'exemple d'un Daniel, sentent l'humiliation qui doit tous nous caractériser. Que, se rappelant comment ont commencé tous les réveils aux temps des Juges, ils éprouvent le besoin de crier à Dieu, afin qu'Il ait compassion de nous et donne, dans l'assemblée, un ministère vraiment en rapport avec les dangers et les besoins actuels, remettant en mémoire les vérités de la Parole, éveillant sans cesse en nous le sentiment de notre responsabilité !

En parlant des réveils, il est à peine nécessaire de dire que nous ne pensons pas à un réveil comme celui qui s'est produit au 19<sup>e</sup> siècle. Il ne s'en produira plus de semblable ; dans l'histoire de l'Église responsable sur la terre pendant le temps de l'absence du Seigneur (Apoc. 2 et 3), après Sardes et Philadelphie, il n'y a plus que Laodicée. Or, si nous ne prétendons nullement — et c'est à notre honte ! — manifester les caractères philadelpiens, il est certain par contre qu'ils ont été vus chez nos devanciers et que le réveil d'il y a un siècle correspond à Philadelphie dans l'histoire de l'Église. De même, dans l'histoire du peuple d'Israël, qui par tant de côtés illustre celle de l'Église, nous avons les deux grands réveils des jours d'Ézéchias et de Josias, qui correspondent à ceux de Sardes et de Philadelphie, et il n'y en a pas eu d'autre. Aujourd'hui, c'est au sein de Laodicée que le Seigneur veut opérer pour réveiller individuellement ceux qui Lui appartiennent, mais qui sont dans un tel état de tiédeur qu'ils l'ont laissé dehors ; Il frappe à la porte de leur cœur, désirant les amener à jouir de sa communion (Apoc. 3:20).

N'oublions pas que c'est à nous que sont adressées les exhortations de la Parole : « C'est déjà l'heure de *nous réveiller... Réveillez-vous* pour vivre justement... *Réveille-toi*, toi qui dors... ». La Parole ne nous dit pas : Dieu vous réveillera, mais : Réveillez-vous, réveille-toi... Sans doute, tout vient de Lui, mais Il veut exercer notre responsabilité, c'est pourquoi Il nous adresse des appels aussi pressants. Pussions-nous y être attentifs et nous rappeler que les deux seuls moyens, selon Dieu, pour produire les réveils demeurent toujours la Parole et la prière.

Réveillés grâce à ces deux ressources divines, nous pourrons rejeter les œuvres des ténèbres, revêtir les armes de la lumière, nous conduire honnêtement comme de jour, « non point en orgies, ni en ivrogneries ; non point en impudicités, ni en débauches ; non point en querelles, ni en envie », et revêtir le Seigneur Jésus Christ, ne prenant pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises (Rom. 13:12 à 14). Nous pourrons marcher comme des enfants de lumière, éprouvant ce qui est agréable au Seigneur, n'ayant rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres — marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages ; saisissant l'occasion parce que les jours sont mauvais (Éph. 5:8-17). Nous pourrons vivre justement et ne pas pécher (1 Cor. 15:34). Dieu veuille nous l'accorder à tous !

## La Routine

ME 1949 p. 60

À l'action puissante et rafraîchissante du Saint Esprit, n'avons-nous pas, trop souvent, substitué une action routinière ? Et n'est-ce pas une des raisons pour lesquelles nous ne recueillons pas, dans le rassemblement, toutes les bénédictions que le Seigneur voudrait nous y dispenser ? — Ce qui est rituel n'est généralement pas spirituel et c'est ce qui est donné par l'Esprit qui apporte à nos âmes la bénédiction divine.

Les vérités concernant la libre action du Saint Esprit dans l'assemblée sont parmi celles qui ont été remises en lumière il y a un peu plus d'un siècle. Nos devanciers sont alors sortis d'un milieu où, cette action étant méconnue, le service dans le rassemblement était ordonné à l'avance et laissé à la charge d'un ministre du culte, consacré par les hommes. Obéissant à la Parole, ils ont réalisé ce qu'est la réunion de l'assemblée ; il y a eu bénédiction et accroissement spirituel. C'est ainsi que le témoignage a prospéré. Les générations qui ont suivi ont reçu cet enseignement et ont goûté les mêmes privilèges — privilèges que nous pouvons savourer encore aujourd'hui, malgré notre grande faiblesse. N'y a-t-il pas cependant une certaine tendance à retourner à ce que nos devanciers ont abandonné ? — La routine avec laquelle les choses se passent parfois est la preuve de cette tendance, elle est aussi de nature à la fortifier. C'est pourquoi il faut ouvrir nos yeux sur ce danger très réel, si nous désirons la vie et la prospérité des assemblées. La libre action du Saint Esprit doit être un fait et non pas seulement une doctrine.

Qui de nous n'a été amené à faire cette constatation : dans telle assemblée locale, on se repose à peu près entièrement sur un frère qui est seul à agir devant tous les autres frères assoupis, assurant le service comme le ferait un ministre officiellement investi de cette charge. Il peut y avoir deux raisons différentes d'un tel état de choses. La première est celle-ci : un frère a pris l'habitude d'agir, peut-être avec précipitation — il se considère comme un pasteur en charge, de sorte qu'une routine s'est établie et on a fini par trouver cela normal, ou bien on le supporte avec patience et résignation, souffrant en silence. Est-il besoin de dire que, dans un cas semblable, l'Esprit est entravé dans sa libre action ? — Mais il peut y avoir une seconde raison : un manque d'exercice chez les frères, un assoupissement spirituel les conduit à s'attendre à celui qui exerce seul une activité dans l'assemblée. Il exerce seul cette activité non parce qu'il s'est imposé comme pasteur, mais parce que des frères gagnés par le sommeil spirituel, ont été heureux d'avoir un pasteur ! Dans ce cas-là, la première responsabilité de celui auquel on a laissé la charge du service dans l'assemblée est évidemment de réveiller ceux qui dorment et d'exercer un ministère qui tende à retrouver la liberté de l'action de l'Esprit. Manquer à cette responsabilité montrerait que l'on a peu compris ce qu'est l'assemblée.

Il va sans dire que nous parlons surtout des réunions pour le culte et des réunions de prières. Combien il est fâcheux d'entendre toujours les mêmes voix dans ces réunions alors qu'il y a tant de bouches fermées ! De sorte qu'il y a des frères — parfois un seul qui ont l'habitude d'agir, d'autres qui ont l'habitude de se taire. N'est-ce pas, en vérité, un retour vers ce que nos devanciers ont abandonné ? N'est-on pas sur la voie qui conduit au clergé ? — Il n'en serait certainement pas ainsi s'il y avait chez tous — frères et sœurs — un exercice individuel avec le Seigneur quant au culte que nous sommes appelés à offrir ensemble, quant aux besoins que nous avons à présenter dans la prière en commun. Il y a, pour le culte, une préparation indispensable : Deutéronome 26 nous montre que nous devons chacun entrer dans le pays, le posséder et y habiter pour y recueillir les fruits qui seront placés dans la corbeille (nous savons ce que cela signifie pour nous). L'israélite était invité à rappeler tout ce que l'Éternel avait fait pour son peuple (Deut. 26:7-9) et les fruits qu'il apportait étaient bien la preuve qu'il était entré dans le pays, qu'il le possédait et qu'il y habitait. Si nous avons réalisé ces trois choses, pourrions-nous venir « vers le sacrificateur » avec des corbeilles vides ? — De même

pour les réunions de prières. Si nous avons été occupés des besoins de l'assemblée, des besoins des saints, nous sera-t-il possible de demeurer la bouche fermée ? On l'a dit souvent : il n'y a pas de dons de prières. Le frère le plus simple, le plus jeune dans la famille de la foi, peut exprimer librement, *conduit par l'Esprit*, les besoins au sujet desquels il a été exercé. Que seraient les réunions de culte et les réunions de prières si un exercice avec le Seigneur avait eu lieu pour chacun, dans le particulier, et s'il y avait ensuite une entière dépendance de l'Esprit lorsque les saints sont rassemblés ! Le Saint Esprit pourrait sans doute employer plus souvent tel ou tel frère chez lequel l'exercice aura été plus profond, mais on ne verrait pas deux classes de frères : ceux qui agissent et ceux qui se taisent — encore bien moins un frère prenant sur lui seul, ou à peu près, toute la réunion.

La chose est différente — en un certain sens — lorsqu'il s'agit d'une réunion d'assemblée pour l'édification, car là intervient l'exercice des dons. Si tous sont sacrificateurs pour adorer, si tous peuvent exprimer librement un besoin senti, au cours d'une réunion de prières, tous ne sont pas qualifiés pour enseigner dans l'assemblée. Cependant, là encore, il convient de réaliser une entière dépendance de l'Esprit et de s'attendre au Seigneur pour qu'il donne ce qui est nécessaire à l'édification de l'assemblée. Le Saint Esprit peut se servir d'un frère pour exprimer quelques courtes pensées qui feront du bien à tous. Une action précipitée serait susceptible d'éteindre l'Esprit et d'arrêter celui qui avait « cinq paroles » pour édifier l'assemblée.

Nous avons vite fait de prendre des habitudes, de nous accoutumer à ce qui devient une routine. Mais, si nous sommes exercés avec le Seigneur, nous ne pourrions pas ne pas souffrir d'un tel état de choses. Gardons-nous cependant de chercher à remplacer une routine par ce qui deviendrait vite une autre routine. Le seul remède au mal dont nous souffrons est celui-ci : il est nécessaire que nous recherchions individuellement le développement de la vie spirituelle, que nous vivions le christianisme, non pas ce christianisme intellectuel qui est l'un des principaux écueils pour notre génération et surtout pour celle qui nous suit, mais la vie cachée avec le Seigneur, les relations intimes et personnelles cultivées dans nos cœurs avec Celui qui seul est l'aliment de la vie nouvelle. Les soeurs aussi bien que les frères ont à le réaliser pour la prospérité du témoignage. Mais les frères surtout, ceux qui ont l'habitude d'agir, de trop agir, d'agir par routine, afin qu'ils soient gardés dans la dépendance qui convient, ne privant pas l'assemblée de ce que l'Esprit veut donner — ceux qui ont l'habitude de se taire, afin qu'ils deviennent des instruments préparés par Dieu pour être utiles dans l'assemblée. L'Esprit pourra alors exercer librement, dans le rassemblement, son activité bienfaisante, chacun des membres du corps fonctionnant à sa place, soit dans le silence, soit dans une action qui sera en bénédiction à tous.

Encore une remarque. Dans les milieux dont nos devanciers se sont retirés, le service est réglé à l'avance et se déroule sans aucune interruption. Aussi, bien des personnes étrangères, assistant à une réunion d'assemblée, sont étonnées des silences qui s'interposent entre les diverses actions. Elles les trouvent tout à fait regrettables. Sans doute, ces silences peuvent résulter de la pauvreté spirituelle de l'assemblée. Dieu les permet pour nous exercer, pour nous amener à toucher du doigt notre grande faiblesse, afin que nous soyons conduits à nous tourner vers Celui qui veut nous enrichir. Proposer le chant d'un cantique, lire ou prier à seule fin d'éviter ces silences montrerait que l'on a peu compris la pensée de Dieu ; ce serait un obstacle à l'accomplissement du travail qu'il veut opérer pour la bénédiction de l'assemblée. Dans cette action, qui n'est pas selon l'Esprit, il n'y aurait aucune bénédiction ; elle empêcherait un exercice utile, susceptible de conduire les saints à réaliser leur pauvreté et à comprendre combien il est nécessaire de boire à la source (Jean 7:37-38). Mais les silences ne sont pas toujours la marque d'une pauvreté spirituelle ; ils sont parfois extrêmement précieux. Dans les réunions de culte en particulier, c'est souvent l'adoration muette de l'assemblée. Ce courant d'adoration est fâcheusement interrompu par l'action déplacée d'un frère qui a voulu rompre le silence, qui a pensé qu'il fallait agir pour remplir le temps ! — Une réunion commence souvent par un tel silence. C'est une erreur de croire qu'elle débute lorsqu'on indique un cantique. Elle peut fort bien commencer — dirons-nous qu'il devrait généralement en être ainsi ? — par un



moment de recueillement, par l'adoration muette de l'assemblée ou par une prière exprimée, dans le silence, par tous les cœurs. C'est chose grave et sérieuse que de rompre ce silence ! Il y a peu d'actions qui demandent autant d'exercice et de dépendance de l'Esprit, puisqu'elle va influencer sur tout le cours de la réunion. Comme il est nécessaire, là encore, d'être gardé d'agir par habitude !

Que Dieu nous accorde à chacun d'être attentifs à un danger aussi sérieux ! Soyons exercés devant Lui afin d'éviter toute action dans l'assemblée qui ne serait pas l'action de l'Esprit. Réprimons toute activité de la chair. Cette pensée a été exprimée par l'un de nos plus anciens conducteurs beaucoup appréciés : « Je n'ai jamais pu comprendre que l'assemblée de Dieu puisse être le seul lieu où la chair soit libre d'agir sans être réprimée ; c'est une folie de penser qu'il doive en être ainsi. Je désire que la plus complète liberté soit donnée à l'Esprit, mais aucune quelconque à la chair » (JND). Si nous n'avons pas le sentiment que l'Esprit de Dieu nous dirige pour telle ou telle action, il convient de garder la bouche fermée. Peut-être objectera-t-on : mais alors, il risque d'y avoir de longs silences et cela peut conduire au désordre ? Pense-t-on établir l'ordre selon Dieu par une action qui n'est pas une action de l'Esprit ? — Et si les silences sont trop longs, démontrant que nous n'avons rien, cela ne nous conduira-t-il pas à crier au Seigneur ? Cela ne produira-t-il pas en nous un travail dont les résultats seront pour la bénédiction de l'assemblée ? Tandis qu'il n'y a aucune bénédiction dans une action dont l'objet est seulement d'éviter un silence et de remplir le temps. N'oublions pas que l'édification de l'assemblée, sa prospérité, son enrichissement sont liés à la libre action du Saint Esprit.

## SACRIFICES SPIRITUELS, AGRÉABLES À DIEU

ME 1956 p. 225

Dans les temps qui ont précédé celui de l'Église, nombreux ont été les hommes de Dieu qui ont su prendre la place et remplir le service d'adorateurs devant l'Éternel. Sans doute, Dieu n'était alors qu'imparfaitement connu : Il ne s'était pas révélé dans la personne de son Fils et le Saint Esprit n'était pas encore descendu sur la terre comme personne divine pour habiter dans le croyant et dans l'Assemblée (cf. Jean 1:18 ; 7:39 ; 14:16, 17 — 1 Cor. 3:16 ; 6:19 — Rom. 8:15 — Phil. 3:3). L'adoration « en esprit et en vérité » n'était donc pas, et ne pouvait pas être réalisée. Si aujourd'hui « le Père » peut être adoré d'une semblable manière par les « vrais adorateurs » et s'Il en « cherche de tels qui l'adorent », sous l'ancienne économie « l'heure » n'était pas encore « venue » de rendre un tel culte (cf. Jean 4:19 à 24). Et cependant, en parcourant les écrits de l'Ancien Testament, on ne peut manquer d'être frappé par l'intelligence — intelligence spirituelle que seule la foi peut donner — avec laquelle, en maintes circonstances, tant d'hommes de Dieu ont su rendre culte.

Nous en avons un exemple très remarquable dès le début du Livre de la Genèse. Abel apporte « des premiers-nés de son troupeau, et de leur graisse » (Gen. 4:4). Hébreux 11:4 nous dit à ce sujet : « Par la foi, Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn, et par ce sacrifice il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons ; et par lui, étant mort, il parle encore ». Abel ne connaissait rien des instructions communiquées par l'Éternel à Moïse relativement aux sacrifices et qui sont contenues dans le Livre du Lévitique, elles ne devaient être données que vingt-cinq siècles plus tard. Et pourtant, il apporte non seulement le sang mais encore la graisse !

Procéder à l'aspersion du sang, faire fumer la graisse sur l'autel constituaient deux parties essentielles du service sacerdotal, prescrites tout au long du Livre du Lévitique (ch. 1, 3, 4, 7, 8, 9, 16 et 17 notamment). Les deux étaient ordonnées aussi bien pour le sacrifice pour le péché que pour l'holocauste et le sacrifice de prospérités. Abel présente « le sang qui fait propitiation pour l'âme » et, ne s'arrêtant pas là, sa foi discerne l'excellence de la Victime dont le sang devra être répandu : il offre la graisse (cf. Lévit. 17:11 et 6), image de ce qu'a été pour Dieu, dans son sacrifice parfait, Celui qui a subi à notre place son juste jugement contre le péché. À la croix, Dieu a été pleinement glorifié au sujet du péché. C'était de ce moment suprême que parlait le Seigneur lorsqu'Il disait à ses disciples : « Maintenant le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31). La graisse, la partie la plus excellente de la victime, était pour Dieu seul : « Toute graisse appartient à l'Éternel » (Lévit. 3:16). Dans le sacrifice pour le péché, où le reste de la victime était brûlé « hors du camp » (Lévit. 4:12), la graisse seule était « en odeur agréable à l'Éternel » (vers. 31) ; elle exprimait toute l'énergie intérieure du cœur de Christ, sainte et pure Victime, acceptant de subir le jugement que nous avons mérité, « fait péché pour nous », Lui qui n'avait « pas connu le péché » (2 Cor. 5:21)

Bien que nous soyons privilégiés parmi tant d'autres, en raison des temps dans lesquels nous vivons (cf. Jean 16:7), de la position où nous avons été placés par la grâce de Dieu, des vérités qui nous ont été révélées, n'est-il pas vrai que notre niveau spirituel n'atteint pas toujours celui d'un Abel ? Nous apportons le sang, mais savons-nous aussi apporter la graisse et la faire fumer sur l'autel ?

Il est humiliant que nous donnions parfois à tant d'activités, même chrétiennes, une place plus importante qu'au service le plus élevé qu'il nous soit accordé de remplir — il a Dieu Lui-même comme Objet — et que, pour cette raison ou pour bien d'autres, notre culte soit généralement loin d'atteindre le niveau où pourtant il devrait toujours se maintenir. Nous ignorons, ou nous perdons de vue des vérités importantes que la Parole nous enseigne à propos de l'adoration ; la plupart du temps, nous estimons nous être convenablement acquittés de ce que nous devons à Dieu parce que nous avons exprimé quelques paroles de reconnaissance pour la délivrance dont nous avons été les objets, oubliant qu'à l'autel d'airain, type de la croix de Christ, devaient être offerts l'holocauste tout

entier, la graisse du sacrifice de prospérités et même celle du sacrifice pour le péché (Lévit. 1:9 ; 3:3 à 5 ; 4:8 à 10). Cet oubli nous conduit à parler beaucoup de nous-mêmes, montrant en quelque sorte notre égoïsme, jusque dans le culte.

Que, par exemple, nous rappelions le cri de détresse du Sauveur, vers la fin des trois heures sombres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », nous ajouterons volontiers que nous pouvons, avec reconnaissance, donner la réponse à ce douloureux pourquoi : c'est pour sauver des êtres tels que nous. Sans aucun doute, mais n'oublions-nous pas alors le côté le plus élevé : cet abandon était nécessaire pour la gloire de Dieu et pour la gloire de Christ ! Nous pensons à notre délivrance, et elle est à la gloire de Dieu, mais il y a bien davantage, et pour Dieu et pour Christ, dans ces trois heures de l'abandon !

De même, si nous citons cette autre parole prononcée par le Seigneur sur la croix : « C'est accompli », nous ne voyons guère au delà de l'accomplissement de l'œuvre de notre salut. Pensons-nous assez à ce que fut pour le Seigneur l'obéissance à la volonté de son Dieu, ce qu'elle comportait pour Lui tout au long de son chemin et, d'une manière spéciale, dans le jardin de Gethsémani, lorsqu'Il a dû s'écrier : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42). Quoi qu'Il ait rencontré dans son sentier, Il éprouvait toujours les sentiments dont le Psaume 40 nous donne l'expression prophétique : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir » (v. 8), mais lorsque pour accomplir la volonté de son Dieu, Il a dû être « fait péché », subir tout le poids de la colère divine, connaître trois heures d'abandon... Ah ! quelles souffrances ont été les siennes pour accomplir jusqu'au bout la volonté de Dieu ! Qui peut les sonder à fond ? Mais aussi, quel triomphe remporté à la croix ! Avec quelle profonde satisfaction Jésus peut dire : « C'est accompli » ! N'est-ce pas comme s'Il s'adressait à son Père, au moment de Lui « remettre son esprit » : « Au prix des souffrances indicibles de ces trois heures sombres, ta sainte volonté a été faite jusqu'au bout, entièrement accomplie ! Quelle gloire pour Toi ! »

Nous pourrions citer encore d'autres exemples qui nous feraient toucher du doigt notre faiblesse spirituelle, manifestée notamment dans le fait que nous ramenons généralement tout à nous-mêmes, au lieu de considérer ce qui est pour Dieu, ce qui est pour Christ. Nous méconnaissions souvent la portée du commandement adressé autrefois par l'Éternel à Moïse, pour les fils d'Israël : « Vous prendrez garde à me présenter, au temps fixé, *mon* offrande, *mon* pain (cf. Lévit. 3:16), pour *mes* sacrifices par feu, qui *me* sont une odeur agréable » (Nomb. 28:2). Et même, ne nous est-il arrivé de cesser de nous adresser à Dieu pour parler à l'homme, donnant par exemple à une réunion de culte plutôt le caractère d'une réunion d'évangélisation ? C'est frustrer Dieu de ce qui Lui est dû et oublier que si la réunion de culte est la plus puissante réunion d'évangélisation, c'est précisément dans la mesure où elle garde son véritable caractère. Lorsque nous le perdons de vue, la perte est double : elle est tout à la fois pour l'homme, que nous avons désiré servir, et pour Dieu, que nous avons à adorer.

Sans oublier l'aspersion du sang, venir à l'autel d'airain pour y présenter l'holocauste, y faire fumer la graisse du sacrifice de prospérité et celle du sacrifice pour le péché, s'approcher de l'autel d'or pour faire fumer l'encens, tel est le vrai culte que nous sommes appelés à rendre ; il est une odeur agréable pour Dieu (Lévit. 1:9 ; 3:5 ; 4:31). Quel parfum pour Lui lorsque l'encens, image de ce qu'est Christ dans ses perfections insondables, sous l'action du feu exhale sa bonne odeur ! Venir à l'autel d'airain, aller jusqu'à l'autel d'or, parler à Dieu non pas de nous mais de Christ, rappeler ce qu'Il est pour Lui de toute éternité, son anéantissement, son abaissement, son humiliation... Évoquer le chemin qu'Homme de douleurs, Il a suivi ici-bas, exalter ses perfections manifestées dans un tel sentier, tout au long duquel Il a été la vraie offrande de gâteau, faite de fleur de farine sur laquelle était versée l'huile, l'encens étant mis dessus, avec du sel. Parler encore de Lui quand, au terme de ce chemin, Il laisse sa vie, donnant à son Père un motif nouveau de L'aimer. Redire les souffrances de la

croix, ce qu'il a supporté de la part des hommes, de la troisième à la sixième heure, abreuvé d'opprobre et de mépris, endurant de profondes douleurs et dans son corps et dans son âme sainte... Comment parler des trois heures de ténèbres, du moment suprême où Il a bu la coupe amère, prise de la main de son Père dans le jardin de Gethsémani, et qui comportait pour Lui, de la sixième heure jusqu'à la neuvième, l'abandon de son Dieu ? Tout à la fois vrai sacrifice pour le péché et parfait holocauste, Il est là pour glorifier Dieu : « le fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui » (Jean 13:31). Scène de gloire infinie et pour Dieu et pour Celui qui laisse sa vie, achevant l'œuvre que le Père lui avait donné à faire ! Sa résurrection, son ascension, sa séance à la droite du Père, tout est illuminé de gloires nouvelles... Encore un peu de temps et Il vient chercher les fruits de sa victoire ! Il nous introduira alors dans la maison du Père, où nos places sont prêtes et où nous célébrerons éternellement les gloires de Dieu, les gloires de l'Agneau. Tout dira à jamais la grandeur de l'Ouvrier, la perfection de son ouvrage !

Sujet infini, à peine effleuré dans ces quelques lignes. Quel thème de méditations, de nature à produire les louanges qui devraient sans cesse s'élever de nos cœurs et spécialement le premier jour de la semaine, lorsque nous sommes réunis en assemblée pour rendre culte ! Qu'il y ait ainsi, produit pour Dieu, ce qu'Il attend des siens. Puisse-nous, débarrassés de nous-mêmes, être assez occupés de Christ pour le présenter à Dieu dans un culte qui montera vers Lui comme un parfum d'odeur agréable !

« Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5).

## Sur le Service

ME 1942 p. 234

Le chapitre 10 de l'évangile selon Jean nous parle tout au long du bon Berger. Présenté à son peuple, Il est le seul qui revête les caractères du Berger promis à Israël, le seul auquel le portier (Dieu) pourra ouvrir : Il entre par la porte. Mais Il vient introduire un ordre de choses nouveau — le christianisme — et c'est par Lui seul que l'on peut y entrer : en ce sens, Il est la porte. Il appelle ses propres brebis par leur nom, Il les mène dehors, allant devant elles et s'Il en prend soin avec tendresse c'est parce qu'Il a mis sa vie pour elles. Quel prix Il a dû les payer ! Aussi, nul ne les ravira de sa main ni de la main de son Père. Précieuse part que la leur... Du Berger elles reçoivent tout ! Mais elles doivent manifester deux caractères : « Mes brebis écoutent ma voix » (v. 3 et 27) — « et elles me suivent » (v. 4 et 27). Écouter et suivre !

Les quelques femmes qui se tenaient « près de la croix de Jésus » (Jean 19:25) étaient des brebis du bon Berger. Elles avaient écouté sa voix et l'avaient suivi. Mais à cela elles avaient ajouté autre chose : en le suivant, elles l'avaient servi (Matt. 27:55). Privilège accordé à tous ceux qui le suivent ! Responsabilité aussi.

Les Thessaloniciens, devenus « des modèles pour tous ceux qui croient » parce qu'imitateurs de l'apôtre et du Seigneur (1 Thess. 1:6-7) s'étaient « tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre des cieus son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus qui nous délivre de la colère qui vient » (v. 9-10). C'est en attendant le Seigneur qu'ils l'avaient servi. Écouter sa voix, le suivre en le servant, le servir en l'attendant, telle est la part qui nous est proposée. Écouter, suivre, servir, attendre, n'est-ce pas le résumé de la vie chrétienne — vie qui ne peut être vécue qu'en veillant et priant ? (Marc 13:33).

C'est aux brebis du bon Berger que ces lignes s'adressent, à tous ceux qui écoutent sa voix et le suivent, se réjouissant dans l'espérance de son prochain retour. Sommes-nous tous aussi de ceux qui servent ? Semblable à « un homme allant hors du pays » (Marc 13:34 ; voir aussi Matt. 25:14 et Luc 19:12) le Seigneur, élevé dans le ciel après sa résurrection, a laissé les siens sur la terre pour un temps. Le temps de son absence est le temps du service, car Il a donné « à chacun son ouvrage » ; c'est aussi un temps d'attente : Il a commandé « au portier de veiller » (Marc 13:34). Comme les Thessaloniciens l'avaient bien compris et réalisé, il s'agit donc pour le croyant — celui qui présente les caractères de la brebis — de servir et d'attendre. Celui qui sera trouvé dans cette attitude, lorsque le Seigneur viendra, est appelé bienheureux. « Bienheureux est cet esclave-là que son Maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi » (Luc 12:43) : c'est en rapport avec le service rempli. « Bienheureux sont ces esclaves que le Maître, quand Il viendra, trouvera veillant » (Luc 12:37) : récompense d'une attente fidèle.

Combien l'exemple des Thessaloniciens nous humilie ! Pensons-nous parfois — avec honte et confusion — à tout le temps que nous perdons, du temps que Dieu nous avait donné pour le servir et que nous ne retrouverons plus ? Pourtant, nul ne peut dire qu'il n'a pas quelque chose à faire pour le Seigneur, puisqu'Il a donné « à chacun son ouvrage ». Cela implique donc une double responsabilité. Tout d'abord, ne demeurer ni oisif, ni stérile : nous aussi, « levons-nous et bâtissons » ! — Ensuite, discerner quel est exactement notre ouvrage. Nous avons souvent tendance à imiter nos frères, à vouloir faire ce que fait un autre. Mais l'ouvrage de mon frère n'est sans doute pas le mien ! Ne peut-on dire : autant de chrétiens, autant de services différents ? Dans le Cantique des Cantiques (4:12 à 5:1) la fiancée est comparée à un jardin. Dans un jardin, quelle variété de fleurs et de parfums ! Y en a-t-il deux exactement semblables ? Tous sont là, chacun à sa place, pour la satisfaction et la joie du Bien-Aimé. — Parfois aussi, danger opposé, nous critiquons nos frères et nous les dénigrons, perdant de vue que le service de chaque membre du Corps est en vue de l'utilité, précieux à sa place —

chacun étant personnellement responsable à cet égard, « car nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Dieu ». Ainsi donc, « pourquoi juges-tu ton frère ?... pourquoi méprises-tu ton frère ?... Chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu. Ne nous jugeons donc plus l'un l'autre » (Rom. 14:10-13). N'oublions pas surtout que nous sommes des « esclaves inutiles » qui ne peuvent même pas ajouter : « ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait ». Car si notre service n'est autre chose que ce que nous devons au Seigneur, qui oserait dire cependant qu'il a fait « toutes les choses qui lui ont été commandées » (Luc 17:10) ? Celui même qui pourrait le dire serait aussi un « esclave inutile ».

Pour discerner notre ouvrage, il est indispensable de connaître la pensée du Seigneur et nous ne le pourrions qu'en vivant dans sa communion. Cette vie de communion avec le Seigneur doit toujours précéder le service. Il y a un temps de préparation au service dans la vie de tout serviteur de Dieu : nous en avons des exemples avec Moïse, l'apôtre Paul, bien d'autres encore. Il semble qu'il ne peut y avoir de service utile, sans cela — quoique rien n'annule les prérogatives de Dieu qui peut tirer du bien de tout ce qui est fait. Mais aussi, il y a dans la vie même du serviteur une préparation spirituelle nécessaire avant l'accomplissement de tout service particulier. Nous n'avons certes pas à attendre de manifestations visibles pour nous montrer ce qu'il convient de faire, mais les directions divines ne nous feront pas défaut si nous marchons avec le Seigneur. Le Saint Esprit mettra alors dans nos cœurs les diverses tâches qu'il veut nous voir accomplir et nous montrera de quelle manière nous devons nous en acquitter. Il est nécessaire aussi que l'action de la Parole s'exerce afin que nous soyons gardés de prendre notre propre volonté pour une direction de l'Esprit. Ainsi, nous serons « remplis de la connaissance de sa volonté... pour marcher d'une manière digne du Seigneur... portant du fruit en toute bonne œuvre » (Col. 1:9-10).

« Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Ps. 25:14). La connaissance de sa pensée sera donnée à celui qui marche dans sa crainte, vivant dans l'humilité et jouissant de sa communion. Mais elle sera donnée dans la mesure où elle sera nécessaire pour répondre à des besoins réels de l'âme et du cœur et utile pour le service. L'oubli de cette vérité trouble parfois des croyants qui vivent près du Seigneur et aimeraient faire, dans la connaissance, les progrès que d'autres font parce qu'ils ont un autre service à remplir, nécessitant une plus grande connaissance. Si Dieu trouve bon de nous révéler sa pensée, de nous éclairer sur telle ou telle portion de sa Parole, ce n'est jamais pour la satisfaction de notre curiosité ou dans le but exprès d'augmenter notre savoir, mais toujours en vue de l'utilité. Pour répondre à des besoins placés devant eux, plusieurs ont remarqué que le Seigneur les avait précisément occupés, peu avant, de la portion de sa Parole qui était nécessaire et même parfois, dans ce but, avait ouvert leurs yeux sur tel ou tel côté de la vérité, fermé jusqu'à ce moment. Et si, en tant de circonstances, le serviteur n'a pas ce qui conviendrait, n'est-ce pas parce qu'il y a eu, de son côté, un manquement dans la préparation pour ce service particulier ? La communion avec le Seigneur a été peu réalisée, aussi il n'y a pas eu le discernement spirituel nécessaire. Expérience faite à notre propre honte ! Nous avons oublié que Marc 13:33 (« veillez et priez ») précède Marc 13:34 (le service).

Sur la montagne, le Seigneur avait appelé « ceux qu'Il voulait » et ils vinrent « à Lui » et Il en établit douze « pour être avec Lui » (Marc 3:13). Ce sont ceux auxquels Il veut confier un service : prêcher, guérir les maladies, chasser les démons. C'est Lui qui les appelle, c'est à Lui qu'ils doivent aller et, avant de commencer leur travail, il faut qu'ils soient « avec Lui ». C'est tellement important qu'il n'est pas dit : « Il en établit douze pour servir », mais « pour être avec Lui ». C'est bien là le temps de préparation au service. Il y a un temps pour apprendre, un temps pour servir et il faut apprendre d'abord pour pouvoir servir ensuite. Où apprendre si ce n'est « avec Lui » ? C'est la seule vraie école du serviteur. Le Seigneur donne ensuite des noms à ceux qu'Il envoie (Marc 3:16-19). Il montre ainsi qu'Il les connaît parfaitement — car le nom caractérise la personne — et qu'Il s'intéresse particulièrement à chacun de ses serviteurs. Mais c'est aussi la marque de son autorité sur eux. De même Adam, chef de la première création, avait donné des noms « à tout le bétail et aux oiseaux des

cieux et à toutes les bêtes des champs » (Gen. 2:20), car il dominait sur eux (1:26). Il n'en avait pas donné à sa femme tant qu'il dominait avec elle, mais seulement après que Dieu eût dit : « ton désir sera tourné vers ton mari et lui dominera sur toi » (1:26 ; 3:16-20). Accomplir le service, après le temps de préparation passé « avec Lui », ne sera donc pas faire ce qui peut nous paraître bon et utile — en fait, notre propre volonté — mais ce que le Maître aura commandé. Nous sommes placés sous son autorité et c'est dans l'obéissance la plus complète qu'il convient de servir. « Vous servez (la note, dans nos Bibles, dit : servir, être esclave ; de même Rom. 12:11 ; Phil. 2:22 ; 1 Thess. 1:9) le Seigneur Christ (la note dit : le Seigneur, le Maître) » (Col. 3:24). Parole adressée à l'esclave pour lui montrer que ce n'est pas seulement un « maître selon la chair » qu'il est appelé à servir, mais le Seigneur — parole qui s'adresse aussi à chacun pour tout ce que nous avons à faire : « quoi que vous fassiez... » (v. 23). Le service est pris dans son sens le plus large, c'est la vie toute entière.

C'est bien dans la mesure où nous aurons été « avec Lui » que nous serons rendus capables de servir utilement et fidèlement, car là nous aurons été dépouillés de nous-mêmes et enrichis dans la connaissance de ce qu'Il est et de sa volonté. Il semblait que Marthe accomplissait un service nécessaire et précieux pour le cœur du Seigneur et, sans doute, Il a apprécié ce qu'elle a fait. Pourtant, « distraite par beaucoup de service », elle était « en souci » et « tourmentée de beaucoup de choses ». Elle n'avait pas été « avec Lui » avant de servir ! L'activité déployée et dépensée dans le meilleur but avait pris la place de Celui qu'il convenait d'avoir seul devant soi. Tout différent était le service de Marie dans une autre circonstance — précieux service de l'adoration. Marie de Béthanie avait été « avec Lui » dans le moment où Marthe, sa sœur, ne pensait qu'au service. Elle avait commencé par là. Elle est donc instruite pour accomplir ce qui est convenable quand le moment est venu. Ayant été occupée de Lui, elle ne voit que Lui et ne pense qu'à Lui, lorsqu'il s'agit de servir. Secret d'un service utile et fidèle ! Et si ses paroles ne peuvent exprimer tout ce que, peut-être, elle aurait voulu dire, elle brise le vase... Ce vase d'albâtre n'était-il pas rempli, en figure, de la Personne adorable qu'elle avait appris à connaître, à ses pieds, dans l'intimité et la communion « avec Lui » ? Aussi, le résultat de son service est celui-ci : la personne de Jésus est magnifiée et exaltée. Tel est, tel devrait être le résultat de tout service pour le Seigneur ! Toute la gloire est pour Lui, la maison est remplie de l'odeur du parfum, excellence de Celui dont le nom est « un parfum répandu » (Cant. des cantiques 1:3). « De Lui et par Lui et pour Lui sont toutes choses ! À Lui soit la gloire éternellement ! » (Rom. 11:36).

Le service de Marie n'est pas un acte au delà de ce que peut accomplir un racheté. Dans l'évangile du service, le Seigneur lui-même dira d'elle : « ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait » (Marc 14:8). Il ne nous demande pas plus que ce qui est en notre pouvoir, à notre portée.

Dans l'accomplissement du service, il y a une joie profonde. Serait-ce seulement la satisfaction d'avoir fait son devoir ? Davantage encore. Le service a ceci de particulièrement précieux, c'est qu'il nous amène à expérimenter notre propre faiblesse, notre incapacité à remplir la tâche placée devant nous. Nous sommes ainsi conduits à regarder sans cesse vers Celui duquel nous recevons tout secours. Le service nous amène à nous rejeter sur Christ davantage, à nous attendre à Lui, à compter sur Lui seul, à vivre près de Lui. Et c'est bien la plus grande joie et la plus grande bénédiction qu'il y ait dans le service, durant le temps même où nous l'accomplissons !

Si la part du serviteur est précieuse avant même d'avoir servi et ensuite pendant qu'il sert, que sera-ce le travail achevé ! Car c'est encore auprès de Lui qu'il faut aller : « Et les apôtres se rassemblent auprès de Jésus et ils lui racontèrent tout : et tout ce qu'ils avaient fait et tout ce qu'ils avaient enseigné ». — Auprès de Lui pour entendre cette parole si pleine de grâce et de sagesse aussi : « Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et reposez-vous un peu » (Marc 6:30-31).

Dans peu de temps, « la nuit vient en laquelle personne ne peut travailler » (Jean 9:4). Le Seigneur demandera compte à chacun de l'ouvrage qu'Il lui avait laissé (Luc 19:15. Le côté de la responsabilité

du serviteur est spécialement en vue dans cette parabole — chacun a reçu une mine — comme aussi en Marc 13:34). Heureux celui qui aura servi fidèlement ! Il n'aura fait que bien peu de chose peut-être, mais il entendra l'approbation du Maître : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai -sur beaucoup — entre dans la joie de ton Maître » (Matt. 25:21-23). Joie pour son cœur à laquelle Il veut, par pure grâce, associer son serviteur. Part bienheureuse « avec Lui » pour l'éternité, déjà connue en quelque mesure ici-bas !

Pussions-nous être tous de ceux qui servent, chacun à sa place, parce que nous sommes laissés sur la terre pour servir, parce que « la moisson est grande », pour bien d'autres raisons encore, mais surtout parce que servir c'est être « avec Lui » !



## La solennité de la présence du Seigneur dans le rassemblement

ME 1942 p. 293

S'il est une vérité que nous connaissons tous, c'est bien celle de la présence du Seigneur dans le rassemblement des saints. Il est fidèle à Sa promesse : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là, au milieu d'eux » (Matth. 18:20). Mais la connaissance d'une vérité et sa réalisation pratique sont deux choses tout à fait différentes : n'est-il pas vrai que, groupés autour de Lui, nous ne réalisons Sa présence que dans une bien faible mesure ? Sans aucun doute, Il nous accorde d'en jouir — certaines fois plus intensément que d'autres — car Sa grâce est infinie, mais nous perdons de vue trop souvent cette parole : « Je suis là ». Est-ce que nous devrions nous rassembler une seule fois, sans entendre ces mots résonner à nos oreilles ? Notre attitude dans les réunions serait, la plupart du temps, bien différente si nous pouvions voir le Seigneur avec les yeux de la chair. Avec quel respect nous pénétrerions dans le lieu où « Sa présence se trouve » ! Quelle sainte crainte, alors ! quel tremblement pour prendre une action quelconque dans l'assemblée ! quelle attention constante pour écouter ce qu'Il veut nous dire, par la Parole et le ministère de l'Esprit ! Mais, le fait que c'est seulement avec les yeux de la foi que nous pouvons le voir, devrait-il changer quoi que ce soit à notre maintien dans le lieu où Il est ? Chacun de nous, exercé devant Dieu à cet égard, peut donner la réponse.

Avons-nous considéré tant d'hommes de Dieu dont nous parlent les Écritures, lorsqu'ils se trouvent en présence de l'Éternel ? Abraham, quand l'Éternel lui apparut auprès des chênes de Mamré... *se prosterna en terre* » (Gen 18:1, 2). Moïse, lorsque « l'Éternel lui apparut, dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson à épines... *cacha son visage, car il craignait de regarder vers Dieu* » (Exode 3:2-6). Au moment où il s'agissait de livrer combat en Canaan, Josué se trouva devant « le chef de l'armée de l'Éternel » : il « *tomba sur sa face contre terre et lui rendit hommage* » (Josué 5:14). Le lieu sur lequel il se tenait était une terre sainte, il en était de même pour Moïse. Rappelons aussi la vision du prophète Ézéchiël : « c'était là l'aspect de la ressemblance de la gloire de l'Éternel. Et je vis et *je tombai sur ma face* et j'entendis une voix qui parlait » (Ézéchiël 1:28). Quelle scène ce dut être, après le retour de la captivité, lorsque « tout le peuple s'assembla, comme un seul homme, sur la place qui est devant la porte des eaux » ! Esdras apporta « le livre de la loi de Moïse... il y lut... et ouvrit le livre aux yeux de tout le peuple ». Puis, il « *bénit l'Éternel, le grand Dieu, et tout le peuple répondit : Amen, amen ! en élevant les mains, et ils s'inclinèrent et se prosternèrent devant l'Éternel, le visage contre terre* » (Néhémie 8:1-6). Sans doute, nous sommes là dans l'Ancien Testament, nous n'avons pas encore la pleine révélation de Dieu en grâce dans la personne du Seigneur Jésus. Mais, quelle crainte, quel respect, quel sentiment profond de ce qui convient dans la présence de l'Éternel ! Autant de choses qui devraient nous caractériser dans le jour actuel. Nous trouverions d'ailleurs bien des exemples dans le Nouveau Testament aussi. Pour n'en citer qu'un seul : le lépreux guéri — figure d'un pécheur purifié de sa souillure — seul parmi les dix, « *glorifiant Dieu à haute voix... se jeta sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces* » (Luc 17:15, 16). Quelle attitude, dans la présence du Seigneur, pour exprimer la louange dont Il est digne !

Abstraction faite de ce qui serait seulement de l'affectation — et, par conséquent, de l'hypocrisie — ne pourrions-nous pas dire que notre maintien dans le rassemblement autour de la personne du Seigneur est, en quelque sorte, le reflet de notre vie spirituelle ? L'Israélite adorait, *prosterné devant l'Éternel son Dieu* (Deut. 26:10) parce qu'il avait préalablement réalisé sept choses. Il devait : entrer dans le pays — le posséder — y habiter — prendre des prémices de tous les fruits — les mettre dans une corbeille — se rendre au lieu que l'Éternel avait choisi pour y faire habiter son Nom — venir vers le sacrificateur (v. 1-3). Nous connaissons la signification de ces choses pour ce qui nous concerne : c'est dans le ciel que déjà nous pouvons entrer par la foi, « *bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ* », jouissant de notre position céleste : « *Il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus* » (Éph. 1:3 ; 2:6) — ce « pays », nous sommes

appelés à le posséder, à en jouir comme de ce qui nous appartient, car il est notre héritage et nous en avons, dès maintenant, reçu les arrhes : « ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse qui est les arrhes de notre héritage pour la rédemption de la possession acquise, à la louange de sa gloire » (Éphésiens 1:14). — Nous avons, ensuite, à y « habiter », c'est-à-dire à y demeurer, non pas quelques instants de loin en loin, mais constamment — nous pouvons alors en cueillir les plus beaux fruits, jour après jour : ce que nous aurons vu, connu et reçu de Christ, car c'est Lui qui remplit le ciel de sa gloire : « cherchez les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Colossiens 3:1) — ces « fruits » seront disposés dans la corbeille, pour être présentés : nos cœurs étant remplis de Christ, nous présenterons avec ordre (à tous égards, notre Dieu est un Dieu d'ordre) ce qui, dans cette Personne adorable, aura occupé nos pensées — c'est ainsi qu'ayant réalisé ces choses dans notre vie pratique de chaque jour, nous pourrons nous diriger le premier jour de la semaine, nos corbeilles remplies, vers le lieu où Il fait habiter son Nom, heureux de répondre à son invitation — là, nous viendrons, non vers un homme, mais vers Lui, comme l'Israélite allait vers le sacrificateur, car c'est Lui que nous allons rencontrer. Celui qui nous a invités c'est notre Sauveur, notre Seigneur ! Quel moment solennel, quand nous sommes groupés autour de sa Personne !

Toutes ces choses nous les connaissons, nous les avons entendu répéter souvent, mais si nous les réalisons mieux, quelle atmosphère il y aurait dans le rassemblement ! — où seraient les pensées qui nous occupent parfois, tandis que nous nous y rendons ; entendrons-nous tel frère plutôt que tel autre ? Y aurait-il quelque chose qui pourrait nous distraire, des regards dirigés vers l'un ou l'autre, des tenues laissant à désirer, en quelque manière que ce soit ? Y aurait-il des corbeilles vides, témoignant que nous n'avons ni possédé, ni habité le pays ? Il y aurait le recueillement qui convient à la présence du Seigneur, non pas une solennité étudiée et affectée, mais celle qui résulte du sentiment profond que le Seigneur est là. Il y aurait des fruits présentés dans un culte qui s'élèverait dans toute la puissance de l'Esprit, que rien ne contristerait — une attention soutenue, non pour entendre un homme, mais ce que le Seigneur veut dire aux siens, pour leur édification, leur exhortation, leur encouragement. Quelle bénédiction sur le rassemblement des deux ou trois autour du Seigneur, ainsi réalisé ! Et quelle puissance dans le témoignage rendu ! (1 Cor. 14:25).

Nous nous plaignons parfois de la sécheresse, de ne pas recevoir ce que nous attendions, de ne pas avoir les dons qui seraient désirés... Mais, nous sommes-nous jugés nous-mêmes, à cet égard, au lieu de juger les autres ? Avons-nous bien pensé que les réunions sont, presque toujours, à la mesure de ce que nous sommes individuellement ? Un seul membre peut occasionner de la souffrance à tout le corps et être un obstacle à la bénédiction collective. C'est une sérieuse responsabilité devant Dieu. Sans doute, la grâce divine nous confond : Il se plaît à nous bénir, malgré tout ce que nous sommes — nous l'avons expérimenté tant de fois ! Qu'en serait-il, s'Il ne déversait sur nous que la bénédiction méritée ?... Mais cette pensée, précieuse et encourageante, ne doit pas nous conduire à perdre de vue notre responsabilité.

Remarquons-nous aussi qu'il est surtout une réunion où la présence du Seigneur semble parfois peu réalisée : c'est la réunion des frères pour l'administration de l'assemblée. À ce sujet, quelqu'un a écrit : « le manque d'égards pour la personne du Seigneur est la cause de toutes sortes de désordres. S'agit-il de l'édification de l'Assemblée, on prendra sur soi la liberté d'agir ou de se taire. S'agit-il de l'administration... c'est pire encore. Ce n'est souvent qu'au travers de discussions oiseuses où chacun pense avoir le droit de faire valoir son opinion, souvent influencée par des considérations personnelles, que les décisions les plus solennelles se prennent » (Quelques considérations sur l'administration de l'assemblée, *Messenger Évangélique*, 1914, page 281). Cette réunion n'est parfois ni commencée, ni terminée par la prière ; elle n'est plus, souvent, qu'un entretien susceptible de laisser l'impression — plus ou moins juste — que l'administration de l'assemblée serait conçue comme celle de quelque association humaine. Malgré toute la bonne volonté que nous pourrions apporter en cela, quels seront les résultats ? Tant de difficultés, survenues ici et là, n'ont-elles pas

leur origine dans l'administration de l'assemblée, telle qu'elle a été réalisée ? La « bonne volonté » — quoique bonne — c'est encore la volonté de l'homme. Ce n'est pas ce que Dieu nous demande : Il attend de nous une obéissance entière à sa Parole.

« La responsabilité de prendre des décisions revêtues de l'autorité du Seigneur est une chose si solennelle que d'y penser même devrait nous faire tomber dans la poussière — êtres faillibles que nous sommes — et de là, dans la conscience de notre néant, élever nos mains et nos cœurs vers Celui qui veut bien prendre place au milieu de nous », lisons-nous encore, dans l'écrit déjà rappelé. Jamais nous n'aurons assez le sentiment de notre incapacité absolue, même quand il s'agit de la plus petite question, même quand il s'agit de ces questions d'ordre matériel desquelles on entend dire parfois qu'elles ne méritent pas un long examen, parce que, dans la vie courante, on en règle rapidement de beaucoup plus importantes. Des décisions sont prises alors, qui n'ont pas été pesées dans la présence du Seigneur, qui n'ont pas sur chacun cette autorité qui s'attache à tout ce que le Seigneur peut sanctionner et ce sont des mécontentements, des murmures... L'adversaire sait en tirer parti, semer la discorde, exciter les querelles ! Puissions-nous n'oublier jamais que nous sommes devant un Dieu aux yeux duquel rien n'est grand et rien n'est petit, il n'y a aucune différence à ses yeux et la chose qui nous paraît sans importance en revêt une pour Lui, car elle concerne Son assemblée, l'assemblée du Dieu vivant, celle qu'Il s'est acquise « par le sang de son propre Fils » (Actes 20:28). Elle mérite le même exercice dans la crainte et le sentiment de la présence du Seigneur que toute autre question qui nous paraît bien plus importante. Ayant le privilège et la responsabilité de nous occuper de ce qui concerne son témoignage, crions à Lui pour qu'Il nous tienne, durant ces réunions pour l'administration de l'assemblée, dans le sentiment profond de sa présence au milieu de nous, maintenus dans le sérieux, gardés de toute attitude, de toute expression qui seraient incompatibles, avec cette présence, — attitudes et expressions que nous n'oserions pas avoir dans une autre réunion — conduits par Lui pour que « toutes choses se fassent avec bienséance et avec ordre » (1 Cor. 14:40). Vouloir instituer un rite serait bien loin de la pensée de Dieu, mais ne sentirions-nous pas, dans nos cœurs, le besoin de prier ensemble, au début de cette réunion, pour être tenus dans un sentiment de crainte et de dépendance, gardés dans un esprit de piété et d'humilité ? Si nous agissions toujours dans ce sentiment et dans cet esprit, la plupart des difficultés rencontrées nous seraient épargnées — ne pourrions-nous pas dire : toutes ? — Ne sentirions-nous pas aussi, dans nos cœurs, le besoin de nous adresser à Dieu, en terminant cette réunion ? N'y aurait-il pas des sujets d'encouragement pour lesquels nous avons à le bénir — des circonstances pour lesquelles nous avons besoin d'être exercés et dirigés — des difficultés qu'il faut lui exposer pour avoir son puissant secours — tant d'autres choses encore ?... C'est dans la mesure où nous aurons réalisé sa présence que nous éprouverons le besoin de crier à Lui pour ces choses.

Puissions-nous davantage avoir à cœur le témoignage et y penser beaucoup par la prière, individuellement et collectivement. Pour qu'il soit maintenu, laissé entre nos mains — malgré notre faiblesse et la ruine dont nous gémissons — n'est-il pas nécessaire, avant tout, que la présence du Seigneur soit réalisée au milieu des deux ou trois assemblés en son Nom, avec tout ce que cela comporte ? Mais encore, pensons à ses droits : Il est le Seigneur ! Pensons à son cœur d'amour : Celui qui dit « Je suis là », c'est Celui qui nous a aimés jusqu'à la mort de la croix ! Il ressent — aujourd'hui comme lorsqu'Il était dans ce monde (Matth. 11:3 ; Luc 7:44-46) — le manque d'égards pour sa Personne : voudrions-nous répondre à Son amour en attristant Son cœur ?

## SOU CIS ET INQUIÉTUDE

ME 1962 p. 177

« Mais je voudrais que vous fussiez sans inquiétude ». Tel est le souhait exprimé par l'apôtre dans sa première épître aux Corinthiens (7:32). La vie de la foi, tout au long de laquelle le cœur n'est occupé que d'un seul Objet, Christ, et durant laquelle toutes choses sont remises avec confiance entre les mains d'un Dieu fidèle et puissant, un Dieu qui est notre Père, cette vie n'est marquée d'aucune inquiétude. Pourquoi sommes-nous si souvent inquiets, en souci pour tant de choses ? D'abord, parce que nous manquons de cette dépendance et de cette confiance qui honorent Dieu ; ensuite, parce que nos cœurs poursuivent bien des objets qui ne sont pas Christ, qui ne contribuent pas à nous attacher à Lui et ne nous conduisent pas à une connaissance plus intime de sa Personne, qui bien au contraire nous détournent de Lui.

Affections de famille, sujets de tristesse ou de joie, possession de biens matériels deviennent trop fréquemment des motifs d'inquiétude parce que nous leur attribuons une importance qu'ils n'ont pas, oubliant l'exhortation de l'apôtre : « Or je dis ceci, frères : le temps est difficile : au reste, c'est pour que ceux mêmes qui ont une femme soient comme n'en ayant pas ; et ceux qui pleurent, comme ne pleurant pas ; et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas ; et ceux qui achètent, comme ne possédant pas ; et ceux qui usent du monde, comme n'en usant pas à leur gré ; car la figure de ce monde passe. Mais je voudrais que vous fussiez sans inquiétude » (1 Cor. 7:29-32). Si nous donnions aux choses d'ici-bas, quelles qu'elles soient, leur vraie place et leur vraie valeur, nous serions alors « sans inquiétude », ayant le cœur occupé du Seigneur et cherchant à Lui plaire en tout ce que nous faisons, disons ou pensons.

Alors qu'Il était sur la terre, Jésus enseignait ses disciples, leur disant : « Ne soyez pas en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus : la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? » (Matt. 6:25). Que d'inquiétudes, que d'efforts dépensés pour la recherche de tout ce qui nous est nécessaire pour entretenir notre vie, vêtir notre corps, et même, davantage encore, pour nous procurer ce qui est au delà du nécessaire ! Ce désir nous est commun : accroître nos biens, pour nous et pour nos enfants, les accumuler de manière telle que nous puissions nous croire à l'abri du besoin et sans inquiétude pour l'avenir, alors que nous savons cependant que tout cela est folie. Car il est insensé de prétendre assurer notre avenir dans un monde qui n'a pas d'avenir, oubliant que toutes nos richesses amassées peuvent disparaître en un instant (cf. Prov. 23:4, 5) et perdant de vue que les circonstances de ce monde sont susceptibles d'évoluer de telle manière qu'en peu de temps nous pouvons nous trouver dépouillés de tout. Il est appelé insensé celui qui pense avoir amassé « beaucoup de biens... pour beaucoup d'années » : « Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ces choses que tu as préparées, à qui seront-elles ? (Luc 12:19:20). D'ailleurs, tandis que nous accumulons des biens afin d'être — but jamais atteint — sans inquiétude pour l'avenir, c'est précisément cette recherche qui devient pour nous un sujet d'inquiétudes, une cause de soucis (cf. 1 Tim. 6:6 à 11 et 17 à 19).

Sont-ils en souci ceux qui, jour après jour, peuvent librement s'adresser à leur Père pour lui dire : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (Matth. 6:11), attendant ainsi de Lui, dans la dépendance quotidienne, la nourriture de l'âme aussi bien que celle du corps ? Et pour l'avenir ? La réponse est là : « Ne soyez donc pas en souci pour le lendemain, car le lendemain sera en souci de lui-même : à chaque jour suffit sa peine » (Matth. 6:34). Combien peu nous savons réaliser que la vie d'un croyant c'est la vie d'un jour !

Quel est le résultat de tous les soucis que nous nous créons pour la recherche, l'accroissement des biens matériels ? La paix de nos cœurs, la jouissance d'un vrai repos sur le sein de Jésus sont

troublées, sans que nos soucis puissent nous procurer autre chose, car le Seigneur l'a dit Lui-même : « Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ? » (Matth. 6:27). Dieu veuille fortifier notre si faible foi et nous accorder de ne jamais oublier, pratiquement, que Lui sait parfaitement de quoi nous avons besoin (cf. Matth. 6:8 et 32). Qu'Il nous donne de « chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice » (Matth. 6:33). Si nous dépensions en vue d'un tel but toute l'activité que nous déployons pour l'accroissement de nos biens matériels, quelle bénédiction spirituelle nous éprouverions ! Au lieu de chercher à amasser « des trésors sur la terre », « amassons-nous des trésors dans le ciel » car, dit le Seigneur : « là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur » (6:19 à 21). Si nos cœurs étaient « dans le ciel » au lieu d'être sur la terre, notre marche ici-bas présenterait des caractères agréables au Seigneur, nous serions dans un bon état moral et nous aurions le discernement spirituel qui trop souvent nous fait défaut.

Dans la parabole du semeur, Jésus enseigne à ses disciples que « les soucis de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole » de sorte qu'aucun fruit n'est produit : « et il est sans fruit » (Matth. 13:22). Sans doute, la parabole s'applique directement à des personnes inconverties qui ont entendu l'évangile mais dans le cœur desquelles la Parole de Dieu n'a eu, en définitive, aucun écho, aucune action durable, en raison même des « soucis de ce siècle » et de la « tromperie des richesses » ; mais le résultat n'est-il pas souvent en tous points semblable chez un croyant ? Nous pouvons aussi entendre la Parole, puis les choses du monde ont tellement de prise sur nous, d'attraits pour nos cœurs que « les soucis de ce siècle et la tromperie des richesses étouffent la parole ». Les « soucis de ce siècle », toutes les inquiétudes éprouvées dans un chemin où l'on recherche avant tout — parfois uniquement, confessons-le ! — la prospérité matérielle, voilà ce qui tant de fois « étouffe » la semence répandue. « Soucis de ce siècle » et « tromperie des richesses » sont comparés à des « épines », ce que la terre a produit après la désobéissance du premier homme et l'entrée du péché dans le monde (Gen. 3:18). Nous comprenons donc pourquoi le ministère de la Parole est souvent sans grand fruit parmi les croyants qui la lisent ou qui l'entendent : même s'il n'y a pas la volonté déterminée de poursuivre dans un chemin de désobéissance — cette volonté arrêtée qui est chez Juda et les habitants de Jérusalem, lorsque l'Éternel les exhorte à revenir de leur mauvaise voie : « Mais ils disent : C'est en vain ; car nous marcherons suivant nos pensées, et nous ferons chacun selon l'obstination de son mauvais cœur » (Jér. 18:11, 12) — il y a cependant un cœur rempli des choses terrestres, occupé à la poursuite des richesses et obsédé par tous les « soucis de ce siècle ». Aux « soucis de ce siècle », Marc 4:19 ajoute les « convoitises à l'égard des autres choses » et Luc 8:14, les « voluptés de la vie ». Autant d'entraves à l'action de la Parole en nous !

Il y a pourtant des « soucis » qui sont d'un caractère différent. Le croyant pieux et fidèle peut être amené à traverser des circonstances éprouvantes pour sa foi ; si sa foi faiblit, le voilà en souci. Mais la Parole est là pour nous exhorter à regarder en haut et nous encourager, afin que notre foi soit fortifiée : « Rejetant sur lui tout votre souci, car il a soin de vous » (1 Pierre 5:7). Dieu a « soin de nous » ! Il nous en assure, le croyons-nous ou en doutons-nous ? Puisqu'Il a « soin de nous », ne Lui ferons-nous pas confiance ? Ne sait-Il pas ce qui nous est bon et utile, ne le sait-Il pas mieux que nous ? Combien nous devrions être heureux de pouvoir tout Lui remettre, de « rejeter sur lui *tout* notre souci » et d'attendre en paix le secours qu'Il nous enverra au moment opportun. Humilions-nous de ce que nous sommes, nous aussi, des « gens de petite foi » ! Nous sommes trop souvent accablés par nos soucis, nous nous en nourrissons et c'est un obstacle à la jouissance de la paix qui devrait sans cesse remplir nos cœurs. Nous connaissons bien l'exhortation de l'apôtre aux Philippiens : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). Nous exposons nos requêtes à Dieu mais, comme on l'a dit, après avoir déposé devant Lui le fardeau de nos soucis, nous le rechargeons aussitôt. Au lieu de mettre Dieu entre nos circonstances, nos soucis et nous-mêmes, ce sont nos soucis que nous plaçons entre Dieu et nous, de telle sorte qu'au lieu d'être gardés dans sa paix nous demeurons dans l'inquiétude. C'est sans doute en raison de la faiblesse de notre foi,

c'est aussi parce que l'ennemi ne réussit que trop à nous occuper de tous nos soucis afin de nous empêcher de jouir de ce que nous avons en Christ.

N'avons-nous pas aussi des soucis dans le service ? Que d'activités dépensées qui ressemblent fort à celle de Marthe ! Certes, il y a le désir de faire beaucoup pour le Seigneur, désir heureux qui devrait être dans le cœur de chacun de ses rachetés. Mais comment le servir ? C'est ici que nous faisons souvent fausse route. Peut-être sommes-nous très satisfaits de notre débordante activité et allons-nous parfois jusqu'à critiquer ceux qui nous paraissent être des paresseux ou tout au moins des contemplatifs, jugés par nous si peu utiles dans le service du Maître. Combien il est difficile de servir avec intelligence et avec fruit !

Cela nous est difficile parce que servir Jésus c'est être avec Lui. Or, nous sommes généralement disposés à montrer notre zèle dans un travail de quelque apparence, dans une œuvre dont on parle pour admirer et louer l'ouvrier, à peiner et lutter pour l'accomplissement de grandes choses, plutôt qu'à demeurer paisiblement près de Jésus, nous laissant former, enseigner, guider par Lui. C'est avec Lui qu'il faut être, réalisant une vraie séparation intérieure et extérieure, afin que nous puissions avoir la connaissance de « ses commandements » comme aussi de « sa parole » ; c'est seulement ainsi que nous serons « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu ». Quiconque aura été ainsi formé pour le service sera véritablement « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » (Jean 14:21, 23 ; Col. 1:9, 10 ; 2 Tim. 2:21). — C'est encore avec Lui qu'il faut demeurer pendant que nous accomplissons tel ou tel service particulier car notre adversaire, rusé et subtil, est sans cesse en activité pour nous amener à introduire dans l'œuvre quelque chose de nous-mêmes, pour nous amener à mêler ce qui est charnel à ce qui est spirituel. L'œuvre est gâtée si nous y introduisons quoi que ce soit qui en dénature le caractère, de telle sorte quelle n'est plus manifestée comme étant « l'œuvre du Seigneur », c'est-à-dire une œuvre accomplie de telle manière que disparaît tout ce qui est de l'ouvrier, les regards ne s'arrêtant pas sur lui mais sur le Seigneur seul dont la gloire brille dans ce qui est fait véritablement par Lui et pour Lui. — C'est toujours avec Lui qu'il faut demeurer, le service accompli, car l'ennemi vient alors pour faire naître dans nos cœurs des pensées qui ne devraient y avoir aucune place, il nous conduira à nous attribuer quelque mérite dans ce qui a été fait, si même il n'essaie pas de le publier, ou encore de nous le faire publier, sous cette apparence qui est pure hypocrisie : laisser croire que tout est fait pour la gloire du Seigneur, tandis qu'il cherche au fond à exalter l'ouvrier pour l'entraîner à sa perte.

Servir suivant l'exemple de Marthe, c'est perdre de vue qu'il n'est pas d'activité utile en dehors de celle qui est exercée non pas seulement pour le Seigneur (cela ne suffit pas et pourtant, c'est l'argument que nous croyons décisif : je n'agis peut-être pas exactement comme il le faudrait, disons-nous, mais je le fais « pour le Seigneur » ; nous pensons qu'ainsi tout est bien...) mais encore dans la communion avec Lui. Marthe se dépensait pour le Seigneur, nul ne peut en douter. L'approuve-t-Il ? Certes, elle était pleinement convaincue qu'elle avait son approbation — comme le sont tous ceux qui servent à sa manière — et aussi, qu'il allait reprendre sa sœur dont la seule occupation était de demeurer assise à ses pieds, écoutant sa parole. Marthe était tellement préoccupée par son service qu'il lui cachait la personne de Celui pour lequel elle travaillait ! Ce qu'elle va lui dire montre combien peu elle le connaissait : « Seigneur, ne te soucies-tu pas de ce que ma sœur me laisse toute seule à servir ? Dis-lui donc qu'elle m'aide ». Un reproche et un ordre ! Or, le service doit toujours avoir ce double résultat : il convient d'abord et avant tout que le Seigneur soit glorifié ; ensuite, que nous ayons appris, tout en servant, à mieux Le connaître. Le résultat de l'activité de Marthe était bien différent. Si nous servons d'une semblable manière, nous ferons l'expérience de toutes les préoccupations et de tous les soucis qui sont inhérents à un tel service : « Et Jésus, lui répondant, dit : Marthe, Marthe, tu es en souci et tu te tourmentes de beaucoup de choses, mais il n'est besoin que d'une seule ; et Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée » (Luc 10:38 à 42). Nous ne

parlons pas des exercices secrets que nous devons avoir avec le Seigneur au sujet de l'œuvre à laquelle Il peut vouloir en grâce nous employer, mais des soucis que nous avons souvent dans tout le déploiement de notre activité parce que nous suivons plus volontiers l'exemple de Marthe que celui de Marie. Pussions-nous comprendre le pourquoi de nos soucis dans le service et en discerner les véritables causes !

« Marie a choisi la bonne part ». Mais, dira quelqu'un, elle n'a rien fait ! Dans cette scène de Luc 10:38 à 42, elle n'a effectivement rien fait, si ce n'est — comme il est important de l'ajouter — écouter Jésus qui parlait. Il en valait bien la peine ! Aux yeux de certains, c'est « ne rien faire ». Mais, en cet instant, c'était tout ce que Marie avait à faire, tout ce qui lui était demandé, la seule chose qui importait (v. 42). Sachons demeurer auprès de Jésus, à ses pieds, nous laissant enseigner et former par Lui pour son service !

Au moment de servir, Marie qui a été préparée pour cela sera rendue capable d'agir avec discernement et intelligence spirituelle. Elle a été aux pieds de Jésus écoutant sa parole, aux pieds de Jésus dans la tristesse ; là, elle a appris à le connaître ! Aussi, six jours avant la Pâque, elle accomplira un service d'une inestimable valeur : elle répand sur les pieds de Jésus le parfum de nard pur de grand prix dont l'odeur remplit la maison. Celui dont le nom est un parfum répandu est ainsi exalté et glorifié et c'est toujours le résultat qui est atteint lorsqu'un service est accompli pour le Seigneur, par Lui, dans la communion avec Lui. Le service si précieux rempli dans la scène de Jean 12:1 à 8 a été confié à Marie, ce privilège élevé lui a été accordé, il ne pouvait pas l'être à Marthe.

Si Marthe était « en souci », Marie ne l'a jamais été. Elle a été éprouvée, elle s'est jetée aux pieds de Jésus alors qu'elle était dans le deuil, mais c'est tout autre chose. Il n'est dit nulle part qu'elle ait été en souci dans l'accomplissement du service qui lui était confié et elle ne pouvait connaître aucun souci dans son service parce qu'elle était chaque fois à la place qui lui convenait, selon la pensée du Seigneur et pour Sa gloire.

Que Dieu nous donne de savoir « rejeter sur lui tout notre souci », tandis que nous cheminons dans un monde où les difficultés se multiplient et nous paraissent souvent un fardeau trop lourd ! Qu'Il nous garde dans sa paix, dégagés des « soucis de ce siècle », de la « tromperie des richesses » qui « étouffent la parole » et nous empêchent de porter du fruit ! Nous pourrons alors servir le Seigneur avec discernement et intelligence, non dans l'esprit d'une Marthe « en souci » mais à l'exemple d'une Marie, heureuse et paisible dans la communion avec Lui.

## SUR LES SOUFFRANCES DE CHRIST

ME 1970 p. 141

Considérer quelque chose des souffrances de Christ — et nous ne pourrons jamais le faire qu'avec une très grande faiblesse et beaucoup d'imperfection — nous conduit à méditer l'un des sujets les plus sérieux et les plus difficiles qui soient. Nous comprenons bien que nous pénétrons là sur une terre sainte et que nous ne pouvons y avancer qu'avec révérence et avec crainte, ayant les pieds déchaussés [Ex. 3:5]. Et pourtant, c'est un sujet dont il est à désirer que nous soyons souvent occupés. Puisqu'il sera l'un des thèmes de la louange des rachetés dans le ciel, louange qui s'élèvera quand ils verront l'Agneau se tenant «au milieu du trône», «comme immolé», ne convient-il pas qu'il soit déjà présentement le thème central de notre louange, alors que nous anticipons ce moment où nous chanterons le cantique nouveau, à la gloire de Celui qui «a été immolé» (Apoc. 5:6, 9) ? — D'une part, une âme qui a été nourrie de Christ, occupée de Lui dans le chemin de souffrances qu'il a connu ici-bas, sera conduite à adorer. D'autre part, rien ne nous amènera à vivre dans une vraie séparation pour Christ, rien ne nous élèvera au-dessus des misères et des tristesses sur lesquelles nous gémissons, rien ne nous permettra de réaliser un riche et vivant christianisme, comme le rappel de ce que Christ a souffert et la méditation de ce sujet. Nous ne citerons qu'un seul exemple à l'appui, parmi ceux qui abondent dans l'Écriture : ce que l'apôtre Pierre écrit dans les versets 18 à 21 (v. 19 tout spécialement) du premier chapitre de sa première Épître, constitue le motif le plus puissant à la mise en pratique des exhortations des versets 13 à 17.

L'Écriture nous présente différents aspects des souffrances de Christ : celles qu'il a endurées de la part des hommes et celles qu'il a endurées de la part de Dieu. Objet de la haine des hommes, il a souffert pour la justice ; mais aussi, tout au long de son chemin, considérant la misère de l'homme, ses oeuvres mauvaises, il a souffert parce qu'il était la lumière et, d'autre part, constatant les douloureuses conséquences du péché, il a souffert en sympathie. De même qu'il a également souffert en sympathie, tandis qu'à l'avance il entraînait dans la détresse profonde que connaîtra le résidu d'Israël aux jours de la fin. Mais il a connu, sur la croix, des souffrances d'un caractère bien différent : là, il a été «fait péché pour nous» et «a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes» (2 Cor. 5:21 ; 1 Pierre 3:18). À cette heure suprême, Dieu a dû détourner sa face de Lui et l'abandonner ! Les souffrances des trois heures sombres étaient nécessaires pour que fût réglée la question du péché, pour que fût posée la base sur laquelle repose l'accomplissement de tous les conseils de Dieu, pour que Dieu fût pleinement glorifié dans un monde où il avait été déshonoré par la désobéissance du premier homme.

Cependant, sans perdre de vue le caractère très particulier, unique, des souffrances endurées par Christ en tant que Victime expiatoire, on ne saurait isoler les uns des autres les différents aspects de ses souffrances. De même que dans l'Ancien Testament nous sont présentés divers types d'un seul et unique sacrifice, nous avons aussi, placées devant nous dans l'Écriture, des souffrances de caractères divers, sur lesquelles nous sommes appelés à méditer en ne perdant jamais de vue qu'elles constituent dans leur ensemble la souffrance que Christ a connue comme homme ici-bas, Lui qui a été par excellence «l'homme de douleurs» (És. 53:3). Il a souffert dans son être tout entier, dans son corps, dans son coeur et dans son âme ; il est évident que l'on ne peut séparer les unes des autres ces diverses souffrances : Christ ne les a pas traversées séparément, les unes après les autres, bien qu'il y ait eu sans doute des moments où il a ressenti plus intensément les unes que les autres, bien que — nous y insistons encore, tellement ce point est important — ses souffrances expiatoires présentent un caractère absolument unique. Nous nous tromperions si nous pensions que les souffrances endurées de la part des hommes ont pris fin, pour Christ, à la sixième heure : sans doute depuis ce moment-là et jusqu'à la neuvième heure, les hommes ne pouvaient rien manifester de leur haine contre Dieu et contre son Christ, mais Lui ne souffrait-il pas, peut-être plus douloureusement encore, de tout ce qu'ils avaient fait jusqu'à la sixième heure ?



Christ a souffert dans son corps, éprouvant tout ce qui est inhérent à la condition de l'homme dans ce monde : il a connu la lassitude, la fatigue, alors qu'il n'avait pas «où reposer sa tête», la faim et la soif (Jean 4:6 ; Luc 9:58 ; 4:2 ; Jean 4:7). Mais aussi, il a enduré les terribles souffrances dont les prophètes avaient parlé : «Des laboureurs ont labouré mon dos, ils y ont tracé leurs longs sillons» — «J'ai donné mon dos à ceux qui frappaient, et mes joues à ceux qui arrachaient le poil ; je n'ai pas caché ma face à l'opprobre et aux crachats» (Ps. 129:3 ; És. 50:6). Et quelles souffrances furent les siennes, dans son corps, lorsqu'il a été «cloué à une croix... par la main d'hommes iniques» (Act. 2:23) ! Le supplice de la crucifixion entraînait des souffrances physiques dont nous n'avons qu'une très faible idée ; ses mains et ses pieds percés par les clous brutalement enfoncés par les soldats romains, les chairs déchirées et meurtries, notre bien-aimé Sauveur a voulu les traverser dans toute leur intensité, refusant le «vinaigre mêlé de fiel», ou le «vin mixtionné de myrrhe» qui avaient pour objet, dit-on, de procurer une certaine insensibilité aux suppliciés (Matt. 27:34 ; Marc 15:23). Mais si grandes qu'aient été ses souffrances physiques, celles qu'il a connues dans son coeur et dans son âme furent plus profondes encore.

Les affections de son coeur, déployées tout au long de son chemin d'une manière à la fois si touchante et si efficace, n'avaient trouvé aucun écho dans le coeur de l'homme, demeuré insensible. Aussi, objet de la haine et du mépris de sa créature, pouvait-il dire à son Dieu, par la bouche du psalmiste : «... les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi... je leur suis devenu un proverbe. Ceux qui sont assis dans la porte parlent contre moi, et je sers de chanson aux buveurs... Toi, tu connais mon opprobre, et ma honte, et ma confusion : tous mes adversaires sont devant toi...» ; et combien il souffre dans son coeur en considérant que «pour son amour, ils ont été ses adversaires», en rappelant : «Et ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour mon amour» (Ps. 69:9, 11, 12, 19 ; 109:4, 5) ! Nous comprenons que le coeur humain du Sauveur soit meurtri, brisé par une telle souffrance, ainsi qu'il l'exprime encore prophétiquement : «L'opprobre m'a brisé le coeur, et je suis accablé ; et j'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne,... et des consolateurs, mais je n'en ai pas trouvé» (Ps. 69:20). Et cependant, il devra connaître dans les profondeurs de son coeur une souffrance plus grande encore. Bien mieux que l'esclave hébreu, il avait pu dire tandis qu'il était ici-bas le parfait serviteur de l'Éternel : «J'aime mon maître, ma femme et mes enfants...» (Ex. 21:5) ; et maintenant, l'heure était venue où il était abandonné de tous ceux qu'il avait aimés, de tous, même de son Dieu ! Qui pourrait comprendre ce qu'il a souffert dans son coeur à cette heure suprême ? Traversant le feu du jugement, il s'écrie alors : «Mon coeur est comme de la cire, il est fondu au-dedans de mes entrailles», et encore : «Car des maux sans nombre m'ont entouré ; mes iniquités m'ont atteint, et je ne puis les regarder ; elles sont plus nombreuses que les cheveux de ma tête, et mon coeur m'a abandonné» (Ps. 22:14 ; 40:12).

Combien douloureuses furent aussi les souffrances connues par notre cher Sauveur dans son âme sainte ! Dans son chemin sur la terre, malgré tout ce qu'il pouvait rencontrer, il jouissait sans cesse d'une heureuse communion avec son Dieu et Père, ce qui l'amenait à dire, beaucoup mieux que David n'avait pu le faire en son jour : «C'est pourquoi mon coeur se réjouit, et mon âme s'égaie...» (Ps. 16:9). Mais ce chemin le conduisait à la croix et, en pensant à cette heure douloureuse, il s'adresse à son Père : «Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure...». Le «trouble» pénètre son âme sainte, aux perfections insondables : Il ne peut pas désirer connaître cette «heure» terrible, celle de l'abandon... Cependant, il ajoute aussitôt : «mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure. Père, glorifie ton nom» (Jean 12:27). C'est pour accomplir et achever l'oeuvre que le Père lui a donnée à faire qu'il est venu dans ce monde, c'est pour que le nom du Père soit glorifié ! Rien ne l'arrêtera dans ce chemin, il ira jusqu'au bout, quelles que soient les souffrances qu'il ait à y endurer !

Ensuite, il prend ses disciples et «s'en vient avec eux en un lieu appelé Gethsémané». S'adressant à Pierre, Jacques et Jean, il leur dit alors : «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort...» (Matt. 26:36 à 46 ; Marc 14:32 à 42). En pensée, il est sous le poids de la mort, salaire du péché, puissance

de Satan, jugement de Dieu ! Avant de subir l'épreuve sans égale que sera pour Lui l'heure de l'abandon, il la porte en esprit devant son Père, en communion avec Lui. Il ne pouvait aller à Golgotha sans passer d'abord par Gethsémané : là, la mort était devant Lui dans toute son horreur ; aussi, quelle profonde tristesse emplit son âme — une tristesse «jusqu'à la mort» — tandis que, «dans l'angoisse du combat», il entrevoit le moment où il devra, abandonné de Dieu, faire «l'abolition du péché par son sacrifice» (Héb. 9:26).

Puis, à la croix, alors qu'il entre «dans la profondeur des eaux», il exprime par l'Esprit prophétique ce que déjà, par anticipation, il avait éprouvé en Gethsémané : «Les cordeaux de la mort m'ont environné, et les torrents de Bélial m'ont fait peur» (Ps. 18:4). Combien est juste l'expression de l'un de nos cantiques : «À l'effroi de ton âme...» ! Mais écoutons encore ce cri de détresse profonde : «Sauve-moi, ô Dieu ! car les eaux me sont entrées jusque dans l'âme» (Ps. 69:1, 2). Et tandis qu'il connaissait la souffrance infinie et insondable des trois heures sombres — mais qui pourrait en parler ? — le moment était venu pour Lui où se trouvait accompli ce qu'avait annoncé le prophète : «Il livre son âme en sacrifice pour le péché». Oui, «il plut à l'Éternel de le meurtrir ; Il l'a soumis à la souffrance» (És. 53:10). Christ ayant fait l'offrande de son corps — aussi saint et pur qu'il l'avait reçu de Dieu en entrant dans le monde, ce qui était un témoignage à la perfection de la Victime — il a aussi livré son âme en sacrifice pour le péché. «Par l'Esprit éternel», il «s'est offert lui-même à Dieu sans tache» (Héb. 9:14).

Conduits par le Saint Esprit, méditons ces différentes portions de la Parole et entrons un peu, si imparfaitement que ce soit, dans ce que Christ a souffert. Nos coeurs profondément touchés, que cela nous conduise à une sainte horreur du péché — qui a coûté de telles souffrances à notre bien-aimé Sauveur — et à une vie d'obéissance, par laquelle nous pourrions témoigner de notre amour pour Celui qui nous a tant aimés ! Et que, saisis par Christ et par l'amour de Christ, nous soyons amenés à désirer avec plus d'ardeur le moment où nous Le verrons de nos propres yeux et où, Lui «verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait» (És. 53:11).

Gloire à l'Agneau de Dieu !  
Force, honneur et puissance  
À l'homme de douleur  
Qui mourut sur la croix pour notre délivrance :  
Nous t'adorons, Seigneur !

## SPIRITUALITÉ

ME 1957 p. 253

L'apôtre Paul emploie à différentes reprises l'expression « mon évangile » (Rom. 16:25 ; 2 Tim. 2:8 par exemple). « Son évangile » a, en effet, un caractère très particulier : il dépeint l'état de l'homme, pécheur, « coupable devant Dieu » et incapable d'atteindre « à la gloire de Dieu », plus encore, moralement « mort » (Rom. 3:19, 23 ; Éph. 2:1) ; il révèle ensuite la miséricorde de Dieu, le « grand amour dont il nous a aimés », amour qu'il a constaté envers nous « en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Éph. 2:4 ; Rom. 5:8). Mais l'évangile de Paul ne laisse pas le chrétien au pied de la croix, il ouvre ses yeux sur la condition nouvelle dans laquelle il est placé du fait qu'il est mort et ressuscité avec Christ, assis en Lui « dans les lieux célestes » (Rom. 6:4 à 6 ; Éph. 2:5, 6) ; il présente Christ aux croyants, Christ mort et ressuscité, Christ à la droite de Dieu, les saints en Lui, le Saint Esprit envoyé ici-bas pour habiter dans le croyant et dans l'Assemblée. Car « cette grâce a été donnée » à l'apôtre Paul de mettre en lumière « l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu », afin que « la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée » (Éph. 3:8 à 10). Sur le chemin de Damas, Saul de Tarse a vu un Christ dans la gloire, entendu ces paroles : « Je suis Jésus, que tu persécutes », et il devait être « témoin, auprès de tous les hommes, des choses vues et entendues » (Actes 9:3-5 ; 22:14, 15) ; aussi, le caractère essentiel du ministère de l'apôtre Paul est-il la présentation d'un Christ glorieux, chef ou tête du corps dont les croyants sont les membres.

Comprendre la véritable position du croyant en Christ est, au point de vue de la marche pratique, d'une extrême importance. La vie d'un chrétien ne dépassera guère la mise en application de préceptes moraux si elle n'est pas effectivement la manifestation ici-bas de la position céleste dans laquelle il est établi par grâce ; peut-être y aura-t-il de la piété, la spiritualité manquera. La spiritualité conduit à une vie de piété, alors qu'un chrétien peut vivre une vie très pieuse sans jouir cependant de sa position céleste, peut-être même sans la connaître. Quelle perte pour lui ! Que peut-il goûter du privilège si élevé des adorateurs, appelés à « offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (1 Pierre 2:5), ou encore des faveurs et des joies qui ne peuvent être connues et appréciées en dehors du sanctuaire ?

Comme tout devient simple dans les principes de la marche chrétienne lorsque le croyant a compris le caractère céleste et la grandeur de la position dans laquelle la grâce de Dieu l'a placé ! De multiples questions — le seul fait de les poser révèle généralement un état d'âme — tombent d'un seul coup si la position céleste du croyant « en Christ » est saisie par la foi. Aussi, n'y a-t-il pas lieu d'être surpris que l'ennemi déploie tous ses efforts pour s'opposer à ce que les âmes soient éclairées, affermies dans la connaissance et la jouissance de telles vérités ; il les occupera de tout autre chose, même de certaines vérités chrétiennes s'il s'agit de croyants qui désirent marcher fidèlement, plutôt que de les voir entrer dans l'intelligence et la réalisation pratique de leur position céleste. Dieu veuille nous faire sentir notre responsabilité dans la présentation de la Parole afin que soit mise en lumière l'importance et la valeur de la position céleste du croyant. Que, par dessus tout, Il nous accorde à chacun d'en jouir pratiquement pour nous-mêmes, d'être ainsi en vérité des « hommes spirituels » !

Il nous paraît nécessaire de rappeler ici les enseignements de base que nous donnent sur ce sujet, l'Épître aux Éphésiens d'abord, l'Évangile selon Jean ensuite.

Parmi les écrits de l'apôtre Paul, c'est l'Épître aux Éphésiens qui, plus particulièrement, nous présente la position céleste des croyants et de l'Assemblée, position qui est liée à celle de Christ Lui-même, ressuscité d'entre les morts par la puissance de Dieu qui « l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes » (Éph. 1:20). Dieu n'a pas voulu que l'homme fût seul dans la première création, Il lui a

fait « une aide qui lui corresponde » (Gen. 2:18) ; de même, Il n'a pas voulu que l'homme, le second homme, soit seul dans la gloire de la nouvelle création, aussi Il « l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps » (Éph. 1:22, 23). Ce n'est pas ici Christ « chef du corps, de l'assemblée », comme dans l'Épître aux Colossiens (1:18), mais Christ « chef sur toutes choses » et donné comme tel à l'Assemblée qui, étant « son corps », partage la gloire qui est la sienne comme homme. Fils de Dieu, rien ne saurait être ajouté à sa gloire mais, comme Fils de l'homme, Il ne serait pas « complet » dans sa gloire de résurrection sans l'Église, pas plus qu'Adam ne l'eût été sans Ève. L'Assemblée est donc ce qui « complète » Christ, comme homme ressuscité d'entre les morts et assis à la droite de Dieu dans les lieux célestes.

Christ est mort pour nos péchés ; nous, nous étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés ». C'est son obéissance parfaite qui l'a conduit à la mort de la croix : « étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix », tandis que la mort est pour le premier homme la conséquence de sa désobéissance. Jusqu'ici, tout est contraste mais, l'œuvre de Christ parfaitement accomplie, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et « nous a vivifiés ensemble avec le Christ... nous a ressuscités ensemble » ; puis, l'ayant « fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes », Il « nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (Éph. 2:1 ; Phil. 2:8 ; Éph. 1:20 et 2:4-6). Notre position céleste est donc nettement établie, le fondement sur lequel elle repose est sûr, inébranlable, rien ne saurait y porter atteinte. Dans la mesure où nous la saisirons et où nous en jouirons, nous pourrons vivre un christianisme pratique répondant à la pensée de Dieu. Notre vie chrétienne est vécue sur la terre, au milieu d'un monde ennemi, mais sur une telle scène elle doit manifester que notre portion est « dans les lieux célestes » et non pas ici-bas.

Ce n'est que dans la puissance de l'Esprit Saint que nous pouvons jouir de notre position et de nos bénédictions célestes, vivre comme des « hommes spirituels », des hommes célestes. Il n'est donc pas surprenant que dans l'Épître aux Éphésiens, où il est parlé des « lieux célestes » plus que dans aucune autre épître, il soit fait mention aussi très fréquemment du Saint Esprit. Pour les lieux célestes : 1:3 et 20 ; 2:6 ; 3:10 et 6:12 ; pour le Saint Esprit : 1:13 ; 2:18 et 22 ; 3:5 et 16 ; 4:3, 4 et 30 ; 5:18 ; 6:17-18.

« Ayant, cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse, qui est les arrhes de notre héritage » (Éph. 1:13). — Le sceau du Saint Esprit nous donne l'assurance de la position et de la relation dans lesquelles la grâce de Dieu a voulu nous établir, tandis que les arrhes nous permettent de jouir à l'avance de la gloire à venir. Le Saint Esprit, considéré comme sceau et arrhes, nous donne donc, pour le présent déjà, l'assurance de notre position céleste et nous fait jouir, par la foi, de ce que nous aurons bientôt en plénitude. Les arrhes, ce n'est pas seulement une garantie de pleine possession future, c'est aussi une partie, déjà reçue, de ce que l'on aura plus tard dans son entier. Nous pouvons donc dès maintenant, par l'Esprit de Dieu, jouir dans une mesure de ce que sera notre part éternelle lorsque ce qui est de la foi sera changé en vue. Christ est héritier, nous hériterons avec Lui, en attendant nous avons déjà « les arrhes de notre héritage ».

« Que le Dieu de notre seigneur Jésus Christ, le Père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, les yeux de votre cœur étant éclairés, pour que vous sachiez quelle est l'espérance de son appel, et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage dans les saints, et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons, selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts ; — (et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes... » (Éph. 1:17 à 20). Le Saint Esprit est ici caractérisé par ce qu'il donne et ce qu'il opère. La prière de l'apôtre est adressée au « Dieu de notre seigneur Jésus Christ », Christ est donc considéré comme homme et la suite du passage nous le confirme. Il est Celui sur qui, comme le prophète l'a annoncé, doit reposer « l'Esprit de l'Éternel », « l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte de l'Éternel »

(Ésaïe 11:2), Celui en qui Dieu « réunira en un toutes choses » ; alors seront manifestées toutes « les richesses de la gloire de son héritage dans les saints » (Éph. 1:10, 11, 18). Quelle gloire pour Dieu de voir enfin l'héritage entre les mains de son Christ, et ses cohéritiers avec Lui ! De cet héritage, l'adversaire s'était emparé ; Dieu aurait pu, tout aussitôt, exercer ses jugements et détruire tout ce qui s'était opposé à sa volonté, mais au contraire, « mystère » et « conseil de sa volonté » (Éph. 1:9, 11), Il a voulu, donnant à Christ la suprématie sur toutes choses, sur la terre et dans les cieux, nous associer à Lui dans cette position de gloire suprême. De tels résultats seront manifestés à la gloire et à la louange de Celui qui a opéré l'œuvre de la rédemption, permettant ainsi l'accomplissement du bon plaisir, du mystère et du conseil de la volonté de Dieu.

L'apôtre demande au « Dieu de notre seigneur Jésus Christ », Père ou, en d'autres termes, auteur de toute gloire pour Christ et pour les siens, qu'Il nous accorde la grâce de connaître « l'espérance de son appel » cet « appel » embrasse notre position céleste en Christ et notre relation d'enfants avec le Père, il nous introduit dans la jouissance d'une espérance glorieuse — « les richesses de la gloire de son héritage dans les saints » et « l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons », puissance déjà manifestée dans le fait que Dieu a ressuscité Christ et « l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes ». Le désir de l'apôtre, exprimé dans cette prière, c'est que nous puissions entrer davantage dans tout ce que Dieu s'est proposé pour la gloire de Christ, dans tout ce que Christ a fait pour que le bon plaisir, le mystère et le conseil de la volonté de son Dieu puissent être accomplis. L'opération de l'Esprit dans nos cœurs nous y conduira, « esprit de sagesse et de révélation » agissant en nous pour « éclairer » ce que l'apôtre appelle « les yeux de notre cœur ». Les affections du cœur liées à un Christ céleste, tout ce qui le concerne dans sa gloire présente et dans la gloire future à laquelle Il veut associer les siens occupant les pensées, le croyant peut réaliser sur la terre qu'il est un homme céleste, un homme spirituel.

À la fin du chapitre 2 de cette épître, l'apôtre nous enseigne que nous avons « accès auprès du Père par un seul Esprit » et, d'autre part, que nous constituons une « maison » dans laquelle Dieu se plaît à habiter par son Esprit (v. 18 et 22). Par l'Esprit de Dieu, nous jouissons de notre relation avec le Père, de la faveur qui est la nôtre d'avoir été faits « enfants de Dieu », « nés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu », « adoptés pour lui par Jésus Christ », car tel a été « le bon plaisir de sa volonté » (cf. Rom. 8:15 à 17 ; Jean 1:12, 13 ; Éph. 1:5). Enfants de Dieu, nous sommes aussi des « pierres vivantes » de sa maison, « maison spirituelle », « édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (cf. 1 Pierre 2:5 ; Éph. 2:22). Cela doit marquer de son empreinte notre caractère d'hommes célestes, spirituels, afin que toute notre vie pratique corresponde à notre relation avec Dieu et à notre position devant Lui. Demandons-nous dans quelle mesure elle y correspond vraiment.

La prière du premier chapitre est adressée au « Dieu de notre seigneur Jésus Christ », celle du chapitre 3 au « Père de notre seigneur Jésus Christ ». Dans la première, l'apôtre demande que les saints puissent connaître ce qu'ils possèdent : l'appel de Dieu, l'héritage de Dieu, l'excellente grandeur de sa puissance ; dans la seconde, il désire davantage pour eux : il voudrait qu'ils prennent possession, par la foi, de tout ce qu'ils ont en Christ. Dans la première, il s'agit des opérations de l'Esprit dans nos intelligences et dans nos cœurs pour que nous « sachions » ; dans la deuxième, de l'habitation de Christ dans nos cœurs, résultat du travail de l'Esprit nous « fortifiant en puissance », afin que nous soyons « capables de comprendre... ».

Si « les yeux de notre cœur » étaient « éclairés » pour considérer « les richesses de la gloire de son héritage », pour contempler « les richesses de sa gloire », tout ce qui nous entoure ici-bas ne nous arrêterait pas beaucoup et nous serions vraiment des croyants célestes, des hommes spirituels. Cela nous conduirait à réaliser ce que l'apôtre demande dans cette prière du chapitre 3, nous serions effectivement « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur ». Mais, que cherchons-nous et de quoi nos cœurs sont-ils occupés ? Et que nourrissons-nous, le vieil homme ou

le nouvel homme ? Les Corinthiens nourrissaient le vieil homme, ils étaient des « hommes charnels », c'est-à-dire non pas des hommes encore « dans la chair » mais des croyants ayant toujours la chair en eux — ce qui est, il est vrai, le cas de tous les croyants — et lui donnant l'aliment qu'elle désire — ce que ne devrait jamais faire aucun croyant. Aussi, les Corinthiens ne se développaient pas spirituellement et l'apôtre doit leur écrire : « Et moi, frères, je n'ai pas pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes charnels, comme à de petits enfants en Christ. Je vous ai donné du lait à boire, non pas de la viande, car vous ne pouviez pas encore la supporter, et même maintenant encore vous ne le pouvez pas, car vous êtes encore charnels » (1 Cor. 3:1, 2). Combien peu ils savaient ce que c'est qu'être « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur » ! Et nous dans quelle mesure le savons-nous ?

Pourtant c'est aux Corinthiens, et dans le même chapitre, que l'apôtre écrit aussi : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » et encore : « Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit qui est en vous, et que vous avez de Dieu ? » (3:16 ; 6:19). Ce n'est donc pas parce qu'un croyant possède le Saint Esprit qu'il est un « homme spirituel » ; il peut fort bien, hélas ! tout en ayant le Saint Esprit en lui, être un « homme charnel ». Un « homme spirituel » c'est celui qui laisse agir en lui le Saint Esprit et se laisse diriger par lui dans ses pensées, ses paroles, ses actions ; il est alors occupé et nourri de Christ, il « cherche les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », il « pense aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre », il réalise qu'il est « mort » et « ressuscité avec le Christ » et que « sa vie est cachée avec le Christ en Dieu » (Col. 3:1 à 3). Avant de les quitter, le Seigneur a dit aux siens : « Mais quand celui-là, l'Esprit de vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité : car il ne parlera pas de par lui-même ; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses qui vont arriver. Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:12 à 15). N'est-il pas vrai que nous entravons souvent cette action de l'Esprit dans nos cœurs, le contraignant à exercer un service de répréhension devenu nécessaire pour nous amener à juger tout ce qui est de la chair en nous ?

Nous savons plus ou moins que notre position, notre part, nos bénédictions sont « dans les lieux célestes en Christ », nous connaissons la plupart des vérités présentées dans les différents passages de l'Épître aux Éphésiens sur lesquels nous nous sommes arrêtés, mais nous y entrons peu et nous n'en jouissons pas comme Dieu désirerait que nous le fassions ; nous jugeons ces vérités un peu abstraites, trop élevées, par conséquent au-dessus de notre portée. À cet égard, il semblerait que nous ne manquions pas d'humilité ; or, ce n'est pas là de l'humilité mais un mauvais prétexte pour délaisser les choses excellentes et nous tourner vers celles qui plaisent à nos cœurs naturels, de sorte que nous ne faisons guère de progrès spirituels. Paresseux à écouter » comme autrefois les croyants hébreux, auxquels cependant l'apôtre avait « beaucoup de choses à dire » au sujet de la personne glorieuse de Christ, d'un Christ céleste, nous ne pouvons prendre la « nourriture solide », celle qui est « pour les hommes faits », connaissant leur position en Christ et en jouissant pratiquement (Hébr. 5:11 à 14). Par conséquent, plus un croyant nourrit chez lui le vieil homme, moins il est capable d'entrer dans la jouissance des choses célestes et même, dans certains cas, de les comprendre ; de ce fait, il ne peut rien goûter de ce qui appartient à des « hommes spirituels ». Et lorsque ce croyant veut prendre quelque nourriture dans la Parole, il ne peut aller au-delà du « lait », incapable qu'il est de « supporter » la « viande ». La nourriture prise dans les Écritures, ou dans les ouvrages qui nous en occupent, donne la mesure de notre spiritualité.

Puissions-nous laisser agir l'Esprit de Dieu en nous ! Il nous occupera de Christ, d'un Christ céleste, selon les expressions de Jean 16:12 à 15, nous fera jouir de tout ce que nous avons en Lui « dans les lieux célestes » et ainsi, nos âmes prospéreront et nous nous développerons spirituellement, fortifiés en puissance quant à l'homme intérieur. L'activité de l'Esprit, tout à la fois, nous conduira à habiter le sanctuaire, nous plaçant à l'abri des influences qui nuisent à la vie spirituelle, et placera Christ dans nos cœurs, l'y faisant habiter par la foi. Bienheureuse et bienfaisante communion, vie spirituelle

enrichie, avec tous les fruits produits dont nous parlent les versets 18 et 19 de ce chapitre 3 de l'Épître aux Éphésiens. Tout à la gloire de Dieu !

Garder l'unité de l'Esprit ! Faveur désirable entre toutes et cependant si peu goûtée. Ce n'est pas par chacun séparément qu'elle peut être connue mais par chacun avec d'autres croyants et toujours par le « lien de la paix » (Éph. 4:3). Écouter « ce que l'Esprit dit aux assemblées » — et cette expression est employée dans chacune des lettres adressées aux sept assemblées (Apoc. 2 et 3), l'exhortation est donc pour tous ceux qui font partie de l'Église, dans tous les temps de son histoire sur la terre — conduira les saints à réaliser une vraie paix, inséparable de la sainteté, de la vérité et de l'amour (cf. Hébr. 12:14 ; Zach. 8:16, 19). L'Esprit de Dieu qui est tout à la fois Esprit Saint, Esprit de vérité, Esprit d'amour, agissant librement en chacun des croyants, y produira les caractères d'Éphésiens 4:1, 2 et conduira les saints à goûter la valeur et la douceur du « lien de la paix ». L'unité de l'Esprit sera alors « gardée ». La paix est souvent acquise au prix de concessions faites aux dépens de nos droits — si tant est que nous puissions parler de « nos droits » — et c'est à cela que nous exhorte le début du chapitre 4 de l'Épître aux Éphésiens ; elle ne le sera jamais au détriment des droits de Dieu, sauf à perdre entièrement son véritable caractère. « Lien de la paix » et « unité de l'Esprit » impliquent, d'une part, l'abandon de nos prétentions, de nos exigences, de ce que nous croyons être nos droits, au fond et en un mot : la mise de côté du moi, de la chair, — et, d'autre part, le maintien des droits de Dieu et de la gloire de Christ que l'Esprit revendique et exalte toujours. Si chaque croyant était spirituel, dans le vrai sens et toute la force du terme, le lien de la paix serait maintenu, l'unité de l'Esprit gardée. C'est notre manque de spiritualité qui nous conduit à d'humiliantes défaillances dans la pratique de la sainteté, dans le maintien de la vérité, dans l'exercice de l'amour et, par conséquent, nous fait perdre ce que nous devons nous appliquer à garder, « l'unité de l'Esprit par le lien de la paix ».

Le support mutuel auquel nous exhorte le début d'Éphésiens 4 ne doit sans doute jamais être perdu de vue mais il ne doit pas nous conduire à prendre notre parti de la faiblesse ou de l'ignorance. Christ veut fortifier et instruire les siens et, dans ce but, Il déploie sa puissance par le moyen des serviteurs qu'Il doue de son Esprit afin que l'exercice des dons de grâce amène en tout premier lieu « la perfection des saints ». Cet exercice des dons doit produire la croissance spirituelle nécessaire pour atteindre « l'état d'homme fait », c'est-à-dire pour que le croyant connaisse sa position en Christ et en jouisse pratiquement. Ce développement spirituel permettra l'accomplissement des divers services qui doivent être remplis dans le corps de Christ : « pour l'œuvre du service », et c'est ainsi qu'il y aura de l'édification ; « pour l'édification du corps de Christ ». Tel est l'objet du ministère et il s'exercera jusqu'à ce que tous les membres du corps soient amenés à la foi qui a un seul Objet, le Fils de Dieu, à la connaissance de leur position en Christ et de leur union avec Lui, le terme de la croissance étant la pleine conformité à Christ, en gloire : « à la mesure de la stature de la plénitude du Christ ». Quel saisissant contraste avec ce qui caractérise les « petits enfants » ! Loin de se développer, ils sont « ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ». Les Corinthiens étaient tels, c'est pourquoi l'apôtre n'avait pu leur parler « comme à des hommes spirituels » et n'avait pu leur donner « de la viande » ; au contraire, il avait dû leur parler « comme à des hommes charnels », « comme à de petits enfants en Christ » et leur donner « du lait à boire » (1 Cor. 3:1, 2). Le manque de spiritualité est donc une perte pour le croyant en ce sens qu'il ne peut aller au delà de la nourriture des petits enfants ; c'est aussi pour lui un danger, car il risque de se laisser « emporter çà et là par tout vent de doctrine » ; enfin, c'est une perte pour l'ensemble du corps : les versets 15 et 16 du chapitre 4 de l'Épître aux Éphésiens nous montrent en effet que l'accroissement du corps est lié au développement spirituel de chacun de ses membres et en dépend étroitement. « Croître en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ » ; voilà ce qui est proposé au fidèle et ce qu'il doit normalement réaliser : alors, « selon l'opération de chaque partie dans sa mesure », il y aura « accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:7 à 16). Combien grand

est le contraste entre les conséquences d'un manque de spiritualité et les fruits du développement spirituel !

Nous avons ensuite, dans cette Épître aux Éphésiens, des exhortations pratiques. En rapport avec le Saint Esprit : ne l'attristez pas ; plus encore, soyez-en remplis (4:30 ; 5:18). Quand le Saint Esprit est-il attristé ? Chaque fois que nous cédon's à la chair, les fruits en sont alors manifestés, nous sommes des « hommes charnels ». Or, le Saint Esprit est le divin Ouvrier qui veut opérer en nous, occupant nos cœurs d'un Christ céleste afin que, nos âmes en étant nourries, nous puissions refléter ici-bas quelques-uns de ses caractères ; il est « attristé » si nous manifestons les traits du vieil homme.

Ce n'est pas, nous l'avons vu, par le seul fait que le Saint Esprit habite en nous que nous sommes des « hommes spirituels », nous ne pouvons l'être que dans la mesure où nous réalisons l'exhortation d'Éphésiens 5:18 : « Soyez remplis de l'Esprit ». « Ne vous enivrez pas de vin », écrit d'abord l'apôtre ; en d'autres termes : ne donnez pas d'aliment à la chair, le vin la stimule, l'excite et tout discernement spirituel est ainsi ôté, selon qu'il est écrit : « La fornication, et le vin, et le moût, ôtent le sens » (Osée 4:11). Aaron et ses fils ne devaient boire ni vin ni boisson forte quand ils entraient dans la tente d'assignation, c'était une condition nécessaire pour pouvoir « discerner entre ce qui est saint et ce qui est profane, et entre ce qui est impur et ce qui est pur » (Lévit. 10:8-11). Un « homme charnel » ne peut donc goûter les joies du sanctuaire et n'a aucun discernement de ce qui est selon Dieu et de ce qu'il réprouve, aucun discernement du bien et du mal (cf. Hébr. 5:14). — « Soyez remplis de l'Esprit », qu'il prenne entièrement possession de vos pensées, de vos affections, qu'en vous il agisse seul et librement, vous serez alors des « hommes spirituels », connaissant et réalisant pratiquement votre position, jouissant de vos bénédictions dans les lieux célestes, de votre association avec un Christ glorieux que Dieu « a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes », de votre union avec Lui, tête du corps, et vous pourrez « vous entretenir par des psaumes et des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre cœur au Seigneur ; rendant toujours grâces pour toutes choses, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, à Dieu le Père ; étant soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ » (Éph. 5:18-21).

Enfin, l'homme céleste, revêtu de « l'armure complète de Dieu », pourra livrer le véritable combat chrétien « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes ». Imitant le parfait modèle, Celui qui a été ici-bas le vrai homme céleste, il se servira de « l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu », triomphant de l'adversaire au moyen de cette arme : « Il est écrit » (cf. Matt. 4:1-11 et, plus particulièrement, Luc 4:1-13, le récit de Luc nous montrant Jésus, homme céleste, « plein de l'Esprit Saint », « mené par l'Esprit dans le désert » et ensuite, « s'en retournant en Galilée, dans la puissance de l'Esprit »). L'emploi de « l'épée de l'Esprit » n'exclut pas la dépendance de Dieu, bien au contraire : « priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance » (Éph. 6:10 à 18). Ces ex-pressions soulignent assez l'importance de l'action de l'Esprit, d'une part pour être à même de se servir de la Parole avec à propos et puissance, d'autre part pour faire monter vers Dieu les seules prières qu'Il peut exaucer.

Les écrits de l'apôtre Paul, nous l'avons vu, présentent l'Esprit de Dieu comme onction, sceau, arrhes, lien unissant les enfants de Dieu en un seul corps dont Christ est la tête glorifiée dans le ciel. C'est surtout dans les écrits de Jean qu'il est aussi considéré comme Personne divine.

L'Évangile selon Jean est, de tous les évangiles, celui qui nous occupe le plus souvent du Saint Esprit — plus encore que l'évangile selon Luc à propos duquel nous avons déjà rappelé plusieurs expressions du chapitre 4 dépeignant le caractère du vrai homme céleste ici-bas, plein de l'Esprit Saint, conduit par l'Esprit, allant dans toute la puissance de l'Esprit ; c'est aussi dans cet évangile selon Luc qu'est souligné le développement spirituel du second homme, dont l'histoire commence à son premier stade, celui du petit enfant : « Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur



auprès de Dieu et des hommes » (2:52). L'évangile selon Jean étant celui qui nous occupe le plus souvent du Saint Esprit, il est aussi celui qui généralement met en évidence le côté spirituel.

Jean rend témoignage ainsi : « J'ai vu l'Esprit descendant du ciel comme une colombe, et il demeura sur lui » (Jean 1:32). L'Esprit pouvait demeurer sur Lui en vertu de ses propres perfections comme homme, attestant de la part de Dieu que cette Personne excellente, en qui Il trouvait tout son bon plaisir, était son Fils bien-aimé. Mais encore, Dieu avait déclaré à Jean : « Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre, et demeurer sur lui, c'est celui-là qui baptise de l'Esprit Saint. Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu » (Jean 1:33, 34). Christ est non seulement « l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde » mais encore Celui « qui baptise de l'Esprit Saint » ; tels sont les deux côtés de son œuvre. — Au chapitre 3 de cet évangile, le Seigneur enseigne à Nicodème ce qu'est la nouvelle naissance, produite par l'action de la Parole et de l'Esprit de Dieu (v. 3 à 8) ; au chapitre 4, Il se révèle à la femme samaritaine et c'est à elle, pauvre pécheresse, qu'Il parle des vérités si élevées concernant le culte « en esprit et en vérité », lui présentant le Saint Esprit dans le croyant comme « une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle » (v. 14) — c'est ainsi que l'adoration monte vers Dieu, que « les vrais adorateurs » adorent « le Père » ; au chapitre 6, nous voyons le peu d'intelligence spirituelle des disciples, incapables d'entrer dans ce que le Seigneur leur a présenté : « Cette parole est dure ; qui peut l'ouïr ? », aussi leur montre-t-Il que ses paroles ont une portée spirituelle : « C'est l'Esprit qui vivifie ; la chair ne profite de rien : les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie » (v. 60 à 63). L'œuvre de Christ a eu pour but, par-dessus tout, d'introduire l'homme, pour la satisfaction du cœur de Dieu et pour sa gloire, dans la connaissance et la jouissance des choses célestes ; or, elles ne peuvent être saisies et goûtées que par l'Esprit de Dieu (cf. 1 Cor. 2:10 à 16). Révélées alors par les paroles de Christ, elles le sont maintenant dans la Parole de Dieu ; il faut le Saint Esprit pour recevoir et comprendre ces paroles, cette Parole. Les choses spirituelles nous sont ainsi communiquées et deviennent, par la puissante opération de l'Esprit de Dieu, des réalités vivantes pour nos âmes. C'est par l'Esprit que la vie est donnée au croyant, c'est par l'Esprit aussi qu'elle est entretenue en lui, l'action de la Parole étant liée à celle du Saint Esprit dans ces deux aspects de l'œuvre de Dieu. — Au chapitre 7, le Seigneur monte à la fête des tabernacles, « non pas publiquement, mais comme en secret », car le temps dont parlait cette fête, prophétiquement, n'était pas encore venu. Celui qui allait être rejeté et crucifié présente ce qui allait caractériser la période de temps devant suivre sa crucifixion, sa résurrection, son ascension glorieuse, et précéder le jour où la véritable fête des tabernacles pourra être célébrée. Pendant cette période de temps, celle dans laquelle nous sommes présentement, celui qui a soif sera désaltéré s'il vient à Jésus, mais encore il sera un moyen de rafraîchissement pour d'autres : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. (Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié) » (v. 37 à 39).

Nous avons donc, dans ces chapitres 3 à 7, trois opérations différentes de l'Esprit de Dieu : au chapitre 3, c'est le travail de l'Esprit dans l'œuvre de la nouvelle naissance ; au chapitre 4, l'Esprit, « fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle », fait du croyant un vrai adorateur ; aux chapitres 6 et 7, par l'Esprit, le croyant entre dans la jouissance des choses célestes et éternelles, de Christ Lui-même, de sorte que son cœur est rempli jusqu'à déborder et qu'il devient un instrument entre les mains de Dieu pour rafraîchir des âmes altérées. — Au chapitre 4, le Saint Esprit est une puissance intérieure donnée pour la communion et le culte ; au chapitre 7, les fleuves d'eau vive coulent au dehors, un témoignage est rendu ici-bas, par la puissance du Saint Esprit, à un Christ rejeté par le monde mais ressuscité et glorifié, à la droite de Dieu dans les lieux célestes.

Dans les chapitres 14, 15 et 16, le Seigneur s'adressant aux siens leur présente le Saint Esprit comme Personne divine, devant venir ici-bas après que Lui les aura quittés et aura été glorifié dans le ciel. Jusqu'alors, Il avait été pour eux un « consolateur » : Il avait pris leur cause en mains et cela devait le conduire à mettre sa vie pour eux ; « un autre consolateur » viendrait, envoyé par le Père, à la prière

du Fils. Cet « autre consolateur » ne vient pas dans l'incarnation car il ne vient pas pour le monde, qui ne peut pas le recevoir : il est donné aux croyants et ne les quittera jamais ; Jésus avait été avec eux, le Saint Esprit sera avec eux et en eux (14:16, 17). Quel service précieux il remplira pour eux : « Le Consolateur, l'Esprit Saint, que le Père enverra en mon nom, lui, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera toutes les choses que je vous ai dites » (14:26). Au chapitre 15, c'est le Fils Lui-même qui l'envoie car, comme homme glorifié, Il l'a reçu pour en faire part à ses rachetés : « Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez » (Actes 2:33 — cf. Ps. 68:18). L'Esprit vient ici-bas pour rendre témoignage de Christ ; les hommes ont rejeté le Fils de Dieu et, l'ayant crucifié, pensent en avoir fini avec Lui, mais Il enverra « d'auprès du Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père » et le but de son activité, dans ce passage, est celui-ci : « Celui-là rendra témoignage de moi » (Jean 15:26, 27). Les disciples, qui avaient été avec Jésus « dès le commencement », pourraient, par la puissance de l'Esprit, rendre témoignage de ce qu'avait été Christ sur la terre, le Saint Esprit rendant témoignage de ce qu'Il est maintenant, glorifié dans le ciel. — Au chapitre 16, le Seigneur déclare à ses disciples qu'il est « avantageux » pour eux qu'Il s'en aille, précisément parce que son ascension en gloire permettra l'envoi du Saint Esprit ici-bas et c'est seulement par l'Esprit qu'ils pourront jouir de toutes les conséquences célestes et éternelles de son œuvre. Il présente, en premier lieu, ce que le Saint Esprit sera pour le monde (v. 8 à 11), ensuite, ce qu'il fera pour les rachetés (v. 13 à 15). Maintenant ici-bas comme Personne divine, le Saint Esprit amène les croyants à la jouissance de leur position en Christ, un Christ ressuscité et glorifié ; il les « conduit dans toute la vérité » ; il dit « tout ce qu'il a entendu » car il a été témoin de la résurrection et de la glorification de Christ ; il « annonce les choses qui vont arriver » en rapport avec la gloire de Christ et l'établissement de son règne. Tandis que le monde a méprisé et méprise encore Jésus, le Fils de Dieu, le Saint Esprit le glorifie : il prend « de ce qui est à lui », ses gloires et ses perfections infinies, pour nous Le révéler. Pendant le temps de l'absence du Seigneur, le Saint Esprit fait brûler nos cœurs en nous parlant de Lui et il remplira ce précieux service jusqu'au moment où nos yeux contempleront Celui dont il nous aura ainsi occupés et nourris durant le voyage !

Le message qu'après sa résurrection le Seigneur fait annoncer aux siens, tout à la fois leur dit qu'ils lui sont désormais associés dans sa position comme homme devant Dieu, dans sa relation de Fils avec le Père, et dirige leurs regards vers le lieu où Il veut les introduire : « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). « Je monte... », dit-Il ; là-haut, dans le sanctuaire, nous pouvons jouir de notre position en Lui devant Dieu et de notre relation avec Lui et avec le Père. C'est « dans les lieux célestes » que Dieu « l'a fait asseoir à sa droite », nous l'y contemplons comme Celui qui y est monté, après le triomphe remporté à la croix. « Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre ? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses ; et lui a donné... » (Éph. 4:8 et suivants).

Ce message annoncé aux disciples par Marie de Magdala à qui Il l'avait confié, le Seigneur vient « au milieu d'eux » le premier jour de la semaine. « Et il leur dit : Paix vous soit ! ». La dernière parole qu'Il leur a laissée, tout à la fin de son dernier message avant d'aller à la croix : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix », la première qu'Il leur adresse, après sa mort et sa résurrection : « Paix vous soit ! » (Jean 16:33 ; 20:19), nous disent assez combien Il désire que les siens soient gardés dans sa paix. Ils sont précieux à son cœur, quel prix Il a payé pour les avoir ! « Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté ». Joie profonde pour les disciples, jusqu'alors dans la tristesse. Puis, le Seigneur va les envoyer, leur donnant une mission à remplir ; mais auparavant, Il leur dit encore : « Paix vous soit ! ». La paix qui est la source de leur joie est aussi le point de départ du service que le Seigneur leur confie. « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit : Recevez l'Esprit Saint ». Ce n'est pas encore le Saint Esprit venant ici-bas comme Personne divine, cette venue n'aura lieu qu'après l'ascension glorieuse du Sauveur ressuscité ; c'est ici sa propre vie comme homme ressuscité, vie spirituelle qu'il leur

communiqué afin qu'ils aient l'énergie et la capacité spirituelles nécessaires pour remplir leur mission.

Pour « marcher d'une manière digne du Seigneur », pour le servir, « portant du fruit en toute bonne oeuvre », il faut la puissante action de l'Esprit, nous instruisant dans la connaissance de la volonté de Dieu, produisant en nous une vraie spiritualité. « Remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle », tel est le secret d'une marche dans laquelle nous pourrons « plaire à tous égards » à notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, « portant du fruit en toute bonne oeuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9, 10). Il y faut, soulignons-le, « sagesse et intelligence spirituelle » et cela conduit à l'accroissement spirituel. Retenons les enseignements de cette Épître aux Colossiens qui nous montre le croyant, ressuscité avec Christ mais encore sur la terre, ayant à y vivre dans toute la puissance de la vie de résurrection, cherchant « les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », pensant « aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (cf. Col. 3:1 à 3).

La spiritualité est utile dans toute la vie du croyant, elle est indispensable si nous désirons vraiment vivre cette vie à la gloire de Dieu et avancer en paix, au milieu des circonstances les plus difficiles. Seule, elle nous permettra de comprendre, dans une mesure au moins, ce que Dieu se propose à notre égard et à l'égard de ce monde. Asaph, « voyant la prospérité des méchants », alors que lui était « battu tout le jour » et que « son châtiment revenait chaque matin », avait « porté envie aux arrogants » ; il s'en était « fallu de peu que ses pieds ne lui aient manqué, — d'un rien que ses pas n'aient glissé ». Mais, lorsqu'il est « entré dans les sanctuaires de Dieu », il a « compris » quelle devait être la « fin » des méchants ; désormais, il peut avancer en paix, sans crainte de broncher : « je suis toujours avec toi : tu m'as tenu par la main droite... Qui ai-je dans les cieux ? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi... Car voici, ceux qui sont loin de toi périront... Mais, pour moi, m'approcher de Dieu est mon bien ; j'ai mis ma confiance dans le Seigneur, l'Éternel, pour raconter tous tes faits ». Telle est la conclusion de ce Psaume 73, tel est le résultat de l'expérience faite par un croyant qui, bien que traversant les circonstances difficiles du désert, goûte la paix du sanctuaire. — « Ô Dieu ! ta voie est dans le lieu saint » dit encore Asaph (Ps. 77:13). Ici, le psalmiste est dans une grande détresse, mais ce n'est pas la prospérité des méchants qu'il envie, il « pense aux jours d'autrefois, aux années des siècles passés » et il en vient ainsi aux questions des versets 7 à 9 de ce Psaume : il se demande si la bonté de Dieu a « cessé pour toujours », s'Il a « oublié d'user de grâce », « enfermé ses miséricordes dans la colère » ; et c'est là « son infirmité ». Mais quel changement quand il comprend que la voie de Dieu est dans le lieu saint » ! Ce que Dieu fait restera toujours incompréhensible pour le croyant tant qu'il demeurera en dehors du sanctuaire. « Sa voie est dans la mer », comment la discerner ? « Ses traces ne sont pas connues », mais la confiance du fidèle c'est de savoir que tout est dirigé par Celui qui habite le saint lieu, que tout est en accord avec ce qu'Il est, Lumière et Amour, avec ses caractères de justice, de sainteté, de vérité, de bonté, de grâce, de fidélité à ses promesses. Il « conduit son peuple connue un troupeau » : heureux sommes-nous de nous sentir aux soins d'un Berger fidèle et tendre, vrai Moïse et vrai Aaron, Médiateur et Sacrificateur, qui conduira son troupeau jusqu'au terme du voyage ! (Ps. 77:19 et 20). Dans le sanctuaire, nous le comprenons quelque peu et, comme Asaph autrefois, nous pouvons dire : « Ô Dieu ! ta voie est dans le lieu saint. Où y a-t-il un dieu grand comme Dieu ? Toi, tu es le Dieu qui fais des merveilles... ». Comme elle est heureuse et paisible, pleine de confiance en Dieu, même dans les jours les plus sombres, la vie d'un croyant spirituel !

Mais le croyant ne vit pas dans ce monde pour lui seul, en égoïste ; il est appelé à penser aux autres. Seule, la spiritualité lui permettra de discerner ce que Dieu lui demande dans chaque cas particulier. Que de heurts, que de difficultés entre frères ou sœurs, parce que, manquant de spiritualité, l'on a agi quand il valait mieux ne rien faire ou bien, parce que l'on est resté passif au lieu d'intervenir ; ou encore, parce que ce qui a été fait ne l'a pas été selon la pensée de Dieu. Peut-être a-t-on voulu se conformer à tel ou tel enseignement des Écritures, oubliant que pour mettre la Parole en pratique il

faut du discernement spirituel. Colossiens 1 nous le dit, « pour marcher d'une manière digne du Seigneur », la connaissance de la volonté de Dieu est nécessaire, il convient même d'en être « rempli », mais ce doit être en toute sagesse et intelligence spirituelle » (v. 9, 10).

Comment, par exemple, aller « redresser » celui qui « s'est laissé surprendre par quelque faute » ? Qui pourra remplir ce service, délicat entre tous ? Des frères « spirituels », agissant « dans un esprit de douceur » (Gal. 6:1). Des frères vivant assez près du Seigneur, dans le sanctuaire, pour être préservés des influences charnelles d'une part et pour avoir, d'autre part, la sagesse nécessaire, l'intelligence spirituelle indispensable, pour discerner le caractère de la « faute » et pour agir de telle manière que celui qui « s'est laissé surprendre » soit amené à juger ce en quoi il a manqué. Si un tel service est si peu ou si mal rempli, n'est-ce pas parce que font trop souvent défaut les frères spirituels qualifiés pour cela ? Que de choses humiliantes seraient sans doute évitées, que de douleurs nous seraient épargnées si les frères avaient à cœur d'être des « hommes spirituels » !

Lorsque des difficultés surviennent, où sont les ressources pour les régler ? Dans la Parole, dira-t-on, et l'on cherche et l'on cite des passages des Écritures, essayant surtout, si souvent, d'y trouver la justification de ses propres voies et de ses propres pensées. Sans doute les ressources sont dans la Parole, Dieu soit béni de nous l'avoir donnée et conservée ! Mais pour employer ces ressources, pour avoir et pour appliquer la parole qui convient dans tel ou tel cas, il faut de la spiritualité. Manquant de puissance spirituelle, nous serons désarmés en présence des difficultés, les situations dans lesquelles nous pourrions nous trouver placés demeureront sans issue... Expériences faites si souvent hélas ! et qui montrent notre pauvreté spirituelle. — Actes 9:36-43 nous donne un enseignement qu'il paraît utile de rappeler ici. Voilà une épreuve survenue à Joppé : Dorcas, femme pieuse entre toutes, « pleine de bonnes oeuvres et d'aumônes qu'elle faisait » tomba malade et son état empira jusqu'à ce qu'elle mourut. Où est la ressource dans ce cas extrême ? Dans la puissance spirituelle qui est chez Pierre. Non pas certes dans les sentiments manifestés par les veuves qui « vinrent auprès de lui en pleurant, et en montrant les robes et les vêtements, toutes les choses que Dorcas avait faites pendant qu'elle était avec elles ». En combien de circonstances, nous en tenons-nous à l'expression des sentiments de nos cœurs et nous laissons-nous guider par eux ? Peut-être sont-ils excellents en apparence mais ils sont inefficaces, ils n'apportent aucun secours, aucune délivrance. Prenons garde à la sentimentalité dans la vie chrétienne, dans la vie de l'assemblée, elle peut nous conduire aux pires égarements. Pierre en avait fait autrefois l'expérience : il était guidé par les sentiments de son cœur lorsqu'il répondait au Seigneur annonçant aux disciples qu'il allait souffrir et être mis à mort : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! » Excellents sentiments, dira celui qui juge selon les apparences ; Pierre prend la défense de son Maître, il ne veut ni le voir souffrir ni, à plus forte raison, le voir mourir. Mais le Seigneur doit lui dire : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » (Matt. 16:21 à 23). La sentimentalité — au fond, c'est la chair sous un aspect très agréable, donc particulièrement dangereux — conduit nos pensées aux « choses des hommes » et non à « celles de Dieu » et elle peut même nous amener à être les instruments de l'adversaire ! Méfions-nous de nos pauvres cœurs et des meilleurs sentiments qu'ils peuvent éprouver ! — Nous avons en Actes 9, parmi bien d'autres, une circonstance qui nous montre que l'apôtre a tiré profit des expériences faites autrefois par le disciple. « Pierre, les ayant tous mis dehors... ». Même les veuves dont il est question au verset 39 ? Oui, la sentimentalité qui paraît la plus acceptable et peut-être la plus souhaitable en apparence n'a aucune place là où une difficulté est survenue qui manifeste la puissance de l'adversaire. Pierre est gardé de montrer quelque sentimentalité que ce soit ; tout au contraire, il va mettre en évidence la puissance d'une vraie spiritualité. Mais de quelle manière ? « Pierre, les ayant tous mis dehors, et s'étant mis à genoux, pria ». Tel est le secret de la manifestation de la puissance spirituelle : c'est à genoux, dans la prière, expression de la dépendance de Dieu, que se déploie la puissance qui découle de la spiritualité. La puissance est de Dieu seul, elle est réclamée par la prière de l'homme spirituel, rendu capable d'agir selon la pensée de Celui dans la communion duquel il demeure. Cette puissance va se déployer maintenant, en réponse à la prière : « se tournant vers le corps », Pierre dit :

« Tabitha, lève-toi » et « elle ouvrit ses yeux, et voyant Pierre, elle se mit sur son séant, — et lui ayant donné la main, il la leva ». La puissance spirituelle donne le secours nécessaire pour la marche.

Le Livre de Josué nous dit, en figure, comment nous pouvons jouir des choses célestes. Il faut d'abord passer le Jourdain, c'est-à-dire réaliser d'une manière pratique notre mort et notre résurrection avec Christ ; il faut aussi nous laisser conduire par notre vrai Josué, l'Esprit de Christ en nous, et livrer les combats qui sont, pour nous, la lutte d'Éphésiens 6:12. Possédant et habitant le pays, nous pourrions en recueillir les fruits et nous serons ainsi à même de venir au lieu que Dieu a choisi pour y faire habiter son Nom, avec des corbeilles remplies (cf. Deut. 26:1 à 11) ; nous goûterons selon la pensée de Dieu le privilège des « vrais adorateurs », ceux qui « adorent le Père en esprit et en vérité » (cf. Jean 4:23:24). Car nous sommes « édifiés une maison spirituelle » et cela, « pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ » (cf. 1 Pierre 2:5). Comme notre culte souffre souvent hélas de notre peu de spiritualité ! L'Esprit est alors contristé dans l'activité qu'il désire exercer pour que la louange s'élève vers notre Dieu et Père, comme aussi vers le Seigneur. Quand il en est ainsi, les actions exercées dans la réunion pour le culte pèsent sur l'assemblée réunie plutôt qu'elles n'expriment, comme elles le devraient, la louange des saints ; des « cantiques spirituels » peuvent être proposés, s'ils ne le sont pas avec spiritualité l'assemblée en souffrira, dans la mesure où elle est spirituelle ; en tous cas, la partie spirituelle de l'assemblée ressentira le manque de dépendance de l'Esprit. De même pour des portions de la Parole, si précieuses soient-elles, lues, méditées peut-être, alors qu'il est manifeste qu'il n'y a aucune opportunité dans leur présentation. Ce sont, ne l'oublions jamais, des « sacrifices spirituels » que, comme « maison spirituelle », nous sommes appelés à offrir ; un manque de spiritualité habituel évident chez un frère ne saurait le préparer à exprimer la louange de l'assemblée, que ce soit par une action de grâce, une lecture de la Parole, ou même la simple proposition d'un cantique qui paraît si facile — un numéro de cantique est vite indiqué — mais qui demande autant de spiritualité, de dépendance de l'Esprit, que n'importe quelle autre action.

Combien il serait à désirer que chaque croyant soit « dans la maison de Dieu comme un olivier vert » (Ps. 52:8) ! C'est l'olivier qui donne l'huile, figure de l'onction et de la puissance du Saint Esprit ; il est, avec le figuier et la vigne, l'un des arbres qui illustrent les caractères qu'aurait dû manifester le peuple s'il avait été fidèle. Il y aurait eu alors de la puissance spirituelle en Israël, du fruit pour Dieu et de la joie pour son cœur. Juges 9 nous enseigne que si nous nous laissons entraîner par les convoitises charnelles, cédant ainsi aux sollicitations du monde, nous perdons tout à la fois la puissance spirituelle et le privilège de porter du fruit pour Dieu en jouissant de sa communion. « S'agiter pour les arbres » conduit à laisser la graisse, ou l'huile de l'olivier « par laquelle on honore Dieu et les hommes », la « douceur » et le « bon fruit » du figuier, le moût de la vigne « qui réjouit Dieu et les hommes ». Un « olivier vert », c'est l'image d'un croyant qui, réalisant une vraie séparation pour Dieu de tout ce qui est du monde, n'aimant ni le monde ni les choses qui sont dans le monde — convoitise de la chair, convoitise des yeux, orgueil de la vie (cf. 1 Jean 2:15, 16) — progresse spirituellement ; il est « comme un arbre planté près des eaux », étendant « ses racines vers le courant », un arbre dont la feuille est « toujours verte » et qui, même « dans l'année de la sécheresse », « ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:7, 8 — cf. Ps. 1:1 à 3). Pas de signe de déclin, c'est un « olivier vert » ; il y a de la puissance spirituelle, du fruit pour Dieu. — Si l'apôtre pouvait dire aux Corinthiens, qui cependant étaient des « hommes charnels » et non des « hommes spirituels » : « Désirez avec ardeur des dons spirituels, mais surtout de prophétiser » (1 Cor. 3:1, 2 ; 14:1), afin qu'il y ait de l'édification dans l'assemblée, combien aussi nous pouvons désirer « avec ardeur » et demander à Dieu qu'Il nous accorde la grâce d'être chacun, dans sa Maison, « comme un olivier vert ». Quel déploiement de puissance spirituelle il y aurait dans les réunions de l'assemblée, s'il en était vraiment ainsi ! quelle joie pour nos cœurs, quelle édification pour les âmes, quelle gloire pour Dieu !

Nous voudrions considérer, en terminant, certains traits du tableau si vivant et plein de fraîcheur que le Livre des Actes nous retrace des premiers jours de l'histoire de l'Église sur la terre. Sans doute

arrivés au terme de cette histoire, alors que l'Esprit de Dieu est contristé de tant de manières par l'état de la chrétienté, ne pouvons-nous compter, au sein de l'Église, sur le déploiement de puissance de l'Esprit tel qu'il était au commencement, réprimant le mal, par exemple, de la manière qui nous est rapportée en Actes 5. Cependant, la responsabilité individuelle demeure et, comme aux premiers jours, chaque croyant est appelé à être « rempli de l'Esprit » et à vivre ainsi la vie d'un homme céleste. Considérons l'exemple de ceux dont nous parle le livre des Actes et imitons-les.

Pourrait-on lire ce livre avec quelque attention sans remarquer la place importante qu'y occupe l'activité de l'Esprit de Dieu, son action dans le croyant pour tout ce qui concerne sa marche individuelle, comme aussi dans la vie de l'assemblée ? Il y est rappelé que le Saint Esprit a parlé autrefois, par le moyen des prophètes (1:16 ; 28:25), que Christ, venu ici-bas « oint de l'Esprit Saint et de puissance » (10:38), maintenant ressuscité, agit et opère par l'Esprit : d'abord, avant son ascension glorieuse (1:2) ensuite, « exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis » (2:33). Dans ce livre est annoncé le baptême du Saint Esprit, baptême qui eut lieu, pour les Juifs, le jour de la Pentecôte — accomplissement partiel de la prophétie de Joël — puis pour les nations (1:5, 8 ; 2:1 à 4 et 17 ; 10:44 à 48). Le Saint Esprit y est aussi présenté comme Personne divine, appelant, envoyant les serviteurs, les établissant (10:19 ; 11:12 ; 13:2 et 4 ; 20:28) ou encore, les arrêtant (16:6, 7), — et comme témoin (5:32 ; 20:23 ; 21:11). Nous citons seulement quelques passages parmi bien d'autres, ils suffisent à montrer l'importance de l'activité spirituelle dans ces premiers jours, si remarquables à tant d'égards, de l'histoire de l'Assemblée de Dieu sur la terre. L'Esprit était comme associé aux serviteurs de Dieu (15:28) et combien c'était chose grave — le serait-ce moins aujourd'hui ? — de « mentir à l'Esprit Saint » ou de « tenter l'Esprit du Seigneur », ou encore de lui « résister » (5:3, 9 ; 7:51) ! Mais surtout, et c'est sur ce point que nous voulons insister, la puissance du témoignage, c'était la puissance spirituelle : « vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous » (1:8). Il ne peut y avoir aucune puissance dans le témoignage en dehors de celle du Saint Esprit et, même dans les jours de ruine auxquels nous sommes parvenus, le Saint Esprit demeure un esprit « de puissance » (2 Tim. 1:7).

Que d'exemples à imiter parmi ceux qui furent, par l'Esprit, de puissants serviteurs de Dieu au commencement ! — Le jour de la Pentecôte, les disciples « furent tous remplis de l'Esprit Saint » (2:4) et c'est la première prédication de Pierre, avec trois mille âmes ajoutées à l'assemblée et tous les fruits produits dont le dernier paragraphe du chapitre nous donne un si touchant tableau. Comparissant devant les « chefs du peuple et anciens d'Israël », c'est « rempli de l'Esprit Saint » (4:8) que Pierre s'adresse à eux pour proclamer — message répété tant de fois depuis lors, pour le salut de beaucoup d'âmes — : « Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (4:12). — Quelle remarquable réunion de prières d'assemblée que celle dont il est question au verset 23 de ce même chapitre 4 ! Et quel en fut le résultat ? « Et comme ils faisaient leur supplication, le lieu où ils étaient assemblés fut ébranlé, et ils furent tous remplis du Saint Esprit, et annonçaient la parole de Dieu avec hardiesse » (verset 31). Puisse-t-il y avoir de telles réunions de prières encore aujourd'hui ! Et pourquoi n'y en aurait-il pas ? Du côté de Dieu les ressources nécessaires sont toujours à la disposition de la foi. — Pour « servir aux tables », il fallait des hommes « qui aient un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse » — et cela est nécessaire pour remplir un service de diacre, ou « serviteur » (cf. 1 Tim. 3:8 à 13), maintenant comme alors — ; sept furent choisis, parmi lesquels Etienne, « homme plein de foi et de l'Esprit Saint » (6:3 et 5), Etienne que nous voyons, achevant sa course, « étant plein de l'Esprit Saint, et ayant les yeux attachés sur le ciel » (7:55). « Plein de l'Esprit Saint » déjà avant de commencer son service, « plein de l'Esprit Saint » au moment où, l'ayant achevé, il va « s'endormir ». Quel exemple à imiter ! — Saul de Tarse, arrêté sur le chemin de Damas, devait lui aussi être « rempli de l'Esprit Saint » (9:17) pour « porter mon nom », dit le Seigneur, « devant les nations et les rois, et les fils d'Israël » et nous le voyons ensuite, « rempli de l'Esprit Saint », s'adresser à Élymas qui s'opposait à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu (13:9 à 11). Une fois de plus l'adversaire aura fait « une œuvre trompeuse » : « Le proconsul, voyant ce qui

était arrivé, crut, étant saisi par la doctrine du Seigneur » (vers. 12). — C'est encore de Barnabas qu'il est dit qu'il était « homme de bien et plein de l'Esprit Saint et de foi », aussi pouvait-il exhorter les chrétiens d'Antioche « à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur », et c'est là « premièrement que les disciples furent nommés chrétiens » (11:22 à 26). — Les Juifs « remplis de jalousie » contredisaient les apôtres et blasphémaient ; Paul et Barnabas sont alors amenés à leur dire : « C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations, car le Seigneur nous a commandé ainsi : « Je t'ai établi pour être la lumière des nations, afin que tu sois en salut jusqu'au bout de la terre ». Et lorsque ceux des nations entendirent cela, ils s'en réjouirent, et ils glorifièrent la parole dit Seigneur ; et tous ceux qui étaient destinés à la vie éternelle crurent. Et la parole du Seigneur se répandait par tout le pays ». Les Juifs suscitent alors une persécution contre les apôtres et les chassent de leur territoire. Les disciples sont-ils découragés par cette opposition suscitée par l'ennemi ? Tout au contraire, « les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit Saint » (13:42 à 52).

Que d'exemples nous sont ainsi proposés ! Éphésiens 5:18, nous l'avons vu, nous exhorte à être « remplis de l'Esprit » ; bien des croyants du commencement, apôtres et disciples, l'ont été et ils n'avaient pourtant pas à leur disposition l'épître aux Éphésiens avec tous ses enseignements et ses exhortations. Ne sommes-nous pas beaucoup plus responsables qu'eux, nous qui la possédons et n'est-il pas humiliant que nous sachions si peu ce que c'est qu'être « rempli de l'Esprit » ?

## À la veille de Son retour

ME 1941 p. 209:

Tout l'ensemble du témoignage prophétique se trouve résumé par les paroles inspirées de l'apôtre Pierre : « ... les prophètes qui ont prophétisé de la grâce qui vous était destinée se sont informés et enquis avec soin, recherchant quel temps ou quelle sorte de temps l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait, rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient.. » (1 Pierre 1:10-11). Les prophéties relatives aux souffrances de Christ ont eu leur accomplissement comme aussi celles qui concernent sa gloire dans la résurrection d'entre les morts et la place qu'Il occupe à la droite de Dieu. Mais celles qui ont pour objet la manifestation de ses gloires au monde constituent la prophétie non encore accomplie. C'est de celle-là que l'on veut parler, en général, lorsqu'on dit plus brièvement : la prophétie. Elle nous présente l'exposé des voies de Dieu envers son peuple terrestre et envers les nations, embrassant l'ensemble des événements qui s'écouleront depuis la venue de Christ pour enlever son Église jusqu'à l'établissement, du règne millénaire et même jusqu'à la fin, jusqu'au moment où Christ aura remis le royaume à Dieu le Père et où Dieu sera tout en tous.

On comprend donc quel intérêt éveillent actuellement les questions prophétiques. Les temps sont troublés, les nations dressées les unes contre les autres, le monde entier en plein désarroi... Chacun éprouve une certaine inquiétude à l'égard de ce que sera demain. On voudrait savoir ! Les hommes interrogent ceux qui prétendent « lire dans l'avenir » et veulent trouver dans leurs prédictions des raisons d'espérer. Bien sûr, le croyant s'abstient de le faire car il sait, plus ou moins, que la Parole condamne formellement de telles choses (voir entre autres passages : Lév. 19:26-31 ; 20:6, 27 ; Deut. 18:9-14 ; Ésaïe 8:9). Mais le désir de savoir subsiste dans son cœur et le conduira peut-être à se tourner vers la prophétie comme l'incrédule se tourne vers les « devins » et les « pronostiqueurs » et à se livrer à cette étude dans un esprit de curiosité. Qu'arrive-t-il alors, bien souvent ? Les vérités essentielles sont méconnues, on applique à l'Église ce qui est écrit pour Israël, au jour actuel ce qui concerne la période postérieure à l'enlèvement de l'Église, on se laisse emporter par son imagination et ce ne sont qu'inquiétudes nouvelles et rongement d'esprit. Il n'y a en cela aucune édification, aucun bien pour l'âme ; le cœur est desséché, découragé et déçu.

Ne perdons pas de vue que nous n'avons pas d'événements prophétiques qui précèdent l'enlèvement de l'Église ; cela a été dit et écrit bien des fois, mais il est peut-être utile de le répéter encore pour ceux que l'ennemi cherche toujours à troubler. Le premier événement que les croyants attendent est la venue du Seigneur en grâce, dans les nuées, pour prendre les siens auprès de Lui. Il mettra un terme à la période actuelle qui est, comme on l'a remarqué, une parenthèse durant laquelle les temps prophétiques ne sont pas comptés. Jusque-là, la Parole ne nous dit rien des divers événements qui doivent se dérouler et qui préparent seulement les événements prophétiques. N'y cherchons pas des détails sur ce que doit être ou ce que doit faire telle ou telle grande puissance, nous nous égarerons. N'essayons pas non plus de juger des événements actuels à la lumière des prophéties, car les bouleversements géographiques se succèdent à une cadence de plus en plus rapide et il est possible que beaucoup doivent encore se produire en très peu de temps, avant l'établissement de l'état de choses décrit dans la Parole pour le jour à venir. Cela aurait d'ailleurs pour effet d'occuper nos cœurs et nos pensées de ce qui est en bas, alors que le Saint Esprit se plaît à diriger nos regards en haut et à les fixer sur Celui qui vient. La Parole nous donne seulement, pour ce qui est de la période que nous vivons — parenthèse entre la soixante-neuvième et la soixante-dixième semaine prophétique — des indications générales semblables à celle-ci : « et jusqu'à la fin il y aura guerre, un décret de désolations » (Daniel 9:26). Ce « décret de désolations » concerne le peuple juif coupable d'avoir rejeté et crucifié son Messie. Il n'est pas besoin d'ajouter que cela s'accomplit à la lettre, sous nos yeux. Nous voyons ce peuple en détresse, persécuté, chassé et, à cet égard, c'est bien aussi pour nous, en un certain sens, « la parole prophétique rendue plus ferme »



comme l'avait été pour Pierre, Jacques et Jean la vision anticipée de la gloire du royaume, lors de la transfiguration sur la sainte montagne.

L'apôtre Pierre ajoute, au sujet de la parole prophétique : « à laquelle vous faites bien d'être attentifs ». Nombre d'enfants de Dieu, comprenant combien il est dangereux de chercher dans les prophéties ce qui pourrait satisfaire notre curiosité et désireux d'éviter cet écueil, n'hésitent pas à dire : laissons la prophétie de côté. Ce serait oublier les enseignements de 2 Pierre 1:16-21. Ce serait oublier que le grand Objet de la prophétie c'est Christ, Celui que nous aimons parce qu'Il nous a aimés le premier. Est-ce que nos cœurs ne souffrent pas quand nous considérons ce monde où Il est méconnu et rejeté ? Est-ce que nous ne désirons pas le moment où, apparaissant dans toute sa gloire et sa puissance comme « Roi des rois et Seigneur des seigneurs », Il sera « exalté sur la terre » et où, alors, « un roi règnera en justice » ? (Apoc. 19:11-16 ; Ps. 46:10 ; Ésaïe 32:1). Sans doute. Aussi, à ce titre, la prophétie ne peut nous laisser indifférents. N'aura-t-elle pas encore pour résultat pratique de nous détacher d'un monde sur lequel vont fondre les jugements inexorables dont elle nous parle ? Enfin, y aurait-il une portion quelconque de la Parole divine de laquelle nous oserions dire qu'il n'est pas bon de nous en occuper ? Ne serait-ce pas oublier que « toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » ? (2 Tim. 3:16-17). Ne négligeons donc pas la prophétie. Il importe seulement de veiller quant à l'esprit dans lequel nous nous en occuperons.

Bien des écrits nous ont été laissés et conservés — aide précieuse dans cette étude — qui nous exposent, à cet égard comme à tous autres, ce que la Parole enseigne. C'est à cela que nous devons nous en tenir. Puisseons-nous les lire davantage, mais surtout lire la Parole et ces écrits pour y chercher la Personne de Christ et ses gloires. C'est seulement ainsi que cette lecture pourra être faite avec profit pour nos âmes. « Bienheureux ceux qui gardent ses témoignages, qui *le cherchent de tout leur cœur* » (Ps. 119:2). Bienheureux est celui qui cherche Christ dans les Écritures comme objet suprême du cœur et des affections !

C'est Lui que nous attendons ! Avant qu'ait commencé à luire le jour où « se lèvera le soleil de justice » (Mal. 4:2), Il se révèle à nous sous un autre caractère, comme « l'étoile du matin » qui déjà par la foi est levée dans nos cœurs. Entre le jour de ses souffrances et celui où sa gloire sera manifestée dans ce monde, il y a la nuit de son absence. C'est pendant cette « nuit » qu'Il est pour le cœur des siens « l'étoile brillante du matin » (Apoc. 22:16). Dans ce verset, le jour de ses souffrances est évoqué quand Il dit : « Moi, Jésus... », car Jésus c'est son nom d'Homme, celui qu'Il a pris dans son abaissement volontaire et son humiliation. Tandis que « la racine et la postérité de David » nous présente sa royauté en grâce pour les nations et sa royauté en gloire pour son peuple : comme « racine de David », Il règnera, sur les nations selon ce qui est écrit : « Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï ; se tenant là comme une bannière des peuples : les nations la rechercheront, et son repos sera gloire » (Ésaïe 11:10). Comme « postérité de David », Il règnera sur le nouvel Israël, car Il est le vrai Fils de David, le vrai Salomon : « Et il sortira un rejeton du tronc d'Isaï, et une branche de ses racines fructifiera ; et l'Esprit de l'Éternel reposera sur lui. » (Ésaïe 11:1). Lorsque l'ange s'adresse à Marie, il lui déclare : « ... tu enfanteras un fils et tu appelleras son nom Jésus » (Luc 1:31), annonçant ainsi sa première venue dans ce monde, pour y souffrir et y mourir, pour faire « l'abolition du péché par son sacrifice » (Hébr. 9:26), puis il ajoute : « Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; et il règnera sur la maison de Jacob à toujours, et il n'y aura pas de fin à son royaume » (v. 32-33), présentant en cela le jour de son règne et de sa grande puissance. C'est entre ces deux périodes qu'il y a la nuit de son absence dans laquelle nous sommes encore. Pendant tout ce temps-là, pour les siens, pour son Épouse, Il est « l'étoile brillante du matin ». Nous le connaissons comme Celui qui vient, nous jouissons de sa Personne sous ce caractère, et c'est seulement pendant « la nuit » que nous avons ce privilège. Encore faut-il que deux conditions soient remplies pour que nous puissions en apprécier toute la douceur : veiller et

regarder vers le ciel. Seuls ceux qui veillent et ont les regards dirigés en haut peuvent jouir, dans le cœur, de l'éclat et de la beauté de « l'étoile du matin » !

Pendant si longtemps cette promesse du Seigneur a été perdue de vue : « Je reviendrai » (Jean 14:3). Par grâce, elle a été remise en lumière il y a plus d'un siècle. Sommes-nous assez reconnaissants pour cela ? Réalisons-nous, d'autre part, d'une manière pratique, que nous sommes à la veille du retour du Seigneur ? Il dit : « Je viens bientôt ». Sommes-nous prêts, tous et chacun, pour le moment glorieux — si proche peut-être — de la rencontre ? C'est d'une Personne, c'est de « sa rencontre en l'air » que le Saint Esprit veut occuper nos cœurs. N'était-ce pas ce dont Éliézer entretenait Rebecca durant le voyage ? Aussi l'épouse a-t-elle dit au serviteur : « Qui est cet homme qui marche dans les champs à notre rencontre ? » (Gen. 24:65). Elle a discerné une personne, entrevu une rencontre ! Isaac a levé ses yeux et Rebecca aussi a levé ses yeux : dans le cœur de Celui qui vient, dans les cœurs de ceux qui l'attendent il y a un même désir. Nous allons partir « à la rencontre du Seigneur en l'air » (1 Thess. 4:17), ce sera « la bienheureuse espérance » (Tite 2:13) enfin réalisée ! Mais déjà, nous tous qui sommes, par grâce, son Épouse bien-aimée, avons-nous comme Rebecca « levé nos yeux », ayant discerné une Personne et entrevu une rencontre ?

Vers Jésus élevons les yeux ;  
Bientôt ce Sauveur glorieux  
Redescendra du haut des cieux.  
Dans cette bienheureuse attente,  
Que notre âme soit vigilante :  
Soyons prêts, craignons de dormir ;  
Chrétiens, le Sauveur va venir !

Il vient ! c'est le moment de la rencontre tant désirée. Éliézer prend alors la parole ; c'est pour raconter à Isaac « toutes les choses qu'il avait faites » (Gen. 24:66). Quel récit — ne l'entendons-nous pas ? — que celui de l'activité du Saint Esprit sur la terre pour former l'Épouse et la conduire vers le lieu de la rencontre ! Serait-ce le récit de nos misères, de nos manquements répétés ? Le Saint Esprit dirait-il alors combien souvent nous l'avons contristé pendant le voyage, combien de fois nous l'avons « éteint » dans son activité bienfaisante ? Non ! Nous pensons que dans cet instant il ne sera pas question de tout cela. Sa venue pour les siens est en rapport avec sa grâce ; tandis que c'est son apparition qui nous présente le côté de notre responsabilité : à son apparition se rattache notre manifestation devant le tribunal de Christ (Romains 14:10-12 ; 2 Cor. 5:10. Voir à ce sujet 2 Tim. 4:8). N'est-ce pas que nous entendrons le divin hôtelier (Luc 10:35) parler de ses soins en faveur de ceux dont il avait la charge ? N'est-ce pas qu'Éliézer devait raconter à Isaac comment Rebecca avait accepté tout ce qui venait de la maison d'Abraham — sa décision de cœur : « J'irai » — son voyage à travers le désert — ses regards tournés en avant, tandis qu'elle oubliait les choses qui sont derrière (cf. Phil. 3:14 et Ps. 45:10) — ses yeux « levés » — mais, par dessus tout, la personne d'Isaac distinguée de loin et la rencontre déjà entrevue et saluée. Oui, ce sera bien le récit non pas de ce que l'épouse a fait, mais de « toutes les choses qu'il avait faites », car tout cela c'est l'œuvre de l'Esprit dans le cœur.

Que rien en nous n'entrave cette action puissante et rafraîchissante du Saint Esprit ! Il réveille et réchauffe les affections de l'Épouse pendant le voyage, il s'unit à elle pour dire : Viens ! Il n'a qu'un objet à placer devant nous : Christ. Il n'a qu'un but à nous proposer : « la rencontre du Seigneur en l'air ».

Viens, Seigneur, viens !... C'est le cri de la foi  
Que fait monter l'Épouse devant toi.  
Accents d'amour !... qu'en ton Église,  
Le Saint Esprit les réalise !

## Avant l'enlèvement - Venue du Seigneur

ME 1940 p.319

Lot avait levé ses yeux, contemplé toute la plaine du Jourdain et l'avait choisie (Genèse 13:10-13). Sans doute, « accablé par la conduite débauchée » de ceux au milieu desquels il habitait, « ce juste... tourmentait de jour en jour son âme juste à cause de leurs actions iniques » (2 Pierre 2:7-8), mais il demeurait là. Ses biens, ses intérêts y étaient, -son cœur aussi selon ce qu'a dit le Seigneur lui-même : « là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (Luc 12:34). Il avait, tout d'abord, dressé ses tentes jusqu'à Sodome, puis s'était « assis à la porte de la ville » tandis que le jugement allait tomber sur elle. Pour l'arracher à ce lieu, l'Éternel envoie deux anges : « Comme l'aube du jour se levait, les anges pressèrent Lot » ; il le fallait, car « il tardait » (Genèse 19:15-16), son cœur restant attaché à tout ce qui allait être consumé en un instant. L'Éternel « ayant pitié de lui », les anges le firent sortir de la ville. Mais, s'il fut préservé du jugement et put sauver sa vie (v. 17), de tout son labeur, des richesses qu'il avait amassées, il ne restait rien ! Il fut sauvé « comme à travers le feu » (1 Cor. 3:15).

Dans les jours qui ont précédé, n'avons-nous pas beaucoup ressemblé à Lot ? Nos intérêts ont été sur la terre et aussi nos cœurs, bien souvent. Nous avons si peu travaillé pour le Seigneur, et trop pour un monde à l'égard duquel il est écrit : « les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement... la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement » (2 Pierre 3:7-10). Aussi, notre Dieu a-t-Il voulu, par le moyen des circonstances que nous devons traverser, briser les liens qui nous rivaient si étroitement à la terre et nous amener à réaliser la vanité et la fragilité de ce qui avait captivé nos cœurs. La souffrance éprouvée, en bien des cas, ne donne-t-elle pas la mesure de notre attachement à tout ce que nous avons en bas ? Dieu poursuit un but : nous éloigner de Sodome, détacher nos cœurs d'un monde vers lequel nous avons tourné « d'autres regards que ceux du voyageur ». Que d'avertissements Il nous avait fait entendre, et c'était en vain ! Alors, Il nous a parlé d'une manière bien solennelle, qui devrait nous amener, chacun, à nous poser cette question Quand le Seigneur me prendra, est-ce un Lot qu'Il arrachera à Sodome ? Laisser ce monde avec regrets, en « tardant », l'Éternel « ayant pitié », être sauvé « comme à travers le feu », serait-ce notre seule perspective ? Que Dieu nous accorde d'avoir compris et retenu tout ce qu'Il a voulu nous dire !

Mais ; n'y aurait-il pas aujourd'hui un autre danger ? Tout est sombre autour de nous, les nuages s'accumulent à l'horizon, la route apparaît bien difficile : elle traverse la vallée de Baca. Que de souffrances à endurer pour tant de chers enfants de Dieu, des luttes, des persécutions peut-être... Non, dirons-nous, jamais nous n'aurons la force de supporter tout cela, mieux vaudrait n'avoir pas à aller plus loin ! Découragés, nous serions tentés de faire comme Elie, assis sous le genêt, demandant la mort pour son âme, s'écriant : « C'est assez, maintenant, Éternel, prends mon âme... » (1 Rois 19:4).

Ce n'est pas un Lot que le Seigneur voudrait enlever, ce n'est pas non plus un Élie sous le genêt, fatigué et lassé du chemin. Des forces pour la route à parcourir ? Oui, nous en avons besoin. Mais, Il le sait et Il y pourvoit, Celui qui nous dit comme au prophète autrefois par la bouche de l'ange : Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi » (v. 7). À nous aussi, le chemin paraît souvent « trop long », n'est-ce pas ? Mais il y a la nourriture nécessaire pour aller « avec la force de ces aliments... jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu » (v. 8). Quelle est-elle ? Christ dans la Parole, Christ lui-même, eau rafraîchissante, pain qui fortifie. Occupés de sa Personne, nourris de Lui, marchant avec Lui, le chemin ne sera plus « trop long » ! Il ne l'était pas pour les deux disciples tandis qu'ils allaient, à ses côtés, considérant « dans toutes les écritures, les choses qui le regardent » (Luc 24:27). Eux aussi étaient tristes — « quels sont ces discours que vous tenez entre vous en marchant, et vous êtes tristes ? » (v. 17), découragés peut-être. — « Or nous, nous espérions qu'il était celui qui doit délivrer

Israël... » (v. 21). Mais lorsque « Jésus lui-même » s'est approché pour « marcher avec eux » (v. 15), leur tristesse a été changée en joie ! Pourquoi est-Il ainsi venu sur le chemin d'Émmaüs ? Sans aucun doute, parce qu'Il lisait dans les cœur- de ces disciples et connaissait leur désir. On leur avait dit bien des choses : « Quelques femmes d'entre nous ont fort étonnés ; ayant été de grand matin au sépulcre, et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues, disant qu'elles avaient vu aussi une vision d'anges qui disent qu'il est vivant. Et quelques-uns de ceux qui sont avec nous sont allés au sépulcre et ont trouvé les choses ainsi que les femmes aussi avaient dit » (v. 23 et 24). Mais une seule comptait à leurs yeux : « Pour lui, ils ne l'ont point vu », qu'importait tout le reste ! C'est de sa Personne qu'ils avaient besoin et c'est cette Personne même qui vient à eux, répondre au désir de leur cœur. Si, au travers de nos circonstances difficiles et de nos sujets de tristesse, nous avons soif de Lui, Il sera là aussi pour marcher avec nous et nous occuper de sa Personne durant le voyage. Il nous fera faire des progrès dans la jouissance d'une heureuse communion avec Lui. « Il marcha avec eux » (v. 15), puis entra pour rester avec eux (v. 29), enfin, se mit à table avec eux (v. 30). Ils purent dire ensuite : « Notre cœur ne brûlait-il pas, au dedans de nous, lorsqu'il nous parlait par le chemin et lorsqu'il nous ouvrait les écritures ? » (v. 32). Pussions-nous être de ceux qui le diront aussi !

S'Il veut marcher avec nous et réjouir nos cœurs durant le voyage, il faut que nous marchions avec Lui. Alors, nos regards ne seront plus tournés vers le monde avec ses attraits, ni vers la terre avec ses luttes et ses souffrances, mais dirigés sur Lui seul. Marche de la foi qui ne compte que sur Dieu, ne s'arrêtant pas aux difficultés et aux impossibilités, car il n'y en a pas pour le Tout-Puissant. Joie douce et profonde puisée dans Sa communion, entretiens bénis et si précieux tandis que le chemin se poursuit !

Rappelons également (2 Rois 2) les deux prophètes Élie et Élisée marchant ensemble ; c'était aussi un douloureux voyage. Guilgal, Béthel, Jéricho leur rappelaient sans doute de doux souvenir- ; mais les sujets de tristesse ne manquaient pas, pour Élisée ; il y passait, mais ses regards n'étaient pas tournés en bas. Il sentait combien il aurait besoin du secours d'en-haut pour continuer la route et accomplir le service qui lui était confié. Ce secours, il l'avait instamment demandé : « Qu'il y ait, je te prie, une double mesure de ton esprit sur moi » (v. 9). Comment lui serait-il accordé ? « Si tu me vois quand je serai enlevé d'avec toi, il en sera ainsi pour toi » (v. 10). Nous sommes-nous représenté les derniers pas des deux prophètes, avant l'enlèvement ? Élisée avait demandé les forces et les ressources qui lui seraient nécessaires et il y avait une condition à remplir pour les obtenir : « Si tu me vois... » Pensons-nous qu'un seul instant, si court soit-il, ses regards aient été fixés sur un autre que son maître ? Quel chemin ils ont ainsi parcouru ensemble, au milieu de tant de sujets de tristesse, « marchant et parlant » dans une douce intimité, les regards d'Élisée n'étant dirigés que vers un seul objet. : celui avec lequel il marchait ! Dans un tel sentier, les forces se renouvellent pour atteindre le but : « Bienheureux l'homme dont la force est en toi... passant par la vallée de Baca, ils en font une fontaine... ils marchent de force en force, ils paraissent devant Dieu en Sion » (Ps. 84:5-7).

Marcher avec Dieu, ce fut l'heureuse part d'Énoch. « Énoch marcha, avec Dieu » ; cela nous est dit une première fois (Genèse 5:22), répété ensuite (v. 24). Il faut arrêter notre attention de façon particulière sur de telles expressions. puisque Dieu a voulu les souligner dans sa Parole. Dans une telle marche, réalisée non pas un jour, mai, avec constance et persévérance, « trois cents ans », Énoch a sans doute éprouvé beaucoup de joie ; mais c'est un autre côté, bien plus précieux, qui nous est présenté : il a réjoui le cœur de Dieu ! « Avant son enlèvement, il a, reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu » (Hébr. 11:5).

Ne voyons-nous pas se préparer, semble-t-il, « l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière » ? Mais l'Église de Christ sera enlevée auparavant, comme Énoch l'a été avant le déluge. Celui que nous attendons se plaît à nous redire : « Je viens bientôt ». Ce n'est pas, comme Élie pour Élisée, un maître qui va partir ; c'est pour nous Celui qui va venir, Celui qui vient. À la veille de ce jour où ils vont le voir de leurs propres yeux, avant leur enlèvement, le Seigneur veut réveiller les cours et

les affections des siens. Il veut pouvoir considérer un résidu fidèle, quelques-uns dont il puisse être dit qu'ils ont marché avec Dieu et qui auront reçu le témoignage « d'avoir plu à Dieu ». Nous n'avons sans doute que bien peu de temps pendant lequel nous est réservé le privilège d'être de ces quelques-uns.

Certainement, le Seigneur appellera à sa rencontre en l'air tous ses rachetés, aucun ne sera laissé en arrière. Mais dans quel état moral les trouvera-t-Il à son retour ? Quand Il me prendra, enlèvera-t-Il un Lot, arraché à Sodome, un Élie découragé qui demande la mort pour son âme, ou un Énoch qui a marché avec Dieu, réalisant le ciel sur la terre, de sorte que son départ ne paraît comporter aucune transition ? « Et il ne fut plus, car Dieu le prit » (Genèse 5:24). Dieu veuille laisser cette question sur le cœur et la conscience de chacun des siens, dans ces jours mauvais, pour un exercice profond qui produira des fruits à sa gloire !

## Sur l'enlèvement de l'église

ME 1969 p.98

Nous attendons la réalisation de la « bienheureuse espérance » dont parle l'apôtre dans son Épître à Tite (2:13) : « en un instant, en un clin d'œil », « les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés » (1 Cor. 15:52). Lorsqu'aura lieu cette première résurrection, appelée « résurrection de vie » ou encore « résurrection d'entre les morts » (Jean 5:29 ; Actes 4:2), tous les croyants de l'Ancien Testament d'une part (excepté Énoch et Élie, puisqu'ils ont été enlevés sans passer par la mort) et, d'autre part, tous ceux de la période actuelle qui auront passé par la mort « ressusciteront premièrement », « puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1 Thess. 4:16, 17).

Ouvrons ici une parenthèse à propos d'une question qui préoccupe nombre de parents chrétiens : qu'en sera-t-il, à la venue du Seigneur, des enfants n'ayant pas encore atteint l'âge de responsabilité ? — Dans le gouvernement de Dieu, l'enfant participe aux bénédictions des parents, comme aussi à leur jugement. Ce principe général des voies de Dieu permet de penser qu'à la venue du Seigneur les enfants non encore responsables de parents croyants seront enlevés *avec eux*, et cela — 1 Cor. 7:14 nous autorise à le croire — même si un seul des parents est croyant. Par contre, les enfants non encore responsables de parents incrédules seront laissés *avec eux* ; si, pour ces parents, la porte de la grâce sera à jamais fermée, leurs enfants pourront, eux, entendre l'évangile du royaume et ils seront sauvés s'ils le reçoivent par la foi. — Si les enfants, n'ayant pas encore atteint l'âge de responsabilité, de parents croyants devaient être laissés tandis que leurs parents seront enlevés, on verrait alors de jeunes enfants non responsables, des bébés se trouvant, « en un instant, en un clin d'œil », privés de leurs parents, de leur affection, de leur aide, incapables de vivre seuls ! La plupart seraient, de la sorte, condamnés à mourir. Serait-il possible qu'il en soit ainsi ? Nous ne le pensons pas.

La « bienheureuse espérance » nous réjouit et ranime nos cœurs parfois abattus ; elle doit aussi avoir sur nos vies une influence sanctifiante, selon ce qui est écrit : « Et quiconque a cette espérance en lui (c'est-à-dire : en Christ qui doit être manifesté) se purifie, comme lui est pur » (1 Jean 3:3). Nous soupirons après le moment où les luttes et les combats, les peines et les douleurs auront pris fin à jamais et cette pensée, réconfortante et encourageante, occupe nos esprits peut-être davantage que ce qui devrait avant tout nous rendre pleinement heureux : nous verrons le Seigneur et notre joie sera de contempler la sienne et d'en jouir avec Lui !

Mais n'arrive-t-il pas aussi que, nous arrêtant sur notre état moral et spirituel, sur l'état des assemblées, nous éprouvions une réelle souffrance en nous disant : le Seigneur va ravir à sa rencontre en l'air une Église qui a failli à sa responsabilité, au sein de laquelle nous voyons tant de choses attristantes qui déshonorent son Chef ? De telles pensées nous conduiraient à estimer que le Seigneur va enlever ce qui pourrait être comparé, par allusion au récit d'Actes 27, à un navire qui a fait naufrage : « tous parvinrent à terre sains et saufs », mais « les uns sur des planches, et les autres sur quelques débris du navire » (v. 44). En sera-t-il vraiment ainsi, comme le supposent bien des croyants ? Il ne semble pas, et une pensée toute différente peut être solidement appuyée sur l'enseignement de l'Écriture.

Dans ces derniers jours de l'histoire de l'Église sur la terre, au travers de tant de circonstances humiliantes, le Seigneur accomplit dans les siens comme aussi dans l'Assemblée, n'en doutons pas, un profond travail de cœur et de conscience. Que de difficultés ont été, entre ses mains, le moyen de réveiller des croyants et des assemblées ! Nous n'avons peut-être pas le sentiment qu'un tel travail soit ainsi opéré, car les fruits n'en sont pas toujours manifestés, mais ils le seront au temps

convenable. C'est un travail intérieur, caché, que le Seigneur poursuit, et il pourrait nous dire comme à Pierre autrefois : « Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, mais tu le sauras dans la suite » (Jean 13:7). Ne continuerait-il pas jusqu'à son achèvement l'œuvre dont nous parle Éphésiens 5:26, cette œuvre de sanctification et de purification de l'Assemblée, Assemblée qu'il « nourrit » et « chérit » comme étant « sa propre chair » (ib. 29 — cf. Gen. 2:23) ? Certainement, et il l'accomplira jusqu'au moment où il se présentera « l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable », mais « sainte et irréprochable » (Éph. 5:27). Ce n'est pas lorsque l'Église sera dans la gloire que ce travail sera opéré, il l'est tandis qu'elle se trouve encore ici-bas et il sera achevé au moment où elle sera enlevée. L'Église présentera donc ces caractères, aux yeux de Dieu, lors de son enlèvement. On peut dire que le Seigneur viendra pour opérer la première résurrection et la transmutation des vivants lorsque le dernier des élus sera manifesté et lorsque son travail dans les siens et dans l'Église sera mené à son terme.

Considérant l'état de l'Église tel qu'il apparaît à nos yeux, l'on serait alors conduit à estimer que la réalisation de la « bienheureuse espérance » ne saurait être proche, tant il y a à faire pour que l'assemblée revête les caractères indiqués dans ce verset 27 d'Éphésiens 5. Sans doute, le travail de Dieu se fait souvent lentement, très progressivement, mais il s'opère aussi parfois en bien peu de temps. Il n'a pas fallu longtemps, par exemple, pour que celui qui « respirait encore menace et meurtre contre les disciples du Seigneur » puisse être appelé par Ananias : « Saul, frère... » (Actes 9:1 et 17), et il ne faudra pas beaucoup de temps pour que « nous soyons tous changés » : « en un instant, en un clin d'œil » (1 Cor. 15:51, 52). En quelque domaine que ce soit, Dieu a le pouvoir d'accomplir de grandes choses en très peu de temps. Et nous avons l'assurance que, ayant « commencé en nous une bonne œuvre », il « l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6) ; nous avons aussi la promesse de 1 Thessaloniens 5 : « Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ. Celui qui vous appelle est fidèle, *qui aussi le fera* » (v. 23, 24). Tout le travail de la grâce divine en chaque croyant et dans l'assemblée sera conduit jusqu'à son achèvement et cela avant que l'Église ne soit enlevée ; les résultats en seront vus « au jour de Jésus Christ », « quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru » (2 Thess. 1:10).

Lorsque les noces de l'Agneau seront célébrées, l'Épouse sera « vêtue de fin lin, éclatant et pur, car le fin lin, ce sont les justices des saints » (ou : les justes actes des saints). Et il est dit d'elle qu'elle « s'est préparée ». C'est présentement que la « préparation » s'effectue, que les « justes actes » sont accomplis. Tout cela est le fruit de la grâce opérant dans le croyant et dans l'Église : « *il lui a été donné d'être vêtue...* » (Apoc. 19:7, 8). Tous les combattants ont part, bien qu'à des degrés divers, à la victoire d'une armée ; la grâce agit, en chacun des croyants et dans le moment actuel, en vue de ce triomphe qui sera à la gloire éternelle de Christ.

Ce n'est donc pas une sorte de navire ayant fait naufrage que Christ enlèvera à sa rencontre en l'air, mais une Église « préparée », « sanctifiée » et « purifiée » que son Époux céleste pourra se présenter à Lui-même « glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable » mais « sainte et irréprochable ».

La considération des types de l'Ancien Testament nous conduit à la même pensée. Énoch est une figure de l'Église, Élie des saints faisant partie de l'Église qui seront enlevés sans passer par la mort, Moïse de ceux qui sont appelés, en 1 Thessaloniens 4:16, « les morts en Christ ». « Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car *avant son enlèvement*, il a reçu le témoignage *d'avoir plu à Dieu* » (Héb. 11:5) ; Élie n'a pas été enlevé alors que, découragé, sous le genêt, il demandait la mort pour son âme, mais dans toute la dignité et la puissance d'un vainqueur (2 Rois 2:1 à 14) ; enfin, Moïse n'a pas été retiré après qu'il a eu frappé le rocher au lieu de lui parler (cf. Nomb. 20:7 à 13) — comme le fut Aaron, à l'égard duquel la même

sentence avait été prononcée (ib. 12 et 22 à 29) — mais après qu'il a eu gravi le sommet du Pisga, l'Éternel lui faisant voir « tout le pays » de la promesse, lui parlant et puis, après sa mort, l'enterrant « vis-à-vis de Beth-Péor », dans un sépulcre que « personne ne connaît... jusqu'à aujourd'hui ». L'Esprit de Dieu ajoute : « Et Moïse était âgé de cent vingt ans quand il mourut ; son œil n'était pas affaibli, et sa vigueur ne s'en était pas allée ». Et ce témoignage lui a été rendu : « il ne s'est plus levé en Israël de prophète tel que Moïse, que l'Éternel ait connu face à face... » (Deut. 34:1 à 7, 10 à 12). Rappelons encore qu'il est l'un des deux hommes qui apparurent en gloire sur la sainte montagne lorsque le Seigneur fut transfiguré ; et « ils parlaient avec lui », ils « parlaient de sa mort qu'il allait accomplir à Jérusalem » (Luc 9:28 à 31).

Enlever une Église en ruines ne conviendrait certainement pas à la gloire de Celui qui « a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle », qui, pendant le jour actuel, « la sanctifie, en la purifiant par le lavage d'eau par parole », « la nourrit et la chérit » (Éph. 5:25, 26, 29). Pour sa gloire, pour l'entière satisfaction de son cœur, il va enlever l'Assemblée telle qu'il se la présentera « à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable », mais « sainte et irréprochable » (ib. 27).

Certes, il nous convient de demeurer exercés et humiliés en présence de tant de misères, fruit amer et douloureux de notre infidélité ; mais que cela ne nous décourage en aucune manière. Fixons les yeux sur Celui qui va ravir à sa rencontre en l'air une Église triomphante. Quelle gloire pour Lui dans cet enlèvement et dans l'éternelle contemplation de tous les résultats de l'œuvre qu'il a accomplie pour elle et du travail qu'il aura opéré en elle !



## « Consolez-vous... », « Soyez fermes, inébranlables... »

1 Thess. 4:8 & 1 Cor. 15:58

ME 1972 p. 3

Au début d'une nouvelle année de « la patience de notre Seigneur » (2 Pierre 3:15), il est précieux de pouvoir nous encourager et nous exhorter les uns les autres en rappelant à nos cœurs les promesses qu'il nous a faites, notamment celle de son retour : « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures ; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:2, 3). Ces paroles sont si simples, si claires que le plus jeune enfant dans la foi peut les comprendre, s'emparer de la promesse et en jouir. Le retour du Seigneur est une certitude ; ce qu'il a dit lui-même : « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi » ne peut laisser place au moindre doute, à la moindre ambiguïté. Nous pouvons donc l'attendre, comme nous y sommes exhortés, avec une pleine confiance. Pour nous y encourager, il se plaît à nous dire : « Oui, je viens bientôt » (Apoc. 22:20).

Cependant, le Seigneur n'a pas fait connaître à ses disciples de quelle manière son retour aurait lieu, quel serait le déroulement des événements qui se produiront à ce moment-là. Les détails concernant sa venue pour l'enlèvement des saints devaient être révélés, plus tard, à l'apôtre Paul ; ils constituent dans leur ensemble l'une des quatre vérités fondamentales qui lui ont été confiées : la justice de Dieu — la table et la cène du Seigneur — le mystère de l'Assemblée, corps de Christ — l'enlèvement des saints à la venue du Seigneur. Paul présente ce dernier sujet plus particulièrement dans deux passages bien connus de nous tous : 1 Thessaloniens 4:13 à 18 et 1 Corinthiens 15:51 à 58.

Les Thessaloniens étaient préoccupés parce qu'ils croyaient que ceux qui étaient délogés, n'étant plus là lorsque le Seigneur reviendra, feraient une perte. D'une part, ils attendaient réellement le Seigneur, vivant la vérité qui leur avait été enseignée (1 Thess. 1:9, 10) et, d'autre part, ils ne pensaient pas tellement à eux-mêmes mais à ceux que le Seigneur avait repris à Lui : il n'y avait chez eux aucun égoïsme mais un amour vrai pour leurs frères et sœurs en Christ. Ils pensaient avec tristesse à ceux des leurs qui étaient délogés parce qu'ils étaient « dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment » ; l'apôtre, ne voulant pas qu'ils soient « affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance », cherche donc, en leur faisant part de ce qu'il pouvait leur dire « par la parole du Seigneur », d'abord à les instruire, ensuite à les consoler. C'est pourquoi le dernier paragraphe du chapitre 4 de la première épître qu'il leur adresse commence par ces mots : « Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance... » ; et se termine par ceux-ci : « Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (v. 13 et 18). Une telle instruction, une telle consolation ne sont-elles pas précieuses à nos cœurs, comme elles devaient l'être sans aucun doute au cœur des Thessaloniens ?

De faux docteurs affirmaient aux croyants de Corinthe « qu'il n'y a pas de résurrection de morts » (1 Cor. 15:12). Aussi l'apôtre, écrivant à cette assemblée, démontre la folie de cet enseignement et établit avec force la doctrine de la résurrection, présentant la résurrection de Christ « prémices de ceux qui sont endormis » et la résurrection de « ceux qui sont du Christ, à sa venue », embrassant même tout l'espace de temps entre la résurrection de Christ et l'état d'éternité (ib. 20 à 28). Ce chapitre, que nous pourrions relire une fois encore avec profit et bénédiction, développe tout un ensemble de vérités capitales concernant la résurrection. Le dernier paragraphe donne quelques détails sur la manière dont les événements se dérouleront lorsque la première résurrection, la résurrection d'entre les morts, aura lieu. À ce moment-là, « nous serons tous changés : en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés » (ib. 51, 52). Mais ici, l'apôtre ne termine pas, comme il

l'a fait en écrivant aux Thessaloniens, par une parole de consolation — quelque consolante que soit pour nous la lecture de ces versets — car les circonstances n'étaient pas les mêmes à Corinthe : la fausse doctrine qui y était présentée, niant la résurrection, ne pouvait qu'inciter les Corinthiens au relâchement dans le service et le combat, à une vie n'ayant pour objet que la recherche de ce qui pouvait satisfaire les désirs charnels — ce qui était déjà le cas pour quelques-uns parmi eux (ib. 29 à 34) — Perdre de vue pratiquement (nous les connaissons bien doctrinalement) les vérités concernant la venue du Seigneur, et son apparition à laquelle se lie le tribunal de Christ, peut nous conduire à de semblables défaillances ; gardons-nous de mésestimer ce grave danger ! — Aussi, le développement de son enseignement relatif à la première résurrection conduit l'apôtre, en terminant, à adresser aux Corinthiens cette pressante exhortation : « Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur » (ib. 58).

Nous avons besoin, n'est-il pas vrai, des deux paroles de l'apôtre, de celle qu'il adresse aux Thessaloniens et de celle qu'il dit aux Corinthiens : la pensée que le Seigneur vient est encourageante, réconfortante, c'est une douce consolation pour nos cœurs — ce doit être aussi un stimulant pour nous amener à demeurer « fermes, inébranlables », gardant « le bon dépôt » qui nous a été confié (cf. 2 Tim. 1:14), rejetant toutes les fausses doctrines répandues, de nos jours plus que jamais, au sein de la chrétienté, et « abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur ». L'œuvre que nous pouvons faire n'est pas la nôtre, gardons-nous de le penser, c'est, ce doit être celle du Seigneur. Elle doit être accomplie dans des conditions telles que tout ce qui est de l'instrument disparaisse, afin que l'on ne voie que le Seigneur lui-même dans ce qu'il a opéré. Le travail ainsi accompli — si obscur qu'il nous paraisse, puisque tout doit être fait de telle manière que l'on ne voie rien de l'ouvrier — « n'est pas vain dans le Seigneur ». Laissons au Seigneur le soin de l'apprécier, ce n'est pas notre affaire, et attendons avec patience le jour où il voudra, par pure grâce, donner la récompense au serviteur fidèle : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton maître » (Matt. 25:21, 23). Pussions-nous être de ceux qui servent fidèlement le Seigneur en l'attendant du ciel !

Oh ! quand verrons-nous resplendir  
Ce jour où doit paraître  
Celui qui du ciel va venir,  
Jésus Christ, notre Maître ?  
Sainte journée,  
Terme de nos travaux !  
Foi couronnée,  
Délicieux repos !  
Chrétiens, encore un peu de temps,  
Et le Seigneur de gloire  
Viendra donner aux combattants  
L'éternelle victoire !

(Cantique 118, verset 3)

## Sur la part du croyant qui déloge

(mourir ou voir la venue du Seigneur)

ME 1971 p.63

L'espérance du croyant n'est pas la mort mais la venue du Seigneur. Quand « le Seigneur lui-même... descendra du ciel », « les morts en Christ ressusciteront premièrement ; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur » (1. Thess. 4:16, 17). Morts en Christ « ressuscités premièrement », croyants encore en vie transmués, il n'y aura désormais aucune différence quant à la part éternelle des uns et des autres : « la rencontre du Seigneur, en l'air » sera pour tous les rachetés et, tous ensemble, « nous serons toujours avec le Seigneur ».

N'est-il pas vrai que si nous avons à choisir — mais ce choix ne nous appartient pas — nous préférierions sans doute nous trouver plutôt parmi « les vivants » qui seront transmués que parmi les morts ressuscités ? Envisager la mort, avec la séparation qu'elle entraîne, le brisement de liens qui nous unissent à tant d'êtres chers, membres de nos familles ou de la famille de Dieu, produit souvent dans l'âme une certaine crainte, une appréhension plus ou moins grande, et nous amène à désirer atteindre le port céleste sans avoir à suivre ce chemin. En outre et surtout, le fait que nous avons à vivre dans l'attente constante du Seigneur nous conduit à appeler de tous nos vœux Celui qui nous dit : « Je viens bientôt », exprimant notre ardent désir de Le voir dans ce : « Viens » qui est aussi le cri de l'Esprit et de l'épouse (Apoc. 22:20, 17) ; par conséquent, attendant et désirant la venue du Seigneur, nous attendons et désirons par là même notre enlèvement sans passer par la mort.

Il y a donc pour le croyant, d'une part la certitude de la venue du Seigneur et, d'autre part une incertitude : bien qu'il puisse réaliser l'attente constante du Seigneur, il ne sait pas s'il sera appelé, ou non, à passer par la mort. La certitude doit réjouir nos cœurs, l'incertitude ne saurait les troubler : demeurer ici-bas, « il en vaut bien la peine » — « déloger » et « être avec Christ », cela est « de beaucoup meilleur » (Phil. 1:22, 23).

Afin d'encourager les croyants qui, à vue humaine, ont la mort devant eux, l'Écriture nous dit leurs privilèges — privilèges que ne connaîtront pas ceux qui seront transmués à la venue du Seigneur, si précieuse que soit la part de ces derniers. Il y a, dans la considération d'un tel sujet, un encouragement non seulement pour les croyants qui doivent « déloger » mais aussi pour ceux qui voient « s'endormir » tel membre de leur famille, ou de la famille de la foi, auquel ils sont particulièrement attachés.

La « vive attente » et « l'espérance » de l'apôtre étaient qu'il « ne serait confus en rien » et que « Christ serait magnifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort » (Phil. 1:20). Il vivait à la gloire du Seigneur et s'il devait mourir, ce serait encore pour sa gloire : la mort serait pour Paul le chemin frayé par Christ, « un gain » puisqu'en y marchant il serait avec Christ jusqu'à son aboutissement, le parfait repos avec Lui. Il désirait « le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort », et il ajoute : « si en quelque manière que ce soit je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts » (Phil. 3:10, 11). S'il pouvait se réjouir dans les souffrances et même en pensant à la mort, c'est parce qu'il savait que, dans un tel sentier, il serait bien davantage semblable à son Modèle. Dans les souffrances qu'il endurait, il réalisait une heureuse conformité à Christ et il avait conscience que s'il passait par la mort, il la réaliserait de plus près encore, atteignant la gloire par la résurrection d'entre les morts. Quel immense privilège pour lui — comme aussi pour les croyants appelés à passer par la mort — que de parvenir à la gloire du ciel par le même chemin que Christ : la mort et la résurrection. Un tel privilège n'est que pour « les morts en Christ » !

« Précieuse, aux yeux de l'Éternel, est la mort de ses saints » (Ps. 116:15). Pourquoi est-elle « précieuse » à ses yeux, la mort de l'un des rachetés de Christ ? Moment solennel que celui du départ : tout le long du chemin, l'ennemi a essayé de reprendre celui qui lui a été ravi par l'Homme fort, sans jamais pouvoir y arriver car le bon Berger veille sur ses brebis, acquises à si grand prix ; il n'y parvient pas davantage lorsque — dernier et suprême combat — la mort est là. Tout au contraire, celui qui « déloge » est à jamais délivré des pièges et de la puissance de Satan ; c'est un trophée de la victoire de Christ, définitivement arraché à l'implacable adversaire et introduit, comme fruit de l'œuvre de la croix, dans le repos de la présence de Jésus. Quelle gloire pour Christ ! Christ magnifié par la mort !

Par ailleurs, un croyant qui s'en va en paix peut goûter sans aucun nuage la présence de Jésus quand il traverse la sombre vallée et dire avec le psalmiste : « Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal ; car tu es avec moi » (Ps. 23:4). La mort est une terrible réalité, Bildad l'appelle « le roi des terreurs » (Job 18:14), et, bien que ce soit pour le croyant un ennemi vaincu, qui ne peut plus rien sur lui — ce n'est plus que « l'ombre de la mort » — les rachetés de Christ appelés à passer par la mort éprouvent parfois, à des degrés divers, quelque chose de ce qu'elle est. — Rappelons ici les paroles prononcées peu avant son délogement par un de nos devanciers, dont le ministère a été en bénédiction dans les assemblées — paroles transcrites dans le « Souvenir » rédigé à l'occasion de son départ : « Oh ! la sombre vallée ! Chers frères, chères sœurs, qui la traversez, je n'aurais jamais pensé que vous méritiez tant de sympathies. Seigneur, console... », et ensuite : « Paix, tout est paix... Tout va bien ». Quel réconfort pour ceux qui traversent cette vallée que la présence de Jésus à leur côté, qui leur permet de dire : « Tout est paix... Tout va bien » ! Ne vaut-il pas la peine de passer par un tel chemin pour connaître un tel privilège en un tel moment ? Celui qui est là n'est-il pas le grand Vainqueur de Satan et de la mort, le bon Berger qui a mis sa vie pour ses brebis et qui veut les porter jusqu'au bercail céleste ? La brebis qui traverse « la vallée de l'ombre de la mort », n'a donc « aucun mal » à craindre ; elle peut dire à son Berger : « tu es avec moi ». Ce n'est pas seulement sa présence assurée, c'est sa présence réalisée !

Certes, tous les rachetés encore en vie et transmués à la venue du Seigneur, épargnés d'avoir à subir dans leur corps la sentence prononcée sur l'homme pécheur, connaîtront un immense privilège, mais combien sont précieux les privilèges que peuvent seuls goûter les croyants amenés à « déloger » ! Outre ceux que nous venons de considérer, il en est un d'une inestimable valeur : pensons à la condition dans laquelle ils se trouvent pour attendre le jour de la première résurrection. Ils sont déjà dans le repos, jouissant auprès du Seigneur d'un bonheur parfait. Aurions-nous parfois l'égoïste pensée de désirer — ce ne serait qu'un irréalisable désir — leur retour auprès de nous pour jouir de leur affection et croyons-nous qu'ils préféreraient notre compagnie ici-bas à celle de Jésus dans le ciel ?

Le brigand repentant, sur la croix, a demandé que le Seigneur se souvienne de lui — à sa venue — dans son royaume. Le Seigneur lui a répondu, lui accordant bien davantage encore que ce qu'il avait souhaité ; il l'a assuré qu'il serait avec Lui — le jour même — dans le paradis. En considérant cette réponse et l'enseignement que nous avons rappelé de Phil. 1, nous pouvons dire que le croyant qui « déloge » est « avec Christ » — ce qui dépasse toute bénédiction terrestre — qu'il y est tout aussitôt, sans aucune attente et enfin, qu'il jouit du repos et de la félicité dans le paradis de Dieu. Pour les croyants délogés, plus de combats, plus de souffrances, plus d'interruptions dans la jouissance de la communion avec Christ ; plus jamais ils ne pourront attrister le cœur du Seigneur ou jeter du déshonneur sur son Nom. Labeur, agitation, chagrins, péché, tout est laissé derrière et pour toujours ! Considérons ce qu'abandonnent les croyants délogés : tout ce qui est d'ici-bas, tout ce qui se rattache à la première création — ce qu'ils conservent : vie éternelle, union avec Christ, bénédictions liées à la nouvelle création — ce qu'ils acquièrent : le parfait repos dans la présence de Jésus ; ils sont « avec Christ » et cette expression suffit à nous donner la certitude de leur inexprimable bonheur. Oui, « bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur... » (Apoc. 14:13).

Demeurer ici-bas pour servir et attendre le Seigneur, ou bien « déloger » pour « être avec Christ », l'apôtre ne savait ce qu'il devait choisir ; il était « pressé des deux côtés ». Mais son désir était « de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur » (Phil. 1:22, 23). C'est ce qu'il écrit aussi aux Corinthiens : « nous aimons mieux être absents du corps et être présents avec le Seigneur » ajoutant une parole qui est de nature à exercer la conscience du racheté : « C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents (c'est-à-dire : vivants sur la terre à la venue du Seigneur) ou que nous soyons absents (déjà délogés à ce moment-là, absents du corps), nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables ; car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ... » (2 Cor. 5:8 à 10). Dans le début de ce chapitre, par deux fois l'apôtre parle d'ardeur ; d'abord au verset 2 : « désirant avec ardeur d'avoir revêtu notre domicile qui est du ciel » — ce sont les affections du cœur qui produisent cet ardent désir — ensuite au verset 9 : « nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables ». Avec ardeur, notre conscience exercée, appliquons-nous à être agréables à Celui qui nous a acquis par son sang précieux et devant lequel nous serons un jour manifestés — tous, morts en Christ ressuscités et croyants encore en vie à sa venue, transmués — « afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal ».

En attendant le Seigneur, puissions-nous « lui être agréables » — heureux, si nous avons à passer par la mort, d'atteindre la gloire par le même chemin que Christ, heureux encore si nous sommes parmi « les vivants qui demeurons » et qui seront transmués à sa venue !

## Le règne de mille ans

ME 1973 p.141, 169

L'espérance chrétienne, c'est la venue du Seigneur pour opérer la première résurrection — la résurrection d'entre les morts — et la transmutation des croyants encore en vie sur la terre à ce moment-là. N'aurions-nous pas tendance à nous arrêter à ce premier acte de sa venue, parce qu'il nous concerne directement et constituera pour nous la fin des souffrances, laissant plus ou moins de côté le deuxième acte, l'apparition du Seigneur en gloire pour l'exercice des jugements — guerrier et judiciaire (Apoc. 19:11 à 21 ; 2 Thess. 1:6 à 10 ; Matt. 25:31 à 46) — jugements qui doivent précéder et amener l'établissement du règne millénaire ? Dans ce domaine, comme en bien d'autres, n'est-ce pas à nous que nous pensons d'abord, au lieu de penser au Seigneur et à sa gloire ? Sans doute, lorsque sera inauguré le règne nous aurons déjà été enlevés — « ravis... à la rencontre du Seigneur, en l'air », « changés », « transformés », rendus « semblables » à Christ (1 Thess. 4:17 ; 1 Cor. 15:51 ; Phil. 3:21 ; 1 Jean 3:2) — mais pourrait-il nous être indifférent que le Seigneur soit un jour exalté sur la terre où il a été méprisé, rejeté et crucifié ? Ne devons-nous pas nous réjouir à la pensée que ce que Christ a dit par la parole prophétique sera alors accompli : « Je serai exalté parmi les nations, je serai exalté sur la terre » (Ps. 46:10) ? — De telle sorte que la considération des différents passages de l'Écriture qui nous entretiennent du règne de mille ans doit être pour nous d'un profond intérêt, évoquant dans nos âmes les gloires de Christ et la bénédiction qu'il apportera à une terre aujourd'hui « assujettie à la vanité », dans la « servitude de la corruption », mais qui jouira alors « de la liberté de la gloire des enfants de Dieu » (Rom. 8:20, 21). La méditation de ce sujet est de nature à réjouir nos cœurs en les occupant de Celui qui s'est acquis, par sa mort à la croix, le droit à la domination universelle qui sera la sienne et dont nous parle le Psaume 8.

Nous ne désirons pas dans les pages qui suivent, et si même la possibilité nous en était donnée, reprendre tous les passages de l'Écriture qui nous parlent du règne et des bénédictions dont jouiront alors Israël et les nations. Nous nous proposons d'en considérer seulement quelques-uns qui paraissent suffisants pour donner un simple aperçu du sujet, sans entrer dans trop de détails.

Lorsque « Dieu vit tout ce qu'il avait fait... cela était très bon » (Gen. 1:31). Mais le péché est entré dans le monde par la désobéissance du premier homme (cf. Rom. 5:12) et « la création a été assujettie à la vanité, (non de sa volonté, mais à cause de celui qui l'a assujettie », c'est-à-dire Adam, l'homme pécheur) — aussi, « toute la création ensemble soupire et est en travail jusqu'à maintenant » (ib. 8:20 à 22). Les efforts de l'homme dans le passé, ceux qu'il déploie encore aujourd'hui et ce qu'il se propose de faire dans l'avenir, tout cela ne peut que manifester sa totale impuissance à rétablir ce qu'il a ruiné, à tirer la création de l'état dans lequel elle se trouve, à l'affranchir « de la servitude de la corruption ». Seule, la venue de Christ dans son règne l'amènera à « jouir de la liberté de la gloire des enfants de Dieu ». C'est l'établissement du règne de mille ans qui apportera à la création la délivrance, à l'Israël de Dieu la guérison et la prospérité (Mal. 4:2), à Christ la gloire terrestre qui lui revient : « Il sera exalté et élevé, et placé très-haut », « Il fera tressaillir d'étonnement beaucoup de nations : des rois fermeront leur bouche en le voyant... » (És. 52:13 à 15).

Bien des événements, annoncés dans les livres prophétiques, suivront l'enlèvement de l'Église et précéderont l'inauguration du règne. Le Saint Esprit ayant quitté ce monde en même temps que l'Église, il n'y aura plus ici-bas ni « ce qui retient », ni « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7). En conséquence, au point de vue religieux ce sera le plein développement de l'apostasie, avec la révélation de « l'homme de péché » (ib. 3) — la seconde bête d'Apoc. 13, en d'autres termes encore : l'antichrist — ; tandis qu'au point de vue politique, le renversement de l'ordre établi aboutira rapidement à un état d'anarchie tel que lorsque apparaîtra la première bête d'Apoc. 13 — le chef de l'Empire romain, alors reconstitué en une confédération de dix royaumes (cf. Dan. 7:7, 8 et 23 à 25 ;

Apoc. 13:1 et 17:3, 12 à 14) — les hommes lui rendront hommage « disant : Qui est semblable à la bête et qui peut combattre contre elle ? » (ib. 13:4).

D'autre part, le retour des Juifs en Palestine, déjà commencé présentement, se poursuivra rapidement (voir És. 18:1, 2 et 7) ; la masse du peuple rentrera dans l'incrédulité et apostasiera — ce sont les « deux parties » de Zach. 13:8 tandis que sera formé au milieu d'elle un résidu pieux — le « tiers » dont il est question dans le même verset — appelé à traverser la « grande tribulation » (ib. 9) et reconnu comme peuple de Dieu. Les Juifs rebâtiront alors le temple à Jérusalem et y recevront l'antichrist, ainsi que le Seigneur, quand il était ici-bas, l'a déclaré à ce peuple : « Moi, je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez » (Jean 5:43). L'antichrist est la seconde « bête » d'Apoc. 13, c'est aussi « le roi » de Daniel 11:36 ; ce « roi », qui sera un juif, « n'aura point égard au Dieu de ses pères », il « s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu, et proférera des choses impies contre le Dieu des dieux ». Tout ce passage du livre de Daniel (v. 36 à 39) nous dit quelque chose de l'activité de l'antichrist dans ces jours-là. Au milieu de la dernière semaine prophétique (cf. Dan. 9:27) il s'assiéra dans le temple, « se présentant lui-même comme étant Dieu » et se faisant adorer comme tel (cf. 2 Thess. 2:3, 4).

Au sein de cet état de choses et avant même que ne commence la dernière semaine prophétique, Dieu manifestera quelque chose de sa grâce en faisant prêcher l'évangile du royaume. Durant cette période, deux classes de personnes seront sauvées : les cent quarante-quatre mille scellés d'Apoc. 7 ; 1 à 8, d'autre part des gentils (ib. 9 à 17) ; mais parmi ceux qui dans le jour actuel auront refusé ou négligé d'accepter l'évangile de la grâce, plus personne ne pourra l'être : « Dieu leur envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'injustice » (2 Thess. 2:11, 12). Ils n'ont pas voulu croire la vérité pendant le jour de la grâce, ils croiront alors au mensonge. Terrible sort de tous ceux qui seront sur la terre à la venue du Seigneur, n'ayant pas voulu de Jésus comme Sauveur !

Lorsque, au milieu de la dernière semaine prophétique, l'antichrist « s'assiéra au temple de Dieu, se présentant lui-même comme étant Dieu », les Juifs pieux quitteront Jérusalem, selon les directions données par le Seigneur lui-même (cf. Matt. 24:15 et suivants) ; il ne restera dans la ville que le petit résidu, « un peuple affligé et abaissé », dont parle le prophète Sophonie (3:12). Ce sera alors la « grande tribulation » ; elle amènera les fidèles en Israël à confesser le péché de la nation, coupable d'avoir violé la loi de Dieu, rejeté et crucifié son Messie et ensuite, méprisé le témoignage du Saint Esprit. Jérémie 30:7 et Daniel 12:1, entre autres passages, annoncent cette « grande tribulation », appelée « le temps de la détresse pour Jacob » dans le premier des deux passages, et « un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là » dans le second. C'est d'elle également que parle le Seigneur dans les versets de Matt. 24 déjà rappelés et en Marc 13:14 et suivants. Tous ces passages disent ce que sera cette tribulation, « telle qu'il n'y en a point eu de semblable depuis le commencement de la création que Dieu a créée, jusqu'à maintenant, et qu'il n'y en aura jamais » (ib. 19). Elle atteindra plus particulièrement les Juifs, mais aussi d'autres peuples puisque la « grande foule que personne ne pouvait dénombrer, de toute nation et tribus et peuples et langues », foule que voit Jean dans la scène rapportée en Apoc. 7 est constituée par « ceux qui viennent de la grande tribulation » (v. 9 et 13 à 17).

L'activité de l'antichrist s'exercera, au moins pendant une période, de concert avec celle du chef de l'Empire romain et, constamment, sous l'instigation de Satan, le « dragon » d'Apoc. 13:4. Satan est le « dieu de ce siècle » (2 Cor. 4:4), le prince ou le « chef de ce monde » (Jean 12:31 ; 14:30 ; 16:11) ; sous son premier caractère, il se manifeste par le moyen de l'antichrist, sous le second par le moyen du chef des dix royaumes — c'est-à-dire par le moyen des deux « bêtes » qui exerceront, l'une le pouvoir religieux (l'antichrist) et l'autre le pouvoir politique. C'est ainsi qu'il répondra aux deux grandes aspirations du cœur de l'homme.

Sans entrer plus avant dans le détail de tous les événements qui se dérouleront alors et qui sont annoncés prophétiquement, laissant de côté ce qui concerne deux autres acteurs importants de ces scènes finales : le roi du nord (l'Assyrien d'És. 10) et le roi du midi (l'Égypte — Dan. 11:40 à 43), disons simplement que lorsque le moment sera venu de mettre un terme à l'activité des deux « bêtes », le ciel s'ouvrira et Christ apparaîtra — sur « un cheval blanc », emblème de guerre et de pouvoir victorieux — pour juger et revendiquer ses droits : « ses yeux sont une flamme de feu » — il exercera le jugement avec un discernement parfait — « et sur sa tête il y a plusieurs diadèmes » : la domination lui appartient et aucune gloire ne lui manque. Son nom s'appelle : « La Parole de Dieu » : Il porte lorsqu'il vient pour exercer le jugement le nom qu'il a porté quand il est venu ici-bas en grâce ; dans un cas comme dans l'autre, il est la pleine et parfaite expression de Dieu, Amour et Lumière. Le passage d'Apoc. 19 duquel sont tirées les citations qui précèdent (v. 11 à 21) nous dit que, dans leur folie, « la bête, et les rois de la terre, et leurs armées » oseront s'assembler pour combattre « celui qui était assis sur le cheval et son armée », c'est-à-dire Christ et les saints glorifiés, ces derniers vus à ce moment-là comme « armée » et non comme « épouse » ou comme « amis de l'époux ». Mais « la bête fut prise, et le faux prophète qui était avec elle, qui avait fait devant elle les miracles par lesquels il avait séduit ceux qui recevaient la marque de la bête, et ceux qui rendaient hommage à son image. Ils furent tous deux jetés vifs dans l'étang de feu embrasé par le soufre ; et le reste fut tué par l'épée de celui qui était assis sur le cheval, laquelle sortait de sa bouche, et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair » (ib. 20, 21). La « bête » — le chef de l'Empire romain — et le « faux prophète » — l'antichrist — les deux instruments de Satan, ne connaîtront pas la mort du corps : ils seront « jetés vifs » dans l'étang de feu embrasé par le soufre ! Satan lui-même n'y sera précipité que plus tard ; à ce moment-là, il sera « lié pour mille ans », la durée du règne, et « jeté dans l'abîme » (ib. 20:1 à 3).

La première résurrection sera dès lors achevée. Elle aura compris plusieurs phases : tout d'abord, celle des croyants de l'ancienne économie et des croyants de l'Église qui seront passés par la mort — les vivants étant transmués — à la venue du Seigneur de 1 Thess. 4:15 à 17 ; enfin celle des croyants qui, pendant la période suivant l'enlèvement de l'Église, scelleront de leur vie le témoignage rendu — c'est-à-dire : « les âmes de ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu », vues « sous l'autel » lors de l'ouverture du cinquième sceau ; les « deux témoins » d'Apoc 11, qui représentent le résidu fidèle maintenu à Jérusalem, au foyer même de l'apostasie, et qui, mis à mort par la bête, se tiendront sur leurs pieds « après les trois jours et demi » et « monteront au ciel dans la nuée » ; ceux qui n'auront pas voulu rendre hommage à la bête et à son image ; les martyrs d'entre les nations, mis à mort pendant la dernière demi-semaine prophétique, mais ayant remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom (Apoc. 6:9 à 11 ; 11:3 à 13 ; 13:15 à 18 ; 15:2 à 4). Apoc. 20:4 nous présente l'ensemble de ceux qui auront part à la première résurrection, à la venue du Seigneur et dans la période qui suivra ; ils sont « bienheureux et saints », « sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir » et ils régneront avec Christ pendant les mille ans du règne, alors établi avec puissance et en gloire (ib. 6).

Il y aura, durant cette période, deux sphères de bénédiction : le royaume du Fils de l'homme et le royaume du Père (cf. Matt. 13:41 à 43). Le royaume céleste, où se trouvent Christ et les saints célestes, est plus particulièrement en rapport avec le Père ; le royaume terrestre, où Juifs et gentils seront les sujets du Roi, est davantage en relation avec le Fils de l'homme. L'Église sera le siège de l'administration du royaume céleste, Jérusalem le centre du gouvernement du royaume du Fils. « Dans ce temps-là on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel ; et toutes les nations se rassembleront vers elle, au nom de l'Éternel, à Jérusalem » (Jér. 3:17). C'est à elle que s'adressent les paroles d'Ésaïe : « Lève-toi, resplendis, car ta lumière est venue, et la gloire de l'Éternel s'est levée sur toi... Alors tu verras, et tu seras rayonnante, et ton cœur frissonnera et s'élargira... l'Éternel sera ta lumière à toujours, et ton Dieu, ta gloire » (És. 60:1, 5, 19 — il faut lire tout le chapitre, que nous ne pouvons citer dans son entier). Ézéchiël termine son livre par cette parole : « et le nom de la ville dès ce jour : l'Éternel est là » — Jéhovah-Shamma (48:35). — Le temple sera rebâti, selon les



indications données dans les chapitres 40 et suivants d'Ézéchiel et « la gloire de l'Éternel » entrant dans la maison sera le signe de la prise de possession de sa demeure par l'Éternel (43:4).

L'Église est vue comme « sainte cité » — les matériaux qui la constituent sont des personnes, les « pierres vivantes » qui, dans l'économie présente, forment la « maison spirituelle » de Dieu (cf. 1 Pierre 2:4, 5) — Jérusalem céleste, « descendant du ciel d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu » (Apoc. 21:10). Les versets 9 à 17 d'Apoc. 21 décrivent son aspect extérieur, les versets 18 à 23 disent sa nature et son caractère, tandis que depuis le verset 24 jusqu'au verset 5 du chapitre 22 sont placées devant nous les bénédictions qui seront dispensées par le moyen de l'Église, tout à la fois « sainte cité » et « épouse, femme de l'Agneau ». Jouissant de la relation la plus douce et la plus intime avec l'Agneau, elle exercera un précieux service de grâce envers le monde et cela, de telle manière que les instruments, en quelque sorte, disparaîtront pour que toute la gloire soit à Christ et à Lui seul. Elle maintiendra une sainteté parfaite et sera l'expression parfaite de l'amour (21:27 ; 22:2). — Le « fleuve d'eau vive » coulera en abondance, « sortant du trône de Dieu et de l'Agneau » ; ses eaux ne pourront être troublées : le fleuve est « éclatant comme du cristal ». L'arbre de vie sera « au milieu de sa rue, et du fleuve », avec ses fruits et ses feuilles (22:1, 2). Dans le paradis terrestre, il y avait deux arbres : l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gen. 2:9). Adam a mangé de ce dernier malgré la défense que Dieu lui en avait faite — c'est ainsi que la première création a été « assujettie à la vanité » (Rom. 8:20) — et il a dû être mis « hors du jardin d'Éden », « afin qu'il n'avance pas sa main et ne prenne aussi de l'arbre de vie et n'en mange et ne vive à toujours » (Gen. 3:6, 11, 12 et 22 à 24). Mais « dans le paradis de Dieu » il n'y a qu'un seul arbre, l'arbre de vie, « portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois : et les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations » (Apoc. 22:2). Le fruit de l'arbre de vie peut alors être mangé (cf. 2:7) ; ne sera-ce pas la seule nourriture ?

« Voici, un roi régnera en justice, et des princes domineront avec droiture ; et il y aura un homme qui sera comme une protection contre le vent et un abri contre l'orage, comme des ruisseaux d'eau dans un lieu sec, comme l'ombre d'un grand rocher dans un pays aride ». Ce « roi », c'est Celui dont David a annoncé la venue et le règne dans ses « dernières paroles » : « Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu, et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages : par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie » (És. 32:1, 2 ; 2 Sam. 23:1 à 4). — Le Psaume 72, composé par David — le verset 20 permet de le penser — « au sujet de Salomon » et qui concerne, prophétiquement, Celui dont Salomon n'était qu'un type, dépeint ce règne de justice et de paix. Le début du Psaume met en relief ces deux caractères : il est fait mention de la justice dans chacun des quatre premiers versets, de la paix au verset 3, de l'abondance de paix au verset 7. Le verset 8 nous dit l'étendue de la domination du Roi de justice et de paix : « Et il dominera d'une mer à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre » et les versets 9 à 11 soulignent le fait que tous se soumettront à son autorité : « Les habitants du désert se courberont devant lui, et ses ennemis lècheront la poussière. Les rois de Tarsis et des îles lui apporteront des présents, les rois de Sheba et de Seba lui présenteront des dons. Oui, tous les rois se prosterneront devant lui, toutes les nations le serviront ». Mais l'autorité qu'il exercera sera empreinte de bonté et de miséricorde : « Car il délivrera le pauvre qui crie à lui, et l'affligé qui n'a pas de secours. Il aura compassion du misérable et du pauvre, et il sauvera les âmes des pauvres. Il rachètera leur âme de l'oppression et de la violence, et leur sang sera précieux à ses yeux » (v. 12 à 14). Un détail, au verset 15, mérite d'arrêter spécialement notre attention : « Et *on priera pour lui* continuellement ; et *on le bénira* tout le jour ». Il sera l'objet de prières continuelles, de louanges incessantes, de la part d'un peuple restauré et abondamment béni. Les deux côtés (v. 1, 2 d'une part et 3 d'autre part) du Psaume 134 seront alors pleinement réalisés. Par ailleurs, le verset 16 nous dit l'extraordinaire fertilité de la terre : « Il y aura abondance de froment sur la terre, sur le sommet des montagnes ; son fruit bruira comme le Liban », ce que David annonce aussi dans le Ps. 65 : « Tu as visité la terre, tu l'as abreuvée, tu l'enrichis abondamment : le ruisseau de Dieu est plein d'eau. Tu prépares les blés, quand tu l'as ainsi préparée. Tu arroses ses sillons, tu aplanis ses mottes, tu

l'amollis par des ondées, *tu* bénis son germe. *Tu* couronnes l'année de ta bonté, et tes sentiers distillent la graisse. Ils distillent sur les pâturages du désert, et les collines se ceignent d'allégresse. Les prairies se revêtent de menu bétail, et les plaines sont couvertes de froment : elles poussent des cris de triomphe ; oui, elles chantent » (v. 9 à 13). Tout est de Lui : le mot « tu » se trouve dix fois dans ces versets ; et encore : *ta* bonté, *tes* sentiers (v. 11). Quelle gloire pour Christ dans son règne : « Son nom sera pour toujours ; son nom se perpétuera devant le soleil, et on se bénira en lui : toutes les nations le diront bienheureux. Béni soit l'Éternel, Dieu, le Dieu d'Israël, qui seul fait des choses merveilleuses ! Et béni soit le nom de sa gloire, à toujours ; et que toute la terre soit pleine de sa gloire ! Amen ! oui, amen ! » (Ps. 72:17 à 19).

Pendant ces jours heureux, il n'y aura plus de guerres et « on n'apprendra plus la guerre » ; il n'y aura plus d'idoles (És. 2:4 ; Michée 4:3 ; Mal. 1:11) ; mais il faudrait citer bien d'autres passages encore, qui mettent en relief tel ou tel trait de ce règne glorieux. És. 11:1 à 10, notamment, nous en donne une description souvent rappelée et toujours lue avec bonheur.

Ajoutons ce qui a déjà été remarqué par d'autres : au sein d'un aussi magnifique ensemble, un triple témoignage subsistera du jugement prononcé par Dieu sur l'homme, sur le sol et sur le serpent : És. 66:24 ; Ézéchi. 47:11 ; És. 65:25. Ce triple témoignage fera d'autant plus ressortir la richesse de la bénédiction qui sera alors répandue par un Dieu de gloire, qui est aussi un Dieu de grâce. Oui, en vérité, il « donnera la grâce et la gloire » à un peuple enfin arrivé à la « maison », après avoir traversé « la vallée de Baca », et « paraissant devant Dieu en Sion » (Ps. 84).

Disons quelques mots, en terminant, de ce qui aura lieu lorsque le règne millénaire aura pris fin. « Satan sera délié de sa prison » (Apoc. 20:7). Les hommes, qui auront été si abondamment bénis pendant le règne, se laisseront pourtant entraîner par l'Adversaire, manifestant ainsi que le cœur humain est irrémédiablement mauvais : le bonheur, la prospérité, la justice, la paix ne peuvent le changer ! Le diable est alors définitivement jugé : « du feu descendit du ciel de la part de Dieu et les dévora » — les nations égarées par Satan — « et le diable qui les avait égarés fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont la bête et le faux prophète ». Ils y sont depuis mille ans et ce fait seul suffit à montrer que la doctrine de la non-éternité des peines est une fausse doctrine, d'autant plus qu'il est ajouté : « et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles » (8 à 10).

Le jugement de ceux qui sont morts sans Christ aura lieu ensuite devant le « grand trône blanc » (Apoc. 20:11). C'est la seconde résurrection, la résurrection des morts. Là, toute bouche sera fermée et tout homme sera trouvé coupable devant Dieu, sans qu'il y ait la moindre excuse à faire valoir ! Ceux qui comparaitront devant ce trône — où le Seigneur siègera comme Juge — sont ceux qui n'ont pas « cru au nom du Fils unique de Dieu » : le jugement prononcé sur eux (Jean 3:18) est alors exécuté. Ils ont accompli des œuvres qu'eux-mêmes croient bonnes ? Ils seront jugés « selon *leurs œuvres* ». Ils n'ont pas voulu accepter le bénéfice de *l'œuvre de Christ*, aussi leurs noms ne sont pas écrits dans le livre de vie, qui sera ouvert pour attester que leur nom ne s'y trouve pas. « Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu », où sont déjà la bête, le faux prophète et Satan lui-même (cf. Apoc. 20:11 à 15). Ils sont, et pour l'éternité, « dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges » (Matt. 25:41). Ce n'est pas pour eux que le feu éternel a été préparé, mais plutôt que d'écouter la voix de Dieu ils ont préféré écouter le diable et ses anges, aussi sont-ils avec eux pour une éternité de souffrance et d'indicible malheur !

Le jugement des morts ayant eu lieu devant le grand trône blanc, l'état éternel sera alors établi ; il est décrit en quelques mots au début du chapitre 21 de l'Apocalypse. Quelle paix remplit nos cœurs lorsque nous lisons : « Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées » ! (v. 4). Telle sera notre part éternelle, celle de tous ceux qui ont mis leur confiance en Jésus et en son œuvre pour le salut de leur âme !

Mais en attendant ce « jour d'éternité », nos cœurs ne tressailleraient-ils pas à la pensée que dans ce monde où nous voyons toutes les souffrances, toutes les manifestations de violence et de corruption qui sont les conséquences du péché — dans ce monde où il a été méprisé, rejeté et crucifié, Christ sera exalté et glorifié ? « Éternel, notre Seigneur ! que ton nom est magnifique par toute la terre ; tu as mis ta majesté au-dessus des cieux !... Qu'est-ce que l'homme, que tu te souviennes de lui, et le fils de l'homme, que tu le visites ? Tu l'as fait de peu inférieur aux anges, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu l'as fait dominer sur les œuvres de tes mains ; tu as mis toutes choses sous ses pieds : les brebis et les bœufs, tous ensemble, et aussi les bêtes des champs, l'oiseau des cieux, et les poissons de la mer, ce qui passe par les sentiers des mers. Éternel, notre Seigneur ! que ton nom est magnifique par toute la terre ! » (Ps. 8).

Heureux sommes-nous, nous réjouissant dans l'attente de la venue du Seigneur pour nous enlever à sa rencontre en l'air, de pouvoir chanter avec allégresse :

Tout mon cœur s'enflamme  
Lorsque je te vois,  
Des yeux de mon âme,  
Ô grand Roi des rois,  
Régner en puissance  
Sur tout l'univers,  
Et, par ta présence,  
Briser tous les fers !

Seigneur ! quand sera-ce  
Que ces temps heureux,  
Où luira ta face,  
Comblent nos vœux ?  
Ton épouse crie :  
« Viens, Prince de paix, »  
« Viens, Prince de vie, »  
« Régner à jamais ! »

## Ce que nous avons à réaliser dans l'attente du Seigneur

ME 1981 p.169

Nous connaissons bien les paroles dites par le Seigneur à ses disciples avant d'aller à la croix, en particulier celles qui nous sont rapportées au début du chapitre 14 de l'Évangile selon Jean : « Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (v. 3). Nous savons aussi ce que l'apôtre Paul écrit aux Thessaloniens dans le chapitre 4 de sa première épître (v. 15 à 18). Plusieurs autres passages nous parlent également de cette précieuse vérité du retour du Seigneur et nous lisons, à la dernière page de la Parole, ce que le Seigneur Jésus dit à l'Épouse : « Oui, je viens bientôt » (Apoc. 22:20). Répétons d'un même cœur : « Amen ; viens, Seigneur Jésus ». Mais ne nous contentons pas de savoir que le Seigneur vient bientôt, de dire : « Amen ; viens Seigneur Jésus ! », réalisons pratiquement la proximité de son retour, vivons dans l'attente constante de Sa venue !

Qu'est-ce qui doit nous caractériser dans cette bienheureuse attente ? Tout d'abord, *la vigilance*. « Connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru : la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché... » (Rom. 13:11, 12). Et la suite du passage nous dit ce que nous avons à « rejeter » — « les œuvres des ténèbres » ; ce que nous avons à « revêtir » — « les armes de la lumière » ; et comment nous avons à nous conduire — « honnêtement, comme de jour » (v. 12 à 14). Dans son Épître aux Éphésiens, l'apôtre Paul écrit : « C'est pourquoi il dit : « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi » (5:13, 14 — citation d'Ésaïe 60:1). Un croyant qui dort est semblable, en apparence, à un mort. Certes, lui a la vie — en contraste avec le mort — mais cette vie ne se manifeste pas. Si nous dormons, il est nécessaire de nous « réveiller du sommeil ». — Une tendance à l'assoupissement conduit au sommeil ; le croyant qui n'a pas su veiller, qui s'est assoupi, dort parmi les morts, la vie qu'il possède est invisible. Rappelons à ce sujet un passage du livre des Proverbes : « Et je regardai, j'y appliquai mon cœur ; je vis, et je reçus instruction. *Un peu* de sommeil, *un peu* d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir... et ta pauvreté viendra comme un voyageur, et ton dénuement comme un homme armé » (24:32 à 34).

Dans l'une des paraboles du royaume des cieux, dites par Jésus à ses disciples, et qui nous sont rapportées dans le chapitre 13 de l'Évangile selon Matthieu, il est question d'un « ennemi » qui vint semer de l'ivraie parmi le froment ; c'est « pendant que les hommes dormaient » qu'il a pu agir de la sorte. Lorsque les disciples lui demandent de leur exposer la parabole de l'ivraie du champ, Jésus répond : « l'ivraie, ce sont les fils du méchant ; et l'ennemi qui l'a semée, c'est le diable » (Matt. 13:24 à 30, 36 à 43). C'est donc pendant que nous nous laissons gagner par l'assoupissement, prélude au sommeil, que l'ennemi agit, et il n'est plus possible d'effacer les résultats de son travail jusqu'au temps de la moisson (ib. 28 à 30). Combien donc il est nécessaire pour nous de veiller et, si nous nous sommes laissé gagner par le sommeil, de « nous réveiller du sommeil », car « maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru : la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché ».

L'Évangile selon Luc nous parle d'une circonstance au cours de laquelle Jésus dit à ses disciples : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées, et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître à quelque moment qu'il revienne des noces, afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant il les servira » (12:35 à 37).

La parabole des dix vierges (Matt. 25:1 à 13) nous donne aussi un enseignement qui est une exhortation à manifester une sainte vigilance. Cinq d'entre elles avaient de l'huile dans leurs lampes,

les cinq autres n'en avaient pas. « Elles s'assoupirent toutes et s'endormirent ». Lorsque a retenti le cri de minuit : « Voici l'époux », l'état des cœurs a été manifesté : « celles qui étaient prêtes », qui avaient de l'huile dans leurs lampes, « entrèrent avec lui aux noces ». Pour les autres, « la porte fut fermée » et, à leur appel pour que s'ouvre la porte, elles reçurent cette réponse : « En vérité, je vous dis : je ne vous connais pas ». La conclusion de ce paragraphe est celle-ci : « Veillez donc ; car vous ne savez ni le jour ni l'heure ». Que la vigilance nous caractérise tous en attendant le retour du Seigneur !

Mais aussi, la *sanctification* est nécessaire. L'apôtre Paul, dans son épître à Tite nous adresse une exhortation à cet égard : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivons dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (2:11 à 14). Manifester les caractères indiqués dans le verset 12, en « attendant » la réalisation de la « bienheureuse espérance », c'est ce à quoi nous sommes appelés. — De même, dans sa 2e épître, l'apôtre Pierre, présentant « la venue du jour de Dieu », l'attente des « nouveaux cieux » et de la « nouvelle terre », nous dit : « en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (2 Pierre 3:11 à 14). Cela implique une sanctification réelle. Veillons-y !

En attendant la venue du Seigneur, chacun de nous a un service à remplir, ne le perdons pas de vue. Imitons l'exemple des croyants de Thessalonique qui s'étaient « tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils, qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient » (1 Thess. 1:9, 10). Servir et attendre, que ce soit vraiment notre précieuse part ! — Matthieu 25:14 à 30 nous donne la parabole des talents : celui qui a conscience d'avoir reçu quelque chose du Seigneur, des talents à faire valoir, que ce soit deux ou cinq, et qui est fidèle dans ce qui lui a été confié, entendra, au jour où tout sera manifesté du service accompli : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître ». Ce sont les mêmes paroles qui sont dites à celui qui avait reçu les cinq talents et à celui qui n'en avait reçu que deux. Ni la fidélité dans le service, ni l'approbation donnée au serviteur ne sont proportionnelles au nombre des talents reçus ; celui qui en avait reçu deux a été fidèle et entrera dans la joie de son maître autant que celui qui en avait reçu cinq. Quelle joie ce sera pour le cœur du Seigneur de considérer les fruits du service accompli par ceux qui auront été fidèles durant le temps de son absence ! Une joie à laquelle il voudra associer ceux qui auront été fidèles dans leur service, fidèles « en ce qui est très peu de chose » (Luc 19:17).

En attendant le Seigneur, nous avons aussi à réaliser notre position céleste : « Car notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses » (Phil. 3:20, 21).

Réjouissons-nous à la pensée que le Seigneur vient, qu'il vient bientôt ! Mais n'oublions pas qu'en l'attendant nous avons des caractères à manifester pour la joie de son cœur, pour sa gloire et la gloire de Dieu. Quand, à sa venue, Il nous prendra auprès de lui, dans les plusieurs demeures de la maison du Père, le temps sera à jamais passé durant lequel nous pouvons manifester un témoignage fidèle, accomplir ce qui nous est demandé, ce que nous sommes responsables de faire et que nous ne devons pas perdre de vue. Veillons à réaliser une réelle vigilance, une sainte séparation du monde, le service qui nous incombe, notre position céleste et également la patience à laquelle nous sommes exhortés dans l'Épître de Jacques : « Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur... Vous aussi, usez de patience ; affermissiez vos cœurs, car la venue du Seigneur est proche » (5:7, 8 — voir aussi le verset 11).

## LEVONS LES YEUX

ME 1944 p. 225

Le contraste entre les deux hommes dont nous parle Luc 18:9-14 a été souligné bien des fois. Le pharisien ressemble aux frères de Joseph lorsqu'ils déclarent : « Nous sommes d'honnêtes gens » (Genèse 42:11) ; loin d'avoir le sentiment de son péché, il est profondément convaincu d'être supérieur aux autres, car il a pleine conscience de ses mérites. Le rappel de ce qu'il est et de ce qu'il a fait lui procure une entière satisfaction ; il ne conçoit pas que Dieu ne puisse être satisfait aussi. Au contraire, le publicain prend lui-même ce seul titre : un pécheur. Il sait qu'il mérite la colère d'un bien juste et saint ; voir cette colère apaisée est tout l'objet de sa simple et ardente prière. Ne connaissant pas Dieu comme un Dieu d'amour, effrayé en présence de Sa sainteté, il « ne voulait pas même lever les yeux vers le ciel ». L'enseignement de la parabole ne va pas plus loin ; pour faire ressortir que la propre justice déplaît à Dieu, le Seigneur l'avait dite « à quelques-uns qui se confiaient en eux-mêmes comme s'ils étaient justes ». Il leur montre d'abord un pharisien illustrant l'état de ces quelques-uns : bien qu'il prie et que la prière soit l'expression de la confiance en Dieu, cet homme ne se confiait qu'en lui-même (en fait, remarquons qu'il n'y a, dans ses paroles, aucune demande faite à Dieu) — ensuite, un publicain se trouvant dans une toute autre disposition d'esprit : il craignait Dieu et se confiait en Lui seul, n'ayant de recours possible qu'en Sa miséricorde ; s'il n'ose pas « lever les yeux vers le ciel », c'est parce qu'il ne connaît pas encore tout l'amour qui est dans le cœur du Père.

Béni soit Dieu ! Il s'est pleinement révélé, dans la Personne et par l'œuvre de son Fils, comme le Dieu d'amour. De pauvres pécheurs, dans le sentiment de leur misère et reconnaissant ne mériter que le jugement, peuvent maintenant « lever leurs yeux vers le ciel » et y rencontrer Christ, vrai et seul chemin pour aller au Père ; ils sont même sollicités de le faire et à eux s'adressent les paroles du cantique :

Pécheurs perdus qui, dans votre misère,  
Vers un Dieu saint n'osez lever les yeux,  
Venez à Christ : Il révèle le Père,  
Le Dieu d'amour qui L'envoya des cieux.

Lever les yeux ! c'est encore cette exhortation qui sera adressée au croyant, tout le long de son chemin sur la terre.

« Et l'Éternel dit à Abram, après que Lot se fut séparé de lui : Lève tes yeux et regarde du lieu où tu es... » (Gen. 13:14-18.)

Abram avait été appelé par Dieu à se séparer de la corruption au milieu de laquelle il vivait à Ur des Chaldéens. Après la mort de son père à Charan, il s'en va avec Saraï sa femme et Lot, son neveu. Ce dernier n'avait reçu aucun appel, il suivait le chemin de son oncle sans avoir eu personnellement affaire avec Dieu ; une querelle de bergers devait être l'occasion de manifester l'état dans lequel il se trouvait. Dieu se sert souvent, pour mettre en évidence ce qui est au plus profond de nos cœurs, de circonstances en apparence insignifiantes. La querelle des bergers de Lot et Abram aurait sans doute été facilement réglée, si Dieu ne l'avait permise dans le but exprès de révéler ce qu'il y avait dans le cœur d'Abram et dans celui de son neveu. Lot lève les yeux, mais il le fait de lui-même sans que Dieu l'y ait invité, et ses regards se dirigent vers ce qui attire le cœur naturel : la riche plaine du Jourdain, cette plaine bien arrosée qui allait devenir un champ de bataille où il aurait perdu ses biens et sa liberté, si Dieu n'était intervenu par le moyen d'Abram pour le délivrer de sa captivité — cette plaine dans laquelle se trouvait Sodome, image du monde, où Lot habitera, où il retournera une deuxième fois, après la défaite des rois, et de laquelle il sera sauvé comme à travers le feu. C'est la fin d'un

croquant mondain ; ses yeux étaient dirigés vers les choses terrestres parce que son cœur en était rempli ! Avertissement pour nous, qui nous conduit à redire cette prière :

Ah ! garde-nous de tourner vers le monde  
D'autres regards que ceux du voyageur !

Dépendant et soumis, Abram a attendu que Dieu lui dise : « Lève tes yeux et regarde, du lieu où tu es... ». Lorsque Dieu nous exhorte à lever les yeux, nous pouvons le faire — nous devons le faire sans aucune crainte. Si Abram avait abandonné à Lot la riche plaine du Jourdain, il l'avait fait pour Dieu. Dieu ne restera pas son débiteur ; Il lui donnera — suivant un principe immuable dans Ses voies — infiniment mieux que ce qu'il a abandonné : le pays ruisselant de lait et de miel. Déjà Abram peut lever ses yeux, car Dieu désire qu'il le considère avant même d'y entrer et de s'y promener en long et en large, avant le jour où il dressera ses tentes à Hébron et bâtira un autel. Jouissant alors de la part que Dieu lui a faite dans ce « bon pays », où sans doute il devra demeurer « comme dans une terre étrangère » (Héb. 11:9), il pourra se prosterner et adorer ; mais, à l'avance, il pouvait de loin lever ses yeux et considérer ce que l'Éternel lui donnait, à lui et à sa semence pour toujours.

Ce même appel nous est aussi adressé aujourd'hui : « Lève tes yeux et regarde, du lieu où tu es... ». Levons nos yeux ! au lieu de les diriger vers tant d'objets que l'ennemi nous présente pour nous empêcher de jouir de ce que Dieu nous a donné en Christ et qu'Il veut nous faire goûter dès ici-bas, alors même que nous sommes étrangers et forains sur la terre. Regardons du lieu où nous sommes. Du lieu où nous sommes — là où la sagesse de Dieu nous a placés, chacun — dirigeons nos regards, les regards de la foi, vers les réalités célestes et éternelles qui sont notre part. Il y aura bien de quoi remplir nos cœurs d'une joie ineffable et glorieuse !

Du lieu où nous sommes... Un désert, « terre aride et altérée, sans eau » selon l'expression du Psalmiste (63:1), un monde ennemi où la haine et la violence se donnent libre cours, dans lequel nous avons à rencontrer bien des luttes et des difficultés, dans les jours actuels surtout, « lieu de misère, de troubles, de combats ». Que de sujets de souffrance dans ce lieu, pour de pauvres pèlerins, voyageurs en route vers le ciel, que de motifs de découragement parfois ! Qu'allons-nous faire, s'il y a encore un peu de chemin à parcourir avant d'atteindre le but ? Écoutons encore une fois la parole divine : « Levez vos yeux en haut et voyez !... » (Ésaïe 40:26-31).

Du sein de la faiblesse  
Nous regardons en haut,..

Que voyons-nous ? un Dieu tout-puissant ! Créateur des mondes, Il commande aux armées célestes et toute autorité Lui appartient dans le ciel et sur la terre ! Qui pourrait Lui résister ? Ce Dieu tout-puissant est notre Dieu. Par les écrits du Nouveau Testament, nous savons aussi qu'Il est notre Père. Nous abandonnerait-Il ? Peut-être serions-nous tentés de le dire parfois et certainement l'ennemi est actif pour nous faire croire que notre voie Lui est cachée et que notre cause a passé inaperçue de Lui. Non, ce Dieu tout-puissant est un Dieu fidèle. Il ne se lasse pas et ne se fatigue pas ! — Nos inconséquences, nos faiblesses et nos chutes ne pourront jamais lasser sa patience et fatiguer son cœur d'amour. Il veut nous dispenser tout ce dont nous aurons besoin jour après jour. Si nous sommes lassés du chemin, si notre vigueur disparaît, c'est sans doute parce que nous avons essayé de marcher avec nos propres forces — nous dirions mieux : avec notre propre faiblesse. Mais la force est en Lui seul et Il veut nous la communiquer. Regardant en bas, « les jeunes gens, les jeunes hommes... », c'est-à-dire les plus vigoureux, ne tarderont pas à défaillir, car il n'y a pas de source de force en bas. Mais « bienheureux l'homme dont la force est en toi » (Ps. 84:5), heureux ceux qui s'attendent à l'Éternel ; leurs forces seront renouvelées au fur et à mesure qu'ils avanceront vers le but : « ils s'élèveront avec des ailes, comme des aigles ; ils courront et ne se fatigueront pas, ils marcheront et ne se lasseront pas » (És. 40:31).

Ainsi, plus tard, malgré son infidélité, bien qu'il ait tourné son cœur vers les idoles, le peuple pourra lever ses yeux en haut et réaliser Ésaïe 40:26-31, expérimentant que Dieu ne change pas. Ne pouvons-nous pas le faire déjà maintenant, nous dont l'histoire est caractérisée aussi par l'infidélité et dont le cœur a été occupé par tant d'idoles ! Levons nos yeux en haut ! « C'est un Dieu fidèle » (Deut. 32:4).

Gloire à Toi, notre Père !  
Gloire à Toi, saint Agneau !  
Pour nous plus de misère,  
En regardant en haut.

Si les jours actuels sont tellement difficiles pour tous, et même angoissants pour ceux qui regardent en bas, n'est-ce pas le signe que « notre rédemption approche » ? Lorsque le Seigneur s'adresse à ses disciples après leur avoir décrit les événements qui allaient se produire peu après, lors de la prise de Jérusalem par Titus, Il fait allusion en quelques mots à la période actuelle — temps de la grâce, durant lequel Jérusalem est « foulée aux pieds par les nations » ; puis Il leur explique qu'après l'accomplissement du temps des nations, se dérouleront des événements effroyables — dont ceux que nous vivons ne sont qu'un échantillon. Il y aura alors « sur la terre une angoisse des nations », bien autrement grande que l'angoisse actuelle des peuples, les hommes rendant l'âme de peur, à cause de l'attente des choses qui viennent sur la terre habitée. Lorsque ces événements commenceront à arriver, que devra faire le résidu fidèle qui aura à traverser cette grande tribulation ? Obéir à la parole du Seigneur, précieuse parole qui est donnée comme un encouragement au milieu de l'épreuve : « Regardez en haut et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche » (Luc 21:28).

Il en est de même en ce qui nous concerne. Tandis que se préparent peut-être les événements que le Seigneur annonçait alors et qui se dérouleront après l'enlèvement de l'Église (v. 25, 26), au lieu d'être remplis de craintes et d'angoisse, regardons en haut, levons nos têtes, notre délivrance approche ! Nous attendons « l'adoption, la délivrance de notre corps » (Rom. 8:23). Ce moment est « plus près de nous que lorsque nous avons cru » (Rom. 13:11). N'en voyons-nous pas les signes avant-coureurs, comme le résidu les verra plus tard à la veille de sa propre délivrance ? Tenons-nous plus que jamais à l'écart du monde et de l'esprit qui l'anime, « ne craignez pas leurs craintes et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur dans vos cœurs » (1 Pierre 3:14), « regardez en haut et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche ».

Du sein de la souffrance  
Nous regardons en haut,  
D'où Christ, avec puissance,  
Redescendra bientôt.

Levons les yeux ! Christ lui-même est présenté aux regards de notre foi ; c'est sur Lui qu'ils devraient toujours être fixés. Les disciples l'avaient contemplé sur la montagne de la transfiguration ; d'autres objets, sans doute, les avaient occupés tout d'abord : Moïse et Élie, ces deux grands hommes de Dieu de l'ancienne économie — et puis, peut-être : eux-mêmes. Ne parlent-ils pas de « faire » ? L'homme — le croyant aussi — pense toujours être capable de faire quelque chose que ce soit « tout ce que l'Éternel a dit » ou « trois tentes ». Même sur la montagne de la transfiguration, en présence de Celui qui est le Fils bien-aimé du Père et le centre de la gloire, l'homme est encore là qui veut « faire »... Mais la pensée de Dieu est de placer Christ seul devant les regards des siens : « Et eux levant leurs yeux ne virent personne que Jésus seul » (Matt. 17:8). Et Marc ajoute : « Jésus seul avec eux » (Marc 9:8). Levons les yeux pour ne contempler que Lui — Lui qui veut être avec nous tout le long du chemin, en attendant le jour sans fin où nous serons pour toujours avec Lui !



Bientôt, il ne sera plus question de lever les yeux de la foi, mais ses propres yeux. Alors sera réalisé ce qui nous est présenté par l'image dans le chap. 24 de la Genèse. Isaac lui-même a levé ses yeux (v. 63) : l'épouse est encore en route au travers du désert, mais déjà Isaac, le premier, a levé ses yeux pour la voir paraître, tant il désire avoir auprès de lui l'objet de son amour et de son attente ! Puis « Rebecca leva ses yeux et vit Isaac ; et elle descendit de dessus le chameau » (v. 64). Maintenant, le voyage est achevé, la foi est couronnée, elle fait place à la vue : l'épouse lève ses yeux et contemple enfin celui dont le serviteur lui a parlé tout le long du chemin, celui que déjà elle aimait sans l'avoir vu — celui qui l'a tant aimée ! C'est le moment de la rencontre... Quelques instants encore et nous allons « lever les yeux », voir notre adorable Sauveur, lui être rendus semblables !

Oui, le repos s'apprête ;  
Le combat va finir.  
Levons en haut la tête,  
Car Jésus va venir.  
C'est Lui, le Fils du Père,  
Le Sauveur éternel,  
Qu'en traversant la terre  
Nous attendons du ciel !